Juillet-Août 1907 — Tome LXVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY, BEAUMARCHAIS, GEORGES BOHN, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, RICHARD CANTINELLI, RICCIOTTO CANUDO, F. CAUSSY, CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER, FRÉDÉRIC CHARPIN, GASTON DANVILLE, JACQUES DAURELLE, ALEXANDRA DAVID, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES EEKHOUD, ALBERT FLEURY, JULES DE GAULTIER, HENRY GAUTHIER-VILLARS, F. DE GERANDO, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, Z. HIPPIUS (J.-B. SÉVÉRAC *trad.*), CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS, PIERRE LASSERRE, PHILÉAS LEBESGUE, MARIUS-ARY LEBLOND, LOUIS LE CARDONNEL, TRISTAN LECLÈRE, ÉMILE MAGNE, HENRI MALO, AUGUSTE MARGUILLIER, MAURICE MARLI, ELSIE MASSON, MAX-ANÉLY, EDOUARD MAYNIAL, CHARLES MERKI, H. MESSET, ALBERT MOCKEL, MARCEL MONTANDON, CHARLES MORICE, MICHEL MUTERMILCH, JEAN NOREL, EDMOND PILON, GEORGES POLTI, HENRI POTEZ, DOCTEUR ALBERT PRIEUR, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, MARCEL RÉJA, GABRIEL RENAUDÉ, WILLIAM RITTER, JULES ROMAINS, ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT, E. SÉMÉNOFF, CARL SIGER, PAUL SOUCHON, ANDRÉ SPIRE, JOSÉ THÉRY, UN BIBLIOMANE, A. VAN GENNEP, TANCRÈDE DE VISAN, E. VLADIMIROV,

et les signataires des réponses à notre consultation internationale :
LA QUESTION RELIGIEUSE

PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

FRANCIS JAMMES

—

I

S'il est un site heureux, rafraîchi des sources, ombragé des monts, baigné par la mer, c'est bien ce coin du Béarn français que le poète a choisi pour y habiter. Là les prés s'étendent, tout piqués de fleurs, animés du vol des cailles et des perdrix ; le gave, en murmurant, passe au bas des collines ; les fines cloches du soir tintent sur les métairies.

Quand le poète a trop vu flotter, dans sa vision, les îles et les continents rares, c'est là que revient son cœur rêver passionnément. « Mon lit, a-t-il écrit lui-même, est blotti entre ce grain de sable : *les Pyrénées*, et cette goutte d'eau : *l'Océan Atlantique*. J'habite Orthez. Mon nom est inscrit à la mairie et je m'appelle Francis Jammes. »

Cette vieille cité d'Orthez, vantée par Froissart et désolée des guerres, le poète en aime « la tristesse même... les rues aux boutiques obscures, l'usure des seuils... le ruisseau des tanneurs, le gave qui creuse les rocs, luit, tourne et file ». « Depuis des années, je vis là, » dit-il. Cette région a peuplé son cœur. « Je te bénis, ô pauvre ville ! » dit-il encore. Il pourrait dire : « Je bénis les campagnes. » Toutes sont groupées autour de sa cité amie. En voici les villages : Noarrieu au bord du Luy, où maître Jean vécut auprès de sa Lucie; Sainte-Suzanne au doux nom, et Castétis et Balansun, où il situa l'exquise aventure du Lièvre. Et, plus au loin encore, dans un site de roses, de lierre et d'abeilles, c'est Abos, où vit « l'ami de Bordeu » ; Laruns dans la montagne, où il a vu les filles, en costume ossalois, danser avec les pâtres ; et, plus près, c'est Monein ; ce sont les murs feuillus, les vieux parcs mouillés plantés de magnolias où revivent, par la tendre imagination du poète, les anciennes demoiselles des châteaux : Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont et Pomme d'Anis l'infirme.

Vers Orthez, toujours, revient la pensée de Jammes. Orthez c'est son jardin d'enfance :

Je me souviens de quand on allait voir,
A Orthez, les grand'tantes vêtues de noir
qui avaient nom Clémence et Célanire.
Elles étaient huguenotes....

Orthez c'est son Milly et aussi son Cayla. Le gave « y est bleu comme l'air ». « Il y a un petit jardin public qu'eût aimé Bernardin de Saint-Pierre »; et, de la route d'Orthez à Pau, se voient, quand le temps est pur, l'altier sommet des monts et le pic bleuté d'Ossau, aux pentes toutes fleuries d'immortelles des neiges. Un vol d'abeilles bourdonne; les murs sont chauffés de soleil, les pêchers à brugnons sont lisses; les chevaux ont bu au bord de l'abreuvoir et l'hôte, dans sa maison, assis près de sa mère, attend des visiteurs. Un jour, c'est Eugène Carrière « s'asseyant au foyer, fumant sa pipe et disant des choses éternelles » ; et un jour c'est Albert Samain :

Mon cher Samain, c'est à toi que j'écris encore...
Ouvre ma porte encore, ami. Passe mon seuil
Et dis-moi en entrant : « Pourquoi es-tu en deuil ? »
Viens encore. C'est Orthez où tu es. Bonheur est là.
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.
Tu as soif ? Voici de l'eau du puits bleue et du vin.
Ma mère va descendre et te dire : « Samain.... »
et ma chienne appuyer son museau sur ta main.

Le plus divin des poèmes qu'a écrits Guérin fut magnifiquement inspiré ici :

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.
Une barbe de lierre y grimpe, un pin l'ombrage
Eternellement jeune et dru comme ton cœur...

Hélas! Albert Samain, Carrière et Charles Guérin (1), unis par un génie fraternel dans la mort, ne passeront plus le seuil agreste de cette demeure. Celle-ci, bâtie à l'image du poète, est telle que son œuvre l'avait laissé deviner. Le poète de *l'Homme intérieur*, de qui le pur talent fut par l'émotion le frère de celui de M. Francis Jammes en a peint, mieux que personne, l'aspect villageois, l'accueil amène et discret :

Le mur bas de ta cour est doré par la mousse,
La maison n'a qu'un humble étage, l'herbe pousse
Dans le jardin autour du puits et du laurier...
Jammes, quand on se penche à ta fenêtre, on voit

(1) Né à Lunéville en 1873, Charles Guérin, le poète admirable du *Cœur solitaire* du *Semeur de cendres* et de *l'Homme intérieur*, est mort cette année (1907), dans sa ville natale. Le beau poème *A Francis Jammes*, dont nous parlons ici, a paru dans *le Cœur solitaire*. Dans le *Mercure de France* du 1er avril 1907, M. Francis Jammes a salué avec émotion la belle mémoire de son ami.

Des villas et des champs, l'horizon et les neiges ;
En mai tu lis des vers dehors, à demi voix,
L'azur du ciel remplit les chéneaux de ton toit...

Et tout, ici, est charme, candeur et sagesse. Une odeur de lessive envahit la maison ; une grive a passé, suivie d'une bécasse ; voici la paysanne qui vend des mousserons ; une abeille a buté sur les roses Bengale et le visiteur ami, ému de la grandeur de cette rusticité, rêve à la beauté simple, à l'émouvante grâce, à la limpidité d'une vie et d'une œuvre, toutes deux cachées à l'ombre comme dans les forêts les muguets des bois.

II

Ainsi que Jean-Jacques Rousseau, de qui le génie sensible l'inspira souvent, M. Francis Jammes est né devant les monts (1). Ses yeux se sont, pour la première fois, ouverts sur les sites immaculés des cimes. C'était au mois de décembre, « dans une douce maison de campagne... les forêts fleuries de neige *étaient* des bouquets ». Les gentianes et les hépatiques n'avaient pas encore paru sur les pentes ; les clarines des troupeaux tintaient dans la vallée de l'Arros ; et, dans le beau pays, sur Tarbes et Tournay, sur les pics de Bigorre et sur celui d'Ossau, sur les bois des pins et des genévriers, le blanc manteau d'hiver s'était étendu. Çà et là, de pâles fumées montaient des chaumines ; les brebis, parquées, dormaient dans l'étable, et le Gave actionnait la roue des moulins ; le givre avait neigé sur les bruyères roses. « Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes — écrira plus tard le poète futur. — Me voici, je souffre et j'aime. L'Angelus sonne. »

La maison des anciens parents, le toit dans la vallée, sous la première neige, ce fut son berceau. Du pays, coupé de pâturages arrosé d'eaux limpides et de sources naissant sous les coudriers, le poète a gardé le souvenir ému. Il est revenu un jour à Tournay :

Je veux m'agenouiller sur la terre natale,
Je veux mourir d'amour en la reconnaissant...

Il a revu les sites de sa prime enfance, le grenadier au fond du jardin fleuri ; il a revu la tonnelle, entendu les cloches. Devant les chères images de ses anciens jours tout son cœur viril a fondu de bonheur :

... fais tes pas plus doux, ô délicieuse amie,
Entrons dans la maison défunte, c'est la chambre
où je suis né. L'Hiver glaçait la vieille cour.
Un coq chanta peut-être en cette aube d'amour.

(1) A Tournay (Hautes-Pyrénées), le 2 décembre 1868.

Des gens priaient dans la chambre où, ô mon Dieu,
je naissais à ton jour divin, tandis qu'aux roides
pentes de la Bigorre blanche aux torrents bleus,
des pâtres, lentement, conduisaient vers les cieux
les ânes roux noueux et les brebis bêlantes...

Le poète a revu cela. Il a reconnu les bois, les pacages et le monts; il a bu à l'eau d'azur du gave; il a gravi les pentes. So regard a, de nouveau, embrassé l'étendue, les fumées du val, le brumes des sommets; il a aimé ce site, sa beauté, sa grandeur et nous verrons qu'un jour, dans *Jean de Noarrieu*, sa pensée d'en fance suivra vers Assu, vers les lacs de Barèges, les grands berger roux. Les miroirs blancs des glaciers, « le silence des aigles, le gouf fre aérien, le sillon de la foudre », « la vallée brillante d'Ossau... o les pâtres sont assis sur des blocs d'émeraude, entre les filets d'argen des sources, dans la bruine des cascades, non loin du lac d'acie bleu... » il les aimera avec ardeur; son œuvre, par instants, en rece vra l'éclat nacré et, la scintillante grâce des daphnés et des perce neige, il en ceindra le front brisé sur les pierres du pauvre Petit Guilhem d'*Almaïde d'Etremont.*

De tant de purs souvenirs Jammes a nourri son cœur. Passionné ment le poète a le goût du passé; il sait, avec tendresse et dans de vers tremblants comme son émotion, évoquer les ombres des cher disparus. Il veut avec ardeur revoir les visages, si semblables a sien, de ses aïeux et de ses aïeules. Ses ancêtres sont originaires d l'Albigeois. Jammes le sait; il sait même qu'un humble village, pr d'Albi, se nomme comme lui: Jammes.

J'ai été visiter la vieille maison triste
du village où vécurent les anciens parents...

dit-il, retraçant son pèlerinage aux tombes couvertes d'orties d morts de sa famille. Mais cela est aussi ancien qu'il est possible : n n'a souvenir de ceux que cherche le poète :

C'était midi au vieux clocher tout ruiné,
près d'une tour vieille comme le passé,
et des gens, à qui je m'adressais, répondaient :
les gens dont vous parlez... nous n'avons pas idée...
il y a très longtemps sans doute, très longtemps...

Le pèlerin, avec l'entêtement du cœur, veut cependant savoir :

... arrière-arrière petit-fils, je venais
me rappeler les morts aimés dont je suis né...

dit-il avec confiance. Et voici qu'une vieille dame âgée, parmi ta d'ignorants, se souvient enfin :

— Vous êtes, dit la dame, un *Jammes !* Oui, jadis,

ils habitèrent le village... un vieux notaire
dont les fils vers les aventures s'en allèrent...

Et le poète est ému. Il sait bien qu'au nombre des Jammes qui partirent était le père de son père, Jean-Baptiste Jammes, le même qui fut docteur à la Guadeloupe. Aussitôt il le voit marcher dans sa pensée : il a le chapeau de planteur, l'habit bleu-barbeau ; il a le teint basané et la voix musicale ; il est dans les bambous et sous les cocotiers :

O Père de mon Père, tu étais là, devant
mon âme qui n'était pas née et sous le vent
les avisos glissaient dans la nuit coloniale...

Cher aïeul ! Depuis, Jammes le voit toujours. Ah ! s'il était là : « d'une voix grave et chantante, il parlerait de la *Grande Traversée*, du vent de l'Océan Eternel, des tremblements de terres inexplorées, des naufragés sauvés par lui ». Il dirait ses chasses au ramier dans les bois, sous les filaos, les parfums du sucre, du poivre et des rhumeries ; il redirait les noms odorants des îles : la Martinique et la Dominique, Désirade et Marie-Galante, la Barbade, la Grenade et Tabago, dont le nom est tremblant comme un tabac rose. Mais tout cela n'est plus qu'un souvenir de douces feuilles froissées, échappées d'un coffret. Désormais l'Aïeul

... dort au pied de la goyave bleue, parmi
les cris de l'Océan et les oiseaux des grèves...

Et l'Oncle aussi sommeille qui revint des Indes

n'ayant qu'un souvenir de femme dans le cœur...

et aussi la grand'mère et aussi les quatre cousines de Saint-Pierre vêtues de flottantes robes blanches et « riant de quelque gâteau mal réussi ».

Ma race a habité parmi ces jeunes filles...

dit le poète hanté par les douces ombres du jardin créole. Et toutes les reliques de ses morts passés Jammes les considère avec attendrissement ; vieilles lettres du grand-père qu'il a dans son tiroir, le châle brodé de fleurs et d'oiseaux de sa grand'mère paternelle qu'il n'a point connue, la malle en bois de camphre qu'a rapportée l'oncle et qui est toute sonore du bruit des mers et des forêts.

Un jour, une femme vénérable lui dit, dans un salon : « Voyez-vous ce tableau ? Ce sont de vos parents du côté maternel... Les dames étaient Martiniquaises. » Alors le voilà rêveur ; il songe qu'il est des bois peuplés de colibris, qu'il est des beaux rivages tièdes et sablonneux, qu'il est des cases à l'ombre sous les canneliers et que les noix muscades poussent chez les planteurs. Il songe qu'il est des

hommes qui sont partis : Baudelaire, Rimbaud et aussi Paul Gauguin. Mais lui ne s'en va pas, le cher poète tendre ! Le monde est grand, les îles sont belles qu'on admire ; mais Orthez a son cœur : « Depuis des années, je vis là, dit-il, d'où s'en allèrent vers les Antilles en fleurs, mon grand-père et mon grand-oncle... » Il a suffi que ces aïeux y allassent ; il a suffi qu'il ait dormi, enfant, sur le vieux coffre de camphre pour que son cœur se soit

peuplé de jeunes filles tendres
et d'arbres indiens où montent des serpents...

Il a suffi, pour connaître la pensée secrète de Jammes, pour rencontrer les sources dont il descend, d'apprendre que son grand-père Jean-Baptiste, parti d'Orthez, fut docteur à la Guadeloupe. Ainsi se devine mieux son passé ; son goût des parfums, des sons et des couleurs apparaît visible; l'on conçoit mieux l'intime expression du poète, de quel charme il s'enchante, enfin

de quelles vieilles fleurs son âme est composée...

III

Né à la Pointe-à-Pitre avant que le grand-père Jean-Baptiste fût ruiné par les tremblements de terre de la colonie, le père de M. Francis Jammes fut envoyé de bonne heure, en France, à Orthez, pour achever, chez ses tantes, son éducation. Et aujourd'hui encore le poète des *Prières* et du *Deuil des primevères* ne peut pas, sans émotion, contempler l'angle de la salle-à-manger familiale où son père, alors âgé de sept ans, s'assit « à son arrivée de la Guadeloupe ».

Devenu, après un séjour à Tournay, receveur de l'Enregistrement, M. Jammes le père fut habiter Bordeaux. Très soucieux de la bonne éducation de ses enfants, il plaça son fils Francis au collège de Pau d'abord, à celui de Bordeaux ensuite. M. Francis Jammes s'y montra tout de suite le plus pétulant, le plus vif et le plus éveillé des élèves. M. Charles Lacoste, le peintre si charmant des sites orthéziens, qui fut son condisciple d'alors, se souvient fort bien des idées aventureuses, des projets insensés de voyages auxquels le futur poète des Colomb et des Crusoé conviait en secret ses jeunes camarades. Pareil emportement, en éveillant le côté imaginatif d'une telle âme, n'excluait point le penchant où elle inclinait à la méditation. Le port de Bordeaux, envahi des navires apportant les épices et les graines des îles, montés par des nègres et dont les cargaisons ont l'odeur lointaine d'Amérique, retenait l'attention du petit écolier :

Bordeaux est une belle ville où des bateaux
Sonnent de la trompette au fond des pluies de suie.
C'est là que s'embarqua Mme Desbordes-Valmore...

Que de longues et lointaines rêveries Jammes fit le long des quais ù sont les armateurs, devant les pépiantes volières des oiseliers, la vue des voiles gonflées pour le départ. Et les stations devant le *Restaurant du Brésil*, où vinrent dîner jadis M. d'Astin et M. d'Ellé-beuse, devant les vitrines où le rhum et le café coloniaux sont offerts ! Enfin que de délices dans le jardin botanique où le docte Armand Clavaud enseignait à de rares élèves privilégiés la science de Linnæus ! Alors M. Francis Jammes n'avait pas quinze ans.

Ce fut en été, un jeudi, par un après-midi torride, qu'il entra, pour la pre-mière fois, au jardin botanique. « Un soleil blanc, d'épaisses ombres bleues, es parfums d'une lourdeur presque visqueuse, faisaient, dit-il, de ce lieu demi désert un royaume dont je franchissais enfin la porte (1). »

Dès lors il fut l'un des habitués de l'enchanteur paradis. On put ésormais le voir, par les midis brûlants, un mouchoir sur la nuque, tudiant, dans l'allée des *Ombellifères*, les classifications harmo-ieuses des plantes. Au goût qu'éprouvait son cœur pour le « jaunis-ement des vieilles cartes marines », les relations de voyages et les ventures des grands capitaines s'unit désormais le tendre attache-ent qu'il eut pour les végétaux. Bon M. Clavaud, de quelle joie ive il sut inonder alors ce cœur impatient ! C'est en mémoire de lui ue le poète a sans doute peuplé, depuis, ses livres de ces fines et ienveillantes silhouettes de botanistes sentimentaux : le vieux I. d'Astin de *Clara d'Ellébeuse* et l'oncle Tom, de la petite *Pomme 'Anis*. « M. le marquis d'Astin est très grand. Le flot dressé de es cheveux ressemble à une tulipe blanche. Sa taille mince et serrée ans un habit, qui, à la base, a la raideur d'une crinoline... » uant à l'oncle Tom, c'est un « vieux garçon au nez camus et aux eux bleus de poupée, à longue barbe blonde, l'air d'un sage de l'At-que ». Tous deux ont le profond amour des herbiers et des fleurs. 'oncle Tom a une serre ou — comme sa sœur Virginia l'a dit — ne case attiédie de parfums où dorment les mimosas et les oxalis; on bonheur de vieil homme consiste à regarder, dans les bals blancs, anser les jeunes filles dont « les courbes lui rappellent les tiges du hèvrefeuille et du muguet de Salomon ». Enfin, l'oncle Tom est

(1) Francis Jammes : *Notes* (à la suite d'*Almaïde d'Etremont* ou du *Roman du ièvre*). M. Francis Jammes a écrit ailleurs (*Vers et Prose*, tome VII) : « Ce fut ans mon adolescence que je rencontrai Clavaud, non loin de ce jardin municipal ı'embaument les âmes de Linné, de Jussieu et de Durieu de Maisonneuve. Heures ıaves ! durant lesquelles ce savant, déjà âgé, m'écoutait lire mes essais poéti-ıes, cependant que, des vastes presses à herbiers çà et là éparses, s'élevait le arfum des feuilles à l'agonie. » Clavaud habitait, à Bordeaux, rue Rochambeau, n appartement tout miaulant de bêtes. Là il avait connu Bresdin, le maître gra-eur du *Bon Samaritain;* il avait connu Odilon Redon. « Dix ans passèrent, écrit rancis Jammes, dont un jour fut fatal à Clavaud. Il mourut; et, voici que sa belle mbre, pareille à celle d'un cèdre du Liban, nous parfume encore : Redon, Charles acoste et moi. Qu'il vive dans l'heureuse éternité. »

poète, il écrit de tendres et jolies fables sur la gentiane des rives, la bruyère des coteaux. Son plus grand bonheur sera de faire éclore un jour une graine d'héliotrope découverte dans le tombeau d'une dame d'Egypte. Mais M. le marquis d'Astin a beaucoup voyagé. C'est lui qui rapporta, chez les d'Ellébeuse, « ces deux jolies gravures dont l'une représente *une femme Mongole de distinction en habit de cérémonie d'été*, l'autre *la fille aînée de l'empereur* ». Son destin fut « d'étudier, jadis, l'astronomie en compagnie des Pères jésuites de Pékin et d'assister, chez un peuple délicat, aux fêtes de la quatrième lune ». Maintenant M. d'Astin est vieux et il vit de ses souvenirs. Il habite une « antique demeure encombrée comme un roman d'aventures. Le parfum d'un autre monde y règne. En considérant les objets rapportés de la Chine, on songe à Sindbad le marin ». Sur l'un des murs « il y a une carte marine roussie comme un vieux coquillage. On lit au-dessous : *Océan Indien* ». M. d'Astin vit là entre le portrait de Laura Lopez, la créole ardente qu'il aima jadis, et celui de la belle Li-Tsée la Chinoise.

M. Francis Jammes n'a pas voyagé autant que M. le marquis d'Astin. Il n'est jamais allé plus loin que Tuggurth, vers le Sud, ni qu'Amsterdam au Nord. Il a vu Chetma sous les figuiers roses, Biskra et Mogard bruissant dans les sables, et par la porte d'or, à Elkantara, le désert s'ouvrir (1). Amsterdam où s'assemblent, chargés des épices, les navires des îles, où les riches planteurs néerlandais se rappellent parmi l'éclat des tulipes les jardins de Java, ce fut bien plus, pour lui, une vision de l'Inde que de la Hollande! Il songe, se promenant sur les bords de l'Amstel, qu'en revenant de son île ombreuse et verte

Robinson Crusoé passa par Amsterdam.

Il passa aussi par Hambourg et par Londres, chargé de son bonnet de chèvre et de son parasol. Ainsi l'évoque Francis Jammes. Se promenant un jour par les sombres ruelles de Bayonne, le poète évoquera également Pinçon le compagnon de Christophe Colomb ramenant en Europe, sur sa vieille *Pinta*, « des oiseaux et des herbes du bout du monde ».

Une pipe en bois, noire et ronde comme le sein
D'une petite négresse...
Une noix d'Amérique tombée sur l'allée...
L'Océan qui bruit comme un harmonica...

Voilà de vains prétextes; mais il n'en faut pas plus. La vision d

(1) M. Francis Jammes a conté, dans ses *Notes sur des oasis et sur Alger*, étapes de ce voyage africain. M. André Gide, qui fut le compagnon de M. Jammes relaté, à la suite d'*Amyntas*, dans ses *Feuilles de route de Biskra à Touggou*, des impressions charmantes sur la même contrée et sur le même voyage.

poète est née et les terres ardentes surgissent à sa vue ; sa rustique maison est une nef sur l'eau :

Les pieds au coin du feu je pense à ces oiseaux
Qui disaient à Colomb que la terre était là.
C'était toujours les eaux, et les eaux et les eaux,
toujours les eaux. Enfin Rodrigue Triana
cria : « Terre ! » Et le vent chanta dans les cordages.
L'équipage tomba à genoux. Les forêts
du Nouveau-Monde, avec leurs singes bleus, s'ouvraient,
et les lourdes tortues pondaient sur le rivage.

Une autre fois (8 juillet) « c'est la fête de Virginie ». Et, dans ce mot banal du calendrier, le poète ému revoit tout le drame de l'île d'Ambre, *le Saint-Géran, la Passe de l'Agonie* et aussi Bernardin, « ce vieux sculpteur de cannes », qui aimait les îles et les fleurs comme lui-même.

Mais, d'autres fois, son cœur ne va pas si loin. Il s'arrête à l'homme mélancolique et tendre, « au doux génie ami », au « triste passionné », qui porta comme lui, dans un cœur malheureux, le goût de la nature et l'amour des espèces les plus diverses des plantes. L'auteur des *Rêveries d'un promeneur solitaire*, le vieillard maussade et sublime qui calmait les sourds orages de son génie en cueillant la pervenche et les petites cerises aigres de ses coteaux champêtres, voilà qu'il a soumis à son tour le poète ; voilà que dans toute l'œuvre si fraîche de Francis Jammes, l'amer et délicieux Rousseau botaniste promènera ses pas, errera sous les saules et sous les peupliers. Ah ! celui-là, de quel nom nommer sa puissance ? Cerveau de feu, cœur plus passionné que celui de cent amoureuses, sourire d'idylle et larmes chaudes, comment ne pas le chérir, le vieillard touchant et désespéré ? Si près de lui par toute sa sensibilité vive, comment M. Jammes ne l'évoquerait-il point dans ses méditations ?

Désormais « son livre ami » ce seront les *Rêveries* de Jean-Jacques. « Son singulier souvenir » le hantera toujours. « Où es-tu, triste botaniste ? » lui demandera-t-il une fois. Et, pour le savoir mieux, il fera ce fatal, cet inévitable pèlerinage des poètes aux Charmettes (1). Par une matinée tiède, où tintent les cloches, au-dessus de Chambéry, dans la fraîcheur bleue, par les sentiers d'ombre, au long des prairies vertes fleuries de *veilleuses d'automne*, il va vers la petite maison « à mi-côte », près des châtaigniers. « Le jardin en terrasse est toujours visible et la vigne au-dessus. » Il entre dans la de-

(1) C'est en 1900 que M. Francis Jammes vint, en poète-touriste, frapper à la porte de la maison de Rousseau. M. Henry Bordeaux l'y rencontra et, dans de belles pages écrites sur les Charmettes (*Revue hebdomadaire*, 1er décembre 1906) a, raconté comment tous deux cherchèrent — mais vainement — à retrouver, dans le petit cimetière de Saint-Pierre-de-Lémenc, la tombe oubliée de Mme de Warens.

meure et il entend les voix : « Petit... Maman... » — T'es-tu promené bien loin, aujourd'hui ? — Voici des colchiques déjà cueillies pour vous, maman. » Et leurs querelles et leurs jeux, et leurs baisers, leurs pleurs ! Tout cela se trouve dans la méditation *Sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry*, qui est bien l'une des pages les plus fraîches de rosée, les plus tremblantes de larmes que jamais Jammes ait écrites dans sa prose de poète.

Aux rêveries vagabondes qui peuplent son esprit de fines et délicates pensées d'exotisme, Jammes, par le goût que le bonhomme Clavaud, que le Jean-Jacques Rousseau des promenades sylvestres lui donnèrent des plantes ajoute encore celui des ardentes et des pudiques vierges des temps lointains du romantisme. Tout cela fleurit comme cet exemplaire de *Paul et Virginie* que, sur le coteau bleu, il a rempli de bruyères fanées par l'automne. Dès lors il ne peut guère (lui-même l'a écrit) « éprouver de sentiment qui ne s'accompagne de l'image d'une fleur ou d'un fruit ». Sa poésie est une poésie d'herbier, de vieux châteaux et de journal de bord ; elle est aussi une poésie de jeunes filles, de jeunes fleurs et d'abeilles.

IV

Son père mort à Bordeaux, M. Francis Jammes vint, avec sa mère, habiter Orthez. D'abord clerc de notaire dans une étude de cette dernière ville il vécut quelque temps dans l'atmosphère poudreuse et chétive des actes et des affiches d'un bureau étroit. Lui qui rêvait d'aller — sa boîte de Dillénius au dos — herboriser sous bois près des sources fraîches, de courir avec ses chiens sur les bords du Gave, voilà qu'il était le captif de la paperasserie terne, des compagnons maussades de ce lieu morose ! Les dons purement poétiques s'augmentèrent dès lors en lui d'un sens très aigu, très sûr de l'observation. Les personnages chétifs, bavards et méchants dont il a peuplé, depuis, son roman *Existençes*, nul doute que le poète n'en ait surpris là les gestes avaricieux, les attitudes obliques et les pensées basses. Mais ce n'est pas cela seulement que voyait le poète. Déjà riche de souvenirs, il embellissait la monotonie de ses jours d'alors de toutes les impressions de son adolescence. Le milieu vieillot dans lequel il vivait, jusqu'à la pauvre étude où il passait ses jours, par la magie même de l'imagination, se paraient pour lui d'images verdoyantes, d'aspects rustiques et printaniers. Les yeux mi-fermés il revoyait Bordeaux, les chemins odorants du jardin botanique, la petite maison à carreaux verts « dont le loquet de la porte est tiède en été », les quais où les vaisseaux abordaient toujours. Alors, devant ses yeux, tout se transfigurait. Une affiche verte, au mur de l'étude grise, s'animait pour lui, prenait voix et parlait :

J'étais un petit moulin vert.
Je ronronnais dans le torrent du bois. J'avais
frais et mon eau baignait les jambes blondes
de la meunière blanche au lavoir qui riait...

Une affiche rose était une *Vigne à vendre :*

Je ne verrai plus les enfants
qui venaient au pressoir avec des tabliers blancs.
Ils ouvraient la claie. Le père et la mère
riaient en leur disant : ici votre grand-père
s'asseyait pour tuer les grives du figuier...

Dans un cahier d'enfance, marqué d'autant de feuilles et de fleurs séchées qu'il avait fait de visites au jardin de Bordeaux, Jammes, depuis longtemps, écrivait des vers. Ceux-ci, dans le tremblement hésitant du début, retraçaient l'ingénue grâce, la limpide vision d'un cœur frais éclos. « Mon style balbutie, mais j'ai dit ma vérité, » écrivait, dès ce premier recueil, dans une épitre dédicatoire à Mrs Hubert Crackanthorpe et Charles Lacoste, le nouveau poète. Imprimé à Orthez, signé Francis Jammes et dédié à des hommes qu'aucune gloire, alors, n'avait touchés, ce petit livre surprit. Il inquiéta même. « Cette mince plaquette, disait-on, se présente avec des allures mystérieuses bien particulières. Le nom de l'auteur est inconnu. Est-ce un pseudonyme ? Et il semble que l'orthographe n'en est pas rigoureuse : James serait plus exact (1). »

Une nouvelle édition de *Vers*, parue en 1895 et dédiée, cette fois, « à Pierre Loti, maître dont la tristesse mortelle a *écrit* un livre immortel, et à Chassériau, qui a écrit *Deuil de fils* », troubla plus encore les incrédules. Cette poésie naïve, hésitante, faite d'émotion et de maladresse, étonna d'abord, ravit ensuite. Le côté un peu gauche, un peu tremblotant, de ces vers ne laissa pas que d'émouvoir ceux que les complications exagérées du style poétique avaient déçus déjà par leur vacuité : « Mon cœur a parlé comme un enfant... » écrivait, dès le début, Francis Jammes. On souriait. Mais, de ce balbutiement, un peu puéril, un peu mièvre, une voix plus mâle allait se dégager, de plus beaux accents allaient naître. Dès le début de son recueil *De l'Angelus de l'aube à l'angelus du soir*, paru en 1898, l'auteur pouvait dire : « Mon Dieu... j'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis... » Rien de moins compliqué. Ce qui surprend, ce qui enchante, dès le début, dans Jammes, c'est l'accent de vérité, d'exactitude émouvante. A une époque où se multipliaient les écoles de lettres, l'étonnement fut profond de voir un poète qui — dès le début de son œuvre — se manifestait si purement

(1) *Mercure de France* (1893).

personnel, si ingénument vrai. Lui-même, avec ardeur, réclame sa liberté. « Ma forme, dira-t-il, au début du *Deuil des Primevères*, suit ma sensation agitée ou calme. Je ne m'inquiète point de plaire... » Il ajoutera un jour qu'il ne sait selon quelle formule « il faut aimer en vers, il faut pleurer en prose » (*Clara d'Ellébeuse*). A ceux qui lui demanderont les conseils de son art il dira seulement : « Je pense que la vérité est la louange de Dieu ; que nous devons la célébrer dans nos poèmes pour qu'ils soient purs : qu'il n'y a qu'une école : celle où, comme des enfants qui imitent aussi exactement que possible un beau modèle d'écriture, les poètes copient un joli oiseau, une fleur ou une jeune fille aux jambes charmantes et aux seins gracieux (1). » Cet exquis réalisme de poète, cette application devant la nature, cet appel si neuf à la sincérité, jamais Jammes n'a dû en exprimer mieux l'accent que dans ces vers, les premiers de *Jean de Noarrieu* :

Mon Dieu, donnez-moi l'ordre nécessaire
à tout labeur poétique et sincère.
On m'a conté que les peintres célèbres
peignaient longtemps les yeux, longtemps les lèvres,
longtemps les joues et les oreilles
des bienheureux que leur génie éclaire.
Je veux ici, puisqu'il faut commencer,
ne point poser à faux dans l'encrier
ma plume. Et comme un adroit ouvrier
tient sa truelle alourdie de mortier,
je veux d'un coup, à chaque fois porter
du bon ouvrage au mur de ma chaumière...

Cette chaumière de Jammes, toute pépiante d'oiseaux, bourdonnante de guêpes et que les roses entourent, elle est, dans le jardin sonore de ruches, ombragée d'un pin, sur les pentes d'Orthez. La campagne s'étend alentour coupée par le gave, arrosée des torrents ; ici sont les villages et là-bas sont les fermes ; les troupeaux gravissent les flancs des montagnes ; les carrioles mènent les paysans au marché du bourg ; une charrue trace un sillon dans la plaine ; le soleil a chauffé les graines dans la terre : la pluie lui succède ; les prunes du verger sont bleues ; une fille en foulard chante dans la venelle et le mendiant aigre a passé sur la route. Tout cela c'est de la pauvre poésie rurale, mais c'est de cette poésie que l'âme de Jammes est faite. Ecoutez ; il sait le secret des saisons :

L'été nous donnera les pêches de la vigne,
Le parfum du buis noir et celui du fenouil,
L'hiver nous donnera les noisettes séchées,
Les contes de l'aïeule et le fil des quenouilles...

(1) *Mercure de France : le Jammisme.*

Il sait celui des mois : et qu'en avril on trouve des lychnis à l'ombre, que septembre doré est « couronné d'abeilles », qu'à la fin de l'hiver les pervenches bleu de lait, les violettes noires paraissent sous les feuilles mortes de l'ancienne année. En automne les vignobles ont mûri, les batteuses ont battu sur l'aire ; à la Toussaint, on rouvre les granges aux troupeaux. Et Jean de Noarrieu, dans sa métairie, ne sait pas d'autre joie que celle d'admirer, dans la fuite du temps, le retour des fleurs, le départ de ses moutons vers les montagnes, les labours d'hiver, la semence et la fenaison. L'œuvre de Jammes est odorante des forts et rustiques parfums d'étables chaudes, des forêts mouillées, des vergers mûris ; elle s'étend avec la blonde harmonie des blés, la chaude coloration des vignes ; elle a le bruissement des bois giboyeux, la chantante beauté des sources, la limpidité des cimes à l'horizon. Toute son inspiration est dans son cher pays ; c'est dans sa maison d'Orthez, dans la vieille et douce demeure ruinée de son ami de Bordeu (1), à Abos, parmi les fruits, les moissons près de l'âtre de la vieille chambre à tapisseries, dans les matins d'été, dans les soirées d'hiver, au chant du rossignol ou celui du grillon, que ses plus beaux poèmes ont trouvé naissance. Sa vie campagnarde —qui, cependant, cacha de grandes douleurs intimes — elle va, d'une saison à l'autre, avec monotonie, suivant le rythme égal du calendrier. Les vieux almanachs bleus que les colporteurs vendent dans les villages et qui donnent, à côté des fêtes des saints, la date des marchés et le tableau des cultures, suffisent à guider dans son pur développement une vie grave et belle, inclinée vers toutes les beautés de la terre. « Voici un poète bucolique, a-t-on dit. Il y a Virgile, et peut-être Racan et un peu Segrais. Nulle sorte de poète n'est plus rare… (2). » La nature est sa mère. Et cela est si vrai que les hommes qu'il a vus dans les villes, l'auteur d'*Existences* les a peints avec amertume. Ceux qu'il a vus dans les villages, près des métairies, répandus dans les champs, ont suscité sa plus complète émotion. Leurs labeurs plus grands que les labeurs d'Alcide, il en a, mieux que d'autres dans les temps modernes, vanté la beauté :

> Ce sont les travaux de l'homme qui sont grands :
> celui qui met le lait dans les vases de bois,
> celui qui cueille les épis piquants et droits,
> celui qui garde les vaches près des aulnes frais,
> celui qui fait saigner les bouleaux des forêts,
> celui qui tord, près des ruisseaux vifs, les osiers,

(1) Dans *Jean Pec*, le *Chevalier d'Ostabat*, M. Charles de Bordeu, l'auteur de *la Marie bleue*, du *Destin d'aimer*, de *l'Inquiétude antique*, a célébré d'un style agreste et délicat les « vins ambrés de Béarn, le Gave et les monts, les vieux villages, les formes sentant bon le lait et la méture ». Ses livres, à l'égal de ceux de Francis Jammes, son ami traduisent l'expression fidèle du terroir.

(2) Remy de Gourmont : *Le 2e Livre des Masques* (1898).

celui qui raccommode les vieux souliers
près d'un foyer obscur, d'un vieux chat galeux,
d'un merle qui dort et des enfants heureux ;
celui qui tisse et fait un bruit retombant,
lorsqu'à minuit les grillons chantent aigrement ;
celui qui fait le pain, celui qui fait le vin,
celui qui sème l'ail et les choux au jardin,
celui qui recueille les œufs tièdes.

Et voici que, dans ce décor agreste, multiple et divers, parmi la faune, la flore et les forêts, le long des eaux, un être plus charmant que l'écureuil et les bécassines, plus souple que le lièvre, mieux paré que le martin-pêcheur des rives, aussi frais que la renouée-liseron des bois, apparaît dans la fine beauté des violettes. Cet être, fait de lumière et de lait, sentant le foin et le miel, d'une ingénue grâce, nue comme Chloé surprise ou vêtue de vieilles étoffes à ramages, coiffée d'un chapeau fleuri, c'est la jeune fille des poésies de Francis Jammes. Dans *l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir, le Deuil des Primevères, Jean de Noarrieu, Clairières dans le ciel*, elle paraît souvent, toute rose et rêveuse. Eve candide d'un grand paradis rustique elle a peuplé d'aurore et de soleil tous ces livres. Le sentiment de l'amour, chez elle, est charmant ; il est limpide et vrai, il est grave sans être attristé ; il s'associe à la saveur des fruits d'automne, à celle des fleurs et des moissons. Parfois — tel dans *les Elégies* — il inclinera jusqu'à la douleur ; mais ses regrets, ses souvenirs mêmes seront frais et purs. Le poète aura toujours, près de lui, cette jeune fille anxieuse de plaire à son cœur. Ainsi Jean de Noarrieu

Prit à son service cette paysanne
Nommée Lucie, de dix-sept ans à peine,
aux yeux en fleurs de lin, à peau de pain,
dont les cheveux semblaient poudrés de grain,
et une bouche de groseille au jardin...

« J'ai tout à la fois l'âme d'un faune et l'âme d'une adolescente », a écrit Francis Jammes une fois. Ce doux paganisme, qu'il purifiera plus tard dans la limpidité d'une foi nouvelle, lui suggérera les plus divines visions de jeunes nymphes. Un jour il a dit, avec cette volupté à qui nulle expression rustique n'est étrangère :

Je souffre de ma chair ainsi que d'un fer rouge.
Je désire une fille avec un âcre désir.
Je la voudrais nue dans la torpeur d'une chambre
paysanne avec ses beaux cheveux sur ses reins moites...

Nul n'a mieux que lui vanté la nudité des vierges, la nerveuse grâce des jeunes corps frais dans les draps durs des fermes, leur limpidité, leur hésitation.

Tu seras nue sur la bruyère humide et rose...
Tu seras nue dans le salon aux vieilles choses...
Viens toute nue, ô Clara d'Ellébeuse...
Tu te mettras toute nue
Où il y a des bruyères
Et, au loin, les petits lièvres
Bondiront, boulés, pattus...

Seules, dit le poète,

Les jeunes filles ne m'ennuyèrent jamais :
Vous savez qu'elles vont, d'on ne sait quoi, causer
Le long des tremblements de pluie des églantiers...

Aussi a-t-il peuplé tous ses livres de leurs rires, de leur franche eunesse, de leurs frémissements. Dans *le Poète et sa femme*, il est, u milieu des faucheurs, dans le chaud midi, parmi la moisson, un Chœur de Jeunes Filles. L'une d'elles, en formant une ronde de ses compagnes, a trouvé ces gracieuses paroles pour les peindre :

Mes sœurs, donnez vos mains que nous dansions ensemble
dans cette prairie toute paix.
Sur mon sein dur qui luit je veux voir se mirer
l'ombre fourmillante du tremble,
et vos pieds tour à tour sur la mousse neiger.
Vous, ma sœur, vous avez l'épaule
moins glissante que n'est la mienne. Mais la gaule
a moins de flexibilité
que votre taille où se tiendraient debout les chèvres
la prenant pour un chèvrefeuil.
Vous, ma sœur, vous avez le teint que donne seul
l'appuiement, sur les joues, des lèvres.
Vous, ma sœur, votre gorge a un geste aussi doux
que votre croupe quand se penche
tout votre corps, et que vos bras, navettes blanches,
tordent vos cheveux devant vous.

Que de quiétude, que de grâce onduleuse dans ces vers! Et que de harme aussi, que de pudeur tremblante, que d'émoi dans *la Jeune ille nue* qu'a vue le poète dans la forêt! Et quel ramage, quel éblouissment, quelle fête sylvestre autour de la chaumière! Telle l'hamadryade des récits passés la jeune fille, ici, participe des arbres, des oiseaux, des sources. Elle même est une tige, un liseron des bois, ne fougère. Sa beauté a le charme végétal, odorant, délicat des eurs.

Que Jammes, prenant ces petites nymphes paysannes d'églogue, s conduise en quelque vieux château; qu'un peu de sang espagnol créole vienne battre aux veines bleutées de leurs tempes; qu'elles ient au volant sur le gazon des parcs, qu'elles aient de grands

chapeaux de paille, des robes fanées à ceintures, des ombrelles légè res, des colliers de corail éclatant et toutes les héroïnes de ses conte exquis nous les connaîtrons!

V

Les unes ont la bruissante harmonie des saules ; les autres la mol lesse sinueuse des lierres dans la forêt. Toutes sont passionnées, ten dres et délicates. Leurs noms sont sonores, musicaux et doux ; écou tez-en tinter ainsi que les perles d'un collier ancien les sons harmo nieux : Clara d'Ellébeuse et Laura Lopez, Almaïde d'Etremont, Eléo nore de Percival, Guadalupe de Alcaraz, la petite Pomme d'Anis e Luce d'Atchuria. N'est-ce point comme une volière? Ces noms n chantent-ils point comme ceux des oiseaux ? Toutes sont des demo selles des anciennes provinces; elles ont été dans les pensionnats elles ont joué gravement sous les saules. Leurs modes sont fanées elles ont des jupes à volants, des robes de gazes blanches; sur leu beaux cheveux qui retombent en *repentirs*

Leurs grands chapeaux de paille *ont* de longs rubans.

Les unes, comme Clara d'Ellébeuse, « au fond du vieux jardin ple de tulipes, » rêvent aux Antilles en fleurs; il plaît à leur pensée e rante sur les mers, que la Floride, la Louisiane et la Caroline portent ainsi qu'elles, de vieux et doux noms français. Les autres, comme A maïde d'Etremont, perdue dans le bois des Aldudes, pensent que, so le petit fichu-berthe, leurs veines battent du plus pur sang espagno Mariquita Arnoustéguy, qui est brune et ronde, a le teint des mand rines de l'Andalousie ; sa mère était d'Elgorriaga et portait la ma tille. Luce d'Atchuria a une petite bouche sanglante, semblable une mûre sombre des bois sauvages. Mariquita et Luce vienne baiser au front la jolie Pomme d'Anis la boiteuse. — Cette vilai horreur!... — Pomme chérie! — Ah! celle-ci : elle est ravissante, m infirme et frêle; son teint est d'abricot rose, ses jambes sont hau et minces ; elle « a dix-sept printemps et demi, s'il y a des moitiés printemps ». Sa débile grâce soutenue par une canne élégante, e assiste aux ébats de celles qui ne sont pas boiteuses : « Lucie da avec Coralie, Mariquita avec Christiane, Yvonne avec Françoise, Ma avec Marie. Gracieuse est assise auprès de l'oncle Tom. »

« O fraîcheur des adolescentes! » dit le poète qui les voit. « S rires pleins comme des fruits ! Sang vermeil qui coulez sous nuques si nues! Sûreté de vous-mêmes. Fleurs qui n'avez pas touchées! Venez... Que votre innocence m'enchante. » Le poète é que à présent les jeunes filles. Et, d'abord, c'est Clara la scrupule qu'il n'a jamais trahie et qui ne l'a jamais trompé; qui est m avant qu'il fût né « parce qu'au ciel il y a d'admirables roses ». C Almaïde d'Etremont qui, sans qu'il sache pourquoi, et par quel m

tère, « est venue s'asseoir à son côté ». C'est Pomme d'Anis, charmante, dont le cou est

> pareil à la rousseur du blé
> et au lisse raisin qui dort sur la muraille...

Jammes, comme Jules Laforgue — mais autrement que lui — subit le doux attrait des vierges. Laforgue aimait les jeunes filles contemporaines, petits sphinx positifs ; Jammes, au contraire, aime les jeunes filles du passé, les mêmes que connurent nos grand'mères au couvent.

> Des souvenirs chéris plus doux que des mélisses
> habitent dans mon cœur joyeux et pourtant triste,
> pareil à un jardin rempli de jeunes filles...

est-il écrit, dans une *Elégie* du poète. C'est de pareils souvenirs, d'une évocation tendre et un peu parfumée, que ces divins récits : *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, *Pomme d'Anis* ont été composés.

Mlle de Guérin a — dans son *Journal*, semblable par tant de jolis détails aux récits de M. Jammes — parlé de lettres d'amour de M. de la Pérouse retrouvées dans le vieux coffre de quelque ancien château de province et qui, dans la poussière du papier fané, gardaient un peu de l'âme du navigateur. Ainsi, dans de vieilles missives toutes poudreuses des âges, Clara d'Ellébeuse a découvert le secret des amours de son oncle Joachim et de Laura Lopez. L'ardente volupté de la chère beauté morte, de la brune créole imprègne encore d'un arrière-goût de muscade et d'amande ces lettres pieusement gardées dans un sachet tiède. Mlle d'Ellébeuse défaille au parfum de ces vieilles pages surprises. Elle songe qu'il serait beau d'être aimée de Roger Fauchereuse comme Laura le fut de l'oncle Joachim. Justement voici que, dans une partie de chasse organisée par M. d'Ellébeuse, Clara se rencontre avec Roger Fauchereuse près de la *propriété fermée* où vint mourir Laura Lopez la créole. Clara d'Ellébeuse, dans son petit costume de chasse, est charmante ; Roger n'est pas moins aimable. Tous deux, dans la tiède buée du matin, échangent chastement le premier baiser tendre. Et c'est de ce baiser, pur et rapide comme le vol d'une libellule sur l'eau, que, tourmentée de remords, pénétrée de regrets, mourra, par un matin de violettes et de magnolias, sous un ciel de nacre, devant les Pyrénées, en sa robe fanée et son chapeau à fleurs, la pauvre petite Clara d'Ellébeuse. Ainsi Bernardin, dans *Paul et Virginie*, nous dit que la chaste vierge préféra le supplice déchirant des flots au péché de devoir des jours désormais impurs à l'étreinte du noir matelot du *Saint-Géran !*

C'est une bien ardente vierge qu'Almaïde d'Etremont ! Le sang chaud de ses veines bat le long de ses tempes, et de ses poignets

ronds ; elle a le chapeau des champs, la jupe à ramages des temps démodés. Elle est une petite rêveuse à l'ombre. « Qu'elle est donc belle, une fois habillée ! Dans son énorme robe rose couleur de figue ouverte, et bombée par la crinoline, elle a l'air d'une corolle renversée, d'une belladone de feu dressée sur ses étamines. » Almaïde pourrait, tant il y a de pareil attrait dans leurs visages, tant elles ont de mêmes beaux yeux limpides et des lèvres semblables à des baies des bois, être la petite sœur de Clara d'Ellébeuse. Mais c'est une jeune personne bien plus passionnée ! Elle aussi, comme la petite d'Ellébeuse, s'abîme en prière aux pieds des autels ; mais son appel n'a pas la même inquiétude : « O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, mon Dieu, écoutez-moi, je veux aimer, je suis triste... si malheureuse... Mon Dieu, j'ai le besoin d'aimer quelqu'un... Je crie vers vous... » Mais, ce n'est pas, comme son amie, un beau jeune homme poétique qu'aimera la jolie demoiselle des Aldudes. Un simple berger villageois, pareil à quelque faune espiègle et brouteur, unira ses lèvres aux lèvres de la vierge. Petit-Guilhem, parmi les herbes et les bruyères, enseignera à sa jeune châtelaine les mots que Daphnis enseignait à Chloé. Mais l'avalanche des cimes se détachera un jour ; le corps du chévrier roulera ensanglanté parmi les perce-neige. Et ce sera l'orgueil passionné d'Almaïde de montrer un jour au monde l'enfant qui naquit d'elle et des baisers d'un petit pâtre de la montagne.

Laure d'Anis — qu'à cause de grains de rousseur qui sablent ses joues d'églantine, on appelle *Pomme d'Anis* — n'est pas, comme Clara d'Ellébeuse, une jeune chasseresse emportée et pudique ni, comme Almaïde d'Etremont, une demoiselle ardente. Toutefois, ainsi que l'une et l'autre de ses aînées, Mlle d'Anis porte des jupes à fleurs et des chapeaux de campagne ; elle aime la botanique, l'odeur des vieux herbiers, des petites roses qui se pâment. Son cœur est fragile comme celui des sensitives ; il prend peur et se défend de l'amour. Laure aimerait « à aimer » M. Johannès Arnoustéguy, l'un des plus vigoureux lanceurs de la pelote basque aux jeux fameux d'Irun, jeune homme de race et de qui le beau profil bronzé ressemble à ceux des médailles. Mais ce n'est pas Laure d'Anis, c'est Luce d'Atchuria qu'épousera, par un beau matin de mars, dans la petite chapelle de Noarrieu, Johannès Arnoustèguy. Et c'est ainsi parce que la petite Anis est bonne et ne veut point faire de peine à son amie Luce. Tel, à côté de *Clara d'Ellébeuse* et d'*Almaïde d'Etremont*, ce petit livre simple et doux. Ce n'est rien ; ce n'est qu'une pomme ; ça ressemble aux petits contes bleus du temps d'Elisa Mercœur et de Mélanie Waldor. Mais, dans ce petit conte-là, il y a l'âme de Jammes, d'une troublante douceur émouvante. Et cela, cette âme fine, frêle, fragile, nuancée, c'est comme du pollen sur une fleur en mai.

D'une même prose nacrée comme une coquille des mers, jolie et duvetée comme une pêche mûrie, comme un pétale d'iris, Francis Jammes a peint aussi les animaux. Et le frémissement du martin-pêcheur, le grisollement des alouettes, le glissement de la fauvette à tête noire, le vol du papillon-aurore, nul n'en a mieux que lui noté la symphonie, décrit les contours, la grâce et les couleurs. Comme M. Maeterlinck a chanté les abeilles, il a chanté les guêpes, leurs vols de balles d'or, leur bourdonnement ; le lapin de La Fontaine, les bêtes qui suivaient saint François d'Assise et celles qui marchaient auprès de Robinson, dans Juan Fernandez, Jammes les a aimées. Il a aimé les cailles et les écureuils. Une petite bécasse lui a valu de méditer longtemps ; un bel insecte bleu l'a laissé rêveur. Mais, de toutes les bêtes qu'il a le plus chéries, les lièvres et les ânes sont chers à son cœur. En l'honneur du lièvre il a cherché les noms les plus doux, les plus tendres : « Poil de chaume, Oreillard ! lui dit-il, ô Patte-Usée, ô Museau-Fendu ! ô Lièvre aimable et gentil ! » Et la menthe embaumée des prés, le foin fleuri des champs, le thym, le serpolet, Jammes en a nourri la faim de son ami.

Mais après Apulée, après Jean de la Fontaine, après Hugo et Cladel, Jammes a chanté les ânes. Les plus pauvres, les plus râpés, les plus tristes et les plus battus, Jammes les a nommés. Il a nommé aussi les plus admirables : l'âne de Béatrix, ceux du Jardinier et de Sancho Pança et l'ânon des Rameaux, qui porta Jésus sur les palmes. Pour eux et pour leurs frères, pour les doux et humbles mangeurs de chardons, Jammes a composé cette admirable *Prière pour aller au paradis avec les ânes :*

> Mon Dieu faites qu'avec ces ânes je vous vienne...

qui est bien l'une des plus émouvantes de toutes celles qu'il ait balbutiées devant Dieu.

Attentif aux plus humbles, aux plus infimes manifestations des êtres, aux expressions les plus secrètes de la nature, Jammes s'est incliné sur les cristaux des neiges, sur les pierres des routes, les insectes des chemins. Il les a tous aimés. Une cellule végétale, l'élytre d'un insecte ont passionnément retenu sa pensée. Une hypothèse de Van Tieghem sur l'origine lunaire des plantes l'a occupé longtemps. Et c'est dans la même prose duvetée et jolie, odorante et claire dont il parle des vierges, des oiseaux et des lièvres, qu'il a finement écrit sur le lamier-pourpre et sur l'ophrys-abeille !

VI

Cet amour unanime, cette pitié attendrie qui l'inclinent au-dessus des spectacles les plus divers du monde, Jammes en a témoigné toujours. « Les plantes autant que les animaux et les pierres, a-t-il écrit

jadis, emplirent mon enfance d'un mystérieux *charme*. A quatre ans je demeurais en contemplation des cailloux de montagne cassés, en tas, au bord des routes... » A neuf ans le prit sa passion pour les plantes; à quinze ans il eut la notion de leur beauté, les lois de leur nature lui furent connues enfin. Sa sensibilité, devant les minéraux, devant les végétaux, devant les choses qui souffrent ne feront que s'aiguiser à mesure qu'il aura pris conscience de leur douleur. « Un meuble que rongent les vers, écrira le poète, un fusil dont se casse le ressort, un tiroir qui a gonflé, ou l'âme soudain faussée d'un violon, voilà des maux dont je suis ému ». Cet être d'une compassion si grande, d'une si excessive perfection d'amour, qu'émeut « un épi malade parmi des épis sains », que le froissement d'une herbe attendrit, ne dédaignera aucun des visages du monde, aucune des visibles expressions de Dieu. Les pavés de la route, jusqu'aux dalles de l'étable, à celles de la chaumière s'animeront pour lui d'une végétation sourde. O pierres! dira-t-il tendrement, « vous que l'on creuse pour d'obscures besognes, qui devenez humblement la table du chien ou de la truie; vous que l'on pique afin que sous la meule soit broyée la moisson sonore; vous que l'on taille; vous que l'on prend; vous que l'on laisse; vous sur qui dormira l'errant; ô vous sous qui je dormirai!... ô, mes amies, je ne vous méprise point... vous êtes belles comme les choses qui sont dans l'ombre... » Cette pitié, cet amour pour les minéraux, pour les végétaux, pour les choses muettes, Jammes les étendra aux animaux, aux hommes; sa poésie sera toute trempée de cette rosée du cœur. Le pauvre pion « si sale et si doux » moqué des écoliers, l'humble notaire de campagne, le petit cordonnier naïf et bossu coupant son « pain noir », le mendiant au pied blessé, le chien battu, l'oiseau mourant, voilà les motifs principaux de ses poèmes. Rien au monde ne vaut son dédain; sa commisération sincère et poignante, Jammes l'offre au poète mourant dans son lit, aux jeunes filles déclassées qui n'ont pas eu d'amour, au chemineau qui bat son chien sur la route, aux enfants assistés qu'aucune mère ne berce, au lièvre frappé d'un coup de fusil, au chat galeux dormant près de l'âtre, à la vieille maison, aux jardins ruinés, aux fleurs mortes; il l'étend aux infirmes, aux perclus, aux filles laides, jusqu'aux hommes de talent qu'il plaint de n'habiter pas « auprès des sources douces ». Son cœur plein d'amour est un hospice ouvert à tous les maux du monde. Je contiens, peut-il dire

des coteaux de pierre, des ravines,
des villages entiers pleins d'obscures douleurs...

et, pour panser ces plaies, pour calmer ces maux, Jammes rêve de beaux paradis chimériques. Les hommes auront leurs cieux, les bêtes auront les leurs. Les chevaux et les ânes auront un bel Eden plein

le provende et François d'Assise, dans le ciel des lièvres, mènera le Patte-Usée.

D'aimer ainsi les vieux clochers des villages où sonnent l'angelus de l'aube et l'angelus du soir, d'aimer les saints des campagnes, d'avoir pitié des pauvres, d'avoir pitié des bêtes, Jammes lentement revint vers sa foi d'enfance. Sa douleur intime, qu'il exhala souvent en des plaintes blessées, ne trouva bientôt plus d'apaisement possible que dans l'expression de la divinité; cette nature charmante, qu'il parcourait, jadis, son Rousseau à la main, il ne la veut plus voir que comme un beau tapis piqué de fleurs rares par la main d'un Dieu. Son rêve d'un refuge enfin consolateur ce sera, comme dans le divin *Jocelyn*, une cure de campagne et le presbytère abrité dans la vigne :

Pourquoi mon cœur n'a-t-il pas toujours été seul?
Je n'aurais pas ce vide affreux au fond de moi :
et prêtre paysan, j'aurais orné les croix
de coquelourdes, de fenouil et de glaïeuls.

Là eût été sa joie, là il eût mis son rêve :

Notre vie extérieure eût été peu changée,
ô mère...

dit-il ingénument; la table eût été la même, aussi frugale; le jardin aussi bourdonnant de ruches, le soleil aussi chaud sur le seuil de la porte ; il eût été heureux avec les mêmes chiens, les mêmes fleurs et les mêmes abeilles. Mais Jammes n'est pas prêtre, il est poète. C'est dans sa poésie qu'il mettra ses prières 1. Et ces prières, au nombre inégal de quatorze, ce seront de beaux hymnes de foi et d'humilité. La nature parfumée et rustique d'Orthez embaumera les pures pages de ce missel; mais, déjà, c'est une nature un peu plus candide, c'est une permanente louange à Dieu. « Mon Dieu, dira le poète,

calmez mon cœur, calmez mon pauvre cœur,
et faites qu'en ce jour d'été où la torpeur
s'étend comme de l'eau sur les choses égales,
j'aie le courage encore, comme cette cigale,
dont éclate le cri dans le sommeil du pin,
de vous louer, mon Dieu, modestement et bien...

Pour que les autres aient le bonheur, pour qu'un enfant ne meure pas, pour avoir une femme simple, pour aller en paradis avec les ânes, Jammes écrira de ces douces pages trempées d'aurore. Le poète

(1) *...la prière est la sœur des oiseaux*
dit Jammes en un vers de ses *Souvenirs d'enfance.* Ainsi le poète des *Fioretti* accordait au vol des alouettes ses sœurs sa pieuse oraison.

a pleuré, les chagrins de sa vie l'ont replié sur lui-même; mais u voix fraternelle a parlé dans sa peine. Un ami, poète — et comme grand poète — qui revient des Orients extrêmes, chargé des p suaves parfums asiatiques et qui but le thé dans les jardins chinc un lyrique — grand cœur, grand cerveau à la fois — accourt aup de Jammes et, dans de longs séjours passés près de lui, l'exhort le convainc. Dès lors l'évolution apparaît dans cette œuvre. A mesu la poésie de Jammes tremble et s'idéalise ; elle s'affine et change; devient cette tendre et douce *musique des anges*, dont Lamart enfant aimait près de ses sœurs à goûter la lente et limpide mélo

Désormais le poète sera catholique ; la foi sera sa certitude ; sera sa vie même. La gracieuse médaille que la petite *Pomme d'A* porte à son cou fragile, faite d'un cœur, d'une croix et d'une an enlacées, Jammes la portera en lui fervemment; et la pieuse devi *crois, prie, espère,* qui y est gravée, il en fait dès lors celle de sa même. Son inspiration, nettement religieuse, en ajoutant au ge où Verlaine se montra si génial à son heure, où brillent différemm MM. Max Elskamp et Louis Le Cardonnel, Jammes en anime ses p purs hymnes poétiques. Dans son œuvre finale : *Clairières dan ciel*, tout irisée de larmes, d'amour et de rosée, Jammes appa enfin le pieux poète qu'il a rêvé d'être. « Les poèmes *En Dieu* et *l glise habillée de feuilles*, écrit l'auteur en note à ce der ouvrage, sont des plus récents. Ils ont été écrits après mon retour catholicisme, l'un en 1906, l'autre en 1905. »

Ode d'allégresse et de mélancolie, toute baignée de ferveur, off à la mémoire de Maurice et d'Eugénie de Guérin, *En Dieu* fut é à l'issue d'un voyage qu'accomplit le poète au rustique domaine les immortelles ombres du délicieux couple sont visibles encore s les châtaigniers. C'était par une tiède aube d'Annonciation; le cloc tintait sous le ciel d'Andillac ; le torrent chantait dans son lit d'a et dans la cour des fermes les troupeaux rentraient. Un jour pa aux jours tout fanés de fleurs du *Journal* d'Eugénie se levait alo et Jammes venait d'Orthez en ami, comme s'ils eussent encore visibles, le frère et la sœur, sur le seuil de leur vieux château rui

> O Eugénie, ô Maurice, vous êtes là !
> La matinée mouillée est lourde de lilas.
> Que ne suis-je avec vous dans cet autre Cayla ?

Mais ce Cayla, c'est le pur Cayla des grands cieux :

> Mon âme crie ; elle a la nostalgie des cieux...

dit le poète soulevé d'impatience. Il aspire à la vie limpide, à la fraîchissante consolation de Christ. Vers le Dieu des anges, il é ses bras :

N'aurez-vous pas pitié de votre serviteur?
Il est blessé. Il gît. Il a soif. La savane
S'étend. Le bon Samaritain, ô mon Sauveur,
Ne passera-t-il pas bientôt sous les lianes?

« O mon fils ! » lui répond, comme à l'émouvant poète de *Sagesse*, Seigneur accueillant :

Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise...

Et Jammes entend: il veut l'Eglise. Mais cette église ce ne sera pas riche cathédrale, la chapelle ardente où brasillent les cierges. Eglise de Jammes sera rustique comme son œuvre ; elle sera vêtue feuilles ; telle la petite chapelle de Noarrieu, elle dominera de sa che dans les trois vallons ; dans l'odeur exquise des fleurs villa-oises elle sera l'étable champêtre de l'Agneau :

Au milieu des champs... l'église s'élève.
C'est là, entre ces murs pâles comme des grèves,
c'est là qu'est le refuge et c'est là qu'est le rêve...
Autour de la chapelle s'étend la paix des champs.
Et, au carrefour poudreux, parmi les avoines,
les menthes, les chicorées et les aigremoines,
se dresse un grand Christ de bois creux où les abeilles
ont fait leur nid...

Le poète est le servant de cette printanière église ; il y officie en aux vers ; sa pensée y est toute concentrée en pieux hymnes ; il y ante un rosaire admirable à Marie :

Par l'arc-en-ciel sur l'averse des roses blanches,
par le jeune frisson qui court de branche en branche
et qui a fait fleurir la tige de Jessé ;
par les Annonciations riant dans les rosées
et par les cils baissés des graves fiancées :
Je vous salue, Marie.

Ainsi le poète est toute grâce, toute joie et tout amour. Il a re-uvé le refuge. Cela ne signifie point que son cœur, ouvert à la isique des anges, repoussera maintenant les autres motifs de senti-ent et ne s'inspirera plus qu'aux sources de la foi. Cela signifie seu-nent que, dans l'œuvre de Jammes, au-dessus de la colline de son llage, le clocher vieux et moussu d'une petite chapelle humble nd désormais l'ombre légère de son toit...

VII

Dire maintenant ce que fut cette œuvre, la vanter? On analyse al ce qu'on aime. D'autres, plus critiques, le feront. Ce que je sais,

c'est que voilà une source ; elle est pure, elle est vive ; elle coule chantant dans le lit bleu d'un gave. Beaucoup y sont venus b qui n'eussent jamais, sans elle, eu la révélation profonde de nature. La nature, Jammes l'adore ; il s'y est mêlé ; il en conn tout : les arbres, les fleurs et les oiseaux. De toute l'attentive é tion de son cœur le poète de tant de pages trempées de pluie et b lées de soleil s'est penché sur les herbes les plus humbles, sur insectes les plus minuscules des champs ; et il les a aimés, les ay connus. Aux descriptions fictives, aux contrées les plus fabuleu inventées pour plaire il a fait succéder de simples et beaux pâtu ges ; il a montré les monts, décrit les bois, les prés, il a guidé les trébuchants des poètes vers les fleurs qui sont les plus belles, é les plus vraies. Enfin il a aimé les animaux, les hommes ; il a peu ses livres de ces compagnons rustiques : le lièvre, les abeilles et l'a

Par sa sincérité, sa compréhension de tous les purs specta naturels, Francis Jammes a su — dans un temps trop intellectue rafraîchir la poésie, lui redonner de la vie, du mouvement, de la lité enfin dans le lyrisme.

La gloire de ce charmant villageois ce fut d'ouvrir, sur le val fenêtre fermée des lettres ; ce fut de donner, aux limites de nos rê plus de plein air et d'espace, ce fut de faire entrer l'odeur des fo le bruit des clochers, le chant des sources dans la maison. La fo même de ses vers — souvent gauche et maladroite — a toujour charme ; cette forme elle est la sienne ; il y a excellé chaque que sa spontanéité s'exprima directe. Celle de sa prose exquise saveur de certains fruits de l'arrière-automne. Le goût fané m en est savoureux.

Certes, au delà des moissons, des villages, du val et des mo des châteaux ruinés habités des jeunes filles, il est d'autres mon Il est des domaines poétiques plus vastes et plus étendus ; cela J mes le sait, il l'a exprimé, dans de beaux vers à Hugo, mieux personne :

Hugo, je ne sais pas... je ne sais pas chanter
comme il faudrait pour te chanter, pour que l'éclat
des foudres, de la mer, du vent, qui fut ta voix,
ne couvrît point ma voix quelconque et mesurée...

Il ne convenait pas que, pour te célébrer,
puisque tu es un Dieu de ceux qu'aiment les hommes,
il ne convenait pas que moi le pauvre faune,
j'enflasse cette voix faite pour les guérets.

Que non. Mais, souriant, mon pipeau à la lèvre,
songeur, les yeux mi-clos, devant tout ce qui tourne,
Je te chante, Hugo, du lierre dans mes cornes !
avec le même cœur dont je chante les lièvres.

Jammes n'est que le pauvre faune; ce n'est pas le satyre qui pétrit es mondes divins sous ses talons; mais sa voix qu'un pipeau suffit à esurer, elle a donné le rythme et l'ardeur à son œuvre. Les musiues des pâtres, le tintement de métal de l'angelus qui sonne, les fréissements des feuilles, des ailes et des âmes y jouent leur symphonie niverselle; le frisson des arbres et des êtres y passe; le rayon divin u jour y luit, sur le front mouillé des fiancés, sur l'enfant qui s'éeille, sur les hommes, sur les chiens et sur les insectes. Son œuvre, ui surprend, parmi tant d'œuvres savantes, par son expression de harme et de vérité, a révélé beaucoup d'œuvres correspondantes. Jammes, nouveau Rousseau — a-t-on dit justement — a inventé ne sensibilité nouvelle et une langue nouvelle pour la traduire : des etits poètes viendront, qui, dans la forêt de Jammes, se tailleront es parcs et des jardins (1). »

L'influence profonde qu'a eue partout son œuvre est visible aux ages que ses réminiscences ont suscitées chez les meilleurs des noueaux écrivains.

Plusieurs, à s'inspirer de ses vers et de sa prose, ont acquis par un eul livre retentissant plus de célébrité qu'il n'en a reçu lui-même vec tous ses ouvrages. Cela reconnu, convenons — avec M. Remy de ourmont — qu'il est grand temps, « pour notre bon renom, de doner de la gloire à ce poète et, pour notre plaisir, de respirer souvent ette poésie, qu'il a appelée lui-même une poésie de roses blanches ».

EDMOND PILON.

(1) Jean de Gourmont : *Vers et prose* (tome V).

JE RÊVE DE PARTIR

Je rêve de partir, un matin de lumière,
Parmi l'éveil du port, la fête des mâtures,
Le rythme des chansons dans la brise légère
Dont le souffle enflerait doucement les voilures ;

Les débardeurs allant et venant sur les quais,
Là-bas, l'appel strident de quelque remorqueur,
Des gens s'embrasseraient, pleurant, désespérés :
L'heure des grands départs où se brisent les cœurs...

Je rêve de partir en un matin suave
Où l'eau tranquille et bleue serait sans une ride,
Où tout aurait un air de nonchalance grave
Comme une onde sans flot, assoupie et limpide.

Je rêve de partir très loin, je ne sais où,
Mais ailleurs, vers des lieux que je ne connais pas,
Chimériques pays remplis de couchants roux,
De femmes dont les yeux sont couleur de lilas.

Tant de vieux rêves, tant de fantastiques villes
Etagées par milliers, blanches aux bords des fleuves,
Et des lacs, et des bois, des palais et des îles
Où nous rencontrerions des âmes toutes neuves ;

Tant d'espoirs, de regrets, d'ineffables amours,
Tout ce qu'on a laissé traîner derrière soi,
Toute la vie, après ébauche, au long des jours...
Tant de sublimité qu'on garde sans emploi !

Peut-être que là-bas tout cela va nous suivre
Et partir avec nous en chantant dans les voiles,
Et nous donner la force et l'espoir de mieux vivre,
Un soir que nous rêvasserons sous les étoiles.

Je rêve de partir, pour le simple plaisir
De laisser le passé, de ne plus voir les lieux
Témoins de mes effrois quand je devais agir,
De ne plus voir surtout d'êtres fastidieux...

Ah! vieux sourires, vieilles phrases, vieilles faces
Identiques, toujours semblables, toujours mêmes,
Que je suis fatigué de vous! Nouvelles races,
Je ne vous connais pas, mais comme je vous aime!

Ombres des hauts palmiers, visages inconnus,
Femmes qui vous pâmez d'ardentes voluptés,
O pastèques, parfums, et vous esclaves nus,
Fontaines dont les noms sont des fraîcheurs d'été,

Vers vous je veux aller! Le port est plein de fête,
Partirons-nous? Voici le matin radieux,
Les mâts se dressent, clairs, banderolles au faîte.
Allons-nous vous trouver, continents merveilleux?

✶

Nous ne partirons pas. Nous resterons au port.
Vers l'horizon qui nous attire
Regardons s'éloigner, en prenant leur essor,
Les blanches voiles des navires.

Oui, certes, de grands lacs, des vasques, des palais,
Certes, des pays chimériques,
Des éléphants, des kalifats, des portefaix
Et la splendeur des vieux portiques,

Certes, c'est ton espoir, camarade ancien,
Vivre parmi toutes ces choses
Et tant d'autres encor, mais combien, mais combien !
O minarets dans le ciel rose...

Laissons fuir les bateaux, et viens-t'en par chez nous.
Je sais des délices tranquilles
Pas si loin : dans nos bois, nos prés, un peu partout ;
Il n'est pas besoin qu'on s'exile.

Pour aller au village, il est un chemin creux
Bordé tout le long d'aubépines ;
En novembre, on le suit, malgré qu'il soit bourbeux,
Le vent n'y souffle qu'en sourdine.

Souviens-toi de l'appel des grenouilles, le soir,
A travers la vaste campagne ;
Et lorsqu'on passe près des femmes, au lavoir,
Des cris moqueurs nous accompagnent.

Dans les fermes, entends retentir, furibond,
L'aboiement des chiens à l'attache ;
Puis nous suivrons une petite sente, et nous verrons
La mare où vont boire les vaches.

Les très vieux du pays n'ont, de leur vie, été
Plus loin que la ville voisine.
La porte de la cure est couverte, en été,
D'un flot de grimpante glycine.

Jean-Pierre suit la route en conduisant ses bœufs ;
L'angelus tinte en l'heure douce.
Du dimanche au dimanche, ici, l'on vit heureux,
Sans rêve, sans bruit, sans secousse.

Une cruche à la main, les filles vont au puits ;
Vois les rondeurs de leur poitrine
Et ces hanches, et ces yeux où le matin luit
Quand un rire les illumine...

Certes, je sais encor ! Des langueurs à mourir,
De la volupté goutte à goutte,
Des femmes dont le souffle halète de désir...
Mais pourrions-nous les aimer toutes ?

Alors, restons ici, restons, ne partons pas ;
La marmite, au foyer, chantonne.
Nous trouverons, au bois, pour alentir nos pas,
La clémence d'un bel automne :

Ce sera la grisaille éteinte du ciel bas,
Le tournoiement des feuilles rousses,
Le beau vol des corbeaux au chant grave de glas,
Et les bonnes femmes qui toussent

En allant aux forêts ramasser le bois mort
Ecaillé de mousse verdâtre.
Et quand, sur les chemins, le vent viendra du nord,
Nous resterons auprès de l'âtre.

Oh ! non, ne partons pas loin des tremblants bonheurs ;
Que nos vieux songes se dissipent !
Et si tu veux, le soir, nous rêverons d'ailleurs
Parmi la fumée de ma pipe...

ALBERT FLEURY.

LA QUESTION RELIGIEUSE

ENQUÊTE INTERNATIONALE [1]

—

M. H. Bergson

de l'Académie des Sciences morales et politiques, Professeur au Collè
de France.

Je me rends à votre aimable insistance, mais je me ser tout à fait incapable de prédire ce que deviendra, dans sa ma nifestation extérieure, le sentiment religieux. Tout ce que puis dire est qu'il ne me paraît pas destiné à se dissoudre. C ne dissout que ce qui est composé. Or, je veux bien que le se timent religieux se soit graduellement enrichi, compliqué d' léments très divers : il n'en est pas moins vrai que, dans qui en fait l'essence, il est chose simple, *sui generis*, et q ne ressemble à aucune autre émotion de l'âme. — Dira-t-c qu'un élément simple peut, sinon se décomposer, du moi s'anéantir, et que le sentiment religieux disparaîtrait nature lement s'il ne trouvait plus d'objet auquel s'attacher? Ce sera oublier que l'objet du sentiment religieux est, en partie moins, intérieur à ce sentiment lui-même, qu'il est *senti* pl encore qu'il n'est *pensé*, et que l'idée est ici l'effet du sentime autant qu'elle en est la cause. L'approfondissement de l'id pourra donc éclairer le sentiment de plus en plus, mais n pas le modifier dans ce qu'il a d'essentiel, encore moins faire disparaître.

★

M. Scipio Sighele

Sociologue (Italie).

Je pense que nous assistons, non pas à une dissolutic mais à une évolution de l'idée religieuse et du sentiment re gieux. La dissolution c'est la mort ; et le sentiment religieu

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 236 (33 réponses), 237 (24 réponses), 238 réponses), 239 (24 réponses), et 240 (21 réponses). Avec les 15 réponses que n publions aujourd'hui, le total est de 141. On trouvera, page 59, la table générale personnalités qui ont bien voulu prendre part à notre consultation, et auxque nous adressons ici nos remerciements.

dans le sens vaste et indéfini d'*ignorance des causes dernières de l'univers*, ne peut pas mourir. Athées ou croyants, nous devons tous reconnaître qu'il y a un mystère au delà des limites de notre intelligence. D'où venons-nous ? où allons-nous ? On peut essayer des hypothèses, on ne peut pas donner de certitudes.

Et c'est justement la persistance (que je crois éternelle) de ce mystère, qui ne permet pas aujourd'hui, et ne permettra jamais, la dissolution ou la disparition du sentiment religieux.

Mais si le sentiment religieux, dans le sens que je viens d'indiquer, ne peut pas mourir, — peuvent mourir ou se transformer les religions, c'est-à-dire les rites sous lesquels ce sentiment se manifeste.

Mon opinion personnelle est que, dans l'avenir — par œuvre de l'internationalisation matérielle, intellectuelle et morale qui, aujourd'hui, est à peine commencée — les religions deviendront toujours moins nombreuses, visant à l'idéal d'une religion unique, comme d'une morale unique, dans le monde. Et je crois que cette religion unique de l'avenir ne sera rien autre chose qu'une philosophie, c'est-à-dire une branche de la science qui — en confessant son impuissance à expliquer le mystère qui nous enveloppe — permettra aux hommes d'appeler du nom de Dieu ce que Spencer nommait l'Inconnaissable.

Les luttes qu'à présent nous voyons engagées partout contre telles doctrines religieuses, contre une religion ou au nom d'une religion, ne sont — selon moi — que les phases nécessaires de l'évolution à laquelle je viens de faire allusion. C'est la réaction de l'intelligence humaine de plus en plus libre, contre des formules et des formes encore arriérées ; c'est le désir de conserver l'essence du sentiment religieux sans l'amoindrir et l'avilir dans des rites auxquels, désormais, notre culture répugne.

Et dans cette œuvre que je juge féconde, les ouvriers plus utiles ne sont pas — comme on pourrait le croire — les esprits laïques ou anticléricaux : ce sont, au contraire, les cléricaux, les croyants. Nous en avons une preuve en France et en Italie, où les croyants, les prêtres mêmes — comme, par exemple, Loisy, — en soumettant les textes à une critique scientifique, sapent (sans le vouloir) les bases de la religion catholique, pour sauver l'essence et la pureté du sentiment religieux.

*

M. Maurice Barrès

de l'Académie française, Député de Paris.

Je ne me sens pas en état de prophétiser, et même j'y ré-pugne. Je ne vous annoncerai ni l'évolution, ni la dissolutio du sentiment religieux.

Aussi bien ce que vous nous demandez, c'est plus exactemen notre profession de foi.

Votre indiscrétion n'est pas facile à satisfaire. Se connaîtr soi-même, voir clair dans son fond religieux! Quelle difficulté Je puis du moins vous donner deux notes que vous mettrez si la chose vous plaît, sous les yeux de vos lecteurs.

Il y a peu, j'indiquais à la Chambre une position français du problème religieux.

« ... Je me range, disais-je (1), parmi les défenseurs du ca-tholicisme. Je ne vais pas au milieu d'eux en qualité de fidèl ou de croyant ; je n'y vais même pas en invoquant le princip de liberté. Liberté est un beau mot, mais autorité n'est pa mal non plus. Je rejoins et défends le catholicisme menacé parce que je suis patriote, au nom de l'intérêt national. »

Je n'aurai pas l'impertinence de me citer tout au long. J vous indique seulement ma position, un des aspects de m « vérité ».

«En arrachant de la nation le catholicisme, disais-je à Jaur et à ses amis, vous ne pouvez pas prévoir tout ce que vou arracheriez de forces morales, de sentiments exquis, de dél catesses, de vertus que ce catholicisme a déposés dans le âmes françaises et que lui seul y peut maintenir. C'est cont vous-mêmes que se tournerait votre besogne. Dans ses parti les plus nobles, la sensibilité à laquelle, chaque jour, vou faites appel est de formation catholique, et le jour où cet formation viendrait à manquer totalement, vous seriez épo vantés de la sécheresse, du silence des nouvelles génération Leur Dieu, à défaut de Jésus, ne serait-ce pas la pièce de ce sous ? Et quand vous prononceriez ces mots d'égalité et fraternité, qui ne retentissent si fort dans la conscience votre clientèle que parce qu'ils y rejoignent les plus beau

(1) Séance du 21 décembre 1906.

mots de l'Evangile, vous apparaîtriez simplement comme un clergé de raseurs. »

J'abrège mon discours. Il n'était qu'un point dans l'ensemble de mon raisonnement religieux, et voici un second point, que j'exposais, dans une conférence récente (1), à ceux des instituteurs primaires qui enseignent la haine ou la dérision du catholicisme.

« Vous êtes libres-penseurs, leur disais-je, vous redoutez la religion, parce que, dites-vous, elle est un fanatisme, toujours capable de troubler la raison et d'irriter les hommes les uns contre les autres. Je ne vous chicanerai pas là-dessus, mais vous m'accorderez que l'homme est un animal religieux, dont vous ne pouvez pas transformer la constitution. Eh bien ! avez-vous réfléchi qu'en privant nos garçons et nos filles de ce catholicisme français qui forma leurs pères, vous les livrez fatalement à quelque religion nouvelle ? Et cette inconnue, êtes-vous si frivoles qu'elle ne vous effraye pas ? Ignorez-vous qu'il y a dans l'être humain tout un monde obscur de puissances, que notre catholicisme héréditaire discipline et dirige au mieux, mais qui pourraient éclater en fanatismes rétrogrades ?

« Chez nous, le catholicisme (pour parler un langage que vous aimez) est une religion *assimilée* et *atténuée ;* en le détruisant, comprenez que vous laissez le champ libre, l'âme toute ouverte à une religion plus neuve et plus virulente. »

Voilà deux indications, deux points marqués. Ils vous donnent, tant bien que mal, une direction. Mais il faudra s'expliquer et dire quelque jour avec quelle plénitude un Français — né de Français, si loin qu'il se retourne — respire dans l'Eglise catholique : son atmosphère nous favorise, elle nous rend mieux intelligible à nous-mêmes et jamais elle ne nous gêne.

★

M. Nicolas Berdaieff

Hommes de lettres (Russie).

La question que vous me posez est si compliquée, que c'est avec difficulté que je me décide à vous donner ma brève ré-

(1) *Les Mauvais instituteurs*, 16 mars 1907, publiée aux bureaux de la *Patrie française*, 196, rue de Rivoli.

ponse. Je pense et je crois que la religion ne se dissout pas, mais se développe. La dissolution momentanée de la religion, qui frappe un regard superficiel, n'est qu'une éclipse passagère du soleil, après laquelle l'univers sera éclairé d'une lumière plus intense et plus aveuglante. Je crois que le développement religieux de l'univers allait au Christ et dépasse le Christ, mais la future renaissance de la religion ne peut-être une simple restauration du christianisme. Le processus religieux, partant du centre de l'histoire universelle — du Christ, — n'est pas encore terminé, il n'a pas encore vaincu le dualisme, résultant du but *céleste* de l'humanité et de sa destinée *terrestre*, le dualisme du divin et de l'humain dans l'histoire. Le processus de l'invocation du ciel par l'homme et de l'effort personnel qui s'y rattache a déjà été vécu par l'église historique, mais la vérité concernant l'humanité, la vérité de sa délivrance sur terre, la vérité humanitaire, s'est développée en dehors de l'Eglise et s'est élevée contre cette dernière. En ce moment nous approchons d'une crise, de la crise la plus grande ; les choses saintes de l'Eglise chrétienne doivent s'unir à la vérité prophétique au sujet de l'humanité, de son histoire et de sa délivrance terrestres, le divin doit s'unir à l'humain dans le *Dieu homme*. L'histoire s'achemine par une route mystérieuse vers une église universelle, — renfermant l'entière vérité non seulement sur le divin et le céleste, mais également sur ce qui est humain et terrestre, vers une église s'érigeant au-dessus de l'orthodoxie, du catholicisme et du protestantisme : l'histoire va vers une théocratie libre, s'érigeant au-dessus du césarisme catholique des papes et au-dessus du papisme orthodoxe des Césars.

Excusez-moi d'avoir si schématiquement et peut-être si peu clairement exposé les idées religieuses qui commencent à germer actuellement chez nous en Russie, et à la vérité desquelles je crois.

★

M. Marc Sangnier

Directeur du *Sillon*.

Le sentiment religieux est si naturel à l'homme que les adversaires mêmes de la religion s'essayent toujours, consciemment ou non, à reconstruire une religion nouvelle pour la

substituer à celle qu'ils prétendent détruire. C'est ainsi que, pour beaucoup d'anticléricaux contemporains, la Science est une idole. Ils ont en elle une foi aveugle et lui décernent un véritable culte... Et pourtant la science contemporaine, en se développant et en se précisant, s'est dégagée de plus en plus nettement de la métaphysique. Elle abandonne la recherche de la causalité et de la finalité, renonce aux données qualitatives, réduit tout à des données quantitatives et se borne à formuler des lois, c'est-à-dire à enregistrer des concomitances; les hypothèses dont elle se sert ne sont que des façons de raisonner: « toutes les choses se passent comme si... »

Je crois fermement que la crise religieuse actuelle, bien loin d'être nuisible à l'idéal religieux, aboutira au contraire à purifier et à surnaturaliser cet idéal.

Je suis catholique, et je tiens à bien affirmer qu'il ne faut pas confondre le catholicisme, religion divine et universelle, faite pour tous les temps et pour tous les lieux, avec les conceptions politiques et sociales, les habitudes de penser ou, plus exactement, le plus souvent, de ne pas penser, d'une foule de catholiques français qui forment ce qu'on appelle communément le parti catholique.

Il y a là une grossière et dangereuse équivoque, et voilà, sans doute, pourquoi certains peuvent avec quelque apparence de raison prédire la faillite du catholicisme.

Mais s'ils regardaient de plus près, s'ils ne s'arrêtaient pas à l'écorce, ils découvriraient dans le catholicisme une force sociale et un étonnant mélange de discipline et de liberté, d'individualisme et de solidarité, et comprendraient que la démocratie a besoin de cette force pour préciser et réaliser ses aspirations les plus généreuses et les plus hardies.

Nous n'avons point le temps de développer ici ce point de vue. Nous nous contenterons d'indiquer que les difficultés intellectuelles, morales et sociales, au milieu desquelles nous nous débattons, nous semblent préparer une très opportune restauration de l'idéal religieux, et même de l'idéal catholique. L'obstacle ne provient pas des idées, mais des personnes, et de ce que beaucoup d'hommes, qui se prétendent religieux, apparaissent comme incapables de tirer parti pour le mieux-être de la société et pour le progrès social, d'une doctrine qu'ils semblent souvent professer sans la comprendre.

Nous avons toutefois confiance, car les hommes passent et la doctrine reste. Nous savons d'ailleurs que la nouvelle génération catholique, et en particulier le jeune clergé, s'orientent malgré tout vers la démocratie, et cela nous permet de bien augurer de l'avenir.



M. A.-D. Xenopol

Recteur de l'Université de Jassy, membre de l'Académie Roumaine.

Nous pensons qu'il faut faire une distinction précise entr l'idée et le sentiment religieux. Si on peut parler d'évolution des idées religieuses, on ne saurait le faire pour le sentimen religieux qui, comme tout sentiment qui agite le cœur humain reste éternellement identique à soi-même et ne saurait change ni donc évoluer.

Les idées religieuses, malgré leurs tendances à rester station naires, ne peuvent faire autrement que de s'adapter au milie intellectuel créé par le développement de l'esprit, et ce qui in troduit précisément la discordance entre les peuples et leur églises, c'est que ces dernières veulent maintenir coûte que coût des idées assez souvent surannées, au sein des sociétés qu ne peuvent plus y croire. Le conflit s'aggrave surtout, lorsqu ces idées touchent non seulement à la sphère plus abstraite de croyances, mais aussi aux formes de la vie concrète, telles qu les mœurs, le système d'instruction, la vie politique. On vo alors surgir des conflits, comme ceux dont la France a été e est encore le théâtre, par suite de la séparation de l'Eglise e de l'Etat. Cette séparation n'est, en dernière instance, que l résultat du conflit entre les idées catholiques et leur tendanc à dominer la société et les idées dues à un long développemen social, cultural et politique qui ne pouvaient plus admettre l domination des premières.

Le conflit a pris en France une forme plus grave, parce qu tout le peuple n'a pas encore adopté les idées nouvelles. — I s'éteindra aussi dans les consciences, à mesure que ces idée en prendront davantage possession.

Les religions positives sont donc toutes obligées ou bie d'adapter leurs systèmes de croyances à leur temps, ou bien à la longue, de disparaître.

Il en est tout autrement du sentiment religieux. Ce dernier st inné, et on ne saurait pas plus l'éliminer de l'âme humaine u'on ne saurait en bannir l'amour, la haine, la jalousie, l'en-ie, le remords, le courage, la peur, et toutes les autres nom-reuses vibrations qui peuvent agiter l'âme au contact de la éalité.

Le sentiment religieux s'allume, comme les étoiles, sur le fond oir du ciel de l'âme, sur l'immense horizon de l'inconnu qui ntoure l'homme de tous côtés, car *l'homme adore ce qu'il ne omprend point*, et il l'adore, parce qu'il éprouve un malaise ndéfinissable, lorsqu'il constate d'une part la tendance de son sprit à pénétrer l'essence des choses, et de l'autre l'impossi-ilité absolue dans laquelle il se trouve pour y arriver.

Il ne faut pas croire que la science est destinée à nous révéler e mystère de la vie. La science poursuit seulement la connais-ance du mode d'accomplissement des phénomènes, et pour ertains d'entre eux l'explication causale la plus rapprochée. Mais tous ces phénomènes, ainsi que les causes que l'on en onnaît, s'arrêtent devant une dernière question que l'esprit e peut résoudre, devant le grand point d'interrogation qui se rouve au fond de toutes les conceptions humaines.

C'est ce grand point d'interrogation qui est la source éter-elle du sentiment religieux. Devant lui les forces de l'esprit ont impuissantes. L'homme doit s'incliner, et doit s'avouer aincu par le mystère insondable de l'univers.

Les religions positives pourront disparaître ; mais l'homme era éternellement troublé quand il contemplera la voûte toilée, quand il entendra le grondement de la mer ou le bruis-ement des forêts, ou bien quand il contemplera la pâleur ternelle que la mort étend sur les visages de ses semblables.



M. Charles Wagner

Pasteur de l'Eglise réformée évangélique libérale.

Recevoir et dépenser, c'est le commerce. Emmagasiner et xclure, c'est la vie. Tant que l'idée religieuse et le sentiment eligieux sont en prospérité et en vie, les deux fonctions d'assi-ilation des matières saines et de rejet des matières usées et ocives gardent leur activité.

A le juger sur ces indices, notre temps est un temps tr vivant en ce qui concerne la religion. Certes, il se nettoie et débarrasse de bien des choses. Mais il en acquiert d'autre Peu de générations ont soumis à une révision plus soignée plus scrupuleuse l'ensemble de leur patrimoine spirituel. c'est là tout à la fois un acte de respect envers le passé et acte de foi pour l'avenir.

Nous sommes à un tournant. Le caractère évolutif est tr accusé. Des astres se couchent, d'autres se lèvent; mais ils lèvent et se couchent dans le même ciel immense.

Tant qu'il y aura des hommes et que ces hommes médi ront sur leur destinée, il y aura des religions. Si cependa nous nous demandons ce qui dans la religion a le plus chance de durer, je répondrai : ce qui se justifie le mieux p les services rendus.

Tout ce qui devient inutile est impitoyablement rejeté torrent de la vie. Ce temps est utilitaire. On le lui reproc parfois. Je trouve qu'il ne l'est pas assez. L'utilitarisme v n'accorde de prix qu'à ce qui sert. Je voudrais que nous soyo tous convertis des vanités superficielles à ce qui est d'une pr fonde et durable utilité. Mais n'importe nos jugements. La les rectifie. Elle condamne ce qui ne sert pas, ou a cessé servir.

Si dissolution il y a dans le monde religieux, elle porte s les idées mortes, les paroles qui ne sont plus du pain pour âmes, les coutumes qui ont fini d'être salutaires ou inte gibles, les actes qui ne se justifient ni devant la conscien ni devant la raison. Les divinités fainéantes conte plent la fin de leur règne. — Mais le crépuscule des u est l'aube des autres. S'il y a des dieux qui meurent, i en a qui naissent. Et plus je regarde ce temps en travail, p aussi je vois se dégager des ombres une religion qui est ce de demain : c'est la Piété humaine dans sa simplicité puissan c'est le respect sacré de la vie, de la douleur, du travail, tout ce qui constitue l'humanité. Les sacrements de cette re gion sont les actes ordinaires et caractéristiques de la vie, a més d'un esprit de bonté et de sainteté. Ses vases sacrés so les outils du travail et les objets coutumiers témoins de n peines, de nos espérances, de nos affections. Elle regarde l'hom et lui dit : *Paix sur toi !* Elle regarde le ciel étoilé et dit :

is crédit au pouvoir qui gouverne les mondes. Ce qu'il y a de eilleur dans les religions du passé, c'est ce qu'elles ont de plus ımain et c'est là ce qui les rend immortelles. Mais ce qui en e est inhumain est condamné à mort.

Croyant dans l'âme, ayant reçu par la naissance un esprit ›nt chaque fleur qui germe, chaque enfant qui sourit, chaque mille qui tombe ne fait qu'aviver le respect immense et pieux s choses, je fraternise avec toute piété vraie, quel que soit sanctuaire où elle se prosterne. Je ne crains rien pour la Foi ıre et profonde à qui tout rayon de soleil est un messager l'infini. Mais je voudrais que la religion se fît toujours plus ımaine. En cela je suis un disciple du simple et pacifique vangile où Dieu lui-même s'est fait homme.



M. Giuseppe Rensi

Rédacteur en chef du *Cœnobium* (Lugano).

A une évolution de l'esprit religieux et à une dissolution de religion.

Je crois qu'il faut distinguer entre esprit religieux et relion. Le premier consiste essentiellement dans le sentiment ınité et de subordination du Moi au Tout. La seconde conte dans l'ensemble des représentations et figurations intelctuelles (croyances) par lesquelles, aux différentes époques, sentiment s'efforce de s'exprimer.

L'esprit religieux crée ainsi chaque construction religieuse ›sitive. Mais, une fois créée, celle-ci se solidifie, prend des ntours rigides, s'immobilise et se ferme, pendant que l'esit religieux voudrait poursuivre sa marche vers les hauteurs conquérir une réalisation de soi-même toujours plus claire plus élevée.

Alors il arrive que l'esprit religieux, se trouvant lié et emisonné par la religion qu'il a lui-même créée, se heurte cone elle (hérésies) et finit par la faire éclater. Ce qui ruine les ›yances établies, bien plus que la pensée négatrice, c'est la éologie, par son effort de purifier et élever ces croyances, de mettre à même de réaliser l'insaisissable idéal, de fournir à sprit religieux une vie pleine et adéquate au moyen de reésentations intellectuelles. Par exemple, l'effort pour élever

l'idée de Dieu au-dessus des représentations fétichistes et a tropomorphiques a conduit (et doit toujours conduire) à ôt à Dieu tous les attributs déterminés (Scot Erigène), c'est- dire à le pousser hors de ce qui constitue pour nous la catég rie de l'existence. Et de même, l'effort pour libérer la mora religieuse de toute trace d'eudémonisme a conduit, et ne pe pas ne pas conduire, aux conclusions des quiétistes qu'il fa vouloir sa propre damnation, et, à cet effet, haïr Dieu et fai le mal.

Aujourd'hui, nous sommes à un de ces tournants de l'h toire religieuse où l'esprit religieux ne peut plus se renferm dans la forme religieuse existante et tend à la rompre. No sommes donc en présence d'une évolution de l'esprit religie qui, comme toujours, se traduit en une dissolution de la re gion. Et la vive résistance que le Vatican oppose aux ide des abbés Murri, Loisy, Houtin, Tyrrell, etc., dit assez clai ment que, aujourd'hui encore, la religion aperçoit comme propre dissolution l'évolution de l'esprit religieux.

L'esprit religieux détruira encore une fois la religion, peut-être en constituera une autre. Mais le conflit se renouv lera ; et il continuera jusqu'à ce que l'esprit religieux appris à vivre sans avoir besoin de la religion, c'est-à-dire ju qu'à ce que le sentiment d'unité et de subordination du M au Tout (esprit religieux) puisse se maintenir, s'affirmer et réaliser sans avoir besoin de représentations et de figuratio intellectuelles (croyances religieuses), mais uniquement moyen de concepts philosophiques : — jusqu'à ce que, en mot, toute construction religieuse soit transformée, sans la ser de résidus, en connaissance métaphysique.



M. Péladan

Homme de lettres.

M. Emile Ollivier a eu raison de pousser Pie X à la rés tance. Ainsi la prodigieuse unité de l'Eglise a paru avec incomparable éclat.

Mais il a dépassé la vraisemblance en lui disant : « France est avec vous. » Hélas ! Elle n'est plus avec elle-mêm

Ce n'est pas à une dissolution de l'idée religieuse que n

ssistons — pour employer vos termes— mais à une dissolution générale des idées traditionnelles, légitimes rectrices, uisque filles de l'expérience.

Les intérêts se substituent, avec un cynisme imprévu, aux octrines et aux passions : voilà le fait global, le symptôme ajeur de notre décadence.

Le prêtre a perdu son prestige, mais nul n'en a hérité, et comparablement l'homme politique porte la chappe du plus rand mépris.

Jusqu'à nos temps, l'Eglise vivait de son prestige séculaire : crédit est épuisé. Il lui faut renouveler ses mérites.

La façon dédaigneuse employée par Pie X pour revendiquer maintien de la hiérarchie dans ses encycliques indique bien ue l'infatuation sacerdotale survivra à tous les cataclysmes. L'Eglise se compose de docteurs et de pasteurs, puis du oupeau ; celui-ci n'a qu'à obéir. » Une telle phrase révèle que rébralement le Vatican est aussi lointain que le mont Athos.

Les Docteurs actuels de l'Eglise n'en savent pas plus que s laïcs qui ont étudié et l'autorité doctorale du clergé ne naîtra jamais en Occident.

En revanche, l'Eglise peut reconquérir tout ce qu'elle a rdu et plus encore si, rejetant à la fois le bonnet doctoral et manteau Césarien, elle conçoit pour idéal la charité, non pas lle qui consiste à enseigner le catéchisme, mais celle du bon maritain, la charité physique, positive, pratique.

Une religion meurt ou renaît par la seule vertu de son ergé et nous n'apprécions plus que la vertu rayonnante et qui exerce au profit d'autrui.

Le peuple n'a jamais cru qu'aux prêtres, quand il a cru, et on à des dogmes qu'il ne comprend pas. Précisément parce ue la ruée vers le bien-être entraîne nos générations, les hommes qui donneront le spectacle du renoncement domineront l'époque, comme ils ont toujours dominé les autres. Toutefois, il a trop longtemps que le clergé s'entête à régner ; le moment rive où il doit servir ou périr. Servir de ses mains, de ses illes, de tout son cœur et de tout son corps et non pas entre s murs de cloître dans la recherche de l'extase, mais parmi ous, dans la vie, voire dans la rue.

Le seul argument populaire contre la religion tient en quelques mots : « Les prêtres ne sont pas meilleurs que nous ! »

En effet, ils ont toujours manqué, ils manquent encore sensibilité. La seule faculté qu'on devrait développer che séminariste, on l'atrophie. Jamais le curé de village ne prê la bonté envers les bêtes: et dans l'abolition de la torture, l'esclavage, nous chercherions vainement la part du cler Le cardinal Lavigerie fonda ses Pères blancs pour la défe des nègres, il se tut sur les atrocités des compagnies de d pline et c'est un journaliste qui fait entendre le cri de l'Hu nité en face de cet enfer algérien.

Les exacts lecteurs du bréviaire ne représentent rien p nous. La robe ne fait plus le prêtre : il faut désormais l'homme sauve la fonction de sa longue médiocrité.

Ceux qui voient dans les conflits actuels la lutte du libé lisme contre l'orthodoxie autocratique se trompent. Il n'y dissous qu'un clergé médiocre qui a ennuyé les hautes cla et scandalisé les autres. Si les prédicateurs *exécutaient* sermons de Bossuet avec le talent d'un Mounet-Sully, on suivrait. Pourquoi l'homme de Dieu ne serait-il pas ast au même effort que l'homme de théâtre ?

L'idée religieuse évolue dans le sens de l'esthétique e la sentimentalité. Il faut plaire et il faut toucher, et on ne qu'avec des prestiges d'art et on ne touche que par des g rosités.

Jusqu'ici le prêtre a beaucoup ressemblé au médeci Molière : il participait au prestige de la Faculté.

Maintenant réduit à lui-même, forcé à faire la preuve d mission, il n'a plus d'autre voie que le sentiment et s'il n manifeste pas comme le meilleur des hommes, il sera le dernier, car l'Art a enseigné à tous un idéal religieux, différent de la notion ecclésiastique.

L'Amfortas catholique attend les purs ingénus qui rest ront le Graal. Viendront-ils ? Quand ? Comment ? L'appa dissolution du catholicisme n'est en somme que la défaite clergé paresseux et routinier. Mais ce que tout le m voit, excepté S.S.Pie X, c'est qu'il n'y aura plus désormai religion, que *des victoires de charité*.

Les têtes ne sont plus courbées, étant trop lourdes et plies : les cœurs seuls restent réceptifs au miracle, et n'en admettons point d'autres que ceux de la pitié et de l'am



M. Baldassare Labanca

Professeur d'histoire religieuse à l'Université de Rome.

La question posée dans votre lettre s'impose à nous au ilieu des luttes nombreuses qui se livrent entre la science et religion, la philosophie et la théologie, le dogme et la criique, les cléricaux et les libéraux, l'Eglise et l'Etat. Voici la iestion que vous posez : « Assistons-nous à une dissolution à une évolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux ? » Je réponds qu'ici n'est pas de mise l'*aut, aut* de la gique. Dans les questions historiques et pratiques, l'*aut, aut* applique souvent à l'excès. Aujourd'hui, en fait, on assiste, us divers aspects et en même temps, à une dissolution et à ie évolution de la religion.

D'un côté, on voit se dissoudre en grande partie dans la region le passé théologique, dogmatique, liturgique, ecclésiasque ; parce que la science, la critique, la philosophie, la reerche historique et la politique combattent la théologie, le gme, le culte et l'Eglise. Mais celui qui observe bien et qui a pas la vue courte s'aperçoit que la théologie, le dogme, s rites et l'Eglise ne sont pas la religion. Ils en sont plutôt s successives explications, déterminations et organisations, ceptées ou non, soutenues ou attaquées au cours des siècles.

La véritable religion, qui persiste au milieu des conflits théogiques, dogmatiques, liturgiques et ecclésiastiques, est celle la charité, de la bienfaisance, de la justice et de la sainteté, ndée par Jésus de Nazareth. Ainsi comprise, la religion fait naître le passé disparu de la religion chrétienne, — qui est passé et le présent de la religion, — à travers les guerres ntre le théologisme, le dogmatisme, le liturgisme et l'ecclésticisme. Ce sera encore l'avenir de la religion chrétienne, ndant des siècles dont il n'est pas facile de prévoir le nome.

Difficile à croire, mais pourtant vrai ! Le siècle présent, qui étudié et critiqué d'une façon extraordinaire la religion en néral, et la religion chrétienne en particulier, a été le plus eptique pour la dogmatique chrétienne dans ses diverses nfessions, le plus attentif à travailler pour la charité, la inté, la justice, la pitié, selon les commandements enseignés

et pratiqués par Jésus. Cela veut dire qu'à côté des part qui se dissolvent existe dans la religion — surtout dans religion chrétienne — un courant d'idéalisme moral et so qui en constitue l'admirable fonds intrinsèque et l'évoluti

Ce que je vous expose ainsi rapidement, je l'ai montré, a des arguments et des documents, dans *le Christianisme p mitif* (1886), dans *Jésus-Christ dans la littérature conte poraine étrangère et italienne* (1903), dans *la Papauté,* *origine, ses luttes et ses vicissitudes, son avenir* (1905), dans un petit volume allemand : *Die Zukunft des Papsttu* (l'Avenir de la Papauté) (Tubingen, 1906).



R. P. Laberthonnière

Ancien supérieur du collège de Juilly, directeur des *Annales de Philosophie chrétienne.*

Si les astronomes peuvent prédire ce qui se passera d le ciel, les philosophes ne sauraient prédire ce qui se pass dans l'humanité. L'homme, en effet, dispose de lui-même décide de la fin qu'il poursuit et de l'attitude qu'il pre Etant homme, il lui appartient même d'abdiquer et de vi animalement, s'il le veut. En conséquence, on peut essayer dire ce qu'il doit faire, mais on ne peut songer à dire ce q fera. Aussi la question n'est pas de savoir si la religion sub tera dans l'humanité; mais la question est de savoir si l' manité pourrait réellement vivre sans religion et avoir vie qui pourrait encore être qualifiée de spécifiquem humaine.

En disant qu'il appartient à l'homme d'abdiquer pour vi animalement, j'entends par là qu'il lui appartient pratiq ment — quelque intelligence et quelque habileté que du r il y mette — d'appliquer toutes ses facultés et tous ses eff à organiser sa vie dans le temps et dans l'espace, comme pouvait épuiser toute sa volonté d'être et de vivre en se l tant aux horizons terrestres. C'est ainsi qu'en fait il se p de religion. Mais pourra-t-il jamais faire que des préoccu tions plus hautes n'aient pas surgi et ne continuent pas surgir en lui ? Pourra-t-il jamais faire que la question n soit pas posée et ne se pose plus de savoir pourquoi il ex

; dans quel rapport il se trouve avec l'infini mystérieux qui le énètre, l'enveloppe et le déborde ?

Sans doute, il peut la fuir, cette question, il peut s'en distaire. Mais elle n'en sera pas moins toujours là ; et il la renontrera impitoyablement chaque fois qu'il rentrera en luiiême, chaque fois qu'il voudra savoir, comme il convient à n homme, ce qu'il fait en vivant. Essayer de faire comme si lle ne s'était pas posée ou comme si elle ne se posait plus, 'est donc simplement se tromper soi-même. Et pour se justier de s'en distraire, qu'on ne dise pas qu'elle est insoluble : ar en tout cas on n'aurait le droit de le dire que si on n'y vait usé toutes ses forces et tout son temps jusqu'à la derière minute. Mais de toute façon, puisqu'elle se pose, elle omine la vie humaine, et rien ne peut valoir que par la soluon qu'elle comporte. Etre homme, vraiment homme, non eulement par nature, mais par volonté réfléchie, c'est la egarder en face, c'est se donner délibérément et hardiment our tâche de travailler à la résoudre. Et travailler à la résoure c'est la vivre, c'est en faire l'âme de son âme, le ressort e ses pensées et de ses actions; c'est s'y engager avec son tre tout entier. Or, qui ne voit que c'est en cela même que onsiste essentiellement l'attitude religieuse. Chaque fois onc que l'homme entreprendra de vivre pleinement sa vie,— u lieu de *l'escamoter*, comme disait Flaubert, ou par les laisirs, ou par l'art, ou par la science, ou par autre chose, — haque fois il s'apparaîtra à lui-même comme étant en relaon avec un infini dont il relève. Il sera religieux ou en voie e le devenir.

Comment la religion, pour prendre toute sa valeur et toute on efficacité, devra s'organiser dogmatiquement et pratiuement, s'extérioriser aussi en vie sociale, intégrer en elle l'une certaine façon et l'art et la science et le reste, de maière à ne rien rejeter, mais à tout transformer en l'éternisant, e n'est pas le lieu de le dire. Il suffit d'avoir marqué que cette issolution du sentiment religieux que les uns semblent attenre et les autres craindre, à supposer qu'elle se produise, ne aurait résulter, comme on a l'air de le croire, d'une sorte 'usure naturelle. La raison d'être de la religion est dans la ie elle-même, au plus profond de la vie. Et si, au lieu de egarder seulement au dehors pour voir ce que les hommes

4

font et ce que les hommes sont, on rentrait aussi en sc
même pour ouvrir intérieurement son âme et son esprit à l'i
quiétude vivifiante du mystère de l'existence, c'est ce que l'o
comprendrait sans beaucoup de peine.



M. W. J. Mc Gee

Directeur du Musée public de Saint-Louis, Président de l'Association
américaine d'Anthropologie.

Pour examiner avec toute largeur d'esprit des mouvemen
religieux actuels, il est indispensable de tenir compte d
cours général de l'évolution de la religion tel que nous
révèlent les recherches anthropologiques. Grâce à ces reche
ches parmi les races et les peuples des divers continents et îl
du monde, il a été possible de définir quatre grandes phases
développement religieux, correspondant aux phases principal
du développement esthétique, industriel et social.

Dans la plus ancienne et la moins connue de ces phases, l'o
ganisation sociale est basée sur la parenté dans la lignée m
ternelle, les motifs d'art sont grossièrement symboliques, l
motifs industriels sont imitatifs d'attributs imputés à des a
maux totémiques ou tutélaires, tandis que la foi est zoothéis
Il y a dans cette phase une pluralité indéfinie d'animaux déif
(ou d'autres objets supposés doués de puissance animiste
mystérieuse) qui sont habituellement craints et redoutés,
sorte que les principales pratiques religieuses sont propit
toires et invocatives, y compris les cérémonies, oblatio
libations, sacrifices humains et autres, etc.

Dans la phase suivante, l'organisation sociale est basée s
la parenté dans la lignée paternelle, les motifs esthétiques
industriels deviennent conventionnels, tandis que les croyan
s'attachent aux forces naturelles (le soleil, le tonnerre, la te
pête, les fleuves, etc.) à qui sont imputés des amalgames p
gressifs d'attributs zooïques et humains ; les pratiques r
gieuses sont laborieusement cérémonielles et sont pour la p
part des actions de grâces envers des déités amicales ou
actes déifiques qui graduellement pénètrent dans le panthé

Dans la troisième grande phase, qui débute avec des conce
civiques, l'organisation sociale est basée sur les droits terr

iaux, ou autres droits accessoires à la propriété ; les motifs sthétiques et industriels commencent à surgir spontanément, andis que les croyances se spiritualisent, encore que les déités eviennent anthropomorphes et que leur nombre se réduise ventuellement à l'unité; les pratiques religieuses sont essenellement dévotionnelles et deviennent graduellement personelles plutôt que collectives.

Dans la quatrième phase — la phase actuelle — du développement humain, l'organisation sociale repose plus ou moins éfinitivement sur la reconnaissance des droits de l'individu; s motifs esthétiques reflètent largement des réalités qui sont ourtant en partie idéalisées ; les industries sont largement ventives et les croyances les plus répandues deviennent éthéæs et personnelles, tandis que les pratiques religieuses sont énéralement reléguées à l'arrière-plan de la vie quotidienne.

En suivant la trace du développement de l'idée religieuse à avers ces phases, il est facile de constater *en premier lieu* i'il existe dans une tendance à l'intégration des protecteurs télaires du clan ou de la race en déités de tribu ou de nation, ogressivement réduites à la trinité ou à l'unité, avec une ndance subséquente vers le développement d'un monothéisme ominal, dans lequel, cependant, chaque déité est largement rsonnelle ou individuelle, c'est-à-dire un réflexe de la foi pernnelle ; *en second lieu*, que les pratiques religieuses tennt pour un temps à devenir plus généralement exotériques collectives, et par la suite plus essentiellement ésotériques individuelles; *en troisième lieu*, que l'intensité de la foi, ou ut au moins son influence sur la conduite, tend, somme ıte, à décliner au cours des phases successives, hormis que, ec chaque phase, la religion devienne de plus en plus rationlle et s'ajuste mieux à la complexité sans cesse croissante s relations sociales et industrielles, et devient par là un ide de plus en plus sûr pour vivre bien ; et en *quatrième u*, que le statut religieux de chaque peuple, pendant chaque nération ou chaque siècle, reflète simplement ou exprime sa sition dans l'échelle du développement humain général, en t que des vestiges de mouvements précédents restent pour ubler l'équilibre entre la foi et les habitudes de vivre — et plupart des spasmes et des catastrophes inhérents à l'évo-

lution de la religion sont dus aux réajustements que nécessit
la suppression de ces vestiges.



M. H.-G. Wells

Homme de lettres (Londres).

L'idée religieuse et le sentiment religieux font, je crois, pa
tie intégrale du processus intellectuel et moral de l'humanit
Ils changent continuellement leurs formes d'expression ave
le développement de l'humanité, et, à l'heure présente, à un
époque de fluctuations inconnues encore dans les proportion
la méthode et la portée de l'existence de l'homme, il est na
turel et nécessaire que ces formes subissent, elles aussi, des flu
tuations et des modifications. Les grands systèmes, qui tradu
sent ces rapports et ces sentiments inextinguibles, constitua
la religion en termes qui impliquent les concepts d'une cosm
gonie limitée et surannée, et une impossible psychologie,
disloquent, pour laisser place, je crois, à un système d'affi
mations plus nouveau et plus conforme à la vérité. Ces conf
sions engendrent, selon moi, d'autres confusions, comme
confusion des organes dans la chrysalide.



M. Yves Guyot

Ancien ministre des Travaux publics.

J'éprouve d'autant moins d'embarras à répondre à vo
question que j'y ai déjà répondu dans mes *Etudes sur les d*
trines sociales du christianisme, dont la première édition
paru en 1873.

Toute religion se compose de trois éléments : le dogme,
rite, la prédication.

1° *Le dogme* représente des conceptions subjectives; e
science a pour objet la recherche des réalités.

Le dogme est indiscutable; et toutes les conceptions ob
tives sont soumises au contrôle et à la critique.

Toutes les recherches scientifiques sont subordonnées à c
règle : Rien ne se crée, rien ne se perd; et la notion de loi
mine la foi aux miracles.

La méthode objective supprime donc le principe fondamental de toute religion.

2° *Le rite.* Dans les civilisations primitives, la forme l'emporte sur le fond. Plus nous allons et moins nous sommes formalistes. Qui donc attribue aujourd'hui une vertu à un signe de croix?

Combien y a-t-il d'hommes, dans les pays avancés en évolution, qui fréquentent les églises, « accomplissent leurs devoirs religieux », et s'astreignent aux cérémonies et aux usages au point de s'y conformer machinalement?

3° *La prédication* comprend les explications cosmogoniques, les menaces et les promesses des religions.

Où est l'adulte qui accepte les explications du catéchisme, qui frémit aux descriptions de l'Enfer et se pâme de joie aux descriptions du Paradis?

Je conclus : — La dissolution de l'idée religieuse est en raison du progrès de la méthode objective. Joseph de Maistre était logique quand il s'acharnait contre Bacon.

*

M. Vincent d'Indy

Compositeur de musique.

Si je n'ai pas envoyé plus tôt ma réponse à votre enquête, c'est que je n'avais pas très bien saisi la position même de la question, car le sentiment religieux étant l'un des principes fondamentaux de l'humanité, autant vaudrait demander si nous assistons à une dissolution des idées d'amour ou de haine.

J'ai donc attendu de connaître, par vos colonnes, l'opinion de personnalités plus autorisées que celle d'un compositeur de musique. Après les avoir lues — dois-je l'avouer? — je n'ai plus compris du tout...

Mais, par exemple, cette lecture m'a donné la conviction que, question religieuse mise à part, nous assistons à une véritable dissolution de cette vaine science qui fut, dit-on, si belle sous la République... athénienne : la *Philosophie* ; on n'a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir les réponses à votre enquête émanant de ceux qui enseignent officiellement cette science dans les diverses capitales de l'Europe.

Excusez la naïveté d'un simple artiste et laissez-moi, jusqu'à

ce que ces MM. les professeurs soient parvenus à fonder u
corps de doctrine qui vaille l'Evangile et le Catéchisme, gar
der ma vieille foi catholique, la seule qui n'ait point chang
parce qu'elle est appuyée sur des idées généreuses qui s'adres
sent, non point à la *raison* humaine, source d'erreurs, mai
au *cœur* humain, qui n'a pas pour objet de *démontrer* la vérit
ce qui est inutile, mais de la *sentir*, ce qui est mieux.

APPENDICE

Nous avons reçu de MM. Minsky et Camille Saint-Saëns les lettres ci-aprè
complétant leurs réponses à l'enquête :

M. Minsky

Je voudrais compléter ma réponse par quelques lignes afi
de combler une lacune importante et inadmissible.

Il serait trop triste, en effet, si, dans une enquête sur la ques
tion religieuse, le nom de celui qui tient de si près à la renais
sance contemporaine de l'idée religieuse et qui est puni d'un
manière si injuste par l'oubli de la foule, le nom de Mainlæn
der, n'était pas prononcé. Ce n'est pas par reconnaissance qu
je voudrais honorer la mémoire de ce grand lutteur et de ce ma
tyr de la nouvelle pensée religieuse, car personnellement je n
lui dois rien : la conception du méonisme s'est formée e
moi en dehors de son influence et mon premier livre sur c
sujet, « la Lueur de la conscience », a paru avant que j'euss
entendu le nom de Mainlaender et appris l'existence de l
« Philosophie der Erlösung. » Mais dans l'intérêt de la vérit
je suis obligé de dire que Mainlænder est le premier de no
contemporains qui ait basé la religion future sur l'idée de l
mort de Dieu et que par conséquent c'est lui — et nul autr
qui mérite d'être considéré comme le précurseur du méo
nisme.

Le système religieux et philosophique de Mainlænder — u
des héritiers des richesses spirituelles de Schopenhauer et d
Hegel — a beaucoup de défauts. La mort de Dieu y appara
d'une manière logique, comme un processus nécessaire de l
dialectique divine, et non d'une manière mystique comme l'a

ion perpétuelle de l'amour divin et créateur. La métaphysique de Mainlænder n'est qu'une espèce de « Naturphilosophie » également éloignée de la vraie science et de la vraie philosophie. Et sa morale consiste en une apologie de la mort, et bien que l'apologiste ait confirmé sa parole par l'action et, ayant signé la dernière feuille des épreuves de la « Philosophie der Erlösung », se soit volontairement donné la mort, l'apologie de la mort, comme d'un but désiré du processus mondial restera toujours inacceptable et contraire à la nature humaine. Mais tous ces défauts sont incapables de faire oublier le grand mérite de Mainlænder qui, le premier, a déterminé l'essence de toute vérité religieuse future.

L'importance et la force du méonisme consistent en ce u'il prend comme base de la conscience religieuse l'idée nême qui, jusqu'à présent, était considérée comme négation e toute religion. Le principe contraire à la conception relirieuse a été de tous temps l'athéisme, le doute de l'existence le Dieu ou la conviction de sa non-existence, cette non-exisence étant conçue comme celle d'un phénomène dans les imites du temps et de l'espace. Dans le méonisme, la convicion de la non-existence de Dieu devient la pierre angulaire le la conscience religieuse, mais l'idée de la non-existence est onçue d'une manière absolue, comme la mort primordiale et urant éternellement, comme la mort éternelle et par conséuent la résurrection éternelle. Ces deux principes divins — existence absolue et la non-existence absolue — étaient jusu'à présent séparés dans les religions historiques, dont une artie (égyptienne, hellénique, judaïque, chrétienne et mahoétane) avait pour centre l'existence éternelle, et l'autre moié (védique, brahmane et bouddiste) — la non-existence ernelle, le nirvana. Dans le méonisme, ces deux éléments ont pour la première fois unis de façon vitale et c'est pourioi la vérité méonique, ne craignant pas la menace de l'aéisme, apparaît comme inébranlable.

Dans le méonisme, la divinité se conçoit comme l'Unité bsolue, qui, par amour pour le monde multiple, meurt volonairement, se sacrifie continuellement pour l'univers et resscite dans l'aspiration de l'univers vers l'Unité absolue. La ivinité conçue de cette manière apparaît comme un principe lutôt féminin que masculin. La divinité donne naissance au

monde et meurt pendant l'acte de la délivrance,et le monc
qui n'a jamais vu l'être qui lui a donné la vie,contemple my
tiquement ses traits et adore son sacrifice. Mais si la non-ex
tence de Dieu est la condition de notre existence, d'où appı
nons-nous cette non-existence et le mystère du sacrifice div
en général ? Ce mystère nous apparaît non dans la croyar
ou dans la tradition,mais dans notre propre existence temp
raire et bornée, parce que chaque action de notre esprit
l'aspiration vers l'unité absolue, vers ce qu'on désire et qu'
ne peut atteindre. Le côté tragique de la psychologie humai
l'incommensurabilité entre le caractère relatif de nos forces
le caractère absolu de notre idéal — telle est la grotte,
crèche où naît la légende religieuse de la divinité créatrice.
connaissance de Dieu, contrairement à l'opinion de Com
représente non pas le commencement, mais la fin de l'acti
de l'âme, le sommet où nous mènent la psychologie et
métaphysique. Les auteurs des hymnes védiques pressentai
le sacrifice divin; ils appelaient Dieu l'archiprêtre et la
time. Le sacrifice de Dieu a été chanté par Orphée, il ap
raissait dans la mort et la résurrection de Dionysos, dans
mort et dans la résurrection du Christ. Et les sages de tou
les époques enseignaient que notre but est d'aspirer vers
divinité et non pas de l'atteindre. Toutes ces présompti
deviennent vérité dans le méonisme, qui couronne nos c
naissances du monde et de l'âme.

Il n'y a pas de raison pour implorer le Dieu qui se sacı
pour le monde et lui adresser des prières, puisque avant
prières il nous a tout offert : son existence et son unité.
mour du monde pour Dieu peut être aussi désintéressé qu
sacrifice de Dieu pour le monde. Mais une religion sans pri
et sans espérances est-elle nécessaire à l'humanité? Si « néc
sité » est synonyme de profit, il faut répondre de la faço
plus catégorique que la religion n'est pas nécessaire aux h
mes, de même que la beauté,qui est le contraire de l'utilit
inutile. Tout ce dont l'homme a *besoin* pour son bien per
nel et social, il peut le trouver dans la nature, dans la mo
Mais il y a des élus qui ne se contentent pas de l'uti
recherchent le beau et pour eux la beauté devient plus
que l'utilité elle-même. De même il y a des élus qui n
contentent pas des biens de la vie et recherchent la justi

tion et la sanctification de ces biens. Pour eux, la vérité religieuse apparaît plus nécessaire que toutes les vérités de la science et de la morale. Celui qui, comme Mainlænder, approche de la conception du sacrifice divin, devient lui-même à l'instar de Dieu et, comme Dieu, il se sacrifie pour le monde qui ignore ce sacrifice.

Les religions, au pluriel, sont mortes; la religion naît. Les religions des foules sont mortes ; la religion des uniques naît. Les religions des miracles divins et des prières humaines sont mortes; la religion du sacrifice désintéressé et de l'amour désintéressé naît. Le nom de cette religion naissante est le méonisme.



M. Camille Saint-Saëns

Je n'avais voulu dire que peu de mots, par un sentiment de réserve qu'on appréciera. Mais l'exemple est contagieux : cette question est si attrayante, si grande est la tentation de cette tribune grande ouverte! je reprends la suite de mon discours.

Nul ne peut prédire l'avenir; nul ne peut dire ce que sera l'humanité dans mille siècles. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'étudier l'évolution de l'humanité dans le passé, et d'en tirer des probabilités.

C'est ce qu'on ne fait guère. Le plus souvent, consciemment, on prêche pour son saint, on obéit à des idées préconçues.

La Religion, nous dit-on, est inhérente à l'homme. Ce n'est pas la vérité. On a trouvé des peuplades qui n'avaient aucune idée religieuse.

Il est vrai qu'ici, comme dans beaucoup d'autres discussions, on attribue aux mêmes mots des acceptions très différentes, ce qui fait souvent qu'on ne peut arriver à s'entendre. C'est un phénomène général. Pour en donner un exemple, *Deus* est le même mot que *Zeus* : quelle différence, pourtant, n'y a-t-il pas entre le Dieu des chrétiens et le maître de l'Olympe! Et de nos jours, on habille du même mot des conceptions très diverses.

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que l'idée religieuse est née, comme on l'a dit souvent, de l'impossibilité de comprendre les phénomènes de la nature, attribués à une puissance surnaturelle. Elle s'est développée peu à peu jusqu'à l'épanouisse-

ment des magnifiques polythéismes de l'Inde, de l'Egypte, d la Grèce. Puis elle s'est orientée vers le monothéisme, ce q est généralement considéré comme un progrès. N'est-il p permis plutôt d'y voir une dégénérescence? N'est-ce pas u signe de dégénérescence que le manque d'originalité des de nières religions? Le Bouddhisme dérive du Brahmanisme, Christianisme et l'Islamisme ont leur source dans le Mosaïsm Depuis, il n'y a plus eu que des schismes, des hérésies et d sectes. Le Catholicisme, qui se proclame hautement mon théiste, apparaît à des yeux non prévenus comme un pol théiste atrophié, avec la Trinité, la Vierge quasi-divine, s Saints et ses Anges; et c'est à ce caractère qu'il doit sans dou sa puissante séduction, son charme dont ceux qui n'ont pa été élevés dans cette belle religion ne peuvent se faire u idée. La Réforme l'a simplifiée et desséchée; si le fanatisme le prosélytisme n'y ont rien perdu, le culte y a perdu so importance, ainsi que l'esprit de pauvreté, de renonceme qui fait le fond de la Religion chrétienne. Il semble que l'o s'achemine vers cet idéal : le moins de Religion possible.

Il est bien entendu qu'ici ce mot « Religion » signif « Religion basée sur le surnaturel ». Là où il n'y a pas de su naturel, il n'y a plus de religion dans le sens primitif du mot le mot sert alors à exprimer d'autres idées. Si l'on appel « Religion » le sentiment d'inconnu et d'effroi que nous in pire la nature, il est certain que le sentiment religieux dure jusqu'à ce que l'Homme ait pénétré tous les secrets de l'Un vers.

L'Homme y arrivera-t-il jamais? On n'ose l'espérer. Ma il est bien probable que l'idée du surnaturel est destinée périr et à entraîner avec elle le sentiment religieux qui en e la conséquence.

A propos de la question du polythéisme et du monothéism on objectera que les Hébreux était monothéistes. C'est vra mais le polythéisme n'en existait pas moins alors; seulemen chaque peuplade avait son Dieu. Par leurs victoires sur leu voisins, les Hébreux ont imposé Jéhovah.

A notre époque, la croyance en un Dieu personnel, créate de l'univers, va s'affaiblissant de jour en jour dans le mon des savants et des penseurs. Je ne parle pas du monde

I. Homais, chez qui l'irréligion n'est qu'une forme de l'inin-elligence et de la vulgarité.

Le Dieu des déistes est bien inconsistant. Le vers convulsif e Victor Hugo :

Il est, il est, il est, il est éperdument!

iarque plutôt un désir ardent et désespéré de croire qu'une oi véritable. La Vérité n'est pas « éperdument » ; elle est, out simplement.

Que conclure de tout cela? Que l'idée religieuse n'est pas en rogrès, et que la naissance d'une nouvelle religion apparaît, on comme impossible, — rien n'est impossible, — mais omme improbable. Au contraire, les progrès de la Science ont énormes, surtout depuis un siècle, et l'avenir lui appar-ent pour le moment. Mais elle ne sera jamais une « reli-ion ». Voyez à quel ridicule arrive un grand savant comme æckel, quand il veut décrire un *temple moniste!* Il y met des erbiers et des aquariums. Il n'arrive qu'à ouvrir un cabinet histoire naturelle.

—

TABLE GÉNÉRALE

DES PERSONNALITÉS AYANT RÉPONDU A L'ENQUÊTE

—

FIN

TRAITÉ DE L'ILLUNATION

—

Je suis heureux de confier au Mercure de France *un petit manuscrit qui me fut envoyé récemment : c'est le texte d'un rapport destiné à l'Académie de médecine par M. le Dr Zeyde. On en louera sans doute la stricte documentation et l'honnêteté parfaite. La préface qui orne ce rapport révèle en son auteur, — M. Higgs — toute la finesse qu'on peut attendre d'un physiologiste et d'un sociologue appliquant au problème de la création esthétique le jugement d'un homme enfin libéré des séculaires entraves de l'idéalité.*

*Le Dr Higgs et le Dr Zeyde ont-ils produit d'autres œuvres ? On serait tenté de le croire, d'après cette épithète d'*illustre *qu'ils s'appliquent l'un à l'autre. Toutes mes recherches sont pourtant restées vaines. Bien plus, la personnalité de l'un de ces hommes de science garde un étrange mystère : à l'Académie de médecine on ignore ou l'on feint d'ignorer le Dr Zeyde !*

Quant à M. Higgs, j'eus l'honneur de le rencontrer un soir dans un cercle mondain. Causeur abondant, barbu et chevelu d'importance, il avait remarqué chez moi un déplorable commencement de pénurie capillaire. Il s'informa avec sollicitude de mes troubles mentaux et voulut bien m'assurer que je deviendrais chauve, mais qu'en somme mon cas n'avait rien de trop dangereux.

On connaît la triste fin de M. Higgs. Il avait tenté sans succès, mais avec une admirable ardeur, de faire colloquer à Sainte-Anne MM. Anatole France, Maeterlinck, Verhaeren, Degas et Rodin. Il ne réussit pas davantage à faire mettre en surveillance M. Brunetière, considéré comme mattoïde. Ce double échec fut certainement la cause de la maladie de langueur à laquelle il vient de succomber.

Un ami commun, ayant acheté, après décès, la bibliothèque du docteur, y trouva ces feuillets dont il me fit présent. En souvenir de la consultation gratuite qui me fut accordée, je crois accomplir un devoir en les publiant aujourd'hui.

I

PRÉFACE

Le mot « illunation » n'est pas très répandu. Qu'il soit per-

mis au modeste auteur de ces lignes d'avouer qu'il l'a tout récemment inventé à la demande expresse d'un des maîtres de la Science médicale, M. Zeyde, dont on lira plus loin les pages lumineuses. Quant au mal ainsi baptisé par nos soins, nous avons, hélas ! mille raisons de penser qu'il existe depuis l'origine des hommes.

Mais ici le moraliste se pose une première question.

Fallait-il le nommer ?

En d'autres termes, et selon la forte expression d'un écrivain célèbre : *doit-on le dire ?*

Au point de vue de l'éthique, le problème est assurément des plus graves. Parfois le mot crée la chose, comme la fonction l'organe : *nominor, ergo sum!* Les exemples récents de l'influenza, de la neurasthénie et de l'appendicite nous enseignent qu'il suffit de désigner certains troubles physiques ou moraux par une appellation formelle, pour les voir aussitôt envahir le monde occidental. Ainsi en fut-il autrefois des « vapeurs »; ainsi, maintenant encore, de l'esprit de solidarité.

Mais nous répondrons sans crainte : Oui, il faut nommer le mal ! Oui, certes, on doit le dire ! Oui ! car l'ennemi qui se cache est deux fois dangereux. Oui ! car sitôt l'adversaire dévoilé, on peut le regarder en face.

Et ici apparaît une deuxième question.

N'est-il pas singulier, ce mystère, — n'est-elle pas inexplicable, cette ignorance des hommes à l'égard d'un accident morbide aussi répandu que celui-ci ? Puisque, depuis des siècles, l'Illunation nous frappe sans relâche, par quel étrange hasard a-t-elle pu si longtemps passer pour inconnue ?

Il devrait nous suffire d'avancer qu'elle était justement ignorée faute d'un nom. Mais d'autres causes ont contribué à faire de l'Illunation ce qu'elle est : une maladie secrète affectant les organes du jugement.

On voudra bien nous excuser de citer ici le témoignage d'un luné, peu notoire il est vrai, mais assez frénétique : M. A. M. Tout est permis à la Science lorsqu'il s'agit pour elle de découvrir le front auguste de la Vérité !

Au moment où j'examinai le sujet, il était dans un état de calme relatif. Le rictus qui apparaissait sur ses lèvres n'allait guère au delà de ce que, chez un homme relativement sain, on pourrait appeler « sourire ».

Mais cela même n'était-il pas l'indice d'une incurable pué-rilité? Hélas! M. A. M. souriait *sans raison!*

Qu'un enfant sourie, on peut le pardonner à son âge. J'ose-rai même hardiment soutenir qu'il y a là, comme dans le phé-nomène bien connu de la « grimace », un jeu utile en somme destiné à assouplir et à fortifier, pendant la période de crois-sance, les tissus hypodermiques qui recouvrent les deux maxillaires.

Chez l'adulte le sourire est encore admissible, à la rigueur durant la crise d'hypertension nerveuse qui précède le coït. Il contribue en effet à la sélection sexuelle, puisqu'il sert à mon-trer l'état de validité de l'appareil dentaire et, par voie d conséquence, celui de l'estomac et du système vaso-moteur si intimement lié aux fonctions génitales.

En dehors de ces cas, le sourire n'est plus qu'un exercic non motivé des muscles de la face, dont toute l'énergie devrai être appliquée à la mastication. Mouvement illogique, désor-donné et superfétatoire, nous le condamnerons sans appel. N savons-nous point, d'ailleurs, de quel abus moral le sourir peut se faire le complice? Trop souvent, hélas! nous le voyon accompagner ce jeu frivole et menteur qu'on appelle ironie et qu'un sociologue digne de ce nom se refusera toujours comprendre. La Science ne sourit jamais.

Quoi qu'il en soit, voici les notes orales que nous avons p recueillir.

L'illunation n'est pas *toujours* une maladie secrète, nous d M. A. M. Il en est d'elle, en ses excès, comme de l'hystérie et de l tuberculose, où parfois le malade s'honore d'être un « beau cas » Lorsque l'illunation atteint à son période aigu, — chez M. Anatol France, par exemple, chez M. Barrès, M. Maeterlinck, M. Verhae-ren ou M. de Régnier, — elle devient un motif d'orgueil non seu-lement aux yeux du patient lui-même, mais encore au jugement d son entourage. Telle est l'exception. Au cas le plus ordinaire, l'illun est un objet de honte pour tous ses proches.

Depuis que l'on a si fâcheusement séparé l'âme du corps, — con-tinue M. A.M. — les hommes sont naturellement enclins à plus d tendresse pour celui-ci, et à un peu de mépris pour ce qui concern l'autre. Le corps a comme dieu le soleil, qui est puissant et redout-ble; l'âme n'a pour elle qu'une déesse, et l'on sait que la lune e assez décriée.

Le soleil, c'est le sang, la virilité, l'ardeur du bel animal. Qua

frappe, c'est au centre de son empire, et celui d'entre nous qui ombe sous l'insolation ne cède qu'à un transport plus véhément du ieu, qui se plaît à conquérir son homme jusqu'à la tête. L'Insolaon est honorable. Loin d'apporter l'opprobre au sein des familles, e genre de mal indiquerait plutôt qu'en elles la sève est généreuse. Il n'en va pas ainsi de l'Illunation. Les savants, vos confrères, y emarqueront sans peine toute la série des caractères régressifs; et on peut noter en effet, chez certains illunés, une sorte de *retour* la nature originelle par le souvenir qu'ils ont gardé des plantes t des eaux, nos sœurs d'autrefois. La lune régit les choses aquaiques et végétales, le « sentiment », qui s'épanouit en parfum, nonte ainsi qu'une vapeur, se dissout comme une ombre ; elle préide à toutes les tristesses de la beauté, — pour tout dire, à la poéie. Il y a donc dans l'Illunation quelque chose de dégradant pour 'animal humain, et c'est pourquoi l'on évite d'en parler entre gens ui se respectent.

Bien que le document soit manifestement dépourvu de toute igueur scientifique, il convenait de le transcrire ici. Ce triste veu d'un illuné ne corrobore-t-il pas d'une manière saisisante les conclusions que l'on trouvera plus loin et qui assinent à l'Illunation sa vraie cause ? Le lecteur l'a déjà deviné : a dégénérescence mentale qui l'accompagne est le formel indice l'une débilité congénitale ou acquise.

La question qui nous occupe appelle de nombreuses consilérations relatives à l'ordre moral et aux droits imprescripibles de l'hygiène sociale. Nous nous réservons de les déveopper en leur lieu. Bornons-nous aujourd'hui à indiquer brièement quelques mesures préventives, parmi celles qui s'imosent le plus impérieusement.

L'illuné sera frappé d'incapacité judiciaire et civile. Il ne ourra ni ester ni tester ; son témoignage ne sera pas admis evant les tribunaux ; la tutelle, les opérations commerciales t les fonctions de juré lui seront interdites ; il ne sera ni élecur, ni éligible. — Quant aux œuvres entachées d'Illunation entale, leur publication et leur exposition seront naturelleent prohibées.

On employera d'ailleurs progressivement, et selon les degrés u mal :

1° La surveillance discrète par la police des mœurs ;

2° La mise en observation, temporaire ou définitive, dans n institut pédagogique et hydrothérapique. Un type nou-

veau de sanatorium doit être créé à cet effet selon nos plans. Il comportera de hautes murailles et une forte discipline, mais on y pourra tolérer une liberté relative dans les limites d'une enceinte spéciale, dénommée « préau » ;

3º L'internement dans une maison de santé. Les malades y seront astreints au silence. Par un sentiment d'humanité, on évitera autant que possible de les charger de chaînes. On les autorisera même, en cas de bonne conduite, à échanger tous les dimanches quelques mots avec leurs gardiens.

Espérons, — nous voudrions, hélas! pouvoir l'écrire sans arrière-pensée, — oui, vraiment, espérons que nos législateurs sauront, cette fois au moins, accomplir virilement leur devoir... En attendant on lira avec fruit le Rapport suivant, qu'un praticien du plus grand mérite vient de présenter à l'Académie de médecine, et que ces modestes notes n'ont que l'ambition d'annoncer au public.

Est-il nécessaire d'insister sur l'excellence d'un homme d'études justement réputé ? Qu'il me suffise d'un mot. L'auteur de ce travail, le docteur Zeyde, s'est tout récemment élevé de la catégorie où les savants ne sont que distingués, jusqu'à ce rang immédiatement voisin, mais suprême, où l'on est unanime à les qualifier d'illustres.

D. Higgs.

Dr EN PARASOPHIE.

II

RAPPORT

SUR QUELQUES CAS D'ILLUNATION (1) OBSERVÉS DANS NOTRE CLIENTÈLE AVEC DIVERSES REMARQUES SUR LES CAUSES APPARENTES OU RÉELLES DE CETTE LÉSION VASO-CÉRÉBRO-NEURO-SPINALE, SUR SES DEGRÉS, SES FORMES LES PLUS COMMUNES, ET LE TRAITEMENT NORMAL AFFÉRENT À CHACUNE DE CELLES-CI.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Il importe avant tout de *ne pas isoler le malade.*

L'oubli de cette prescription entraînerait une sérieuse aggravation ou des rechutes dangereuses après la convalescence. D'autre part l'illunation est des plus contagieuses; elle peut même prendre l[...]

(1) Nous devons la communication de ce mot à notre illustre préfacier, M. Higgs, docteur en sciences parasophiques et morales. Qu'il nous soit permis de l'en remercier ici.

forme redoutable d'une épidémie affectant la jeunesse, lorsque apparaissent soudain les terribles symptômes de la « manie créatrice », tels qu'ils seront décrits dans la dernière partie de cette étude. Le médecin se préoccupera donc de préserver l'entourage.

A cet effet, l'*asepsie cérébrale* a été pratiquée avec succès dans le cercle de notre clientèle. Une éducation sainement positive suffit, le plus souvent, à écarter la transmission du mal. On ne compte guère d'illunés parmi les docteurs en médecine, mais il s'en rencontre un peu plus parmi les mathématiciens, chez qui l'on a observé parfois les accidents singuliers du *délire abstrait*, ordinairement résolus par des crises de manie musicale, — plus rarement par certains phénomènes de régression dont le plus déplorable est la métaphysique.

On trouve un assez grand nombre d'illunés parmi les navigateurs, les prêtres, les révolutionnaires, les alpinistes, les étudiants en philosophie et lettres. Chez les vidangeurs municipaux de la République la proportion tombe à 0,03 pour mille. Elle n'est plus que de 0,000,007 chez les hommes d'affaires.

L'antisepsie cérébrale a donné fréquemment de remarquables résultats. Indiquée à cette place à titre de mesure prophylactique, elle sera utilisée aussi dans le traitement lui-même. On prescrira donc :

a. Gymnastique avant le repas ;
Suppression du tabac, des fleurs et de la musique ;
Coït hebdomadaire ;
Vaudeville deux fois par semaine.

b. Quelques bonnes lectures ; notamment :
Le *Moniteur des intérêts matériels* ;
Le *Mémorial diplomatique* ;
La *Pasicrisie* ;
Les *Distractions poétiques d'un juge de paix*, par M. Sprinquel ;
La Bonne Souffrance, par M. François Coppée (dans certains cas très graves) ;
Les *Betrœchtliche Betrachtungen über die Amtsverrichtungen des Ur-Norddeutschenlieferungsvertragsbesichtigungkabinetsdirectors* (dans les cas désespérés).

§

Nous envisagerons à présent les formes les plus communes de la maladie, en indiquant le traitement qu'elles comportent. Ce sont :

a) l'Illunation animale ou bénigne,
b) l'Illunation sentimentale,
c) l'Illunation cérébrale,
c') l'Illunation mentale ou Instellation.

PREMIER CAS

ILLUNATION ANIMALE

(*Illunation bénigne ou éphémère*).

Elle se prend de façons fort diverses, dont la plus ordinaire est un simple et direct coup de lune sur le front, par un soir trop limpide. C'est proprement ce que l'on pourrait appeler l'Illunation normale. L'homme le plus honorablement sanguin peut en ressentir les atteintes si le vin, par exemple, l'a porté à la mélancolie, ou bien s'il avait à son bras une jeune fille en blanc (ou en bleu pâle), d'âme indécise et vaguement idéale, dont il sentit la main trembler contre la sienne.

Quelques douches, un régime sédatif, suffisent en général à déterminer une amélioration notable. On obtiendrait des résultats plus prompts en faisant usage de l'ordonnance suivante :

Bicyclette : 4 h.

Visites hygiéniques (à l'autre sexe) : 2.

Durée de chaque visite : à établir selon les idiosyncrasies.

A prendre en deux fois, matin et soir, pendant quelques jours. Antisepsie cérébrale entre les potions.

Nota. — La médication sera plus efficace si l'on parvient à solliciter l'appétit. Nous recommandons à cet effet de *varier les visites*.

DEUXIÈME CAS

ILLUNATION SENTIMENTALE

(*Illunation intermittente aiguë*).

Cette sorte d'Illunation, dont les prodrômes apparaissent dès l'adolescence, a des conséquences plus sérieuses. L'accès survient la nuit pendant les heures d'insomnie, et se révèle d'abord par une indicible détresse. Nous en exposerons les symptômes tels qu'ils nous furent décrits par l'un de nos malades.

« On est anxieux sans motif, et l'on songe. On se sent très seul ; trop seul. Il semble que personne ne vous aime, et pourtant l'on voudrait aimer. Les choses, dans la chambre, sont vagues d'on ne sait quelle langueur. Il y a des ondulations blanches dans les rideaux, une étrange et silencieuse musique qui fait défaillir la volonté ; on s'imagine soulevé parmi la solitude des étoiles ; on voudrait être un souffle dans les bleus espaces, et mourir...

« Alors quelque chose d'impalpable et de froid, de pénétrant et de surnaturel, se glisse en un long frémissement. C'est la Lune qui visite le songeur et touche de ses rayons l'amant qu'elle veut enchanter. Ils frôlent d'abord le pied du lit ; mais leur caresse remonte lentement, effleure les genoux, environne les épaules et se pose enfin sur le

front, qu'elle baise de toute sa clarté. Alors l'adolescent ouvre plus grands ses yeux trop sérieux, il regarde, sourit, et tend les bras vers un chemin de neige et de lumière qui semble monter jusqu'à Dieu... »

Si le malade se dresse peu à peu, puis laisse tomber la tête sur l'oreiller et pleure profondément sans qu'il sache pourquoi, rien ne servira de lutter : le mal est sans remède et on le verra parfois avec terreur progresser jusqu'à l'Illunation mentale dont nous décrivons plus loin le triste processus. Qu'on donne au malheureux des livres, de la musique, un jardin aux longues allées d'arbres, et qu'on l'abandonne au cours de ses fantaisies morbides. En pareil cas, s'opposer à la crise c'est presque toujours en décupler la violence (1).

Remarquons-le tout de suite : si l'illuné n'a pas pleuré, ou *s'il ne pleure que sur lui-même*, bien des ressources demeurent à la Science. Pour les jeunes gens, le canotage, la bicyclette, la chasse et les photographies licencieuses pourront atténuer le mal s'il est attaqué dès le début. Aux jeunes filles, il suffira d'administrer quelques bals, une saison aux bains de mer, une collection de cartes postales, six chapeaux neufs. En cas de rechute, on ordonnera le mariage et la maternité.

Cependant, si l'Illunation sentimentale était invétérée ou chronique, la guérison complète ne serait obtenue que par exception. Le traitement aboutira certes toujours à adoucir les crises, à en diminuer la durée, à en espacer les retours périodiques; mais quoi qu'on fasse les malades garderont dans les yeux une sorte de douceur débile et ardente à la fois, un peu de tristesse dans le sourire, une voix prompte à trembler. Cet état est celui de la *sensibilité-cérébrale.* Il peut être concomitant à la chasteté absolue, mais il s'allie d'ordinaire à une étrange sensualité qui, non satisfaite par les prescriptions normales de l'hygiène, cherche dans les formes, les sons, et même les pensées, un nouvel et plus rare aliment de volupté.

Nota. — Il reste au contraire tout espoir dans certains cas vraiment bénins, — qui sont grâce à Dieu les moins rares. Il y aura alors simple « dilettantisme mondain ». Les malades épuiseront leur flamme sur les compositions musicales de Palestrina, de Sébastien Bach, de Wagner, d'Ambroise Thomas et de Mlle Chaminade. Ils admireront avec une ferveur égale les poèmes de Baudelaire, de Verlaine, de Rostand et de Déroulède ; ils célébreront la « volupté désolée » de Botticelli jusque dans les chefs-d'œuvre de Carlo Dolci, de Bouguereau et de M. Carrier-Belleuse.

Cette sorte d'Illunation est rarement mortelle.

(1) Les mesures plus sévères que préconise M. le Dr Higgs sont justifiées par les préoccupations *moralistes* de notre savant préfacier. Nous ne voyons que le malade ; il envisage la Société tout entière, et le troupeau des âmes qu'il faut préserver du fléau.

TROISIÈME CAS

ILLUNATION CÉRÉBRALE

(*Sidérite pernicieuse*).

En ses premiers symptômes, l'Illunation cérébrale, ou Sidérite, ressemble beaucoup à l'Illunation sentimentale que nous venons d'étudier ; mais elle se complique bientôt d'un singulier délire, qu'il nous faut décrire en son processus.

Le malade est diversement affecté. Ce n'est pas toujours la lune elle-même qui le touche, mais tout aussi bien sa clarté répandue sur les choses.

Tout lui parle de notre satellite : un arbre où sa lumière glisse parmi les feuilles, un massif « caressé d'une onde bleue », une silhouette de haute branche tendue sur l'horizon qu'elle semble approfondir. La lune est-elle absente du ciel, le malade en ressentira encore l'influence indirecte. Il rêvera de clartés amorties, de formes vagues et fondues, de pénombres propices au mystère, où il prétendra découvrir les signes indistincts de sa pensée.

Alors, peu à peu, se révèle et s'affirme cette MANIE DÉFORMATRICE qui est le caractère propre de l'illunation cérébrale, et dont nous avons vu les tristes accidents persister au grand jour, sous la pleine lumière d'un après-midi de canicule.

La cause efficiente de cet état pathologique doit être sans hésitation recherchée dans la lune. La lune agit ici sur le souvenir, par la force d'une association d'idées qu'elle provoque sous forme d'analogie. De même qu'elle nous offre les rayons *réfléchis* du soleil, ainsi, pour le malade, toute chose devient à son tour un *reflet*, une image.

Le soleil couchant apparaît comme un incendie, un volcan, une bataille épique, ou les funérailles d'un dieu. Les champs et les bois, pour citer un plus saisissant exemple, se changent tout à coup en un bâtiment de pierre et de mortier :

> La nature est un *temple* où de vivants *piliers* (*sic*).

Le silence, un frôlement de brise dans les branches, une femme qui passe « et qu'on sent défaillir » surexcitent les caprices d'une imagination déréglée. Si, se promenant au crépuscule, le malade passe non loin d'un buisson de roses ou d'une file argentée de bouleaux, il y croit découvrir des fées dansant sur le gazon, ou une troupe d'elfes qui chantent en se tenant par les mains. Il suffit d'une fleur, d'un parfum, d'une couleur ardente, pour lui suggérer la vision d'un pays oriental qu'il ne connaissait pas du tout. Pour lui, tout est rempli de voluptés secrètes. Il prête une âme aux eaux courantes (!!), à l'océan, aux objets familiers (!!!). Le vent lui conte d'étranges his-

toires; il songe à mille choses qui, positivement, n'existeront jamais... Le mal est accompli.

S'il s'agit d'une affection récente, la Science peut s'efforcer d'en atténuer les progrès par une rigoureuse antisepsie cérébrale. Mais toute médication devient, hélas! impuissante, si le processus s'accélère jusqu'à la *manie créatrice* dont nous allons parler. Le souci de sa dignité et de sa réputation commande dès lors au médecin traitant de se faire remplacer par un confrère.

L'illuné parvenu à ce stade gardera toujours dans ses veines un germe empoisonné comparable aux colibacilles et aux staphylocoques. Son esprit dévoyé nourrira toutes les extravagances. Parfois même nous pourrons constater avec épouvante, — je note ici l'aveu textuel d'un malade, — « une discrète ironie à l'égard de ce sens moral dont l'homme est fier à juste titre, puisqu'il lui rend chaque jour un public hommage en l'exploitant chez autrui ».

Rien de plus affligeant que cette déchéance mentale. Il y a, dans la Manie déformatrice, on ne sait quoi de révoltant, comme un attentat direct au sens commun... Soit! Mais sachons arrêter ici l'expression de nos sentiments d'honnête homme. Un médecin condamne ses malades : il ne les juge point.

QUATRIÈME CAS

ILLUNATION MENTALE

ou *Instellation*.

Les symptômes observés dans l'Illunation cérébrale affectent un caractère d'exceptionnelle gravité dans l'*Illunation mentale* ou *Instellation*. A proprement parler, celle-ci n'est que le terminus normal de la précédente chez les sujets les plus profondément gangrenés, mais il semble que la lune y perde quelque peu de son influence spécifique.

Le malade se plaît à errer le soir, dans la solitude. Il lève parfois le front et regarde alors les étoiles, voire les planètes, — non pas afin de s'en remémorer le volume, la masse ou la distance, ni pour calculer des éclipses ou prévoir le temps qu'il fera, — mais pour les contempler.

Il songe alors, sous les étoiles. Son esprit établit de secrètes correspondances entre les âmes et les choses, envisage les problèmes de la destinée, cultive le mystère dont s'environnent les êtres..., etc., etc., etc.

L'Illunation *cérébrale* n'ignore pas non plus les dépravations de ce genre. Mais elles acquièrent, dans l'Illunation *mentale*, une force prodigieuse qui semble nous permettre de distinguer celle-ci (1).

(1) Quelques illunés objectent, je le sais, que le terme « instellation » ne convient

Nous admettrons seulement, et promulguerons cette Loi :

Toute Illunation suppose, chez le sujet qui en est affecté, l'existence antérieure ou simultanée d'une Illunation de l'ordre précédent

Réciproquement :

Toute Illunation révèle, chez le sujet affecté, une tendance dangereuse à un état pathologique de l'ordre suivant. Ainsi, l'Illunation normale ou animale prédispose à une atteinte sentimentale Celle-ci, mal soignée, conduit à la sidérite pernicieuse, et l'illun cérébral est un candidat trop souvent élu à l'Instellation. Voilà qu est clair.

De même, tout instellé sera fatalement un illuné cérébral. I s'adonnera, comme tel, à la Manie déformatrice. Mais il aura lui même sa caractéristique propre, que nous dénommerons la MANI CRÉATRICE.

Celle-ci n'est rien autre chose qu'une sorte d'apostolat morbide

Loin d'avoir la pudeur de son abjection, l'instellé s'en glorifie ave une inexplicable insolence. Bien plus : il avoue sans vergogne so désir de contaminer tous ceux qu'il nomme ses proches. C'est leur intention qu'il « travaille », et pour invraisemblable que cel nous paraisse, cet acte prend à ses yeux l'importance d'un devoir.

Car il ne s'agit pas d'un simple délassement tel que la pêche à l ligne, par exemple, ou d'un divertissement laborieux comme la bro derie, où les dames se plaisent lorsqu'elles y excellent. L'instellé n' *aucunes dispositions naturelles* pour les besognes qu'il entrepren ainsi.

S'il s'avise d'écrire, n'attendez pas de lui l'aisance d'un homme sı de son fait, qui connaît son métier, qui sait ce qu'il veut dire, et r dige posément, sans effort, ses vingt pages par jour. L'instellé dev s'y reprendre à dix fois pour une phrase, tracer des lignes qu'il ratu et surcharge, se lire et se relire sans cesse. Le propre de la man créatrice est de ne satisfaire jamais l'infortuné qu'elle entraîne.

Chose curieuse, l'instellé n'est pas toujours un homme complèt ment malhabile ; mais son inaptitude se trahit précisément dans l occupations qu'il a lui-même choisies. Est-il besoin de chercher à ce d'autre cause que la Manie déformatrice, telle que nous l'avo analysée plus haut ?

L'instellé est incapable de peindre ou d'écrire *parce qu'il est i puissant à percevoir clairement et distinctement les objets,*

qu'à une catégorie particulière et restreinte, à une sorte d'aristocratie du mal. citent Phidias, Platon, Giotto, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Palestrina, Séb tien Bach; et, plus près de nous, Beethoven, César Franck, Alfred de Vigny, Ed Poe, Puvis de Chavannes, Mallarmé... Peu importe ! La Science a revendiqué tout temps le droit d'abstraire ou de confondre, en sa recherche implacable de Vérité.

parce qu'il est impuissant à penser comme tout le monde. Représentations visuelles ou idées générales, tout se déforme dans sa pauvre cervelle. Il ne raconte point les choses ainsi que nous les comprenons, mais ainsi qu'il les a songées ; s'il en reproduit les images, il nous les montre telles qu'elles lui sont apparues sous l'influence de son délire. On ne peut s'empêcher de noter ici une étroite concordance avec les accidents normaux de l'hystérie tels que les a observés Charcot. Comme l'hystérie, l'Instellation excite à des inventions mensongères. Mais combien plus redoutables par la contagion ! Livres, tableaux, statues, conçus au plus fort de la fièvre, en propagent au loin les foudroyantes toxines. Et n'essayez point d'arrêter le malade en l'avertissant du péril auquel d'autres hommes seront exposés par son fait... De telles objurgations sont parfois efficaces pour les tuberculeux. Chez le misérable que dévore l'Illunation mentale, elles ne feraient que provoquer cette sorte de folie convulsive qu'il appelle enthousiasme.

Après les plus troublants accès, l'instellé offre les symptômes d'une sérénité singulière, — disons plutôt d'une remarquable dépression. Il en est ainsi, d'ailleurs, pour les périodes de rémission qui interviennent entre les crises chez l'idiot frénétique. La comparaison des signes morbides impose ici l'évidence d'une identité quasi absolue. Mais s'il demeurait quelque doute, un dernier trait viendrait fortifier encore l'analogie.

Lorsqu'il a terminé péniblement son œuvre, l'illuné se met à chanter sans raison, à se frictionner vigoureusement les mains, ou à bondir de joie. Puis il s'arrête soudain, retourne à ce qu'il vient d'abandonner, donne des marques d'inquiétude ; et parfois, alors, on peut le voir « sourire aux anges » comme un petit enfant, ou déchirer d'un air mortellement triste ces mêmes pages qu'il s'était efforcé de couvrir d'écriture.

Dr ZEYDE.

A ces affirmations péremptoires d'un prince de la science, je n'ajouterai que peu de mots.

Les diverses formes de l'Illunation empruntent évidemment leurs caractères communs à la présence d'un seul et même agent, dont la puissance nocive compte plusieurs degrés. Plus ou moins renforcé selon les cas, le mal existe sans doute chez tous les hommes à l'état de virtualité.

L'histologie et la microscopie ont échoué jusqu'ici à découvrir les traces du virus; l'analyse bactériologique n'a pas réussi à l'isoler. Mais, sans cesse animé d'une secrète énergie vers l'inanité du vide, — il existe ! Qu'est-il donc, ce désir toujours renaissant et sans but ? Qu'est-il donc, s'il n'est point cela même, par

quoi naît en nous l'illusion d'une harmonie future, mystérieus encore et encore ineffable ?...

En d'autres termes, et pour préciser la question : n'avons-nou pas ici le propre virus de l'aspiration, — ou, pour lui donne enfin son vrai nom, — le germe d'un amour absolument dénu de sens pratique ?

Mais je n'ose formuler ces conclusions conjecturales sans le avoir soumises au tribunal de la sagesse contemporaine.— Selo l'admirable expression de Doney, la vérité suprême est dans l sens commun. La foule, il nous l'assure, ne se trompe jamais.

ALBERT MOCKEL.

Florence, 1901.

TROIS ÉVASIONS

Le 10 avril dernier, on arrêtait à Paris Mme Elisabeth Nicoaievna Kovalsky, une des figures les plus remarquables de la évolution russe. Cette arrestation évoqua en moi les souveirs d'un passé lointain...

I

« CONFIDENTIEL »

Le temps passait, triste, monotone, dans la prison celluire. Les soirées, longues et sombres, semblaient infinies. Le imignon fumeux suspendu au plafond jetait une faible imière terne. Tout autour un silence de mort.... On n'entend as même le bruit des pas de la sentinelle. Au coin du long ouloir, non loin de la cellule, le gardien de service s'est idormi... un ronflement régulier arrive seul à mon oreille... 'âme est saisie d'angoisse. Devant moi, une perspective pleine incertitude : la longue route par étapes... la province de koutsk, Kolimsk et les longues années de déportation. Derière sont restés les mois angoissants de la détention cellulaire. es pensées tristes, désespérées, m'assaillent. Je voudrais 'oublier. Si seulement j'entendais un son, une parole, si je ouvais dire un mot! Mais à qui ? Des voisins? Il n'y en a pas. s cellules, à droite et à gauche de la mienne, sont vides. ans tout ce grand bâtiment, pas un seul prisonnier, sauf moi.

C'était pour moi seul qu'on nommait les gardiens qui se levaient. Le corps de bâtiment où j'étais enfermé s'appelait bâtiment politique. Il était disposé un peu à côté des autres tisses de l'immense prison d'Irkoutsk. Pour y arriver, il lait traverser la cour principale, contourner une rangée bâtiments, puis franchir une petite cour. La porte était toujurs gardée. Dans tout ce corps de bâtiment il n'y avait que atre cellules, dont les portes s'ouvraient sur un large cour clair où se trouvait toujours un gardien de service.

J'occupais la cellule n° 2. L'étroite fenêtre donnait sur une

large cour plantée d'arbres, où les criminels de droit commu faisaient leur promenade. C'était une grande distraction d'ol server ces têtes rasées qui s'adonnaient au jeu avec gaît Quelques-uns faisaient ici leurs années de détention. L autres, enchaînés, devaient être envoyés plus loin, au bagn et se trouvaient ici, provisoirement, en attendant la formatic d'un convoi.

Parfois, j'avais la chance d'échanger avec eux quelqu paroles. Ils me traitaient très amicalement, me racontaie toutes les nouvelles de la prison, et, à leur tour, m'interr geaient sur la politique, sur ce qu'on écrivait dans les jou naux. Ces causeries avec eux rompaient les heures angoi santes de ma réclusion.

Les soirées surtout étaient terribles. Les quelques livres q j'avais, après ce long séjour, m'ennuyaient aussi ; du reste, av cette triste lumière, il était presque impossible de lire : les yeı étaient vite las et il ne restait plus qu'à faire la navette ent les deux murs. On marche jusqu'à ce que la tête commence tourner... jusqu'à ce que les jambes fléchissent, et, exténu on se jette sur sa planche.

Ainsi s'écoulait un jour après l'autre. Au cours d'une ces longues soirées, je priai le surveillant de me préparer samovar et de m'acheter du sucre à la cantine de la priso Il y consentit et m'apporta du sucre dans un sac fait d'un p pier manuscrit. Ordinairement, dans les cas de réclusion tr sévère, on ne peut introduire dans la cellule du prisonn aucun papier, même du papier d'emballage. Mais pour ce fois le surveillant avait oublié la consigne, ou peut-être ava il jugé qu'il n'y avait à cela rien de contraire au règleme puisque ce papier provenait de la cantine même de la prisc En tout cas, le sac était entre mes mains et je me mis à l'ex miner.

Quiconque a subi longtemps la réclusion sait très bien av quelle attention on observe chaque objet qui vient du deho surtout du papier écrit.

Je parcourus quelques lignes et fus de suite intéressé : décollai le sac très soigneusement afin de ne pas endomn ger ce qui était écrit. C'était un des vieux papiers secrets la prison d'Irkoutsk, désormais inutiles, qu'on avait venc pour l'emballage. L'encre était déjà jaunie et il était assez c

cile de le lire. Le papier portait en tête le cachet du chef de olice d'Irkoutsk, année 1884, mais on ne pouvait déchiffrer a date.

A la suite on lisait :

« Confidentiel. A monsieur le Directeur de la prison d'Irkoutsk.

« En réponse à votre rapport, concernant l'état de santé nquiétant des prisonnières Marie Kovalevsky, Elisabeth Koalsky, Bogomoletz, Rossikov et Koutitonski, à la suite de eur abstention prolongée de toute nourriture, ainsi qu'à l'avis lu médecin qui craint pour la vie des personnes sus-nommées, e prescris à Votre Noblesse, selon les ordres de Sa Haute Excellence, d'appliquer aux cinq personnes sus-nommées la utrition artificielle selon les règlements déterminés pour ce as. Vous ne devez pas oublier qu'en cas de résistance de leur art vous êtes obligé de prendre les mesures les plus énergiques pour les alimenter par force, avec le concours du médein de la prison. Vous êtes tenu de redoubler de surveillance our que, sous l'influence de leur état moral déséquilibré, ces ersonnes ne puissent attenter à leur vie. Je vous prie de nous viser aussitôt de ce qui s'ensuivra. »

Suivait la signature illisible du chef de police.

Ce document, bref par sa forme et cruel par son sens, produisit sur moi une terrible impression. Tout m'apparut claiement. Ici, dans ce bâtiment, en 1884, étaient enfermées cinq étenues politiques qui avaient protesté par le refus de nourture et auxquelles on avait appliqué les mesures les plus ruelles. Je voulais coûte que coûte connaître les détails de ette affaire. Mais comment y parvenir ? Le gardien de service ans mon couloir était d'humeur taciturne et ne disait jamais n mot, en outre il était zélé dans sa tâche et dévoué aux itorités de la prison. Le règlement, les ordres, il ne connaisit que cela et n'admettait aucun biais. Jamais il n'entrait en onversation avec moi et, aux questions que je lui adressais, ne répondait ni par oui ni par non. Il était donc impossible obtenir quelque chose de lui. Je résolus même de ne pas sayer. J'attendis avec impatience le tour de service d'un une gardien, P..., un petit-russien, garçon très brave et très on qui n'avait pas encore eu le temps de perdre là tout senment humain. Malheureusement on l'envoyait rarement dans

mon couloir. Il me fallut l'attendre plusieurs jours. Enfin
vint. Tout content j'engageai aussitôt la conversation.

— Ne savez-vous pas quels surveillants sont ici depuis pl
de quinze ans ? Il y a certainement de vieux employés ?

Il réfléchit un moment et répondit :

— Sûrement il y en a, mais je ne les connais pas. J'ai enten
dire que le plus ancien et le mieux considéré par les che
était le surveillant principal de l'hôpital, Petrachevsky. Il y
aussi un nommé Gourévitch ; mais je ne sais rien de plu
Moi, je suis nouveau ici... Depuis combien d'années sont-
là, je ne le sais pas non plus... Mais probable qu'ils ont viei
dans ce service.

Petrachevsky je le connaissais ; peu de temps aupar
vant, il était venu avec le directeur pour me mater, car j'ava
protesté contre les grossièretés et les injustices de l'admini
tration de la prison. Petrachevsky était très bien vu de s
chefs, probablement parce qu'il ne reculait devant aucune vi
lence, et, dans les cas difficiles, leur était d'un grand secou
Je ne pouvais donc pas compter sur lui. Il ne me restait qu
m'adresser à Gourévitch. Je priai mon gardien de me décri
sa personne et de m'indiquer quel était son service actuel.

— Comment ! Vous ne connaissez pas Gourévitch ? Ma
il est venu plusieurs fois dans votre cellule. Un gros, p
grand, les jambes courtes, un gros ventre... Sa fille s'occu
de la lessive ; parfois il vient chez vous chercher le linge.

Je me rappelai ce surveillant, sa personne grotesque, gauch
son visage simple, bonasse, qui, au premier abord, m'av
disposé en sa faveur. Je décidai de m'adresser à lui. L'occ
sion était toute prête. J'avais beaucoup de linge sale et pl
sieurs fois déjà j'avais demandé qu'on me le fît laver. Je r
nouvelai cette demande. En outre je priai P... de parler perso
nellement à Gourévitch et de lui demander de venir le pl
vite possible.

Le lendemain, avant le dîner, ma cellule s'ouvrit tou
coup et le gros bonhomme entra. Je le saluai chaleureus
ment, et commençai à lui parler de mon linge, lentement, a
de le retenir le plus longtemps possible et l'amener à caus

— Est-ce que vous servez ici depuis longtemps, Gourévitc
commençai-je.

— Si je sers depuis longtemps ? Plus de vingt ans... Ma

guère de profit... Je reste toujours le même surveillant, et pendant ce temps combien de directeurs de prisons, de gouverneurs, se sont remplacés, et moi, je reste comme devant et probable que je mourrai simple surveillant... termina-t-il avec aigreur.

— D'où vient cela ? demandai-je. On devrait vous considérer, vu votre long service, et vous donner une place conforme à votre âge. Voilà Petrachevsky, par exemple, il est très apprécié de ses chefs. Et vous? On vous traite très mal; cela doit être blessant pour vous, n'est-ce pas ?

Gourévitch resta songeur. Mes paroles avaient touché le point sensible; après quelques minutes de silence, il se mit à parler sincèrement et simplement, en s'animant de plus en plus.

— Sans doute, c'est vexant; pensez-vous que je ne le comprenne pas moi-même?... S'il ne m'était pas arrivé un malheur dans le passé, j'aurais maintenant une bonne place, comme Petrachevsky... Mais il m'est arrivé un grand malheur. Pouvez-vous vous imaginer que, dans cette même prison, à côté de votre cellule, j'ai été enfermé pendant six mois! Encore on voulait me juger... On m'aurait peut-être envoyé au bagne.... Pendant ces six mois, on m'a tenu si sévèrement que quand maintenant je vois d'autres prisonniers je comprends ce qu'ils souffrent. Le même Petrachevsky s'est montré alors.... Après cela j'ai commencé à ressentir de la sympathie pour les prisonniers, puisque je savais par moi-même.... Vous comprenez....

— Je comprends très bien, Gourévitch, répondis-je, étonné de ses paroles. Mais pourquoi avez vous été emprisonné ? Qu'était-il arrivé? Si ce n'est pas trop pénible, racontez-le-moi.

Je savais que les criminels de droit commun n'aiment pas à raconter ce qui les a menés en prison ; aussi n'espérais-je pas que Gourévicth me dît la vérité. En pareil cas, on invente des mensonges de toutes sortes. Voyant qu'il se taisait et ne montrait pas grand désir de continuer cette conversation, je lui posai une question :

— Ne savez-vous pas, Gourévitch, quelle histoire s'est passée ici, en 1884, avec Kovalevsky, Kovalsky et les autres détenues politiques enfermées ici ? Regardez quel papier est tombé par hasard entre mes mains. Vous servez ici depuis longtemps, vous devez connaître cette histoire-là ?

Il prit le papier et se mit à le lire attentivement. Je suivais avec un vif intérêt l'expression de son visage. Au premier moment, ses yeux s'écarquillaient d'étonnement et, à mesure qu'il lisait, son visage s'animait de plus en plus. Ayant terminé, il posa le papier sur la table et me dit d'une voix émue :

— Oui... Je connais bien cette histoire, même très bien. C'est à cause d'elle que j'ai souffert... C'est à cause de cette même Elisabeth Kovalsky que je fus mis en prison et que je ne suis jusqu'à présent que simple surveillant. Ce refus de la nourriture avait été décidé à la suite des sévères répressions introduites par l'administration, après son évasion. C'est à cette Elisabeth Kovalsky qu'on avait décidé d'appliquer la punition corporelle, après son réinternement. Mais la punition ne fut pas appliquée, car à la nouvelle seule de cet ordre, les prisonniers se révoltèrent et les chefs eurent peur ; mais en revanche on introduisit un régime très sévère ; c'est alors qu'elles refusèrent la nourriture.

Après un moment de silence, il continua :

— Kovalsky occupait cette même cellule, le n° 2, où vous êtes maintenant. J'étais de service dans le couloir, le jour de son évasion, et je n'ai rien vu... Elle s'est enfuie sous mes yeux et je ne me suis aperçu de rien. Jusqu'à présent, je ne peux pas comprendre comment cela c'est fait. C'était une femme extraordinaire. Jusqu'aujourd'hui, je ne puis me la rappeler sans admiration. Si je vous racontais tous les détails sur elle, vous comprendriez vous-même quelle femme c'était et quelle âme, quelle grande âme ! Même nous, les geôliers, elle nous plaignait, et les criminels de droit commun, elle les comprenait si bien... Et à leur tour les forçats l'aimaient beaucoup, lui obéissaient. Ils étaient prêts à tout pour elle. Quand on déclara que Kovalsky serait punie, toute la prison se leva comme un seul homme, et, croyez-moi, on n'aurait pas laissé debout une seule pierre de la prison. Ce n'est pas pour rien que les chefs eurent peur. Et pourtant, vous savez, les chefs d'alors, c'était pas ceux d'aujourd'hui, ils ne reculaient devant rien ! Et maintenant, jugez vous-même quelle femme c'était. Nous étions stupéfaits quand nous avons appris qu'elle n'avait pas eu peur de partir dans la forêt avec les forçats. Quelle hardiesse ! Quel courage ! Après s'être évadée, elle se cacha plusieurs jours avec eux, et le forçat

dans la forêt, c'est pire qu'une bête fauve. Il est capable de tout, surtout avec une jeune femme (elle avait alors vingt-trois ans). Ordinairement, même les forçats, dans la forêt, ont peur de se rencontrer entre eux ; ils se cachent de leurs amis plus que des bêtes... Et elle, elle n'a pas eu peur... Je vous dis que c'était une femme extraordinaire; je n'ai jamais rencontré sa pareille. Et quand je me souviens d'elle, je ne ressens aucune colère ni indignation, bien qu'elle ait été la cause que j'aie souffert et que j'en subisse encore les conséquences. Mais je ne lui en veux pas.. Je lui pardonne tout. Personne ne croit que je ne l'ai pas aidée dans son évasion. Tous pensent que seule, sans mon aide, elle n'aurait pu sortir de la prison. Ses chefs ont voulu me traduire devant les tribunaux pour complicité, et moi je vous jure que je ne l'ai aidée en rien. Je ne m'imaginais même rien de pareil. Elle s'est évadée seule, sans aucune aide ; elle ne comptait que sur ses propres forces et son habileté. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est sa deuxième évasion de cette même prison. La première fois, elle s'était évadée sous les yeux de toute l'administration, avec tant d'audace que tous en étaient ahuris. Elle n'était qu'à quelques pas du contrôle et on n'a même pas eu l'idée que c'était ; elle c'était trop hardi, cela paraissait incroyable. Elle marchait lentement, tranquillement, comme si une balle ne la menaçait pas. Alors on ne pouvait accuser personne... il n'y avait pas un Gourévitch pour endosser tout. Vous comprenez qu'après une évasion pareille on a établi sur elle une étroite surveillance... et il semblait qu'une deuxième évasion n'était plus possible. On ne la quittait pas des yeux... Et, malgré cela, elle s'est enfuie. Durant tout mon service, il n'y a pas eu d'autre cas pareil. C'était une vraie sorcière.

Je priai Gourévitch de me raconter les deux évasions. Il y consentit volontiers. Il vint plusieurs fois dans ma cellule et me les raconta avec force détails qui se sont gravés profondément dans ma mémoire. Je notai ses paroles et, plusieurs années après, me rencontrant avec Elisabeth Kovalsky, j'eus l'occasion de contrôler le récit de Gourévitch et d'en reconnaître la parfaite exactitude.

II

LA PREMIÈRE ÉVASION

Elisabeth Nicolaievna Kovalsky (par son mariage Mankovski) impliquée dans l'affaire de l'*Union des ouvriers du sud-russe* fut jugée à Kiev par le tribunal militaire et condamnée, e 1881, à la pendaison.

Pendant le procès, Elisabeth Kovalsky déclara qu'elle n reconnaissait pas le tribunal du gouvernement. Malgré tou les moyens employés par le président, qui sonnait et criait pour ne pas lui laisser la possibilité de se faire entendre, ell réussit cependant à prononcer, après une demi-heure d'efforts « Je suis socialiste-révolutionnaire, et ne reconnais pas le tri bunal du gouvernement. » Il faut remarquer que ces parole n'étaient que la justification de ses opinions, et non l'indica tion de son adhésion à ce parti, puisqu'alors il n'existait pas

Outre Elisabeth Kovalsky, il y eut encore à ce procès deu condamnés à mort : Stchedrine et Préobrajenski. D'autres co accusés étaient condamnés à un nombre variable d'années d travaux forcés. Mme Kouznitzov, la femme d'un capitaine de Cosaques, était acquittée.

L'arrêt de mort devait être ratifié par le général gouve neur de Kiev. C'était alors un certain Drenteln, homm très religieux. Il eut peur de charger son âme de ce péch refusa de ratifier l'arrêt de mort, et lui-même fit des déma ches pour que la peine de mort fût commuée en celle d travaux forcés. Ce qu'il obtint.

Elisabeth Kovalsky était une de ces natures combatives q jugent nécessaire de continuer la lutte contre le gouverneme même entre les murs d'un cachot. Elle dirigea ses protest tions contre les autorités de la prison et les personnes d l'administration avec lesquelles elle se trouvait en contac Cette lutte incessante se poursuivit durant vingt années de vie, dans les prisons, aux étapes, au bagne, et plusieurs fo la mit en danger de mort. Pour elle, il n'y avait pas de dem mesure : ou lutter jusqu'au bout, jusqu'à la mort, ou ne p commencer la lutte. C'était aussi l'opinion de tous les vie révolutionnaires, et, mise en pratique, il en résultait que l autorités examinaient très attentivement toutes les protes

tions et souvent même s'inclinaient devant la parole des détenus politiques.

La première protestation de Kovalsky fut couronnée de succès. Aussitôt après l'arrêt du tribunal, dans le bureau de la prison de Kiev, on lui ordonna de se dévêtir afin de relever tous les signes particuliers permettant de rétablir son identité. Cette mesure s'appliquait à toutes les femmes qu'on envoyait au bagne. Ces examens, faits en présence d'hommes, étaient tellement cyniques et grossiers qu'une fois, au bagne, une criminelle politique arriva avec une feuille d'identité telle que les gardiens eux-mêmes euren honte de la lire à haute voix, et que le directeur de la prison se montra indigné des détails mentionnés.

Elisabeth Kovalsky refusa catégoriquement de se laisser ainsi examiner ; elle protesta avec tant d'énergie qu'à la fin on dut s'incliner. On ne l'obligea pas à se déshabiller, on lui demanda seulement de laisser mesurer sa taille. Il en fut de même pour les autres condamnées du procès de l'*Union*.

Dès les premiers jours de son internement, Kovalsky songea à l'évasion. Pour elle, les travaux forcés et la mort se valaient. De Kiev, on l'expédia à Moscou, au poste de police Boutirka, où elle resta jusqu'au mois d'août 1881. De là, avec d'autres détenues politiques, on la dirigea sur Nijni-Novgorod, d'où, sur un radeau, par la Volga et la Kama, elle fut envoyée en Sibérie.

Les arrêts étaient partout très courts, et pendant la route on ne pouvait penser à la fuite. A Krasnoiarsk, le convoi s'arrêta plus longtemps, mais ici encore elle ne put mettre à exécution son projet, car, peu après l'arrivée du convoi, éclata avec l'administration de la prison un violent conflit qui se termina par la protestation de tous les déportés.

Le directeur de la prison était alors un certain Ostrovsky. Ayant surpris Sophie Bogomoletz en train d'écrire une lettre, il l'insulta gravement, et, en outre, il refusa à un criminel politique, Dolgouchine, la permission de voir son enfant. Les prisonniers exigèrent sa révocation. L'administration n'en tenant pas compte, ils refusèrent toute nourriture. Au bout de cinq jours, deux étant déjà mourants. Ostrovsky lui-même demanda au gouverneur de l'éloigner momentanément tant

que ce convoi serait dans la prison de Krasnoiarsk. Ceci se passait en janvier 1882.

Craignant d'autres complications, le gouverneur donna l'ordre, malgré la saison, de diriger tous les prisonniers sur Irkoutsk. Aussitôt on les expédia : deux prisonniers par chariot, un gardien sur le siège et un autre dans le chariot. Elisabeth Kovalsky fit ce trajet avec Sophie Bogomoletz. Ils parcoururent ainsi un millier de verstes et arrivèrent à Irkoutsk à la fin de janvier.

A Irkoutsk, Kovalsky fut placée dans une chambre en commun avec Sophie Bogomoletz et une dame Ujakov.

Une fois là, Elisabeth Kovalsky commença à observer attentivement tous les détails de la vie de la prison, la surveillance, les caractères et les types des gardiens, comptant tirer de ces observations la possibilité de son évasion. L'expérience lui prouva en effet que pour s'évader aucune aide extérieure ne vaut la fine compréhension de la psychologie des gardiens.

A cette époque, la prison politique d'Irkoutsk se trouvait un peu à l'écart du bâtiment principal. Elle était séparée de la ville par la petite rivière Séraphonovka, à travers laquelle était jeté un pont de bois ; une haute barrière, formée de planches taillées en pointes, l'entourait. C'était un unique bâtiment de pierre avec une courette intérieure. A l'extérieur, elle était gardée par des sentinelles comme le bâtiment principal de la prison. La grande chambre où étaient détenues les trois femmes se trouvait au centre du bâtiment, entre la chambre de la surveillante principale et une grande salle commune aux prisonnières de droit commun. L'unique entrée donnait accès dans la chambre de la surveillante. Traversant plusieurs fois cette chambre, Elisabeth Kovalsky avait remarqué que la surveillante recevait assez souvent des amies qui restaient parfois jusqu'au contrôle du soir. En outre, elle avait observé que la commission de contrôle faisait d'abord l'appel dans leur chambre, puis allait dans la salle des prisonnières de droit commun, sans fermer la première porte, qui communiquait avec la chambre de la surveillante.

Quand le contrôle repassait par la chambre des détenues politiques, on ne renouvelait pas l'appel, se bornant à s'assurer d'un coup d'œil si les trois femmes étaient là. La consta

tation de ces faits suffit pour faire germer en l'esprit de Kovalsky un plan fou de hardiesse.

Profitant du contrôle, elle avait résolu de quitter sa chambre avec sa camarade Bogomoletz, elle travestie en surveillante, et Bogomoletz en une de ses invitées. La troisième femme, restant dans la chambre, devait prestement mettre sur les lits des mannequins préparés d'avance, les recouvrir d'une couverture afin que la commission de contrôle, en revenant sur ses pas, pût se convaincre que les trois prisonnières étaient là.

Se travestir en surveillante n'était pas pour Kovalsky chose facile, ces deux personnes ne se ressemblant en rien. La surveillante était une vieille femme, forte, déformée, et beaucoup plus grande que Kovalsky, ce qui augmentait la difficulté du travestissement.

Ce plan conçu, Kovalsky en prépara pendant tout un mois l'exécution. D'abord, elle habitua la commission de contrôle à les trouver au lit, elle et Bogomoletz, la tête recouverte de la limousine grise des prisonnières. A l'appel de leurs noms elles ne se levaient pas du lit, et souvent même ne répondaient pas. Ce manège était nécessaire pour que, l'évasion accomplie, le contrôle pût se laisser tromper par les mannequins.

Au commencement, les geôliers firent écarter la robe pour voir qui était couché, mais elles protestèrent violemment, et, peu à peu, on finit par n'y plus faire attention et ne pas demander à voir les visages. Ensuite, Kovalsky commença à préparer petit à petit les mannequins et des vêtements semblables à ceux de la surveillante, utilisant pour cela linge, chiffons, et tous les effets qui composaient leurs bagages. En même temps, elle trouvait moyen de communiquer avec un camarade en liberté, qui lui proposait de faciliter sa fuite : il devait l'attendre sur le grand pont et de là la conduire dans une maison où elle trouverait asile pour quelque temps.

La question la plus difficile, celle de la taille, fut ainsi résolue par Kovalsky : à l'aide de cordes, elle attacha d'épais copeaux de bois aux semelles de ses galoches. Elle craignait bien que les copeaux ne glissassent sur la neige et la fissent tomber ; en tout cas elle allait être obligée de marcher très lentement, et cela devant la garde; mais il n'y avait pas d'autre moyen. L'embonpoint et la déformation du corps de

la surveillante furent relativement faciles à simuler en mettant robe sur robe, et en s'aidant de linge et de chiffons. En outre Kovalsky étudiait soigneusement la démarche de la surveillante, ses mouvements, sa manière de parler.

Quand tout fut bien préparé jusque dans les moindres détails, elle le fit savoir à son camarade et lui demanda de les attendre chaque soir au pont d'Ouchakov.

Une des soirées suivantes, à sept heures, le contrôle entra faire l'appel. Kovalsky et Bogomoletz, déjà toutes préparées, s'étaient couchées tranquillement sous leurs limousines de prisonnières. A l'appel de leurs noms, elles répondirent « présente » sans lever la tête. Le contrôle et la surveillante passèrent alors dans l'autre salle pour l'appel des prisonnières de droit commun. Comme d'habitude, la porte de la chambre de la surveillante était restée ouverte ; en un clin d'œil, les deux femmes, sautant à bas du lit, se glissèrent doucement dans la chambre de la surveillante et sortirent dans la cour... En même temps, Mme Ujakov, tirant de dessous les lits les mannequins préparés, les installait à la place des fugitives. Un moment après, l'appel dans la chambre voisine étant terminé, les geôliers revinrent sur leurs pas, jetèrent sur les lits le regard habituel et s'éloignèrent.

A la porte de la prison, devant laquelle, au dehors, se tenait un gardien, Kovalsky frappa et cria, en imitant la voix de la surveillante : « Ohé ! ouvre ! » Le gardien ouvrit la porte, regarda attentivement et, barrant la route, demanda grossièrement : — « Où vas-tu ? » — « Comment où ? Tu es fou ! Tu ne reconnais pas la surveillante ? » répliqua Elisabeth Kovalsky. — « Et l'autre ? Qui est-ce ? demanda tout à coup le gardien, désignant Sophie Bogomoletz. — « C'est mon amie », répondit Kovalsky. Le gardien s'écarta et les laissa passer.

Presque en même temps, le contrôle, quittant le bâtiment, se dirigeait vers la sortie de la prison. Les fugitives marchaient d'un pas régulier, calme, tâchant de ne pas éveiller de nouvelles suspicions. Malheureusement la route longeait le mur de la prison avant d'accéder au petit pont de bois de la rivière, et plus loin contournait les bâtiments principaux de la prison. Derrière elles marchaient les contrôleurs qui s'en retournaient au bureau. La distance qui les séparait n'était plus que de dix ou douze mètres. Les deux femmes entendaient les voix,

saisissaient leur conversation, mais impossible d'accélérer le pas, ce qui eût attiré l'attention. En outre, Kovalsky, chaussée comme nous savons, avait grand'peine à marcher et devait faire de prodigieux efforts pour ne pas tomber...

Il s'agissait maintenant d'atteindre au plus vite le pont, de le traverser, et alors, prenant à droite, de se jeter dans le bois.

A son horreur, Kovalsky comprenait par les voix que la distance qui les séparait du contrôle diminuait de plus en plus; encore un peu et c'était la perte sûre... Mais d'un suprême effort elles atteignirent le pont... Quand elles l'eurent traversé, Kovalsky se débarrassa de ses galoches, qu'elle jeta dans la neige; alors elles purent continuer rapidement leur chemin. Il ne restait plus à parcourir qu'une centaine de mètres en vue de la garde et à la portée des fusils.

Le bienfaisante nuit enveloppant la terre de ténèbres prit sous sa protection les fugitives.

Au pont de la rivière Ouchakovka, à l'endroit convenu, elles rencontrèrent deux camarades qui les conduisirent dans la ville où un asile leur était préparé.

Tous les obstacles et les dangers, semblait-il, étaient vaincus. Elles étaient hors des murs de la prison, en liberté, cachées dans une famille sûre composée de deux vieilles gens et de leur fille. On les logea dans la chambre de la fille, en attendant le moment propice, quand serait calmé l'émoi produit par leur évasion, pour quitter cet asile et partir pour l'étranger.

Malheureusement, une circonstance inattendue réduisit à néant tant d'efforts douloureux.

La fille de la maison recevait de temps en temps son amant, un soldat en garnison dans la ville. Frappé de ce que sa maîtresse, depuis quelque temps, refusait de le recevoir dans sa chambre, le soldat soupçonna une trahison de sa part. La fille eut beau protester, le soldat, emporté par la jalousie, se mit un jour à la frapper violemment et la menaça de l'étrangler si elle n'avouait pas qui était caché dans sa chambre. La fille lui apprit que dans sa chambre étaient cachées les deux évadées, et le supplia de n'en rien dire. Le soldat les dénonça. Kovalsky et Bogomoletz furent arrêtées et ramenées en prison. On les mit au cachot.

Sophie Bogomoletz se révolta et se mit à arracher les planches qui empêchaient la lumière de pénétrer dans le cachot.

Le directeur de la prison, Bernhardt, fut appelé et injuria grossièrement la prisonnière. Kovalsky, indignée, le souffleta. Elle fut mise aux fers, cependant que Bogomoletz était enserrée dans la camisole de force. Quand le directeur fut sorti du cachot, Kovalsky se dégagea des fers et délivra Bogomoletz. Ici se montrait la sympathie des prisonniers de droit commun chargés par le directeur de mettre aux fers Kovalsky. Ils l'avaient fait de telle façon qu'elle pouvait facilement se dégager.

Les camarades, qui étaient dans un autre corps de bâtiment, apprirent par ces prisonniers ce qui s'était passé. Un d'eux, Stchédrine, pour soutenir la protestation des femmes, donna une gifle à l'aide de camp du gouverneur, Soloviev. Il fut jugé par la cour martiale, condamné à mort, peine qui fut commuée en celle de l'enchaînement à la brouette. Quant à Kovalsky et à Bogomoletz, on leur ajouta douze ans de bagne dans les mines de Kara.

III

LA DEUXIÈME ÉVASION

A Kara, Kovalsky poursuivit sa lutte incessante contre l'administration pénitentiaire. A elle se joignirent d'autres femmes Doler-Schektel, Rossikov, Bogomoletz, et, à la fin de la deuxième année, Marie Kovalevsky, envoyée alors à Kara. Le commandant de Kara était à cette époque un certain Schoubine. Il ne pouvait arriver à mater ces femmes et d'autre part il ne voulait faire aucune concession, aussi s'adressa-t-il à Pétersbourg, demandant de les renvoyer dans une prison quelconque, en réclusion. A Pétersbourg il en fut décidé ainsi e toutes ces femmes furent envoyées à Irkoutsk pour être soumises à la réclusion la plus sévère.

Kovalsky arriva à Irkoutsk au printemps. Outre ses camarades il s'y trouvait encore Mme Koutitonski, qui avait tiré su le gouverneur de Chita, Iliachévitch. Kovalsky fut placée dan cette même cellule n° 2, dont j'ai parlé. Ce fut là qu'elle conçut le plan de sa deuxième évasion.

Elle en comprenait fort bien toute la difficulté, car le directeu de la prison avait fait d'elle l'objet d'une telle surveillance qu toute tentative d'évasion paraissait impossible. Longtemps Kovalsky se demanda comment elle s'y prendrait. Souvent, dans l journée, elle restait assise des heures et des heures, sur le re

bord de la fenêtre, regardant les jeux et les promenades des prisonniers de droit commun. Elle finit par faire connaissance de plusieurs d'entre eux. Elle aimait à causer avec eux ; quand elle le pouvait, elle leur prêtait des livres, et les prisonniers s'attachèrent à elle. Parmi eux elle avait remarqué particulièrement un jeune prisonnier, contrebandier, Pétratiss, d'un esprit pénétrant et d'une grande hardiesse. Avant son arrestation, il faisait partie de la célèbre bande Alifanov, qui pillait tous les villages Bouriates, souvent en y commettant des meurtres.

Quand, avec une grande bonhomie, il racontait à Kovalsky l'histoire de sa vie passée, elle était effrayée de l'union étrange des traits de caractère les plus nobles aux actes les plus cruels. Elle lui demandait :

— Mais, Pétratiss, comment est-il possible qu'avec votre bon cœur vous puissiez tuer des gens innocents ?

— Mais quoi, Elisabeth Nicolaievna, je n'ai pas tué des hommes, seulement des Bouriates, lui répondait-il.

Dans ses conversations avec lui, Kovalsky avait remarqué le désir passionné de s'enfuir qui l'avait saisi aux premiers rayons du soleil printanier ; et toute la journée ils causaient de leur rêve commun. Elle faisait divers plans, abordant avec Pétratiss les détails de leur évasion.

Il lui vint en tête de se déguiser en surveillant, et, de grand matin, à l'aube, de sortir prudemment dans la cour principale. Pétratiss l'y attendrait avec quatre camarades sûrs, résolus aussi à la fuite, et dont un serait déguisé aussi en surveillant.

Une fois tous réunis, Pétratiss et ses camarades, sans perdre de temps, devaient ramasser les ordures de la cour sur des brouettes, et, accompagnés des faux surveillants, sortir de la prison, sous les yeux de la garde, puis se diriger vers la ville comme s'ils allaient au travail. Notons que la prison d'Irkoutsk était située à cinq cents mètres de la ville, dont elle était séparée par l'Ouchakovka, affluent de l'Angora.

Ce plan séduisit Pétratiss. Mais jetant un regard sur son interlocutrice, il éclata de rire.

— Quel surveillant ferez-vous ! Et vos cheveux ?

Kovalsky avait une chevelure magnifique qu'elle coiffait en deux grosses nattes. — Je les couperai, répondit-elle tranquillement.

Pétratiss était ravi. Il fut convenu qu'il lui procurerait tous

les objets nécessaires à son travestissement; et tous se mirent aux préparatifs de fuite. Kovalsky se fabriqua le costume de surveillant avec sa robe de prisonnière. (Il y a vingt ans, les gardiens de prison ne portaient pas le costume noir d'à présent, mais le vêtement d'étoffe grise ressemblant à ceux des des prisonniers.) Par les femmes qui venaient le dimanche voir les prisonniers, Petratiss se procura le chapeau, les pattes d'épaulettes, etc., nécessaires à la confection du costume de surveillant et les fit passer à Kovalsky. Pour les bottes, ce fut difficile ; on ne pouvait songer, comme pour les objets de petite dimension, à les suspendre à une corde et les introduire par la fenêtre de la prisonnière. Le prisonnier qui arrangeait la chambre de Kovalsky, en son absence, s'en chargea; il les cacha sous son habit, et les déposa sous son lit.

Avant de se mettre au travail, Kovalsky avait examiné longtemps ses surveillants. Deux venaient à tour de rôle dans le couloir des détenues politiques : un plus âgé, Gourévitch, et un plus jeune Antipov. La taille et la tête de Gourévitch, dont nous avons parlé plus haut, étaient franchement comiques; sa démarche était assez particulière : il se dandinait comme un canard en balançant son ventre et en faisant des pas très courts. Il était à peu près de la taille de Kovalsky, portait une grande moustache plantée d'une façon bizarre : d'un côté elle était très épaisse et dressée en l'air, de l'autre longue et mince. Antipov, lui, était beaucoup plus jeune, imberbe; il était arrivé récemment des villages, était gauche et ne présentait aucun trait caractéristique. C'est pourquoi Kovalsky s'arrêta définitivement à Gourévitch.

Pendant trois mois elle prépara son évasion. D'abord elle donna à son gardien l'habitude de lui apporter l'eau bouillante pour le thé juste à six heures du matin, dès qu'elle frappait à sa porte; et quand il entrait elle était sur son lit, la tête couverte. Elle fabriqua son costume en tenant compte de l'obésité de son surveillant, et observa sa démarche qu'elle s'appliqua à imiter; la moustache, elle la prépara avec ses cheveux, cousus à un morceau d'étoffe noire qu'elle n'aurait plus qu'à coller sur sa lèvre ; la moustache épaisse, dressée, était particulièrement réussie; en dernier lieu elle coupa ses longues tresses et se rasa très court, comme le faisait Gourévitch.

Mais il lui fallait une clef pour la porte du couloir ouvrant

ur la cour. Elle était toujours dans la poche du surveillant e service. Pendant une de ses promenades, Kovalsky, le dos ppuyé contre cette porte, en causant avec Gourévitch, parvint prendre avec de la cire l'empreinte de la serrure. Elle la reiit par la fenêtre à Pétratiss, qui lui procura la fausse clef nécesaire.

Maintenant elle avait la clef du couloir, mais il lui manquait elle de sa chambre. Au reste, même avec cette clef, elle n'aurait pu ouvrir : sa porte ne s'ouvrait que du dehors. La lourde orte de chêne était munie d'un grand loquet dont l'extréiité s'engageait dans une patte de fer et se fermait ensuite vec un cadenas. L'aide de quelqu'un était donc nécessaire. 'était une nouvelle et dangereuse complication, qui suboronnait l'entreprise à l'énergie et à la ponctualité d'un tiers. Kovalsky envisageait tout. Elle demanda à sa voisine, Mae Kovalevsky, de lui prêter son concours. A un signal conenu, Marie devait appeler Gourévitch et le retenir dans sa hambre quelques instants. Il n'y avait plus qu'à préparer le iannequin, qu'elle devait laisser sur son lit, afin de retarder plus possible la découverte de son évasion.

Quand tout fut prêt, elle convint avec Pétratiss du signal qui ii indiquerait que les autres l'attendaient : chaque jour, vers heures du matin, Kovalsky devrait regarder la petite toulle de bois qui se trouvait près de sa chambre. Quand tous s camarades seraient réunis, quelqu'un, sur la tourelle, agirait un mouchoir. Aussitôt, sans perdre un instant, elle derait les rejoindre dans la cour principale.

Pendant deux mois, chaque matin, elle s'approcha de la feêtre et regarda la tourelle, espérant voir le signal. Le manequin préparé était déjà sous le lit ; le costume de surveillant ous l'oreiller, les moustaches, le bonnet, tout était prêt. En un in d'œil elle pouvait s'habiller. Mais quelque incident imprévu tenait Petratiss et ses camarades, et l'évasion était ajournée. nfin, le 2 septembre, Kovalsky aussitôt éveillée courut à la feêtre et, dans la matinée brumeuse, aperçut le signal. Aussitôt le endossa l'uniforme de surveillant, colla sa moustache, et étendit sur le lit, la tête cachée sous sa robe. Puis elle appela haute voix :

— Gourévitch ! Donnez-moi l'eau bouillante !

En même temps elle donna le signal à Marie Kovalevsky.

Gourévitch, sans se hâter, entra dans la chambre de Kovalsk et, à pas lents, s'approcha de la table, la bouilloire à la main A ce moment des cris terribles éclatèrent :

— Au feu! Au feu! Vite, Gourévitch! je brûle! cria Mari Kovalevsky.

A ces cris, Gourévitch perdit la tête et sortit précipitammen de la chambre de Kovalsky, en poussant seulement la port sans la fermer au cadenas.

Kovalsky avait précisément compté là-dessus, sans qu tout était manqué. Au n° 1, du papier flambait sur le lit et le fe commençait à gagner la paillasse. Pendant que Gourévitch e Marie Kovalevsky cherchaient à l'éteindre, Kovalsky, laissan le mannequin sur le lit, sortait de sa chambre, en refermait l cadenas, laissant la clef à la serrure, ouvrait avec la fauss clef la porte de la cour et se dirigeait à l'endroit indiqué.

Quand Gourévitch eut éteint le commencement d'incendie e calmé, sortit dans le couloir, il remarqua la clef sur le cadena du n° 2. Il voulut le fermer et s'aperçut qu'il l'était; il le tir pour être plus sûr, puis ouvrit le judas, d'où il constata qu la prisonnière était couchée sur son lit comme d'habitude...

Dans la cour, à l'endroit convenu, Kovalsky ne trouva per sonne. Très inquiète elle se dirigea vers le bâtiment des crim nels de droit commun. Là, les prisonniers qui la connaissaien lui dirent que Pétratiss et ses compagnons n'avaient pu l'atten dre davantage sans danger et étaient partis. Sans hésite Kovalsky se décida à un acte désespéré : elle se risqua à sor tir de la prison en surveillant qui va au bureau faire un rap port sur ce qui s'est passé dans la section des détenues pol tiques.

Elle s'approcha de la sortie, s'arrêta près de la garde et con trefaisant sa voix, cria : — « Gardien chef! »

Celui-ci sortit, la regarda et demanda étonné :

— Où vas-tu?

— Ouvrez plus vite! les criminels politiques se révoltent Il faut courir chez le directeur!

Le gardien ouvrit la porte, la laissa passer, la regarda d'u œil méfiant et, s'approchant de la sentinelle, lui dit :

— Ecoute. Suis bien ce surveillant, il m'est très suspect.

Kovalsky entendit ces paroles et continua à marcher d même pas, conservant la démarche de Gourévitch. Elle se d

rigeait vers le bureau et pour cela devait longer deux ailes de la prison.

La sentinelle marchait derrière elle. Au coin, le soldat transmit les paroles du gardien chef à la deuxième sentinelle; celle-ci à la troisième.

Kovalsky arriva ainsi à la façade où se trouvait le bureau, et d'où elle devait prendre le chemin de la ville. Sur un banc, près du bureau, était assis le surveillant Lapchine.

Quand Kovalsky tourna vers la ville, la sentinelle s'approcha de Lapchine et lui dit :

— Ecoute. Ce n'est pas un surveillant. Je tirerai, et il mit son fusil en joue.

— Que fais-tu ? Que fais-tu ? Tu tueras ainsi tous les surveillants! ne vois-tu pas que c'est Gourévitch ?

— Ce n'est pas Gourévitch, non. Je tirerai, continuait la sentinelle.

— Que dis-tu ? C'est Gourévitch. Je le connais très bien, sa démarche sa taille... On ne peut pas tirer ainsi.

Kovalsky, entendant cette conversation, continuait à s'avancer lentement vers la ville, tâchant de conserver un calme apparent.

Enfin elle est sur le pont d'Ouchakov. Lapchine lui a sauvé la vie.

Vers onze heures du matin, l'administration était toute bouleversée. On venait d'apprendre la multiple évasion. Tous les surveillants étaient sur les dents, faisant l'appel, cherchant les manquants. Gourévitch, également affolé, courut à ses chambres, plongea un regard par le judas. Tous étaient présents. Mais, à son étonnement, il remarqua que Kovalsky était couchée exactement comme le matin. Il l'appela, pas de réponse. Alors il ouvrit la chambre entra et doucement souleva la robe. Saisi d'horreur, il referma la porte et courut chez le directeur.

— Votre Seigneurie ! Un grand malheur chez nous ! Kovalsky n'a plus de tête ! Les jambes sont intactes, et la tête n'y est plus !

Quand les chefs apprirent les conditions et les détails de l'évasion de Kovalsky, ils décidèrent d'arrêter Gourévitch pour complicité et de faire une enquête, car ils ne pouvaient croire qu'elle eût pu réussir sans l'aide active de quelqu'un.

Elisabeth marchait rapidement à travers les rues désertes de

la ville. Il était très tôt, elle ne rencontrait personne et savait où aller, n'ayant à Irkoutsk ni asile ni amis. La situ tion devenait désespérée. Elle allait songeuse sans remarq que quelqu'un s'approchait d'elle : « Vous avez réussi ! Se sans aucune aide! Quelle vaillante vous êtes ! » entendit-e soudain. C'était le forçat Goloubiev, qui, avec Pétratiss, av réussi à s'évader. Par hasard il s'était trouvé séparé de s compagnons, et errait dans la ville, en quête d'un asi Kovalsky ressentit de la joie à cette rencontre. Il lui demand

— Où allez-vous maintenant ? Avez-vous quelque part vous cacher?

— Non, je ne connais personne ici, lui répondit-elle.

— C'est comme moi. Alors, allons nous cacher ensemb seulement, il ne faut pas perdre de temps, on pourrait n rattraper. Allons vite dans la forêt; nous nous cacherons bas. Mais auparavant passons au marché pour échanger vêtements et acheter de quoi manger.

Ils se rendirent au petit marché et, chez un fripier, moye nant 1 rouble 50, chacun d'eux reçut un veston usé et un chape en échange de leurs habits. Puis ils achetèrent du saucisso du pain noir, une bouteille de bière et partirent dans la for

En route, ils se mirent à causer et Kovalsky demanda son compagnon :

— Qu'avez-vous l'intention de faire? Maintenant nous all nous cacher dans la forêt, et après, que comptez-vous fai fuir quelque part?

— Non, j'irai à l'aventure, répondit Goloubiev, d'une v indifférente. Où m'enfuirais-je, je n'ai rien ni personne, suis sans toit, un chemineau.

A dix verstes de la ville, comme ils étaient un peu las, Gol biev proposa, pour plus de prudence, de se cacher dans les d'abatis d'arbres et d'y rester jusqu'au soir. Il supposait a raison que la recherche des évadés serait dirigée précisém dans ces bois marécageux. Il défit un grand tas d'abatis d' bres, aménagea une place commode pour Kovalsky et la rec vrit de branches sèches. Lui-même se glissa sous un tas v sin. Ils étaient là depuis assez longtemps, Kovalsky comm çait même à s'endormir quand, tout à coup, une voix l'évei

— Est-ce que nous déferons ce tas aussi? Dans ce cas faudra renverser toute la forêt, disait une voix mécontent

— Mais non, ce n'est pas la peine; allons. Les brigands sont déjà loin; ils sont allés au fond de la forêt.

Les voix se turent. Quand la nuit fut tout à fait venue, Goloubiev, le premier, sortit de dessous son tas et aida Kovalsky a sortir du sien. Ils avaient grand'faim, ils se mirent à manger. Toute cette nuit la jeune femme resta seule avec le chemineau dans l'épaisse forêt de la Sibérie. Elle n'avait aucune peur; Goloubiev prenait le plus grand soin d'elle. Comme la nuit était froide et la terre couverte de givre, il lui fit un lit de branches sèches et se dévêtit de ses haillons pour recouvrir sa compagne; en effet, Kovalsky, en veston léger, sans pardessus, grelottait, car on ne pouvait allumer de feu, pour ne pas attirer l'attention. Dès le matin ils retournèrent en ville pour acheter des provisions. C'est alors que Kovalsky songea à s'adresser à une personne qui était venue plusieurs fois à la prison appelée par son service. Elle ne connaissait pas personnellement ce fonctionnaire, mais elle le jugeait trop honnête pour la remettre entre les mains de la police, si même il ne voulait pas la secourir. Au marché, elle écrivit les lignes suivantes: « Il m'est nécessaire de vous voir immédiatement sans témoins; faites-moi appeler chez vous », qu'elle ne signa pas, et résolut de remettre ce billet en mains propres. En attendant la tombée de la nuit, elle retourna avec Goloubiev dans la forêt. La journée se passa sans incidents. Au crépuscule, ils rentrèrent dans la ville. Là, Kovalsky pria Goloubiev de l'attendre au coin de la rue pendant qu'elle allait remettre son billet. Par l'escalier de service elle monta chez ce monsieur (nous devons taire son nom parce qu'il occupe encore une situation officielle), elle se présenta comme un valet envoyé par quelqu'un et demanda à la cuisinière d'appeler son maître, à qui elle avait l'ordre, dit-elle, de remettre le billet personnellement. Le maître vint. Voyant ce valet, tout de suite il voulut s'éloigner. Kovalsky avait eu le temps de lui glisser l'enveloppe. Il la décacheta, hésita une seconde, puis enfin la fit entrer dans son cabinet.

— Vous êtes Mlle Kovalsky?

— Oui.

— Je vous ai reconnue aussitôt.

Puis d'une voix indifférente et sèche, il ajouta:

— Vous voulez que je vous trouve un asile; malheureusement vous vous trompez ; je ne puis nullement vous aider.

Kovalsky se leva aussitôt et sortit. De nouveau, devant el était la nuit glacée dans la forêt. Comme elle arrivait à la port le monsieur la rejoignit et lui dit :

— Venez chez moi dans deux jours, par le grand escalie à 7 heures du soir; peut-être pourrai-je quelque chose pou vous.

Kovalsky rejoignit Goloubiev et avec lui passa encore deu nuits et deux jours dans la forêt. Le troisième jour, à l'heu dite, de nouveau, avec Goloubiev, elle revint à la ville et, lai sant son compagnon l'attendre à un carrefour, elle prit le ch min de la maison où elle espérait trouver du secours. La por du vestibule n'était pas fermée. Elle entra dans une longue sombre antichambre. A peine avait-elle fait quelques pas qu'u monsieur se dirigeait à sa rencontre. A son horreur, Kovalsk distingua nettement les boutons brillants et les pattes d'épa lettes d'un uniforme de policier. Il n'y avait pas de doute : el était livrée, et il était trop tard pour fuir.

A ce moment le monsieur s'approcha d'elle et, en s'inclinan lui dit à voix basse :

— Vous êtes Kovalsky, suivez-moi.

Elle reconnut alors que les boutons et les pattes d'épaulett n'étaient pas ceux de l'uniforme des policiers, et, au ton son interlocuteur, elle devina l'ami qui l'aiderait à se cache

Maintenant sûre d'un abri, Kovalsky pensa à son comp gnon. Elle demanda à ce monsieur de le secourir. Il voulut l remettre cinquante roubles, disant qu'avec une pareille somm un chemineau saurait s'arranger à merveille. Kovalsky cour à l'endroit où l'attendait Goloubiev; mais elle eut beau prier d'accepter cet argent, il refusa lui disant :

— Non, Elisabeth Nicolaievna, gardez cet argent. Moi, j'ai besoin de quelque chose, je volerai, tandis que vous, vo ne pourrez pas voler.

Kovalsky lui dit adieu comme à son meilleur camara puis rejoignit le monsieur, qui la conduisit dans sa nouve demeure.

Il l'avait placée chez une dame sur le point d'accoucher. I elle devait aux yeux de tous passer pour la sage-femme; mais réalité, tout son rôle se bornait à envoyer chercher le méde quand le moment serait venu. Durant plusieurs semain Kovalsky vécut tranquille, mais ensuite elle eut à passer

terribles moments. Ayant pris la place d'une sage-femme, elle privait la malade de la possibilité d'avoir une vraie sage-femme et ainsi acceptait la responsabilité morale des événements qui pourraient se produire. Quand le moment des couches fut venu, elle envoya chercher le médecin. Il n'était pas à la maison; elle en fit chercher un autre qu'on ne trouva pas davantage, et ainsi elle devait remplacer le docteur et la sage-femme et faire tout ce que comportait la situation; l'accouchée était affolée à la pensée de se trouver ainsi sans secours médical. Par bonheur le médecin arriva avant la fin de l'accouchement, et tout se termina heureusement. Mais les forces morales de Kovalsky étaient épuisées et, à l'arrivée du médecin, elle tomba en syncope.

Quand la malade fut rétablie, Kovalsky dut chercher un autre asile. Elle s'installa dans une famille sûre, où elle resta quelques semaines, se préparant à partir à Pétersbourg. Un fonctionnaire se chargeait de l'emmener avec le passeport de sa femme. C'était très commode et ne présentait aucun risque.

Elle se voyait en complète sécurité. Une personne inconnue vint aussi à son aide en lui envoyant un paquet, avec l'inscription : « D'un brave à une brave ». Dans le paquet il y avait 100 roubles. C'était l'envoi d'un général très connu, S..., qui prit part à la guerre russo-turque.

Mais dans cette famille, comme lors de sa première évasion, Kovalsky risqua d'être trahie.

Elle dut s'enfuir précipitamment pour ne pas tomber entre les mains de la police. Elle décida alors de prendre une chambre chez des étrangers, en attendant le départ prochain. Mais il lui fallait acheter une malle pour ne pas inspirer de méfiance à la logeuse. Elle se risqua à aller dans un magasin pour faire cet achat. Cette sortie lui fut fatale. Dans la rue elle ne remarqua pas que quelqu'un la suivait obstinément. C'était le surveillant Sokolov, qui, malgré la large pelisse qui l'enveloppait et un col de fourrure, l'avait reconnue.

Quand elle sortit du magasin il la saisit par derrière, appela les agents, qui aussitôt la ramenèrent en prison.

Comme punition on décida de la mettre au cachot et de lui donner 90 coups de fouets; et on lui envoya trois médecins qui devaient décider, après examen médical, si son organisme pouvait supporter ce châtiment. Elle refusa catégoriquement de

se laisser examiner par les médecins, qu'elle traita de bourreaux, et les obligea à se retirer. Alors, le gouverneur, Nosovitch, ordonna de lui donner autant de coups qu'elle en pourrait supporter. Ce châtiment devait être exécuté su l'heure.

On envoya la garde pour la conduire au poste de police où d'ordinaire se pratiquait cette correction. Elle refusa de sortir déclarant résolument qu'ils n'emporteraient que son cadavre Les forçats firent aussi savoir au directeur que si une violenc quelconque était faite à Kovalsky, ils démoliraient la prison de fond en comble, en dépit des baïonnettes et des balles. Le chefs craignirent une révolte, le fouet ne fut pas appliqué mais un régime excessivement sévère fut mis en vigueur Cinq femmes pour protester refusèrent toute nourriture. Le chefs tinrent bon. Le refus dura seize jours. C'est pendan cette période que le chef de police avait envoyé l'ordre confidentiel, dont il est question dans le premier chapitre.

Au bout de quelques jours, Kovalsky décida d'en finir ave la vie, voulant par ce moyen obliger les autorités à donne satisfaction à ses camarades. Elle ne put se procurer qu'un forte dose de chloral, et après l'avoir absorbée, pour être plu sûre de mourir, elle résolut de se pendre avec la ceinture d son habit. Mais accablée d'épuisement et engourdie par l chloral, elle ne parvint pas à fixer solidement le nœud coulan et passa toute la nuit en proie à d'atroces douleurs. Le matin les surveillants l'arrachèrent du nœud et durant plusieur jours sa vie fut en danger.

Cette tentative de suicide provoqua une vive protestation dans la société d'Irkoutsk, contre le gouverneur Nosovitch ; à la fin les autorités durent faire les concessions qu'on exigeai Quatre mois plus tard, Kovalsky était de nouveau envoyée Kara. Mlle Koukitonski mourait trois mois plus tard, et pe après Bogomoletz était emportée par la tuberculose pulmonaire.

IV

LA TROISIÈME ÉVASION

Après sa deuxième évasion, Kovalsky resta deux années Kara, jusqu'au moment de l'inspection du baron Korf. Cet

visite fut l'occasion d'une histoire très triste décrite en détail dans la Revue *le Passé*, c'est pourquoi je n'en dirai que quelques mots.

Quand le baron Korf, dictateur de toute la région de l'Amour, parcourut les chambres, il remarqua que Kovalsky ne se levait pas à son approche et restait couchée sur son banc. Elle était souffrante et se sentait très faible. Le baron, habitué à voir tout trembler devant lui, frémissant d'indignation, s'avança vers elle, en lui demandant de se lever.

— Je suis ici, lui répondit-elle, parce que je ne reconnais pas votre gouvernement ; par conséquent, je ne me lèverai pas devant ses représentants.

Korf ordonna immédiatement de l'obliger à se lever avec les baïonnettes. A cet ordre, Kovalsky répliqua par des paroles qu'il avait employées plusieurs fois dans ses discours officiels : « La force n'est pas dans la violence ; la force est dans l'amour. »

Blême de colère, Korf ne souffla mot ; il se détourna et alla plus loin. Kovalsky resta tranquillement sur son banc et personne de la garde n'osa la faire lever. Tous pensaient que l'affaire en resterait là. Mais aussitôt après le départ de Korf, le commandant de Kara, Massukov, ordonna d'envoyet Kovalsky à la prison Verkhnéoudinsk, où il avait introduir un régime des plus sévères. Il confia son transfert au directeur de la prison de droit commun, Dobrowski, qui donna ordre aux soldats de mettre à Kovalsky l'habit des prisonnières. Elle s'arracha de leurs bras et souffleta Dobrowski. Celui-ci la fit alors si bien attacher qu'elle perdit connaissance et ne revint à elle qu'en route pour Verkhnéoudinsk.

Les prisonniers de Kara organisèrent aussitôt une grande protestation et exigèrent la démission de Massukov. Cette protestation se termina tragiquement par la mort de quelques détenus et la punition corporelle d'une femme : Siguida.

A Verkhnéoudinsk, Kovalsky fut placée au 5e étage d'un immense bâtiment désert. En même temps le directeur recevait à son sujet les instructions les plus sévères : « Vous devez vous rappeler qu'entre le n° 3 (Kovalsky) et tout le reste de l'univers, il ne doit y avoir plus rien de commun. Près du n° 3 aucun médecin ne peut être admis ; en cas de maladie,

seul un prêtre sera appelé dans la cellule, en présence du procureur. »

Kovalsky se sentit là comme dans une tombe. Pendant onze mois elle vécut dans la réclusion la plus complète, sans livres ni occupations. On ne lui donnait ni papier, ni encre, on ne lui permettait aucune promenade; pour toute nourriture, elle n'avait que la soupe des prisonniers et du pain noir. Vers la fin du onzième mois elle sentit sa raison s'ébranler.

A la folie elle préféra la mort et résolut de se tuer ou d'obtenir un adoucissement à sa réclusion. Elle refusa la nourriture.

A cette époque, le directeur de la prison de Verkhnéoudinsk était un homme pas mauvais, Suédois d'origine, un vrai bohême qui avait accepté le poste de directeur pour gagner le pain de sa nombreuse famille.

Quand Kovalsky refusa la nourriture, son adjoint ne l'en informa pas, de sorte que le directeur, qui négligeait fort son service, n'en eut pas connaissance. Pendant onze jours Kovalsky resta ainsi sans rien prendre. Sa faiblesse était si grande que souvent elle tombait en syncope, et se sentait mourir lentement. Rien ne troublait le silence sépulcral du 5e étage. On l'oubliait là-bas, personne ne s'occupait d'elle, ni s'intéressait à elle. A la fin du onzième jour, alors qu'elle était presque agonisante, un bruit de pas rapides arriva à ses oreilles. La porte s'ouvrit brusquement et sur le seuil parut le directeur, le visage pâle, effrayé. Il s'arrêta une minute, ne pouvant distinguer à la lueur terne de sa lampe tous les objets. Mais dès qu'il aperçut sur la planche, dans un coin, la mourante, il se précipita vers elle, éclatant en sanglots.

Kovalsky n'entendait que des paroles entrecoupées :

— Je ne suis pas un lâche... pas un bourreau... je ne peux laisser mourir un être humain... pardonnez... je ne savais pas... je vous le jure... exigez de moi ce que vous voudrez... je ferai tout...

D'abord Kovalsky ne comprit point, mais quand elle reprit conscience, elle fut touchée des prières de son geôlier ; et elle même se mit à pleurer. Après cette entrevue, elle cessa de jeûner, et sur sa demande le directeur de la prison la fit installer dans la meilleure chambre de l'étage inférieur. On lui donna des livres, elle fut autorisée à faire des promenades et

peu à peu, ses forces se rétablirent. Autour de Kovalsky se trouvaient d'autres prisonnières; elle ne se sentait plus isolée.

Les choses allèrent ainsi pendant quelques mois, mais alors le procureur de Verkhnéoudinsk fit savoir au baron Korf que Kovalsky n'était plus soumise au régime qu'il avait imposé, vu l'influence qu'elle avait su prendre sur le directeur de la prison.

Le baron Korf força aussitôt le directeur à démissionner, sans le droit d'entrer dans n'importe quel service d'Etat.

Le directeur ne fut pas autrement peiné de cette décision. C'est presque joyeusement qu'il vint l'annoncer à Kovalsky.

— Je suis heureux qu'on m'ait chassé de cet odieux service, dit-il. De moi-même je n'aurais pas eu le courage de m'en aller à cause de ma famille, mais maintenant je suis libre et je pourrai devenir un honnête homme.

Le premier acte du directeur qui le remplaça fut de rétablir le régime sévère de Kovalsky; mais il la laissa dans la chambre où il la trouva.

A cette époque elle reçut des nouvelles de Kara, avec la copie de la protestation faite après son départ, et apprit le malheur qui avait atteint ses amis les plus proches. La protestation se terminait ainsi : « Les détenus de Kara renoncent momentanément à se tuer, mais si, en guise de protestation, un seul des camarades se suicide, ils prendront aussitôt le poison qu'ils ont tout prêt, en quantité suffisante. »

Cette nouvelle impressionna fortement Kovalsky. Maintenant, dans sa réclusion, elle n'avait plus qu'un seul désir : venger sur le baron Korf la mort de ses camarades.

Bientôt une occasion lui sembla propice. Elle apprit que Korf allait venir faire une inspection à la prison centrale de Verkhnéoudinsk. Par les prisonniers elle réussit à se procurer un revolver; elle voulait tuer Korf dans les murs mêmes de la prison. En effet, peu après, Korf traversa la ville, mais ne visita pas la prison, déjouant ainsi son projet.

L'idée de la vengeance obsédait tellement Kovalsky qu'elle résolut de s'évader coûte que coûte, afin, une fois libre, d'accomplir ce qu'elle avait résolu.

Cette fois, pour s'évader, elle décida de profiter d'un jour de vent (par le grand vent, en effet, les sentinelles devaient regarder du côté de la rivière pour éviter le sable qui, du

côté du mur, leur emplissait les yeux) et, déguisée en soldat, d'escalader le grand mur, avec l'aide des autres prisonniers. Elle comprenait parfaitement la folie de ce plan ; mais son désir de vengeance était si vif qu'aucun obstacle ne pouvait l'arrêter.

Des prisonniers, menuisiers et maçons, qui travaillaient à des réparations dans l'intérieur de la prison, lui dressèren près du mur une grande échelle qui était à leur dispositio pour les travaux de maçonnerie. Un autre prisonnier, fu miste de son état, se chargeait de monter sur le toit, sou prétexte du nettoyage d'une cheminée, et là de l'avertir pa un signal, quand la sentinelle tournerait le coin et quand l moment serait le plus propice. En outre, les prisonnier avaient préparé des cordes pour la faire descendre de l'autr côté du mur.

Avec l'aide des prisonniers, Kovalsky s'était procuré tous le objets nécessaires à la confection de l'uniforme de soldat.

Quand tout fut prêt, au premier jour de grand vent, Kovalsky en uniforme de soldat, s'approcha du mur de pierre. L'échell était là, et, sur le toit, se tenait le prisonnier chargé de donne le signal.

Kovalsky fut vite au haut de l'échelle. Autour de son corp elle attacha la corde dont elle jeta le bout à ses camarade et elle attendit le signal.

Mais le signal ne venait pas. Au lieu de regarder du cô de la sentinelle, le prisonnier fixait les yeux du côté oppos dans la direction de la porte principale, et bientôt il donna le signal que tout était manqué, car, à ce même instant, procureur s'acheminait vers la prison.

Les prisonniers supplièrent alors Kovalsky de descendr de ne pas tenter la fuite, car bientôt tout serait découvert tous ses complices seraient cruellement punis. Elle eut pi d'eux, renonça à son projet, et courut vite à sa chambre.

Ce fut sa dernière tentative d'évasion.

Kovalsky ne put mettre à exécution son projet de vengean sur Korf : celui-ci mourut quand elle était encore au bagn Plus tard, après son transfert à Gorni Zarentouï (le chef prison de Verkhnéoudinsk avait flairé la tentative d'évasion elle essaya d'exécuter sa vengeance sur Bobrovski, l'aute de tous les malheurs survenus après son départ de Kara. E

se jeta sur lui armée d'un poignard; mais on put l'arrêter à temps et Bobrovski eut la vie sauve.

Le mouvement libérateur qui suivit le décret du 17 octobre 1905 a rendu la liberté à Elisabeth Kovalsky en même temps qu'à la plupart de ses camarades. Actuellement, elle est à l'étranger, entourée de la jeunesse, et toujours dévouée à la cause révolutionnaire.

E. VLADIMIROV.

ILOEFF

I

Deux jeunes hommes de notre temps pratiquaient sans
jactance les distractions de l'amour. Ils n'étaient pas des raffi-
nés, moins encore des cyniques, mais des civilisés bien por-
tants. Ils avaient l'heureuse fortune d'être satisfaits chacun d
son amie, et le bon goût de ne lui demander que des agré
ments simples, au niveau de leurs natures. Seule une difficult
d'argent contrariait les plaisirs d'Abel et de Claude. L'un e
l'autre, fils de commerçants économes et prospères, ils habi
taient dans leurs familles, et comme à peine ils atteignaien
vingt ans on ne leur faisait point assez de revenu pour qu'il
pussent en permanence louer à leurs jeux un abri convenable
Aussi, les femmes de leur choix n'étant pas de condition libre
ils s'accommodaient par force d'à peu près médiocres, à l
journée. Souvent ils avaient débattu la fin de cette humiliation
lorsqu'il leur vint une aide inattendue.

D'entre leurs camarades, le plus volontiers ils fréquentaien
Iloeff, le Serbe. On le connaissait pour un excellent garçon
inspirant la sympathie; on regrettait seulement qu'il manqu
d'équilibre et ne fût pas pondéré davantage. Il étonnait pa
son barbare visage maigre, aux naissants favoris, et il ouvra
sur les choses des yeux gris et ardents, d'un si mystérieu
éclat qu'on ne savait dire s'ils étaient suppliants ou féroce
D'ordinaire il gardait une attitude souriante, et cet air d
rêve qu'ont les fous aux heures paisibles. Abel et Claude
jugeaient inoffensif; il leur avait rendu quelques services di
crets, et auprès de lui ils ne retenaient pas leurs confidence
Un soir qu'autour d'un thé ils répétaient sur l'amour d
opinions déjà vieilles, sans arrière-pensée et parce qu'il les
amena, ils lui avouèrent la gêne constante qui les embarra
sait. Alors il offrit sa demeure pour qu'ils en fissent à le
gré. Cela les charmait, et s'ils hésitèrent d'abord, bien vi
ils furent convaincus d'accepter. De plus, Claude ajouta q

lui-même n'y aurait pas recours longtemps : son père lui promettait avant six mois un poste rétribué qui lui vaudrait l'indépendance. Les deux obligés remercièrent avec chaleur et il ne resta plus qu'à fixer les détails.

A la vérité le Serbe soupçonnait depuis plusieurs semaines les empêchements de ses amis, et dans leurs propos de ce jour il avait saisi l'occasion de leur fournir cette commodité. Lui-même habitait seul. Du pays natal, ses parents lui assuraient une aisance large.

Iloeff n'était pas comme les autres. Enfant d'une race hétérogène, où les douces filles violées des Balkans avaient subi le flot des Slaves du Nord, il tenait de ce passé incohérent une fièvre sans terme ; il vivait toujours dans un enthousiasme. Epris, à intervalles, d'un objet nouveau, il s'enivrait à le poursuivre comme une ombre en fuite, puis tout à coup s'en détachait, ayant épuisé les émotions qu'il en pouvait ressentir. Ainsi, plus jeune, il avait adoré la pêche sur le Danube, la chasse à l'aigle, les meutes bruyantes ; et, à Paris, la vivisection, la métaphysique, la stratégie des batailles célèbres déterminèrent tour à tour sa préférence exclusive. Il imaginait ses rêves avec intensité et maintes fois s'y mêlait le goût obscur du sang. On l'apercevait allant au hasard des rues, d'un pas égaré, se parlant à lui-même, voûté légèrement, et le geste fiévreux de la main droite scandait son idée ardente; sa lèvre inférieure se retroussait, comme pour signifier un immense désir.

Il n'avait pas eu d'amours. Des essais qu'il fit sur de faciles créatures lui laissèrent un irrémédiable dégoût pour les actes de la chair, qu'il jugeait sales et humiliants ; et si au passage des femmes il éprouvait quelque trouble, il se refusait d'y donner suite, par méfiance envers ce sexe qui l'avait déçu.

Iloeff, ce soir-là, revint joyeux à son logis solitaire : ses amis goûteraient donc leurs délices dans ce décor où lui-même approfondissait la chimie, qui était sa passion du moment; et il se charmait d'un tel contraste.

Plusieurs fois ils vinrent. L'habitation d'Iloeff comprenait deux pièces, au second étage ; une chambre meublée dans le goût moderne, de style indifférent, et que rehaussaient un peu des étoffes serbes drapées aux murs et des reproductions de maîtres, — un cabinet de travail où des livres contradic-

toires se côtoyaient sous de fastueuses reliures, chaque groupe répondant à une exaltation passagère de cet Oriental de vingt-deux ans. De plus, il y avait un « débarras » prenant le jour de l'escalier; là, Iloeff manipulait ses appareils de chimie « surtout, avait-il recommandé à ses hôtes, ne dérangez rien au laboratoire ».

L'ensemble, comme il est inévitable dans ces logements garnis, manquait de relief personnel; du moins, grâce aux attentions d'Iloeff pour soi-même et à sa réforme de l'ameublement primitif, y jouissait-on d'un confortable parfait chaise-longue hospitalière, large divan, fauteuils profonds, e les objets pour le thé, et tous ces menus accessoires de notr vie qui ne sont pas nécessaires, mais qu'il fait si bon avoi sous la main.

Lorsque l'un ou l'autre de ses deux amis devait venir ave sa maîtresse, Iloeff s'en allait vers un musée ou à la visite de églises ; il se félicitait que les circonstances lui fissent un obligation périodique de ces vagabondages au milieu de l'art Mais bientôt il aperçut en lui un phénomène singulier : devar les tableaux et les sculptures et sous les voûtes des nefs, ne se trouvait pas ému parce qu'il pensait à Claude ou Abe Il se surprenait promenant au hasard ses yeux indifférents su d'admirables spectacles; honteux de sa distraction, il s'effor çait de chasser l'idée importune, et, à mesure, celle-ci s'im posait davantage.

Alors il s'avoua une curiosité qu'en son âme confuse cherchait vainement à éteindre ; mais quand elle domina s résistance il l'accepta, après des justifications vagues. Iloe aurait voulu entrevoir ces deux femmes inconnues au plaisi de qui il contribuait chaque semaine par son local, et s'il re pugnait de nature à une indiscrétion choquante, cette fanta sie commençait à l'amuser assez pour qu'il s'avisât de risque avec réserve un coup d'œil sur les affaires de ces amoureux.

Un soir donc, en novembre, comme Abel et son amie avaien mené chez lui leurs amours, assuré de leur présence par l lumière de ses fenêtres, il monta silencieusement, et se blott au fond du couloir obscur qui prolongeait le palier ; cette dis position des lieux garantissait de toute surprise. Iloeff voyait très mal, et cela le satisfaisait qu'il dût borner so

investigation aux limites convenables ; mais aussi croissait son énervement et après une attente d'un quart d'heure, il souffrait d'une anxiété réelle.

Il les entendit qui venaient et les battements de son cœur se précipitèrent jusqu'au vertige. Puis il aperçut l'ombre de la jeune femme, en robe triomphante avec un chapeau moqueur. Tandis qu'Abel s'attardait à fermer la porte, elle, d'un geste prompt et charmant, ramassait ses jupes pour descendre. Ils se rapprochèrent d'Iloeff, qui ne distingua point leurs visages, et passèrent sans parler. Abel avait une gentille allure de fatigue. Soudain, une âcre bouffée de parfum arrivait à Iloeff qui crut défaillir ; tous ses sens furent soulevés, et deux secondes il eut un délicieux étouffement. Cette ardeur composite qui le suffoquait comme un défi, il n'en reconnut pas les éléments, bien qu'il fût versé dans la chimie des essences.

Il rentra chez lui, désemparé. Aux tentures du lit, sur le divan, au creux des fauteuils, partout ce parfum obsédait l'atmosphère. Iloeff pensa ouvrir la fenêtre, mais il s'arrêta pour jouir encore de ces miasmes épars. Sa haine des femmes s'exaspérait obstinément à cette heure ; de ses dents et de ses ongles, avec quelle joie furieuse il eût écorché une chair splendide. Et pourtant il était vaincu par ce relent d'amour, jusqu'à se désoler bientôt que son odorat saturé ne lui transmît plus que des impressions affaiblies, puis nulles. Cet épuisement olfactif ne calmait point sa fièvre : elle était seulement déviée. Trois fois il parcourut la chambre à grands pas. Il se heurta contre un meuble. Alors, par une brusque pensée à demi-inconsciente, il commença d'arracher ses vêtements ; des frissons sans trêve secouaient son maigre corps. Avec un halètement d'animal blessé, il se précipita dans le lit, peut-être encore chaud de leurs étreintes.

Les journées qui suivirent, Iloeff vécut tristement ; il souffrait d'une agitation intérieure, sans objet précis. Par moments il croyait se rendre compte que cette récente soirée avait posé dans sa vie un problème essentiel ; mais il différait de le résoudre. Et, plein d'impatience, comme en l'attente d'un bonheur, il épiait la fuite du temps.

Bientôt ce fut le jour de Claude, et Iloeff, qu'entraînaient toujours ses émotions, n'hésita point à renouveler son guet. La même angoisse le saisit au fond du corridor, tandis qu'il

attendait, en se rappelant les autres. Mais comme ceux-ci lu apparurent différents !

Claude autour d'elle passait son bras, caressant et sûr et l'ombre mêlait leurs têtes rapprochées. Elle, vierge la veille maintenant s'épanouissait en femme, et dans son coin le Serb s'émut d'un tel corps, qui était de lignes classiques sous un robe simple. Le parfum qu'elle laissa donnait un sens accom pli à cette harmonie profonde et féminine : Iloeff sur son pas sage reconnut la germandrée, qui ne fascine point l'odorat mais qui imprègne indéfiniment les tissus où on la répandit

Et moins bouleversé que l'autre soir, il subissait une im pression plus pénétrante. Il alla s'étendre sur la chaise-longue Nulle part il n'avait compris sa solitude comme à l'apparitio de cette heureuse et intime tendresse. Il ne se la représentai pas seulement enviable pour les longs baisers qu'on se donne il regrettait surtout l'atmosphère de confidence, de commu nauté affectueuse où devaient vivre ces amants. Un désespoi éperdu le prit de n'avoir pas en cette obscurité l'être dign d'amour qui dirait de tendres choses à son âme et avec la mai caresserait ses cheveux. Il sombra dans la plus pauvre détresse et tandis que passaient les heures de la nuit, tout seul, Iloef pleurait au milieu des ténèbres.

II

Ces deux femmes et leurs amis se réjouissaient d'un auss propice rendez-vous et ne manquèrent pas de le fréquenter Le maître de la maison continuait d'épier chaque fois leur dé part. L'émotion causée aux sens de ce reclus par les ombre charmantes, sur le palier, ne s'affaiblit pas à l'usage, mai elle lui devint familière. Ces ébats qu'il hébergeait prirent un place dans son existence, et il s'en souciait avec de douce expressions personnelles : « mes chéries, mes bien-aimées » murmura-t-il parfois.

Seulement il supportait mal de vivre en cet état indéterminé accoutumé à toujours diriger sa passion vers une fin précise il s'impatientait de ne pas trouver une forme nette à son nou veau désir. Avait-il, par imagination, de l'amour pour ce femmes dont le visage lui demeurait inconnu ? — A coup sû l'idée ne lui pouvait venir de rien tenter auprès d'elles. So aversion aussi pour l'ensemble féminin et les choses sexuelle

dans la réalité le détournait de toute entreprise analogue. Il voulut sortir d'un tel embarras et chercher à son ardeur une orientation satisfaisante.

En cette révolte des sens qu'il réprimait, ses origines asiatiques, son imagination déréglée devaient l'entraîner sur le chemin de l'artificiel, et c'est où il aboutit. Décidément prêt à s'endormir dans les rêves malfaisants, il fut arrêté plus d'une semaine par le choix du moyen. Car s'il avait gardé quelque souvenir de certaines lectures, encore ignorait-il les effets propres de chaque excitant. Grâce à des livres, à des confessions, il restreignit vite ses perplexités et n'hésita guère qu'entre l'opium et le haschich.

Il choisit enfin celui-ci, parce qu'il lui parut convenir mieux à la nature de son excitation présente, et malgré son dédain de l'avenir, il redouta que l'opium n'eût de plus tristes effets. Il prit donc de la petite pâte verte, et dès lors sa vie fut modifiée.

Chaque fois qu'il les savait chez lui, les uns ou les autres, il calculait le moment probable de leur départ, et entrait, une heure avant, dans un petit café tout proche. Il se faisait apporter à une table solitaire plusieurs journaux et du café noir; là, se dissimulant à la faveur des feuilles déployées, il tirait de sa poche la confiture magique, pour la mêler au liquide furtivement, et l'absorber.

Il montait ensuite l'escalier de sa demeure, et venait se blottir dans son angle habituel. Debout, frissonnant, il attendait le couple, comme une âme affolée épie le bonheur ou la gloire. Eux arrivaient, bien contents. Ces Parisiens jolis et ordinaires créaient en Iloeff un désarroi hyperbolique. Leur présence réalisait l'amour, et, son équilibre nerveux déjà compromis, certes il lui semblait frôler le grand mystère, l'attrait universel des êtres. Alors il allait dans sa chambre : l'odeur des amants éparse, le désordre libidineux des meubles, et la théière encore tiède soulevaient d'émotion sa poitrine. Iloeff s'imprégnait longuement et avec ferveur de la physionomie des choses ; il palpait les objets, les carèssait, cherchant comme la contagion d'un fluide ; enfin il s'abandonnait sur la chaise-longue ou dans le lit, aux enchantements de l'ivresse qui commençait.

Des deux femmes, il n'était pas indifférent qu'il eût respiré l'une ou l'autre : celle dont la présence, insaisissable et récente,

se continuait encore aux détails de l'appartement, celle-là s'é-
voquait pour lui, et dans la féerie des rêves elle ne perdait point
la forme spéciale de son charme, cette essence d'elle-même par
quoi, aux yeux d'Iloeff, elle se caractérisait dans la réalité.

L'amie d'Abel suscitait le ténébreux royaume du désir : elle
était l'offrande d'une chair parfumée, l'ardeur inapaisable, l'ou-
bli de soi-même dans le vertige des étreintes; puis, grandie
par le haschich en l'imagination du rêveur, elle devenait la
fureur sanglante des luxures, le déchaînement impérial sur la
pourpre des décadences, et trônait enfin comme une reine de
Saba, dispensatrice d'un bonheur surhumain. Iloeff revivait en
elle des périodes fastueuses, racontées par une littérature qu'il
pratiquait beaucoup. Modernisant parfois ses visions, il leur
créait un cadre contemporain : en son esprit alors s'élevait une
chambre aux tentures brodées de fleurs inconnues, où régnait
une lumière sourde et basse; là, sur un lit d'ébène qui dres-
sait selon la courbe actuelle ses panneaux d'inégale hauteur, lui
apparaissait, non pas nue, mais déshabillée, la créature de son
hallucination; découvrant ses épaules et ses bras elle frémissait,
les yeux vers lui, et par elle il connaissait toutes les morphines
du plaisir, l'infini artificiel de son époque fatiguée.

Les jours où l'autre jeune femme donnait au Serbe le thème
de ses divagations, il sentait en lui la tendresse jaillir, comme
une source rafraîchissante. Car celle-ci, dédaigneuse des fards,
lui avait en une fois révélé tout son trésor. Il la voyait dégra-
fant sa robe avec des gestes simples, sûre d'elle-même et de
son calme pouvoir. Autant que son corps franc et rythmique,
il savourait les richesses miséricordieuses de son âme; il se
l'imaginait l'inaltérable compagne de la vie, la consolatrice
charmante qui sait un baume pour chaque douleur. Elle prê-
tait moins peut-être à l'évocation plastique ; mais pour le has-
chichin s'amplifiant elle aussi, voici qu'elle éveillait des réso-
nances profondes et délicieuses : c'était comme une mère plus
parfaite, amollissant à la chaleur de son amour l'inflexible du-
reté des choses. Autour d'elle se renouvelaient, émergeant des
brumes lointaines de la mémoire, toutes les sensations atten-
dries qu'avait eues Iloeff, dès son enfance oubliée. Cette maî-
tresse, harmonieuse en sa chair, ne remuait pas les cruels bas-
fonds masculins, mais d'elle s'épandait la douceur immense des
beaux soirs, l'éternelle joie d'être deux sur la terrasse fleurie

Jamais ne se confondirent ces inconnnes dans le cerveau trouble d'Iloeff, parce que chacune répondait à une réalité différente : l'une et l'autre symbolisait un ensemble d'émotions obscures qui fermentaient au fond de lui, brûlant appel des jouissances, ou regret d'une tendre félicité. Ainsi naissait l'exaltation primitive que le délire du haschich prolongeait, sans la dévier.

A cause de cela, il ne pouvait point rêver parfaitement si aucune d'elles n'était venue; en vain l'avait-il tenté, voulant par là multiplier ses fantômes à loisir ; mais accoutumée dès l'origine à ce stimulant précis, son imagination demeurait impuissante s'il lui manquait, et le paradis tournait au malaise. Iloeff, bientôt résigné, n'eut donc pas d'autres jours que ceux de ses hôtes, et de la sorte il attendit les rendez-vous, impatient et quelquefois déçu, comme un amant plus corporel.

Ce fut, près d'une année, son existence. Mais il arriva que Claude reçut de son père l'emploi profitable qu'il avait annoncé. Joyeux d'installer enfin un logis pour lui-même, il remercia le Serbe et n'usa plus de sa complaisance. Iloeff perdait la moitié de son bonheur. Seulement, comme il avait toujours prévu cette disparition de l'amante fraternelle, sa tristesse fut atténuée. Au reste il pleura les pénétrantes sympathies et la chère union qu'il ne connaîtrait plus, il éprouva l'angoisse humaine à voir closes les portes du passé, il aperçut précaires et misérables nos états successifs ; puis vint la guérison commune, car il n'était pas déshérité entièrement. Et les forces laissées libres dans son cœur se concentrèrent en sourdine, par une trahison lente, sur l'autre amour qui lui restait.

III

Toute sa vie en fut possédée. Bien qu'il dût encore au haschich ses émotions culminantes et précises, la fièvre se perpétua au long des jours comme une trame ininterrompue. Les lendemains, son ébranlement atteignait aux larmes. Il subissait après sur sa poitrine l'oppression des amoureux dépareillés par une absence brève. A force d'en infuser en lui la pensée, il devint le maniaque de cette femme qu'il ne connaissait pas. Elle lui manquait, même s'il oubliait d'y songer. Parfois c'étaient vers elle des adorations subites où il croyait sentir fon-

dre son cœur, élancements désordonnés, brusques à naître et à mourir. Mais son état ordinaire fut d'accepter en elle un point de vue auquel soumettre ses impressions et ses voulcirs. Il la mêlait, suivant un mode connu, à l'aspect des choses. Il vivait auprès d'elle. Et de l'illusion ne résultait point une peine. Cette présence indécise, à toutes les heures, comme d'une qu'on attend bientôt, lui était nécessaire et douce. Elle seule, accaparant son âme, créait aujourd'hui l'inquiétude, élément naturel d'Iloeff, et représentait de la sorte non plus au juste son bonheur, mais sa propre raison d'être.

Or Abel, un matin, lui annonça que, pour des motifs simples et rigides, son amie devait partir, loin, à l'Occident. La séparation serait sans retour. Auparavant ils reverraient une fois c refuge de leurs baisers, afin de s'y donner l'adieu.

Iloeff eut un désespoir sans larmes. La veille, détournan son regard de l'avenir, il n'aurait pas envisagé la trahison d ses chimères. A présent elle se manifestait et il l'aperçu comme une fatalité naturelle, semblable à la mort. Car l'illusion ne lui vint même pas que la puissance du haschich sur vivrait à la réalité défunte. Il savait le jeu de son cerveau e qu'il était incapable désormais de rêver la maîtresse imaginaire : l'évocation tentée avorterait sans faute, asservie, pa une définitive liaison d'idées, au souvenir de ce pitoyabl départ. De voir sa passion victime ainsi du cours des chose ne le révoltait point à l'égard des astres, mais il perdait là l principe de son individu, et si exclusif qu'en ce trépas d'amour il entrevit une fin de lui-même.

Cet appétit de mourir se fortifia d'un attrait décisif, quan le Serbe se fut promis, pour l'heure dernière, la perfection d la volupté sensuelle. Au milieu de son hallucination volontaire il se tuerait, soucieux de passer sans déchéance du bonheur à la tombe. Un tel dessein le réjouissait étrangement. I se plut à y reconnaître l'épanouissement et le symbole de s vie : ne l'avait-il pas concentrée sur ces amours des autres en sorte qu'elle dût avec eux s'animer d'abord, puis s'éteindre? Et l'acte qu'il méditait ne serait point d'un malheureu désemparé, mais un effet prévu dans la calme succession de causes, ainsi que se fait l'ombre noire derrière la fuite d soleil.

Il utilisa ce qu'il savait de la chimie, et moyennant plu

sieurs stations, seul, entre ses cornues, il obtint vite la drogue foudroyante qu'il s'était proposée.

Lorsque arriva le jour dit pour l'entrevue finale des amants, Iloeff, ayant pris le haschich coutumier, monta se cacher dans son coin obscur. Il ne pouvait manquer de se rappeler quelle avait été sa première attente, des mois avant, alors qu'il pensait en demeurer à une curiosité anodine. Et son âme sans logique s'étonnait d'une pareille différence entre le Serbe d'autrefois, presque malicieux d'indiscrétion, et celui-ci, qui se préparait à mourir, pour quelques ombres passées devant ses yeux.

Abel sortit seul. — Peut-être avaient-ils voulu ainsi que l'image suprême qu'ils garderaient l'un de l'autre apparût à leur mémoire dans ce décor de leurs amours. — Baissant la tête et d'un pas désolé, il commença de descendre les marches.

Ah, le sang d'Iloeff, alors, comme il prit son galop le long des veines! Elle restait donc, prolongeant son passage en faveur de lui sans doute, la fée souveraine venue du monde pour habiter son esprit et le lui ravir. A peine quelques pas le séparaient de sa forme vivante. Non qu'il eût une tentation de l'approcher plus matériellement, de la voir en face et au besoin de lui parler. Mais la pensée que c'était là du possible lui donnait l'exaltation qui fut chez lui toujours intense au delà de toutes, celle qui s'appuie d'un côté sur le réel. Il semblait que ces passagères minutes de répit le fissent jouir d'une possession plus solitaire et plus complète, et son délire augmentait encore par la sous-conscience qu'il allait bientôt mourir.

La jeune femme parut. Sa robe, autant qu'aux autres jours, propageait une contagion voluptueuse et subtile que le Serbe préférait à ce que lui eussent offert des vulgarités palpables. Il se la figura frémissante et non pas domptée. Cet amant dont elle s'arrachait, mortifiée en vérité dans les ardeurs de son corps, que pouvait-il être cependant qu'un épisode au milieu de l'amour perpétuel pour quoi elle était née ? Maintenant elle partait en larmes, continuant son chemin profond de plaisir et de douleur, et voici qu'il ne resta plus d'elle que son insolent parfum.

Iloeff, retourné à son logis, disposa sans hâte les éléments de son dernier bonheur. Il sentit qu'au fond de son cerveau

un tumulte de souvenirs et d'évocations se pressaient, à c regard final jeté sur son univers, et il n'eut besoin d'aucu effort pour parvenir à l'état léthargique où la nuit fait s'agite les fantômes qu'il recherchait. Tout de suite à la magnificenc de son rêve se mêlèrent les voiles sublimes de la mort. Devan lui se dressa l'amante, belle comme jamais, parce que l'har monie ineffable de son attitude révélait une atmosphère qu n'était pas terrestre. Elle avançait, blanche et sans parure apportant au bord de la tombe les fruits éclatants d'une vi supérieure. Ces promesses qui émanaient d'elle s'imposèren si bien à Iloeff qu'il voulut la vision plus précise. A ce mo ment un retour inexpliqué le transporta dans sa maison d Serbie, où jamais avant le haschich ne l'avait amené : c'éta la chambre haute où il dormait enfant, et bien qu'elle se pro duisît à ses yeux avec l'inexactitude des songes, il la recon naissait à coup sûr, puisqu'il avait l'assurance d'y êtr Indifférente au cadre, la merveilleuse femme poursuivit cet offrande d'elle-même, et les tendresses qu'il s'imaginait e obtenir ne furent pas uniquement spirituelles. Mais par u illogisme apparent les matérialités de la chair dont il s détournait avec dégoût dans l'action véritable, il ne leur tro vait rien ici qui fût laid ni impur. Durant une heure, où vécut un long temps, se développèrent à son gré, suivant u progression de hardiesse, des simulacres qui ne cessèrent p d'être eurythmiques, et l'accompagnement grave de la prochaine rehaussait les accords de la luxure. Ainsi l'amo reuse dévoila des trésors qu'il n'avait pas soupçonnés, elle d la saveur de l'infini périssable. A ce point où la sensibilité multiplie, il aperçut en elle toutes les amantes qui sont mort et il jouissait à la fois de ces minutes extraordinaires et souffrait de les savoir sans durée. Le rêve s'achevait dans ce direction, car les images se précipitèrent jusqu'à l'instant le thème mortel, enfin définitif, l'emporta.

Lucide alors dans sa folie et souriant d'une allégre bizarre, Iloeff se leva et prit sur la table une éprouvette c mique où il avait versé le poison. Puis il revint s'étendre. Et les hallucinations recommençaient pour accomplir ce union miraculeuse de la fantasmagorie et du réel. Assou par sa tempête intérieure, le jeune homme but. Et la s n'appartient pas à ce monde.

MAURICE MARLI.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Les Lettres françaises et la concurrence des morts. — La plupart des écrivains ont reçu récemment une étrange circulaire. Elle rapportait et elle vantait le texte d'une proposition de loi déposée par M. Ajam, député. Ce texte est prodigieux. Le voici, tout d'abord :

« Article premier. — A partir du 1er janvier 1908, toutes les éditions nouvelles d'auteurs tombées dans le domaine public par application de la loi du 14 juillet 1866 seront frappées d'un droit de *dix pour cent* au profit du Trésor public;

« Art. 2. — Le paiement de ce droit, qui sera proportionnel à la valeur de l'ouvrage broché, sera effectué par l'apposition d'un timbre mobile placé sur la couverture de chaque volume mis en vente ;

« Art. 3. — Ce droit sera applicable aux traductions d'auteurs étrangers, à moins de conventions diplomatiques contraires;

« Art. 4. — Toute contravention aux dispositions des précédents articles sera punie des peines prévues par les lois fiscales concernant le timbre. »

Qu'est-ce que ce M. Ajam? Que fait-il dans le privé ? Est-il apothicaire, avocat ou cordonnier? Je l'ignore. Sa gloire n'est point parvenue jusqu'à moi. En tout cas, il me semble un assez bon représentant du génie parlementaire. Complètement ignorant des conditions complexes et délicates du commerce des livres, il légifère sur ce commerce même. Il sera peut-être demain rapporteur d'une question d'hygiène publique ou de navigation sous-marine, et il la traitera avec la même incompétence souriante et satisfaite. Je pardonne donc à M. Ajam, qui fait son métier. Il paraît d'ailleurs que sa proposition de loi, dont il est incapable et insoucieux de mesurer la portée, lui a été suggérée sinon dictée. Elle serait sortie, tout armée de ses dix pour cent, du cerveau même du *Petit Journal*, cerveau éminemment littéraire. D'autres l'attribuent à la Société des gens de lettres, célèbre société de secours mutuels. Rendons M. Ajam à la buvette ou à la commission des sucres ; il ne sera plus jamais parlé de lui.

Voici maintenant l'essentiel de la circulaire. Si elle émanait de l'initiative parlementaire (comme ils disent), si elle était le produit des mouvements atomiques de la matière grise du *Petit Journal*, si

elle avait été élaborée par les Ponson du Terrail de l'illustre compa-gnie mutualiste, elle serait négligeable. Mais elle nous vient d'ur milieu où l'on a précisément la prétention de s'ériger en censeur de lettres françaises et de les protéger tout en les vitupérant. Cela lu donne une valeur : « Nous vous demandons de vouloir bien accorde à cette proposition de loi l'appui de votre nom. Il est bon que le écrivains montrent qu'ils ont conscience de leurs intérêts, qui son les intérêts de la littérature elle-même. Insister sur l'importanc morale d'une telle manifestation serait superflu. Ce qui importe, c'es de lutter avec méthode pour lutter avec efficacité contre cette « con-currence des morts », aussi nuisible aux littérateurs vivants qu'ell est favorable aux éditeurs. Ce qui importe particulièrement, c'est d hâter la solution qui doit nécessairement intervenir, etc. »

On s'est déjà occupé dans la presse quotidienne et de cette propo-sition de loi et de cette circulaire. M. Paul Souday, dans *l'Eclair*, e surtout M. Emile Faguet, dans *le Gaulois*, ont dit d'excellente choses, en montrant tout ce qu'il y aurait d'inutile, d'injurieux e même de néfaste dans ces dix pour cent sous lesquels, comme sou un éteignoir, on voudrait étouffer la flamme de la pensée française Moi-même, je n'ai pas dissimulé à M. Ajam et à ses souffleurs qu leur projet équivaudrait, à mon avis, à la défense pure et simple d réimprimer les livres tombés dans le domaine public. Mais il fau d'abord entrer dans quelques détails sur le fonctionnement d'un librairie.

M. Ajam, comme tout le monde, comme les auteurs eux-mêmes les premiers, croit qu'un livre sorti de chez l'éditeur est un livr vendu. Un livre sorti est un livre mis en vente, voilà tout. Il y a de livres qu'on a vus partout pendant trois semaines, et qui rentrent u à un au bercail bien tranquillement. C'est un cas extrême. C'en e un aussi que, pendant une année et plus, l'éditeur ait peine à suffi aux demandes, que les éditions s'envolent sans esprit de retou Donnons un exemple moyen et qui représentera assez exactement destinée d'une œuvre ancienne, à demi oubliée, et que l'on redonn au public. Pour en vendre un exemplaire ou, selon les cas les plu favorables, deux exemplaires, il en faut mettre en vente trois exem-plaires. L'impôt proposé par M. Ajam n'est donc pas de dix pou cent, mais d'une quotité qui varie entre vingt-cinq et trente-tro pour cent. Il faut encore noter que les rentrées, en librairie, so très lentes, espacées sur douze et dix-huit mois, tandis que l'imp sera immédiat, préalable à toute mise en vente. Le petit édite débutant, s'il n'a pas sept cents francs à verser tout d'abord à l'Eta est ruiné, car on s'arrange avec un imprimeur, un marchand de p pier, un auteur même ; on ne s'arrange pas avec le fisc. Mais il n a pas à prévoir d'issues aussi tragiques. Grands, petits et moyen

les éditeurs s'abstiendront et la littérature ancienne sera lue dans les bibliothèques, comme on fait aujourd'hui des manuscrits ou des éditions rares.

J'ai le bonheur d'avoir une intelligence concrète. Quand on me parle d'un impôt de dix pour cent, je ne comprends que si j'en ai pu faire l'application sur le vif. Je pense que la librairie Garnier, après avoir fait réimprimer les œuvres complètes de Voltaire en cinquante-deux volumes à sept francs, et rémunéré convenablement le savant M. Louis Moland, doit, avant de mettre ce papier en vente, verser à l'Etat la somme de *soixante-douze mille francs* Voilà qui s'appellerait encourager la culture des lettres françaises et les grands travaux d'érudition. Je pense aussi à la courageuse petite Bibliothèque nationale, qui a rendu tant de services, avec ses volumes à cinq sous, aux jeunes gens studieux et pauvres. Elle publie les œuvres choisies du même Voltaire en vingt volumes et je suppute que, pour espérer de couvrir ses frais initiaux, elle est obligée de tirer environ à dix mille exemplaires. Le chiffre est fort modéré. Au moment donc qu'elle met en vente cet humble Voltaire, ce Voltaire des pauvres, l'Etat français lui réclame *cinq mille francs*. MM. Ajam et Ernest-Charles sont décidément des bienfaiteurs de l'humanité et de parfaits démocrates. Je n'ai que dix ou quinze sous par semaine à dépenser en livres, et ces protecteurs des belles lettres me défendent Voltaire, car il est bien évident que, devant cette démence fiscale, la Bibliothèque Nationale met la clef sous la porte et laisse le *Petit Journal* abreuver les foules de ses fructueux feuilletons. M. Ajam, à qui nous faisons des rentes, nous dira que dix pour cent sur cinq sous, c'est une vétille et que, si l'on paie cinq sous ces petits tomes on les paiera six tout aussi bien. Cela n'est pas sûr, mais ce qui l'est, c'est que cette Bibliothèque, si l'impôt rêvé eût fonctionné à ses débuts, aurait déjà payé à l'Etat — pour assurer une retraite de douze cents francs à M. Marcel Prévost et à ses congénères — quelque chose comme quatre-vingt mille francs. Une vétille, dira M. Ajam : le huitième du capital nécessaire à l'entretien de mon génie parlementaire.

L'article 3, qui vise les traductions, est énorme. A ce degré, l'ignorance est scandaleuse. MM. Ajam et Ernest-Charles s'imaginent vraisemblablement que les traductions se font toutes seules et que l'éditeur, qui les publie, n'a qu'à se baisser pour les cueillir. Qu'ils soient détrompés ! Les traductions sont payées : à forfait, si l'ouvrage est dans le domaine international, ou si elles sont commandées par l'éditeur acquéreur préalable des droits ; sous forme de droits d'auteur, si c'est le traducteur qui se présente, soit muni des autorisations, soit, l'ouvrage étant dans le domaine, bien décidé à ne point vendre ferme. Il arrive donc souvent que l'éditeur se trouve en face

d'un traducteur qui veut être considéré ou du moins traité comme un auteur original. Dans ces conditions, qui sont celles où a été fai notre Nietzsche, par exemple, l'édition d'une œuvre traduite est plus onéreuse qu'une édition d'œuvres originales, puisqu'elle est grevée à l'origine, de l'acquisition des droits. Que ce M. Ajam est donc comique! Il nous demande qu'après avoir acquis la propriété allemande (en France) des œuvres de Nietzsche, qu'après avoir traité comme auteur, avec l'excellent traducteur, nous versions à l'Etat un petit supplément de dix pour cent! M. Ajam veut rire : s'il avait été question de cela, le Nietzsche français n'aurait pas vu le jour ; le *Mercure* aurait probablement résisté à la tentation, lui et d'autres, de verser à l'Etat quatorze ou quinze mille francs — en sus des droits usuels — pour avoir le droit de faire parler Zarathoustra. S'il y avait cédé, d'ailleurs, et s'il avait mené du même train l'ensemble de ses affaires, il serait promptement descendu vers le noir Erèbe.

Notons d'ailleurs que cet article 3 est obscur. On ne sait si M. Ajam prohibe toutes les traductions (ce qui serait d'un protectionnisme logique) ou seulement celles qui ne sont plus protégées par les traités. C'est pourquoi j'ai examiné les deux hypothèses. Dans la première, les éminents promoteurs suppriment à la fois l'Homère de Leconte de Lisle, le Shakespeare de François Victor Hugo et les Nietzsche et les Kipling ; dans la seconde, ils ne suppriment qu'Homère et que Shakespeare.

Ces exemples, que j'ai tenu à donner avec un certain détail, feront comprendre comment la loi de MM. Ajam et Ernest-Charles est une loi prohibitive. Encore n'ai-je parlé que d'auteurs célèbres et dont la clientèle se renouvelle sans cesse. Si l'on tombait aux auteurs du second ordre — ou jugés tels par les professeurs et le public — à ceux qui ne sont que curieux, à ceux qui ne sont pas absolument indispensables à une éducation ordinaire, la démonstration serait encore plus frappante. Nous ne voyons pas l'éditeur Sansot, après avoir payé le travail de M. van Bever, verser à l'Etat quatre ou cinq cents francs pour avoir le droit de mettre en vente la *Musette* du sieur Dalibray, poèle burlesque du temps de Louis XIII. Quoi ! la Société des Anciens Textes va payer un impôt formidable parce qu'elle a eu l'audace de publier en dix volumes les œuvres complètes d'Eustache Deschamps !

Cependant, il faut achever de sonder la cervelle des Ajam. De même que les Ajam s'imaginent que les traductions se font toutes seules, ils croient que pour, réimprimer un auteur ancien, il n'y a qu'à envoyer le texte à l'imprimeur et qu'en six semaines le volume revient tout fait. Mais que ne s'imaginent pas les Ajam dans leur ignorance ? Les Ajam s'imaginent des choses dont nous n'avons aucune idée. Ils s'imaginent que la librairie « des morts », c'est une quinzaine

de romanciers célèbres. Vont-ils même jusqu'à quinze, et que citeraient-ils des morts abhorrés, après Balzac, Dumas, Sand, Sue, Hugo et Musset ? La librairie est plus compliquée que cela : il y a quatorze cents noms dans le catalogue Firmin-Didot, dont plus de la moitié sont des noms de morts. Ah! oui, elle est terrible, la concurrence des morts, terrible pour les clients des Ajam. Pour nous, pour moi, en particulier, elle est douce. Concurrence? Pour moi, c'est émulation. C'est avec les morts, je l'avoue, que j'aime le plus à me battre et à me débattre. Je désire qu'on lise Voltaire, afin qu'il y ait encore des gens capables de juger si j'en ai approché quelquefois. Cela me flatterait beaucoup. Je désire qu'on lise tout ce qu'il y a de beau, de spirituel, de curieux, de touchant, de rare, de profond. C'est à la suite de ceux que proscrivent MM. Ajam et Ernest-Charles que je prétends marcher. Je veux une ligne dans les tomes où l'on parle du génie français. Je trouve cela aussi glorieux que plusieurs colonnes de chiffres dans les registres de la Société mutuelle des gens de lettres. Tous les goûts sont dans la nature.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

André Mary : *Les Profondeurs de la Forêt*, Sansot, 3.50. — Emile Morel : *Les Gueules noires*, Sansot, 3.50. — Louis de Chauvigny : *Les Souliers des morts*, Sansot, 3.50. — Paul Reboux : *Le Phare*, Ollendorff, 3.50. — J.-H. Rosny : *Contre le sort*, Louis Michaud, 3.50. — François de Nion ; *Les Tragiques travestis*, Louis Michaud, 3.50. — Aimé Giron et Albert Tozza : *La Bête de Luxure*, Ambert, 3.50. — Ed. de Préjac : *Sous le soleil d'Athènes*, Louis Michaud, 3.50. — Pascal Forthuny : *Amours d'Allemagne*, Pierre Douville, 3.50. — Claude Lemaître : *Les Fantoches*, Flammarion, 3.50 — Brada : *Malgré l'amour*, Plon, 3.50. — Alexis Noël : *Le Loup dans la bergerie*, Plon, 3.50.— Henri Davignon : *Croquis de jeunes filles*, Plon, 3.50. — Pierre Valdagne : *Les Femmes charmantes*, Pierre Douville, 3.50. — Remy Saint-Maurice : *Les Ressuscitées*, Lemerre, 3.50.— Paul Besnard : *La Pierre de jade*, Bibliothèque indépendante, 1.50. — Jérôme et Jean Tharaud : *La Ville et les Champs*, Edouard Pelletan, 3.50.

Les Profondeurs de la Forêt, par André Mary. Ceux qui parlent bien de la nature ne sont pas des simples d'esprit. Ils ont, généralement, fait le tour des difficultés humaines et ils reviennent à leur point de départ, le cœur meurtri tout ouvert, par les trous de ses blessures, aux pénétrations des sensibilités rurales. En revanche, ceux qui naissent et meurent dans les campagnes, les simples d'esprit, n'ont pas le sentiment des comparaisons, ne peuvent guère imaginer le mieux ennemi de la douce médiocrité, le désir irrésistible de l'inconnu, meurtrier de l'honnête possible et cependant toujours fertile en précieuses découvertes. C'est pourquoi les jeunes écrivains ne savent pas aimer la nature ou la magnifient par des procédés insupportables. Nous possédons, actuellement, quelques chantres mondains de la ruralité qui suffiraient par leurs outrances à en dégoûter les plus intrépides admirateurs. Je ne veux point les nommer pour

leur faire une inutile réclame, car leurs noms sont déjà présents à toutes les mémoires, mais je sais des gens qui n'osent plus respirer des fleurs devant eux, tellement ils ont peur des complications d'analyses! « Les lois du langage obligent l'homme simple à faire de la poésie sans s'en douter », déclare modestement l'auteur des *Profondeurs de la Forêt!* Je dis modestement parce que j'espère qu'il parle pour lui dans ces lignes. Je le voudrais à la fois jeune, simple et faisant de la poésie sans trop s'étudier à en faire. Si nous nous en doutons, nous, les lecteurs, cela suffit. Voici donc un jeune poète qui entreprend cette œuvre héroïque de nous intéresser à la vie des bois. Il a eu la force d'abandonner l'école du *nombrilisme* pour regarder ailleurs. Je ne lui reprocherai que cette naïveté d'avoir cru que l'idylle demeurait nécessaire aux fructueuses contemplations. Les petites femmes gâtent les perspectives de la grande forêt à qui aime l'air pur, mais je ne lui chercherai pas chicane pour si peu. Marcelle ne dit rien ou presque rien. Elle est là comme un miroir afin de renvoyer des images dans un sens plus mystérieux, de leur créer une atmosphère de symbole. Lorsqu'un peintre commence à être mécontent d'un contour, il lui tourne le dos, le regarde au fond d'une glace et lui retrouve toute la grâce qu'il lui avait d'abord rêvée. Cette duperie n'a jamais trompé personne en dehors de la cérébralité du travailleur, elle est l'illusion nécessaire qui lui permet de passer à d'autres exercices : « Mon amour, en ce moment, va plus loin que toi... Il me semble que ma vie individuelle s'efface. Mon âme devient l'âme de la planète dont je ne suis qu'un organe ; ce que je crois mon rêve est le rêve de la terre, ses souvenirs et ses espoirs. Je lis dans ma mémoire, non seulement les événements de mon enfance et de ma jeunesse, mais le passé tout entier de l'Univers infini. » Il faut donc tolérer la petite Marcelle à l'amoureux des *Profondeurs de la forêt*. De tous temps l'amour humain a dû chercher du renfort dans l'infini pour ce que le fini est certainement trop court. Le style d'André Mary est souple, aisé, tendre sans mièvrerie, soigné sans prétention. Celui-là aimerait vraiment la nature que ça ne m'étonnerait pas, et il faut lui faire fête. Nous avons jusqu'ici trop admiré l'artifice dans l'art et il serait temps d'encourager les retours à la nature naturelle, celle qu'on s'efforce de reproduire par la fraîcheur du sentiment plus encore que par la nouveauté de l'épithète.

Les Gueules noires, par Emile Morel. Produire un ouvrage de luxe avec l'étude des pires misères sociales, un beau livre (qu'on dirait d'étrennes) avec la noirceur du charbon, ce n'est pas là, pour un auteur et un éditeur, une banale aventure. M. Paul Adam nous en avertit en une chaleureuse préface et M. Steinlen, tantôt avec du sang, tantôt avec de la suie, nous en souligne les traits principaux. Après les désastres de Courrières, rien ne peut nous rester indifférent

le ce qui concerne la mine et les mineurs. Je crois même que nous ne levons plus juger très sainement ce qui convient ou ne convient plus ux dites Gueules noires : « Car si les meneurs de syndicats s'assimient à demi les thèses du collectivisme, l'énorme masse de leurs comnettants n'y comprend goutte. » L'énorme masse des théoriciens non lus. En attendant, nous pouvons suivre, dans leur douloureuse descente aux enfers, les pauvres damnés du pic et louer l'auteur, l'illusrateur et l'éditeur d'avoir mis leurs talents au service d'une noble ause.

Les Souliers des morts, par Louis de Chauvigny. Ce sont les égarés, des dévoyés, qui marchent pieds nus, en s'écorchant ux cailloux du chemin. S'ils avaient résolument chaussé les souliers le leurs ancêtres, ils feraient moins timides figures. Monestrol, le acobin qui redoute le jugement de Dieu parce qu'il ne fut pas légaement uni à sa maîtresse, et le Courtangis, aristocrate qui se sent les instincts de meunier socialiste, me paraissent plus malades que raiment dignes. Les souliers des morts leur sont trop étroits, parce u'ils ont les pieds plus grands que leur orgueil, et ce n'est jamais n signe de race que d'avoir les pieds plus grands que son père. Maintenant, leurs tergiversations et leurs rêveries humanitaires sont lécrites avec un habile talent, lequel masque très bien le peu de conistance de leur nature.

Le Phare, par Paul Reboux. Est-il arrivé tant de choses à un eul phare? C'est effrayant, cette succession de drames dans ce kaléïoscope où les hommes n'ont plus que la valeur d'un moucheron sous abat-jour de la lampe. Le Roc'h an Diaoul (rocher du Diable) dévore l'abord ses propres constructeurs, puis rend ses gardiens tour à tour ous, criminels, ou lâches. La solitude, mauvaise conseillère des failes, complique tous ces personnages simples au point de les changer uelquefois en hommes de lettres, ce qui est bien la pire des situaion pour des gens de mœurs naïves. J'aime l'anecdote du nid d'hiondelles et la mort du papillon. Ces deux pages charmantes vous eposent des drames noirs, mais d'ailleurs très vraisemblables, du ébut.

Contre le sort, par J.-H. Rosny. Ce n'est point un roman fémiiste, puisque l'héroïne de l'histoire ne peut pas se passer du secours 'un homme. (Probablement que l'ironie féministe était de le aire comprendre.) Colette Mourlannes est une jeune veuve élevée omme le sont les personnes dites du monde, c'est-à-dire une bonne etite bourgeoise, honnête, ayant dans le sang une répulsion natuelle pour tout ce qui n'est pas légitime. Elle est donc incapable de aire sa vie elle-même, sans un associé légitime, et, celui-ci défunt, lle lui cherche d'instinct un successeur, un homme moins laid, noins brutal, et elle trouvera l'amant qu'elle n'aura pas le courage

d'accepter sans fortune pour le seul plaisir d'être heureuse. Après c
courageux efforts vers un gagne-pain dérisoire, elle retombera sou
le joug institué depuis que le monde est monde pour celles qui n'on
d'autres soucis que le pain quotidien. Colette a l'excuse de ses deu
enfants à nourrir, mais au nom de la race féminine tout entière il va
mieux jeter ses deux filles à l'eau que d'accepter pour elle et pour s
le maître déplaisant. Les femmes ne seront réellement émancipé
que lorsqu'elles sauront pratiquer l'amour honnêtement avant c
pratiquer l'honnêteté sans amour. Colette Mourlannes n'est pas un
femme, du reste, elle n'est qu'un préjugé. Tant pis pour les préj
gés, ces vertus domestiques.

Les Tragiques travestis, par François de Nion. Elégа
roman d'aventures. Aurore de Moncontour, espèce de chevaliè
d'Eon, s'éprend, pour son malheur, d'un jeune gentilhomme beaucou
plus habile aux jeux de l'amour qu'à ceux de la guerre. Après avo
soulevé la Bretagne et soutenu des sièges, la belle Aurore ne pe
soutenir la vue d'une infidélité de son chevalier et se sacrifie, perda
à la fois sa cause et le goût de la révolte. Elle meurt au lieu et pla
de son amoureux, qui revient trop tard pour la délivrer. Une préfa
nous avertit que ce roman n'a rien d'historique, mais il est quan
même de l'histoire par le tour soigné de sa langue et la grâce un p
faisandée, le ton régence, de ses anecdotes.

La Bête de luxure, par Aimé Giron et Albert Tozza. La sa
glante orgie de Gilles de Rais décrite avec un luxe de détail qui
déjà toute la luxure. En lisant ce livre après le Gilles de Rais
Huysmans, on n'a pas trop de déceptions, ce qui est le meilleur élo
à en faire.

Sous le soleil d'Athènes, par Ed. de Préjac. La fille p
destinée l'emporte d'abord sur Laïs, puis Laïs l'emporte sur Erynn
Le guerrier Kônon, parjure malgré lui, est obligé d'abandonner
fiancée devenue prêtresse malgré elle. Mais le soleil d'Athènes
toujours glorieux : « D'où une œuvre d'un relief puissant, d'un acce
toujours frappant juste et — chose plus rare — d'une érudition c
sait s'envelopper de poésie comme les élégantes Syracusaines do
parle Théocrite, qui vêtaient leurs formes sculpturales d'un léger vo
de Byssus », nous déclare Jean Bertheroy dans la préface.

Amours d'Allemagne, par Pascal Forthuny. Il paraît que
jeunes Allemandes — intruites, mais chastes — ont la coutume
porter une cotte de mailles sous leur costume de voyage. Ça doit ê
encore une invention du Kaiser, à moins que ce ne soit plutôt le
symbole de cette muraille d'acier qui s'élève entre les deux p
ennemis, malgré toutes leurs tentatives amicales.

Les Fantoches, par Claude Lemaître. Un pauvre garçon
dans une ferme veut absolument sauter de la basse-cour à la co

Il se fait le fantoche d'une petite femme du monde légère et cruellement vertueuse, puis il reconnaît son impuissance, lève les yeux moins haut, accepte le sort d'un bon fermier, et l'amour d'une jolie fermière. Les détails de basse-cour sont charmants. Il y a tout un chapitre sur les poules qui est bien le meilleur du livre.

Malgré l'amour, par Brada. Il y a, en amour, des malentendus qui ne peuvent s'admettre que si on ne s'aime pas. Pourquoi cette espèce de vertige de part et d'autre ? L'un est l'esclave de sa famille et l'autre a tellement peur de la famille qu'il n'ose pas déclarer sa nouvelle qualité maternelle. Il est certain que, sans toutes ses complications..., la vie serait impossible puisqu'on ne ferait plus de roman.

Le Loup dans la bergerie, par Alexis Noël. A faire une cour si respectueuse aux actrices, ce jeune gens-de-lettres est devenu un peu acteur lui-même et se joue la comédie du beau ténébreux. Au fond, les brebis qu'il rencontre ne demandent qu'à se laisser manger... le plus légitimement du monde.

Croquis de jeunes filles, par Henri Davignon. Une jeune fille qui épouse un monsieur par simple snobisme, ce n'est ni une jeune fille ni une femme, mais une cocotte quelconque. Quand voudra-t-on s'apercevoir dans les lettres, sinon dans la vie, que la jeune fille n'est pas plus excusable qu'une autre créature ? Le titre ne fait rien au sexe et le sexe est défini dès la naissance, je suppose.

Les Femmes charmantes, par Pierre Valdagne. Femme vie parisienne, femme de papier de soie, éternelle abat-jour fanfreluché qui empêche la clarté crue de se produire. D'ailleurs, les clartés crues, ça tuerait un Parisien de boudoir. Il n'en faut pas. Laissons vivre le petit Parisien de papier déjà mâché.

Les Ressuscitées, par Remy Saint-Maurice. Lorsqu'on viendra vous prouver que votre femme a besoin de subir une opération chirurgicale, répondez que vous préférez la voir morte, car, en effet, les transformations physiologiques amenées par les lésions internes sont vraiment plus redoutables que le total anéantissement de la chair de votre chair. On ne pense pas assez aux responsabilités de la guérison. Les médecins sont joyeux de vous rendre un idiot en échange d'un cadavre, et il faudrait leur faire passer le goût de cette joie-là. Espérons que ce roman éclairera la religion des maris ou des amants, fervents pourvoyeurs des charcutiers de l'Appendicite pour un tout autre motif que le dit légitime. Il est certain qu'à castrer les femmes on leur ôte l'intelligence, leur seule virilité.

La Pierre de Jade, par Paul Besnard. Le malin notaire possède un talisman qui lui montre l'envers des choses. Il tourne sa pierre de Jade contre ses habituels flatteurs, son secrétaire, sa petite amie, et celui-là le traite immédiatement de vieux roquentin, celle-ci lui

dit également des vérités fort dures à entendre, mais que tout homm de quelque bon sens est capable de se dire à lui-même durant se heures d'examen de conscience. Le malin notaire se tue — dernièr malice — en léguant son fameux talisman à son secrétaire. Moral en action.

La Ville et les Champs, par Jérôme et Jean Tharaud. Dan une préface où il est parlé de la guerre de 1870, on nous appren que la nouvelle n'est point ce qu'un vain peuple d'écrivains pense et en exemple ou en pensum, je n'ose choisir, on nous redonne un fait divers de l'époque néfaste que nous avons déjà lu. J'admire et j'a admiré *les Hobereaux* en leurs temps. Je ne vais pas y revenir. A paraî tre prochainement : *la Force de la bêtise*. En préparation : *le Tapi d'Asie* et *les Miracles de Notre-Dame*. Tout ça en in-16 carré, su beau papier. Pourquoi diable nous promettre tant ? On sait bien qu vous êtes couronnés, mes chers confrères ! N'essayez donc pas de l dissimuler. Ça arrive aux meilleurs purs sang et ils n'en vont jamai plus vite, croyez-le bien !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Les Satires de Boileau commentées par lui-même, et publiées avec des note par Frédéric Lachèvre. — *Le Prince des Libertins du XVIIe siècle : Jacques Va lée Des Barreaux, sa vie et ses poésies (1599-1673)*, par Frédéric Lachèvre ; Hen Lecler. — *Théophile*, avec une notice de Remy de Gourmont, « Mercure de France »

M. Frédéric Lachèvre, qui nous a déjà donné quelques œuvre importantes sur les poètes et la poésie du XVIIe siècle (*Bibliogra phie des recueils collectifs de Poésies publiées de 1597 à 1700*) édite aujourd'hui un livre très curieux où il reproduit *le Commen taire inédit de Pierre Le Verrier, avec les corrections autogra phes de Despréaux :* **les Satires de Boileau commentée par lui-même.** Du Boileau inédit, c'est une rare trouvaille.

Le Verrier était un admirateur de Boileau, qui notait scrupuleuse ment les conversations de l'auteur des satires, ses réflexions sur se propres vers. Pour donner à son Commentaire une réelle valeu documentaire, Le Verrier le soumit à Boileau, et ce sont ces correc tions, quelquefois un peu brutales dans leur sincérité, qui consti tuent l'intérêt de cette publication. Elles nous montrent le caractèr intime de Boileau, d'une franchise exceptionnelle.

Ce commentaire de Le Verrier a encore cet autre intérêt de cons crer « définitivement l'exactitude minutieuse de Brossette » (sauf pou la date de la composition des satires, indiquée d'ailleurs par Boilea lui-même et confirmée par Le Verrier).

Mais Le Verrier conte des anecdotes qui ne sont pas dans Bro sette, celle, par exemple, des sermons de l'Abbé Cassagne, où, pou vérifier l'exactitude des vers de Boileau :

Moy, je ne conterai ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin,

« tant de gens se mirent en tête d'aller voir si son auditoire était bien rempli, que, ce jour-là, il y eut beaucoup de monde ».

Le Verrier explique naïvement que, « pour trouver les noms de ceux qu'il a cités dans ses premiers ouvrages, il (Boileau) ne faisait qu'ouvrir ces recueils de vers qu'imprimait autrefois de Sercy [et là il trouvait à coup sûr des noms propres à rimer et des vers dignes de satire]. Passage que Boileau a corrigé ainsi : « *et il sacrifioit à la satire ceux qui avoient le malheur de lui plaire, car il ne croioit pas leur faire grand tort par ses vers qu'il n'avoit pas dessein de donner au public et qu'il ne pensoit pas que les Hommes dussent regarder.* » Ce qui paraît surtout vrai, c'est que beaucoup de petits poètes n'entrèrent d'abord dans les satires que pour les besoins de la rime. Boileau lui-même, dans une note de ce commentaire, reconnaît que l'abbé Cotin avait quelque mérite, « il a fait quelques ouvrages en prose et en vers où on ne peut pas dire qu'il n'y ait point d'esprit », et il explique que s'il avait « si fort chargé sur lui », c'est que cet abbé avait mal pris la plaisanterie, avait répondu par une satire, et, de plus, avait osé s'attaquer à Molière.

En passant, recueillons ce mot touchant de Chapelain, lisant des vers de Boileau contre lui : « ..... Il faut avouer que ce coquin-là fait de beaux vers. »

Voici l'opinion de Boileau sur son propre talent de poète. C'est écrit de sa main, d'une écriture très nette, presque droite et très lisible : « M. des Préaux ne se laisse jamais maîtriser par la rime. Il ne songe qu'à penser juste, et après cela il faict si bien que la rime s'y trouve. »

Les notes de Le Verrier confirment encore la grande admiration de Boileau pour Molière, qu'il mettait au-dessus de Corneille et de Racine, parce que, disait-il, « *des trois c'est celui qui a le plus attrapé la Nature* ». Et c'est le satirique lui-même qui note cette phrase de Molière, à propos de ces vers de sa deuxième satire :

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire
Il plaist à tout le monde et ne se sçauroit plaire
. . . .

« Voilà, disait Molière, une grande vérité, et pour moi je vous avoue que je n'ay jamais rien fait dont j'aye esté content. »

On ne lit pas sans un certain étonnement que La Fontaine, auteur des contes, « estoit indigné contre certains caractères que Molière a mis sur le théâtre ».

Il faudrait citer encore quelques notes marginales de Boileau, où il

se montre d'une sincérité brutale dans ses rectifications. Il écrit : « I faut retoucher tout cela. — Il faut retrancher toute cette remarqu où tout est un peu pesamment dit et plein d'anachronismes. » — U compliment qu'il se décoche en passant : « Ces deux vers admirable par la rime. » Puis les « retoucher » reprennent : « Cette fin est u peu mieux que le reste, mais il faut pourtant raccommoder et il fau pour cela du travail... » etc... C'est le travail d'un élève corrigé pa le Maître. On peut remarquer aussi que Le Verrier, qui a survécu Boileau, n'a pas raccommodé son commentaire. Je crois qu'il a bie fait.

Ce même commentaire fut à son tour commenté par Mathie Marais, autre admirateur de Boileau, dont M. de Lescure a publi (1863) le Journal et les Mémoires. Plus spirituel et esprit plus crit que que son ami Le Verrier, il ose s'exprimer ainsi sur certains ver du satirique : Cela « ne vaut rien du tout », et, à propos de deu rimes trop fréquentes chez Boileau : « Le naufrage et l'orage revien nent souvent quand Despréaux ne sait plus que dire (stérilité). » ne faudrait pas d'ailleurs le juger sur ces pointes. Il aimait beaucou Boileau, dont il a pieusement recueilli les entretiens, et nous a laiss de lui un jugement qui mérite d'être retenu :

Il y a plaisir à entendre cet homme-là, c'est la raison incarnée, si l'o peut parler ainsi. Au reste, c'est un homme d'une innocence des premier temps et d'une droiture de cœur admirable, doux et facile, et qu'un enfa tromperait. On ne croirait jamais que c'est là ce grand satirique...

§

Jusqu'ici on ne connaissait guère Des Barreaux que par son fameu sonnet :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,

et par ce qu'en a dit Tallemant dans ses *Historiettes*. M. Lach vre a réussi à reconstituer plus scrupuleusement sa vie réelle et retrouver une grande partie de ses poésies, qu'il publie en un livre d grand luxe : **Le Prince des libertins du XVII[e] siècle Jacques Vallée des Barreaux, sa vie et ses poésie (1599-1673).**

Sa vie est curieuse et ses vers, d'une belle perfection de forme, son parfois spirituels. Ils expriment sa douce philosophie de libertin. Li avec tous les poètes libertins de son temps, dont Théophile était l Maître, il se distinguait par un goût spécial pour les spéculatior métaphysiques. Jeu dangereux à cette époque, et, sans doute, il aura eu le même sort que son grand-oncle, pendu et brûlé le 9 févri 1574, si ses poésies avaient été imprimées en France, sous sa signa ture.

C'est ce qui explique encore pourquoi le Recueil de Conrart ne nous a conservé que dix-sept pièces de Des Barreaux. Les pièces écartées, écrit M. Lachèvre, « ont, en presque totalité, une tendance impie, elles sentent le fagot ». On se souvenait encore de l'aventure de Claude Le Petit, brûlé cinq ans auparavant pour avoir publié son B... des Muses.

Voilà la raison « pour laquelle les sonnets et certaines stances de Des Barreaux ne se lisent que dans un recueil imprimé à l'étranger avec le nom d'un libraire imaginaire : Pierre du Marteau, pseudonyme sous lequel se cachait alors Daniel Elzevier, et dans quelques rares manuscrits ».

Des Barreaux fut, selon Tallemant, le premier amant et le premier amour de Marion de Lorme. Il était d'ailleurs très beau ; Théophile, son ami, nous en a laissé le témoignage : « Il sait, écrit-il, de quelle affection respectueuse j'ai jusqu'à présent loué sa beauté de corps et d'esprit. »

On peut, grâce aux stances, élégies et sonnets qu'il composa pour son amie, reconstituer toutes les phases de cet amour. Le poète est supplanté par Cinq-Mars. Sa douleur est si grande qu'il songe à mourir « martyr de l'amour » :

> J'aymai de deux beaux yeux la lumière si pure,
> Ces beaux yeux n'eurent pas à dédain mon désir.
> Un temps je fus heureux, elle devint parjure :
> Que me reste-t-il plus à faire qu'à mourir ?

Il se consola, voyagea, prêchant l'athéisme et la vie selon la nature. Par instants, il se dédit, revient à Dieu, lorsqu'il se sent malade et craint la mort. Alors, il fait le sot, dit Tallemant, et « baise les reliques ». Mais, en bonne santé, il considère que la vie est la seule certitude, et qu'il faut en jouir pendant qu'il en est temps encore.

> Tenant plus du néant que l'on ne fait de l'estre,
> Je l'ay dit autrefois et bien moins en saison,
> Estudions-nous plus à jouir qu'à connoistre,
> Et nous servons des sens plus que de la raison.
>
> D'un sommeil éternel ma mort sera suivie,
> J'entre dans le néant quand je sors de la vie,
> O déplorable estat de ma condition !

Quels furent les rapports de Des Barreaux et de Théophile ? Les lettres de Théophile à son « ami Vallée choisi entre tous » sont d'une tendresse très chaude et d'une amitié vraiment amoureuse : « Tu m'aimes, cela est absolument certain, lui écrit-il, mais tu sais plus sûrement encore que tu es trop aimé et tu ne veux pas revenir... Tu ne pourras pas toujours jouir de ton ami Théophile, quoiqu'il soit bien

à toi et de son plein gré, mais pardonne à un infortuné même quand il s'indigne. Si tu m'aimes, je me porte bien... »

Ces lettres sont très belles, et si Théophile s'y montre sensible à la beauté physique de son ami, c'est que :

Le Ciel nous donne la beauté
Pour une marque de sa grâce.
C'est par où la divinité
Marque toujours un peu sa trace.

Des Barreaux était un être faible et irrésolu : la peur de se voir compromis dans le procès de son ami lui fit écrire une lettre où il le reniait et l'accusait d'impiété. Il lui conseillait hypocritement d'épouser et d'embrasser « ces flammes (du bûcher) qui ont été si chèrement recherchées par tant de belles et pieuses âmes, pour illustrer l'Eglise et accroistre le nombre des glorieux Martyrs ».

Et pourtant ce fut par l'entremise de Des Barreaux que Théophile aurait été sauvé. Il accusa le Père Voisin de l'avoir « autrefois sollicité de son honneur ». Cette accusation fut prise en considération et le supérieur général de la Compagnie fut sommé d'avoir à renvoyer le Père Voisin hors du royaume. Théophile fut également banni, mais on sait qu'il revint en France et trouva asile et refuge à Chantilly chez le duc de Montmorency, où il mourut. C'est là qu'il écrivit *la Maison de Sylvie*, consacrée à Marie-Félicie des Ursins, duchesse de Montmorency.

Des Barreaux assista Théophile à ses derniers moments, et protégea sa mémoire littéraire contre les plagiats de Mairet, qui lui aurait dérobé, au dire de Des Barreaux, sa tragédie de *Sophonisbe*. Il racontait qu'il avait entendu lire par Théophile lui-même nombre de vers de cette tragédie. Faut-il en croire Des Barreaux ? Cette question mériterait d'être étudiée.

§

Le « Mercure » vient de nous donner en un petit in-16 les *Plus Belles Pages* de **Théophile**, texte modernisé et à la portée de tous les amateurs de poésie. Allégé de tout ce qui est un peu artificiel dans son œuvre, Théophile reprend sa place dans la littérature française, la place que Boileau lui avait ôtée et que Théophile Gautier avait tenté de lui restituer. Mais l'auteur des *Grotesques*, qui le réhabilita, ne put, dans son article, que donner quelques courts fragments de ses œuvres.

Théophile était donc presque inconnu. On trouvera, dans ce petit livre, un choix de ses meilleures poésies lyriques, élégiaques, satiriques, dramatiques, et ce délicieux conte *Larisse*, d'une belle et grave sensualité.

Voici les *Odes et Stances*, où l'on rencontre souvent des vers troublants, comme ceux-ci :

> Prête-moi ton sein pour y boire
> Des odeurs qui m'embeaumeront ;

Cette poésie est toute proche de nous, par son sentiment vrai de la nature, que la fin du XVII[e] et le XVIII[e] siècle ont perdu :

> Une confuse violence
> Trouble le calme de la nuit,
> Et la lumière, avec le bruit,
> Dissipent l'ombre et le silence.

De telles notations troublèrent les romantiques, surpris de se retrouver dans un poète du XVII[e] siècle. Ils retrouvaient davantage encore en lui : la poésie lyrique personnelle, abandonnée depuis près de deux siècles : « Théophile Gautier, écrit M. Remy de Gourmont, dans la notice de ce recueil, retrouvant un des siens dans ce vieux Théophile de Viau, fut heureux ; soyons-le avec lui et reconnaissons que le lyrisme personnel, s'il est, comme le disent les néo-classiques, une dépravation de la poésie, est, du moins chez nous, une dépravation traditionnelle. »

A noter aussi l'influence philosophique qu'eut Théophile sur Molière et sur La Fontaine, si bien qu'obscurément l'œuvre de ce poète perpétua dans la littérature française les idées de liberté d'esprit et de scepticisme. Alors, en lisant la vie de Théophile, on ne peut songer, sans émotion, qu'il fut une victime de son magnifique paganisme.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

François Rousseau : *Règne de Charles III d'Espagne* (*1759-1788*), 2 volumes, Plon-Nourrit. — Marquis de Caumont La Force : *L'Architrésorier Lebrun, Gouverneur de la Hollande* (*1810-1813*), Plon-Nourrit. — Henri d'Alméras : *Pauline Bonaparte* ; Albin Michel. — Memento.

Règne de Charles III d'Espagne, par François Rousseau. — Voici l'ouvrage d'ensemble le plus considérable qui ait été publié, en France, sur les Bourbons d'Espagne, depuis le livre de M. Alfred Baudrillart sur le fondateur de leur monarchie, Philippe V. Entre ces deux ouvrages, diverses études ont été publiées, les plus récentes dues à MM. Lucien Perey, Casimir Stryienski, Alfred Bourguet : *Une reine de douze ans*, *Un gendre de Louis XV*, *le Duc de Choiseul et l'Alliance Espagnole*, cette dernière étude, dont une partie a déjà paru, se poursuivant dans la *Revue historique*, et offrant, sur la rupture de l'Espagne et de l'Angleterre, d'importants développements de détail dont M. François Rousseau pourra profiter. N'ou-

blions pas un autre ouvrage du même M. Bourguet, les *Etudes sur la politique étrangère du duc de Choiseul*, auquel M. Rousseau, très au fait des dernières publications (il ne mentionne point cependant la *Reine de Douze Ans* de M. Perey, mais ce n'était pas indispensable, cet ouvrage se rapportant à l'époque de Philippe V), a emprunté quelques détails, notamment pour la mission de Bussy à Londres. Nous avons parlé de ces divers ouvrages en leur temps.

Le tome I du *Règne de Charles III*, après le tableau des vigoureux débuts du nouveau roi, succédant en Espagne au pitoyable Ferdinand VI au bout de vingt-huit années passées sur le trône de Naples, contient, dans une première partie, l'exposé des négociations qui amenèrent le Pacte de famille. Ces négociations sont peut-être un peu sommairement racontées. Toute la suite du règne est la conséquence de ce pacte ; elle est, comme le dit l'auteur lui-même, l'histoire de l'influence française, « des résistances qu'elle provoque et des résultats qu'elle obtient ». La deuxième moitié du même tome est consacrée aux Jésuites, à leur expulsion par le ministre d'Aranda et à l'élection de Clément XIV, qui prononça, on le sait, la suppression de l'ordre.

Le tome II donne, dans les trois premiers chapitres, la suite des affaires avec la France après la conclusion du Pacte de famille. Nous ferons ici une petite chicane à M. François Rousseau. Pourquoi avoir intercalé le tableau des affaires religieuses dans l'exposé des rapports avec la France ? Les trois premiers chapitres du tome II eussent dû être placés à la fin du tome Ier, où ils eussent fait un seul tenant avec les chapitres précédents. On eût pu là-dessus faire de l'historique des affaires religieuses la première partie du tome II, et reprendre, après cela, la suite des affaires avec la France, au moment où la politique du Pacte de famille entre dans sa deuxième période, que marque la guerre d'Amérique.

Quoi qu'il en soit, à partir du chapitre IV du tome II, l'exposé de la politique du Pacte de famille est repris et se poursuit sans interruption. Nous assistons aux nouvelles hésitations de l'Espagne à suivre la France, lors de la guerre d'Amérique ; aux efforts de Vergennes, très méritoires, mais gâtés par des maladresses et des exigences que l'on conçoit mal, pour continuer la tradition de Choiseul ; au mouvement croissant d'indépendance politique qui emporte l'Espagne, laquelle adopte en ce qui concerne l'Angleterre une attitude de neutralité, soulignée par son alliance avec le Portugal ; enfin à la conduite insolente de l'Angleterre, qui contraint l'Espagne à se ranger définitivement contre elle (siège de Gibraltar, 1779), résultat rappelant celui auquel aboutit la première période de la politique du Pacte, quand la hauteur de Pitt, d'abord (mission du marquis de Fuentès), puis l'ultimatum présenté par lord Bristol convainquirent

l'Espagne que l'Angleterre lui en voulait aussi bien qu'à la France. Les difficultés des dernières années du règne de Louis XVI, l'imbécillité de Charles IV, enfin la Révolution mirent un terme aux rapports des deux maisons de Bourbon.

Entre temps, M. Rousseau étudie les réformes intérieures et les institutions du gouvernement de Charles III, la question économique sur laquelle, en ce qui concerne la situation créée par le Pacte, il apporte des renseignements nouveaux puisés à une source encore peu utilisée, les papiers de Beliardi, l'homme de confiance et le négociateur secret de Choiseul en Espagne.

Un tableau du mouvement littéraire et intellectuel clôt l'ouvrage. Nous y voyons, comme en politique et en diplomatie, les influences françaises (Encyclopédie, idées libérales), entrer en combinaison, tour à tour admises ou combattues, avec le vieux fonds national, où persiste l'esprit de la Renaissance espagnole, le « Vivisme », du nom de l'humaniste don Luis Vivès, qui en avait été, dans l'ordre spéculatif, le représentant le plus notoire au XVIe siècle.

M. François Rousseau est de l'école de M. Alfred Baudrillart, l'initiateur en France des recherches sur les Bourbons d'Espagne, auquel il a demandé une introduction pour son ouvrage. Le point de vue religieux domine ses études ; et, bien que M. Baudrillart semble lui reprocher d'être encore trop impartial dans la question des Jésuites, on signalera toute la considérable partie du livre relative à l'expulsion de la Compagnie de Jésus et à l'élection de Clément XIV, partie pleine d'ailleurs d'excellents renseignements, comme devant se lire avec quelque précaution. Nous croyons, quant à nous, avant comme après le livre de M. Rousseau, que les Jésuites d'Espagne étaient un danger pour l'établissement bourbonien. Sans dire que l'émeute de Madrid, qui éclata à l'occasion de l'édit sur la modification du costume national, fût leur œuvre, ils apparaissent, disons-nous, comme essentiellement anti-bourboniens. M. Baudrillart, dans son introduction, a cette remarque sur l'ensemble du règne de Charles III et sur la position des Bourbons d'Espagne à cette époque : « Etes-vous fanatique espagnol ? Vous maudirez volontiers les dix-sept premières années du règne de Charles III et vous exalterez les douze dernières : parce que, dans la première période, le pays semble marcher à la remorque de la France, tandis que, dans la seconde, l'Espagne ressaisit, tout en demeurant notre alliée, les apparences et la réalité d'une politique indépendante et purement nationale. » Cette analyse, sans que M. Baudrillart y prenne garde, ne précise-t-elle pas la question elle-même des jésuites espagnols, lesquels, répétons-le, représentaient l'élément anti-bourbonien en tant que le Bourbonisme, servi par des ministres comme Aranda, correspondait aux idées et aux intérêts

français? Ils étaient aussi, par conséquent, l'élément hostile au Pacte de famille. Cela se lie si bien, qu'on ne saurait admettre, comme le voudrait M. Baudrillart, que Charles III, roi, somme toute, assez capable, et un aigle véritable, comparé aux autres Bourbons d'Espagne, ait agi ici sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Accordez cela, et tout son règne devient incompréhensible.

M. François Rousseau, sans aller, dans la partialité en faveur des Jésuites d'Espagne, aussi loin que son distingué prédécesseur, fait peut-être trop porter l'intérêt de son ouvrage sur la politique religieuse de Charles III. Le strict point de vue historique s'est précisé depuis l'ouvrage de Crétineau-Joly sur *Clément XIV et les Jésuites*, qui ne suffit plus. Deux faits, dont la valeur avait été mal établie, entrent en ligne désormais dans l'histoire des Bourbons d'Espagne à partir de Charles III : le Pacte de famille et l'importance du ministère de Choiseul. Une méthode plus sûre eût, semble-t-il, consisté à décrire, sans prendre parti, sous ses divers aspects, ce vaste conflit d'influences françaises et nationalistes qui est le fond de l'histoire de l'Espagne et de sa monarchie bourbonienne, sous les trois premiers rois. Aussi bien disons qu'aux précautions près indiquées plus haut, ce livre est capable de nous renseigner suffisamment sous ce rapport, et qu'il reste, quoi qu'il en soit des opinions personnelles de l'auteur, ce qui, jusqu'à ce jour, s'est écrit de plus complet en France sur le plus notable représentant de la descendance espagnole de Louis XIV.

L'Architrésorier Lebrun, par le marquis de Caumont La Force. — Les uns après les autres, en une file ininterrompue, apparaissent, sous le jour historique, qui ne suffira peut-être bientôt plus à éclairer, à *bien* éclairer tant de monde (à la façon dont, à l'heure actuelle, ce jour est ménagé, tout pour les détails, rien pour l'ensemble), les personnages de l'Empire et de ses annexes. Celui-ci, du moins, en est un que l'on s'étonnait de voir en quelque sorte passé sous silence, car nous n'avions sur Lebrun que la biographie publiée par son fils en tête du recueil de ses discours politiques et les *Mémoires anecdotiques* de Marie du Mesnil parus en 1828.

Lebrun est le type de l'homme en place du Premier Empire, plus sympathique d'ailleurs que Cambacérès, autre type de l'espèce, et, pour le coup, le plus considérable, celui-là ! Constituant, modéré, emprisonné sous la Terreur, libéré par Thermidor, le signalement politique de Lebrun est celui de la plupart des hommes en qui l'Empire trouva la moyenne de ses administrateurs. C'est spécialement cet administrateur que M. de Caumont La Force a étudié chez Lebrun. Il a raconté en détail, au moyen de la correspondance de Lebrun, la période la plus notable de cette carrière administrative, c'est-à-dire le séjour en Hollande du Prince architrésorier, comme

gouverneur, de 1810, après l'abdication du roi Louis, à 1813, date de la fin de la domination française.

En somme, le jugement de Sainte-Hélène sur cette espèce de stathoudérat subsiste après la lecture de cet ouvrage : « De quoi se plaignaient les Hollandais ? Je leur ai envoyé l'homme qu'il leur fallait, le bon et pacifique Lebrun. Ils pleuraient avec lui, il pleurait avec eux, ils pleuraient ensemble. » Sorte de fonctionnaire tampon entre la brusquerie du Maître et la passivité batave, Lebrun fut bien d'ailleurs, malgré son âge déjà avancé, le travailleur éprouvé que voulait la réorganisation administrative du pays, excellent financier surtout. Sous ce rapport sa besogne ne fut pas mince, quoique assez stérile, semble-t-il (mais ce ne fut pas sa faute), et son historiographe en donne l'instructif détail. Au reste, à côté du grand personnage officiel et représentatif, très capitonné, Napoléon avait ses envoyés à lui, énergiques, tel Réal, dont la perspicacité corrigeait l'optimisme un peu bonhomme de l'ex-troisième Consul. C'est Réal qui déclarait tout net les Hollandais aussi anti-français qu'au temps de Louis XIV, loyalistes par force à Amsterdam, orangistes à La Haye, anglais à Rotterdam. On s'en aperçut de bonne heure en 1813. Et l'on conçoit la hâte des Hollandais à se libérer : l'administration impériale avait beau mettre dans les choses de la vie civile une régularité encore inconnue, cela n'empêchait pas la rente d'être réduite au tiers, le commerce d'être ruiné par le blocus continental, le fisc de se rendre intolérable par son inquiétude tyrannique. Ajoutez, sur la fin, les horreurs de la conscription. Les Hollandais, avec l'enthousiasme concentré des flegmatiques, admiraient, en Napoléon, l'homme de génie, et ils le montrèrent ; mais ils maudissaient le Politique du Blocus, funeste à leur commerce, à leur sucre et à leur café, et ils le montrèrent aussi, en chassant au premier jour son lieutenant, le plus possible des Stathouders exotiques cependant, le plus facile à vivre des grands pensionnaires de la main gauche, le plus probe des archi-trésoriers, la plus débonnaire des Altesses Sérénissimes.

Pauline Bonaparte, par Henri d'Alméras. — M. Frédéric Masson nous a déjà fait connaître la vie frivole de Pauline Bonaparte avec la science unique qui lui appartient ici. Le côté galant de cette vie, sans être tu, était indiqué avec une indulgence spirituelle qui passait vite sur ces choses. La partie scandaleuse du sujet restait à qui voulait la traiter. M. Henri d'Alméras a profité de cette latitude ; et voici désormais la belle « Paulette » en bonne place dans la galerie — de musée secret — des Messaline et des Catherine II... De Marseille, qui vit ses flirts de fillette, au château de Neuilly, où la bonne princesse fit le bonheur de nombreux amants, — en passant par les principales étapes, le paravent qui abrita (mal) ses

expéditives fiançailles avec Leclerc, Saint-Domingue, où M. d'Alméras veut qu'elle ait connu des voluptés nègres, enfin le palais du prince Borghèse, — ses exceptionnelles aptitudes galantes s'exercèrent avec une plénitude ingénue. Tout cela est de peu de conséquence. Pauline, toute à ses plaisirs, n'a pas joué le moindre rôle historique; et l'on ne voit pas pourquoi M. d'Alméras, au beau milieu de sa chronique scandaleuse, très ingénieusement confectionnée d'ailleurs, s'interrompt pour nous donner des renseignements exprès sur « Haïti de 1802 à 1815 » et sur « la France Cisalpine sous l'Empire ». Ne chicanons pas trop la documentation d'un ouvrage écrit sur le mode libre: mais pourquoi donner, sur la moralité de Leclerc, une référence aussi discutable que l'ouvrage du diffamateur Lewis Goldsmith ? Pourquoi, là-dessus, lorsqu'on parle de l'attitude très digne du malheureux général au moment de son départ pour Saint-Domingue, où il est envoyé comme qui dirait au diable, ne donner aucune référence? Il reste que M. d'Alméras a composé, sur la plus jolie femme de la société de l'Empire et sur cette société elle-même, une lecture assurément agréable, et, malgré certaines réserves, copieusement renseignée dans le genre anecdotique.

Memento. — Toujours luxueuse et triplement intéressante, avec ses études historiques, littéraires et artistiques, ses superbes illustrations hors-texte, l'Austrasie (trimestrielle, Metz, et à Paris, chez Champion) donne, dans son numéro de janvier-avril 1907, un bon article de M. Louis Madelin sur M. Henry Houssaye, dont la revue reproduit une conférence sur Napoléon faite à Metz (à Metz!) ; et des études, monographies, nouvelles et recherches historiques de MM. Emile Michel, Edmond Perrier, P. Aubertin, etc. Un supplément est consacré à l'histoire locale contemporaine. Cette revue a pris sous son patronage la publication des Documents (sources) de l'histoire de la Lorraine, dont le tome IV vient de paraître. — Sommaire du dernier numéro (mai-juin) de la *Revue historique :* Alfred Bourguet : *Le Duc de Choiseul et l'alliance espagnole* (détail des circonstances et des négociations, à Madrid, Paris et Londres, qui ont précédé la rupture de l'Espagne avec l'Angleterre. Intéressant : les grands ouvrages d'ensemble, y compris le dernier paru, le *Charles III* de M. François Rousseau, ne donnent là-dessus qu'un résumé) ; Gaston Cahen : *Les Relations de la Russie avec la Chine à la fin du XVII*e *siècle et au commencement du XVIII*e. (Très intéressant. Ecrit d'après les archives russes du ministère des Affaires étrangères à Moscou. Intérêts vitaux de la Russie en Extrême-Orient. Dès le premier quart du xviiie siècle, la Russie, circonspecte jusque-là, parle en maîtresse à la Chine. « L'histoire des luttes malheureuses de la Chine avec les Kalmouks explique, semble-t-il, ce changement. » Aujourd'hui la Russie a rétrogradé, sous ce rapport, jusqu'au xviie siècle.) Bulletin historique volumineux et comptes-rendus critiques. — Signalons, dans *le Gaulois* du 13 mai 1907, une réponse de M. le Vte de Reiset aux partisans de Naundorff qui ont invoqué, en faveur de leur cause, l'autorité d'actes et de paroles attribués par eux aux derniers

Papes. M. de Reiset reproduit, à l'encontre de cette thèse, le désaveu officiel qu'il a obtenu du Vatican, désaveu inséré dans le n° du 7 avril 1907 de *l'Osservatore Romano*.

EDMOND BARTHÉLEMY.

PHILOSOPHIE

Gérard de Lacaze-Duthiers : *La Découverte de la vie*. Librairie Paul Ollendorff. — Comte Léon de Montesquiou : *Le Système politique d'Auguste Comte*. Nouvelle librairie nationale. — Paul Combes : *Le Problème du bonheur*. Aubanel frères, Avignon.

« On a découvert la vie dès que, comprenant qu'elle n'a pas d'autre but, d'autre raison que de réaliser l'art, on se sent la force de le réaliser — d'être artiste. » De cet aphorisme, je ne veux retenir que la définition qu'il implique de l'objet même de l'ouvrage : découvrir la vie c'est reconnaître à la vie une signification esthétique. Le livre de M. de Lacaze-Duthiers, **la Découverte de la Vie**, qui est, sous ses quatre divisions, l'exposition de ce point de vue, est empreint d'un accent de sincérité qui requiert et sait aussi retenir l'attention. Il renferme d'ailleurs de très intéressants développements qui sont relatifs à la fois à l'art et aux mœurs, mais que l'on ne saurait tous accepter également.

Ce n'est pas ici que l'on fera un grief à l'auteur d'avoir mis en relief la haute importance de l'art et de la catégorie du beau, mais on lui reprochera de n'avoir pas suffisamment défini ce qu'il entend par ces objets, d'autant que ce défaut de précision lui a permis de confondre trop souvent ce qui est de l'éthique avec ce qui est de l'esthétique. Quand M. de Lacaze-Duthiers assigne à l'œuvre d'art la tâche de substituer l'idéal qu'elle renferme aux mensonges et aux préjugés (p. 67), quand il énonce que l'artiste et l'écrivain doivent résoudre « tous les problèmes de la vie, dans le sens de la vie, par l'idéal de justice et de pitié qui est dans l'art », il compromet l'esthétique en société équivoque, il lie sa fortune à celle de la sensibilité morale et religieuse sous ses formes les plus actuelles, les plus virulentes et qui ne sont ni les moins contestables, ni les moins dangereuses. On s'étonne d'ailleurs qu'après avoir, avec la formule que l'on vient de citer, associé l'activité esthétique à la réalisation du sentiment moral et religieux en ce qu'il a d'essentiel, M. de Lacaze-Duthiers en vienne à affirmer : « Les religions et les morales n'ont pas découvert la vie. Seul, l'art, en montrant le danger des religions et des morales, a découvert la vie. » En fait, l'art a-t-il jamais montré le danger des religions? N'a-t-il pas été bien souvent pour elle un auxiliaire, n'a-t-il pas été utilisé bien souvent par elles comme un moyen de séduction ?

La beauté des chants liturgiques n'a-t-elle pas contribué à l'expan-

sion du catholicisme ? Les arts plastiques ne se sont-ils pas identifiés au début de la plupart des grandes civilisations, en Orient, en Egypte, dans l'Europe du Moyen-Age avec l'iconographie religieuse ? Comme l'a fort bien vu M. Paulhan, dans son *Mensonge de l'Art* analysé ici-même, les religions et les morales, en créant des formes systématisées de l'action, offrent à l'art, qui est lui-même un fait de systématisation, des modèles excellents. Il n'a garde de les négliger, et son indifférence essentielle à l'égard de ce que les morales nomment et décrètent bien et mal, juste et injuste, fait qu'il idéalise aussi bien les formes de la sainteté que celles des passions, pourvu que les unes et les autres aient réussi à se réaliser, pourvu qu'elles soient des formes de la vie.

Le reproche majeur que j'adresserai à l'ouvrage de M. de Lacaze-Duthiers, c'est son titre : *la Découverte de la Vie*. Une telle devise laisse entendre qu'il existe une forme objective de la vie, que la vie nous est donnée dans un absolu statique, qu'il n'y a plus qu'à se pencher sur elle et à la déchiffrer dans la conscience de l'effort intellectuel. Mais avant de découvrir la vie, il faut l'inventer. Les formes neuves de la vie sortent des affirmations du vouloir et de la lutte des désirs. Toute réalité qui triomphe l'emporte au détriment de virtualités qui voulaient aussi devenir des réalités, qui souffrent d'avoir été vaincues et du rang subordonné que la défaite leur a imposé. La vie est toujours, partout et essentiellement immorale et injuste : faite de douleurs et de joies inégalement réparties, elle ne supporte aucune solution morale. Mais c'est précisément la fonction essentielle de l'art de lui en assigner une toute autre, de justifier également la joie et la peine en dénonçant leur caractère purement représentatif, en dénonçant la valeur spectaculaire de toutes choses par où leur beauté rachète la douleur dont leur réalisation pût être le prix. L'art s'élève ainsi bien au-dessus des catégories de la morale ou bien il est, en un certain sens, la seule morale que la vie comporte.

Si j'ai cru devoir insister sur la confusion de notions que comporte à mon sens, l'ouvrage de M. de Lacaze-Duthiers, c'est que cet ouvrage contient, d'autre part, des parties excellentes qui n'auraient rien à perdre à être rattachées à une autre interprétation du phénomène esthétique, à être dégagées de tout compromis moral, fût-il d'apparence libertaire. Toute la troisième partie, « la Critique est la découverte de l'art », expose une conception parfaitement juste et souvent originale du rôle de la Critique. Il est d'ailleurs exact, en un certain sens, de donner l'art comme un moyen de découvrir la vie, d'affirmer que l'art du passé nous livre la vie dans sa réalité la plus certaine. Il n'est en effet d'œuvres d'art que celles qui sont entièrement adéquates à la vie, à la vie s'exprimant, sous forme d'émotion, dans la sensibilité des artistes et, à ce titre, les chefs-d'œu

vre du passé, qui doivent à cette présence réelle de la vie d'être venus jusqu'à nous, ne peuvent manquer de nous la découvrir, de nous mettre en relation directe avec elle. De telles remarques parmi d'autres d'égale valeur font de *la Découverte de la vie* un ouvrage dont il faut signaler le mérite, où l'on souhaiterait que la sincérité de l'accent, le goût passionné de l'art et de la beauté fussent secondés par une exposition plus méthodique, par des distinctions plus catégoriques dont bénéficieraient les points de vue de l'auteur.

Il y a deux parts dans l'œuvre d'Auguste Comte, l'une de pure philosophie scientifique, au cours de laquelle il s'efforce de dégager les lois de la réalité sociale, lois objectives, liées à la nécessité selon laquelle cette réalité est donnée dans un fait de collectivité, l'autre d'homme d'action, de politique, s'efforçant d'influencer la réalité dont il a découvert les lois et de l'orienter vers la fin qu'il juge bonne pour elle. De la première part de son œuvre dépendent la classification hiérarchique des sciences, l'énonciation de la loi des trois états. A la seconde il convient de rattacher l'attitude adoptée par Comte à l'égard de son temps, attitude contre-révolutionnaire qu'il tente de rendre efficace par le groupement des forces sociales jugées propres à mettre fin aux conséquences des principes révolutionnaires. Comte tenait pour terminée depuis la fin du Moyen-Age la période théologique du développement de l'Humanité. Le Protestantisme, l'esprit du XVIII[e] siècle et la Révolution sont caractéristiques de ce qu'il a nommé l'état métaphysique. Or, on sait que cet état métaphysique n'est, à ses yeux, qu'une période de transition, à tendances négatives, dont toute l'efficacité se restreint à ruiner la théologie et à rendre possible l'avènement de l'esprit positif. L'erreur fondamentale de l'esprit révolutionnaire consiste en ce que, moyen de dissolution, il s'est conçu comme un moyen d'édification en sorte qu'il s'applique en conscience à l'entreprise singulière de construire avec les outils qui sont communément usités pour saper et pour renverser. Auguste Comte estime que l'esprit de dissolution a d'ores et déjà suffisamment accompli son œuvre, que la persistance de son action constitue actuellement un péril pour la civilisation et dans son *Appel aux Conservateurs*, destiné surtout aux catholiques, il sollicite ceux-ci, malgré les divergences philosophiques qui les séparent des positivistes, de collaborer, dans un but d'utilité sociale, à une œuvre commune en vue de conjurer l'anarchie révolutionnaire.

Cet appel, qui n'eut pas grand retentissement à l'époque à laquelle il fut lancé, semble avoir été entendu de nos jours, à quelque cinquante ans d'intervalle. Le livre de M. Léon de Montesquiou, **le Système politique d'Auguste Comte**, en témoigne. Com-

posé d'après les leçons d'un cours fait à l'Institut d'Action françaiso il tend à convaincre les catholiques d'un accord possible avec le positivistes, se propose de leur faire toucher les points de contact d la doctrine positiviste avec leurs aspirations politiques. Ce n'est pa ici le lieu de juger une telle entreprise, ni quant à son principe, quant à ses chances de succès. Il est permis pourtant de regrette du point de vue d'une appréciation personnelle, que des esprits vigou reux, très propres à servir la cause de la civilisation en recherchan les solutions nouvelles que requiert un milieu intellectuel entièr ment modifié, lient cette cause à la fortune d'une croyance dogma tique dont on pense qu'elle exercera une action de moins en moin importante sur les directions des sociétés futures et qu'elle est u poids mort sur toute activité qui se recommande d'elle. Cette res triction faite, il reste à louer presque sans réserve un ouvrage dan lequel l'auteur a exposé dans ses grandes lignes, avec une clart parfaite et une rare force de déduction logique, le système d'idée complexe qu'est la doctrine de Comte. En tant qu'introduction à philosophie positiviste, les dix chapitres qui composent le livre fo ment un traité concis qui s'adresse à tous et qui, selon le vœu de so auteur, après avoir initié le lecteur à l'essentiel de la pensée d'Augus Comte, sait aussi lui inspirer le désir d'une possession plus parfait

Dans son introduction au **Problème du bonheur**, M. Pa Combes rapporte qu'après son abdication, et fatiguant l'activité d son cerveau à des essais mécaniques, Charles-Quint s'était appl qué pendant plusieurs semaines à régler deux horloges sur le mêm mouvement. N'y étant pas parvenu, il dit à Turiano, qui le secon dait dans ses expériences : « Vois donc, nous ne pouvons réussir régler deux pendules ! Comment donc a-t-il pu me venir en tête, moi, de jeter dans un même moule la raison et la conscience de tan de milliers d'hommes ? » Charles-Quint témoigne par cette paro qu'il avait acquis, comme les deux héros de Flaubert, Bouvard Pécuchet, la faculté terrible de percevoir la bêtise, la bêtise en tan qu'elle consiste à nier l'infinie diversité de la vie, irréductible à l'u nité, à croire à un conformisme, à un rationalisme, à un scientism universels, à prendre l'absolu pour la règle du relatif. Se recom mandant d'une telle maxime, l'ouvrage de M. Combes ne risque pa de nous proposer une formule dogmatique du bonheur. C'est plut en effet une suite de remarques empiriques qu'il nous livre et do il déduit quelques applications opportunes à la diversité des cond tions et des humeurs.

Memento. — La librairie Alcan vient de publier une seconde édition l'esquisse d'une *Histoire générale et comparée des Philosophies médi vales* de M. François Picavet. Avec cette nouvelle édition, l'auteur apporté à son remarquable ouvrage, où la vigueur de la synthèse le dispu

la sûreté de l'érudition, quelques modifications de détail et quelques coméments bibliographiques. Le cinquième chapitre, *les vrais Maîtres des ilosophes médiévaux*, a reçu en outre des additions plus importantes nt se fortifie le point de vue général vers lequel l'auteur a fait converger us les développements de son Histoire. Ce point de vue nous propose la bstitution du nom de Plotin à celui d'Aristote comme représentatif de la nsée du Moyen Age. Plotin, remarque M. Picavet, tout pénétré de culture llénique, n'est pas moins familier avec les doctrines judaïques, recueillies tamment dans l'œuvre de Philon, et avec la dogmatique chrétienne qu'il contribué à systématiser en commentant saint Paul. Plotin a donc alienté sa pensée aux deux sources que le Moyen Age a tenté de réunir en e même onde, s'efforçant, avec Aristote et la Grèce, d'ordonner les prines de l'intelligence, avec le judéo-christianisme, d'ordonner les principes la croyance. Cette remarque semble justifier la thèse de M. Picavet. importance d'Aristote est loin d'ailleurs d'être diminuée par la substitution 'elle consacre : après le divorce, de nos jours réalisé entre l'esprit gmatique et l'esprit scientifique, Aristote, prince des philosophes et expresn suprême du génie intellectuel de la Grèce, demeure le grand ancêtre la pensée moderne.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Lucien Poincaré : *L'Electricité*, in-16, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Robert d'Aémar : *Les Variations des théories de la science*, in-16, Bloud, 1 fr. 20. — rage : *Travail développé pendant la phonation*, Académie des Sciences, 27 mai 07. — Memento.

En 1800, bien des siècles après que Thalès de Milet eut le premier oduit de l'électricité par le frottement d'un morceau d'ambre, Volta nstruisit la pile ; il est devenu banal de rappeler les conséquences nombrables de cette découverte, qui ont renouvelé les procédés de s industries, les conditions de la vie sociale, et ont conduit les ysiciens à d'audacieuses conceptions sur la constitution de la maıre et sur les lois de la mécanique. Aussi M. Poincaré, dans un re remarquable : **l'Electricité**, ne s'attarde pas à l'exposé hisrique ; il s'attaque directement à la question de l'Energie électrique de ses applications industrielles, en faisant abstraction même de la couverte de la pile.

L'électricité garde pour la plupart des personnes un caractère parulièrement étrange et mystérieux ; il semble qu'il y ait en elle elque chose de secret, de caché. Pour M. Poincaré, cela tiendrait it d'abord à ce que nous ne sommes pas encore suffisamment bitués aux phénomènes électriques.

Les esprits, même les plus cultivés, dit-il, ont une tendance aussi natule que trompeuse à croire qu'ils ont compris la cause d'un phénomène squ'une explication a été fournie qui ramène ce phénomène à quel-

que autre plus anciennement connu, et auquel depuis longtemps on est h tué... Que l'on veuille bien réfléchir quelque peu et l'on s'apercevra l'embarras où se trouve le savant serait aussi grand s'il lui fallait fou une explication complète de n'importe quel autre phénomène physi même pris parmi les plus familiers...Si devant l'une des applications les simples et les plus vulgaires du courant électrique, en face, je supp d'une modeste sonnette électrique, le physicien se trouve un peu gêné qu on lui demande comment l'énergie de la pile se transporte le long d'un fi quelles modifications dans le fer correspond l'aimantation de l'élec aimant, n'est-il pas en droit de faire remarquer qu'il ne saurait, davant satisfaire pleinement la curiosité de qui voudrait se rendre un compte e rement exact des raisons profondes pour lesquelles la vieille et respect sonnette d'autrefois fait entendre un son lorsqu'on tire sur le cordon

Le mystère des phénomènes électriques, à mesure que ceux-ci n deviendront plus familiers, nous paraîtra moins étrange, ma subsistera toujours. Nos sens, si mal adaptés au monde extéri restent muets à l'égard de l'électricité : si nous ressentons des sec ses électriques douloureuses, si nous éprouvons des malaises au ment des orages, combien confuses sont de telles impression combien vagues les renseignements qu'elles peuvent nous four un des plus illustres physiciens, lord Kelvin, ayant placé sa tête e les branches d'un électro-aimant extrêmement puissant, n'a rien senti. Les progrès pénibles de l'électricité au début doivent être a bués en grande partie à cette infirmité de l'homme ; il est vrai pour M. Poincaré, dans la suite cet inconvénient devint un a tage : les physiciens, obligés à raisonner d'une manière plus o tive, cherchèrent les lois réelles des phénomènes, et édifièrent théories qui en imposent par leur logique. « Nous devons être f dit M. Poincaré, de pouvoir raisonner sur ce que nous ne parve pas à sentir. »

L'auteur, dans le présent livre, donne un tableau clair et saisis des applications industrielles de l'électricité. Il insiste tout d'a sur le rôle si important qu'y joue l'aimantation du fer. Ce métal avait tant contribué aux premiers progrès de l'humanité, se tr être encore de nos jours « le protagoniste nécessaire dans l'adr ble spectacle que nous présente l'industrie électrique contemporai

L'aimant, bien que déjà connu de longue date, a encore bien mystères. Il exerce une action tout autour de lui, il apporte une dification importante dans l'espace environnant, il crée, comm dit, un *champ* autour de lui. On a constaté que, lorsqu'on déplac circuit métallique fermé dans un champ magnétique, il faut de ser un travail comme si ce champ était une sorte de milieu visqu comme s'il y avait un frottement à vaincre : l'équivalent de l'én mécanique absorbée dans ce frottement se retrouve dans le fil

rme d'énergie électrique, se transformant elle-même spontanément chaleur.

Des bobines qui se déplacent dans le voisinage d'un aimant, et où issent des courants électriques : voilà ce qui constitue la machine nduction. Les courants diminuent et augmentent d'intensité altertivement, changent de sens, sont par suite inutilisables dans bien s cas. Un simple ouvrier, Gramme, peu habitué à considérer les oses au point de vue théorique, mais ayant pratiqué beaucoup les pareils électriques, guidé par un véritable instinct de la réalité, nstruisit une machine qui obvie à cet inconvénient et dont l'inntion fut le point de départ d'un mouvement industriel aussi conlérable que celui qui suivit l'introduction de la vapeur. Gramme sposa toute une série de bobines sur un anneau de fer doux qui urne entre les pôles d'un aimant : chaque moitié de l'anneau, âce à la coopération des bobines qui l'entourent, est parcouru par courant continu qu'on peut recueillir aisément. Avant Gramme, amateur, M. Worms de Romilly, avait imaginé un dispositif alogue, mais l'un des plus illustres savants français consulté montra, par un raisonnement en apparence fort rigoureux, que la achine ne pouvait fonctionner que par accident, et l'essai fut abannné. La prudence exagérée des savants peut être fâcheuse dans rtains cas.

§

Dans son livre, M. Poincaré a pris comme point de départ la docne thermo-dynamique, c'est-à-dire les principes de l'équivalence tre les diverses formes de l'énergie : travail mécanique, chaleur, ectricité... On peut appliquer ces principes sans faire aucune hypoèse sur la constitution des corps, sur les mécanismes de transmison des énergies.

C'est là un point de vue qui est envisagé surtout par les physiciens ançais et allemands ; on part de notions abstraites et de propositions énérales, que l'on exprime dans le langage clair et précis de la géoétrie et de l'algèbre ; on effectue des mesures rigoureuses, dont les sultats se traduisent par des formules ; des formules déjà établies, en déduit de nouvelles, ce qui conduit à des expériences nouvels ; on arrive à un enchaînement logique plein de clarté, de simplié et d'ordre, à un ensemble de lois expérimentales.

Comme le montre si bien M. d'Adhémar, dans son livre sur **les ariations des théories de la science**, ces notions abstrais ne suffisent pas pour satisfaire les physiciens anglais, qui aiment naginer des choses concrètes, matérielles et tangibles. C'est ainsi i'ils auraient été conduits à une nouvelle théorie sur la constitution la matière, devenue célèbre, la « théorie des électrons ». Un rayon

de lumière, un courant électrique seraient produits par les mou-
ments de particules infiniment petites, chargées d'une certaine ma
d'électricité, *les électrons ;* l'espace tout entier serait rempli par
fluide subtil, l'éther, qui pénétrerait même les solides ; dans
éther, les électrons se déplaceraient très rapidement ; des agrég
d'électrons tourbillonnant formeraient les corps ; les corps radio-act
seraient ceux pour lesquels, sous l'action de causes extérieures t
faibles, cet agrégat se déferait progressivement ; les corps seraient da
l'éther comme des trombes dans l'atmosphère et la radioactivité
serait que la dissolution de la trombe d'éther dans la masse stab
de l'éther.

M. d'Adhémar oppose d'une façon saisissante les tendances contrai
des deux grandes écoles de physiciens : d'un côté sont les logicie
préoccupés surtout de rechercher les conséquences des grands prin
pes, de l'autre sont les chercheurs qui n'aiment guère les théories bi
ordonnées et achevées : artistes qui admirent l'harmonie des ch
ses, mais dont le plus grand bonheur est de la troubler. M. d'Adh
mar se demande alors ce qu'est la science, et il se lance dans u
discussion philosophique sur les rapports de celle-ci et de la religio
discussion qui ne rentre pas dans le cadre de cette chronique.

§

La notion de *travail* qui est à la base de la physique moderne te
de plus en plus à pénétrer les esprits. Les physiologistes ont cherc
à évaluer le travail effectué par divers organes du corps. Quand
bras soulève un poids de un kilo à un mètre de hauteur, il effectue
travail d'un kilogrammètre. Les médecins se sont préoccupés du t
vail effectué par le cœur. Le Dr Durand a trouvé que le travail des de
ventricules par 24 heures pourrait soulever un homme à une haute
de 842 mètres, serait équivalent à la quantité de chaleur nécessa
pour amener à l'ébullition 1300 grammes d'eau ; s'il se transform
en électricité, il pourrait alimenter d'une façon constante une lam
de 1 bougie et demie.

M. Marage s'est efforcé de mesurer la valeur exacte du trav
effectué pendant que l'on parle. Il donne les résultats auxquels il
arrivé dans une note intitulée : **Travail développé penda
la phonation.** Ce travail serait égal au produit du volume d'
qui s'échappe des poumons pendant que l'on émet les sons par
pression de cet air. Deux individus ont été mis en expérience ; l
d'eux avait subi l'ablation totale du larynx, et cet organe avait
remplacé par un larynx artificiel, dont on pouvait faire varier
longueur des cordes. La pression de l'air, pendant l'émission
sons, ne varie pas beaucoup : l'air qui s'échappe par le larynx p
soulever une colonne d'eau de 10 à 20 centimètres ; cependant c

pression subit constamment de légères oscillations ; pendant que le sujet prononce cette simple phrase : « Bonjour, Monsieur », la colonne d'eau du manomètre (instrument pour mesurer les pressions) a oscillé entre 12 et 16 centimètres. La quantité d'air rejetée, au contraire, subit des variations considérables. Tandis qu'une personne qui fait la conversation expire 300 litres d'air par heure, la même personne, quand elle prononce un discours dans une grande salle, peut rejeter 1440 litres pendant le même temps ; par l'exercice, il est possible de diminuer ce nombre et par suite le travail ; ceci explique que certains orateurs se fatiguent moins que d'autres : ce sont ceux qui ont appris à respirer en parlant. Les cordes vocales n'ont pas la même longueur chez l'homme et chez la femme : 20 à 24 millimètres d'une part, 16 à 18 millimètres d'autre part ; le travail paraît être quatre fois plus grand dans le premier cas : les femmes se fatiguent donc beaucoup moins que les hommes ; on sait, du reste, que les enfants, dont le larynx est encore beaucoup plus petit, peuvent parler pendant plusieurs heures sans avoir l'air d'éprouver la moindre fatigue. L'auteur est également arrivé à comparer l'énergie dépensée dans une salle par des orateurs ayant des timbres différents, et il a trouvé qu'une voix de basse, pour produire la même impression sur l'oreille, devait développer un travail de sept à dix-huit fois plus grand qu'une voix de baryton ou de ténor.

Memento. — Livre reçu : *De l'attraction et autres joyeusetés de la science*, par le Dr Jousseaume, 1 vol. in-16, Maloine. — Le Dr Jousseaume, bien connu par ses explorations dans la mer Rouge, trouve que les lois de l'attraction universelle formulées par Newton ne sont pas suffisamment prouvées ; comme les savants officiels n'ont pas admis ses observations, il critique vivement leur mentalité et leur manière d'agir.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS COLONIALES

La concurrence des colonies à la métropole et la crise viticole. — M. E. D. Morel et la « *Congo reform association* ». — *L'Opinion coloniale allemande.* — Georges Demartial : *Le Conseil supérieur des colonies*, Paris, Marchal et Billard — Dr Spire : *Les Laotiens*, Paris, Challamel. — Jeandu Saguenay : *La Terre pour rien*, Paris, Bloud. — G. François : *L'Afrique occidentale française*, Paris, Larose. — Anonyme : *Le Sénégal*, Paris, Larose. — Anonyme : *La Mauritanie*, Corbeil, E. Cretté. — Dr Trabut et Marès : *L'Algérie agricole.* — Delorme : *Le Commerce Algérien*, 2 vol. — E. Déchaud : *Le Commerce algéro-marocain.* — A. Bernard et N. Lacroix : *La Pénétration saharienne.* — V. Démontès : *Le Peuple algérien.* — G. Marçais : *L'Art en Algérie.* — Paix à l'opium ! — Memento.

L'an dernier (1), j'ai rendu compte d'un volume de MM. Louis Vario et Charles Régismanset, intitulé la **Concurrence des Colonies à la Métropole**. L'un des deux auteurs que j'ai ren-

(1) *Mercure de France* du 1er septembre 1906.

contré récemment m'a raconté que le public, le « grand public »
avait acheté huit exemplaires de leur ouvrage. Des souscription
d'établissements publics ont — consolation! — épuisé la moitié d
l'édition. Huit exemplaires en un an! Voilà bien le succès qui atten
l'étude, sans battage ni réclame,.des gros problèmes économique
Voilà surtout qui prouverait surabondamment, si le fait n'ava
déjà des splendeurs d'axiome, que le Français se moque de tout;
compris des questions coloniales. Cet admirable désintéressement e
bien ce qu'il y a de plus clair dans notre génie. Ce n'est point pa
hasard que je reviens à cet ouvrage économique, dont il convie
d'ailleurs, quoi que j'aie dit, de ne pas s'exagérer l'importance. C'e
la crise viticole et l'agitation du midi qui me l'a remis en mémoir
Cette crise n'est rien d'autre en effet qu'un des nombreux faits q
illustrent la concurrence actuelle et à venir des colonies à la Métr
pole. Depuis vingt ans, l'Algérie pratique la culture intensive de l
vigne. Elle a produit, l'an dernier, près de dix millions d'hectolitr
de vin. Voici qui, plus que le vin de raisins secs, plus que le sucrag
et la fraude, est de nature à gêner nos vignobles de l'Aude et de l'H
rault. Je ne demande, au reste, nullement, qu'on empêche l'Algér
de continuer la culture intensive de la vigne. Avec les auteurs d
l'ouvrage dont le souvenir me fournit l'occasion de cette incursio
dans l'actualité métropolitaine, je pense que la mère patrie do
laisser toute liberté administrative, financière et économique à cell
de ses colonies qui en sont dignes. L'Algérie est de ce nombre. L
métropole, dont les colonies sont « les filiales », ne les doit pas opp
mer, et il est assez triste que le Pacte colonial d'antan ait trou
une confirmation tyrannique dans la loi douanière de janvier 189
La France crève de « protectionnisme », c'est-à-dire d'un non-sen
Nous nous vantons sans cesse d'être d'ardents individualistes, et
n'est pas d'heure, il n'est pas un instant où nous ne réclamions
l'État, proclamé cependant le « grand Ennemi », sa protection. O
cette protection ressemble fort à l'ombre du noyer qui fait mour
tout ce qu'elle couvre. Protection de la marine marchande — et pr
mes à la navigation ruineuses pour l'ensemble des contribuables, -
protection des blés de la Beauce, des cotonnades de Rouen et d
Vosges, des malts du Nord, protection de l'enfance, protection d
soieries de Lyon, protection des vignobles du Midi contre les i
dustriels betteraviers, protection des écrivains vivants contre les écr
vains décédés et partant de bonne vente... Dieu! que ne protèg
t-on point? Et la capote malthusienne, protection initiale, pourra
être le symbole de notre société moderne. Je constate d'ailleurs sa
mépris ni colère.

A bien réfléchir, tout ceci dont j'allais m'indigner n'est peut-êt
que grande sagesse. C'est, en tout cas, indice d'une société raffin

qui sait le prix de l'effort, de la lutte, de la concurrence et « se protège » à tout prix et préventivement contre les accidents désagréables. Et cependant, qui sait si ce n'est pas là duperie? La lutte peut être reculée, ajournée provisoirement, mais non pas évitée. Elle est une nécessité inéluctable, puisque le rythme essentiel de la vie. Et le mieux, pour en terminer avec l'ouvrage de MM. Louis Cario et Charles Régismanset, qu'il m'a paru intéressant de rappeler ici, à raison de l'actualité, le mieux serait l'admission sans arrière-pensée d'une lutte loyale où les forts seraient pitoyables aux vaincus, sans toutefois, ce qui est toujours sottise, leur dresser des autels. La betterave métropolitaine, les distilleries de la banlieue parisienne ont tué la canne à sucre et le rhum des Antilles. Les vins algériens menacent les vignobles du Languedoc. Ce sont là deux faits, l'un passé, l'autre présent. Du premier, fut logiquement déduit le danger de la monoculture. Même déduction s'impose pour le second, et ce devrait être tout, sans plus d'effusion de sang. Puis, il me semble, jadis des gens vivaient de la culture de la garance dans la partie inférieure de la vallée du Rhône. Soudain, intervint la découverte des colorants chimiques, aniline et autres. La garance alla rejoindre la « pourpre » antique au magasin des accessoires désuets. Que devinrent les gens qui vivaient de la culture de cette plante? La question serait intéressante à résoudre. Au reste, je ne fais que la poser, comme on la posera sans doute, dans un avenir plus ou moins lointain, pour les gens des Antilles, lorsque la canne à sucre coloniale ne sera plus qu'un souvenir.

Et puisque je suis en veine de questions, que M. E.-D. Morel, qui expliquait récemment, dans *le Courrier Européen*, ce qu'est la **Congo Reform association**, m'en permette quelques-unes que je lui adresse, à un point de vue purement doctrinal et sans esprit de polémique, avec toute la déférence due à un propagandiste que je sais de grande valeur et sincère. M. Morel déclare :

« Le mouvement anglais (contre le Congo belge et l'administration « léopoldienne) est un mouvement purement et exclusivement huma- « nitaire... C'est un mouvement populaire dégagé de toute arrière- « pensée politique ou mercantile.... Presque toutes les forces reli- « gieuses et philanthropiques du pays s'agitent bruyamment. Mais le « fond de notre mouvement, ce qui fait notre force toujours croissante, « c'est la coopération du public lui-même, sans adjectif, le public en « gros, appartenant à toutes les professions et à toutes les classes... »

Voici mes questions : Pourquoi les critiques anglaises visent-elles presque uniquement la colonie belge, et ne s'occupent-elles pas des colonies allemandes, du Caméroun ou de l'Ouest africain, par exemple? Pourquoi ne s'attaquent-elles pas aux exactions de la « Royal Niger company »? Pourquoi ignorent-elles la famine atroce qui sévit

dans l'Inde anglaise? Pourquoi les « forces religieuses » se joignent-elles au mouvement? Les « gens d'Eglises » anglais seraient-ils donc plus désintéressés que ceux de France? Enfin, que pensent Keir Hardie et les socialistes anglais de la campagne menée par la « Congo Reform association » ?

Je serais heureux que M. E.-D. Morel voulût bien m'honorer d'une réponse sur ces divers points, plutôt de doctrine, je le répète, que de fait.

Et puisque je viens de parler du Caméroun allemand, il est curieux de citer à titre documentaire la façon dont **l'Opinion coloniale Allemande** a accueilli l'issue des poursuites intentées contre M. de Puttkamer gouverneur de Victoria, devant la chambre disciplinaire de Potsdam. Cette opinion peut se ramener à ces lignes typiques traduites des *Leipzige neueste Nachrichten* : « Si maintenant M. de Puttkamer ne reprend pas ses fonctions, la suffisance des nègres montera à un degré extravagant parce qu'ils seront convaincus d'avoir « tombé » le premier fonctionnaire de la colonie..... Il serait d'une sage politique de renvoyer M. de Puttkamer au Caméroun... Il importe de montrer aux indigènes que nous sommes les maîtres. » Inutile de commenter cette sagesse allemande. Jetons plutôt un rapide coup d'œil aux derniers livres coloniaux parus.

Avec M. G. Demartial, qui a consacré une étude ingénieuse et documentée au **Conseil Supérieur des Colonies**, j'admets volontiers que cette institution aurait besoin d'être réformée. Je pense, comme l'auteur, qu'il « faut jeter par terre cette machine si lourde qu'on renonce à la mettre en mouvement et la reconstruire...». « Il faut que le conseil supérieur cesse d'être une assemblée fantôme pour devenir un rouage obligatoire, régulier et permanent de l'Administration coloniale. Il n'y a aucune raison pour que, de tous les conseils supérieurs des différents ministères, celui des colonies soit le seul à ne pas fonctionner, alors que son existence se justifie tout spécialement puisqu'il apparaît comme le contre-poids nécessaire du régime des décrets ». Ces arguments de M. Demartial sont excellents, mais il y aurait certainement des inconvénients à ce que le conseil supérieur fût consulté obligatoirement sur tous les actes législatifs coloniaux, car ce conseil suivrait la tendance de toutes les assemblées délibérantes d'origine coloniale. Le souci de l'intérêt général de *l'Empire* ne serait pas dominant; les rivalités particulières et intéressées se feraient jour et le contrôle du conseil supérieur ainsi compris serait fort susceptible d'énerver et de paralyser même l'action supérieure du ministre.

Avec M. Jean du Saguenay, je me réjouis à penser qu'au Canada on trouve encore **la Terre pour rien**. Quel admirable pays que l'Ouest Canadien ! « La pêche et la chasse offrent au colon une res

source qui n'est pas à dédaigner et un plaisir généralement apprécié, les cours d'eau sont nombreux et il y a une multitude de lacs surtout vers le Nord ; ils sont très poissonneux. On y trouve à foison le poisson blanc, le doré, l'esturgeon, la perche, le brochet... Quant au gibier, il abonde... » « Ajoutez à cela que les impôts sont très faibles, que l'on chasse et que l'on pêche sans permis, que l'administration ne mène pas les gens à la lisière (*sic*) et qu'enfin il existe, avec une honnête liberté, une véritable égalité consacrée par les mœurs. »

Avec M. Georges François, je me plais à constater que **l'Afrique occidentale française** est bien organisée, bien administrée par M. Roume, qu'elle est en mesure de faire face aux charges des emprunts contractés, et qu'elle aura bientôt un vaste réseau de voies ferrées. Au surplus, les finances de cette colonie doivent être prospères, à en juger par le nombre des publications dont elle a fait les frais à l'occasion de l'exposition de Marseille et qui viennent de s'augmenter, en outre des ouvrages dont j'ai déjà rendu compte, du livre de M. François et de deux ouvrages anonymes sur la **Mauritanie** et le **Sénégal**.

Enfin il convient que je rende hommage à l'heureuse initiative qui a conduit le gouvernement général de l'Algérie à publier, à l'occasion de l'Exposition de Marseille, une collection d'ouvrages tout à fait remarquables et parfaits, tant au fond qu'en la forme. Le peu de place dont je dispose me force malheureusement à me contenter d'une sèche énumération des titres : MM. Trabut et Marès ont étudié **l'Algérie agricole** ; M. Delorme, le **Commerce algérien** ; M. Ed. Déchaud, le **Commerce algéro-marocain** ; MM. Augustin Bernard et N. Lacroix, la **Pénétration saharienne** de 1830 à 1906 ; M. V. Demontès, **le Peuple algérien** (Essais de démographie algérienne) ; enfin, M. G. Marçais, **l'Art en Algérie**. Ce dernier ouvrage montre les diverses phases formatives de l'art algérien sous les dominations phénicienne, romaine, byzantine, arabe, turque et française. L'auteur, au sujet de l'influence française, se montre optimiste. Mais je le crois prudent lorsqu'il se borne à formuler des espoirs... pour l'avenir.

Quoi qu'il en soit, voici l'Algérie dotée d'une bibliographie officielle que pourront consulter avec fruit tous ceux qu'intéresse cet admirable pays, la seule vraie colonie que nous possédons, la seule aussi que nous ne considérons point comme telle, et dont les velléités séparatistes, qui se font jour déjà dans les travaux des délégations financières, s'affirmeront lorsque la métropole, en mal de protectionnisme, s'avisera de la considérer, au point de vue douanier, comme un pays étranger.

Avec le docteur Spire, dont j'ai loué dans cette rubrique les savantes

études sur les plantes à caoutchouc en Indochine, j'ai été conduit à admirer quelle ingénieuse entente de la vie possèdent **les Laotiens**.

« Si un jeune homme, dit le code de Vien-tiane, lutine une jeune fille sans son consentement, il est condamné à une amende de 2 ticaux (environ 3 fr. 50) s'il lui a pris les poignets ; de 3 ticaux pour un baiser ; de 4 pour des rapports complets. »

« Si un homme ivre viole une femme, il est aussitôt saisi et on lui fait absorber des excréments ; s'il reconnaît ce qu'il mange et s'il refuse de continuer, il est considéré comme responsable et puni d'une forte amende. »

« L'avortement n'est pas considéré comme un infanticide quand la mère ignore le père de l'enfant. Dans ce cas, il faut cependant qu'elle offre au temple un jeune bufflon en victime expiatoire. »

Les Laotiens d'ailleurs, qui ne connaissent pas Malthus, pratiquent cependant l'avortement de façon courante. M. Spire ne dit pas pourquoi.

Les lois sur l'ivresse sont particulièrement intéressantes. Ce n'est pas l'homme ivre commettant un méfait sous l'empire de l'alcool de riz que la loi châtie durement, c'est celui qui lui a vendu de quoi boire.

De telles lois sont la meilleure preuve de la non-existence au Laos du suffrage universel. Quittons l'Asie.

A la fin de ma rubrique du mois de mai dernier, j'avais préparé une réponse à M. Jean Ajalbert, qui, avec une logique impitoyable m'avait fort malmené dans le numéro du *Mercure* de l'avril précédent. Mais se souvient-on encore de cette querelle à propos de l'opium? Puis, que dire après les excellentes réflexions de V. S. ? J'ai pitié de mes lecteurs. Je m'abstiens et je me console de ce renoncement en pensant que Thomas de Quincey, que l'absorption quotidienne de laudanum laissa vivre fort vieux, a oublié le *droit de réponse* dans l'énumération des diverses variétés d'assassinat esthétique.

Memento. — Le *Bulletin du Comité de l'Asie française* de mai 1907 a donné le compte-rendu d'une intéressante conférence faite par M. Eunde la Jonquière sur les provinces du Cambodge, dont le récent traité franco-siamois nous a fait recouvrer la possession, provinces qui comprennent les admirables ruines d'Angkor et qui constituaient jadis le cœur de l'étonnant empire des Khmers. M. Emile Sénart, qui présidait cette conférence a justement insisté « sur la responsabilité que la France assume en devenant maîtresse des legs architecturaux de la grandeur Cambodgienne. » Au fait, pourquoi ne nommerait-on pas un de nos Vandales officiels maire d'Angkor? Enfin, je cite pour mémoire le monstrueux traité franco-japonais, récemment conclu, par lequel nous nous engageons à « maintenir

paix en Chine ». C'est de la folie délirante et une provocation brutale à 400 millions d'hommes. J'en reparlerai.

CARL SIGER.

ESOTÉRISME ET SPIRITISME

Dr J. Grasset : *L'Occultisme, hier et aujourd'hui, le merveilleux préscientifique*, in-8 écu, Coulet et fils, à Montpellier, et Masson, à Paris. — C. Flammarion : *Les Forces naturelles inconnues*, fort in-18 ill., E. Flammarion. — Jules Bois : *Le Miracle moderne*, in-8, Ollendorff.

M. le Dr J. Grasset définit ainsi l'occultisme : « l'étude des faits qui, n'appartenant pas à la science (je veux dire à la science *positive* au sens d'Auguste Comte), *peuvent* lui appartenir un jour. » Cette définition serait satisfaisante si l'auteur ne la restreignait pas aussitôt après aux seuls faits couramment dénommés spirites ou psychiques, qui n'ont pas été encore reconnus par la science de M. Grasset. Tout le domaine de l'Occultisme proprement dit — magie, alchimie, astrologie, kabbale, — se trouve ainsi exclu de son livre. Le titre, — **L'Occultisme Hier et Aujourd'hui**, — est donc impropre. Il prête à l'équivoque. Il n'y a que deux termes qui convenaient : sciences psychiques ou spiritisme (1).

M. Grasset exclut même l'occultisme de la science future : ce en quoi il se montre singulièrement imprudent. L'histoire des grandes découvertes et des grandes inventions, comme la vapeur, l'électricité, le chemin de fer, etc., niées d'abord par les académies et les savants les plus notoires, ne l'a évidemment pas éclairé et rendu circonspect.

Y a-t-il et peut-il y avoir, en réalité, des faits qu'on puisse exclure a priori de la science ? Poser des bornes à la science, comme le font le positivisme et M. Grasset (et c'est là leur faiblesse), c'est déclarer que la science est impuissante, qu'elle ne peut se développer indéfiniment.

Le savant professeur de l'Université de Montpellier semble d'ailleurs ignorer à peu près tout de l'occultisme et de la théosophie. Il n'a presque rien lu sur ces matières.

Il confond l'hypnotisme et le magnétisme. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Il est vrai que, dans la pratique, tel hypnotiseur magnétisera, quelquefois même à son insu, et tel magnétiseur hypnotisera.

A son avis, « l'astrologie et l'alchimie sont aujourd'hui remplacées par l'astronomie et la chimie ». Mais pas du tout. Demandez à Paul Flamblart, Selva, Fomalhaut, Barlet et quelques autres, dont trois ou quatre au moins sont d'anciens polytechniciens, si l'on doit confondre l'astrologie et l'astronomie. Celle-ci diffère de celle-là, autant

(1) Le mot spiritisme désigne aussi bien les faits que la théorie, quoi qu'en pense M. Grasset.

que l'anatomie diffère de la physiologie et de la psychologie. Quan à la chimie, elle commence à peine à entrer dans le domaine de l'al chimie.

M. Grasset divise les faits qu'il étudie en deux parties : 1° ceu qu'il considère comme étant désoccultés et devenus scientifiques comme l'hypnotisme, le magnétisme animal, les tables tournante la cristallomancie, etc. ; 2° ceux qui sont encore occultes, ou mieu préscientifiques, comme la télépathie, les prémonitions, les apport à grande distance, les matérialisations de fantômes, la suggestio mentale, la lévitation, la clairvoyance, etc.

Il va sans dire que cette division est sujette à révision et à di cussion, ainsi que d'ailleurs sa théorie des deux groupes de centre et de neurones psychiques (les centres supérieurs O et les centres in férieurs ou polygonaux), — qui rappelle par certains côtés la cons cience subliminale de Myers.

Malgré les imperfections que nous avons signalées, le travail tr consciencieux de M. Grasset mérite d'être lu attentivement. Les di cussions qu'il ne manquera pas de soulever ne pourront qu'êtr utiles à l'élucidation et à la précision des faits et à la découverte d la véritable théorie : ce qui seul importe au fond.

§

Les Forces naturelles inconnues, de M. Camille Flam marion, est un des ouvrages les plus clairs, les plus complets et le plus impartiaux qui aient été écrits sur les phénomènes psychique M. Flammarion ne pose pas des barrières à la science, comme M. Gras set. Il voit plus haut et plus large. Il dit fort justement : « Un seu fait bien observé, lors même qu'il contredirait toute la science, a plu de valeur que toutes les hypothèses. » Et ailleurs : « La religion d l'avenir sera la religion de la science. Il n'y a qu'une vérité. »

L'indépendance d'esprit dont il fait preuve est très rare. Il sied d l'en féliciter.

M. Flammarion passe en revue, dans son important et copieu ouvrage, tous les faits observés et expérimentés par lui, depuis qua rante ans, et par d'illustres savants, tels que Crookes, Thury, Zœl ner, Gasparin, Curie, Maxwell, Lombroso, Myers, Morselli, Wallac Varley, Schiaparelli, etc.

Au dernier chapitre, il expose et discute toutes les théories, y com pris la spirite, qui ont été proposées pour expliquer les phénomèn psychiques. Il ne conclut, avec raison, en faveur d'aucune.

« Dans l'état actuel de nos connaissances, déclare-t-il, il est impo sible de donner une explication complète, totale, absolue, définiti des phénomènes observés. » Par contre, il est d'avis que ces phén mènes peuvent être admis « dans le cadre de la science positive ».

Son livre remarquable se termine sur cette affirmation importante : « *Il existe* dans la Nature un ÉLÉMENT PSYCHIQUE en activité variable et dont l'essence nous reste encore cachée. »

Il se pourrait qu'il y ait, non un élément psychique unique, mais plusieurs, de nature différente. Ce qui du reste serait à vérifier. Mais qu'il y ait un ou plusieurs éléments, une chose est certaine : c'est qu'il y a au moins une force psychique en action.

§

Le titre du nouvel ouvrage de M. Jules Bois, — **le Miracle Moderne**, — n'est pas très heureux. Il a été choisi, semble-t-il, pour des raisons purement littéraires ; il paraît peu en harmonie avec l'allure philosophique et surtout scientifique que l'auteur a voulu donner à son livre.

M. Jules Bois a emprunté à M. Charles Richet le mot « métapsychique », dont la création n'était nullement nécessaire, comme le fait remarquer M. Grasset. Il n'y a au reste aucun phénomène psychique qui ne puisse rentrer dans le cadre de la psychologie normale ou anormale. Ce terme de métapsychique n'aurait sa raison d'être que s'il s'appliquait à des phénomènes dus à des forces psychiques extérieures à l'homme ou à des désincarnés, à des élémentaux, à des êtres intelligents enfin dont nous n'aurions aucune connaissance. Or, c'est précisément ce que se refuse à admettre M. Bois puisqu'il n'accepte, pour expliquer les phénomènes psychiques, que la théorie de Myers, qui exclut celle des spirites et celle des occultistes.

Certes, cette théorie est une de celles qui permettent d'expliquer le plus grand nombre de faits, mais elle laisse subsister encore bien des difficultés, bien des obscurités, et, dans bien des cas, d'autres théories lui paraissent préférables. Au surplus, elle présuppose... l'existence, dans l'homme, de forces incalculables et de facultés extraordinaires, à peu près totalement ignorées, dont nous ne serions pas les maîtres et qui se manifesteraient à notre insu et souvent malgré nous. Cette hypothèse, qui est aussi extraordinaire que la spirite, — aurait donc besoin d'être démontrée, d'être appuyée sur des faits prouvés indestructibles et non susceptibles d'être expliqués autrement.

Ces réserves faites, j'approuve fort M. J. Bois de s'élever contre les mystiques, les charlatans, les faux mages et les fondateurs de sectes et de religions nouvelles.

Son ouvrage manque d'unité. Il renferme néanmoins de belles pages sur la culture de la Volonté et sur les résultats merveilleux auxquels elle peut aboutir.

§

Le Dr Dupouy fait, en un raccourci rapide, l'historique des phéno-

mènes psychiques, psychologiques et physiologiques anormaux qu'on étudie aujourd'hui sous les noms d'hypnotisme et de magnétisme, de somnambulisme, de spiritisme et de magie, et qu'il appelle erreurs, superstitions, croyances fixes, hallucinations et suggestions collectives, vésanies religieuses. Il les rattache tous à la **Psychologie Morbide** : de là le titre de son ouvrage, qui me paraît trop général, donc partiellement inexact. Un médium, un sensitif ne sont pas nécessairement des malades. Je ne vois pas non plus en quoi, — par exemple — la croyance, — serait-elle même démontrée fausse, — aux démons, aux anges ou aux génies célestes, impliquerait une idée de maladie. A ce compte toute l'antiqué aurait été malade et les quatre-vingt-dix-neuf centièmes au moins de nos contemporains le seraient également.

L'auteur s'est inspiré des travaux de Crookes, d'A. de Rochas, de Becquerel, de Curie, de Blondlot, sur la radio-activité de la matière, le rayonnement fluidique du corps humain, l'hypnose et par là explique, insuffisamment à mon avis, les idées fixes isolées ou collectives, les hallucinations des démononames, des démonolâtres et des théomanes, les rêves diaboliques, les délires oniriques, les sortilèges, les possessions, les maléfices, le sabbat, le vampirisme, l'incubisme et le succubisme, la lycanthropie, le prophétisme des protestants des Cévennes, la thaumaturgie et les phénomènes de somnambulisme, d'extase, d'hystérie et de xénoglossie qui se manisfestaient parmi les convulsionnaires de Saint-Médard.

M Dupouy s'élève, au nom de la raison et de la science, contre les crimes commis par l'Inquisition pour combattre les épidémies de sorcellerie, de démonolâtrie et de folie religieuse. Il rend justice à Fernel, Ambroise Paré, Wier, F. Plater, qui réclamaient les possédés pour les guérir, ainsi qu'à Alciat, Paul Zacchias, Antonio Van Dale, B. Bekker, Guillaume de Baillou et Gassendi, qui niaient les théories des démonologues et luttaient contre le despotisme sectaire des inquisiteurs et des magistrats.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Le Censeur : « Comment les femmes deviennent écrivains », par Mme Aurel. — *La Grande Revue :* M. Henry Céard sur J.-K. Huysmans. — *Le Correspondant :* M. Emile Ollivier prouve que M. Henri Rochefort sauva l'empire, le 10 janvier 1870. — Memento.

Comment les femmes deviennent écrivains, tel est l'objet d'une conférence ou, plus exactement, d'un « essai », de Mme Aurel, que publie **le Censeur** (8, 15 et 22 juin). Seule, une femme, et l'une des très rares qui écrivent elles savent pourquoi, pouvait poser le problème et en donner une « solution élégante », au sens qu'attachent

les mathématiciens à cette formule. S'il est toujours délicat de résumer, on court un plus grand risque de trahir l'auteur, quand il n'a rien écrit que d'essentiel. Dans ce bouquet d'idées neuves dont le parfum serait un style rare et lumineux, la sagesse est l'armature du paradoxe, la sincérité, le lien entre les propositions, l'ordre, le secret d'une harmonie faite d'éléments dont la combinaison était audacieuse.

« Je ne nous crois pas appelées aux œuvres de l'esprit, mais à celles de l'âme », dit Mme Aurel. Elle dit, un peu plus outre : « Seule, la femme rumine assez son cœur pour qu'il trouve un moyen de prendre forme. » Elle constate ensuite : « C'est nous qui, par définition, devrons écrire le roman sentimental. Cela, quand nous aurons trouvé les lois du livre de la femme, œuvre qui, *pour être viable*, ne peut *en aucune façon* obéir aux lois du livre de l'homme. » Il est beau qu'après avoir exprimé ces postulats Mme Aurel en revienne à dire qu'être une artiste des lettres « ce ne sera plus un métier, mais une séduction ». En vérité, ce retour est supérieurement féminin. Et voici qui l'est peut-être davantage :

On a beau être dévouée, on peut mener loin l'altruisme, on ne se dévouera jamais, quand on est femme, à observer une autre autant que soi. L'étude en est fatalement tronquée. On n'a pas eu le même père, ce qui fausse tout le système ; à peine pourrait-on observer sa propre sœur avec des chances d'objectiver sans lacunes. *Tous nos dons sont à conquérir*, ne nous privons pas de ceux qui nous cherchent.

Nous avons, parmi nos écrivains femmes, un peu de chaque espèce d'hommes. Ces égards pour l'autre sexe, façon de l'admirer jusqu'à lui ressembler, sont un hommage d'une exquise modestie...

Est-ce donc la plus née pour aimer qui écrit ? Pourquoi pas ? Aimer prouve qu'on a trop d'une âme pour une. Et cependant, rien de fixe ne vaut. Mais je voudrais l'affirmer : celle en qui nulle crise ne peut résoudre tous les mouvements de l'âme, celle que réveille éternellement ce qu'elle prend à la vie et lui donne, n'a pas assez de l'existence et la prolonge par la rêve. Elle l'amplifie par la révocation ; si tout ce qu'elle donne l'enrichit, eh mon Dieu ! oui, elle écrira. Elle dira ce que ne peut contenir le bonheur et l'inquiétude. Elle dira ce que, de près, l'homme n'entendrait pas. Elle étendra ainsi son action sur lui. Et, sortie de ses bras, elle sera, par la lettre, sa sœur, c'est-à-dire un peu plus, sa femme.

Il ne reconnaît pas, quand il la lit, sa voix vivante. C'est que l'amour ne la connaîtra jamais. Quelque chose de son éternité s'efface au contact de l'homme. L'union veut tuer l'unité. Ecrire est donc une façon de plus qu'elle a de le surprendre, c'est-à-dire de le prendre.

La femme, plus que l'homme, est traquée par la mort ; elle la ressent mieux, elle se noie toujours. Elle fait le plus de gestes et de bruit pour entendre sa voix et s'assurer qu'elle tient bien ce qui la tient. Tandis qu'il s'éloigne, elle lui écrit, elle écrit de lui, pour lui, et pour tous ; elle remue de l'air pour se désaffoler, pour ne pas voir la nuit qu'il a faite en sortant : elle reste dans l'ordre.

Très héroïquement, Mme Aurel avance que « la part sèche d l'œuvre d'art », c'est-à-dire la *composition*, ne sera pas indispensa-ble au livre de la femme : « il faut partir en aveugle », dit-elle. E elle le justifie d'un mot éclatant et profond : « Le sentiment est l source aux idées. » Et voici une page à conserver entre toutes :

Nous écrivons pour *illimiter*, si j'ose dire, nos chances d'être aimée C'est pour cela que nos livres sourient. Notre race ne dramatise pas, mêm sur le bûcher, vous le savez. Quand chaque femme aura seulement *noté* l séduction de sa minute et de sa race, elle aura servi *plus* que la beauté puisque l'amour qu'elle alimente ainsi, c'est toute l'émulation des siècles

Je ne crois donc pas aux livres de femmes qui n'auraient pas de visée d beauté. Quand je dis : je n'y crois pas, j'entends que je ne les lis pas. Celle qui n'ont que des buts consciencieux : imitation du vrai, moralisation, etc. n'ont pas conquis cette sobriété de goût qui est l'apport de notre instant Elles veulent être plus que des femmes (le miracle est notre ennemi), e rien de ce que j'ai pu voir ne m'empêchera de penser que l'humain dépass le surhumain ; c'est assez difficile d'être un homme, c'est assez terribl d'être une femme pour que nous nous méfiions de qui nous propose autr chose.

Ayant cette visée d'être belles, elles seront toujours assez véristes, ca tout ce qui est beau est vrai, et l'est deux fois. Je ne crois pas chez l femme aux livres calmes. Toute existence est un foyer si on vise l'essen tiel. Sans élan que découvrent-elles ? La coutume (ou la gangue, si l'o veut) est rude à franchir pour toucher le vrai sensible. Un livre qui n'e pas un poème nous use, et tout ce qui n'exalte pas fatigue.

— Si vous repoussez tout vestige de thèse, de décision, dans l'œuvr féminine, à quoi obéissez-vous ? Vous croyez bien à quelque chose ?

— Je crois à ce qui me veut. C'est dans la soumission à notre natur spéciale que nous saisissons nos motifs de dominer le monde. En faisan autrement, faites-vous davantage ?

C'est pourquoi je crois, chez la femme surtout, aux livres de l'anxiét de l'impatience, parce qu'ils sont les seuls livres d'amour.

. . . .

Qui nous fera le livre de la famille présente ? Ses conflits passionnés, to jours au diapason de l'absolu ? Qui tracera les complicités saintes qui nouent d'une sœur à l'autre, tour à tour ; la réserve de ces liens, le silence farouche, leur fanatisme ? Qui en notera les dangers, les beaux abu les préférences, l'hypnotisme autour d'un, comme Achaume l'a osé dans *l Moribonds* — qui dira ces liens forcenés, chez les êtres purs — qui di l'optique spéciale d'un groupe que parcourt le même sang, la gravité q prend le moindre fait répercuté sur plusieurs âmes mariées, c'est-à-di s'absorbant toutes, — le trouble et la sorte de viol que crée, chez un êt fait, l'idée que ses actes, au moins, devront être sus par sa race ? Qui dira les héroïsmes spéciaux, les pudeurs, les douceurs, l'ivresse qui no vient d'être approuvée par notre sœur, sentiment en face duquel l'orgu d'amour semble un jouet ? Qui détient et nous garde encore ce livre fr missant, si ce n'est la femme, toutes les femmes, et surtout la femme qu conque ?

. . . .

La femme n'a pas encore trouvé son ordre, sa métrique sera donc incertaine ou prêtée, elle ne peut être qu'un poète présumé ou mieux : qu'un poète de hasard ou de bénédiction.

Si je prends des exemples de la femme intégrale dans les lettres, j'ai bien en poésie Desbordes-Valmore pour la douceur pensée, mais si divine soit-elle, je vois bien d'où elle procède techniquement. Tandis qu'en prose je vois, en cherchant bien, — pour la verve enragée, séduisante et sauvage, le côté hérissé de gamin redoutable, cruel, embusqué, furieusement joli, je vois Rachilde bien plus intégrale encore, et ne procédant plus visiblement d'un autre art que du sien.

Et Mme Aurel termine par ces phrases d'un lyrisme ardent et magnifique :

L'âme, seul esprit qui me tienne, m'attire et vous attire ; l'âme qui, seule ici, nous hante, elle qui a encore à nous parler, celle qui est la voix de la terre et du sang, celle des races, l'âme n'a pas de sexe, elle n'a que des différences d'âge. Et la femme est cet artiste inouï qui demeure trop jeune pour la vie, et dont les lèvres, à peine décloses, qui défendent encore son âme, vont peut-être s'ouvrir. Elle va peut-être en douer le monde et lui ajouter cet élan. C'est pour cela qu'il faudrait l'écouter, en s'écartant un peu *pour ne lui rien donner*, en traçant autour d'elle un cercle de ferveur pour provoquer sa joie, sa colère... ou sa peur, les seuls états où passent par ses lèvres son irréductible jeunesse et sa fraîcheur.

§

M. Henry Céard donne à **la Grande Revue** (25 mai) un article sur *J.-K. Huysmans*, dont il fut l'ami très proche. Après avoir évoqué le maître écrivain, tel qu'il fut vers 1873, M. Céard écrit :

Tel il était à cette heure lointaine, tel je l'ai revu quand on le mit au cercueil, les mains spirituelles, nerveuses et frémissantes de sensations contenues, sur sa robe de moine. La maladie avait pu l'émacier, mais sans rien enlever au caractère initial de son corps toujours sec et frileux comme les plants des grands crus qui paraissent toujours grelotter au soleil. Il m'a toujours représenté cette vigne tourmentée, étendue et vivace de la maison Plantin, à Anvers. Il me l'avait montrée, il l'aimait, soupçonnait peut-être entre eux d'intimes correspondances, car, elle, sur la vieille imprimerie génératrice de tant de beaux livres, lui, sur la vieille littérature, ils étendaient des branches et des feuilles toujours jeunes, toujours nouvelles.

Sa physionomie non plus n'avait pas changé. Sous l'eau bénite des dernières prières, derrière les bistouris des suprêmes souffrances, la face demeurait ironique et calme, affligée et bienveillante. Car, bien avant les sacrements dont, en notre nouveauté de corps et d'esprit, il ne se souciait guère, de l'ascétisme, déjà, était sensible dans ses yeux perçant le monde pour regarder au delà, dans ce sourire apitoyé d'homme qui a su se faire une joie et une résignation de ses désabusements. Curiosité, besoin du nouveau, il les cherchait peut-être ces désabusements et les exaspérait pour en

jouir ; mais, en aucun temps, les désespoirs de ses trouvailles n'altérèrent l'égalité de son humeur, et beaucoup se sont bien trompés qui n'ont point démêlé quelle tendresse se cachait sous la verdeur rabelaisienne de ses propos.

M. Henry Céard tend à combattre cette impression presque générale que Huysmans s'était peint dans Durtal et la réticence du second alinéa ci-après prend, sous cette plume, une valeur documentaire indiscutable :

Par la tendance coutumière de toujours chercher l'homme sous les phrases de l'écrivain, les admirateurs mêmes du maître peuvent être amenés à conclure qu'il s'est peint tout entier dans ce Durtal criant si fort la lamentation de sa lassitude amoureuse et mondaine. N'entendons pas les confessions au delà de ce qu'elles veulent dire. Ne confondons pas avec l'auteur le personnage qu'il a imaginé et chargé d'autant d'iniquités qu'il était nécessaire pour rendre saisissant l'agenouillement définitif sous les signes de croix des confesseurs et les béatitudes de l'absolution. Détrompons les questionneurs indiscrets. Ni Florence évertuée aux luxures dans « l'ombre parfumée de ses vices », ni madame de Chantelouve ne sont des femmes réelles et transportées sans retouches de la vie dans la littérature. Elles résument des perversités dont l'artiste ne pouvait se passer pour la mise en marche de son œuvre ; et qui se flatterait d'exactement déterminer le point précis où finit l'autobiographie et où, d'après les livres d'hystérie ou de magie, la fiction commence ?

Avec Huysmans il faut toujours en revenir à des explications très simples et à des raisons d'ordre beaucoup plus sentimental qu'on ne croît. Témoin indiscret, nous n'insisterons pas sur ces navrements de cœur qu'il n'avoua jamais, navrements tellement dissimulés et silencieux qu'on se flatterait peut-être en affirmant les avoir pu surprendre. Cependant, humainement, mieux que toutes les analyses, ils permettent d'entrevoir les raisons profondes de ce qui fut son amertume laborieuse, et, à force de douleur, changé en religion et en foi.

§

De l'aveu de M. Emile Ollivier lui-même, — *l'Affaire Victor Noir*, voir **le Correspondant** (25 mai), — le prince Pierre Bonaparte assassina un carabinier italien en 1836 et il tuait, un peu plus tard, deux brigands albanais.

Qu'il ait assassiné Victor Noir, le 10 janvier 1870, ces antécédents l'y préparaient. M. Emile Ollivier est pourtant tout miel pour son client. Il écrit d'ailleurs avec passion l'histoire de ses années d'action publique. La postérité lui tiendra compte du long remords qui l'a fait patiemment classer des rapports de police pour y trouver la justification momentanée de sa politique lamentable. Au moins, sa plume est alerte et rageuse et il ne désarme contre nul de ses adversaires d'il y a 37 ans, faute de pouvoir s'en prendre au Destin en personne.

Voici un fait assez piquant. C'est le jour de l'enterrement de Victor

Noir; Chevandier, le ministre de l'Intérieur, a pris « ses dispositions avec une décision irréprochable » contre l'émeute possible. L'honorable Bazaine avait dit à l'empereur : « Il faudrait sabrer les émeutiers. » Napoléon III avait déclaré qu'il suivrait l'avis de ses ministres. M. Ollivier raconte :

La brigade de cavalerie légère, attendue de Versailles, n'était pas arrivée. Sur tous les autres points également, les troupes n'étaient pas venues occuper leur position. Supposez maintenant qu'à Neuilly les révolutionnaires eussent montré la résolution qui leur manqua, qu'au lieu de perdre le temps à discuter pour savoir s'ils iraient ou non à Paris, ils se fussent groupés, compactes et unis, derrière Flourens et engagés dans l'avenue de la Grande-Armée, puis dans celle des Champs-Elysées, ils arrivaient de une heure à deux au Palais de l'Industrie, et n'y trouvaient que cinquante sergents de ville, commandés par le ministre de l'Intérieur. Ils les écrasaient et, *armés de leurs cadavres*, se seraient engagés sans obstacle sur la ligne des boulevards. Quels malheurs ne seraient pas survenus? L'instinct qui poussait Flourens à aller en avant était comme divinatoire. Ce jour-là, Rochefort, sans s'en douter, nous a rendu un grand service.

Chevandier ne laissa apercevoir à aucun de ceux qui l'entouraient sa préoccupation. Ne voulant pas exposer les hommes de police à une lutte désespérée dont l'issue eût été désastreuse, il les fit entrer dans le poste du Palais de l'Industrie et resta seul sur la chaussée, se demandant avec anxiété si ce seraient les troupes ou les émeutiers qui déboucheraient les premiers devant lui. Grâce à Rochefort, ce furent les troupes : elles se montrèrent vers trois heures, sous le commandement du général de Clérambault.

M. Henri Rochefort qui, du moins, sait écrire, se réjouira de ces émeutiers *armés des cadavres* de 50 sergents de ville, s'il n'est point attristé d'avoir aidé au maintien de l'empire.

§

MEMENTO. — *La Revue hebdomadaire* (1er juin) : MM. Marius-Ary Leblond : *Voyage aux volcans de Madagascar*.

Revue bleue (1er juin) : Ernest Renan : *Nouveaux cahiers de jeunesse*. — M. A. Vandal : *Le premier ministère de Bonaparte*. — M. E. Pilon : *Les Jardins français*.

La Rassegna latina, qui se publie à Gênes, contient régulièrement une chronique en langue française de M. Gustave Kahn. Dans le n° du 1er juin, la lettre parisienne de M. G. Kahn est consacrée à un *Clemenceau intime*. C'est un portrait définitif, à l'eau-forte, avec un bel équilibre des noirs massifs, du blanc et des traits.

La Revue (1er juin) : Dr G. Héricourt : *Les Médecins comme source de maladies*. — M. P. Ginisty note dans son « Carnet d'un curieux » : « Il y aurait une anthologie à faire des lettres des enrhumés illustres. »

La Revue de Paris (1er juin) : Mme Gérard d'Houville : *Promenade aux salons de 1907*. — M. Henri Missak : *Un messie au XVIIe siècle*.

Le Correspondant (25 mai) : *Déplacements princiers*, par M. A. de Lapparent.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un livre de Verlaine (*Le Figaro*, Supplément, 8 juin). — Sur Barbey d'Aurevilly (*Le Soleil*, 4 juin).

Dans le Supplément du **Figaro**, M. Dauphin Meunier publie, à regret, des extraits avec commentaire d'un livre inédit et inconnu de Verlaine. A regret, car le livre est médiocre, et fâcheux en plus d'un endroit ; mais il vaut mieux que la révélation soit faite par un ami des lettres et du poète que par tel exploiteur. Alors M. Dauphin Meunier s'est dévoué et il présente le pauvre manuscrit en ces termes

On ne savait point qu'il existât, dans la bibliothèque — pourtant riche en raretés et souvent consultée — d'un particulier, un ouvrage inédit de Paul Verlaine, ni que cet ouvrage fût non seulement de la bonne époque du poète mais de la meilleure. Il est en prose et a pour titre : *Voyage en France par un Français*. Verlaine en annonça la publication sur le feuillet de garde de la première édition de son chef-d'œuvre, *Sagesse* (Palmé, 1881). Dans sa pensée, cette prose, contemporaine de ces poèmes, venait en défendre, en développer et en propager les deux vues maîtresses : catholicisme et royalisme. Alors Verlaine était, surtout au point de vue religieux, dans le zèle du néophyte : zèle déréglé, téméraire, hâtif ; car il le portait à se constituer le convertisseur d'autrui ; et c'est pitié qu'un emportement si louable en soi, quand il nous laisse à peine le temps d'oublier les erreurs de celui qui flétrit les nôtres. Les poèmes de *Sagesse* sont des confessions et des actes de foi dignes, humbles et charitables, dans une langue à la fois confuse et sublime qui dispose à croire parce qu'elle émeut et ne sermonne point. Mais les feuillets du *Voyage en France* sont les invectives d'un doctrinaire qui doute de tout le monde, hélas ! fors de lui-même... On voudrait qu'elles fussent demeurées pour jamais ignorées, et même perdues. Et cependant, je leur vais donner ici un immense écho. Mais, si je ne les révélais, demain, ailleurs, elles se feraient entendre. Verlaine les a destinées à faire ce bruit fâcheux ; on ne va point contre son vœu en les publiant...

Au mois de juillet 1891, comme il devait quelques sommes impayables à son logeur, Verlaine le persuada d'accepter le manuscrit du *Voyage* pour solde de tout compte ; et il passa avec lui, sur papier timbré, le contrat suivant :

« Je soussigné déclare avoir vendu à M. X... un manuscrit intitulé *Voyage en France par un Français*, ainsi que les droits d'auteur et publication, pour la somme de deux cents francs, et lui donne toute autorisation de le négocier à son gré.

« Paris, 20 juillet 1891.

« PAUL VERLAINE.
« 18, rue Descartes. »

L'hôtelier fut rebuté, — comme avait dû l'être le poète, — par tous les éditeurs. Un curieux, un lettré, Alidor Delzant, racheta ce gage méprisé et son gendre, curieux et lettré comme lui, M. Louis Loviot, en est aujourd'hui l'héritier. Il a bien voulu me permettre d'en extraire des frag

ments à ma fantaisie. Puissent mes lecteurs lui en savoir gré autant que moi !

« Le plus ardent amour de la patrie », déclare Verlaine pour commencer, « a pu seul inspirer ce livre : c'est ce dont on se convaincra en le lisant. » Or il ne s'agit pas d'un voyage en France à la façon de Sterne ou de *Thomas Graindorge*, mais d'un aller et retour imaginaire dans l'histoire du passé et du présent de notre pays, sur les mauvais chemins de la Révolution et des schismes. La France de 1880 dégoûtait Pauvre Lélian revenu à Dieu. Il s'écriait :

« Plus de respect, plus de famille, le plaisir effronté, — que dis-je ! la débauche au pinacle, nul patriotisme, plus de conviction même mauvaise, plus même, excepté chez quelques déclassés, l'héroïsme impie de la barricade ; l'étudiant « noceur », l'ouvrier « gouapeur » sans plus, le lâche bulletin de votre remplaçant, pour les besognes de l'émeute, le fusil infâme, mais franc du moins ; l'argent pour tout argument, pour toute objection, pour toute victoire ; la paresse et l'expédient prenant le pain du vieux travail, — et Dieu blasphémé tous les jours, défié, crucifié dans son Eglise, souffleté dans son Christ, exproprié, chassé, nié, provoqué ! Quelle tribune et quelle presse ! Quelle jeunesse et quelles femmes, — et quel pays ! »

Et cela continue ainsi dans une prose disgracieuse. Verlaine a tout à fait oublié de tordre le cou à l'éloquence, et s'est sur un ton déplorablement oratoire qu'il nous narre les querelles jansénistes et la défaite finale des bons pères. Dans *Sagesse*, cela passe ; ici, c'est fort ennuyeux. Laissons. Voici de la piété, et c'ést un peu moins mauvais :

« O, après le travail accepté, orné, fleuri, nourri de ces cris d'amour et d'espérance, oraisons jaculatoires tant recommandées, qu'il est doux de reposer en Dieu ses membres las, sa tête fatiguée, et d'être tout amour, toute reconnaissance à l'immense Paternité, à la Bonté infinie !... N'est-ce pas, comme on a dit, et comme on l'a dit du mariage chrétien, le Paradis terrestre retrouvé, et le Paradis céleste goûté une fois par semaine ? Et puis, *tabernacula tua !* Entendez-vous les cloches aux sons de flûtes et de cors, graves et joyeuses, et vous rendez-vous à leur frais appel ? Quelle joie sereine et pénétrante, expansive aussi, que d'assister à ces beaux offices, au sacrifice adorable, à ces Vêpres se déroulant comme des flots d'encens jusqu'à l'encens du *Magnificat* et du *Tantum ergo ;* surcroît de bénédiction pour l'âme, sanctification et noble délice des sens vers lesquels toute une partie de ces majestueuses séances est dirigée par la maternelle sagesse de la Liturgie catholique. A la sortie de l'église, ces fronts sont dignifiés, ces yeux brillent plus calmes et plus profonds, ces mains se trouvent plus actives pour l'aumône aux bons pauvres, tout joyeux, eux aussi, dans l'air béni du dimanche... »

On retrouvera, dit M. Dauphin Meunier, quelques traits, et des mots, et l'intention de cette page çà et là épars dans *Sagesse*, comme les brumes, les éclats fulgurants et l'atmosphère surchauffée du soir accrochent un peu de leurs rayons aux saillies innombrables d'une belle façade gothique :

Le ciel est par-dessus le toit
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.
La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte....

. . . .
. . . .

Dans ce vague d'un dimanche
Voici se jouer aussi
De grandes brebis aussi
Douces que leur laine blanche.
Tout à l'heure déferlait
L'onde, roulée en volutes,
De cloches comme des flûtes
Dans le ciel comme du lait...

. . . .
. . . .

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour...

Il y a des conseils à son fils, qui ne manquent pas d'un certai
comique triste. Il s'agit des « petits verres » et des « tournées » :

De la boisson, je n'en dirai un mot que pour te mettre en défense cont les camaraderies de comptoir, contre les « gouttes » hygiéniques du mati digestives du midi, et apéritives de cinq heures, sous quelque nom qu'ell se présentent, « cognac » ou « bitter », prises avec tels bons camarad que leur estomac, solide ou non, sollicite vers ces joies glissantes. Et je répéterai ici ce que je te disais touchant le respect humain : plus le dang est vil et plus il y a à prendre de précautions. Un petit verre d'eau-de-vi plate mais inoffensive récréation, invite au deuxième, qui vous échauffe au troisième qui vous excite ; le quatrième vous habitue, et dès lors c'est fin de l'homme dans quelles catastrophes !... Il est clair que l'on pe accepter une invitation ou la rendre en restant « dans de justes limites mais toujours souviens-toi d'y rester, et ce n'est pas très facile. Fais-t donc une règle assez stricte, et mets-la sous la protection divine. C'est sagesse.

Hélas ! que n'a-t-il donné l'exemple, au lieu du conseil.

Les pages les plus fâcheuses, et M. Dauphin Meunier a eu le co rage de ne pas les éluder, sont des réflexions sur les principaux r manciers de vers 1880. Il faut lire cela pour savoir combien le gén peut se passer de sens critique. Verlaine a le goût de ce chapelier q admirait deux écrivains : Albert Delpit et Villiers de l'Isle-Adar Lisez plutôt :

J'entends par romanciers actuels ceux qui ont suivi le mouvement don par Balzac, et dont le chef immédiat est, sans contredit, Gustave Flaubert (Goncourt, Zola, Alphonse Daudet et Jules Vallès).

... Je ne puis classer parmi ces romanciers deux écrivains, deux roma ciers d'un mérite transcendant, aussi forts qu'eux, tout au moins plus o

ginaux et d'une toute autre santé, parce qu'ils se sont élevés, sur les ailes de la Foi, bien au-dessus du niveau contemporain, littérairement et moralement. MM. Barbey d'Aurevilly et Paul Féval sont deux maîtres incontestables, *en dehors de Balzac lui-même*, et qu'il me convient de saluer d'un mot d'ardent hommage au seuil d'une étude sur d'admirables talents déplorablement mis en œuvre. L'esprit gaulois et la verve française, la bonne humeur et la férocité cordiale se marient chez eux à toutes les qualités des autres, décuplées, centuplées par le sincère, par le militant, par le vaillant, par l'héroïque catholicisme qui brûle et flambe dans leurs épopées, simples comme le Vrai, magnifiques et subjuguantes comme le vrai Beau. Je mettrai donc ces deux noms radieux et terribles à *la porte même*, bons gardiens du Paradis terrestre de l'orthodoxie, au nom de laquelle je vais examiner et juger, suivant la conscience que Dieu m'a commise, le « cas », comme ils disent dans leur langue de réprouvés, de ces parents responsables de notre décadence encore décadente, les romanciers « naturalistes » (employons le nom que se donnent ces Adams de leur propre bestialité).

J'ai insisté sur la gaîté, sur l'esprit gaulois, sur la verve française de nos deux grands romanciers catholiques. M. Paul Féval, tout particulièrement, donne dans ses livres carrière au bon rire malin qu'une nature puissante porte en son flanc comme un orage salutaire dont elle se délivre au temps qu'il faut. M. Barbey d'Aurevilly, lui, si intempérant — et qu'il a donc raison ! — comme critique, furieusement ironique et comme polémiste à gorge déployée dans ses romans, concentre sa formidable bonne humeur, la cube et n'en laisse échapper, par éclairs, que d'éblouissantes visions...

M. Flaubert, quand il a montré Homais et son bonnet grec et ses deux ou trois phrases à la Paul Bert, quand il a fait « parler » le dieu Crépitus et mis aux prises Pécuchet tout nu avec un chien témérairement soupçonné d'hydrophobie, est au bout de son rouleau. — M. Zola n'a dans tout son bagage de vraiment, de cordialement amusant que la promenade à travers le musée du Louvre de la noce Coupeau ; fouillez tout le reste de ses livres, vous n'y trouverez rien, mais là, rien, excepté peut-être, et encore ! (et c'est bien tout !) le La Faloise (dans *Nana*), un type sympathique à force de franche bêtise et de gâtisme inoffensif. — MM. de Goncourt sont carrément lugubres, malgré tout l'envol de leur talent et l'exquis primesaut de leurs sensations exprimées. — Je ne parlerai pas de M. Daudet... — M. Vallès, lui, a la note gaie, férocement gaie, la note « mauvais garçon », non comme Villon le Grand, mais comme Hégésippe Moreau avec la haine rédemptrice !) de Béranger et l'âpreté sincère en plus !

Suit un éloge hyperbolique où Vallès est comparé à Sterne, à Molière. Ces pages sont du moins un curieux témoignage de la révolution qui se fit à un moment dans l'esprit de Verlaine. Leur médiocrité même nous garantit la sincérité de *Sagesse*. A ce titre seul, elles sont un document précieux.

§

M. Oscar Havard nous rappelle dans **le Soleil**, à propos de livres

récents, quelques traits de la vie de Barbey d'Aurevilly. Est-ce pou avoir vitupéré Victor Hugo, qu'il dut quitter *le Pays*, journal féroce ment impérialiste? Cela n'est pas vraisemblable. Est-ce Sainte-Beuv qui le fit mettre à la porte, toujours à propos de Victor Hugo ? C'es encore bien peu vraisemblable. Sainte-Beuve aurait plutôt poussé la roue, à condition de rester dans l'ombre. Je ne crois pas non plu qu'au fond de lui-même, lui, l'homme de la littérature ordonnée, aimât *les Misérables* beaucoup plus que Barbey; cette lettre est pro bablement très injuste, mais elle est pleine de saveur :

Vous savez mes ennuis au *Pays*, — écrit-il à Hector de Saint-Maur, — si vous ne les savez pas, en deux mots, mon cher, les voici : J'ignore j'appartiens encore à ce journal si bien dirigé ; mais mes articles n'y *parai sent plus*. Sainte-Beuve, — ce crapaud qui voudrait tant être vipère, est allé se plaindre, — en se tenant le ventre, à son seigneur et maîtı Persigny, lequel a fait entendre aux esclaves qu'on serait bien aise que ne fusse plus au *Pays*. J'ai un fier mal au cœur de tout cela, et je voudra pouvoir aller me livrer aux charmes de la misanthropie et du mépris dar quelque coin. Une tanière de loup me conviendrait diablement pour l'heure

Quelle est la vérité ? M. Havard, tout en accusant Sainte-Beuve renvoie sagement aux deux volumes de M. Eugène Grelé sur Barbe d'Aurevilly. Je fais de même.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Fortunio*, opéra d'après Alfred de Musset, par MM. de Flers Caillavet, musique de Messager. — Société de concerts d'instruments anciens. Ravel et Florent Schmitt au « Cercle de l'Art moderne » du Havre.

A moins d'avoir un cœur de marbre, qui ne serait ému du dései poir manifesté ingénument chaque jour par le type de mélomane d « le vieil-abonné », larmoyant *laudator temporis acti ?* Malgré pauvreté de ses arguments et l'injustice de ses préventions, ce ma heureux traînard oublié par tout un peuple en marche parvient nous arracher un pleur de commisération lorsqu'il nous décrit (vo *le Ménestrel*) la tristesse de son isolement dans la steppe sonore tout lui est étranger et son effroi de l'hostile inconnu qui l'entour Le deuil bruyant qu'il mène de la « mélodie » décédée nous touch parfois après nous avoir beaucoup exaspérés. Pas un instant no ne doutons de la sincérité de ses sanglots et de ses hoquets tragiqu de vieil enfant abandonné!

Et pourtant !... Qui se chargera de fixer ce point de pyscholog musicale : le « vieil-abonné » souffre-t-il sincèrement du crépuscu de ses anciens dieux, dont il s'indigne de voir les autels désertés p les sectateurs de « *Circé*, du *Fils de l'Etoile*, d'*Ariane et Barb bleue* et de... *la Catalane* » (mince de salade !) ou bien n'est-il vi

time que de son inconsciente mauvaise humeur contre une évolution qu'il ne comprend pas ? Son oreille a-t-elle besoin des sensations enfuies ou est-elle devenue peu à peu insensible ? En un mot, ferait-on beaucoup d'heureux parmi les farouches partisans des musiques périmées en restituant brusquement à ces pougins une des œuvres qu'ils regrettent... et qu'ils ne songent pas à déterrer, ou leur causerait-on par cette exhumation une terrible déception en leur prouvant ainsi que ce qu'ils pleurent sans le savoir, dans l'art ancien, c'est tout simplement leur jeunesse ?...

Fortunio va jeter sur ce problème une clarté imprévue. Le trio Messager, de Flers et Caillavet vient d'apporter dans ce débat une contribution extrêmement instructive. En effet, il faudra traiter le vieil abonné avec tout le mépris que mérite un dangereux simulateur, si le cap de la centième n'est pas rapidement franchi par les librettistes du *Sire de Vergy* flanquant le musicien des *P'tites Micheu*.

Est-ce à dire que je tiens ce *P'tit Fortunio* pour un chef-d'œuvre de réaction ? Non pas ! Rien de plus gentiment moderne que l'écriture de Messager, rien de plus foncièrement « parisien » que leur collaboration avec Musset ; rien de plus résolument « contemporain » que leur apport dans l'aventure de l'ardente notairesse qui se brûle à la douce flamme du Chandelier allumé par son capitaine d'amant. Mais cette partition contient à un si haut degré toutes les vertus et qualités que l'on prétend aujourd'hui introuvables, elle est si essentiellement « française » au sens qu'attachent à ce mot l'odéonesque Brieux et aussi les maussades adversaires de toute recherche nouvelle, qu'on peut valablement la considérer comme une pierre de touche idoine à éprouver la sincérité des mélomanes inconsolables.

Aimez-vous la mélodie? On en a mis partout. Et quelle simplicité, quelle candeur dans le choix des contours, dans la coupe des phrases, dans les cadences nettes et franches (que rehausse parfois discrètement une harmonie de prix), dans les modulations résolument tonales qui ne se permettent d'incursion qu'aux tons voisins. Voilà la musique claire, élégante et spirituelle dont on pleurait la perte ! La voilà toute rajeunie par une adroite présentation avec de curieux rappels de procédés anciens. C'est pour elle que les auteurs du livret (insoucieux du vœu angoissé de Théophile Gautier : « Pour Dieu qu'on n'aille pas *arranger* cette pièce ») ont reculé l'action qui se passait sous Louis-Philippe jusqu'au XVIIIe siècle, transformé le petit bourgeois cher aux grisettes qu'avait voulu Musset en un pétrousquin jobard, mué cette rouée de Jaqueline en une amoureuse passionnée, ajouté un premier acte sur la place publique avec jeux de boule, promeneurs qui vont se rafraîchir chez Ramponneau, sortie de l'office, conversations vives et animées des figurants, traditionnel tableau

grouillant qui se traduit musicalement, selon une norme inéluctable, par un thème guilleret et sautillant aux notes répétées, allegro vivace, dont la coupe fut consacrée par tant de « chœurs du marché » de l'ancien répertoire et que nous retrouvons fidèlement transposé ici dans le 3/8 de la première scène avec les modulations habituelles au ton relatif mineur, puis à la sous-dominante, coupées par une gamme ascendante qui accompagne la course de la boule, frôlant le cochonnet. Ne soyons pas plus rigoriste que Catulle Mendès, estimant que les petites inventions des librettistes « ne gâtent point trop la pièce de Musset » et notons plutôt, dans ces broutilles, une saveur archaïque, un amusement d'érudit qui n'exclut pas tout souci de modernisme, car le mince thème de l'école d'Auber se permet soudain un développement passager sur une septième du second degré qui l'apparente avec une mélodie de Fauré : « Notre amour est chose légère. »

Cette élégance harmonique n'est pas un fait isolé dans la partition : à chaque instant le charme des enchaînements discrets et rares embaumant le second recueil de Fauré passe dans cette alerte musique comme un parfum choisi. Et c'est ce qui permettra aux plus raffinés chercheurs de prendre à l'audition de ce Chandelier à musique un plaisir extrême, cependant qu'il réjouira les auditeurs ingénus au cœur content, content de peu en matière d'art lyrique et que la simple grâce mélodique enchante. A ceux-ci, les auteurs ont fait la part du pauvre : les couplets bouffes de Landry « C'est un notaire », la déclaration de Fortunio « Je suis très tendre », le madrigal des clercs, la « Vieille maison grise », la chanson du « Loup » avec l'amusante marche chromatique qui souligne sa conclusion, le duo d'amour et la chanson du Chandelier sont d'un charme facile auquel nul ne songea un instant à résister, pas même le poussiéreux Arthur Coquard, attendri par ces « exquises échappées dans l'ordre du sentiment », comme il s'exprime en son patois. Oserai-je ajouter que le « Parce que votre main frissonnait dans la mienne », que tous les spectateurs fredonnaient au départ, ne m'apparaît pas comme une trouvaille de génie ?

Les amis de Messager ont manifesté quelque étonnement au sujet de son orchestration : sans aimer le pâteux contrepoint où s'englue le morne Le Borne, on peut regretter, en écoutant *Fortunio* la persistante doublure du chant par les premiers violons qui ne chôment guère, au cours de cette œuvrette — d'une confection trop souvent interrompue par une visite au ministre ou une audition de ténor — et qui semble écrite pour quatuor avec adjonction de quelques instruments à vent *ad libitum*.

Il faut louer l'adresse câline de Mme Carré, bourgeoise potelée que la bonhomie sexagénaire du bon Fugère ne parvient pas à contenter pleinement ; Dufranne, soudard galant et fat, supplanté par le jeune

Francell promptement lassé de tenir... la chandelle pendant deux actes, et surtout l'inimitable Jean Périer, joyeux basochien, joueur de boules émérite.

§

Salle Pleyel, la Société des Concerts d'**Instruments anciens** nous a donné le régal d'entendre MM. Casella, Casadesus, Celli, Devilliers, etc., archaïsant en perfection sur le clavecin, la viole d'amour, le quinton, la viole de gambe. Mme Renée Lenars a joué deux airs de Rameau sur une harpe-luth construite par l'ingénieux Gustave Lyon suivant les principes de la harpe chromatique.

Va pour les vieux instruments, mais raca sur les vieux interprètes! En une page extraordinaire de verve des *Altesses sérénissimes*, le comte Robert de Montesquiou proteste contre la macabre exhibition d'artistes « ayant pu assister au sacre de Charles X, que dis-je ? se ruiner au système de Law ou se mirer dans le baquet de Mesmer »; qu'eût-il dit, en assistant au spectacle sépulcral de la Patti, invraisemblable Rosine (!!) gargouillant les vocalises du *Barbier de Séville* avec les grâces d'un rossignol de cimetière ? « Je me nourris de riz de veau, confie-t-elle aux reporters, je prends des lavements, je... » Prends donc de la strychnine !

§

Au Havre, la première audition du Cercle de l'Art moderne était consacrée aux œuvres de MM. **Maurice Ravel** et **Florent Schmitt**. (Vous souvient-il de l'exultant *Psaume XLVI*, qui effara le Conservatoire ?) Mlle Hélène Luquiens fit applaudir, du symphoniste nancéen, trois poèmes lacustres dont l'un, si j'ai bonne mémoire, se mira dans l'eau froide et bleue du Léman, non loin de Ribeaupierre. Elle interpréta, le mieux du monde, deux mélodies, difficiles et intensément passionnées, de M. Ravel, à qui certains « ont prodigué avec une injustice persistante et ridicule le reproche de n'être qu'un disciple de Debussy », observe le programme que je recommande aux méditations de certains musicographes à la fois cauteleux et rossards.

Le même programme, moins heureusement, peut-être, apparente Ravel à Laforgue, puis fait de Laforgue un Pascal. Deux quantités égales à une troisième... Entre nous, je ne vois pas bien Ravel en Blaise Pascal !

Après tout, Eugène de Solenières (à la mémoire de qui M. Henri Allorge a consacré des strophes émues dans son *Clavier des Harmonies*), le bon Solenières m'a bien comparé un jour, moi qui vous parle, à Bach, Descartes et saint François d'Assise...

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

LETTRES ALLEMANDES

Margarete Bœhme : *Dida Ibsens Geschichte* ; Berlin, F. Fontane u. C°, M. 4. — Ed. von Mayer : *Fürsten und Künstler* (*Die Kultur*, vol, 19 et 20) ; Berlin, Marquardt u. C°, M. 2.50. — Lothar Schmidt : *Frauenbriefe der Renaissance* (*Die Kultur*, vol. 9) Berlin, ib. id., M. 1. 25. — Memento.

Dida Ibsens Geschichte. — On se rappelle le succès, succès de scandale aussi bien que succès littéraire, que remporta, il y a près de deux ans, le premier roman de Mme Marguerite Boehme. *Le Tagebuch einer Verlorenen* était écrit sous forme de journal, attribué à une demi-mondaine morte de la poitrine, dans un hôpital de Berlin. Ce genre de confessions, au milieu des productions courantes de la littérature, paraissait être une véritable nouveauté. Et, durant quelques mois, on se passionna pour le sort de l'héroïne, qui, malgré ses mauvaises mœurs, savait écrire dans une langue aussi vivante. Comme tout le monde parlait du *Journal d'une femme perdue*, on se mit à le lire dans les familles, et cela encore fut une nouveauté. Jusqu'à présent on n'avait guère trouvé de personnes légères et dépourvues de sens moral que dans les romans français. Triomphalement le « demi-monde » faisait son entrée dans la littérature nationale du nouvel empire. L'auteur, interrogée sur son personnage, déclara que le *Journal* était authentique et qu'elle s'était contentée, surtout au début et à la fin, d'entreprendre quelques retouches.

Aujourd'hui le *Journal d'une femme perdue* est à son 108e mille. Mme Bœhme a même pris la peine d'en refaire certaines parties ; nous ne savons pas si c'est pour le mettre mieux à la portée des jeunes filles. Il a, de plus, été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et une version française en est, paraît-il, en préparation. Du reste, de nombreuses contrefaçons sont nées de tous les côtés, et le marché allemand est actuellement encombré de confessions, de mémoires, de souvenirs qui tous traitent, avec plus ou moins de talent, l'amour vénal et la passion extra-conjugale. Ainsi l'Allemagne s'applique encore une fois à imiter platement la France. Il est dans ses habitudes de retarder la marche de la civilisation en refaisant, cinquante ans plus tard, l'évolution de sa voisine. Mânes de Georges Sand, voilez-vous la face !

Quoi de plus naturel pour un auteur à succès que de s'imiter lui-même. Mme Marguerite Boehme a donc imaginé une autre « femme perdue » car, son héroïne étant morte, il lui était difficile de la faire revivre. Cependant l'*Histoire de Dida Ibsen* se présente comme un « finale » du *Journal d'une femme perdue*. Thymian, la première de ses jeunes dévergondées, ne fait qu'y passer.

L'*Histoire de Dida Ibsen* n'a pas la prétention d'être utilisée comme document humain. Il se peut que la forme sous laquelle elle se présente

paraisse étrange au premier abord, mais c'est ainsi seulement qu'il m'a été possible d'introduire dans l'action, d'une façon vivante et conforme à la vie, le personnage de Thymian. Ce que je savais encore de Thymian, ce qui me restait de lettres d'elles, je l'ai utilisé pour ce livre, conformément à l'action, et je me suis efforcé de lui conserver, dans chaque détail, l'originalité de son caractère et de sa façon d'être.

Cette nécessité de faire apparaître, de temps en temps, un personnage déjà connu a certainement beaucoup nui à l'affabulation de ces nouvelles Confessions. Dida nous apparaît comme une sœur plus candide de l'ardente Thymian. Elles se sont connues presque petites filles encore, lors d'un mariage chez un de ces petits hobereaux de la marche du Schleswig. Et elles se retrouvent plus tard à un tournant de la vie, alors que l'une est encore une amoureuse, alors que l'autre s'abandonne à l'amour vénal. Toute la jeunesse de Dida Ibsen, dans une de ces grandes fermes prussiennes, où l'aisance extérieure laisse déjà deviner les soucis d'argent et la gêne future, le réveil de sa vive intelligence et de son corps souple et délié, tout cela est dessiné de main de maître. Mais Dida possède une cousine éloignée qui a choisi le chemin du plaisir et qui s'applique à lui tourner l'esprit. Heda pervertira cette petite Claudine germanique (elle est Claudine seulement en cet endroit du livre) et plus tard, quand la ruine familiale sera un fait accompli, la vendra à un vieux monsieur. Cette élégante Heda n'a rien de germanique, nous voulons dire rien d'allemand. Elle arrive du Danemark voisin, et sa sensualité, sa joie de vivre, sa cruauté rappellent son homonyme Hedda Gabler. Remarquons du reste que les livres de Mme Bœhme son beaucoup plus danois qu'allemands et qu'elle est la première à nous révéler ces mœurs dano-allemandes que l'on doit retrouver dans une partie de la société des villes hanséatiques.

Dida aime pour la première fois, elle aime pendant deux ans éperdument et, puisque l'homme qui l'aime et qu'elle aime la fait passer pour sa femme, elle encourt la réprobation de tous les siens. Sa cousine Heda peut faire la nuit le trottoir à Hambourg, simplement par perversité. Cela n'a aucune importance. Mais une jeune fille qui se donne à un homme, à un seul homme, par amour, voilà ce que la société ne saurait tolérer. Vous voyez, c'est tout le romantisme des anciens jours qui remonte à la surface.

Dès lors les aventures de Dida Ibsen prennent une autre tournure. Reprise par des idées d'honnêteté, elle se met à travailler. Enceinte de son amant, elle se décide à épouser un brave garçon qui la rend malheureuse. Et l'intrigue se poursuit, heurtée, décousue, coupée de fragments de journal, de lettres reçues, d'anecdotes qui n'ont rien de commun avec le récit, jusqu'aux très belles pages finales, empreintes d'une douleur magnifiquement humaine.

Sans doute, *Dida Ibsen* aura le même succès que le premier roman de Mme Marguerite Bœhme. Les jeunes filles le liront, qui, il y a dix ans encore, se délectaient des sentimentalités de la Marlitt. Comme on nous a changé notre Allemagne!

§.

Fürsten und Künstler. — M. Ed. von Mayer a étudié les rapports entre les artistes et les princes qui encouragèrent leurs travaux. Cette contribution à la « sociologie de l'art » nous renseigne sur toutes les formes du mécénat. L'auteur met une érudition prodigieuse à montrer l'influence bienfaisante qu'eut un emploi intelligent de la richesse sur le développement du génie. Il rappelle les grands exemples de souverains s'inclinant devant la royauté de l'art. Charles-Quint ramassait les pinceaux du Titien, Charles le Bon, duc de Bourgogne, envoya Jan van Eyck en mission dans le Portugal. Lucas Kranach aimait son maître, l'électeur de Saxe, au point qu'il le suivit en captivité.

La littérature, aussi bien que l'art, connut de ces belles amitiés. Quand le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar s'attacha le jeune Gœthe, il reçut une protestation de son ministre, qui ne voulait pas admettre au Conseil intime ce simple docteur en droit. Quoi qu'en pense M. Gaston Deschamps, qui, dans un récent article, appelle plusieurs fois le père de Gœthe « M. de Gœthe », l'auteur de *Werther* n'avait alors aucun titre de noblesse. C'est seulement sur la demande expresse du duc que Gœthe fut anobli plus tard par l'empereur.

Charles-Auguste ne se laissa pas désemparer. Il écrivit en marge de cette protestation : « Utiliser un homme de génie en un autre endroit que celui où il peut employer ses dons extraordinaires, ce serait le méconnaître... Le jugement du monde qui me désapprouve peut-être de placer le docteur Gœthe dans le collège de mes conseillers, sans qu'il ait été d'abord juge, professeur, conseiller de cabinet et conseiller de gouvernement, ne changera rien à cela. Le monde juge d'après des préjugés. Pour ma part, je veille et je travaille comme tout autre qui veut faire son devoir, non point pour recueillir les acclamations du monde, mais pour pouvoir me justifier devant Dieu et ma propre conscience. »

L'abondance des citations rend un peu difficile la lecture de l'ouvrage de M. de Mayer. Mais on y trouvera les théories les plus attachantes sur l'art de la foule et le néant de l'art patronné par l'Etat. Dans le dernier chapitre, une apologie de Gustave Moreau n'est certes pas pour nous déplaire.

Inutile de dire que ce volume contient le portrait du roi Louis II de Bavière et la vue de son château de Neuschwanstein. Vingt reproductions de tableaux et d'œuvres d'art complètent cet ensemble.

Frauenbriefe der Renaissance. — Les relations d'Isabelle d'Este avec les artistes de son temps sont connues par les travaux d'Yriarte. Les lettres écrites par Isabelle, celles d'Alessandra Macinghi, un volume de M. Ferrari sur les lettres des courtisanes italiennes au XVIe siècle, ont servi à M. Lothar Schmidt à étudier le style épistolaire des femmes de la Renaissance.

Memento. — Signalons encore dans la même collection *Die Kultur*, que lirige M. Cornelius Gurlitt : Un *Ulrich von Hutten* de M. Georg Jacob Wolf ; une étude de M. A.von Gleichen-Russwurm sur les idées de Schiler jugées au point de vue contemporain (*Schillers Weltanschauung und unsere Zeit*) ; une charmante petite monographie que nous pourrions ippeler une civilité puérile et honnête, qui est de M. Arthur Holitscher : cela s'intitule *Leben mit Menschen*, et les illustrations sont particulièrement bien choisies.

La maisson Marquardt et Cie, de Berlin, qui édite déjà les quatre séries *die Kunst, die Musik, die Literatur* et *die Kultur*, entreprend également la bublication d'une revue hebdomadaire qui s'intitule *Morgen* (*Demain*) et dont la direction a été confiée à MM. Werner Sombart, Richard Strauss, Georges Brandes, Richard Muther et Hugo von Hofmannsthal. La première livraison vient de paraître. Nous y reviendrons.

A Dusseldorf paraît, sous le titre de *Masken*, un périodique mensuel qui bublie des fascicules spéciaux. Ces fascicules servent d'organes à une Société Ibsen, récemment fondée en Allemagne. Les trois premiers, parmi les quatre qui ont paru jusqu'à présent, traitent en particulier de l'œuvre du grand poète norwégien. MM. Hermann Bahr, Otto Brahm, Georges Brandes, J. Elias, Paul Schlenther y ont collaboré, mais leurs articles sont en grande partie des réimpressions. Holger Drachmann nous montre Ibsen dans son milieu norwégien. Michael Georg Conrad parle du séjour d'Ibsen à Munich. Le quatrième fascicule spécial est consacré au poète badois, Albert Geiger.

Das literarische Echo (15 juin) s'ouvre sur une étude de M. Müller-Brauel consacrée aux écrivains du Hanovre, accompagnée de portraits de Bœrries von Münchhausen, Franz Diederich, Heinrich Lœns, Heinrich Sohnrey, Diederich Speckmann, Franz Evers, Friedrich Freudenthal. — Otto Hauser parle des littératures de l'Extrême-Orient.

Le fascicule de mai de *Deutsche Kunst und Dekoration* est presque exclusivement consacré à la première exposition graphique du *Deutscher Künstler-Bund*, qui a eu lieu au Musée du Livre de Leipzig. Plus loin nous trouvons une intéressante étude sur l'avenir des ouvriers de l'art industriel. Dans le fascicule de juin, signalons une longue étude de Max Dietz sur les aspirations de l'art contemporain dans le Wurtemberg.

Le *Monatsbericht des Wissenschaftlich-humanitaeren Komitees* est toujours d'une lecture fort attachante. Nous venons de recevoir la feuille de juin livrée sous pli fermé. Nous attendons avec impatience celle de juillet et espérons que nous y trouverons des appréciations sur le scandale Eulenburg.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

M. P. Willcocks : *The Wingless Victory*, 6 s., John Lane. — Ernest Oldmea dow : *Susan*, 6 s., E. Grant Richards. — Vincent O' Sullivan : *Human Affair* 3 s. 6 d., D. Nutt. — E. F. Benson : *The House of Defence*, 6 s., Heinemann. – Evelyn Underhill : *The Lost Word*, 6 s., Heinemann. — Margaret L. Woods *The Invader*, 6 s., Heinemann. — H. A. Vachell : *Her Son*, 6 s., Murray. — Joh Barnett : *The Prince's Valet*, 6 s., Smith Elder. — Roy Horniman : *Israel Rank* 2 s. 6 d., Chatto and Windus. —Robert Machray : *Her Honour*, 2 s. 6 d., Chatt and Windus. — Memento.

Les romans anglais que l'on traduit en français ne sont pas tou jours ceux qui sont le plus lus par le public de leur pays d'origine et il ne faudrait pas croire que les auteurs dont les noms sont dev nus familiers au public français représentent à eux seuls ce qui s fait de mieux, dans la production romanesque, en Angleterre. Certe H.-G. Wells, Rudyard Kipling, Sir Arthur Conan Doyle, Mrs Hum phry Ward comptent parmi les plus célèbres des écrivains de l'heur actuelle, de l'autre côté du Détroit, mais il est beaucoup d'autre auteurs à qui le public fait fête. A chaque saison de librairie, il e des livres qui sont lus par milliers et qui ont une très réelle valeu Cependant, les qualités qui les font goûter des lecteurs britanniqu ne sont pas toujours celles qui leur vaudraient un succès en Franc et il faut, pour intéresser le lecteur français, des conditions partic lières qui ne se rencontrent que rarement dans les romans de mœur On n'a pas, tous les jours, à offrir un Dickens, et tel ouvrage, q dépeint de curieux aspects de la vie anglaise, délectera d'heureu bilingues, alors que, traduit, il fera bâiller d'ennui les lecteurs.

Dans la quantité de romans publiés cette année, il en est un bo nombre de remarquables, et j'ai eu, à diverses reprises, le plaisir les signaler. En voici encore cette fois plusieurs, dont la lecture se agréable à ceux qui connaissent suffisamment l'anglais.

L'histoire que Miss Willcocks intitule **The Wingless Vi tory** est excellemment contée, en un style abondant en métaphore mais très soigné. Un docteur épouse une femme, qui se marie un p pour savoir ce que c'est et sans amour. Le couple, après bien d tribulations, finit par s'aimer et c'est cette période difficile que l'a teur nous fait connaître. Elle traite avec hardiesse la questi sexuelle, en faisant penser parfois à Ibsen. Ses descriptions so attrayantes ; ses études de caractère dénotent qu'elle sait observer l émotions humaines et les analyser. Même, ses pages abondent commentaires avisés, en réflexions incidentes qui prouvent que M Willcocks s'est fait sur les choses et les gens, sur la vie en génér des opinions bien personnelles; les sentiments et les idées qu'el prête à ses personnages sont bien au-dessus de la banalité. Ce livr où se révélent tant de mérites, indique aussi, chez son auteur, u

vie intellectuelle intense, qui pourrait bien donner, par la suite, des résultats capables de surprendre.

§

De tous les livres qu'on aime à se remémorer, **Susan**, le roman de Mr Ernest Oldmeadow, est de ceux qui laissent un riant souvenir. Ce n'est pas l'œuvre forte qui vous empoigne et vous secoue tyranniquement, mais c'est un récit conté avec sincérité et qui réussit à émouvoir délicieusement. Le rire avec les larmes !... Joliment écrit, très savamment composé, avec des personnages élégants ou avenants et tous diversement séduisants, ce roman a toutes les grâces qui peuvent assurer le succès. Et l'auteur ne s'est pas contenté de fabriquer, d'après les recettes d'une habile cuisine, une délectable friandise. Tout en prouvant son savoir-faire, il a fait usage, et un excellent usage, de son intelligence, de ses dons, de son talent. Miss Gertrude et Susan, qui restent d'un bout à l'autre au premier plan, sont deux personnages auxquels on s'attache, et leur correspondant, un peu fantasque, un peu chimérique, si l'on veut, devient au dénouement un être bien sympathiquement raisonnable. Le quiproquo sur lequel est basé le roman se dénoue de la façon la plus naturelle et la plus charmante. Tout finit bien, et, après la scène de tous les aveux, au clair de lune, sur la plage, une scène très délicatement traitée, on ferme le livre en souriant.

§

Mr Vincent Sullivan est chiche de ses œuvres, car il paraît presque certain que les trop rares volumes qu'il consent à donner au public, à de très longs intervalles, ne sont qu'une faible partie de ce qu'il produit. Il écrit certainement beaucoup plus qu'il ne publie, soit qu'il garde ou détruise des travaux qui ne le satisfont pas, soit qu'il reprenne à maintes reprises la même page. Seulement, comme il paraît aussi qu'il est à lui-même son unique critique, et que sa prose ne subit en aucun cas l'épreuve préalable, et fort salutaire, de la publication en revue, les œuvres de Mr Vincent O'Sullivan ont ce caractère un peu spécial des écrits sans lecteurs, cette réserve hautaine et dédaigneuse aussi, qui est faite surtout d'une timidité qu'on n'a su comment surmonter, et du manque de contact avec le public. Malgré son titre, **Human Affairs**, le dernier livre de Mr V. O'Sullivan présente ce même trait. Ces « affaires humaines » ne sont pas ce qu'on est convenu d'appeler « vécues » : elles sont « vues », mais bien vues. L'auteur, pour ainsi dire, ne descend pas dans la rue, il ne se mêle pas au grouillement de la foule, il n'a pas pour les joies et les souffrances humaines de sympathie fraternelle : il voit sans indulgence comme sans sévérité les faiblesses et les crimes des hommes. Des hauteurs

où il se place pour contempler le spectacle de la vie, Mr Vince[nt] O'Sullivan nous en apparaît un peu trop détaché et certains aspec[ts] lui en échappent. Sa vision même en est quelquefois déformé[e] comme les gens, lorsqu'on les regarde se promener dans la ru[e] vous paraissent tassés et rapetissés quand ils passent sous votre fen[ê]tre. Sans doute, Mr O'Sullivan a d'excellentes raisons pour adopt[er] cette attitude que son grand talent justifie. Il n'est pas homme à [se] livrer à son art sans une esthétique à lui, sans des règles, sévèr[es] peut-être, mais auxquelles il se conforme strictement. Et c'est à ce[la] justement qu'est due l'unité de ton de ses nouvelles, — bien qu'elles [ne] soient pas toutes également agréables, pour ne pas dire qu'il y en a d'inférieures aux autres. Certes *The Bars of the Pit*, *Notices of t[he] Life of Mrs Fladd* et *The Entail* sont de parfaites nouvelles q[ui] soutiendraient la comparaison avec les mieux réussies des maître[s]. *The Great Moment*, *After Dinner*, *At the Revue*, sont de fines [et] pénétrantes notations qui prouvent que l'auteur possède un fo[rt] remarquable don d'observation, mais tout cela ne satisfait pas, par[ce] qu'on exige beaucoup plus d'un auteur qui sait aussi bien écrire [et] aussi bien composer. La nouvelle la plus longue, qui occupe la moi[tié] du volume *Verschoyle's House*, est un exemple typique des qualit[és] et des défauts de l'écrivain ; le sujet, avec ses données, aurait pu fa[ci]lement être développé davantage et faire un roman des plus cap[ti]vants. Tel qu'il est, ramassé, concis, sans dialogue, le récit don[ne] une impression tour à tour de violence sobre et de fantastique ter[ri]fiant, et la comédie inséparable des choses humaines n'y appar[aît] qu'avec amertume et comme avec les lèvres retroussées.

§

Dans son tout récent roman, **The House of Defence**, le [fé]cond écrivain qu'est Mr E.-F. Benson traite à son tour de la « Chr[is]tian Science », dont, d'ailleurs, il apparaît bien qu'il n'accepte [ni] les principes, ni les doctrines. Cependant, c'est par le moyen de [cet] empirisme qu'il obtient la guérison de son morphinomane. Mr Be[n]son s'est servi de ses personnages habituels, dont il a depuis longtem[ps] découpé le type définitif qui devient un peu monotone à servir au[ssi] souvent ; la construction aussi est selon la méthode accoutumée, on [n'y] a pas de surprise, mais Mr Benson possède un beau talent de conte[ur] : il captive et il entraîne, sans compter que l'idée était ingénieu[se] de traiter de la « Christian Science » dans un ouvrage de fiction.

§

On parlait beaucoup, il y a quelque temps, d'une sorte de mou[ve]ment néo-catholique en Angleterre, puis tout ce bruit s'est calmé[. Il] s'est produit quelques conversions tapageuses, plus ou moins sin[cè]res, à l'instar de celles dont nous avons été les témoins en Fran[ce]

nais, à aucun moment, le mouvement n'a été général. En tous emps et dans tous les pays, on trouve des esprits inquiets, qui, près les turbulences de la jeunesse et n'étant pas parvenus à se faire eux-mêmes un idéal de vie, acceptent une doctrine religieuse qui eur fournit tout fait ce qu'ils n'ont su se tailler à leur mesure. Il aut à leur fragilité un tuteur solide. Paul Vickery, le héros que ous présente Miss Evelyn Underhill dans **The Lost Word**, a assé les années impressionnables de son enfance à l'ombre d'une ieille cathédrale; plus tard à Oxford, il adopte une sorte de vague déalisme qui le livre bientôt sans défense aux superstitions grossières que l'ignorance et une atmosphère exclusivement religieuse uscitent. Architecte, il tente de vivifier, dans une banlieue sordide, a foi qui, au moyen âge, faisait élever les basiliques. Mais son myscisme passionné dépasse le noble sentiment religieux qui n'a pas de ontières et qui est vieux comme la pensée humaine. Le monde ans lequel l'auteur nous emmène avec lui est orgueilleusement irèel et agressif; bientôt nous sommes dans une atmosphère d'hysérie religieuse; pour imposer une autorité tyrannique, on renonce à Evangile et on puise dans la vie des Saints, pour parvenir à des ruautés qui dépassent celles du moyen-âge, à des frénésies vésaniues qui font penser à des religions de l'Orient antique. L'auteur aite avec une habileté remarquable ce sujet désagréable et rebutant arfois, usant adroitement de l'humour et de la satire même pour ompre l'impresssion hostile que produisent ses personnages et leurs ntolérantes fantaisies.

§

Le médecin spécialiste trouverait sans doute absurde la donnée après laquelle Mrs Margaret L. Woods développe les péripéties de **'he Invader**, alors cependant qu'il admettrait volontiers la fanisie allégorique du *Dr Jekyll and Mr Hyde*. C'est que Stevenson l'adresse de n'employer le détail précis que pour mieux souligner a fantaisie, alors que Mrs Woods paraît vouloir nous imposer des aits qui seraient scientifiquement vérifiés. De même, pour les lecteurs uperficiellement renseignés, cette histoire de double personnalité renrme d'inadmissibles audaces. Mais examinons l'œuvre au point de ue littéraire. Une jeune fille, surmenée par la préparation d'examens, mbe dans un sommeil hypnotique profond. Quand elle s'éveille, son rps est occupé par l'âme d'une aïeule séduisante et de mœurs légès, tout le contraire de l'âme véritable de la dormeuse. Et voilà, à s intervalles assez longs, le malheureux corps occupé tour à tour ar l'aïeule Mildred, turbulente, extravagante, brillante et adorable, par la vraie Milly, sage, raisonnable, économe, vertueuse. Le mari éfère niaisement la personnalité la plus dangereuse de sa femme,

dont il ignore d'ailleurs le dédoublement, et, tandis que la vraie Mill a la douleur de constater que son mari aime en elle l'intruse, celle-ayant repris possession du corps qu'elle revêt parfois prend la fui avec un amant. Le lendemain, c'est Milly qui se réveille dans l bras de l'amant et elle met fin par le suicide à cette intolérable exi tence en double. Si nous admettons de nombreuses improbabilité l'ouvrage est plein de mérites et vaut d'être lu. Toujours intéressan souvent empoignant, il est clairement conçu, bien construit et so gneusement écrit.

§

Mr H.-A. Vachell a essayé de trouver une situation nouvelle da **Her Son**. Son héroïne, Miss Dorothy Fairfax, défie l'opinion les conventions en adoptant le fils naturel de l'homme qu'elle ain et qu'elle croit mort. Il devient « son fils » et ce sont les successiv révélations sur sa parenté véritable qui font l'intérêt du récit. M Vachell est un romancier qui sait son métier, et il tire un excelle parti de son sujet, qui, d'ailleurs, avait déjà vu les feux de la ramp avant de paraître sous forme de roman. C'est dire que la constru tion est solide, encore que certaines situations paraissent quelque pe invraisemblables.

§

Un valet qui après de longs services voit toujours son maître comr un héros, tout en jugeant sainement ses faiblesses, est un exemp assez rare. C'est celui que nous offre Mr John Barnett dans **Th Prince's Valet**. Depuis le moment où, par un soir de novemb de l'an 1746, Gustave Pommeau, la haine au cœur et sans un sou poche, rencontra, au coin de la rue d'Amigne, à Paris, le Prétenda Charles Stuart, il s'attacha à lui fidèlement, et l'auteur nous rela très agréablement leurs aventures amoureuses et autres, tant à Pa et en France qu'en Allemagne et en Angleterre.

Il faut accepter cette autobiographie d'un criminel telle que Mr R Horniman nous la donne dans **Israël Rank**. Discuter ce qu' pourrait faire avec une telle donnée serait oiseux, et nous nous co tenterons de dire que Mr Horniman l'a très habilement traitée. S héros, d'origine en partie sémite, a la passion des richesses, de l'op lence, de la vie large, et, bien que de naissance obscure, il décou que, par sa mère, il pourrait hériter d'un titre de noblesse et d'u grosse fortune, si certains ayants droit étaient écartés. Sans mé drame, avec un souci presque artistique du crime, il supprime un un tous les obstacles. Avec une effarante inconscience, il relate to cela jusqu'à un dénouement qui surprend. C'est une intéressan analyse psychologique d'un personnage absolument anormal, un

sant les caractéristiques du Juif aux qualités particulières de l'aryen.

§

L'histoire que raconte, dans **Her Honor**, Mr Robert Machray est fabriquée avec toutes les ressources, toutes les ficelles du genre : confidences pendant le délire, lettres interceptées, rencontres inopinées, coïncidences stupéfiantes, qui tiennent le lecteur en haleine, et sont accumulées ainsi pour lui prouver que les femmes ont un sentiment de l'honneur égal à celui qu'en ont les hommes et qu'en cas de conflit, dans un cœur de femme, entre l'amour et l'honneur, c'est parfois ce dernier qui l'emporte.

Memento. — « Bienheureux sont les millionnaires, car ils ont hérité de la terre et il n'y a pas moyen de la leur reprendre », tel est le prétendu texte sur lequel un révérend ecclésiastique américain prononce l'oraison funèbre du financier naufragé dont Mr Upton Sinclair a fait le héros de son *Roman d'un Roi de l'Or*, dont une traduction vient de paraître chez Hachette.

M. Albert Savine publie chez Stock une traduction des *Poèmes* d'Oscar Wilde ; la note jointe au volume assure « que ces vers posèrent immédiatement en Angleterre le poète en chef de l'école de l'art pour l'art », et cette phrase... poétique fait penser à une réflexion que prononçait il y a peu de temps un homme de savoir et de goût : « Dès qu'il s'agit de Wilde, on ne dit que des bêtises. »

Les dernières additions au catalogue de la collection Tauchnitz sont : Mark Twain : *The $ 30000 Bequest*, un recueil de vingt-sept contes, esquisses et articles par le fameux humoriste ; *Temptation*, par Richard Bagot, drame qui se passe dans la haute société italienne ; *Susan*, par Ernest Oldmeadow, *Her Son*, par H.-A. Vachell, dont nous rendons compte d'autre part ; *Merry Garden and other Stories*, sept nouvelles par A.-T. Quiller Couch, enfin *Representative Men*, les sept conférences de Ralph Waldo Emerson, sur Platon, Swedenborg, Montaigne, Shakespeare, Napoléon et Gœthe ; ce volume paraît dans la collection, avec l'autorisation du fils d'Emerson, pour le vingt-cinquième anniversaire de la mort du grand essayiste américain.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

La Question paysanne. — S. Fl. Marian : *Nascerea, Nunta, Immormintarea la Români*, — *édition de l'Acad. roumaine*. — Pamfile, Lupescu, Mrejeru : *Carte pentru Tinretul de la Sate* ; Bêrlad.

Les révoltes agraires, éclatant au lendemain des fêtes de la première Exposition Nationale, ont fait répandre des flots d'encre après les flots de sang. La Roumanie s'estimait plus avancée dans l'échelle des Etats civilisés, et les apparences la flattaient. Elle a dû, pour un temps, déchanter et reconnaître que les partis politiques à tour de rôle et indistinctement s'étaient tous désintéressés de ce qui aurait dû le plus les préoccuper (Densusianu). Je ne sais si la thèse de

M. Draghicesco (*Psychologie du Peuple roumain*) est juste de cet
race occidentale, aux habitudes orientales, mais il est sûr que l'o
s'est aveuglé trop longtemps et que l'on a faussé systématiqueme
la mentalité du paysan à le vouloir occidentaliser sans tenir comp
des conditions spéciales d'instruction, de bien-être, de culture généra
dans lesquelles il vit. Il s'est agi cette fois d'aller au fond de la que
tion et de regarder en face l'anarchie et l'immoralité du systèn
politique en vigueur. Nous n'avons pas à nous en occuper ici ; je cit
rai seulement quelques-uns des documents qui constatent l'une
l'autre, à la décharge du paysan. C'est une suite d'interviews
M. Jean Lahovary, ancien ministre des Domaines, publiées par
journal *la Roumanie ;* ce sont les études pénétrantes de M. C. Al
manesteanu, celles de M. Mehedinti dans la revue *Convorbiri lit
rare ;* celles aussi incisives que brèves de M. Densusianu et l'artic
Verso de la question agraire de M. Naum-Inau dans le *Vieata nou*
etc., etc. Les *Etudes sur notre état économique*, que M. A. D. Xen
pol écrivait en 1877, et qu'il développait en 1882, pourraient être r
prises telles quelles, car rien n'a changé dans le pays sous ce ra
port. Au contraire, à en croire M. Tanoviceanu, « notre législation
étendu la corruption jusqu'aux plus basses classes de notre socié
et le paysan même n'a pas échappé à son venin » (*La Roumanie so
le rapport moral*, 1902). Ce paysan manque évidemment de pr
voyance, d'initiative, de persévérance ; mais c'est que ses forces
trahissent. Parmi les causes de sa misère, beaucoup lui sont imput
bles ; mais il est victime et non responsable de beaucoup d'autres.
croupit dans une ignorance inouïe, dans un abandon moral comple
les pénitenciers font œuvre d'infection au lieu que de régénération
le fonctionnarisme le ronge comme une plaie. Le travail n'est pa
un moyen d'améliorer son sort, mais pour lui une fatalité qui pè
sur sa tête puisqu'il n'en peut tirer que juste de quoi subsister,
l'alcoolisme même, dont les ravages augmentent, est un effet plu
qu'une cause de sa misère.

Ce paysan n'est donc pas la brute sauvage, l'espèce de bandit qu
l'on a pu se figurer après les troubles de mars dernier. C'est un mal
heureux, et son malheur, c'est autant ce qu'on a fait que ce qu'on n
pas fait pour lui. L'avenir lui sera plus clément : « Românul nu piere »
dit le proverbe, le Roumain ne périt pas. Il a aussi de solides qual
tés et avant tout la vivacité de l'intelligence, la finesse, la faci
compréhension des choses. Quand on peut voir le paysan roumai
assez loin du sous-préfet, du juge et du sous-lieutenant et qu'on sa
lui inspirer confiance, c'est souvent un être exquis, spirituel, plein d
tact et d'une distinction native, restes d'une culture traditionnell
dont les coutumes populaires font foi, mais qui va se perdant devan
les empiétements de la civilisation.

Des compilations innombrables, quelques livres conserveront au moins le souvenir de ces coutumes et de toute la poésie spontanée qui les accompagnait. Un rituel très compliqué réglait tous les actes et paroles appropriés à chaque circonstance de la vie, aux différentes époques de l'année et à chaque individu en particulier suivant qu'il était femme ou homme, jeune fille ou garçon ; le cérémonial rigoureux, et les rôles très étiquetés du nombreux personnel des fêtes formaient un véritable code de la morale et du bon ton populaires, panaché d'usages païens, d'observances chrétiennes et de formules magiques. Certaines revues, comme la *Sezatoare*, n'ont été fondées que dans le but spécial d'enregistrer ces us et coutumes. Mais les plus graves périodiques ont aussi toujours tenu à honneur de leur réserver bon accueil et les derniers numéros des *Convorbiri literare* contiennent, de M. Tzigara-Samurcas, des études d'un accent nouveau sur les croix de bois sculptées et historiées de la campagne, sur la décoration des œufs de Pâques et l'emploi que l'on se met à faire de ces motifs nationaux pour la rénovation ou plutôt la création d'un art appliqué roumain proprement dit.

Parmi les meilleurs ouvrages de folklore, après ceux de T. Burada. Lambrior, Obedenaru, Ioneanu, Elena Sevastos, etc., et avant la publication des trois recueils de Mme Voronca, pour les branches éparses de la famille roumaine, on compte ceux du P. Marian, mort ce 11 avril en Bucovine. Nous en attendions encore, dit la *Vieata noua*, beaucoup de livres comme il savait en donner sur les croyances et coutumes de notre peuple. Il y a introduit de l'ordre et a entrepris de les classer. Collectionneur infatigable, travailleur qui écrivait pour la satisfaction de faire œuvre utile, Marian nous a laissé des volumes riches d'informations, et, bien qu'influencé par les théories anciennes il a su éviter les exagérations où d'autres sont tombés. Fils de paysans, d'abord pope de village, puis professeur au lycée de Suceava, il pouvait bien connaître le peuple de près et par lui-même, mais en outre il possédait toute la documentation roumaine et allemande du sujet. Il a commencé par la publication de *Poésies populaires*. L'Académie roumaine l'élisait membre en 1881 ; son discours de réception sur la **Chromatique populaire** fournit les noms et les recettes des couleurs végétales, franches, durables employées par les paysannes du temps où elles les appelaient des *fleurs* et les supposaient seules « légitimes et agréables à Dieu », tandis que les drogues achetées à l'épicerie leur répugnaient comme impures; la persistance du mot *coloare curoare* suffit au P. Marian pour affirmer l'origine latine de toute cette chromatique. En 1883 paraissait l'*Ornithologie populaire*, suivie d'un volume sur l'*Insecte*. Il venait au moins une fois l'an à Buçarest et rarement les mains vides, nous dit le *Luceafar*; l'Académie éditait successivement les gros tomes : **le Mariage**

chez les Roumains pour lequel elle lui avait alloué déjà u encouragement de 2.000 fr. sur le prix Hel. Radulesco (1888), pui **l'Enterrement** et **la Naissance** (1892); trois volumes sui vants comprenaient **les Fêtes**, avec tout leur attirail de pratique superstitieuses, un autre des **Incantations et exorcismes**, u encore les **Légendes de la Mère de Dieu**.

On trouve là,avec les mille oraisons, sentences, dictons naïvemen versifiés de la vie journalière, les croyances à la prédestination, pa décisions, irrévocables une fois inscrites au Livre du Sort, des troi sœurs filandières (ursitoare-ourdisseuses); à l'influence planétaire à une certaine métempsycose au moins temporaire et en tous ca pour les suicidés ; l'habitude de consulter les auspices avant le ma riage; celle d'échanger des pièces de monnaie aux fiançailles, qu'o rapproche de celle de donner des arrhes du temps où Phéniciens Thraces, Juifs ou Grecs achetaient leurs femmes; la coutume d marché aux filles, tel qu'il se faisait il y a cinquante ans encore Pétersbourg même ; celle d'enlever les jeunes filles dont les parent s'opposent au mariage ; et celle, commune à tous les peuples dès l plus haute antiquité, pour la jeune épousée, d'opposer une résistanc désespérée, parfois réelle, à ceux qui l'entraînent dans la maison d son nouveau seigneur et maître; la tradition toute saturnienne, l jour de naissance d'un enfant, de jeter une pierre derrière soi e disant : « Ça dans la bouche du vampire »; celle, pour les femme en couches,d'éviter les maléfices de Samca ou Avestitsa, dit l'aile d Satan, en portant en amulette la liste de ses 19 noms, avec l'imag de saint Michel le perçant de son glaive,substituée aux figures judaï ques d'Elie avec Lilith; l'usage de placer dans la bouche ou entre le doigts du mort une monnaie pour les péages de l'autre monde et au près de lui un bâton contre les chiens (Cerbère);ou celui de marquer l maison mortuaire du sapin qui, pour les colons de la Dacie, rem plaça le cyprès italique. Telle de ces légendes s'est répandue vers l XVIe siècle par des livres populaires bogomiles; d'autres se sont pro pagées par la lecture de certaines vies de Saints et en particulie celle de saint Basile le Nouveau avec ses visions des Douze portes d Ciel, à la fin du XVIIe siècle.

Mais à côté de ceux qui conservent, voici ceux qui agissent. U officier et deux instituteurs, MM. Pamfile, Lupesco et Mrejeru, on composé,sous le simple titre de **Livre à l'usage de la jeuness villageoise**,un véritable manuel de sain nationalisme : il distri bue de précieux conseils d'économie domestique et sociale, d'agrono mie et de médecine, quelques notions élémentaires de droit; il ap porte avec clarté quelques notices historiques pleines d'élévation ; e s'agrémente de prières, de contes, de jeux et devinettes. Les auteur n'en sont pas à leur coup d'essai : M. Pamfile s'est vu éditer pa

l'Académie deux plaquettes sur les *Jeux d'enfants*; M. Lupesco a collaboré avec zèle à différentes publications de chansons et de traditions populaires; directeur, avec M. Mrejeru, d'un orphelinat agricole, ils continuent par le livre leur mission de répandre dans les campagnes à la fois des connaissances bien modernes, de la dignité morale et un sain respect des belles et nobles coutumes d'autrefois. C'est un des moyens les plus efficaces de travailler à la solution de la question paysanne et l'exemple de M. Jean Kalindero est là pour certifier les heureux résultats que l'on obtient immanquablement.

MARCEL MONTANDON.

VARIÉTÉS

L'Œuvre d'Eugène Carrière à l'Ecole des Beaux-Arts. — Inoubliable fête de l'art, de la pensée, de la vie! Cette exposition fut l'éclatante justification de la doctrine et même, si l'on veut, du parti pris d'Eugène Carrière. Pour tous ses témoins sensibles et réfléchis, elle reste l'un des plus grands enseignements que la destinée leur ménageât. Pour moi, et l'on voudra bien excuser ce retour personnel où du moins il n'y a que de la modestie, combien je regrette de n'avoir pas eu sous les yeux ce magnifique spectacle avant de conclure le livre que j'ai consacré à l'artiste admirable! Car rien ne vaut et rien ne pouvait suppléer, pas même le plus fidèlement enthousiaste souvenir, ce lumineux commentaire des œuvres par les œuvres. Ici apparaît, dans la souveraine évidence, l'unité du génie impérieusement appelé au loin, vers un but certain, et s'y acheminant avec l'empressement majestueux des forces qui se déplacent selon leurs voies naturelles, sous la direction d'une conscience prodigieusement lucide, et en ordre. Ici est écrite en caractères que rien n'effacera l'histoire sublime d'une vie dont l'harmonie fut absolue. Nous voyons le Dessein et comment jour à jour il s'affermit en se développant; nous voyons les moyens que sa réalisation requérait, et comment la méthode et l'expérience leur conférèrent une certitude jour à jour grandissante. Il y a, dans cette revue de l'œuvre d'un artiste exceptionnel, de qui la vision d'art s'éclairait de lumières générales sur la nature, sur la vie de l'homme en société, sur l'atmosphère intime des consciences, un enseignement général aussi, où l'artiste et le poète, où les hommes et l'homme trouveront sûrement, pour peu qu'ils sachent voir et entendre, les plus précieux conseils.

Et je me persuadais, en étudiant ces œuvres, vivante famille, si vaste et si unie, image de la nature à laquelle une âme tendrement conquérante s'ajouta, que Carrière est bien, comme j'ai osé le dire et comme je m'enorgueillis de le répéter, le Maître de l'Avenir, celui dont la pensée, parce qu'elle est vaillante, logique et bien-

faisante, retentira le plus profondément dans l'âme des générations

Peut-être, au détour de cette dernière promenade dans les salle que sa présence illustrait, cette conclusion apparaîtra-t-elle au lecteu aussi plausible que je la vois...

Mais quelle tristesse que cette fatalité de la dispersion d'œuvres le unes par les autres grandies dans leur voisinage! Il semblait qu cette exposition eût été conçue comme une décoration immense; les cadres gênaient. Cette assemblée de vivants, en relations pro fondes avec l'atmosphère d'où ils émergeaient sans la rompre, ren dait sensible à tous les yeux la vibration du sang et de la pensé dans chacune des unités comme entre elles toutes. Mieux encore, cette observation est un splendide hommage, elles étaient, ces figure vraiment vivantes, en relations harmoniques avec nous, passants nous, visiteurs et témoins. Je me rappelais, à ce sujet, l'admirabl leçon que le maître lui-même m'avait un jour donnée. C'était a temps où il achevait son *Théâtre du faubourg*, ce vaste tablea qui lui coûta un effort si intense et si soutenu. Carrière, au momen de donner le dernier coup de pinceau, hésitait encore et, avec s merveilleuse bonne grâce, il consultait les amis venus pour voir *o ça en était;* comme d'autres, j'étais venu.

— Ça y est presque, me dit-il tout en parcourant son œuvre d'u regard où l'inquiétude et la joie se combattaient... Tenez! ajouta-t- brusquement, reculez jusqu'au fond de l'atelier et vous allez voir.

Pendant que je lui obéissais, il s'était lui-même rapproché de toile et, quand je me retournai, je le vis, le dos contre elle, me fa sant face, et il conclut l'interrogation de son regard par ces mots

— Si j'y suis, *ça y est.*

Certes, s'il y était! Le peintre et son ouvrage ne se confondaie pas, mais s'accordaient, se suivaient, et le peintre *était* dans so ouvrage parce qu'en effet il s'y était mis en y mettant l'ardente ex pression de la vie et le juste rapport des éléments qui la concerten

Et de même, à l'Exposition, je voyais se joindre par de sensibl correspondances, *par un échange de preuves*, la vie fixée sur l toiles et la vie en mouvement, témoignant toutes deux des mêm vérités.

Eut-elle, cette vie en mouvement, je veux dire la foule des am teurs ou des curieux, le sentiment, plus ou moins conscient, d miracle ordinaire dont elle était un nécessaire élément? Faut-il attr buer au particulier état d'esprit où l'eût mise un sentiment de c ordre l'évident respect qu'on pouvait lire dans tous les yeux? Certe c'en est fait, aujourd'hui, des creuses critiques de naguère, et s'il s rencontre encore des intelligences de bonne foi qui résistent à Ca rière, ce n'est plus le *brouillard* qu'elles lui reprochent, ni la mon tonie ou la tristesse. La nécessité de peindre l'atmosphère appara

elle-même à tous désormais comme une conséquence, comme une condition essentielle de la conception même de cet artiste, de sa vision de la nature dans ses profondeurs, dépouillée de tous détails parasites, hors de l'espace et du temps. Dans le rayon où se composait son tableau, Carrière voyait tout, mais il ne recherchait que ce qui était significatif, et pour donner aux modelés où s'appuyait l'arabesque de la lumière tout leur sens, il modulait l'ombre ; mais il n'éteignait pas les fonds. C'est peut-être à l'étude des fonds chez cet extraordinaire symphoniste que j'ai pris le plus délicat plaisir. Devant chacune de ses toiles comme devant la nature elle-même on se sent invité à cet heureux effort que sans cesse récompensent de précieuses découvertes, les unes des autres déduites. L'espace à chaque petite touche de lumière recule et s'approfondit, symphonie qui chante son triomphal andante à la gloire toujours de la figure humaine autour de laquelle s'ordonnent et comme voltigent les clartés en apparence éparses, gouvernées réellement par la plus rigoureuse logique, pour revenir et s'épanouir en elle. Carrière savait le prix de cette éloquence chantante de l'atmosphère, surprise dans l'instant où elle va se perdre dans l'invisible. Il disait — je ne veux plus savoir à propos de qui : « Comment un tel serait-il un grand artiste ? il ne voit rien dans les fonds. » Il pensait que les plans offerts aux premiers regards doivent leur signification, leur résistance, leur vie, au retentissement qui leur vient des profondeurs exprimées dans leurs réalités évanescentes, et que l'apparente solidité des aspects immédiats, dans les ouvrages des artistes qui n'ont pas fait cette observation nécessaire, n'était que superficiel placage indigne de retenir l'attention et incapable de soutenir l'assaut du temps.

Ce qui donne tant de force à la *signature* de Carrière, c'est ce sens de l'ininterruption des manifestations de l'être, de la continuation de chacun des êtres en tous les autres, de l'accord de toute unité avec l'infini qui l'environne, d'où elle vient et où elle retourne, dont elle est et qui l'accompagne. Ce sens, l'artiste l'exprime par une transposition harmonique, selon les conditions que sa lucidité exige. Il n'y a point là d'invention. Il n'y a qu'obéissance raisonnée d'un esprit à la nature et à sa nature. Obéissance active ; action conquérante. L'artiste poursuit constamment les deux découvertes simultanées de la vérité universelle et de sa vérité propre. La première est un domaine infini, miroir immense où la vie entière des éléments se mire. La seconde, qui est un épisode de la première, se développe dans la mesure même où se tend et s'accroît l'effort qui la cherche, sans cesse de la sorte le sollicitant à se dépasser. Car un esprit capable de se connaître est un grand esprit : mais qu'est-ce qu'un grand esprit, sinon un esprit en perpétuel accroissement ? Il recule ses propres limites en les touchant, chacun de ses gestes communiquant le

mouvement de la vie à tout ce qu'il atteint, — et s'il n'allait pas tou
jours plus outre, incapable d'immobilité, il reviendrait fatalement su
ses pas.

Comment donc a-t-on pu taxer de monotone une œuvre où nou
chercherions en vain la moindre répétition? C'est sans doute parc
qu'elle procède par petits écarts, audacieuse, mais non pas téméraire
intuitive, mais réfléchie. A chaque indication nouvelle d'une recher
che qui ne s'interrompait pas, mais qui ne se démentait pas, le
témoins, reconnaissant le principe de cette recherche, s'arrêtaient
cette constatation, ne prenaient pas la peine d'analyser l'œuvre pou
comprendre le développement dont elle était le signe.

Mais ici, à cette exposition d'ensemble — et la démonstration sera
plus éclatante encore si nous avions sous les yeux l'œuvre, il s'en fau
complète — il est impossible de ne pas voir que, de jour en jour,
vision et la méthode sont allées s'élargissant et s'assurant, que
peintre n'a cessé d'approprier plus étroitement ses moyens à son bu
et celui-ci s'élevait à chaque expérience nouvelle, comme ceux-ci
se simplifiant prenaient chaque fois plus d'ampleur et de certitud
Monotone! On est stupéfait qu'un tel mot ait pu être prononcé à pr
pos d'un tel peintre. Il faut reconnaître dans cette erreur l'une d
plus grossières formes de l'incompréhensive ingratitude contemp
raine. Il faut aussi admirer qu'elle n'ait pas un instant troublé Ca
rière dans sa foi. Qu'il lui eût été facile, aux dépens de sa vra
gloire et de l'intérêt général, mais avec quel immédiat bénéfice,
consentir aux modifications apparentes où les inattentifs auraie
pensé cueillir la fleur de cette variété dont ils se disent si épris! Il pr
féra, suivant sa mission, exclusivement obéir au vœu de sa nature
nous donner l'exemple d'un héros paisible et méconnu qui trouva
dans sa conscience agrandie la seule récompense dont il fût jalou

Nous voyons aujourd'hui qu'il eut superbement raison. La vari
qu'on lui demandait, et dont tant de faux artistes ne nous donne
que trop de vains exemples, est, précisément! une répétition et
recul. L'artiste, ou le poète, qui prétend périodiquement renouve
sa conception du monde et sa réalisation, périodiquement *répète*
départ de l'initiative d'un tempérament à une vision, et périodiqu
ment, au lieu de se développer par la continuité de l'effort dans u
direction unique et dès longtemps suivie, s'impose l'obligation s
rilisante de revenir au point initial par un déprimant recul.
terme, nous voyons bien qu'il fut dupe de son calcul, car l'ensem
de son œuvre morcelée n'est pas varié, pour être disparate.

Carrière est *harmonique* et *varié*. Ces mots ont un peu perdu,
le sais, de leur sens et de leur valeur à cause de l'abus qu'on en
Dans leur justesse, quand ils désignent l'artiste dont je parle,
retrouvent leur fraîche nouveauté : l'harmonie est dans l'unité

lirections, la variété est dans le développement de la vision. A ce dé-
veloppement tout est sacrifié. Nous sommes loin de l'exploitation d'une
ormule acceptée par le public. Chaque toile témoigne d'observations
écentes, vivantes ; chaque fois l'artiste se dépasse et chaque pas qu'il
fait le laisse comme suspendu dans son élan. Naturellement, les
bservations ne sont pas toutes d'une égale importance ; mais, alors
nême qu'elles ont surtout la qualité d'une confirmation d'observa-
ions antérieures, elles restent orientées à l'avenir et toutes frémissantes
lu pressentiment des acquisitions prochaines auxquelles elles prépa-
ent une base stable et sûre, et la marche de cet esprit ne s'interrompt
amais. Et combien vaste, l'arabesque qu'il dut décrire pour parvenir
la découverte de lui-même !

On sait avec quelle enthousiaste docilité il accepta l'enseignement
es maîtres, comme il fut dévot à La Tour, à Rubens, à Rembrandt.
Pour l'accomplissement de ses grands désirs, dont il ne connais-
ait peut-être pas lui-même toute l'ampleur, il sentait que les con-
eils du passé — de ce passé à jamais présent d'où le génie nous
nontre l'avenir — lui étaient nécessaires. Il ne négligea pas de les
rendre. Il se garda de gaspiller ses dons à la conquête laborieuse
e certitudes acquises déjà, et pour une part on peut justement dire
u'il vient des musées. Mais ce que surtout il y apprit, c'est l'art
'entendre la Nature. Il n'était pas entré dans les musées avec seule-
nent une curiosité studieuse ou le projet d'exploiter pour son compte
s trouvailles des autres, mais avec une sensibilité éveillée et vibrante,
vec une imagination apte et prête « à découvrir dans ce qui est » ;
ne venait pas pour copier les maîtres, mais pour apprendre d'eux,
leur exemple et par analogie, comment il devrait s'y prendre pour
ire ce qu'il se sentait appelé à dire. Et si d'abord son dessin et sa
ouleur trahirent l'influence de tels maîtres admirés avec prédilec-
on, ce ne fut qu'un court passage, un stage de quelques années.
ès 1879, avec *la Jeune Mère*, la personnalité de Carrière est incon-
stable. Sans doute, il ne possède encore ni la pleine conscience de
n intuition ni la pleine maîtrise de sa technique. Mais l'esprit est
éjà initié à sa propre lumière, le départ est assuré ; *le Premier
oile* (1886) solennisera, quinze ans plus tard, l'arrivée définitive
ans la patrie promise dont, vingt années durant, le vainqueur ne
essera d'enrichir le domaine et de reculer les frontières.

— Cet art est triste, disaient certains critiques, et ce fut le plus
ersistant reproche qu'on fit à Carrière.

Cet art est grave, lyrique et tendre. Il a pour sujet tout ce qui
gitime l'espérance, le désir, la volonté de vivre. Il ne dissimule pas
s motifs de crainte et les causes de douleur, parce qu'il ne mécon-
aît rien de ce qui fait l'essentiel de la vie. Mais, — s'il en faut
éduire le sens moral et pour répondre aux détracteurs, — il nous

invite à surmonter toute crainte et toute douleur en nous donnan des preuves irréfutables de notre dignité comme en multipliant sou nos yeux les raisons d'adorer la beauté de la nature. Est-ce un pes simiste, le peintre de ces visages enfantins, si naïvement, si tendre ment ouverts à l'espérance, — ou le peintre de ces nus féminins d'une sensualité si haute, mais si intense?

Les visiteurs de l'Exposition n'en ont point emporté une impres sion de tristesse. J'en puis croire les applaudissements — ils s'adres saient à l'Œuvre et non pas à moi, qui m'effaçais devant elle — don ils conclurent la conférence que j'eus l'honneur d'y faire, le 26 mai Et je songeai, en prenant congé de mes auditeurs, que la réunion d ces chefs-d'œuvre et de leurs admirateurs aura certainement un len demain séculaire. Oui, comme aujourd'hui nous faisons fête, plus d cent ans après leur passage dans la vie, à Chardin, à Fragonard ceux qui dans bien des années se souviendront des maîtres de notr heure voudront aussi les voir et les connaître. Carrière entre tou rejoindra ces vivants futurs et les retiendra, parce qu'il sera rest leur contemporain, parce que, moins qu'aucun autre, il ne se date d l'instant éphémère et du lieu changeant: parce qu'il a voulu expri mer l'âme humaine et la nature confrontées dans leurs profondeur stables et parce qu'il y est parvenu, — parce que *son œuvre est hor de l'espace et du temps.*

Ceci appelle des développements qui ne seraient pas à leur plac dans ces pages rapides. Toutefois, il suffira peut-être d'une affirma tion qui fait tout de suite, si je ne me trompe, la lumière: et qui r voit que Carrière, — idéaliste ou réaliste? je ne sais — mais synth tiste épris du secret essentiel des figures et le demandant à l'essenti de leurs formes, traite une matière d'un intérêt éternel, éternelleme passionnant? C'est par là qu'il restera le contemporain de toutes l générations; et c'est pourquoi je vois en lui le Maître de l'Avenir. n'a pas ignoré son instant et il l'a exprimé, mais en le dégagea comme ses figures elles-mêmes se dégagent de l'atmosphère qui l enveloppe, des circonstances accidentelles qui le travestissent, e rejetant à sa place, dans la durée, le présent, entre les deux autr temps du verbe.

L'unité de son œuvre enseigne l'unité du monde, dont elle est reflet pensé, et la rend sensible. L'universalité des rapports, l'ide tité du plan de la nature et du plan de l'âme humaine, ces magni ques évidences auxquelles la parole de Carrière ne cessait de no ramener, sa peinture nous en donne des preuves indiscutabl Personne n'a mieux célébré que lui le miracle constant de la ordinaire; personne n'a aussi éloquemment démontré que le myst de la vie universelle tient tout entier dans les faits les plus co muns de chaque jour et s'explique par eux. Un symbolisme no

veau, solide, fécond, qui devance les commentaires de la philosophie, qui réunira les hommes dans la joie du consentement à la vérité, qui suscitera l'action collective des forces pour l'avènement d'une glorieuse période d'équilibre, *doit* procéder d'Eugène Carrière.

CHARLES MORICE.

LA CURIOSITÉ

Quatrième vente Sedelmeyer : Tableaux, aquarelles, dessins de l'Ecole moderne. — Quatrième vente Chappey : Objets d'art du Moyen-Age et de la Renaissance, tapis et tapisseries. — Collection Thirion : Tableaux et tapisseries. — Collection Barrot : Estampes anciennes.

La quatrième vente Sedelmeyer, commencée le 12 juin, prit fin le 14 sur un total de 405.673 fr., ce qui porta à 5.644.363 fr. le produit de toute la collection.

Cette quatrième et dernière vente comprenait les tableaux, aquarelles et dessins de l'Ecole moderne.

A la vérité, l'Ecole moderne était fort mal représentée dans la collection Sedelmeyer. Il n'y figurait aucune œuvre de ces artistes dont les noms, tout de même, projettent quelques glorieux rayons sur la fin du XIXe siècle : Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Whistler, Carrière, Cézanne, Monet, Renoir, etc.

C'est une chose assez surprenante que M. Sedelmeyer, homme averti, marchand sagace, esprit affiné par les comparaisons, par la vue de toutes les œuvres qui chaque jour pouvaient s'offrir à lui, ait incarné l'art moderne dans ce Munkacsy, dans ce Tito Lessi, dans ce William Frith. Quelle singulière aberration chez les gens cultivés de confondre l'art avec ce qui n'est que de l'illustration ! Certes, M. Tito Lessi, pour ne parler que de lui, montre une prodigieuse dextérité de métier. Comme reproduction de la réalité, on ne saurait faire mieux. Les ombres et les lumières sont disposées avec une telle exactitude, une telle sûreté que les plans et les reliefs donnent l'illusion des objets. Ses toiles sont d'admirables images. Elles ne sont que cela ! N'en attendez aucune émotion vive : l'auteur, dépourvu de tempérament et de personnalité, ne peut ni en communiquer ni en susciter. Vous gardez seulement de lui le souvenir d'un homme prodigieusement habile dans le maniement de la couleur, — d'un virtuose du pinceau !

C'est cette habileté, c'est ce faux art, que M. Sedelmeyer semblait surtout remarquer chez les modernes, ainsi que le prouvent ses préférences pour Tito Lessi, pour Munkacsy, pour Frith, pour Mme Tournier-Cuno. Et c'est dommage !

A la peinture de la première moitié du XIXe siècle, M. Sedelmeyer n'avait pas, non plus, offert une brillante place dans sa collection. On y trouvait bien les noms de Delacroix, de Diaz, de Daubigny, de

Théodore Rousseau. Toutefois, les œuvres de ces artistes n'étaient que secondaires.

L'authenticité de quelques-unes fut même contestée par des connaisseurs, ce qui donna lieu à un petit incident, au début de la première vacation, entre le commissaire-priseur et M. Montaignac.

Quoi qu'il en soit, Me Chevallier conduisit les enchères avec entrain. M. Féral le secondait comme expert.

Le Lever de lune, par Charles Daubigny, une toile de grande dimension, obtint le prix le plus élevé, 34.000 fr. En 1882, à la vente Dumas fils, ce tableau avait été payé 10.000 fr. Une autre toile du même peintre, *Troupeau de moutons au bord de l'Oise*, fit 20.000 fr., sur une demande de 25.000 fr.

Un assez joli Corot, *Vaches au bord d'une mare*, dont M. Féral demandait 40.000 fr., fut adjugé 30.100 fr. à M. Oppenheimer.

Une vaste peinture de Diaz, *les Dernières larmes*, resta à M. Fischoff pour 12.000 fr. sur une demande de 20.000 fr.

La Mare dans la forêt, par Théodore Rousseau, ne dépassa pas 1.550 fr. *La Sultane*, par Delacroix, alla à 1.750; *Henri IV et Gabrielle d'Estrées*, à 5.300 fr.

Les œuvres de M. Tito Lessi, mieux appropriées d'ailleurs au goût du jour, eurent plus de succès: un amateur donna 14.000 fr. de *Milton visitant Galilée à Florence*. *La Répétition d'une messe au Vatican* monta à 6.000 fr., *le Dimanche au couvent* à 2.450 fr. *Religieuse cousant*, à 1.500 fr.

M. Schnell acquit pour 7.000 fr. *Flirt à la fenêtre*, de Munkacsy; un anonyme paya 6.000 fr. *Bavardage sous bois*, du même peintre.

Les cinq toiles de William Powell Frith, qui composaient une suite intitulée *l'Araignée et les mouches*, ou les escroqueries d'un banquier, ne montèrent qu'à 4.300 fr.

Parmi les dessins modernes on en remarquait un signé de Victor Hugo, *le Château féodal*. M. Georges en donna 225 fr. Le musée de Copenhague acheta plusieurs croquis au crayon de Théodore Rousseau, au prix de 80 et 100 fr. chacun.

Et ainsi fut dispersée aux quatre vents la célèbre collection Sedelmeyer.

La **quatrième vente Chappey** précédait de quelques jours la quatrième vente Sedelmeyer. Me Chevallier dirigeait celle-ci les 12, 13 et 14 juin, et les 5, 6 et 7 juin, Mes Chevallier et Lair-Dubreuil avaient présidé celle-là à tour de rôle.

Cette fois, il ne s'agissait plus de mettre à l'encan des objets du XVIIIe, mais des objets d'art du Moyen-Age et de la Renaissance, des faïences orientales et européennes, des ivoires, des émaux, des

tapis et des tapisseries. Comme on le voit, il y avait de la variété, et du choix.

L'enchère sensationnelle fut réservée à un petit tapis de soie, à fond rouge orné d'animaux et de fleurs avec bordure verte, ancien travail persan. De ce morceau de soie long de 2 m. 40 et large de 1 m. 80, M. Mannheim demanda 100.000 fr. Après une lutte très vive entre MM. Antoine, Kélékian, Graat et Ducrey, celui-ci l'emporta et obtint ce tapis à 120.100 fr.

Tout le reste s'en alla à des prix honorables et raisonnables. Cette quatrième vente Chappey produisit un total de 823.902 fr. L'ensemble de la collection s'éleva ainsi à 4.216.793 fr.

Il est évident que les ventes Chappey et Sedelmeyer absorbèrent l'attention des amateurs. Leur intérêt d'ailleurs efface un peu celui des autres ventes. Cependant, il ne serait pas juste de passer sous silence la vente de la **Collection Thirion**, qui comprenait quelques belles tapisseries et des tableaux importants.

Parmi ceux-ci, on distinguait deux beaux Rubens : *la Sainte famille*, vendue 59.000 fr. à M. Mannheim, et *la Vierge portant l'enfant*, vendue 38.500 fr. à M. Ducrey. De Jacob Ruysdaël, M. Kleinberger acquit *le Pont rustique* pour 27.000 fr. et *le Torrent* pour 21.200 fr. Un tableau moderne de Chaplin, *Jeune fille au médaillon*, fit 9.300 fr. sur une demande de 5.000. M. Jansen poussa à 24.000 fr. une tapisserie du XVIIIe : *Vertumne et Pomone*.

Les commissaires-priseurs, Mes Chevallier et Lair-Dubreuil, tirèrent 353.360 fr. de la collection Thirion, et Me André Couturier 375.000 fr. de la collection Barrot, surtout composée d'estampes anciennes.

Et maintenant, le Grand Prix étant couru, on peut dire que la saison des grandes ventes est close !

MEMENTO. — Me Lair-Dubreuil procéda, les 19 et 20 juin, à la vente des objets d'art et tableaux faisant partie de la succession *Talleyrand et Sagan*. Cette vente produisit 367.112 fr. Elle ne comportait rien de particulièrement remarquable.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

Alfred Détrez : *Mariage et Contrat* ; Giard et Brière. » »

*** : *Le Procès Crocker-Doyen* ; Libr. universelle. 3 50

Esotérisme

Jules Bois : *Le Miracle moderne* ; Ollendorff. 3 50

Charles d'Orino : *La Genèse de l'âme* ; Chacornac. » »

Histoire

Charles Benoist : *Le Machiavélisme*. I, Plon. 3 50
Georges Bourgin : *Histoire de la Commune ;* Soc. nouv. de libr. 1 »
Dr Cabanès : *Les Indiscrétions de l'Histoire*, 4e série ; Libr. Mondiale. 3 50
C. Gaignet : *Le Prétendu mariage de Bossuet ;* Plon. 0 60
André Dreux : *Dernières années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron ;* Plon. » »
Paul Ginisty : *Mémoires d'une danseuse de corde. Mme Saqui, 1786-1866 ;* Fasquelle. 3 50
Henry Houssaye : *La Garde meurt et ne se rend pas ;* Perrin. » »
Marquis de Caumont la Force : *L'Archi-trésorier Lebrun, gouverneur de la Hollande, 1810-1813 ;* Plon. 7 50
Achille Luchaire : *Innocent III. La Question d'Orient ;* Hachette. 3 50
M. de Marcère : *L'Assemblée nationale de 1870 ;* II. Plon. » »
Philippe Monnier : *Venise au XVIIIe siècle ;* Perrin. 5 »
Gui Patin : *Lettres ;* nouv. éd. publiée par le Dr Paul Triaire ; Champion. 15 »
A. Thomas : *Histoire socialiste. X. Le second Empire, 1882-1870 ;* Rouff. » »
Albert Vandal : *L'Avènement de Bonaparte. II. La République Consulaire ;* Plon. » »

Littérature

Jules Claretie : *La Vie à Paris ;* Fasquelle. 3 50
Paul Claudel : *Art poétique* (*Connaissance du Temps. Traité de la Conaissance au monde et de soi-même. Développement de l'Eglise*) « Mercure de France ». 3 50
Paul Claudel : *Connaissance de l'Est* « Mercure de France ». 3 50
Benjamin Constant : *Le Cahier rouge ;* publié par L. Constant de Rebecque ; Calmann Lévy. 5 »
Pierre Corrard : *L'Homme qui a découvert son moi ;* Libr. mondiale. » »
Louis Delaruelle : *Guillaume Budé ;* Champion. 7 50
Estienne Durand : *Le Livre d'Amour pour Marie de Fourcy, marquise d'Effiat*, précédé de la Vie du Poète par Guill. Colletet et d'une notice par Frédéric Lachèvre ; Leclerc. » »
Comte d'Haussonville : *A l'Académie française ;* Hachette. 3 50
L. Henry Lecomte : *Un amour de Déjazet ;* Daragon. 6 »
Alfred de Musset : *Premières poésies*, 1829-1835 ; Garnier. 3 50
A. de Musset : *Correspondance, 1827-1857*, recueillie et annotée par Léon Séché, « Mercure de France ». 3 50
Firmin Roz : *Alfred de Vigny ;* Sansot. 1 »
Wanda de Sacher-Masoch : *Confession de ma vie ;* avec deux portraits ; « Mercure de France ». 3 50

Musique

Camille Bellaigue : *Mendelssohn ;* Alcan. 3 50

Philosophie

Vic. R. d'Adhémar : *Les Variations des théories de la science ;* Bloud. » 60
Ballanche : *Pensées et fragments ;* introd. par Paul Vulliaud. 0 60
Carra de Vaux : *Newton ;* Bloud. » 60
André Cresson : *Les bases de la philosophie matérialiste ;* Alcan. 2 50
Helvétius : *Notes de la main d'Helvétius*, d'après un manuscrit inédit, par Albert Keim ; Alcan. » »
Albert Keim : *Helvétius, sa vie et son œuvre ;* Alcan. 10 »
Sir Olivier Lodge : *La Vie et la matière ;* Alcan. 2 50
F. Pillon : *L'Année philosophique ;* Alcan. 5 »
Florian Mentré : *A. Cournot ;* Bloud. 0 60
E. Thouverez : *Darvin ;* Bloud. 0 60
Dr I. Waynbaum : *La Physionomie humaine, son mécanisme et son rôle social ;* Alcan. 5 »

Poésie

Maurice Gauchez : *Jardin d'adolescent ;* Sansot. 3 50
P. Guichard : *Les Feuilles d'Acanthe ;* Stock. 2 50
Anne Osmont : *Nocturnes, 1892-1905 ;* Hachette. 3 50
Emmanuel Quénault : *L'Heure subtile et dolente ;* Tours, Barbot. » »
François Porché : *A chaque jour ;* « Mercure de France ». 3 50
Achille Richard : *Résonnances ;* Ollendorff. 3 50

Pierre Rodet : *Les Papillons noirs* ; Garnier. 3 50

Saint-Pol-Roux : *Les Reposoirs de la Procession. III. Les Féeries intérieures, 1885-1906* « Mercure de France ». 3 50

Emile Verhaeren : *Toute la Flandre. La Guirlande des dunes* ; Deman. » »

Publications d'art

E. Bricon : *Prud'hon* ; Laurens. 2 50

H. Marcel : *Daumier* ; Laurens. 2 50

André Michel : *Histoire de l'Art. II* ; sec. partie. Colin. » »

E. Michel : *Paul Potter* ; Laurens. 2 50

Paul Ratouis de Limay : *Un amateur Orléanais au XVIIIe siècle : Aignan-Thomas Desfriches, 1715-1800* ; Champion. 20 »

Questions coloniales

E. de Renty : *La Rhodesia* ; Rudeval. 3 »

Questions militaires

Général André : *Cinq ans de ministère* ; Michaud. 3 50

M. Maurel : *De la Déclaration de guerre* ; Libr. génér. de Droit. » »

Jules Poirier : *L'Officier, le haut commandement et ses aides en Allemagne* ; Libr. mondiale. 3 50

Commandant Vivien : *Souvenirs de ma vie militaire* ; Hachette. 3 50

Questions morales et religieuses

B. Allo : *La Peur de la Vérité* ; Bloud. » 60

Abbé Emmanuel Barbier : *Le Progrès du Libéralisme Catholique en France sous le pape Léon XIII* ; Lethielleux. 2 vol. » »

Paul Bureau : *La Crise morale des temps nouveaux* ; Bloud. 3 50

A. Gastoué : *L'Eau bénite* ; Bloud. 0 60

A. Lalande : *Précis raisonné de Morale pratique* ; Alcan. 1 »

M. Lepin : *Evangiles Canoniques et Evangiles apocryphes* ; Bloud. 1 20

Georges Lyon : *Enseignement et religion* ; Alcan. 3 75

F. Mallet : *Qu'est-ce que la Foi?* Bloud. » 60

Mgr. Péchenard : *Vers l'Action* ; Bloud. 4 »

Dom P. Renaudin : *L'Assomption de la Sainte Vierge* ; Bloud. 0 60

J. Rivière : *La Propagation du Christianisme dans les trois premiers siècles* ; Bloud. 1 20

Saint Jérome : *Vie de Paul de Thèbes et vie d'Hilarion* ; trad., introduction et notes par P. Labriolle ; Bloud. » 60

C. Wagner : *Pour les petits et les grands* ; Hachette. 3 50

Roman

André Avèze : *Nos Belles Mères* ; Librairie Mondiale. 3 50

Georges Baume : *Pour la vie et pour l'amour* ; Per Lamm. 3 50

Magali Boisnard : *La Vandale* ; Sansot. 3 50

Paul Bourget : *L'Emigré* ; Plon. 3 50

Brada : *Malgré l'amour* ; Plon. 3 50

Max de Bray : *Journal d'une femme du monde* ; Perrin. 3 50

Jules Claretie : *Le Mariage d'Agnès* ; Fasquelle. 3 50

Pierre Corrard : *Les Facéties d'un sage* ; Libr. mondiale. 3 50

Henri Davignon : *Croquis de jeunes filles* ; Plon. 3 50

Charles Derennes : *Le Peuple du Pôle* ; « Mercure de France ». 3 50

Marie Diémer : *Maître Josias* ; Perrin. 3 50

M. Formont : *Le Semeur* ; Lemerre. 3 50

Pascal Forthuny : *Amours d'Allemagne* ; Douville. 3 50

E. de Fréjac : *Sous le Soleil d'Athènes* ; Michaud. 3 50

A. K. Greene : *Le Crime de Gramercy Park*, trad. par J.-H. Rosny ; Tallandier. 3 50

Pierre Guitet-Vauquelin : *Les Immobiles* ; Edit. moderne. 3 50

Charles-Henry Hirsch : *Les Châteaux de Sable* ; Fasquelle. 3 50

B. Jouvin : *Pour être heureuse* ; Perrin. 3 50

Rudyard Kipling : *Simples Contes des Collines* ; trad. de l'anglais par Albert Savine ; Stock. 3 50

Dr Henri Labonne : *Gisèle de Sainte-Sévère* ; Issoudun, Sery. » »

Henri Lavedan : *Inconsolables* ; Per Lamm. 3 50

Maurice Leblanc : *Arsène Lupin, Gentleman Cambrioleur* ; Laffitte. 3 50

Louis Lefebvre : *L'Ile Héroïque* ; Perrin. 3 50

Claude Lemaître : *Les Fantoches* ; Flammarion. 3 50
Henri Liebrecht : *Le Masque tombe* ; Per Lamm. 3 50
Madol : *Ces dames du Régiment* ; Stock 3 50
Valentin Mandelstamm : *Demi Amours* ; Fasquelle. 3 50
Alexandre Mercereau : *Gens de là et d'ailleurs* ; L'Abbaye. 3 50
J.-F.-Louis Merlet : *En dérive* ; Edit. libre. » »
J. de Mestral : *Combremont : Le Fantô me du bonheur* ; Calmann-Lévy 3 5
Richard O' Monroy : *L'Automne d cœur* ; Calmann-Lévy. 3 5
Louis de Romeuf : *L'Aile brisée* ; San sot. 3 5
Jean Tarbel : *A la merci de l'heure* Calmann-Lévy. 3 5
Pierre Valdagne : *Les Femmes char mantes* ; Douville. 3 5

Sciences

Hæckel : *Les Merveilles de la vie* ; Schleicher. 2 50
Dr F. Jousseaume : *De l'attraction et autres joyeusetés de la science* ; Maloine. »
A. de Lapparent : *Les Silex taillés e l'ancienneté de l'Homme* » Bloud. 1 2

Sociologie

F. Appy : *Pacification sociale* ; Daragon. 1 »
Jacques Bardoux : *Esquisse d'une psychologie de l'Angleterre* ; Alcan. 5 »
C. Boucaud : *L'Epanouissement social des droits de l'Homme* ; Bloud. 0 60
H. Lichtenberger : *L'Allemagne moderne, son évolution* ; Flammarion. 3 50
Henri Lorin : *L'Organisation professionnelle et le Code du Travail* ; Bloud. » 6
Rodolphe Martin : *Berlin-Bagdad* Juven. 3 5
M.-C. Poinsot : *Littérature sociale* Bibliothèque générale d'édition. 3 5
Louis Proal. *L'Education et le suicid des enfants* ; Alcan. 2 5
Firmin Raillon : *Vers les temps nou veaux par l'éducation intégrale e par la femme* ; Messein. 3 5

Théâtre

Pierre d'Alheim : *Rama*, Bois-le-Roi, chez l'auteur. » »
Marcel Dieulafoy ; *Le Théâtre édifiant en Espagne* ; Bloud. 3 50
Emile Fabre : *Timon d'Athènes* ; pièce en 5 actes ; Calmann Lévy. 3 5
L. V. Gofflot : *Le Théâtre au Collège du moyen âge à nos jours* ; Cham pion. 7 5

Voyages

Ferdinand Bac ; *Vieille Allemagne* ; Fasquelle. 3 50
Henri Boland : *Nouveaux Zigzags e France* ; Hachette. 3 5

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Urbain Gohier. — La Société internationale de Lecture de Gre noble. — Le groupe des XXX. — Monument Leconte de Lisle. — Publications d *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Urbain Gohier. — M. Urbain Gohier nous adress la lettre suivante :

16 juin 1907.

Monsieur le Directeur,

Monsieur Laurent Tailhade m'accuse, dans *le Mercure*, de « supporter avec i différence les horreurs de la chasse à courre, les combats de coqs ou de pinson de faire courir les léporides imparfaitement canardés sur leurs moignons sanglant et de réserver ma pitié à quatre pattes (?) pour les *toros de muerte* ».

Je suis obligé de protester, parce que la logique est une chose dont je me souc le plus dans ma conduite. Je ne supporte avec indifférence aucun des crimes qu les hommes commettent contre les bêtes ; et j'ai dénoncé de la même plume toute les cruautés et tous les bourreaux.

J'avoue que les garçons d'abattoir qui travaillent dans le cirque avec une face glabre, un chignon ridicule et des culottes de *tapettes* m'inspirent un dégoût plus vif. Mais je ne canarde aucun léporide. Il n'y a qu'une espèce d'animaux que je chargerais avec plaisir, et qui sont les bipèdes les plus laids, les plus malfaisants, les plus féroces, les plus puants du regne animal. Par malheur, il faut que je me contente de leur planter des banderilles — en espérant la grande *corrida*.

URBAIN GOHIER.

§

La Société internationale de Lecture de Grenoble, fondée en février 1907, est en pleine prospérité. Cette société est principalement destinée aux étudiants étrangers en résidence à Grenoble. Ils y trouvent, outre les journaux et périodiques français, des journaux de leur pays, une salle de conversation, une bibliothèque et des relations. Deux fois par mois, il est fait des causeries, suivies de discussions, sur les principaux points de la vie européenne contemporaine. Ces sortes de « mutuelles » existent en assez grand nombre à l'étranger, mais il y en a peu en France. L'exemple est à imiter par toutes nos villes universitaires.

Le groupe des XXX. — Un groupe de trente artistes et littérateurs vient de se former à Rouen dans le but d'organiser des expositions, tant à Paris qu'en province, de se produire par des publications collectives ou d'autres manifestations. Jusqu'ici le groupe des XXX de l'Ecole de Rouen comprend les peintres : André Allard, Angrand, G. Bradberry, Marcel Couchaux, Delejouve, Delattre, Charles Duhamel, Pierre Dumont, Charles Fréchon, Gaston Gosselin, Pierre Girieud, Maurice Louvier, E. Morel, René Olivier, Robert Pinchon, Gaston Prunier ; les littérateurs : A.-M. Gossez, Philéas Lebesgue, Dr Maridort, I. Mas de Brieu, Francis Jard, André Mellerio.

S'adresser, pour tous renseignements, chez M. Louvier, 25, rue Denfert-Rochereau, à Paris, et chez M. Duhamel, 44, rue Saint-Romain, à Rouen.

§

Monument Leconte de Lisle. — Le comité pour le monument Leconte de Lisle, dont nous avons entretenu nos lecteurs, vient d'élire son président, M. Léon Dierx, et son trésorier, M. Alphonse Lemerre. C'est donc chez M. Lemerre, éditeur, 23-33, passage Choiseul, à Paris, que les souscriptions sont reçues.

Rappelons que ce monument a été confié au statuaire José de Charmoy. Il importe que tous les admirateurs du poète contribuent à répandre sa féconde influence. Il est indispensable de lui élever un monument dans l'île où il est né ; sa statue aidera à entretenir le sentiment d'admiration pour la littérature française chez les nombreux étrangers qui, de tous les points de l'Océan Indien, viennent séjourner dans cette île.

§

Publications du « Mercure de France »:

CONNAISSANCE DE L'EST, par Paul Claudel, in-18, 3.50.

L'ART POÉTIQUE (*Connaissance du Temps. Traité de la Co-naissance au*

mondeet de soi-même. Développement de l'Eglise),par Paul Claudel,in-1
3.50.

LE PEUPLE DU POLE, roman, par Charles Derennes, in-18, 3.50.

A CHAQUE JOUR, poèmes, par François Porché, in-18, 3.50.

LES FÉERIES INTÉRIEURES, 1885-1906 (*les Reposoirs de la Processio*
3e série), par Saint-Pol-Roux, in-18, 3.50.

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1827-1857, recueillie et annot
par Léon Séché, in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel :

C'est Mme Berthe Cerny qui l'inspira, et, de fait, lorsque, tout de blanc vêtu
elle se place, dans la même pose, à côté de *la Rêveuse*, on ne sait laquelle des de
est la plus ressemblante. — *La Presse*, 15 juin.

Dans les villages Bayas, où personne n'est encore allé, on est toujours bien re
— *Le Globe Trotter*, 13 juin.

Il [le capitaine Webb] n'absorba aucun aliment solide tant qu'il fut dans l'ea
sa seule nourriture fut du café, de l'ale, du brandy, un peu d'huile de foie de mo
et du beefteack. — *Le Petit Magazine de la Jeunesse*, 16 mai.

Au moment où *Rousslân* parut (1842), Wagner était en train de composer
Prophète. — M.-D. CALVOCORESSI, *la Grande Revue*, 10 juin.

Pour 1907, la nouvelle lune s'est montrée le 12 avril dernier et la pleine lu
aura lieu le 12 mai suivant. — *La Petite République*, 1er mai.

Ce qu'il y aura de moins cher aujourd'hui aux Halles centrales. *Volailles :*
pins, etc. — *Le Matin*, 14 mai.

Très actif, fort intelligent en affaires, et favorisé surtout par la nature, il ré
sit assez dans ses premières entreprises. Il exploitait dans le onzième arrondis
ment une fabrique d'eaux gazeuses. — *Le Journal*, 26 mai.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hu

L'IDÉAL SYMBOLISTE

ESSAI SUR LA MENTALITÉ LYRIQUE CONTEMPORAINE

—

Si l'impossibilité de ramener les faits de l'activité humaine, sychologie, sociologie, morale, à des lois immuables et fixes, omme celles du monde physique, apparaît de jour en jour lus évidente, on peut, à une époque donnée, déterminer la elation étroite qui ne cesse jamais d'exister entre la psycho-gie, la morale, la sociologie d'un peuple. De même, lorsqu'il agit d'une génération littéraire. A chaque moment du temps, existe un milieu intellectuel « constitué par des idées, des ctes, des objets ». Entre des contemporains, s'élève une âme ommune, « c'est-à-dire un ensemble de tendances et de oyens qui crée une atmosphère universelle ».

Il n'est donc pas étonnant que les mêmes questions qui se osent simultanément dans des domaines différents de l'acti-té intellectuelle soient résolus de la même façon, puisque les ontemporains « subissent les mêmes contraintes et disposent s mêmes ressources (1) ».

Tout ainsi que la génération romantique nous présente un dre de pensées, un faisceau de réalités contingentes, mais es par un même nœud, la génération symboliste, qui com-ence en 1885 concentre en elle tous les désirs, tous les ves, toutes les forces, tout l'idéal vers quoi se rue notre vilisation intellectuelle.

1) F. Mentré : *La Simultanéité des découvertes scientifiques*, Revue scientifique 29 octobre 1904.

Il est évident qu'un *nouvel état d'esprit* régit à cette heur notre science, notre philosophie et notre art, et s'affirm comme une tendance accentuée vers une vie plus *homogène* plus *intérieure*, plus *totale*. De toutes parts, l'esprit humain loin d'être considéré comme produit du cerveau, ou mêm comme formé de ces mille petits cubes mobiles que sont le associations d'idées, est envisagé sous son aspect *qualitatif* e *dynamique*. A la base du procédé discursif de réflexion avant que nos facultés d'élaboration entrent en jeu et dissè quent une notion, l'esprit s'impose, domine, préexiste comm un tout concret, se perçoit sans réfraction, au moyen d'un intuition vivante, qui est son *acte* même.

C'est ce que comprennent nos savants et nos philosophes qui accordent une part prépondérante à la spontanéité de l'es prit, au *primat de l'action*, aux théories de l'invention. L'an cien point de vue intellectualiste, qui morcelait l'esprit e données purement externes, a vécu. — C'est ce qu'ont bie compris également nos artistes contemporains. Pour s'en con vaincre, il suffit d'opposer la critique de Taine, la poésie d Leconte de l'Isle, le théâtre d'Alexandre Dumas, le roman d Flaubert, l'esthétique de Gustave Courbet, aux productions li téraires et artistiques de ces vingt dernières années; de pes les mots : *vie intense*, *impulsivisme*, *intuition*, *immanenc* si souvent employés et destinés à énoncer la même *attitud lyrique*.

Pour cette raison, nous nous garderons de parler *d'éco symboliste*. Il n'existe pas d'école symboliste, mais une *atti tude lyrique générale en conformité avec l'idéalisme conten porain*. Cela nous permettra de comprendre, sous une seul dénomination, beaucoup de poètes auxquels l'idée de chapel répugne, à juste titre, et qui n'ont tout de même pu échapp à l'ambiance de leur temps.

§

J'ai pu ailleurs décrire la genèse, résumer les princip esthétiques, peser les résultats de cette forme d'art appelée sym bolisme. Je voudrais aujourd'hui étendre mon sujet : *situ cette attitude lyrique au centre des aspirations contempora nes, comme un type de manifestation intellectuelle en harm*

nie avec toutes les autres branches de l'activité cérébrale du moment.

Je suppose que j'aie le bonheur d'habiter non loin d'une de ces vénérables forêts aux mystérieuses profondeurs, aux cimes frissonnantes, derniers vestiges de la Gaule des ancêtres. Que j'ouvre ma fenêtre, par un clair soleil, à tout cet horizon mouvant, un ensemble confus de couleurs, une manière de palette barbouillée, un gigantesque amas de taches de lumière pénétrera dans ma chambre. Mon œil, d'abord ébloui, enregistrera presque passivement cette vaste chose colorée qui vient à moi encore inorganisée, si je puis dire.

Or, voici qu'à l'aspect de tel arbre aux teintes plus chaudes ou plus émues, mon attention s'éveille. Mon regard se fixe sur cette petite portion verdoyante et l'abstrait du vaste ensemble multiforme, pour mieux s'y caresser. J'admire sa sveltesse, je palpe son écorce lisse, je goûte les rayons suspendus à ses branches. Après m'être rassasié la vue à ce spectacle particulier, je puis opérer une troisième transposition et restituer cet arbre, perçu isolément, à son entourage. Alors, je ne le considère plus seul, dans son unité vivante, mais dans son rapport avec d'autres arbres ses frères, comme partie intégrante d'une collectivité. J'étudierai donc avec quelle grâce son feuillage se marie aux frondaisons ambiantes, je remarquerai combien son coloris monte de ton par le voisinage de ses semblables qui lui servent de complémentaires; combien pourtant ses chatoiements se fondent dans un milieu approprié et nécessaire, dont il semble, à présent, impossible de l'arracher.

Cet exemple m'est utile pour mieux faire saisir la situation d'un historien de la littérature en face d'une époque. Le critique n'apercevra d'abord qu'un pêle-mêle indescriptible d'œuvres et de documents. Bientôt son attention se fixera sur un homme ou sur un ensemble d'écrivains aux idées parentes, qui lui paraissent dominer la période qu'il étudie. Il pourra donc analyser l'œuvre de cet homme ou de cette école indépendamment des événements sociaux où elle baigne.

Mais ce n'est là qu'un stade, une façon de voir superficielle, une méthode de simplification dangereuse. Le conseil de Descartes : « diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il se pourra », est un mode d'abstraction provisoire. Notre critique ne tardera pas à s'apercevoir de son erreur et de la nécessité

de restituer l'école en question dans le grand courant qui l
vit naître, afin d'en saisir les rapports avec les autres produc
tions du moment. Il doit donc, après avoir écrit des monogra
phies, tenter une synthèse historique des éléments enregis
trés.

C'est pourquoi, m'étant penché sur les productions poétique
contemporaines, je compris combien mon sujet se dépassa
lui-même. Si je tourne les yeux vers les autres production
intellectuelles de ces vingt dernières années, si je replace l
symbolisme dans son milieu d'origine, si je m'interroge sur l
rapport, la coexistence de cet arbre avec les autres branche
de l'activité cérébrale qui l'accompagnent et l'enveloppent, -
je remarque que l'attitude poétique actuelle n'est qu'une man
festation entre plusieurs autres d'une mentalité général
qu'elle ressortit d'un ensemble beaucoup plus vaste, qu'el
n'est qu'un des rayons d'un cercle dont le centre est form
d'une atmosphère intellectuelle donnée. Au lieu d'étudier
rayon le long duquel se prolonge notre poésie, je pourra
tout aussi bien suivre celui de notre philosophie, celui d
notre science ou celui de notre religion, pour aboutir a
même centre, c'est-à-dire aux mêmes conclusions. C'est pré
sément *cet état mental général qui pousse ses prolongemen
dans tous les domaines de l'esprit, cette ambiance intelle
tuelle que je me propose de décrire à la lumière du symb
lisme.*

Et l'on voit assez bien, je pense, à présent, de quel se
s'enrichit mon titre : *l'Idéal symboliste.* Il ne faut pas tr
presser les mots, de peur d'en extraire des sens contrad
toires; pourtant l'on s'entend quand on dit : *idéal classiqu
idéal romantique.*

De même qu'il y a un *idéal classique*, une certaine maniè
de s'habiller comme de penser, une façon de poser les pr
blèmes moraux propre au XVIIe siècle, un air de famille reco
naissable à une tragédie de Racine, à un sermon de Bourd
loue, à un portrait de Rigault; — de même qu'il existe
idéal romantique, une étroite corrélation entre la sociologie,
politique, l'histoire et l'esthétique de 1830; — de même, dis-
on peut reconnaître à cette heure une évidente parenté en
la manière dont certains conçoivent l'apologétique, un Ber
son la philosophie, un Poincaré la science, un Houssa

'histoire naturelle, et la manière dont les symbolistes interprètent le réel. De part et d'autre mêmes procédés, mêmes méthodes, mêmes tendances. L'ensemble de ces aspirations sœurs qui se sont fait jour à la fin du XIXe siècle, je les nomme *idéal symboliste* (1).

Le mot idéal semble clair parce qu'il indique bien un mouvement général, une marche collective, une aspiration unanime vers une fin déterminée. Le mot *symbolisme* est plus obscur nécessairement. Pourtant il faut un terme pour résumer une tendance. Je me sers de celui-ci qui a déjà passé dans nos manuels, mais *je l'élargis et je lui fais désigner toute la littérature poétique qui succéda au Parnasse.* Les diverses écoles qui s'entrechoquent depuis 1885 communient, malgré des divergences insignifiantes, dans le même idéal : un idéalisme immanent et subjectif. Les injures prodiguées entre chefs d'écoles, les manifestes ne font rien à l'affaire. Sous ces noms divers la même personne morale reparaît.

Faisons donc, une fois en passant, abstraction des susceptibilités, accordons d'être appelés de la même manière, considérons moins ce qui nous divise que ce qui nous rassemble et, tout en conservant nos individualités, ainsi que chacune des fleurs de la prairie, osons entrer dans la composition du même bouquet.

Il est évident qu'il n'existe pas de définition *exacte* (2) du symbolisme, pas plus qu'il n'en existe du romantisme. Ce vocable-là ne peut être précisé qu'en fonction de l'attitude lyrique, de l'idéalisme général qui compose la mentalité contemporaine. Comme on dit en logique, il n'y a de science, partant de définition, que du général. Il est impossible de proposer une formule qui moule chaque individualité, qui convienne aussi adéquatement au tempérament de Mallarmé (idéalisme constructif), qu'au caractère de la poésie de Verlaine (réalisme sentimental) (3). Il nous faut user d'approximations et ne pas

(1) « Il y a une forme générale de la sensibilité qui s'impose à tous les hommes d'une même période. » Remy de Gourmont, *le Problème du Style*, p. 29, *Mercure de France.*

(2) La définition consiste à faire connaître une idée par l'énumération des éléments qui entrent dans cette idée. Plus ces éléments sont nombreux, c'est-à-dire particuliers, moins la définition peut être précise et moins le « genre prochain » et la « différence spécifique » sont aisés à découvrir.

(3) Ces deux expressions *d'idéalisme constructif* et de *réalisme sentimental* sont de M. Robert de Souza. Cf. *Où nous en sommes*, Floury, 1906.

trop serrer nos syllogismes, au risque de choir dans l'abstrac-tion et de chasser, par esprit de système, toute l'impalpabl vitalité de l'âme collective.

Un mot ne suffirait pas à différencier la poésie parnassienn de celle des symbolistes. Pourtant chacun fait soi-même aisé ment le départ entre ces deux modes de conception et d'ex pression. Une entente tacite règne, qui range aussitôt te artiste parmi ceux de sa génération. Le parnassien, si l'o peut dire, se tient à la superficie des choses, tourne autour ; l symboliste s'incorpore et s'identifie à elles. L'un *décrit*, l'au tre chante son *intuition ;* l'un *analyse*, l'autre *réalise* sa visio en fonction d'état d'âme. Celui-là est plus *didactique*, celui-c plus *lyrique ;* celui-là ne sépare pas la poésie de la philosophie de l'éloquence ou de l'histoire anecdotique, celui-ci pense direc tement en poète, crée de la poésie *pure*, n'amplifie pas, mai déroule le rythme même de son âme (1). Il existe entre l poésie parnassienne et la poésie symboliste la même différenc qu'entre la musique de Meyerbeer ou l'opéra italien et les *laisse rythmiques* de d'Indy ou celles de de Bussy. L'une fige la pen sée dans des accords et arrête l'inspiration au moyen de « ca dences parfaites », ici au contraire l'intuition de l'artiste flu librement et se développe dans toute sa complexité, suivan le procédé de la *mélodie continue.*

Ne cherchons pas pour l'instant une formule rigide. *Prenon le mot symbolisme dans le sens général d'attitude lyriq conforme à l'idéalisme contemporain*, et réfléchissons que mot romantisme, pour être passé dans le domaine public, n'e pas resté moins vague, ni moins mystérieux, encore qu' signifie une direction certaine des esprits.

§

J'ai dit l'étroite parenté qui relie les conclusions moral de la poésie symboliste aux aspirations scientifiques, philos phiques et religieuses de notre temps. Il reste à étayer d preuves cette affirmation.

Un tel parallélisme, une si parfaite compénétration ent

(1) C'est ce qu'a bien montré Robert de Souza : « Une ode de V. Hugo encore un « discours » en trois points ; un poème de Musset, un « plaidoyer » ; autre de Leconte de Lisle, une « narration » précise, documentée. On s'est effo de donner à la poésie sa valeur d'art particulière, indépendante de toute au forme d'expression. Là est la découverte certaine, absolue, du symbolisme. » *nous en sommes*, p. 40.

des cloisons plutôt étanches où semble s'enfermer chaque créateur, savants, philosophes, artistes, a de quoi surprendre, je l'avoue. Il paraît étrange qu'une même inspiration ait guidé des hommes qui, en général, font très mauvais ménage ensemble et les ait réunis dans la même demeure de rêve, de labeur, de foi. Un philosophe ne s'entend guère avec un prêtre, celui-ci avec un homme de science... et un poète avec personne. Ajoutez, pour renforcer l'objection, que les symbolistes sont demeurés, sauf de rares exceptions, assez étrangers aux acquisitions contemporaines, qu'ils furent même suffisamment inconscients de la portée, des prolongements de leur œuvre personnelle.

Eh bien! pour s'être trouvée, sans s'en douter, en étroite communion, par son esthétique, avec les fins de la science, de la philosophie, de l'apologétique contemporaine, bref, en parfaite correspondance avec la mentalité générale de ces vingt dernières années, la tendance symboliste nous permet de vérifier une fois de plus une loi scientifique d'interaction mentale, aujourd'hui démontrée, qui se nomme la *simultanéité des découvertes*. Oui, à la même époque, dans le même pays et parfois dans deux pays éloignés, deux savants, enfermés chacun dans son « poêle », ont découvert à la fois, sans se concerter, la même loi scientifique, le même problème de dynamique, le même corps simple, le même microbe, le même principe de sociologie. L'un des deux s'est attribué plus vite que l'autre la trouvaille; c'est ce qu'on nomme le *baptême des découvertes*. Il n'en reste pas moins que, dans le même temps, deux esprits se sont rencontrés pour aboutir à des conclusions identiques. Qu'en déduire, sinon que cette découverte était, comme l'on dit, dans l'air, sollicitait l'activité de tout un groupe de penseurs et que les recherches collectives étaient orientées de ce côté (1)?

La même loi se vérifie dans tous les domaines de l'intelligence. Simultanément les mêmes exigences de la pensée moderne, qui poussaient les poètes symbolistes à vivifier leur esthétique, acheminaient les savants vers une théorie physique plus aérée, sollicitaient les philosophes à un système plus oxygéné. Revival esthétique, rénovation scientifique, palingénésie morale ressortissent d'une seule cause objective, d'un même déterminisme social, d'une semblable inquiétude intel-

(1) Cf. pour plus de détails F. Mentré, *op. cit.*

lectuelle. Ainsi de vagues parallèles qui accourent à l'assaut d'un promontoire et qui marient leur écume dans le même choc.

Pour être complet, c'est toute l'histoire des idées de la fin du XIXe siècle qu'il faudrait narrer. Un tel plan dépasse les limites d'un article de revue. Contentons-nous donc, pour aujourd'hui, de montrer les points essentiels par quoi la méthode scientifique d'abord, les procédés d'investigation philosophique ensuite s'apparentent à l'esthétique symboliste. Ce point ne me semble pas avoir encore été touché ; en l'abordant nous pensons mettre en lumière quelques vérités et, par le fait, dissiper certains malentendus.

§

Le dimanche 2 février de l'année 1896, M. Brunetière prononça à Besançon un retentissant discours, dont le titre était *la Renaissance de l'Idéalisme*. Dans cette conférence, l'éminent critique indiquait déjà, vaguement il est vrai, la position de la science, de la littérature, de la sociologie en face des problèmes contemporains. Un nouvel état d'esprit naissait qui dépassant, élargissant l'ancien point de vue matérialiste, le niant même radicalement, s'affirmait comme une tendance très accentuée vers une vie plus homogène, plus intérieure, plus totale.

Il s'agissait bien, en effet, d'une renaissance de l'idéalisme (1), encore que ce mot d'idéalisme, malgré toutes les définitions qu'on a données, reste vague et prête à la confusion. Il aurait fallu dire *renaissance du lyrisme*, car cet élan intérieur, par quoi se caractérise le lyrisme et la mentalité contemporaine, n'est pas l'apanage exclusif du poète. Le lyrisme, ou façon qu'a l'âme de vibrer en face de la vie, de la vivre en l'exaltant

(1) Il est beaucoup de façons de concevoir *l'idéalisme*, même en philosophie. A côté de l'idéalisme platonicien, qui prend le monde pour un reflet d'archétypes ou d'idees éternelles existant hors des choses et hors de l'esprit, il y a l'idéalisme kantien, dont la formule s'énonce : « le monde est ma représentation. » L'idéalisme de Fichte, ou celui d'un Schelling identifie la pensée et l'être. Mais l'idéalisme contemporain qui unit les philosophes et les poètes se trouve plutôt défini par M. Fouillée : « Par idéalisme... nous ne désignons ni la négation des objets extérieurs, ni *la représentation purement intellectualiste* du monde ; nous entendons la *représentation de toutes choses sur le type psychique, sur le modèle des faits de conscience, conçus comme seule révélation directe de la réalité*... De là, chez les philosophes contemporains, cet « idéalisme » dont le vrai nom serait plutôt le psychisme. » *Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive*, p. V. Alcan.

et de créer son objet, se retrouve aussi bien chez le philosophe et le savant. N'a-t-on pas défini la foi : un état lyrique (1)?

Quoi qu'il en soit, la même tendance qui achemine la philosophie et la poésie vers de plus vastes, de plus splendides horizons souffla, à la même époque, sur la ruche des savants. Seulement ceux-ci, comme c'est assez leur habitude, prirent par le plus long.

On connaît les noms des principaux représentants de cette attitude intellectuelle, qui fut appelée par l'un d'eux *positivisme nouveau ou loi du quatrième état.* Il suffit de citer pêle mêle Duhem, Poincaré, Milhaut, Vilbois, Le Roy, Houssaye, etc., etc. Ce positivisme, qui n'emprunte à Auguste Comte que son désir de s'appuyer sur des faits, est d'abord un farouche démolisseur de l'ancien matérialisme. Il montre que les anciens savants se sont un peu trop payés de mots; qu'ils eurent pour les prétendues certitudes scientifiques un enthousiasme que seuls les Homais nourrissent encore.

Beaucoup plus humbles étaient les prétentions des nouveaux venus. Ce qui augmentait leur modestie était l'idée de relativité que dégagent les conclusions de la science, plus encore que celles de la philosophie. Ils allèrent jusqu'à parler de contingence et d'arbitraire aux bases mêmes du savoir. S'attaquant franchement aux vues intellectualistes de l'ancien positivisme, les protagonistes du « quatrième état » furent à peu près amenés à conclure que la science, au prime abord si indépendante, si sereine, si sûre d'elle, est surtout régie par *un principe d'utilité.* L'esprit humain, naturellement orienté vers l'action, tend spontanément à l'utile, non au vrai. L'homme commence à agir avant de s'appliquer à savoir, en sorte que les habitudes contractées inconsciemment dans l'action peuvent rejaillir pour la fausser sur la pensée spéculative. L'Esprit positif, ont-ils dit, est donc, avant qu'il soit un *esprit de vie, un esprit de relativisme*, et ils l'ont démontré en passant en revue les théories, les lois et les faits, aliments habituels des savants.

Les théories d'abord *ne copient pas le réel*, n'en sont que des symboles. Créées pour mettre de l'ordre dans le langage, elles sont d'autant plus parfaites qu'elles apparaissent plus maniables. L'important c'est que les théories soient fécondes.

(1) Albert Bazaillas : *La Crise de la Croyance*, Perrin.

La théorie qui plaira le plus sera la théorie la plus vraisemblable, la plus naturelle, celle qui s'adapte le mieux aux habitudes du sens commun.

De leur côté les lois *ne sont que de simples définitions*. Elles demeurent invérifiables, puisque c'est nous qui les posons en découpant des cadres au sein du réel continu. L'esprit, enfin, fabrique par de longs artifices les faits scientifiques (1).

De si hardies affirmations ne vont pas sans preuves. Il n'est pas utile ici de faire un exposé complet des arguments allégués par nos modernes physiciens; mieux vaut résumer leur méthode.

Nous venons de voir le *pars destruens* de leur œuvre et nous n'apercevons encore rien de très « lyrique » dans cette attitude. Mais ce qu'ils détruisent, ils le reconstruisent ailleurs sur de plus solides fondements, ce qu'ils nous ont pris d'une main violente, — et ils nous ont beaucoup dépouillé puisque c'est l'édifice tout entier de la science et de la certitude qu'ils semblent faucher — ils nous le rendent de l'autre au centuple. Ils ne veulent pas que nous criions à la « faillite de la science », mais à la banqueroute des méthodes intellectualistes. Ils n'entendent pas restreindre, mais agrandir le domaine du connaissable. L'esprit positif, rappelons-le, n'est pas seulement un esprit de relativisme, mais un esprit de *vie*. Et voici leur *pars construens*.

En ruinant l'ancien déterminisme scientifique, nos modernes physiciens nous proposent une théorie de la liberté très féconde. En effet, si les lois sont contingentes, si le déterminisme de la nature doit être considéré comme un symbolisme commode pour se représenter les phénomènes, le réel ne peut s'exprimer qu'en terme d'esprit. L'acte par lequel l'esprit décrète le déterminisme pour fixer son langage et son attitude est lui-même un acte révélateur d'une liberté antécédente.

De plus, la critique nouvelle voit la valeur des vérités scientifiques *dans la puissance de vie qu'elles renferment*, dans le mouvement et l'impulsion qu'elles communiquent à l'esprit qui les reçoit, dans le dynamisme psychique dont elles sont le symbole discursif, dans l'attitude intime et pour ainsi dire

(1) Toutes ces considérations sont empruntées, dans leurs termes mêmes, à M. E. Le Roy. Cf. en particulier ses articles parus dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, que je résume textuellement, surtout celui intitulé *Un positivisme nouveau*, Mars 1901.

les gestes intérieurs qu'elles provoquent chez le savant qui les pense.

Pour faire bref, décelons tout de suite les conclusions de cette épistémologie. Le critère suprême de la science ne doit plus être cherché dans la raison discursive, mais dans la vie intérieure, non dans la connaissance abstraite, mais dans l'action intime, non dans le principe immobile qui régit les édifices dialectiques, mais dans cette inexprimable intuition qui s'éveille dans l'esprit au contact immédiat du donné.

De pareilles affirmations, que je couds bout à bout, ne vous paraissent-elles pas dénoter, cette fois, un état lyrique très prononcé et inconnu jusqu'alors? Vie de l'esprit, dynamisme psychique, primat de l'action, intuition intellectuelle, — voilà qui nous met loin du matérialisme et qui rapproche singulièrement les frontières entre l'homme de science et le poète. Voilà sans doute la raison pour laquelle nos savants se plaisent si souvent à comparer leurs procédés d'investigation au mode de création artistique (1), — et voilà aussi la raison de leur excellent style, car ces physiciens écrivent fort bien.

§

Nous venons de voir que tout l'effort des hommes de science consistait de nos jours en une intégration de l'esprit au sein des contingences de la nature, en une intuition du réel par l'entremise des pulsations de notre âme. La philosophie dans le même temps a pris la même route.

Elle a commencé par poser en principe ce fait évident, qui nous oblige à tout instant à résoudre des problèmes vitaux que l'intelligence, livrée à elle seule, ne pourrait solutionner — *le primat de l'action*. Tout, dis-je, dans cette philosophie (2), est ramené à l'action, parce qu'aucune doctrine édifiée sur l'intelligence spéculative n'a chance d'être solide, de cadrer avec les faits. L'intelligence n'est qu'une de nos facultés ; le tort des rationalistes consiste à faire de l'homme une machine à abstractions, un « théorème qui marche ». Or, il est tou-

(1) En maintes circonstances, les savants contemporains ont insisté sur la part d'invention créatrice que suppose la découverte d'une loi. Bien mieux, a dit Poincaré, « si nous travaillons, c'est surtout pour ressentir une émotion esthétique et la communiquer à ceux qui sont capables de l'éprouver ».

(2) Cette philosophie a pour principaux tenants Ravaisson, l'initiateur du mouvement contemporain, Renouvier dans sa dernière manière, Séailles, Boutroux, W. James, Blondel et surtout Bergson, « l'âme du rond », etc., etc.

jours facile, avec un peu d'habileté dialectique, de convaincre un système d'erreurs, et c'est là le service que nous ont rendu les sophistes grecs. Une connaissance n'est jamais simplement intellectuelle. Elle se présente toujours pénétrée de motifs, d'affections, teintée d'émotion. L'âme n'est jamais table rase. N'est-ce pas presque un lieu commun qu'en matière morale et religieuse il est nécessaire de préparer l'esprit et de le faire désirer la vérité (1)? Les *Pensées* de Pascal et certains écrits de Newman nous éclaireraient sur ce point, s'il ne suffisait pas de se regarder vivre pour comprendre la justesse de ces vues.

L'homme ne peut donc se créer une métaphysique purement objective, indépendante et expurgée des besoins ou des préoccupations de la nature humaine. Dans toute recherche intellectuelle, encore une fois, il entre, selon Renouvier, des motifs passionnels, de la croyance, de la volonté, de la finalité, de la liberté, bref l'homme tout entier, d'où le nom de *Personnalisme* donné à sa philosophie, pour qui le réel consiste en personnalités conscientes, non en lois impersonnelles.

Comme les hommes de science dont nous parlions tout à l'heure, nos philosophes contemporains ne rabaissent notre orgueilleuse intelligence que pour exalter l'humble mais universel sentiment (2). Car c'est pour donner plus de jeux à nos instincts primordiaux qu'ils attaquent l'ancien rationalisme ; c'est pour substituer la *notion de vie* à celle de vérité logique et immuable qu'ils s'appuient tant sur l'*action*.

Et voici où le lyrisme — entendant ce mot comme précédemment, fait son entrée éclatante. Si l'outil du philosophe n'est ni la définition, ni l'analyse scientifique, si plus une idée est générale, plus elle est abstraite et vide, la philosophie contemporaine, comme le proclament les Bergson, se rapprocherait plutôt de l'inspiration artistique, du savoir populaire, du sens religieux. La philosophie parvient à ce résultat qui est une vie perpétuellement renouvelée de ses concepts

(1) Toute la récente école apologétique, qui a pour chef Blondel et qui prône la doctrine de l'*immanence*, part de ce principe.

(2) « Ce qui constitue notre personne ou notre moi ce sont bien plutôt des états affectifs, une manière propre de sentir qu'une activité intellectuelle. C'est cette manière générale de sentir, ce ton permanent de l'organisme, qui est le premier et véritable moteur. » Billod, *Annales médico-psychologiques*, cité par Ribot dans ses *Maladies de la volonté*

par le moyen, non de l'intelligence discursive, mais de *l'intuition*, cette intuition que Pascal appelle le *cœur* et Nietzsche *la grande raison*. L'intuition « ne démontre pas parce que son sujet est simple et parce que les principes se sentent et les propositions se concluent »; elle ne détermine pas une conviction de même nature que la certitude scientifique qui est relative et qui repose sur des « conventions » indémontrables, mais elle aboutit à l'évidence du « sentiment », évidence « d'un autre ordre que celle que produit le raisonnement, le calcul, mais plus irrésistible encore. » Et, de fait, que connaissons-nous immédiatement, si ce n'est le moi (1)?

§

Nous ne pouvons nous étendre plus longuement sur ces considérations qui méritent pourtant d'amples développements. Mais l'on commence à comprendre pourquoi nos poètes, baignés dans cette atmosphère de vie intérieure, d'activité mentale, d'intuition, ont voulu étendre, aérer *l'idéal classique* (2).

Ce dernier, en effet, peut se résumer tout entier dans ce vers de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

ou dans la doctrine des « idées claires » et de « l'évidence » de Descartes (3). Mais quelles vérités sont *objet de conception* et peuvent s'énoncer *clairement?* Les vérités mathématiques, les pensées abstraites, les idées générales. Toute idée concrète, toute vérité de sentiment, profonde, intérieure, c'est-à-dire vivante et psychique, demeure obscure, parce qu'elle est particulière et qu'elle ne ressort plus de l'intelligence seule, mais de l'âme tout entière. A côté de ce que « l'on conçoit », il y a ce que « l'on sent », et le sentiment, par le fait qu'il plonge ses racines dans les régions obscures de l'être, ne remonte jamais jusqu'à la conscience réfléchie. « Le moi conscient est au moi total, suivant Myers, ce que la partie visible du spectre solaire est à la totalité des rayons réfractés par le prisme. Au delà des rayons rouges et violets il y en a d'autres que l'œil ne voit

(1) C. f. H. Pissard, *la Philosophie des généreux*. Léonardo, octobre-décembre 1905, p. 170.
(2) Nous prenons, bien entendu, ce mot *d'idéal classique* dans son sens étroit.
(3) Cf. E. Krantz, *Essai sur l'esthétique de Descartes*. Hachette, 1882.

pas, mais dont l'existence est prouvée. Ainsi de notre être(1).» Wagner ne voulait-il pas déjà qu'on décrivît le « motif inté- rieur », aussi donnait-il à ses drames le titre *Handlung* action ?

Déjà les romantiques s'étaient efforcés de faire mentir l'apho- risme de Boileau. Seulement, ils n'eurent pas le temps de pousser assez loin leur esthétique et prirent pour de la pro- fondeur les fantaisies de leur imagination exaspérée.

De leur côté les symbolistes ont commencé par réagir vio- lemment contre les parnassiens qui, voyant les choses de l'extérieur, s'en tenaient aux généralités descriptives, à une vision périphérique. Ceux-là, au contraire, ont nettement pris l'attitude opposée, en se tournant vers l'expression du monde intérieur et de l'esprit. La philosophie, a dit Bergson (2), n'es qu'un retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition; de même, dans la science contemporaine, on ne dit plus *réa- lité*, mais *activité mentale*. C'est bien ainsi que l'entenden nos poètes. Aucune de leurs descriptions qui ne soit une tra- duction en langage imagé d'un état d'âme émotif ; aucune perception qui n'apparaisse une identification de l'être psy- chique avec l'objet contemplé, phénomène qu'un fameux esthé- ticien allemand, Lipps (3), a nommé *einfuehlung* ou *intropa- thie* et que j'ai décrit ailleurs sous le titre de *vision centrale* Un objet qui pénètre dans la conscience au moyen de la per- ception ressemble à la pierre qu'on jette dans l'eau ; nous voyons moins la nature de la pierre que les frissonnements de la surface liquide. Les symbolistes placés devant un paysage ont moins voulu décrire ces arbres, ces rochers, cette lumière qu'ils n'ont cherché à noter les vibrations de leur âme au con- tact de ce spectacle.

Ils ont encore parfaitement senti, les symbolistes, la dis- tinction établie par les psychologues contemporains entre la *conscience* et la *connaissance*, entre le « bevusst » et le « gevusst » (4). L'une est l'expérience psychique pure, immé- diate, vécue ; l'autre est l'expérience réfléchie, comparée, in

(1) F. W. H. Myers, *la Personnalité humaine*, Alcan, d'après J. Brieu. Mer- cure de France, 1er févr. 1905, p. 450.
(2) *Revue de métaphysique et de morale.*
(3) Th. Lipps, *Æsthetik*, I Theil : *Grundlegung der Æshetik*. Leipzig, 1904.
(4) N. Loss, *Die Grundlehren der Psychologie vom Standpunkte des Volun- tarismus*. Leipzig, 1900.

tellectualisée. Le domaine de la première est donc beaucoup plus vaste que celui de la seconde. La poésie actuelle peut seule, par sa puissance de suggestion, par son lyrisme intérieur, par son rythme polymorphe, par sa strophe analytique, exprimer ces remous mystérieux du cœur qui ne sont pas objet de conception. L'œuvre des symbolistes réfute le vers de Baudelaire, un de leurs maîtres pourtant :

> Je hais le mouvement qui déplace les lignes,

et prend plutôt pour devise ces vers de Francis Vielé-Griffin :

> Notre art n'est pas un art de lignes et de sphères.

En effet, comme l'a exprimé Léonard de Vinci dans son *Traité de peinture*, l'être vivant se caractérise par la ligne onduleuse ou serpentine. Chaque être a sa manière propre de serpenter et l'objet de l'art est de rendre ce serpentement individuel. Cette ligne peut d'ailleurs n'être aucune des lignes visibles de la figure. Elle n'est pas ici plus que là, mais elle donne la clef de tout. Elle est moins perçue par l'œil que pensée par l'esprit.

Cette théorie, reprise par Ravaisson et par Bergson, a guidé nos poètes contemporains, et aussi nos peintres. N'est-ce pas Charles Morice qui écrivait ceci : « Les figures de Carrière nous appellent dans les profondeurs où elles sont et nous voudrions les y suivre; une ligne ne finit pas en elles, une autre ligne ne commence pas, la grande ligne universelle par elles se continue et nous sentons qu'elle nous enveloppe nous-mêmes, que nous avons grand intérêt à ne point la laisser se briser, parce que c'est la ligne de vie. » — D'où les diverses transformations apportées dans la structure du vers, rendu plus ductile précisément pour mieux s'adapter aux sinuosités du sentiment complexe. Le vers libre, on l'a dit, est une *conquête morale*. D'où enfin les divers procédés de suggestion employés par nos poètes pour évoquer des choses qu'on représente malaisément (1), et l'on pourra peut-être hasarder cette défi-

(1) Il y a, dans S. Augustin, un fort joli passage qui explique assez bien l'attitude lyrique contemporaine : « Ecoutez chanter des moissonneurs, des vendangeurs ou des ouvriers qui travaillent avec ardeur à leur ouvrage ; ils commencent par entonner quelque chanson joyeuse, mais bientôt leur joie est si grande qu'ils ne sauraient la traduire par des paroles ; *ils laissent là les mots du texte et se mettent simplement à moduler des sons pour exprimer leur jubilation.* »

Cf. aussi Jean de Tinan : « Ah ! tandis que l'on se souvient — la voix qui devient plus dure ou meilleure, les doigts qui griffent ou semblent se rappeler des ca-

nition : *Le symbolisme ou attitude poétique contemporaine s sert d'images successives ou accumulées pour extérioriser un intuition lyrique.*

§

Ainsi donc, le symbolisme, comme le classicisme, comme l romantisme, comme le parnassisme, est plus qu'une querell littéraire. Il englobe tous les domaines de l'activité cérébrale Il est le signe d'un changement d'idées morales, religieuses scientifiques. Tandis que la science s'amendait, devenait plu humble, exaltait les dieux qu'elle avait maudits autrefois : l liberté, la contingence des lois, l'autonomie de l'esprit ; — tan dis que la philosophie, transformant sa méthode psychologi que, revenait à l'introspection, prêchait le primat de l'action la doctrine de l'immanence, de la vie intérieure ; — tandis qu l'apologétique abandonnait les preuves traditionnelles pou s'attacher à la préparation du sujet, à développer l'émotio religieuse dans les âmes, — les poètes symbolistes introni saient une poésie frissonnante de mystère, chaude d'idéalism subjectif et de vie ineffable. Il s'est agi non plus de s'aban donner aux débordements de l'imagination romantique, ou d décrire des objets, de ciseler des coupes, de photographier de phénomènes extérieurs, à la manière des parnassiens, mai plutôt de découvrir des paysages d'âme, de saisir dans un intuition lyrique le moi profond, de combiner des jeux d rythmes, d'accumuler des images tirées de la conscience, pou déterminer chez le lecteur des sortes d'ondes vibratoires, qu prolongeassent la qualité intensive d'impression et lui fissen communier l'émotion totale du poète.

Loin de s'être trouvé en contradiction avec les exigence de la pensée moderne, comme on l'a cru trop longtemps, l symbolisme poétique n'est que la réalisation, sur le pla esthétique, de cet idéal commun que nous avons essayé de ca ractériser brièvement. Il n'est pas impossible qu'un jour o dise *idéal symboliste*, comme on a déjà dit *idéal classique idéal romantique.*

TANCRÈDE DE VISAN.

resses, les gorgées de fumée bleue qui s'attardent en volutes, ou, brusques, s'épa pillent... tout cela, si beau, je ne parviendrai pas à le dire, *et vous savez bien qu c'est cela qu'il faudrait et vous sentez bien qu'importe plus que toutes la peti phrase courte — oh ! sans presque de signification — que j'aurai réussi à place au moment d'émotion voulue.* » *Penses-tu réussir ?* p. 42.

MŒURS DE L'OCÉAN INDIEN

Le XVIIIe siècle raffiné a eu la joie de découvrir, entre les fêtes luxueuses de ses cours royales, les terres heureuses et les humanités naïves d'Océanie. Leurs mœurs primitives et décoratives le charma. Toutes les imaginations étaient enchantées alors de la nostalgie des « îles » et de la rêverie des existences édénistes. Aujourd'hui le mot de « colonies » n'évoque plus rien de ce qui se présentait autrefois d'harmonieux à l'évocation des « Isles » ; il signifie guerre, exploitation, main-d'œuvre indigène, querelles de pasteurs et de congréganistes, villes en tôle, pékins en casque et absinthes d'exportation. Cependant les mœurs les plus savoureuses persévèrent aux campagnes quelque peu éloignées des principaux ports de débarquement, la vie naturiste se poursuit dans un entrelacement exquis de fêtes rituelles, de travail rythmé en scènes légendaires, de paresse enveloppée de musiques agrestes au sein de la nature pacifique et lustrée de silence. Entre toutes les possessions françaises, Madagascar offre à l'Européen le plus gracieux exotisme à l'image que s'en faisait le XVIIIe siècle par sa civilisation insulindienne, floraison composite des immigrations venues successivement de Papouasie, de Malaisie, d'Inde, d'Arabie par la côte Orientale d'Afrique où l'on cherchait Ophir.

§

La plus grande fête des Madécasses est la fête de l'Enfant : c'est la Circoncision, qui, importée, pense-t-on, par les émigrants sémitiques et adoptée par presque toutes les peuplades, est devenue dans leur génie symboliste la cérémonie où le garçon est présenté solennellement à la vie, « offert à l'esprit de vie qui règne en ce monde, et en retour on attend de cet esprit qu'il entre en lui pour le fortifier et lui donner la plénitude de la vie (1) ».

(1) *Les Idées religieuses des Hovas* par Mondain, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, missionnaire. Le livre de M. Van Gennep: *Tabou et totémisme*

C'est un matin de ce printemps malgache où les pousse neuves de la végétation couvrent d'une rosée de verdure fin le tapis roussi des savanes. L'air chaud et tendre entretien l'exaltation des sens dans le village en rumeur où les parents avec affairement et bavardage, tuent animaux de basse-cou et bétail; sous les bouquets d'arbres cliquetant à la brise, cui sent, dans de vastes pots de terre, les grands quartiers d viande qu'on partage avec les parents venus de loin porter l tribut en argent, « la bénédiction pour l'enfant ». Entre le paillotes alignées monotonement, la vie prend soudain u aspect nouveau : hors du seuil, s'inclinant dans sa tuniqu blanche, une femme prépare les nattes fraîches de l'hospita lité; on entend crier derrière les cases les animaux poursui vis; les flammes crépitent dans la paille sous les marmites; e les musiques commencent à bourdonner derrière les fumées Toutes les mères ont divisé en deux tresses leur chevelur épaisse; les parents dansent dans le village.

Cependant, le jeune homme qu'on avait choisi pour s beauté et qui, possédant encore son père et sa mère, n'a aucun attache avec la mort, s'avança avec la gourde destinée à con tenir l'eau lustrale, qu'enguirlandaient des lianes et des herbe flexibles. Un long lamba écarlate, brillant chaudement de l couleur du sol malgache, le revêtait tout entier; il portait ses oreilles, à son cou, à ses bras, à ses chevilles tous le bijoux dont chaque villageois s'était dépouillé pour l'orne comme une châsse. Au milieu des rondes que dansaient le pères des enfants à circoncire, offrant à tous l'image empour prée de la jeunesse et de la beauté parée de la pureté des sour ces, de la fraîcheur des feuillages, de la richesse éclatante de hommes, il marcha jusqu'à la case où devait s'accomplir l cérémonie. Une première nuit s'y passa en ces invocation chantées qui appellent de tout l'espace, des lointains du temps la bénédiction sur les petits. A l'aurore, l'adolescent élu all puiser l'eau à la source éloignée qu'avaient indiquée les sor ciers : léger et gracieux comme la jeunesse, il court sur le collines, arrache de l'herbe sur son passage, écrit sur la terr

à Madagascar (Leroux, éd.), est une œuvre de valeur où se trouvent très métho quement coordonnés et savamment interprétés les renseignements ethnographiqu fournis par tous ceux qui ont voyagé à Madagascar. Pour la circoncision, vo Sebree, Carol, Van Gennep, etc.

des lettres, des arabesques fuyantes que les danseurs devront suivre dans leurs évolutions. Revenu au village, il dépose la gourde d'eau et va couper un tronc de bananier chargé de régimes où des bananes jaunes sont entre les bananes vertes, cueille des fleurs, ramasse des graminées, casse des branches, emporte des lianes, et des cannes-à-sucre. Toute cette récolte de verdure sur laquelle on place un pot de miel et des anneaux d'argent s'élève autour de la gourde en reposoir où l'assemblée vient prononcer les vœux en faveur d'Ikoto, c'est-à-dire de l'Enfant :

Qu'Ikoto soit béni par cet argent sacré ! qu'il soit béni par ce miel qui a encore sa mère, l'abeille ! Qu'il porte dignement son nom en l'honneur de sa famille ! Ah ! Ikoto n'est déjà plus un enfant. Ikoto va devenir un homme qui remontera la rivière, ne sera jamais pris et ne laissera jamais prendre ses filets à poissons. Les troupeaux d'Ikoto longeront le bord festonné des îlots et passeront le col des montagnes. Handria ! L'argent d'Ikoto formera de grands tas comme le sable ! Handria ! Non, Ikoto n'est plus un enfant, c'est un homme fait, un homme parfait.

Avec l'eau lustrale, l'eau que le Madécasse sait aimer pour sa pureté, sa clarté bleue, sa résonnance cristalline et qu'il fête dans la cérémonie royale du Bain, on aspergea les enfants. Une seconde veillée assembla les hommes et les femmes autour d'un bananier planté dans une case, sous la lueur d'une lampe d'argile dont la clarté symbolise l'intelligence souhaitée aux petits (1). Les danses y tournoyèrent au son des tambours; les chants inlassablement s'y entrelacèrent aux chants. A la seconde aurore, les enfants parurent, avec les reins noués d'une liane, « la liane audacieuse ». Des salves de fusils annoncèrent bientôt aux horizons de la Terre des ancêtres qu'une génération d'enfants allait devenir des hommes, des jeux de sagaies et de boucliers simulèrent devant leurs yeux de futurs guerriers des combats frénétiques, ils furent aussi conduits près d'un bœuf et afin de prouver qu'ils seraient des hommes, qu'ils n'avaient pas peur, passèrent un couteau sur le cou de la bête ; puis, pour donner le spectacle de courses et de pillages de troupeaux, les adultes sautèrent à la volée au dos de taureaux excités (2).

(1) Cahuzac, *Essai sur les institutions et le droit malgaches*. 1900.
(2) Chez quelques peuplades, parents et invités simulent même un combat, groupés en deux camps opposés, représentent l'assaut, la prise de possession du village

Une telle exaltation vers la vie palpite en cette cérémonie que, quand tout est terminé, les femmes stériles se précipitent sur le bananier, sur l'arbre de vie chargé de fruits et de feuilles et en dévorent le tronc (1).

§

La fête si curieuse où sont consacrés *les frères de sang* plus célèbre encore dans l'Océan Indien, est une institution rituelle qui fait sentir l'importance primordiale de l'amitié dans cette civilisation à la fois primitive et raffinée, comme la fête de la circoncision témoigne de la tendresse profonde et pieuse, du culte qu'on a pour les enfants. Ces peuples indolents sont extrêmement caressants et sentimentaux. L'amitié y scelle presque religieusement ses pactes qui sont sanctionnés d'un caractère sacré.

Autour d'un grand vase où furent déposés sept brins d'herbe une sauterelle dont on retourna la tête, un peu de bouse d'un veau orphelin, de l'eau d'une source prête à se tarir, un fusil un vieil os, une pincée de la terre du foyer et, au milieu, une lance, ceux-là qui vont entreprendre ensemble un long voyage des hommes de même métier, des adolescents et des jeunes filles épris les uns des autres se réunissent. Avec des gouttes de leur sang mêlé à de l'eau, on asperge le vase, et tandis que ceux qui vont être baptisés frères de sang joignent leurs mains sur la lance, quelque vieillard prononce l'invocation sacramentelle :

O Dieu ! O Terre ! écoutez moi... Là sont les sept brins d'herbe nouvellement arrachés : si l'un de vous foule aux pieds le pacte, que le malheur et la mort s'abattent sept fois sur lui ! Là est la brune sauterelle à la tête retournée : que le parjure lui ressemble et ne puisse plus voir ce qu'il a devant lui ! Là est la bouse d'un veau qui a perdu sa mère : que le parjure soit privé de postérité et que son corps devienne une immondice ! Là est l'eau d'une fontaine qui n'en produira plus : que la vie et les biens du parjure soient taris dans leur source ! Là est un fusil : que le parjure soit blessé à mort, que son cadavre devienne la proie des oiseaux de l'air ! Là est un vieil ossement : que son crâne, que ses os soient dispersés ! Là est un peu d

« prétendant ainsi, en mettant sous les yeux de l'enfant l'image du combat, impressionner sa jeune imagination et lui donner le goût des aventures et le mépris du danger ». (Vacher, *Revue de Madagascar*).

(1) Une légende dans le Sud-Est fait naître le premier homme sous la palme d'un bananier. Il y subsiste une tribu qui s'appelle *les enfants du Bananier* (Marchand, *Revue de Madagascar*, 1901).

terre : puisse la terre nourricière refuser au parjure le lait de sa mamelle ! Par la lance que nous touchons, puisse-t-il être percé de part en part, celui qui trahira cet engagement solennel ! De quelque côté qu'il aille, au Nord, au Sud, à l'Est ou à l'Ouest, qu'il rencontre partout le malheur et la mort !

Des orgies prolongées au son du bobre, des danses succèdent à ces invocations. Entre tous nous nous rappelons le spectacle, passionnément exotique, de fillettes que nous avons vues danser, après les pantomimes exécutées par les vieillards, sur une des collines de l'Emyrne où subsiste encore le chœur des danseurs de la Reine. Elles étaient assises sur leurs pieds comme des enfants domestiques, la tête baissée ; quand elles se dressèrent, le pagne enroulé en bourrelet à la hauteur des seins, le caractère serpentin de la féminité s'aiguisa à la finesse du profil, au regard dardé de côté. L'immobilité des jupes à plis droits couleur de corail, d'hibiscus rose et de safran pimenté de points rouges, tandis qu'elles se mirent à tourner à quatre l'une contre l'autre comme quatre statuettes sur un même socle, commanda le silence et la fixité des rangs parmi les lambas blancs et les jupons bleutés d'une foule massée sous les amontanas sacrés ; sans effort elles venaient cambrer leurs ventres de vierges l'une en face de l'autre ; elles s'enroulaient alors confusément dans une cantilène impubère et argentine, puis se séparaient avec des mains suspendues à la hauteur des oreilles, avec des bras ouverts en balancier, avec des bras flexueusement tombés et collés aux hanches sur la jupe en cloche.

§

Superstitieux en amitié, les Madécasses se montrent extrêmement délicats et précieux en amour, avec des raffinements de sentimentalité dévouée. Les colons européens vous disent : « Parler d'amour à propos des indigènes !... tout au plus peut-on dire sensualité. Ils font ça comme les moineaux. Ils n'ont aucun sentiment. » Ce n'est nullement exact : la rapidité des unions répétées résulte de l'énervement de la race sous la tyrannie séculaire des monarques asiatiques; elle n'y met pas moins de tendresse, de langueur caressante, aussi un certain art roucouleur ou grivois : le bourjane malgache s'arrête dans une course pour dire un mot affriolant à une femme, lui gratter

délicatement le sein et repart aussitôt, le rire aux lèvres. Chez d'autres, beaucoup, il y a de la langueur platonique, et par goût de la douceur ils s'initient à la discrétion, à la pudeur même : « Votre maison est à gauche du chemin, module un de leurs chants : il n'y a personne qui passe ; moi seul sais où c'est. »

Ils ont le sens de la passion.

L'amour est dans ma poitrine : il est fort comme la mort... Je l'ai attendue, mais elle n'a point paru ; je suis bien habitué à elle et, si je ne vois pas sa pommette, je soupire.

L'amour absorbe sa vie, ses forces, cependant la qualité de sa nature élégiaque l'incline à apprécier la pudeur, quoique l'on puisse conclure à la plus grossière sensualité quand on n'a vu que les orgies des enterrements :

Notre maison à moi et à ma maîtresse, murmure une chanson de bourjane (1), est une maison isolée dans les herbes. Le chemin y conduisant est tortueux. D'ailleurs on n'aperçoit la maison que lorsqu'on est devant la porte.

Il ne goûte point seulement dans l'amour le plaisir et sa routine, le ravissant épuisement de la répétition, la sensation grasse et douce-amère comme les mets de brèdes qu'il préfère ; il a le sentiment de la beauté, il sait parfois jouir jusqu'en des détails subtils de la grâce féminine, ainsi que nous le prouve cette poésie tanala dont le texte nous a été communiqué par le Dr Besson à Tananarive :

Quoique le mont Ilanjana fasse du brouillard, — je préfère le brouillard de l'Ankona. — Le feu allumé comme signal à Ilaka — a couvert Maharivo de fumée. — Maharivo a ensemencé ses rizières. — Ilaka a repiqué des plants de riz. — Le sel passe par Ambatovaky, — les soldats passent par Sahavondrouma : — quoiqu'on ait le front large et découvert, l'occiput saillant, — quoiqu'on ait le visage rond et les cheveux crêpus, — chacun s'estime heureux de son état. — Au milieu de ses deux seins se trouve dessiné un escabeau, — sur ses bras deux bœufs se caressant sont représentés, — les deux bœufs mangent les poils du bras, — et en boivent la sueur. — Les dessins sur son corps ressemblent aux feux de joie, — leurs taches blanches sont comme des ornements d'étain. — Le coquillage sied bien, comme parure, aux personnes brunes. — Pour les personnes

(1) Porteur de profession.

planches, la coiffure tanala va bien. — Ses prunelles sont noires. — Ses joues sont jolies.

Chez la plupart des peuplades, la fillette, avec le consentement des parents qui estiment « qu'une fille est maîtresse de son corps », s'abandonne à ses instincts précoces, se dissipe à des aventures sensuelles pour faire l'apprentissage du matrimoniat par l'expérience de la prostitution. Le mari, sentimental, complaisant et sceptique, n'attache aucun prix à la virginité : le Sakalave particulièrement s'interdit de la demander à sa femme. La philosophie vulgaire, commune aux Malgaches du Nord et du Sud, qu'il est indispensable de bien se connaître avant de s'allier, consacre l'usage général des essais loyaux qui précèdent le mariage : Sakalave, Betsileo, Tanala, l'adolescent cohabite avec la fille à laquelle l'a conduit son désir. Plus tard le mariage n'est souvent qu'un jeu de concubinage, une trame de vol galant et de complaisance artiste.

§

Dans le ménage, la femme malgache travaille. Nous nous souvenons des vieilles fellahs hovas recroquevillées entre les mottes sèches des rizières de l'Emyrne, rabougries, taciturnes et confondues dans le sol et dans l'herbe chauds d'or par la saleté terreuse de leurs hardes au point qu'on ne les distinguait que, quand, surprises, mais toujours courbées, elles levaient d'entre les fataques un visage jaunâtre et craquelé, souriant mal aux bourjanes qui lui criaient en passant : « Bonjour, maman ! » Nous nous rappelons les grand'mères que, à l'étape, dans des villages où femmes, hommes et enfants étaient aussitôt présents aux portes tel que pour un recensement, nous découvrions, solitaires, comme à l'abandon, au fond des bougans. Assises devant un long métier de bois qui meublait la pièce, le visage confus à forces de rides, ne répondant que par grognements nasillards à notre présence et se rencoignant vite dans un silence de sorcières, elles tissaient avec des gestes d'araignées ces larges rabanes qui drapent les jeunes femmes et où venaient, à intervalles égaux, se tramer des raies de couleurs vives pareilles aux détails gais que les aïeules, avec l'intention de plaire à l'enfance, insèrent dans leurs contes monotones. Que de jeunes femmes sur les voies commerciales, à peine vêtues, les bras ronds, les reins massifs, suant à pous-

ser avec l'homme ou à retenir à un contour brusque la char
rette de marchandises chargée à briser! Mais la plus belle a
travail que nous ayons admirée sur la terre malgache fut un
femme de Betsiléo. Nous venions de quitter Antsirabê, o
c'était jour de marché ; les bourjanes, qui avaient fait lave
par les ramatoas à l'étape leurs chemises et jusque leur cha
peau de paille, s'en allaient dans un rythme souple sur un
route droite, plane et découverte. Au plus loin que nous aper
cevions c'était, dans la vapeur bleue des hauts plateaux voilé
au matin, un cortège d'indigènes espacés qui, partis l
nuit de la campagne, s'en venaient à la ville, portant des fais
ceaux de poutres, des paniers d'oies et de canards, des sac
de riz et des corbeilles chargées de bananes jaunes. Soudain
entre les hommes, une femme vint à passer: elle était trè
grande; ses bras levés maintenaient sur sa tête carrée un sa
énorme de patates et de manioc; la proportion de ses épau
les, qui ne fléchissaient point au poids, frappait autant que l
beauté de son visage; une grande chemise de toile flottante
légèrement échancrée à l'encolure, tombait droit sur ses jam
bes en marche. De ce pas libre et placide elle venait de l'hori
zon et, loin d'en être contrariées, les lignes de son corp
étaient soutenues et déployées jusqu'à la majesté sculptural
par le geste du travail qui expliquait aussitôt la beauté pa
l'exercice des membres. Quant elle eut passé, on demeurai
saisi de sa grandeur comme d'une force et de la plénitud
statuaire que l'équilibre du fardeau conservait à un corps e
mouvement : les hommes qui, derrière elle, arrivaient, tricc
tant des pieds et ployant sous les charges, n'avaient point de
visages d'esclaves: on sentait le réconfort que mettait dan
leur travail la présence de la femme, partout représentativ
de la vie du village, avec ses repos, ses commérages et ses dan
ses, dressant à l'horizon de toute tâche l'image amoureuse d
la famille, complète en sa stature quand, personnificatio
voluptueuse de sa race, elle marche devant lui portant sur s
sa tête, dans une corbeille fraîche, les fruits substantiels de s
terre.

La paillote, tenue avec une extrême propreté chez les Bet
simisarakas, est tapissée de nattes fines et coloriées. Le lit est l
rare: chez les Betsiléos il est si court qu'on doit y dormi
les jambes repliées; les plus luxueux, qu'on rencontre dan

des villages de l'Emyrne, sont des cadres de bois noir gravés de grandes fresques à relief blanc où des troupeaux de bœufs et la basse-cour, toute la richesse de la vie pacifique, escortent des cortèges de musiciens et de danseurs ; où des soldats à tiare font des parades avec leurs lances, au son des tambours, des violons et des trompettes, devant un souverain à manteau impérial, dans des attitudes décoratives qui exaltent la beauté de la force militaire.

Dans ces cases de peuples sédentaires, un strict dénûment qu'on est accoutumé de ne voir qu'aux nomades : une jarre d'argile ou de longs bambous creux contiennent l'eau ; un tronc fouillé à la manière de la ruche sauvage garde le miel ; des corbeilles molles de paille ou sobikas sont gonflées du riz que les femmes ont pilé à deux dans un tronc équarri creusé en mortier ; avec des cuillères de bois et de corne, on mange, assis sur les nattes, dans des feuilles de bananiers adroitement repliées ou dans des écuelles d'argile, le riz bouilli arrosé de feuillages émollients où ont trempé de petits poissons secs ou des sauterelles grillées. Cette nourriture a une saveur végétale grasse, douce-amère et caressante, d'un goût rustique et aquatique qui est prenant ; ce sont presque des mets lacustres. La richesse est absente de la case boucanée et trop rapidement construite pour que le Malgache y attache quelque prix : elle est dehors, elle fait partie du paysage ; ce sont les rizières dont les rangs d'amphithéâtre ondulent au dos sinueux des collines ou dorment repliés au fond plat des vallées ; ce sont les troupeaux de bœufs roux et noirs qui s'espacent sur les plaines rouges bigarrées par les ombres noires des nuages. La maison n'est pas la cachette de la fortune individuelle : les récoltes de riz sont réunies dans un grenier commun élevé sur pilotis chez les Betsimisarakas et les Tanalas ; les récoltes de maïs au Betsiléo sont attachées autour de longs piquets dressés à l'entrée des villages ; chez les Hovas, moins confiants elles s'entassent dans des silos.

§

Vie pauvre et poétique qui s'écoule très lentement, au son des musiques bucoliques, en ces villages tassés auprès des rivières aux noms harmonieux ou des lagunes qui sont comme de mélancoliques, immenses, cimetières d'eau entre des rives

de feuillages sombres et lustrés. Elle ne manque pas moins de s'animer fréquemment, à tous les prétextes de fêtes, en de grands kabarys où les indigènes adorent s'assembler, bavarder sous couleur de marchandage pendant des heures. Conversations et discours s'y enchevêtrent. Dans les groupes, l'un prend la parole, cause longuement, les autres écoutent silencieusement, puis tour à tour rétorquent, discutent méthodiquement, placidement. Bien plus encore que la musique, très originale et mélodieuse, ou que la poésie, charmante, subtile, improvisant mille impromptus impressionnistes, l'éloquenc est l'art malgache par excellence. Entre toutes les peuplades les Hovas s'y montrent fins et raffinés (1), d'une élocution viv et claire, fleurie d'images et de préceptes, très originale et personnelle, représentative du génie sinueux de la race.

Ce qui caractérise l'éloquence hova, c'est, suivant un rythm imprévu, furtif, l'alternance de sentences purement abstraites, toutes prosaïques, et de formules concrètes, imagées toutes poétiques. A peine l'orateur a-t-il commencé de s reposer et comme de s'endormir à développer sur le mêm ton et avec des phrases presque d'égale grandeur des vérité quasi-banales, que l'imagination prend soudain la force d'u nouvel essor, lance une image, une seconde, une troisième, le superpose dans une multiplication merveilleuse et brillante l'éloquence s'élève pour ainsi dire selon ce rythme de vol d'oiseau tantôt planant immobile, les ailes ouvertes, tantôt palpitant en gravissant à mesure dans l'espace que les femmes on transposé dans leurs danses de mains et qui donne aux yeu en même temps qu'à l'esprit l'illusion vertigineuse de voi monter, monter toujours plus haut dans les airs :

Que ceux qui sont contents que notre reine ait hérité de la couronne, et joyeux qu'elle soit souveraine, vivent longtemps heureux Cette joie est une frontière qui la préserve. La reine n'est pas enroué et elle n'a pas les pieds fendus. Sa voix sait commander et se fair obéir, et son pied sacré est d'une seule pièce, qui ne se partage pas Elle est reine au milieu de vous et vous êtes ses parents devenus se sujets. N'oubliez pas que le dévouement a une table bien servie. Vive heureux, car la souveraine n'écrase pas dans sa main les petit oiseaux. Vous, descendants de Ralarubo, vivez longtemps et heureux

(1) On sait d'ailleurs qu'avant l'expédition leur diplomatie subtile sut toujours évin cer les réclamations les plus justes de nos ministres.

ous êtes la source des nobles d'Imerina, la source de ses rois, car
s hommes sont la source des rois. La reine touche des pieds la terre
de la tête le ciel, sans doute; mais elle n'a ni coulé du ciel, ni ger-
é de la terre; c'est vous, source, qui l'avez donnée au monde. La
urce a enfanté un fleuve, le lac a produit un crocodile, la colline a
uronné son sommet d'une ville imprenable; une courge magnifi-
ıe, unique, est née sur le bord des eaux. Vivez longtemps et heu-
ux, vous, habitants d'Imerina, vous êtes la pierre fondamentale qui
ites les rois, la pierre sacrée qui fleurit et dont la fleur est une
ine. Sainteté, reine, fleur d'Imerina! le matin et le soir te contem-
ent! le levant et le couchant se mirent en toi; le nord et le sud s'ad-
ignent à eux et en font autant. Que cela ne change jamais,
mais!

Par moments cependant l'esprit de l'orateur, des hauteurs
ı il battait les ailes des images, fond à pic sur terre et
nsulte les auditeurs : — N'est-ce pas cela? — Et comme on
i a répondu unanimement : « C'est cela », il recommence de
lever, le discours s'entrecoupant de pauses, d'élans suivant
ne ligne accidentée qui dessine dans l'esprit, comme un vol
oiseau, les palpitations saccadées de l'esprit humain :

Vivez longtemps et heureux, vous tous qui m'écoutez. Aujourd'hui
n'est plus besoin de faire ce qu'on fait sur une grosse caisse; d'un
té on frappe à coups redoublés, de l'autre on touche à peine par de
tits coups, comme on fait des caresses sur la joue. Plus d'appel à
guerre : plus de guerre, plus de grands coups pour les sourds,
us de petits coups pour les diligents. C'est la paix; c'est l'eau dor-
ante, mais non croupissante; surface tranquille, parce que le fond
est plus agité. A vous, ses sujets, salut! Vous pouvez habiter une
asure où l'on compte les déchirures des vents et les fractures du
mps, dans les montagnes, loin des habitations, et vous n'avez rien
craindre des malfaiteurs. Ne voyez-vous pas les coqs allonger les
erons, signe qu'ils ne se battent plus, quoiqu'ils puissent le faire
une manière plus terrible? Ne voyez-vous pas toutes vos planta-
ns demeurer sur place? Ne voyez-vous pas ceux de deux ou trois
ovinces différentes demeurer ensemble sous vos yeux? Ne voyez-
us pas les personnes dormir si profondément qu'elles n'entendent
ême pas le bruit du tonnerre? Salut aussi, à vous qui appartenez à
s provinces différentes. Vous êtes le grand arbre qui embellit la
campagne; vous êtes le lamba de la reine; irritée, elle s'en ceint
reins; contente, elle se drape dedans... Salut à vous, habitants de
merina : vous êtes le bouclier de la souveraine dont elle protège
ıt le corps : vous êtes la forêt touffue qu'on ne franchit pas... Le

rocher qui porte Tananarive comme un nid d'aigle tressaillerait
c'était possible en entendant ces paroles, mais les fiers de l'Imerin
l'entendent et tressaillent pour lui. Salut, points cardinaux, fronti
res du royaume. Ceux qui sont contents que la reine règne, qu'i
vivent heureux ! Cette joie est une frontière qui n'entend pas le bru
de la guerre.

On le voit, c'est avant tout un art, ne visant aucun but pra
tique, se satisfaisant avec dilettantisme de sa souplesse et d
sa richesse chaude. C'est une forme de poésie. D'ailleurs leu
poésie, à son tour, n'est dans ses plus grands élans que l'e
vol de l'éloquence. Elle est une prédication, comme il est ma
nifeste dans ce bel hymne à la Solidarité qui est le documen
le plus curieux, superposition *architecturale* d'images, vr
« monument » de littérature dans ses proportions mesurées

Aimez-vous, ô vivants : les étrangers ne viendront pas à vous,
seront pas sincères — aimez-vous, ô vivants, les morts ne sont p
des compagnons; les morts avec les morts, les vivants avec l
vivants; il n'y a rien à espérer des morts; on ne doit compter q
sur les vivants. — Aimez-vous : les bons arriveront au terme; co
primez vos élans pour conquérir la bienveillance des autres. L
regrets ne viennent pas avant, ils ne viennent qu'après. Ceux-là o
de grands regrets qui se laissent aller à la colère; ceux-là qui save
la dompter n'en ont jamais. — Aimez-vous : ne faites pas deux ma
sons d'une seule; on ne peut recourir à ceux qui sont loin, mais
aime les voisins. Heureux ceux qui sont nombreux ! car ceux q
sont d'un petit nombre sont divisés par les fourmis. — Aimez-vou
imitez les sauterelles; elles voyagent quand elles sont fortes. -
Aimez-vous; soyez le coton dévidé, quoique mince il résiste. -
Aimez-vous : imitez le bazar qui, sans appel, réunit tout le mond
on y va pour apprendre ce qu'on ignore, pour voir ce qu'on ne co
naît pas. — Aimez-vous, comme la peau du volatile qui à sa nai
sance se garnit de plumes et ne se sépare du corps qu'à la mort. -
Aimez-vous : n'imitez pas les bœufs : les gros attaquent les peti
les gras écrasent les maigres. — Aimez vous : mais non à la maniè
des pierres, car on ne peut leur demander pardon dans leur colèr
Si elles se brisent, on ne peut les rajuster. Les grandes ne parle
pas; les petites n'augmentent pas de volume. — Aimez-vous : n'in
tez pas les joncs qui, unis à l'extérieur, renferment bien des nœu
— Aimez-vous : ne faites pas comme les eaux des pluies qui se tro
blent en se mêlant. La première ne dit pas à celle qui vient aprè
Dépêchez-vous. Celle qui vient après ne dit pas : Attendez-moi. M
elles se mêlent et se troublent.

MARIUS-ARY LEBLOND.

JARDINS

—

Des violons chantaient sous les cyprès
Des violons avec des flûtes invisibles,
Airs en mineur, charme des cœurs discrets,
Lents menuets, émoi des cœurs sensibles.

Quel désespoir, quel espoir, quel regret,
Quel désespoir montait vibrant vers le ciel jaune?
Craintes d'un cœur qui désire en secret?
Tourments d'un cœur que l'amour abandonne?

Qui nous dira, mon âme, maintenant,
Qui nous dira, parmi la nuit, hélas! venue,
Quel orchestre jouait en soupirant,
A présent que la musique s'est tue?

N'étaient-ce pas, d'eux-mêmes ignorants,
N'étaient-ce, en ce jardin qu'embaumaient nos pensées,
Les flûtes et hautbois de nos vingt ans,
Hautbois silencieux, flûtes cassées?



O charme des jardins inconnus du soleil!
Marbres moussus, feuilles mortes amoncelées,
Fraîcheur silencieuse et sombre des allées,
Bassins dont nul rayon ne heurte le sommeil,

Et qui, songeurs, à l'heure où l'âme s'apprivoise
Avec les hauts pensers que ramène la nuit,
Révélez lentement, comme un œil infini,
La lointaine splendeur d'un ciel bleu de turquoise.

Pins qui, là-haut, vibrez au rythme de la mer,
Cyprès sur qui vient s'accouder le blanc nuage,
Et toi, laurier obscur, et toi, laurier amer,
Dont un parfum de gloire alourdit le feuillage;

Ombre où le cœur blessé, comme une fleur nocturne,
S'étale, large et pâle, à la chute du jour,
Et laisse tomber, goutte à goutte, de son urne,
La tristesse qui tremble au fond de tout amour.



Oh! les jardins mouillés répandent sur la mer
L'odeur lourde, l'odeur brune du buis amer!
Ils versent, par-dessus les terrasses de marbre,
La chaleur de la terre et la fraîcheur de l'arbre.
Cheveux d'Ophélia rêvant au bord des eaux,
L'âme des jardins noirs se baigne dans les flots.
Parfums de lis, vapeurs de miel, odeurs de femme,
Langueur des branches. L'ombre en étoiles se pâme
Et son reflet palpite et tremble dans cette onde
Où traîne d'un jasmin l'haleine vagabonde,
Tandis que pour toi seul, frère, s'appesantit,
La profonde senteur des lauriers pleins de nuit.



Comme le vent est doux ce soir dans les jasmins!
Vois, toutes les fleurs en sont ivres.
Une rose vapeur, dans le ciel zinzolin,
S'éparpille en reflets de cuivre.

Comme le vent est doux! Au monde qui s'endort,
Il apporte une nuit féconde.
Il vient de l'Orient fleuri. Le pollen d'or
A fait sa chevelure blonde.

Si quelque penser triste assombrit tes beaux yeux,
De ce jour le charme suprême
L'endormira, ma sœur. Au vent délicieux
La porte s'ouvre d'elle-même.

Le soir verdit l'azur. A l'horizon lointain
Le soupir des forêts s'exhale.
Comme le vent est doux, ce soir, dans les jasmins :
Vois, la lune en est toute pâle.

RICHARD CANTINELLI.

GRÉGOIRE LE ROY

> Pourquoi la lumière est-elle donné
> au misérable et la vie à ceux qui o
> le cœur outré ?
> *Livre de Job*, III, 20.

Une autre parabole de l'Enfant Prodigue m'a été contée, qu
convient mieux aux âmes dolentes et chagrines. Jamais l'En
fant Prodigue ne quitta la maison de son père; mais lors de
aventures de sa jeunesse, il y vécut comme un étranger; s
pensée habitait ailleurs; elle errait dans des pays merveilleu
et funèbres, hors des heures présentes qu'elle ignorait, ne con
naissant que l'espérance et le souvenir; cependant les jour
s'écoulaient; sans qu'il en eût conscience, autour de lui les un
vieillissaient et les autres mouraient, et lorsqu'il s'éveilla d
son rêve et de son voyage imaginaire, tous les siens avaien
disparu et dans la maison vide qui avait été pleine de brui
de fêtes et de foule joyeuse, il demeura seul désormais, e
lutte non plus avec les formes irréelles de la douleur, ma
avec les vraies souffrances des hommes, livrés sur la ter
hostile à tous les assauts de la faim et à toutes les angoiss
de la détresse. Il sut alors ce qu'était la vie des malheureu
et bien qu'il eût suspendu dans la cheminée son violon o
dormaient les chansons d'autrefois, il chanta encore dans l
soirs tristes la misère éparse autour de lui dans les maiso
basses et renfermées et le souvenir plus amer de ses vains so
venirs et de ses vaines espérances.

Si cette parabole n'avait pas été contée, en effet, il eût fal
l'inventer pour mieux faire comprendre par images et figur
la vie poétique de M. Grégoire Le Roy. A vingt ans et plus d
distance, M. Grégoire Le Roy réunit en un livre deux séri
de poème : *La Chanson du Pauvre* et *Mon Cœur pleure d'au
trefois* (1), qui diffèrent de ton et de manière, autant que le rê
d'un jeune homme qui n'a vécu que dans le passé et dans

(1) *Mercure de France*, 1907.

tur est dissemblable de l'expérience cruelle de celui qui st arrivé à mi-chemin des jours. Les plus anciennes pièces de *Ion Cœur pleure d'autrefois* datent de 1885; les plus récen-s de *La Chanson du Pauvre* ont été terminées en 1906.

M. Grégoire Le Roy écrivit et publia les premiers vers qu'il t avoués dans cette curieuse *Pléiade* de 1885, qui révéla, en ême temps que les œuvres déjà parfaites d'Ephraïm Mikhael les noms de Paul Roux, plus tard Saint-Pol-Roux, de Jean jalbert et de René Ghil, deux autres poètes belges de lan-ıe française : Maurice Maeterlinck et Charles Van Lerberghe. 'était l'aube du symbolisme, le temps des manifestes et des elles controverses : mais dans la *Pléiade*, la critique n'appa-issait que pour mémoire et les poèmes y étaient préférés à xégèse et aux théories.

Mon Cœur pleure d'autrefois fut composé entre 1885 et 889, à Paris et en Belgique. Lorsque parut cet exquis livret vers, quelques amis seuls le lurent, et, sans être égarés par ır amitié, augurèrent que, parmi les nouveaux poètes, M. Gré-ire Le Roy se distinguerait par la simplicité et la grâce déli-te. C'était une mélancolique cantilène célébrant un passé sen-nental et légendaire qui ne fut jamais le présent et qui se flétait encore décoloré dans un pâle miroir d'eaux mourantes.

O douceur, ô langueur ! Ce souvenir de choses
Qui ne furent jamais pour nous qu'un souvenir !
O jours si peu vécus, si plaintifs et si roses !
Et morts, si douces morts qu'on en voudrait mourir.

On n'échappe guère entièrement aux habitudes de dire con-nporaines ou familières aux esprits qui ont des affinités; st pourquoi alors certains tours de M. Maurice Maeterlinck, nme il s'en rencontre dans *Les Serres chaudes*, et dans *La incesse Maleine* et dans les premiers drames, se retrouvent r une analogie naturelle en des strophes telles que celles-ci :

Là, sous des robes nuptiales,
Dont nul n'entr'ouvrira l'orgueil
Voilant le mal qui nous fit pâles
Nous illuminons notre deuil,

Et contemplons bien résignées
Passer sur l'eau de nos douleurs
Les barques folles mais signées
Du souvenir de nos pâleurs.

Mais quelques motifs, souvent repris par M. Grégoire L Roy, semblaient le hanter, surtout le motif des fileuses do les rouets filent de la douleur et de qui les mains désolées s'a rêtent quand sont épuisées toutes les souvenances; les vieill femmes douces et presque effacées qui tournent leur fusea ne sont pas sœurs des Nornes scandinaves; elles tourne dans les crépuscules et dans la nuit

Le rouet des pâles mensonges.

Et même le jour revenu elles ne s'éveillent pas de leur éte nelle songerie. A peine dans la demi-clarté émergent les Fill du Rhin et la Dame qui regarde pieusement où s'en vont l chemins par où s'en allèrent les biens-aimées : en un mon enchanté de sommeil, M. Grégoire Le Roy a entrevu leu ombres lasses et il est las comme elles de toute leur mélanco sans objet. Parfois cependant le rêve cède à la vie; dans *So intense*, une ivresse sensuelle éclate ainsi qu'en quelques-u des premiers poèmes d'Albert Samain :

Car jamais tes lèvres de bonheur
Ne seront plus douces ni meilleures
Qu'en ce soir de trop lentes extases
Où les roses trop épanouies
Se mouraient d'extases inouïes
Ainsi que les roses dans les vases.

Ou bien encore c'est la vision directe d'une ville miséra qui annonce dès lors *La Chanson du Pauvre* :

Voix de bêtes et voix de gens
Et de vendeurs et d'indigents
Et quelquefois d'une gouttière
De l'eau qui tombe en la rivière ;

Rivière où se tairent très peu
Les maisons au toit rouge et bleu,
Et les fenêtres sont fleuries
De fleurs malades et flétries.

Ces excursions hors du monde imaginaire sont passagè et accidentelles : aussitôt M. Grégoire Le Roy retourne domaine de ses songes tristes :

Viens dans ma barque de misère.
Nous voguerons sur l'eau qui pleure,
Nous irons au lac de mystère
Où s'entend la voix éperdue

D'une princesse légendaire
Qui pleure là, qui pleure
La barque à tout jamais perdue
Au fond des eaux
Dans les roseaux.

La barque de misère n'a pas vogué sur l'eau qui pleure vers une princesse de légende; elle n'a pas abordé aux rives où se lamentent les héroïnes d'Uhland et de Tieck. M. Grégoire Le Roy s'est affronté maintenant au deuil quotidien des misérables grattant le sol avare ou emportés par leurs chaloupes sur le dos monstrueux de la mer qui les secoue avant de les happer de sa gueule vorace. Il a quitté la maison d'enfance où des heures douces lui auraient fait aimer la vie, même au temps où il s'en écartait le plus obstinément :

Après-midi d'août que je n'oublîerai pas
Quand, loin de la maison, oublieux de l'école
Parmi les bêtes et les fleurs et les oiseaux qui volent,
Ivre de bon soleil, éperdu de nature,
Je sentais vivre en moi les mille créatures
Dont le seul instinct est de vivre et d'être heureux.

Avant le jour désormais, il sera

......dans l'usine où se tord et se broie
Parmi des hurlements et des flammes d'enfer
La vie et la pitié, l'espérance et la joie.
Il fera soir et noir dans la rue et moi-même
Quand l'heure sonnera de rentrer au logis...
Pour voir et pour aimer les êtres qui les aiment
Les malheureux n'ont que la nuit.

Ainsi qu'une Diane renversée dans l'herbe, tandis qu autour du socle vide montent les asphodèles funéraires, toute joie, fût-ce la joie de se souvenir, est maintenant couchée sur le sol et seules montent du passé les asphodèles qui sont presque des fleurs de cendre.

En vain la Nature apporte au village ses fleurs et son printemps, ses blés, ses oiseaux et ses fruits et verse la chaude lumière sur la plaine. Qu'importe à ceux qui voient toujours le malheur cheminer :

Mais le pauvre de la Nature,
Ne doit savoir que ce qu'il craint :
Le vent qui brise les toitures
Et la neige dans les chemins.

Il doit savoir si ses fenêtres
Résisteront au vent du Nord
Et si la brise ne pénètre
Jusqu'au berceau de son enfant qui dort.

Si un enfant naît dans l'épouvantement des soirs de décem bre, nul roi ne lui portera l'or, la myrrhe et l'encens; mais d'aus pauvres venus des maisons voisines lui donneront du bo sec, du lait chaud et des langes; et un soir aussi, « sans ra son », la mort passera le seuil et emportera le petit être au yeux de qui se lisaient l'espérance et la vie :

La vieille entra
Et vint s'asseoir entre nous deux...
Et je n'avais pas vu qu'une chaise était là...

Tout est conjuré contre les humbles terrés dans les maison basses qui conviennent à leur humilité ; nulle consolation, null lueur d'espoir pour eux ; s'ils s'en vont, les nuits de Noël, ver les églises éclairées, ils n'y trouveront pas de réconfort :

Noël ! et l'âme est envahie
Par les ténèbres catholiques
Quand près des cierges liturgiques,
L'enfant dort.
Et la mort
Rôde autour du berceau.

Le Jésus de cire ferme les yeux pour ne pas voir la mort q plane ; mais le souffle du bœuf et de l'âne réchauffe ses bra nus et ils lui apportent l'odeur du foin parfumé, de la natur et de la vie

Dans cette église de silence,
De froid, de peur et de souffrance,
Dans cet envoûtement
De la mort souveraine.

La mort, bien que libératrice, se montre sous des formes te rifiantes ; elle guette les aveugles qui cherchent à regagner leu village perdu ; un peu d'argent donné par un passant sonn dans leur besace :

Et c'est peut-être le réveil
D'un plus pauvre qui dort !
Ils ont senti passer la mort !

Elle va, dans la nuit, « sans savoir où », ivre et titubant su ses sabots de bois et marquant

D'un geste fatidique et fou
L'une ou l'autre de nos maisons.

Dans *Mon cœur pleure d'autrefois*, elle venait doucement, isiteuse maternelle, accueillie par un sourire.

La chère me dira : « Veux-tu dormir un peu? »
Et content de rêver je clorai ma paupière.

Cependant elle seule affranchit; et les vieilles femmes qui nt peiné pendant tant de jours ne veulent pas dormir un peu, nais dormir à jamais; elles auront payé le suprême sommeil le toutes leurs douleurs; que du moins il ne soit point troublé; lles ne demandent pas à aller avec les ânes au Paradis que I. Francis Jammes a aménagé tout près d'Orthez; elles éclament les ombres définitives :

Que le riche ait besoin de promesses ultimes
Pour mourir sans regrets, Seigneur! je le comprends!
La mort est pour le pauvre une mère divine
Qui berce la douleur de son petit enfant.

La faim se taira alors au ventre du paysan et du pécheur; s ne verront plus tourner les ailes du moulin,

Qui fait le pain
Le pain de ceux qui n'ont pas faim
Et le pain des pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera le pain
Pour lequel ils prieront demain.

A peine parmi ces figures douloureuses, crispées par l'im-uissance de résister au destin, deux images presque de onne humeur se sont glissées : celle du vieillard audacieux qui adis s'en alla faire la guerre à Bornéo et qui, dans sa maison arée de flèches indiennes et de fétiches de Java, racontait ux petits enfants des histoires aussi belles que les contes de es, et celle des placides Hollandais qui restent tranquillement nez eux et ne voient rien au delà de l'horizon qu'ils décou-rent de leur fenêtre. Encore le bon Hollandais est-il inter-ellé d'un ton narquois, et c'est avec un peu d'impertinence u'il lui est conseillé de demeurer dans son village :

D'autres s'en iront vers les îles
Et ne verront plus, au matin,
Les laitières allant à la ville.

Si, un autre visage encore n'exprime pas l'infinie tristesse es déshérités : le joueur d'accordéon, *Le Poète*, qui promène travers les villes des rayons de bonté, de gloire et de rêve; itour de lui s'assemblent

Des hommes saouls, des femmes ivres
Qui semblent faits pour la souffrance
Et qui dansent
Oubliant leur maison que garde la misère
Comme une aïeule centenaire.

Ceux-là hantent sans la vouloir quitter la pensée de M. Grégoire Le Roy; ils viennent, eux et les souvenirs, et avec les souvenirs, la peur des douleurs nouvelles; ils se ruent dans la chambre malgré la lampe allumée, nombreux

Comme les feuilles dans le vent

et comme les ombres goulues qui se pressaient autour de la fosse pleine de sang creusée par Odysseus au pays des Cimmériens. Ils se ruent, ils gémissent, ils poussent des grognements de colère et rient d'un rire hargneux; et de leur âpre clameur sont nés ces poèmes d'une poignante détresse d'où sont absents toute rhétorique et toute façon de dire romantique et pittoresque. Mais un soir M. Grégoire Le Roy éteignit la lampe qui avait appelé sur son seuil tous ces hôtes du passé et il eut alors une révélation différente :

J'éteignis cettelampe de deuil.

. . . .

O mirage, sa lumière
M'avait empêché de voir
Que la lune montant dans le soir
Inondait de pardon une chambre tout entière!
O miracle de joie en moi-même !
Mon cœur était encore inondé de clarté !
Mais d'une clarté douce, immensément sereine,
De sagesse et de bonté.

N'est-ce point qu'il faudrait changer encore la vieille parabole? Quand l'Enfant Prodigue se fut retrouvé seul, dans la maison vide, face à face avec sa souffrance et avec la souffrance des plus désespérés, il n'est pas vrai qu'il ait suspendu son violon dans l'âtre, sous la cheminée; il s'en consolait aux pires instants et il advint qu'un soir, dans le tumulte de l'atroce géhenne, la chanson plus forte ramena la paix, l'harmonie et la joie; et à soi-même reconquis sur les ombres de jadis et de naguère, il offrit une fête nouvelle de beauté, de lumière et de clémente allégresse, étant demeuré après vingt ans divers et égal à ses premières œuvres, l'admirable poète qui vivait dans nos mémoires fidèles.

PIERRE QUILLARD.

ESTHÉTIQUE DES VILLES

L'ESTHÉTIQUE MONUMENTALE

—

Pour Louis de la Jarrige.

I

Nous avons étudié, en un précédent article (1), l'Esthétique e la Rue et montré tout ce qui la constitue par la Vie. Il ous a paru nécessaire de consacrer des pages particulières au rincipal de ses facteurs, négligé sciemment, et c'est pourquoi ous examinerons aujourd'hui l'Esthétique monumentale. ette dernière enveloppe l'autre intimement.

M. Vitet, en 1846, écrivait ces lignes : « Nous ne croyons pas u'on puisse demander à notre siècle d'avoir une architecture ui lui soit propre, c'est-à-dire un système de construction ntièrement neuf, spécial, individuel et qui se distingue de ous ceux qui l'ont précédé. L'architecture est un art qui reroduit trop fidèlement l'état des mœurs et de la société pour ue, de notre époque officielle et sans relief, il puisse sortir ne empreinte nettement caractérisée. Ce privilège n'appartient qu'aux siècles où tout un peuple semble soumis à une ıême croyance, animé d'une même pensée, agité par une ıême passion. C'est alors qu'on voit s'opérer les grandes évolutions dans l'art de bâtir. Mais le doute, le scepticisme, indifférence ne peuvent rien engendrer et ne laissent sur le ol qu'une trace insensible et périssable (1). »

En vérité nous n'avons pas d'architecture. Notre esthétique ıonumentale est tout entière copiée sur les esthétiques ancienes. L'imagination est morte, ou bien l'indifférence a posé sa riffe sur notre cerveau, ou bien encore, la réglementation igoureuse arrêta l'essor des concepts originaux. Et cepenant, ne voyons-nous pas qu'une idée génératrice, constam-

(1) V. *Mercure de France*, nº 194.

(2) L. Vitet : *Étude sur les Beaux-Arts et la Littérature* : art. *les Monuments le Paris.*

ment émergée de leurs œuvres artistiques, guida les peuple
disparus ? L'Inde imprégna ses monuments d'un panthéism
« uni à un sentiment profond des énergies de la nature »
L'Egypte se débattit en une appréhension et une admiratio
perpétuelles de la mort qui se reflétèrent dans ses monument
— la plupart et les plus grandioses sont des sépulcres — e
dans ses statues momifiées. L'Arabie fondit sa volupté et s
paresse dans une architecture rénovée de l'Islam et de l'In
doustan. La Grèce présenta son culte égotiste de la beaut
sous la forme de l'homme divinisé et se glorifiant lui-mêm
dans ses temples. Rome, par la somptuosité de ses édifices
leurs colossales dimensions, leur lourdeur, affirma son omni
potence et son orgueil. Le catholicisme érigea dans les fiori
tures de ses églises son espoir d'un ailleurs paradisiaque. L
féodalité dans ses châteaux et le peuple dans sa maison com
mune et son beffroi incarnèrent leur despotisme guerrier e
leur soif d'affranchissement. La Renaissance créa un art mi
antique mi-chrétien où se perçut le libertinage de ses mœur
dégagées de la contrainte religieuse. La monarchie ensevel
en des bâtisses sévères la morgue de son intraitable absolu
tisme. Le siècle des philosophes et des poètes égrillards élev
pour protéger douillettement son épicurisme, des Trianon
galants où l'esprit fit la nique à l'amour. Notre époque seul
suivant un rite protocolaire et subissant on ne sait quelle im
pulsion d'officialité exaspérée, dédaigna ces fastes inutiles.

Ce dédain date de l'Empire. On désorganisa les villes pou
les courber sous la férule de la symétrie. Ce fut le triomphe d
rectiligne. « La circulation énorme et la crainte des émeute
forcèrent le technicien à user de mesures radicales au point c
vue esthétique. C'est à des préoccupations politiques qu'e
due la création sous le 2e Empire des fameux ronds-points
des rues trop larges et trop longues, mais plus faciles à su
veiller (1). » Il vint ensuite un M. Haussmann qui aggra
cette tendance. La rue de Rivoli fut son chef-d'œuvre. I
face de cette merveille : le Louvre, surgit une rangée
maisons glabres et grises, semblable à quelque falaise no
mande. A la même époque Proudhon indigné traçait ces lign
énergiques :

(1) Camillo Sitte : *L'Art de bâtir les villes.*

Nous venons de donner la mesure de notre talent architectural ans les bâtisses à cinq étages dont se compose le nouveau Paris, ù la population est empilée par chambrées : constructions unifornes, incommodes, dont le prototype est la caserne et l'hôtel garni le hef-d'œuvre (1).

Evidemment la symétrie est indispensable dans une ville érée et saine « parce qu'elle seule détermine un centre autour luquel toutes les parties s'ordonnent régulièrement et produit le sentiment de l'unité ». Mais, avec la symétrie, « la orme doit offrir encore une certaine élégance indéfinissable, arce qu'elle correspond à quelque chose d'immatériel, d'inexprimable dès lors dans le langage des corps, et l'artiste ici esse d'être guidé par des lois positives et précises (2) ».

La forme qui aurait dû, au moins, chez nous, pour corriger arbitraire symétrie, avoir son originalité, la forme elle-même 'a pas su dégager l'âme puissante de notre modernisme. levons-nous un monument, nous y retrouvons l'architrave orizontale des Egyptiens et des Grecs, le plein cintre des omains, le fer à cheval des Arabes, l'ogive du moyen-âge u l'anse à panier de la Renaissance. Nous sommes de mangres copistes, les élèves toujours dociles des maîtres antiues. Pourquoi n'avons-nous pas eu en architecture, comme ous l'eûmes ailleurs, l'esprit critique, c'est-à-dire « l'art de affranchir de tous les systèmes, de tous les types de convenon et de choisir hardiment, entre les traditions de toutes s écoles et de tous les pays, ce qui peut s'approprier aux onditions du climat sous lequel on travaille et à la destinaon spéciale des monuments que l'on construit (3) »?

Poussant plus loin même cette assertion de Vitet, ne pouons-nous pas nous libérer des traditions, produire à notre our un système architectural, neuf dans toutes ses parties, 'ayant aucun rapport d'inspiration avec les autres, un enfin, moderne ? Notre conviction est que nous aurions cette ossibilité si l'architecte n'était, dès la première heure de sa ocation, plongé dans un bain de classicisme. L'Ecole des eaux-arts est traditionniste par excellence. Elle fixe à ses èves une certaine direction d'où elle ne les laisse pas s'é-

(1) Proudhon : *Du principe de l'art et de sa destination sociale.*
(2) Lamennais : *De l'art et du beau.*
(3) Vitet : *Etudes sur les beaux-arts et la littérature.*

carter. Elle n'accepte pas leurs conceptions personnelles. Ell leur impose l'admiration exclusive de l'esthétique monumen tale antique. En outre de cela, le jeune architecte se trouv pris dans l'engrenage des terrains chers et des maisons d rapport. Dès lors, il bâtira, pour la satisfaction des proprié taires, des casernes destinées à l'enfournement d'un maximun de locataires. Et s'il se permet quelque ornementation de façades, arrêté dans son expansion par la fixation d'un gaba rit, il choisira, parmi les modèles antiques, celui qui lui parai tra le mieux s'accorder avec la cupidité de la clientèle et l sottise des municipalités.

Il semble aussi que le jeune architecte, farci de techniqu n'a pas assez conscience de la théorie des milieux. Il est sou vent un bon artisan, presque jamais un esthéticien. La philo sophie de son art lui est étrangère. Il ignore sans doute qu l'architecture est une poésie, « la poésie des formes inan mées (1) ». Il la considère trop au point de vue scientifiqu soumise aux lois mathématiques de la pesanteur, de la stat que, de la cohésion et de la résistance des corps. Son caractèr d'utilité le frappe mieux que ses conditions d'harmonie. Il n pas fait encore la synthèse de l'*utile dulci* (2).

Il serait donc nécessaire que, parmi les études austères, c introduisît un cours de régionalisme architectural. Les arch tectes intelligents sont convaincus de cette nécessité. Tous l théoriciens le réclament. Nous avons examiné l'opinion c Vitet. Pareille est celle de Lamennais, qui ajoute :

> L'histoire des peuples est écrite dans leurs monuments, non l'hi toire fugitive des accidents de leur existence, mais l'histoire plus pr fonde de leur vie morale et intellectuelle, de la nature de leu croyances, de leur conception générale des choses (3).

Et pour conclure cette discussion, nous donnerons enco l'avis de M. Camillo Sitte :

> Les modèles des anciens, dit-il, doivent revivre aujourd'hui autr ment qu'en des copies consciencieuses ; c'est en examinant ce qu'il a d'essentiel dans leurs créations et en l'adaptant aux circonstanc

(1) Lamennais : *De l'art et du beau.*

(2) V. le très curieux volume de M. Léon Labrouste : *Esthétique monumenta* Nous ne pouvons en faire l'analyse ici-même. Des théories philosophiques sup flues l'alourdissent un peu. Pourtant, la deuxième partie offre à la méditation c jeunes architectes un aliment dont ils feraient leur profit.

(3) Lamennais : *De l'art et du beau.*

nodernes que nous pourrons jeter dans un sol devenu apparemment érile un grain capable de germer à nouveau (1).

II

Nous essaierons maintenant d'exprimer ce que devrait être ne architecture moderne bien comprise et d'indiquer quelles aisons s'opposent à son originalité. Mais tout d'abord, qu'est-e que l'architecture ? Un philosophe mort prématurément ous en fournit une clairvoyante définition :

L'architecture est l'art d'introduire le mouvement dans les choses ertes ; construire, c'est animer. L'architecture, en premier lieu, or-anise les matériaux, les met en ordre ; en second lieu, elle les soumet une sorte d'action d'ensemble qui élève d'un seul mouvement édifice de dessus le sol et, par l'harmonie des lignes, la continuité u jet ascensionnel, rend léger ce qui est pesant, fait monter et tenir ebout, dans la position de la vie, ce qui tend à s'affaisser, à s'écra-er. M. Sully-Prudhomme remarque avec justesse que la beauté rchitecturale ne va pas sans un certain allègement de la matière ; le id, en architecture, c'est, au contraire, ce qui est écrasé, lourd, ce ui est tout ensemble inorganisé et inerte...

... L'architecture étant faite pour contenir la vie, le mouvement et vie qu'elle abrite en elle pénètrent pour ainsi dire ses matériaux, font jour au travers : un édifice qui est fait pour la vie est lui-nême une sorte de corps vivant, avec des ouvertures sur le dehors, es fenêtres qui sont comme des yeux, ses portes qui sont comme des ouches, enfin tout ce qui marque le va et vient des êtres animés (2).

L'architecture étant, selon Guyau, la répercussion de la vie ans la matière inorganique, elle possède, par conséquent, un aractère éminemment social. Ce caractère est, en effet, dis-ernable dans la plupart des villes qui n'eurent pas l'infor-une d'être soumises à ce que M. Bonnier appelle « le capora-sme architectural ».

En Flandre, « le rouge des briques, le blanc luisant des açades sont agréables à voir parce qu'ils sont adoucis par air grisâtre. Sur le fond émoussé du ciel s'allongent en files s toits aigus, écailleux, tous d'un brun intense, çà et là un ocher gothique, un beffroi gigantesque coiffé de clochetons uvragés et d'animaux héraldiques. Souvent la bordure cré-

(1) Camillo Sitte : *L'Art de bâtir les villes.* V. aussi Léon Labrouste : *Esthéti-ue monumentale.*

(2) Guyau : *L'Art au point de vue sociologique.*

nelée des cheminées et des faîtes se réfléchit en se lustrant dans un canal, dans un bras de fleuve. »

En Hollande, « point de pierre, ils n'avaient qu'une terre collante, bonne pour empêtrer les pieds des hommes et des chevaux. Mais ils ont eu l'idée de la cuire, et de cette façon la brique, la tuile, qui sont les meilleures défenses contre l'humidité, se trouvent sous leur main. Vous voyez des bâtisses bien entendues et agréables d'aspect, des murs rouges, bruns, roses, couverts d'un enduit lustré, des façades blanches et vernissées, parfois ornées de fleurs et d'animaux sculptés, de médaillons, de colonnettes. Dans les vieilles villes, la maison a souvent sur la rue son pignon festonné d'arcades, de branchages, de bosselures, terminé par un oiseau, une pomme, un buste ; elle n'est point, comme dans nos villes, une suite de sa voisine, un compartiment abstrait de la grande caserne, mais une chose à part, douée d'un caractère propre et pittoresque ».

A Douai, « les plus pauvres, une fois par an, font blanchir leur maison, dehors et dedans... A Anvers, à Gand, à Bruges, et surtout dans les petites villes, la plupart des façades semblent toujours peintes à neuf ou rafraîchies d'hier. De tous côtés on lave et on balaie. Quand on arrive en Hollande, le soin redouble et s'exagère. Dès cinq heures du matin, on voit des servantes lessiver les trottoirs... Aux environs d'Amsterdam, les villages semblent des décors d'opéra-comique, tant ils sont pimpants et bien époussetés (1) ».

On peut se rendre compte, par ces portraits fidèlement et amoureusement tracés, que la rue et l'architecture qui la composent réfléchissent la vie plantureuse des peuples septentrionaux. En outre, quelle extrême variété d'aspects et que nous nous éloignons de notre régularité stupide et sans âme ! Regardons l'Espagne :

Les maisons de Séville sont peintes de couleurs légères... Il y en avait de crème avec des corniches toutes blanches ; d'autres qui étaient roses, mais d'un rose si fragile ! d'autres vert d'eau ou orangées ou d'autres violet pâle. Nulle part les yeux n'étaient choqués par l'affreux brun de Cadix ou de Madrid ; nulle part ils n'étaient éblouis par le blanc cru de Xérez (2).

(1) Taine : *Philosophie de l'art.*

(2) P. Louys : *La Femme et le Pantin.*— V. également les descriptions de Théophile Gautier dans son *Voyage en Espagne* et les différents voyages de Pierre Loti. Pour les maisons parisiennes, dans l'admirable volume de Jehan Rictus : *Les Sol*

L'Espagne, la Hollande et l'Italie sont peut-être les seules ations européennes qui n'aient pas souscrit à l'ordonnance es cités américaines. Aussi, chez elles, l'esthétique de la rue st-elle plus aisée à définir. Chez nous, au contraire, il faut la hercher plutôt dans le mouvement des êtres organiques que ans l'aspect des matières travaillées. Notre architecture extériorise de moins en moins la vie qu'elle enclôt entre d'opaques murailles.

Or quelles furent les causes de notre impersonnalité archiecturale?

Nous étions, jusqu'en 1902, possesseurs de deux décrets ui arrêtaient absolument toute originalité dans l'édification et ornementation des maisons. Ces décrets, l'un du 22 juillet 1882 ır les saillies; l'autre du 23 juillet 1884 sur la hauteur des onstructions, ont été abrogés par celui du 13 août 1902 (1). nous est impossible de présenter les avantages de ce dernier ans avoir, au préalable, fait son historique. M. Louis Bonier, à la tête de commissions et de sous-commissions, lutta endant six ans, afin de procurer aux architectes de l'avenir facilité d'embellir leurs œuvres de pierre. L'administration est enfin rangée à son avis. « C'est, dit M. Robert de Souza, n grand pas vers l'hygiène, et un petit pas vers l'esthéque (2). »

M. Louis Bonnier fit d'abord des enquêtes dans les prinpales villes de France pour s'inspirer des règlements en gueur. Il remarqua, avec son collègue Tanquerel, que les uns sont de pâles copies de nos décrets parisiens ; que autres sont à l'état vaguement rudimentaire (3) ». Souffrant e voir « se succéder le long de nos rues les façades des maions alignées à la parade comme les grenadiers du grand Fréric », il chercha les raisons de cet alignement éperdu. C'est le constructeur, dit-il, qui, poussé par l'esprit d'utiliation à outrance, pressé aussi par l'incompréhensible besoin faire régner sa façade avec celle de ses voisins... enflait son

ues du pauvre : les Maisons. En peinture, voir la toile curieuse de Veber : *s Maisons ont des visages*. Steinlen, dans son œuvre entière, a commenté la ison et la Rue.

1) *Bull. off.* du 22 août 1902.

2) R. de Souza : *Echo de Paris* du 4 septembre 1903, art. *la Rue et la Mai-* ı.

3) *Rapport présenté au nom de la sous-Commission technique*, par L. Bonnier *vision du décret du 23 juillet 1884 sur la hauteur des maisons*).

œuvre le plus possible, pour tirer profit des moindres anfra
tuosités du périmètre légal. Toutes les concessions du décr
de 1882 eussent été portées subitement à une dimension dou
ble que les constructeurs eussent doublé uniformément
instantanément tous leurs empiètements sur la voie publiqu
et cela sans se soucier davantage de l'effet des saillies, du je
des ombres et de la lumière ». Et, ajoute le rapporteu
« en vous présentant le résultat de ses études, votre sous-com
mission ne s'attend pas à ce que de plus grandes saillies fasse
faire de meilleure architecture à ceux qui ne s'en soucie
guère. Elle pense, du moins, par les propositions que j'ai l'ho
neur de vous soumettre en son nom, répondre aux désirs
nombreux artistes. Elle croit même que les nouvelles sailli
permises, fussent-elles dues au seul désir de gagner quelqu
centimètres de terrain, contribueront encore au jeu des si
houettes sur le ciel, au mouvement des façades (1) ».

Il résulte de ces considérations que l'esthétique intéress
médiocrement les architectes. Nous l'avions déjà affirmé. C
pendant, avant la promulgation du décret de 1902, des qua
tiers de Paris, au dire de M. Bonnier, s'étaient ornés pittore
quement, tout en se tenant dans les limites du gabarit, de sa
lies, de balcons, de windows, d'encorbellements, de pignon
C'est donc que, dans la réglementation arbitraire même, l'i
tention artistique se peut manifester.

Continuant son enquête, l'avisé rapporteur municipal no
apprend que, dans la plupart des villes étrangères, les règl
ments sur les saillies étaient infiniment plus tolérants que
nôtre. Bruxelles, Vienne, Saint-Pétersbourg, Londres, Berli
Lisbonne, Rome et Francfort permettaient d'outrepasser, da
certaines limites, et à certaines conditions, l'alignement. Pl
sieurs de ces villes témoignaient même, dans leurs prescription
d'une préoccupation esthétique. Rome déclarait « que les f
çades devaient être décorées en rapport avec l'importance de
situation de la maison ». Elle imposait la peinture uniform
« des murs et des fenêtres sur toute l'étendue d'une façade
Elle défendait, « lorsque la propriété du mur de façade éta
divisée entre plusieurs propriétaires, de peindre différen
ment les parties appartenant à chacun d'eux ». Enfin « quan

(1) *Rapport présenté au nom de la sous-commission technique*, par Louis Bonni
(*Revision du décret du 22 juillet 1882 sur les saillies*).

les peintures des murs de façade étaient de nature à nuire à l'aspect de la rue, l'autorité pouvait, dans certains délais, *ordonner une nouvelle peinture* ».

Ces prescriptions nous paraissent d'autant plus nécessaires et louables que Rome, comme Lisbonne, possédant les maisons les plus hautes d'Europe, si toute liberté de décoration était laissée aux propriétaires, la suprême mésalliance d'aspects et de couleurs serait immédiatement atteinte (1).

En tous lieux, à l'heure actuelle, les règlements d'origine récente abandonnent à son caprice l'imagination des ornemanistes. En France seulement, des décrets néfastes, immobilisant l'imagination de l'architecte, l'excusaient, en quelque sorte, d'américaniser notre construction. Celui du 13 août 1902, par bonheur, est un acheminement vers l'indépendance de l'ornementation. Il dit exactement, en son article 43 :

Le préfet de la Seine peut, pour les constructions privées ayant un caractère monumental ou pour les besoins d'art, de science ou d'industrie, autoriser, après avis du Conseil général des bâtiments civils et avec l'approbation du ministre de l'Intérieur, des dérogations aux dispositions du présent décret relatives à la hauteur des bâtiments. Il peut également, après accomplissement des mêmes formalités, autoriser des saillies exceptionnelles pour les constructions ayant un caractère monumental.

Nous n'en reviendrons pas, certes, à l'enchevêtrement des rues moyenageuses, ce qui, en un sens, serait déplorable et contreviendrait aux règles d'hygiène et de clarté, mais, nous en rapportant aux plans insérés dans la brochure de M. Bonnier, nous pourrons avoir des façades vraiment intéressantes et artistiques. De plus, ce décret, en permettant la surélévation des toitures, offre l'avantage d'embellir le monde des cheminées.

Il y a, parmi elles, une hiérarchie : les unes, coiffées d'un casque de chevalier avec une aigrette ; d'autres étouffées d'un haubert ; d'autres militairement engoncées dans une salade ; d'autres, avec un air bourgeois, coiffées d'un bonnet pointu ;

(1) Bruxelles, de son côté, exige que l'on couvre en ardoise, en tuile ou en métal les bâtiments longeant la voie publique. Et même, chose inouïe, la « nuance des tuiles doit être agréée par le collège des bourgmestres et des échevins ». Il est à considérer d'ailleurs que la capitale belge surpasse toutes les villes européennes par la variété et la beauté de ses façades. Aucune place n'est comparable à celle de l'Hôtel-de-ville, aucune avenue à celle de la Princesse-Louise.

d'autres, simples tuyaux de tôle ou de brique, minables e tristes, semblables à la valetaille. Les unes emportent le fumées légères et bleues des cuisines aristocratiques; les au tres, celles plus opaques des modestes foyers; d'autres, enfin le graillon volatilisé et puant des marmites populaires. Elle trouent le ciel de leurs silhouettes irrégulières. Elles déformen les toitures déjà si peu élégantes avec leurs brisures en tron de cône ou leurs entournures cylindriques.

Désormais toute fantaisie est donc facilitée aux architectes aux charpentiers et aux fumistes. Ils pourront à leur gr charger le ciel de dentelures et d'arabesques, élever des pignon et des tours, tordre le zinc et fouiller le plomb, utiliser l'ar doise ou la tuile à des dessins hardis, transformer les raide souches de cheminées en œuvres d'art comme les praticien du moyen-âge.

Mais il est à craindre que si l'on continue à tracer des rue parfaitement droites, ces efforts artistiques ne soient impuis sants à accroître la beauté de la perspective, à moins qu'u décret ultérieur n'autorise l'imposition de toitures transversale « par rapport à la direction de la rue », comme on en rencontr dans les villes flamandes et comme le moyen-âge en édifiait.

Il est à craindre aussi que la rectitude des artères ne nivelle aux yeux des spectateurs, la sculpture des façades. M. Hénard dans le 2e fascicule de ses *Transformations de Paris*, pou mettre en valeur la beauté de ces sculptures, propose des ali gnements discontinus, brisés et à redans. Cette propositio est plus que séduisante pour ceux — si rares — que passionn le problème de l'esthétique urbaine. Malheureusement elle n peut être mise en pratique que dans les villes nouvelles. Nous supporterons longtemps encore, en France, la tyrannie de la tradition et, avec la lenteur, la ténacité de l'administration ces bouleversements ne sont pas près de se produire (1).

Pourtant c'est surtout en singularisant le style des façades que nos cités prendront un caractère. La science nous y aide L'architecture métallique, florissante, mais trop lourde en Amé rique, s'allège, chez nous, d'un poids formidable de poutres

(1) V. les curieux fascicules de M. Hénard, architecte, ses discussions sur les diverses formes d'alignement; son projet de pont en X sur la Seine; ses visées relatives à l'établissement, en place des fortifications de Paris désaffectées, d'un boulevard à redans, avec douze parcs périphériques.

t de serrures. Le perfectionnement du machinisme facilite le ravail des métaux que les marteaux pilons malléent sous le éclic des boutons impulseurs. Le fer forgé réédite, moderni-és, les festons et les astragales d'antan. Les fontes flammées ubissent des colorations imprévues. L'excellence des fours et ı maîtrise des artisans permettent l'épuration des mosaïques t des céramiques dont se pavoisent les murailles extérieures t s'ornent les intérieures. Le verre, sous le souffle averti des erriers, s'irise de teintes surnaturelles et se modèle selon les œux les plus biscornus. Enfin le bois taraudé, sculpté, ajouré, ›rdu en d'inconcevables convulsions, répond à toutes les equêtes.

Et la chimie, dans ses alambics et ses cornues, découvre, ıaque jour de quoi dissiper les dernières défectuosités et ›lorer ce qui, sans elle, demeurerait morose et inexpressif...

Et quelques mots encore pour clore ces commentaires, ter-iner cette revendication. Nous voulons ardemment que, dans esthétique monumentale s'affirme notre art moderne. Nous ›mmes las des styles anciens. Il ne faut plus qu'on nous ssassine de corniches moyenageuses et de chapiteaux doriens. 'imagination marche. Elle appartient à la science comme à ırt. Elle demandera, nous l'espérons, à cette dualité qu'elle ›nthétise dans la production actuelle, le geste qui nous déli-era d'un trop lourd passé architectural. Et alors notre siècle ra digne de se survivre...

III

La question des statues et des jardins fait partie intégrante ; l'esthétique monumentale. Mille écrivains ont, en d'abon-ınts articles, dénoncé l'atrocité de notre statuaire. Le temps t malheureusement révolu de la beauté nue. Nos plastiques ailleurs ne prêtent guère à la nudité et les bourgeois en ont pudeur. C'est pourquoi la sculpture moderne, dédaignant s'inspirer de l'ambiance, dérobe maladroitement à la sculp-re antique ses sujets, ses motifs et sa technique, à moins ı'elle ne se fasse la mercenaire officielle des gouvernements des comités (1). Dans ce dernier cas, elle a pour but de fixer

1) Il est bien entendu que de nobles artistes, Rodin, par exemple, sont exceptés ces jugements. D'ailleurs, ces artistes ont, en général, rarement la faveur des nités.

en des marbres et des bronzes de caducs et bedonnants redir gotards. Que ceux-ci soient politiciens, savants ou poètes, c'es la même attitude glaciale, triste, pénible, le même regar chargé de rêves incompréhensibles. Perchoirs de moineau vagabonds ou de pigeons insolites, on les enclave en des ga zons et des bosquets, on les emprisonne entre de funéraire balustrades. Ils attendent on ne sait quoi, vigies éternisées e une observation de l'horizon.

Ces marbres, ces bronzes, toute cette friperie de command tailladée, coulée sans joie et sans autre sentiment que cel d'une cupidité éperdue, déshonore les hommes qu'elle a mis sion de présenter à la vénération populaire. D'ailleurs, de ce hommes augustes, que les laboratoires, les bureaux, les tribu nes rabougrirent et ravalèrent à la pire déchéance physique ne demeurent que des cerveaux hautains. Leur nom est seu digne de figurer au fronton des monuments. Leur nom es comme un flambeau de vérité.

Donc, puisque nous ne sommes plus au temps des athlète et des discoboles; puisque, au culte de la perfection linéair succède le culte de l'intelligence souveraine, que nos hér soient encensés dans leur raison pure et non dans leurs ph siques dégénérés. M. Jules Lemaître proposait d'ériger d monuments aux sciences et aux arts et d'inscrire en des médai lons le facies des morts illustres. D'autres réservèrent à leu bustes des places en les diverses facultés. D'autres encor — M. René Albert Fleury, — partisans d'une réforme rad cale, penchèrent pour offrir au vandalisme de la foule la pâtu de ces mille incohérentes statues.

M. Paul Adam enfin émit le vœu que l'on remplaçât les st tues où se perpétue le simiesque d'un Littré, d'un Duma d'un Verlaine, d'un Sainte-Beuve ou d'un Chopin, par d plaques aux façades des maisons où se réfléchirait leur mentali dans des pensées choisies. A les lire, le peuple augmenter ses connaissances de quelques aperçus de doctrines. L'artis le savant entreraient ainsi peut-être dans sa sympathie mie que sous leurs décevantes formes humaines.

Dans les jardins et par les rues, des représentations de vie journalière s'approprieraient, ce semble, intimement décor. Elles révéleraient aux sociétés urbaines le geste gra du bûcheron ou du moissonneur, le geste de tous les homm

qui, par le travail de la matière, concourent au bien-être universel. Il y aurait bientôt, pour le passant, une corrélation entre le cerveau qui aurait formulé les maximes fixées aux façades des maisons et le groupement laborieux des artisans de l'usine ou de la terre. Et ainsi naîtrait la notion d'une solidarité (1).

IV

Le rôle de la végétation est fort important dans l'esthétique d'une ville et dans l'existence de ses habitants. Plus cette ville est grande, en effet, plus l'industrie et le commerce y sont développés, plus ses habitants cherchent, en dehors des labeurs journaliers, à s'évader de la servitude des maisons. C'est sans doute par atavisme. Obscurément, en eux, s'affirme le besoin de libre essor vers la nature sans brides que connurent leurs ancêtres. Il leur faut le paysage indiscipliné où circule l'air violent mêlé de parfums agrestes, et le piétinement des herbes folles, et la bottelée de fleurs sauvages sur les bras.

Or l'arboriculture et l'horticulture ont assujetti la nature végétale. L'arbre n'est plus maître à sa fantaisie de tordre et de mêler ses rameaux; la fleur ne se permet plus les colorations imprévues. Une règle leur a été donnée; leur sève régentée obéit à une direction. Les espèces d'ailleurs en sont régénérées. La pathologie végétale raffermit les existences précaires. Les intempéries n'ont plus la même action. On a dosé l'air, la lumière et les sucs. Le monde végétal respire selon un rythme imposé. L'homme qui, autrefois, d'une hache volontaire, le jetait, pantelant à ses pieds, maintenant, avec une sollicitude constante, le fait participer aux agréments de la vie. C'est qu'en effet l'époque n'est plus où le végétal participait au pittoresque de la terre. Des cités se sont élevées et il est entré dans le règne de la civilisation.

Le jardin, à travers les âges, s'est harmonisé aux diverses conceptions de la Beauté. Les Grecs, respectueux de la nature, dont ils avaient une conscience délicate, accordèrent, en un mariage proportionné, les fontaines et les arbres. Les Romains

(1) Place Scipion, en plein quartier ouvrier, un côté du square est orné d'une céramique de Charpentier représentant des ouvriers boulangers enfournant le pain. Cette céramique remarquable, placée en cet endroit, indique qu'une bonne intention d'éducation populaire se manifesta dans l'esprit de nos édiles. Puisse-t-elle ne pas demeurer isolée ! ...

songèrent surtout, selon Pline, à conformer l'ordonnance d
leurs jardins à celle de leurs palais et de leurs villas. Ils to
dirent et sculptèrent les arbres, taillèrent les buis. Des mén
geries de griffons, de sphinx et autres animaux apocalyptiqu
surgirent fantastiquement des troncs maniés par les arboricu
teurs enivrés de mythologie. Au moyen-âge, entre les tours défe
sives des castels, parmi quelques tonnelles rabougries, crûre
de vagues légumes et des fleurs maladives. Avec, au XVIe siècl
l'adoucissement des mœurs, la bande de terrain s'élargit
devint parterre. Puis on clôtura les forêts. Le parterre fut u
transition entre le château et la forêt close, transformée ell
même en parc. Puis on embellit le parterre en variant l
fleurs et les arbustes, et le terrain fut égalisé par l'adjonctio
de perrons, de rampes et de terrasses. La végétation rest
malgré tout, libre : l'art des jardins n'était pas encore né.

L'Italie, dit M. Vitet, est la patrie des beaux jardins, des vill
romaines où la symétrie architecturale et la rigueur des lignes se m
difient, s'effacent et viennent se perdre dans les formes agrestes d
paysage, à mesure qu'on s'éloigne de l'habitation. Ces jardins fo
naître le sentiment du Beau et non les émotions champêtres (1).

C'est à l'Italie sans doute que Le Nôtre emprunta ses pr
miers documents. Mais la soif d'unité qui l'animait lui fit m
priser la beauté pittoresque. Il fut le jardinier géomètre.
démentit et déforma la Nature. Il réglementa les productions d
sol, le compas en mains. Cependant, de son temps, Dufresn
auteur de bonnes comédies, finement artiste, sollicité par s
ami Pajot, dessina des jardins d'une inspiration contraire,
défendit de la ligne droite, traça des allées courbes, grou
les arbres, copia le paysage naturel. Il eut, une minute, la
veur de la mode. Mais Louis XIV, pour l'élaboration de V
sailles, lui préféra Le Nôtre, dont le talent concordait avec
siècle de froide et raisonneuse grandeur.

Le système de Dufresny, bientôt dédaigné en France, t
versa la Manche. Kent, en Angleterre, le développa jusqu'à
démence. Le pittoresque de la nature fut appliqué aux jard
avec une telle minutie qu'on vit planter « des arbres mor
pour plus de vérité ».

Le Nôtre demeure, en France, le maître incontesté pend

(1) L. Vitet : *Théorie des jardins*.

plusieurs années; puis le système de Dufresny et de Kent repasse la Manche. Mais un système chinois, importé par des missions, qui dispute l'opinion. Bientôt on concrète les deux systèmes pour plus de laideur : les kiosques et les parasols se mêlent aux temples en ruines; les pagodes voisinent avec les ponts; les bosquets biscornus avec les rochers de plâtre coloré. La polémique s'en mêle : Whately, Horace Walpole, Watelet, de Girardin, Morel écrivaillent jusqu'à ce que, Delille imposant le pittoresque, surgissent, dans des décors florianesques, les bergers et les bergères, les hameaux, les ermitages chargés d'inscriptions sentimentales. Enfin, ce goût fadasse est détrôné à cause de sa fadeur même. On revient à la simplicité. Mais quelle simplicité !...

Il suffit de considérer les jardins publics modernes pour être convaincu de leur inesthétique. Ce sont des enclos ratissés avec des parts de gazon semblables à des îles vertes dans l'ocre clair des allées. De belles espèces d'arbres y dénotent la présence occulte de botanistes distingués. Des serres, pareilles à de spacieux magasins, y étalent leur hideur grisâtre. Quelquefois on y acclimate des animaux. En des pièces d'eau clapotent des oiseaux aquatiques auxquels un îlot sert de refuge nocturne. Des lions de bronze et des athlètes luttent désespérément entre quatre ormeaux indifférents. Des poètes et des musiciens prennent le frais en des bocages. Des coins sont réservés à des poteries innombrables où végètent certaines plantes rares. D'autres sont les pépinières de quelques intéressants arbres fruitiers. Et, au mitan de ce salmigondis animal et végétal, gicle sempiternellement, pour l'ébaudissement naval des marmailles, le petit geyser dispensé par les municipalités. Ces jardins, sur semaine, sont les repaires de la paresse intellectuelle et du lézardisme prolétarien. Les dimanches y apportent un air de franche foire qu'accrédite le hoquettement des musiques militaires. Le square est le chef-d'œuvre de l'horreur jardinière (1).

Avant d'exprimer notre propre opinion sur ce que devrait être le jardin moderne, nous consulterons celle des esthéticiens. Il serait facile de la synthétiser, car elle ne varie guère de

(1) Le seul peut-être de tous les jardins français qui ait un aspect intéressant est le Luxembourg. Encore pèche-t-il par bien des côtés. Mais des coins y sont intimes où l'œil ne souffre pas d'un horizon trop uniforme.

l'un à l'autre. Vitet (1) préconise le système éclectique et veu le mariage de l'architecture à la nature par une dégradatio successive; que l'une soit le complément de l'autre, l'adoucis sement de la pierre au végétal. En outre, on recherchera l simplicité et la poésie.

Le sentiment de Lamennais est à peu près identique, ave cette différence qu'il trouve son idéal réalisé dans l'œuvr de Le Nôtre et que, conséquemment, aucun progrès n'est faire :

Qu'est-ce que l'artiste s'est proposé, dit-il? De fondre par degr l'œuvre de l'art dans l'œuvre de la nature. Et pour y parvenir, qu' t-il fait? Il s'est emparé de la nature elle-même, de la nature vivant il en a lié les lignes et les plans aux plans et aux lignes architect rales, jusqu'à ce que, par une sorte d'affranchissement successif, nature, dégagée des liens que l'art lui imposait, reprenne, avec liberté, son caractère natif et propre (2).

Edgard Poe, en deux nouvelles (3) qui sont de merveilleu poèmes, a traduit son admiration d'une nature corrigée p les mains de l'homme. Sa théorie est d'une application diff cile à des jardins destinés à l'embellissement des villes. Cepe dant, nous ne doutons pas qu'il ne l'eût conservée en la mod fiant pour l'appropriation à des besoins particuliers. Il e assuré, dans tous les cas, que « l'introduction de l'art p dans un décor rustique y ajoute une très grande beauté. C'e une beauté qui est, en partie morale et en partie faite po plaire à l'œil par le déploiement de l'ordre et de l'intentic rendue visible ». Il est entièrement partisan — et c'est peu être une conséquence de son éducation anglaise— du *jardi paysage*. Ses différenciations entre le naturel et l'artific dans le jardin-paysage sont curieuses.

Le naturel, dit-il, cherche à rappeler la beauté originale de campagne, en appropriant ses moyens au décor environnant; cultivant des arbres qui soient en harmonie avec les collines ou plaine de toute la terre voisine; en découvrant et en mettant en p tique ces rapports de grosseur, de proportion et de couleur q voilés pour l'œil de l'observateur vulgaire, se révèlent partout l'élève expérimenté de la nature. Le résultat du style naturel, en f

(1) *Théorie des jardins.*
(2) *De l'Art et du Beau.*
(3) Voir : *le Domaine d'Arnheim* et *le Cottage Landor.*

de jardins, se manifeste dans l'absence de tout défaut et de toute incongruité, dans la prédominance de l'ordre et d'une saine harmonie, plutôt que dans la création de miracles et de merveilles spéciales...

Le style artificiel comprend autant de variétés qu'il y a de goûts différents à satisfaire. Il implique un certain rapport général avec les différents styles d'architecture. Il y a les majestueuses avenues de Versailles ; il y a les terrasses italiennes ; et puis un vieux style anglais, mixte et divers, qui a quelque rapport avec l'architecture gothique domestique et celle du siècle d'Elisabeth.

Et voici, très exactement, ce que serait, selon cet imaginatif puissant, le jardin digne d'abriter son âme satisfaite et de complaire à ses yeux :

Imaginons, par exemple, un paysage où la vastitude et la délimitation égalcment combinées, où la réunion de la beauté, de la magnificence et de *l'étrangeté*, suggéreront l'idée de soins, de culture et de surintendance de la part d'êtres supérieurs, mais cependant alliés à l'humanité ; alors le sentiment de *l'intérêt* se trouvera préservé, et l'art nouveau, dont l'œuvre sera pénétrée, lui donnera l'air d'une nature intermédiaire ou secondaire — une nature qui n'est pas Dieu ni une émanation de Dieu, mais qui est la nature telle qu'elle serait si elle sortait des mains des anges qui planent entre l'homme et Dieu.

Ainsi donc, voilà trois esprits éminents et trois opinions s'accordant à une correction de la nature. Pourtant, choisissant tous trois le parc de Versailles comme objet, ils le considérent avec des sentiments totalement divergents. Vitet y trouve une géométrie excessive ; Lamennais le conçoit comme l'harmonisation parfaite entre l'architecture et la nature ; Poe enfin le range parmi ses appréciations du jardin artificiel.

Il nous paraît présomptueux, venant après ces purs théoriciens, d'émettre un avis même timide. Cependant, consultant les aspirations contemporaines dont les nôtres sont le pâle reflet, nous ne nous rendrons au témoignage d'aucun d'entre eux. Leurs doctrines nous semblent paradoxales. Le mariage entre la matière et le végétal n'est possible qu'entre la ruine et la végétation parasitaire. On peut créer une harmonie lointaine, point une connexion absolue. Corriger la nature d'autre part est une hérésie. La nature est une admirable dispensatrice de beauté. Mais il lui faut toute indépendance d'allures.

Dès qu'on la délimite, dès qu'on l'enclôt, elle perd sa sérénit et sa vie. Un effroyable désordre de rochers, d'arbres et d lianes, une sauvagerie de chaos nous trouble d'une liess inusitée, tandis qu'en les parcs soigneusement ordonnés nou éprouvons seulement un bien-être égoïste et bourgeois.

De par ce fait que nous sommes esclaves de la ville, la seul nature libre nous peut agréer et émouvoir. Les populaces de dimanches la vont chercher lointainement, souhaitant so silence qui est un repos et un charme. Pas un citadin qui n sente l'aise profonde d'avoir déserté les squares savammen nivelés et modelés.

Donc, à notre sens, les jardins parisiens méritant vraimen le nom de jardins sont les Bois de Boulogne et de Vincennes Les fleurs aux dénominations extraordinaires et les arbre d'essences rares n'y affluent pas. Mais la beauté y est certain et dans une adorable expansion. L'herbe y croît haut et dru l'arbre y est vigoureux sinon rigide. Il réserve des sièges su ses troncs, des dais sous ses feuillées. Malgré le déchaînemen des musiques tziganes, et le passage insolite des véhicules, e l'étalement des familles mastiquantes, il est possible, aux plu torrides canicules, d'y trouver la solitude et d'y égarer s méditation. On a beaucoup embourgeoisé ces bois; on en fer des repaires de soupeurs en multipliant les cabarets. Mais, d longtemps encore, nous le répétons, ils seront les vrais jar dins de Paris, ceux, du moins, où les foules îlotes abreuveron leur inextinguible soif de nature.

Inextinguible, en effet. Et nous la pouvons distinguer mille signes. Rencontre-t-on dans les villes provinciales à pro ximité, la plupart, de sites prestigieux, toutes ces fenêtre fleuries qui, du printemps à l'automne, édulcorent la mon tonie architecturale? Fuchsias prosaïques, géraniums bétasse et convolvulus ne constituent-ils pas pour le petit commerçan la diligente ouvrière, le bourgeois même cossu un rappel de campagnes lointaines ? Combien de balcons sont des jardi suspendus où, les soirs d'été, la famille occupe d'écœuran loisirs à des soins et à des arrosages méticuleux ?

Il ne faut pas circonscrire cet amour de la nature, ma l'encourager. Nous ne demandons pas, certes, qu'au milie d'une ville aménagée selon des rites géométriques s'élève des raccourcis du bois de Boulogne. Mais il nous semble qu'u

certain laisser-aller dans la facture des jardins n'en déparerait pas la beauté. Un attirail formidable d'outils perfectionnés et un régiment de jardiniers ratisseurs et sarcleurs ne sont pas les agents nécessaires à l'obtention de cette beauté. Un peu moins de ciel perceptible et de terre nue, moins d'allées, de rampes et de perrons, des fleurs disséminées, quelques fouillis d'arbustes et quelques bouquets d'arbres, des éclaircies sur des gazons nus, l'éloignement des bâtisses monumentales donneraient la sensation plus profonde de la nature.

En outre, dans les rues, les arbres qui sont la continuation des jardins pourraient avoir une autre attribution que celle d'apporter l'ombre et la fraîcheur. Car nous ne supposons pas qu'ils aient été plantés dans le but d'embellir la ville. Ce serait d'une cruelle ironie. A la rigueur pourrait-on imaginer qu'ils furent placés pour contraster avec la froideur des édifices. Et alors ils satisfirent pleinement à cette bénévole intention en les masquant tout à fait. Ils sont, de toute façon, inexorablement laids, poussiéreux, rabougris et *alignés*. Ils confirment, par leur alignement, l'austère inesthétique de l'idéal haussmannien. Puis, croissant sans air, racinés sous une chape d'asphalte, entre les égouts, les canalisations souterraines, les fondations des maisons, ils s'étiolent douloureusement, effeuillés de bonne heure et brandissant leurs rameaux dénudés sur la grisaille triste des murailles. Les seuls arbres parisiens présentant quelques vestiges de prospérité sont ceux des rives de la Seine dont l'eau baigne les racines, ceux des Champs-Elysées et du Bois de Boulogne qui grandissent sans gêne dans une terre grasse.

Remanier cette partie de l'arboriculture urbaine est impossible. Mais si quelque jour le projet d'alignement discontinu, brisé et à redans, proposé par M. Hénard recevait une sanction administrative, nous croyons que l'insertion des arbres dans les espaces ménagés serait d'un heureux effet artistique et d'une conséquence sanitaire manifeste pour les ormeaux, les marronniers, les tilleuls, les vernis du Japon décrétés d'ornementation urbaine officielle. Alternant avec l'architecture originale et en relief, avec les kiosques et les colonnes également originaux, ces arbres relèveraient superbement l'esthétique monumentale en pleine décadence...

Nous l'avons dit : cupidité des propriétaires, insouciance des

architectes, sottise des municipalités sont les causes de cette décadence ; ajoutons indifférence des industriels et des commerçants, et surtout *ignorance* du public.

A notre sens, on tentera efficacement d'arrêter cette décadence en faisant l'éducation du public. Cette éducation est activement menée par différentes sociétés dont nous souhaitons la multiplication.

Au goût populaire est attachée intimement la purification de l'esthétique urbaine. Les personnalités énumérées le satisferont le jour où il refusera ses suffrages aux monuments d'architecture hybride, aux maisons casernières, aux jardins d'opéra-comique, aux statues empaquetées.

D'ailleurs, la perfection de l'esthétique urbaine est une nécessité de la vie populaire, car une grande partie de la nation n'a pas le loisir de fréquenter les musées. Donc si la beauté enclose dans les musées est l'apanage des privilégiés et des riches, que les yeux de la foule pauvre s'illuminent au spectacle de la rue magnifiée comme les yeux des foules hellènes s'illuminaient au spectacle des temples et des statues que les artistes offraient à leur dévotion. La beauté sanctifie les âmes. Un peuple communiant avec ses artistes et admirant leurs œuvres est conquis à la vertu. Une ville où la beauté sera élevée à la hauteur d'une institution sera l'esprit et le cœur du monde !...

ÉMILE MAGNE.

PROPAGATIONS

—

LE PRÉSENT VIBRE

En haut du boulevard le crépuscule humain
Se cristallise en arc électrique. Un bruit mince
Frétille. Le courant, qui s'acharne à passer
Et s'accroche aux buissons des molécules, saigne.
Les frissons de l'éther partent en trépignant.
La foule du trottoir a repris confiance.
L'ombre appelait les cœurs et les menait danser
Sur des airs de chansons alanguis ou obscènes,
Loin, dans la solitude et dans le souvenir.
Or, la lumière trace une piste de cirque ;
Les rythmes un instant y tournent, subjugués ;
Les âmes qu'on cachait tantôt, on les dégaîne
Pour tremper leurs tranchants parallèles et nus
Dans la clarté.
Mais, au fond des corps, les cellules
Sentent de merveilleux effluves onduler
Vers elles. L'arc, crépitant de fougue solaire,
Darde en chacune le désir d'être un héros.
Des rayons qu'on ne voit pas vibrent, clairons rauques.
L'unité de la chair commence de craquer ;
Les globules captifs ragent comme des guêpes
Dans une toile d'araignée. Et l'air est plein
De libertés què nouent de nouvelles étreintes.
La lueur aide un arbre à vouloir le printemps.
Dans les chairs les cerveaux pensent moins ; et les branches
Souhaitent moins une âme et tâchent de grandir.
L'esprit cède sa force à l'influx électrique ;

La rue est résolue à jouir, tout à coup ;
Au coin des carrefours il se caille des couples ;
Les germes bougent. Des hommes vont s'attabler
Aux tavernes en petits groupes circulaires.
La foule rêve d'être un village au soleil.



DES RAYONS QU'ON NE VOIT PAS

Le moteur vit d'explosions obéissantes;
Les atomes des gaz se battent en chantant ;
Leurs groupes meurent et naissent. Le métal tremble ;
Chaque dent des engrenages est un tremplin
D'où la force prend son élan, les jambes jointes,
Et celui qui conduit la voiture a vingt ans.
Il jouit qu'elle morde à pleines roues les pentes,
Et fasse rejaillir de l'espace alentour.
Les gens qui sont dans la voiture, coude à coude,
Baignés par la vitesse y perdent leur lourdeur.
Ils existent plus ardemment que tout à l'heure,
Ils absorbent avec leurs têtes et leurs reins
Et changent en désir de puissance et d'étreinte
Toute la force insoumise qui fait grincer
Les essieux, donne des spasmes aux ressorts maigres,
Echauffe le piston, dilate les écrous,
Et qui bouscule l'air d'ondulations troubles.
Un enfant, dans le coin, voudrait un établi
Où pendraient des maillets, des rabots et des limes,
Pour se construire un char avec un gros timon.
Un femme se hait de ne pas être blonde :
« C'est à cause de mes cheveux et de mon teint
Qu'il m'a quittée. » Un homme ayant besoin de vaincre
Serre pour qu'elle casse une canne en bois creux.
Le long du trottoir froid les passants se calfeutrent
Dans un terrier d'habits dont ils ferment les trous :

Mais ils ont vu courir la voiture farouche ;
Ils se redressent tous, comme un gazon couché
Qu'on arrose.
Les boutiquiers quittent leur chaise
Et viennent jusqu'au seuil attendre, bras croisés,
Que la cohue entre chez eux ses pointes grêles,
Happe la marchandise et distille de l'or.
Puis l'effluve embrassant les nouveau-nés qui dorment
Les fait rêver qu'on les caresse et qu'on leur met
Du soleil sur les yeux et du lait sur les lèvres.
Dans sa cage un serin chante ainsi qu'en Avril.
Sous le plafond couleur d'infini deux familles
Causent, âmes en rond comme des peupliers ;
La douceur d'être tant les joint comme du lierre ;
Entre eux l'amitié stagne en petit lac heureux.
Le souffle du moteur leur arrache des feuilles ;
Quelque chose d'eux tous s'envole en tournoyant,
Perce les portes et les murs, se faufile entre
Les éléments, se cogne aux atomes ventrus,
Les pousse avec effort, et s'exténue, et sue
Un frisson qui n'est pas encore une lueur.
Et l'esprit redevient de la force onduleuse
Qui se perd dans le sifflement d'un remorqueur.

JULES ROMAINS.

BÉRANGER ANECDOTIQUE

Béranger, dont on va célébrer en ce mois le cinquantenair de mort, aura été l'un des hommes les plus populaires du siè cle dernier. On peut dire que, de 1809 à 1850, soit, en somme pendant la partie la plus vivante du XIXᵉ siècle, celle où ont ét déposés les germes de toutes les idées qui devaient éclore dan l'avenir, le nom de Béranger a été plus que connu, plus qu respecté, plus que répandu aux quatre coins de la France bour geoise, anticléricale et cocardière; il a été prôné avec un en thousiasme que nous pouvons aujourd'hui difficilement nou représenter. On ne saurait même pas faire état, pour le juge vraiment, des témoignages que les écrivains illustres de so époque ont portés sur lui. La plupart de ces derniers, en effet lorsqu'il s'est agi de rendre une sentence en dernière analys sur le chansonnier, ont aperçu en même temps et comm superposées les images du Béranger homme politique et d Béranger homme de lettres. Ils ont vu le chantre de Lisette l'auteur du *Bœuf gras*, de *Mon curé*, des *Capucins*, de tout cette poésie à la facture impeccable, mais qui est évidemmen très éloignée de la grande poésie lyrique, — et ils ont frém en songeant qu'ils allaient placer un chansonnier à côté de gloires les plus éclatantes du siècle. Ils ont frémi et ils n'on pas osé. En sorte que, par un retour cruel, mais très logique de sa destinée, Béranger, qui a dû le meilleur, pour ne pa dire la totalité de sa gloire à ses chansons, a manqué, à caus d'elles, le coche de la très grande notoriété posthume.

Cette réserve, d'ailleurs injuste, des critiques à l'égard d versificateur les a empêchés de remettre du même coup à s vraie place, ou, plutôt à la vraie place qu'il avait occupé l'homme d'action et le sociologue Béranger.

Ce ne sera donc pas dans les jugements de ces contemporain volontiers dénigreurs, et, moins encore, dans ceux de la postérit trop prévenus, que nous trouverons des éléments pour apprécie le degré et le bien fondé de cette popularité extraordinair

Ce sera bien plutôt dans les petits écrits, dans les journaux, dans les revues, et dans les mémoires que nous allons fouiller pour glaner quelques bribes, témoignages de cette renommée.

C'est dans et par l'anecdote, en effet, que se conserve peut-être avec le plus grand soin cette couleur locale qui marque les choses de teintes si originales lorsqu'elles naissent et qui s'éveille, lorsqu'elles disparaissent, avec une rapidité aussi prodigieuse.

L'anecdote, ce n'est pas seulement le petit côté de l'histoire, le menu fait de la biographie, c'est encore le côté d'après lequel se révèle et se résume le mieux un caractère.

L'anecdote, c'est ce caractère lui-même, non pas sec, mais souligné, mais vivant, mais mis en scène. C'est un théâtre perpétuel qui comporte un seul acteur mis en présence du monde entier. C'est une « moralité » à la suite de laquelle est toujours sous-entendu le « cette fable prouve que... » du fabuliste ancien. L'anecdote est presque toujours une démonstration.

Or, les anecdotes offrent aussi cette particularité de se former toutes seules ou à peu près. Il n'est personne qui, délibérément, s'impose cette tâche absolue d'en créer de toutes pièces. Mais ceux qui font profession de conter l'anecdote, la ramassent, la cueillent, la vont quérir un peu partout où l'on en vend, où l'on en donne. Et cet « un peu partout », c'est bien, en effet, le monde entier.

L'anecdote court les rues, elle vole de bouche en bouche, elle se forme et se déforme, et s'amplifie ou se rapetisse, elle s'élargit ou se rapproche de la vérité, suivant une multitude de circonstances, mais toujours suivant la popularité de celui qui est en jeu. S'agit-il d'un personnage de troisième ordre, l'anecdote est maigre, elle se fait rare, c'est plutôt une boutade, un bon mot, qui a sa valeur intrinsèque et qui peut vivre indépendamment de celui auquel on l'attribue.

Au contraire, le personnage est-il plus notoire, elle prend déjà une certaine importance, on y prête attention, elle commence à se gonfler d'une infinité de détails. S'il s'agit enfin d'un illustre, d'un homme de premier plan, l'anecdote bondit et rebondit, chacun la veut citer à son tour et comme il lui plaît et comme il la voit. C'est une sorte d'ouvrage anonyme qui, œuvre d'un seul homme au début, devient bientôt œuvre d'une foule.

Les anecdotes que l'on peut recueillir sur Béranger son très souvent extraordinaires, uniques, et, cependant, il est présumer que la plupart correspondent à un fait vécu, sur venu à telle époque dans la vie du chansonnier. Et c'est l qu'on touche à la popularité inouïe de Béranger, c'est là qu'o comprend qu'autour de cette vie, comme autour de celle d toutes les grandes figures, une légende s'est formée peu à peu Mais qu'est-ce que la légende elle-même, sinon le grossisse ment, la déformation de certains traits qui donnent à un visag un aspect un peu différent de celui qu'il avait dans la réalit *mais où l'on reconnaît toujours cependant le modèle vérita ble?* Les légendes ne sont pas tout mensonges. Chacune d'elle renferme une part importante de vérité qui y est enchâssé comme une pierre précieuse dans une monture débordante fantaisiste. Du reste, l'esprit légendaire n'invente que du vra semblable, ne prête aux gens que les actes qui rentrent dar leur caractère et qu'ils auraient très bien pu commettre, s'i ne les ont pas commis en réalité.

Ainsi les anecdotes que nous avons réunies sur Bérange n'apparaîtront point comme de simples hors-d'œuvre à ajout à toute monographie du chansonnier. Elles aident à fai connaître le Béranger populaire, celui de la légende, le plu curieux de tous, sinon le plus véridique...

§

Le trait qui paraît avoir le plus frappé les contemporains d chansonnier, c'est sa bonté, son amour pour les humbles, s pitié pour les souffrants, sa passion de la justice généreuse po tous.

Lamartine a rapporté des faits touchants sur le cœur c chantre de Lise : « On sonne, il va ouvrir. C'est un pauv ouvrier qui vient de perdre sa femme dans la nuit et q n'a pas de quoi lui acheter un linceul ou une bière! Bérang le fait asseoir, pleure avec lui, lui donne un verre de vin po relever ses forces, ouvre son tiroir, compte en petites pièc de monnaie la somme nécessaire pour le pieux devoir, l'env loppe dans une page déchirée de ses vieilles éditions pour glisser dans les doigts du pauvre veuf, afin de ménager pudeur en ne laissant ni briller ni sonner le métal de l'écl ou du bruit de l'aumône. Il accompagne l'ouvrier jusque su

'escalier; je l'entendais embrasser l'inconnu et lui adresser e marche en marche, avec sa grosse voie voilée, un adieu ussi ému et aussi prolongé que si cet inconnu avait été son rère. »

Un autre jour, c'est un pauvre nommé Angeli, à qui il faiait une rente de six francs par mois. Cet Angeli était tout simlement un mendiant placé, par sa dévotion vraie ou fausse, uprès des plus riches maisons. Il avait trouvé un moyen fort imple de doubler la rente que lui faisait Béranger : c'était de enir toucher tous les quinze jours. Cela dura quelque temps. éranger le lui fit observer, et ajouta que ce jour-là son meniant n'aurait pas d'argent. L'Italien s'emporta, disant qu'il n avait besoin.

— Eh bien! allez en demander au pape, lui répondit Béraner.

— Je n'irai pas si loin, répondit Angeli, j'ai un moyen tout rêt et bien simple; je vais faire des articles contre vos chanons et je les enverrai à *l'Univers*.

— Tiens! C'est une idée, répondit Béranger; seulement, omme vous n'écrivez pas le français, apportez-moi vos épreues, je les corrigerai.

Le chansonnier avait à charge un grand nombre de ces ens auxquels il servait des pensions minuscules, mais approriées à ses véritables ressources. Il y avait, par exemple, à icêtre un vieux poète auquel il faisait une petite rente de huit rancs par mois.

Un jour, le chansonnier parvient à faire entrer dans un ospice une femme âgée à laquelle il s'intéressait vivement, ais elle avait des petites habitudes : il lui fallait chaque jour our un sou de tabac. Comment faire? On raconta la chose evant Béranger qui, le lendemain, écrivit à la fille de la paue femme :

Malgré les douze cents francs que j'ai jetés dans le pot à tisane tte année, ce qui m'empêchera encore longtemps de pouvoir être ile à mes amis et connaissances, j'ai assez de fonds pour les petites penses urgentes. Comptez donc sur moi pour trente francs de nte à votre vieille mère.

Sa bonté ne distinguait pas que les vieillards, les infirmes, s retraités de l'existence. Béranger savait discerner les talents

pauvres, les artistes dans la détresse qui ne s'adressaien jamais à lui en vain. Un jeune peintre, à bout de ressources e d'espérances déçues, s'imagine de frapper à sa porte. Bérange fit si bien qu'il lui obtint une commande au ministère de Beaux-Arts. Le jeune homme, enthousiaste et travailleur, n vendait pas toujours ses tableaux. S'il les vendait, c'était à de prix tels qu'ils devaient donner au malheureux une triste idé de son mérite, de sorte que le bon chansonnier eut souvent régler des mémoires de toiles, de pinceaux et de couleurs che le fournisseur du jeune paysagiste. Cela dura quinze ans L'artiste devint célèbre : c'était Chintreuil.

Pour les malheureux qu'il avait adoptés, Béranger étai admirable de dévouement, de patience et d'ardeur. Aucun démarche ne le rebutait, aucune fatigue ne lui coûtait. Auss était-il particulièrement aigre contre ceux qui, ayant le moyens de faire le bien, s'en dispensaient par insouciance o par dureté de cœur.

— Je m'ennuie, lui dit un jour une jeune femme riche d plus de quatre cent mille livres de rentes.

— Faites des aumônes, Madame, vous vous ennuiere moins.

La dame se pinça les lèvres et répondit cette impertinence

— Les pauvres sont plus heureux que nous; ils n'ont pa tous les embarras d'une maison à tenir.

— La pauvreté, Madame, est un plaisir qu'il est facile de s donner, lui répondit Béranger.

On le pense, ces aumônes continuelles vidaient la bourse d chansonnier, qui n'était pas d'ailleurs trop remplie. Aussi, u jour, est-ce à lui-même qu'on offrit de venir en aide. Il y ava à Liège un brave ouvrier chaudronnier qui, en même temp qu'il battait le cuivre, faisait des vers. Il avait adress ses poésies à Béranger, qui s'était hâté de le remercier et l avait donné quelques détails sur sa situation présente. Peu d jours après, il reçut la lettre suivante :

Mon cher Béranger,

J'ai l'honneur et le plaisir de vous accuser réception de votre h norée du 4 courant et vous remercie de vos témoignages de bonté mais une seule chose me pèse, c'est de voir qu'une fatalité imprév vous a fait essuyer les pertes d'argent qui vous ont fait quitter vot habitation champêtre de Passy. Mais, comme vous ne craignez p

d'épancher votre cœur dans le mien, permettez-moi à mon tour d'agir envers vous comme je sais que vous agiriez envers moi dans la même circonstance... Recevez ce billet de cent francs, il vous portera bonheur, car c'est de l'argent bien acquis, et je vous jure qu'il n'y aura jamais que vous et moi qui le saurons; et si la bonté de votre grand cœur vous a mis dans une position fâcheuse, venez habiter Liège, vous partagerez avec ma famille le pain de l'indépendance que je gagne en travaillant... Je termine en vous souhaitant avec toute l'effusion de mon cœur une bonne année, et vous prie d'accepter l'offre que je vous fais.

J.-J. Dehin,
Chaudronnier et chansonnier wallon.

Est-il besoin d'ajouter que Béranger ne profita pas plus de la proposition qui lui était faite qu'il n'accepta le billet de cent francs. Mais cette lettre montre quelle admiration éperdue de reconnaissance lui vouaient les gens simples et enthousiastes. Ainsi, un jour, il laisse tomber deux sous dans le chapeau d'un pauvre. Un riche personnage, qui voit l'action, court au mendiant :

— Bonhomme, je vous offre cinq francs pour les deux sous que ce monsieur vient de laisser tomber dans votre chapeau.

— Pourquoi ça ? demanda le mendiant, étonné de la proposition.

— Parce que c'est M. Béranger qui vous les a donnés.

— Quoi ! C'est M. Béranger ?...

— Lui-même.

— Eh bien, je les garde, répondit le pauvre homme.

Une autre fois, c'est un de ses admirateurs, très riche, celui-ci, qui désirerait le connaître. Mais il n'a aucun titre à cet honneur, et il se morfond en vains désirs. Or, il avait pour bottier, sans le savoir, le bottier du poète ; le fournisseur et le client se rencontrent :

— Où courez-vous donc ainsi, François ?

— Je vais porter cette paire de bottes à M. Béranger.

— Vous êtes bien heureux de voir ce charmant homme ; vous devriez bien m'emmener avec vous.

— Impossible, M. Béranger n'aime pas les visiteurs curieux. Mais attendez, j'ai une idée : prenez cette paire de bottes, allez 21, rue Vineuse, et présentez-vous comme étant mon commis.

Enthousiasmé, le monsieur accepte et arrive chez Béran-ger.

— Est-ce que François est malade ? demande celui-ci.

— Oui, un peu, mais rassurez-vous, ce ne sera rien.

— Nous allons essayer les bottes, reprend Béranger. Le dernières étaient trop étroites. J'espère que celles-ci iron mieux.

Voilà notre homme bien embarrassé. Dans son trouble, veut passer la botte de droite au pied gauche de son clien

Béranger commence à se fâcher.

Enfin les bottes sont essayées; alors le chansonnier se m à interroger le pseudo-commis sur la valeur des cuirs :

— Oh ! vrai, vous savez, je n'ai pas d'opinion là-dessu repart l'homme étourdiment.

— Comment ! sursaute Béranger, mais c'est à vous d savoir cela !... Je suis frappé combien les gens sont peu a courant des choses mêmes qui les intéressent le plus. Allons, c'est bien. Adieu, mon garçon. Vous ferez mes com pliments à François... Tenez, prenez ça, vous boirez un cou à ma santé. Quand on vient de si loin, on a besoin de rafraîchir.

Et le bourgeois, suant de malaise et de gaucherie, empor les vingt sous de pourboire que Béranger lui avait glissés da la main !

§

Ce qui semble avoir le plus frappé les amis de Bérang après la bonté immense de celui-ci, c'est son désintéressemen On s'extasiait de voir un homme comme lui parvenir au fa du gouvernement, diriger une révolution, imposer un po voir nouveau dans l'Etat, et ne rien demander à ce roi qui devait tant, à ce ministère qu'il avait contribué à créer ! chose paraissait tellement invraisemblable que les bruits plus divers couraient sur son compte : « Laffitte fait une pe sion à Béranger. » — « Béranger ne dit plus rien, cela conçoit : Louis-Philippe lui fait une pension. »

La vérité est que le jour où Béranger fut destitué de modique place qu'il occupait dans un ministère, Laffitte en offrit une autre dans ses bureaux, mais Béranger refu pour conserver sa liberté.

D'un legs considérable que lui laissa Manuel, l'homme qu'il paraît avoir aimé le plus au monde, le chansonnier ne prit qu'une montre et demanda une place dans le tombeau de cet ami.

Un matin, un autre de ses amis arrive tout essoufflé chez le poète :

— Mon cher, on vient de me dire qu'il est sérieusement question de vous faire sénateur.

Le chansonnier éclate de rire et reprend :

— Béranger sénateur! Qu'en diraient les gamins de Paris?

On conçoit qu'avec un tempérament de cette nature, avec une ligne de conduite aussi admirable, la popularité de Béranger était immense, surtout dans le peuple. Il se montrait, du reste, très sensible aux marques d'affection qui venaient d'en bas, parce que, disait-il, la forme polie des gens du monde n'en comprime jamais les mouvements naïfs.

Un grand vieillard sec, vif, fort propre, quoique pauvrement vêtu, demande M. Béranger. Celui-ci arrive dans sa robe de chambre bleue et sa calotte sur la tête.

— Enfin, s'écrie le visiteur, il m'est donc permis de contempler vos traits.

— Quel âge avez-vous ? lui demande Béranger.

— Soixante-dix ans. J'ai servi autrefois, sous l'ancien.

— Vous n'avez pas de pension ?

— Ma foi, non. Ma femme et moi nous sommes concierges d'un brave homme qui nous laissera mourir à notre poste; je raccommode les vieux habits, et, au bout de l'an, nous arrivons comme tout le monde... Allons, M. Béranger, continue le vieillard en se levant pour prendre son chapeau, je m'en vais; mais vous pensez bien que je ne suis pas venu de la place Maubert, à pied, pour rien. Il faut que vous me fassiez un grand plaisir....

— Parlez, lui dit le chansonnier.

— Nous sommes vieux, il est croyable que c'est la première et la dernière fois que je vous verrai... permettez-moi de vous embrasser.

La voix du vieux soldat était pleine d'enthousiasme et d'attendrissement. Béranger se leva, se découvrit, alla au concierge, lui tendit les bras en lui disant :

— Ah! mon pauvre ami, de bien bon cœur!

Parmi les ovations de toutes sortes que l'on fit au chanson-nier en 1848, il en est une qui resta toujours dans sa mé-moire. Il faisait alors partie, à l'Elysée, de la commissio des secours, dignité non lucrative, qui convenait à son cœur Or, un matin, on vient lui annoncer que des chanteurs de rues, joueurs de violon, de vielle, de clarinette et tourneur d'orgue, suivis de leurs enfants, demandaient à lui parler Les bohémiens venaient saluer le roi de la chanson, au nombr de huit cents. Béranger se présente, se mêle à tous ces pauvre gens qui l'appellent en faisant éclater des transports d'enthou siasme. Il y avait parmi eux beaucoup d'aveugles :

— Où donc est M. Béranger? disaient-ils. Qu'il passe au milieu de nous, que nous le touchions, au moins, nous à qu est refusé le bonheur de le voir.

Et ces malheureux lui saisissaient les mains au passage d'autres baisaient ses vêtements. Après les aveugles, venaien les mères qui, plaçant leurs enfants devant elles, appelaien sur eux les bénédictions du grand patriote.

Et le bon chansonnier, embrassé, fêté, choyé, serrait l main des vieux, bénissait les enfants, donnant à tous l'al légresse et l'espérance.

Quelques années plus tard, demeurant rue d'Enfer, il pas sait avec un de ses amis près de la *Closerie des Lilas*, lors qu'ils décidèrent d'y entrer un instant pour s'y rafraîchir A peine sont-ils installés que vingt voix clament : « Béran ger !... Voilà Béranger ! » Aussitôt les quadrilles sont rompus l'orchestre se tait et toutes les grisettes s'élancent auprès d bon vieillard, l'embrassent tour à tour avec des marques d plus profond attendrissement, et le couvrent de bouquets.

§

Les relations de Béranger avec les hommes notoires de so temps ont été aussi le prétexte pour la légende de s'exercer e anecdotes multiples qu'on se transmettait de bouche en bou che.

D'abord, Napoléon, que Béranger avait osé fronder dans *Roi d'Yvetot*. On dénonça la chanson à l'Empereur :

— Qui a fait cela ? demanda-t-il.

— Sire, c'est un employé à l'Université.

— Combien gagne-t-il ?

— Douze cents francs, Sire.

— Eh bien, vous lui en donnerez quinze.

Puis c'est Chateaubriand, c'est Victor Hugo. A l'apparition des *Odes et Ballades*, Béranger s'enthousiasme : « C'est un lion, dit-il de l'auteur : qu'on laisse croître ses ongles, et le troupeau classique sera dévoré. » Quant à Chateaubriand, il devient l'ami le plus intime de Béranger. Le jour où il tomba du ministère, il alla rendre visite au chansonnier. Quelqu'un dénonça le fait à la *Gazette de France*, qui prit aussitôt la plume avec colère :

Hier, M. de Chateaubriand a reçu sa démission. Il a quitté son hôtel de ministre et s'est rendu à sa maison de la rue d'Enfer. Là, il s'est habillé en jeune homme, ce vieillard ; il a mis une redingote légère, a pris une badine à la main et s'est rendu au nº 21 de la rue des Martyrs. L'auteur du *Génie du Christianisme* allait voir l'auteur du *Bon Dieu* (1).

Cette dénonciation fit un bruit énorme et compromit à jamais l'écrivain dans l'esprit de certaines gens.

Plus tard, Béranger devint le conseiller et le protecteur de Thiers, comme il aurait voulu être celui d'Hégésippe Moreau. Des poésies de ce dernier avaient été remises par Lebrun au chansonnier :

Ces poésies ne sont pas excellentes, dit le poète, néanmoins envoyez-moi l'auteur : il ne faut pas qu'il meure de faim.

Hégésippe Moreau arriva à Passy. Béranger le fit asseoir, l'interrogea longuement sur ce qu'il entendait faire.

Il vous faut d'abord une position indépendante, lui dit-il ; songez que j'ai été douze ans expéditionnaire.

Moreau ne répondit pas.

— Je songe à vous placer à l'Imprimerie Royale à côté de Lebrun.

Moreau se leva. Béranger lui tendit la main. Moreau retira la sienne et se sauva plus qu'il ne partit.

— Moi qui ai une clef d'or pour ouvrir le cœur des jeunes gens, disait Béranger, je n'ai pu ouvrir le cœur de celui-là.

Il ne le revit plus. Ce n'est que par la voie des journaux que Béranger apprit la mort de son protégé à l'hôpital de La Charité.

(1) Cette chanson est d'ailleurs plus licencieuse qu'athée.

— On calomnie l'humanité quand on dit qu'on n'a rien fa pour Moreau, disait-il, c'est Moreau qui n'a rien fait pour lu Il aimait à se créer des maux imaginaires, c'était là sa muse.

Nous avons dit que Béranger avait été l'un des premiers applaudir aux débuts de l'auteur de *Hernani*. Cependant, pe à peu, son admiration décrut pour le théâtre romantique, e après l'apparition du *Roi s'amuse*, il crut devoir adresser de observations à Victor Hugo, qui s'en montra fort courroucé

— Le bonhomme croit que nous enverrons sa lettre à postérité, dit-il. Nous ne lui ferons pas cet honneur.

Et il jeta au feu la lettre du chansonnier.

— Si c'eût été là ma pensée, j'aurais choisi un autre po tillon, dit Béranger, auquel on narra l'incident.

Les deux poètes se réconcilièrent depuis cette époque, ma il resta toujours entre eux le souvenir de ces heures de di sentiment.

Quant à Lamartine, il ne connut Béranger qu'assez tar Il l'ignorait complètement quand, un jour, étant à Genève, moment d'embarquer, une tempête s'éleva sur le lac. En atte dant le calme, le grand poète entra dans la cabane d'u pêcheur, et, cherchant un livre pour tuer le temps, découvr un seul petit volume sur un rayon. Ce livre était intitu *Chansons de Béranger*. Ce fut ce jour-là que l'auteur des *M ditations* fit connaissance avec l'auteur de *Lisette*. Leurs rel tions datèrent de la cabane d'un pauvre pêcheur. Béranger plaisait à conter cette histoire.

Personne plus que lui n'était du reste attentif au mouv ment des arts et des lettres; il lisait tout, il voulait tout conna tre. Il jugeait lui-même la France intellectuelle, et d'une faço fort indépendante. C'est ainsi qu'il disait volontiers que l descriptions de Balzac étaient souvent puériles, les détails ses romans surchargés, les événements brusques et toujou outrés.

Il avait, disait Béranger à Savinien Lapointe en parlant l'auteur du *Père Goriot*, la manie de faire des dettes ; person n'a jamais su ce qu'il faisait de son argent. J'ai cru longtem qu'il le cachait, qu'il se disait pauvre, quoiqu'il fût très rich je mourrai avec cette idée qu'il possédait des trésors.

Mon fils Dumas, continuait-il, aurait certainement trou un très beau style s'il n'eût pas gaspillé d'admirables facu

és. Mon fils Dumas a prodigué son talent comme certaines lemoiselles leur beauté, et j'ai bien peur que, comme les fréillons, M. de la Pailleterie ne finisse sur la paille. Béranger vait pour le talent de George Sand une admiration particuière quand elle ne se lançait pas dans des œuvres à la manière le *Consuelo* :

> Qu'elle nous fasse des *Champi*, des *Petite Fadette* et la *Mare u Diable*, et je la suivrai. Quelle mesure et quelle simplicité de lanage!... Mais nous sommes ainsi faits, et c'est un bienfait de la ature, nous passons notre vie à plaider pour nos enfants difformés t nous restons indifférents pour ceux-là que le monde recherche.

A propos de l'*Histoire de ma vie*, il disait : « Madame Sand ésole ses amis ».

Pour les critiques, Béranger n'en reconnaissait qu'un seul : était Gustave Planche, dont il admirait autant le courage que a solidité du jugement.

Venait le tour des poètes. Il avait pour Alfred de Musset ne tendresse véritable en ce qui touchait le talent : « Celui- est un vrai poète. Je donnerais dix de mes chansons pour voir fait *la Marquise.* » — De toutes les comédies d'Emile ugier, c'était *l'Aventurière* qu'il préférait : « Du reste, ajouait-il, tout cela c'est de l'eau tiède, de l'esprit, point d'œure. » Il définissait Victor de Laprade : « Des vers bien faits, nnuyeux et sans portée. » Quant à Lamartine il disait : La démocratie lui a une grande obligation : il est le remier écrivain de ce siècle qui ait écrit l'histoire de la Révoution avec autre chose que de la boue et du sang. C'est une elle âme qui, malheureusement, ne saura pas descendre et ui fera encore bien des ingrats... »

§

Telles étaient les opinions de Béranger sur les grandes gures qui l'entouraient. C'est sans parti-pris, sans hâte, sans éticences qu'il formulait ces jugements divers. Il le faisait vec une indépendance absolue, il se plaisait à étayer ses ppréciations d'anecdotes nombreuses dont sa mémoire prodieuse lui fournissait toujours une quantité considérable. Dans ntimité, il se plaisait à rappeler les jours de sa jeunesse lorsu'il tentait du poème, de la tragédie, du drame et qu'il sentait ue là n'était pas sa vraie vocation. La première fois qu'il

chanta le *Dieu des bonnes gens*, c'était chez Laffitte, et commença le premier couplet en tremblant. Le succès qu' obtint lui fit comprendre qu'il avait, cette fois, atteint son bu

Du reste, son instinct n'était pas souvent en défaut. Ainsi avait une grande passion pour la littérature grecque, bien qu ne pût l'apprécier que par des traductions. Un jour un de s amis traduisait devant lui quelques vers d'Homère; Bérang l'arrête tout à coup.

— Un moment, vous vous trompez, cela ne doit pas êt ainsi.

Comme on discutait, survint Victor Cousin. On lui soumet question. Béranger avait raison, la traduction n'était pa exacte.

C'est aussi de son instinct que le chansonnier se serv pour juger les hommes. Et c'est en toute expérience qu disait à Savinien Lapointe :

— Défiez-vous des littérateurs de profession, ne vous li jamais avec eux!

Cette opinion, Béranger prétendait qu'elle était d'acco avec celle du peuple. Il se plaisait à rapporter les paroles d' cocher, lors de l'enterrement d'Emile Debraux : « Celui-là galvaudé sa vie en traînant ses chansons dans toutes l sociétés bachiques. Ce n'était pas là sa place : il faut sav respecter son habit. »

Ce respect de soi-même, Béranger l'avait et pour lui et po les autres. C'est ainsi qu'il était d'usage, sous la Restauratio d'inviter, ou, plutôt, de servir un chansonnier pour égayer dîners. Le propriétaire du *Rocher de Cancale* rencontre un jo Béranger et le supplie de bien vouloir consentir à dîner, av deux ou trois bons amis. Il accepte. Le jour venu, Bérang se présente. Des messieurs, fort convenables, du reste, l'a cueillent. Au moment de servir le potage, le chansonnier lève.

— Est-ce que le maître de la maison ne dîne pas avec nou demande-t-il.

— Il est fort occupé, lui répond quelqu'un.

— Alors je me retire.

Il fallut, pour qu'il restât, que le maître d'hôtel, en hal noir, vînt prendre place à table. On but bien, on mangea bea coup, mais Béranger ne chanta pas.

De même, il incitait les autres à se faire respecter. C'est ainsi u'un ancien pair de France, dramaturge à ses heures, mais ant tout très riche, donnant un grand dîner auquel assistaient achel et le chansonnier, se tourna au dessert vers l'actrice l'invita à dire des vers.

Béranger s'y opposa fortement.

— Non, mon enfant, dit-il tout bas à la grande tragédienne en ttirant auprès de lui, vous ne jouerez pas la comédie ici. On a pas invité l'actrice, on a invité Mlle Rachel. Vous ne devez oir du talent qu'au théâtre, et non pas à table.

Rachel se leva cependant, et commença le récit d'*Athalie*. u bout de dix vers, elle se troubla, s'interrompit, perdit nspiration et alla pleurer dans un coin de l'appartement.

Cet orgueil de soi n'empêchait pas Béranger d'être la simicité même dans sa vie privée, — simplicité qui n'avait rien affecté et qui s'étalait spontanément. Lisait-il les vers d'un connu qui lui paraissaient être ceux d'un poète, il prenait sa nne et son chapeau et allait féliciter son confrère. C'est ainsi 'il se rendit chez Savinien Lapointe, qui fut touché jusqu'aux rmes de sa démarche. Savinien Lapointe lui conta l'entree qu'il avait eue la veille avec l'auteur des *Orientales :* Henri Heine était présent; Hugo s'est écrié en m'entr'ouant sa porte et en m'introduisant dans un riche cabinet de avail : — Entrez, Monsieur, entrez, les poètes sont des is ! »

Béranger haussa les épaules :

— Que lui avez-vous répondu ? demanda-t-il à Lapointe.

— Rien. Je me contentai de le saluer une seconde fois. J'és embarrassé.

— A votre place, je lui aurais répondu : Monsieur, je viens us prendre mesure d'une paire de bottes (1).

Simplicité ne veut cependant pas dire vulgarité. De l'avis tous ceux qui l'ont approché, Béranger n'avait rien de lgaire. Le superbe portrait qu'en a tracé Chateaubriand en t foi : « Une tête chauve, un air un peu rustique, mais fin et uptueux, annoncent le poète. Je repose avec plaisir mes ux sur cette figure plébéienne, après avoir regardé tant de es royales. Je compare ces types si différents : sur les fronts narchiques, on voit quelque chose d'une nature élevée mais

(1) Car on sait que Savinien Lapointe était cordonnier.

flétrie, impuissante, effacée; sur les fronts démocratiques, par
une nature physique commune, mais on reconnaît une natu
intellectuelle haute. Le front monarchique a perdu la couronn
le front populaire l'attend. »

L'antithèse entre ces deux hommes était complète. Cependa
nous l'avons dit, ils se lièrent d'une amitié assez forte. Béra
ger, très fin, avait tout de suite compris le caractère de Ch
teaubriand et il ne se fit pas faute un jour de lui avouer ce q
pensait de cette vie magnifique, mais d'action stérile :

Chateaubriand, raconte-t-il dans sa *Biographie*, me disait s
vent : — Je me sens toujours ennuyé, toujours. — je lui réponda
— C'est que vous ne vous êtes pas occupé des autres. Sa femn
esprit fort singulier, s'écriait : — Vous avez bien raison. Vous a
bien raison ! — Les *Mémoires d'outre-tombe* sont la preuve qu'en
fet ce grand homme de lettres ne se préoccupait guère que de lui.
Renés qu'il se reproche d'avoir fait naître devraient corriger de l'i
tation ; Dieu ne nous a pas mis ici-bas pour nous, mais pour
autres. Remplissons le mieux que nous le pouvons cette mission,
même ici-bas, nous, nous trouverons notre récompense dans
satisfaction intérieure que rien n'égale.

Cette satisfaction intérieure était comme une véritable
mière qui éclairait toute la physionomie de Béranger, qui in
dait ses traits de grâce, de tendresse et de bonhomie. Ceux
ne le connaissaient pas encore tombaient sous le charme en
percevant. Témoin Virginie Déjazet qui, depuis tant d'anné
avait chanté si souvent *Frétillon*, *Lisette*, *le Tailleur et*
Fée, et ne connaissait pas Béranger ! Un jour, cependant,
se décida, en compagnie d'un de ses amis, à aller frapper à
porte du chansonnier.

Béranger tisonnait au coin de son feu, qu'il allumait l
même, dans sa mansarde de la rue Vineuse, qui était tout à
fois sa chambre à coucher, son salon et son cabinet de trav
La porte s'ouvre, une femme charmante s'avance. A la vue
bon vieillard assis dans son fauteuil, l'émotion la gagne, s
visage pâlit, ses jambes semblent se dérober sous elle ;
s'appuie aux panneaux de la porte ; elle cache son visage a
son mouchoir et des sanglots s'échappent de sa poitrine ;
n'ose faire un pas de plus, elle n'ose plus entrer.

— Je suis Déjazet, dit-elle enfin en tremblant, et je vi
vous demander la permission de vous embrasser.

Le bon vieillard la prend dans ses bras, la rassure et la fait sseoir au coin du feu. Déjazet écoute le vieux poète, tout en ssuyant ses larmes et, prenant confiance à mesure qu'il parle :

— Vous ne venez jamais au théâtre, lui dit-elle. Auriez-ous du plaisir à m'entendre ?

— Pouvez-vous en douter ?

— Eh bien, voulez-vous que je vous chante la *Lisette de éranger*, du chansonnier Bérat, ici, pour vous seul?...

Et sans lui laisser le temps de répondre à son élan d'en-housiasme, elle se débarrasse de son chapeau, se met aux enoux du vieillard, prend ses mains dans les siennes, et, de sa oix vibrante, chante de toute son âme :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier...

Le poète n'essaya point de cacher son émotion ; il embrassa éjazet-Lisette, et, pour tout compliment, lui montra les rmes qui brillaient dans ses yeux !...

§

Que d'anecdotes charmantes ou touchantes se rattachent à tte vie d'un des hommes les plus populaires du XIX[e] siècle !

La figure de Béranger apparaît vraiment comme celle d'un re à part, qui, par ses vertus, par ses qualités, par son cœur, rait un peu plus qu'un homme et pas tout à fait un dieu. u moins, c'est l'impression que l'on retire de tous les récits origines et de plumes très diverses où sa personnalité est en u et où chacun semble prendre plaisir à la diviniser, à la ausser par-dessus les mortels.

Bonté, désintéressement, patriotisme, amour de tout ce qui t grand et de tout ce qui est noble, n'est-ce pas aussi ce qui omine dans son œuvre — qui vaut souvent davantage par le ntiment que par l'expression. « Mes chansons, c'est moi », t-il écrit. Cela est vrai, l'œuvre est le pur reflet de l'homme de toute sa vie.

Aussi bien par cette vie faite d'intégrité et de noblesse, éranger aura-t-il proposé un grand exemple aux hommes de ttres et aux hommes politiques de l'avenir : celui d'un confrère ui ne craint pas la basse jalousie et celui d'un homme public ui ne changea pas d'opinion dans l'espace de quarante-cinq ans.

ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT.

LE NOUVEL HELLÉNISME

Nous sommes volontiers portés à croire que la crise re gieuse ne sévit qu'en Occident ; l'Orient en a sa part, mais so une autre forme, et le Patriarcat de Constantinople en se bientôt réduit à ne plus voir son autorité reconnue que p les seuls Grecs de race. Conception à la fois religieuse et po tique, l'Hellénisme est aussi forcé d'accepter certaines mé morphoses, que conditionnent d'autre part la question de la gue et l'influence de la culture occidentale.

Dans une certaine mesure, l'Hellénisme est une revendi tion qui dépend de l'opinion publique européenne, et l'exp cation de ce fait réside, non seulement dans les événeme politiques qui ont présidé à la construction du royaume gr mais surtout dans la conscience de la civilisation tout enti d'être greffée sur une souche hellénique. Du côté grec, la f blesse de l'organisme politique, où sont contenues les destin de l'Idée, contraint les défenseurs de celle-ci à porter tous litiges devant le tribunal de l'opinion universelle.

L'humanitarisme contemporain leur est, à certains jours, précieux avocat ; car cet humanitarisme est la forme frança de l'idéal grec, dont l'irrédentisme italien se manifeste tou fois, dans le présent, infiniment plus proche. L'Hellénis actuel, en effet, ne s'appuie sur l'idée de justice que po mieux exalter le sentiment national et en poursuivre rédemption, dans le sein de l'orthodoxie. A ce titre, il ne p s'évader d'un certain particularisme, et il lui est nécessa de démontrer chaque fois que son extension importe à la ci lisation générale, pour que celle-ci consente à laisser fléc certaines convoitises en faveur de solutions plus larges.

A l'analyse, l'Hellénisme se révèle complexe et formé trois éléments essentiels, amalgamés par l'Histoire : *le Sen ment ethnique*, la *Foi religieuse*, la *Langue*.

L'erreur des Grecs fut de croire jusqu'ici à une certai équivalence de fixité de ces trois éléments, et à la permane

écessaire de leur union sous les mêmes espèces. De là une iple crise imminente et dont les prodromes se font déjà sen-:, tant au dedans qu'au dehors du Pays grec.

Politiquement, intellectuellement, moralement, l'Hellénisme oit se soumettre à l'évolution, comme tout ce qui vit, sous eine de dissolution et de mort. Ce n'est pas à l'heure où il ssuscite avec toutes ses espérances que l'hypothèse d'une estruction doit être envisagée ; mais c'est précisément parce u'il renaît d'entre les ténèbres et prétend rentrer dans le rand courant de la vie mondiale, qu'il doit plus prompte-ent se soumettre à certaines transformations à la fois prouvées par le pur traditionnalisme et réclamées impérieu-ment par la logique des faits.

Politiquement d'abord, en insistant pour faire préciser ses ontières, l'Hellénisme les voit fléchir et rétrograder sur aucoup de points, et c'est là une des plus graves questions l'heure actuelle, au simple regard de l'Europe, laquelle, ailleurs, a souvent négligé de tenir ses promesses. Unis à rigine pour la lutte contre le Turc par le lien religieux, ellènes et Slaves, Grecs et Roumains n'eurent pas plus tôt coué leurs chaînes que le sentiment national les divisa.

Ils évoquèrent de lointaines vicissitudes historiques, et pré-ndirent délimiter chacun leur domaine propre, en confor-ité d'une occupation séculaire du sol.

Oublieux du rôle civilisateur que la race grecque avait assumé s-à-vis d'eux tous, les peuples balkaniques s'armèrent farou-ement du principe des nationalités et brisèrent, au nom de déal moderne, ce lien essentiel qui avait fait d'eux en quel-e sorte les enfants de la Grèce romanisée : la communauté aspirations dans la communauté des croyances. L'idée de ligion fut séparée de l'idée de race et de patrie, et celle-ci, for-iée de la résurrection des langues vulgaires, s'affirma direc-ce. De là la proclamation de l'exarchat bulgare.

Peut-être en eût-il été autrement si, de toutes les principautés ues du démembrement de l'empire turc, le royaume grec eût été le moins favorisé en richesse, en étendue, en puis-nce. Constitué le premier, il le fut par la grâce de gens qui aient sous les yeux exclusivement la Grèce de l'Antiquité, et ngeaient beaucoup plutôt à rebâtir Athènes qu'à libérer nstantinople. On ne donna aux Grecs, amoureux de liberté

jusqu'à l'invraisemblance, qu'un terrain aride et dépeuplé dépourvu de toutes ressources. La vaillante Épire, qui avai été la citadelle de la résistance et qui, dans ses montagnes avait su faire éclore les cantilènes merveilleuses de l'épopé klephtique, fut abandonnée sans vergogne aux griffes maudites Il fut convenu beaucoup plus tard qu'elle ferait retour au jeun royaume et que, selon la parole des patriotes, la Grèce aurai enfin *Ianina*, — car Ianina, au temps même du farouche Al avait été un foyer d'hellénisme ; — mais l'Europe inconsidéré ne tint pas ses engagements, et la partie thessalienne fut seul annexée. D'autre part, si les Iles Ioniennes, qu'entamait d longue date l'influence intellectuelle de l'Italie, ont pu voir e 1863 se réaliser le vœu de leurs poètes et de leurs hommes d'Éta la Crète, qui fut le berceau de la renaissance littéraire hellé nique dès les xvie et xviie siècles, au temps de la dominatio vénitienne, attend toujours son intégrale rédemption. E Samothrace, Nicarie, Chio, Mytilène, Lemnos, toutes les îles d littoral d'Asie Mineure, qui sont grecques et n'ont jamais ét que grecques, y compris Rhodes et Samos vassale, s'en pré occupe-t-on? Partout là, du moins, l'Hellénisme plonge dan le sol de toutes ses racines ; il y est séculairement agrippé e quoiqu'il y souffre, il ne saurait regarder le Turc comme capa ble de le supplanter un jour ou l'autre. Je dis le Turc, comm je pourrais dire ailleurs le Bulgare.

Tel n'est pas le cas précisément en Macédoine, en Thrace et surtout dans toute cette ancienne partie de l'Empire otto man, à qui la longue hégémonie des Byzantins romanisés f donner le nom de Roumélie.

C'est là surtout que l'Hellénisme peut mesurer ses pertes. ce titre, la dernière guerre gréco-turque semble avoir donn le signal du désastre, par suite de l'affaiblissement du prestig hellénique. On sait le rôle néfaste des comités bulgares e Macédoine, et les représailles qui s'ensuivirent, les luttes d religion et de langue, et la persécution quasi officielle organi sée contre les Grecs en territoire bulgare. Particulièremen en Roumélie orientale, il est de fait que, si l'élément slav occupe nombre de villages, les villes importantes, Bourgas Philippople, etc., étaient, il y a cinquante ans, des cités entière ment grecques, où le langage grec était à peu près seul em ployé. Leur nom dit assez également leur origine. L'actio

ulgare force les Grecs à s'en aller. A tout prendre, ce ne
erait là encore que médiocre dommage, puisque les Grecs ne
ourront en ce pays jouer dorénavant d'autre rôle que celui de
olons; mais, de ce fait, ils acceptent de rétrograder partout où
eurs droits sont de même ordre, c'est-à-dire partout où ils
artagent la contrée avec des peuples d'une autre race.

Au début du dernier siècle, Bukharest, Odessa furent aussi
les villes grecques, des foyers de vivace hellénisme, comme
e demeure Smyrne. Les noms d'origine grecque sont fré-
uents dans l'aristocratie roumaine, et nulle part mieux qu'à
ravers les provinces danubiennes ne se profusèrent à la fois
e sang et les goûts helléniques. A certaine époque, la Moldo-
Valachie fut, en effet, dépendance directe du Phanar. Que les
emps sont changés! La Roumanie revendique aujourd'hui
omme siens (en vue d'un échange avantageux de territoires,
it-on) les Koutzo-Valaques de Macédoine, pourtant séparés
'elle-même par un large territoire slave. Ces Koutzo-Vala-
ues, isolés, étaient accoutumés, en dépit de leur dialecte d'o-
igine latine, de se considérer comme Grecs. Ils s'en faisaient
loire, et l'enseignement de leur clergé, en même temps que
e prestige du passé grec, les incitait à rechercher l'assimila-
ion totale. Au fait, cet îlot ethnique forme un groupe à part
– mi-grec, mi-valaque — et c'est peut-être ce qu'il y a en
Macédoine de plus purement macédonien.

Il est d'ailleurs douteux, malgré ses efforts de tout ordre, que
a Roumanie réussisse à accaparer ces peuples; mais les Grecs
'en doivent pas moins subir, outre de grosses pertes maté-
elles souvent, de notables diminutions morales. C'est que le
emps est passé où l'Hellénisme faisait corps avec l'Orthodo-
ie, et il ne peut dorénavant que prendre argument du droit
ue garde tout homme *de choisir librement sa patrie*, en
tendant qu'il puisse assumer à nouveau un rôle de propa-
ande civilisatrice.

Les Grecs n'en gardent pas moins les yeux rivés sur Cons-
ntinople, que personne, en cas d'héritage ouvert, ne paraît
ncore, en Europe, disposé à leur léguer. Et voilà encore ce qui
end boiteux l'Hellénisme actuel, c'est que son cœur est avec le
atriarche œcuménique, alors que le cerveau habite Athènes.
onstantinople, pour les Grecs, n'a jamais cessé d'être *I Poli*,
Ville par excellence, celle où se dresse le sanctuaire profané

de sainte Sophie. Quand on prétendit greffer directement su sa vieille souche la jeune Grèce rendue à l'indépendance, o ne prit pas garde que les Grecs d'aujourd'hui s'appellent eux mêmes fils de Rome (*Romiy*). Le nom d'Hellènes leur fut res titué par les savants. Cependant quand l'Italie se releva et con quit son unité, il ne vint à l'idée de personne de faire prendr aux Italiens actuels le nom de Romains, qu'ils avaient perdu mais ils tinrent à posséder Rome pour leur capitale.

Le sort et l'Europe se sont montrés moins généreux et sur tout moins justes — j'allais dire moins clairvoyants — pou la Grèce. Est-ce que les Puissances n'auraient pas tout à gagne à la constitution d'un état de moyenne importance, à l'Orien méridional de l'Europe? Ce serait d'abord une sûre garanti contre elles-mêmes et, d'autre part, il n'est pas de peuple a monde pour avoir une faculté d'assimilation comparable à cell du peuple grec. Il a la passion des choses de l'intelligenc et les aptitudes mercantiles n'ont chez lui d'égales que les h réditaires propensions au bien dire.

S'estimant capable de la remplir, il se veut une mission e se sentant faible, il plaide sa cause, par devant l'Europe di traite, le plus adroitement qu'il peut.

La crise intellectuelle de l'Hellénisme n'est pas moins a guë : elle se résume toute en la fameuse et toujours brûlan « question de langue ». Le vieil Hellénisme ne peut se résign à n'accepter pour doctrine que le principe *essentiel de nati nalité;* il prétend envelopper tout ce qui fait partie de la Tr dition d'une auréole quasi-religieuse, et répudie avec mépr tout ce qui insulte à la pureté d'un langage qui servit transcrire les premiers évangiles, sans voir que dès cette loi taine époque le grec inaugurait déjà sa métamorphose.

Là aussi, peu à peu, s'opère le tassement. La langue d'a jourd'hui a bien son mérite, puisqu'elle est celle des immo tels chants klephtiques, celle des poètes crétois des XVIe XVIIe siècles, celle des chantres le mieux inspirés de la no velle Hellas. Les Sept-Iles, par miracle échappées au jo musulman, ont exalté la langue nationale par la voix de le grands aèdes : Solomos, Typaldos, Tertzetis, Valaoritis, Ma koras, etc.

Après les poètes, les conteurs ont connu qu'ils ne pourraie peindre la vie avec des termes morts, avec des cadavres

mots. Toutefois l'Université ne veut pas se rendre et la langue officielle demeure archaïque. Oh! de façon bien étrange, en général! Comme les tournures françaises sont réputées élégantes, le journalisme et le snobisme mondain les jettent dans la circulation selon un procédé de décalque plutôt comique.

Accepter de s'exprimer comme le peuple serait, sans doute, mieux conforme au génie du langage grec; mais il y a là-bas une aristocratie de langage, comme il y a, en d'autres pays, une noblesse de race. Ce serait censément écrire en patois. Car, au bout du compte, elle est celle de tout le monde et de tous les jours cette langue vulgaire et romaïque, dont les expressions ne doivent pas souiller la plume des gens de bon ton.

Par des traductions d'auteurs anciens en vulgaire, par la propagande éclairée de journaux comme *le Noumas*, par le salutaire et tenace encouragement prodigué aux jeunes écrivains épris d'art vivant, l'école de Psichari et de Palamas use goutte à goutte le bloc puriste, qui ne s'effrite toutefois que lentement.

Tout ce qui est didactique en général, depuis le récit d'histoire et le traité scientifique jusqu'au simple journal, continue de se rédiger en scolastique. C'est-à-dire que l'éducation du peuple se trouve d'autant retardée, en proportion du degré d'obscurité de la langue employée.

Nonobstant, le satirique Georges Souris, dont toute l'œuvre est écrite en vulgaire et que son journal rédigé en vers par lui seul, *le Romios*, a rendu célèbre, est proposé, dit-on, pour le prix Nobel par initiative gouvernementale. Et le temps n'est plus où l'on eût suspecté le patriotisme de quiconque eût manifesté trop ouvertement ses préférences romaïques. Seulement, il y a vulgarisme et vulgarisme.

Le Purisme, langue de la foi et du dogme, se réserve seul le droit d'être dogmatique. La langue populaire se tolère pour les contes et les chansons, pour la blague et la satire; elle ne s'enseigne pas; elle ne doit pas avoir de grammaire. Et c'est pourquoi la grande *hérésie* psichariste est éminemment condamnable!

Au fait, cette hérésie mène l'Hellénisme vers un autre péril : le péril moral. En faisant de la langue populaire l'instrument de la culture occidentale en Grèce, ses propagateurs, les

Pallis, les Ephtaliotis, les Palamas, etc., vont droit vers certaines spéculations qui détacheront les générations à venir d la fidélité sans réserve à la croyance ancestrale. Le goût d cosmopolitisme, si répandu chez les Grecs, fera le reste, et l faisceau sacré: *Race, Religion, Langage,* se trouvera disjoint sans possibilité d'ultérieure fusion.

Est-ce là, toutefois, mortelle menace? Nous ne le croyons pas. Le nœud du problème réside précisément dans la *question de langue*. Naguère *la Techni*, organe littéraire du Symbolisme vulgariste (*malliarisme*), inscrivait à son fronstispic cette devise : « La Nation doit apprendre à regarder le Vra comme faisant partie d'elle-même. » Transcendante parole.

C'était prétendre que le *sentiment national* ne doit craindre aucune des conséquences de l'intellectualisme, et qu'il doit avoi pour objectif de se conjoindre le plus étroitement possible à *l'idé de justice*. Telle est restée la conviction du groupe à la têt duquel marche le poète Palamas. L'Hellénisme aurait ainsi parcourir le cycle, au terme duquel s'universalise le patriotisme. On sent bien là l'influence des idées françaises. L'idéa de Martzokis, héritier des aspirations heptanésiennes, est plu conservatif et, pour lui, toute la culture doit s'absorber dan une pensée grecque. L'Epirote Christovasilis place avant tou tes choses le sentiment national, qu'il ne veut voir diminu d'aucunes préoccupations, altéré d'aucunes influences. L majorité de ses compatriotes et camarades en vulgarism accorde aujourd'hui ses préférences à l'idée de dégager pro gressivement des scories d'une fusion trop prompte l'or pu du nouvel Hellénisme.

Rien ne doit primer pour la Grèce la préoccupation de s grandir, selon son propre génie; dans l'amour de la double tra dition antique et romaïque, fécondé par la pensée occidental doit croître la graine d'avenir. Ainsi pense l'éminent savant e philosophe Paulos Nirvânas. Pour ce faire, le sens critique débarrassé de préjugés, vivifié de foi profonde en les destinée de la Race, exempt de dilettantisme, importe au degré suprêm L'adoption des méthodes occidentales doit y pourvoir.

C'est donc à l'autel de la Vérité progressive, dégagée pa l'Art et par la Science, que la Langue nouvelle doit accepte l'hymen du Sentiment national.

Entre l'esprit allemand métaphysique et lourd, l'esprit françai

analytique et net et l'esprit italien complexe et vif, il y a place pour un génie souple, subtilement compréhensif, doué d'extrême finesse, apte à discuter, à comparer, à vivifier ses résolutions de sentiment ou d'enthousiasme.

Par l'art et par le goût, doit se développer le nouvel Hellénisme en continuation de la courbe glorieuse parcourue par l'ancien.

Qu'il s'avise d'accepter à temps les métamorphoses nécessaires ; car son avenir politique est lié à sa valeur intellectuelle et morale. Que l'Europe apprenne en même temps à l'aimer, non seulement comme il fut, mais selon ce qu'il doit être ; car on ne rebâtit pas les Parthénons.

DÉMÉTRIUS ASTERIOTIS.

DEUX LETTRES DE BEAUMARCHAIS
LETTRES DE L'EXIL

J'ai trouvé à la bibliothèque de Lille (1) un recueil de lettres d Beaumarchais et de ses proches, touchant ses créances d'Amérique On sait que, pendant la guerre de l'Indépendance, Beaumarchai avait envoyé des munitions aux Américains et que ceux-ci refusèren de les lui payer sous le prétexte fallacieux qu'un envoi si énorme n pouvait être qu'un cadeau du gouvernement français. Ce fut, parm les innombrables aventures de Beaumarchais, une des plus extraor dinaires.

Mais cela ne le découragea point, puisque, peu après, il eut d nouveaux déboires dans une opération pour le compte du Comité d Salut public. C'est l'affaire dite des cent mille fusils.

Les deux lettres que je publie ici nous donnent comme une maniè de résumé de cette période de la vie de Beaumarchais. Elles ont ét écrites durant l'exil de Beaumarchais en Allemagne.

LOUIS THOMAS.

I

De ma retraite, entre Clèves et Nimègues.
Ce 4 juin 1794.

A Rainetaut, pour Chev. (2).

Je vais tâcher, mon cher ami, de mettre à profit, non le r pos, ni la santé que je n'ai plus, ni même la liberté d'espr que mes malheurs m'ont enlevée ; mais le silence profond c la solitude où je vis sous un nom inconnu, pour me recueill de mon mieux, et vous envoyer le détail de ma situation pr sente que je vous avais annoncée par ma lettre du 12 févri dernier, et qui s'est encore empirée depuis cette dernière ép que.

J'ai bien reçu, comme vous l'avez vu par mes lettres de f vrier (3), la vôtre datée de Richmond, du 20 octobre 1793. E me fut acheminée par l'ami Rainetaut, avec une lettre de l

(1) Mss. 933.
(2) Lire Chevalier.
(3) 12 et 24 février 1794

en date du 27 novembre 1793, de New-York. Il eut l'honnêteté d'y joindre un extrait de vos lettres à lui, des 1, 3, 8, 10, 13 et 17 novembre relatives à nos grands efforts pour m'obtenir justice de l'Etat de Virginie (1). De plus, il me fit parvenir, par MM. Le Cointe frères, de Londres, une traite tirée par Francis Childs de c/v à son ordre, à 60 jours de vüe, sur Bird, Sauvage et Bird, de Londres, de £ 861-4-10 1/2 sterl. endossée par lui, à l'ordre de M. Le Cointe. Et le tout me parvint dans ma retraite le 22 janvier 1794, ainsi que je vous l'ai mandé depuis.

Les détails de tous vos travaux que ces extraits me donnent, ajoutés à celui de votre requête imprimée que j'ai précédemment reçue, et à laquelle j'ai répondu par *triplicata*, comme je le fais toujours, dont l'un, au moins, vous sera sans doute parvenu; ces détails, dis-je, n'ont pu, mon cher ami, qu'augmenter mon estime et ma tendre amitié pour vous. La confiance entière que je vous continuai, lors de votre dernier retour de France en Amérique, et dans un tems où cette faveur était briguée avec chaleur par des hommes à talens, qui depuis ont joué un grand rôle, et ne m'ont pas pardonné la préférence que vous eûtes; à la teste desquels je dois placer le fameux *Mirabeau*, cette confiance fut la preuve que je fesais bien plus de cas de la vertu, que de leurs grands talens. Les vôtres, mon ami, se sont accrus par l'aspect mesme de mon malheur; et je trouve une si grande différence à votre avantage, entre ce que vous faites, et ce que j'ai osé me promettre de vous, que je me félicite du motif qui me fit préférer mon pauvre jeune Chevalié, à tous ces grands feseurs dont on cherchait à m'entourer. C'est lorsqu'après dix ans vos travaux relèvent mon espoir et soutiennent mon courage, que je vous fais l'aveu de cette préférence honorable à tous deux, et dont vous n'eussiez rien appris en toute autre circonstance. Je vous ai préféré dans un temps où les plus grands efforts étaient dirigés contre vous : j'en ai la douce récompense, aimons-nous et n'en parlons plus.

Vous m'écrivés que si nous devons un jour philosopher ensemble sur les évènemens d'Europe, cela ne pourrait être qu'au séjour que vous habitez, à cause des liens qui vous y ont

(1) Beaumarchais avait une autre affaire avec cet état, au sujet de tabacs non livrés.

fixé. Sans doute, mon ami, l'Amérique est le seul pays où l'o[n] peut respirer en paix ; mais malgré l'extrême besoin que j'au[rais] rais d'y passer, pour y terminer des affaires qui deviennen[t] aujourd'hui les seules ressources de mon enfant, je vais vou[s] dire ce qui s'oppose à l'accomplissement prochain d'une me[sure] sure si désirable.

Je me trouve hors de France, comme je vous l'ai mandé, e[t] presque expatrié par les suites malheureuses de l'affaire (1) dont 4 parties de mes défenses, imprimées en 1793, vous or[t] instruit ou à peu près. Les deux chefs de l'indigne cabale qu[i] m'accusa publiquement en novembre 1792, et que je vins cou[vrir] vrir d'opprobre en France, en février 1793 ; les deux minis[tres] tres enfin des Affaires étrangères et des Contributions, *Cla[vières]* *vières* et *Le Brun*, ont péri tous les deux sous le glaive de[s] tribunaux révolutionnaires. Mais leur mort ne m'a pas rend[u] à mon repos, à mes propriétés. En convenant que j'avais ra[i]son, l'intérêt de l'Etat prévalut sur le mien ; et les hommes q[ui] gouvernaient ont fait dépendre mon repos, et la justice qui m'[é]tait due, du succès de cette mesme affaire que la publici[té] d'une accusation calomnieuse avait rendue presque impossibl[e]. Et, pour toute réponse à mes demandes d'être jugé et hon[o]rablement acquitté, l'on m'a dit : « Vous ne le serés qu'apr[ès] que vous aurez réussi à nous envoyer la grande cargaison q[ue] vous avés acquise de vos deniers, pour nous, en février 1792. »

Tous ceux qui me parlaient ainsi n'y mettaient que de la r[i]gueur, sans injustice personnelle, ils la voulaient sincèrement (2) et n'étaient point mes ennemis. C'était les membres du Comi[té] du Salut public, qu'on pouvait regarder dès lors comme le go[u]vernement de France. Ils croyaient animer mon zèle en laissa[nt] subsister un si grand intérêt entre les nouveaux efforts q[ue] l'on exigeait que je fisse et leur difficile réussite. Cependa[nt] j'avais bien prouvé que, malgré tant de persécutions dont [je] venais d'être l'objet, j'étais supérieur à ce nouveau moye[n] de ranimer mon zèle. Malgré ma mauvaise santé, je n'ai p[as] hésité à me charger encore de la dangereuse mission d'al[ler] tenter un autre essai, de leur procurer de nouveau la carg[aison]

(1) Des cent mille fusils.

(2) Syllepse curieuse, et qui rentre bien dans la manière de Beaumarchais, [du] moins tel que je me le figure dans le moment où il écrivait de semblables paqu[ets]. Je suppose ici : *Ils voulaient sincèrement* [*la justice*].

son qu'ils avaient laissé échapper. Je suis donc parti de Paris le 28 juin 1793, laissant ma fortune en leurs mains, et mes revenus arrêtés, ainsi que ma famille à la merci de tous les troubles intérieurs, pendant que je courais la chance des immenses dangers du dehors.

Mais à peine ai-je été parti que les membres avec qui j'avais travaillé dans le Comité de Salut public ont été remplacés par d'autres qui, ne connaissant pas assés les vues qui dirigeaient leurs devanciers, n'ont plus désiré de concourir aux moyens arrêtés d'abord pour opérer la réussite. Et je me suis trouvé, seul, avec leurs amis, mes collaborateurs, en pays ennemi, livré, abandonné à mes ressources personnelles, forcé de travailler sur mes seuls fonds, sur mon crédit, sans obtenir même de réponse à tout ce que je fis demander en France, et qui m'avait été bien solennellement promis. J'ai tout vaincu à force de sacrifice, et la cargaison est redevenue mienne; mais il restait à surmonter les obstacles qui l'empêchaient de s'embarquer; et, comme il s'agissait d'un cautionnement de trois fois sa valeur, je me suis trouvé dans le cas de recourir à ceux qui m'avaient employé. La malveillance intérieure s'était accrue à un tel point que mes amis m'ont tous écrit que ma perte était assurée si je rentrais dans mon pays sans être devancé par la puissante cargaison. C'est comme si le Gouvernement m'avait dit : Fais tout seul chez nos ennemis, et sans secours de notre part, ce qu'à peine nous pourrions faire avec les forces de nos armées, ou en sacrifiant des monts d'or, par la voie du commerce et de ses ressources cachées.

Si maintenant, mon jeune ami, vous demandiés quels sont les cruels ennemis qui empêchent le Gouvernement de concourir au succès désiré d'une opération si majeure, je répondrais : ces ennemis sont le désordre, l'encombrement d'une multitude d'affaires, le mouvement tumultueux imprimé à toute la machine et qui ravit le tems de revenir sur les objets, d'en examiner l'importance. Ajoutés-y le jeu des vengeances particulières ; vous en saurés autant que moi.

Quelle que soit la cause du mal, il existe, et mon danger croît chaque jour. Comme l'injustice d'autrui ne change rien à mes dispositions, et que mon principe en tout temps est qu'à travers tous les dangers chacun doit servir son pays jusqu'à l'extinction de ses forces et de ses moyens, après avoir

épuisé tous les miens à préserver jusqu'à présent ma cargai son du malheur de passer dans les mains de nos ennemis, j vous ai fait écrire par *Charles* dans le mois d'octobr Dr (1) et je vous ai écrit moi-même, en quoi je désirais qu vous concouriez, mais sans aucun risque pour vous, à me grands efforts en Europe, pour transporter dans votre conti nent la cargaison qu'on me retient ailleurs, et sa lettre et l mienne sont jusqu'à présent sans réponse.

Depuis que ces précautions sont prises, et que des sacrifice énormes ont remis dans ma possession cette immense propriét qui en était sortie malgré moi ; épuisé d'argent, sans crédi j'ai envoyé dans ma patrie l'un de mes collaborateurs sollic ter encore une fois la réunion des efforts du Gouverneme avec les miens pour opérer l'embarquement de la cargaiso attendue, en leur promettant à ce prix un succès que je ne po vais plus avoir seul. Ma démarche n'a rien produit. De reto près de moi, mon voyageur a mis le comble à ma désolati en m'assurant qu'on n'entendait à rien, et que, sans voul m'écouter, ni m'aider, on me rendait garant de tout, et qu' exigeait des succès, certains, très prompts et sans nul dét ultérieur. D'où j'ai conclu que, depuis mon départ, m ennemis particuliers avaient fait changer, contre moi, l 1res vues patriotiques de mes terribles comettans; et que l' allait s'emparer de toutes mes propriétés, sous prétexte mon succès. Ma femme, ma fille, ma sœur m'ont fait di par cet ami, qu'elles me conjuraient de tout sacrifier, le fortune présente et leur bien être à venir, pour amener, si pouvais, cette cargaison dans nos ports, en m'assurant qu'e les se croyaient perdues et moi aussi, si je ne réussissais pa Toutes levaient les mains vers moi, et n'avaient plus, me saient-elles, qu'à courber la teste et gémir sous une persé tion certaine, si je croyais l'affaire sans ressource. Or, c' dans cet état presque désespéré que j'ai fait de nouveaux effo pour me procurer en Europe les fonds indispensables po faire embarquer et envoyer à votre continent cette cargais arrêtée ; c'est la source de l'opération des traites du 10 févri

Mais pendant que je m'excédais de travaux de toutes l espèces, pour accomplir le vœu de ma famille qui n'est q l'écho du mien, j'ai reçu l'affreuse nouvelle que, pour la secon

(1) Pour : dernier.

ois, depuis ma sortie de la France, le scellé venait d'être mis ur toutes mes possessions, et que, sans autre avis, discussion ni prétexte, j'étais encore une fois calomnieusement couché ur la liste des émigrés. J'apprends que ma pauvre famille est rrante et hors de chez moi, ou retirée je ne sais où, dans ne campagne d'amis, sans que je puisse savoir ni avec quoi elles vivent, ni comment des femmes supportent ce dernier egré de malheur qui accablerait bien des hommes. Ma déso-ation est au comble.

Ainsi, mon pauvre ami, vous voyez quel est mon état. Toutes mes possessions de France vont être livrées au pillage, si une dernière et forte lettre que j'ai envoyée à Paris, au Co-mité de Salut public, n'ouvre pas enfin tous les yeux sur cette exécrable injustice. Séparé de toute ma famille, qui n'a osé, ni pu m'écrire, crainte de se rendre suspect (ce tems affreux pourrait avoir pour épigraphe ce vers d'un poème de Vol-taire...

Le soupçon, dans ces lieux, est un arrêt de mort.

Je n'ai plus nul commerce avec les hommes de mon pays. J'aurais beau y écrire, personne ne me répondrait. Il ne me reste plus d'autre bien en Europe, si l'injustice se consomme, qu'une cargaison ruineuse par son achat et tous les frais que sa conservation m'a coûtés, depuis plus de deux ans que j'en suis le propriétaire; sans que je puisse même prévoir quand je pourrai en faire usage, tant les obstacles que l'on met à sa sortie du port qui la retient sont vexatoires et impossibles à vaincre par les seules forces d'un particulier ruiné.

Et, dans cette détresse affreuse, je ne craindrai point de vous dire que j'allais me trouver réduit, pour substanter un malade alité comme je le suis, de recourir à la bourse obli-geante du peu d'amis que mon malheur m'a conservés chez l'étranger, sans la traite à 60 jours de vue que vous m'avez envoyée par Le Cointe.

Vous sentés que, dans cet état d'une anxiété désastreuse, je ne puis mesme aller user de mes ressources d'Amérique, s'il peut m'en revenir assez pour arracher ma triste cargaison des ports où elle est retenue, et la faire arriver à votre continent.

Vous concevés que je ne puis laisser ma femme, ma fille et ma sœur livrées à la persécution qui les a chassées de chez

elles, avant d'avoir connu quel sera leur sort et le mien ; avai
d'avoir épuisé mes efforts pour ramener à l'équité ceux que
suppose égarés sur mon compte, par je ne sais quelles ins
nuations dont on use aujourd'hui sans pudeur, contre les ge
riches de notre malheureux pays. Les journaux nous appre
nent qu'on en fait mourir, l'un dans l'autre, plus de 30 p
jour, au seul échaffaut de Paris.

Voilà, mon jeune ami, ce qui m'empêche de partir : quoiq
ma maladie soit des douleurs insupportables de vessie, le
quelles m'ôtent la possibilité de soutenir aucune voiture d
terre, je m'embarquerais sans retard, supposant qu'un traj
par mer n'a pas le même inconvénient. Mais on tournera
contre moi cette mesure prise, en désespoir de pouvoir e
trouver une autre pour assurer enfin la sortie de ma carga
son ; et ma famille périrait pour prix de tant de sacrifices qu
je ne cesse d'offrir à mon pays qui l'a trop méconnu ! Je m'a
rête et n'écrirai plus ; cet amas de douleurs m'étouffe.

P. S.— Je réfléchis avec chagrin que nous sommes au 4 d
juin, et que depuis les lettres envoyées par Rainetaut, en da
du 27 de novembre de l'année dernière, je n'ai reçu aucune
nouvelles de vous. Je suppose que plusieurs lettres sont e
chemin et ont croisé les miennes d'octobre et de décembre do
je n'ai pas les dates justes. Vous avez sans doute reçu cel
particulière du 12 février, la plus importante de toutes, dont
départ a précédé celle en date du 10, contenant le paquet d
traites à accepter ; puis celle du 24 février, qui vous indiqua
les motifs pour lesquels nous préférions tous l'acceptation d
traites de décembre à celle du 10 de février, en vous priant d
me faire passer le plus tôt possible vos avis sur l'opération
et sur ce que vous auriez fait pour l'accomplir, ou pour la di
cuter.

Nous attendons, sans vous taxer de négligence ; votre zè
ne le permet pas, mais songez que, dans le malheur où no
sommes, notre plus grande consolation est dans la correspo
dance de ceux qui nous sont affidés.

Désormais, quand vous m'écrirez, et toujours par Le Coint
de Londres, ne mettez plus mon nom sur les adresses ; v
lettres en me parvenant me font courir le risque de voir l
ennemis de mon pays découvrir ma personne, et me poursu
vre dans la retraite où je vis sans être connu. Car, tandis qu

on persécute ma pauvre famille à Paris, je passe les jours et s nuits à redouter que l'on m'enlève comme un agent caché e notre République, et que l'on ne me traîne dans quelque rteresse, ou prussienne, ou hongroise, pour me punir de mes forts à servir le pays où tous mes biens sont au pillage. ettez seulement sur l'adresse : Pour remettre à M. Durand. 'est le nom, vous le savez, de l'ancien et fidèle ami qui ne 'a presque pas quitté, sinon quand il a eu le courage d'aller orter en France le paquet du mois de janvier dont je n'ai tiré 'autre fruit que ce que vous apprend cette lettre. Adieu. Je ous embrasse tous les deux. Nous sommes trois amis qui nous éunissons pour vous recommander de nous donner de vos ouvelles le plus souvent que vous pourrez. Nous vous tien-rons au courant de tout ce qui intéresse nos pauvres et chè-s infortunées.

[Un paraphe comme signature.]

M. Charles ajoute :

Ce 19 juin.

En vous accusant, mon cher Monsieur, réception de votre ttre et du paquet qui m'a été adressé par M. Raynetaux, le 5 avril dernier, j'aurai l'honneur de vous dire que j'ai fait asser immédiatement à notre ami tout ce qui était pour lui, qu'il doit l'avoir reçu au moment où je vous écris. Je vous itère les assurances de tous mes sentiments, et prends note e votre nouvelle raison de commerce pour la recommander à es amis.

V. E. N. S.

CHARLES.

II

De ma retraite, le 24 juin 1794.
Reçue le 15 novembre.

A Mrs Chevalié et Rainetaut
Nég. à Newyork.
première (1)

Dans la triste croyance où je suis, mon ami, qu'une occa-on sûre de faire partir d'Europe ma dernière lettre du 4 de

(1) Première copie : Beaumarchais, nous l'avons vu, expédiait ses lettres par *iplicata*.

ce mois peut ne s'être pas encore présentée, je vais tâcher d
joindre celle-ci, par laquelle je vous accuse la réception d'u
paquet de l'ami Rainetaut, en date du 15 avril, contenant l
extraits de vos lettres à lui, des 20 et 26 9bre 1793, 5, 8
12 Xbre mesme année, et vos deux lettres à moi, des 2 et
mars 1794. Je n'ajouterai rien à ce que je vous ai écrit s
vos travaux par ma lettre du 4 courant, parce que vos no
veaux extraits n'en sont que la continuation, et que m
sentiments là-dessus sont invariables à toujours.

Mais je ne dois pas vous laisser ignorer le nouvel accroi
sement qu'ont reçu mes douleurs, par des nouvelles indire
tes que l'on m'a procurées de France depuis ma dépêche du
Il est clair, mon ami, que, malgré tout ce que je fais en pr
servant au péril de ma vie ma puissante cargaison de pass
à nos ennemis; malgré, dis-je, ce que je fais pour servir m
ingrat pays, tout cela est compté pour rien. De cela seul q
je ne puis arracher cette cargaison du port où elle est arrêt
sans fournir un cautionnement de trois fois la valeur de
cargaison, que les Hollandais exigent, et à quoi l'on refu
chez nous, très obstinément, de m'aider, on me regarde
mon pays, ou l'on feint de m'y regarder comme émigré,
comme un malveillant (je ne puis deviner lequel) pour en pre
dre occasion de s'emparer de ma fortune. Ah! je la regret
rais peu, si je n'apprenais pas avec horreur que l'on s'appr
à exporter les femmes et les enfants de tous les émigrés,
mesmes celles et ceux des simplement ci-devant nobles;
l'on n'a pas manqué de me ranger encore dans cette au
classe proscrite, malgré toutes mes protestations. Sous p
texte que j'ai eu autrefois une ridicule charge de secrétaire
Roy, que j'ai passée à Francy il y a plus de 12 ans.

On me fait appréhender, par les avis que je reçois, qu'à l'
ou l'autre de ces titre, les pauvres femmes qui m'apparti
nent ne soient comprises dans la fatale proscription de l'E
portation projetée. Or, savez-vous comment on exporte
malheureux qu'on y condamne? On feint de les faire emb
quer pour la Guyane ou la Côte d'Afrique; mais les ma
vaises barques dans lesquelles on les entasse sont, dit-
construites de manière à être englouties par l'Océan, aussi
qu'elles y flotent. Mes cheveux se hérissent d'une parei
appréhension; quoi que j'aye de la peine à croire qu

hette une pareille cruauté dans le bannissement des malheu-eeuses femmes, comme on nous soutient qu'on l'a fait dans elui des prêtres et des traîtres. Mais de les envoyer périr ans des déserts est tout aussi barbare. Détournons nos sprits d'une pareille horreur, de peur d'en devenir fous ou erclus de nos sens.

Si je croyais garantir ma famille, en essayant de me faire ransporter, fût-ce en litière, au lieu où elles sont détenues, n portant avec moi les preuves accumulées de mes efforts et e mes sacrifices, je n'hésiterais pas à me dévouer pour elles. Mais on m'assure bien qu'étant déclaré émigré l'on ne m'é-outerait point; qu'arrêté en mettant le pied en France, je serais mort avant d'avoir pu me deffendre. Elles n'en seraient lors que plus certainement perdues. Je ne puis donc leur être ncore utile que par la conduite que je tiens pour embarquer n jour ma marchandise. Mais n'ayant plus nul crédit en Europe, en ma qualité de Français, je n'ai aucun autre moyen e faire cautionner par une maison de Hollande ma cargai-on pour vous la faire passer, sauf à trouver après le moyen e la faire arriver à destination; je n'ai d'autres ressources, lis-je, que de vous engager à faire les derniers efforts pour éussir à toucher la somme pour laquelle M. Du... (1) a tiré ur vous. Ah ! notre salut en dépend ! Sitôt que vous m'aurez nandé que vous en êtes en possession, je m'arrangerai de açon qu'elle puisse servir de sûreté à celui qui promet de autionner ma cargaison et j'ai parole pour cela, à une prime pouvantable, il est vrai, mais nous n'en sommes plus à cal-uler les pertes lorsque la vie est en danger.

Quelque bas qu'on estime la cargaison à l'amiable, il ne me aut pas moins qu'un cautionnement de six cent mille florins. 'écris en France avec chaleur que, puisqu'on ne veut pas n'aider, je demande le temps de faire l'impossible pour trou-ver un cautionnement personnel. Et j'assure qu'en me ruinant omplètement je ne désespère pas encore de trouver le moyen le cautionner et embarquer enfin la cargaison. Peut-être cet spoir fera-t-il suspendre l'horrible sentence dont on menaee nes pauvres femmes !

Mais, mon ami, pour que je me puisse procurer cet immense cautionnement, il faut, comme je vous le dis, que vous fassiez

(1) Durand.

les plus graves efforts pour me faire payer au plus tôt de l
somme qu'on a reconnu me devoir, indépendamment du mil
lion dont on veut faire un litige. Ce n'est pas ma fortune éga
rée depuis 18 ans que je demande à mes impitoyables débi
teurs, ce n'est pas mesme du pain, c'est ma femme et m
fille dont je les supplie à genoux de sauver la vie. Qu'on mett
le prix qu'on voudra à cette tardive justice; pour un tel inté
rêt rien ne doit m'arrêter, et s'il faut mesme aller jusqu'a
sacrifice du million, je vous autorise à le faire. Qu'avons
nous besoin de fortune quand nous sommes prêts à périr
Allés voir M. Hamilton. Montrés lui mesme de cette lettre c
que vous croirés nécessaire pour toucher son généreux cœu
Et comme je ne doute pas que vous n'ayés accepté les traite
de Du... obtenés, mon ami, à quelque prix que ce soit, qu'o
vous mette en état de me mander que vous avés les fonds
Je donnerai au cautionneur, indépendamment de sa repris
indispensable sur partie de la somme que vous aurés en mai
hypotèque assurée sur la cargaison mesme.

Peut-être enfin voyant en France les immenses efforts qu
je fais, rougira-t-on de faire périr une famille de patriotes q
se sera si bien montrée ! Ah! je n'ai plus que cet espoir;
pour qu'il ne soit pas trompeur, je vous autorise à passer pa
les dures conditions que mes débiteurs, qui me tiennent, me
tront à leur libération.

Si je parviens à sauver ma famille, à quelque prix que
l'obtienne, je ne croirai pas l'avoir trop payé. Je vous donn
donc tout pouvoir pour un sacrifice quelconque ; mesme pou
l'abandon entier du million qui sert de prétexte à l'injuste refu
d'un acquittement, d'où dépend aujourd'hui la vie de ce qu
j'ai de plus cher au monde.

Conservés-nous pour vivre après le peu que vous avés e
main et ne plaidés avec personne, ni Virginiens (1), ni autre
puissances (2); il sera tems d'y revenir quand cette horrib
crise passée, et la paix rendue à l'Europe, on pourra s'occu
per de ses intérêts pécuniaires; si jamais ce tems-là revien
Mais quelque chose qui nous arrive, je vois, à la conduite qu'o
tient dans mon pays, que je dois renoncer à l'espoir de con
duire jamais mes pauvres femmes en Amérique, au moin

(1) Beaumarchais avait une créance sur des tabacs de Virginie.
(2) Les Etats-Unis d'Amérique.

pour un temps long ; si on leur laisse la vie sauve, ce ne sera jamais qu'en les retenant pour otages de ma fidélité, comme ils en usent de toutes les femmes et filles des commissionés qu'ils emploient. Heureux, hélas ! en les sauvant s'il ne me restait plus que cette inquiétude pour elles ! Ce n'est plus mon bonheur que je souhaite, mais la conservation de mon enfant. Ne perdés donc pas un instant sur la précieuse négociation que je recommande à vos soins !

Puissé-je être encore de ce monde quand cette réponse m'arrivera ! Nous sommes trois pauvres amis exilés pour la mesme cause qui vous embrassons tous les deux. Charles se charge de répondre à la lettre qui le regarde.

P. A. C. B.

P. S. — D'après tout ce que vous venez de lire, mon cher Chevallié, vous devez juger que mon intention n'est pas de vous prescrire une règle absolue de conduite ; mais de m'en rapporter à votre prudence, tant sur la manière de traiter une affaire si délicate que sur la nature des fonds que vous pouvez accepter en payement, car si le défaut d'argent vous paraissait un empêchement à la solution, vous pourriez bien vous contenter d'effets commerciables au cours, qui, pour l'assurance à donner à notre cautionneur, produiraient le même effet en Europe, en faisant concorder le tout avec la prudente mesure de l'opération du 10 février ou 6 Xbre. De même, je ne vous dis pas : proposez une remise énorme à mes débiteurs ; mais je vous donne la liberté d'un sacrifice, depuis la plus modique jusqu'à la remise la plus forte. Votre seule loi est le danger affreux dont je veux sauver ma famille, en servant mon ingrat pays ; à quelque perte donc que vous deviez finir, n'hésitez pas ; je vous avouerai de tout, si je puis par votre moyen faire embarquer la cargaison, et ainsi, mon cher, savoir qu'elle est enfin partie pour l'Amérique. Je vous serre dans mes bras avec le désespoir de penser que je serai au moins mois sans recevoir votre réponse.

P. A. C. B.

LA VICOMTESSE DE THOUARS

Le comte Guillaume de Poitou, duc de Guyenne, revenai l'an de l'Incarnation 990, de combattre les Bretons de Conai le-Tort, ayant pris la cité de Nantes et gardé le châtel à so pouvoir. Il désira faire reposer ses chevaliers et homm d'armes qui avaient eu à subir de grandes froidures, souffret et mésaises du fait de la guerre, et entra dans la vicomté ville de Thouars dont il était suzerain.— Le sire de Thouai était lors au pèlerinage de Rome, — à cause de plusieu meurtres et détestables cas, pour quoi il avait fait son vœu crié Merci! à notre Sire — et le comte Guillaume fut reçu a manoir en grand arroi par la vicomtesse Béatrix.

— Seigneur comte! fit-elle en l'accueillant, Dieu soit lou et regrâcié que vous soyez venu.

Les chevaliers quittèrent la broigne et le heaume, revêtire des robes de samit et de cendal ouvré, et furent servis en salle, le comte Guillaume assis en la chaire du châtelain, o la vicomtesse les festoya richement, les tenant aises de vins de viandes, et après leur bailla les épices et le vin cuit. De ménestrels et jongleurs parurent au repas, durant lequel so nèrent les trompettes, muses, callemelles, cornes et sarasmoi et de tout cela fut content le comte Guillaume, car il était fo seigneur, pompeux d'habillements et curieux d'être accompa gné, qui tenait grand état et noblesse dans sa maison.— Ma après dîner et Grâces dites, lorsqu'on eut posé les cires en de bras de fer scellés aux deux côtés de la cheminée, la vicon tesse Béatrix vint devant lui, atournée comme dame et chât laine, et se mit à ses pieds en disant qu'elle avait à lui fai une demande.

— Ma dame! répondit le comte Guillaume en la regarda longuement, nous soyons tous en male part de Dieu s'il n'e point fait votre plaisir.

Il la releva donc bénignement et elle parla, lui requéra son aide et secours, tel qu'un bon suzerain le doit à son dro

urier vassal, car le sire de Mirebeau, dont la terre était proche, vait profité de l'absence du seigneur de Thouars pour entrer vec ses soudoyers sur ses domaines, lui avait pris ses châ-eaux et pillé ses bourgs, et il y avait eu là une piteuse occision t plusieurs de sa gent déconfits et tués. — Or, le comte uillaume la considérait et ne pouvait lever le regard de son oli visage. Elle avait des cheveux blonds réunis en longues resses sur ses épaules et qui, sur le front, s'échappaient de a coiffe comme une mousse d'or; des yeux profonds et ardents; es lèvres mobiles et rouges; des dents serrées, luisantes omme de l'ivoire neuf. Sa poitrine jeune soulevait le raide rocart de sa robe et ses doigts étaient fuselés et blancs. Le omte passa la main sur son visage rasé et secoua la tête comme our chasser une pensée mauvaise.

— Dame! fit-il enfin, pour le grand amour de vos yeux, ertes, il n'est aucun homme qui ne veuille donner un coup de ance! Mais c'est ici mal outrage et torfait à notre seigneurie, t il y sera pourvu selon droit et raison.

Après quelques jours, ayant vainement sommé son vassal e comparaître pour répondre de son corps de ses pilleries et ommages, il assaillit sa terre, détruisit biens et récoltes dans s granges et tua ses manants. Le pays fut taillé et ran-onné de vivres, et le sire de Mirebeau, défait en bataille, se ouva bientôt assiégé dans son propre châtel, tant que les ens y mangèrent leurs chevaux et durent sortir pieds nus, en emise et la hart au col derrière leur seigneur, qui fit encore ne demi-lieue de chemin, portant une selle sur les épaules vant d'être jeté dans un cul-de-fosse.

Le comte Guillaume revint à Thouars et y fut reçu à grande ie et noëls du peuple. Il accrocha son épée dans la salle et nnonça que jusqu'au renouveau du temps il gîterait là, si la udence de Dieu n'était contre. La jolie figure de la vicom-sse Béatrix n'avait pas quitté son souvenir durant la chevau-ée, et lorsqu'elle le vint doucement regracier, il sentit le ésir de sa chair se lever dans son cœur et en éprouva une lle convoitise qu'il n'eut désormais que la volonté de la endre et conquérir. — Sous couleur de justice, il lui donna s biens confisqués du sire de Mirebeau, et il était si dur zerain et autoritaire que nul n'osa le contredire. Il était au chevalier, d'ailleurs, et de noble visage, hardi, aventu-

reux, et dont toutes les guerres, même contre le puissan comte d'Anjou, Geoffroi Grisegonelle, avaient été heureuse La dame de Thouars, après un peu de temps qu'il lui eut parl se tenant avec elle en galantises et propos d'amoureuse façon en devint si passionnée qu'elle le laissa entrer dans son lit sa chambre, et elle s'y abandonna comme folle femme, sa souci du sire de Thouars, son époux, et de ce qui pourra advenir.

Toutefois, leur plaisir fut de courte durée. Le comte Gui laume eut des nouvelles du duc Conan-le-Tort qui avait réu une nombreuse chevalerie et ses plus robustes vilains pou assiéger la ville et le château de Nantes. Il lui fallut publi son ban de guerre et de nouveau se mettre sur les champs pou garder à puissance d'armes ce qu'il avait pris aux Bretons.

— Dame! fit-il en quittant la vicomtesse Béatrix, tenez-vo en repos et en joie! Par la croix où souffrit Notre Seigne en son saint travail, nous donnerons à ces manants tels cou dont ils seront châtiés, et au retour vous me verrez bi bref!

— Dieu y ait part, mon cher seigneur, répondit-elle en so riant, mais il n'est plus de joies que celles que nous prendro ensemble.

§

Il partit en ses armes de fer et seulement alors elle e grand doute pour la faute qu'elle avait commise. Mais le si de Thouars était loin et nul ne pouvait dire s'il reparaîtr jamais. Sa pensée revint au comte Guillaume, et insoucieu elle se complut à songer au moment où il la tiendrait enco en sa chambre, tant que rien davantage ne la préoccupa. Pourtant on apprit leurs amours à la comtesse Emmeline Blois, femme du comte de Poitou et duchesse d'Aquitaine, elle en éprouva un violent dépit. On la connaissait comme u femme fière et d'orgueil implacable; le comte Guillau l'avait aussi aimée, car, toute jeune fille, lorsqu'elle avait pa à la cour de son père, il avait été requis par sa grande bea et, disait-on, l'avait presque épousée par force. Mais pénét de tristesse devant les désordres du siècle, elle s'était épri de sainte vie et religion; elle donnait la plus forte part de revenus pour secourir les pauvres de Notre Sire et gagner

miséricorde; des fondations de chapelles et moutiers l'occupaient grandement et elle était alors à l'abbaye de Maillezais, où elle faisait bâtir l'église. — Quand on lui rapporta que le comte Guillaume avait pris la vicomtesse Béatrix pour de nouvelles amours, — dont aussi bien il ne s'était jamais fait faute! — et la grâce et beauté dont elle était pourvue, elle lui dépêcha des messagers pour lui reprocher sa félonie.

— Sires, leur répondit en riant le comte, vous parlerez à la dame de Poitou et lui remontrerez que vous nous avez vu en bon point et opinion de combattre. Pour le reste, nous lui gardons bien la foi qui lui est due, car nous vous laissons la vie et les membres. Mais ne soyez pas si hardis de revenir!

La comtesse Emmeline sentit alors que la colère et la haine lui troublaient l'esprit. Elle fit épier sa rivale, et un jour qu'elle était sortie du château de Talmont, où elle séjournait, et se trouvait avec peu de gens, elle la surprit avec une suite nombreuse de chevaliers et de pages, l'attaqua furieusement, tua tous ceux qui l'accompagnaient, la renversa de cheval en l'injuriant et la frappant de sa houssine; et comme la vicomtesse Béatrix, d'abord effrayée, appelait à l'aide et la menaçait du comte Guillaume, elle lui fit mettre un fort bâillon, et, attachée sur un cheval de sang, l'emmena au château de Poitiers. — Là, elle la fit conduire dans la plus puante prison de la grosse tour, où elle la laissa deux nuits et une journée sur de la paille pourrie, avec une cruche d'eau et un bien petit morceau de pain. Puis ayant cherché froidement en sa rancune comment serait prise sa vengeance, elle la fit porter dans la salle basse où se tenaient les hommes d'armes, et là l'entrevue des deux femmes fut une scène si violente, la dame de Thouars lui reprocha avec des paroles si cruelles la conduite honteuse qu'elle tenait, la menaçant encore de la colère du comte son seigneur qu'elle ordonna de la dépouiller de ses vêtements et attacher nue sur un coffre, en l'appelant chienne et putefemme. — La vicomtesse Béatrix s'était débattue et ne fut prise que violentée et meurtrie, crachant de dégoût. Mais l'aspect de son corps admirable, ce corps doux et blanc qu'avait amoureusement foulé le comte de Poitou et dont il avait eu les délices et les caresses, ne fit qu'accroître le ressentiment de la duchesse Emmeline. Blême, approchant la face de celle de la dame de Thouars, ligotée et impuissante, elle demanda si elle

osait dire qu'elle n'avait point reçu le comte Guillaume, usé d[illegible] séductions et artifices; ne s'était point livrée comme fausse e[illegible] adultère, par lescherie et plaisir de se procurer un amant. — Elle vit alors que la vicomtesse Béatrix, rouge de honte[illegible] essayait de détourner la tête et se releva en criant :

— Mes fidèles! voici celle qui est héritière de toutes le[illegible] bonnes vertus et grâces qu'une femme peut avoir au monde[illegible] Son corps est le plus délitable pour accomplir le péché et i[illegible] n'en est pas de plus parfait sous la chape du ciel! Notre Sei[illegible]gneur le comte Guillaume, que Dieu absolve! en a pensé ains[illegible] puisqu'il l'a désirée et connue charnellement, et pour elle [illegible] violé la foi qu'il nous devait par mariage. Mais Dieu a permis[illegible] dans sa justice, qu'elle vienne en notre pouvoir. Nous vous l[illegible] donnons en récompense de vos bons et loyaux services, et c'es[illegible] notre commandement que vous en fassiez chacun et devan[illegible] nous-même votre plaisir!

Les chevaliers, écuyers et hommes d'armes qui étaient là s[illegible] regardèrent l'un l'autre, et il n'y en eut qu'un seul, nommé l[illegible] chevalier Baudry, qui fut mal content, car il se mit à dire :

— Ma dame et souveraine! c'est grande vilenie de vouloi[illegible] ainsi démener ma dame de Thouars, qui est de si haut parage[illegible] et sachez que, moi, vivant, il n'en sera rien fait!

Il tira son épée et se mit contre le bahut où l'on avait atta[illegible]ché la vicomtesse Béatrix.

— Sires! cria-t-il aux autres, le premier qui viendra i[illegible] saura ce que pèse le bras du chevalier Baudry.

Mais la comtesse Emmeline ordonna qu'il fût saisi, et tou[illegible] ayant mis dehors les couteaux et les glaives, commença un[illegible] bataille et grand hutin où furent des têtes fendues, les hau[illegible]berts démaillés et maint homme jeté à terre dont le san[illegible] rejaillit et fut porté jusque sur le visage de la dame d[illegible] Thouars. Mais à la fin son unique défenseur fut trébuché pa[illegible] cautèle. Un sergent l'occit d'un coup de pointe dans la gorg[illegible] et les autres purent faire ce qu'avait commandé la comtes[illegible] de Poitou, toutefois que la vicomtesse Béatrix fit grand effo[illegible] pour se défendre, criât pitié et pleurât lamentablement. I[illegible] duchesse Emmeline était d'ailleurs si pleine de sa mauvai[illegible] volonté qu'elle leur fit ensuite lâchement abandonner sa riva[illegible] dans la chambre basse où tout s'était accompli, parmi l[illegible] mourants et les morts, et le soir enfin elle revint et, en ric[illegible]

nant, la détacha et la fit chasser dans les fossés, où on lui jeta des pierres et de la boue.

— Ma mie, lui cria-t-elle alors, retournez vous douloir près de notre sire le comte Guillaume !... Nous vous en donnons congé !

Défaillante, froissée, blessée de coups, agonisante de tant de violences, la vicomtesse Béatrix ne fit pas grand chemin. Au petit jour elle fut trouvée morte au revers des douves, le corps nu et sanglant, le visage gâté et déformé, qui était chose horrible à voir, et ce furent deux pauvres clercs du comte de Poitiers, de ceux qu'il avait en sa maison et qui le servaient à table, passaient le vin, conduisaient les chiens en laisse ou tenaient la bride des chevaux pour aider les dames, qui creusèrent une petite fosse et la mirent en terre en un coin de taillis, — priant pour son âme au nom de Dieu notre Créateur.

Le comte Guillaume, lorsqu'il apprit quelle vengeance odieuse avait prise sa femme, demeura d'abord sans parole, devenu si blanc de colère que ses plus privés serviteurs pensèrent le voir tomber roide à leurs pieds. Puis il eut un accès de fureur si merveilleux que l'écume lui sortit de la bouche et qu'il voulut se jeter sur ceux qui avaient apporté cette fatale nouvelle et les tuer de sa main. Avec d'affreuses imprécations, il jura sur les reliques de saint Eparche qu'il aurait sa journée et que l'outrage qu'il avait subi valait de si cruelles représailles que le souvenir ne s'en perdrait jamais. — Il fit une trêve de suite avec les Bretons et leur rendit même la ville de Nantes avec le château. Puis il revint hâtivement et commença par détruire le manoir de Talmont après y avoir massacré tout être vivant pour n'avoir point secouru la pauvre dame Béatrix. Il marcha ensuite sur Poitiers ; mais la comtesse Emmeline ne l'avait pas attendu. Elle s'était retirée à Chinon, qui lui appartenait en propre, avec les siens, et le comte trouva son château désert, gardé par les bourgeois de la ville à qui sa femme, en partant, en avait fait la remise. — Sombre, avec des regards de haine et des paroles de violence au moindre mot de ceux qui le suivaient, il parcourut les salles, le donjon, entra dans la chambre basse, puis fit mettre sur un bûcher, au milieu de la baille, les objets appartenant à

sa femme ainsi que le coffre sur lequel on avait étendu et ligot
la dame de Thouars. Quand tout y fut placé, on y mit le fe
et rien n'en demeura. — Il appela les deux pauvres clercs q
avaient enseveli la morte et leur commanda de lui indique
la place. Ils protestèrent vainement en lui remontrant Dieu
son âme, et que, toute chair étant périssable, l'esprit seul de
meure pour être accueilli au royaume du ciel. Ils durent l
conduire, et alors il se passa une chose affreuse, car à la lueu
des torches, le soir même, il fit creuser l'endroit et l'on mit
nu le cadavre déjà décomposé de la misérable femme q
avait été toute grâce, amour et beauté, et le comte, en sangl
tant, se jeta sur le corps, le baisant et enlaçant, souillant s
vêtements de soie, pleurant et ne pouvant se détacher de cet
pourriture. — Enfin, il la fit emporter et dans la chapelle d
château indiqua la place de sa tombe à l'endroit même o
devait venir reposer, au lendemain de son trépas, la comtes
Emmeline. — Puis il assembla de grandes troupes et se por
sur les chemins avec tout son pouvoir. En effet, plusieurs
ses vassaux, prétextant de défendre leur dame, s'étaient dé
mis en révolte ; et la guerre qui commença fut atroce, nul n
faisant de quartier, tout le pays s'étant bientôt rangé d'u
parti et de l'autre et chaque jour amenant des combats, pill
ries, brûlements et toutes les hostilités et dévastations q
commettent les hommes d'armes. Des villes furent prises do
on rasa les murs après y avoir détruit toute la populatio
les bourgs et villages flambaient comme des meules, et ta
de biens furent gâtés, tant de gens furent laissés morts da
la campagne qu'il sourdit des maladies et pestilences et qu
n'y eut remède à telles calamités que dans le recours a
Saints et à Notre Seigneur. — Mais, surtout, les chevaliers
comte Guillaume et de la comtesse sa femme se faisaient du
guerre ; ceux du sire de Poitiers qu'elle pouvait prendre, e
leur attachait au col des chiens morts et on les jetait dans
fange des douves, au châtel de Chinon, et à d'autres ses so
doyers versaient de la chaux et du vinaigre dans les yeux
disant : Ainsi est le vouloir de madame Emmeline ! — Po
ceux que le comte capturait de sa part, il leur faisait cou
les pieds et les mains, ou, avec des tenailles de fer roug
arracher la peau ou retirer la langue. — A la fin, il mit le si
devant Chinon, et le château fut longuement battu par

engins et tenu roide par la famine. Mais la guerre durait déjà depuis deux années et le pays était menacé d'une entière destruction. Un concile se réunit à Poitiers, et les évêques et prêtres se donnèrent la charge de ramener la paix et la concorde où nul ne pensait jamais les revoir. Ils allèrent de l'un à l'autre et parlèrent plusieurs fois au comte de Poitou et à la comtesse Emmeline. Le comte Guillaume, après tant de tueries et de combats, restait en grande tristesse, et les maux advenus au pauvre peuple défoulé par les gens d'armes lui donnaient bien à croire qu'il en répondrait de son âme au jour terrible du jugement. La vicomtesse Béatrix était morte et personne désormais n'y pouvait contredire ni mettre restauration de vie à trépas. Le sire de Thouars, revenu en sa terre, n'y avait trouvé que deuil et désolation, et lorsqu'il était venu demander à son suzerain de lui rendre sa femme, le comte, pris de frénésie, l'avait fait tuer à coups de pierres, ce dont ensuite il avait été bien dolent. — La duchesse Emmeline, aussi, avait senti peu à peu se lever en elle le remords de sa vilenie ; elle pleurait et soupirait, voyant trop que la bénédiction de Dieu l'avait abandonnée. Les évêques les appointèrent enfin et les conduisirent en grande pompe d'église en la cathédrale de Poitiers, où longuement ils prièrent. Toutefois, on ne put obtenir du comte Guillaume qu'il convînt avoir péché contre sa femme et s'être brouillé avec elle pour une faute bien petite. Il s'en remit seulement à la miséricorde de Notre Père. Puis les deux époux cédèrent à leur fils, qui fut le comte Guillaume V, la comté de Poitou et le duché d'Aquitaine, avec les terres et les tenements dont ils étaient saisis, et la duchesse Emmeline s'étant retirée à Maillezais, où peu après elle mourut, tourmentée de cris et d'horrifiantes visions, le comte, l'année 993, entra en l'abbaye de Saint-Maixent, et s'y fit moine.

§

Il resta là trois ans, soumis à la règle et portant le cilice. Mais la paix ne rentrait pas en son cœur. Le souvenir séduisant de la vicomtesse Béatrix lui était revenu, plus impérieux depuis qu'il avait quitté la vie active du siècle, et le hantait sans fin. Dans le cloître, aux heures d'office aussi bien que dans la solitude de sa cellule nue, il la revoyait, non plus effrayante et défigurée, comme au soir où il l'avait tirée de la terre aux

lueurs vacillantes des torches, mais avec le sourire délicieu
et les caresses de leurs amours, prestigieuse de jeunesse, bel
de sa beauté de femme comme lorsqu'il l'avait connue
possédée, avec ses cheveux blonds, ses lèvres mobiles
rouges, ses yeux profonds et ardents, ses dents serrées, lu
santes comme l'ivoire neuf. — Il se sentait sans force pour
chasser, demeurait sous le charme de la morte; même apr
un si long temps passé, il se surprenait à la désirer encore,
ce fut tant qu'il alla trouver l'abbé et s'agenouilla en disant

— Mon père, bénissez-moi ! Le démon est plus fort que m
volonté et je n'ai pas trouvé le chemin de mon salut !

L'abbé lui ouvrit les bras et ils s'étreignirent.

— Je le savais, mon fils, dit-il tristement; Dieu ne l'a p
permis ! Nous avons prié bien des fois pour le repos de vot
âme et notre effort n'a pas surmonté les prestiges de l'Ennem
A présent, reprenez la broigne et le heaume, l'épée et la cei
ture du chevalier, et vous en allez vers Notre Saint Père
Pape en sa ville de Rome ! Lui seul, à qui Notre Seigneur
donné pouvoir de lier et de délier, peut accomplir ce que no
n'avons su mener à bonne fin et vous reconquérir au royaum
de Paradis !

Le comte Guillaume partit et après bien des journées, aya
traversé des pays et des villes, parvint à Rome, où il se mit a
pieds du Saint-Père, dans le palais de Latran. Lorsque le Pa
l'eut écouté, il pleura, puis lui donna pour pénitence de co
battre les Sarrasins qui débarquaient sur les côtes et infe
taient l'Italie. Le comte alla sur eux la lance au poing av
quelques barons normands accourus à la défense du Sain
Siège, et guerroya longuement, couché le plus souvent sur
dure et frappant de si rudes coups que les autres le voul
rent prendre pour chef et le Saint-Père le mettre défenseur
gonfalonier de l'Eglise. Mais le comte Guillaume s'en défend
doucement et refusa. Le pape, alors, lui passa au col une chaî
d'or qui portait une intaille avec l'effigie de la Mère
Dieu et lui donna son absolution avec remise de ses fautes
coulpe, des crimes passés, des péchés commis et de tout
sang qui avait été versé pour sa querelle, lui recommanda
enfin de rester le chevalier de la Vierge, protectrice des affl
gés et des humbles, c'est-à-dire de leur donner partout so
secours comme au peuple même de Dieu.

— Tu as été le chevalier de la dame de Thouars, qui est orte, lui dit-il, et par elle tu as perdu ton âme! Tu seras le evalier de la Reine du ciel et des anges, qui est toujours vante, et par elle tu seras sauvé.

Le comte Guillaume voulut revoir sa terre de Poitou et vint. Mais il ne se sentait aucune ardeur pour sa seigneurie. l'avait remise à son fils, de droit héritage, et n'en avait enndu que louanges. L'oubli, sinon la paix, était entré graduelment en son cœur et la figure lointaine de la Vicomtesse éatrix, idéalisée, immatérielle, n'était plus qu'une image mineuse au fond de ses souvenirs. Parfois il aurait voulu y plus songer, mais plutôt se tenir ferventement au pied de Vierge, comme le lui avait ordonné le Saint-Père, tant il ait devenu différent de l'homme orgueilleux qu'il avait auefois été. Mais la morte ne le quittait pas; il la confondait ec de merveilleuses statues de madones qu'il avait rencontrées Italie, au point qu'en rendant hommage à la mère du Christ essée sur l'autel au fond des nefs d'églises, parmi l'encens les cires allumées, il lui retrouvait un air de visage, les yeux, regard, le sourire de la pauvre dame Béatrix. Il s'en attrisit, doutant qu'il n'y eût là quelque nouvelle embûche du mon dont l'idée l'avait pris durant son séjour à l'abbaye de int-Maixent et désespéra de sa fin. — Puis la voix se répandit entôt sur ses anciens domaines qu'un chevalier haut de corps, rdi et aventureux, se tenait dans les bois, sur les routes et passage des rivières, le visage toujours caché, mystérieux bienfaisant, car il attaquait les pilleurs et bandits aussi bien le les bêtes sauvages des halliers, protégeait de son bras les oyageurs et les marchands et souvent avait donné l'épée haute ır les barons qui malmenaient des prêtres ou des moines. — n l'avait reconnu seulement à son parler, et le bruit de son tour parvint jusqu'au jeune comte de Poitou.

— C'est notre comte! se disaient ses anciens vassaux, c'est otre comte Guillaume!

Il avait fait son séjour d'une petite chapelle autrefois élevée oche du Clain, au bord d'une forêt, et on ne le voyait que uvert d'armes noires, ayant au col sa chaîne d'or lorsqu'il rvenait pour délivrer hommes ou femmes des batteurs de emins ou guider des pèlerins égarés. — Toutefois, de bons ud'hommes qu'envoya le jeune comte de Poitou, en grande

émotion de l'aventure, l'informèrent de ses faits et il put ven
un jour avec une suite nombreuse de dames et chevaliers s'a
genouiller devant son seigneur et père, le suppliant de rentr
en ses villes et châteaux, de reprendre sa place au foyer d
aïeux et de se tenir encore comme comte de Poitiers et duc d
Guyenne. — Mais le vieux seigneur détourna la tête et s'élo
gna, le visage couvert de larmes.

— Mon fils, lui avait-il dit, faisons pénitence tandis que
temps nous dure ! Pour moi, rien ne m'est plus que la pens
du jour prochain où je comparaîtrai devant notre souvera
juge le Christ ! Ainsi vous me laisserez en paix du Monde qu
je ne dois plus connaître et vous gouvernerez selon le conse
que vous avez jusqu'à présent suivi.

Le petit comte put seulement lui laisser un écuyer pour
servir et porter ses armes, et il continua sa vie solitaire, vei
lant au salut des faibles et pauvres gens comme pour rachet
sa vie ancienne de guerre et brutales conquêtes, allant p
maints pays et régions pour revenir toujours à sa retrai
proche du Clain ; et cela dura ainsi grand temps, et la renor
mée se fit si bien de la vie nouvelle qu'il avait choisie et de
chevalier aux armes sombres qu'on apercevait parfois, a
détour des routes et dangereux passages, traînant comme u
cortège sa misère et la terreur de ses apparitions vengeress
que le peuple le voyait partout et l'appelait de son nom lor
qu'on le grevait outre mesure, et que même les petits enfant
s'ils étaient repris par leur mère, les entendaient dire à gran
voix :

— Tu dois écouter, mon fils, et mieux garder ta manièr
car le comte Guillaume va venir !

§

Or, un jour qu'il avait chevauché longuement, le vieu
comte, chargé d'années et plus encore du poids de son âm
se sentit las, vieilli, et en mal de son corps comme il n'ava
jamais été. Il n'eut aucune plainte, mais se signa en révéren
de Dieu ; et l'écuyer le vit si faible et défaillant qu'il mon
sur son cheval et en hâte courut jusqu'à Poitiers. Mais
comte Guillaume, qu'il avait bien servi, le regarda mélanc
liquement s'éloigner, sentant bien qu'il ne le reverrait plus
qu'il allait mourir. Il voulut contempler une dernière fois

lumière de soleil, la beauté des halliers où si souvent depuis son jeune âge il avait couru, et se traîna jusqu'au seuil de la chapelle où il prenait son repos. — Le soir tombait ; les clartés rouges du crépuscule passaient à travers les troncs des grands arbres, doraient les feuilles séchées de l'automne et les pierres du sentier. Il s'adossa au portail et attira son épée, dont il baisa la croix, puis l'allongea sur son corps, enlaçant les mains sur le pommeau et l'intaille de la Vierge, qu'il avait toujours au col. Il allait mourir et toute sa vie se déroulait, passait devant ses yeux, depuis son adolescence et le temps où il avait aimé la comtesse Emmeline, et les faits de ses premières armes et de ses premières amours, jusqu'au moment terrible et doux où il était entré dans la chambre de la vicomtesse Béatrix; jusqu'aux heures affreuses où il l'avait retrouvée morte, où, la rage dans le cœur, il avait dévasté les terres de ceux de ses vassaux qui soutenaient sa femme, où ensuite il avait séjourné en l'abbaye de Saint-Maixent, où il avait fait le voyage de Rome et combattu les Sarrasins, pour revenir enfin, errant et désespéré, sur la terre de son patrimoine. Il allait mourir et, les yeux clos, il revoyait sa vie de tristesse, de privations, de batailles, d'espoirs incertains encore dans la miséricorde divine, et parmi cela la forme souriante de la chère femme qu'il avait désirée, possédée, aimée, qui était morte loin de lui sans que ses cris lamentables eussent touché le cœur de ses bourreaux, — et la figure de la Vierge, dont il avait demandé l'intercession et qui s'était toujours confondue malgré son effort avec l'image profane de la pécheresse dont il n'avait jamais perdu le souvenir.

Tout à coup, un grand frisson le secoua. Des appels et des concerts de voix prodigieuses arrivaient jusqu'à lui. Il regarda et ne vit que des nuées blanches aux reflets d'or qui s'étageaient jusqu'au ciel. Puis des chœurs d'anges, de bienheureux, de martyrs approchèrent, confondus en une foule radieuse, l'entourant d'odeurs suaves, de sons mélodieux de violes, de clartés et de bruits d'ailes. Et ce fut devant ses yeux la vision resplendissante du Paradis. — Au sommet d'un escalier aux marches infinies et couvert du même satin bleu que le firmament, était Notre Seigneur Jésus, assis dans sa gloire, foyer de lumière dont les rayons illuminaient tout le ciel. Et en même temps le vieux comte aperçut que venaient se mettre à

sa propre droite la Vierge mère de Dieu, et à sa gauche s
dame Béatrix. — Elle était belle et séductrice comme a
temps où il l'avait connue ; elle avait ses cheveux blonds, se
lèvres ardentes, ses dents luisantes et serrées, mais en sa lon
gue robe blanche son corps apparaissait immatériel et dia
phane. Il regarda la Vierge, Reine des Anges et du Ciel,
vit qu'elle avait le même visage, si ce n'était plus grave
comme d'une sœur aînée, et il comprit que dans sa bont
compatissante elle avait pris la forme et figure de celle qu'
avait perdue, *afin que la chérissant toujours il pût l'adore
elle-même.* — La vicomtesse Béatrix se pencha, et le baisan
se mit à dire : — Mon cher aimé, Dieu a permis que nou
nous retrouvions et parce que vous avez souffert, après avoi
possédé mon corps, vous avez mérité d'avoir désormais tou
mon âme ! — Et le comte Guillaume sentit que son cœur se révei
lait, se dilatait de joie et qu'il entrait dans la félicité sans fin
— La Vierge étendit la main droite et le toucha au front e
disant : — Mon chevalier, en me servant vous avez obtenu
pardon de vos fautes et rien ne troublera maintenant la v
de délices que vous sera le Paradis ! — Et il sembla a
vieux comte agonisant, ayant déjà sur la face le masque de
mort, qu'il redevenait le jeune homme beau et fier qu'il ava
été lors de ses vingt ans. — Les deux femmes l'avaient soulev
pris dans leurs bras comme un petit enfant qu'on déplace d
sa couche ; — et comme la brise apportait dans le soir le so
des cloches qui se mêlait au chant des violes, aux acclama
tions et au concert prodigieux des séraphins et des anges, pa
l'escalier de ciel et de rêve, elles l'emportèrent doucement ve
Notre Seigneur Jésus.

CHARLES MERKI.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

On a fait quelque chose. — Nouvelles d'Italie.

On a fait quelque chose. — Des gens ne font rien que de 'assembler sur les places publiques pour se réconforter les uns les utres en devisant sur leur misère. Sans doute, ils donnent un spec-acle dont le gouvernement est humilié, parce qu'il sent qu'on y voit a preuve de son incapacité, et l'on comprend très bien que les naîtres de l'Etat se hâtent de faire quelque chose qui pallie les ésultats tristes et trop logiques de son imprévoyance. L'Etat a le hoix des mesures, des projets et des promesses. La vie n'est pas eulement un fait brutal, c'est aussi, et surtout peut-être, un fait déal. Il s'agit beaucoup moins d'être riche ou heureux que de croire u'on va être riche ou heureux. Dans l'instant même, la valeur de la ie est bien plutôt déterminée par le jugement que nous faisons de os sensations que par nos sensations elles-mêmes. Parmi donc les randes charges qui lui incombent, un gouvernement a celle d'entre-enir, parmi le peuple, la confiance dans la vie. Or, rien n'inspire lus de confiance que l'action. Il est donc tout naturel que l'Etat ait u, enfin, l'idée de faire quelque chose.

On aurait pu annoncer à une région malheureuse une remise des npôts, partielle ou totale, provisoire ou définitive. On aurait pu emander au Parlement vingt millions à mettre à la disposition des unicipalités. On aurait pu employer la même somme ou une omme très supérieure à fonder une banque vinicole, faisant aux ignerons des avances à un taux infime. On aurait pu poursuivre rocement la fraude, semer tout le long du pays désolé les exem-les d'une répression terrible. Un fraudeur est un voleur et de la ire espèce, un voleur par abus de confiance. On aurait pu essayer e négocier des traités de commerce un peu moins onéreux pour nos ins.

On aurait pu entamer la grande réforme des octrois. Toutes les istoires de France vous diront que les douanes provinciales étaient ne des hontes et une des bêtises de l'ancien régime; mais elles ne ous diront pas que les octrois sont bien plus honteux encore et bien lus bêtes. On aurait pu, par des puits artésiens, par des canalisa-ons, donner à une région sèche l'eau qui lui manque et qui en

ferait un luxuriant jardin. On aurait pu concéder enfin ce canal d
Deux Mers qui, à défaut des bénéfices de l'exportation, prohibés p
M. Méline, apporterait peut-être à une vaste région ceux du trans
On pouvait au moins avoir pitié de ces gens qui souffrent. On po
vait s'abstenir, devant leur malheur, de crier : « C'est du battage.
On pouvait émettre sur le sucrage une loi qui fût autre chose qu'u
calembredaine dictée par M. Ribot, ce vieux crocodile. On pouv
envoyer à ce peuple gueux de l'espérance et de la sympathie. Ri
de tout cela. Cependant il fallait faire quelque chose, et on a fait qu
que chose. On a envoyé contre les vignerons en détresse des esc
drons qui ont chargé comme à Reischoffen. Vive l'armée !

Nouvelles d'Italie. — L'Italie est en proie à un renouve
spiritualiste, à une crise occultiste, à la maladie du bouddhism
C'est beaucoup de maux à la fois, dont le moindre n'est pas cel
qu'on pense. L'occultisme lasse vite par sa niaiserie. La bouddhis
apparaît bientôt tel qu'un amas d'absurdités qui ne le cède en ri
au catholicisme, la mentalité d'un lama étant toute voisine de ce
d'un capucin. Le danger, c'est le spiritualisme. Il y a là une gran
corruption de l'intelligence. Les spiritualistes voient le monde ani
séparé en deux castes : les animaux, l'homme. Ils en sont à l'astr
nomie d'avant Copernic : ils croient que l'homme est le but de
nature, comme on croyait que la terre était le centre de l'univers.
spiritualisme n'est peut-être pas une maladie sans remède, mais e
est tenace, et la science en viendra à bout d'autant plus difficilem
que la plupart des savants, gens tout aussi médiocres que les autr
en sont eux-mêmes atteints très gravement. Quelques-uns cumule
et, non contents de parler de l'immortalité de l'âme, en cherchen
preuve dans la danse des tables et dans les jongleries d'Eusa
Paladino. C'est peut-être logique. Le spiritualiste, s'il affecte de n
priser la religion régulière de son pays, est amené par la force
choses à s'enrôler dans quelque petite église dissidente. Les clie
de la somnambule sont des libres-penseurs décidés : ceux d'Eusap
pareillement. Il va de soi qu'on vitupère les ratichons en triturant
marc de café et en recoupant le grand jeu. Les hommes n'ab
donnent une absurdité qui a fait ses preuves que pour une absurd
nouvelle et dont l'absurde a quelque chose de frais, de cordial
enchante les appétits. C'est le cas de l'occultisme. Pour nous, à v
dire, c'est une vieillerie. Pour les Italiens, c'est une nouveauté da
sa fleur. Ils sont en retard de quinze ou vingt ans, voilà tout.
viens de parcourir plusieurs revues de là-bas, de celles qui tienn
la tête du mouvement nouveau. L'une se répand en apologies r
gieuses universelles : c'est le *Coenobium ;* une autre défend le bo
dhisme contre M. Papini, qui l'attaqua dans la *Stampa :* c'est *Pro*
une autre nous expose galamment le point de vue de l'occultism

c'est *Leonardo*, la propre revue de M. Papini. Mais l'auteur du *Crepuscolo dei filosofi* ne perd point le nord. Il soigne l'opinion en même temps que son pragmatisme, qui est une philosophie de la volonté (1), et il nous explique pourquoi il donne l'hospitalité aux occultistes. Le principal motif, c'est que M. Papini n'est pas lui-même très loin de l'occultisme. Il confesse que : « Esso ha il merito di essersi occupato dei modi coi quali si possono cambiar le cose... » Nous revoilà dans le pragmatisme et revenus aux derniers chapitres du *Crepuscolo* où l'occultisme fait une inquiétante apparition. Hélas ! tout cela vient peut-être de Nietzsche et de son surhomme ! Si la surhumanité est le but, tous les moyens seront bons pour y atteindre. Joignez-y la théorie du bovarysme de M. de Gaultier, qui est un exposé critique et qui a été reçu comme un conseil, et vous avez les racines du pragmatisme. Il était bien dangereux de dire : « L'homme a la faculté de se concevoir autre qu'il n'est. » On a lu : « L'homme a la faculté de se rendre autre qu'il n'est. » Le surhomme de Nietzsche est un grandiose bovaryque, mais un bovaryque. Il faut ajouter à cela que si les théories de Nietzsche, des occultistes, des pragmatistes et des « miraclistes (2) » sont en contradiction avec la constance démontrée de l'animal humain, de sa physiologie et de ses facultés, le bovarysme, qui est une vue de dilettantisme philosophique, échappe nécessairement à ce reproche (3).

Mais revenons à l'occultisme, sans plus le considérer comme un des échelons du pragmatisme, au bon occultisme, celui de Blavatsky, d'Eliphas Levi, de Saint-Martin, de Giordano Bruno, de Platon, et, immanquablement, du Baghavad-Gîta et du Raja Yoga. Il manque Papus à cette liste, mais Papus monte-t-il encore à sa tour ?

Je me souviens que, vers 1890, étant allé voir M. Ribot, à la *Revue Philosophique*, il me dit : « En redescendant, regardez donc l'étalage de la maison. » Je regardai et je lus sur les livres exposés : Eliphas Lévi, *Dogme et rituel de la haute magie*, *la Clef des grands mystères*, *la Science des Esprits* ; Du Potet, *la Magie dévoilée, ou principe de science occulte* ; Cahagnet, *Sanctuaire du spiritualisme* ; et ces mots alléchants : *Bibliothèque diabolique*. Ces livres, il est oiseux de le dire, ont disparu depuis longtemps de la vitrine de M. Alcan, et je ne pense pas qu'ils reviennent de si tôt. Dans vingt ans, M. G. Papini sera bien étonné d'avoir admis, même l'espace d'un moment, « le point de vue de l'occultisme ». Du moins, je le désire, ayant de l'estime pour lui. Mais comment, à l'heure pré-

(1) Ou du possible, plutôt. Le mot possibilisme conviendrait peut-être.

(2) Je songe à Jules Bois et à son *Miracle moderne*. Qu'il apprenne ici qu'il est un véritable pragmatiste.

(3) Le vrai pragmatiste français, et qui ne s'ignore pas, lui, au contraire, c'est M. A. Chide. Son livre *l'Idée de Rythme* est un des bréviaires des nouveaux possibilistes.

sente, un Italien garderait-il sa pleine santé intellectuelle? Le milie entier est contaminé. Des biologistes eux-mêmes, Morrelli, Foa, e arrivent, tel notre extraordinaire Richet, à admettre les matérialisa tions! Ce délire occultiste est naturellement lié à une puissante réac tion catholique : dans ce domaine, tout semble se contredire, et tou est confirmation mutuelle (1).

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

François Porché : *A chaque jour comme je pus, comme il m'advint ;* « Mercu de France », 3.50.— Pierre de Bouchaud : *Les Lauriers de l'Olympe ;* A. Lemerr 3.50. — Mme Jeanne Perdriel-Vaissière : *Celles qui attendent ;* Sansot et Ci 3.50. — E. Thubert : *Le Prophète;* Sansot, 3,50.

A chaque jour. D'un calme jardin provincial où s'écoula la vi tranquille de grands-parents qui furent heureux, aux pavés sanglan de Saint-Pétersbourg et aux plaines de Courrières atrocement célèbre la route est longue, même pour l'imagination agile; moins lon gue peut-être celle qui conduit un poète de soi-même et de ses pe nes d'amour encore vivaces à la communion irritée avec les mou giks fusillés par l'ordre du tsar paternel qu'ils allaient trouver e suppliants et avec les morts tordus par la flamme au fond des pui de mine, les hideux cadavres remontés au jour près desque s'écroulent des femmes en pleurs :

> Deux lignes de journal, un obscur télégramme
> Et tout à coup la mort nous parle : un affreux drame
> Revit en nous dans l'ombre et l'ombre, autour de lui
> Déchirée, a frémi d'une secousse étrange,
> Comme si quelque foudre intérieure eût lui.
> De quel choc la tragique étincelle dérange
> Les poussières de l'habitude : ces loisirs,
> Ces complaisants retours sur soi, cette indolence,
> Cet amour casanier du rêve et du silence
> Qui font des pleurs trop conscients d'amers plaisirs.

Lorsque parut, voilà bientôt trois ans, le premier recueil de M. Fra çois Porché, on avait noté déjà qu'il n'était pas étranger « à u grande et fraternelle pitié, mais point élégiaque et qui serait plu de l'irritation hautaine et dure contre le mauvais sort ». J'ai r ces vers d'autrefois : ils font mieux comprendre les compositio plus importantes qui les ont suivies : *Comme j'ai pu, Comme m'advint.* La révélation joyeuse et grave de l'amour aux dix-huit

(1) Le peuple de Rome, au milieu de ces précieuses divagations, vient de s'o un conseil municipal, non pas en majorité, mais à l'unanimité anti-clérical. La est tout de même amusante.

émerveillés, la solitude plus pesante après les ruptures, les soirs alors peuplés de souvenirs obsédants, d'autres ont connu ces sursauts de bonheur et d'angoisse; il en est peu qui les aient aussi sincèrement avoués :

Mais le sang, la tiédeur animale, chacun
Des mouvements profonds qui composent la vie,
La plus intime ardeur, la plus secrète envie,
Entre nous tout cela qui ne faisait plus qu'un;

La chair, l'instinct, un monde obscur qui tenait d'elle
Les heures de volupté lasse ou de désir
Et qui veuf maintenant, frustré de son plaisir,
En garde un souvenir terriblement fidèle;

Que répondre à ces voix qui réclament leur dû?
Que dire à ce troupeau d'aveugles qui ne cesse
De pleurer, sans souci d'honneur et de bassesse,
L'étreinte dénouée et le baiser perdu?

Un homme parle ici, non un surhomme; et avec autant de bonne foi qu'il s'est montré lui-même, il regarde autour de lui les faubourgs et les banlieues et dans les paysages équivoques et tragiques toute la misère lamentable des épaves humaines : enfants des rues qui se devront d'être des révoltés futurs, filles résignées, rôdeurs dans les encoignures sous la dure lumière de la lune. Autrefois, M. François Coppée esquissa de ces paysages et de ces visages parisiens avec une sympathie un peu narquoise; on ne trouverait, chez M. Porché, aucune arrière-pensée ironique, mais de l'amertume, de la rancune, un désir à peine exprimé de révolte, un reproche à soi-même qu'il y ait tant de douleur par le monde et non point de douleur accidentelle et d'apparat romantique, mais de douleur quotidienne et permanente, si bien mêlée à la trame de la vie qu'elle se confond avec la vie des « individus et des foules ». Cependant quand le sang pâle qui circulait obscurément dans les veines des misérables a coulé, il faut que la colère éclate et que les suppliants deviennent des justiciers et des libérateurs; il n'est plus permis aux assistants de demeurer indifférents, ni à ceux qui peuvent parler de se taire.

Mon frère, écoute-moi, je n'ai rien d'un apôtre,
Rien d'un prophète, mais chancelant dans ma Foi
Je suis un homme, un cœur débile, comme toi,

. . . .

. . . .

Parce que sur la steppe un lourd silence pèse,
Semblable aux mornes ciels gris-rose, quand l'hiver
Plane uniformément immobile dans l'air,
Crois-tu donc que le sang se résigne et s'apaise
Et que Pâques jamais ne sonnera pour lui?
Tu pourrais regretter, un jour, d'être celui

Qui passa dans la vie, indifférent, complice,
L'âme neutre sur qui toute substance glisse.
N'attends pas pour sortir de ta longue torpeur
D'en être un jour tiré, mon frère, par la peur;
Crains les soleils de mars et l'heure printanière
Où le sang portera des fleurs à sa manière.

Car, même dans le sol aride des cités, la sève transmet, des cailloux aux feuilles des arbres, par un infiltration mystérieuse, quelque force et quelque joie. Mais ce sont de brefs répits dans la détresse universelle et si, à l'aube de la jeunesse, M. François Porché aperçut près de la mer

Des victoires d'airain et d'or battant des ailes,

aujourd'hui une vieille femme si lasse de souffrir que le rêve de la folie fait trembler sa tête grise lui tend dans l'ombre un étrange laurier :

Pour le laurier, c'était un laurier sombre tel
Que je n'en vis jamais d'aussi noir, une plante
De pauvreté, sans rien de la gloire insolente,
Sans rien de toujours vert et sans rien d'immortel.

Il fallait dire sommairement d'où était venu M. François Porché et où il allait; mais qui prendra son livre restera surpris de rencontrer parmi les phrases condensées et elliptiques des images nouvelles, inattendues, et des formes furtives qui se laissent entrevoir, mais non saisir, par une sorte de pudeur intellectuelle.

Les Lauriers de l'Olympe. M. Pierre de Bouchaud fut l'artisan sagace d'un heureux destin et d'une œuvre harmonieuse et diverse. Avec de savants travaux sur la Renaissance italienne et des essais de philologie et de prosodie française, il fit alterner des livres de vers auxquels ne nuisait point le souvenir de ses études plus sévères. Au jusant de la vie, il ne regrette pas la part qu'il a choisie et il a su se recueillir en de si délicieuses retraites que Virgile et Ronsard, Sannazar et Bembo peuvent l'y venir retrouver sans que le tumulte du dehors offense leurs nobles et doctes ombres. Leur présence auprès de lui ne l'a pas cependant séparé de la nature et du présent; mais accompagné par ces guides invisibles, il n'a retenu de tout que le charme et la beauté et il put prier les Muses de transfigurer le monde comme il l'a déjà transfiguré pour lui-même :

O Charites, rendez la Nature charmante,
Lorsque dans les sentiers qu'éclaboussent de sang
Les pinceaux de l'automne au chef éblouissant
Le poète amoureux prie et rêve en passant
Sous les rameaux dorés au bras de son amante;
Que l'ivresse, l'ardeur et la fierté de vivre
Donnent à leur jeunesse un aspect surhumain.

Jetez des iris blancs, semez à pleine main
Des lys couleur de neige et couleur de carmin
Sur ces fronts de vingt ans que l'existence enivre.

Le poète latin dédiait aux mânes du jeune Marcellus les lys écla-
ants comme la pourpre; c'est aux vivants radieux que M. de Bou-
haud réserve les fleurs insignes; elles ruissellent dans ses strophes
n cascades: il est plus ivre de leur splendeur que de leur parfum
t c'est à ses yeux surtout et par eux aux nôtres qu'elles offrent une
ête de lumière et de gloire.

Celles qui attendent. Les poètesses de ce temps aiment la
ie d'une passion si frénétique que la douleur pour elles vaut mieux
ue l'absence de tout mal et de tout bien; tout leur est préférable à
'oubli, au repos, à la béatitude négative du Nirvana. Mme Jeanne
erdriel-Vaissière répudie la torpeur résignée; elle ne l'accepte ni
our elle ni pour autrui :

Vos larmes, c'est encor quelque chose qui vit
Leur brûlure à votre visage
Est chaude comme fut le baiser de celui
Dont vous poursuit l'ingrate image.

Un jour désabusé votre cœur oubliera;
Vos yeux séchés pourront se clore;
Le vide sera fait, ma sœur, et ce sera
Infiniment plus triste encore.

Quelque chose du désir survit dans le regret, et les désirs de ces
mes inquiètes sont multiples et changeants comme les spectacles du
onde; avec l'époux lointain dont elles attendent le retour, elles
rrent en pensée aux terres inconnues; une goutte d'essence au creux
es mains leur évoque les souks d'Afrique, une mantille de soie les
emmes de la Havane ou de Funchal; les départs leur sont cruels,
ais l'intensité de leur amour le transforme presque en souffrance et
'est dans leur chair exaspérée comme les pointes d'un calice et les
pines aiguës d'une ronce vivace qu'elles ne peuvent plus arracher
'un cœur sanglant. Elles attendent, les yeux tendus vers l'horizon,
ans voir auprès d'elles les fantômes muets qui les accompagnent
oujours, l'oubli et la mort, attachés aux pas des hommes et qui tôt
u tard saisissent leur proie prédestinée. Elles ne les voient pas,
ais elles les devinent, elles les pressentent; et c'est pourquoi sans
oute elles veulent jouir avec une si poignante volupté de l'heure pré-
ente, pourvu qu'elle leur ménage une émotion forte : en vain elles
ssaieraient de retrouver au delà de vingt siècles la belle joie des
ges primitifs; elles ne peuvent remonter le cours des années jusqu'à
source pure; à jamais une ombre flotte devant leurs yeux sur les plus
ivins paysages et c'est à travers des larmes qu'elles contemplent la

mer et la forêt. Les poèmes antérieurs de Mme Perdriel-Vaissière ne laissaient pas présumer une sensibilité aussi aiguë : ceux-ci n'ont rien perdu de l'harmonie ancienne : ils y ajoutent une force pathétique qui leur rendra plus humainement accueillante la sympathie des lecteurs.

Le Prophète. D'une phrase illustre de Renan sur le linceul de pourpre où dorment les dieux morts, des strophes exaspérées de *Qaïn*, du *Moïse* de Vigny et aussi d'une lecture assidue de la Bible par un homme expert des littératures orientales, est né le fougueux poème de M. Emmanuel Thubert. Autant les alexandrins en sont d'ordonnance classique, et peu s'en faut monotone, autant en est grande la véhémence intérieure. Le Prophète est las d'avoir projeté sur le peupl l'ombre formidable d'un dieu malfaisant; ce peuple élu et toujour maltraité, il se prend tardivement d'un grand amour pour lui ; i l'insulte par habitude, pour n'avoir pas été lapidé par lui quand il blasphémait Sion pour complaire à l'Eternel :

> Puisque l'enivrement de Jéhovah m'a pris,
> Que la bave divine a coulé dans mes plis
> Et que je vais vomir les flots de sa colère,
> Réveillez contre moi la fureur populaire,
> O Juifs, et lapidez un prophète ivre-mort.

Mais c'en est fini de Jéhovah ; le Prophète tend son manteau jui entre le monde et Dieu, et voici venir la nuit suprême :

> Le seul bruit du silence est un vent de frayeur,
> Tout a senti venir la main du fossoyeur,
> Rien ne peut éviter la chute douloureuse,
> Dieu lui-même se couche au tombeau qui se creuse,
> Et dans la catacombe où le prophète va
> Le linceul est déjà plus grand que Jéhovah.

Les phrases martelées et sifflantes comme le fer battu sur l'enclun se succèdent, à peine liées, selon le parallélisme hébraïque ; dau les amples périodes du *Qaïn* de Leconte de Lisle, un souffle pl puissant exprime la colère et la haine; mais les versets haletants saccadés de M. Thubert ne manquent pas d'énergie.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

C.-F. Ramuz : *Les Circonstances de la vie*, Perrin, 3.5o. — Louis Lefebvr *L'Ile héroïque*, Perrin, 3.5o. — Henri d'Hennezel : *Le Lendemain du péché*, Perr 3.5o. — Max de Bray : *Le Journal d'une femme du monde*, Perrin, 3.5o. — V lentin Mendelstamm : *Demi-amours*, Fasquelle, 3.5o. — Paul Faure : *La Chape enchantée*, Fasquelle, 3.5o. — V. Bouyer-Karr : *Une amoureuse*, Calmann-Lév 3.5o. — J. de Mestral-Combremont : *Le Fantôme du bonheur*, Calmann-Lé 3.5o. — Léon Frapié : *La Boîte aux gosses*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Jos Renaud : *Le Chercheur de merveilleux*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Antonin Mul

Amours romanesques, Dujarric, 3.50. — Blanche Sari-Flégier : *L'Humaine détresse*, Garnier, 3.50. — Adolphe Laurain : *Monsieur de Bât*, Société française d'imprimerie, 3.50.

Les Circonstances de la vie, par C.-F. Ramuz. Toutes les circonstances de la vie ne se réunissent pas, ordinairement, pour vous forcer à épouser votre bonne, et cependant comme on comprend, comme on plaint ce pauvre notaire, Emile Magnenat ! Si sa grosse bêtise lui a donné quelques jours de joie, quelques illusions, après tout le terre à terre de sa première existence murée entre une belle-mère trop distinguée et une femme malade, il faut l'excuser, le féliciter même d'avoir su fuir les sentiers battus de sa petite ville. L'histoire de ce notaire n'a rien d'extravagant. C'est peut-être l'histoire de tous les notaires. (Il y en a beaucoup qui n'épousent pas leur bonne, malgré l'envie qu'ils ont d'imiter M. Magnenat.) Cela se passe simplement, silencieusement, sans aucune cérémonie, mais c'est encore Frieda qui triomphe. Frieda triomphe toujours tôt ou tard, puisqu'elle représente « le mouvement de la vie », avec sa grosse rose piquée dans le creux du corsage. Emile Magnenat est fiancé à Mlle Hélène Buttet. Hélène a 28 ans, elle tousse et ne parle qu'après sa mère. Ce n'est plus la fillette qui se précipite sur le bonheur comme sur un papillon, avec des cris de plaisir. Elle est d'avance résignée aux pires malentendus. Mme Buttet mène la maison, elle mènera le ménage ; elle fait bien les choses et elle les défera non moins bien. Le récit de la noce est une bonne page du meilleur naturalisme. Tous les détails y sont à leur place, choisis soigneusement entre mille, et le ton un peu guindé de ces personnages qui échangent des banalités ne tourne pas au comique, car rien n'est plus grave que le sentiment de l'irréparable que font naître les propos inutiles jetés sur la nappe comme des pelletées de sable sur un cercueil. En les écoutant, l'on se sent glacé par on ne sait quel courant d'air venu d'outre-tombe. Ces personnages sont d'honnêtes gens. Ils sont suisses et conservent un décorum de pasteurs protestants. Tout est froid, calculé au plus juste : les parts de la belle truite dont la sauce est un peu courte et les discours de félicitations dont les phrases sont un peu longues. De temps en temps, on rencontre une expression de terroir qui ne nuit pas à la langue très simple, d'une netteté lumineuse. Les repas de noce terminés, on reprend le brouet quotidien et les deux époux mangent dans la main de leur sage belle-mère, imitant les pigeons apprivoisés qui essayent de ne pas s'ennuyer au logis. Ils n'ont pas d'enfant. Le courant d'air d'outre-tombe continue à souffler. La femme tousse et l'homme songe. Survient Frieda, une *volontaire*. Il paraît qu'en Suisse, les Allemandes se prêtent en service et sans gage consentent à s'occuper des soins d'un intérieur pour y apprendre le français *suisse*. C'est bien de la bonté d'âme. Frieda s'installe, à la grande satisfac-

tion de Mme Buttet, puis elle apporte une lumière nouvelle dans la vie du pauvre notaire prisonnier des préjugés de sa belle-mère, elle est la circonstance amoureuse avec ses robes claires, ses cheveux abondants. Après le concours d'orphéons, où il ose rentrer tard chez lui, Emile Magnenat est perdu ou sauvé, selon l'évangile de la nature qui veut que les germes reproducteurs s'attirent au-dessus des cadavres. La pauvre Hélène morte, Frieda la remplace, le sérieux notaire épouse sa bonne, la *volontaire* de Mme Buttet. Emile Magnenat est obligé de fuir la petite ville scandalisée, sa maison, son étude et, traîné par la fringante Frieda comme un malheureux caniche, il descend marche à marche le raide escalier qui doit le conduire à la borne de l'abandon, le coin des ordures ménagères. Un soir, Frieda, lui ayant volé ses derniers sous, le plante là, lui laissant leur enfant, ce germe qui voulait éclore à toute force par-dessus la tombe de la femme stérile, et le malheureux homme, abandonné comme un chien, se demande, bourrelé de remords, si l'autre n'est pas morte à cause de sa mauvaise conduite, tellement il est dans l'humanité de pleurer les autres en se pleurant soi-même. Ce roman, d'apparence terne, d'un style très sobre d'effet, rempli de curieuses locutions suisses, est un des bons ouvrages réalistes qui aient paru depuis longtemps.

L'Ile héroïque, par Louis Lefebvre. Chacun porte en soi une forteresse où on a la possibilité de se retrancher héroïquement lorsqu'on est malheureux. Mais il faut pour cela se hausser jusqu'au malheur héroïque, c'est-à-dire, librement consenti. Il y a même des êtres si bien doués pour cet exil qu'ils n'en reviennent jamais. Celui qui n'attend plus rien de personne n'est-il pas le maître absolu de son sort et ne peut-il pas atteindre tous les sommets que hante le génie? Je n'ai pas compris le mensonge de la femme sacrifiant son amour à une expérience psychologique, laquelle expérience pouvait tourner contre elle. Quand elle reparaît, l'homme a déjà oublié le chemin du bonheur. Il perd son génie en retrouvant son amie et ne regagne pas tout l'enthousiasme des premiers temps d'extase. Ils chercheront leur dernier refuge dans une île héroïque où ils seront deux au lieu d'un. Ce sera certainement moins héroïque, mais plus humain.

Le Lendemain du péché, par Henri d'Hennezel. Il ne faut pas croire que tous les êtres doués de sensibilité soient capables de passion. Au contraire: des créatures extrêmement délicates ne supportent pas le dérangement cérébral qu'un violent amour leur cause; beaucoup même préfèrent leurs habitudes de confort moral à tout ce bouleversement de l'ordre établi. Il n'y a pas que le remords pour les ramener sous le joug des préjugés, il y a aussi la fatigue de leurs muscles. « Adieu! s'écrie Hélène en désertant, je n'ai pas la force... » Et ce ne sont pas les chambres d'hôtel qui lui ont donné ce dégoût du péché, c'est sa propre faiblesse.

Journal d'une Femme du monde, par Max de Bray. Les mmes du monde ont la spécialité du mari indifférent et généralement plus mal élevé sous le rapport du cœur que le pire des homes du peuple. Alors elles se consolent en prenant un amant tout ussi mal élevé, quoique du même monde, ou elles sombrent dans la ésignation chrétienne. L'héroïne de ce journal choisit ce dernier arti. Il faudrait donc laisser la religion aux *dames*, puisqu'elles avent s'en servir.

Demi-Amours, par Valentin Mandelstamm. Pour décrire les emi-choses il faut souvent des talents entiers. L'auteur de *l'Amoal* s'est amusé dans ce livre à des demi-jours psychologiques éclaiant très curieusement des aventures manquées qui arrivent beaucoup lus que les grandes aventures très réussies. Gilbert est un jeune omme nerveux. Les femmes lui causent des surprises désagréables eut-être parce qu'il mêle trop ses nerfs à ses enthousiasmes. Il est noqué par le déshabillé d'une actrice, écœuré par le flirt mondain 'une demoiselle du meilleur monde. Au fond il n'aime pas encore ien profondément et le *Temps de l'impératrice Priscilla* l'intéesse davantage en dépit de sa paresse. Il est le passager qui attend navire pour ailleurs et l'attendra éternellement, à moins que l'*impératrice Priscilla* ne domine l'apothéose féminine de tout l'éclat e la chimère hors de tous les temps.

La Chapelle enchantée, par Paul Faure. Un homme est oujours ridicule lorsqu'il raconte ses succès amoureux, si bien qu'il s raconte. Voici, un Monsieur entre Marthe et Marie, la *belle* et la *ête*. Ces deux sœurs sont éprises du héros au point d'en être égalelent *assoties* et tout cela, vanité des vanités, fait un roman charlant. Marie mange des petits gâteaux roses, à la fraise, qui me reésentent bien le meilleur du livre. Mais il ne faut jamais épouser n légitimes noces une sotte qui mange des gâteaux roses avec cette nsualité... ça finira mal. Marie est-elle sotte ? Marthe est-elle, au ontraire, la vraie belle ? J'ignore. Elles ont perdu l'esprit l'une et autre devant l'amour, et le héros ne s'en aperçoit plus, hélas ! puisue lui aussi a perdu la notion de la justice, voire de la réelle beauté.

Une Amoureuse, par V. Bouyer-Karr. Je n'aime pas beauoup les *dynastiques*, les enfants d'écrivains qui, eux aussi, ont *uelque chose là*, mais je conviens que cette petite-fille du spirituel lphonse Karr possède le don de la tendresse, don qu'il n'avait pas, r il était trop spirituel pour ne pas en paraître quelquefois méchant... omme une guêpe. Cette amoureuse est une infirme qui n'ose pas vouer son amour presque maternel pour son cousin plus jeune. Elle e se permettra même pas un cri de douleur en public, lorsqu'on le i rapportera mort d'une affreuse mort sous une roue de moulin ayant écrasé. Les détails sur l'enfance de l'infirme sont jolis.

Le Fantôme du bonheur, par J. de Mistral Combremont La pauvre fille de province qui prend l'homme de lettres, le père d ses héros d'amour, pour un autre héros. Elle vient jusqu'à lui, l trouve terriblement inférieur à son rêve, veut l'épouser malgré se déceptions et ne recule que devant la preuve de sa déloyauté d'écri vain. Elle l'a échappé belle, en effet; cependant il n'est pas tout fait déloyal, puisqu'il recule aussi. Une provinciale peut décevoir l gent de lettres sous d'autres rapports, celui de la dot, par exemple

La Boîte aux gosses, par Léon Frapié. Aimez-vous les en fants ? Moi j'aurai le courage d'avouer que je ne peux pas les sentir mais quand ils sont en papier et signés par Léon Frapié, ça va en core. Je suis d'ailleurs bien sûre qu'ils n'existent pas, qu'ils son alors bien plus intelligents que nature, plus beaux ou plus pittores ques, surtout moins dangereux, et cela me console. L'humanité, d deux à douze ans, donne de tels signes d'aliénation mentale qu l'enfant ou le malfaiteur me semblent synonymes. Il est bien entend que je dis cela pour tous les enfants... et ceux du peuple tous l premiers, ces jolis petits apaches en herbe.

Le Chercheur de merveilleux, par Joseph Renaud. Con tes modernes et fantastiques, dont le meilleur est *le Fantôme boiteux* parce qu'il s'explique naturellement.

Amours romanesques, par Antonin Mulé. Tragique réc d'une passion d'un vieux docteur pour une jeune fleur des neig habitant le pays des héros purs : la Norvège. Il épouse et le premi fiancé revient. A la fin de cette histoire lugubre, une scène plus l gubre, où l'on voit un pendu ressuscité à l'aide d'un courant électr que, dirigé par le célèbre Volta lui-même.

L'Humaine détresse, par Blanche Sari-Flégier. Très lon roman dans la manière de jadis où toute vraisemblance est sacrifi à l'impétuosité des passions, passions d'ailleurs absolument conven bles. La femme fatale, mais innocente, le criminel aveugle, mais inn cent. Cela se termine dans un Nirvahna général. Femmes passio nées et hommes aveugles deviennent frères et sœurs dans une apothéo de sentiments surhumains, après avoir subi les tortures de l'humai détresse amoureuse.

Monsieur de Bât, par Adolphe Laurain. Un nouveau d Quichotte. Il y a ceci de cruel, dans la destinée des chefs-d'œuvr c'est qu'ils sont inimitables. Il vaut peut-être mieux employer s imagination (quand on en a trop) à en créer d'autres.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Régismanset : *Philosophie des Parfums ;* Sansot. — Xavier Thiri *Journal d'un solitaire ;* F. R. de Rudeval. — Touny-Lérys : *L'Année poéti*

o6 ; Bibliothèque de « Poésie ».— *Les Célébrités d'aujourd'hui : Maurice Bar-s*, par René Gilloin ; Sansot.— J. Ernest-Charles : *La Carrière de Maurice arrès académicien* ; Sansot.

M. Charles Régismanset, observant que nous avons jusqu'ici né-ligé de cultiver et de perfectionner notre odorat, a tenté dans un arieux petit traité : **la Philosophie des Parfums**, de décou-rir la raison d'être des parfums et de les classer méthodiquement : A part certains termes du vocabulaire grossier de notre langue, it-il, nous n'avons pas de mot pour exprimer, en propre, la fonc-on physiologique qui correspond à l'odorat. Nous disons *sentir* t la généralité de cette expression trahit la pauvreté de notre ana-yse et de notre faculté de dissociation en matière de parfums. » 'ourtant, il semble bien que notre faculté de *sentir* se soit dévelop-ée au cours des siècles ; notre littérature actuelle a cherché à noter es images odorales. Mais il n'est pas possible de les exprimer direc-ement avec des mots, pas plus que les images auditives. Ce que l'on eut seulement représenter, c'est le degré d'excitation qu'elles nous onnent et la nuance de cette excitation. C'est ainsi que nous avons lassé les parfums en deux catégories, les agréables et les désagréa-les, c'est-à-dire favorables ou défavorables à notre organisme.

Mais pourquoi n'avons-nous pas réglementé, orchestré les odeurs omme les sons ? Cette idée a d'ailleurs tenté quelques savants et uelques poètes, et si ces tentatives n'aboutirent pas, c'est qu'elles e correspondaient à rien d'utile ou même de possible. Il y a une amme bien établie des couleurs et des sons, mais on ne peut mesu-er un parfum par son intensité en faisant abstraction de l'être ou e la plante dont il est le produit. Donc, impossibilité de créer une amme, base d'une musique odorale. Une symphonie d'odeurs ne erait jamais qu'un bouquet de différentes fleurs.

Certes, nous percevons les odeurs les plus subtiles, et il n'est guère e sensations visuelle, auditive ou tactile qui ne soit accompagnée, nariée à une sensation olfactive. Un romancier ne peut rendre, dans a description d'un paysage, l'odeur particulière d'une forêt, d'un ardin, mais le lecteur y supplée, s'il a une mémoire odorale. Francis ammes a écrit : « ...les fleurs de cinq heures », indiquant ainsi la ouleur et l'odeur spéciales des fleurs à cette heure du jour. Ceux qui 'ont pas ces images, au refuge de leur subconscient, ne verront là ue des mots.

Dans notre mémoire, les images odorales dorment, mais ne s'éveil-ent pas à notre commandement. Je connais l'odeur des lilas ; les eux clos, si on me fait respirer une touffe de ces fleurs, je pronon-erai aussitôt : lilas. Mais il m'est impossible, en ce moment, d'évo-uer exactement ce parfum. Les images odorales ne nous obéissent as comme les images visuelles.

Notre conception du monde est d'ailleurs presque exclusivemen visuelle. Une peinture, un dessin même, une photographie nous res tituent intégralement un paysage.

Pour beaucoup d'individus même, les impressions musicales s traduisent souvent en images visuelles ; ils écoutent une sympho nie et voient des paysages; et en quoi consiste le rôle de critiqu musical, sinon à transposer en images visuelles des sensations audi tives? D'ailleurs ce n'est que par l'analyse que l'on peut isoler le sensations,et il n'y en a en réalité pas qui soient purement visuelles odorales ou tactiles. Et si, comme le développe M. Régismanset dan ce petit traité, les odeurs ont surtout une influence d'excitatio sexuelle, c'est parce qu'elles éveillent en nous toutes les sensation qui provoquent le désir.

> Quoi qu'il en soit, dit-il encore, l'action des parfums ne doit pas s'exer cer seulement dans le domaine de la sensibilité. Il doit en être des parfum comme des couleurs, dont certaines, comme le bleu, incitent au rêve, à mélancolie, d'autres, comme le rouge, à la colère, à l'action.

Certes, mais tout cela n'est-il pas toujours du domaine de la sens bilité?

L'auteur conclut que,dans « le concert de la Nature », les parfum jouent un rôle considérable, « ils poussent l'homme à se perpétuer, conserver sa vie... ». Mais ce rôle des parfums ne l'avons-nous pa perfectionné, dans l'amour comme dans la préparation des aliments Les femmes savent attirer les hommes par des parfums artificiel les cuisiniers exciter notre appétit par des combinaisons de saveu parfumées. C'est de l'art. Et vraiment avons-nous tant négligé qu cela la culture de notre odorat?

§

Le Journal d'un Solitaire, de Xavier Thiriat, est l'histoi d'un pauvre paysan paralysé depuis son enfance et qui a cherc dans l'étude de la nature et de ses phénomènes, une consolation son infirmité et un but à sa vie nécessairement oisive. Ce sont d pages d'un mysticisme un peu naïf, mais d'une analyse sincère. il y a dans les derniers chapitres une sérénité dans la douleur q est réellement belle. N'avoir connu aucune joie de la vie, et attei dre, en sa vieillesse, ce calme heureux que décrit Xavier Thiri c'est une rare conquête sur soi-même. Le désir de connaître est deve pour lui une raison suffisante de vivre, et si sa culture est inco plète, sa curiosité n'est pas illimitée. La religion lui explique l'ine plicable.

> Maintenant, écrit-il, quoique paralysé, solitaire, sans espoir d'acqué même l'aisance la plus modeste... je ne voudrais pas changer ma posit

tre celles de beaucoup de mes voisins qui me regardent comme le plus lheureux des hommes.

e bonheur, pense-t-il, est une illusion. Pour les jeunes gens dont nviait la santé, l'amour, comme pour lui, n'a été qu'un rêve doureux. Sur tous les visages, il devine une grave inquiétude : « le ul est l'unique étude » des hommes. Le reste leur est indifférent. conclut que nul en ce monde n'est satisfait. Il ne faut donc pas rcher le bonheur absolu, mais ne pas négliger les petits bonheurs la vie. Il énumère ceux qu'il a rencontrés dans sa pauvre vie itaire; ils ne furent pas négligeables. C'est d'une philosophie douce enfantine, d'un optimisme naïf qui offre pourtant cet intérêt d'être, z ce malade, un essai de nier la souffrance et de la surmonter.

§

I. Touny-Lérys, reprenant la forme de critique inaugurée, guère, par M. André Gide, avec ses *Lettres à Angèle*, nous donne ourd'hui, sous cette forme épistolaire, **l'Année poétique 06**, où il ne fait qu'effleurer les œuvres de poètes. Quelques citas qu'enveloppent de bienveillantes réflexions. L'œuvre de Jammes st comparée à l'humble sauge, celle de Régnier à l'orgueilleuse e.

Parmi les jeunes poètes qu'il découvre, quelques-uns ont ou auront t-être du talent. Mais est-ce vraiment une bonne action que d'enrager des essais aussi mièvres et précieux que ceux-ci :

Les femmes, par à-coup, la bouche paresseuse,
Chantaient mai, l'avril mort, le rêve sans la joie,
Le jardin qui languit de se faire languir,
Et leur chanson s'accompagnait d'un bruit de soie,
D'un bruit de soie qui veut finir
Sitôt qu'il a touché de l'herbe soleilleuse.
. . . .

a poésie est autre chose qu'un jardin plein de roses. Voici les rnels cygnes, les rayons lunaires, les reflets d'argent, les parfums e la saison pâmée », etc. J'aimerais une poésie un peu plus réaliste, emprunterait ses images à la vie de tous les jours.

§

Voici, de la collection des célébrités d'aujourd'hui : **Maurice arrès**, par René Gilloin. Cette apologie un peu trop fervente fera tainement sourire M. Barrès, que l'auteur compare à la fois à un bre à trois troncs et à un fleuve à trois courants : « Magnifique nplexité! » L'auteur, dans cet essai, loin de mettre en lumière les es de Maurice Barrès, de les clarifier et de les synthétiser, les obs-

curcit par une dialectique savante et compliquée, développant, à pr pos du moindre mot, des théories philosophiques, comme dans u manuel. Cela alourdit son œuvre et fatigue son lecteur qui n'arri pas toujours, malgré sa bonne volonté, à comprendre. Et puis, philosophie de M. Barrès est-elle si compliquée que cela? Ce q caractérise l'œuvre de Barrès, c'est la limpidité. Quel besoin, po l'expliquer, de couper en deux l'intelligence et la sensibilité, de di ser la sensibilité en sensibilité morale et en sensibilité physique Que signifient ces paroles :

Au reste, ces deux sensibilités dans leurs parties hautes se rapproche et dans l'héroïsme par exemple jusqu'à se fondre. Mais précisément, Barr ayant toujours été s'élevant, ou, ce qui revient au même, s'approfondi sant, ces deux sensibilités, à l'origine séparées, nous allons les voir po l'essentiel converger l'une vers l'autre, sans l'intervention d'aucun artific par la seule vertu de leur respectif approfondissement.

Plus loin l'intelligence de M. Barrès introduit dans sa sensibili des éléments qui la contredisent, ce qui est très particulier, expliq l'auteur. Mais la portée intellectuelle, morale, esthétique de cette co ception sera niée par beaucoup, et d'abord par tous ceux « pour q l'âme est une forme inférieure de l'esprit » (?).

N'importe quelle phrase cueillie au hasard dans l'œuvre de Mauri Barrès nous renseignerait mieux sur sa véritable philosophie q toute cette fausse dialectique :

J'ai confiance, écrit-il, dans *les Amitiés françaises*, pour atténuer ce taines peines morales, dans un esprit fait de soumission à la terre natale, fidélité aux morts et de connaissance que tous nos actes entreront da l'héritage social...

§

La Carrière de Maurice Barrès académicien, p M. J. Ernest-Charles, est une critique quelquefois spirituelle et jus et plus souvent très injuste de la vie et de l'œuvre de M. Barrès. C sourit, et on s'indigne. Pourtant il est très exact que M. Barrès a diriger sa vie avec une réelle habileté ; il a su, dans sa vie, dirig sa sensibilité, la dominer, et M. Ernest-Charles dit très bien « J'aime la conception hautaine qu'il s'est faite de la vie des lettres, geste décidé avec lequel, jeune homme, il s'est choisi sa place : première ; l'indépendance ombrageuse avec laquelle son orgueil a maintenu cette place... » Ne pas douter de soi, mais au contra savoir quelle valeur on a, et mettre toute son énergie à se la proc rer à soi-même, et aux autres par surcroît, c'est un signe de for La gloire, le désir de la gloire, ce n'est souvent que le désir de v se réaliser la conception qu'on s'est faite de soi-même. Il y en beaucoup plus d'égoïsme qu'on ne croit.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Emile Magne : *Mme de Villedieu (Hortense des Jardins)*, 1632-1692, Société du Mercure de France. — Jean Hervez : *Les Femmes et la Galanterie au XVIIe siècle*, H. Daragon. — Frédéric Loliée : *La Fête impériale ;* Juven. — Augustin Regnault : *La France sous le second Empire ;* A. Messein.

Madame de Villedieu, par Emile Magne. — Une remarque préalable que nous avions faite sur le précédent ouvrage de M. Emile Magne, *Scarron et son milieu*, et qui visait la littérature de ce sujet, déjà assez complète lorsque M. Magne y ajouta sa verveuse contribution, cette remarque n'est plus de mise pour un livre sur Mme de Villedieu, connue aussi, en qualité de femme auteur et de femme à la mode, sous son nom de jeune fille, Hortense des Jardins. Ici, tout, ou à peu près, restait à faire, bibliographie, biographie, critique, histoire. Les recherches documentaires de M. Magne lui font grand honneur. Son livre se présente avec les plus sérieux titres, en fait d'érudition patiente et définitive. On serait même disposé à se plaindre du trop sous ce rapport. Certains bas de pages sont grossis de nomenclatures bibliographiques, mises là pour le plaisir, dirait-on. L'on a voulu, semble-t-il, en de tels cas, donner, outre que l'on apportait la preuve et sans que cette preuve dût en être plus complète, comme une revue bibliographique touchant le détail en cause. (Voir un exemple, page 219, note, à propos de la querelle de l'abbé d'Aubignac et de Corneille, querelle où Mlle Des Jardins fut mêlée. Voir un peu plus loin, page 237, la note sur le duc de Saint-Aignan. Et passim). C'est comme une impression de « virtuosité » que nous avons reçue, sous ce rapport, et elle doit être exacte, car nous n'avons pas fait que feuilleter ces pages. Est-il d'ailleurs impossible de trouver des trous dans ce tissu serré de notes ? Non, et en voici un : la note relative à Achille II de Harlay, page 227, marque une sorte d'hésitation qui étonne. « Il est difficile de se guider dans la floraison touffue des Harlay. Achille II de Harlay était bien le « magistrat renommé » que désigne Loret », c'est-à-dire le Procureur général au Parlement, et le père du célèbre Achille III. Evidemment ! Et M. Magne a besoin de recourir, pour s'en assurer, à l'*Etat de la France*, formidable nomenclature, alors que les *Mémoires de Gourville* (un des documents dont il s'est servi cependant et qui doivent lui être familiers) lui auraient donné là-dessus, t. I, p. 182, tous les renseignements désirables. Mais voilà bien des taquineries ; je m'excuse de ces vétilles, qui montreront du moins à M. Magne l'attention que j'ai mise à lire son livre.

Si les anciens motifs décidant du choix des sujets n'étaient totalement délaissés, aujourd'hui que les progrès de l'analyse historique des mœurs font, touchant surtout le XVIIe siècle, qu'on ne se soucie

pas seulement d'écrire des « panégyriques », certes, la vie d'Hortens des Jardins, dame de Villedieu, ne mériterait pas les soins d'érudi et d'écrivain où s'est prodigué M. Emile Magne. Tallemant des Réau parle du galant bas-bleu d'un ton pas précisément très déférent, e ceci non point par gauloiserie, la gauloiserie, de sa part, n'étant nul lement signe d'un manque de considération. Il y a là une nuance. I ne paraît pas que, depuis, la dame ait jamais été très bien famée L'on a eu finalement des jugements tout à fait méprisants, comm celui de M. Louis Ménard. Mais cela n'a pas la moindre importance et il n'était pas indispensable que M. Magne protestât contre la bru talité de ce dernier jugement. Peut-être lui-même a-t-il eu des yeu bien complaisants pour son héroïne, qui ne méritait pas plus « ce excès d'honneur » que « cette indignité ». Mais je discerne ici comm l'entraînement de l'historien et du critique, reconnaissant de la richess d'un sujet, en dehors de toutes définitions morales ou immorales.

Car, du point de vue de l'histoire des mœurs au XVII[e] siècle, de leu histoire véridique, et des modifications des jugements sociaux et lit téraires qui en résultent, c'est ici un sujet de premier choix. Et c'es ce qu'a bien compris M. Magne. Hortense des Jardins a justemen le degré de talent qu'il faut pour que l'intérêt de son œuvre se con fonde dans l'intérêt de sa vie. Plus exceptionnelle, plus en dehors elle ne nous eût point fourni tant d'échappées sur la société du XVI siècle. Quoi de plus caractéristique que cette vie d'intrigante (chez qu il sied de ne point méconnaître une générosité de nature) qui va s poussant par la littérature et la galanterie ; de « demi-mondaine (dirions-nous) romancière, épistolière et poétesse, reçue et fêtée dan la haute société, en qui s'achève le type né des mœurs des Ruelles Existence dont les conditions sociales mêmes, fondamentalement su balternes et précaires, — où, sous l'impulsion de l'esprit romanesque tout doit tourner à la bohême brillante, aux allures osées, — serven à accentuer et à parfaire les caractères de ce type. Existence com mencée, parmi le désœuvrement de la morne petite ville de province dans « l'éducation romanesque » et dans le péché d'amour qu'elle suggéré ; reprise, à Paris, après la fugue, sous de hauts patronages indulgents, comme celui de la duchesse de Montbazon, aux faibles ses amoureuses, ou propices, comme celui d'Anne de Rohan, fille d la duchesse, aux mérites du bel esprit ; continuée dans les intrigue qui ouvrent la porte des grands et les soins d'auteur qui donnent ran parmi les gens de lettres ; lancée bientôt dans l'élégant tapage de ruelles et des salons ; traversée d'une réelle aventure de cœur, cett passion pour le beau Villedieu, capitaine au régiment du Dauphin dont Hortense des Jardins a pris le nom sans qu'on sache s'il y a e positivement mariage ; puis, après un moment de succès et d'écla « sur les chemins de la gloire », assombrie de déboires, désorganisé

de pénuries, désemparée ; avec les essais de fin décente et si possible confortable : au couvent d'abord, selon la recette du temps ; puis, faute de cela, dans les épousailles avec barbons riches ou pourvus de situations ; puis enfin, si le vieil épouseur ne dure pas, et, par surcroît de malchance, ne laisse rien, comme c'est ici le cas, dans un mariage, définitif celui-là, contracté, au pays natal où l'on revient s'enterrer, avec le compagnon des primes heures amoureuses resté fidèle au souvenir de la belle, et devenu, d'ailleurs, un vieil hobereau alcoolique, dont le vice gagne et abrutit définitivement son inerte compagne, où plus rien ne subsiste de cette spirituelle Hortense des Jardins d'autrefois.

Certes, voilà une vie bigarrée. A la conter, sans prêter une attention exclusive aux exploits purement littéraires de la dame, d'ailleurs soigneusement caractérisés, en replaçant largement, au contraire, cette littérature de lionne des ruelles dans son milieu mondain, M. Emile Magne nous a fait faire une promenade agréable et variée à travers la société de cette époque. Car tel est le procédé du livre, plus sensible encore ici que dans *Scarron* (l'intérêt se partageant, pour Scarron, avec la réelle importance littéraire de l'écrivain) : quelques personnages que son existence accidentée fasse rencontrer à Hortense des Jardins, quelques lieux où ses pérégrinations multiples la fassent séjourner, ces personnages sont racontés avec toutes leurs particularités de famille, de situation, de caractère ; ces lieux sont décrits avec tous les aspects archéologiques ou naturels de leur décor. Elle est un peu là comme « passe-partout », Hortense des Jardins. C'est ainsi qu'à propos d'*Alcidamie*, un de ses romans, l'on nous entretient des Rohan, parmi lesquels la belle et galante duchesse de Montbazon retient longuement le portraitiste ; et que, dans d'autres occasions, de littérature ou de galanterie, notre intérêt se prend à vingt autres figures : Molière (le voyage de Mlle des Jardins à sa suite, parmi sa troupe, en province, reste un point douteux, il me semble ; M. Magne, de plus, fait, en « attribuant formellement » à Hortense Des Jardins les *Mémoires de la vie d'Henriette Sylvie de Molière*, une innovation documentaire qui peut être discutée), Molière, disons-nous, les Boileau, Patru, l'abbé d'Aubignac, Rancé, du Buisson, Gourville, le duc de Saint-Aignan, Hugues de Lionne, les Bautru, Henri Sauval, etc., etc. C'est ainsi, d'autre part, que nous avons maints décors du vieux Paris, le Mail, à l'Arsenal, le Cours la Reine, etc., et cette belle description de la Hollande au beau temps de sa puissance commerciale (presque tout le quatrième chapitre), motivée par une « incursion sentimentale » de notre héroïne « au pays du négoce ». La composition du livre procède ainsi un peu par « coins ». C'est un album de paysages, c'est surtout un recueil de portraits ayant tous le style du dix-septième siècle, — mais d'un dix-

septième siècle que la vie d'une Hortense des Jardins nous fait singulièrement bien connaître. La science a progressé, depuis que Victor Cousin, mal convaincu de l'authenticité du témoignage de Tallemant, écrivait dans cet état d'esprit ses insuffisantes études sur *Mme de Longueville* et *Mme de Chevreuse*. Un livre comme celui de M. Emile Magne nous permet d'apprécier l'importance du pas qui a été fait.

Les Femmes et la Galanterie au XVIIe siècle, par Jean Hervez. — Louis XIII et ses Mignons, les Grandes Amoureuses, Marion et Ninon, les galanteries du Grand Roi, et diverses curiosités toujours d'ordre galant et ultra-galant ; cela d'après les Mémoires, Chroniques (bon), Libelles et Pamphlets du temps (contestable), Archives de la police (pour le XVIIe siècle aussi ? La Reynie avait donc des dossiers de mœurs si volumineux ? Qui connaît l'homme peut en douter. Nous connaissions surtout les dossiers du XVIIIe), pièces inédites, chansons (celles surtout du recueil Maurepas, recueil très interpolable) : telle est la composition du nouvel ouvrage de la série historico-érotique, ou érotico-historique, comme on voudra, de M. Jean Hervez. Evidemment, tout ceci, en fait d'histoire des mœurs, est du *trop*. Mais on prétend viser au même but que les ouvrages les plus sérieux. Soit, mais toutes proportions gardées, et autant que le déshabillage diffère de l'analyse et le document cryptadique (curiosité dont on fait grande consommation ici) du véritable document de mœurs, même de mœurs libres, même de mœurs osées, dont Tallemant (1) et Saint-Simon offrent le type.

La Fête Impériale, par Frédéric Loliée. — Délaissant l'histoire littéraire, ou s'en délassant un moment, M. Frédéric Loliée s'est fait l'historiographe des mondanités et même des demi-mondanités du Second Empire. Un premier livre sur *les Femmes du Second Empire* avait été accueilli avec faveur, et cette *Fête Impériale* en était en quelque sorte le complément attendu. Grandes dames et demi-mondaines, hommes et femmes à la mode, illustrations des deux faubourgs, du boulevard et des théâtres, tout ce monde défile dans le récit alerte et indiscret à souhait de M. Loliée, avec son genre d'esprit de bonheur surtout, avec la marque d'une époque aussi éloignée de nous, quant à la différence d'humeur, que, par exemple, les années folles de la Régence. Ce n'est pas que nous soyons plus sages, mais il y a, comme en tout, la manière, et le second Empire l'eut, la manière, comme on ne l'aura jamais plus ! On a connu la nostalgie illustre d'Aurélien Scholl. Il faut croire qu'il y avait alors quelque chose dans l'air qui ne s'y trouve plus aujourd'hui. M. Loliée, précieux détenteur de la plus savoureuse des traditions, la tradition

(1) Pour être juste, Tallemant est mis à contribution.

orale, nous transmet fidèlement les souvenirs de maint survivant de l'épicurienne épopée, en des pages animées et vraiment amusantes, avec un ton de bonne compagnie. L'élégant volume est semé de portraits de jolies femmes. Deux témoignages suffiront à marquer la différence des deux époques, des deux dissipations. L'ex-impératrice Eugénie, au défilé, croyons-nous, d'une récente fête des Fleurs : « Si l'on avait vu ces toilettes de mon temps, qu'aurait-on dit, mon Dieu ! » Le marquis de Galliffet : « Les femmes du second Empire, on peut les caractériser en deux mots : elles étaient plus franches et coûtaient moins cher. »

La France sous le second Empire, par Augustin Regnault. — Suite de réflexions sur l'histoire du second Empire, rédigées par le fils d'un républicain de 48. Ce volume, nous assure-t-on, nous arrive « fort à propos » pour « nous permettre d'étudier » l'époque du second Empire ». Il y avait déjà cependant certain récent ouvrage de M. Pierre de La Gorce qui remplissait assez bien cet office... Ce livre a cependant l'avantage d'être bref, peu coûteux, d'exposer assez clairement, sans notes, la suite des faits, avec des considérations dont on prendra et laissera ce qu'on voudra, quelques-unes susceptibles d'alimenter la discussion. Lecture rapide à faire, non sans quelque profit (1).

EDMOND BARTHÈLEMY.

PSYCHOLOGIE

Dr. I. Waynbaum : *La Physionomie humaine*, in-8, F. Alcan, 5 fr. — Henri Goujon : *L'Expression du Rythme mental dans la mélodie et dans la parole*, in-8, H. Paulin et Compagnie, 5 fr.— Paul Diffloth : *La Fin de l'Enigme (Essais sur la Mathématique de l'Amour)*, in-16, Librairie Universelle, 3 fr. 50.—Ed. Rœhrich : *L'Attention spontanée et volontaire*, in-16, F. Alcan, 2 fr.50. — Memento.

La première partie de l'ouvrage du Dr Waynbaum, **La Physionomie humaine**, est consacrée à l'exposé d'une théorie originale de ce que l'auteur appelle la « physiognomique », et que Duchesne de Boulogne désignait sous le nom de « mécanisme de la physionomie humaine ». Il s'agit de rendre compte de l'expression des divers états affectifs par les variations d'aspect de la physionomie humaine.

Le Dr Waynbaum attire notre attention sur une particularité anatomique très importante et non utilisée jusqu'ici à ce point de vue : « la corrélation très étroite qui existe entre les deux circulations extra et intra-crânienne ». Les deux nappes sanguines, irriguant l'une la face, l'autre l'encéphale, communiquent largement, non seulement à leur base, mais encore à leurs extrémités, ce qui conduit l'auteur

(1) Page 216, je trouve le mot « oligarchie » appliqué, en une appréciation assez vague, à l'Angleterre, après 1850. Erreur. Il y avait déjà plusieurs années que le cliché n'était plus applicable.

à affirmer que « chaque grimace produit une modification... dans l'état sanguin de l'encéphale ». De plus les grimaces sont adaptées de telle façon que les modifications intérieures se produisent dans un sens toujours favorable à l'activité qui doit se manifester.

C'est ainsi qu'ultérieurement l'auteur nous montre les grimaces des émotions gaies, le rire, modifiant la circulation intra-crânienne dans le sens d'une plus grande congestion, celles des émotions tristes, les pleurs, considérés comme une saignée locale, contribuant à anémier l'encéphale.

Mais où cette « théorie vasculaire » devient contradictoire avec elle-même, c'est lorsque le Dr Waynbaum, désirant expliquer « l'utilité » de la grimace, veut en faire « le correctif artificiel et extérieur, ajouté à tant d'autres moyens amoncelés pour protéger la circulation intra-crânienne. » Ce point de vue d'ailleurs appartient à Hecker (1) qui avait déjà tenté d'établir une théorie vasculaire des émotions, basée sur un autre fait anatomo-physiologique, et qui, bien qu'en désaccord actuellement avec les faits postérieurement acquis, demeure cependant plus logique que le Dr Waynbaum, car il supposait avant le rire une anémie cérébrale à laquelle les mouvements du rire remédiaient par une tendance à la congestion, et avant le sanglot une hyperémie de l'encéphale que dissipait l'inspiration violente du sanglot, produisant un effet contraire à l'expiration prolongée du rire.

L'utilité de la grimace en tant que moyen de protection de la circulation intra-crânienne s'explique mal, si l'on considère, selon la thèse même de l'auteur, que la saignée des larmes augmente une ischémie préalable de l'encéphale, et que le rire exagère un état congestif antérieur des mêmes régions. A cette théorie, nous avouons préférer celle, dont nous avons déjà parlé ici, de A. Dumas (2), qui fait dériver la grimace d'une transformation de simples réactions mécaniques, de l'utilisation de réflexes pour l'expression volontaire des sentiments.

La seconde partie du volume a trait au rôle social de la physionomie et contient, outre des monographies telles que la physionomie pendant la conversation, la physionomie de l'enfant, la physionomie médicale, où abondent les observations intéressantes, de curieux chapitres sur le pouvoir visuel de la physionomie, le sens énergétique et esthétique, l'évolution de la physionomique.

§

M. Henri Goujon s'est proposé de déterminer l'**Expression du Rythme mental dans la mélodie et dans la parole.** Nul doute qu'il n'existe dans la prose certaines phrases arythmiques,

(1) Dr. E. Hecker : *Physiologie und Psychologie des Lachens und des Komischen*, Berlin, 1873.
(2) Georges Dumas, *le Sourire*, F. Alcan, Paris, 1906.

et d'autres rythmées. Comme le fait très justement remarquer l'auteur :

Dans la difficulté du travail du style, la difficulté d'obéir aux lois du ythme entre pour une part d'autant plus grande que l'on sait moins, en général, en quoi consiste le rythme phrastique, ni même si la phrase observe un rythme. On sent, plutôt qu'on ne sait, que telle disposition convient ou ne convient pas, mais pour ou contre cette disposition, c'est l'instinct seul qui décide, et si l'on soupçonne des raisons, on ne les aperçoit pas.

Ce rythme, le même dans la mélodie et dans la parole, consisterait en l'alternance de deux ou plusieurs termes, dont l'intensité collective se maintiendrait dans des rapports fixes exprimés numériquement par la séquence 3-1-2, le rythme musical marquant, d'un segment à l'autre, « le rapport d'intensité des hauteurs, tandis que d'un segment à l'autre de la phrase, le rythme verbal marque le rapport de l'intensité des timbres ». Cette séquence 3-1-2, M. Goujon la déduit d'un rythme préalable de la pensée, qui s'extérioriserait dans la parole et la mélodie. Il serait représenté par la succession des notions *fin* — *fin-moyen* — *moyen*, le terme *moyen-fin* facilitant la transition de l'un à l'autre. Très logiquement tirée de données, à à la vérité plus métaphysiques que psychologiques, cette déduction, rigoureusement établie, devient assez fragile si on la confronte avec la réalité. Voici en effet comment, entre autres arguments, s'exprime l'auteur pour justifier la place et l'importance de son terme 1 : « Le verbe s'intercale... entre deux autres termes pour laisser le dernier rang, hiérarchiquement supérieur, à un terme plus affectif ». Ceci, au moins en ce qui concerne la place du verbe et en dehors de toute autre considération, est évident s'il s'agit de la langue française et de quelques autres, mais n'est pas exact pour toutes. Dans la langue japonaise, par exemple, que nous choisissons à dessein parce qu'elle est très harmonieuse et très rythmée, il en va différemment. La première place y est donnée au sujet, la seconde aux attributs ou autres cas, la dernière au verbe. Que devient ici le « rythme logique » que M. Goujon attribue à la pensée perceptive et au sentiment (1)? Nous croyons inutile de relever le détail des conclusions que l'auteur croit pouvoir tirer de l'ordre invariable de cette séquence, si facilement inversée, de ce prétendu rythme mental que se borneraient à extérioriser la mélodie et la parole, encore que

(1) La phrase française très simple : « Je vous remercie beaucoup du dîner que vous m'avez offert il y a quelques jours », se traduira en japonais (langue yamato) :

Kono aida	*O Yoru meshi*	*no*	*tameni*
Il y a quelques jours	dîner	du	pour
okini	*arigato*	*degozarimas.*	
très	merci	j'ai je suis	

M. Goujon ait dépensé beaucoup d'ingéniosité dans ses recherches et n'ait pas craint d'inventer une technique, un vocabulaire particuliers et des moyens spéciaux de représentation graphique.

§

Sous le titre, **la Fin de l'Enigme**, M. Paul Diffloth s'est essayé à une mathématique de l'amour qu'il transforme rapidement en une géométrie dont les principales figures, cercle, ellipse, parabole, etc., schématisent curieusement les diverses classifications psychologiques de l'auteur. Il s'attache surtout à définir ces nombreuses variétés du sentiment amoureux que nous avions définies par le terme générique de « systématisations relatives de l'instinct sexuel » (1) et distingue ainsi trois grandes classes, suivant que la dominante est le cœur, l'esprit ou les sens. Dans chaque classe, sont étudiés divers types à même dominante générale, mais à caractères particuliers. Ainsi dans l'amour de tête, M. Diffloth différenciera l'amour vénal de l'amour-goût, l'amour-flirt, l'amitié amoureuse, l'amour-vanité. Des exemples, nombreux et choisis avec esprit, illustrent chaque catégorie, avec moins d'originalité toutefois que les représentations schématiques de l'auteur, dont voici un exemple :

> Pour tenter la représentation schématique des amours de cœur, nous évoquerons la sincérité de cet attachement, son envol régulier, rythmique, vers l'infini, suivant les voies divines de la passion partagée.
>
> La courbe s'éloigne lentement et tend vers l'infini « suivant une direction asymptotique » parfaitement déterminée puisque l'amour de cœur se voue tout entier au bonheur de l'être aimé et que, hors de sa possession, il n'est pas de bonheur. Ce cours normal et régulier, ce départ vers l'infini suivant des directions bien déterminées, définissent les courbes du genre *hyperbole* qui pourront ainsi représenter dans leurs variétés les amours de cœur.

§

Dans l'**Attention spontanée et volontaire**, M. Edouard Rœbrich ne se borne pas à compléter une revue très précise des plus récents travaux sur la question par une intelligente critique et l'exposé de vues personnelles, mais il se préoccupe encore et surtout d'en déduire des règles pratiques, applicables à l'éducation, aux beaux-arts, considérant que « l'attention est l'instrument par lequel l'individualité fruste devient une personnalité consciente et morale ». Tout au plus, pourrait-on lui reprocher de diminuer par trop la valeur des concomitants physiques de l'attention : c'est oublier le rôle considérable

(1) G. Danville, *La Psychologie de l'Amour*, 4e édition, Alcan, Paris, 1907. V. pp. 67 et suiv.

que joue, par exemple, la vie respiratoire dans le développement mental de l'enfant, développement que suffit à entraver la présence de végétations adénoïdes dans les conduits respiratoires.

§

Memento. — Dans la *Revue de Philosophie*, M. le Professeur Grasset, à propos de la *Fonction du Langage*, soutient contre M. Pierre-Marie la thèse de la localisation cérébrale du langage.

Au *Journal de Psychologie* (quatrième année, nº 3), M. Edme Tassy, parlant *De quelques propriétés du fait mental*, tente d'établir le fait mental « comme mécanisme fonctionnellement distinct et continuant la provocation sensorielle », le fait sentimental traduisant à la pensée la « réaction corporelle aux excitations quantitatives mondiales ». A signaler encore les comptes-rendus des séances de la Société de Psychologie, avec deux communications, l'une de M. Dumas sur les *Loups-garous*, l'autre de M. Séglas sur le *Rapport des idées de grandeur et de leur expression verbale* (symbolisme et fétichisme mégalomaniaques).

Le nº 24 des *Archives de Psychologie* contient un rapport de M. Ed. Claparède sur *le laboratoire de psychologie de Genève ;* de M. A. Mœder, un *Essai d'interprétation de quelques rêves,* d'après la théorie de Freud sur la structure des rêves, qui considère le rêve, non pas comme le produit d'une activité mentale désordonnée, mais comme la résultante du conflit de deux tendances opposées, l'une procédant d'un *désir*, parfois inconnu à l'état de veille et qui tend à se réaliser, l'autre d'une *censure* qui modifie ce désir, en déformant le rêve.

Bulletin de l'Institut général psychologique (7e année, nos 1-2). M. le Professeur Ch. Richet cherche *les Bases psychologiques de la Morale* dans la psychologie de la douleur, et préconise une morale obligatoire, mais sans sanction. M. Hachet Souplet recommande un procédé expérimental, fournissant, selon lui, un *critérium de l'Instinct*. De M. G Bohn : *Les Etats physiologiques des Actinies.*

GASTON DANVILLE.

PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES

Martineau : *Le Roman scientifique d'Emile Zola* (J.-B. Baillière).

Peu à peu les idoles de pacotille sont jetées à bas de leurs socles. Il faut rendre grâce à M. le Dr Martineau d'avoir contribué à détruire une des légendes qui s'étaient depuis quelques années le plus injustement constituées : la valeur scientifique de l'œuvre de Zola.

Poussé par un solide appétit de renommée, Zola comprit que pour réussir comme il le souhaitait dans la littérature où, sans préparation ni culture d'aucune sorte, il voulait entrer avec fracas et se maintenir avec gloire, il lui fallait une étiquette ronflante et une bannière qui se vît de loin : il annonça qu'il allait faire du « roman scientifique », et, s'alignant derrière la grande silhouette de Claude Bernard,

il promit de donner, en littérature, une suite à la célèbre *Introduction à la médecine expérimentale.*

Remarquez que tout d'abord le mot « science » prend sous sa plume un sens notablement restreint : il ne signifie plus que biologie ; que dis-je, il ne signifie plus que médecine. Voyons maintenant comment il trace lui-même les grandes lignes de sa méthode d'investigation médicale. On l'a trouvée exposée dans les manuscrits déposés par sa veuve à la Nationale.

Etudier dans une famille les questions de sang et de milieux. Suivre pas à pas le travail secret qui donne aux enfants d'un même père des passions et des caractères différents à la suite des croisements et des façons particulières de vivre, fouiller en un mot au vif du drame humain, dans les profondeurs de la vie où s'élaborent les grandes vertus et les grands crimes et y fouiller d'une façon méthodique, conduit par le fil des nouvelles découvertes physiologiques. Comprendre chaque roman ainsi : poser d'abord un cas humain (physiologique), mettre en présence deux, trois puissances ; puis mener les personnages au dénouement par la logique de leur être particulier, une puissance absorbant l'autre ou les autres. Avoir surtout la logique et la déduction. *Il est indifférent que le fait générateur soit reconnu comme absolument vrai ;* ce fait sera surtout une hypothèse scientifique, empruntée aux traités médicaux. Mais lorsque ce fait sera posé, lorsque je l'aurai accepté comme un axiome, en déduire mathématiquement tout le volume et être alors d'une absolue vérité.

Comme on le voit ce programme débute par du charabia, par une avalanche de grands mots qui n'ont aucune parenté avec le langage scientifique et se termine par une énormité, que nous avons, avec intention, soulignée.

Peu importe que le « fait générateur », c'est-à-dire l'idée maîtresse et conductrice du livre, soit ou non une erreur ; il suffit qu'elle soit empruntée à un traité médical, même à l'état de vague hypothèse : il suffit qu'elle sente la médecine pour qu'elle s'impose à ce bon public : l'auteur, par ces déductions et toute une sauce spéciale, se charge d'ailleurs d'en faire de la science, de l'« absolue vérité ».

Quoi qu'il en soit, il lui fallait tout de même, puisqu'il voulait faire de la science, savoir un peu ce que c'est : il fallait se documenter. Et Zola se mit à lire tout un groupe de livres, dont on a retrouvé l'indication et quelquefois le résumé dans ses notes manuscrites. « Quel magasin de bric à brac, s'écrie M. Martineau, où le meilleur coudoie le pire, mais où le pire domine et submerge l'ensemble. » En effet on y trouve : la *Physiologie des passions*, de Letourneau ; l'*Hérédité naturelle*, de Prosper Lucas ; l'*Identité de l'état du Rêve et de la folie*, de Moreau de Tours ; *Physiologie de l'homme à l'usage des gens du monde*, de Marchal ; *Structure et physiologie animales* (ouvrage rédigé conformément au programme de l'enseigne-

ment scientifique des lycées), de Ach. Comte ; *Physiologie élémentaire de l'homme*, de Brachet ; *Leçons de Physiologie expérimentale appliquée à la médecine*, de Claude Bernard ; *Résumé complet de la physiologie de l'homme*, de Laurencet ; *les Forçats considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel*, de Lauvergne ; les *Dégénérescences*, de Morel ; *le Sommeil au point de vue physiologique et psychologique*, de Lemoine ; *Nature et Virginité. Considérations physiologiques sur le célibat religieux*, par Dufieux ; *de la Puberté et de l'âge critique au point de vue physiologique, hygiénique et médical*, de Raciborski ; *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*, de Blondel ; *Considération physiologique sur le pouvoir de l'imagination maternelle*, de Demangeon ; *Etude sur les Tempéraments*, de Durand.

On a retrouvé, dans les notes de Zola, des résumés faits par lui des livres de Letourneau et de Lucas. M. Martineau reproduit le résumé qui concerne ce dernier, et rappelle en regard le texte de l'auteur. C'est pitoyable. Zola n'y cherche que les mots et les idées qui peuvent épater le bourgeois et ne comprend rien à l'ensemble. On conçoit que M. Massis, qui a consacré aux manuscrits de Zola un volume qui est loin de lui être hostile, ait été obligé d'avouer :

Ces notes sont prises avec un sérieux et une gravité de profane, sur un traité qui est manifestement sans valeur. Zola, d'ailleurs, le lut non en savant qui recherche des faits, les vérifie et les contrôle, mais en artiste un peu naïf qui veut être ou paraître savant. Il note tout sans critique et sans distinction, relisant çà et là une observation qui pouvait lui servir ; à dire vrai, il n'y entendait pas grand'chose, et n'était pas assez savant pour être sceptique.

Voilà pour l'ensemble. Chaque volume avait d'autre part son dossier spécial : des petits résumés de livres dans le genre de celui de Lucas, puis des bouts de phrases, secs, faisant allusion à des faits puisés dans des traités spéciaux, dont il faudra tâcher de tirer parti. Pour Germinal, Zola avait établi des fiches de maladie pour tous ses personnages : on les a retrouvées et on a vu aussi qu'il n'avait pas pu les employer toutes.

Enfin, en cours de route, selon les besoins, il s'informait auprès de personnalités compétentes. Il leur demandait des renseignements, voire des notes, et puis après il arrangeait tout cela à sa façon sans se plier le moins du monde aux exigences de sa documentation. Parmi ses notes on a trouvé celle-ci : « Il n'y avait pas de commissaire de surveillance à Barentin en 69. Il y en a un aujourd'hui. Voir si je dois tricher. Celui de Rouen pourrait venir et suffire. » Oui, voyons, si on trichait un peu, l'important est de faire un peu d'effet ; quand

un document gêne, il faut savoir s'asseoir dessus. C'est ce que Brunetière a fait remarquer en écrivant :

M. P. Alexis, dans le livre qu'en 1882 il consacra à Zola, annonçait : *il étudiera la vie militaire telle qu'elle est au risque de passer pour un mauvais patriote.* Cela veut dire que M. Zola, quoique ne l'ayant pas étudiée, n'a pas moins des idées sur la vie militaire, et que ses études ne réussiront pas à l'en faire changer.

Et tout cela pour arriver à quoi, sur ce fameux terrain de la Science ? à patauger dans l'hérédité à la suite de Prosper Lucas et à planter des arbres généalogiques. Et quelle hérédité ! Une hérédité de fantaisie où s'entrecroisent toutes les théories mal digérées, où toutes les grandes phrases et les idées baroques finissent par tourner autour de ce mot si triomphalement scientifique de « plasma germinatif »... Cette hérédité particulière permet à Zola de fabriquer des lois même les plus imprévues, comme celle de l'innéité ; elle lui permet même, bonne fille, de l'enfermer dans une seule famille, de faire naître d'elle, dans ce champ si restreint, toutes les tares qu'on peut imaginer. Il le dit dans ses notes :

Mon roman doit être simple. Une seule famille avec quelques membres... Tous les cas d'hérédité, soit sur les membres de cette famille, soit sur les personnages secondaires.

Enfin cette hérédité lui permet de construire le docteur Pascal, qui va être chargé, une fois la besogne terminée, de résumer tous les volumes dans le boniment final. Zola, qui se fait expliquer par des médecins amis certaines idées à l'ordre du jour ou se faisait renseigner sur tel livre qui allait paraître, se dépêchait de consigner ces renseignements et en fabriquait des tirades pour ce pauvre Pascal qui n'en peut mais. Instruit de ce que disait Brown-Sequard, et de ce que conseillait Chéron, il fait de Pascal l'inventeur de l'opothérapie et de la sérothérapie ; renseigné par Fleury sur l'artério-sclérose, il copie une page de précis pour faire mourir son héros d'angine de poitrine, dans une crise où le moribond trouve le moyen de faire de la mauvaise anatomie pathologique en parlant de la « couleur feuille morte » de son cœur. Il avait déjà pris la mort de Coupeau dans une leçon de Magnan. Ah ! ce bon docteur Pascal, que ne lui fait-on pas dire ! et tout cela pour aboutir au jugement de M. Ledrain, dont on ne peut contester la justesse :

C'est lui qui, dans la famille, est censé représenter la science et qui la représente aux yeux mêmes de Zola... Est-ce à la suite d'une étude aussi restreinte, avec aussi peu de faits à sa disposition qu'un cerveau bien organisé, — et M. Zola admire Pascal — peut s'aviser de formuler une loi biologique ? On est véritablement stupéfait quand on se trouve en face de

l'ignorance, je ne dis même pas scientifique, mais philosophique de M. Zola.

Et de la science en voulez-vous encore? On en a mis partout. M. Martineau dit excellemment : « Zola a beaucoup emprunté à la médecine. Il ne pouvait mettre en scène les douze cents personnages des Rougon-Macquart sans rencontrer parmi eux quelques malades. Et comme il était surtout porté à considérer le rôle physiologique des individus, et à trouver des tares à tout ce qu'il observait, il devait nécessairement décrire plus de tempéraments délabrés que de santés parfaites. Pour tout ce qui touche à la question médicale, il y a deux parts à faire dans son œuvre : ou il parle incidemment d'une maladie, d'un accident, d'une opération, et il n'insiste guère, il est vague, morfondu, incorrect, banal comme le pourrait être un romancier romanesque quelconque; ou il veut rapporter un accouchement, une amputation, et il s'est documenté trop hâtivement, d'où des lacunes et des inexactitudes, cependant avec abondance, et ce sont des tableaux chargés, trop massifs, non pas vus mais appris, et qui, au lieu de montrer exposent avec un indigeste étalage ». C'est de la déclamation. Et on la retrouve, cette déclamation faite d'exagérations et de déformations, dans la description de Nana morte de variole, de l'accès de goutte du père Chanteau, de la mort de Mme Chanteau, de la bizarre angine de Pauline, de la désarticulation de l'épaule en trente-cinq secondes où fourmillent les absurdités, de l'attaque de *delirium* de Coupeau, des trois grandes scènes d'accouchement copiées les unes sur les autres où Zola se complaît dans les tableaux des « maternités béantes » et où le médecin dit des bêtises, et des éclosions de pubertés, où l'auteur s'attarde dans un état qui n'a rien de commun avec l'impassibilité... Ajoutez à cela de la tuberculose, de l'hystérie, de l'inversion sexuelle, de l'exhibitionnisme. Vous voulez de la science, en voilà.

Et la moralité de tout cela? M. Martineau la tire en des termes exacts :

Zola était romantique, il l'était par son action littéraire, par sa vision spéciale du monde, par sa phrase rythmée et la coloration de son vocabulaire. Mais sous l'influence du moment il devint amoureux du fait observé et de la documentation employée dans les sciences naturelles, et il essaya d'adapter au roman les hypothèses scientifiques ambiantes. Mais le naturalisme ne fut jamais pour lui qu'une étiquette de circonstance et sans aucune importance pour l'œuvre, car le plus souvent il laisse de côté sa philosophie, et ses théories de l'hérédité. Aussi son étalage documentaire n'est guère pris en considération. Et même ses plus chauds partisans admettent que son idée de raconter, suivant un plan arrêté d'avance, l'histoire naturelle et sociale d'une famille, est proprement anti-scientifique et un peu can-

dide, que son illusion physiologique est d'une ridicule pédanterie et se visées boursouflées et grotesques...

Et la sincérité, et la vocation? Elles sont toutes deux dans cette réponse de Zola à Flaubert :

Eh! mon Dieu, je me moque comme vous de ce mot « naturalisme », et cependant je le répèterai, parce qu'il faut un baptême aux choses *pour que le public les croie neuves...*

Car Zola cherchait éperdument la route qui mène aux gros tirages... et songeait même peut-être au Panthéon.

ALBERT PRIEUR.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le Palais-Salon. Deuxième exposition annuelle. — *La Proposition de loi de M. Maurice Ajam* à la Chambre des Députés.

Le lundi 3 juin dernier, le Tout-Paris judiciaire s'était donné rendez-vous au Cercle de la librairie pour assister au vernissage du **Palais-Salon**. C'était la seconde exposition annuelle de cette société ; M. Dujardin-Beaumetz ne manqua point d'y venir, et, fidèle à l'habitude, y fit au nom de l'Etat son achat quotidien.

Je ne décrirai pas les 268 numéros qui étaient exposés et devant lesquels les plus aimables compliments furent échangés ; ce serait sortir du cadre de cette rubrique. Je noterai simplement que cette exposition n'était ni meilleure ni pire que les autres salons d'amateurs qui, chaque jour, se multiplient.

Plus que jamais chacun prétend briller dans un art étranger à sa profession ; cela ne peut nuire à qui que ce soit, mais il faut convenir que l'art ne profite en rien de cette multiplication des expositions d'amateurs.

Certes, ces expositions seraient fort intéressantes si les œuvres exposées portaient l'empreinte professionnelle ; si elles nous montraient comment l'exercice de la profession de magistrat, de médecin, d'avocat, de boursier, façonne les cerveaux, à quelle conception artistique cet exercice conduit, quelle vision spéciale des choses il finit par créer. Mais il suffit d'en avoir parcouru quelques-unes pour se convaincre qu'il n'en est pas ainsi, qu'un avocat fait de l'aquarelle comme un médecin, comme un pharmacien, comme un rentier, sans que sa façon de peindre ou de dessiner soit impressionnée par sa profession.

Ces salons d'amateurs n'ont donc aucune signification artistique et, en réalité, ne sont pas plus caractéristiques que s'ils émanaient d'un groupement opéré selon n'importe quelle règle, qu'une exposition organisée entre les habitants d'un même quartier, par exemple.

Il en serait autrement si l'on groupait les œuvres d'individu

yant certainement une mentalité spéciale ; si on ouvrait, je sup-
ose, « le Salon des assassins ». Ne serait-il pas piquant d'exposer
n face des œuvres des magistrats et avocats, les œuvres des crimi-
els, des prisonniers ?

Je crois que ces dernières ne manqueraient pas d'intérêt. Par le
hoix du sujet, par la façon de le traiter, le criminel nous livrerait
n peu de son âme ; et, pour le psychologue, l'étude de ces œuvres
erait d'un réel intérêt.

En tous cas, voilà un vernissage qui serait couru. Et le « Salon
es Satyres », ne croyez-vous pas qu'il aurait un succès énorme ?

§

A la Chambre des députés, vient d'être déposée une **proposition
le loi de M. Maurice Ajam**, dont voici le texte :

> Article 1. — A partir du 1er janvier 1908, toutes les éditions nouvelles
> 'auteurs tombés dans le domaine public par application de la loi du 14
> uillet 1866 seront frappées d'un droit de dix pour cent au profit du Trésor
> ublic.
>
> Article 2. — Le paiement de ce droit, qui sera proportionnel à la valeur
> e l'ouvrage broché, sera effectué par l'apposition d'un timbre mobile pla-
> é sur la couverture de chaque volume mis en vente.
>
> Art. 3. — Ce droit sera applicable aux traductions d'auteurs étrangers,
> moins de conventions diplomatiques contraires.
>
> Art. 4. — Toute contravention aux dispositions des précédents articles
> era punie des peines prévues par les lois fiscales concernant le timbre.

Comme il est facile de s'en rendre compte, cette loi est exclusive-
ent une loi fiscale, et non pas, comme on essaye de le prétendre,
ne loi protégeant la propriété littéraire.

Certains écrivains cependant s'y rallient, alors qu'il semblerait que
ous auraient dû l'accueillir par la réponse simple et énergique que
t Laurent Tailhade : « Je ne trouve pas de formule assez concluante
pour exprimer à quel point je me contrefiche de M. Maurice Ajam,
de son projet et des conséquences qu'il peut avoir. »

Il paraît, il est vrai, que cette proposition a été inspirée par certains
ommerçants de lettres redoutant la concurrence des morts.

L'approche du jour où les œuvres d'un romancier populaire tom-
eront dans le domaine public effraie quelques professionnels du
uilleton, et ils ont imaginé ce protectionnisme littéraire.

Quel sera le sort de cette proposition ? Elle a les plus grandes
hances d'aboutir, puisqu'elle n'est qu'une invitation à lever des
npôts nouveaux et que les Gouvernements déclinent rarement de
lles invitations.

A ce propos le principe de la loi de 1866 a été remis en discussion,
certains auteurs, consultés, s'indignent que la propriété littéraire

ne soit pas régie par le droit commun; ils ne comprennent pas pour quoi les héritiers d'un auteur ne recueillent pas un droit complet e perpétuel. On pourrait leur répondre que, malgré qu'ils n'en convien nent pas, il y a un domaine public littéraire où les écrivains ne s font pas faute d'aller puiser, et leur répéter après Pascal : « Certain « auteurs, en parlant de leurs ouvrages, disent *mon* livre, *mon* com « mentaire, *mon* histoire ; ils feraient mieux de dire : *notre* livre « *notre* commentaire, *notre* histoire, vu que, d'ordinaire, il y a plu « en cela du bien d'autrui que du leur ».

Mais, sans entrer dans ces discussions théoriques, il suffit de signa ler certaines considérations pratiques qui ont décidé le législateur d 1866, et qui subsistent toujours.

Pourquoi, disent les partisans du droit commun, la propriété d l'auteur sur son œuvre ne passerait-elle pas entièrement et pour tou jours entre les mains de ses héritiers ? Pourquoi ceux-ci sont-il moins favorisés que les héritiers d'un commerçant, d'un propriétaire

La réponse est simple. Celui qui hérite d'une maison de com merce, d'un immeuble, a le droit d'en disposer comme bon lui sem ble, de les conserver, de les vendre, de les transformer, de le détruire. Est-il à souhaiter que les héritiers d'un auteur acquièren un tel droit sur ses œuvres, et qu'un arrière-petit-neveu puisse corri ger ou définitivement supprimer un chef-d'œuvre pour satisfaire u caprice ou une opinion ?

En outre, si les œuvres ne tombaient pas dans le domaine publi au bout d'un certain nombre d'années, il arriverait un jour où, pa suite de la multitude des héritiers auxquels elles appartiendraien indivisément, on ne pourrait réunir toutes les autorisations néces saires pour les rééditions. En 1810, Napoléon signalait déjà c danger :

Une propriété littéraire se trouvant, par le cours des successions, divi sée en une multitude d'individus, finirait, en quelque sorte, par ne plu appartenir à personne. Car comment un grand nombre de propriétaire souvent éloignés les uns des autres et qui après quelques générations s connaissent à peine, pourront-ils s'entendre pour réimprimer l'ouvrage d leur auteur commun ? Cependant s'ils n'y parviennent pas et qu'eux seu aient le droit de le publier, les meilleurs livres disparaîtront insensibleme de la circulation.

Cette considération fut soulignée en 1866. L'exposé des motifs d la loi contenait les observations suivantes :

En 1990, pour un auteur ou cessionnaire mort à soixante ans en 187c laissant un fils de trente ans et une fille de vingt ans, nous sommes à l sixième génération, composée de soixante-quatre têtes ; à la douzièm dans trois cents ans, avec quatre mille quatre-vingt-seize ! toujours en n comptant que deux enfants par génération ; et si la ligne directe es

éteinte, chose fréquente, nous tombons dans la série inextinguible des collatéraux jusqu'au douzième degré.

Trois cents ans, car on réimprime encore Rabelais, Brantôme, Montaigne, Charron, Montluc, Amyot, Marot ; car on a réhabilité les victimes de Boileau et réédité Ronsard. On a fait reparaître Commines, qui a près de quatre siècles, Froissart, qui en a près de cinq, Joinville qui en a près de six, Villehardouin, qui en a près de sept.

Comment l'éditeur trouvera-t-il, dans ces temps modernes de dispersion des familles, tous ces héritiers d'auteurs ou de cessionnaires, et les rassemblera-t-il dans une volonté commune ? Qui suppléera à la volonté des inconnus, des refusants ? Que d'actes, que de jugements il faudra pour reconnaître, pour justifier non seulement de descendants ou collatéraux, mais d'héritiers ? Des jugements arbitreront-ils entre les copropriétaires dissidents ? Mais pour réunir à la barre cette Babel, pour trouver, ou représenter, ou suppléer les absents, quelles procédures, quelles lenteurs, quels frais !

On mettra, dit-on, la propriété dans un lot, ou on la licitera. On sait qu'un champ aura dans deux cents ans une valeur en rapport avec celle des autres champs ; mais comment évaluer ce que vaudra dans deux cents ans une propriété littéraire ? Aucun des cohéritiers ne voudra d'un tel lot, à moins qu'on ne le lui cède pour rien, ou presque rien, ou, à la barre de la licitation, ce droit sera acheté à vil prix par quelques spéculateurs et sortira de la famille que nous voulons protéger.

Ce sont là des questions très délicates et que beaucoup trop de personnes se mêlent de solutionner sans avoir pris la peine de les étudier.

Dans le dernier numéro du *Mercure de France*, M. Remy de Gourmont, avec son grand talent, a exprimé l'indignation que lui inspirait cette proposition de loi Ajam. Tous ceux qui aiment les lettres et les respectent partagent son sentiment.

La série des griefs qu'on peut adresser à cette proposition est inépuisable. Cette manière de frapper les morts d'une taxe prohibitive, comme on protège les produits locaux en frappant d'un droit d'entrée les produits étrangers, est odieuse et injuste. Elle est injuste, car tandis que l'œuvre du mort subira cette taxe de 10 o/o (qui n'est qu'une taxe de début), tel mauvais écrivain aura le droit d'offrir aux prix les plus bas ses œuvres exemptes de cet impôt.

Et puis, l'inquiétude de tant de gens à la pensée que, 50 ans après leur mort, leur œuvre tombera dans le domaine public est vraiment réjouissante. Mais ne tombe pas dans le domaine public qui veut. C'est presque la gloire ! Et, sur cent écrivains, il n'en est peut-être pas deux dont le nom et les œuvres franchissent cette étape de 50 années qui commence le jour de la mort.

Donc que beaucoup, et principalement ceux qui mènent le plus de bruit, se rassurent ; leurs héritiers ne perdront rien quand cinquante ans se seront écoulés après leurs décès.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue : Fragments d'un journal intime de Philarète Chasles. — *La Revue bleue* : M. G. Cahen, sur le Recrutement des Infirmières. — *La Revue de Paris* : un sonnet de M. Henri de Régnier. — *La Grande Revue* : M. Bourdelle écrit au lieu de sculpter. — Memento.

M. Millanvoy donne à **la Revue** (15 juin) des fragments inédits d'un « journal intime » que tenait Philarète Chasles. Cet homme manqua de sérénité, mais il eut de l'ardeur et du style, pour confier à ce journal ses motifs de mécontentement.

L'encre pulvérisée que jette sa plume d'oie griffant le papier éclabousse, au hasard, des contemporains dont le nom a gardé quelque signification pour nous. « L'Homère des cuisinières », c'est Paul de Kock ; en vérité, le trait est juste.

S'il note une visite « en vue d'un fauteuil à l'Académie », faite à M. de Rémusat en janvier 1858, Philarète Chasles écrit : « J'ai été humble, j'ai été doux, j'ai été plein d'affabilité, de bonne grâce, de mépris caché, de suavité confite en modestie », et le philosophe qui l'obligeait à cette contenance, il le qualifie de « vieux jeune valet de paroles ». Battu par Emile Augier, dans ce tournoi pour l'immortalité *anthume*, il attribue le succès du concurrent à sa parenté avec Pigault-Lebrun, à ce qu'il est riche et a « commis quelques médiocres drames ». Il consigne sur son carnet, la même année : « L'admiration pour Orsini est universelle », et, à un mois de là : « C'est un temps non immoral,mais sans morale, un temps indifférent sans passion, sans élasticité,un temps de produit brut ». La dernière expression est curieuse et forte. Ce qui suit est un morceau bien venu :

12 mars 1858. — Je viens d'entrer avec mon ami, qui veut acheter une maison de campagne, dans une douzaine de familles qui habitent les environs de Paris, c'est-à-dire dans une douzaine d'intérieurs suburbains. Quel spectacle ! quels ignobles et ridicules atomes ! quel dénuement, quelle prétention ! quelle misère ! Est-ce ainsi que sont peuplés les environs de la grande ville ? Un pauvre diable à peine enveloppé d'une souquenille, sortant d'un bouge malsain, sans feu comme sans mobilier, vous parle de son cabinet de travail et de la grande artiste sa femme, dont les horribles peintures couvrent les murailles, mais qui vend sa campagne parce que les grands artistes ont besoin de Paris. Là, une villageoise, épousée par un Américain du Sud, vient de tomber sous le pistolet d'un précepteur de village amoureux selon les enseignements de Saint-Preux, et la maison, bâtie par l'Américain, restant déserte, est en vente. Plus loin, de stupides commerçants,qui ont essayé les délices de la villégiature et qui ne peuvent en supporter l'ennui, vendent à bas prix une habitation charmante. Ailleurs, un architecte a placé au front d'un vieil édifice bourgeois un petit fronton italo-grec. Prétention ! misère !

Il trouve, ailleurs, cette locution précise : « le sens pécuniaire a

tué le sens moral » et il dit, à propos des mondaines de l'époque : « Sous ces crinolines infinies, il y a des aventures infinies. » C'est une autre formule de l' « éternel féminin » gœthien, et Philarète Chasles l'accompagne d'un : « Balzac avait raison », qui en fortifie l'accent.

Ceci est plein de verve :

Le grand monde élégant, tel que je le revois est profondément, incurablement byzantin. Bâiller, jouir, douter, briller, dîner, gagner, amasser, dépasser, spéculer, babiller, s'habiller, dénigrer, raconter, divaguer, se parer, s'assembler, voilà tout pour la plus petite tendance au grand. Comme le bourgeois singe cette vie molle et nulle, le petit marchand aspire à singer le bourgeois, et le petit ouvrier aspire à imiter le petit marchand. La réforme est donc impossible. Les classes pauvres montent vers les vices des classes aisées qui, elles-mêmes, suivent la ligne ascendante vers les vanités et les mollesses des classes riches. Et, après tout, les moins occupés étant les moins enfiévrés d'envie, d'intérêt, de haine, de spéculation vénale, sont encore les moins entachés. Les oisifs valent mieux que les haineux. Les haineux envieux sont pires, les plus exécrables sont les haineux, envieux, rapaces, rusés et violents.

Dès 1859, à propos des brillants débuts de Prévost-Paradol, Philarète Chasles en prévoit bien l'avenir : « Il fera son chemin et le pouvoir n'oubliera rien pour le gagner ».

§

M. Octave Mirbeau a commencé récemment une violente et utile campagne sur la manière dont les chefs de service des Hôpitaux entendent leur devoir. Ce n'est pas, il paraît, de la façon qui servirait le mieux les malades. M. Georges Cahen, dans **la Revue bleue** (22 juin), traite du *Recrutement des Infirmières*, et ce n'est point encourageant. L'Assistance Publique accueille toutes les postulantes !

C'est à la Salpêtrière, pour les femmes, à Saint-Antoine, pour les hommes, que s'opère exclusivement l'enrôlement des agents. Tous les matins, on s'y peut présenter ; les seules conditions requises sont de savoir lire, écrire et compter, d'être bien portant, de n'avoir point subi de condamnation judiciaire. Combien de Parisiens ou Parisiennes de vingt ans trouverait-on, qui ne les rempliraient pas exactement !

Dès le jour même de leur admission, on utilise les services de ces candidats. Ils balayent les salles, nettoient la vaisselle, transportent le linge, dans l'établissement même où fonctionne l'agence de recrutement. On leur donne en échange le vivre et le coucher.

Au bout d'un mois de ce régime, un médecin les examine : si leur santé n'a pas été altérée par la fatigue d'une telle besogne, on les déclare aptes à faire des garçons ou filles de service. C'est alors qu'ils sont dirigés sur les différents hôpitaux parisiens, au fur et à mesure des vacances ; six mois après, ces stagiaires peuvent être titularisés.

Au bout d'un an, ils sont promus infirmiers. Une ancienne couturière, modiste ou plumassière, qui aura, douze mois durant, récuré des pots et lavé des parquets, devient dès lors la gardienne de quatre ou cinq malades qu'elle a mission d'observer, surveiller, panser, soigner et parfois consoler. Le sort de quatre ou cinq existences va dépendre de l'intelligence, de la minutie de ses soins. Et voilà cependant comment l'Administration s'assure de son aptitude et de ses capacités!

Et c'est ainsi, grâce à ce recrutement de hasard, à ce racolage d'aventure, — dont on ne saurait d'ailleurs rendre responsable l'administration actuelle, car elle est le résultat presque nécessaire d'une organisation vicieuse, — que dans nos hôpitaux, à côté de femmes d'élite, actives, intelligentes, habiles, nous rencontrons des filles d'auberge ou de brasserie, des cuisinières sans place, des paysannes sans éducation, des ouvrières sans mœurs. A côté de panseurs ou de garçons de laboratoire experts et dévoués, — des colporteurs désœuvrés, des manœuvres maladroits et brutaux, enclins à l'intempérance et à la vénalité!

§

La Revue de Paris (15 juin) publie dix-neuf sonnets de M. Henri de Régnier, qui ajoutent à la gloire de ce grand poète. Pour la plupart, l'Orient les a inspirés et ils en ont les couleurs somptueuses. La science du vers y est absolue, l'art de ménager des contacts imprévus entre les mots simples atteint à cette perfection qui réalise l'harmonie difficile de l'image et de l'idée :

AU CHAMP DES MORTS.

Ils ne sont de mon sang non plus que de ma race
Ceux qui dorment ici, dans le sol musulman,
Et nous n'avons vécu dans le temps et l'espace
Ni les mêmes espoirs ni le même tourment...

A Scutari la sainte, où pousse l'herbe grasse,
Sous les sombres cyprès d'Eyoub cher au croyant,
Ne reposera pas, en leur paix où je passe,
Mon sommeil étranger sous la stèle à turban.

Mais en ce jour où j'ai rêvé parmi leurs tombes
En regardant au loin bleuir la Corne-d'Or,
Là, je me suis senti fraternel à tes morts,

Stamboul, ayant comme eux vu voler tes colombes,
Aimé ton ciel, tes eaux, tes arbres, et, comme eux,
Le visage voilé de femmes aux beaux yeux!

§

Musicien, peintre, sculpteur, c'est à qui niera la compétence de l'écrivain traitant de musique, de peinture ou de sculpture, et, haussant les épaules, il dira : « C'est de la littérature ! » **La Grande Revue** (10 juin) a chargé M. Emile-Antoine Bourdelle, le sculpteur, de rendre compte des envois de ses confrères au salon des

Artistes Français. Or, M. E.-A. Bourdelle écrit dans la meilleure intention du monde :

Pour les œuvres d'art ancestrales, dans les musées du monde, cela se passe comme dans le ciel lentement augmenté d'astres tout au long des nuits entassées.

Longuement, inlassablement des astres différents viennent à nous du fond des ombres. Les astronomes désignent et sacrent les plus beaux, mais, toujours, le temps en apporte d'autres, plus troublants, plus mystérieux, venant d'on ne sait quelles sources formidables, poussés par on ne sait quel souffle éternel.

De même que le ciel sans fin augmente ses mondes, l'art inlassable amoncelle des dieux, des héros et des monstres qui remontent tout éblouis des profondeurs du sol.

Nous voyons cette continuité d'apparitions en prenant seulement le musée du Louvre.

Les Tanagras régnèrent, puis il y eut la Samothrace, puis se dressa la grande Vénus, puis vint tout près le portique archaïque, puis le sphinx et le trésor de Delphes, et puis ce fut la trilogie énorme, touffue et invincible : les Hindous, les Assyriens, l'Egypte.

Du creux des mers, du silence des tombes, de la stérilité des cendres, des racines des temples, des abîmes des sables, montent divins des peuples géants de bronze, de marbre et de granit.

Les hommes classent, le temps sourit, c'est qu'il découvre de nouveaux chefs-d'œuvre, il faudra refaire tous ces classements hâtifs.

Averti de cela et ne voulant pas faire un travail inutile, n'ayant voulu écrire à propos de la sculpture au Salon des Artistes français, qu'à condition de ne classer aucun camarade, je m'en tiens donc à parler des grandes lois de notre art de sculpteurs.

Ouf ! M. Bourdelle a dû se donner beaucoup de mal pour creuser ces phrases sonores. A quoi bon ? sinon à prouver qu'on n'écrit pas avec un ébauchoir.

§

Memento.— *La Revue du Mois* (10 juin).— M. E. Bouty : *Tolérance et Science.* — M. E. Tarbouriech : *La Nature du droit d'Auteur.*

Les Lettres (15 juin). — M. G. Trarieux : *acte inédit de « l'Otage ».* — D'admirables stances de Mme H. Picard : *Pessimisme.* — Pierre Fons : *Une esthétique de la philosophie naturaliste.* — Il y a, d'un anonyme, une très comique et littéraire parodie des drames de M. Maeterlinck : *Idrofile et Filigrane.*

La Revue bleue (15 et 22 juin). — M. Théodore Reinach : *La Grèce retrouvée par les Grecs.* — La suite des *Nouveaux cahiers de jeunesse* de Renan.

Le Correspondant (10 juin).— Un *Huysmans*, par M. H. Bremond.

La Nouvelle Revue (15 juin).— M. E. Tissot : *Les Jeux des animaux.*

La Revue hebdomadaire (15 juin). — M. Ch. Dupuy : *L'Alcoolisme au point de vue social.*

Le Censeur (15 juin) publie les réponses à une enquête provoquée par un projet de loi de M. Ajam, député, sur *la Propriété littéraire*.—(29 juin). Un article de M. G. Jean-Aubry sur *Vincent d'Indy*.

La Phalange (15 juin).— M. E. La Jeunesse y propose d'élever *Un monument Oscar Wilde à Paris*. M. Han Ryner y publie des fragments du *cinquième Evangile* qu'il prépare. MM. E. Sicard et C. Lahovary-Soutzo y font insérer des poèmes.

Revue Catholique et Royaliste (20 juin). — C'est une revue qu'on peut lire sans fatigue cérébrale. Elle est beaucoup plus réjouissante que son titre dogmatique ne permettrait de le supposer. Le lieutenant M··· et M. René de Garagnol émettent des observations délicates qui, sur l'*Anarchie militaire*, qui, sur *la Part du travail au Rendement du Capital*. M. Jacques Massiges écrit en vers. Il y a dans ce numéro la suite d'*Une relation d'un voyage au Maroc, en 1825*, par le V[te] de Pontbriand, d'un intérêt supérieur.

La Revue de Paris (15 juin). — *Musiques étrangères* par M. L. Laloy. — *L'Education nouvelle en Chine*, de M. Noël Péri.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Racan (*Le Temps*, 1er juillet). — Concours littéraires (*La Dépêche*, 30 juin) — Flaubert et Victor Hugo (*Le Gaulois*, 1er juillet).

La Touraine vient, paraît-il, de fêter Racan. Je ne sais pas trop en quoi consistèrent ces fêtes, mais je pense que cela fut charmant et reposant. Racan n'inspira jamais de passions, ni comme homme, ni comme poète. C'était un bonhomme un peu falot, bonhomme et falot dès la vingtième année. Il ne savait ni se présenter, ni parler (1); il n'était pas, semble-t-il, très intelligent, avec son air de paysan narquois, ce qui ne l'empêchait pas de faire d'agréables vers. Ceux pour qui la littérature française n'a de valeur que comme enseignement moral vantent beaucoup Racan. Il est en effet d'une moralité innocente, et l'on ne connaît guère de lui que deux poèmes un peu salés, ce qui est modeste au regard du priapique Maynard, son frère en Malherbe. L'auteur des « En marge » du **Temps** disait de lui l'autre jour :

> Le château, l'existence et le lyrisme d'Honorat du Bueil, marquis de Racan, sont situés à flanc de coteau. Quel bon compagnon devait être ce gentilhomme campagnard, un peu vain, un peu balourd, mais si inoffensif et d'une si attendrissante douceur ! Il semble bien que ses contemporains se soient plus d'une fois égayés à ses dépens. Les discoureurs des ruelles se moquaient de ses gaucheries de provincial et de son parler villageois. Les dames le traitaient sans complaisance. Ayant été page à la cour de Henri IV il avait pu apprendre la galanterie à bonne école. Son tempérament

(1) Voir dans Tallemant des Réaux (*Collection des plus belles pagas*, anecdote des Trois Racan, dont Boisrobert fit sa comédie des *Trois Orante*) (1653).

de rural bien portant le rendait accessible aux tentations. La lecture de l'*Astrée* le convertit à l'amour précieux. Il aima d'abord d'une tendresse toute pastorale sa cousine, la comtesse de Moret. C'était presque un fonctionnaire retraité que cette dame : elle jouissait d'une pension, en qualité d'ancienne amie du roi défunt. Cloris, comme l'appelait Racan, fut frappée d'une injuste disgrâce de la nature : elle faillit devenir aveugle. « Mais, dit Tallemant, elle fut si bien soignée par un médecin célèbre, qui estoit fort son amy, qu'elle recouvra la vue d'un œil et se remit à faire l'amour tout de nouveau. » Cloris resta reine au royaume des borgnes. Racan chanta son œil unique :

Son œil divin, dont j'adore la flamme,
En tous endroits éclaire dans mon âme,
Comme aux plus chauds climats éclaire le soleil.
Et si l'injuste sort, aux beautés trop sévère,
A fait mourir son frère,
C'est que le ciel voulut qu'il n'eût point de pareil.

Et tout cela pour que Cloris allât porter à un autre marquis, qui s'exprimait en langue vulgaire, son cœur, sa personne et sa pension !

Racan ne fut pas mieux traité par Mme de Termes, dont il avait pourtant changé le nom périssable de Catherine en l'anagramme héroïque d'Arthénice (1). Il composa, pour l'attendrir, une pastorale de trois mille vers dans la manière du Tasse et de Guarini. Des deux yeux de cette seconde inhumaine, le pauvre marquis bucolique n'obtint pas un regard. Il espéra longtemps, avec la constance d'un berger de M. d'Urfé. Au bout de dix années d'amour courtois, il épousa, devant un curé de village, une jeune fille de Touraine qui ne jouait pas du théorbe. Après vingt ans de service militaire, il prit sa retraite avec le grade de lieutenant. Guéri des Arthénices et de la gloire guerrière, il alla faire, au pays natal, de l'agriculture et de la poésie.

§

De M. Remy de Gourmont, dans **la Dépêche**, à propos des *Concours littéraires :*

Les prix académiques sont devenus si nombreux que la matière commence à leur manquer. En ce moment, dit-on, la Société des gens de lettres cherche un poète. Si elle en trouvait un, elle lui remettrait le prix des poètes fondé par M. Sully-Prudhomme. Mais elle n'en trouve pas, et elle s'afflige. Il est vrai que le prix Sully-Prud'homme est difficile à décerner. C'est la pantoufle de Cendrillon. Il faut d'abord que le poète soit complètement inédit, du moins qu'il n'ait jamais fait imprimer de volume. Il faut ensuite que ce poète vierge fasse ses vers selon la mode de 1865, année où débuta Sully-Prudhomme, année où *le Vase brisé* le rendit célèbre. Ce n'est pas un poète, seulement, que réclame le concours Sully-Prudhomme. C'est un poète qui serait en même temps une rosière, qui aurait soigneusement préservé sa vertu, qui aurait fermé l'oreille aux propos dangereux, qui aurait

(1) Malherbe et Racan trouvèrent ce nom tous deux, en devisant. Malherbe le destinait à Mme de Rambouillet, à laquelle il est demeuré attaché, quoique Malherbe lui-même l'ait célébrée sous le nom de Rodanthe.

détourné les yeux des mauvaises lectures. Ce pudique jeune homme doit ignorer les trente-cinq dernières années de la poésie française. Malheur à lui, s'il a lu les pernicieux conseils donnés par Verlaine en son *Art poétique*, s'il aime les tendres et ironiques chansons de Jules Laforgue, qui fit les premiers vers libres modernes, s'il goûte le génie farouche de M. Vielé-Griffin, maître des rythmes impairs, ou les impétueuses musiques de M. Verhaeren, gloire de toutes les Flandres, ou encore les singulières cantilènes dont M. Moréas, alors indompté, amusait notre jeunesse! La rosière qu'il faut à l'auteur des *Vaines tendresses* doit couler dans le moule parnasso-lamartinien des sentiments honorables et modérés, vanter en vers fluides l'amour pur, le rêve étoilé, la justice et les bonnes mœurs ; mais on lui passerait encore plutôt un accroc aux bonnes mœurs qu'aux bonnes rimes, et à la justice éternelle qu'à l'antique justesse prosodique. Or, comme Verlaine, la poésie du jour se moque de la rime, ce bijou d'un sou ; on ne croit plus qu'il soit nécessaire de ponctuer ses émotions d'un coup de tam-tam final et régulier. On peut, depuis quelque temps, chanter ses *amours* sans que, douze syllabes plus loin, apparaisse l'inévitable *toujours ;* le mot *femme* n'appelle plus invinciblement l'*âme* ou la *flamme ;* le coquelicot *rouge* n'exige plus l'imbécile cheville *qui bouge*, et les *arbres* et les *marbres* ne sont plus les frères siamois d'une poésie mécanique tournant sur elle-même comme un danseur monté sur pivot. Enfin, la versification française, pour tout dire, est en état d'anarchie, et cela chagrine fort M. Sully-Prudhomme, ami des principes. Aussi, cet homme de bien consacre-t-il tous les ans un billet de mille francs au sauvetage de notre poésie nationale. Mais le courant anarchique est si fort que les jeunes poètes préfèrent à cet or despotique leur liberté : et le prix Sully-Prudhomme est en grand péril. Mais un concours trouve toujours son homme. Espérons encore.

Il ne faut pas douter, en effet, que le prix Sully-Prudhomme ne confère au poète lauréat une gloire immortelle. Il en est de même du prix de poésie sur sujet imposé que décerne chaque année l'Académie française. Tout le monde connaît les noms des élus et relit sans cesse ces œuvres laurées. Il y a là une institution bien utile et bien féconde.

§

Clovis Hugues, dit **le Gaulois**, racontait cette anecdote :

Une fois, Flaubert dînait chez Hugo. C'était peu de temps après la publication de *Salammbô*, et le romancier se défendait contre quelques reproches d'inexactitude archéologique. Soudain, Victor-Hugo s'écria :

— Je *vois* Carthage.

Et il parla. En cherchant à peine, parfois, une expression, avec des phrases d'un rythme superbe, des mots puissants et précis, il évoqua, devant ses convives ravis et stupéfaits, la vision de Carthage, improvisant ainsi une page qui eût mérité de prendre place parmi ses pages les plus magnifiques.

Tous étaient muets de plaisir et d'étonnement. Alors Flaubert, de sa voix tonnante, clama :

— C'est trop fort ! Vous vous « éreintez » pendant dix ans, vous amassez des documents, cherchez des images, polissez des phrases, afin de ressusciter le passé d'une ville morte ; et dix minutes suffisent à ce monsieur, pour réussir, sans fatigue, en se jouant, à donner — mieux que vous en cinq cents pages — l'illusion de la vie à ce qui n'est plus !...

Il se leva, il pencha sa haute taille au-dessus de la table, il brandit son poing de barbare normand vers Victor Hugo :

— Tenez, s'écria-t-il, vous êtes un homme à tuer !

Et il laissa retomber son poing sur la table, qui retentit, tandis que Hugo était secoué par un rire cyclopéen.

Toujours enthousiaste, mais toujours malin, Clovis Hugues, après m'avoir conté cette scène, ajoutait :

— D'ailleurs, entre nous, il est très possible que, le matin même, le père Hugo eût préparé sa petite vision de Carthage... Il en était bien capable... Mais, quand même, c'était vraiment beau.

Tout de même, cette « petite vision » carthaginoise, cela ne devait pas précisément démolir *Salammbô* et Flaubert était bien naïf de s'émouvoir pour dix minutes de déclamation.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *La Rivale*, pièce en quatre actes, de MM. Henry Kistemaeckers et Eugène Delard (12 juin). — Théâtre Réjane : *Raffles*, pièce en quatre actes, de MM. Hornung et Presbey (15 juin). — Œuvre : *Une Aventure de Frédérick Lemaître*, pièce en deux actes, de M. Serge Basset (7 juin).

MM. Henri Kistemaeckers et Eugène Delard viennent de nous donner une pièce qui n'est pas sans intérêt. A vrai dire, l'idée première de **la Rivale** n'est pas d'une excessive originalité ; elle a des analogies incontestables avec celle de plusieurs pièces contemporaines, mais MM. Kistemaeckers et Delard ont mis à la renouveler un soin suffisant pour qu'on puisse entendre leur œuvre sans crier à la banalité.

MM. Kistemaeckers et Delard ont eu le mérite de développer sans faiblesse les pensées qui leur semblent justes. Ils n'ont pas reculé devant les conséquences des prémisses qu'ils posaient. Que d'auteurs illustres n'ont jamais osé agir de la sorte ! Louons de leur audace les auteurs de *la Rivale*. Louons-les encore d'imaginer des scènes fortes, et de les conduire avec sûreté.

Mais pourquoi font-ils parler à leurs personnages un si fâcheux langage ? Ils prennent à tâche, dirait-on, d'éviter les mots justes et les tours naturels. Et de là vient à leur pièce un artificiel éclat qui d'abord indispose contre elle. L'apprêt du discours fait croire à la fausseté des sentiments. Le style de MM. Kistemaeckers et Delard a pu rendre injustes envers eux bon nombre de spectateurs.

Mlle Berthe Cerny et M. Grand tiennent fort bien les principaux rôles de *la Rivale.*

On se divertit fort à entendre et à voir **Raffles**, comédie anglaise de MM. Hornung et Presbey. Raffles est un charmant cambrioleur, et ses aventures, que l'on nous conte avec la plus agréable prestesse, ont de quoi dérider les plus moroses. Raffles est persécuté par un policier fameux, Curtis Bedford, — qui a dû rencontrer quelque part le très illustre Sherlock Holmes. Raffles obtient l'admiration de Bedford, il eût obtenu celle de Sherlock Holmes; il a obtenu, en Angleterre, celle de foules considérables, et il obtiendra, ici, celle d'innombrables spectateurs.

M. André Brûlé joue avec beaucoup d'esprit le rôle de Raffles, et que de louanges méritent aussi Mme Suzanne Avril, Mlle Dermoz, Mlle Andrée Barelly, M. Signoret, M. Noizeux.

M. Séverin-Mars a eu l'audace de jouer un drame dont le héros est Frédérick Lemaître. Nous ne l'en blâmerons point, car il a accompli tout à son honneur la tâche ardue qu'il avait assumée. M. Séverin-Mars nous a évoqué, tel à peu près que nous nous l'imaginons, le jeu du grand acteur qui fut Ruy Blas et Robert Macaire, et grâce à qui furent, un instant, glorieux tant de drames et de mélodrames.

La pièce de M. Serge Basset, **Une Aventure de Frédérick Lemaître**, est adroite. Elle met fort en valeur le comédien qui en interprète le rôle principal.

M. Séverin-Mars a été bien secondé par Mmes Angelet et Braniano, et par MM. Andréyor et Bussières.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : deux nouveaux Chardins ; la *Moisson* de Daubigny ; meubles historiques ; sculptures et peintures japonaises. — L'Exposition de la Porcelaine française au Musée Galliera. — L'exposition Delaherche et les collections de la princesse Ténichév au Musée des Arts décoratifs. — L'exposition des fouilles d'Antinoé au Musée Guimet. — Au Musée du Caire. — Au Musée national de Rome. — Memento.

Une rare bonne fortune vient d'enrichir notre **Louvre**, grâce à la clairvoyance et à l'énergie du conservateur des peintures et du Conseil des Musées, de deux des plus admirables chefs-d'œuvre de Chardin, qui comptent parmi les plus belles pièces de l'exposition Chardin-Fragonard ouverte en ce moment à la galerie Georges Petit, si même elles n'en sont les plus remarquables. Ce sont les portraits en pendant des deux fils du banquier et joaillier Godefroy, collectionneur sous Louis XV, qui semble avoir été le protecteur de Chardin à ses

débuts : le plus âgé assis devant un pupitre où est un recueil de musique et prêt à jouer du violon ; le plus jeune délaissant livres et devoirs pour s'amuser à faire tourner une toupie. Ce dernier tableau, exposé seul au Salon de 1738, fut vite popularisé par une gravure de Lépicié ; mais l'autre œuvre n'est pas inférieure en naturel, en délicatesse. L'*Enfant au toton*, écrivait M. Maurice Tourneux lors de l'Exposition des Portraits de femmes et d'enfants à l'Ecole des Beaux-Arts en 1897, où l'on vit pour la première fois côte à côte ces deux chefs-d'œuvre, « est une merveille de laquelle on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de la gentille mimique de l'unique personnage, ou de la perfection des accessoires, ou de la tonalité fluide et dorée qui les enveloppe. Le joueur de violon est également de qualité rare, et si Decamps l'avait pu voir, il se serait dépité une fois de plus devant ces « blancs » de Chardin qu'il disait n'avoir jamais pu trouver sur sa propre palette (1) ». Ces deux admirables pendants parviennent en ligne directe du dernier des frères survivants, le modèle de l'*Enfant au toton,* Auguste-Gabriel Godefroy, contrôleur général de la Marine et, comme son père, collectionneur raffiné, qui mourut en 1813. Grâce à cette heureuse acquisition, le Louvre, où Chardin portraitiste n'était jusqu'ici représenté que par la simple figure d'expression *le Château de cartes*, s'enrichit d'emblée de deux pièces maîtresses, et va désormais offrir du plus « français » peut-être de tous nos maîtres le plus bel ensemble d'œuvres qui soit. Ce sera le cas de songer à une « salle Chardin », qui permettra de savourer mieux les qualités exquises de celui dont Diderot écrivait : « On s'arrête devant un Chardin comme d'instinct, comme un voyageur fatigué de sa route va s'asseoir, sans presque s'en apercevoir, dans l'endroit qui lui offre un siège de verdure, du silence, des eaux, de l'ombre et du frais. »

Un autre maître français, Daubigny, vient de voir une de ses plus belles œuvres, *la Moisson*, datée de 1851, rentrer au Louvre, grâce à une généreuse décision du ministre de la Justice. Achetée par l'Etat au Salon de 1852, cette toile était restée depuis dans les appartements particuliers du garde des Sceaux. Remercions M. Guyot-Dessaigne d'avoir enfin permis au public la jouissance de ce tableau, digne pendant des *Vendanges en Bourgogne*, et peut-être supérieur encore à cette toile par la beauté et la grandeur du paysage, la transparence de l'atmosphère, les effets de lumière et de coloration qu'il offre et où l'on trouve comme l'annonce des recherches impressionnistes que, vers la fin de sa carrière, l'artiste devait poursuivre encore de plus près (2). « On n'a jamais mieux traduit la moisson »,

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, juin 1897, p. 452.
(2) Cf. Roger Marx, *Etudes sur l'Ecole française*. Paris, « Gazette des Beaux-arts », 1903, in-8 ill., p. 34.

ont écrit les Goncourt (1); « le blé n'est jamais venu sur la toile plus hâlé, plus crépitant, plus vrai, par l'atmosphère brûlée du mois d'août ; et le tableau de M. Daubigny est un chef-d'œuvre, en dépit de la négligence de ses fonds », négligence voulue que, pour notre part, nous ne trouvons nullement choquante, car elle nous semble rentrer dans le parti pris général de libre et large facture de l'œuvre.

En veine de générosité et d'énergie (car il en fallait pour vaincre les inerties qui jusqu'ici avaient retardé cette restitution), le Gouvernement a fait rentrer en même temps dans le domaine public, c'est-à-dire au Louvre, dans les salles du mobilier national où l'on regrettait depuis longtemps leur absence, quelques-unes des pièces les plus fameuses du Garde-meuble, obscurément conservées dans des ministères : d'abord, la célèbre table de laque noire avec cuivres dorés connue sous le nom de « bureau de Choiseul », admirable spécimen du mobilier sous Louis XV, et un grand cartonnier également en laque, qui figurait autrefois à Versailles, ces deux meubles venant du cabinet du garde des Sceaux. D'un appartement particulier du même ministère est venue une table en marqueterie de bois de rose, garnie de cuivres finement ciselés formant des guirlandes et des rubans, délicat chef-d'œuvre de Riesener. Puis, du ministère de la Guerre, une commode en marqueterie d'une élégance incomparable. En même temps, dans la première salle du mobilier, on a substitué à la tapisserie *la Visite du roi aux Gobelins,* qui manquait à la suite de l' « Histoire du Roy » au château de Versailles, une des deux admirables tentures de Simon Vouet tissées sous Louis XIII dans l'atelier des galeries du Louvre : *Moïse sauvé des eaux*. La seconde tapisserie, *la Fille de Jephté*, a été déposée par le Garde-meuble au palais de l'Elysée.

Enfin, les collections japonaises du Louvre viennent de subir un remarquable accroissement du fait de la mission que le ministère des Beaux-Arts accorda l'an dernier au conservateur, M. Gaston Migeon. Pour parer à l'extrême pauvreté du musée du Louvre en ces œuvres primitives que le Japon considéra toujours comme une des formes les plus nobles de son art, M. Migeon s'est renfermé presque exclusivement dans un choix de peintures et de sculptures religieuses des grandes époques antérieures au XVe siècle. Ce sont d'abord deux sculptures en bois peint dont une est peut-être la plus belle qui ait été apportée en Europe : un Bouddha assis dont le geste de bénédiction et la belle expression de méditation intérieure sont profondément émouvantes. Une vingtaine de peintures, surtout bouddhiques, montrent ensuite la richesse de composition et la beauté de couleur

(1) *Le Salon de 1852* (*Etudes d'art*. Paris, Librairie des Bibliophiles, s. d., in-16, p. 100).

propres à ces œuvres sereines, empreintes d'un si beau sentiment mystique. M. Migeon a offert en outre au musée vingt-cinq pièces de céramique d'ateliers divers, coréens ou japonais, qui seront, pour l'étude de l'influence du Japon sur nos potiers modernes, d'utiles documents.

§

Grâce, en très grande partie, à cette influence du Japon, l'art décoratif s'est bien relevé de l'état de torpeur où pendant longtemps il avait langui : le voici maintenant rajeuni, plein de vie et d'ardeur, et, pour aider encore à cette renaissance, partout se multiplient concours, expositions, leçons sous toutes les formes, où rivalisent notamment le Musée Galliera et le Musée de l'Union centrale des Arts décoratifs.

Le **Musée Galliera** nous offre aujourd'hui une des plus belles expositions qu'il ait jamais organisées : après l'ivoire, la dentelle, le métal, la soie, voici la porcelaine. C'est une des plus éloquentes démonstrations du renouvellement de nos arts appliqués. Renouvellement dans les formes et le décor, témoin les productions de nos Manufacture et Ecole nationales de Sèvres et de Limoges, auxquelles on ne saurait guère reprocher qu'une certaine tendance à la mièvrerie et à la maigreur des proportions. Renouvellement aussi dans la conception même de la porcelaine : longtemps considéré comme propre uniquement à la création de pièces légères et fines, le kaolin, sans mentir aucunement à son essence, a été traité avec non moins de succès, dans un esprit totalement différent, par un merveilleux technicien, Ernest Chaplet, qui fut pour la porcelaine ce que Carriès et Delaherche furent pour le grès : un rénovateur, et rivalisa avec eux en créations puissantes et originales. Deux grandes vitrines renferment ses plus belles pièces : vases et pots aux lignes généralement très simples, mais d'une beauté de matière extrêmement rare, tantôt rude et grenue, tantôt douce et caressante, et parées de colorations tour à tour vigoureuses et délicatement raffinées, bien à lui, qui vont des rouges les plus intenses aux bleus cendrés les plus exquis. A côté on admirera Dammouse, aux formes un peu maniérées peut-être, mais aux tons somptueux et profonds ; Delaherche, sobre et distingué, d'un goût et d'une science accomplis ; Michel Cazin, rénovateur du biscuit, créateur de vases d'un style noble et simple, que rehausse discrètement un décor emprunté à la flore des bois ou des dunes ; Taxile Doat, avec ses curieuses recherches de décor en pâtes rapportées ; Decœur, plus fruste et plus vigoureux ; Thesmar et Naudot avec leurs porcelaines ornées d'émaux translucides ; G. de Feure, Colonna, Ernest Carrière, Jouve, etc., enfin — *last but not last* — Rodin lui-même, dont on nous montre quinze pièces exécutées durant le temps

qu'il fut employé à la Manufacture de Sèvres, de 1879 à 1882, sous Carrier-Belleuse : leur décoration, où alternent les sujets gracieux ou tragiques, révèle déjà pleinement les dons de puissance créatrice, de vie, de passion, du génial artiste (1).

Au **Musée des Arts décoratifs** nous avons la joie de retrouver Auguste Delaherche, avec un résumé, en plus de 400 pièces, de toute sa production de vingt-trois années, non seulement en porcelaines, mais aussi et surtout en grès. L'ensemble forme une œuvre étonnamment puissante, émouvante par la recherche continue de la beauté dans la logique et l'harmonie des formes simples, bien équilibrées, des colorations somptueuses ou délicates où la flamme, savamment disciplinée, devient un collaborateur intelligent, de la matière riche et savoureuse, aux belles et grasses coulées. De 1883, époque de ses débuts, à aujourd'hui, on assiste à une évolution constante de l'artiste vers plus de simplicité ; il abandonne peu à peu les décors gravés ou en relief des dix premières années pour se contenter uniquement de la beauté de la matière et de la forme elle-même, de la gravité et de la profondeur des émaux, et ses dernières œuvres, où transparaît, comme le remarque M. Louis Aubert dans la préface du catalogue, « un tempérament épris de sincérité, de vérité, d'absolu », classiques au meilleur sens du mot, surtout ses créations les plus récentes, que Delaherche a tournées lui-même et qui ont gardé comme le frémissement de la main de l'artiste, comptent, par leur perfection, leur logique impeccable, parmi les œuvres d'art les plus achevées de notre temps.

Dans les salles voisines, nous voici transportés subitement en Russie, aux siècles passés : Mme la princesse Marie Ténichév nous y montre une merveilleuse collection d'art ancien de son pays, formée avec un soin d'autant plus éclairé et attentif qu'elle-même est une artiste experte dans l'ornementation des tissus, de l'ameublement et de l'émail (on pouvait voir, au dernier Salon de la Société Nationale, des spécimens charmants de son talent) et qu'elle a voulu — réalisant en Russie le vœu très cher que nous exprimions ici naguère en faveur de la création de musées d'art populaire — faire de ces objets, destinés au musée de Smolensk, des modèles et des sujets d'inspiration pour les élèves des ateliers d'art industriel de Talachkino, fondés par elle en vue de maintenir les traditions d'art national de la Russie. On trouve dans cette incomparable réunion d'œuvres (qui restera ouverte au public jusqu'en octobre) tous les genres où s'est exercé le talent des artistes russes : icônes aux figurations byzantines, bois sculptés, broderies, dentelles, costumes, coiffures féminines, dinande-

(1) Voir, sur cet œuvre de Rodin céramiste, un intéressant article de M. Roger Marx dans la revue *Art et Décoration*, avril 1905 (réimprimé en volume : Paris, Société de propagation des livres d'art, 1907, in-4, avec planches).

ries, émaux, coffrets en os de morse, ustensiles populaires, etc., sur quoi renseignera de façon plus précise que nous ne saurions le faire un excellent catalogue rédigé par M. Denis Roche. Nulle part en dehors de Russie on ne saurait mieux qu'en ce moment au pavillon de Marsan étudier l'art décoratif russe dans ses principes et ses traditions, et c'est là un digne complément à la belle exposition de peinture et de sculpture qui, l'an dernier, au Salon d'Automne, commença de nous faire connaître l'art de la Russie de ses origines à nos jours.

§

Au **Musée Guimet**, changement de décor. Nous sommes ici en Égypte, au IVe siècle de notre ère, en cette Antinoé dont le nom conserve le souvenir de la mort et du culte d'Antinoüs, le favori d'Hadrien, et M. Al. Gayet, qui, depuis une douzaine d'années, en creuse passionnément les sous-sols et en a exhumé quantité d'objets où revivait toute la riche et pittoresque civilisation, mêlée des religions les plus diverses, de cette colonie romaine, expose les résultats de sa dernière saison de fouilles, marquée principalement par deux découvertes nouvelles : celles d'un quartier de nécropole purement égyptien, puis d'un autre exclusivement grec. De nouveau, voici des étoffes brodées, aux admirables tons éteints, historiées de motifs empruntés au répertoire du paganisme olympique : centaures, hippocampes, et surtout figures de danses bachiques ; des dentelles ; des sandales de cuir délicatement gaufrées ; des vases funéraires ; des objets de toute espèce : figures de terre cuite, poupées de bois, miroir à verre concave étamé, trousse de peintre, etc. ; des masques funéraires peints, formant comme une galerie de portraits ; enfin, quelques momies particulièrement importantes, où M. Gayet croit reconnaître celles de trois prêtresses de l'Osiris-Antinoüs, parmi lesquelles deux offrent la particularité d'avoir été dorées avant d'être vêtues : pauvres êtres humains, qui ne s'attendaient guère à revenir un jour, exposés sous une vitrine, dans une salle froide de musée, exciter la curiosité des badauds du XXe siècle !

Remontons de quelques centaines d'années dans les mêmes régions : on a trouvé l'hiver dernier, dans les *tells* de Bubaste, tout un trésor d'orfèvrerie qui remonte aux derniers temps de la XIXe dynastie et dont les objets qui le composent sont d'ailleurs le produit de deux siècles différents. Le **Musée du Caire** a pu entrer en possession de la plus grande partie de cette précieuse découverte (quelques autres objets, mais peu remarquables, furent dérobés par les ouvriers qui les mirent au jour). Voici, d'après M. Maspero (1), la nomenclature des pièces principales de ce trésor : deux pots et une coupe en or d'une conservation parfaite (cette der-

(1) Feuilleton du *Journal des Débats*, 5 janvier 1907.

nière pièce ayant appartenu à la reine Taouosrit, arrière-petite-fille de Ramsès II), deux admirables bracelets en or et en lapis-lazuli portant le nom de Ramsès II ; deux colliers en or et en pierres fines ; un pichet en argent avec garniture en or et anse de même métal formée d'une chèvre qui se dresse le long du vase et appuie son museau sur le goulot : c'est la pièce la plus admirable de ce trésor : « Le mouvement à la fois prudent et hardi dont l'animal s'enlève, l'extension du train et de l'échine, l'expression gourmande de la tête et du museau sont d'une justesse inouïe, et le faire de l'artiste égale au moins la conception : jamais maître ciseleur de nos jours n'a fouillé l'or d'une pointe plus savante. C'est une œuvre pour tous les temps. » A ces objets précieux était jointe toute une bijouterie à bon marché postérieure d'environ vingt siècles et qui indique que l'on se trouve en présence du fonds d'un orfèvre des derniers temps de l'Empire romain ou des premiers de la domination arabe qui, de même que nos orfèvres modernes, avait acheté pour les revendre ou les fondre (plusieurs plats et vases en argent avaient été brisés par lui pour en fabriquer sans doute des boucles d'oreilles ou des bracelets) des bijoux et des vases trouvés dans des fouilles. Les objets en or énumérés plus haut constituaient sa réserve. « Probablement sa maison fut détruite dans une des guerres qui ensanglantèrent l'Egypte vers les débuts de la conquête arabe ; et les débris entassés sur son atelier nous ont gardé les richesses qu'ils recouvraient. »

Notons, enfin, une précieuse acquisition du **Musée National de Rome**. Le gouvernement italien vient de se rendre acquéreur, pour la somme de 450.000 fr., d'une très belle statue antique appartenant à la famille Aldobrandini, qui la conservait jalousement dans sa villa de Porto d'Anzio. Découverte en 1878, elle est presque ignorée du public, mais les savants ont beaucoup disserté déjà à son sujet, sans pouvoir se mettre d'accord ni sur ses origines ni sur ce qu'elle représente. C'est une figure de jeune femme enveloppée d'un ample *chiton* qui tombe de son épaule droite et d'une draperie plus mince qui laisse transparaître les formes d'un corps admirable ; le bras droit manque, la main gauche tient un large disque brisé sur lequel on voit les restes d'une couronne d'olivier et d'un écrin qui devait être supporté par de petites griffes. Ces accessoires assez vagues ne permettent pas de décider si cette statue est celle d'une prêtresse ou la personnification d'un être mythique. La même incertitude plane sur l'époque et sur le style de la statue : tandis que M. Klein la rattache à l'atelier de Praxitèle, M. Altmann à un atelier d'Asie-Mineure, d'autres archéologues en font honneur à un artiste romain des premiers temps de l'Empire, et d'autres l'ont comparée à la *Victoire de Samothrace* (1).

(1) Le *New-York Herald* (éd. de Paris), dans son supplément d'art du 26 mai

MEMENTO. — L'éditeur Henri Laurens, qui, pour l'honneur de la librairie française, rivalise d'activité avec ses confrères d'outre-Rhin dans la publication d'ouvrages sur l'histoire de l'art, vient d'ajouter à ses séries si appréciées des *Grands Artistes*, des *Musiciens célèbres* et des *Maîtres contemporains*, deux nouvelles collections, non moins attrayantes et utiles. La première est une série de monographies d'un format élégant et commode (in-8° ill., à 3 fr. 50) consacrées aux *Grandes Institutions de France*, c'est-à-dire aux grands établissements artistiques de notre pays : nos Manufactures nationales, l'Institut, la Bibliothèque Nationale, la Monnaie, etc., étudiés par ceux mêmes qui sont à leur tête, c'est-à-dire les hommes les plus capables d'en parler savamment. Trois volumes ont déjà paru : *Les Gobelins et Beauvais*, par M. Jules Guiffrey, l'éminent administrateur de la Manufacture des Gobelins ; *La Monnaie*, par M. Fernand Mazerolle, archiviste de cet établissement ; *La Bibliothèque Nationale*, par MM. Henry Marcel, administrateur général, Henri Bouchot, Ernest Babelon, P. Marchal, C. Couderc, conservateurs. Notre confrère chargé de la rubrique des « Bibliothèques » parlera en détail de ce dernier volume. Les deux autres présentent, avec l'historique précis de nos deux manufactures de tapisseries et de la Monnaie, un exposé détaillé de leur organisation, de leur fonctionnement, de leurs résultats, nous font assister au travail qui s'opère dans chacun de ces établissements, visiter les musées qu'ils renferment, etc. Et de nombreuses gravures, reproductions d'anciens documents et de pièces célèbres, vues photographiques nombreuses des ateliers, des écoles, des collections, complètent de la façon la plus agréable cet instructif enseignement.

L'autre collection, *Les Galeries d'Europe*, est comme le pendant de la publication des *Maîtres contemporains* où chaque mois sont reproduits en couleurs des tableaux célèbres d'artistes de tous pays : elle a pour objet de réunir les chefs-d'œuvre des maîtres anciens conservés dans les musées ou les collections particulières d'Europe. Chaque fascicule mensuel (in-4°, à 3 fr.) renferme 6 planches photographiques en couleurs d'une exactitude et d'une délicatesse parfaites accompagnées de notices par des conservateurs de musées ou des critiques particulièrement compétents, et la réunion de ces reproductions, empruntées à toutes les écoles et à toutes les galeries, constituera, une fois complète, un véritable musée chez soi.

Nous tenons à signaler également dans ce bulletin bibliographique une revue mensuelle où sont étudiées les diverses questions d'art, mais surtout d'art antique : *Le Musée* (Paris, 13, rue Saint-Lazare ; 16 fr. par an). Nous relevons, dans les numéros parus depuis le commencement de cette année, d'intéressants articles de M. Roger Marx sur les danses de la Loïe Fuller considérées dans leurs rapports avec les danses antiques (mars) ; de M. Joseph Guibert sur l'exposition des portraits dessinés à la Bibliothèque Nationale (avril) ; de M. A. Sambon sur un *missorium* d'argent du trésor de Chypre (VIe siècle ap. J.-C.) dont nous avons annoncé naguère l'acquisition par M. Pierpont-Morgan (1) (mai) ; etc.

AUGUSTE MARGUILLIER.

dernier, et la revue italienne *Emporium* (n° de juin) ont publié des reproductions d'ensemble et de détail de cette belle œuvre.

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1906, p. 446.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Joris-Karl Huysmans et la Belgique. — Le centenaire du violoncelliste Servais. — Emile Verhaeren : *La Guirlande des Dunes* (Deman, édit. Bruxelles). — André Ruyters : *Le Mauvais riche* (Arthur Herbert, édit. Bruges), etc., etc. — *Conteurs de chez nous*. — Une *Anthologie des écrivains belges de langue française*. — Une description de l'Ardenne par Thomas Braun. — Le concours dramatique d'Ostende Centre d'Art. — Memento : *Les Revues*.

Le grand romancier catholique français, l'oblat **Joris-Karl Huysmans**, mort récemment à Paris, nous touche d'assez près. Non seulement il se rapprochait des Flamands par la nature de son génie, par son amour des couleurs opulentes, des belles pâtes, de la langue sanguine et musclée, des formes rares, précieuses et pittoresques, mais il était même de notre race. Son nom, voire ses prénoms, se réclamaient des provinces qui nous ont donné des Jordaens, des Vondel, des Gezelle, et des Verhaeren. On l'a dit d'origine hollandaise. Mieux vaudrait dire flamande ou du moins hollando-belge. En effet lui-même m'écrivait, au mois de mars 1883, en m'accusant réception de mon premier roman : « Je viens de lire *Kees Doorik* et point n'était besoin de me dire que cette vie flamande était exacte, — car le livre sent et sue la vérité. C'est là surtout la qualité qui s'en dégage : ça sent un terroir. Il y a tels éclats de couleur vraiment prodigieux, entre autres une certaine page 86 (1) qui fait mes délices, avec son brouhaha de kermesse et la délicieuse phrase finale qui dessine si simplement les tireurs. Ayant moi-même un peu séjourné dans ce coin *hollando-belge*, alors que j'allais voir un cousin qui habite à *Turnhout* et un *oncle* qui demeure à *Tilburg*, j'ai pu savourer avec plus de plaisir encore l'odeur si véhémente et si rude de votre livre. » Le berceau de la famille Huysmans se trouverait donc dans cette contrée campinoise, si bellement autochtone au point de vue de la population et d'un caractère si homogène quant à son ethnographie, quoique partagée politiquement entre la Belgique et les Pays-Bas, et dont une partie forme le nord d'Anvers, province belge, et l'autre le sud du Brabant hollandais, contrée d'ailleurs essentiellement catholique de culture, de mœurs et de traditions, n'ayant rien de la contrainte et de l'hypocrisie puritaines.

Fidèle à cet atavisme, Huysmans s'intéressa de tout temps aux écrivains et aux artistes d'ici. Il lisait les nôtres, il correspondait avec eux, il les connaissait souvent mieux que leurs compatriotes proprement dits. Vers 1880, il fut, avec Henry Céard, l'un des collaborateurs assidus de *l'Artiste*, l'excellent hebdomadaire que dirigeait le poète Théo Hannon et qui préluda aux campagnes de *la Jeune Belgique*, de *l'Art moderne* et de *la Société Nouvelle*. On n'a pas oublié — nous les relisions l'autre jour — les pages de sa-

(1) Pages 31 et 32 de l'édition définitive, t. II, éd. Kistemaeckers. Epuisé.

oureuse critique que, sous le nom de son héros Des Esseintes, J.-K. Huysmans a consacrées aux *Rimes de Joie* de Hannon, dans son fameux *A Rebours*.

Depuis sa conversion, l'auteur des *Foules de Lourdes* collabora assidument à notre revue catholique *Durendal*. Il offrit à celle-ci les bonnes pages de l'admirable tableau historique de l'Europe au xve siècle, introduction de son livre sur *Sainte Lydwine de Schiedam*. Pour honorer la mémoire de son collaborateur, M. l'abbé Moeller, directeur de *Durendal*, eut l'excellente idée de convier notre monde catholique et notre monde littéraire à une messe solennelle suivie d'une oraison funèbre prononcée par Dom Besse, bénédictin de Ligugé. Discours touchant d'un ami du défunt, belle et intéressante page oratoire. Au nombre des littérateurs qui avaient répondu à l'invitation de *Durendal*, on remarquait notre nouveau ministre des Sciences et des Arts, M. le baron Descamps-David, qui, soit dit en passant, paraît de plus en plus *the right man at the right place*.

A propos du centenaire du célèbre violoncelliste belge **Franz Servais**, né à Hal le 6 juin 1807 et mort en 1866 dans sa petite ville natale, M. Edmond Michotte, amateur et lettré bien connu, ami intime de Servais, a communiqué à M. Henri de Curzon, qui les publie dans *le Guide musical*, de très intéressants souvenirs auxquels nous empruntons cette anecdote : « Très spontané dans ses impressions, Servais était pourtant incapable de certaines concessions et sa bonté d'âme ou son indulgence n'allait pas jusqu'à épargner les malfaiteurs de l'art. Jamais je ne l'ai vu si animé d'indignation que le jour de la premiére de *Tannhäuser* à Paris, à laquelle j'assistais avec lui. En sortant il déclara à la comtesse Nesselrode, qui lui demandait son avis : « Je rougis de m'être mêlé à un tel tas de barbares. » Et il n'eut de cesse que je l'eusse présenté à Wagner. Le lendemain je le conduisis donc rue Newton... et il pleura en serrant les mains du maître. Wagner, au contraire, était de fort bonne humeur, et un moment il se mit au piano, joua quelques fragments de *Tannhäuser*, et imita en sifflant le brouhaha du public de l'Opéra, la veille... »

Servais n'avait que cinquante-neuf ans quand il a disparu. Un voyage en Russie, l'année précédente, un refroidissement pris dans le trajet de Saint-Pétersbourg à Moscou, hâta certainement sa fin. De son mariage avec Mlle Feyghin, une Russe, il avait eu cinq enfants : Sophie, mariée au sculpteur polonais Godebski, l'auteur de la statue de Servais, qui se dresse sur la place de sa villette natale ; Marie, qui épousa M. Raymond de Coster ; Frantz, pianiste et compositeur, l'auteur de l'*Apollonide* (à quand cette belle œuvre au théâtre de la Monnaie ?) enlevé bien prématurément à ses amis et à son art ; Joseph, violoncelliste, professeur au conservatoire de

Bruxelles, mort aussi dans toute la force de l'âge et du talent ; enfi
Augusta, qui devait être un jour Mme Ernest Van Dyck.

Les livres abondent dans tous les genres. Il y en a même trop
Mais quelques-uns nous dédommagent largement de la médiocrité d
surtout de ce qu'on pourrait appeler la suffisante insuffisance de
autres. C'est d'abord un nouveau Verhaeren : **la Guirlande de Dunes**, un second cahier de la série *Toute la Flandre*, dont fa
partie *les Tendresses premières*. De l'émotion, de la sympathie, de
joies à la fois sensuelles et sentimentales, interprétées avec un art d
plus en plus ferme et souple. Des paysages et des marines comm
n'en peignirent que rarement sur la toile, et avec des couleurs, le
maîtres du genre. Mais des figures aussi, d'inoubliables et impérieu
ses figures de pauvres diables, cependant : pêcheurs, poissardes
journaliers, valets de ferme, exilés, aoûterons allant louer leurs bras
là-bas en France ; buveurs de soleil que la misère contraint à des
cendre dans les mines du Pays Noir, ou qui s'en vont plus loin en
core... Un livre patrial dans le plus noble sens de ce mot, des poè
mes suggestifs et évocateurs entre tous, sentant bon et fort l
marine. Une œuvre à la fois très française, par la richesse de l
langue, mais très flamande par la sensibilité, la vision et même pa
le choix des mots. Très français, pourtant, ces mots que Verhaere
veut riches, sonores, noueux et forts jusqu'à la rudesse. Œuvr
bien septentrionale aussi par ses rythmes auxquels se balance
raient, se briseraient et se berceraient les vagues de notre mer d
Nord.

M. André Ruyters nous donne une nouvelle édition (typograph
quement impeccable à quelques coquilles près (voir aux pages 2
92, 208), enrichie de plusieurs chapitres, de son **Mauvais Riche**
recueil de lettres et de dialogues dont les pensées et maximes pe
sonnelles, hautaines jusqu'à la cruauté et souvent paradoxales, ren
ferment cependant un grand fond de vérité et sont exprimées ave
une rare élégance de nature à leur rallier d'autant plus complaisan
ment les suffrages des libres esprits que les excès et la promiscui
des foules niveleuses rejettent fatalement vers l'aristocratie.

Nous avons lu aussi avec le plus vif intérêt *la Cluse*, une for
comédie dramatique en 4 actes, de M. Georges Rens, éditée par *l
Belgique artistique et littéraire*. La donnée, hardie à l'égal des pl
audacieuses du théâtre anglais de la Renaissance, est présentée
défendue en une langue devenue très ferme et avec d'incontestabl
dons de dramatiste.

M. Georges Polti ayant déjà signalé avec éloges aux lecteurs
cette revue *Hélène Pradier*, la pièce de M. André Fontainas édit
également à Bruxelles par *la Belgique artistique et littéraire*,
ne m'y arrêterai donc pas.

Sur l'autre Rive, un livre de vers de M. Omer de Vuyst, édité par Lamertin, à Bruxelles, représente de bons exercices dans le mode prosodique parnassien. Il ne s'agit pas d'un simple pastiche, mais on a pourtant l'impression d'avoir déjà lu autre part ces vers corrects, élégants, aux rimes riches et sonores. En somme il ne manque à ces pages très honorables, et qui nous viennent d'ailleurs d'un débutant, qu'un rien d'inédit, ce rien fût-il encore exprimé gauchement et avec maladresse.

L'Association des Ecrivains belges (Dechenne et Cie éditeurs) vient de publier un excellent recueil de **Conteurs de chez nous**. Ces conteurs sont MM. Paul André, Léopold Courouble, Louis Delattre, Eugène Demolder, Maurice des Ombiaux, Georges Garnir, Hubert Krains, Georges Rency, Hubert Stiernet et Gustave Van Zype.

La même association qui fait décidément de très intelligente besogne poursuit avec beaucoup de soin, de goût, de tact et aussi de succès, la publication d'une *Anthologie des Ecrivains belges de langue française*. Chacun de ces écrivains a les honneurs d'un joli volume d'environ 150 pages, illustré d'un portrait, précédé d'une notice, et accompagné de documents bibliographiques et autres. Huit volumes ont déjà paru, ceux consacrés à Camille Lemonnier, Georges Rodenbach, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Octave Pirmez, André Van Hasselt, Jules Destrée, Jean d'Ardenne. Les trois prochains tomes contiendront un choix d'œuvres de MM. Max Waller, Albert Giraud et Georges Eekhoud. Ils paraîtront simultanément en octobre.

A la même librairie a paru *Jean-Jacques Rousseau*, une alerte riposte adressée à M. Jules Lemaître et à d'autres « nouveaux convertis » ou « derniers piliers de l'Eglise », par M. Georges Rency.

A signaler encore *Krott et Cie*, la 2e série de physionomies bruxelloises et de croquis populaires par Curtio (Georges Garnir), édités par les soins des « Etablissements généraux d'imprimerie » (Bruxelles). Ce second album n'est pas moins amusant que le premier.

Quoiqu'il s'agisse d'une revue de France, *l'Occident*, je me permets d'en signaler une étude parue dans la livraison d'avril et qui intéresse les Belges en général et les Wallons en particulier : une description de **l'Ardenne**, par un de nos jeunes poètes, M. Thomas Braun. Elle est d'un touriste, d'un chasseur, d'un pêcheur, d'un botaniste, d'un géologue, d'un géographe, d'un forestier, voire d'un gourmet, mais surtout d'un poète vibrant et filial. Je voudrais la voir recommander dans toutes nos écoles et je souhaiterais à nos autres terroirs un historiographe de cette compétence et de cette tendresse. A l'œuvre donc, nos bons nationalistes !

M. Marquet, le directeur des fêtes d'Ostende, continue à témoigner à la littérature d'ici une sollicitude et des faveurs auxquelles la pau-

vresse n'avait guère été habituée jusqu'à présent, ni de la part du gouvernement, ni de celle des particuliers. M. Marquet subsidie l'œuvre d'**Ostende Centre d'art** avec une munificence véritablement princière. Les conférenciers invités à parler au Kursaal touchent à présent un cachet qu'on n'allouait pas toujours à un ténor ou à un flûtiste. De plus M. Marquet a fait les fonds d'un « Concours d'œuvres dramatiques belges » et a confié le soin de décerner les prix à un jury composé de MM. Edmond Picard, Lucien Solvay, Albert Giraud, Maurice Dullaert, Edmond Glesener et Louis Dumont-Wilden. Ce dernier était chargé de la rédaction du rapport, qui vient de paraître et qui représente une bonne page de critique en même temps qu'une étude sérieuse sur la situation de l'art dramatique en ce pays. Le jury, estimant qu'il fallait surtout encourager les jeunes et les nouveaux venus, a mis hors concours MM. Iwan Gilkin et Georges Eekhoud, tout en accordant un prix spécial et en rendant un hommage chaleureux à *Savonarole*, le drame du premier, et à *l'Imposteur magnanime*, l'œuvre du second de ces écrivains. Des prix ont encore été décernés à MM. Valère Gille et Henry Liebrecht pour leur légende nationale *le Sire de Binche*, à M. Horace van Offel pour *l'Oiseau mécanique*, à M. Edouard de Tallenay pour *Vivia Perpetua*, à M. Félix Bodson pour *le Conflit*. Des primes ont été attribuées, en outre, à une demi-douzaine d'autres jeunes auteurs.

Memento.—*Le Samedi* (8 juin).—Numéro consacré à Jean-Jacques Rousseau; (22 juin) *Alfred de Musset*, par M. Georges Rency.

La Belgique Artistique et Littéraire (juin 1907). —*Saint-Amand*, *Les Van Eyck*, poèmes d'Emile Verhaeren. — *Le Reproche attendri*, par M. Sander Pierron. — *En marge d'un roman belge*, par M. Paul André. — *Les Belles mains*, par M. Frans Hellens. — *Les Chroniques d'art*, par M. Grégoire Le Roy.

Antée (1er juin). — *Idées Romantiques*, par M. Remy de Gourmont. — *De Pise au tombeau d'une maîtresse*, par M. Charles Bernard. — *L'Œuvre poétique d'Arthur Symons*, par M. Stuart Merrill.— *Les Revues*, par M. Eugène Montfort.

Durendal (mai).—La fin de *la Planète*, nouvelle de M. Hubert Krains.— *Lettre ouverte à M. le baron Descamps, ministre des Beaux Arts et des Lettres*, par M. l'abbé Mœller. — Lettre de Paris, par M. Henri Mazel. — (Juin). Un numéro consacré à la mémoire de J.-K. Huysmans, dans lequel nous remarquons entre autres la conférence du R.P. Dom Besse, dont il est parlé dans cette chronique.

Le Thyrse (juin).—Des vers d'Emile Verhaeren et un conte de Georges Virrès. — (Juillet). Un numéro consacré à J.-K. Huysmans. Articles de MM Eugène Gilbert, Jules Destrée, Fierens-Gevaert, Camille Lemonnier et Edmond Picard.

La Revue Générale (juin).—*La Corse à travers les Ages*, par M. Le Peretti della Rocca. — *Chacun pour soi*, comédie par M. J. Crommelynck. —

Trois groupes de martyres de la Terreur, par Mme la comtesse R. de Courson.

La Revue de Belgique (juin). — *Barbey d'Aurevilly*, par M. Emile Gérard. — *Chronique hollandaise*, par M. J. Lhoneux. — Notes bibliographiques par M. Maurice Wilmotte.

L'Art flamand et hollandais (juin). — R.W. Valentiner : *Remarques sur quelques tableaux de Rembrandt*. — De nombreuses et belles illustrations.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Bernard Pares : *Russia and Reform*, 10 s. 6 d., Constable. — Maurice Baring : *A Year in Russia*, 10 s. 6 d., Methuen. — Maurice Baring : *With the Russians in Manchuria*, 7 s. 6 d., Methuen. — John Foster Fraser : *Red Russia*, 6 s., Cassell. — Prince Kropotkine : *Ideals and Realities in Russian Literature*, 7 s. 6 d., Duckworth.

On a écrit, en ces dernières années, un grand nombre de livres sur la Russie, sans que l'ignorance profonde du public de l'Europe occidentale en soit grandement éclairée. Il semble même que la confusion des esprits soit plus irrémédiable encore après la lecture des volumes écrits en hâte par des correspondants de journaux qui passent quelques semaines ou quelques mois en Russie, où ils ont débarqué sans la moindre connaissance préalable de la géographie, de l'histoire, de la langue et des mœurs. Sans doute, il est de ces livres qui sont composés avec une réelle habileté et qui contiennent d'intéressants matériaux, mais, quoi qu'on fasse, ils ne sauraient avoir qu'une valeur éphémère, pour le lecteur possédant un fonds de connaissances générales sur la Russie. Mais l'ordinaire lecteur, c'est-à-dire l'immense majorité des Européens occidentaux, ne sait à peu près rien de précis sur les Russes et leur pays; il se contente, dans la plupart des cas, de quelques idées qu'il s'est faites à tout hasard et auxquelles il tient d'autant plus qu'elles sont plus fausses. Chez ce lecteur, les séries d'articles journalistiques réunis en volume compliquent encore ses idées premières, incohérentes et disparates, enchevêtrent davantage les images discordantes et embrouillées, formées au moyen des illustrations plus ou moins inexactes des périodiques, et se superposant à celles qui lui sont familières, de son propre pays, de ses villes, de ses villages, de ses campagnes, où l'on rencontre à chaque pas les résultats de plusieurs siècles de liberté et de civilisation. Habitué, tous les jours, à lire dans les quotidiens des récits d'événements qu'il ne comprend pas et qu'il attribue à des mœurs différentes et à des difficultés passagères, il ne se rend pas compte de l'état de barbarie profonde qui coexiste dans l'empire russe avec quelques lignes de chemin de fer, avec le télégraphe, le téléphone, avec des entreprises industrielles perfectionnées. Il s'imagine partout des voies ferrées, des routes superbes, des campagnes florissantes, de riches

villages, des écoles où l'on dispense à tous les enfants l'instruction primaire obligatoire, et des corps élus fonctionnant de concert avec une puissante administration centrale. Comment, avec des idées aussi erronées, tirer profit des relations forcément superficielles et vagues d'auteurs pleins de bonne volonté sans doute, mais dont l'ignorance est fâcheuse. Et quel intérêt aussi prendrait le lecteur mal préparé à des ouvrages spéciaux, traitant de questions dont il ignore les éléments? Ces difficultés, Mr Maurice Baring, par exemple, les a comprises. Il s'est dit que, pour interpréter convenablement les faits qu'il rapporte, que, pour en saisir pleinement le sens, il lui faudrait préfacer son livre d'une introduction qui équivaudrait « à deux gros volumes, l'un sur le peuple, l'autre sur la littérature russes », tâche, d'ailleurs, qu'il s'est sagement abstenu de tenter. Conscient, d'une part, que le mouvement politique actuel ne saurait être compris qu'à la clarté du passé, et, d'autre part, que ses lecteurs n'ont, de l'histoire et des affaires de la Russie, que des connaissances confuses, l'auteur sérieux se voit dans la nécessité ou d'entreprendre un travail formidable, ou de ne s'adresser qu'à un nombre restreint de lecteurs. Tel est le cas de Mr Bernard Pares dont l'ouvrage, **Russia and Reform**, encore que fort mal ordonné et beaucoup trop optimiste, renseigne précieusement sur une foule d'aspects de la vie russe. Du reste, l'auteur se recommande à notre attention par des titres trop rares ; il connaît à fond la langue, l'histoire et la littérature russes, et il s'est trouvé pendant fort longtemps en relations personnelles avec des chefs politiques aussi bien dans le parti de l'opposition que du côté du gouvernement. Sans doute, nous pouvons, en France, préférer *l'Empire russe et le Tsarisme*, le clair et concis ouvrage de M. Victor Bérard, qu'on peut compléter par le livre de M. J. Machat: *le Développement économique de la Russie*, mais Mr Pares a le très appréciable mérite d'avoir rapproché les faits principaux relatifs à la dernière phase du mouvement d'affranchissement, depuis l'invitation, faite aux Zemstvos, en 1901, par le comte Witte, d'examiner la question agraire. Quelques chapitres de son livre démêlent avec beaucoup d'exactitude la suite des événements et indiquent leur développement jusqu'à l'état de choses actuel. En outre, on a plaisir à opposer le ton juste et modéré de Mr Pares aux outrances de certains publicistes qui se sont empressés de prédire le triomphe assuré de la Révolution et d'affirmer que la Russie affranchie ne saurait se contenter des institutions parlementaires, vieillies déjà, de l'Angleterre et de la France, mais qu'elle prendrait modèle sur les législations sociales de jeunes Etats tels que l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Mieux renseigné sur l'état véritable de l'Empire russe, Mr. Pares recommande plus de prudence dans l'innovation.

§

Un bon nombre des correspondants que les journaux envoyèrent suivre les opérations de la guerre russo-japonaise ont rédigé des volumes de souvenirs et d'impressions qui ne manquent pas toujours d'intérêt et qui laissent entrevoir les causes de la défaite russe et deviner la désorganisation quasi-irrémédiable de l'administration impériale. Un des meilleurs parmi ces volumes est certainement celui de Mr Maurice Baring, **With the Russians in Manchuria**, paru il y a quelque temps déjà. Après un séjour en Russie, le même auteur publie **A Year in Russia**, qui est le recueil des correspondances envoyées au *Morning Post*, d'août 1905 à août 1906. Connaissant fort bien la langue russe, Mr Maurice Baring reproduit les conversations qu'il a eues avec des gens de toutes conditions, et dans les termes mêmes où ces gens ont exposé leurs idées et leurs vues. Par ce moyen, il fait défiler devant le lecteur une grande quantité d'individus appartenant à toutes les classes de la société et qui, bien mieux que par de longues considérations, révèlent en quelques phrases expressives et typiques le caractère russe et les opinions des milieux où l'auteur a trouvé ses interlocuteurs. En même temps, Mr Maurice Baring décrit en toute simplicité ce qu'il voit, sans rien dramatiser, et, ainsi qu'on peut s'y attendre, les simples faits qu'il raconte sont infiniment plus intéressants et tragiques que ceux qu'il pourrait inventer ou corser. Tout aussi plein de renseignements que le livre de Mr Georges Bourdon : *la Russie Libre*, l'ouvrage de Mr Baring est beaucoup moins passionné et, par suite, plus juste. Mr Baring réserve pour plus tard l'explication des faits qu'il relate, et, en ce qui concerne la situation politique, il est un observateur trop au courant des choses russes pour dogmatiser et prophétiser. Beaucoup mieux que M. Georges Bourdon, il voit les divers côtés de chaque question et peut émettre des jugements indépendants, bien que ses sympathies soient indiscutablement acquises à ceux qui travaillent à l'affranchissement du peuple russe.

§

Rien n'est plus curieux que de comparer le beau livre de M. Jules Legras : *Au Pays Russe*, avec le volume de Mr John Foster Fraser : **Red Russia**. M. Legras a fréquemment visité la Russie, dont il parle la langue, et il dépeint la contrée telle qu'il la vit il y a une douzaine d'années ; il la parcourut dans tous les sens, se trouva en contact « avec les plus terribles fléaux qui la ravagent périodiquement », et il a conservé de « cette immense terre » une impression « profonde et douce ». Il s'abstient de toute appréciation politique et l'image d'ensemble qu'il donne a tout au moins le caractère de la sincérité.

C'est l'an dernier que M. Foster Fraser a visité l'empire du tsar. Je doute qu'il soit très familier avec la langue russe, mais, comme il est un intrépide globe-trotter et qu'il sait voir vite et juste, les tableaux qu'il brosse ont, eux aussi, des caractères indéniables de sincérité. De la Pologne au Transcaucase, par les régions de Samara, le voyageur a contemplé de navrants spectacles, des populations massacrées impitoyablement et des contrées désolées par la famine. Sans s'occuper des causes de ces misères, sans se risquer non plus à en tirer des conclusions, l'auteur décrit ce qu'il voit, des scènes désolantes, révoltantes, sans espérer d'amélioration. Le lecteur, devant ces descriptions d'une anarchie épouvantable, où la révolte est aussi acharnée que la répression est cruelle, se demande avec angoisse qui, de l'autocratie et de la révolution, également fauteurs de crimes et de ruines, triomphera finalement.

§

On s'intéresse relativement peu, en Angleterre, à la littérature russe, alors qu'en France de nombreux érudits, depuis Tardif de Mello, Gallet de Culture, Fleury, jusqu'à Prosper Mérimée, C. Courrière, E. Dupuy, E.-M. de Vogué, L. Léger, A. Leroy-Beaulieu, A. Vandal, de Saint-Albin, Delaveau, Hennequin, Hins, Wyzewa, etc., ont consacré des études générales ou particulières aux auteurs russes. La création d'une langue littéraire, il est vrai, ne remonte guère qu'à la fin du XVIII[e] siècle, et dans sa *Littérature Russe* (publiée dans la série des Histoires de Littératures de l'éditeur Armand Colin) M. K. Waliszewski commence ainsi son avant-propos : « En 1834, le grand Biélinski débutait dans la critique littéraire en donnant à sa première étude cette épigraphe, empruntée à un de ses confrères (Senkovski) : — Avons-nous une littérature ? — Non, nous n'avons qu'un commerce de livres.—Un an et demi plus tard, il publiait un compte-rendu semestriel sous ce titre déconcertant : «Des riens sur rien. » C'est assez dire ce qu'était la littérature russe avant Pouchkine, Gogol et Tolstoï. Aussi, outre des raisons politiques, les Anglais sont-ils excusables de se trouver en retard dans les études russes. Cependant, c'est en anglais que le prince Kropotkine a publié son magistral ouvrage : **Ideals and Realities in Russian Literature**. Il attribue à la littérature en Russie une influence émancipatrice bien plus puissante que partout ailleurs, par ce fait que les meilleurs esprits, dans l'impossibilité où ils sont de travailler à la transformation directe des institutions immuables de leur pays, ont choisi le poème, le roman, le satire, la critique littéraire, pour exprimer leurs aspirations, leurs conceptions d'une vie nationale, leur idéal. Ce n'est donc pas aux publications gouvernementales ni à la presse virtuellement inexistantes, qu'il faut se référer pour juger des opinions et des vues

politiques, économiques et sociales en Russie, mais à la littérature. Et comme c'est en ces derniers cinquante ans surtout qu'on a beaucoup écrit et lu dans l'empire russe, c'est cette période qu'a surtout étudiée le prince Kropotkine, en traitant des écrivains les plus représentatifs dans la poésie, le roman, le drame, la critique et la littérature politique. Il est à souhaiter que le public français puisse lire ce remarquable ouvrage.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Le Mysticisme Anarchique. — Qu'il me soit permis de débuter aujourd'hui — une fois, n'est pas coutume — par un mot personnel. Ma dernière chronique a eu l'heur de susciter l'attention publique dans notre Landerneau littéraire. Pensez donc : j'avais abordé les nouveaux courants dans la littérature russe et, en en présentant un seul, — l'érotisme dans un aperçu forcément sommaire, — j'en avais parlé sans arrière-pensée aucune, mais avec toute l'indépendance et la liberté d'opinion que le *Mercure* accorde à ses collaborateurs. Plusieurs confrères l'ont compris et ont accueilli mon premier essai avec bienveillance et sympathie ; d'autres ont exprimé des regrets, trouvant mon « étude » (?) trop sommaire ; d'autres enfin m'en veulent de n'avoir cité que *trois* critiques russes : je leur promets de les citer, eux aussi, à la première occasion, si... elle se présente. Quant au fond de leurs griefs, à savoir que j'ai traité à la légère la littérature russe, je leur conseillerai de commencer par lire ce que je dis dans ma chronique (V. *le Mercure* du 15 mai) et ne pas se fier à des traductions plus ou moins exactes. Nous causerons après. Là, comme toujours, je cite et laisse parler les faits et les écrits eux-mêmes. Je n'interviens, je ne commente que lorsque cela est nécessaire pour éclairer, pour guider un lecteur étranger. C'est à cette méthode sûre, la seule loyale et productive, que je vais encore avoir recours aujourd'hui.

J'ai eu l'occasion de mentionner parmi les nouveaux courants de la littérature russe, *l'anarchisme mystique*, et de citer un de ses protagonistes, Georges Tchoulkoff, directeur des *Flambeaux* (Fakely). Comme nous allons le voir tout de suite, l'anarchisme mystique n'est pas une école, mais un courant de la *nouvelle poésie russe*, comme l'appellent beaucoup de jeunes qui se parent d'un titre *générique* ou plutôt général de *symbolistes* et qu'on peut diviser en trois branches : *décadents*, *romantiques néochrétiens et anarchistes mystiques*, lesquels se subdivisent encore. Les *décadents* sont 1°) les *Parnassiens :* Valery Brussov, Serge Soloviev, Max Volochine, etc. ; 2°) les *décadents* purs : K. Balmont, Féodor Sologoub, M. Kouzmine,

etc. — Les *romantiques néochrétiens* ont les meilleurs noms : D. Merejkovsky, Zinaïde Hippius, D. Philosophoff, Berdiaieff, André Biely, etc., qui sont des *symbolistes* par excellence. — Enfin les *anarchistes mystiques* sont représentés par le groupe de : Viatcheslav Ivanoff, Alexandre Blok, Serge Gorodetzky, Georguy Tchoulkoff, etc.

Je crois n'avoir oublié aucun des travailleurs plus ou moins en vue du Laboratoire moderne d'où sortent les nouvelles idées littéraires, la nouvelle poésie.

J'ai laissé de côté Gorky, Léonide Andreïeff, le doyen Korolenko, le grand patriarche de Iasnaïa Poliana, ainsi que plusieurs autres noms, tels que Kouprine, Boris Zaitzeff, Goussef-Orenbourgsky, J. Bounine, Sérafimovitch et des plus jeunes dont je parlerai encore, etc., et qui ne croient pas aux *bonnes écoles*, mais aux *bonnes œuvres*. Cependant, et c'est la caractéristique de notre époque en mal de transformation littéraire, pour des raisons d'affinité ou toute autre cause qui se révélera sûrement, de nouvelles combinaisons sont en train de se produire, et les anarchistes mystiques, par exemple, vont marcher avec l'homme qui à l'heure qu'il est attire le plus l'attention et inspire le plus d'espérances littéraires, avec L. Andreïeff, dont une nouvelle œuvre paraîtra dans la prochaine livraison des *Flambeaux*.

En caractérisant ainsi les différentes tendances de la littérature russe actuelle, je ne fais que résumer, en les concentrant, les opinions courantes du monde littéraire. Pour en avoir le cœur net et afin de donner à nos lecteurs des chroniques documentées, je me propose de faire parler devant eux les écrivains mis en cause, eux-mêmes. Pour commencer je donne le parole à M. G. Tchoulkoff, directeur des *Flambeaux*, qu'il alluma après s'être séparé, avec ses amis, du groupe d'écrivains de talent : Merejkovsky, Hippius, etc.

A ma demande de bien vouloir définir, pour les lecteurs du *Mercure,* l'anarchisme mystique, il le fit, avec la meilleure grâce et avec une parfaite courtoisie, dans ces termes :

Un de mes critiques, qui m'avait plus d'une fois attaqué très vivement, est tout récemment arrivé à cette conclusion : que « toute la jeune littérature russe » demeure dans le giron de l'anarchisme « mystique ». Je pense que cette affirmation est loin d'être vraie, et je m'explique.

L'anarchisme mystique n'est pas une *école littéraire* qui prétende découvrir de nouvelles méthodes dans l'art.

L'anarchisme mystique est un certain ensemble complexe d'idées philosophiques que j'ai cru nécessaire de mettre à jour en raison de la crise religieuse et philosophique que la société cultivée traverse à l'heure qu'il est en Russie. Je ne suis pas à même, cela va sans dire, d'exposer dans un court entretien toute l'idéologie de l'anarchisme mystique, je dirai seulement qu'il jette une nouvelle lumière sur l'idée de la *personne humaine* et propose un nouveau schéma de la théorie du progrès. Tout cela

n'est pas encore complètement étudié, mais la littérature considérable provoquée par mes brochures et articles dans *les Flambeaux* me fait penser que ce n'est pas par pur hasard que les mots d'ordre des idées que j'ai énoncées agitent tant de monde : j'ai deviné que l'homme russe contemporain se trouve à un certain tournant psychologique.

Les idées mystico-anarchiques ont surgi sur le terrain de désillusion de la philosophie du positivisme courant et comme une protestation, d'un autre côté, contre le nouveau dogmatisme aveugle auquel sont enclins les restaurateurs de l'orthodoxie et nos néo-chrétiens. Le schéma de l'anarchisme mystique est celui-ci : la personnalité s'affirme par la volonté. Se relevant dans le monde empirique, la personnalité humaine se heurte à l'antinomie de la liberté et de la nécessité. Vaincre la nécessité n'est possible que par l'amour, dont la nature est définie, non pas par la morale, mais par la religion. Demeurant sur le terrain du *réalisme mystique*, nous nous affirmons non seulement métaphysiquement, mais aussi mystiquement. La personne demeure dans le giron du principe absolu, mais le principe absolu lui-même affirme d'une manière immanente son existence dans la personnalité humaine, car la personne c'est l'absolu en devenir.

La personne aspire à l'unité, mais cette unité n'est pas élémentaire, mais absolue ; par conséquent elle comprend toute la complexité et la plénitude de la vie.

La personne s'affirme non pas dans l'individualisme isolé, mais dans l'individualisme suprême et parfait qui cherche son expression dans la sociabilité. La sociabilité ne conduit la personne à son affirmation que dans le cas où elle est basée sur les principes de l'union anarchique et libre dans l'amour. La sociabilité, fondée sur les principes du droit et de la contrainte, n'affirme pas, mais tue la personne. De là notre attitude intransigeante et révolutionnaire envers tout étatisme et envers l'institution de la propriété.

Nous ne posons aucune limite ni ne connaissons aucune autorité. Ainsi le principe moral ne nous pousse pas vers la *non-résistance au mal*. Notre attitude envers le processus historique est par conséquent toujours *active*.

A chaque moment de l'histoire, nous nous appuyons sur le groupe qui n'est pas dépravé par la construction politique et qui est révolutionnaire par excellence. Cependant nous ne faisons pas que détruire, mais nous créons aussi. Mais notre création est complètement étrangère au principe mécanique. Notre création est celle de l'amour. Et les seules normes que nous reconnaissons sont celles de l'art, c'est-à-dire les normes musicales.

Mon ami et maître Viätcheslav Ivanov donne une conception un peu différente de l' « anarchisme mystique ». Chez lui, on aperçoit un certain écart vers la passivité et l'indifférentisme par rapport au processus social. Etablir la différence de ces deux conceptions de l'anarchisme mystique est l'affaire de la critique académique, laquelle ne va pas tarder, car notre jeune philosophe de grand talent, Alexandre Meier, va incessamment publier son grand travail philosopho-scientifique : *Qu'est-ce que l'anarchisme mystique ?*

Quant aux rapports entre l'anarchisme mystique et les écoles littéraires, on ne peut tirer de son essence même que la conclusion suivante : la vraie poésie, en tant qu'elle est irrationnelle, s'affirme toujours sous la marque de l'anarchisme mystique. Il est cependant difficile de nier l'influence d'un

credo sur telle ou telle école littéraire. Même nos *décadents* qui ont proclamé le principe de l'indépendance de l'art prirent à proprement parler une position d'idées assez solide. En considérant ce côté rationnel de la poésie, il faudra reconnaître que l'anarchisme mystique donne une base théorique à une école poétique définie. Cette école, dont les principes sont défendus avec succès par le poète de talent Viatcheslav Ivanov, est l'école *mytho-créatrice,* qui trouve son expression dans les recueils et livres de la publication *Orae* à Saint-Pétersbourg. L'essence de cette école se caractérise par le besoin non seulement d'incarner les survivances de la personne, mais aussi d'affirmer ces survivances, comme des réalités précieuses en elles-mêmes, comme un mythe. Alors, l'œuvre poétique apparaît, comme l'attribut du culte. Une telle réalité pour Viatcheslav Ivanov est, par exemple, le mythe de Dionysos.

Quant aux recueils des *Flambeaux*, que j'ai l'honneur de diriger, ils ne défendent les idées mystico-anarchiques que dans les articles théoriques et excluent tout programme de la rubrique de la poésie. Ici, à côté des œuvres de Viatcheslav Ivanov, je publie avec joie celle de Léonide Andreïeff, Feodor Sologoub, Alexandre Blok, L. Zinovieff-Hannibal, S. Gorodetzky et quelques autres...

Ainsi parla M. Tchoulkoff qui fait en même temps la critique théâtrale dans le grand quotidien le *Tovarichtch.*

Je passe sur l'amitié que les uns professent pour M. Tchoulkoff, sur la critique des autres qui le démolit. *Habemus confitentem reum* ; en fait de document je ne puis donner une confession littéraire *d'un jeune* plus complète que celle que je viens de donner. L'époque que la Russie traverse est trop intéressante sous tous les rapports pour en négliger un élément quelconque. Je les présenterai tous — au point de vue littéraire et artistique — au fur et à mesure, en toute conscience et toute liberté, restant moi-même fidèle aux vieilles et bonnes traditions de la littérature russe qui va de Pouchkine à Korolenko et à Gorky, oui, à Gorky, que d'aucuns enterrent déjà, et de Belinsky à Mikhaïlovsky et me rappelant toujours le mot de mon éminent maître et ami G. Brandes :

« Il n'y a pas de bonne ou mauvaise école, il n'y a que de bonnes ou mauvaises œuvres. »

Les premières restent, les autres... passent.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES SCANDINAVES

John Paulsen : *Samliv med Ibsen* (*En compagnie d'Ibsen*), Copenhague, Gyldendal. — Herman Bang : *De uden fædreland* (*les Sans-patrie*), Copenhague Gyldendal. — Emil Zilliacus : *Den nyare franska poesin och antiken* (*la Poésie française moderne et l'antiquité*), Helsingfors, Handelstrykkeriet.

La spécialité de M. John Paulsen est de raconter des anecdotes sur les gens intéressants qu'il a connus. Il a ainsi publié quatre volumes

de souvenirs. L'intimité de ses relations avec Camilla Collett, la fondatrice du féminisme norvégien, et avec Henrik Ibsen, lui a conféré une sorte d'autorité comme Dangeau de la littérature norvégienne. M. John Paulsen a-t-il les qualités requises pour nous renseigner utilement? Un jour, il se promenait dans Rome **En compagnie d'Ibsen**, et lui demanda : qu'est-ce qu'être poète? — C'est voir... de quelle couleur est le tapis de votre chambre d'hôtel? Et M. John Paulsen ne le savait pas. Ce ne sont donc pas des descriptions précises qu'il faut attendre de lui. Ce n'est pas non plus ce qu'on lui demande. Rapporter fidèlement des conversations, dire les lectures, les promenades, la méthode de travail d'Ibsen, sa vie de famille et sa vie de société, ses amis et son attitude envers eux, les impressions que lui causèrent ses succès et la critique, voilà ce qu'il faut demander. M. John Paulsen n'est d'ailleurs pas un biographe, et les chapitres de son livre sont autant de récits parfaitement distincts, dont l'ensemble cause une impression assez papillotante.

Il convient de distinguer parmi ces récits ceux, heureusement les plus nombreux, de conversations ou de scènes dont M. John Paulsen fut témoin, et ceux qu'il a complétés par information indirecte ou même par voie d'interprétation. M. Lorentz Dietrichson a suffisamment démontré, dans *Samtiden*, qu'en ce dernier cas on ne peut se fier au sens critique de M. John Paulsen. Par contre, lorsqu'il s'agit de souvenirs et d'impressions, Mme Ibsen elle-même lui donne son approbation.

Les rectifications de M. Lorentz Dietrichson se sont produites au sujet d'une sorte d'amitié amoureuse entre Henrik Ibsen et sa belle-sœur Marie Thoresen. Si M. John Paulsen s'est trompé sur la nature de l'affection d'Ibsen pour sa belle-sœur, on peut toutefois compter plus d'une histoire de ce genre dans la vie sentimentale du poète presque jusqu'en sa vieillesse. Un des plus intéressants épisodes racontés par M. Paulsen est précisément l'histoire de ses relations avec Mlle Henrikke Holst. Il avait alors vingt-trois ou vingt-quatre ans, elle, seize. Elle était rieuse et gaie. Il lui offrait des gâteaux et des fleurs, à celles-ci parfois il joignait un poème. Et ils allaient souvent se promener ensemble. Mais Ibsen était toujours très respectueux, ne la tutoyait pas (bien que le tutoiement soit très facile en Norvège), ne lui donnait même pas la main, et se faisait accompagner par une amie dans ses promenades. Tout cela cependant n'était pas correct, car Ibsen n'avait pas été présenté au père. Un jour, on le rencontra, et Ibsen montra un médiocre courage... il s'enfuit. Les deux jeunes gens ne se revirent qu'une trentaine d'années plus tard, mais alors ils se tutoyèrent aussitôt, comme de vieux amis.

Le livre de M. Paulsen est d'une lecture fort agréable, et personne ne pourra parler d'Ibsen comme individu sans l'avoir lu.

§

Le dernier livre de M. Herman Bang, **les Sans-patrie**, témoigne d'une étonnante maîtrise dans la facture. Ceci ne saurait surprendre de la part de l'auteur de *Mikaël*, dont la facilité est singulière à faire grand, à donner un puissant relief à ses personnages. Mais dans ce dernier roman il s'agissait uniquement d'êtres et de situations exceptionnels. La maîtrise de M. Herman Bang consistait précisément à dresser sur un piédestal Claude Zoret, l'homme de génie qui succombe à sa solitude. Il est moins aisé encore de donner du relief à des personnages quelconques, surtout lorsqu'ils sont foule. Il a réussi à faire vivre avec leurs caractères individuels bien marqués, et cependant sans grossissement caricatural, les gens qui composent la société d'un bourg danois du Jylland : nombreux et divers, il les a peints en racontant une seule soirée de leur existence. Aucun moyen artificiel d'intrigue, ni autre, n'aide à mettre en évidence leurs qualités et leurs défauts. L'auteur n'interrompt sa description par aucune analyse ni explication. Ils sont simplement réunis pour fêter un violoniste célèbre qui est venu donner un concert dans leur ville. Ils causent, ils dînent, ils circulent dans les chambres du marchand qui les reçoit. Ils sont là tous, le maître d'école, le pasteur, leurs femmes, un seigneur du voisinage, l'horloger, le marchand, le médecin, et bien d'autres, presque tous au même plan, ou du moins l'importance de chacun dans ce tableau n'est déterminée que par la place que lui donnent sa situation et son caractère dans la vie commune du bourg. C'est une collection de portraits bien vivants, bien individuels, et cependant c'est une foule, un ensemble. Ils ne sont pas dessinés séparément. On ne peut s'attarder, en lisant, à considérer à part aucun d'eux.

Et il convient précisément qu'il en soit ainsi. Car leurs vies et leurs pensées s'entremêlent. Si distincts, si variés qu'ils soient, et parfois si opposés les uns aux autres, si obscur que soit en eux le sentiment de la vie commune du bourg, dont la vie de chacun est une partie, le fait de cette communauté les domine : ils ont une patrie.

On pourrait, d'après ce récit d'une soirée dans un bourg du Jylland, dire les sentiments, l'état moral, la manière d'être et de penser du peuple danois, bref, faire une « description de ses mœurs », comme on eût dit autrefois. La vision d'Herman Bang est assez pessimiste. Il m'est impossible d'en faire la critique, qui d'ailleurs intéresserait peut-être médiocrement des lecteurs étrangers. L'auteur ne dit pas d'ailleurs si cette patrie est meilleure ou pire que les autres. Elle est un fait qu'il ne discute pas. Il n'exprime aucune opinion personnelle. Son livre n'est pas une contribution à la controverse sur le patriotisme. Les gens du bourg ne discutent pas ce fait non

plus. On dirait qu'ils en sentent à peine l'existence. Ils entendent les chants des Danois d'au delà de la frontière, venus pour assister au concert, et cela ne détourne guère le cours de leurs conversations. Ils forment une société simplement parce qu'ils vivent côte à côte, sur le même sol.

Ce tableau de la vie danoise est précédé de l'histoire du violoniste, le « sans-patrie ». Le comte Joan Ujhazy est né sur le domaine de famille, une île du Danube qui ne fait partie d'aucun Etat, « l'île des maudits », d'où les habitants, venus de partout, ne peuvent sortir sans subir les mépris de la racaille ameutée. Cette malédiction pèse sur toute sa vie. Il souffre d'être partout un étranger, d'être sans racines, errant, dans Paris, puis dans sa carrière de virtuose, et il est ainsi amené à chercher une patrie en Danemark, pays de sa mère: dernier espoir, encore déçu.

M. Herman Bang a donné une réalité douloureuse à la tristesse de ce personnage de légende, et le contraste est émouvant entre sa solitude et le grouillement de la société terre-à-terre du bourg danois. Il se mêle à cette société, elle lui fait bon accueil, et il y reste étranger. Joan Ujhazy et le bourg appartiennent à deux mondes différents, celui des isolés et celui de la foule, le pays du réel et celui de la légende, et le contraste était nécessaire pour les faire comprendre l'un et l'autre. M. Herman Bang excelle d'ailleurs, par sa manière toujours réaliste, à réunir, à mettre en relations naturelles et aisées des personnages d'une réalité vulgaire avec ceux qu'il a créés avec une imagination plus fantaisiste.

Mais c'est dans la description de la société du bourg qu'il s'est surtout montré un maître. En Danemark, on qualifie volontiers d' « impressionniste » l'art d'Herman Bang. Et cela est juste, en ce que l'œuvre dégage une impression d'ensemble, qui n'est pas gênée par le détail. Cela est juste aussi parce que nulle part on ne pourrait détacher une suite de pages formant un tout à part. Mais en même temps le détail existe, minutieux et précis. Le réalisme d'Herman Bang se compose de tous ces détails accumulés, formant un clair ensemble.

§

M. Emil Zilliacus, finlandais, a écrit une thèse sur **la Poésie française moderne et l'antiquité**. Après une bonne, mais rapide introduction sur l'histoire de la poésie française dans ses rapports avec l'antiquité depuis le seizième siècle jusque vers la fin du dix-huitième, il consacre une longue étude à André Chénier. Il étudie ensuite le classicisme de Chateaubriand et les théories de Mme de Staël, qui le conduisent au romantisme, qui a pu produire une légende des siècles où la Grèce et Rome sont presque oubliées. Pourtant, avec

Théophile Gautier, il retrouve, sous une forme nouvelle, l'admiration passionnée de l'antiquité classique, et un sentiment plus profond et plus instinctif de sa beauté. Louis Ménard ensuite, auquel il consacre un chapitre assez développé, conduit l'auteur aux Parnassiens, pour arriver enfin à la poésie de ces vingt dernières années, qui est une réaction contre le Parnasse. Il retrcuve dans cette poésie la Grèce et les mythes antiques.

Mais non plus comme vain ornement, froide allégorie ou copie inanimée, et pas davantage dans leur sens primitif de symboles de la nature et religieux; les vieilles légendes s'animent d'un nouveau contenu d'idées et enveloppent des pensées et des sentiments modernes. Souvent elles sont transformées. Inutile de chercher sur aucune carte la Grèce du symbolisme, et elle n'appartient à aucune époque historique... l'antiquité se reflète dans le tempérament du poëte, recréée par sa fantaisie.

C'est évidemment en pensant à Henri de Régnier que M. Emil Zilliacus a cherché à caractériser les poètes de ce temps, et il lui consacre une étude intéressante. Sans négliger les autres influences, il voit dans la poésie de Henri de Régnier une inspiration antique croissante, qui devient dominante avec les recueils *Aréthuse* et *les Roseaux de la flûte*, même lorsqu'aucun mythe antique n'est mis en œuvre. « Il ne parle pas une langue antique, ses idées sont rarement antiques; mais la mise en scène l'est d'autant plus souvent : c'est de l'antique comme adouci et stylisé qui fournit le fond décoratif à l'expression de sa pensée. » Enfin, peu à peu le caractère symboliste de sa poésie se perd, les motifs antiques parfois deviennent l'objet même de ses poèmes, qui se rapprochent de ceux de Heredia.

Je ne puis suivre l'auteur dans son étude des poètes Jean Moréas, Albert Samain, Francis Vielé-Griffin. Je me contente de signaler ce nouvel ouvrage sur la poésie française, où est bien mise en évidence la persistance, sous des formes très variées, de l'influence de l'antiquité sur notre littérature.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES HONGROISES

De Gerando Antonina: *Mi Különbözteti meg a müvelt embert a müveletlentöl ?* röpirat. — Malonyay Dezsö: *A magyar nép müvészete ;* Franklin Tarsulat, Budapest, 1907.— Dr Ferenczy Arpad: *A Semlegesség elmélete, ibid.* — Divald Kornel: *Szepesmegye müvészeti emlékei;* a szepes megyei történelmi tarsulat Kiadasa. — Toth Ilonka: *Lyra mea.* — Szanto Lajos : *Terre Sicule.* — Benjamin Ferenc : *Chanson nouvelle.* — Memento.

On s'accorde en Hongrie pour demander une refonte complète du système actuel d'enseignement secondaire, lequel est copié sur le système allemand, et donne une place prépondérente à la philologie en matière de littérature, à l'érudition en matière d'histoire, à la nomen-

clature en matière de géographie. Ce système a pu donner en Allemagne des résultats satisfaisants : il est démontré qu'il en donne en Hongrie de déplorables. Il favorise l'apprentissage des détails arides, et néglige absolument la culture humanitaire; il tue chez les jeunes gens tout sens artistique, toute réflexion personnelle, les rend incapables de synthétiser, de déduire ; il laisse les paresseux totalement incultes, et accumule chez les autres une science mal assimilée.

La Hongrie possède sur ce sujet une vaste littérature, que je crois cependant possible de diviser en trois catégories, selon les méthodes proposées par les auteurs pour arriver à une amélioration de l'éducation.

Les uns, comme M. Alvinczy, chargé par le gouvernement de présenter un rapport sur la question, voient le salut dans une réforme administrative : décentralisation de l'enseignement, indépendance plus grande des professeurs (avec le système actuel, le professeur de français, par exemple, doit, au début de l'année, informer le ministre des œuvres qu'il expliquera en classe ; la liste revient de Budapest avec l'approbation ministérielle, et défense d'y rien changer !), moins de paperasserie.

Les autres, dont le comte Géza Teleki, cherchent les causes de la stérilité de l'enseignement dans la paresse des élèves ; ils leur demandent plus d'application, plus d'amour de l'étude, et trouvent dans l'aristocratie ainsi régénérée l'instrument du progrès moral.

Le troisième parti ne comprend, à ma connaissance, qu'une seule personne : Mademoiselle Antonine de Gerando, une Française qui dirige le lycée de jeunes filles de Kolozsvar, et qui a entrepris, il y a vingt-sept ans, d'introduire en Hongrie l'amour de la culture classique, de l'art et des belles-lettres. Elle vient de publier une plaquette, **Ce qui distingue l'homme cultivé de l'homme inculte**, où elle résume en sept pages d'un style incisif et concis l'œuvre à laquelle elle consacra sa vie, et les nombreux ouvrages qu'elle écrivit sur la réforme de l'enseignement.

L'homme cultivé sait réfléchir par lui-même, juger d'après sa propre conscience, et y adapter sa conduite ; il ne singe pas les actes des autres ; l'homme cultivé sait aimer, car c'est par le cœur plus que par l'esprit que nous sommes en communion avec nos semblables, que nous avons la faculté de comprendre la vie ; l'homme cultivé sait enfin vouloir ; il ne se contente pas d'aimer le bien, il veut aussi son avènement, et sait y travailler; c'est l'homme intégralement conscient, capable de vivre en dehors de son « moi » pour un idéal quelconque, pensée, science ou art.

L'éducation doit entreprendre d'élever les hommes à ce degré de hauteur morale. Et c'est plus spécialement à l'éducation des femmes, qui par bonheur est la moins professionnelle, qu'est dévolu ce rôle.

Il faut donc apprendre aux jeunes filles à réfléchir, à juger, il fau développer chez elles le sens artistique, l'invention, la spontanéité la faculté de synthétiser et de déduire. Car l'enseignement doit êtr surtout l'éducation de l'âme.

La littérature, débarrassée de ses impédimenta : philologie, chro nologie, érudition, l'histoire, leçon constante de philosophie et moye d'apprendre à connaître les hommes, la géographie, expurgée de nomenclatures et autres exercices mnémotechniques, seront de puis santes armes aux mains d'un corps enseignant régénéré, où des pro fesseurs éclairés et enthousiastes remplaceront les fonctionnaire d'aujourd'hui. La philosophie surtout, et l'art, ouvriront aux jeune gens les domaines de la pensée, et feront d'eux de véritables *homme cultivés*, leur donnant cette éducation humanitaire « sans laquelle o est un homme inculte, à quelque échelon de la société que l'on s trouve ».

Ce n'est donc pas par des réformes administratives ou des exhor tations à l'assiduité que sera atteint le grand résultat ; c'est pa la création d'un système absolument nouveau faisant la part bell à l'éducation artiste et philosophique, c'est surtout par l'élévation d niveau moral du corps enseignant.

Le débat reste ouvert entre les trois partis réformateurs et le gou vernement. Mais les partisans du système actuel n'auront, je crois qu'un seul argument à opposer à Mlle de Gerando : la force d'inerti ennemie irréductible des novateurs.

§

Il est en plein pays roumain de Hongrie, non loin de Kolozsvar, l'an tique cité aux trésors, une petite contrée, une vingtaine de villag tout au plus, groupés autour de la bourgade de Banffy-Hunyad, do on vante à l'envi la beauté des costumes et l'originalité des type Cette région est habitée presque uniquement par des Hongrois c'est un îlot de purs Magyars dans la Transylvanie roumanisée, *Kalotaszeg*.

Le costume est admirable : pour les hommes un long manteau laine blanche, richement brodé de noir, les bottes et le chapeau feutre à courtes ailes : ce vêtement est « noble et majestueux comm la toge », et donne aux hommes « un aspect sévère et beau » (R couly).

Les femmes ont « sur la chemise blanche brodée de rouge u veste courte, sorte de boléro en cuir très joliment travaillé, serra fortement la taille... La jupe noire est toute formée de grands p étroits... sur le devant elle se relève des deux côtés pour montr une large bande jaune d'or. Par-dessus, un beau tablier à fond n très richement brodé. »

Ces femmes exécutent un travail admirable et délicat : la broderie *punto tirato*, sorte de fine dentelle obtenue en tirant les fils de la toile, au milieu de laquelle subsistent des motifs à formes tantôt géométriques, tantôt fantastiques, finement brodés de soie blanche. Ce n'est plus la broderie roumaine, aux couleurs vives, au dessin menu, ni la broderie bosniaque, toute orientale, dorée, irrégulière et chatoyante : ce sont des formes transmises par une tradition immuable, venues tout droit de l'Italie de la Renaissance, avec la jolie et cruelle Béatrice, femme du grand roi Mathias.

Le travail est fait, en hiver, par des paysannes, les mêmes qui durant l'été gardent les troupeaux, et brisent les régimes de maïs sur les collines basses de Kalotaszeg. Recueillis par une dame, bienfaitrice intelligente et artiste, nappes, napperons et rideaux sont expédiés à l'étranger, fort loin, jusqu'en Angleterre. Et certaines dames de la cour londonienne sont les clientes attitrées des brodeuses de Banffy-Hunyad.

C'est à ce pays si curieux et si joli que Malonyay, l'auteur dramatique connu, a consacré le premier volume de la grande monographie que la Société Franklin publie sous sa direction. **L'Art populaire hongrois** sera une sorte de vaste musée de l'art primitif magyar. Une légion d'artistes, parcourant le pays, le kodak ou le calepin à la main, ont recueilli des documents inédits de plus haut intérêt qui viendront illustrer cette publication de luxe qui comprendra cinq volumes de grand format. Ces documents ont trait à toutes les branches de l'art décoratif populaire : architecture, sculpture, ornementation d'église, industries domestiques, broderie, etc. Le premier volume, « Kalotaszeg », vient de paraître.

§

Les discussions du Congrès de la Paix et le bruit récent d'une demande de neutralisation de la Norwège attirent l'attention du public européen sur les questions relatives à la neutralité. Il n'est donc pas sans intérêt de signaler l'excellent opuscule de M. Arpad Ferenczy, professeur à l'Ecole de Droit de Sarospatak, que la Société Franklin a édité sous le titre de **la Théorie de la Neutralité**. L'ouvrage du Dr Ferenczy comble une regrettable lacune : les juristes hongrois se sont jusqu'ici désintéressés des questions si importantes du droit international.

§

Les Souvenirs historiques dans le comitat de Szepes, monographie par M. Cornelius Divald : trois volumes magnifiquement illustrés, parus dans l'édition de la Société Historique du Comitat de Szepes. Le dernier volume, qui vient de paraître, est consacré aux arts industriels et aux arts d'église : orfèvrerie,

meubles d'église, broderie, fabrication de vieux brocarts, de dentelles etc. Le livre possède à la fois la précision scientifique qui lui donn sa valeur comme étude historique, et l'attrait d'une belle langue aisée et agréable à lire.

§

On fait décidément beaucoup de vers en Hongrie : vers lyriques politiques, économiques et sociaux : tous les problèmes qu'en Franc on se contente d'écrire en prose ou de développer dans des discour parlementaires, nous les retrouvons là, rythmés et rimés, enfermé dans des mètres iambiques et autres, pourtant créés pour un usag différent. Après la poésie philosophique de M. Szalay, et les poésie socialistes de M. Ady, voici **Lyra Mea**, de Mlle Hélène Toth où il est parlé tour à tour d'amour et de féminisme, avec un jolie fraîcheur d'inspiration; la **Terre Sicule**, de M. Loui Szànto, où le poète, décrivant la misère de sa province natale, appell la Hongrie au secours de la race sicule ruinée, chassée et submergé par les bergers valaques qui descendent des Carpathes, et les spécu lateurs d'origine levantine qui viennent de plus loin encore ; **Chan son nouvelle**, de M. François Benjamin, le poète socialiste, qu heureusement, par les jolis morceaux lyriques qu'il a intercalé entre deux revendications, se révèle *poète* tout court.

§

Memento. — On a célébré au commencement de juin, à Budapest, le 40 anniversaire du couronnement de François-Joseph comme roi de Hongri A cette occasion, le Dr Marki, professeur à l'Université de Kolozsvar, publié une étude historique : *François-Joseph Ier, roi de Hongri* luxueusement éditée et abondamment illustrée. Cet ouvrage, à côté d'un biographie consciencieusement faite, renferme toute l'histoire général du règne.

F. DE GERANDO.

LETTRES TCHÈQUES

Vzkriesenie : Narodnie Noviny, Turciansky Sv. Martin. — Réédition des œuvre de Hviezdoslav : Knihkupecko-nakladatelsky spolok, Turciansky Sv. Martin. — Milos Marten *Cyklus rozkose a smrti.* Prague : B. Koci.

Les *Narodnie Noviny*, l'excellent journal slovaque de Turciansk Sv. Martin, parmi les nombreuses tâches patriotiques qu'il assum s'ingénie à fournir régulièrement aux jeunes écrivains slovaques de occasions d'entrer en contact tant bien que mal avec la totalité de l pauvre nation murée vive au fond des Carpathes. Deux fois par an édite un petit volume où sont réunis les meilleurs travaux de ce jeunes gens. Le dernier, qui a paru à Pâques, s'intitule **Vzkrie senie** (*Résurrection*). Il contient de la prose, des vers et mêm

quelques beaux chants (de MM. B. Bulla et Jur. Babka), car nous n'oublions pas que le chant populaire demeure la vraie gloire du pays slovaque, la plus directe expression de sa souffrance. Le thème de Pâques fournit à MM. Fr. Urbanek, Vrbicky et Martin Sladkovicov l'occasion de strophes touchantes : le Christ aussi, comme notre nation, a été frappé, est tombé et s'est relevé; la victoire reste à la vérité flagellée; la *résurrection blanche* est promise au martyr. Ainsi parle M. Vrbicky. M. Sladkovicov nous dit l'avril slovaque « qui a pris les clefs dorées du printemps sous l'oreiller de l'hiver endormi, sa vieille mère ». Et voilà un autre symbole de la résurrection nationale : « De ces clefs d'or, il ouvre les chambres pleines de splendeurs, y réveille l'aube, y disperse les zéphyrs et leur donne le champ du monde à parcourir en tous sens. » J'ai aimé certaines expressions exquises comme ces « jeunes rayons que filait à ses soirées le caduc hiver ». M. Rehar Uram-Podtatransky nous confie l'aventure d'une humble petite étoile qui a envié le soleil; Dieu pour la punir en fait le cœur d'une femme chétive qui connaîtra d'autres jalousies pour son expiation. Des contes en prose par MM. Somolicky, A. Buday, A. Sustek et Pavel Bucan, nous ne citerons que celui de ce dernier : *Duchovna smrt* (*la Mort intellectuelle*), excellent tableau de la détresse morale d'un homme jeune, hardi et intelligent, qui peu à peu s'encroûte dans un de ces milieux déprimants et sans horizons, un de ces petits endroits comme il en existe tant, pas rien qu'au pays slovaque... Mais ici l'atmosphère morale du village slovaque est nettement analysée; qui l'a respirée une fois en reconnaît aussitôt le goût... Car il est vrai que cet homme aurait un avenir d'activité et d'énergie devant lui s'il voulait seulement trahir. Ne sera-t-il point de résurrection pour lui aussi? Viendra-t-elle trop tard? Et ne viendra-t-il pas enfin le grand romancier qui dira en une fois, avec toute la poésie d'un pays adorable et adoré, toute l'horreur de l'existence qui y est faite à une nation exquise entre toutes, à laquelle les seules passivités mornes du désespoir sont tolérées.

En attendant, elle réédite l'œuvre de son second grand poète : Hviezdoslav, et c'est l'autre, son premier écrivain, le noble Svetozar Hurban Vajansky, qui la patronne et la présente au public. Un fait de ce genre suffirait à prouver que notre sainte confiance en l'avenir artistique et littéraire de la race slovaque ne sera point trompée. Car il faut avant tout se douter de la valeur de ce mot *épuisé* lorsqu'il s'agit de livres, en ce pays sans grandes villes non seulement, mais où chaque ville, chaque village devient un centre de magyarisation, et dont la petite vie littéraire, piétinée, s'agite si touchante et d'une telle spontanéité presque de végétation sauvage, sans institution comme sans protection, et surtout comme sans réclame, absolument en dehors des beaux tapages par lesquels les capitales savent impo-

ser une œuvre. Ecoutez le maître Vajansky, tout fier du succès de son protégé et de son émule :

Elle se libère, l'âme slovaque, comme un pauvre petit papillon de l'écorce dure, comme une petite graine enterrée dans le sol noir. C'est par les rayons de sa pure poésie que le glorieux fils de l'Orava, favori de la nation, aide à cette éclosion... Comme le petit papillon, comme le grain enterré, elle se libérera, l'âme slovaque, et viendra à la vie quand même on l'étouffe de tous côtés... Avoir épuisé, à vrai dire très rapidement, une première édition de l'œuvre épique de Hviezdoslav... témoigne du haut niveau intellectuel du public slovaque lisant, et de son sens intuitif de ses vrais intérêts moraux. *Pour nous ce fait est plus important que la conquête à force de sueur et de sang d'une circonscription électorale*, et pourtant Dieu sait que nous ne lésinons point lorsqu'il s'agit de politique et que nons savons ce que vaut la représentation nationale sur le forum d'un malheureux pays qui se précipite à sa perte... La seconde édition de Hviezdoslav implante sa gloire dans la nation : c'est un fait contre lequel ne peut aucune tyrannie scolaire ou culture politique. C'est, incorruptible et naturelle, la moëlle des os de la nation, que Hviezdoslav : il ouvre la porte à la culture nationale et montre le chemin de la gloire à cette nation sans écoles. Sans écoles au commencement du vingtième siècle, quel opprobre !... Le *Detvan* de Sladkovic apostrophait aussi la nation sans écoles. La *Femme du Garde-chasse* en est le pendant, d'un génie égal... Les deux plus grandes créations slovaques sont simplement notre miroir. Nation sans écoles, aime les images fidèles et magnifiques de ta vie; qu'elles te soient tes écoles et tes collèges, tes académies et tes universités, qu'elles soient aussi les panthéons de ta gloire et de ton avenir...

Et ainsi de suite. Il faut lire toute cette préface pour comprendre à quelle éloquence simple, par la répétition frappante et presque lyrique des mêmes mots, peut atteindre la voix qui crie sous les mains qui étranglent. De tels accents, de tels cris du cœur ont une beauté à eux, qui fait paraître bien froide la littérature la plus artiste et bien vaine la recherche la plus raffinée... Et cependant que veut la sanction de tels cris en somme : acquérir le droit à une nation d'en arriver un jour à ces formes suprêmes, à ces épanouissements rares de la sensibilité et de l'art que nous admirons tant chez un Barrès, un Suarès et un Léon Daudet. Les Tchèques d'aujourd'hui qui produisent des écrivains du goût de M. Milos Marten en étaient, il y a trente ans, là où en sont les Slovaques aujourd'hui. Ils furent même bien plus bas encore, puisqu'un temps ils avaient perdu même leur langue et qu'ils la durent forger de toutes pièces.

Si l'on saute du petit volume des jeunes Slovaques, *Vzkriesen*[...] imprimé à la façon d'un almanach sur le premier papier à journal venu, au luxueux **Cyklus rozkose a smrti** (*Cycle de volu*[...] *et de la mort*) de M. Milos Marten, on a le plus frappant exemple de la différence de niveau intellectuel que mettent entre les deux nations

sœurs la trentaine d'années de régime politique tolérable vécue par la Bohême. Les résultats atteints en si peu de lustres par l'art, la musique et la littérature tchèques sont ni plus ni moins que stupéfiants. Je n'en voudrais pour preuve que la parure typographique, faite à ce volume par Mlle Zdenka Braunerova, que je loue, encore plus que de sa mystérieuse eau-forte symbolique, d'avoir su en certain encadrement montrer, et en certaines têtes de chapitres, un échantillon heureux de ce que pourrait devenir un goût décoratif, né à la fois de l'ornement populaire et d'un individualisme esthétique éclectique, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus ancien et de plus nouveau au monde, si je n'en pouvais alléguer la preuve encore plus convaincante du texte de M. Marten. Celui-ci a rêvé écrire quelques chapitres définitifs et précieux, quelques fragments complets et mutilés du grand livre de la volupté que personne n'écrira jamais... Une volupté qui touche continuellement à l'abstraction philosophique, une volupté telle que pourrait l'enseigner Kundry, non pas à un béat et sublime Parsifal, mais à un jeune Hamlet, peu distant de Pic de la Mirandole, fin comme l'ambre, délicat comme de la porcelaine, quelque statuette chryselephantine de jeune homme à cœur d'onyx, au demeurant docteur en philosophie et en droit de diverses universités polyglottes... Ah! il n'a rien de tchèque pour le moment, M. Milos Marten; mais s'il donne à la littérature tchèque au moment où l'on y traduit *Du sang, de la mort et de la volupté*, s'il lui donne en Egon et Helena Faren et leurs comparses évanescentes ce petit groupe d'abstractions aux pâleurs de fantôme et aux gestes d'ombre, qui manquait à l'expression de ses diverses récentes maladies, du moins faut-il lui accorder que lui seul d'entre ces jeunes raffinés, qui se détournent des ponts de Prague où tout le monde passe et tant d'eau, a fait de l'artifice de sa pensée une seconde nature et de sa volupté de vivre en décor intérieur autre chose qu'une attitude, mais un continuel exercice spirituel, une école d'héroïsme intime. Alors là, que m'importent les influences étrangères, les yeux tournés vers tels héros modernes; qu'importe des chapitres intitulés *en marge du bien et du mal*, *l'enfant de minuit*, *erotikon*, lorsque, par une perpétuelle discipline intime — (blâmable ou non, c'est une autre question, question de « soleil noir », mais d'un courage fier) — on a acquis le droit de les écrire.

Une chicane de forme, et pourtant d'une importance capitale, s'impose à propos de ce livre. Je ne puis m'empêcher de me cabrer un peu, lorsque *dans une seule page* — et elles ne sont pas grandes ces pages — je relève les vocables *harmonii*, *dissonanci*, *imaginarny*, *heroismu*, *rythmus*, *nostalgie*, *komplikovanejsi*, *dramatech*, *legendarnich*, *giganteskni*, *architektury*, *existenci*, *exoticky*, *sensibility*, *imaginaci*, *chimery*. Ouf! Je sais bien que nous-mêmes tenons beaucoup de ces mots jadis savants du grec et qu'ils firent

longtemps en français figure de pédantisme : concédons au tchèque technique et critique le droit de les écrire et de les faire siens ! Mais tant d'autres de ces mots étrangers sont si répréhensibles ! Oh ! je sais la réponse et que nos écrivains en possession d'une langue formée par trois siècles de la plus belle littérature moderne concevront difficilement, à savoir que le tchèque — et c'est pour cela qu'il le faut sans cesse rappeler,— ne s'est trouvé que tout récemment en mesure d'exprimer les raffinements de pensée auxquels se complaît M. Marten et de si fugaces et difficiles, j'allais écrire studieuses, nuances de sentiment. Même en tenant compte de l'impossibilité de créer quelque chose avec rien, est-il bien sûr même que M. Marten ait déjà conquis ici la formule définitive ? Oui, si j'en crois mon instinct pur et simple et aussi celui de ma sympathie; non, quand je rencontre à tout propos dans son livre des phrases aussi mosaïquées de mots barbares que celle-ci dont on pourrait trouver le sens presque intégral en bon français dans le *A cœur perdu* de M. Peladan. « Hovoril lehce, jakby *glossoval, tonem*, jemuz nadech *nonchalence* dodaval *suggestivnosti*. » Ainsi contre six mots nationaux quatre d'importation. Et ce ne sont pas des exceptions ou du moins de très rares exceptions que de telles phrases. Voir les cinq dernières lignes de la page 7 ou celles 4 à 6 de la page 19, ou celle-ci : « je to *naivne antikisovany pavillon o stukovych* sloupcich. » Au demeurant voir à peu près partout... Je concéderai du reste, à la décharge de M. Marten, que certains de ces mots manquent au tchèque parce qu'ils expriment des choses, même très ordinaires chez nous, qui, en Bohême, vu l'état de la nation il y a un siècle à peine, n'existent pas ou plutôt n'existaient pas encore tout dernièrement : *koketterie*, *galantni*, *salone*, *intimni*... Oui, jusqu'au sens de l'*intime* est neuf en Bohême... Mais *timbru* (timbre de la voix), *vitality*, *bizarrenim*, *improvisovali*, *ekstaticky*, *processiemi*, *potence*, *animalni*, *lektur*, *passaz*, *differencovany*, *experimentovati*, *naturell*, *vegetujici*, *depresse*, tout cela signifie-t-il des choses que Jean Huss ou Komensky n'auraient pas connues ? On m'affirme qu'il y aurait eu moyen d'exprimer, même des sens un peu déviés, un peu spéciaux, un rien nuancés de ces choses, en un tchèque épanoui sur une plante née de belles et bonnes racines slaves et non d'une sorte d'espéranto. Encore faudrait-il attendre à l'œuvre ceux qui l'affirment si aisément. Je suis bien sûr qu'un styliste de la valeur de M. Marten a dû s'y reprendre à deux fois avant d'écrire *gesta* pour gestes, *intensita* et *evidentni*.

Il n'en demeure pas moins merveilleux qu'un demi-siècle après les écrits faciles de Macha et de Vocel, la littérature, et disons même le langue tchèque produise un livre aussi orgueilleux d'intention, hermétique de conception, inquiétant et parfois exquis de réalisa-

tion. Maurice Barrès déclarait son *Du sang, de la Mort et de la Volupté,* intraduisible. Non seulement le voici traduit en tchèque d'hier; mais voici en tchèque de demain un *Cycle de la volupté et de la mort* d'une toute autre tournure et d'une bien autre difficulté! Inutile de souhaiter à M. Marten les suffrages des siens : il ne paraît guère écrire pour eux. Mais que vienne au plus tôt la traduction de son livre.

WILLIAM RITTER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

Paul Griveau : *L'Alcoolisme, fléau social;* Marchal et Billard. 6 »

Lainez : *Formulaire d'actes usuels (sous seing privé)* ; Marchal et Billard, 6 50

Esotérisme

Robert Fluid : *Traité d'Astrologie.* Journal inédit de Mme de Marigny, publié par Jacques Ladreit de Lacharrière ; Emile Paul. 5 »

Histoire

Comtesse de Boigne : *Mémoires,* publ. par Ch. Nicoullaud, II ; Plon. 7 50

Ch. Gailly de Taurines : *Aventuriers et femmes de qualité,* Hachette. 3 50

Thadée Gasztowt : *La Pologne et l'Islam, notes historiques;* Soc. française d'impr. 3 50

G. Lenôtre : *La Fille de Louis XVI, Marie-Thérèse-Charlotte de France, Duchesse d'Angoulême;* Perrin. 3 50

Mayeur de Saint-Pol : *Le Désœuvré ou l'Espion du boulevard du Temple;* Sansot. » »

Victor Méric : *Camille Desmoulins ; Marat ;* Libr. du Progrès, 2 vol. 2 »

Charles Schmidt : *Les Sources de l'Histoire de France depuis 1789, aux Archives Nationales ;* Champion. »

Maurice Vitrac : *Philippe-Egalité et M. Chiappini ;* Daragon. 5 »

Alfred Westphal : *Lettres inédites d'Edgard Quinet ;* Stock 3 50

Littérature

Almanach des lettres françaises; Sansot. 3 50

Jean Amade : *Etudes de littérature méridionale;* A. Picard. 3 50

Eugène Carrière : *Ecrits et lettres choisies,* portrait d'Eugène Carrière par lui-même, reprod. en héliogravure ; « Mercure de France ». 3 50

Gœthe : *Satyros, suivi de quatre élégies romaines et du Journal,* trad. pour la première fois par Georges Polti et Paul Morisse ; Sansot 1 »

Estienne Jodelle : *Les Amours et autres poésies,* publiées sur les éditions originales, et augmentées de pièces rares ou inédites. Avec une notice de Guillaume Colletet et des notes par Ad. van Bever ; Sansot. 3 50

Estienne Martin de Pinchesne : *La Chronique des Chapons et des Gélinotes du Mans,* publiée sur le Ms. origin. par Frédéric Lachèvre ; Henri Leclerc. » »

Georges Rency : *J.-J. Rousseau. Riposte à M. Jules Lemaître ;* Bruxelles, Dechenne. 3 50

Alphonse Séché : *Alfred de Musset anecdotique ;* Sansot. 1 »

Paul Verlaine : *Voyage en France par un Français,* publié sur le Ms. Original par M. Loviot ; Messein. 3 50

Musique

L. Danion : *La Musique et l'oreille ;* Fischbacher. 4 »

Philosophie

Harald Hœffding : *Philosophes contemporains,* trad. de l'allemand par A. Tremesaygues ; Alcan. 3 75

C. Latreille : *Francisque Bouillier, le dernier des Cartésiens ;* Hachette, 3 50

Edouard Rœhrich : *L'Attention spontanée et volontaire ;* Alcan. 2 50

Poésie

Elisabeth de la Sauge : *Adolescence* ; Plon. 3 50
D. Sivet : *Les Montagnardes*, Plon, 3 50
Laurent Tailhade : *Poèmes élégiaques*, avec un portrait de l'auteur, en hélio gravure, « Mercure de France ». 3 5
Jean-Louis Vaudoyer : *Quarante petit poèmes* ; S. l. et s. n. d'édit. »

Publications d'art

Albert Samain : *Le Chariot d'or*. I. 27 compositions et gravures par Charle Chessa ; Ferroud. 60

Questions morales et religieuses

Ferdinand Brunetière : *Discours de combat* ; dern. série ; Perrin. 3 50
Charles Dupuis : *La Crise religieuse et l'action intellectuelle des catholiques* ; Bloud. » 60
Oscar de Ferenzy : *Vers l'Union des Catholiques de France* ; Bloud. » »
C. R. Sadler : *Succès et Bonheur* ; « Etudes Psychiques ». 3 50
Joseph Wilbois : *L'Avenir de l'Eglis russe* ; Bloud. »
J. Rogues de Fursac : *Un mouvemen mystique contemporain. Le révei religieux du pays de Galles, 1904 1905* ; Alcan. 2 5
Newman : *Grammaire de l'assenti ment* ; Bloud. »

Roman

P. de Beaupré : *Le Seuil* ; Sansot. 3 50
Magali Boisnard : *La Vandale* ; Sansot. 3 50
H. Bordeaux : *L'Ecran brisé* ; Plon, 3 50
Brada : *Les Amantes* ; Calmann-Lévy. 3 50
Georges Casella : *Le Vertige des cimes* ; Ollendorff. 3 50
G. Dubois-Desaulle : *La Faim et l'Amour* ; « La Raison ». 3 50
J. Esdin : *Contes furtifs* ; Beaudelot. 3 50
Norman Hansen : *Toumân ou le Cœur de la Russie*. Trad. sur le Ms. de l'auteur par L. Bazalgette ; Michaud. 3 50
Roger Lalli : *L'Eclosion* ; Bruges, Herbert. 3 50
Camille Lemonnier : *Quand j'étais homme. Cahiers d'une femme* ; Michaud. 3 5
Lucien Lheureux : *Jehan le Fou* ; Sansot. 3 5
François de Nion : *Notre chair* ; Fasquelle. 3 5
Péladan : *Le Nimbe noir* ; « Mercure de France ». 3 5
C. Pert : *L'Autel* ; Ollendorff. 3 5
Pierre de Querlon : *La Boule de ver meil* ; notice par Jacques des Gachons Frontispice de François Sicard « Mercure de France ». 3 5
Henry Rabusson : *Le Grief secret* Calmann-Lévy. 3 5
Guy Valvor : *La Duchesse de Cerdola* Stock. 3 5
Paul Warrego : *A l'autre bout d monde* ; Libr. universelle. 3

Sciences

Dr H. Baraduc : *La Force curatrice de Lourdes et la psychologie du Miracle* Bloud. » 6

Sociologie

J.-J. Escande : *L'Egalité* ; « Biblioth. coopérative ». 1 25
Christian Maréchal : *Lamennais Lamartine* ; Bloud. »

Théâtre

Baron de Bideran : *L'Occasion* ; comédie en 1 acte ; Sansot. 1
Lélia Georgesco : *Inassouvis* ; Sansot. 3

Voyages

Marie-Anne de Bovet : *L'Ecosse* ; Hachette. 3 50
Fernand Laudet : *Souvenirs d'hie Rome, Gascogne* ; Perrin. 3

MERCVRE.

ECHOS

A propos du Congo belge. — Rodin et l'art actuel. — Maximes et réflexions Gœthe. — L'exposition de la Toison d'or à Bruges. — Les dernières paroles

Gœthe. — « Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage. » — Willy poète. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

A propos du Congo Belge. — Nous recevons de M. Henry-D. Davray la lettre suivante :

Mon cher Vallette,

Dans sa dernière chronique, M. Carl Siger pose à M. E.-D. Morel quelques questions, si simples vraiment que le plus profane même, en ces débats, peut, sans le moindre esprit de polémique, s'aventurer à répondre.

La *Congo Reform Association* est de fondation relativement récente, et son but est suffisamment indiqué par son titre. Pourquoi se mêlerait-elle des agissements de la *Royal Niger Company* ou de la famine dans l'Inde Anglaise ? Il est d'autres associations qui s'en occupent.

Si les questions de M. Carl Siger dissimulent des doutes sur le côté purement humanitaire du mouvement, il suffit d'envisager l'activité de l'association et ses résultats pour être certain qu'il ne s'agit là d'aucune arrière-pensée politique ou mercantile. Dans la campagne anti-congolaise M. Morel est d'ailleurs un nouveau venu, mais depuis la fondation de l'*Aborigines Protection Society*, avec les nombreuses et vigoureuses interventions de Sir Charles Dilke, à la Chambre des Communes, tout le mouvement contre le système congolais fut purement humanitaire, et Sir Charles Dilke, en particulier, a toujours attaqué les coupables, quels qu'ils fussent, et non pas seulement le roi Léopold. M. Morel et son association sont pour ainsi dire détachés à l'affaire belge, parce que la besogne devenait trop lourde pour les associations générales de défense des indigènes, et pour les raisons qu'à maintes reprises Sir Charles Dilke a exposées au Parlement et ailleurs et, en particulier, dans sa récente interview de *l'Indépendance Belge*, où il dit : « C'est à nous qu'incombe la responsabilité de la fondation de l'Etat du roi Léopold, et, comme je suis de ceux qui prirent part à l'affaire dès le début, — bien qu'en m'y opposant, à l'encontre des chambres de Commerce et des missionnaires, qui étaient en faveur de cette fondation, — nous sommes, les uns et les autres, absolument forcés maintenant d'agir comme nous le faisons. »

Ceci en attendant la réponse plus autorisée de M. E.-D. Morel.

Bien sincèrement à vous. HENRY-D. DAVRAY.

§

Rodin et l'art actuel. — De passage à Londres, le 26 juin dernier, pour recevoir le titre de docteur ès-lettres que lui confère l'Université d'Oxford, M. Rodin a fait à un rédacteur de *la Tribune* les déclarations suivantes :

« Envisagé d'une manière générale, l'art se trouve dans une période de décadence. Avant de pouvoir réaliser quelque progrès, il nous faudra commencer par retourner en arrière. Il faut bien reconnaître que la peinture et la sculpture ne sont pas seulement des arts d'agrément, de simples divertissements. Et par-dessus tout ce ne sont pas, comme beaucoup le supposent, de purs arts de volupté. Ce sont des nécessités de vie, au même titre que la littérature dans un stade avancé de civilisation. Il est dès lors attristant de mesurer combien nous avons rétrogradé depuis plus d'un siècle. Le déclin date de la mort des derniers grands maîtres du XVIIIe siècle. On a beaucoup parlé de ce qu'il y eut de conventionnel dans leur art, mais ceux qui rabâchent ce lieu commun ne prennent pas garde que l'art n'est pas la nature, mais la nature plus la convention. Naturellement, on doit y retrouver la nature, mais la nature parée, tout comme une jolie femme est parée par sa robe.

— « Mais ne peut-on pas affirmer que le XIXe siècle a produit de grands artistes ?

— « Sans doute, il y eut des grands hommes, et il y en a encore, mais ce sont des individualités en dehors du mouvement artistique général. Il y eut Corot et les peintres de ce qu'on a appelé l'Ecole de Fontainebleau, parmi lesquels on compte des hommes fort distingués. Et il y eut, et il y

a encore, les impressionnistes qui nous ont appris beaucoup en nous montrant les choses telles qu'elles apparaissent réellement à nos yeux. Ce sont des naturalistes. Leur chef est Monet, grand talent mais, qui n'a jamais reçu de sanction officielle ; il n'est même pas chevalier de la Légion d'honneur. A côté de Monet il y a d'autres impressionnistes qui ont fait de belles choses. Je ne parle pas des imitateurs outranciers. Ce ne sont pas des artistes, et ils tendent à jeter le ridicule sur ce mouvement. Ce n'est pas des imitateurs qu'il nous faut, mais des talents individuels. »

§

Maximes et réflexions de Gœthe. — Chaque année paraît à Weimar un ouvrage consacré à l'œuvre goethienne, publié par les soins de la Société allemande de Gœthe. Le vingt et unième volume de cette collection a paru il y a deux mois, à la date habituelle, et vient d'être distribué aux membres de la Société. Il est intitulé : *Maximes et réflexions de Gœthe,* et porte en épigraphe cette pensée inédite : « Les vrais Allemands se montrent dans une éducation variée et l'unité du caractère. » Outre *les Maximes en prose* rassemblées dans un ordre nouveau et enrichies d'une foule de pensées tirées des œuvres du poète, le recueil comprend 171 aphorismes jusqu'alors inédits que Gœthe griffonna sur des chiffons de papier, des enveloppes, des notes de ménage, des billets de théâtre, etc. Ces miettes tombées de la table du maître ont été recueillies dévotement par la société de Gœthe. Voici ce qu'en offre le *Berliner Tageblatt.*

— Aucun homme ne se trompe, si plein d'attente qu'il puisse être dans sa jeunesse. Mais de même qu'il a eu autrefois en son cœur le pressentiment, c'est en son cœur seulement qu'il doit chercher la réalisation, et non extérieurement.

— Toute la vie consiste en ceci :

Vouloir sans accomplir
Et accomplir sans vouloir.

— Au sage, la vie paraît facile quand, au fou, elle paraît difficile, et souvent au sage elle paraît difficile quand elle paraît facile au fou.

— Celui-là n'aime pas qui ne considère pas comme vertus les défauts de ce qu'il aime.

— Le jour apporte la faute et l'erreur ; la durée, le succès et la réussite.

— Un loup dans une peau de mouton est moins dangereux qu'un mouton dans n'importe quelle peau, si on le prend pour plus qu'il n'est.

— La religion chrétienne a été par intention une révolution politique qui est devenue une révolution morale.

— Les Allemands des temps modernes ne voient pas autre chose dans la liberté de pensée et la liberté de la presse que la liberté de pouvoir se dédaigner ouvertement.

— Un homme ne montre vraiment son caractère qu'en parlant d'un grand homme ou de quelque chose d'extraordinaire. C'est la vraie pierre de touche.

— Il n'y a pas de situation qu'on ne puisse ennoblir par l'activité ou le stoïcisme.

— Il vaut mieux que tu subisses une injustice que de voir le monde sans lois. C'est pourquoi chacun doit se soumettre à la loi.

— Dieu est tout quand nous sommes haut placés ; quand nous sommes petits il n'est plus qu'un supplément de notre misère.

— Régner s'apprend facilement, gouverner difficilement.

— Je m'imagine toujours, en voyant une faute d'impression, qu'on vient de découvrir du nouveau.

— Dans toute grande séparation, il y a un germe de folie ; il faut se garder de le nourrir et de ruminer à son sujet.

— Un roman n'est pas un procès où doive intervenir un jugement définitif.

Le livre édité par M. Max Hecker et présenté par M. Bernard Suphan est dédié à la mémoire du grand-duc Charles-Alexandre de Saxe, qui succéda à son père Charles-Auguste en 1853 et mourut en 1897.

§

L'Exposition de la Toison d'Or à Bruges. — Le 1er juillet s'est ouverte à Bruges une exposition d'un caractère très neuf et qui promet à ses visiteurs de rares jouissances artistiques : l'Exposition de la Toison d'Or, en souvenir de la fondation dans cette ville, en 1429, par le duc Philippe le Bon, de cet ordre célèbre. Grâce aux efforts et à la compétence du baron Kervyn de Lettenhove, organisateur de cette exposition, comme il l'avait été de celle des Primitifs flamands en 1902, on a pu réunir dans le Palais du Gouvernement quantité de pièces du plus haut intérêt historique et artistique ayant trait à la Toison d'Or ; des palais royaux de Madrid, de Vienne, de Windsor, des galeries les plus célèbres d'Europe sont arrivées des œuvres extrêmement précieuses : armes et armures, costumes, joyaux, portraits, peintures, miniatures, tapisseries, médailles, où revit une des périodes les plus brillantes de l'histoire de l'art. L'Espagne s'est particulièrement intéressée à l'exposition : de la fameuse Armeria Real et de la magnifique collection des tapisseries de la Couronne sont venues des pièces rares et belles entre toutes, et douze hallebardiers espagnols en costume du xve siècle veillent sur les richesses envoyées par leur souverain. Des portraits par Van Eyck sont annoncés de Saint-Pétersbourg ; les collections des ducs de Anhalt, de Hohenzollern, du comte de Mérode, etc., ont envoyé des œuvres rarement aperçues jusqu'ici.

Une série de fêtes s'ajoutera à cette belle manifestation artistique : le 24 et le 28 juillet, notamment, un cortège historique, comme la Belgique sait en organiser, et un tournoi évoqueront dans Bruges les splendeurs de la cour de ses anciens ducs.

Cette exposition durera jusqu'à la fin du mois d'août.

§

Les dernières paroles de Gœthe. — Le Dr Karl Schüddekopf, adjoint au « Gœthe und Schiller Archiv » de Weimar, éditeur de nombreuses contributions à la biographie de Gœthe, vient de publier plusieurs documents touchant la mort de l'auteur de *Faust*. Parmi ceux-ci il s'en trouve un écrit par un témoin oculaire, et dont voici un fragment que nous empruntons à la *Neue Freie Presse :*

Le 21 mars au matin j'appris que le Conseiller [Gœthe] souffrait par tout le corps ; je me rendis à son cabinet de travail, et, par la porte ouverte de sa chambre à coucher, j'entendis qu'il se parlait à lui-même ainsi qu'il en avait l'habitude, et, par moments, laissait échapper ces mots : « Oh ! que je souffre ! » Le soir du même jour le conseiller de Cour, Dr Vogel, me dit que les douleurs s'étaient concentrées sur la poitrine et que l'état du malade devenait grave. Le lendemain matin, le 22 mars, j'arrivai dans la maison de Gœthe avant 7 heures, et j'y trouvai tout le monde en émoi, le médecin ayant déclaré qu'il fallait abandonner tout espoir de voir le patient se rétablir d'une fièvre catharrale devenue nerveuse. Entré dans la chambre de Gœthe, je l'aperçus assis près de son lit dans un fauteuil, avec sa robe de chambre blanche et ses pantoufles de feutre, et ayant sur les jambes une légère couverture. Au-dessus de ses yeux était un garde-vue vert qu'il avait coutume de porter le soir à la lumière. Il semblait délivré de toute douleur et calme ; pourtant son esprit demeurait préoccupé si l'on en jugeait par les quelques mots qu'il se disait à lui-même. Vers 9 heures, Gœthe demanda de l'eau mélangée de vin, et je le vis se dresser sans l'aide de personne dans son fauteuil, saisir le verre qu'on lui tendait et le vider en trois fois. Puis il appela John, son secrétaire, et, soutenu par celui-ci et par Frédéric [son valet de chambre], il se leva de son siège. Une fois debout, il demanda le quantième du mois et, comme on lui répondait qu'on était au 22 mars, il dit : « Nous sommes donc entrés dans le printemps, la guérison n'en sera que plus prompte et plus facile. » Il se rassit dans le fauteuil et tomba dans un léger sommeil plein de rêves, disant des mots sans suite et, entre autres : « Voyez cette belle tête de femme, aux boucles noires, d'un coloris éclatant

sur un fond sombre », puis : « Frédéric, donne-moi ce carton à dessin. » Comme il n'y avait point de carton, mais un livre, Frédéric lui donna ce dernier, ce qui fit dire à Gœthe : « Pas ce livre, mais ce carton ». Le serviteur assurant qu'il n'y avait point de carton, Gœthe ajouta, plaisantant : « Alors, c'était un revenant! » Peu après, il demanda quelle heure il était. Plus tard il se fit lever par John et Frédéric, mais je remarquai à mon effroi que sa haute stature chancelait, et le malade dut aussitôt se rasseoir dans son fauteuil. Il somnola de nouveau doucement, mais son esprit demeura actif, car, du médius de sa main droite levée, il commença de tracer trois lignes dans l'air, ce que, ses forces diminuant, il refit un peu plus bas et, enfin, sur la couverture qui recouvrait ses jambes. Nous reconnûmes la lettre initiale de cette écriture pour être un W, mais nous ne pûmes rien deviner du reste. A côté de Gœthe, sur le lit, était assise sa belle-fille ; ses petits-fils, Walther et Wolf, se trouvaient dans le cabinet de travail. Je ne cessai de me tenir sur une chaise à la droite du malade, portant toute mon attention inquiète sur son état. Soudain je remarquai avec terreur que ses doigts commençaient à prendre une teinte bleue. J'eus alors le pressentiment du malheur qui approchait, surtout lorsque, son garde-vue ayant été enlevé, j'aperçus son regard comme éteint, ce regard de Gœthe toujours si éclatant. Le cœur angoissé, je remarquai qu'à chaque minute il devenait plus faible et respirait plus péniblement. Pour être plus à son aise, il se mit dans le coin gauche de son fauteuil, s'éteignit peu à peu, jusqu'à ce que, à 11 heures et demie, son esprit sublime s'évada de son enveloppe terrestre.

« Cette description, ajoute la *Neue Freie Presse*, diffère par quelques points d'un autre récit de Coudray, récit antérieur et dont la tendance générale est d'idéaliser les derniers moments de Gœthe et de les situer dans une sphère plus élevée. Il est un passage, cependant, des plus remarquables, et qui ne se retrouve pas dans le récit ci-dessus. Il porte sur les dernières paroles intelligibles de Gœthe, paroles qui auraient été adressées à son fidèle serviteur Frédéric : « Ouvre donc le volet dans la chambre à coucher, afin qu'il y ait PLUS DE LUMIÈRE! » C'est dans ces mots qu'il faut voir l'origine de la fameuse légende des dernières paroles de Gœthe : PLUS DE LUMIÈRE! Les relations qui suivirent de près la mort de Gœthe parlent toutes d'un pathétique : PLUS DE LUMIÈRE! Par contre, les lettres de l'éditeur Frommann, de Iéna, et de l'artiste peintre Louise Seidler, qui tous deux furent des intimes de la maison de Gœthe, s'accordent avec le Dr Weissenborn, ami d'Eckermann, pour dire que ses dernières paroles, adressées à sa belle-fille Ottilie, furent : « Viens, ma fille, donne-moi ta petite patte » ou quelque chose d'approchant. »

§

— « **Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage** »... Les Sociétés d'embellissement (Verschönerungsvereine) d'Allemagne et d'Autriche ont pour la plupart le tort de ne rien embellir, puisque leur principale mission est d'établir des bancs dans les endroits d'où l'on peut jouir d'une belle vue et de semer de poteaux-indicateurs les sentiers qui y aboutissent. Bienheureux encore quand elles n'y élèvent pas un belvédère, une tourelle en manière d'observatoire. Le verschönerungsverein de Mulhouse en Thuringe toutefois vient d'inaugurer une pratique d'une bonhomie charmante, dont le but est d'intéresser les habitants de la petite ville à la conservation et au développement du pittoresque local. A l'occasion de leurs fiançailles, on demande aux jeunes gens de marquer leur mariage par la plantation de deux petits chênes dans le parc municipal, et l'on espère bien créer ainsi un bois dont les générations à venir auront la jouissance.

§

Willy poète.— Après avoir longtemps consacré ses facultés à la musique, Willy revient à la muse, tout court, et s'amuse même à pasticher

avec anagramme et pseudonyme, des poèmes originaux, pour mystifier les critiques indignés qui n'hésitent pas à l'accuser de plagiat.

Du reste, le pastiche n'est qu'un des nombreux aspects du souple talent de Willy. Dans la septième édition d'une anthologie publiée à Stuttgart et intitulée « Album Lyrique de la France Moderne » par Eugène Borel, revue et augmentée (sic) par C. Villatte, on trouve, à la fin du volume, après Jean-Camille-Eugène-Jules Loiseleur, Jeanne Loiseau, Glatigny et Villiers de l'Isle Adam, une villanelle de M. Henry Gauthier-Villars, qui nous prévient que sa villanelle est un « pastiche de la langue du XVIe siècle ». Voici :

D'un grand deuil mon âme est marrie,
J'erre sans conseil ny dessein,
Car me point une maladie
Qui faict la figue au médecin.
Las! d'amour la fine sagette
A navré mon cœur langoureux,
Ce cœur que seule, ô ma Lisette,
Tu peux guérir, si tu le veux.

Frère Jean l'a dict hyer au prosne :
« Il n'est qu'un ladre et qu'un payen
« Celuy qui refuse l'aumosne
« Quand pitoyable est le prochain. »
Adonc, ouïs ceste requeste
Et vers moi vire tes doux yeux,
Car seule tu me peux, Lisette,
Bailler l'aumosne que je veux.

De cette angoisse qui chagrine
Mon cœur et tant le faict souffrir,
Pris sur ta lèvre purpurine
Un baiser me pourra guérir.
Ou de despit je perds la teste,
Ou plus qu'anges je suis heureux,
Choisis, et m'ouvre, ô ma Lisette,
Le Ciel, l'Enfer, ce que tu veux.

Cette édition de l'Album Lyrique ne porte aucune date précise, mais certaines indications nous permettent de la faire remonter à vingt ans au moins et, d'après les signes conventionnels, la villanelle de M. Henry Gauthier-Villars avait séduit depuis longtemps M. *Villatte*, qui l'insérait dans la sixième édition, datant, celle-là, de 1885. Il semble bien que M. *Villatte* doit ou dut être un ami bien intime de M. Willy, — Villars, Villatte, Willy, — dont il paraît n'avoir pas négligé la collaboration. Il est aussi, dans ce volume, divers poèmes anonymes qui ont une parenté très évidente avec la villanelle de la fin, parenté qu'on retrouve aussi dans les vers de certains poètes aux noms énigmatiques et sur le compte desquels il est difficile, sinon impossible, de trouver le moindre renseignement biographique, tel ce P. Seudis (Ψευδής, Ψευδίστερος, Ψευδίστατος) que le compilateur fait mourir à trente ans, en 1794, et qui module la *Chanson de Berger* que voici :

O zéphyrs, dont l'aile légère
A peine agite ces ormeaux,
Volez auprès de ma bergère,
Dites-lui l'ardeur de mes maux,
Et demandez à cette belle
Si mes vœux ont pu la toucher,
Si son cœur se montre rebelle,
Ou s'il m'est permis de l'aimer.

Et toi qui descends des collines
Comme un serpent de diamant,

Source claire aux eaux cristallines,
Pourquoi couler si lentement ?
Précipite ta course errante
Vers celle qui m'a su charmer,
Et que ton onde murmurante
Lui dise que j'ose l'aimer.

Mais non ! source, reste muette,
Zéphyrs, taisez bien mon secret.
Qui sait, hélas ! si ma Rosette
A ce fol amour répondrait ?
Gardons plutôt mon ignorance
Puisqu'ainsi je puis m'abuser,
Et me leurrer de l'espérance
Qu'un jour elle pourra m'aimer.

Les lecteurs allemands de l'Album Lyrique peuvent saisir sans difficulté le sens de ces vers simplets, et les préférer peut-être à ceux de poètes plus fameux. Mais pourquoi, jaloux enfin de leur renommée, M. Henry Gauthier-Villars ne réunirait-il pas les poèmes qu'il a ainsi semés de par le monde et ne publierait-il pas ses œuvres poétiques complètes? Mais sans mystification, cette fois ! — HENRY-D. DAVRAY.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE NIMBE NOIR, roman, par Péladan. Vol. in-18, 3.50.

ÉCRITS ET LETTRES CHOISIES d'Eugène Carrière, avec un portrait de l'auteur par lui-même, reproduit en héliogravure. Vol. in-18, 3.50.

LA BOULE DE VERMEIL, par Pierre de Querlon. Notice de Jacques des Gachons. Frontispice de François Sicard. Vol. in-18, 3.50.

POÈMES ÉLÉGIAQUES (*Le Jardin des Rêves. Epigrammes Nocturnes. Rêve antique. Six Ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux. Poèmes en prose*), par Laurent Tailhade. Portrait de l'auteur reproduit en héliogravure. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel :

N'oublions pas, non plus, quelques morceaux de musique et de chant, tellement bien interprétés par son phonographe, etc. — *Revue de l'Ouest*, 8 juin.

A leur arrivée, le criminel prit la fuite, et, malgré une course effrénée à travers champs, ne put être rejoint. — *Le Journal*, 23 mai.

Nous le fîmes donc périr en jetant par l'ouverture, après l'avoir bouchée hermétiquement, deux ou trois mèches de soufre allumées. — P.-J. STAHL. *Le Nouveau Robinson suisse.*

Mon interlocutrice... me susurrait à demi-voix le vers de Michelet :
« La femme, enfant malade et douze fois impure ! »
PAUL DUSERM. *Gazette des Tribunaux du Midi*, 9 juin.

Suicide.................................... 2
Autres maladies........................ 48

Bulletin municipal de la ville de Toulouse, juin 1907.

Dimanche, 30 juin, grande kermesse wallonne organisée au profit des pauvres. Les diverses attractions seront exploitées par des personnes de la localité. — *Courrier du Borinage*, 23 juin.

Les trois livres : *La Multiple Splendeur*, d'Emile Verhaeren, *Clairières dans le Ciel*, de Francis Jammes, mort récemment, et *Coxcomb*, de Paul Fort. — *Frankfurter Zeitung*, 18 juin.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

WALT WHITMAN

OUVRIER ET POÈTE

—

I. — ENFANCE

Walter, ou, plus familièrement, Walt Whitman, naquit le 31 mai 1819, dans une modeste maisonnette, au cœur des coteaux qui entourent New-York.

Son père, homme silencieux, loyal, d'une sincérité d'artiste en affaires (il haïssait le camelotage), était charpentier, menuisier, bûcheron, fermier, selon les nécessités du moment.

Sa mère, Louisa van Velsor, d'origine à la fois quaker et hollandaise, avait vingt-quatre ans quand il naquit. C'était une jeune femme belle, courageuse, active. Peu instruite, elle possédait pourtant, au plus haut degré, l'art difficile de conter, et une certaine délicatesse de goût qui est un don du cœur, et qu'on n'acquiert pas par l'éducation.

Plus tard mère de six enfants, elle devait rester, pour son second fils Walt, l'amie par excellence; celle à qui on peut tout dire, qui comprend tout, qui pardonne tout et qui aime toujours. Sa mort, à quatre-vingts ans passés pourtant, fut pour lui le plus terrible chagrin de sa vie et pendant longtemps paralysa tous ses efforts.

La petite maison de bois, d'un seul étage, où se sont écoulées les premières années de l'enfance de Walt Whitman

Note Bibliographiquè. — A tout lecteur de Whitman nous recommandons sa dernière Biographie : *Life of Walt Whitman, by Henry Bryan Binns* (Methuen : 10 s. 6. 1906), à laquelle nous devons les faits historiques de cette étude. C'est un ouvrage fort savant, bien édité et orné de belles photographies. M. Binns, pourtant, présente Whitman plutôt comme un phénomène *littéraire* que *naturel.* Il laisse peu parler Whitman lui-même, — dont on comprend infiniment mieux la pyschologie intime après la lecture de *Brins d'Herbe* qu'après celle de la Vie de Binns.

faisait partie de terrains cédés à ses ancêtres paternels. L pays est agricole et très fertile, — de beaux champs de maïs de choux, de blé, des vignes, des jardins auprès, mais au loi le grand silence des collines et des bois, brisé seulement d rauque grondement de la mer.. Pays sauvage et attrayant qu Whitman, pendant les libres vagabondages de son enfance apprit à connaître intimement et vers lequel, toute sa vie, s pensée et ses affections se retourneront sans cesse. C'était là dans le petit cimetière familial, au cœur des bois, ou sur l grève la nuit, que son âme s'était ouverte à toute la joie et toute la douleur de la vie et de la mort.

En 1823, les Whitman déménagèrent de la ferme de West Hills, pour se rapprocher de New-York, et s'installèrent dan le faubourg de Brooklyn, qui commençait seulement à s'élever Désormais la vie d'une grande cité a saisi pour toujours l'âm du jeune enfant de sa puissante magie. Il reviendra constam ment chez des parents à West Hills; la campagne sera tou jours pour lui une source de paix et de reconfort, — mai toujours aussi il aura besoin du bruit de la ville, et du contac fraternel des foules.

S'échappant de chez lui, il s'en allait sur les quais, bordar le bras de mer qui sépare l'Ile Longue (Long Island ou Pau manok, comme l'appelaient les Indiens, et où se trouve le fau bourg de Brooklyn) de celle de Manhattan, et il regardait per dant de longues heures les chalands de transbordement qu faisaient la navette d'une rive à l'autre, les vaisseaux de tou tonnage qui se côtoyaient dans le port.

A l'affût, comme les gamins de sa classe, de tout événemer extraordinaire dans la vie extérieure de la ville, il se trouv parmi la foule qui acclama (1824-25) le vieux général La fayette, de passage à Brooklyn. Afin de mieux voir, l'enfar avait choisi un endroit dangereux ; le vieux héros s'en aperçu saisit le bambin dans ses bras, l'embrassa de tout son cœu et l'installa ailleurs, d'où l'on voyait encore mieux et sar courir aucun risque. Le petit Walt n'oublia jamais le ba ser de Lafayette; c'était pour lui l'obscur commencement d chant de *Liberté* qu'il allait chanter si fièrement plus tard.

Cependant ses parents l'envoyaient régulièrement en class avec une de ses sœurs à l'école primaire de Brooklyn, et mêm à l'école du dimanche. Ils ne pratiquaient pourtant aucune rel

gion, et semblent avoir professé un vague libéralisme de tendances quaker.

Nous savons peu de faits précis de l'enfance de Whitman, mais dans ses *Brins d'herbe* (1) il nous a tracé lui-même plus d'un épisode sentimental ou dramatique, qui jette une vive lumière sur l'âme passionnée de l'enfant. Nous le voyons, tout ardent de vivre, s'en aller dans le monde et le faire sien :

Il y avait un enfant qui s'en allait
Tous les jours,
Et la première chose qu'il vit, il devint cette chose,
Et cette chose fit partie de lui pour toute cette journée, ou pour une certaine partie de cette journée, ou pour bien des années, ou des cycles lointains d'années.
Les premiers lilas firent corps avec cet enfant,
Et l'herbe, et les fleurs blanches et roses, et le trèfle blanc et rose, et le chant des oiseaux.....
Et ses propres parents,
Son père et celle qui l'avait conçu dans son ventre et l'avait mis au monde,
Ils donnèrent à l'enfant plus encore d'eux-mêmes,
Ils se donnèrent à lui ensuite tous les jours ; ils firent corps avec lui (2).

Ou, plus tragique, accablé déjà du mystère de la Mort et de l'Amour, il nous chante le souvenir déchirant de l'Oiseau moqueur (3). Toutes les nuits l'enfant se levait, et, pieds nus, tête nue se sauvait jusqu'à la grève, où deux des oiseaux moqueurs avaient construit leur nid. Pendant que la femelle couvait les quatre œufs vert pâle, tachetés de brun, le mâle chantait tout près son chant d'amour, — et le petit garçon écoutait, caché dans l'ombre, le cœur gonflé d'une douleur nouvelle et délicieuse qu'il ne comprenait pas. Mais voilà qu'un soir il ne trouva plus qu'un oiseau ; — la femelle avait sans doute été

(1) *Leaves of Grass*, plus littéralement *Feuilles d'herbe*. La première édition remonte à 1856, et consiste en une mince plaquette de 95 pages ; la 8ᵉ et dernière édition, un fort volume de plus de 500 pages, date de 1888. Comme la plupart des poèmes de « Brins d'Herbe » sont d'une nature autobiographique, nous avons cru devoir devancer l'époque réelle de leur publication, afin, autant que possible, de laisser à Whitman le soin d'expliquer sa propre évolution.

(2) *Brins d'herbe*, p. 235.

(3) *L'Oiseau moqueur*, — petit oiseau de l'Amérique du Nord, de la famille des Grives. — Ainsi nommé parce qu'il imite dans son chant celui des autres oiseaux, ou des sons quelconques dans son entourage.

tuée ou emportée, et le mâle restait seul, jetant à la mer jetant au ciel, le cri de sa douleur :

Souffle ! Souffle ! Souffle !
Souffle, vent de la mer sur la côte de Paumanok !
J'attends, j'attends que tu souffles vers moi ma compagne !.....
Haut et clair je lance mes notes plus fort que la vague ;
Sûrement tu dois savoir qui est ici, qui est ici,
Sûrement tu dois savoir où je suis, mon amour !.....
O Passé ! O Vie ! O Chants de joie !
Dans les airs, dans les vents — sur les champs !
Aimé, aimé, aimé, aimé, aimé !
Mais mon amour plus jamais, plus jamais ne sera avec moi !
Plus jamais ensemble tous les deux.

L'enfant en extase, les pieds baignés par l'onde, le vent de la nuit se jouant dans ses cheveux, écoutait, sanglotant :

Démon ou oiseau ! (dit l'âme de l'Enfant),
Est-ce vraiment pour ta compagne que tu chantes, ou n'est-ce pas surtout pour moi ?
Car moi qui fus enfant, la langue encore endormie,
Maintenant que je t'ai entendu,
Maintenant, dans cet instant je sais pourquoi je suis, — je me réveille

. . . .

Et plus jamais les cris de l'amour non-satisfait ne seront absents de mes chants.
Plus jamais, je ne serai l'enfant paisible que je fus avant que, là dans la nuit,
Près de la mer, sous la lune jaunie et déchiquetée de nuages,
Le messager éveillât le feu, le doux enfer intérieur,
Le besoin inconnu, ma destinée !
O ! donne-moi le mot de l'énigme (il se cache quelque part dans la nuit) ;

. . . .

Le mot, — (car il faut que je l'aie !)
Le mot suprême, supérieur à tous,
Subtil, que vous m'envoyez ! Qu'est-ce ? J'écoute !

. . . .

Là-dessus, la mer me répondant,
Sans délai et sans hâte,
Me chuchota très clairement à travers l'obscurité, avant l'aurore,
Bégaya le nom doux et délicieux : la *Mort* ;
Et encore la Mort, toujours la Mort, la Mort.

. . . .

Et je ne l'ai jamais oublié,
Mais je mêle le chant du sombre démon mon frère,.....

. . . .

A mes propres chants, nés en cette heure ;

Et leur clé, ce mot des vagues,
Cette parole du chant très doux et de tout chant,
Ce mot fort et délicieux, que rampant jusqu'à mes pieds,
La mer me chanta (1).

II. — ADOLESCENCE

A de pareilles âmes, tout est bonheur et tout est souffrance. La lecture, surtout des Mille et une Nuits, de Walter Scott, de Fenimore Cooper, commença à ouvrir des horizons nouveaux au jeune Walt.

Toutefois, à l'âge de onze ans, il lui fallut songer à gagner sa vie; on n'est pas impunément un des aînés d'une famille de huit enfants, de la classe ouvrière. On lui obtint une place de saute-ruisseau (1831) chez un avoué, — puis chez un médecin et, en 1834, on le mit apprenti-typographe dans les ateliers d'un journal local : *le Patriote de l'Ile Longue*, qui avait déjà publié de ses vers. Bien qu'il dût devenir plus tard un travailleur acharné, il s'y fit remarquer surtout par son incurable paresse, et quitta bientôt cet atelier pour celui de *l'Etoile*. Il est évident que la vie de *Mannahatta*, comme il aime toujours à appeler sa ville, — Mannahatta, « fille de l'onde pressée », — l'intéressait plus que les détails techniques du métier qu'il apprenait; mais comme ce métier le mettait en contact avec le cœur même de la ville, il finit par l'apprendre et par l'aimer.

Son apprentissage terminé (1838) et lui-même, fatigué par la croissance, il prit un congé et alla rejoindre sa famille installée à la campagne à Norwich. Pendant ce séjour il obtint un poste d'instituteur dans l'école mixte de Babylon, petite ville séparée de l'Atlantique par un bras de mer et une étroite grève de dunes.

Il y passa de trois à quatre ans, reçu, comme cela se fait encore couramment en Amérique, à tour de rôle dans les familles de ses élèves. Il était bon professeur; à défaut de grande science, il savait mettre dans son enseignement tout le charme de sa puissante personnalité; il cherchait toujours par lui-même et savait s'écarter des chemins battus et des manuels :

Loin de moi toute parole de routine,

(1) *L'Oiseau Moqueur*, pp. 401 et suiv.

J'interroge brusquement, je saute plus loin et pourtant je fais rapprocher (1).

Du reste il aimait les enfants et les enfants l'aimaient ; aussi jeune de cœur qu'eux, il partageait tous leurs plaisirs et tous leurs jeux et devinait le mystère de leurs grands yeux clairs.

Il quitta Babylon pendant deux ans, pour aller fonder, à Huntingdon, un journal local : *l'Habitant de l'Ile Longue*, dont il fut le directeur en même temps qu'il y travaillait comme ouvrier typographe. Il acheta un cheval afin de pouvoir lui-même colporter les journaux dans les villages avoisinants. Il avait dix-neuf ans ; il écrivait avec une verve et une facilité remarquables, mais malgré un assez éclatant succès passager, le nombre des abonnements commença à décroître et Whitman retourna de nouveau à Babylon, reprendre son métier d'instituteur.

Il y resta deux ans, puis le besoin de la grande ville le ressaisit, il se rendit à New-York et entra comme prote dans les ateliers du *Nouveau Monde* (1841).

Mais Whitman n'était pas homme à rester indifférent aux problèmes politiques et moraux qui s'agitaient autour de lui. L'Amérique passait par cet état de crise aiguë qui devait trouver son point culminant dans la question de l'abolition de l'esclavage et ne connaître d'autre solution que celle de la Guerre de Sécession. Les choses n'en étaient pas encore là, mais la scission entre les deux courants d'opinion, — les anciens « républicains » et les « démocrates » révolutionnaires, — commençait déjà à se faire sentir nettement. Ardemment révolutionnaire, Whitman, avant de quitter Babylon, avait projeté une tournée de conférences politiques en faveur du candidat « démocrate » à la présidence de la République, mais il dut y renoncer. Ce plan et d'autres analogues le hanteront souvent par la suite ; il semble avoir eu un don oratoire assez marqué mais il ne lui arriva jamais de remplir ce qui était pour lui une des plus nobles vocations.

Dès son arrivée à New-York, Whitman se plongea dans la littérature. Il se fit remarquer par une nouvelle : *Une mort à l'Ecole*, publiée par la *Revue Démocratique* et signée W. W. Cette nouvelle, comme d'ailleurs les autres écrits de Whitman

(1) *L'Oiseau Moqueur*, p. 81.

datant de cette époque, relève du genre mélo-dramatique. On ne la citerait point, si elle ne manifestait déjà le souci profond de l'auteur pour les déshérités et les maltraités. Elle présente aussi, avec les œuvres qui vont venir, un étrange contraste. Celui qui, dans l'âge mûr et la vieillesse, chantera, comme dans *l'Oiseau Moqueur*, la douce mort maternelle et libératrice, maudit ici la Mort, qu'il voit hideuse, décharnée, grimaçante. Comme Beethoven, avec qui il a tant de points de ressemblance, il lui faudra connaître l'amertume, le chagrin, la tristesse infinie, pour concevoir et pour éprouver cette « Joie » suprême qu'il n'est donné qu'aux héros de connaître.

Mais il commençait déjà à lire dans le livre ouvert des rues de la ville. Les quais autour de la rivière et l'estuaire le voyaient souvent, comme au temps de son enfance; il aimait surtout à se promener sur le grand boulevard de New-York, le Broadway, soit à pied, soit sur les sièges des omnibus à côté des conducteurs, dont il resta toute sa vie le fidèle et enthousiaste ami. Il aimait aussi les musées, les salles de réunions publiques, les théâtres, — tout endroit où il pouvait sentir le flux et reflux du grand océan qu'est une foule.

En 1846, on le nomma rédacteur en chef de *l'Aigle de Brooklyn*, journal démocratique d'une seule feuille, paraissant tous les jours. Devenu enfin son maître, Whitman se lança en pleine propagande révolutionnaire. Il flétrit tous les abus qu'on lui signala, n'épargna pas les églises, fulmina contre la peine de mort. Il se fit l'avocat de logements *artistiques* pour les ouvriers et de grands parcs pour les jeux de leurs enfants. Mais surtout il fut ardemment abolitionniste; et quoique l'abolition de l'esclavage fît partie du programme politique des actionnaires du journal, leur attitude vis-à-vis de la question ressemblait beaucoup à celle des socialistes parlementaires de nos jours vis-à-vis du désarmement et de l'antimilitarisme. Ils finirent par trouver Whitman trop brutal, et, comme il ne voulut consentir à aucun compromis, le prièrent de donner sa démission, — ce qu'il fit au mois de janvier 1848.

III. — EN ROUTE

Whitman se trouvait donc sans argent et sans emploi, lorsqu'un soir de février, se promenant, pendant l'entr'acte,

dans les couloirs du vieux théâtre de Broadway, on le présenta à un méridional, qui, séance tenante, lui demanda de se rendre à la Nouvelle-Orléans pour aider à lancer *le Croissant*, journal d'idées avancées, paraissant tous les jours.

Whitman accepta, et le 11 du mois se mit en route, accompagné d'un de ses jeunes frères, Jeff, à qui il était tout particulièrement dévoué et qui venait de terminer son apprentissage de typographe.

Ce voyage à travers tout le continent, dont il ne connaissait que son Etat natal, fut pour lui une révélation et un émerveillement; et plus tard, lorsqu'il chantera *l'Amérique*, ses poèmes seront remplis de ces souvenirs.

Le Sud avec toute la mollesse de son invincible charme le saisit tout entier. La Nouvelle-Orléans, — une des plus vieilles villes qu'il eût jamais vues, — lui fit comprendre jusque dans quel passé lointain l'Amérique, son *Monde Nouveau*, plonge ses racines profondes, et la langue qu'il entendait pour la première fois, mélange si bizarre et si harmonieux de l'anglais et du français, — mais où prédomine le français, — le poursuivra toujours de sa douce musique et prêtera son éclat à tous ses vers.

Et puis, Whitman a bientôt trente ans; malgré sa nature passionnée, il ne semble avoir connu jusqu'ici aucune de ces crises qui bouleversent tant d'âmes. Elevé en dehors de toute religion, il n'a jamais eu à se séparer d'aucune; le Christ est pour lui un *Camarade*, — sacré, il est vrai et à juste titre, mais pas plus *divin* que lui-même, que n'importe quel homme ou femme rencontré journellement dans les rues. *A celui qui fut crucifié* (1) il dira :

Mon esprit au tien, cher frère;
Ne te chagrine pas, parce que beaucoup répètent ton nom, sans te comprendre ;
Je ne répète pas ton nom, mais je te comprends (et il y en a bien d'autres également) ;
Je te choisis avec joie, ô mon camarade, pour te saluer et pour saluer ceux qui sont avec toi, avant et depuis, — et ceux qui sont à venir aussi
Car nous travaillons tous ensemble, transmettant la même charge, le même héritage,
Quelques-uns seulement, tous égaux, indifférents aux patries, indifférents aux époques,

(1) *L'Oiseau Moqueur*, p. 116.

Nous qui réunissons tous les sentiments, toutes les castes, qui admettons toutes les religions,
Remplis de compassion, clairvoyants, liens entre les hommes,
Nous marchons silencieux parmi les disputes et les affirmations, — nous ne rejetons pas ceux qui se disputent, ni ce qu'ils affirment...
Nous marchons sans entraves, libres par toute la terre, — voyageant çà et là, jusqu'à ce que nous laissions notre empreinte ineffaçable sur le temps et les cycles changeants,
Jusqu'à ce que nous ayons pénétré les temps et les siècles, afin que les hommes et les femmes de toutes les races, de tous les âges à venir, puissent devenir fraternels et aimants, comme nous le sommes.

Et encore :

Je me dis que les bibles et les religions sont divines ; je ne dis pas qu'elles ne sont pas divines ;
Je dis qu'elles sont sorties de vous, et que d'autres encore pourront sortir de vous ;
Ce ne sont pas elles qui vous donnent la vie : c'est vous qui leur donnez la vie (1).

Et encore :

Bientôt il n'y aura plus de prêtres ; nous n'avons plus besoin de prêtres (2).

Pourtant, personne n'est plus profondément religieux que lui ; personne plus que lui ne croit que toutes choses sont autant de miracles, seulement, comme il n'avait jamais appris à chercher dans une cause finale ou dans un Etre extérieur, la raison de tout ce qui l'entourait, il avait été amené tout naturellement et sans choc à la chercher dans les phénomènes eux-mêmes :

Je jure que je pense que tout sans exception a une âme éternelle (3) !

Et :

Sûrement le but de tout ceci est grandiose.
Je ne sais pas ce que c'est, mais je sais que cela est grandiose et que c'est le bonheur (4).

Il était inévitable qu'une pareille nature subît l'influence de la douleur. Elle seule saurait délier sa langue encore hésitante,

(1) *L'oiseau Moqueur*, p. 202.
(2) *Idem*, p. 303.
(3) *Idem*, p. 391.
(4) *Idem*, p. 200.

elle seule pourrait poser le charbon ardent sur ses lèvres closes. Nous sommes arrivés à une période obscure de la vie de Whitman, où la souffrance joua sûrement un grand rôle. Mais qu'en dire? Il a lui-même détruit tous les documents, jusqu'aux feuilles de son journal intime, ayant rapport à une mystérieuse aventure qu'il n'a contée à aucun des siens, pas même à sa mère, ou à son frère Jeff.

On croit néanmoins savoir que, alors qu'il n'était que simple ouvrier dans cette ville si hautement aristocratique de la Nouvelle-Orléans, il s'éprit d'une grande dame, l'épousa, — et qu'elle fut mère d'un, sinon de plusieurs, de ses enfants.

Les Brins d'herbe ne portent que des traces très effacées de ce grand événement :

Une fois je traversai une cité populeuse, enfermant dans mon cerveau, pour l'avenir, ses fêtes, son architecture, ses coutumes, ses traditions.

Et pourtant de toute cette cité, je ne me souviens aujourd'hui que d'une femme que j'y rencontrai par hasard, et qui m'y retint, parce qu'elle m'aimait ;

Je ne me souviens, dis-je, que de cette femme, qui passionnément s'attacha à moi;

Nous errons loin encore, — nous nous aimons, — encore nous nous séparons ;

Toujours elle me retient par la main, — il ne faut pas que je m'en aille !

Je la vois encore, tout près de moi, ses lèvres silencieuses, tristes et tremblantes (1).

Et encore :

De l'Océan houleux, la foule, — une goutte doucement m'arriva, chuchotant : « Je t'aime, bientôt je mourrai,

« Mais j'ai fait un grand voyage rien que pour te voir, te toucher,

« Car je ne pouvais mourir sans t'avoir une fois regardé,

« Je craignais de te perdre à jamais. »

II

Maintenant nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes regardés et nous sommes en sécurité.

Retourne en paix à l'Océan, mon amour,

Moi aussi je fais partie de cet océan; mon amour, nous ne sommes pas tellement séparés,

Sais-tu que je salue l'air, l'océan et la terre,

Tous les soirs au couchant, pour toi, cher amour (2)

(1) *L'Oiseau Moqueur*, p. 114.
(2) *Idem*, p. 113.

Et puis :

J'aimai ardemment une certaine personne, qui ne me rendit point mon amour.
Et pourtant de cet amour, j'ai écrit ces chants (1).

Que faut-il conclure? Whitman n'était pas homme à commettre une lâcheté, ni à avoir honte d'une ligne de conduite qu'il aurait une fois adoptée. Et puis l'amour de la belle étrangère lui apporta la liberté, lui apprit à se connaître et à se donner tout entier ; — pourquoi donc l'a-t-il quittée brusquement, comme il le fit le 25 mai 1849, prétextant une maladie de Jeff pour se rendre de nouveau à New-York? *On dit* que sa femme elle-même lui imposa ce sacrifice, mais *on* ne sait rien au fond ; *on* ne sait même pas si jamais Whitman se retrouva avec celle qu'il aimait, ou avec ses enfants. Il ne permettait à personne de l'interroger sur ce sujet et n'en parlait jamais. Une fois, cependant, peu de temps avant sa mort, un ami étant entré chez lui, il dit :

Si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt vous auriez vu mon petit-fils ; il vient de sortir.
J'aurais tant voulu le voir !
Dieu merci ! Non ! Non ! Non ! s'écria le vieillard.

A un autre ami il avoua que cette séparation était la tragédie de sa vie ; — mais les conjectures tombent devant son mutisme obstiné.

IV. — BRINS D'HERBE

Whitman ne fit que très lentement le long voyage de retour ; il en profita pour visiter bien des endroits qu'il désirait connaître, et il semble ne s'être rendu à Brooklyn qu'en 1850.

La situation politique en Amérique devenait tous les jours de plus en plus inquiétante et toute la question sociale commençait à se concentrer sur le problème brûlant de l'abolition de l'esclavage. Au Congrès, on racontait journellement des atrocités commises sur les personnes d'esclaves fugitifs, et le parti opportuniste, devenu impopulaire, se voyait menacé de céder la place aux démocrates avancés.

Whitman se lança immédiatement dans la lutte, en prenant

(1) *L'Oiseau Moqueur*, p. 137.

la rédaction de *l'Homme Libre*, journal aux tendances abolitionnistes et révolutionnaires, mais qui ne vécut que peu de temps.

Cependant, le père de Whitman, affaibli par l'âge et la maladie, ne suffisait plus aux commandes de travail qu'on lui faisait. Whitman, qui goûtait au plus haut degré le plaisir de *créer* quelque chose, décida de se faire charpentier aussi. Peut-être, dans ce métier purement manuel, il espérait retrouver le repos de l'âme, troublé par l'orage qu'il venait de subir.

Son père mourut quelque temps après et Whitman continua l'entreprise pour son propre compte, jusqu'en 1855.

Il vivait avec sa mère et plusieurs de ses sœurs et frères, non mariés. Il aidait consciencieusement à faire marcher le modeste ménage. Autrement, tout souci d'argent lui était étranger. Il avait même l'habitude, une fois une maison achevée et payée, de prendre un petit congé jusqu'à ce que le besoin de gagner se fît de nouveau péremptoire, et il a vraiment le droit de dire fièrement, vers la fin de sa vie, en s'adressant aux *Etats* qu'il aimait tant :

> Donnez-moi le salaire que je mérite !
> Permettez-moi de chanter le chant de la Grande Idée ! Prenez tout le reste ;
> J'ai aimé la terre, le soleil, les animaux ; j'ai méprisé la richesse.
> J'ai donné l'aumône à tous ceux qui me la demandaient ;
> J'ai défendu les stupides, les fous, j'ai donné mon argent et ma peine aux autres.
> J'ai détesté tous les tyrans ; je n'ai jamais discuté sur Dieu ; j'ai été patient et indulgent envers les simples ; je ne me suis découvert devant rien de connu ou d'inconnu. . . . .
> Je n'ai jamais rien réclamé pour moi-même, sans l'avoir soigneusement réclamé pour les autres, dans les mêmes termes (1).

Mais tout en construisant ses maisons de bois, Whitman prenait de plus en plus conscience de lui-même et de la grande œuvre à laquelle il allait se consacrer désormais. A lui était échue la mission de poète de son pays : — personne, jusqu'ici, n'avait chanté l'Amérique : — l'Amérique c'était l'avenir, à l'Amérique il fallait un poète uniquement soucieux de l'avenir ; — un poète qui serait réellement issu du peuple américain, qui connaîtrait ses peines et ses joies, qui aurait vécu de sa vie laborieuse ; un poète qui n'aurait pas peur de rompre

(1) *L'Oiseau Moqueur*, p. 303.

avec toute tradition académique et de chanter des choses neuves à un peuple neuf. Tâche mal-aisée assurément, pour laquelle il faudra plus qu'un freluquet parfumé soupirant de douceâtres rimes aux pieds de grandes dames, car :

Celui qui fait un poème fait acte de justice, de réalité, d'immortalité ;
Sa clairvoyance, sa puissance comprend toute chose de la race humaine;
C'est lui la gloire, le résultat jusqu'ici de toute chose et de la race humaine. . . . .
Les paroles d'un vrai poème ne font pas plaisir seulement.
Les vrais poètes ne sont pas les serviteurs de la beauté, mais les augustes maîtres de la beauté (1).

Et que chantera-t-il ? le passé ? les chevaliers en armure ? — les tournois? — la Grèce ? Rome? Non, — le présent, la vie des grandes cités, — la poésie de la foule, — la poésie des grandes machines, — la béatitude des plus humbles bonheurs à la portée de tous, — l'angoisse des plus humbles chagrins que tous éprouvent. La tête haute, la voix claire, il chantera ce que, jusqu'ici, nul n'a osé chanter : — il chantera la joie nuptiale, le corps qui aime le corps, il chantera l'ivresse sacrée de la paternité, il chantera la douleur sacrée de la maternité :

Je suis le poète du corps ;
Et je suis aussi le Poète de l'Ame. . . . .
A travers moi, on entend des voix défendues,
Les voix du sexe et du désir, — des voix voilées dont je déchire le voile.
Des voix indécentes, par moi purifiées et transfigurées. . . . . . .
Je crois en la chair et en ses appétits ;
Voir, entendre, sentir sont des miracles, et chaque partie, chaque fragment de mon corps est un miracle.
Je suis divin, en dedans et en dehors, et je rends sacré tout ce que je touche et tout ce qui me touche ;
Le parfum de mes aisselles est un parfum plus fin que la prière ;
Ma tête vaut mieux que toutes les églises, toutes les bibles, toutes les croyances (2).

Et comment chantera-t-il? En se soumettant aux règles compliquées et artificielles de la prosodie classique? — en cherchant péniblement la rime qui fuit? Non, — libres comme lui-même, libres comme l'air, ces poèmes ne connaîtront d'autres règles que celles d'un majestueux rythme naturel, semblable à celui des vagues sur la grève, ou du vent dans

(1) *L'Oiseau Moqueur*, pp. 193 et suiv.
(2) *Idem*, pp. 61 et suiv.

les grands bois. Le poète ne se restreindra pas au vocabulair limité et anémié des mots nobles — pour lui rien n'est vil dan la cité de Jupiter ; il accueillera le mot le plus vulgaire s'il es fort et expressif et ne sonne pas faux. Sera-ce de la poésie Le point est discutable peut-être, — et tout sans doute dépen dra du poète ; mais, — et c'était le cas de Whitman, — si u poète est un homme vigoureux et joyeux qui sait créer pou vous un ciel nouveau et une nouvelle terre ; si son poème e resplendissant de clarté et nous convie à un festin perpétu d'allégresse et de bonheur, alors comment discuter à so œuvre le nom glorieux de *poème?*

Ce fut Whitman lui-même qui imprima et relia la min plaquette de la première édition de *Brins d'herbe*, dont explique le titre fantaisiste dans un des premiers poèmes :

Un enfant me dit : Qu'est-ce que l'herbe ! et il m'en chercha à plein mains ;
Comment pouvais-je répondre à cet enfant ? Je ne sais pas ce que c'es plus que lui.
Il me semble que c'est le drapeau de mon tempérament, tissé de l'éto verte de l'espérance.....
Ou tantôt elle me semble être les beaux cheveux non coupés des to beaux.
Je te traiterai tendrement, ô herbe frisée :
Il se peut que tu pousses sur les poitrines des jeunes gens ;
Il se peut que si je les avais connus, je les aurais aimés ;
Il se peut que tu nous viennes de vieillards, de femmes, ou de pet enfants, arrachés trop tôt des genoux de leurs mères.
Que pensez-vous qu'ils sont devenus, les jeunes et les vieux ?
Que pensez-vous qu'ils sont devenus, les femmes et les enfants?
Tous, quelque part, sont vivants et bien portants ;
Le plus petit bourgeon nous prouve qu'il n'y a point de mort...
Tout s'avance, tout se manifeste, — rien n'est perdu.
Et mourir c'est autre chose que ce que l'on croit, et plus heureux (1).

Le livre fut accueilli avec complète indifférence par la f mille de Whitman. Sa mère seule semble avoir essayé de feuilleter, mais sans grand succès, — tellement il est vrai q ce sont souvent nos plus proches qui nous ignorent le plu Car le livre de Whitman différait essentiellement de tout qu'il avait écrit jusqu'ici ; ce n'était pas autant un *livre* q *lui-même*, intimement, dans le bien comme dans le mal, qu révélait à des lecteurs. A toutes les pages il s'impose : «

(1) *L'Oiseau Moqueur.*

chante le chant de Moi-même. » On devine la figure bronzée aux grands yeux gris et clairvoyants, les traits simples et rudes, le large front pensif, ombragé de cheveux rebelles, la forte carrure de l'ouvrier, l'allure libre de l'homme qui a beaucoup marché, la main à l'étreinte fraternelle et puissante, la chemise de flanelle à grand col rabattu, les effets d'étoffe gris-foncé, souple, mais très ordinaire. C'était un homme que les autres hommes aimaient d'instinct et sa personnalité est telle que l'arrogance de ses assertions ne frappe que rarement dans son œuvre.

Toutes ses douleurs, toutes ses craintes, tous ses doutes, toutes ses joies même les plus intimes, toutes ses espérances, il les dira :

Et dorénavant je m'en irai en célébrant tout ce que je vois, tout ce que je suis,
Et je chanterai, et je rirai, et je ne cacherai rien (1).

Son livre, du reste, allait subir au cours des années une véritable croissance organique. Whitman n'a rien écrit d'autre dans la suite, sauf quelques articles d'actualité et un petit volume de prose qui offre surtout de l'intérêt par ses détails biographiques. *Brins d'herbe* a crû comme le poète, s'est développé avec lui et si le livre recèle la vigueur de sa jeunesse et de sa virilité, il nous apporte aussi la triste expérience et les adieux d'un vieillard.

Le livre n'eut pas un accueil très enthousiaste du peuple. Quant à la critique elle s'abstint en grande partie d'en parler; on crut à la démence de l'auteur. Et il faut avouer qu'un côté surtout de l'œuvre de Whitman prête aux faciles plaisanteries des profanes. Whitman aime à orner ses poèmes de véritables listes de mots :

Semblable à Adam dans le jardin d'Eden, il fait défiler devant lui toutes les bêtes de la terre, et il donne à chacune son nom.

Il se délectait dans des catalogues. Tout poème est une procession, dit-il, et il n'éprouve aucune gêne à nous présenter de véritables cavalcades de substantifs, dont la bizarre énumération suit son cours pendant plusieurs pages parfois.

Mais de ses solitudes de Concorde, Emerson écrivit chaleureusement à l'auteur inconnu, lui souhaitant « bon voyage »

(1) *L'Oiseau Moqueur*, p. 289.

sur une route qu'il prévoyait longue et glorieuse. Cette lettr marquait le commencement d'une solide amitié entre les deu hommes, — si dissemblables pourtant. Emerson alla à plu sieurs reprises rendre visite à Whitman chez lui, mais malheu reusement aucun récit détaillé de leurs longs entretiens n nous est parvenu. Nous savons seulement qu'une fois ils mar chèrent de long en large pendant deux heures sur le trottoi devant la maison de Whitman, pendant qu'Emerson éloquem ment tâchait de persuader Whitman de la nécessité de sup primer ses *Chants des enfants d'Adam*, où il expose se vues si hardies sur les rapports sexuels. Whitman, dit-on, sou rit et ne répondit rien. Il s'était toujours méfié du « Cénacle de Concorde. Lié d'amitié avec Thoreau et Alcott, il sentit pou tant qu'il les dépassait comme eux le dépassaient. C'étaient de *intellectuels*, — leur société sentait les bibliothèques, et Whi man ne rêvait que le plein air, la lumière du soleil sur la me la société d'ouvriers, une liberté parfaite de paroles et de ge tes. Emerson venait de lui prouver qu'il n'avait rien compr à cette poésie nouvelle qu'il avait été le premier à reconnaît pourtant. Le problème des rapports sexuels était pour Whi man la pierre de touche de toute la philosophie de la natur de toute sa métaphysique, de toute la question sociale. No seulement dans *les Enfants d'Adam*, où le sujet trouve so expression la plus violente et la plus crue, mais partout, da l'œuvre de Whitman, il reparaît. Le supprimer ç'aurait é supprimer toute son œuvre :

> Le sexe contient tout...
> Toutes les espérances, tous les bienfaits, tous les dons,
> Toutes les passions, tout l'amour ; toute la beauté, toute la joie de terre... (1).
> Ce que je suis résolu à rendre illustre, même si je suis le seul hom sur la terre à le faire (2).

Dans une pareille théorie, la femme occupe évidemme une place prépondérante. Whitman la veut l'égale de l'homm — farouche et vigoureuse, saine de corps et d'âme, la vra compagne en tout, compagne de marche et de fatigue phy que, — bronzée comme son mari par le soleil, — comme l hardie et fière devant la tempête. Ce n'est plus la vierge-fa

(1) *Brins d'herbe*, p. 107.
(2) *Idem*, p. 95.

ôme rêvant aux nuits d'étoiles, — c'est surtout la Mère, qui
our lui est sacrée, car la femme ne pourra jamais avoir une
ouronne plus glorieuse que celle de sa maternité.

La première édition de *Brins d'herbe* ne se vendit que
entement. Whitman en fit une seconde l'année suivante
1856). On ne peut que regretter qu'il ait manqué de goût au
oint de publier la lettre d'Emerson en première page et le
om d'Emerson à côté du sien sur la couverture, afin d'atti-
er plus sûrement l'attention et la bienveillance publiques.

V. — LA GUERRE

La question de l'abolition de l'esclavage et l'attitude des
tats du Nord, clairement manifestée par la nomination de
incoln comme Président de l'Union, avaient petit à petit
xaspéré les Etats du Sud, et la menace de « sécession » com-
ıençait à gronder sourdement.

Le 13 avril 1865, les troupes du Sud tirèrent sur le dra-
eau du port de Charleston et la guerre fut immédiatement
éclarée.

Whitman était un abolitionniste de la première heure. De
ature combative d'ailleurs, il voyait dans l'Union des Etats
'Amérique le symbole de tout gouvernement et de toute
patrie » future, — une sorte de mystique amitié entre les
euples dont l'Amérique était à jamais le porte-flambeau. La
rahison du Sud pour une question d'intérêt grossièrement
ıatériel lui causa un profond chagrin; mais, contrairement à
attente de ses amis, il ne se jeta pas en pleine mêlée, comme
fit son frère George.

Il se contenta d'inscrire dans son journal la résolution
'apporter plus de sévérité et de pureté dans sa vie et dans
ı pensée.

Au mois de décembre, Whitman vit le nom de son frère
eorge parmi les « grièvement blessés », et il partit précipi-
ımment de New-York pour Washington, afin de savoir la
érité sur son état et de le ramener chez lui, s'il en était encore
mps. Arrivé à Washington, il le chercha parmi les morts et
s blessés pendant trois jours et trois nuits, et, ne le trouvant
oint, alla à pied jusqu'au corps principal de l'armée. Il le
ouva enfin, et en bonne voie de guérison.

Whitman retourna à Washington. Dans les hôpitaux ,lors de son premier passage, il avait rencontré bien des jeunes gens de New-York qu'il connaissait et aimait. En restant à Washington il espérait leur être de quelque secours et aider la patrie plus efficacement, en rendant la vie et l'espoir à ses enfants blessés, qu'en en tuant d'autres.

Il passa en tout près de dix ans à Washington, — quatre ans presque uniquement parmi les blessés et les mourants des hôpitaux, les soignant tendrement comme une mère, et leur apportant surtout le don inappréciable de sa merveilleuse vitalité. Toujours de bonne humeur, toujours doux, il était adoré des malades, et il ne souhaitait d'autre récompense que celle de leur affection.

Whitman vit donc le côté lugubre de la guerre; sans connaître l'ivresse de la lutte, c'était à lui de réparer tout le mal affreux et inutile. Ses souvenirs de la guerre : *Roulements de Tambours*, malgré leur rythme martial et leurs miroitantes descriptions de l'armée qui passe, retentissent toujours du cri de l'amer désespoir de l'homme qui a aidé à ramasser les morts sur un champ de bataille, qui a passé de longs jours et de longues nuits à soigner des blessures inguérissables, — qui a vu mourir des hommes jeunes, vaillants, et beaux. Lorsque vieillard, en lui demandant de décrire un champ de bataille on s'attendra à ce qu'il compose une Épopée, il répondra par une dèscription terrifiante dans sa simplicité nue, d'une matinée d'infirmier dans un hôpital improvisé.

Pendant son séjour à Washington, Whitman subvenait à ses besoins en écrivant des articles d'actualité pour divers journaux. Sa vie était des plus austères ; il ne prenait par jour qu'un seul repas substantiel, — un dîner à 25 sous dans une « gargotte » d'ouvriers. Le reste du temps il se nourrissait de pain sec et de thé qu'il préparait lui-même dans la mansarde qu'il habitait chez un ami révolutionnaire, W. O'Connor. Il ne fumait pas et ne buvait que de l'eau. Il achetait des fruits, de la glace, des gâteaux, du tabac, des timbres ou toute autre chose, avec son superflu, pour ses « gars » des hôpitaux.

Il obtint finalement un poste de secrétaire au ministère de l'Intérieur, — mais il ne devait pas y rester longtemps. Un de ses chefs hiérarchiques, fouillant dans son bureau, y trouva les épreuves d'une édition de *Brins d'herbe*, prit cet ouvrage

pour un livre de pornographie et, sans explication, donna congé à Whitman.

VI. — OMBRES DE LA NUIT

Whitman était malade physiquement et mentalement. Il avait fourni depuis plusieurs années une somme de travail presque surhumaine. Il s'était donné aux blessés, corps et âme ; il aimait chacun d'eux individuellement, et loin d'être endurci par le spectacle de tant de douleurs, il souffrait, dit-il lui-même, dans sa chair, des blessures qu'il voyait.

Une maladie nerveuse survint. Il n'en guérit jamais ; des attaques de paralysie lui firent une vieillesse pénible.

L'assassinat du Président Lincoln, qui lui semblait personnifier l'Amérique nouvelle, sortie du baptême du sang de la Guerre, le bouleversa profondément. Il chanta le héros dans un des plus beaux de ses poèmes, — hymne grave et radieux à la Mort et à la Vie.

De toutes parts maintenant des témoignages de sympathie commencèrent à arriver à Whitman. L'Angleterre, dans les personnes de Leigh Hunt, de Rossetti, de Swinburne, de Mrs Gilchrist, — se joignit à l'Amérique pour fêter l'apôtre nouveau. Pour la première fois (Whitman a cinquante-quatre ans passés), *Brins d'herbe*, dont il venait de faire une nouvelle édition, lui rapportait un peu de gloire et un peu d'argent.

En 1873, Whitman eut une première attaque de paralysie. Pendant qu'il était encore souffrant, une dépêche le rappela à New-York auprès de sa vieille mère, mourante. Elle expira trois jours après son arrivée.

Whitman, brisé de chagrin, incapable physiquement de faire le voyage à Washington, incapable moralement d'y vivre seul, s'installa chez son frère George, qui s'était retiré de l'armée fédérale, avec le titre de colonel.

Whitman y passa plusieurs années, puis se mit en ménage avec l'aide de quelques amis, — heureux comme un enfant d'avoir enfin un « chez soi ».

La soirée de sa vie fut longue et triste, éclairée seulement par l'affection des siens et de nombreuses amitiés.

Les soucis d'argent le harcelèrent jusqu'à la fin. Des admirateurs insistèrent auprès du nouveau gouvernement des Etats-

Unis, pour qu'on lui servît une pension, mais Whitman la refusa. On avait trouvé bon, à cause de ses opinions, de lui retirer l'emploi public qu'il remplissait d'une façon plus que satisfaisante et qui lui aurait donné droit, au bout de quelques années de service, à une retraite de vieillesse. S'il avait accepté les nouvelles offres du Gouvernement, il aurait eu l'air de prendre de l'argent pour les services qu'il avait rendus volontairement et du plus pur de son cœur dans les hôpitaux pendant la Guerre. Il aimait cent fois mieux mourir dans la misère.

Deux fois, en Angleterre et en Amérique, on organisa des souscriptions ou des conférences à son profit. Infirme, hors d'état de gagner sa vie en exerçant un métier manuel et ne retirant que des ressources très précaires de ses travaux littéraires, Whitman dut le peu de bien-être qu'il connut jamais à la bienveillance de ses frères et de ses amis.

Il mourut le 26 mars 1892.

ELSIE MASSON.

A CHARLES GUÉRIN

—

Ceux qui, n'étalant pas la rouge passion,
Ainsi qu'un vin brutal, qu'on verse dans un verre
Grossier, ont enfermé leur pure émotion
Dans le contour serré d'une forme sévère

Et dont l'art délicat, sans jamais offenser
Dans notre âme le sens sacré de l'harmonie,
Avec enchantement fait rêver et penser,
Ceux-là furent doués d'un bienfaisant génie.

Au matin de la vie ils resteront aimés
Par les adolescents qu'un noble songe mène,
Ils charmeront la vierge, en des soirs parfumés,
Et leur temple sera dans la mémoire humaine.

Aussi, modestement fier de l'œuvre accompli,
Au tombeau, toi qui viens si vite de descendre,
Charles Guérin, mon cœur ne craint pas que l'oubli,
D'un souffle injurieux prenne et sème ta cendre.

Echos mystérieux et, tout ensemble, clairs,
D'une douleur, enfin, par la foi consolée,
Au murmure onduleux des ombrages, tes vers
Se mêlant, font plus rave et plus douce une allée.

Leur transparence sombre a cette profondeur
Des eaux où le feuillage, empli de ciel, se mire;
Octobre y mit sa lente et pénétrante odeur;
On voit quelque statue, en sa mousse, y sourire.

L'émotion en nous prolonge leur accent.
Divinement, après la simple bucolique
Et les après-midis de la Bible, on y sent
Tomber le soir avec sa paix évangélique.

Et l'Amour, que la nuit ne peut pas assoupir,
L'Amour, plein du regret de sa haute patrie,
Y tend vers l'autre monde, en un brûlant soupir,
L'effort ensanglanté de son aile meurtrie.

Sans t'avoir jamais vu dans tes jours d'ici-bas,
Je te sentais une âme un peu sœur de la mienne;
Tous les deux nous allions presque du même pas
Entre la Muse antique et la Muse chrétienne.

Je me disais: peut-être à la fin d'un été,
Au lumineux moment où le soleil décline,
Il s'en viendra vers moi dans la sérénité
Du couchant réfléchi de colline en colline.

J'en verrai sur son front s'allonger la lueur;
Ce sera l'heure où tout en nous se purifie.
Il me dira son âme, il m'ouvrira son cœur.
Je saurai le secret tout entier de sa vie.

Sous le ciel, maintenant sans flamme et verdissant,
Nous enveloppera la vaste paix champêtre.
Je lui murmurerai: Quelle douceur descend!
Et je le bénirai puisque je suis un prêtre.

Mais non, ma main n'a pas senti frémir ta main.
Ce Dieu jaloux qui fait les brèves destinées,
T'ouvrit la grande mort, ô frère de Samain,
Compagnon, celui-là, de mes belles années.

Il partit le premier, à peine mûr encor ;
Sa forme brusquement s'effaça de la route.
Tu t'en vas après lui, chanteur au style d'or :
Vous vous étiez aimés : il t'attendait, sans doute.

Comme je l'ai pleuré, je te pleure aujourd'hui,
Tandis que le printemps, mélancolique, hésite,
Par un matin de brume où nul rayon n'a lui,
Devant un indécis, devant un triste site.

Et, pour te témoigner ma douleur, j'ai voulu,
Avant que mai charmant n'ait fleuri la tonnelle,
Dédier à ton nom de poète et d'élu
Cette discrète fleur, tendrement fraternelle.

Assise, avril 1907.

LOUIS LE CARDONNEL.

DENYS LAMBIN ET LES FEMMES

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

—

Que ne donnerions-nous point pour posséder une corres
pondance galante de Ronsard ou de Joachim du Bellay
pour connaître l'envers de leurs sonnets amoureux ?... Nou
ne pouvons nous flatter d'offrir un tel régal à la curiosité. Tou
tefois nous espérons que les lettres amoureuses de Denys Lam
bin, notre plus grand latiniste de la Renaissance, ne seron
point dénuées d'attrait : l'auteur en est illustre, et elles pré
sentent bien, comme l'on dit, la couleur de leur temps.

Denys Lambin (1519-20 (1) — 1572), avant d'obtenir un
chaire de Lecteur Royal, en 1560, avait été longtemps l
familier du cardinal de Tournon. A sa suite, il avait mené un
vie errante pendant quelque dix ans, car le prélat, continuel
lement chargé de missions diplomatiques, était grand voya
geur. Avec la petite académie ambulante qui l'accompagna
toujours, Lambin a visité deux fois l'Italie. La Bibliothèqu
Nationale possède, en minutes, la correspondance intime d
grand philologue pour une période qui va de septembre 155
alors qu'il franchit les Alpes pour regagner la France, à noven
bre 1554, où nous le retrouvons aux environs de Blois.

Entre le mois de septembre 1552 et le commencement d
l'hiver de 1553, Tournon, malgré sa santé précaire, va d
Lyon à Paris et à Saint-Germain-en-Laye, puis quitte la cou
pour prendre ses quartiers d'hiver à Madon, près de Blois
dans une villa qui dépend de l'abbaye bénédictine de Sain
Laumer. En avril 1554, il se rend encore auprès de la Cou
qui suit de loin les opérations militaires du Nord ; en octob
de la même année, il regagne Madon.

Au cours de ces pérégrinations, Lambin remplit ses fon
tions habituelles auprès de son maître, lui commente Aristo
et l'accompagne aux cérémonies. Il étudie pour son comp

(1) Et non 1516, comme l'impriment les biographes de Lambin. La date que no
donnons se confirme par deux passages de sa correspondance.

personnel, s'occupe de ses intérêts, et soutient un commerce assidu avec les plus savants hommes de son temps. Mais il se garde bien de négliger ses affaires de cœur. Lambin paraît avoir été un vert galant. Un de ses amis, le précepteur des fils de Mesmes, le lui rappelle à la veille de son arrivée à Cahors, qu'il appelle la ville aux jolies femmes, et il ajoute : « Le détail vous intéresse ». Lambin atteignit-il au chiffre glorieux de Don Juan : mille et trois ? Nous ne sommes pas renseignés sur ses premières escapades. Mais la correspondance de 1552-1554 nous révèle trois femmes qui pourraient compléter, en ces années-là, ce nombre illustre dans les fastes de la galanterie : Lucia de Padoue, Simone de Blois, Hélène Ménincourt de Soissons.

Lambin écrivait ses épîtres d'amour en latin, et même en grec dans les passages les plus compromettants, quitte à les traduire ensuite en français pour celles à qui elles s'adressaient. Il voulait ainsi tromper la curiosité fort éveillée de ses compagnons et domestiques, qui savaient ses habitudes. Nous avons eu l'indiscrétion d'interpréter ces lettres, en tâchant de respecter, le plus possible, leur air d'ancienneté.

I

En décembre 1552, comme il résidait au château de Rossillon, sur les bords du Rhône, où la maladie retenait son cardinal, Lambin écrivit à une certaine Lucia, qui paraît avoir été de mœurs fort légères. Elle demeurait à Padoue, et Lambin l'y avait connue lors de son séjour en cette ville. Il y avait laissé Henri Estienne, qui, par une rencontre assez divertissante, lui servait d'intermédiaire auprès de cette beauté peu farouche. Ainsi Lambin, comme nous le savons par ailleurs, garantissait à Robert Estienne la parfaite vertu d'Henri, envoyait au fils, logé « chez l'envoyé du Roi », les édifiantes homélies du père, et se servait de son entremise pour faire tenir des billets doux à une personne accommodante.

Le poulet de Lambin est d'un tour particulier. Lucia prétend avoir adressé trois lettres à Lambin. Ce n'est pas vrai. Il a écrit trois fois, et, comme elle ne lui a pas répondu, elle a voulu colorer sa négligence d'un honnête mensonge.

Et voici un étrange passage :

Vous m'écrivez que vous êtes grosse. Et moi aussi je suis dans l même état. Mais nos produits seront bien différents. Vous ne pour rez m'enfanter qu'un monstre ou un bâtard : ce que je vous enfan terai sera légitime et naturel. Car le souvenir de mon amour pou vous sera véritable et éternel : la mémoire que vous gardez de votı amour pour moi est feinte, simulée, ruineuse et caduque.

D'ailleurs, qu'a-t-elle besoin de parler à Lambin de l'éta où elle se trouve ? Elle a eu des bontés pour toute la suite d Cardinal. Le moyen de s'y reconnaître !

En vérité, lorsque vous m'écrivez que vous êtes grosse, je pen que vous voulez vous moquer de moi. Si vous me disiez que vo êtes enceinte des œuvres d'Antoine, ou de Christophe, ou de George ou de Marchand, je vous croirais. Aussi bien, il serait vraisemblab qu'ils vous aient engrossée, puisque vous les aimiez et que vous avi si volontiers affaire à eux. Mais moi ! qui pourrait le penser ? M que vous n'avez jamais aimé, que vous avez toujours joué, toujou trompé, toujours berné ! Plût au ciel que vous fussiez grosse de m œuvres et que j'en fusse persuadé. Mais qui pourrait me persuad que Lucia est enceinte des œuvres de Lambin, lorsqu'elle a ta d'amants qui lui sont plus chers que Lambin ? Ai-je besoin d'u autre témoignage en cette affaire, si je sais que toutes les fois q j'ai voulu jouer avec vous, vous aviez accoutumé de fermer vot fenêtre. Vous savez ce que je veux dire.

Les reproches continuent ainsi. Puis vient une apologie « Vous n'avez pas sujet de vous plaindre d'avoir été aba donnée par moi. Non, je ne vous ai pas délaissée ; je me su efforcé, autant qu'il était en moi, de vous aider et de vo consoler. Mais ma condition et mon genre de vie m'o empêché de vous payer de retour. Le Cardinal mon maît n'est pas mort. Il a été dangereusement malade, mais maint nant il va mieux. S'il n'en était pas ainsi, ne doutez pas q je volasse incontinent vers vous. Vous ne m'en croyez pa Demandez à celui qui vous remet cette lettre. Jamais l'amo que je vous porte ne dépérira. Si je le pouvais, je ne ma querais pas de vous le manifester par quelque bienfait. Ma vous voyez quelle longue distance nous sépare, et que ce sera folie de vous envoyer, à mon habitude, quelque chose encl dans ma lettre. » Il l'exhorte d'ailleurs à faire savoir si e se trouve dans le besoin : il la secourra. Il la prie de remett à Etienne, son ami, et des plus intimes, la broderie qu'elle

exécutée à son intention, sinon, de la lui garder jusqu'à son prochain voyage d'Italie.

A la fin d'octobre 1553, il écrit à la même Lucia :

Je ne m'attendais pas, un an déjà passé depuis la mort de votre mari, à vous retrouver dans le même état. Avec assez de vraisemblance, je pensais qu'il vous serait impossible de vivre si longtemps dans la continence. Mais peut-être, si vous n'avez pas de mari légitime, il n'est pas incroyable que vous ayez pris quelque amant en place de votre époux régulier. Cependant, je vous ai maintes fois représenté la honte et l'infortune de ces femmes qui s'unissent à de multiples amants. Si donc vous voulez suivre mes conseils, vous mettrez toute votre étude à fuir un tel déshonneur, non moins que le danger qui s'attache à de pareilles liaisons.

Le bon apôtre! Ainsi, au temps où Lambin vivait à Padoue, Lucia était mariée, et, sans doute, tour à tour, chaque familier du Cardinal, j'entends parmi ceux qui ne répugnaient pas à la bagatelle, était « le plus heureux des trois ».

J'ai eu un autre sujet d'étonnement, ajoute Lambin. Dans votre lettre, vous ne faites aucune mention de l'enfant que vous portiez dans votre sein, à ce que disait celle de vos lettres que j'ai reçue de Lyon. Car on y pouvait lire que vous restiez grosse dans votre veuvage. Où a passé cet enfant? et quel en était le père? Mais je pense que vous n'étiez pas enceinte, ou que si vraiment vous l'étiez le père n'était autre qu'Antoine ; et c'est pour cette raison que vous n'avez pas voulu me donner des nouvelles de l'enfant. Pourtant vous n'auriez pas mal fait de me toucher quelques mots du bon succès de vos couches. Car une nombreuse progéniture contribue au bonheur et à la félicité...

Quant à mon retour, n'en doutez pas. Si Dieu y consent, dans peu de temps nous nous trouverons ensemble. Mais je voudrais savoir si vous êtes chaste et résistante à la tentation. Je serais un grand sot si, pour une libertine, une effrontée, je faisais un si long voyage, alors qu'au pays de France il est tant d'honnêtes femmes.

Ceci est très amusant : Lambin, dont le retour dépend du Cardinal, veut faire croire qu'il en est le maître.

D'après votre lettre, dit-il encore, vous vivez péniblement, et c'est le travail de vos mains qui vous procure vos moyens d'existence. Vous m'en voyez tout à fait ravi. Ce m'est une preuve évidente de votre sagesse et de votre bonne conduite. Je vous en prie, ne renoncez pas à bien vivre, ne perdez pas courage. Si vous vous comportez avec

honnêteté et selon la règle, Dieu ne vous délaissera pas ; avec le tem[
il vous rendra maîtresse de faire votre volonté.

Le post-scriptum est de haut goût :

Voici déjà cinq mois et plus que je suis rempli de gale. Par suit[
toute la nuit, le corps me démange sans relâche. J'ai demandé a[
médecins la cause de cette infection, et le moyen de m'en délivre[
Ils m'ont répondu que la cause en est l'absence des plaisirs vénérie[
et que le remède serait de m'y adonner. Songez donc à résister, av[
constance, au désir des hommes, de même que j'évite et fuis tou[
union et commerce avec les femmes.

Tant fut-il démangé qu'il se résolut bientôt à soigner [
maladie, par la méthode que lui indiquait la Faculté.

II

Ce fut dans la royale cité de Blois, au commencement [
l'année 1554, que Lambin entreprit cette cure. Les tièdes hal[
nes du printemps ne promenaient pas encore les nuages [
satin argenté à l'horizon voluptueux de la Loire. Mais par l[
jours cléments d'une saison qui n'est jamais bien rude en c[
lieux, devant les terrasses et les architectures nouvelles, [
pouvait évoquer les hivers florentins. Au coucher du sole[
lorsque tintaient les cloches de Saint-Laumer et que les ma[
bres souples et vivants du château merveilleux se pénétraie[
d'or rose, un nostalgique reflet de la lointaine Italie dora[
cette heure exquise de l'Ave Maria. Quand le Cardinal viv[
aux champs, en sa villa de Madon, Lambin venait souvent [
Blois, et, ce qui n'était guère malaisé, le diable l'y induisit [
tentation. Il avait l'esprit prompt, la chair faible : il tomba [
piège d'amour que lui tendait une lingère, Simone Soph[
nisque Richarde ou Richard (1). Rien ne nous empêche [
croire qu'elle ait été, comme dame Sidoine, « blanche, tend[
polie et atteintée ». Quelque dix ans auparavant, dans [
mêmes parages, Ronsard avait éprouvé les atteintes de l'ir[
sistible archer. Il avait rencontré Cassandre. Il l'avait aim[
avec la préciosité de Pétrarque et sans doute aussi les se[
d'Henri IV. Lambin ne pouvait manquer de suivre un si [

(1) Ces trois noms s'alignent à la fin d'une lettre, sous forme grecque: Nous [
savons si le dernier mot est un nom commun ou un nom propre.

xemple. Peut-être aussi désirait-il goûter, après l'ardeur des eux noirs, la douceur des yeux bleus.

Celui de nos poètes qui rappelle le mieux les glorieux sonettistes de la Renaissance songeait, un jour, aux couples disarus qui devisaient au XVIe siècle dans les jardins enchantés le la Loire, et dont nul chanteur n'avait immortalisé la pasion :

> ... Rien n'a dit leur tristesse ou leur deuil ;
> Ils gisent tout entiers entre quatre ais de rouvre
> Et nul n'a disputé, sous l'herbe qui les couvre,
> Leur inerte poussière à l'ombre du cercueil.

Voici qu'un de ces mille romans va ressusciter à nos yeux. 'un des deux personnages n'est point obscur, sans doute. Iais il n'a point, pour l'exposer au public, pressé, comme on ût dit alors, sa pensée aux pieds nombreux de la poésie. Il a ais en latin et en grec plusieurs des lettres qu'il adressait à on amie et des réponses qu'elle y faisait. C'est de là que nous rons cette lointaine, curieuse et véridique histoire d'amour.

Quant à la lettre, je ne puis exprimer par des paroles quel plaisir en ai ressenti. On me l'a remise très tard, ce vingt-neuvième de nvier, comme j'étais assis au coin du feu, dans ma chambre. Un oment plus tôt, j'avais mangé un morceau de pain avec du raisin c, et bu la moitié d'un verre de vin, rien de plus, car je me suis ostenu de souper : non que je me porte moins bien, mais je ne vouis pas me charger l'estomac de poissons, qui me causent de graves alaises. Pour en revenir à votre lettre, je ne pouvais me rassasier la lire, tant cela me paraissait délicieux, rempli d'amour et de ouceur ! Vous n'aviez pas lieu de craindre que j'eusse peine à la lire. as un seul mot ne m'a échappé. Nulle part je n'ai hésité. J'ai tout aisément et sans embarras. Après l'avoir lue et relue, je suis allé rmir, plein de joie et d'allégresse. Et pour cette grande liesse dont tais possédé, je ne pouvais sûrement attraper le sommeil : j'avais nte la pensée occupée de votre bon vouloir envers moi, et de l'assunce que vous m'en donniez. Enfin je la plaçai sur mon sein, je oisai les bras et je fus pris d'un sommeil très profond qui dura enron cinq heures. Mais à mon réveil (je vous avouerai ingénument ce i m'advint), comme je retrouvais votre lettre au même lieu et dans même position, je me pris à dire : Hélas ! combien je voudrais que lle qui m'écrit cette lettre fût à cette même place où sa lettre se uve ! Comme je serais heureux si je pouvais seulement lui parler ns crainte ! Je la baiserais et l'embrasserais librement. Si elle me rmettait de pousser plus loin l'audace, et d'épuiser à la source

même les plaisirs, je le ferais volontiers et de bon cœur, et il ne serait pas besoin qu'on me priât : si j'en étais empêché, sûrement j'obéirais à son ordre plutôt que d'encourir son ressentiment par ma résistance.

Lambin s'excuse de la liberté grande, mais il estime qu'il raison de parler ainsi. Le philologue se comporte à la hussarde, en homme pressé dont les sens sont exigeants et qu n'a pas beaucoup de temps à perdre aux pieds des femmes.

Il presse Simone de se déclarer nettement. Elle l'aime qu'elle dise jusqu'où elle veut aller.

Je vous supplie de me faire connaître votre secret. Je vous promet et vous garantis que jamais il ne transpirera. En même temps je vou assure encore une fois que tout ce que vous demanderez de ma personne ou des biens que m'a donnés la fortune est à votre disposition tout comme si vous étiez mon épouse... Si vous êtes assez bien disposée pour être prête à m'octroyer délibérément et à m'offrir ce qu l'amie a coutume d'accorder à son amant, je vous demande de ne pa me le taire, et de vous en ouvrir à moi sans crainte. Car c'est là l'objet de mon plus vif désir, si toutefois la même envie vous tient. Vou savez que je suis vôtre. Un seul mot vous suffit à me signifie vos intentions. Allons, parlez, et j'obéirai à votre bon plaisir. Si vou tenez à ce que je demande vos faveurs, dans la pensée qu'une chos est estimée de petite valeur lorsqu'elle n'est pas demandée, eh bien je les demande.

L'offre galante est assez ouvertement faite.

Il la rassure également sur la crainte qu'elle peut éprouve de l'opinion publique. Il ne la redoute pas moins. Mais « n'est rien que l'esprit et l'adresse n'accomplissent. Vous ête femme, et douée du génie le plus subtil ». Elle peut trouve moyen de contenter son ami.

Vous êtes une femme d'âge fleuri et verdissant; je suis dans tou ma force; j'ai trente-quatre ans. Donc il ne nous messied pas d'aime

Lambin lui représente, d'un ton assez avantageux, qu amant elle aura su élire.

Tout de même que je me choisis une amie sérieuse, modeste, prdente, éprouvée, considérée et, à mon goût, d'une excellente beau vous avez mis et logé votre amour en un homme qui, dans l livres et le commerce des grands et illustres personnages, n'a che ché pendant toute sa vie que la pratique de la vertu et la gloi

Il s'engage, avec quelle bonne foi? à lui rester fidèle tant que le Cardinal vivra et l'aura pour familier, et même après sa mort. Lambin est très verbeux. Il avait la pratique des femmes et savait que, lorsqu'on leur écrit, il ne faut pas plaindre l'étoffe. Elles goûtent les amoureux bavards. Elles ne se lassent point d'ouïr l'éternel refrain, toujours le pareil. Mais les lecteurs désintéressés n'ont point les mêmes grâces d'état, et nous serons souvent forcés de ramasser l'éloquence diffuse du galant. Il termine par envoyer le bonjour à la mère de Simone, à sa sœur Didière, à sa cousine Françoise. Françoise ne favorisait point les amours de Lambin, selon toute apparence. « Vous l'avertirez, si elle est encore fâchée et irritée contre moi, qu'elle se montre d'humeur plus clémente, et qu'elle expulse tout son venin et son amertume dans le sein du prêtre à qui elle confessera ses péchés et ses fautes. » Il recommande le plus grand secret sur sa lettre.

Le lendemain, avant que Simone ne l'eût en main, Lambin reçut encore d'elle un billet fort doux. Elle lui fit en outre donner le bonjour par un certain Adanet. Lambin l'en remercie tout en souhaitant mieux. Il attend une réponse avec angoisse.

> Une considération me console et me soutient, c'est que vous n'êtes point de fer ou de roc. Mais vous êtes un être de chair et de tendresse comme je suis.

Lambin en est à la période des attitudes désespérées, des pleurs qui feraient déborder un fleuve. Il connaît, comme pas un, la rhétorique du genre.

> Hélas ! je vous ai avertie d'avoir à cacher votre amour. Mais moi-même je ne puis obéir au conseil que je vous donne. Mes gémissements multipliés, les soupirs que je tire du fond de ma poitrine, mes continuels changements de couleur, et, pour tout dire en un mot, cet air qui est coutumier aux amoureux suffiraient à trahir les feux cachés dont je suis embrasé. Pourquoi ? dira-t-on. Ah ! malheureux ! je ne me savais pas d'un cœur si faible et si tendre, lorsque, pour la première fois, je me suis entretenu avec vous. Je le faisais dans le dessein de soulager et d'adoucir les soucis et les chagrins qu'apporte la vie en écoutant votre si agréable conversation. Mais maintenant je vois, je sens une mortelle blessure que rien ne peut guérir, sinon votre clémence et miséricorde.

Puis il subtilise agréablement. Si la belle lingère n'exauce

point ses vœux, elle ne sera que la moitié d'une femme, et lui que la moitié d'un homme. L'étreinte seule des amants peut former un tout complet. L'amour de Lambin est plus précieux que l'or et les pierreries, et Simone l'a obtenu pour rien, sans se mettre en dépense. Il pétrarquise — j'allais dire il marivaude, et les deux choses se ressemblent fort, — sur la distinction du corps et de l'âme.

Si l'âme vous est chère, vous devez tenir quelque compte du corps : sans l'âme il ne peut se maintenir. Le corps est le vêtement et l'enveloppe de l'âme. L'âme n'apparaît pas aux yeux, mais elle se révèle par les gestes du corps, les discours, les regards, les attitudes, tous les mouvements. Aussi je vous demande, si vous chérissez et aimez mon âme, de ne pas haïr mon corps, mais de le traiter lui aussi avec toute la douceur et la générosité dont vous êtes capable. A son endroit, usez de toute la bonté, de toute la bienfaisance qui est habituelle et coutumière entre les amants. Pour ma part, je voudrais donner à votre corps toute la volupté qui peut émaner de moi. Ame et corps, je remets tous les deux entre vos mains, je vous les livre, je vous les confie. Usez de l'un et de l'autre à votre bon plaisir.

On ne saurait donner un tour plus gracieux à la pensée de Tartufe :

> Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange !

Qu'il a d'esprit! devait s'écrier Simone, un peu suffoquée et scandalisée, mais ravie malgré tout de se voir courtisée par un homme si éloquent, qui venait de si loin, qui avait le grand air et la parure des cours. Cette lettre lui arriva enveloppée dans une chemise, qu'apportait Nicolas, le valet de Lambin.

Simone lui fit une réponse furieuse. La première lettre surtout avait dû l'irriter. Et sans doute elle se faisait, suivant l'usage, plus sévère qu'elle n'était réellement. Lambin s'étonne :

Vous avez reçu, m'écrivez-vous, une lettre dont la pensée et le langage vous paraissent entièrement absurdes, déshonnêtes et inconvenants. Vous ajoutez que personne, jusqu'à présent, ne vous a parlé de la sorte. Je ne pense pas vous avoir rien écrit qu'on n'ose écrire à la femme du monde la plus honnête et la plus vertueuse. Il n'est pas surprenant que personne ne vous ait tenu encore un pareil discours : personne en effet ne vous a porté un amour aussi grand que le mien. Je sais que votre amour pour moi est honnête, et je ne l'entends pas autrement. Je vous juge tout honnête, vertueuse et pudique, et si vous étiez différente, je ne vous aimerais point. Vous m'écrivez que

nous autres hommes, nous péchons grièvement en essayant de suborner les femmes par des propos pervers. La conduite des autres ne me regarde en rien. Je n'ai pas tenté de vous séduire.

Touchante ingénuité! Alors, qu'a-t-il prétendu faire? Suit une merveilleuse apologie de ses intentions. Simone lui avait objecté la crainte de Dieu.

Vous êtes dans une grande erreur, à mon sens, si vous croyez qu'on ne peut offenser Dieu qu'en matière d'amour. Il y a des crimes bien plus nombreux que commettent les gens sans crainte et sans religion : parjure, faux témoignage, vol, sacrilège, outrages, injures envers le prochain, médisance, dénigrement, calomnie, haine, parricide, débauches infâmes, idolâtrie, hypocrisie, impiété. Mais l'amour, celui surtout qui naît entre personnes libres, comme nous sommes tous deux, est le plus léger des péchés. Le prochain n'y est pas lésé. La foi jurée n'y est pas violée. Il n'y a là rien qui aille contre un devoir ou un serment prêté. La mort de votre époux vous a rendue libre. C'est pourquoi aucune loi ne vous défend d'aimer et d'être aimée. Et Dieu veuille que vous ne commettiez jamais de faute plus sérieuse.

Morale accommodante. Les autres péchés sont abominables, et Lambin en dresse une liste à faire frémir. Mais celui-ci est un joli petit péché rose et mignon, qui rit par toutes ses fossettes. Il se trouve peut-être des Pères de l'Eglise, gens durs et renfrognés, pour être d'un autre avis. Mais il est croyable que si Lambin avait exercé le sacerdoce dont il était titulaire, il se fût montré indulgent aux faiblesses de la chair, aussi bien pour ses paroissiens que pour lui-même.

A Blois, Lambin avait sans doute joué de la prunelle avec quelques honnêtes demoiselles, avant que de jeter son dévolu sur Simone. Elle le lui reprocha, et il se défendit d'avoir parlé à nulle d'entre elles. A la fin de sa lettre, en homme qui n'a guère accoutumé de rencontrer de cruelles, il devient presque menaçant :

Bien que vous m'objectiez le mariage et les rigueurs de l'estime publique, vous n'arriverez jamais à expulser de mon cœur un amour qui y a jeté des racines si profondes. Tout ce que vous obtiendrez, c'est que je vous voie avec moins d'intimité et de liberté, et que je me trouve auprès de vous plus rarement.

Dans une lettre suivante, il revient sur les reproches de Simone, non sans impertinence :

Si vous me croyez un dieu, ou un être issu de la race des dieux vous errez terriblement. Je ne suis en effet qu'un homme, fait d chair, mortel, destiné à disparaître un jour, et sujet à pécher. Je vou écrivais aussi comme à une femme formée d'une âme et d'un corps et non à un esprit d'essence divine.

Entre temps, Lambin se rendit à Blois. Obligé d'en parti subitement, il ne put faire ses adieux à Simone. Elle lui adress un billet désolé. Lambin ne nous a pas donné à connaîtr celui où on le morigénait. Il fut plus régalé du dernier, et lu a fait l'honneur de le traduire. Il se termine ainsi :

Le chagrin m'étonna et m'ébranla de telle sorte que je ne pu prendre de nourriture. Aussi je vous prie et je vous conjure de m'ap prendre en quel état sont vos affaires et votre santé. Votre absenc me cause une telle inquiétude que si je ne vous vois, je ne saurai être assez sûr que vous vous portez bien. Je vous en supplie, n trouvez pas étrange que je vous écrive. C'est l'amour qui m'y pouss

Lambin, comme on peut bien penser, la paya de même mon naie :

Votre lettre m'a fait un plaisir qu'on ne saurait croire. Et vraimen elle m'a été remise à propos. Car, après mon retour à Madon, u grand déplaisir s'était emparé de moi pour une raison que je vou exposerai quand je vous reverrai. Mais, comme je vous l'écris, vot lettre a chassé de mon esprit tout chagrin. Vous me dites avoir é peinée de ne pouvoir, à mon départ, me dire adieu et m'adresser tou sorte de bons souhaits : vous pouvez juger par vous-même combie je fus contrarié de partir sans vous dire adieu, après avoir attend une heure dans la chambre de votre mère, si rempli d'inquiétu et d'angoisse que j'étais tout hors de moi. Si ma conscience ne m'é avait empêché, je serais revenu à l'auberge, j'aurais ôté mes chau sures, déposé mon manteau, et ce jour-là je n'aurais bougé de la vill Mais j'ai vaincu mon cœur. J'ai payé cher mon triomphe, car, pe dant une demi-heure, j'ai eu la fièvre à cause des regrets que vo m'inspirez et du chagrin que j'éprouvais de ne vous avoir point v avant mon départ.

Il prévoit le jour où il devra quitter la Touraine. Quelle do leur alors ! « Je n'ai qu'une consolation, c'est d'avoir bi placé mon cœur. Où que j'aille, mon cœur a un endroit où reposer. Il est vrai sans doute que mes yeux seront priv d'une grande joie quand il leur manquera la vue d'un objet cher. Mais alors je serai grandement consolé par la ferm

espérance que je mets en vos bonnes intentions. » Il se déclare prêt « à prodiguer non seulement ses biens, mais son sang » pour elle. Elle continuera de lui écrire, ou il perdrait la vie. « Non, rien ne peut m'amener à croire votre génie si inclément et cruel, bien que nous lisions dans les histoires que le naturel des femmes est extrêmement changeant et que l'amour leur porte seulement une atteinte légère. Mais dans le nombre il en est de meilleures et de plus constantes que les autres. Je tiens pour assuré que vous êtes l'une d'elles. » Et les protestations d'aller leur train !

Dans une lettre suivante, il se plaint encore de la trouver si rebelle à ses vœux.

« Pourquoi me parlez-vous, m'écrivez-vous avec tant de courtoisie et de douceur, et pourquoi, en fait, êtes-vous si cruelle, barbare et inhumaine ?... Qui croirait qu'en l'esprit d'une femme puisse habiter tant de cruauté et de barbarie ? Les femmes sont le chef-d'œuvre élégant de la nature ; elle les a comblées de toutes les splendeurs de l'âme et du corps ; elle les a gratifiées et ornées de toutes les grâces et vertus. Non ! jamais je ne l'aurais pu soupçonner !

Elle ne doit pas craindre d'entretenir avec lui commerce épistolaire :

« Est-ce un crime qu'une femme m'écrive ? Est-ce un scandale qu'une femme me chérisse ? Suis-je un homme tellement infortuné, dénué de cœur, bas, malgracieux ou stupide que je sois indigne d'être aimé par une femme généreuse et noble comme vous l'êtes ?... Je vous en prie, ne faites pas de moi assez peu d'estime pour penser que notre amour vous sera une honte et une ignominie.

Et il ajoute cette phrase impayable :

« C'est bien plutôt moi qui dois craindre le blâme public pour m'être laissé aller à aimer une femme que je n'avais jamais vue auparavant, alors surtout que, adonné à l'étude des belles-lettres, la lecture des livres grecs et latins doit me rendre meilleur et plus sage. Et cependant ni les livres ni une expérience et un savoir étendus ne m'ont pu garder de me mettre à vous aimer.

Le pauvre homme ! Il achève en ces termes :

« Je vous baise la main, puisque, dans nos entretiens, vous ne me permettez pas d'aller jusqu'à la bouche.

Simone était une rusée, qui lui tenait la dragée haute.

Une troisième lettre part encore, réclamant une réponse

qui ne vient pas. On y lit que Lambin demande à l'Eternel,en ses oraisons, une parfaite santé pour Simone. Enfin, il se lasse, il s'aigrit quelque peu ; il en arrivait là assez facilement. Il ne sait que penser de cet obstiné silence :

Voilà qui ne s'accorde guère avec cet amour dont vous vous proclamez atteinte à mon égard. Si vous m'aimiez véritablement, et du fond du cœur, vous me le déclareriez plus ouvertement... Mais en vain je me tourmente. La cause et le principe de ce mal est que vous ne m'aimez pas. Non! si vous m'aimiez, vous participeriez à ma douleur, et vous vous montreriez plus clémente et plus exorable. Que dis-je? je crains que vous ne poussiez plus loin les choses, et que vous ne fassiez de moi un amusement parce que je suis ému et atteint d'une excessive passion. Eh bien, soit! Raillez-vous de moi pour ce seul motif que je vous aime sans mesure.

Il continue longtemps sur ce ton. Il la conjure, il la somme d'expliquer ses sentiments « pour qu'un bon coup il périsse, ou qu'il cherche, par quelque voie, un soulagement à son affliction ». Il trépigne, il pleure, il sanglote, ou du moins il fait semblant, — ce qui produit exactement le même effet.

Il faut avouer que vous avez un cœur, non point de chair, mais de marbre ou de fer, si vous n'avez pas plus souci de celui qui vous tient plus chère que son âme. Dieux Immortels ! que feriez-vous si je vous demandais davantage, alors que vous me refusez une seule lettre pour me donner de vos nouvelles. Je ne sais ce que j'écris. Mes larmes sont épuisées. Mon papier l'est aussi. Je conjure Dieu d'amollir votre âme...

Un pareil déluge de pleurs ne pouvait rester sans récompense. Simone, de loin, se représenta l'infortuné qui s'arrachait les cheveux et se cognait la tête aux murailles. Elle se décida enfin à lui répondre :

Dans la lettre qu'Adanet m'a remise, vous m'écrivez que depuis longtemps je ne vous ai envoyé de mes nouvelles. Je n'ai en vérité laissé partir aucune personne de confiance par qui je ne vous aie fait donner le bonjour. Si je ne vous ai pas écrit, c'est que j'éprouve quelque embarras à tracer les caractères, et que je ne sais pas très bien écrire. Ce silence de mes lettres, d'après vous, montre que je suis fort éloignée de l'amour dont je prétends être atteinte. Mais je ne vous ai pas avoué la moitié de mon amour ! Mais jamais je n'aimai, jamais je n'aimerai autant personne, tant que l'âme soutiendra et animera mon corps de son souffle et de sa chaleur! Si vous vou

liez mon sang, vous l'obtiendriez, quand même vous surviendriez au milieu de la nuit.

Ce sont là des aveux qui purent réjouir Lambin, mais qui durent moins égayer, dans l'autre monde, le premier époux de Simone. Elle se défend ensuite d'avoir voulu le railler, lui, « un homme si rempli de grâce et de courtoisie » ! Elle insiste pour savoir quel chagrin l'affligeait lors de sa dernière lettre.

Lambin ne reste point en arrière. Il exulte. Que Simone se rassure ; il n'éprouve nulle difficulté à lire ses lettres.

Vous m'écrivez que vous ne m'avez pas déclaré et avoué la moitié de votre amour. O le doux endroit de votre lettre ! Ah ! s'il en était ainsi !... Mais je me contiens. Je crois que vous avez écrit en toute sincérité, en toute franchise ce que vous pensez, que vous ne mettez pas plus de fard dans vos discours et vos lettres que sur votre visage.

Simone lui offre sa vie ; Lambin y met la surenchère :

Je vous puis en toute sincérité jurer ceci : plutôt qu'être privé de votre amour, j'aimerais mieux perdre tout ce qui m'est le plus cher, renoncer à l'affection de ma mère, qui est encore de ce monde, encourir la haine du Cardinal qui me protège. Si vous ne me croyez pas encore, essayez : imposez-moi chose qui puisse offenser justement mes proches et mon protecteur. Proches et protecteur, je les offenserai plutôt que d'esquiver et de négliger votre commandement.

C'est proprement l'offre de l'égoïsme à deux, toujours flatteuse en amour. Mais l'amant si échauffé se reprend tout de suite :

Toutefois, j'ai trop bonne opinion de vous pour penser que vous m'ordonnerez jamais quoi que ce soit d'injuste ou de honteux.

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans !

Toutefois, s'il vous est agréable de demeurer dans la coulisse, il vous est tout loisible. Lambin n'est point un écervelé.

Il passe ensuite à l'affaire qui l'a ennuyé.

Mon valet ne m'a rien dit qui m'offensât, si ce n'est qu'il m'a répliqué avec plus d'impertinence et d'arrogance que ne comporte le devoir de celui dont le lot est d'obéir. Fâché de sa mauvaise et impudente réponse, je lui frappai la joue du poing. Jamais pareille chose ne m'était arrivée qu'une fois. Il en conçut de la colère, et prit une figure menaçante comme s'il voulait se revancher. Il sembla même mettre

> la main au poignard qu'il portait à la ceinture. Je le lui arrachai soudainement et je lui en frappai la tête et le visage d'une grêle de coups si multipliés que, jusqu'à la fin de ses jours, il se souviendra de son arrogance et de sa sottise.

Ce sont là gestes du seizième siècle, comme eût dit Stendhal. Et l'on peut se rappeler, à ce propos, comment Cellini, tout épuisé de fatigue, rossa ses servantes, ses garçons et ses aides, parce que la fonte de son Persée ne le contentait point. Toutefois Lambin croit devoir rassurer Simone sur son humeur : on l'a poussé à bout.

Il comptait bien lui-même aller à Blois, et s'y étendre plus longuement sur l'histoire de son valet. Mais Mars hostile multiplia ses averses.

> Le ciel, la terre et les hommes semblent s'être conjurés pour mettr obstacle à nos désirs et à nos volontés. Depuis six jours, le Cardinal avait décidé d'aller à Blois, hier ou aujourd'hui, mais pour les pluies continuelles, la grande froidure du temps et le mauvais état des routes, il a changé d'avis et remis ce départ aux prochaines fêtes. Voilà comment la fortune ennemie gouverne les affaires humaines. Nonobstant ses rigueurs, demain ou après-demain je viendrai ici, à pied ou à cheval, mort ou vif.

Ceci a été le résultat d'une délibération entre l'âme et le corps de Lambin. Suit un morceau, d'une jolie préciosité, sur ces parties constitutives de l'homme :

> Comme un court espace de temps est long à qui désire, l'âme n'a pu se tenir d'abandonner le corps pour se hâter vers vous, étant plu que le corps libre et déliée. Et je vous garantis que, si le corps étai son maître et ne relevait que de lui-même, il n'eût pas souffert qu'o l'arrachât de votre présence, et il eût toujours été le compagnon d l'âme lorsqu'elle va vers vous et vit avec vous. Car il en est ainsi L'âme ne peut s'éloigner de vous, ou, s'il arrive qu'elle le fasse cette absence n'est pas de longue durée. Aussitôt qu'elle est arrivée Madon ou en quelque place éloignée de vous, elle revient à vous e courant, plus rapide que les cerfs, plus prompte que l'Eurus qu pousse les nuées, comme dit l'autre, et abandonne ce corps pesan enchaîné et empêché dans les liens de la servitude. Vous voyez, vou comprenez par là que, dans l'esclavage du corps, l'âme a conservé s liberté intacte. Vous ne devez pas vous en étonner. Car l'âme est u principe divin, et elle a une certaine parenté et affinité avec le Ciel On ne peut l'attacher ou l'étreindre d'aucune chaîne, comme on fa la matière corporelle. Et plus on l'emporte par l'âme, plus on est indé

pendant et libre. Quant à moi, j'ignore si je vaux plus par l'âme ou le corps. Ce que je sais, c'est qu'autant qu'homme du monde j'aime la liberté, et que je possède une âme qui n'est nullement asservie aux choses caduques et sujettes à fortune.

Assurément, Simone goûta fort ces gentillesses métaphysiques. Notre Hercule national, Ogmius, qui, par des liens d'or, attache les oreilles des Gaulois à ses lèvres, tient leurs épouses encore plus sûrement enchaînées. A tout ce galimatias elle n'entendait peut-être goutte; il n'importe : ce murmure harmonieux et savant devait la séduire. D'ailleurs, pourquoi la juger si durement ? Elle respirait l'air subtil de la Loire, elle savait lire, et les galants propos des grands rhétoriqueurs ne lui étaient peut-être pas inconnus.

Tout ceci pour aboutir à une impertinence. Beaucoup d'amants supplient : Lambin est de ceux qui exigent. Il a confiance en soi-même. Il exhorte Simone à ne pas traiter mal son âme, qui va la voir. Le corps a son langage; l'âme le sien. L'âme lit dans l'âme : que Simone prenne garde, si la sienne n'est point éprise d'amour !

Mon âme est libre et ennemie de la servitude : elle ne saurait si longtemps subir et supporter une maîtresse inexorable, cruelle, inhumaine, inclémente, dure et impitoyable au dernier point ; elle la rejetterait et la repousserait pour en chercher une meilleure. Ce n'est pas le corps qui parle ainsi, c'est l'âme. Je vous prie de la prendre en bonne part. Le corps sera toujours votre serviteur, mais l'âme s'enfuira et vous échappera des mains, si elle vous sent dure et inflexible. Je voulais vous en avertir.

Il l'avise aussi qu'elle trouvera difficilement l'égal de Lambin en matière amoureuse. Il s'excuse de se prôner ainsi ; mais il estime que c'est nécessaire, puisqu'on ne fait pas de lui un cas suffisant.

Il remettra sa lettre à Adanet, qui se rend à Blois « pour y soigner son corps malade et ruiné par l'abus du vin ». Il a un autre mal plus incurable, la vieillesse, à laquelle il souhaite que Simone et lui parviennent heureusement. La fin est galante :

Si l'âme vous veut baiser la bouche, gardez-vous de la lui dénier. Il est à craindre qu'elle se fâche du refus, et, certes, vous lui feriez grand tort.

Dans la lettre suivante, Lambin tâche de calmer un souci qui agitait Simone. Elle se repent de lui avoir donné son cœur, car elle craint de le voir s'éloigner à tout jamais. Il la rassure abondamment. Le développement ne lui servait sans doute pas pour la première fois. A toutes les femmes qui lui voulurent du bien, pendant sa vie errante, il fit sans doute les mêmes promesses sans autrement songer à les tenir.

Persuadez-vous bien ceci : quand même je serais à l'extrémité de l'univers, la longueur du voyage ne saurait m'empêcher de vous voir, et de vous voir encore. Je suivrai le Cardinal aussi longtemps qu'il sera à la Cour Royale, emportant l'espérance de vous revoir dans quatre mois au plus tard. Si nous revenons dans ce délai, je suis content; sinon croyez bien que je reviendrai alors exprès pour vous voir et vous embrasser. Car vous m'êtes plus chère que ma propre sœur. Je vous veux plus de bien qu'à ma sœur. Et de mon sentiment Dieu très bon et très grand donne témoignage et garantie.

Il lui suppose aussi d'autres inquiétudes qu'il juge nécessaire, chemin faisant, de dissiper. La matière était délicate. On s'en revenait souvent d'Italie « sans barbe », comme le pauvre Joachim du Bellay; on s'y faisait pareil au digne Pangloss. Lambin veut qu'on le sache exempt de toute avarie. Il s'en explique assez crûment :

On rencontre assez de femmes légères pour satisfaire un caprice. Mais grâce aux dieux, je ne les recherche pas. Aussi bien la piété me retient et m'empêche d'entrer en une pensée de ce genre et de déshonorer et de souiller mon corps par le contact d'une courtisane; de plus, je crains pour ma personne, et je suis rendu prudent par l'exemple des autres qui dans la débauche et le commerce des filles infâmes ont contracté les plus repoussantes et les plus honteuses maladies.

Et l'édifiant Lambin assure Simone que, s'il la croyait vicieuse ou débauchée, il la fuirait « de plus loin que le chien ou le serpent ». Et les protestations habituelles d'aller leur train. Lambin met à la disposition de Simone tout ce qu'il possède, il se ferait pour elle « volontiers mettre en pièces et broyer ».

La veille de Pâques, il apprend la mort de sa mère. Il en écrit à Simone. Nous aimons mieux, nous l'avouons, la lettre vraiment émue que, sur ce même sujet, il envoya à son ami Prevôt. Dans celle-ci nous le trouvons un peu prompt à se

consoler. Est-ce pour montrer à Simone qu'il l'aime par-dessus tout, qu'en dehors d'elle rien n'existe, et qu'il fait litière de tout sentiment, hormis l'amour qu'il lui porte? Il est possible. Le cœur humain, qui a d'étranges replis, a quelquefois d'étranges calculs.

Même si je m'en taisais, dit-il, vous pourriez imaginer combien cette nouvelle me fut pénible et amère. Pour la communauté du sang et l'affection naturelle, le malheur et la mort des nôtres nous affligent. Mais je revins à moi, je fis réflexion d'abord que nous n'entrons point en cette vie et en cet univers pour y demeurer toujours, mais pour échanger enfin la condition mortelle contre une existence qui ne finira jamais ; ensuite que ma mère quittait la vie presque en la soixantième année de son âge, de manière que nous serions mal fondés à déplorer sa mort comme prématurée ; enfin qu'il était juste et souhaitable pour elle de partir avant ses enfants : je soumets donc ma volonté au bon plaisir et à la Providence de Dieu, et, quelque lot qu'il m'assigne, je le glorifie, je tiens pour assuré que Dieu décide et détermine ce qui nous est utile et salutaire. Assurément, je n'ai pas à me plaindre de la longueur de la vie qui a été mesurée à mes parents. En effet, ils ont vécu jusqu'à ce que je fusse arrivé à l'âge où je pus voir et comprendre l'essentiel de la condition humaine, et, dans mon enfance, ils ont apporté beaucoup de soins et de diligence à me faire donner les talents et l'instruction qui ont leur place dans la vie policée et la société humaine. Si le profit que j'ai pu tirer des loisirs que j'ai consacrés à l'étude des belles-lettres ne m'apparaît pas fort évident, la faute n'en est pas à mon père, mais à moi-même.

Cette résignation nous surprend et nous choque un peu. Il semble bien qu'en songeant à ses parents Lambin se rappelle surtout ce qu'ils ont fait pour lui. Ce n'est pas d'un fils ingrat, assurément ; mais il semble avoir été assez disposé à les voir disparaître de ce monde, du jour où ils ne lui étaient plus utiles. Cependant avant de le blâmer, regardons-y à deux fois. Lambin s'est toujours montré bon fils et bon frère, secourable et généreux, sans être lui-même bien riche. Lecteur Royal, il prendra en son logis, à Paris, un de ses neveux montreuillois, pour l'instruire, il lui vouera une affection profonde, et le pleurera devant ses auditeurs ordinaires avec une tendresse infinie. En pareil cas, il n'est pas assuré, à le prendre en général, que nous valions mieux que nos ancêtres ; seulement nous avons des formules qui sont plus propres aux circonstances.

Plus rhéteurs que nous en matière galante et mondaine, il l'étaient moins quand il s'agissait d'affections domestique et de sentiments intimes. N'oublions pas non plus que le gens du XVIe siècle, bien plus que nous, étaient ce que nou appelons aujourd'hui des « impulsifs », prompts au rire e aux larmes. Avec une étrange rapidité, les mouvements d l'âme se succédaient chez eux, violents et disparates. Ainsi l bon géant de Rabelais pleure d'un œil sa femme morte et ri de l'autre à son enfant nouveau-né.

Il se propose d'aller bientôt à Blois continuer un entretie du 4 mars, où tous deux semblaient avoir projeté un mariage Lambin exprime le dégoût de la vie qu'il mène. Il ne peut s séparer de Simone.

Ah! certes, il ne mentait pas le philosophe, quand il disait qu l'âme de l'amant vit de celle qu'il aime!... Si ce qu'on lit dans le livres des anciens est véritable, que la persistance du désir dans l'ab sence et dans le sommeil même dénote le suprême degré de la pas sion, ah! j'ai bien le droit de proclamer que mon amour pour vou remplit tous ses devoirs : car je pense toujours à vous, et continuelle ment votre image se présente à mes yeux. Depuis que j'ai vu l lumière, jamais une femme ne m'a inspiré un tel amour. Si je n'é tais convaincu que vous êtes une femme douée de toute vertu, pieuse prudente et attachée à la foi chrétienne, je vous soupçonnerais d m'avoir versé un breuvage enchanté.

Le carême est fini. Lambin déclare à Simone :

Je voudrais bien goûter à votre jambon. Je serais attrapé si vou le mangiez tout pendant mon absence.

Nous nous passerions bien de ce jambon à la fin de cett lettre, dont le début est si funèbre.

Lambin fit une visite à Blois peu de jours avant que le Car dinal s'y rendît pour aller ensuite à la Cour ; à son retou il écrivit :

Revenu à Madon, je n'ai trouvé ni mon homme, ni la clef de m chambre. Ayant reçu la lettre par laquelle je lui ordonnais de ven au devant de moi, il partit incontinent et cependant ne me rencont pas en chemin. Mais bientôt après il arriva, m'ouvrit ma chambr et me donna mon vêtement de fourrure. Puis je soupai, et, fo joyeusement, moins charmé par le bon goût du repas que par souvenir de celle que j'aime uniquement et du fond de mon cœur.
Après souper, je me promenai avec un de mes amis. Je fis tro

ou quatre tours. Nous tenions entre nous des propos joyeux et destinés à récréer nos esprits : mais je ne les goûterais pas à beaucoup près autant que ceux qui nous sont coutumiers. Il n'y a là rien qui doive surprendre. Car ce que nous disons entre nous regarde le cœur, nourrit le cœur et le délecte. Cette conversation n'était que pour la chair et ne se rapportait qu'aux voluptés corporelles. Aussi me déplaisait-il grandement. Persuadez-vous bien en effet que, depuis que je vous ai connue, je suis devenu meilleur de moitié, et il est exact, comme dans votre dernière lettre vous me l'écriviez avec tant de charme et de sentiment, que vous remplirez la place de la mère qui m'a été ravie.

Nous sommes loin des impertinences et des pressantes sollicitations par lesquelles a débuté Lambin : il veut se montrer sage et prudhomme à l'égal de cette prude et sage lingère. Le voilà singulièrement rangé, et qui ne goûte plus les propos salés des vieux garçons qui entourent le cardinal. Du moins, il l'affirme.

Il va même jusqu'à lâcher cette phrase, que nous trouvons assez malséante, surtout en ce moment :

Certes, en ce qui concerne l'âme, ma mère ne m'a jamais rendu de si grands services que vous-même, je le confesse.

Nous voulons croire que cette bonne Catherine de Dourier, qui l'appelait de si loin par ses cris et par ses larmes, du fond de son pays ravagé, lui avait versé avec le lait de sa mamelle, plus qu'il ne dit, « le saint lait de son âme », pour employer l'expression lamartinienne. Il est conforme au bel air des choses, en amour, de faire peu d'état de tout ce qui ne se rattache pas à la passion présente. Lambin a pu se laisser entraîner par le désir de faire mieux sa cour : mais nous aimerions mieux qu'il n'eût pas mis en jeu cette famille que nous devinons si sérieuse, si forte et dévouée. Nous avons cherché des circonstances atténuantes à la lettre précédente, un peu dure, mais ici la mesure est passée.

Il se fait sage et vertueux à plaisir :

La fréquentation et le commerce d'hommes dissolus m'avaient rendu oublieux de la divinité. Vous l'avez rappelée dans ma mémoire. Vous êtes cause que je suis et serai meilleur que moi-même. Ainsi il est visible que notre amitié n'a rien de commun avec la chair et les grossiers appétits. Bien plus elle me sera un retranchement contre les assauts de la chair et du péché.

La conversion est miraculeuse.

Puis Lambin revint sur sa promesse de mariage, qu'on doit tenir aussi assurée que si elle était couchée par écrit. Il ne tarit pas sur son propre éloge. Il montre à Simone combien « il est éloigné du vulgaire ».

Celui qui vous aime... est d'un naturel doux, agréable, paisible et facile, à telle enseigne que, s'il ne vous aimait pas, il ne pourrait manquer de vous plaire... Que son caractère est franc, ouvert, sincère, candide; ses paroles, son visage, son front, ses yeux, toute son attitude enfin l'atteste et le prouve... Vous ne devez pas avoir de lui la même opinion que de ceux dont vous avez été quelquefois sollicitée et courtisée.

Il ajoute ce trait admirable :

Je ne doute pas que votre sœur Marie, qui a épousé un vieillard et désagréable, voulût se trouver en votre place.

Le bon de l'affaire, c'est que Lambin, à le prendre comme homme, comme lettré, comme philologue, n'était aucunement vaniteux. Au contraire nul n'est plus courtois, plus déférent, plus modeste, plus éloigné de l'arrogance trop coutumière aux savants de son siècle. Dans la bataille des sexes, l'homme diffère souvent de lui-même.

Lambin annonce à Simone que le Saint-Père est malade et qu'on sera peut-être forcé de regagner prochainement l'Italie. Il devra suivre son Cardinal « bon gré mal gré ». Mais il espère que Dieu donnera une heureuse issue à ce voyage.

Le deux avril, nous irons à Blois, et là nous resterons environ deux jours, puis nous gagnerons la cour. Je voudrais que vous répondiez si vous serez libre... Pour dîner, je désirerais que vous m'achetiez des œufs frais, du lait et du beurre. Je vous rendrai exactement l'argent dépensé.

Simone, pour revoir Lambin, doit renoncer à un marrainage qui l'appelait à quelque distance de Blois.

On m'a demandé d'aller présenter un enfant aux fonts baptismaux à deux ou trois milles de la ville. Je m'excuserai le plus honnêtement que je pourrai, puisque vous m'écrivez que vous viendrez demain.

Lambin semble n'être pas allé à Blois ce jour-là, car il répondit au billet. Il s'étendit encore sur la vertu ressuscitée en lui par Simone.

Je veux que vous le sachiez, jamais auparavant je n'avais goûté la volupté de ce pur amour. J'avais quelquefois aimé, mais parce que mon amour était déréglé, j'en tirais bien plus de chagrin que de joie. Comme dit l'expression commune, je payais de mille douleurs un éclair de plaisir.

Il l'assure que son attachement est sérieux.

J'aime mieux vous appeler amie que maîtresse, tellement je vous suis intime et familier.

Dans une autre lettre, il déplore leur séparation prochaine. Mais il la déplore toujours avec cette nuance spéciale de sentiment que nous rencontrons si souvent chez lui.

Croyez-m'en, exquise amie, quand je pense à notre départ, je ressens une amère douleur, et certes bien plus à cause de vous qu'à cause de moi. Je me représente en effet et mon amour pour vous et votre solitude dans mon absence. Je sais de quel prix est pour une veuve la présence d'un véritable ami. Je me connais, et je n'ignore pas que mon amitié vous peut servir d'une grande consolation, et dissiper les chagrins amers dont il est vraisemblable qu'une veuve, isolée en son logis, soit atteinte et accablée.

Lambin se dit sans doute que la modestie est trop souvent prise au mot, et il se précautionne là contre. Il tâche de convaincre Simone que c'est lui qui lui fait une faveur en la recherchant. C'est peut-être habile. Il se met d'abord dans un état de supériorité. Il se trouve des femmes qui font la grimace de ravaler ce qu'elles sont, à la vérité, trop heureuses de rencontrer. Lambin prend les devants; il déjoue la petite comédie possible. Mais on ne peut se tenir d'observer que, s'il est épris, c'est avec bien de la réserve et de la défiance. Ce n'est point tout à fait la fraîche aurore qui se levait dans le cœur de Roméo.

HENRI POTEZ.

(*A suivre.*)

LA GUERRE DE COURSE

—

DE LA PIRATERIE A LA COURSE

D'APRÈS DES MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS

—

Les Corsaires! Malheureusement oublieux des choses de la marine (jadis un de nos plus puissants éléments de force), nous ne voyons plus guère ce que cela pouvait bien être au juste. Il nous reste le souvenir de randonnées épiques à la surface des océans, de luttes sanglantes, d'aventuriers aux bras rouges plongés dans des coffres pleins de pierreries et de pièces d'or, de rapts et de pillages, de trésors enfouis dans des îles inconnues, de navires mystérieux chevauchant l'orage. Les Corsaires! Nous lisons dans notre mémoire les noms de héros romanesques, Jean Bart (bien entendu fumant sa pipe sur un tonneau de poudre), Robert Surcouf (popularisé par l'opérette). Des mots s'entrechoquent dans notre esprit, avec un fracas de combat: haches d'abordages, grappins, sabres aux dents, pistolets au poing, boulets rouges, etc. Corsaires et pirates, c'est tout un!

Alors la légende nous apparaît comme une vieille défroque romantique. Nous la poussons du pied au tas des loques sans nom qu'engloutit la hotte du chiffonnier. Et nous ne songeons guère à nous demander ce que fut la réalité.

Elle est cependant infiniment plus curieuse, comme c'est généralement le cas. Elle nous montre la course sous l'aspect d'une vaste opération commerciale régulière, plus dangereuse que beaucoup d'autres, il est vrai, mais qui n'est que cela. Elle se hausse à l'héroïsme dans bien des circonstances; il n'en reste pas moins que les corsaires ne sont ni brigands de grand'routes maritimes, ni contrebandiers, mais tout bonnement de notables commerçants.

Et c'est pourquoi la plupart des documents relatant leurs opérations se trouvent dans les archives des greffes des tribunaux de commerce, où l'on a conservé les registres des tribunaux maritimes, les anciennes Amirautés, qui les ont pré-

édés dans nos ports de mer, et les dossiers de liquidations e prises qui ont servi à éclairer la religion des tribunaux de rises. Rarissimes sont au contraire les documents, mémoires t correspondances, relatant authentiquement les hauts faits es corsaires; alors l'Académie française ne comptait guère de andidats parmi les gens de mer, braves, mais le plus souent illettrés. Fort peu ont laissé des mémoires; presque tous nt confié leurs exploits de vive voix à leurs contemporains; a tradition, en ce qui concerne la période révolutionnaire et mpériale, n'en fut fixée sur le papier qu'un peu plus tard, ssez à temps, toutefois, pour que la vérité n'en fût pas altérée. La phraséologie de l'époque y ajoute une saveur particuière, évocatrice de la psychologie des acteurs de ces faits. Pour e rendre un compte exact de ce que fut la course, il faut donc uiser à ces deux sources (1), la contribution des journaux tant infime.

Nous allons l'essayer en prenant comme exemple un de nos orts de la Manche les plus voisins de l'Angleterre, l'un des lus anciennement existants dans ces parages, celui où le rassemblement de la Flottille qui devait débarquer chez nos voisins l'armée d'invasion réunie par Napoléon donna une impulsion des plus vives aux armements en course, Boulognesur-Mer.

Et nous serons sûrs de retrouver ainsi la physionomie de a course dans tous nos autres ports : les choses se passèrent le manière identique à Dunkerque, Calais, Dieppe, Saint-Malo, etc.; fréquemment les armateurs faisaient appel au concours d'un capitaine appartenant à un autre port que celui où ils équipaient leur navire. Sur cent trente noms environ le capitaines ayant commandé des corsaires boulonnais, de 1790 à 1815, vingt-cinq sont étrangers à la localité, et originaires de Calais, de Dunkerque, voire d'Amérique.

Les corsaires s'étant emparés d'une prise la conduisaient au port le plus voisin, quel qu'il fût, n'ayant qu'une préoccupation : ne pas la laisser reprendre par l'ennemi. Ceux de Boulogne et ceux de Calais, ou ceux de Calais et de Dunker-

(1) Quant aux livres de bord, qui sait ce qu'ils sont devenus? La malchance voulut que les deux seuls qui me soient tombés entre les mains portassent sur des croisières qui ne produisirent aucun résultat. (*Archives communales* de Boulogne-sur-Mer.)

que, par exemple, exécutaient des opérations combinées d'avance d'un commun accord. Il y avait ainsi entre les actionnaires, les armateurs et les marins des différents ports, une action commune dans le but unique de s'enrichir aux dépens des ennemis de la nation.

Il est logique que partout cette action se manifeste la même.

Ce qui constitue le corsaire, c'est avant tout *la lettre de marque* dont il est nanti, c'est-à-dire l'autorisation régulière donnée par son gouvernement de faire sur mer la guerre de partisan. Le corsaire est le franc-tireur de l'Océan. Le pirate, au contraire, exerce de son propre chef le brigandage à main armée.

Pratiquée par des marins expérimentés et hardis, la course peut aisément ruiner pour un temps le commerce d'une puissance maritime, et l'atteindre jusque dans ses œuvres vives.

Aussi les Anglais, qui nous avaient déjà convaincus de l'immoralité de l'esclavage pour priver nos colonies de la main-d'œuvre nécessaire à leur plein développement économique, nous convainquirent également de l'immoralité de la course, afin d'écarter un danger dont ils avaient ressenti cruellement l'effet désastreux pour leur fortune (dans les deux sens du mot). Ils nous amenèrent à signer le traité de Paris, le 16 avril 1856, qui abolit la course. Mais ils eurent soin de ne le faire ratifier ni par la Couronne, ni par le Parlement, de façon à n'avoir aucun scrupule à le dénoncer le jour où ils auront intérêt à le faire.

La question a perdu beaucoup de son importance à notre point de vue, d'abord parce que la guerre russo-japonaise semble bien avoir prouvé qu'avec les moyens d'action modernes la course ne peut plus être pratiquée que par les croiseurs rapides des marines militaires; en second lieu, parce que la rivale continentale de la Grande-Bretagne n'est plus la France, mais l'Allemagne. Le fait valait cependant d'être signalé.

A dire vrai, pirates et corsaires se confondent aux époques anciennes. Dans le haut moyen-âge, un baron est souvent un brigand qui a réussi : « Qui t'a fait comte? — Qui t'a fait roi? » La question reste sans réponse. Ainsi arrive-t-il qu'un amiral est un pirate heureux qui a fait sa paix avec le roi.

Nos côtes étaient infestées par ces écumeurs de mer bien avant l'arrivée des Normands, et la fameuse Flotte Britanni-

que, dont le port d'attache était Boulogne, n'avait d'autre mission que de les combattre. Dans le dernier quart du troisième siècle, l'empereur Maximien en avait confié le commandement à un homme de mer réputé, Carausius. Au bout de quelque temps, l'empereur apprit qu'au lieu de pourchasser les pirates et de les réduire à merci, Carausius prenait grand soin, avant de les attaquer, de les laisser piller tout à leur aise le long des côtes. Après quoi, il les défaisait, s'emparait de leur butin, et le gardait pour soi. Se sentant menacé, Carausius passa en Bretagne et prit la pourpre, puis battit Maximien, qui marchait contre lui. Il fallut traiter, et le reconnaître : une médaille consacra en 207 l'alliance des trois empereurs, Dioclétien, Maximien et Carausius.

Lors de la première croisade, Guinemer porte dans les vieilles chroniques le titre d'archipirate boulonnais ; Godefroy de Bouillon, fils du comte de Boulogne Eustache II, lui confie la charge de ravitailler les croisés avec sa flotte. Et Guinemer, tout en s'acquittant de sa mission, écume la Méditerranée pour son propre compte. Ce sont les mœurs des terriens contemporains transportées sur mer.

A la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe, Eustache le Moine, un autre aventurier de belle envergure, porte le titre d'archipirate boulonnais; son existence mouvementée fit la matière d'un petit poème épique composé quelques années après sa mort, et rempli de détails curieux. Dans certaines chroniques anglaises, la légende s'en est emparée, et le pirate est devenu un magicien redouté.

Les chroniques, les actes authentiques, les rôles de l'Echiquier, et le poème lui-même nous ont permis de reconstituer la carrière mouvementée du personnage.

Fils d'un baron du Boulonnais, il voyage, apprend des Italiens leurs méthodes de combat maritime que, par la suite, il implanta le premier dans les mers du Nord, se fait moine, quitte le couvent pour venger son père, traîtreusement assassiné, et devient sénéchal du comte de Boulogne, Renaud de Dammartin. Ce dernier l'ayant prié de lui rendre les comptes des bailliages qu'il était chargé d'administrer, Eustache préféra « prendre le maquis » dans l'épaisse forêt qui couvrait alors la plus grande partie de la région. Traqué, il passe le détroit, entre au service de Jean-sans-Terre, qui lui confie sept nefs

avec lesquelles il s'empare des îles de la Manche. Son quartier général est Serk, et il exerce dès lors une véritable royauté maritime sur la Manche et le Pas-de-Calais.

Il est en guerre avec les baillis des cinq ports et cependant sert d'ambassadeur à Jean-sans-Terre : il réussit à amener la défection de son ancien ennemi, Renaud de Dammartin, l'ami d'enfance de Philippe-Auguste, qui fut, à dater de ce moment, le grand agent de la coalition nouée par l'Europe contre le roi de France. On sait comment Philippe-Auguste écrasa ses ennemis à Bouvines. Vers le même temps une brouille définitive surgit entre Eustache le Moine et le roi d'Angleterre : les biens qu'il possède sur les terres du roi sont saisis, et une expédition force le repaire de Serk. Un frère d'Eustache et sa fille y sont faits prisonniers.

L'archipirate offre alors ses services au roi de France, qu le charge de faire passer des machines de guerre aux barons anglais révoltés à son instigation contre Jean-sans-Terre. E voici Eustache le Moine amiral des flottes royales, lorsqu'i s'agit d'effectuer la descente en Angleterre du prince Louis (plus tard Louis VIII) et de ses hommes d'armes. Mais de serviteurs de cette trempe ont parfois le caractère inégal, e lorsque Walo, légat du Pape, demande à Philippe-Auguste un sauf-conduit pour passer en Angleterre, le roi lui répond « Nous vous en donnerons un volontiers pour notre propr royaume, mais si par hasard vous tombez entre les main d'Eustache, ou des autres hommes de Louis qui gardent le bords de la mer, et *que quelque malheur vous arrive* (l Chancellerie royale cultivait l'euphémisme), ne nous l'impute pas. »

Abandonné des barons anglais à la mort de Jean-sans-Terre le prince Louis doit renoncer à sa conquête. Eustache le Moin prépare le retour sur le continent. Et tandis que la flott regagne les côtes de France, il reste au poste dangereux, à l'ar rière-garde, pour assurer la retraite. Il y livre un combat o son navire est pris et où lui-même est tué.

Voici donc trois grands pirates qui, aux IIIe, XIIe et XII siècles, suivant les circonstances, dépouillent plus ou moin le brigand pour jouer un rôle officiel, mais n'ayant rien d commun avec celui d'un corsaire.

Le siècle suivant vit les grandes guerres navales entre l

France et l'Angleterre, que M. Ch. de la Roncière a magistralement reconstituées dans sa belle *Histoire de la Marine Française.* La guerre de course fut alors pratiquée avec acharnement de part et d'autre. Antoine Doria et ses Gênois opéraient de fructueuses croisières pour le compte du roi de France; mais c'étaient là des recrues sur lesquelles on pouvait difficilement compter, car elles désertaient volontiers. Et l'amiral en chef des flottes royales, Quiéret, qui organisa cette Grande Armée de la mer presque complètement anéantie à l'Ecluse (24 juin 1340), avait plus confiance en Jean Marant, un marin boulonnais, auquel son successeur, Pierre Flotte, confiait 300 corsaires (1345). Trait de mœurs : Marant massacrait régulièrement jusqu'au dernier homme les équipages des navires dont il s'emparait. Il joua un rôle important pendant le siège de Calais par Edouard III; à maintes reprises, lui et Mestriel ravitaillèrent la place « en larrecin et par eulz hardiement enventurer », en forçant l'entrée et la sortie du port. Calais tombé au pouvoir de l'ennemi, Marant tient cependant la mer, avec Jean Darlay, Jean Truffe et Jean Houe; il les mène à l'assaut d'une escadre de dix nefs qu'il croise : il en coule cinq, et ramène à Abbeville les cinq autres, chargées de nobles dames.

Il est assez curieux de constater qu'en ces temps si éloignés de la conférence de La Haye les pêcheurs étaient respectés par les belligérants : une *trêve pêcheresse* avait été consentie en leur faveur.

Au XVII[e] siècle, la course s'organise régulièrement. L'Amirauté de Boulogne tient à jour un *Registre aux enregistrements des Edits, arrêts et déclarations du Roy* (le plus ancien remonte à 1635). On y trouve tous les édits royaux relatifs à la marine, et aussi, à la date du 4 septembre 1671, le « Roolle des maistres de navires, bellandres, barques, challoupes, et bateaux pescheurs, charpentiers, calfadeurs, pilotins, matelots et autres gens servant à la mer », c'est-à-dire la première application des conceptions de Colbert et l'établissement de l'inscription maritime. On y trouve encore la mention des commissions ou lettres de marque délivrées à des maîtres de navire pour armer en course, et la mention des jugements des officiers de l'Amirauté qui déclarent de bonne prise les navi-

res amenés au port par les corsaires, ou qui en ordonnent la mainlevée, suivant le cas.

La formule de la lettre de marque est déjà définitive. Voici, à titre d'exemple, celle qui fut délivrée le 5 décembre 1688 à Antoine Dankart :

Louis Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, amiral de France, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Les ordres que nous avons reçus du Roy de pourvoir à la juste deffense de ses sujets nous obligeant de veiller à leur conservation et seureté du commerce de la mer, en ce qui dépend du pouvoir et autorité qu'il a plu à Sa Majesté attribuer à notre dite charge, avons donné congé, pouvoir et permission au capitaine Antoine Dankart de faire armer et équiper en guerre une barque du port de douze tonneaux ou environ, estant à Ambleteuse, avec tel nombre d'hommes, de canons, boulets, poudre, plomb, et autres munitions de guerre, et vivres, qui y sont nécessaires pour la mettre en mer en estat de naviguer et courir sus aux pirates, corsaires, et gens sans aveu, mesme aux sujets des Estats des Provinces Unies, des Païs-Bas et autres ennemis de l'Estat, les prendre et amener prisonniers avec leurs navires, armes et autres choses dont ils seront saisis, en quelques lieux et endroits qu'il les pourra rencontrer, et exercer sur eux toutes les voies et actes permis et usités par les lois de la guerre, à la charge par le dit Antoine Dankart de garder et de faire garder par ceux de son équipage les ordonnances de la marine et le règlement fait par Sa Majesté le 24 octobre 1681, sur les peines y contenues, porter pendant son voiage le pavillon et enseigne des armes du roy et les nôtres, faire enregistrer le présent congé au Greffe de l'Admirauté la plus proche du lieu où il fera son armement, y mettre un rolle signé et certiffié de luy, contenant les noms, surnoms et la naissance et demeure des hommes de son équipage, faire son retour audit lieu ou autre port de France dépendant de notre juridiction, y faire son rapport par devant les officiers de l'Admirauté et non autres de ce qui se sera passé durant son voiage, nous en donner avis et envoier au secrétaire général de la marine son dit rapport avec les pièces justificatives d'y celui, pour être du tout ordonné au Conseil ce que de raison. *Prions et requérons* tous rois, princes, potentats, seigneuries, états, républiques, amis et alliés de cette couronne et tous autres qu'il appartiendra, de donner audit Dankart toute faveur, aide assistance et retraite en leurs ports, avec son dit vaisseau, équipage et tout ce qu'il aura pu conquérir pendant son voiage, sans luy donner, ny souffrir qu'il luy soit donné aucun trouble ny empêchement offrant de faire le semblable lorsque nous en serons par eux requis *Mandons et ordonnons* à tous les officiers de la marine et autres

sur lesquels notre pouvoir s'étend de le laisser sûrement et librement passer avec son dit navire, armes et équipage et les prises qu'il aura pu faire, sans luy donner ny souffrir luy estre donné aucun trouble ni empeschement, ains luy donner tout le secours et assistance qu'il aura besoin. Ces présentes non valables après un an du jour de la date d'icelles. Fait, contresigné et scellé par le secrétaire général de la marine à Versailles le 5e jour de décembre 1868, ainsy signé : *Louis Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, admiral de France*, et sur le repli par *Monseigneur de Valincour.*

La présente commission en l'autre part enregistrée au registre ordinaire de l'Admirauté de Boulogne et paiis boulonnais pour y avoir recours quand besoin sera, le sixième décembre mil six cent quatre-vingt-huit (1).

A cette époque, où Louis XIV fait de stériles efforts pour replacer Jacques II sur le trône d'Angleterre, la guerre de course est en pleine activité, et dans tous nos ports on arme. C'est la guerre où Jean-Bart et Duguay-Trouin se distinguent, où l'on vend à Dunkerque pour plus de vingt-deux millions de livres de prises (ce chiffre dépassa 30 millions de livres pour la guerre suivante) capturées sur les Anglais et les Hollandais.

Le port de Boulogne s'est fortement ensablé au cours de ce siècle, et la population a pris la fâcheuse habitude d'y jeter des quantités d'immondices qui y arrêtent la vase : on n'y fait plus de grands armements comme au Moyen-âge, et ce n'est qu'au siècle suivant que des travaux lui rendront un peu de son ancienne importance, en attendant que Napoléon lui prépare son essor définitif. Aussi les commissions données pour « courir sus à l'usurpateur des couronnes d'Angleterre et d'Ecosse » (il s'agit de Guillaume III d'Orange) ne portent guère que sur de petits bâtiments de quinze à vingt-cinq tonneaux en moyenne. On voit même armer en course des chaloupes de quatre et de cinq tonneaux : il fallait une certaine hardiesse pour s'embarquer sur d'aussi frêles esquifs et attaquer de gros navires marchands, en courant le risque d'être pourchassé par des corsaires ou des bâtiments royaux ennemis ; mais l'audace est une vertu commune chez nos marins. Exceptionnellement, des lettres de marque sont

(1) Registré aux Ed. et Décl. de Boulogne. Arch. Greffe Trib. Comm., 1684-1697, f° 36.

délivrées pour des frégates de trente-six, quatre-vingts, et même cent vingt tonneaux.

Et de temps à autre, une prise est amenée au port; des cargaisons de potasse et de chanvre, de blé, de fer-blanc et de fil de fer, de planches, de plumes, d'huîtres, de beurre, de suif, etc., sont mises en vente; ce n'est pas ici, c'est à Dunkerque surtout que vont les prises riches.

Et pourtant, pendant les neuf années que dura la guerre de la ligue d'Augsbourg, de 1688 à 1697, plus de trente-cinq capitaines de corsaires appartenant au port de Boulogne ont obtenu des lettres de marque. Leur nombre s'accroît rapidement pendant la guerre de la succession d'Espagne et au cours du XVIIIe siècle, tandis que le port était amélioré et permettait le développement de la marine qui s'y abritait.

Les mœurs des corsaires se sont adoucies depuis le XIVe siècle : ils ne massacrent plus jusqu'au dernier les hommes des équipages dont ils s'emparent. Mais leurs procédés ne vont pas cependant sans quelque rudesse. D'abord, depuis le XVIe siècle, on n'observe plus la trêve pêcheresse, et fréquemment les pêcheurs sont capturés; il est vrai de dire que nous sommes au temps où des frégates anglaises attaquent et prennent des frégates françaises *après* la signature du traité de Ryswick, ou *avant* la déclaration de guerre. Dans son *Histoire de Boulogne*, Henry signale ce fait qu'en 1756 une frégate anglaise vint faire des signaux de détresse devant le port de Calais ; une chaloupe sortit pour lui porter secours: la frégate s'empara de la chaloupe et retint prisonniers les hommes qui la montaient. Un mois plus tard, un vaisseau suédois se trouva réellement dans une situation critique au même endroit. Les Calaisiens craignirent une nouvelle supercherie, et restèrent à quai. Le suédois périt corps et biens.

Une fois au large, les corsaires s'emparent de tout bâtiment qui leur tombe sous la main : il leur indiffère que le capitaine du vaisseau soit porteur de passeports délivrés par le roi lui-même. Il faut l'autorité de l'Amirauté pour ordonner la main-levée. Aussi, dans la crainte de voir leur proie leur échapper par autorité de justice, les corsaires commencent en général par la mettre au pillage.

Dans certains cas, ils préfèrent rançonner les navires de commerce, puis les relâcher, quitte, sans doute, à les repren-

dre un peu plus loin. Ils vont même jusqu'à rançonner des bâtiments entrés dans les rades et ports du royaume. Et dans ces deux cas, ils ne semblent guère se soucier de la défense qui leur est faite de procéder ainsi, car on doit la renouveler à plusieurs reprises.

Le roi et monseigneur l'amiral doivent fréquemment intervenir. Ils édictent des instructions sur la course en général, sur la procédure à suivre pour les prises qui seront faites en mer (apposition des scellés, établissement de gardiens, inventaire des agrès, interrogatoire de l'équipage), sur la façon dont les capitaines de corsaire doivent rédiger leurs rapports à l'Amirauté (pour plus de sûreté, l'amiral ordonne aux corsaires d'embarquer un écrivain), sur les échouements (les navires échoués sont confisqués; parfois, le roi en fait don à quelque personnage dont il est satisfait. Ainsi, le 25 février 1693, le duc d'Aumont bénéficie de deux navires, un hollandais et un ostendais, échoués sur les côtes du Boulonnais), sur l'organisation du conseil des prises; ils ordonnent aux officiers du tribunal maritime d'informer sur les pillages, d'envoyer à l'amiral toutes les pièces, indistinctement, trouvées à bord des prises.

Jacques II, qui cherche par tous les moyens à reconquérir son trône, délivre des lettres de marque à des corsaires anglais et irlandais. Ceux-là conduiront leurs prises dans les ports français, et les tribunaux maritimes reçoivent l'ordre de les juger de la même manière que celles amenées par des sujets de Sa Majesté. Pontchartrain, qui signe l'ordre, réclame l'envoi des procédures. Pour qu'il n'y ait aucune erreur à ce propos, le ministre communique la liste des vaisseaux dont les équipages, étant anglais mais au service de Jacques II, auront droit au dixième des prises qu'ils conduiront dans les ports français, comme suite à une convention passée avec le roi d'Angleterre. Ces vaisseaux sont pour l'été de 1693 :

Le Prince de Galles...	80	tonneaux,	cap.	François Laurence
Le Melfort..........	60	—	—	Patrick Lambert
Le St-Joseph.........	250	—	—	Thomas Vaughan
La Princesse.........	140	—	—	Langhton Cleer
L'Aventure...........	150	—	—	Julien Drake
Le Leuvrier..........	80	—	—	Patrick Lincol[n]
Le Soleil............	190	—	—	Robert Walsh

Le Sarsbield.........	138 tonneaux,	cap.	Dominique Masterson
L'Espion............	40 —	—	Philipp Walsh
La Fortune..........	20 —	—	Edmont [und] Carney

Des conventions analogues furent passées avec les Etats-Unis d'Amérique en 1778, lorsque Vergennes eut signé le traité d'alliance, et, en 1781, avec les Provinces Unies.

La vente des cargaisons ne va pas non plus sans soulever des difficultés. Si l'occasion s'en présente, il arrive que les capitaines des corsaires vendent leurs prises en mer. Il est probable qu'alors la plus forte part du bénéfice ne va pas à l'armateur. Ces sortes de ventes sont d'ailleurs strictement interdites, de même que les marchés entre gens de mer portant sur des parts de prises. Les armateurs intimident les marchands pour en empêcher la vente à leur valeur, ou encore, ils passent des conventions secrètes, ou même ils chargent des hommes de paille de trafiquer pour leur compte. L'un d'eux se laisse prendre sur le fait, et Pontchartrain écrit de Versailles, le 25 février 1693, aux officiers de l'Amirauté de Boulogne : « Messieurs, le Roy ayant été informé des prévarications et friponneries que le sieur de la Mathe a fait dans la sollicitation de prises dont il a esté chargé, à la suite du conseil, Sa Majesté l'a fait arrester, et quoy qu'elle veuille bien ne luy pas faire faire son procès, elle m'a commandé de vous écrire que son intention est qu'il ne s'en mesle à l'avenir en aucune manière ny sous quelque prétexte que ce soit et que vous y teniez la main, en avertissant les armateurs que vous apprendrez estre en relation avec lui, qu'il ne luy est pas permis de parler ny travailler pour eux. »

Il est donc nécessaire d'édicter des ordonnances pour réglementer la vente des prises, le dépôt au greffe des Amirautés des liquidations particulières, et des comptes des dépenses des relâches et du désarmement des corsaires. L'une d'elles vise spécialement les matières d'or et d'argent, piastres, réaux, pistoles, poudre d'or de Guinée, lingots, etc..., qui devront être portés à l'hôtel des monnaies le plus proche du port où est conduite la prise. On découvre ainsi l'indication précise de la valeur relative de l'or et de la monnaie, en décembre 1702, pour un lingot porté à l'hôtel des monnaies de Lille : « Un lingot pesant 2 marcs, 4 onces, 5 gros et demi, rapporté par

l'essayeur de la monnaie à 20 karats 12/32, à raison de 436 l. 8 s. 9 d. le marc, fait 1.128 l. 11 s. 9 d. »

Quant aux prises faites par les vaisseaux de Sa Majesté, leur vente et toutes les opérations qui y sont relatives relèvent des attributions des intendants et ordonnateurs de la Marine.

Avant de s'embarquer, les équipages des corsaires réclamaient instamment des avances aux armateurs : par contre, les armateurs étaient volontiers en retard pour verser aux mains des équipages les parts de prise qui leur revenaient de droit. Le Conseil d'Etat devait intervenir.

Enfin, le 31 mars 1703, un arrêt du Conseil d'Etat organisait une caisse de secours pour les marins victimes des accidents du travail, en ordonnant la levée de trois deniers par livre sur toutes les marchandises prises au profit de ceux qui auront été estropiés sur les vaisseaux armés en course.

Au début du XVIII[e] siècle, l'armement d'une barque longue de vingt tonneaux coûtait de quatre à cinq mille livres. Les frais de *la Boullenoise*, par exemple, se décomposent ainsi (1702) :

Forfait avec le maître charpentier de navire pour la construction de la barque	2.500 l. 17 s.
2 ancres du poids de 2.550 livres et des cordages et chaînes	735 l.
Voiles	699 l.
Canons, pierriers, fusils, pistolets, sabres, haches d'armes, gargousines, boulets de 2 livres de calibre, fer à lester	768 l.
Chaudière, poëlon de cuisine, écumoir, cuiller, lampe, platière, 3 plaques de plomb, pompe de fer blanc	23 l. 10 s.
100 livres de grosse poudre, 100 livres de balles de plomb pour fusils et pistolets à 5 sols la livre...	100 l.
Une tolle, une pleine, 2 haches, 2 ciseaux, une scie.	11 l.
50 livres de mèche et 10 livres de vieux hameçons.	12 l. 10 s.
4 bidons, 4 petites tonnes, 3 seaux, 4 plats, 4 gamelles, 30 cuillères de bois	8 l.
2 lanternes, 2 compas, un plomb de sonde	10 l.
Un canot, gouvernail et rames	100 l.
Total	4.978 l. 17 s.

La Bonne Aventure, qui prend la mer en 1708, coûte :

Etablissement de la barque et 2 voyages des capitaines	1.504 l. 15 s
Mâts, vergues	278 l. 16 s
Ancres, câbles	424 l. 2 s
Cordages, poulies	249 l. 8 s
2 canons, 12 fusils, 6 pistolets	313 l. 17 s
Compas, horloges	51 l. 13 s
1 baril 1/2 de goudron, petits meubles	65 l. 17 s
Peintre, toile à faire une tente	102 l. 8 s
Une commission, surplus du marché, menuisier	144 l. 14 s
Voiles et cordages	712 l. 9 s
Pour le maréchal	217 l. 5 s
Total	4.064 l. 01 s

Lorsque les armements prennent plus d'importance, l'ar mateur n'est plus seul à en faire les frais. Il s'adresse à de « intéressés ». Il en est de toutes professions et de pays trè divers pour un même navire. Ainsi, en 1787, les intéressés d *la Comtesse d'Avault*, placée sous les ordres du capitain Cary, un de nos plus hardis capitaines de la période révolu tionnaire, étaient : de Boulogne : J. Butay, armateur, Ter naux, Cary, capitaine, Lafoiret, Guilbert, huissier, Reine e Sauvage, constructeurs ; le vicomte de la Villeneuve, Millon marchand de vin, le Preu, contrôleur ; Châteauvieux, Plant et Lucheux, officiers ; Penet, procureur ; et treize négociants puis venaient six Dunkerquois, un Montreuillois, quatre Ca laisiens, deux Amiénois, un habitant du Pont-de-Brique (près Boulogne), un d'Etaples et un de Rue. Les officiers de Amirautés eux-mêmes avaient pris la douce habitude de s'in téresser en qualité d'actionnaires aux bâtiments armés e course. De graves abus en résultaient, et une ordonnanc royale vint le leur défendre à peine d'interdiction et d 1.500 livres d'amende.

Depuis le Moyen-Age jusqu'à la Révolution, la course n' donc cessé de se différencier de la piraterie, et cette évolution très poussée par les ordonnances royales et les circulaire ministérielles des XVIIe et XVIIIe siècles, l'a conduite à deven une opération commerciale régulière. L'organisation en e complète et à peu près définitive lorsque s'ouvre l'ère d luttes épiques qui déchirèrent l'Europe de 1790 à 1815.

Quant aux risques de l'opération, ils étaient de deux sorte

1° financiers pour les intéressés et l'armateur; 2° risques « tout court » pour le capitaine et son équipage, dont la vie, ou tout au moins l'intégrité de leur personne physique, étaient en jeu. Les premiers n'ont pas besoin de plus ample explication. Le récit de la carrière de deux corsaires donnera une idée suffisante des seconds (1).

Originaire de Nuits, François Thurot est d'abord élève d'un chirurgien de Boulogne. Un beau jour, il fausse compagnie à son maître, se sauve à Dunkerque et s'embarque à bord d'un corsaire. Presque au sortir du port, une frégate anglaise le cueille : il fait une première fois connaissance avec la prison de Portsmouth. Vite évadé, il conquiert ses grades dans la marine, et, de matelot, devient pilote, puis capitaine. A la paix de 1748, il s'est déjà fait remarquer. Aussi, lorsque éclate la guerre de Sept Ans, Thurot se trouve chef d'une escadrille de corsaires, et fait si bien que le bruit de ses exploits parvient aux oreilles du maréchal de Belle-Isle, ministre de la Guerre. Nommé commandant de la corvette de Sa Majesté, *la Friponne*, Thurot passe peu après à la tête d'une division de corvettes et de frégates. Il quitte Saint-Malo, le 12 juillet 1757, et, dans le mois qui suit, les gazettes de Londres signalent qu'aucune des cent voiles attendues dans les ports du Royaume-Uni n'a encore paru.

Mais il doit lutter contre une série exceptionnelle de mauvais temps. Une tourmente plus violente que les autres, dans la première quinzaine d'octobre, laisse son navire désemparé à proximité des côtes d'Ecosse, et séparé des deux corvettes et de la frégate qui l'accompagnaient.

Dans cet intervalle, l'état-major fut assemblé pour savoir quel parti il était plus à propos de prendre dans une conjoncture aussi épineuse. Les avis furent incertains jusqu'à ce que M. Thurot eût remontré l'impossibilité qu'il y avait à tenir la mer pour parvenir à aucune terre neutre.

— Messieurs, nous dit-il, lorsque nous nous sommes embarqués, notre but était de chercher les ennemis de la Patrie et de nous enrichir de leurs dépouilles. Les hasards que nous avons déjà courus

(1) Nous nous appesantirons moins sur François Thurot, au sujet de qui les documents imprimés ne manquent pas, et nous nous arrêterons plus longuement sur Louis Poure : les péripéties de son existence nous sont révélées par de brefs mémoires qu'il écrivit lui-même, restés inédits, et qu'un de ses descendants, M. John Poure, a eu l'obligeance de me communiquer, ce dont je suis heureux de le remercier ici.

et dont nous nous sommes tous heureusement tirés depuis que nou sommes sortis de Saint-Malo ne nous permettent autre chose qu'u avenir gracieux. La fortune nous sourira peut-être, mais il faut qu le courage l'attire dans notre parti. Le pitoyable état où notre navir se trouve ne nous permet pas d'aller emprunter les secours de no amis, parce qu'ils sont trop éloignés ; il faut aller chercher en Ecoss ce que le sort nous refuse. Nous ne sommes qu'à quatre lieues d Hitland ; entrons-y sous Pavillon hollandais, et faisons servir no ennemis mêmes à notre sûreté.

Tout le monde applaudit à cet avis et s'en remit à la prudenc reconnue de celui qui l'avait proposé. Nou s courûmes sur la terr tout le jour, avec les vents de la partie du sud-ouest bon frais.

Sur les 6 heures du soir, ne pouvant gagner les îles de Wytshea ren, nous fûmes obligés d'arriver vent arrière, et de faire feu d'u coup de canon pour appeler un pilote, afin d'éviter le danger de s trouver pendant la nuit exposés à être afalés sur la côte.

Au bout d'un quart d'heure, une chaloupe vint à nous, avec qua tre hommes et un pilote anglais qui nous mouilla dans la baie d Connestienne.

Il ne se trouva dans le pays personne qui parlât ni français, n hollandais ; ce qui nous favorisa davantage fut environ vingt matelot qui parlaient anglais et qui furent employés à servir l'officier qui all à terre pour pourvoir à notre mâture. Les habitants du païs nou plaignirent et nous fournirent tout ce qui était nécessaire pour re gréer notre navire, à condition toutefois que le Maire de leur villag voudrait se charger de les rembourser.

Nous n'eûmes pas de peine à l'y faire consentir ; nous lui pro mîmes des lettres de change sur des négociants connus à Londres une demi-barrique de vin doux dont nous lui fîmes présent achev de le persuader.

Le quatrième jour, après nous être abondamment pourvus d vivres frais et d'eau, les vents étant de la partie d'ouest-sud-oue petit frais, beau temps, nous levâmes l'ancre et appareillâmes, aya à bord le pilote anglais, et notre prétendu correspondant. Quan nous eûmes doublé tous les dangers, sous les auspices du pilot nous nous fîmes connaître à nos bienfaiteurs, et les remerciâm dans les termes les plus obligeants du service essentiel qu'ils no avaient rendu. On peut aisément juger de l'état où ces gens se tro vèrent à cette nouvelle ; d'abord ils n'en voulurent rien croire, et no dirent que c'était un vain prétexte que nous employions pour évit le payement de ce qu'ils nous avaient fourni ; quelques prisonnie anglais que nous avions à bord les convainquirent de la vérité : i déplorèrent leur malheur.

Nous leur avions cependant trop d'obligations pour ne pas le

onner des marques de notre reconnaissance. Nous crûmes ne pouoir leur faire un présent plus gracieux que celui de leur liberté ; et leur fut d'autant plus agréable qu'ayant presque perdu la terre de ue, ils croyaient devoir en être privés pour longtemps.

Enchantés de la petite réparation que nous avions faite à nos rces, l'idée d'y avoir fait contribuer nos ennemis augmentait de eaucoup notre satisfaction ; mais il nous fallait quelque chose de lus réel. Le ciel, lassé de nous persécuter, acheva de combler nos ouhaits (1).

Au printemps de 1758, on le trouve en relâche à Gottenourg. Il quitte ce port le 11 mai, pique droit sur les côtes 'Ecosse et, le 26, rencontre trois frégates et une corvette nglaises chargées de le poursuivre. Renouvelant la tactique u troisième Horace, il envoie sa bordée au premier de ses dversaires, dont il abat le grand mât, mitraille le deuxième ui doit s'éloigner un moment, bombarde le troisième jusqu'à e que le feu s'y déclare, et se trouve reposé, et ses canons efroidis, quand le quatrième se présente. Tandis que tous eux sont aux prises, deux des éclopés de tout à l'heure reiennent à la charge. Thurot leur tient tête, et après une heure e combat, il a la joie de les voir fuir. Il se dirige sur Chrisansund, où il comptait réparer ses avaries et, en route, 'empare de dix-huit gros bâtiments chargés de charbon de erre.

Le 24 juin de cette année, *la Gazette de France* publiait entrefilet suivant :

Les Gazettes anglaises rapportent plusieurs prises faites sur cette ation et un combat très vigoureux soutenu dans le mois de mai par capitaine Thurot, commandant la frégate *le Maréchal de Bellesle*, armée en corsaire. Au commencement de mai, le capitaine hurot, s'étant approché de Sunderland, s'empara d'un navire anglais rti de Shields, et peu éloigné de la rade. Quelques jours après, étant l'embouchure de la Tée, il se rendit maître de cinq autres navires largés de charbon. Le 5, le navire *la Résolution* et *le Bon ccord* de Peterhead, tous deux chargés de sel étranger pour antzick, furent pris par le même, près de Buchanen. Ce capitaine e voulut point rançonner le premier vaisseau, parce qu'il lui avait oûté trois heures de chasse ; mais le dernier n'étant propre à rien, il laissa en liberté, moyennant 280 guinées de rançon. Le bruit de es prises ayant répandu l'alarme sur les côtes d'Ecosse, on fit partir

(1) Journal historique de la campagne du capitaine Thurot, p. 31.

deux vaisseaux de guerre, *le Dauphin* et *le Solebay*, pour all
dans les mers du Nord à la poursuite du *fameux corsaire frança*
(c'est l'expression des Gazettes anglaises). On disait qu'après s'êt
réparé à Gottenbourg, il venait d'apparaître près d'Aberdeen. Pe
dant cette recherche, le capitaine Thurot s'est encore emparé de 15 o
16 navires ennemis sur la côte de Shields et de Stockton, et les
envoyés en Norwège. Enfin, le 26 mai dernier, les vaisseaux de guer
anglais, *le Dauphin* et *le Solebay*, ayant joint le capitaine Thur
à 5 lieues de la Tête Rouge, l'attaquèrent ensemble avec la fureur
l'acharnement d'un ennemi bien résolu de venger ses pertes. Le com
bat, qui fut très opiniâtre et très vif, dura plus de quatre heures. Le
deux vaisseaux anglais sont revenus à Shields totalement désempa
rés. Ils ont eu 30 à 40 hommes tués et plus de 60 blessés. Le cap
taine Craig, commandant *le Solebay*, a reçu une blessure très dan
gereuse à la gorge, et le capitaine Maclowe, qui commandait *l*
Dauphin a été tué.

Ce combat a sauvé la flotte marchande de la mer Baltique, qu
est arrivée heureusement à Leith sous le convoi d'une chaloupe d
guerre. Sans cet événement, cette flotte serait tombée infailliblemen
entre les mains du capitaine Thurot. Trois autres vaisseaux de ving
canons chacun sont partis de Hull pour le chercher.

Le 28 juillet, Thurot sort de Christiansund, rencontre u
convoi de vingt pinques chargées de marchandises, mais armée
en guerre, et, en deux heures de combat, les met en déroute
Il en prend deux qu'il conduit à Christiansund.

Apprenant que le chef d'escadre Boys est lancé à sa pour
suite avec une division, il reprend la mer. Les deux ennemi
ne se rencontrant pas, Thurot, après s'être emparé en passan
de quelques navires venus par malchance sur son chemin
parmi lesquels un brick de guerre de dix-huit canons, regagn
triomphalement le port de Dunkerque, le 8 décembre 1758.

Louis XV le convoque à Versailles et se fait présenter c
héros de trente ans qui devient la coqueluche de la cour, a
point que les petites marquises portent des affiquets « à l
Thurot ». Cette gloire lui crée des envieux, — c'était alors mon
naie courante à la cour, et cet état d'esprit nous valut bien de
déboires et des revers. — Un de ses compagnons leur répon
en publiant, au moment où le corsaire venait de repartir pou
accomplir de nouveaux exploits, *le Journal historique de l*
campagne de M. Thurot, qu'il fait précéder de cet « Avis d
l'Editeur » :

La fortune, par un capitaine extraordinaire, vient-elle à tirer du milieu du peuple un homme d'un mérite distingué, pour le placer au haut de sa roue? On voit aussitôt s'élever une troupe d'envieux, qui n'omettent rien pour ternir l'éclat de sa gloire.

C'est pour prévenir l'effet dangereux de ces langues envenimées que je me suis déterminé à donner le *Journal Historique de la campagne de M. Thurot*, sur les côtes d'Irlande et d'Ecosse. Quoique les ennemis de ce capitaine aient répandu dans le public qu'il n'était pas marin, on y verra cependant que la sagesse avec laquelle il s'est comporté dans les différents dangers qu'il a courus pendant dix-neuf mois ne peut être que le fruit de l'expérience : on y reconnaîtra que la témérité qu'on lui attribue, loin d'être l'effet d'un cœur vicieux, n'est autre chose que cette noble hardiesse qui porte l'homme de courage à entreprendre, et que la prudence guide dans l'exécution.

Je l'ai suivi dans toute cette campagne et j'ai, comme les autres qui l'ont accompagné, quelques petits sujets de plainte; mais quelque puissants que soient les motifs d'intérêt sur les cœurs des hommes, ils ne sauraient m'empêcher de rendre hommage aux grandes qualités que j'ai reconnues dans M. Thurot. Les suffrages de la cour sont une preuve de leur existence.

Le succès de Thurot était d'autant plus vif que, depuis la victoire remportée en 1756 par la Galissonnière, notre marine royale ne connaissait plus que des revers. Les escadres anglaises bloquaient nos ports, nous prenaient ou détruisaient en détail trente-sept vaisseaux de ligne et cinquante-six frégates, opéraient hardiment des descentes sur nos rivages de Bretagne et de Normandie, battaient complètement la Clue au cap Sainte-Marie, et, favorisés par l'impéritie de Conflans, anéantissaient la flotte de Brest (1758-1759).

Le Gouvernement demande au corsaire victorieux un plan de lutte contre l'Angleterre : Thurot veut qu'on lui donne cinquante mille hommes; il promet de les débarquer de l'autre côté de la Manche et de mener une rude guerre dans le pays. Berryer, ministre de la Marine, se borne à lui confier cinq frégates et une corvette, et un corps de débarquement de deux mille hommes, placés sous les ordres du brigadier d'infanterie Flobert. Avec ces forces, il devra ravager les côtes anglaises, en agissant par surprises soudaines, tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

Il appareille le 15 octobre 1759.

Les Anglais, dit le *Journal historique de l'Expédition*, ont

pris toutes les mesures qu'ils croyaient nécessaires pour l'empêche de sortir du port de Dunkerque, mais inutilement. Tout le monde sai avec quelle précision M. Thurot a saisi l'instant où les vents du su avaient chassé les Anglais sur leurs propres côtes pour s'ouvrir u chemin que la présence de ses ennemis semblait devoir lui inter dire pour longtemps. Quelques bâtiments hollandais, qui sont entré dans nos ports, ont déclaré qu'ils avaient eu connaissance de cett petite escadre à la hauteur du Texel, faisant voile pour le Nord.

Si le grand nombre de frégates que l'Angleterre a détachées pou veiller à la sûreté de ses côtes orientales d'Ecosse et d'Irlande, si l flotte dépêchée sous le commandement du chevalier Brett, et celle d Commodore Boys, qui était préposée pour veiller à la sortie de notr flottille, et chargée de la poursuivre, en cas qu'elle vînt à bout de trom per sa vigilance, n'ont pu l'empêcher d'entrer à Gottimbourg et d'e sortir à son gré, que ne doit-on pas attendre de l'avenir?

Quiconque saura que cinq corsaires, dont deux de 30, un de 2 et deux de 18 canons ont su se soustraire à plus de 50 navires, tan corsaires que frégates et vaisseaux de Roi acharnés à leur poursuite on avouera aisément ou que nos ennemis sont bien faibles, ou qu le mérite de celui qu'on leur oppose est au-dessus de toutes les louan ges que l'imagination peut produire en sa faveur.

Thurot remplit de point en point le programme arrêté d'ac cord avec le Gouvernement français. Malheureusement, le éléments se mettent encore une fois contre lui : il perd deu de ses cinq frégates. Le commodore Boys, toujours lancé à s poursuite, suit ses traces aux ravages qu'il exerce le long de Féroë. Mais tandis que Boys le recherche autour des Orcades Thurot se hâte vers les côtes d'Irlande : il manque de vivre et compte assiéger Londonderry, capitale de la province d'Uls ter, où il se ravitaillera.

Malheureusement ces préparatifs furent inutiles (1), car il s'élev une tempête qui dura huit jours, et dispersa l'escadre, engloutissan pour toujours *l'Amaranthe*, la meilleure des trois frégates qui, ave la corvette *la Blonde*, *le Belle-Isle* et *la Terpsichore*, formaient l flottille française. On était alors au 12 février 1760.

Le 18, Thurot parvint à rallier les débris de son escadre et entr

(1) L'auteur de ce récit est Auguste Mariette pacha, le célèbre égyptologue, q l'écrivit en ayant sous les yeux le journal de l'expédition rédigé à bord du *Bell Isle* par le général Flobert ; il tenait ce journal de son grand-père, Guillaum Mariette, premier lieutenant à bord du *Belle-Isle*. Guillaume Mariette fut au nom bre des prisonniers tombés aux mains des Anglais au combat de Carrickfergus. rentra en France grâce à l'intervention du gouvernement français qui le fit bén ficier d'un échange de prisonniers, et s'adonna depuis à la littérature.

ans la baie de Carrickfergus, située à dix mille de Belfast, sur la ôte nord-est de l'Irlande.

Le 19 au matin, le grondement du canon français roula dans les orges des falaises anglaises, et, à midi, 800 hommes débarquèrent ur les côtes. Deux fois repoussés par la garnison de Carrickfergus, s revinrent deux fois à la charge. A la troisième, la ville fut emortée.

Thurot fit ses conditions en vainqueur, et comme ces conditions ne urent pas fidèlement tenues par les Anglais, il pilla la ville et démantela son château. Puis, ayant embarqué des vivres, il leva l'ancre fit voile pour Witehouse, afin d'aller ensuite s'emparer de Belfast.

En route, il apprit que quatre régiments d'infanterie et cinq escarons de dragons avaient été réunis dans cette ville, par les ordres u duc de Bedford, vice-roi d'Irlande. Thurot pâlit à cette nouvelle, on de peur, mais de colère. Ses 800 hommes ne pouvaient rien cone les 10.000 hommes du duc de Bedford, et il fallut rebrousser cheain.

Un matin, la vigie du *Belle-Isle* signala trois voiles à l'horizon. es trois voiles étaient *l'Eole*, *le Pallas* et *la Brillante*, qui, sous les rdres du capitaine Elliot, cherchaient Thurot pour venger la défaite e Carrickfergus. C'était dans les environs de l'île de Man.

Thurot fit mettre en panne et attendit les ennemis. Les ennemis rrivèrent, et le combat s'engagea.

Les 6 frégates se saisirent corps à corps, et en un instant le vaste ercle qu'elles embrassaient s'illumina de flammes. L'artillerie tonait sans interruption, la mitraille et les boulets passaient dans l'air n sifflant, et de temps à autre, au milieu de la fumée qui s'élevait u champ de bataille en tourbillons épais, on distinguait une voile ercée à jour et qui s'en allait en lambeaux, une vergue ou un mât ui tombait. Cela durait depuis 3 heures. Depuis 3 heures, quoique al servi par des bâtiments meurtris déjà dans tant de victoires, hurot se défendait comme un lion. Deux de ses frégates avaient été nises hors de combat, et seul contre trois, *le Belle-Isle* sanglant, chevelé, les agrès en pièces, les flancs ouverts, les mâts brisés, faiait encore trembler l'ennemi sous ses volées redoutables.

Thurot, monté sur son banc de quart, commandait le feu. Il avait rès de lui M. Flobert, brigadier d'infanterie, et M. Guillaume Maette, notre aïeul, 1er lieutenant du *Belle-Isle*.

Tout à coup les deux officiers virent Thurot chanceler, puis ses eux s'ouvrirent démesurément, pendant que de sa poitrine ouverte es flots de sang coulaient sur son uniforme. Ils voulurent soutenir ur commandant blessé, mais celui-ci, étendant les bras, roula de son anc de quart sur le pont et tomba la face sur les planches. Quand

on le releva, il était mourant. Il avait reçu un biscaïen en plein poitrine.

Le Belle-Isle se défendit encore quelque temps, mais le feu se dé clara à bord, en même temps que le dernier mât qui lui restait s'é croulait avec fracas. Alors, la brillante frégate ramassa toutes se forces pour un dernier effort, et après une bordée à mitraille qui fou droya l'un des vaisseaux ennemis, elle amena son pavillon.

C'était juste au moment où Thurot, étendu sur le pont, exhalai le dernier soupir.

Son corps fut enveloppé dans ce même pavillon qui, Thuro vivant, avait toujours flotté victorieux et qui, Thurot mort, descen dait de son poste d'honneur, pour aller s'ensevelir avec le héros dan les profondeurs de la mer.

La nouvelle de ce combat et de la mort de Thurot parvint Paris le mois suivant, et *la Gazette de France* l'enregistra à l date du 22 mars :

Les nouvelles qu'on a reçues d'Angleterre et d'Irlande nous ap prennent que le capitaine Thurot débarqua le 18 du mois dernier Carickfergus en Irlande; le 21, on attaqua Carrickfergus, qui se dé fendit quelque temps, mais le lieutenant-colonel Jennings, se voyan prêt à être forcé, rendit le château et la garnison fut prisonnière d guerre.

On a eu à cette attaque 17 hommes tués, dont 3 officiers du rég ment des gardes françaises, les sieurs de Lépinai, de Novillard, et l chevalier de Boissac, et environ 30 blessés, du nombre desquels son le sieur Willepréaux, capitaine de grenadiers au régiment de Can bis, qui a reçu un coup de fusil dans le bras et le sieur Flobert, br gadier, commandant les troupes du débarquement, qui a aussi é blessé d'un coup de feu dans la jambe.

On est resté à Carrickfergus jusqu'au 27, et la nuit du 27 au 2 on a remis à la voile.

Le 28 au matin, on a été rencontré près de l'île de Man pa trois frégates anglaises. Le combat a été très vif pendant plus d'un heure, mais les frégates, désemparées et percées de coups de canc sous l'eau, ont été obligées d'amener. Le sieur Thurot a été tué dan le combat. Les talents peu communs, le courage et l'expérience cet officier méritent les plus grands regrets de notre part, et l avaient acquis l'estime de nos ennemis mêmes.

Thurot avait trente-deux ans. En ce temps, où l'on metta en quatrain la défaite de Rosbach, on en fit un pour servir d' pitaphe au « Grand Corsaire français », comme l'appelaie les Gazettes anglaises :

Jeune et trahi par la victoire,
Ci-gît l'intrépide Thurot,
Qui vécut assez pour sa gloire
Mais pour l'Etat mourut trop tôt.

Il est certain qu'il s'était montré comme un de nos plus grands hommes de mer : la France en avait besoin alors et sa perte fut vivement ressentie. Le nom glorieux de Thurot ne s'éteignit pas avec lui, et on le retrouve dans l'histoire de la guerre de course : en 1792, Pierre-François Thurot l'aîné est capitaine de navire; en l'an IX, un Thurot est mousse à bord de *l'Intrépide*, capitaine Lantonne; en 1807, Pierre-Henri Thurot est capitaine de prises à bord de *l'Intrépide*, capitaine Bourgauin.

Louis Poure a une allure toute différente. Sa carrière est plus modeste, et peu chanceuse. Il le reconnaît lui-même en intitulant le manuscrit qu'il a laissé : « Note d'une partie des accidents arrivés à moi, Louis Poure de Boulogne (1). »

Louis Poure est né à Boulogne en 1741. A 18 ans, il va à Calais faire son apprentissage pour le canonnage, c'est-à-dire qu'il apprend tout ce qu'un officier de marine doit alors savoir de la théorie et de la pratique du canon. Au bout d'un an, il revient à Boulogne, en 1760, et s'embarque sur une gabarre de six pierriers, commandée par le capitaine Duhamel; il quitte le port en juillet et trois jours plus tard est pris par les Anglais. Conduit à Sinester (probablement Chichester), il est transféré deux mois plus tard à Winchester, d'où il s'évade au bout de six mois. Il parvient à gagner Portsmouth, et à s'embarquer sur une goëlette qui faisait voile pour Porto. Il reste ensuite deux mois à bord d'une prise d'un corsaire de Bayonne, d'où il passe à Vigné(?) sur *le Guerrier*, un navire marseillais du capitaine Collet, portant douze canons de quatre livres de balle. *Le Guerrier* capture un navire de trois cents tonneaux venant de la Jamaïque. Poure, embarqué sur cette prise, retombe aux mains des Anglais, qui le ramènent à

(1) Le manuscrit se trouve sur les feuillets inutilisés d'un gros registre contenant les devoirs et des épures que fit Poure durant son année d'études à Calais. Il consiste en une série de notes très précises, et de récits. Les noms propres sont fréquemment écorchés, surtout les noms anglais, de sorte qu'il est difficile et parfois impossible, de les identifier. Quelquefois même, Poure a laissé en blanc la place du nom propre. Son récit a le charme naïf et la couleur des meilleurs parmi les mémoires de soldats qui ont vu le jour en ces dernières années. Les détails en sont vivants et nous situent dans l'âme et dans l'action de ses contemporains. Sa brièveté seule est regrettable.

Vigné (?). *La Malicieuse*, frégate du roi, y était en relâche
Poure monte à bord en qualité de simple matelot, le 27 se
tembre 1761, et aux appointements modiques de 13 livres p
mois. *La Malicieuse* met à la voile sur Bayonne; un coup
vent la jette à la côte; elle allait y rester, quand un « grain »
sauve de cette position critique. Elle n'en doit pas moins fai
relâche et désarmer. Poure reçoit son congé le 6 février 176

Il n'a rien de mieux à faire que de regagner Boulogne. E
route, il s'arrête à la Rochelle, où un corsaire, un trois-mâ
portant quatorze canons de six livres de balle, l'embauche
qualité de second canonnier. Mais le lendemain du départ,
est capturé par *le Royal-Guillaume*, un vaisseau à tro
ponts du roi d'Angleterre, qui l'emmène en rade du Barqu
où étaient mouillés dix autres vaisseaux, frégates et transpor
anglais. Trois mois plus tard, il est conduit à Plymouth.
s'évade plusieurs fois à terre, est repris, et, en fin de compt
interné à Lundon, sur la rivière d'Exeter. Le traité de Paris
délivre, et, le 14 mars 1763, un transport le conduit à Morlai
d'où il regagne Boulogne.

Il navigue à bord de navires de commerce jusqu'à la repri
des hostilités avec l'Angleterre, en 1778, et, malgré la pai
n'est pas à l'abri des mésaventures. En 1765, il relâche à Pl
mouth avec *la Marguerite*, un brigantin où il servait
qualité de second : les autorités anglaises prétendent que
capitaine se livre à la fraude et lui intentent un procès, pu
saisissent un prétexte pour s'emparer du chargement d'eau
de-vie du navire qu'ils brûlent et dont ils jettent l'équipa
en prison. Poure passe quatre mois et demi dans les cacho
d'Exeter. Et il conclut : « Perdu mon temps et mes gages pe
dant l'espace de douze mois. »

L'année suivante, il revenait de Nantes à Boulogne à bo
de *la Sainte-Catherine* avec un chargement d'ardoises.
était à environ quatre lieues sud-sud-ouest d'Ouessant, lo
que, dit Poure, « par du vent d'est-sud-est, à 9 heures
soir, le 22 novembre 1766, nous avons été abordés par u
grande galiote hollandaise qui courait vent arrière, et nous
plus près, par un temps très noir; lui ayant hélé de lofer,
qu'elle ne fit pas, elle nous aborda par notre lof, et nous fit
sabord à passer une barrique. Je saute en avant, j'attrape
bout de corde du hollandais, je me laisse aller à son bord :

bout de corde n'étant pas tenu, je tombe à la mer, jusqu'à ce que ce bout de corde se trouve amarré : car c'était son écoute d'artimon. Le bout de corde ayant rappelé, je me suis halé dessus, mais ne pouvant plus, je coupe la jarretière de mes bottes, les laisse aller à l'eau ainsi que mes hardes, ce qui me soulage ; je parviens à son gouvernail, je crie longtemps, l'on vient et l'on m'envoie un bout de corde. Je m'amarre sous les bras, l'on me hale en haut sans connaissance, vu l'eau que j'avais avalée ; l'on me déshabille et l'on me couche. Au bout de deux heures, la connaissance me revient ; je monte sur le pont, je demande des nouvelles de nos gens, l'on me dit que le navire était coulé au fond, que tout le reste de l'équipage était noyé. »

La galiote hollandaise en question s'appelait *la Dame-Dorothée*, de Stavoren, en Frise, et avait pour capitaine Frédéric Baker. Quatre jours après le naufrage, elle débarque Poure à Lorient et reprend la mer pour se perdre corps et biens un peu plus loin.

Poure fait encore une fois naufrage aux îles Glenan, le 9 décembre 1776. Il parvient à se sauver avec son équipage, et rentre à Boulogne en bonne santé.

En 1778, il accomplit deux voyages à bord de la gabarre du roi, *la Boulonnaise ;* il est payé 80 livres par mois, et reçoit 12 livres 10 sous en plus pour se nourrir. Au retour, il passe avec succès ses examens de capitaine au long cours (20 juin).

A cette époque, des bruits de guerre recommencent à circuler. Joseph Leclerc, un cousin de Louis Poure, met en construction un petit corsaire devant porter douze pierriers et 40 hommes d'équipage. Dès que le navire peut prendre la mer, Poure s'y embarque en qualité de second (septembre 1778) pour une course de un mois de mer. Mais le temps est constamment mauvais. Le corsaire ne fait que deux petites prises naviguant sur lest, et une troisième, chargée de bois, qui s'était échouée sur la côte anglaise : il désarme en décembre. L'opération se chiffrait à perte.

Le 15 janvier 1779, Poure repart comme second pour un mois de mer, à raison de 400 livres par mois (il était payé cinq fois plus cher qu'en temps de paix) sur un corsaire de six canons de douze livres de balles, capitaine Nicolay. Il quitte la rade de Dunkerque le 16 ; le 19, il se heurte à une caisse de

Folkestone armée de dix canons de quatre livres de balles. Après une heure de combat, le corsaire, dont l'armement est manifestement inférieur, doit amener son pavillon, après avoir eu quatre hommes tués. Le 21, l'équipage prisonnier est débarqué à Folkestone, à quatre heures du soir. A six heures, Poure n'a pas encore donné sa parole pour le cautionnement : il prend la clef des champs, se sauve à Douvres, et s'y réfugie chez un ami. Mais il est dénoncé, repris, ramené à Folkestone, et conduit de là à Teuterden (?), dans le Kent. Il y reste six mois prisonnier sur parole. Alors, les autorités anglaises, craignant un débarquement dont en France on faisait les préparatifs, transportent à Wakefield, dans le comté d'York, les prisonniers ayant fourni caution et qui se trouvaient répartis le long de la côte. Poure déclare que Wakefield est un excellent pays pour les prisonniers, et que les vivres n'y sont pas chers. Il y reste neuf mois. Le 1er mars 1780, le cartel pour l'échange des prisonniers étant ouvert, il recouvre sa liberté. Il s'embarque à Douvres pour Calais, le 14, et, le 15, il est rentré dans ses foyers.

A peine est-il de retour que Chanlaire, le commissaire de la marine, veut l'expédier à Brest. Mais l'armateur Ternaux venait de mettre en chantier un corsaire dont il voulait confier le commandement à François Soubitez, cousin de Louis Poure. Tous deux désiraient vivement faire la croisière ensemble. Ternaux finit par obtenir du ministre Sartine un ordre leur donnant satisfaction.

Lancé le 19 juillet 1780, *le Comte-Davaux* « prend la mer le 28 novembre suivant, capitaine François Soubitez, capitaine en second Louis Poure, pour faire la course sur les ennemis de l'Etat ». Il porte douze canons de six livres de balles, deux pierriers, vingt-quatre espingoles et autres menues armes, avec quarante hommes d'équipage. Il mesure 66 pieds de quille, 21 pieds de tête en tête, 8 pieds 14 pouces de cale sur serrage et sous baux, et est gréé en brigantin. Parfaitement armé pour une course de six semaines. Poure recevait 300 livres par mois, à compter du jour du lancemeut.

Sorti du port le 28 novembre, il ne quitte la rade que le 29, à 11 heures du soir. Par vent du nord-est, il arrive à minuit au sud-ouest pour se bien parer au combat. Le lendemain matin, 30, il se trouve par le travers de Saint-Valery-en-Caux

louvoie toute la journée bord sur bord pour s'exercer, et, le soir, court au plus près sur la côte anglaise. Le lendemain, il livre bataille. Voici le récit très coloré, très minutieux, qu'en a laissé Louis Poure, ainsi que de ses conséquences.

Le 31, à 6 heures du matin, les officiers de quart ont aperçu trois navires au vent à nous. Nous pouvions être pour lors, à trois lieues dans le sud du Tief. Ayant reconnu une caisse, l'on m'appela à 7 heures. Comme j'étais à dormir, n'étant pas de quart, je monte sur le pont ; j'aperçois une caisse, une goëlette et une frégate (puisqu'elle avait ses basses voiles carguées). Sur le champ, nous sommes arrivés vent arrière et gouvernant au sud-ouest ; le vent étant pour lors à l'est, nous avons largué les ris, mis le perroquet dehors. Ensuite, la frégate et les deux autres ayant eu connaissance de nous, puisque nous n'étions pas plus à une demi-lieue l'un de l'autre, quand nous sommes arrivés, voyant la frégate et les deux autres nous chasser, nous avons mis les bonnettes dehors, ainsi que toutes les autres voiles nécessaires. Pour la caisse et la goëlette, nous marchions beaucoup mieux qu'elles ; mais la frégate nous gagnait un peu. L'on a jugé à propos de jeter deux canons de devant à la mer du même côté sous le vent : elle nous gagnait toujours. L'on creva aussi 5 ou 6 barriques d'eau, ce qui n'empêcha pas la frégate de nous gagner, mais très peu.

Enfin, elle nous envoya deux coups de canons à boulets pour assurer son pavillon. Quelque temps après, elle nous envoya deux coups de canon de chasse. Nous passâmes un canon de derrière et avons hissé notre pavillon, et lui avons assuré par un coup de canon à boulet.

Enfin, au bout de trois heures et demie, la frégate était par notre ancre de derrière à la portée d'un coup de fusil. Nous avons amené la bonnette pour livrer combat ensemble, quoiqu'elle fût plus forte que nous : mais c'était dans l'espoir de lui couper quelque mât ou manœuvre principale, et pouvoir nous sauver. Enfin, étant en travers de nous, la frégate nous a envoyé toute sa volée ; nous en avons fait autant, tirant toujours à son gréement. Elle nous envoya une seconde volée, et nous une seconde, où, nous étant aperçus que nous étions percés à l'eau dans la chambre, le capitaine Soubitez fit amener le pavillon.

Comme j'étais à pointer le premier canon d'en avant, je ne m'étais pas aperçu que le pavillon était amené. Je fis faire feu et je lui coupai son étai de misaine, quand plusieurs voix vinrent criant :

— Nous coulons à fond ! Nous coulons à fond !

Je descendis dans la chambre : je trouve M. Duhamel et M. Seur qui cherchaient à boucher le trou. J'attrappe une couverte, je la mets

dans un trou d'où l'eau entrait à grande force, je le rétanche et nou nous apercevons qu'il y en avait un autre bien plus grand à deu pieds plus bas. Le premier était un boulet ramé qui avait apparem ment coupé un membre, et avait fait un trou considérable.

Mais ce n'était pas tout. Les deux boulets ramé et rond avaien passé au travers du navire, de sorte qu'ils en avaient fait autant d l'autre côté. Enfin, en moins d'un quart d'heure, j'avais dans l chambre de l'eau jusqu'à la ceinture. Je monte sur le pont : j m'aperçois qu'on mettait notre chaloupe à la mer. Le cousin Duhame était dedans ; il m'appelle, je saute dedans, moi et le fils de M. Sou quet.

Il était temps. Il y avait déjà à bord du canot quatorze homme et beaucoup étaient prêts à se lancer dedans, ce qui aurait fait coule la chaloupe, s'il s'en était encore embarqué deux, vu que nou n'avions pas plus de huit pouces de bord hors de l'eau et la mer étai houleuse pour un canot. C'était une triste affaire d'entendre tout u équipage crier aux Anglais : « Venez nous sauver ! Il est temps Nous coulons ! Nous sommes perdus ! » Lorsque je ne pensais pas m'embarquer sur la chaloupe, je dis au capitaine et cousin Soubite de se présenter le premier sur le bord pour embarquer à bord de Anglais ; et comme ils n'ont pas fait leur diligence, il me répondit

— Il faut mourir, cher cousin !

Enfin, m'étant lancé à bord de notre canot, nous quittâmes l navire et avons nagé sur la goëlette, qui était pour lors venue pendan que nous nous battions. Et comme elle était droit au vent, nous avon nagé sur ladite goëlette où, en arrivant à bord, comme ce navir avait son vent sur ses voiles, et qu'il calait beaucoup, nous ne pûme l'aborder que par devant ; et comme un chacun voulait monter bord, la chaloupe s'est emplie.

Je suis resté, moi et un volontaire de Boulogne nommé Loucet à la mer, je suis passé sur l'étrave de la goëlette ; étant revenu au dessus, j'ai aperçu notre chaloupe qui flottait à deux brasses de moi j'ai nagé à bord, le cousin Duhamel m'a jeté un bout de corde, j me suis amarré et l'on m'a halé à bord de la goëlette. Le pauvre Lou cet a perdu la vie de cette affaire-là et, de 16 que nous étions, nou nous sommes sauvés à quinze.

Je reviens à notre corsaire.

Pendant l'intervalle que nous mîmes à aller à bord de la goëlett sa chaloupe avec le capitaine vint à bord de notre corsaire ; il s'em barqua à bord par les porte-haubans et commanda à ses gens d n'approcher le navire qu'à une certaine distance, de peur qu'un tro grand nombre de Français ne se jetât dedans.

Deux chaloupes de la frégate étaient aussi venues, firent la mêm chose et ont sauvé ceux qui se jetaient à la mer et qui nageaient

leur bord; elles en ont sauvé à la fois au nombre de six à huit, alors qu'elles auraient pu porter au moins vingt-cinq personnes. Elles ne firent chacune qu'un voyage à bord de la frégate et pas d'autre. L'officier du roy [d'Angleterre] eut beau appeler ses gens; ils ne l'ont pas plus écouté que les Français : il a perdu la vie avec les autres.

Ils sont sauvés dans leurs trois bateaux vingt personnes; quinze se sont sauvées dans notre chaloupe; la caisse en attrappa trois sur l'eau, et deux ont nagé à bord de la frégate, ce qui fait en tout quarante personnes sauvées sur quarante-six que nous étions. Ladite caisse a aussi ramassé le capitaine de la goëlette, mais ils n'ont pas pu lui réchapper la vie. C'était un homme de 65 ans.

Enfin, je n'étais pas plus tôt à bord de la goëlette que notre corsaire a coulé au fond. C'était un triste spectacle de voir tant de monde sur l'eau ensemble, d'autres sur des morceaux de bois sur lesquels beaucoup sont morts. Notre capitaine d'armes mettant la main sur la chaloupe de la goëlette un officier lui donna un coup de sabre sur les doigts, il fut cependant sauvé, ayant attrapé un de leurs avirons. Il n'y avait pour lors que quatre ou cinq hommes à bord de la chaloupe; il n'y avait rien de plus cruel que cela.

Enfin, beaucoup de nos pauvres gens ont été coulés avec le navire par les voiles. D'autres ont attrapé des avirons, sur lesquels ils sont morts de froid.

L'on n'a pas eu d'autre connaissance du cousin Soubitez, sinon qu'il s'était assis sur le couronnement avant que le navire coulât, criant aux Anglais de le sauver. Et ainsi finit sa vie, et celle de bien des braves gens.

Nous voilà enfin à bord de la goëlette. L'on nous fait passer dans la cale, sans égard pour les officiers, dont nous étions, moi et le cousin Duhamel. L'on nous garda sans rien nous *intietter* qu'environ une demi-heure après que leur chaloupe eut été embarquée. Ils descendirent en bas comme des lions affamés : l'un tirait une capote, l'autre un chapeau, une perruque, un mouchoir, des cols, enfin les bottes et les culottes de quelques-uns.

Pour moi, l'on me tira mes bottes, ensuite ma redingote, me laissant mouillé comme j'étais avec un petit gilet sans manches. Quelque temps après, ces gens m'ont donné un vieux gilet des leurs, qui ne valait pas deux liards, de sorte qu'avec les sauvages nous aurions été mieux traités qu'avec ces misérables. Une heure après être resté dans la cale tout mouillé, l'on me fit la grâce de m'appeler sur le pont par l'ordre du second (nommé Master Ferrière, bon garçon) vu que leur capitaine, officier du roy, avait été noyé dans notre corsaire. Je me présente sur le pont, il a pitié de moi; l'on me conduit dans un petit endroit où l'on donnait les vivres à l'équipage. Il y avait une cabane, le *miscemand* [midshipman] m'y conduit, vu que

c'était sa cabane. Il se nommait, le coquin (1) . Il me donna une chemise sale à changer, ainsi que des culottes, me disant de changer, ce que je fis.

Comme j'avais cinq guinées dans une bourse, j'avais peur qu'il ne les vît. Je mis ma bourse dans la poche du vieux gilet qu'il m'avait donné et le mis à côté de moi. J'entrai dans la cabane, me mourant de froid. La canaille avait vu que j'avais mis mon argent dans ce vieux gilet, et ferma la porte de la cabane en me souhaitant un bon repos. Il profita de l'obscurité pour faire son coup : il prit ma bourse et s'en fut.

Sitôt que j'ai entendu fermer l'écoutille, j'ouvre la cabane pour prendre ma bourse, mais je ne trouve plus rien. Le gueux me l'avait enlevée, comme il avait fait pour une paire de bottes à un de nos gens. C'est un trait indigne pour un officier.

Enfin, nous sommes restés à bord de ladite goëlette, accompagnés de la frégate, nommée *la Perseues*, de 26 canons ; la goëlette s'appelait *la Reachorc*, de 12 canons de 3 livres, et la caisse *l'Expédition*, de 12 canons de 4 livres de balles.

Le lendemain de notre accident, 2 décembre, dans un coup de vent d'est, nous avons perdu la frégate et la caisse. La caisse fit route pour la rade de Spithead, où ils ont débarqué le capitaine de la goëlette pour le mettre en terre. Et nous, en faisant route aussi pour Spithead, nous avons rencontré la frégate, où se trouvait leur commandant, qui leur donna ordre de tenir la mer comme lui. Le troisième jour, nous avons rencontré la caisse qui venait de Spithead et nous avons fait croisière ensemble tous trois jusqu'au dix dudit décembre, quand nous sommes entrés aux Dunes, où nous sommes restés juqu'au 12. On nous mit à terre ce jour-là ; l'équipage y était descendu le jour précédent.

Enfin, le 12, nous avons débarqué, moi, Duhamel et le second maître de notre corsaire, qui avait été sauvé à bord du canot anglais. En arrivant à terre, j'ai trouvé des amis du frère Cary, qui m'ont offert leur bourse, surtout master Tavener ; nous restâmes chez lui trois jours. De là, craignant de le gêner, nous nous mîmes en pension chez master Olbroug [Alborough] à 9 shellings chacun par semaine, vivre et logement, vu que le commissaire attendait tous les jours des ordres pour nous renvoyer en France, ce qui arriva seize jours après notre arrivée à Deal. Nous fûmes embarqués à Douvres dans un paquebot cartel, pour Calais, où nous avons débarqué le 28 décembre 1789. Nous nous sommes rendus à Boulogne le jour même, en bonne santé, grâce à Dieu. Ainsi finit une partie de mes accidents. Fait et fini à Boulogne le 12 janvier 1781, ayant commencé le 1er dudit janvier 1781.

(1) La place du nom est restée en blanc sur le manuscrit.

Poure avait raison d'écrire « une partie de mes accidents ». L'avenir lui en réservait de nouveaux : en pleine paix, sa fin devait être tragique. Rendu à la marine marchande, il navigue jusqu'en janvier 1789. Il se trouve alors à Cette. Un jour de tempête, étant à l'avant de *la Bonne-Intention*, un trois-mâts qu'il commandait, il reçoit un grelin qui le frappe au côté et le jette à la mer. Il avait sa capote et ses bottes, et, dans la chute, sa capote se relève et lui couvre la tête. Il prouve une fois de plus qu'il était un excellent nageur : il parvient, tout en nageant entre deux eaux, à se débarrasser de sa capote, et à remonter à la surface. Il est aussitôt aperçu des siens qui lui jettent un bout de corde et le halent à bord. Au début, il ne ressent aucune douleur de sa chute, mais bientôt il souffre de la cuisse. Il faut appeler un chirurgien : dès lors il est perdu. Il meurt peu après, entre les bras d'un compatriote, François Duchesne, et de son fils, Louis-Jean-Baptiste Poure. Il avait eu le temps de narrer cet ultime accident dans une lettre à sa femme, Isabelle Cary, qui, elle aussi, appartenait à une dynastie de corsaires.

Jean-Baptiste Poure, frère de notre corsaire, et qui avait fréquemment navigué avec lui, devint lieutenant de vaisseau à bord de la Flottille. Son fils, Louis-Jean-Baptiste, né le 10 mars 1777, pratiqua également la course; il fut fait prisonnier par la corvette *la Constance*, le 24 messidor an XI, et enfermé sur le ponton *le Samvhinge*, à Chatam. Le 11 pluviôse an XII, il fut nommé enseigne à bord de la Flottille, où il commanda successivement les canonnières 24 et 144.

HENRI MALO.

LA LEÇON DE VERSAILLES

Si Louis XIV se croyait le plu grand roi du monde, c'est qu'on s tuait à le lui répéter; mais à quell aune le mesurait-on?

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

Réponse.

O quelle pitié que le plus gran Roi et le plus vertueux, de la vér table vertu qui fait les plus grand princes, fût mesuré à l'aune d Versailles.

J.-B. COLBERT.

Il y a deux façons de prendre contact avec les lieux célèbres La première, et c'est la plus habituelle, est de les considére uniquement comme des vestiges du passé, d'évoquer en leu présence les personnages qui y ont vécu, les événements qu s'y sont produits. Elle ne va pas sans inconvénients. Suppo sant le visiteur instruit, non pas des grands faits historique qui résument une époque et débordent les cadres, mais de mille anecdotes, qui, elles, peuvent s'inscrire aux moindre recoins des édifices, il semble d'abord que, par cette accumu lation de détails, elle distraie de la forte émotion qu'on es venu chercher, et que, par conséquent, elle fasse obstacle a souvenir, à la « leçon » qu'on en veut emporter. Ensuite, e admettant que ce visiteur soit muni de ces connaissances, — ce qu'en réalité il n'est presque jamais, — rien de moins dura ble, de plus rebutant, et en définitive de si vain que cett reconstitution, d'ailleurs toujours fausse, à laquelle on s'ap plique. L'étranger, nouvellement arrivé à Paris, a sans dout une satisfaction lorsqu'il voit pour la première fois le balco du Louvre d'où Charles IX n'a pas pu faire le signal de l Saint-Barthélemy. Qu'il y repasse pendant quelques jour seulement, et il ne s'intéresse plus qu'aux proportions de l colonnade.

Mais pour la seconde façon de prendre contact, — et elle es

e jouir du lieu tel qu'il se présente, sans s'occuper d'y ajouter es souvenirs, de le considérer comme quelque chose d'actuel lutôt que de passé, — outre qu'elle n'est légitime qu'en face 'une œuvre d'art véritable, elle non plus ne va pas sans difficultés. On commence de penser assez généralement que l'intelgence d'une œuvre quelconque — qu'il s'agisse d'une statue, un poème ou d'un texte de loi — exige davantage qu'un seniment personnel. Rien ne saurait être compris, et, par suite, oûté s'il y a lieu, tant que les circonstances, les moyens et les ntentions n'en sont pas connus avec exactitude : autrement on n'exprime que des opinions toujours discutables, inspirées u'elles sont par des préventions. Il faut donc — et cela surout lorsqu'on examine un ouvrage colossal, un ouvrage qui, omme Versailles, représente l'effort d'une époque entière et lans une certaine mesure de toute une nation, — rechercher t contrôler avec les méthodes de la critique historique tout e qui peut établir les conditions de sa création. Il faut demanler aux cartes, aux plans, aux estampes, aux relations imprinées ou manuscrites ce qu'était ce terrain, ce pays, comment es constructions s'y sont élevées, les jardins tracés, les basins creusés; aux correspondances officielles et privées, aux némoires des architectes et chefs de travaux, aux comptes de a Direction des Bâtiments, aux collections de dessins et de projets, comment les façades se sont développées et ornées, les tatues distribuées, les bosquets arrangés; aux musées, aux œuvres architecturales du XVIIe siècle, à l'histoire de l'art, quels étaient les artistes employés sur cet immense chantier, eur personnalité, leurs travaux antérieurs ou simultanés; à 'histoire enfin, et à l'histoire dans ce qu'elle a de plus vaste aussi bien que de plus particulier, à l'histoire diplomatique et militaire autant qu'à l'histoire anecdotique, à l'histoire des théories littéraires comme à la biographie des personnes, quel fut l'inspirateur, le créateur de l'œuvre, ses goûts, ses besoins, son dessein, et comment la mécanique formidable à la fois qu'étriquée de l'ancienne monarchie est venue aboutir, au fond d'une cour étranglée, dans une chambre de vingt-cinq mètres carrés. Et c'est seulement après tout cela qu'on peut se faire une idée qui ne soit pas un préjugé.

Ce travail considérable, il est clair que de simples curieux, tout lettrés qu'ils soient, ne sauraient l'entreprendre. En effet, la

patience, l'application, les connaissances qui suffisent à la plupart des ouvrages de ce genre ne sont rien dans celui-là si une activité critique incessante ne les protège, en même temps que ne les éclaire et les guide une de ces idées générales dont les historiens, par prudence, font rarement usage, ces idées ne se développant d'ordinaire qu'aux dépens de l'exactitude. Mais un des maîtres de l'érudition française, historien que son entente des événements et des caractères, son art de la composition n'avaient pas rendu moins célèbre déjà que la sûreté de son information, M. Pierre de Nolhac, a commencé et conduit, jusque vers l'année 1682, l'étude de Versailles dans un grand ouvrage, *la Création de Versailles* (Versailles, Bernard, 1901, in-folio). Depuis, cinq articles publiés en 1902 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, sous le titre de : *le Versailles de Mansart*, un article sur *l'Orangerie de Mansart* publié en mai 1902 dans un excellent recueil local, la *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, et tout récemment un volume sur *les Jardins de Versailles* (Paris, Manzi, 1906, in-quarto) nous font entrevoir ce que sera la seconde partie de *la Création de Versailles*, dont le manuscrit, actuellement achevé, sera d'ailleurs imprimé prochainement. Dès maintenant, l'on peut donc, à l'aide de ces publications, suivre dans tout son développement, et presque année par année, la « création » de Versailles. Et qu'on ne dise pas, ainsi qu'a fait un Monsieur Bertrand dans un patelinage solennel de la *Revue des Deux Mondes* (1er décembre 1904), que ces recherches sont sans intérêt pour l'histoire. Outre qu'à notre sens il est peut-être plus attrayant d'étudier dans ses détails une grande œuvre d'art que d'évoquer, dans la salle 49, le tête-à-tête galant où le Régent trouva la mort par congestion, le prix de ces recherches est qu'elles nous renseignent sur l'esprit, sur la sensibilité d'une époque d'une façon beaucoup plus concrète que des anecdotes qui, somme toute, peuvent se rapporter à tous les temps. Précisément, les travaux de M. de Nolhac, du même coup qu'ils détruisent les légendes qui s'étaient faites sur la construction de Versailles, en détruisent d'autres, littéraires, celles-ci, et par là peut-être plus vénérables et moins fragiles. Ce n'est pas que dans ces ouvrages d'érudition l'auteur de la *Création de Versailles* se soit donné la peine de discuter, ou même de rappeler les unes et les autres de ces légendes : his-

orien qui présente les faits dans leur réalité, il n'avait pas à ire état des habitudes d'esprit qu'il a troublées. Mais de acun des paragraphes où ces faits sont resserrés, éclatent vec tant de vigueur des conceptions nouvelles, et contraires à outes celles qu'on avait jusqu'ici, qu'il est difficile de ne pas éder à cette pression, et de ne pas faire entendre cette « leçon » lus exacte à un public qui la connaît encore mal, et peut-être e la connaît pas.

§

Le visiteur le moins au fait de l'histoire de Versailles, dès u'il entre dans la cour des Ministres, et qu'il voit, au fond, petite construction de briques flanquée des deux ailes de tyle « gréco-romain », à droite, la haute chapelle de Mansart t, de chaque côté, les énormes bâtisses des deux ailes, se eprésente aisément les transformations que les âges ont apportées au château. Ici, se dit-il, trois rois ont vécu ; et sur es pierres, chacun d'eux a imprimé son cachet. Voici le petit hâteau de la jeunesse de Louis XIV, l'orgueilleuse chapelle u grand Roi, les architectures académiques de Louis XV ; et, our peu qu'il descende dans le jardin jusqu'au bosquet 'Apollon, c'est l'anglomanie du règne de Louis XVI que lui appelle la grotte d'Hubert Robert. Cependant, devant la longue et fastueuse façade de Mansart, en face des nobles perspectives du Canal, du lac des Suisses, de l'Allée d'Eau, au ilieu du peuple de bronze qui s'ébat ou se couche autour du arterre d'eau, l'idée d'une unité grandiose et tyrannique empare de lui sans réserve. Les parterres de buis symétriques compassés, les charmilles soigneusement équarries, les grands rbres élagués jusqu'au deux tiers de leur frondaison, les ifs illés du Fer à cheval et des deux Parterres, — sans parler e ce qui est plus particulièrement architectural dans le jardin, s allées toujours géométriques, parallèles, perpendiculaires ou issectrices, les bassins disposés deux à deux, et parfois quatre quatre, les statues régulièrement alternées aux termes et aux ases, — tout semble réaliser un plan minutieusement établi ans doute mais imposé avec une maîtrise absolue, tout porte marque d'une volonté sûre de soi, et pour qui se faire obéir 'est qu'un jeu. Qu'on ajoute à cela les légendes dont notre nfance à tous a été bercée, la pièce des Suisses creusée en une uit par le régiment étranger, des arbres de vingt pieds voitu-

rés jusqu'ici de Compiègne et de Saint-Germain — et tant d'autres qu'il n'est pas utile d'énumérer; qu'on y joigne, encore, les préjugés qui nous furent inculqués au collège, l'art classique considéré uniquement comme une dépendance de la logique (d'une logique solidement lestée, il est vrai, de bon sens bourgeois, mais développée selon les règles du *Discours de la Méthode*), le rationalisme, par suite, inspirant, dirigeant toutes les manifestations de la pensée au XVIIe siècle, si bien que celle-ci, les jardins à la française, introduits en France au milieu du seizième, est un produit cartésien, comme l'a démontré un M. Krantz dans un *Essai sur l'Esthétique de Descartes* qui fit quelque bruit en son temps; pensez enfin à l'idée que les hommes du XVIIIe siècle, Voltaire excepté, nous ont transmise de la monarchie de Louis XIV, un despotisme étroit, égalitaire, implacable, tous les rangs, tous les ordres, toutes les sectes même confondus dans un seul office, la gloire de la personne royale; et quoi d'étonnant si, dans ce lieu que Louis a fait régulier et fastueux comme il aurait voulu que fût son règne, on se laisse imposer par ces apparences d'unité supérieure et autoritaire, si l'on répète ici, avec le « flatteur de Louis » :

Un regard de Louis enfantait des merveilles

et si l'on aime à se représenter le monarque faisant sortir de terre la demeure qui va être celle de la monarchie, d'un coup de sa haute canne, de ce même geste magnifique et poli qu'il commanda le passage du Rhin, ou qu'il présenta le nouveau roi d'Espagne. Bien mieux, c'est dans ces dispositions que Versailles demanderait à être vu, si l'on voulait se conformer aux intentions de ce prince, qui mit toute sa gloire dans le bâtiment, et qui, là, nous a laissé ses *Mémoires* apologétiques, les derniers, les définitifs, — car il y en a de manuscrits, mais ils s'arrêtent à 1671. Cette grandeur dans l'unité, voilà ce que le roi n'a pas cessé de souhaiter, ce à quoi, dans une certaine mesure, il n'a pas cessé de travailler, puisque, s'il n'a probablement jamais dit : « un roi, une loi, une foi », il n'a jamais, non plus montré de mécontentement que ses ministres le pensassent. — Mais quelles qu'aient été les prétentious de Louis XIV, nous ne pouvons pas, si nous voulons mesurer la portée de son œuvre, négliger d'en chercher le caractère vrai, lequel est infi

ıiment plus humble, plus mêlé, plus incertain, mais aussi plus ıumain, et plus profitable.

Pour cela, il est bon de se représenter tout d'abord ce qu'é-ait Versailles pendant la jeunesse de Louis XIV.

« Le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, ;ans bois, sans eau, sans terre, parce que tout y est sable nouvant et marécage », à la vue près, n'a pas été trop mal aractérisé par Saint-Simon, car c'est lui qui parle. Nous ver-ons en effet que si Louis XIV n'a pas choisi un site plus pit-oresque, c'est qu'il n'y en avait pas aux environs de Paris où 'on pût commodément bâtir, et c'est aussi que rien ne se prê-ait si bien que cette plaine au développement d'un grand arc. Pour les bois et quoique Versailles ait d'abord servi de avillon de chasse, il y en avait peu : les coteaux de Satory taient à peu près dénudés ; à peine voyait-on quelques bos-uets dans le petit parc actuel, et quelques autres dans le rand ; la masse forestière s'étendait plutôt à l'est. Quant aux aux, l'aridité de Versailles est célèbre aujourd'hui encore : il avait une mare sur l'emplacement du lac des Suisses, une utre sur celui du Miroir, une autre sur celui du bassin de hoisy, une quatrième (qui existe encore) à la Ménagerie.)'autres ont été desséchées : l'étang de Clagny, qui s'étendait l'endroit du boulevard de la Reine, depuis la rue des Réser-oirs jusqu'à la rue du parc de Clagny, où s'éleva plus tard le hâteau de Mme de Montespan, l'étang de Glatigny, l'étang de rianon, et enfin dans la pièce du Mail, qui aujourd'hui sert e polygone au régiment des chemins de fer, un étang, lequel ortait ce nom significatif : l'étang puant. Toutes ces mares, ont quelques-unes communiquaient entre elles, se déversaient ans le « rû » de Galie, petite rivière immonde, à l'eau d'é-out noire comme l'encre, qui va par Rennemoulin, Villepreux, havenay, etc., et se jette dans la Mauldre, affluent de la eine. Bref, rien dans tout cela qui permît le jeu des grandes aux. — L'imperméabilité du sol, avec le manque d'eau, fut gros obstacle à la création de Versailles. On peut voir dans ne préface de La Quintinie, dans un poème latin de Santeuil, utes les difficultés qui en vinrent. C'est que la plaine n'est u'argile, dont il y a aujourd'hui encore une petite carrière xploitée du côté de Rocquencourt. Huit mois de l'année, d'oc-obre à juin, le grand parc est impraticable, aux cavaliers

30

mêmes. On a eu beau, dans le petit parc, jeter par milliers de tonnes la *recoupe*, c'est-à-dire la pierre à macadam, les allées se transforment en fondrières dès qu'il pleut, bien que leurs pentes soient calculées pour aider à l'écoulement, et que d'ailleurs les massifs boisés retiennent beaucoup mieux les eaux qu'ils ne faisaient au moment de leur plantation. « La recoupe y brûle les pieds, dit Saint-Simon, mais sans cette recoupe on y enfoncerait ici dans les sables, et là dans la plus noire fange. » Et voilà « le plus triste et le plus vilain pays du monde ».

Dominant cette plaine, qui, encaissée, au sud et au nord, entre les collines de Satory et de Fausses-Reposes, n'est bornée à l'ouest qu'à cinq lieues de là par les hauteurs de Thiverval, est une légère éminence, une « butte » de quinze mètres de haut, sur laquelle, dès le moyen-âge, était bâtie une demeure seigneuriale. Saint-Simon a marqué la petitesse de cette colline ; encore l'a-t-il vue telle qu'elle est de nos jours, et sans doute ne savait-il pas que, peu d'années avant celle de sa naissance, la superficie en était encore moindre. En effet les versants occidentaux et septentrionaux exceptés, la butte n'avait primitivement ni le même aspect, ni la même étendue. Elle formait au midi une sorte de promontoire rectangulaire assez abrupt, à l'extrémité duquel Le Vau construisit de bonne heure une première orangerie, flanquée de deux escaliers comme l'orangerie de Mansart. Ce promontoire finissait, de ce côté, à quarante mètres en avant de l'orangerie actuelle, et, à l'ouest, dans le prolongement de la façade centrale du château ; si bien que dans toute la partie comprise entre ce prolongement, le bassin méridional du Parterre d'eau, et le cabinet du Point du Jour, — partie occupée aujourd'hui par l'allée centrale du Parterre du Midi et celui de ses deux parterres qui se rapproche le plus du parc, — était un vaste glacis, qui s'étendait jusqu'au chemin de Saint-Cyr et dont la pente nous est à peu près donnée par celle de l'allée de l'Orangerie. A l'est, le plateau de la butte était également beaucoup moins étendu. La pente commençait dès la Cour de marbre, au lieu qu'elle ne le fait aujourd'hui que cent mètres plus loin, avec la Cour des Ministres. Le château, enfin, « petit château de carte que Louis XIII y avait fait pour ne plus coucher sur la paille [illegible] flanqué aux quatre angles de petites ailes, ou plutôt [illegible]

quatre tours carrées de cinq mètres de côté, « n'était que la contenance étroite et large autour de la Cour de marbre qui en faisait la cour ». Cette cour était fermée par une colonnade grillée s'élevant jusqu'au premier étage. On accédait au château par une première cour, ceinturée de balustrades, comme la Cour des Ministres actuelle, et qui se terminait par deux pyramides de briques à l'endroit où Louis-Philippe a placé la statue de Louis XIV. Une grande place, semblable à la Place d'Armes d'aujourd'hui, s'étendait au lieu de la Cour des Ministres. Et trois avenues plantées par Louis XIII, d'une double rangée d'arbres chacune, frettées par une demi-lune également plantée, et où l'on mit, depuis, la grille d'entrée, rayonnaient vers Sceaux, vers Saint-Cloud, et celle du centre, vers Paris.

§

Lorsque Louis XIV commence de séjourner à Versailles, en 1660, il n'y a donc que ce petit château sans importance, construction dont il y a cent pareilles aux environs et auprès de laquelle Pontchartrain, qui du reste lui ressemble assez, est une vaste demeure. Le parc se compose d'une terrasse avec quatre « parterres de broderie » sur l'emplacement du Parterre d'eau; du Fer-à-Cheval, dont les rampes subsistent seules, et dont l'intérieur, où Le Nôtre a élevé deux terrasses et construit le bassin de Latone, s'infléchit en pente assez rapide, après un escalier de quelques marches, jusqu'à la grande allée; de la grande allée, enfin, perspective obligée de tous les châteaux au commencement du XVIIe siècle. Au delà, c'est la plaine, le rû, et le marais.

Quelles furent, à l'endroit de Versailles, les intentions de Louis XIV, au début de son règne? Il est difficile de le savoir. Il semble bien que, de même qu'il n'y a pas eu, dans la création de Versailles, d'idée maîtresse, et que le temps et les circonstances y ont eu autant de part que la volonté des architectes, de même, le dessein de faire de Versailles le centre de la monarchie à la fois que la geôle de la noblesse ne s'est précisé qu'à mesure qu'y prêtaient les succès du règne. Pareillement, lorsqu'il y transporta la machine gouvernementale, en 1682, il est douteux que le roi, connu alors sous le nom de Louis le Grand dans tout l'univers, ait voulu se venger par cette farce de palotin des affronts à lui faits par les Parisiens, trente ans

auparavant. Que Louis, grand chasseur comme tous les Bourbons, et personnellement fort amateur de jardins, ait préféré une résidence champêtre au Paris puant du XVIIe siècle; que le despote, pour tenir sa noblesse à l'entrave, l'ait parquée dans un pays neuf, isolé, et installé pour cet office, voilà qui peut se soutenir; mais qu'on ne nous représente pas Louis XIV avec les rancunes de M. Thiers!

L'histoire, d'ailleurs, et le simple examen des lieux nous font voir la pensée initiale de Louis XIV. Les années 1660-1667 sont celles des premières galanteries; ce sont celles aussi de son gouvernement personnel et de la disgrâce de Fouquet. Il faut au roi, pour servir de théâtre aux fêtes qu'il entend donner, — et de ces fêtes on trouvera le récit dans *la Création de Versailles* — une maison de plaisance, comme en ont tous les grands seigneurs de sa Cour, et en même temps, comme il est le Roy, un Roy suffoqué par le luxe de Fouquet dans la fameuse visite de Vaux, il le lui faut plus vaste et plus magnifique qu'aucun autre. Où trouver un lieu plus propre à bâtir, plus propre à planter surtout, que le petit domaine de Versailles, sans eau et sans pittoresque, il est vrai, mais situé à l'entrée d'une plaine immense où l'art saura bien suppléer à la nature? Sans doute, il y a d'autres résidences royales, aux environs de Paris, et qui s'orneraient à moins de frais. Il y a Saint-Cloud, où est Monsieur, il y a Meudon, il y a Bellevue; mais tous ces châteaux sont bâtis sur des hauteurs; leurs jardins s'étalent en vertugadins; ils n'ont la place ni d'un parterre ni d'une pièce d'eau. De même, si Saint-Germain, quoique plus favorable, n'a pas retenu davantage le choix du roi, ce n'est pas tant à cause du fâcheux souvenir que la Fronde lui en a laissé que parce que les jardins en sont étroitement bornés par la terrasse.

C'est donc une maison de plaisance, château royal, mais pas du tout palais, que les premiers travaux de Le Nôtre et de Le Vau firent du Versailles de Louis XIII. Entouré d'un fossé, le château ne pouvait pas être aisément agrandi, et Le Vau ne fit que joindre par un corps de bâtiment les deux petits pavillons du sud-ouest et du nord-ouest. Mais les jardins, qui, nous l'avons vu, étaient auparavant des plus humbles, vont fournir à l'invention des architectes une vaste carrière. Sur le promontoire du midi, est dessiné un parterre « d

broderies », *parterre d'Amour*, que Le Vau étaie d'une orangerie, longue de quatre-vingts mètres, haute de dix, formée de onze arcades en briques et pierres et flanquée de deux escaliers monumentaux, ouvrage qui dans son temps passa pour merveilleux, et que seul l'Orangerie de Mansard a surpassé. Au nord, Le Nôtre plante son grand parterre, sur lequel deux siècles et demi vont s'écouler, sans que rien y soit changé, puisque les énormes bordures de buis sont celles mêmes qui ont vu Mlle de la Vallière. A l'ouest, il remplace les quatre petits parterres de Jacques Boyceau, par deux parterres dont la dimension s'accorde mieux avec celles des parterres du nord et du midi, il creuse devant le parterre du Parterre du Nord, le petit bassin de la *Sirène*, plante deux allées d'arbres qui, à droite et à gauche du Parterre d'Eau, conduisent aux rampes du Fer-à-Cheval. Enfin tout le parc est, dans ses grandes lignes, terrassé et tracé tel que nous le voyons aujourd'hui ; au Fer-à-Cheval, Le Nôtre remplace le glacis par deux terrasses dont la plus haute porte deux escaliers, et prépare un grand espace en palier où sont dessinés les deux parterres de Latone ; un système de grandes allées est établi : deux allées parallèles de chaque côté de l'allée centrale, — au sud, les allées de *l'Hiver et de l'Automne* et du Mail, au nord, l'allée du *Printemps et de l'Eté* et celle des Ha-Ha ; — trois allées perpendiculaires à l'allée centrale, l'allée de *Bacchus et de Cérès*, l'allée de *Flore et de Saturne*, et, à l'extrémité, l'allée circulaire du Mail ; dans les douze carrés formés par ces allées, douze bosquets disposés en étoile, en éventail, en quinconces, et l'un d'eux, fameux dès l'origine, en labyrinthe, avec quarante cabinets de verdure où quarante sujets représentent les « fables » d'Esope.

Jamais Versailles ne fut si frais, si élégant, si « vieille France » que de 1660 à 1668, avant que Mansard ne lui eût donné cette ampleur, cette magnificence admirables, soit, mais tout de même emphatiques. Ce petit château de briques égayées de pierre, avec son faîtage d'ardoise planté de hautes cheminées, ces parterres de buis et de gazon, ce modeste bassin de la *Sirène*, tout cet ensemble, moins d'un roi que d'un gentilhomme, étaient bien faits pour aller au cœur de M. de Saint-Simon, s'il les avait vus, et il n'est pas jusqu'aux deux petites allées d'arbres du parterre de l'ouest qui ne l'eussent empêché

d'écrire : « Les jardins dont la magnificence étonne, mais dont le plus léger usage rebute, sont d'aussi mauvais goût : on n'y est conduit dans la fraîcheur de l'ombre que par une vaste zone torride, au bout de laquelle il n'y a plus, où que ce soit, qu'à monter et à descendre. » Cet aspect « vieille France », il faut le dire, n'était d'ailleurs pas sans mélange, la mode étant alors de prendre à l'Italie

De tous ces faux brillants l'éclatante folie.

Non seulement plusieurs des artistes attachés à Versailles étaient italiens, comme le sculpteur Tuby et le fontainier Francine, mais le créateur du jardin, Le Nôtre, était infecté pour les choses d'outre-mont d'une passion à laquelle il sacrifiait encore, octogénaire, lorsqu'il construisit la *Galerie des Antiques*. Tout compte fait néanmoins, et quoiqu'au début ait prédominé une abondance de rocaille et de préciosité dont *l'Encelade* est resté le témoignage et que va faire disparaître le goût sévère de Mansart (admirablement secondé en cela par le bon sens du roi) — la disposition du Petit Parc, la seule qui à Versailles ait été déterminée par un plan *a priori* exécuté sans retouches, est d'une grandeur très réelle, et déjà classique. Assurément, il ne faut pas s'échauffer là-dessus, et trouver dans ces allées l'application des principes cartésiens. Si le jardin de Le Nôtre est géométrique, c'est que l'état de son auteur était, non la philosophie, mais l'architecture, où le compas, la règle et le fil à plomb sont d'un usage assez ordinaire. Mais ce qui était moins fréquent, à cette époque, c'était cette simplicité harmonieuse et haute dans la conception. Certes, il ne l'aurait fallu chercher en Italie ! On ne l'eût pas trouvée davantage dans la plus belle demeure française d'alors, dans ce Vaux, où tous les artistes — Le Vau, Francine, le Nôtre et la foule des autres — s'étaient fait la main, ce Vaux subtil complexe, surchargé, dont Versailles répète — mais avec une noblesse toute royale — les parterres, les bassins, les bosquets dans une analogie singulière et dont les différences sont tellement contraires qu'elles paraissent concertées : au lieu qu'à Vaux le canal est transversal, à Versailles il est dans la perspective, et cette perspective, tandis qu'à Vaux elle se termine par un amphithéâtre de pierre surmonté de gazon, — la fameuse *Grotte* chantée par La Fontaine, — à Versailles, c'est

d'un amphithéâtre qu'elle part, le Fer-à-Cheval, dans les parois duquel on se proposa, dès 1660, de pratiquer des arcades, comme à Vaux, d'où l'on eût sans doute fait venir, pour les peupler, les dieux fluviaux et les nymphes, comme on avait fait déjà tous les Termes de pierre, et les 15.000 arbustes de la pépinière. Ainsi se fût terminé, parmi l'amas des dépouilles opimes, le concours des fastes royal et ministériel.

§

C'est en 1669 que Le Vau enveloppe le château de Louis XIII du bâtiment qui fait maintenant le centre du château, côté jardin; la façade de Le Vau n'a été modifiée, ni au nord, ni au sud; à l'ouest, elle supportait au premier étage une vaste terrasse comprise entre deux pavillons dont l'angle intérieur est marqué par les demi-trophées situés aujourd'hui entre les trophées déployés des avant-corps. Toutefois, en 1669, Louis XIV ne pense pas encore s'établir à Versailles. Versailles a contre soi une incommodité, le manque d'eau, et un adversaire, Colbert, lequel formule les plus justes critiques qui se puissent faire : « Tout ce que l'on projette n'est que rapetasserie et ne sera jamais bien... ce château ressemble à un petit homme qui aurait de grands bras, une grosse tête, c'est-à-dire un monstre en bâtimens. » Le temps, non plus, n'est pas tout à fait favorable au dessein politique du despote; il faut qu'il attende une dizaine d'années pour être le *nec pluribus impar;* si les campagnes de Franche-Comté ont montré la valeur de ses armes, le traité d'Aix-la-Chapelle en a contesté la puissance. Perrault nous rapporte bien que lorsque Colbert, pour des raisons de style, proposa d'abattre le petit château, le roi répondit « avec un peu d'émotion qu'on pouvoit l'abattre tout entier, mais qu'il le feroit rebâtir tout tel qu'il étoit, et sans y rien changer »; et l'on peut penser ici que Louis XIV, dans ce petit château, voulut conserver le souvenir de cette *journée des Dupes*, qui s'y passa, et qui, assurant le pouvoir de Richelieu, consacra du coup la ruine de la noblesse; mais notez alors que, dans ce propos, Saint-Simon n'eût pas manqué de trouver un hommage à la mémoire du feu roi, le roi des gentilshommes. Et puis, peut-être qu'en définitive Louis avait tout simplement du goût pour ce château de cartes, dont au reste ses artistes parvinrent à faire une jolie chose,

avec ses balcons dorés, ses bustes antiques et les plombs de ses mansardes. On se contente donc, provisoirement, de construire à Versailles les bâtiments nécessaires à la Cour pendant les séjours qu'elle y fera. Ce n'est qu'après la paix de Nimègue que le Roi des commis pourra consommer l'œuvre de Richelieu. Alors, enflé de ses succès, aveuglé par l'éclat de sa gloire, — pas un Etat en Europe qui ne redoute d'attirer ses foudres; dans cette Galerie des Glaces, où leurs successeurs fonderont un Empire, les princes allemands lui servent de laquais; le roi d'Espagne ne peut tenir une conversation à Madrid sans que de Versailles on ne le somme de s'en expliquer; — aveuglé davantage par l'encens de ses ministres courtisans, qui lui représentent à l'envi la noblesse domestiquée, les Parlements avilis, ses sujets religionnaires prêts à abjurer pour l'amour de lui; alors il quittera, et l'Etat avec lui, Paris pour toujours; alors il révoquera les édits concernant ses sujets de la R. P. R.; alors il cherchera l'idée d'un exploit qui puisse étonner l'univers en manifestant le bon plaisir absolu de la personne royale. Et cet exploit, personne ne le lui suggéra. Le plus grand roi du monde épousait la veuve d'un-cul-de-jatte.

Pour loger cette cour, bientôt soumise hypocritement à la règle qu'impose la vieille maîtresse, Mansart construira, dans le style adopté par Le Vau pour la façade, l'aile du midi, d'abord, la Galerie des Glaces, sur la terrasse de l'ouest qui disparaîtra ainsi que les pavillons de Le Vau, et l'aile du nord, enfin, l'*aile neuve*, sur laquelle s'entera la chapelle. Disposition remarquable et qui explique la disproportion de ces ailes par rapport au centre: tandis que les parcs, à l'ordinaire, sont subordonnés au château qu'ils entourent, ici, comme le parc a été tracé d'abord, c'est le château qui est déterminé par le parc; les avant-corps extrêmes du nord et du midi sont respectivement normaux aux allées des Saisons, dont ils ferment à l'est la perspective. Ce n'est d'ailleurs pas la seule accommodation que le parc exigera du château. Dès le commencement des travaux, Colbert écrivait : « La construction de Versailles est presque cachée de la pièce d'eau du fond par le parterre en amphithéâtre; ainsi, il seroit nécessaire de l'élever. » Saint-Simon remarque de son côté : « On croit voir un palais qui a été brûlé, où le dernier étage et les toits manquent encore. La

chapelle qui l'écrase, parce que Mansart vouloit engager le roi à élever le tout d'un étage, a de partout la triste représentation d'un immense catafalque. » Çet étage — qui eût été plutôt un toit très haut et mansardé, si la guerre de Succession d'Espagne n'avait empêché que fût exécuté un projet de Mansard retrouvé par M. de Nolhac aux Archives nationales — cet étage, en même temps qu'il eût élevé le château, eût remédié au déséquilibre de « ces vastes ailes qui s'enfuient sans tenir à rien ».

Mais dans les énormes travaux entrepris par Mansart, tout n'est pas qu'accommodation aux plans déjà réalisés de Le Nôtre ou de Le Vau. Sans doute, lorsqu'il terrasse en palier la Cour Royale et raidit la pente de la Cour des Ministres, c'est la disposition de Le Vau qu'il fait valoir. Et surtout, lorsque, par une admirable violence faite à la nature, il modifie a configuration même de la butte, lorsqu'il porte les 85 ares du Parterre d'Amour à plus de deux hectares, et qu'il soutient par son orangerie cyclopéenne cette montagne de moellons et de terre pour laquelle il n'a pas fallu moins de cent mille tombereaux, le but de cette entreprise, digne de Rome, digne de l'Egypte, c'est la symétrie du nouveau parterre et du Parterre du Nord déjà existant. Toutefois, malgré l'obligation où il est de se conformer à l'état des lieux tel que l'ont fait la nature et les travaux déjà effectués, à défaut donc d'un plan nouveau et précis, — et la place Vendôme, l'église des Invalides qui sont bien les plus beaux monuments de Paris, découvrent la maîtrise avec laquelle Mansart fait sortir de terre des chefs-d'œuvre impeccables — c'est un idéal, tout différent de celui qu'on a servi jusqu'alors, qui va guider le génie de l'architecte, et dont celui-ci va inspirer le goût à tous ses collaborateurs.

Ne soyons pas dupes ici de cette apparence d'unité que Mansart, au prix de mille efforts, est parvenu à répandre sur Versailles. Ce qui manque à Versailles, c'est précisément l'unité, mais l'unité de plan, l'unité de structure, et c'est ce qui rend Versailles moins parfait — je ne dis pas que les Invalides, lieu classique par excellence, — mais que des œuvres mieux réussies dans un ordre pourtant inférieur, les cathédrales gothiques, et sans aller bien loin, Notre-Dame de Paris. De cette imperfection, les raisons ne manquent pas. Celle-ci d'abord, exprimée par Colbert : « Tout le monde verra que le Roi avait

cette petite maison et y ajouta seulement des bâtiments pour son logement et pour toute sa Cour. En un mot, ce bâtiment ne sera pas considéré pour être un ouvrage de Sa Majesté seule »; si bien qu'on ne peut pas comparer les modifications de Versailles aux corrections d'un grand écrivain, aux ratures de Bossuet: à Versailles, les ratures sont visibles! — Celle-ci, encore, que dans une œuvre aussi considérable, il faut compter avec les disparités que produisent les facultés individuelles des collaborateurs. Assurément, il a régné à Versailles une discipline dont on ne sait ce qui est plus admirable, de la fermeté qui l'a maintenue ou de la soumission raisonnée, et par suite zélée, que tant de grands artistes lui ont faite. Discipline qui s'étend, uniforme et exacte, de degrés en degrés, depuis les surintendants, jusqu'aux fantassins qui creusent les pièces d'eau, jusqu'aux malheureux corvéables dont les bras ont élevé ces montagnes de terre et de pierre. Discipline toute militaire que Colbert a établie, à laquelle Louvois, lorsqu'il sera chargé des bâtiments, donnera le même tour rapide et vigoureux que dans les missions bottées des Cévennes et du Béarn (et il est instructif, à ce sujet, de lire les lettres adressées par Colbert à son fils, à la veille des visites royales; c'est la note d'un major à ses capitaines, à l'occasion d'une revue de détail et de casernement; et de fait, rien n'échappe au roi, pas un bouton de porte, pas un verre de vitre; il est là, comme partout, l'homme de détails dont parle Saint-Simon, l'homme qui connaît l'organisation des troupes aussi bien qu'un commissaire des guerres, et fait dans les revues la terreur des colonels). — Mais, et c'est une banalité que de le dire, ce qu'on ne règle pas, ce qu'on ne force pas, ce sont les dons, ce sont les conceptions, c'est l'inspiration des artistes. Quelle qu'ait été leur docilité à épouser les projets de Mansart, quelle qu'ait été leur passion même à les servir dans les motifs qu'on leur impose — et l'on peut juger, d'après les reproductions données par M. de Nolhac, du bonheur avec lequel un Girardon, un Coysevox, un Le Nôtre interprètent les médiocres esquisses de Le Brun — l'individualité de chacun d'eux transparaît dans chaque œuvre, et quoique cette diversité, cette inégalité soient un des agréments de Versailles, elles en sont un des défauts les plus certains.

Parmi les fantaisies de ces artistes, quelques-unes ont disparu. Le *Milon* et l'*Andromède* du provençal Puget, mor-

eaux qui, avec les *Cariatides* de Toulon se sentent d'ailleurs moins du terroir que ses autres œuvres, ont été, à l'abri du Louvre, sauvées de la destruction. Les bassins à rigoles alternées de buis et de gazon, dessins compliqués, géométriques à l'excès, et de goût tout italien, que Le Nôtre avait d'abord tracés, ont été remplacés, le Parterre d'eau par les deux grands bassins qui se voient aujourd'hui; le *Marais*, avec son ridicule palmier de fer fait tout exprès pour Mme de Montespan, par la *Montagne d'eau* détruite depuis; la *Salle du Conseil* par le noble et sévère *Obélisque* de Mansart; la *Galerie des antiques*, enfin, par une simple allée d'arbres ornée de quelques bustes, la *Salle des marronniers*. Construite par Le Nôtre en 1692, au moment où s'achève sous sa direction le Parterre d'eau et se creuse ce bassin de Neptune aussi grandiose lorsqu'on en regarde le vertugadin qu'émouvant par la justesse de ses proportions, quand on fait face à l'Allée d'eau dont les massifs le dominent, cette *Galerie des antiques* fait bien voir quelle a été la persistance du goût italien; elle était pratiquée dans un espace fort restreint, ce qui s'accommodait assez mal aux grandes perspectives du parc, et d'autre part, l'allée de mosaïques, sertie d'un double rang de rigoles, bordée de statues et d'orangers en pot, elle constituait un pur exotisme sous le ciel gris de l'Ile-de-France.

D'autres bassins ou bosquets du même goût — l'*Arc de Triomphe*, les *Trois-fontaines*, le *Théâtre d'eau*, le *Labyrinthe* — ont été détruits au XVIIIe siècle. Mais ce qui manifeste surtout les individualités discordantes des artistes, ce sont les statues, dont la plupart ont gardé leur place. Malgré l'idéal commun et unique vers lequel tous s'efforcent, et avec d'autant moins de succès que leur talent est plus vigoureux, on a vite fait de reconnaître ici la vérité grande et sévère d'un Coysevox, celui qui veut « repétrir les antiques dans une chair gauloise », la noblesse voluptueuse d'un Girardon, de qui tout est chef-d'œuvre à Versailles : les *Bains de Diane* comme l'*Enlèvement de Proserpine*, la fontaine de la *Pyramide* autant que les *Bains d'Apollon*, — le mouvement, la couleur d'un Legros, la joliesse d'un Magnier, la majesté d'un Le Hongre, la vigueur des Tuby et des Regnaudin, les dons variés de tant d'autres que nous ne pouvons pas citer.

Quel est donc l'idéal dont se sont inspirés tous ces artistes

et qui a répandu sur Versailles une apparence d'unité? Faut-il voir ici, comme dans la littérature classique, une sorte de protestation nationale contre le goût italien, et ces architectes, ces peintres, ces sculpteurs sont-ils des adversaires de la « faction romaine » ? Et doit-on faire état de ces déclamations d'un sieur Combes, qu'on lit en tête d'une *Explication historique de ce qu'il y a de plus remarquable dans la maison royale de Versailles et en celle de Monsieur à Saint-Cloud* : « L'Italie doit présentement céder à la France le prix et la couronne qu'elle a remportés jusques aujourd'hui sur toutes les nations du monde en ce qui regarde l'excellence de l'architecture, la beauté de la sculpture, la magnificence de la peinture, l'art du jardinage, la structure des fontaines et l'invention des aqueducs, etc. » ? Il n'est pas douteux, — et ce que nous avons de Mansart nous le confirme, — que Versailles ne soit à peu près nettoyé de l'influence italienne dans tout ce qui est architecture et jardins. Pour la sculpture, on pourrait déjà disputer si l'art des Coysevox, des Le Gros, et même des Girardon marque, par rapport à celui du Bernin, une réaction comparable à celle que fit le Poussin à l'encontre des Carraches, Le Sueur, à l'encontre du Guide, et si la différence qui est entre la pompe de Le Hongre et l'emphase du Bernin n'est pas une différence de nature plutôt que de doctrine, une différence dans la « nationalité » par là si l'on veut, mais qui n'en implique pas une dans l'idéal, et qu'on aurait trouvée au plus beau temps de l'italianisme entre Voiture et le cavalier Marin, une différence individuelle en définitive, guère plus grande que celle qui sépare ledit Le Hongre de Marsy ou de Lerambert. Il est vrai que par cela seul que tant d'individualités françaises — d'ailleurs mêlées à quelques italiennes — ont été groupées sur un point du territoire français, on peut considérer cet ensemble comme faisant de lui-même une opposition « nationale » à l'esprit étranger. L'on trouverait ici « l'unité » qu'au besoin l'histoire soutiendrait de toute une série de comparaisons : de même que le lien le plus sûr de l'unité française a été noué lorsque Louis XIV a substitué de fait les intendants aux gouverneurs dans l'administration des provinces, de même que les matériaux en ont été préparés par la confusion égalitaire des grands avec les « gens de rien ou de vile finance » dans une seule obéissance, et dans le séjour com-

rimé de Versailles, de même que l'âme de tout un peuple a é dirigée dans un seul objet (l'adoration du despote oriental que le roi s'est efforcé d'être), et que, jusqu'à la langue, éjà bien assez déprovincialisée par Vaugelas pourtant, tout a esserré, et manifesté, l'unité nouvelle, — ainsi les Fleuves et ivières de France couchés autour du Parterre d'eau sous les enêtres royales témoignent de la soumission du pays, ainsi ont réunis sous un même sceptre tant de sculpteurs d'origines diverses, le champenois Girardon, le provençal Puget, le yonnais Coysevox, etc., etc.

Il n'en est rien. On peut bien, en effet, au moyen d'une rutale centralisation administrative, réaliser artificiellement unité d'un pays; il ne suffit pas, pour obtenir l'unité d'une rande œuvre architecturale, de réunir des artistes, de les oumetre à la discipline et à la hiérarchie : il faut encore les nimer d'un seul esprit, d'un seul idéal; autrement l'on a rien ue d'inégal et de disparate. A Versailles donc, s'il n'est pas esté grand' chose d'italien, ce n'est pas tant parce qu'on en retranché les fioritures et la rocaille que parce qu'on leur a ubstitué un idéal différent, et celui-là même que la littérature lassique a opposé aux modes d'Espagne et d'Italie, celui qui it surmonter par les hommes de la Renaissance le mysticisme adoteur du Moyen-âge, comme il fit taire, plus tard, devant a poésie de Chénier, le bavardage académique des Delille et les Parny, celui vers lequel on se dirigera toujours avec fruit, orsqu'on aura besoin d'un exemple de grandeur et de simplicité. Cet idéal, ce n'est plus sans doute la Rome papale, nais c'est encore Rome, et la Rome qui pour les modernes résume toute l'antiquité classique, la Rome militaire et lettrée l'Auguste. Négligeons, si vous voulez, cette multitude de léesses et de demi-dieux qui se dresse le long des allées, tant d'allégories païennes, et l'empereur romain coiffé d'une perruque qui figure Louis dans vingt endroits : ils sont le détail puéril par lequel les artistes sacrifièrent à la mode de l'antiquité plutôt qu'à son esprit. Négligeons encore ces autres témoignages de la préoccupation romaine, cette statue de la *Démocratie* qu'on voit dans l'aile méridionale du château monarchique et qui n'exprime pas mal le dessein qu'avait Louis XIV d'une démocratie royale — si l'on ose employer une alliance de mots qui indignait Joseph de Maistre, —

ce quatrain qu'on lit sur une estampe populaire d'alors :

> Monde, viens voir ce que ie voy
> Et ce que le Soleil admire,
> Rome dans un Palais, dans Paris un Empire,
> Et tous les Césars dans un Roy...

Mais où l'esprit romain éclate, non sans grandiloquence, c'est dans ces statues des bassins et des allées, où l'enflure, à vrai dire, se fait sentir, et qui par là sont fort au-dessous de ces Termes dessinés par Poussin qu'on mit aux quinconces, petits marbres très modestes, certes, mais combien plus sobres, combien plus précis ; c'est dans la décoration si abondante à la fois que si mesurée des Grands Appartements et de la Galerie des Glaces ; c'est jusque dans la richesse des matériaux, où l'on voyait alors avec raison une condition grossière, mais indispensable de la beauté — (Colbert se proposait de remplacer les plombs des bassins par des bronzes ainsi qu'il l'avait commencé pour l'Allée d'Eau) ; — c'est surtout dans les vastes espaces de Neptune et de l'Orangerie, et sous ces sombres voûtes de verdures que Louis, dès 1690, a pu voir aussi hautes, aussi épaisses qu'elles sont aujourd'hui, et dont pas une demeure, alors, ne s'entourait en aussi grand nombre ni sur une telle étendue, une seule exceptée, et celle précisément de l'ambitieux ministre de la Guerre, Ancy le Franc. Et il est entendu qu'elles sont faciles, cette somptuosité dans la décoration, ayant un appui financier, cette majesté dans les architectures, reposée comme elle est sur la grandeur des dimensions. Mais tant de bon goût dans la richesse, tant de froideur et de tenue dans la pompe, tant de justesse, de sévérité dans l'ampleur, voilà ce qui était nouveau à une époque où l'art étouffait sous l'excès de la surcharge et de l'emphase, et voilà ce que n'avaient pas produit les héritiers italiens de la Rome antique.

§

Il faudrait conclure, et déjà cet article a dépassé les bornes qui lui ont été consenties. Mais ce qu'il importe de noter, une fois qu'on connaît la méthode de composition employée à Versailles, tient dans peu de chose : c'est que, bien qu'on ait procédé par des essais et des éliminations plutôt que selon un plan préconçu, et que son unité soit moins intime qu'idéale

ersailles reste quand même un lieu classique. On n'y trouve as sans doute le classique nombreux, saturé et avec cela nette-ment distribué qu'on voit aux toiles du Poussin, ni celui qui presse avec une profondeur et une nécessité incessantes dans tragédie de Racine : contrarié par le lieu, le temps et la iversité surtout de ses auteurs, Versailles ne peut pas porter cachet de ces personnalités à qui la règle s'impose sans ffort par l'excès de l'abondance, et la modération par celui e la force. Dans la géométrie de son ordonnance et davantage ans la pompe romaine de ses ornements, il répond moins à idéal réalisé par les grandes œuvres classiques qu'à celui éfini dans l'*Art poétique* de ce Boileau que le Roi préférait ntre tous les poètes. Malgré cette infériorité, Versailles a de uoi nous émouvoir et nous réconforter. Les chefs-d'œuvre, orsqu'ils sont extraordinaires, donnent, à qui les voit, une vresse puissante, par l'idée qu'ils implantent du génie hu-main; mais en même temps ils nous désespèrent puisqu'ils bligent à faire retour sur nos nullités propres. Œuvre moins ivine, Versailles ne laisse pas ce désenchantement : il décou-re certaines perfections accessibles à la médiocrité des hom-nes, pour peu qu'ils y tendent avec une énergie quotidienne, ne sévérité inlassable, un goût décidé de l'élévation, de la randeur et de la simplicité.

F. CAUSSY.

IL EST DESCENDU [1]

—

Ils se rassemblent.

La neige tourbillonne, balayée par le vent, et on n'y voi goutte dans la rue. Ils se dirigent vers le portail de Vassili Silantiévitch. Le perron est sali de neige foulée, et aussi l vestibule. Ils vont, un par un, deux par deux, trois par trois

La nuit est sombre de la neige qui tourbillonne, et même s'i n'en était ainsi, il n'y aurait guère de raison d'avoir peu et de se cacher ; tous les habitants d'Efrémovka sont de l secte, tous sont sûrs. Quant au village de Kroutoié, il est six verstes. Et là aussi beaucoup sont de la secte. Simo Dorofèitch habite lui-même Kroutoié. Il vient à Efrémovka parce que la chaumière de Vassili Silantiévitch est très com mode.

Il y a une pièce faite exprès, toute sur la cour et sans fenê tres.

C'est là qu'on se réunit.

(1) Le conte, encore inédit en russe, dont on donne ici la traduction a pour mili l'une des plus étranges sectes religieuses de la Russie moderne, celle des *Khlysty* ou *Hommes-de-Dieu*. Les Hommes-de-Dieu croient aux incarnations multiples d Christ, de la Vierge et du Saint-Esprit. Leur morale ascétique ordonne la chastet et oblige ceux des sectateurs qui sont mariés à se « démarier », c'est-à-dire s'abstenir de toute relation sexuelle avec leurs conjoints. L'organisation de la sect consiste en groupements autonomes appelés nefs. Chacun de ces groupements un chef, le *batiouchka* (petit père), qui est souvent une incarnation du Christ qui préside aux cérémonies du culte.

Ce culte consiste surtout en réunions nocturnes où les fidèles chantent des canti ques, se livrent à de rapides mouvements circulaires, appelés *ferveurs*, et écouten des prophéties. Le conte de Mme Z. Hippius fait allusion à quatre formes d ferveur, qui semblent être les plus communes : la ferveur solitaire, la ferveur pa couples, la ferveur en rond et la ferveur des murailles. Dans la ferveur solitair chaque fidèle tourne rapidement sur un pied en prenant élan avec l'autre. La fer veur par couples ressemble à une valse rapide. La ferveur en rond est un mélang de rondes et de tournements. Enfin, dans la ferveur des murailles, les membres d la nef rangés tout autour de la salle, dos au mur, sautent sur place en frappant d mains.

Ces pratiques ont pour but de déterminer la descente de l'Esprit, qui se mani feste par des prophéties.

On croit assez généralement que la célébration du culte est marquée parfois pa la pratique du « péché en tas ». Les chandelles, qui éclairent la pièce où les khly tys sont réunis, s'éteignent tout à coup et les fidèles s'accouplent au hasard des ren contres. Cette pratique est l'événement central du récit de Mme Z. Hippius (*Note du Traducteur.*)

Dariouchka est venue avec son mari, Ivan Féodotovitch. Dans la cour, ils se sont rencontrés avec d'autres. Tous sont emmitouflés et chacun tient un paquet à la main.

Chez Vassili Silantiévitch, il y avait déjà du monde dans la pièce de devant. A côté du maître de maison, en avant des autres, était assis le *batiouchka*, Simon Doroféitch; il est de haute taille, pas vieux encore, pas jeune non plus; sa barbe est toute grise.

Quand quelqu'un entrait, on se saluait en s'inclinant bien bas.

Dariouchka s'assit sur un banc, avec les femmes. Elle abaissa sur ses yeux son fichu sombre.

On se taisait. Mais la porte ne cessait de battre et de nouveaux frères et sœurs arrivaient toujours, s'inclinaient, saluaient et allaient s'asseoir plus loin.

Puis la porte ne battit plus. Le fils de Vassili Silantiévitch, Ivanouchka, sortit dans la cour, pour voir si plus personne n'arrivait et cadenasser le portail.

Un retardataire entra avec lui, et plus personne ne vint; tous étaient là.

— Sommes-nous tous là ? demanda Simon Doroféitch.

Puis il se leva et, suivi des hommes emportant chacun son paquet, il traversa le vestibule et prit la porte du fond.

Là se trouvait un autre vestibule, qui était chauffé, et une petite pièce, où ils changèrent de costume.

Tous avaient l'habitude; chacun savait ce qu'il a à faire et ce fut fait sans agitation ni désordre. Les sœurs étaient restées tranquillement assises et, quand les hommes furent prêts, elles allèrent à leur tour dans la petite pièce.

Aucune conversation frivole. Elles se hâtaient, sans rien dire.

Dariouchka ôta promptement tout, ses bas, ses bottines; elle ôta aussi sa chemise et, comme d'habitude, elle en passa prestement une autre, tirée de son paquet, avec de larges manches pendant jusqu'à terre. Par-dessus, elle noua une jupe blanche. Tout était dans le paquet, et il y avait encore un mouchoir et un fichu. La vieille Anfisouchka, qui avait les pieds malades, garda ses bas, mais toutes les autres sœurs restèrent pieds nus.

Elles allumèrent l'une à l'autre leurs chandelles et se ren-

dirent en silence, par le vestibule, dans la salle de ferveur

Vieilles et jeunes avaient maintenant des visages moin sévères et moins maussades que sous leurs fichus sombres comme s'ils tenaient leur clarté et leur chaleur des chandelle allumées.

Dans la salle de ferveur, il faisait encore plus clair et plu chaud. Il y avait plus de lumière qu'à l'église, le jour d Pâques, pour le service de nuit. Appliqués aux murs san fenêtres, brûlaient des faisceaux de chandelles et, en haut, u « lustre » garni de chandelles pendait du plafond. Sur le plan cher, on avait fortement tendu une toile propre.

Les frères avaient pris place sur les bancs rangés le lon des murs. Simon Doroféitch était assis dans un coin, devan une table recouverte de deux longues serviettes croisées, su lesquelles était posée une croix de cuivre.

Dariouchka savait que bien peu de nefs ont une salle d ferveur aussi bien aménagée et aussi vaste, et elle en étai fière. Elle était habituée à se croire fermement sur le chemi de la vérité et elle aimait les ferveurs. Pour sa part, ell tournait beaucoup ; elle connaissait la ferveur solitaire et cell par couples ; il lui était arrivé de pratiquer la ferveur en ron et celle des murailles ; elle avait même ressenti parfois la jo et l'attendrissement de la lassitude. Mais jamais encore l'Es prit ne l'avait visitée, jamais elle n'avait fait de prophétie. « J n'en suis pas digne, » disait-elle d'ordinaire. Elle avait bea tourner à s'en griser, quelque chose au fond d'elle sembla toujours rester insensible, immobile, lourd.

C'était comme sur son visage, qu'elle avait clair, paresseu arrondi comme un œuf et plus jeune que pour son âge. Ell était déjà dans sa vingt-huitième année.

Quand « les fêtes étaient réussies », que ferveurs et pro phéties avaient été nombreuses et que la « bière sainte » avai donné une profonde ivresse, il leur arrivait d' « extermine le péché par le péché ». Comme les autres, Dariouchka affa blie se laissait alors tomber à terre et, une fois éteintes le chandelles, elle acceptait le fiancé « choisi par l'Esprit ». Ell l'acceptait simplement, croyant simplement qu'il faut ain faire. Mais ce « saint péché » non plus n'avait jamais troubl le fond de sa tranquille immobilité. Quant au même act accompli hors du culte et purement charnel, il la troubla

ncore moins. Elle était tout à fait jeune, quand elle avait pousé Ivan Féodotovitch, déjà sur le retour. Il ne faisait alors u'entrevoir la vraie foi. Aussi, les premiers temps, avaient-s vécu comme tout le monde. Mais bientôt Ivan Féodoto-itch avait connu toute la vérité et, se trouvant marié, s'était démarié ». Dariouchka fut aussi initiée et s'en trouva mieux. Elle gardait en outre le secret d'un autre péché : un jeune omme de passage à Kroutoïé lui avait plu et l'avait emmenée lans la forêt. Mais, bien qu'il lui plût, elle l'avait quitté, ourmentée par son péché. Ce péché, Dariouchka ne l'avait pas confessé à la nef, mais elle s'en était punie elle-même en e brûlant les mains avec du soufre, et elle s'était mise à haïr e jeune homme plus que le malin, plus que l'ennemi. Depuis ors, les ferveurs avaient eu pour elle encore plus d'attraits.

Sans savoir pourquoi, quand elle vit la salle éclairée,)ariouchka se souvint de son péché. Elle se sentit honteuse et ieureuse, mais joyeuse aussi, parce que tout cela était loin et u'elle était de nouveau dans la lumière et la clarté.

Frères et sœurs s'approchèrent les uns des autres, se saluant usqu'à terre et s'embrassant.

Ils s'assirent tous, leurs mouchoirs sur leurs genoux. On ne it rien. Les chandelles brûlent en crépitant. On entend la tour-nente gémir sourdement derrière les murs sans fenêtre, et ux, vêtus de blancs, ils restent assis, se taisent, attendent ; n dirait que quelque chose s'amasse dans l'âme de chacun.

Mais voilà que Simon Doroféitch s'est levé et salue le maître e maison.

— Permettez-nous, hôte vénéré, de nous réjouir avec notre eigneur, notre *batiouchka*, de boire la douce liqueur céleste, e posséder notre Dieu-de-lumière, de tourner dans le cercle aint...

Vassili Silantiévitch lui répond pas un long discours. Puis ous se signent et tous à la fois se mettent à chanter harmo-ieusement, d'un mouvement lent et traînant, dans la haute alle nue qui résonne. C'est la prière à Jésus.

Donne-nous, Seigneur,
Donne-nous Jésus-Christ,
Donne-nous ton Fils ;
Seigneur Dieu, aie pitié de nous.

Les cantiques se suivent sans interruption.

Dariouchka avait une belle voix; elle savait presque tous les cantiques et aimait chanter. Mais aujourd'hui, elle chante, semble-t-il, particulièrement bien; et Varvarouchka, qui est assise à côté d'elle, la suit dans ses roulades. Le chant est lent, lent et mélancolique; puis, insensiblement, il s'accélère:

Amour, amour,
Tu es bien doux,
Ta puissance est bien grande !
Tous te doivent leur salut,
Amour, amour,
Amour pur...

En chantant l'amour, Dariouchka ne pense à rien, mais des larmes montent à ses yeux.

Tu coules, amour,
Dans le cœur de Dieu.
Tu nous conjures
Tous de t'obéir!

Les tremblantes lumières des chandelles ont chauffé la salle; la fumée tiède et bleue de l'encens met son voile sur les yeux. En mesure, dans le rythme de la chanson, se balancent les formes blanches des fidèles. Et, tout d'un coup, ce sont comme des cris plaintifs et précipités:

Soyez fervents à Dieu,
Ne plaignez pas vos corps,
Ne ménagez pas Marthe,
Servez Dieu...

Quelqu'un est entré dans le cercle... C'est Mariouchka : elle est toujours la première. Une forme blanche se met à tourner et les longues manches blanches s'envolent, battant l'air chaud et inclinant les flammes.

Mais déjà Mariouchka n'est plus seule; c'est quatre ailes qui volent... ce n'est plus quatre... c'est six... c'est huit...

Comme enlevée par l'air brûlant, Dariouchka s'est aussi jetée dans le cercle. Jamais elle ne s'était vue en pareil état. Tous les fidèles sont hors d'eux : la fête a réussi.

Qui veut bien, qu'il reste;
Qui ne veut pas, qu'il parte.

Les cantiques duraient encore que déjà quelqu'un prophétisait. C'est Dariouchka. Elle est toute essoufflée. Avec ses

grandes ailes blanches, on dirait qu'elle va prendre son vol. Elle dit, elle crie quelque chose qu'elle-même n'entend pas. Elle entend maintenant, mais il lui semble que c'est une voix étrangère qui parle :

— Viens à nous, Christ ; descends du ciel, Esprit-Saint... Il est descendu, il est descendu ! Je suis l'Esprit-Saint, je vous instruirai, je vous révélerai tout l'amour, je vous mettrai sur la vraie route, je vous glorifierai, chrétiens ! Regrettez vos fautes, remettez-vous à moi, à l'Esprit-Saint. Je vous délivrerai de vos péchés, je vous montrerai toute la vérité !

Beaucoup se pressaient pour écouter Dariouchka. Puis, quand elle s'est remise à tourner, tous ont tourné, dansé, sans cesser de chanter, exténués, fondant en sueur, comme de la cire chaude.

Nous reverrons le temps des apôtres,
Quand l'Esprit-Saint descendait,
Et que de son souffle puissant
Partait une voix sonore...

Des vêtements envolés sortait comme un sifflement. Une chandelle, puis une autre, puis une troisième se sont éteintes. Et tout d'un coup, toutes s'éteignirent, l'une après l'autre, comme si quelqu'un les éteignait, comme s'il y avait trop de lumières dans la salle et qu'elles ne fussent déjà plus nécessaires.

Amour, amour...
Je suis la vie
De l'univers.
De ma beauté
Sont pleins les cieux...

Dariouchka n'a pas perdu conscience. Elle se souvient qu'en plein tournement elle s'est doucement laissé tomber à terre, comme un oiseau sur une branche. Les cantiques se sont prolongés encore, mais alanguis et mourants. On pouvait entendre le bruit léger de frémissements, de heurts et de soupirs. Dariouchka a d'abord senti qu'on se serrait contre elle ; puis quelqu'un l'a prise dans ses bras. Jamais personne ne l'avait enlacée avec autant de force et d'autorité. Elle comprit alors, elle sentit tout à coup que c'était lui, son premier, son unique fiancé, celui que lui désignait l'Esprit. Et tout en elle se réchauffa, comme si un rayon de soleil l'avait pénétrée, et,

sans penser à rien, sans rien savoir, elle se donna à ce fiancé à cet unique élu mystérieux et éternel que le Seigneur lui envoyait.

. . . .

Quand on ralluma les chandelles, tous s'étaient déjà relevés et étaient assis ou marchaient à travers la salle.

La ferveur dura longtemps encore, jusqu'à l'aube.

Simon Doroféitch prophétisa. On chanta. On mangea.

Ils étaient heureux, quand vint le moment de se retirer. Ils changèrent rapidement de costume, sans rien dire, chancelants et souriants. Ils se retirèrent dans un autre ordre qu'à l'arrivée : la plupart partaient seuls. On aurait dit qu'ils ne se reconnaissaient pas les uns les autres.

La tempête s'était apaisée, laissant des amoncellements de neige que bleuissait l'aurore naissante.

Arrivée dans sa chaumière, Dariouchka regarda autour d'elle comme quelqu'un qui n'est pas chez soi ; puis, avec un mystérieux sourire, elle alla à son lit, se coucha et s'endormit de suite d'un sommeil de plomb. Son mari entra et se coucha sans qu'elle l'entendît.



Après la tempête, vinrent de beaux jours de gelée, avec leur glace craquant sous les pieds. La neige et le ciel, on ne voyait que la neige et le ciel ; et la neige donnait au ciel de sa clarté et de sa blancheur, et le ciel faisait scintiller la neige de lueurs bleues.

Dariouchka est allée avec ses seaux puiser de l'eau à la rivière, à l'endroit où l'on a tout exprès brisé la glace. Rien d'autre que l'éclat de la neige et du ciel.

Elle a posé ses seaux et regarde ; mais il n'y a rien à regarder. Il lui semble confusément que quelque chose ne va pas. Depuis longtemps déjà quelque chose la préoccupe et l'inquiète.

Ce n'est pourtant pas un péché qu'elle a commis ; c'est l'Esprit-Saint qui l'a vêtue de sa lumière et de sa splendeur ; c'est l'Esprit-Saint qui lui a choisi son fiancé.

Il l'a choisi... mais qui a-t-il choisi ? Qui est son fiancé ?

Ce n'est pas le premier jour qu'inconsciemment Dariouchka s'est posé cette question. Elle connaît tous ses frères. Lequel était-ce? Romanouchka? Nikitouchka? Ou peut-être le *batiouchka*, Simon Doroféitch? C'était peut-être le *batiouchka*, peut-être aussi Nikitouchka, peut-être aussi Romanouchka. Elle ne le sait pas, elle ne le saura jamais; mais elle sent, dans l'angoisse de ses désirs, qu'elle ne se résoudra pas à ne pas savoir, qu'elle ne pourra pas ne pas vouloir savoir. Elle n'a de préférence pour personne. Nikitouchka ou Romanouchka, peu lui importe, mais au moins savoir qui. Et c'est impossible. Chaque jour elle rencontrera son mystique mari et ne le reconnaîtra jamais; et lui non plus ne la reconnaîtra pas, puisqu'il ne sait pas, lui non plus, que c'est elle.

Dariouchka a pris peur. Elle s'est assise près du trou taillé dans la glace, et reste là à regarder la neige. Est-ce un péché, Seigneur? N'est-ce pas un péché? Qu'est-ce que c'est?

Et de nouveau elle y pense obstinément, douloureusement : Est-ce Romanouchka? C'est peut-être aussi Saviélouchka... Mais à quoi bon? Jamais, jamais elle ne saura. Et c'était peut-être Saviélouchka... L'eau est puisée et Dariouchka a repris le sentier. Les seaux sont lourds et la tirent en bas; les gouttes qui tombent se prennent et font comme des pendants d'oreille de glace.

On dit que bientôt on fera de nouveau la ferveur. De nouveau...

Cette pensée a tant effrayé Dariouchka, qu'elle n'a plus eu la force de porter ses seaux. Elle les a posés sur la neige et s'est assise auprès. L'Esprit-Saint lui a désigné son fiancé, le seul vrai, le seul fidèle. Il le lui a désigné pour toujours. Et voilà qu'elle lui adressera aveuglément la même prière. Sera-t-elle digne de son regard? Et si c'est un péché? Si, pour la punir de son aveuglement, l'Esprit-Saint ne la visite plus? Alors ce n'est plus au vrai fiancé qu'elle s'abandonnera, mais à un autre, à un étranger, à celui que le hasard mettra près d'elle... comme c'était auparavant.

L'épouvante fait pleurer Dariouchka. De pareilles choses ne peuvent plus être. Quel péché, quel grand péché ce serait! Quel infect et horrible péché! Non c'est tout à fait impossible.

Ses pauvres larmes de femme simple expriment seules ses pensées. Et il lui semble qu'elle n'a à attendre d'aide d'aucun

côté. D'où pourrait venir du secours? Son fiancé, elle ne le connaîtra pas; mais l'Esprit-Saint l'a désigné et il faut être fidèle à l'Esprit. En parler à la nef? Pourquoi? Jamais elle ne saurait parler de cela.

Elle a donc un époux et elle n'en a pas. Et elle est épouse de quelqu'un et il ne la connaît pas. L'Esprit l'a visitée et elle ne l'a pas compris et elle l'a perdu, la folle.

Quelle aide attendre des hommes? Et d'où viendrait-elle?

Tout étincelle, la neige et le ciel, le ciel et la neige.

Dariouchka a pris de nouveau la palanche, et s'est péniblement dirigée vers sa maison. Elle sait seulement qu'elle n'ira plus aux ferveurs. Elle aimerait mieux mourir. Elle a trop peur.

« Je demanderai au *batiouchka* la permission d'aller vagabonder, pense-t-elle. Il me le permettra. Il y en a beaucoup qui vagabondent. Ainsi je n'irai plus aux ferveurs. Il ne me reste plus qu'à périr, c'est bien clair. C'est la seule chose que je n'éviterai pas. Eh bien, je périrai. »

Elle continue de marcher en pleurant, la pauvre femme; des gouttes d'eau échappées des seaux se sont gelées, et le soleil joue dans ces longs pendants de glace. Elle continue de marcher et, oubliant déjà sa décision d'aller vagabonder, elle pense de nouveau bêtement, obstinément, à la même question insensée et insoluble :

« Qui est-ce? N'est-ce pas Romanouchka? Mais peut-être est-ce Fédosieiouchka? Est-ce Nikitouchka? N'est-ce pas Mikhaïlouchka? »

Oui, c'est peut-être Mikhaïlouchka, peut-être un autre.

C'est quelqu'un et ce quelqu'un n'est personne.

Z. HIPPIUS.

(Traduit du russe par J.-B. SÉVERAC.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre.

II

Au mont Agel, 17 juillet.

Monsieur,

Le froid m'a fait fuir dans le midi, d'où j'arrivais quand je vous ai écrit d'abord. C'est sur les flancs parfumés de cette douce montagne, d'où l'on voit la mer violette, que je passe le rude hiver. Des grottes propices m'y donnent asile et, quand le soleil luit, je prends mes ébats, guettant le long des sentiers les passantes curieuses. C'est un bon pays, et enchanté par le charme de tant de jolies filles ! Aux premières chaleurs un peu indiscrètes, je remonte, et à mesure que je passe, il semble que j'apporte le printemps avec moi. On me connaît dans les villages. On m'attend. On se confie à l'oreille : « Tu sais, je l'ai vu ! — Oh ! ma chère ! » Et à l'orée des bois, le soir, j'aperçois de légères ombres qui fuient sous les pins ou sous les chênes. J'en attrappe une au hasard, et quelquefois deux. Les rires étouffés se mêlent aux longs soupirs. Je suis la joie qui passe, la joie crispée par une délicieuse peur. Ma main a calmé bien des seins agités, ranimé bien des cœurs tremblants. Je passe, et quand je suis passé, les garçons trouvent les filles moins farouches. Je sème des baisers, et je n'attends pas la récolte. A d'autres. Je ne prends que la fleur, tant qu'il y a des fleurs. Les dieux sont ainsi. Les dieux sont des délicats.

Quand j'ai quitté les bords de la Seine, la petite qui vous a écrit voulait me suivre. Un vrai amour ! Cette enfant sera d'une fidélité féroce. Je suis parti au galop ; j'ai voyagé sans m'arrêter que pour dormir et j'ai eu bien froid. Ici, je me réchauffe et je m'amuse un peu. Celle à qui je dicte ceci diffère beaucoup de mon petit secrétaire de l'étang de Saint-Cucufa. Elle est bien plus grande. C'est presque une femme. (« Presque ? ») Elle écrit sur du beau papier transparent (vous le voyez) avec un instrument qu'elle appelle « fountain-pen ». Je n'avais encore jamais vu cela. Elle est frêle et incassable (la fillette) et lascive comme une déesse, avec un air vraiment d'être descendue de l'Olympe hier matin. Elle vient de Roquebrune, tous les jours. Levée avec le soleil, elle arrive dans la rosée, repart pour se mêler innocemment aux promeneurs matinaux, et ne quitte jamais son masque

royal, même quand elle murmure essoufflée : « Darling ! darling ! » Elle me plaît beaucoup. (Ici, la « fountain-pen » s'enfonce terriblement dans mon genou, mais je ne dis rien, je suis content). Ses curiosités sont infinies, et elle les satisfait méthodiquement, sans jamais se départir de son sérieux. J'aime cela. L'amour est sérieux. Il peut, quand on a une sensibilité profonde, faire pleurer ; faire rire, jamais. Il n'y a que parmi les hommes que l'on rit en aimant. Les dieux ne rient jamais, si ce n'est de la sottise des hommes. Quand ma petite Anglaise est très émue, elle me récite des vers, puis elle me les traduit, car je ne connais que les langues méditerranéennes. Elle dit en me caressant : « Tiens, couche-toi sur ce tapis de fleurs, — Pendant que je caresserai tes aimables joues, — Pendant que je piquerai des roses parfumées dans le poil soyeux de ta douce tête — Et que je baiserai tes larges belles oreilles, ô ma tendre joie ! — ... Oh ! comme je t'aime ! Je suis folle de toi ! » Et quelquefois je m'endors pendant qu'elle me regarde amoureusement.

Mais je reprends mon histoire où je l'avais laissée. Je tiens à vous conter les deux traits qui me font beaucoup d'honneur, à ce que je pense, et que je vous ai promis. J'aimais depuis deux jours et deux nuits la belle jeune femme qui était venue à moi en criant : « Fauno ! Fauno ! » Nous étions vers les heures du soir ; le soleil brillait avec ardeur et ses rayons, passant sous les pins, illuminaient la terre, chaque brin d'herbe, chaque fleur. Mon amie dormait et pour la préserver des mouches bourdonnantes, car elle était nue, j'avais jeté sur elle sa grande écharpe déployée. Mais de temps en temps, ne pouvant résister à mon désir, tant elle était belle, je venais soulever un coin du voile et je la regardais dormir. A un certain moment, je m'aperçus avec frayeur que nous n'étions pas seuls. Un être nous épiait caché dans les buissons. Je courus à l'ennemi : un homme se leva. Je me jetais sur lui, tout hérissé de jalousie, lorsqu'il me fit un signe à la fois impérieux et amical : « Comprends-tu la langue des hommes ? me dit-il. Alors, sache que je ne viens pas te combattre. Je me promène en quête de belles choses. Je cherche la Nature, et il me semble que je l'ai trouvée. Alors, je regarde. Es-tu une bête, es-tu un dieu ? — Je suis un dieu. — C'est donc vrai, murmura le jeune homme, qu'il existe de tels êtres ? Et elle ? — Elle ? C'est une femme, mais aussi belle que ma mère, qui était une déesse. Je suis né en Phrygie, au temps où les dieux étaient sur la terre aussi nombreux que les hommes. — Laisse-moi faire ton portrait et celui de la femme divine qui repose à nos pieds. » Il tirait de son pourpoint un carton et des crayons. Je consentais à sa fantaisie, lorsque mon amie se réveilla. A demi soulevée sur son bras, elle disait : « Seigneur Allegri, vous ne me trahirez pas, j'espère ? — Ah ! c'est la Fosca. Je ne te savais pas si belle, ténébreuse beauté ! — Et aujourd'hui lumineuse, n'est-ce pas ? Mais

tournez la tête un moment, car il serait malséant de laisser voir s mouvements de mon corps. Quand je dors, je suis un marbre ; ais quand je remue, je suis une femme. Or, je veux m'habiller ur honorer votre présence et vous offrir les fruits de nos bois et au de notre source. — Avez-vous donc fui à jamais les humains? Peut-être. Il n'y a que les dieux qui savent aimer, et j'ai trouvé dieu. — Merveilleuse aventure, dit Allegri. Mais si vous mettez ie robe, deux soleils vont donc se coucher à la même minute. — ous me verrez encore, si vous revenez ici, car mon dieu n'est pas loux. Et comment le serait-il, lui qui surpasse les hommes en puis-nce, à peu près comme un chêne surpasse un lierre? » J'eus un urire qui me fit une bouche si large qu'Allegri reprit : « C'est en un Faune. Il ressemble à celui que fit, il n'y a pas longtemps, seigneur Buonarrotti, pour amuser notre très saint Giulio. » Pen-ant qu'Allegri traçait sur son carton une figure où je me recon-issais, la Fosca s'était levée et, drapée dans son écharpe, elle éloignait. J'allai chercher de l'eau dans une corne de buffle, la osca réunit quelques fruits, des mûres, des pommes et des pignons nous fîmes une collation agréable.

Allegri revint plusieurs fois les jours suivants. Il dessinait sur s morceaux de carton avec des crayons de plusieurs couleurs. La osca, dès qu'il arrivait, s'étendait nue dans la pose que vous connais-z, et moi j'avais la bonté de rester là, tenant le voile que je venais enlever, et dans une attitude de désir qui n'était pas feinte. Cette omédie m'agaçait un peu. Je trouvais les séances longues. Et puis Fosca avait des sourires trop heureux dans son sommeil simulé, n ventre et ses seins se soulevaient avec trop de complaisance. Une uit que nous étions restés très tard à deviser et à rire (il avait ap-orté des confitures et un flacon de vin), le ciel, au septentrion, pâlit gèrement. « Il est temps, dit alors Allegri, en se levant. Venez. ans une heure nous aurons gagné la masure solitaire où j'ai établi non atelier. Mon tableau est fini, mais je voudrais, au moins une ois, le comparer à la réalité, car le souvenir de mes yeux a pu me romper, quoiqu'ils soient des miroirs très fidèles. » Nous le sui-îmes. L'œuvre était parfaite. La Fosca respirait vraiment et moi étais vraiment beau, avec mon air amoureux. Des peaux de bêtes ttendaient la Fosca, qui s'y étendit, dévêtue, et Allegri, comme avec èvre, les yeux à la fois sur le modèle et sur le tableau, jeta sur son euvre de rapides touches, dont chacune, quel miracle! en augmen-ait le relief, l'éclat, la vie. A ce moment-là, c'était bien lui, le véri-able dieu ! « J'entends les paysans, cria-t-il tout à coup. Sauve-toi. e te la ramènerai ce soir. » Je m'enfuis, car je crains fort les four-hes. Je n'ai jamais revu la Fosca. Sa perte ne me fut sensible que ans les premiers jours, car j'avais bien senti qu'elle m'aimait moins,

depuis qu'elle se livrait à l'admiration d'Allegri, et d'ailleurs, j'e avais tiré tant de plaisirs que la satiété approchait. Je fis, peu près, la rencontre d'une jeune paysanne qui me la fit tout à fa oublier. Cependant, ce n'est jamais sans émotion que je revo l'image de ce bel Allegri, mon portrait et la nudité divine de cett noble Fosca que l'amour transformait en bacchante, mais qui ne jamais, dans les attitudes les plus lascives, un geste disgracieux. S beauté lui a valu l'immortalité : elle vivra autant que moi, autan que les arbres, les fleuves et les montagnes, autant que le monde. Ma petite Anglaise m'en apporta hier la photographie. J'aime mieu les anciennes gravures, mais cette manière est peut-être plus exact Pourquoi appelle-t-on cela Jupiter et Antiope, la petite, pas plu que d'autres, jamais n'ont pu me le dire. Vous saurez, vous, a moins, que cela représente le Faune Antiphilos et la Fosca, depu marquise de Sassuolo.

Un mois plus tard, Allegri revint me voir. J'étais avec ma jeu paysanne et pourtant je m'apprêtais à lui faire des reproches, lorsqu me dit, d'un air fort mélancolique : « Elle m'a quitté à mon tou — C'est bien fait, répondis-je. — Sans doute, mais toi, tu es conso et moi, je ne le suis pas encore. » Il me conta que la Fosca était fille d'un patricien de Modène fort dissolu et endetté, qui l'avait ve due à un prêtre. Elle poignarda le prêtre au moment même du vi et s'enfuit à Sassuolo où le vieux marquis Giambattista la rencontr la recueillit et la cacha pour sa beauté. Ensuite, elle fut sa maîtress par reconnaissance, et vécut à sa cour sur le pied d'une noble dam « Elle était avec lui, à la chasse, quand elle courut vers toi. Il y a hu jours, le marquis, qui faisait de grandes recherches pour la retrou ver, apprit que je cachais une femme dans ma masure. Il vint ; a lieu de se mettre en colère, il pleura, pardonna, m'acheta mon tablea et m'invita au mariage. Elle est la marquise de Sassuolo depuis matin. Les vieillards ont des idées singulières. Quelles œuvres j'au rais faites avec un tel corps ! — Tu n'es ni homme, ni dieu, Allegri tu es peintre. » Il ne répondit pas et resta longtemps songeur. Je n l'ai jamais revu.

ANTIPHILOS,
satyre.

(*La suite prochainement*.)

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Anne Osmont : *Nocturnes*, Hachette 3,50. — Henr iAllorge: *Le Clavier des ha monies*, Plon et Nourrit, 3,50.— Raymond Christoflour : *L'Or des automnes*, E tions de la « Maison des Poètes ». — E. Quinault : *L'Heure subtile et dolent* Barbot. Tours — Duchesse de Rohan: *Les Lucioles*, Calmann Lévy, 3,50. — Hen Martin : *La Terrestre tragédie*, Edition de « l'Abbaye », 4 fr.

Nocturnes. Presque seule parmi les récentes poétesses, Mme Ann

smont est demeurée fidèle à la tradition parnasienne ; il n'en faura pas plus pour que d'aucuns, sans prendre la peine de lire, l'accunt d'être étrangère à toute émotion ; et ce sera parfaite injustice. ans doute, elle aime, ainsi que Whistler en un autre art, indiquer couleur de ses symphonies nocturnes ou crépusculaires et les images visuelles surtout lui ont révélé le monde sensible, plus que les eurs et que les sons ; mais il lui était bien permis de choisir le mode expression qui lui agréait le mieux et ce qu'elle dit valait la peine être dit : voilà l'essentiel. Une âme farouche, délicate et tendre avoue dans ces poèmes, capable d'aimer et de souffrir et de ne pas arder rancune de sa souffrance. Quand elle sera morte et dormira ns un cimetière qui doit ressembler aux Alyscamps, des roses s'ouiront s'il y vient une autre bien-aimée et son ombre ne sera pas ostile à l'amour nouveau :

Si tu vois au rameau la fleur de pourpre sombre,
La rose teinte au sang de quelque amour ancien,
Cueille-la pour l'aimée et, ton cœur près du sien,
Ensemble respirez l'odeur puissante, amère.
Grisés du lourd parfum et de votre chimère,
Troublez l'écho dormant du bruit de vos baisers,
Et la rose de pourpre aux beaux plis embrasés.
Comme une bouche en fleur viendra chercher la tienne.
Si mon amour fut doux, qu'alors il t'en souvienne,
Songe, si je survis que je t'aime toujours...
Et je ne ferai pas d'ombre sur vos amours.

Le Clavier des harmonies. M. Henri Allorge s'ingénia ns *l'Ame géométrique* à trouver dans les axiomes et définitions atière à poésie ; il transpose maintenant en alexandrins et octosyllas Bach, Haendel et Beethoven. En homme qui est habitué à l'anase, il ne prétend pas que la musique « essentiellement imprécise » uisse être en effet transposée en mots équivalents ; il considère u'elle « fait seulement éclore les germes préexistants, comme le soleil ui ne crée pas les plantes ». Cependant, il arrive que, malgré toute bonne volonté, M. Henri Allorge fasse de la critique musicale mée, comme d'autres aux âges classiques firent de la satine littéaire, et la bonne prose expliquerait mieux encore ses griefs envers u Gounod

Musicien doué qui couvris d'eau de rose
Les plus hauts des chefs-d'œuvre où vit l'humanité,
Tu possédais, Gounod, plus d'une qualité.
Mais faut-il t'encenser ? Ma plume ici ne l'ose.
. . . .
. . . .
Peut-être, esprit facile aux motifs abondants,
Il t'a manqué, pour être un maître, peu de chose,

Mais pour graver ton nom sur le livre des temps,
Il faut user d'eau-forte et non pas d'eau de rose.

Je veux bien que la clarinette représente « la robuste villageoise » et les tubas « la force des armées et l'orgueil des guerriers vainqueurs ». Mais la reconnaissance esthétique de M. Henry Allorge envers ses inspirateurs se serait plus heureusement exprimée, s'il se fût, comme il le désirait, contenté de leur demander une sorte d'excitation créatrice et eût renoncé à toute exégèse versifiée de leur œuvre et à la description des formes et des instruments qu'ils utilisèrent.

L'Or des automnes. M. Raymond Christoflour a dix-huit ans; en ce livret de vers d'adolescent mélancolique, il n'y a pas place pour la douleur définitive; dans l'or des feuilles les soleils disparus revivent encore et quelque nonchalance adoucit la tristesse si chère au cœur des jeunes poètes :

Quel désespoir autour de nous! Quels sanglots fous!
Que de larmes les bois et les cœurs vont répandre!
Pourtant cette saison plus triste en est plus tendre,
Et le ciel, devenu plus pâle, en est plus doux.
L'automne au paysage a mis une couronne;
La douleur, ainsi qu'un bijou grave, embellit;
Dans les yeux du Passé, mire ton front pâli;
Mon âme, qu'il est doux de souffrir en automne!

Mais si M. Raymond Christoflour savoure sa peine avec une secrète volupté, il est ennemi de la désespérance tragique autant que de la joie brutale et grossière :

Je veux me faire un cœur à l'exemple des champs,
Un cœur extasié de douceurs ingénues,
Sensible à toutes les tendresses inconnues,
Tout palpitant d'amour comme un soleil couchant.
Surtout je veux savoir innocent et rêveur,
Frêle comme un sanglot de source sur la mousse,
Souffrir bien simplement comme l'arbre qui meurt,
Et comme le crapaud qui pleure en la nuit douce.

Et simplement aussi, il conçoit qu'il puisse, plus tard, renoncer même à sa mélancolie et de sa maison des champs ouverte sur l'horizon calme voir retourner les saisons et les jours, d'un cœur tranquille et rasséréné.

L'Heure subtile et dolente. Willy, abondant en calembours, mais qui n'est pas cependant inexpert à la bonne littérature, honore d'une préface en vers le recueil de M. Emmanuel Quinault. Il y prit probablement double plaisir. *Les Neuf petits poèmes de l'espoir mélancholieux* le charmèrent de leurs rythmes languissants entre Vintimille et Nice; il se retrouva bon latiniste pour s'éto-

er que l'épithète s'accordât mal au substantif dans *Parva dolor* et lus encore fut heureux de reconnaître un disciple adroit dans l'au-eur du funambulesque *Quatorze Juillet* dont les deux premières trophes sont égales aux dix suivantes, pour la richesse des rimes :

Le ciel est mauve et distingué
Comme un profil de Syracuse,
Un blanc nuage en cire accuse
En relief son — moins dix — teint gai ;

Il est midi moins dix, oh ! dis-je,
C'est trop tard, veux-je dire aussi.
Pour entendre du dit Rossi —
ni gratuitement le prodige.

Que les mânes de Théodore de Banville se réjouissent : il chan-ait sur un mode peu différent la grâce de Mlle Ozy.

Les Lucioles. Nombre d'enfants ont appris par cœur les louanges u « Cher petit oreiller » ; Madame la Duchesse de Rohan, qui est ne aimable et jeune grand-mère, confie à son édredon ses regrets et es espérances. Loupetto, chien favori, n'y tient pas moins de place ue la Jungfrau, les mariages mondains et le théâtre de M. Francis e Croisset. Si la valeur lyrique de ce recueil n'est pas très con-dérable, il n'en sera pas moins feuilleté par les historiens à venir e la littérature française : les dédicaces permettront de reconstituer n petit groupe de personnes bien nées et d'écrivains disparates que onnut Mme de Rohan et de se faire une idée des goûts et des odes divers qui furent bien en cour, dans les premières années du ingtième siècle, dans les cercles non de précieuses, mais d'amateurs oins lettrés que les précieuses qui s'intéressaient aux belles-lettres. e genre élégiaque y était en honneur autant que le patriotisme et s visites des souverains à Paris inspiraient des poèmes que le sévère espréaux, bien que coupable du passage du Rhin, n'aurait pu juger vec indulgence :

Dans le lointain je vis une brillante escorte,
Un homme bel et grand, svelte, alerte et joyeux.
Versailles s'emplissait : la nombreuse cohorte
Poussait de longs hourras à l'hôte gracieux ;

Le château se parait pour rajeunir son âge.
Alors sous le soleil et... près du roi Soleil,
Alphonse descendit du brillant attelage
Pour voir de son aïeul le palais sans pareil.

Les commentateurs seront en assez grand embarras touchant le parti u'ils devront tirer, pour l'histoire, de ces vers tantôt véridiques, tan-ôt inexacts : il n'est pas faux que M. de Nolhac, cité un peu plus bas, oit un excellent « érudit », mais les portraits d'Alphonse XIII font

douter qu'il doive jamais être appelé Alphonse le Bel. Il faudra don n'user des renseignements anecdotiques donnés par Mme de Roha qu'en les contrôlant par d'autres témoignages.

La terrestre Tragédie. M. Henri Martin appartient a groupe de l' « Abbaye » de Créteil, comme MM. René Arcos, Geor ges Duhamel et Charles Vildrac; il est moins proche de celui-ci que d ceux-là, sauf que sa technique est traditionnelle et son vocabulai moins chargé de mots empruntés à la langue de la philosophie et d sciences. Il a l'ambition de construire une œuvre d'ample ordon nance, sans se préoccuper peut-être assez du détail; il ne suffit pa de professer une généreuse confiance dans l'intelligence et la raiso humaines pour traduire en formes de beauté les idées de ce temps souvent les poèmes de M. Henri Martin, d'intention excellente, plaisent pas autant qu'il serait désirable, par la faute de leur élo quence un peu diffuse. C'est grand dommage, car il rencontre d'au tres fois des images nouvelles et concises :

> Morts, vainqueurs ou vaincus, n'assistent à la fête
> Et gèlent dans le sang commun, frères enfin !

et ailleurs :

> Humains, fruits de nos flancs, tristes vaincus exsangues,
> O couples dont la chair fait les frais du festin!

D'autres œuvres, vers et prose, de M. Henri Martin sont anno cées : il est à souhaiter qu'il soit à lui-même un censeur plus strict qu'il ne les dépare pas par de fâcheuses indulgences à trop de facil verbale.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Charles Derennes : *Le Peuple du Pôle*, « Mercure de France », 3.50. — Cam Pert : *L'Autel*, Ollendorff, 3.50. — Charles-Henry Hirsch : *Les Châteaux de sab* Fasquelle, 3.50. — Jules Claretie : *Le Mariage d'Agnès*, Fasquelle, 3.50. — Lo de Romeuf : *L'Aile brisée*, Sansot, 3.50. — Maxime Formont : *Le Semeur*, Alpho Lemerre, 3.50. — Maurice Leblanc : *Arsène Lupin*, Pierre Laffitte, 3.50. L. Merlet : *En dérive*, Edition Libre, 3.50. — Pierre Corrard : *Les Facéties d sage*, Librairie Mondiale, 3.50. — Henri Lavedan : *Les Inconsolables*, Librai Nilsson, 3.50. — G. Beaume : *Pour la vie et pour l'amour*, Librairie Nilss 3. 50. — Alex. Mercereau : *Gens de là et d'ailleurs*, L'Abbaye, 3.50. — Paul-Vibert : *Pour lire en ballon*, Berger-Levrault, 3.50.—Jean Ricquebourg : *La Te du dragon*, Sansot, 3.50.

Le Peuple du pôle, par Charles Derennes. On prétend q ceux qui habiteraient toute leur vie une petite chambre ronde deviendraient fous. La planète la Terre est ronde, assez petite, comme on n'en peut pas sortir, ses habitants sont fous depuis lon temps, depuis qu'ils furent condamnés à tourner dans son cer vicieux, je dis vicieux à cause de l'aplatissement des pôles. Or part

es innombrables accès de folie des humains, il en est un, périodique, ollectif, attaquant à la fois vieux et jeunes, savants et ignorants, ui consiste à s'imaginer que les pôles (parce qu'ils sont l'endroit lat) recèlent des merveilles. On connaît toute sa chambre, sa petite hambre ronde dont on ne peut pas sortir, mais il y a cependant la orte verrouillée, l'endroit plat, par où l'imagination cherche à s'éva-er. Que peut-il bien y avoir derrière cette porte? Et de temps en emps on sacrifie beaucoup d'argent, des hommes, des vaisseaux ou es ballons pour essayer de rompre le cercle. Exploitant fort habile-nent cette singulière monomanie, Charles Derennes nous fournit des enseignements précieux sur le cas de deux explorateurs aussi savants u'imaginatifs *revenant* du pôle. Mon Dieu, oui! Ces gens-là y sont llés et, sous la forme de *revenants*, ils en reviennent. Je ne crois as du tout qu'ils nous fassent des contes, car l'auteur, un poète, s'est ardé respectueusement, en recopiant leurs documents issus du fatal igorifique, de toutes les exagérations légendaires d'usage. Il a même oulu nous donner des garanties techniques en empruntant le lan-age serré, précis, du grand Valenton. Vous connaissez bien Valen-n, celui qui reconstitua le squelette de l'*anthroposaure?* Alors ous comprenez que la négation est inutile! D'ailleurs de ce que pres-ue tous les explorateurs du pôle, j'allais dire exploiteurs, y sont orts, c'est en effet la meilleure des raisons pour qu'il nous en arrive ne sorte de Journal occulte, un reflet d'outre-tombe qui nous spire le profond respect du mystère. (Quelles jolies histoires ous perdrons quand on saura enfin la vérité!) Dans le fond de tous s mystères il n'y a jamais rien, ni vérité ni mensonge. Au pôle ce it être plat sans plus de mystère que la simple et inepte platitude, nc nous serions sages en nous arrêtant à la version Vénasque : voir que le jour est violet là-bas, que les hommes y ont la douceur bons animaux antédiluviens, c'est-à-dire d'avant l'invention de abit noir, et qu'ils sont socialistes, c'est-à-dire qu'ils mangent leurs fants en commun. J'aime les créatures travailleuses, semblables à grosses fourmis blanches, seulement occupées du bien-être géné-, mourant à leur poste et ne cessant de faire le jour pour les voi-s que lorsqu'on leur crève les yeux. Et ma foi j'aime aussi l'em-rtement farouche de ce fou qui ne pense qu'à la gloire de son pays, sienne propre, et veut demeurer le premier le plus avant sinon le us coupable. Maintenant ce que j'aime surtout dans cette histoire solument véridique... puisque son narrateur possède l'accent de la ité, c'est qu'elle est saine, très pure, dépouillée de tout artifice d'in-gue, belle de son unique intérêt d'aventure merveilleuse... ou scien-que, selon que le jugera en dernier ressort l'Académie des sciences.

L'Autel, par Camille Pert. Mme Camille Pert a beaucoup de talent. e en a trop parce que semblable à ces très bons avocats qui ont une

égale facilité à plaider le faux et le vrai, on devine que si la fantai-
sie lui avait pris de placer son autel sous le rayonnement d'autre
feux, elle aurait eu également raison. Elle a le verbe parisien, soupl
un brin rosse et elle vous parle d'une morale moderne absolumen
comme si elle y croyait. Son sujet est des plus scabreux. Seu
M. Brieux a qualité pour faire d'un roman une table de clinique ;
est très ennuyeux lui, au moins, tandis que Mme Camille Pert a
mot drôle et sait chiffonner. Mais est-ce qu'elle est certaine de ce qu'el
avance en sombre épigraphe : « Le sein de la femme est un autel qu
profane l'égoïsme de l'époux et de l'amant, que ravage l'inconscien
ou la vénalité du chirurgien. » Je pensais que l'égoïsme de l'homm
justement consistait à fabriquer des enfants sans s'en douter penda
que l'autre, la femme, s'en doute trop. La différence qu'il pourrait
avoir entre un monsieur et un animal, ce serait précisément, pour
Monsieur, de ne pas imposer le devoir de la procréation. Quant
chirurgien, quelle est la dinde aujourd'hui qui, sous le spécieux p
texte de l'appendicite, ne s'offre pas sa tête... ou celle de son mari,
du plein consentement de ce nouveau ménage à trois? Et puis
écrivain, Castély, a une ambition démesurée de s'imaginer être le pè
de trois gosses, comme ça, coup sur coup. Jamais un homme n'obtie
trois enfants à lui tout seul et dans trois ménages, à Paris... et da
des ménages d'artistes ! Le malheur, c'est que les petites Parisienn
ont l'idée de courir chez les chirurgiens pour le moindre bobo et t
naturellement elles en crèvent. Les uns les tuent, les autres dévoil
leurs intimités, alors qu'il serait si simple pour elles de se ficher du h
de leur cinquième étage, ce qui supprimerait à la fois la petite din
et son poussin. Il y aurait une belle scène à faire devant le mari
l'amant conseillant le chirurgien, toujours dangereux (au moins p
la bourse) : c'est la chute du haut du balcon. Ce serait sans répliqu
guérirait... la névrose du mari ou de l'amant. Mais la Parisienne
pour les demi-mesures, la demi-virginité d'abord, la fausse-couche
suite. Mme Pert n'attend pas, elle qui les connaît si bien, que je m'att
drisse sur ces demi-femelles !

Les Châteaux de sable, par Charles-Henry Hirsch. Toujo
parfait, toujours méchant, mordant, mais juste, l'auteur bâtit pour
même son solide manoir d'écrivain, malgré le sable miroitant, mo
poudre d'or, moitié mica, dont il lui plaît, aujourd'hui, de sécher
écriture. C'est gai (si l'adultère en partie triple peut être gai !),
vrai (malgré la poudre aux yeux) et, au fond, c'est moral parce
c'est extrêmement moqueur. Si je lui reprochais quelque chose
serait sa perfection même à conter avec grâce, comme en se jou
de nous ou de ses personnages, ce qui est un peu la même chose,
eux et nous sommes dans la vie et méritons de la pitié.

Le Mariage d'Agnès, par Jules Claretie. Cela se passe en

Nous voyons la Comédie, le foyer sacré où Rachel, en manteau rouge, a l'air de prédire la Marséillaise, transformé en ambulance et là, deux enfants de la maison héroïque, deux petits héros à la fois bons et touchants s'y marient sous l'ombre de la Mort. Cela est une fresque glorieuse à ajouter aux nombreux rideaux de convention qui groupent les acteurs, les palmes à la main, autour du buste de Molière. Mais où sont les Agnès d'antan ?

L'Aile brisée, par Louis de Romeuf. Comment se fait-il que lorsqu'un auteur nous met en scène un écrivain, c'est toujours un homme de génie que nous ne connaissons pas ? *La Légende des hommes*, ce drame de Lucien Daynaud, vaut la gloire immédiate à son créateur. On le joue devant un public délirant, les critiques dramatiques pleurent et les femmes se pâment; chose plus extraordinaire, le père de l'écrivain fortuné lui alloue un supplément de pension... Connaissez-vous ce Daynaud, même un Daynaud travesti ? Moi pas. Des hommes de talent, il n'en manque pas, ils sont tout de suite une dizaine en France, mais des génies à *Légende des hommes*... c'est plus rare. Ce qui est bien moins rare et plus proche de l'humanité, c'est le père faussaire durant une vingtaine d'années de bonne conduite apparente. Ce pauvre homme de génie laisse tomber son rêve du haut de son amour pour la délicieuse Faustine dans le sang du coupable et il se brise l'aile irréparablement.

Le Semeur, par Maxime Formont. Il n'y a qu'un écrivain mâle pour oser cette naïveté-là. Une jeune fille vraiment vierge n'a jamais l'idée de l'homme instrument, ni par l'oreille ni par ailleurs, elle serait capable de tout sauf de cette démarche essentiellement *femme* : demander une maternité techniquement parlant...et puis il y a l'aléa dont on ne nous parle point ! Ça aurait pu ne pas réussir du premier coup. Alors ?...

Arsène Lupin, par Maurice Leblanc. L'histoire, les histoires d'un gentleman cambrioleur. Il s'agit, naturellement, du Tout-Paris et Sherlock Holmès arrive trop tard, à moins qu'il ne revienne avant. Maintenant, pour que ce roman nous représente bien tout ce que la littérature du boulevard peut nous fournir de plus palpitant, il y a un concours. Vous détachez (en suivant le pointillé) un bon à joindre à la solution et vous recevrez, le cas échéant, un lapin angora sorti des bergeries de *Femina* ou un mouton d'or à cinq pattes pour votre chaîne de montre.

En dérive, par Louis Merlet. Le livre est écrit sur le recto seulement. Ça me trouble, mais je ne répugne point aux lectures en vitesse. Et puis sa couverture moelleuse, genre prairie d'automne, est douce aux ongles énervés. Ce qui va à la dérive, c'est le héros, naturellement. Il est un peu fou avant de le devenir tout à fait. Il rencontre une femme extraordinaire qui le précipite dans des extases sans le

vouloir lâcher et elle en meurt effondrant le cerveau de l'amoureuse épave... puis, quelques ronds dans l'eau, et tout reprend son cours, il n'y a qu'une folle et un fou de moins.

Les Facéties d'un sage, par Pierre Corrard. Philodore, le philosophe qui aime les petites femmes, les grands vins et ses aises partout émet quelques jolies réflexions plus cyniques que philosophiques. Tour à tour, il est garçon marchand de vin, ministre, acteur, professeur et témoin en justice de paix, sans cesser d'être parfaitement heureux de son sort. Il est terriblement convenu, mais agréable tout de même, dans son personnage de comédie humaine où l'on ne rit pas si souvent.

Inconsolables, par Henri Lavedan. Roman, idylle plutôt, de deux veufs qui s'épousent, je ne trouve pas d'autre mot, à la barbe de dentelle de leur même femme tour à tour divorcée et morte. Ce sont là tour de force d'imagination ou jeux de prince que seul un académicien peut se permettre. Comme étude de mœurs, c'est plutôt exagéré.

Pour la Vie et pour l'Amour, par Georges Beaume. Une belle paysanne, plus madrée qu'amoureuse, qui court après un bourgeois de quarante ans pour se faire épouser. Le bourgeois ne s'y frotte pas trop et, pendant ce temps, la terre de Marcelin Albert fermente. Bien entendu la belle Germaine se rabattra sur un rustre quelconque et la terre du grand Albert boira les larmes de crocodile du grand Manitou que vous savez. Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut prendre ce qu'on nous laisse.

Gens de là et d'ailleurs, par Alexandre Mercereau. Curieux types de paysans et de paysannes, des avares, des criminels, des voleurs, des fous, presque toujours des naïfs.

Pour lire en ballon, par Paul Théodore Vibert. Nos *Frères inférieurs* et *les Maladies pour rire*. Il faut tout pardonner, même de n'être pas sérieux avec les hommes, à qui aime les animaux non pas seulement nos frères inférieurs, mais peut-être nos aïeux.

La Terre du dragon, par Jean Ricquebourg. Vous avez deviné, Monsieur, que votre livre, en effet, ne m'était point parvenu et je déplore ici de n'avoir pas fait plus tôt la lecture du conte du nombril fleuri qui résume en une seule légende intelligemment composée, toute l'histoire de cette mystérieuse terre du dragon que nous connaissons encore si mal. J'ai pu me procurer votre livre dès que j'ai su mon retard vis-à-vis de vous et le plaisir qu'il m'a causé est au moins aussi grand que le regret de n'avoir pu en parler au moment voulu.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

J. Barbey d'Aurevilly : *Lettres à une Amie 1880-1887*; « Mercure de France.» — Jules Claretie : *La Vie à Paris 1906* ; Fasquelle. — Firmin Roz : *Alfred de Vigny* ; Sansot.

La publication de la correspondance d'un écrivain apporte toujours quelque renseignement, quelque document, sur l'homme et sur sa vie, sur le secret de sa vie. Ces **Lettres à une Amie**, de J. Barbey d'Aurevilly, nous diront, outre la vie extérieure du vieux Maître en ses dernières années (1880-1887), son état d'âme et d'esprit. Son âme s'est calmée, simplifiée pour ainsi dire; elle a renoncé à ce besoin d'étonner qui l'emplissait autrefois : « Autrefois j'étais fat, écrit-il, à présent je suis modeste, abominable sensation ! je l'ai maintenant presque toujours. C'est une expiation d'avoir été fat. » Son style aussi s'est comme épuré, dépouillé des vaines parures, dans cette correspondance où le littérateur apparaît à peine, derrière l'ami. Cette amitié qu'il témoigne à Mademoiselle Louise R... est belle, et pour lui consolante; belle aussi l'affection un peu inquiète de cette personne, dévouée à son génie. Affection à la fois intellectuelle, sentimentale et pratique. On devine la confiance absolue de Barbey en son amie pour laquelle il n'a pas de secrets : il lui confie ses espoirs et ses projets. C'est souvent pour elle qu'il écrit, indifférent à l'opinion des autres. Cependant il travaille toujours avec la même conscience, cherchant d'abord le contentement de lui-même. Il s'enferme pour composer ses articles.« Je serai *en conclave* jusqu'au milieu de la semaine prochaine, écrit-il, comme si je faisais un Pape. » La publication d'une étude de lui sur Rivarol au *Constitutionnel* se trouve retardée, mais, dit-il, rien des choses de la publicité ne peut le faire souffrir : « Je suis mort à cela, — mort et froidi. » Il en est arrivé à se « fiche » de ses livres même et de leur aspect extérieur. Cependant, ce dont il enrage, c'est des fautes d'impression qui déshonorent ses ouvrages : « A la page 208 (de l'*Histoire sans nom*), ils ont mis, « ses belles dents *jaunes* qu'il montra.» Triples brutes ! s'écrie-t-il, c'est : « ses belles dents JEUNES» qu'il fallait. Et il répète qu'il mourra d'une faute d'impression.

La plupart de ces lettres sont écrites de Valognes, « dans ce pays fatal aux âmes profondes, car il augmente leur tristesse ». Tristesse, pour lui, de retrouver ses premiers rêves et ses premiers souvenirs et de se sentir vieillir. Il regarde tomber la pluie, cette pluie qui donne « l'accent le plus *natal* » à son pays : « ces *belles* larmes,dit-il, dont je suis épris sur les joues de mon pays, mais qu'on ne baise plus (on, c'est moi), sur les autres joues... »

Et toujours, à Paris comme à Valognes, l'horreur de la solitude, l'horreur de lui-même : la plus mauvaise compagnie que l'on puisse

avoir c'est soi-même. Aussi exprime-t-il avec sincérité à sa correspondante, son émotion de se sentir aimé, lui qui ne peut plus s'intéresser à lui-même, lui, « le *Bronzino* du mépris qui aimerait mieux l'obscurité que tout». D'ailleurs, dans le monde des lettres, personne ne le comprend et tout ce qu'on écrit sur lui est mensonge. Mais qu'importe, il se soucie peu de la gloire des biographies :

Qu'on devine l'homme à travers les œuvres, si on peut. J'ai toujours vécu dans le centre des calomnies et des inexactitudes biographiques de toute sorte, et j'y reste avec le plaisir d'être *très* déguisé au bal masqué. C'est le bonheur du masque, qu'on n'ôte à souper qu'avec les gens qu'on aime. Voilà. .

Malgré tout, la monotonie de sa vie le satisfait, et il écrit, de Valognes, à son amie : « Si je vous avais, rien ne me manquerait. » Aussi se demande-t-on si cette horreur de lui-même qu'il exprime ici, et dans son *Memorandum*, n'est pas une attitude, ou une suggestion devenue sincère. Barbey, quoi qu'il en dise, devait éprouver quelque bonheur à se réfugier en lui-même, à se parler, à se dire ce qu'on ne dit qu'à soi-même : « Sa littérature, a écrit M. Paul Bourget, a été pour d'Aurevilly un songe réparateur. » Il a vécu dans un monde de « visions magnifiques ».

§

M. Jules Claretie continue à nous renseigner, chaque semaine sur **la Vie à Paris**. Au bout de l'année, ces chroniques forment un volume de mémoires et de souvenirs. C'est de la petite histoire, mais, grâce au chroniqueur, beaucoup d'anecdotes sur le temps présent auront été recueillies qui amuseront ou intéresseront nos arrière-neveux. Voici des souvenirs à propos du cinquantenaire de Henri Heine ; à propos de l'inauguration de cette statue de Musset, si heureusement accompagnée d'une Muse. Ce Musset est un singulier mélange anatomique. Pour le composer, Mercié, l'auteur de ce « pur carrare », a copié les traits de M. Albert Lambert fils. M. Paul Escudier a posé les mains et le graveur Chapelain, un mouvement de la chevelure. Et, en effet, cela rappellerait beaucoup plus M. Albert Lambert que l'auteur de *la Nuit de décembre*.

Pauvre Musset ! Voici sur lui une anecdote que M. Claretie a retrouvée dans un feuilleton d'Alphonse Daudet, intitulé *les Hannetons* (7 mai 1859) :

Il y a trois ou quatre ans, je me trouvais dans un des restaurants du Palais-Royal, quand je vis entrer, et se placer près de ma table, un homme jeune encore, mais à l'œil éteint, au regard abattu. Avec cela un air de grandeur et de distinction étonnant.

Il s'assit et demanda la carte du jour d'une voix nonchalante. Après dix

minutes d'inspection, il se tourna vers le garçon : « Donnez-moi une caille ! »

On lui répondit qu'il n'y en avait pas et qu'on en trouverait difficilement : Cherchez-en. J'attendrai. Je veux une caille, je n'aime que les cailles. »

Je crus que j'avais près de moi un de ces grotesques qui battent le pavé de Paris pour la plus grande joie des badauds et des observateurs. Après une demi-heure d'attente, on apporta la caille ; il la prit, en défit une aile, la mordit du bout des lèvres, puis, la rejetant dans son assiette, qu'il poussa loin de lui : « Décidément, dit-il, les cailles ne valent rien. »

Il se leva et sortit.

Quelqu'un, près de moi me souffla que c'était Alfred de Musset, et je ressentis une émotion singulière.

L'expression aurait mérité de faire fortune : « Décidément, les cailles ne valent rien ! »

M. Claretie nous apprend encore le don précieux que possédait Albert Sorel de faire du Victor Hugo. Alexandre Dumas fils, enthousiasmé, disait :

— On ne sait pas si c'est du Hugo ou du Sorel ; et Hugo répliquait :

— On dit que M. Albert Sorel fait mes vers aussi bien que moi. Mais moi je ne fais pas les siens !

Ces pastiches seront publiés quelque jour, nous promet M. Claretie, et la « renommée d'Albert Sorel y gagnera ». Il faut citer encore les paroles mémorables de M. le comte d'Haussonville dans son rapport sur le prix Osiris, décerné à Albert Sorel : « Vous couronnerez l'œuvre patriotique d'un bon citoyen ! — et « d'un chef de famille admirable », ajoute M. Claretie. C'est d'une ironie digne du Petit dictionnaire des Grands Hommes de Rivarol.

Pour caractériser l'inquiétude du siècle, M. Claretie a inventé un mot : « la bougeotte », qui nous montre qu'en réalité le chroniqueur éprouve quelque difficulté à s'adapter aux mœurs nouvelles, et qu'il regrette le temps passé. Devant son étonnement, on devine que l'électricité et les automobiles lui paraissent toujours quelque chose d'extraordinaire. Il s'étonne aussi de l'impatience des jeunes générations qui lui semblent plus inquiètes d'arriver que les précédentes. Mais le secret du succès, écrit-il, d'après Emile de Girardin, « c'est de durer ». Alors, la renommée devient de la gloire, et on reçoit des mains du Président de la République, comme Ernest Reyer, le grand cordon de la Légion d'honneur. Et comme cela console d'une vie de labeur et d'amertume ! Il semble que le but de la vie est atteint ; on peut s'endormir pour toujours. Le jour où on lui annonça qu'il était enfin nommé grand officier, Reyer écrivait à une amie :

« Certes, je suis content. Mais ce qui m'attriste, c'est que ni Berlioz ni Gounod ne l'ont été ! »

Ce qui est plus attristant encore, c'est de songer que Berlioz et Gounod convoitaient sans doute ces décorations. Et M. Claretie pense avec douleur que d'autres, Bizet, Lalo, auraient eu cette gloire s'ils n'étaient trop tôt disparus. Il faut durer.

§

Ce petit essai que nous donne aujourd'hui M. Firmin Roz sur **Alfred de Vigny** nous livre un peu de l'âme secrète du poète. Comme il le dit lui-même, M. Roz a voulu comprendre autant qu'admirer, et a tenté d'expliquer l'œuvre par l'homme. C'est, écrit-il, son aptitude à méditer qui étend l'inspiration au delà des limites ordinaires du lyrisme, et en l'élevant jusqu'à l'expression impersonnelle fait ainsi l'originalité des « Poèmes » parmi les productions contemporaines.

La grande dignité de la vie de Vigny peut se résumer dans ce beau vers :

> Gémir, pleurer, prier est également lâche.

Le poète philosophe a atteint la sérénité en rejetant tout espoir d'éternité. Il a écrit dans son Journal intime, à la date de 1834 : « Un homme d'honneur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence. »

Et voilà l'explication des derniers moments d'Alfred de Vigny. Il a accompli ses devoirs de chrétien comme une belle formule, et est mort en silence.

> Le juste opposera le dédain à l'absence,
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éterne de la Divinité.

J'ouvre le *Journal d'un Poète*, et je lis : « La vérité sur la vie c'est le désespoir. La religion du Christ est une religion de désespoir puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité. » Et ceci « Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme. »

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

L.-V. Gofflot : *Le Théâtre au collège ;* Champion, 7 fr. 50. — Marcel Dieulafoy : *Le Théâtre édifiant ;* Bloud, 3 fr. 50. — Bhavabhuti : *Rama*, mis en français par Pierre d'Alheim ; à Bois-le-Roi, chez le translateur. — Memento.

Ah çà ! est-ce que notre théâtre classique serait tout simplement l'œuvre des Pères Jésuites ?

On peut ne voir qu'une coïncidence singulière dans ce fait qu'il ait surgi avec la première génération par eux formée et disparu avec la dernière génération sortie de leurs collèges, clos en 1762.

Mais est-ce une seconde coïncidence que les deux fondateurs de notre tragédie et de notre comédie, Corneille et Molière, aient été élevés par ces mêmes Jésuites (1)? En est-ce une autre que presque tous leurs émules ou successeurs illustres, depuis Thomas Corneille et Cyrano jusqu'à Lesage, Voltaire et tant d'autres, aient reçu la même « empreinte »? Je ne vois guère d'exception que pour Racine : encore n'exagère-t-on pas un peu l'influence, sur son œuvre, de Port-Royal, où il ne resta que trois ans, séjour que l'on ne saurait comparer avec les cinq années, d'autre part, de Molière ni avec les sept années, ou même plus, de Voltaire, de Pierre Corneille, etc. ?

D'autant moins que, dans la sévère maison janséniste, on ne parlait point de théâtre, tandis que, dans les collèges des Jésuites, chaque saison voyait naître plusieurs pièces nouvelles, — c'est-à-dire au moins autant qu'aujourd'hui en nos théâtres d'avant-garde. Mais avec un bien plus grand luxe! Non seulement les fils des plus nobles familles y tenaient des rôles (l'éducation d'un gentilhomme n'aurait pas été complète, nous dit M. Gofflot dans son **Théâtre au collège**, si on ne l'avait vu sur la scène) et devenaient ainsi peu à peu ces amateurs éclairés et sincères qu'ils se montrèrent par la suite ; non seulement le roi, qu'il s'appelât Charles IX, Louis XIII ou Louis XIV, y assistait (voyez-vous nos solennels Présidents descendre jusque-là?), pendant que le peuple se battait — comme à Pont-à-Mousson par exemple — afin d'entrer dans la salle, mais on n'épargnait rien pour ces représentations où l'on voyait « jusqu'à 50 personnages et davantage » sans parler des ballets qui « exigeaient parfois une centaine de figurants », où (*la Décollation de saint Jean-Baptiste, 1607*), il fallait « une gorge d'enfer jettant le feu par la gorge, par les mains, par les yeux et par les oreilles, et grande statue d'où les malins (esprits) sortiront et entreront », où les magasins du théâtre Louis-Le-Grand n'avaient pas de peine à fournir des accessoires, car « s'ils n'avaient pas l'importance de ceux de l'Opéra, ils étaient certainement plus considérables que ceux du Théâtre-Français ».

Aux côtés de jeunes princes ont joué, sur ces scènes, Thomas Corneille, son frère probablement et la plupart de nos futurs tragiques. Souvent les pièces étaient leurs œuvres et les prémices de leur génie (p. 110). Plus souvent, elles venaient de leurs maîtres, dont la modestie extrême a trop de fois laissé périr ces travaux auxquels les astreignait leur règle : ce qui a survécu, si on l'étudiait, nous montrerait mieux que le terreau d'où ont jailli nos plus radieux chefs-d'œuvre. « Les Pères Pétau, Caussin, Collot, Jouvancy, la Rue,

(1) Tels, jadis, Eschyle et Epicharme par les Pythagoriciens, ces Jésuites de l'antiquité, haïs aussi pour leur ambition théocratique et proscrits après avoir, cependant, ressuscité la foi orphique et le monde grec contre les Barbares de l'Est. Les analogies entre les deux institutions sont nombreuses.

Porée, Le Jay ont écrit des œuvres remarquables » tant en françai qu'en latin, et Saint-Marc Girardin n'hésite pas à dire : « Je regard le Père Porée comme l'un de nos meilleurs auteurs comiques, et cel sans paradoxe. » Ces hommes édifièrent une esthétique complète : ils acclamaient en Pierre Corneille l'expression de leur idéal, lors qu'il repoussa enfin (pour trop peu de temps, hélas !) l'amour a second plan de l'action ; l'un d'eux, le P. Le Jay, allait, très lucid ment, plus loin encore et voulait qu'à l'exemple des Grecs on expuls tout à fait de la scène cette passion efféminée qui devait un jou ruiner notre art, et le P. Porée, à qui Voltaire doit tant (1), voit, no sans raison, dans le théâtre de collège, le théâtre normal et (l'hi toire le démontre) le foyer de la dramaturgie profane.

On voit comme il est honteusement hypocrite, l'enseignement un versitaire qui s'acharne à donner l'Eglise pour l'ennemie du théâtr C'est l'Université au contraire, ce sont les ennemis de l'Ordre (p. 199 c'est le Parlement (p. 204) qui poursuivent et obtiennent successiv ment l'interdiction — comme autrefois des Mystères — des ballet puis des pièces, données non seulement par les Jésuites, mais apr leur expulsion, dans les théâtres et les collèges qui leur avaie appartenu et où cette féconde tradition essayait timidement de su vivre.

D'ailleurs, n'est-ce pas à l'Eglise que nous devons, dans un se plus large encore, tout notre théâtre moderne? Où donc, quand, so ses coups impies, la tragédie fut morte, le romantisme germanique français est-il allé chercher, il y a un siècle, le rajeunissement po les lettres, sinon en Angleterre et, de nouveau, en Espagne? Or, drame espagnol et ce drame anglais (entre lesquels je ne serais p étonné qu'on découvrît bientôt une filiation) ne sont que le dévelo pement du prodigieux art médiéval duquel nous admirions l'aut jour la fondatrice, ou presque, en Hrotswitha.

Sauf une très légère influence des théologies musulmanes, moi fatalistes, j'en conviens, que ne s'imagine le vulgaire, mais dont me semble toutefois que M. Dieulafoy exagère le rôle, de même qu me paraît repousser, sur la foi des scotistes, j'imagine, le thomism ce bel équilibre, vers « la doctrine désolante de la prédestination sauf quelques légères différences dues à celle des époques, il n'y entre « les Miracles Notre-Dame et les tragédies édifiantes du thé tre espagnol... que des analogies à relever ». Bien que « les hist riens de littérature espagnole tiennent Lope de Vega pour le vérit ble créateur de la comédie de Saints »,... « il serait injuste de déni à nos légendaires la conception d'un art à la fois si pur, si singul

(1) Etienne dut encore bien plus à un Jésuite de Rennes lorsqu'il refit, dans s *Deux Gendres*, tout bonnement *Conaxa* ou *les Gendres dupés*, joués en cette vi le 22 août 1710.

si puissant ». De plus, « il se pourrait qu'au nombre de prédéces-rs inconnus ou insoupçonnés de Lope de Vega il fallût compter le èbre auteur de *Don Quichotte* ». Mais, on ne l'ignore pas, « écrasé re la renommée grandissante de Lope et le triomphe de *Don Qui-otte*, il fut à tel point meurtri qu'il ne parvint pas à faire jouer meilleures pièces de son théâtre et que, publiées en 1611, après lle vicissitudes, elles tombèrent aussitôt dans l'oubli ». « Les con-nporains feignaient d'ignorer les œuvres dramatiques de Cervantès, il n'est pas de belles situations qu'ils ne lui aient empruntées. »

Or l'immense Cervantès — qui précède d'une génération Marlowe Shakespeare — avait la pleine conscience de construire un art et un âtre en opposition systématique avec « les auteurs grecs ». Il rime de la façon la plus claire et la plus spirituelle ses doctrines ivelles (qui sont tout le romantisme) dans le dialogue si savoureu-nent piqué, non pas au début de son sublime *Truand béatifié*, is à l'ouverture de la IIe journée.

A la pathétique hagiographie où l'Homère du roman se révèle si l'Eschyle du drame, M. Dieulafoy a joint, du grand Tirso de lina, ce *Damné par manque de confiance* où, d'une manière si sissante, Satan se sert de la récente théorie luthérienne sur la pré-stination pour désespérer un solitaire dès ses premières fautes, tan-que le brigand Paulo se purifie et rachète grâce à l'espérance, re du mieux. C'est aussi l'enseignement qui se dégage de *la Dévo-n à la Croix*, sur quoi se ferme le volume et dont le luthérien legel avouait : — C'est une des comédies dévotes qui font, de n auteur, le grand, le divin Maître de l'Art Chrétien.

Il faut que M. Dieulafoy nous donne un second volume de ce mer-illeux **Théâtre édifiant**. Le profane ne fut qu'une application, à s sujets moins héroïques, de la même technique, si puissamment ginale. Il n'est pas jusqu'au mélange du grotesque avec le grandiose rocédé si préconisé par notre Hugo), dont l'origine ne se trouve dans recueil où l'Espagne a consigné « les réparties, les saillies, les bons ots des plus grands saints » au milieu de leurs martyres et de leurs ploits charitables. Ai-je besoin de montrer où Gœthe a pris l'inter-ssion, si peu luthérienne, d'une morte, de saints et de la Mère de Dieu faveur de *Faust*, conception qui a tant fait, sans que le public alle-and y ait pris garde, pour ruiner en son âme le dogme protestant ?

C'est aux Hindous que le maître de Weimar doit son fameux pro-gue sur la scène. Vous le rencontrerez en tête de **Rama**, que . d'Alheim nous transpose d'après le texte du grand Bhavabhuti : s lecteurs, dit-il, « qui sont parvenus à la connaissance tout en rdant l'amour, retrouveront dans ces pages le son de voix doulou-ux et troublant dont les inflexions diverses leur furent rendues fami-

lières par le Cantique du Nebo, la Prière chrétienne et les Œuv
humaines procédant de l'Esprit. »

Peu de scènes atteignent à la hauteur de vibrations où n
fait frémir celle entre le héros Rama (qui jadis sacrifia sa fem
adorée à la rumeur publique), la Forêt aux genoux de laquelle il
trouve aujourd'hui, pleurant, et l'invisible Sita, de qui la main se
a le pouvoir de le tirer des évanouissements où la douleur le f
coup sur coup, tomber. Aucun symbolisme égala-t-il jamais cette é
cation, au milieu du drame, du vieux poète Valmiki, chantre prem
de la légende, auquel ses douloureuses créatures demandent d'int
venir et qu'il modifie le passé inexorable ? la représentation don
par Hamlet à sa mère et à son oncle n'est pas plus poignante qu
minute où se mêlent soudain, chez l'Hindou, aux personnages
spectateurs, jadis acteurs du même drame dans la réalité.

Tout est nouveau ici, parce que très ancien : jusqu'à la for
matérielle du livre ; l'autographie a simplement reproduit le man
crit du translateur ; ses émotions d'artiste se surprennent ainsi d
les légères modifications des lettres, d'aspect tellement plus pathéti
que nos mornes et industriels caractères de la typographie. D
l'autographie, les frais sont minimes, et chaque auteur devient
propre éditeur. De sorte que, tandis que se gourment l'Etat et la lib
rie, ajamistes et contrajamistes, et qu'ils se disputent à belles dents v
patrimoine, infortunés enfants des grands hommes, voici peut-
le crépuscule enfin de l'imprimerie et de tout le trafic dont aura t
souffert la vraie littérature !

Memento. — De *la Maison d'Argile*, puisque jouée, je n'ai qu'à anno
la parution sous forme livresque.— *Le Théâtre de poche*, de M. Norma
comprend des saynètes mondaines destinées à l'exportation dans nos
tre-vingts et quelques salons de préfecture ; les Scènes populaires fu
écrites un peu loin du modèle ; des monologues achèvent le volume.—
mauvaise pièce, faute de sang-froid et méthode, *l'Occasion* n'en dé
pas moins, chez M. de Bideran-Béraud, un tempérament de dramatu
que des études techniques pourraient développer.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

M. de la Grimaudière : *Autour du Berceau d'un Enfant de France* ; Cham
— Vicomte de Reiset : *Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron* ; Emile-Pau
Mémoires de la comtesse de Boigne, publiés par M. Charles Nicoullaud, tom
Plon-Nourrit.— René Bazin : *Le Duc de Nemours* ; Emile-Paul.— Maurice Vit
Philippe-Egalité et Monsieur Chiappini ; M. Daragon.

Autour du Berceau d'un Enfant de France, par M
la Grimaudière.— L'auteur a découvert la relation, rédigée par
lière, valet de chambre du duc de Bretagne, des circonstances

arquèrent la naissance (1704), la courte vie et la mort de ce prince, rière-petit-fils de Louis XIV et premier fils du duc de Bourgogne. ne vécut que dix mois. On sait que le second fils du duc, appelé ssi duc de Bretagne, vécut jusqu'à cinq ans seulement; son oisième fils, le duc d'Anjou, fut Louis XV. Molière, dans ce mpte-rendu, déploie, valet de chambre très capable, une érudition office, de garde-robe et même de protocole qui nous a gardé tout qui peut être su et vu de telles circonstances par une domesticité tentive et stylée. Cela va de l'inventaire de la layette et du meuble l'état du personnel haut et bas attaché à la petite altesse. M. H. de Grimaudière a complété par d'intéressants détails empruntés aux moignages contemporains ce document typique et assurément rieux.

Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron, par le comte de Reiset. — La récente plaquette de M. Philippe Lauzun, *n portrait de Mme de Polastron*, fut comme une esquisse dont . de Reiset a fait le portrait achevé qu'il faut le remercier de nous frir aujourd'hui. Dame d'honneur de Marie-Antoinette, Louise Esparbès, comtesse de Polastron, fut introduite par l'entremise des olignac dans le cercle intime de la Reine, que fréquentait aussi le mte d'Artois. C'est là que se forma entre le prince et la comtesse tte liaison célèbre, que les malheurs de l'émigration resserrèrent et i ne finit qu'avec la mort de Mme de Polastron. Les amants étaient ariés l'un et l'autre. Mais leur temps était indulgent à ces sortes fautes, et ce n'est pas notre affaire à nous, aujourd'hui, de les ger. Douce, désintéressée, passionnée, de peu de santé, la comtesse Polastron mit dans la vie d'exil de son royal amant un charme un u morbide et d'autant plus prenant. On ne peut plus se figurer ce u'étaient les affaires de cœur de cette haute société de l'émigration, anguie par le malheur, où la passion prenait une intensité insoup-onnée jusqu'alors, parmi l'éclat frivole de Versailles (1). Elle avait avahi presque toute la place, et, dans son importance nouvelle, lle connaissait peu les ménagements, ni même les nuances, aux-uelles ces gens d'esprit, pressés d'aimer, ne songeaient plus guère. 'y avait-il même pas un peu d'érotisme dans les amours de cette ciété frappée de toutes les mélancolies de la ruine? Elles sont bien piques, sous ce rapport, les plaintes publiques que le comte de audreuil, ami du comte d'Artois, fait de la mort de sa maîtresse, ariée elle aussi. Elles lui valurent la sympathie générale. Les amours u comte d'Artois et de la comtesse de Polastron portent le caractère e ce moment. Nullement mésestimable, d'ailleurs, ennoblie par une ngue fidélité réciproque, par la profondeur du sentiment qu'elle

(1) Voir aussi là-dessus un récent livre de M. J. de la Faye sur le duc d'Enghien t ses amours avec la princesse Charlotte de Rohan.

révèle, par les graves préoccupations dont elle s'accompagna ; dig
chez le comte d'Artois, qu'elle ne détourna point, quoi qu'on ait
de ses devoirs de prince, touchante chez la comtesse de Polastron,
était « la tendresse même » selon le mot de Lamartine, cette liai
est d'un intérêt historique considérable. L'émigration n'est qu'é
quée ici : Forneron et Daudet en sont les historiens, et le comte Fl
ry aussi, dans ses *Dernières années de la marquise de Bombell*
pour ce qui touche au rôle du comte d'Artois. Mais ce que l'ouvra
de M. de Reiset fait bien comprendre, c'est la vie d'émigré, la
intime. L'auteur nous parle avec une sympathie communicative
la petite cour qui s'était formée autour du comte d'Artois, aux heu
de la désillusion et de la détresse, à Holyrood, puis à Londres.
que cet ouvrage nous fait bien comprendre surtout, c'est le caract
du comte d'Artois, l'évolution de ses façons de voir ; ceci est intér
sant pour l'Histoire ; et, par exemple, la politique religieuse du fu
Charles X, avec les actes réactionnaires et les imprudences qui
provinrent, a bien évidemment son origine dans les sentiments
contrition que le prince conçut au lit de mort de son amie.

Mémoires de la comtesse de Boigne, tome II, pub
par A. Nicoullaud. — En signalant, il y a quelque temps, le p
mier volume des *Mémoires de la comtesse de Boigne*, nous m
tionnions l'intérêt considérable de cette publication. La faveur qui
accueillie a justifié ce pronostic. La comtesse de Boigne est certai
ment une des femmes d'esprit de l'ancienne société qui ont le plus
de choses et qui les ont le mieux vues. Le tome II, qui vient de
raître, comprend les années 1815 à 1819. Mme de Boigne y raco
les ambassades de son père, dont elle gouvernait la maison, à Tu
et à Londres. Ceci nous vaut, entre autres choses, des détails p
cieux sur la société anglaise en 1815. La cour de Louis XVIII es
principal intérêt du livre, plein de renseignements sur la vie de
famille d'Orléans en demi-disgrâce et quasi-exilée à Twikenham,
le parti ultra, sur Decazes et sa faveur curieuse, etc., etc. Ce seco
volume finit, en 1820, au moment où la comtesse de Boigne se fi
définitivement à Paris, et fonde un salon qui va rapidement deve
célèbre. Cela nous promet une suite digne des premières parties de
récit, qui peut être considéré comme une bonne fortune par tous ce
qui savent quelle période encore peu connue, — tout reste à en di
constatait M. Frédéric Masson, — est la Restauration.

Le Duc de Nemours, par René Bazin. — Figure mo
familière que le duc d'Aumale, le duc de Nemours, deuxième fils
Louis-Philippe, est cependant, de tous les princes de la maison d'
léans, celui dont la carrière résume le plus complètement, — en
son aîné, le duc d'Orléans, mort prématurément, et ses trois frè
cadets, moins activement mêlés aux affaires publiques, — l'histoire

la monarchie de Juillet et celle de la famille d'Orléans après la révolution de 48. En écrivant cette vie du duc de Nemours, vie que le caractère du duc, réservé jusqu'à la timidité, rendit silencieuse, aussi peu bruyante qu'elle fut méritoire, M. René Bazin a fait assurément œuvre utile, que l'on partage ou non le sentiment respectable dont ces pages s'inspirent.

La carrière du duc de Nemours commença en 1825, époque où la Grèce, luttant pour son indépendance, le souhaita pour roi. Elu roi par le Congrès national de Belgique en 1831, ce fut la première occasion où Louis-Philippe, par son refus, affirma sa politique pacifique, trop pacifique. L'un des chefs de l'armée d'Afrique, le duc montra au siège de Constantine une valeur froide et un talent militaire estimable. Désigné par les Chambres comme régent éventuel de France, en 1842, après la mort accidentelle et si regrettable du duc d'Orléans, il fit les plus louables efforts pour compenser cette perte, mais sans que son caractère, peu fait pour la popularité, peu actif, et trop peu actif, quand il s'agissait de popularité à gagner, lui permît d'atteindre le but. Aux journées tragiques de 48, — dont la narration, écrite par le prince, précise et attestant une faculté d'observation peu commune, est un des récits les plus impressionnants que j'aie jamais lus de ces trop fameuses journées, — il se prodigua, une fois la catastrophe accomplie, pour assurer le salut de la famille royale. Puis ce furent les années d'exil, marquées par une politique de rapprochement avec la branche aînée, politique dont le duc de Nemours apparaît, d'après les documents nouveaux réunis par M. Bazin, comme le principal négociateur. Il prépara de longue main la célèbre entrevue du comte de Paris et du comte de Chambord, en 1873, qui aurait peut-être abouti à une restauration monarchique, sans l'entêtement du comte de Chambord sur le drapeau blanc. Sa carrière politique s'acheva sur ce mélancolique et dernier échec. Il est mort en 1896.

M. Bazin, commentant la révolution de 48, exprime le regret que le duc de Nemours n'ait pas alors saisi l'occasion de s'emparer de la direction de la force armée et de combattre résolument l'insurrection, qui, pour ainsi dire, eut toute licence. « C'est, dit-il, un fait remarquable, émouvant, mais non pas admirable, que trois fois en moins de cinquante ans la monarchie a refusé de se défendre contre ses ennemis de l'intérieur, et que Louis XVI, Charles X et Louis-Philippe ont laissé, sans résistance sérieuse, abattre le trône... » C'est qu'il n'y avait plus la foi, chez Louis-Philippe surtout. Il était, je crois bien, le premier à être écœuré de cette royauté mitigée, contestée, chicanée, qu'il avait le mince agrément de personnifier; de cette royauté conservée au prix de quels dégoûts! Comme ce refus de dotation au duc de Nemours lors de son mariage, opposé assez bassement par la Chambre. Le pauvre roi fait positivement

peine en cette conjoncture, et la Chambre manqua de dignité. On n choisit pas une question de gros sous pour affirmer un principe (e encore, quel principe?). Il est toujours misérable d'avilir le Pou voir. C'est indigne d'un pays comme la France. Le malheur d Louis-Philippe fut de représenter, homme loyal, courageux, méri tant, intelligence claire et ferme, un ordre de choses faux jusqu'au moëlles. La justice de l'Histoire consiste à distinguer ici l'homme de circonstances qu'il subit. Je recommande le livre de M. René Bazi comme une vraie psychologie du régime de Juillet. Il y aurait plais et profit, si ce simple compte-rendu le permettait, à grouper les pas sages, qui m'ont vivement frappé, d'où cette psychologie resso avec force et sûreté. Le lecteur aura de l'agrément à le faire pour so compte (1).

Philippe-Egalité et Monsieur Chiappini, par Mauric Vitrac. — Ce pauvre Louis-Philippe, dont la situation, comme o vient de le voir, ne fut en vérité que trop malaisée, eut encore, pa dessus le marché, maille à partir, après sa mort, avec les Naundor fistes, qui, s'ils ont octroyé à Naundorff le droit de porter le nom d Bourbon, ont refusé au fils de Philippe-Egalité le droit de porter nom d'Orléans. Celui-ci ne serait autre que le fils d'un certain Chiap pini, geôlier italien. Substitution d'enfants. Ce que c'est tout d même ! Le duc de Chartres (plus tard Philippe-Egalité) et la du chesse, voulant absolument un héritier mâle, auraient fait le tro d'une fille, au jour de la naissance, contre un autre enfant, un ga çon, le fils du Chiappini en question, né vers le même temps. Cett fille, baptisée Marie-Stella Chiappini et devenue lady Newboroug aurait découvert le faux, et elle prétendit effectivement, — munie d'u jugement qui mentionnait bien le fait d'une substitution d'enfant lequel semble avéré, mais sans nommer le moins du monde le du de Chartres (et pour cause) comme le complice de Chiappini dan cette substitution, — elle prétendit, disons-nous, prendre, dans l maison d'Orléans, le rang que Louis-Philippe, vulgaire Chiappini (!! y usurpait. Croira-t-on que l'affaire fit du bruit à l'époque? Le par Naundorffiste s'est appliqué à continuer et à grossir ce bruit. « Le écrivains orléanistes, dit M. Maurice Vitrac, avaient de bonnes raison de douter que Naundorff fût Louis XVII, n'était-il pas de bonn guerre que le parti Naundorffiste s'efforçât d'établir que Louis-Ph lippe, étant né d'un geôlier italien, les prétentions de la Maison d'Or léans à la couronne de France étaient ridicules ? » M. Duquesn parent des Naundorff, a publié, sous le pseudonyme de Paul Dumon un ouvrage destiné à prouver le bon droit de Lady Newborough. C'es

(1) Nous ne trouvons pas un seul mot sur le retour des Cendres. Pourquoi ? C'es là pourtant l'un des faits considérables de l'histoire de la monarchie de Juille D'autant plus que le duc de Nemours se trouvait alors en France.

t ouvrage que réfute M. Vitrac, en établissant, d'une part, qu'à la te de la substitution Chiappini, en Italie, le duc et la duchesse de artres se trouvaient en France, et, d'autre part, que le complice Chiappini était un certain comte Battaglini. La discussion de fait cupe les deux derniers chapitres et un appendice. Les premiers apitres recomposent la vie du duc de Chartres à l'époque de son ariage avec Mlle de Bourbon-Penthièvre, et depuis, jusqu'à la naisnce de M. de Valois (le futur Louis-Philippe). Ce sont les pages les us agréables à lire, et puisque la question Chiappini nous a valu tableau de la société du Palais-Royal, félicitons-nous qu'elle ait isté, quelque oiseuse qu'elle soit, d'autant qu'elle n'existe cernement plus après l'exposé péremptoire de M. Maurice Vitrac.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

M. I. Nergal : *Evolution des mondes*, in-16, Schleicher, 1 fr. 50. — Haeckel : s *Merveilles de la vie*, in-16, Schleicher, 2 fr. 50.— E. Metchnikoff : *La Lonvité dans la série animale*, Maloine.

Depuis que les savants tendent à se spécialiser de plus en plus, la lgarisation de la science est devenue une nécessité; mais souvent s'efforce de répandre largement les explications scientifiques dans seul but de tuer les conceptions religieuses; ce but m'a semblé être lui de la nouvelle « Encyclopédie d'enseignement supérieur », édipar Schleicher. Il est regrettable qu'on ne sépare pas plus nettent deux choses aussi distinctes que la science et la religion : les vants ne seraient pas conduits à exposer les faits scientifiques avec passion que l'on apporte dans les questions religieuses, et par suite nous conter ces faits sous un jour souvent tout à fait fautif. Tel est cas de l'illustre savant allemand, Haeckel, si ce n'est celui de l'aur de **l'Evolution des mondes**, M. I. Nergal.

Ce petit livre renferme beaucoup de faits intéressants, exposés nplement et clairement; il nous montre combien les astres sont umis à toutes les vicissitudes des choses ou des êtres; la prétendue mutabilité des cieux ne serait qu'un mythe; on rencontre dans nivers la matière à tous les états de condensation ou de dissocian.

§

Les Merveilles de la Vie, de Haeckel, complètent *les Enig-es de l'Univers*. Dans l'un et l'autre de ces ouvrages, l'auteur st placé exclusivement au point de vue moniste : après avoir ramené utes les énigmes de l'Univers à une seule, il tente de dissiper les rveilles de la vie par l'application des principes mécaniques.

Une des critiques les plus claires et les plus autorisées du Monisme

de Haeckel a été faite par le grand physicien anglais, sir Olivi
Lodge, dans son livre : *la Vie et la Matière*, dont la traducti
par Maxwell vient de paraître chez l'éditeur Alcan.

Récemment, le président de l'Association Britannique, Balfou
émettait l'opinion que les hommes de science feraient mieux de
pas philosopher; une fois qu'ils ont escaladé la barrière qui lim
leur domaine, ils se sentent libres de toute entrave scientifique et
lancent dans des hypothèses spéculatives, qu'il est inutile et imp
sible de vérifier; c'est précisément le cas du savant professeur d'Ién
Ses écrits peuvent intéresser ceux qui sont capables de les interpré
et de les critiquer, mais ils peuvent faire beaucoup de mal à ce
qui ne savent pas déjà, et qui accepteront sans défiance des hy
thèses contestables qui leur sont présentées comme vraies. Haeck
à l'instar de beaucoup de philosophes, s'est efforcé de tout simpli
et unifier; tous les faits qui ont résisté à ses efforts, il les nie én
giquement; le Monisme de Haeckel est négatif, et doit être accue
avec une certaine défiance; il est trop hâtif, d'après Lodge, et v
moins que rien.

Les doctrines du philosophe allemand ont eu un immense succ
mais elles sont destinées à faire faillite; nous ne sommes plus à l'é
que où l'unité et la simplicité régnaient partout, où l'indestructi
atome et l'indestructible énergie suffisaient à expliquer tous les ph
nomènes qui ont lieu autour de nous et en nous, même les plus co
plexes; à l'ordre scientifique a succédé l'anarchie scientifique, d
le Dr Gustave Le Bon nous donne un tableau saisissant au début
son nouveau livre, *l'Evolution des Forces*.

La loi de la conservation de la matière ne nous paraît plus au
évidente que jadis. Le poids d'un corps, en un point de la Terre, é
présenté comme quelque chose d'absolument invariable, et voici ma
tenant qu'on se demande si ce poids ne dépend pas dans une certa
mesure de l'état d'agrégation du corps ou de quelque autre propri
physique; on cherche si le poids d'un cristal est entièrement indép
dant de son *aspect*, de la direction du plan suivant lequel il se b
par rapport à la verticale; on cherche si la température des co
n'influe pas sur leur poids. Au sujet de l'énergie, nous ne sav
plus grand chose : des forces inconnues semblent se révéler à no
et on commence à reparler des « forces vitales ».

Si les théories de Haeckel sont insuffisantes pour résoudre les p
blèmes cosmologiques, à plus forte raison elles le sont pour résou
les problèmes biologiques. Dans *les Merveilles de la Vie*, l'aut
choisit les faits qu'il affirme et ceux qu'il nie énergiquement suiv
qu'ils cadrent ou ne cadrent pas avec son système philosophiq
toutes les questions biologiques sont traitées d'un ton dogmatiq
qui en impose, et qui ne souffre pas de répliques.

Les idées de Haeckel ont conduit ce biologiste à rechercher des êtres vivants d'organisation excessivement simple, qui se seraient différenciés facilement au sein de la matière minérale; il est arrivé à voir ces organismes, et les a désignés sous le nom de Monères. Il est en général admis que les êtres vivants sont constitués par une cellule ou par plusieurs cellules agencées en tissus; chaque cellule posséderait au moins deux organes distincts : le noyau et le corps cellulaire ou protoplasma; ceux-ci seraient, non des corps homogènes, mais des corps organisés, c'est-à-dire formés de plusieurs substances anatomiquement et chimiquement distinctes. Ces propositions constituent pour Haeckel le « dogme cellulaire », qu'il combat depuis trente-huit ans : « la cellule composée de deux organes distincts ne peut être l'organisme primitif, car elle n'aurait pu apparaître alors que par un véritable miracle, au début de la vie organique »; chez l'organisme primitif, homogène, la différenciation du noyau et du corps n'avait pas encore lieu; c'est ce que Haeckel a observé précisément chez les Monères; il a consacré toute une *Monographie* à ces organismes sans structure et sans organes; à côté des Monères susdites, il plaçait les Algues bleues et les Bactéries, causes des maladies, productrices des fermentations. Haeckel a sans doute observé ses Monères avec les yeux de la foi : des observations précises ont en effet montré que « des Monères authentiques, réellement dépourvues de noyaux, sont du domaine des fables ». Telle est la conclusion d'un important article de Drzewina paru dans la *Revue des Idées* et intitulé : *Nos connaissances sur la cellule;* les Algues bleues et les Bactéries, elles aussi, loin d'être dépourvues d'un appareil nucléaire, en ont un, des plus complexes, et qui peut prendre des aspects divers suivant les stades évolutifs. Les faits invoqués par Haeckel au sujet du passage entre le monde inorganisé et le monde organisé sont donc inexacts : les Monères peuvent avoir existé lors de l'apparition de la vie, mais elles n'existent plus de nos jours; on peut faire toutes les hypothèses que l'on veut, mais il n'est pas permis de les appuyer sur des faits manifestement inexacts.

Hæckel se complaît dans les hypothèses; il aime en faire, il aime à les comparer à celles des autres. Aussi l'un des chapitres les plus intéressants de son livre (on doit louer le traducteur de la forme qu'il lui a donnée) est celui relatif aux diverses hypothèses qui ont été faites sur l'origine de la vie. La difficulté du problème est si grande que Darwin, Virchow, pensent qu'on ne saura jamais rien de sûr à ce sujet. Mais on se résigne difficilement à l'ignorance; certains cherchent à la dissimuler en admettant une création surnaturelle; un savant bien connu, Louis Agassiz, est de ceux-là : tous les êtres vivants seraient sortis des mains du créateur; récemment, un botaniste allemand, Reinke, a considérablement rétréci le champ d'action

de l' « Ingénieur » suprême, en ne lui attribuant que la créati des « cellules primordiales », qu'il a douées en même temps du po voir d'évoluer en organismes supérieurs. Haeckel ne voit dans c opinions que des romans scientifiques. Il rejette également les hyp thèses d'après lesquelles la vie organique n'a pas eu de commenc ment, est de toute éternité : en 1865, H. E. Richter suppose que to l'espace cosmique est rempli de germes de vie organique tout comm de corps inorganiques; lorsqu'un de ces germes arrive sur un cor céleste habitable, dont la température et l'humidité sont favorable il commence à germer et à donner naissance à un monde organiq riche et varié; ces germes ne seraient autres que des cellul vivantes; pour Fechner (1873) et pour Preyer (1880), la nature org nique serait même plus ancienne que la nature inorganique, et l corps naturels dénués de vie proviendraient primitivement des cor vivants. Pour Hæckel, tout au contraire, la vie n'est qu'un process chimique qui a débuté à l'époque du refroidissement de l'écorce te restre et de la condensation d'eau, qui permettent au carbone de re plir sa fonction organogène. Le physiologiste allemand Ed. Pflüg émet une opinion analogue; il voit l'origine toute première des cor organiques dans la synthèse du cyane, corps merveilleux formé d' atome de carbone et d'un atome d'azote, que l'on retrouve dans to les produits d'excrétion, c'est-à-dire de décomposition de l'albumi vivante. Beaucoup de savants ont accueilli avec enthousiasme théorie cyanique de Pflüger, parce que « elle maintient le problè de la vie dans le domaine purement physiologico-chimique et poursuit jusque dans les détails ». Aux « merveilles de la vie » substituent des phénomènes physico-chimiques !

§

Metchnikoff, au lieu de se préoccuper de l'origine de la vie, cherc les moyens de la prolonger. Son étude sur la **Longévité da la série animale**, qui fait partie des *Essais optimistes* pa récemment chez Maloine, renferme des considérations très intéressa tes et des faits curieux.

Depuis longtemps, on s'est demandé quelles pourraient être lois qui régissent la durée de la vie, si variable. L'observation animaux domestiques a montré qu'en général les petits anima vivent moins longtemps que les grands; les Souris vivent mo longtemps que les Chats; de tous les Mammifères qui nous en ronnent, c'est l'Eléphant qui a la vie la plus longue. Mais cette rè ne peut s'appliquer que dans certaines limites, et souffre des exc tions : les Corbeaux, les Oies atteignent un âge bien plus ava que quantité de Mammifères et qu'un certain nombre d'Oiseaux be coup plus grands. Buffon pensait que « la durée totale de la

ut se mesurer en quelque sorte par celle du temps de l'accroissement » ; or, justement, plus l'animal est de grande taille, plus la croissance est longue en général ; il y a des exceptions : ainsi les Perroquets, qui vivent très vieux, croissent avec une très grande rapidité. M. Milne-Edwards s'est élevé, il y a déjà longtemps, contre l'importance de la loi du rapport direct entre la gestation et la longévité : « le Cheval, dit-il, vit beaucoup moins longtemps que l'Homme, bien que la durée de la vie intra-utérine soit plus longue; et certains oiseaux, dont l'incubation ne dure que quelques semaines, paraissent pouvoir vivre plus d'un siècle. » On a voulu voir aussi un rapport entre la longévité et la faible fécondité; c'est un fait banal que la prolifération use l'organisme maternel et que les mères qui ont beaucoup d'enfants vieillissent prématurément; toutefois la famille du Canard se distingue par la fécondité et en même temps par la longévité.

La durée de la vie des animaux étonne par sa très grande variabilité. Les Anémones de mer ou Actinies, si simples d'organisation, sont remarquables par leur longévité; on cite une Actinie qui capturée en 1828 est morte en 1887 à Edimbourg, vers l'âge de 66 ans; de 1828 à 1848, 334 petits en sont nés; après une période stérile de plusieurs années, l'Anémone a donné naissance, en une nuit (1857), à 230 petites Actinies. Parmi les Mollusques, certains ne vivent que peu d'années; la Tridacne, ou coquille des bénitiers, vit jusqu'à 100 ans. Si certains Pucerons meurent après un mois d'existence, les Cigales peuvent vivre 17 ans, c'est-à-dire beaucoup plus longtemps que les petits Rongeurs. La longue durée de la vie des Poissons est fabuleuse; les Carpes, les Saumons vivent plus de 100 ans; tel Brochet aurait vécu 267 ans. La vie humaine est bien courte auprès de cela, du moins la vie dans les conditions habituelles, car Metchnikoff croit pouvoir affirmer que la mort naturelle ne devrait survenir qu'après 150 ans. C'est à la science de chercher les moyens de nous faire vivre aussi longtemps. En véritable optimiste, Metchnikoff ne doute pas qu'elle les trouvera.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

L'Armée et la crise viticole. — Général André : *Cinq ans de ministère*, in-18, Michaud. — Commandant Vivien : *Souvenirs de ma vie militaire* (1792-1822), avec une préface de M. le commandant E. Martin, in-18, Hachette. — M. Maurel : *la Déclaration de guerre*, avec une préface de A. Mérignhac, in-8. Librairie générale de Droit et de Jurisprudence. — Jules Poirier : *L'Officier, le Haut Commandement et ses aides en Allemagne*. — Pierre Baudin, *La Préparation au service militaire*, broch. in-18, Hachette. — Memento.

L'armée avait gagné ses éperons aux grèves du Nord; elle vient de les perdre dans les vignes du Midi. Elle s'y est montrée, il faut

bien le dire, d'une vivacité d'allure regrettable. Ce fut un peu faute de tous ; tout le monde croyait à une galéjade. Avec l'anarc dans le commandement, due, dit-on, à la présence du personna qui avait « toute la confiance » de M. Picquart (Dieu vous béniss monsieur le ministre), les troupes, mal dirigées, peu commandé énervées, ont perdu leur sang-froid. Les Lebel ont fait mouche sa que l'ordre en fût donné. Personne n'a voulu prendre garde à ce absence de discipline; elle fut pourtant la faute la plus sérieuse et e reste la plus inquiétante, car elle touche à la discipline du feu.

On n'a voulu retenir que la mutinerie du 17e de ligne; et, to d'un coup, le recrutement régional, qui possédait autrefois toutes vertus, est devenu la pire calamité de la République. *Caveant Co sules!* Il y a des gens qui n'en dorment plus. Pour nous, le recru ment régional reste ce qu'il est : le seul mode de recrutement vr ment en harmonie avec le système de la nation-armée, que l'on compris, il est vrai, en France, au rebours de la manière germaniq On veut chez nous que tout le monde soit soldat, mais avec le mi mum d'esprit militaire. En Allemagne, l'esprit militaire le plus g imprègne toutes les castes. Il faudrait se résigner à ce que l'on se ble désirer par-dessus tout. Les mixtures se décomposent aux mo dres affinités. C'est leur danger.

Cette question du recrutement régional nous a rappelé que général André, qui a couvé cet œuf démocratique, venait de pub des mémoires sous le titre de **Cinq ans de ministère**. La cu sité nous a pris de connaître les raisons de cette paternité. Or, no déception est complète. Est-ce son flair d'artilleur qui l'a rendu fiant à longue portée ? Toujours est-il qu'en énumérant avec comp sance les réformes du règne, le général ne dit mot du recrutem régional. Il fallut nous rabattre sur d'autres sujets. Ils ne manqu pas dans ce livre, peu banal; on y trouve de tout : du bon et pire. C'est le plat d'Esope. Il y a d'abord, écrite sur un ton de b homie un peu rude, tout à fait « vieux militaire », la part évide du général, consacrée à rappeler aux contemporains le grand n bre de réformes réalisées par son administration : refonte ou éla ration de quatre Règlements sur l'Infanterie, de quatorze sur l'A lerie, de deux sur la Cavalerie, etc. Ajoutez : la loi de deux ans création d'une école de ski dans l'armée des Alpes, la suppressio la Sainte-Barbe, du droit de prise (art. 109 du Décret sur le ser en campagne), de l'apport dotal, etc., etc. Malgré des différences d portance, il serait injuste de ne pas reconnaître le bien-fond toutes ces réformes. Elles honorent leur auteur. Mais l'apport per nel du général ne se borne pas là. Toute une autre partie de mémoires est fort intéressante : ainsi celle qui a trait à l'histoire b gétaire de son quinquennat. Nous en signalons l'intérêt à ceux

passionnent les questions de budget du Département de la Guerre. On verra la méthode et les procédés employés pour obtenir du Parlement les crédits maximum. C'est édifiant, et d'une mentalité en tous cas curieuse. Il y a aussi un chapitre, un peu écourté, sur l'affaire Dreyfus; il y en a un autre sur l'affaire des fiches. Sans insister, disons simplement que le général André cite, pour sa justification et pour sa défense, un entrefilet de l'*Osservatore Romano*, le journal du pape. N'est-ce pas piquant? Mais la partie sérieuse du livre, dont on vient de parler, est précédée d'une sorte d'Introduction historique, accommodée à la sauce du roman-feuilleton, qui pourrait aussi bien convenir aux aventures de Rocambole qu'à l'histoire authentique du général, acceptant de prendre, en des jours sombres, le ministère de la Guerre des mains tremblantes de M. Waldeck-Rousseau, qui n'en dormait plus. Et comment le marquis de Galliffet commit l'insigne traîtrise d'épingler un Sacré-Cœur de Jésus aux rideaux du Cabinet ministériel, avant de quitter céans!!! etc. Il y a, en résumé, bien des détails piquants en ces mémoires qui, ne l'oublions pas, furent une de ces primeurs, d'une exceptionnelle saveur, que, de temps en temps, le journal le mieux informé et le plus moral, le journal aux trésors cachés, — pour ne point le céler — distille avec quel art! à la foule de ses lecteurs délicats. Vous y verrez que le général, d'un républicanisme si pur cependant, a porté, comme lieutenant, le talpack à flamme rouge et les brandebourgs d'or de l'artillerie de la Garde, où l'on était d'ailleurs tout à fait libre de faire gras le vendredi saint. Vous y découvrirez cet incisif croqueton sur celui de ses officiers d'ordonnance, qui a eu l'habileté de ne pas couler avec la galère ministérielle, le jour où elle sombra sous le poids de ses petits papiers : « Jeune, instruit, d'une activité sans limite, doué d'une mémoire prodigieuse, d'un manque de timidité, d'une audace *tactile*, qui lui permettait de fouiller sans vergogne et sans observance des rites, les tiroirs les mieux clos et les plus hiérarchiques, etc. »... Qu'est-ce à dire? Est-ce là un certificat accordé à Videcoq ou le bulletin d'un officier? Décidément, ce terrible homme laisse l'empreinte de ses griffes même quand il fait patte de velours. Pour le connaître tout à fait, peut-être est-il besoin de s'arrêter quelques instants devant son portrait en pied, qui est au Luxembourg. La peinture est médiocre; mais les traits sont fidèles. Observez ces yeux verts de félin, encore si vifs, sous les paupières plissées et lourdes; ce visage sillonné de rides, ravagé... L'homme vous apparaîtra dans sa troublante vérité. Le général André est né un siècle trop tard. Il eût fait belle figure au Comité de Salut Public; il n'eût pas manqué de sauver la Patrie en danger. Il serait peut-être entré dans l'Histoire. Ses mémoires risquent fort aujourd'hui d'en sortir.

§

Il fait bon, par ces temps de pensée inquiète, de se ressaisir aupr des hommes d'antan. **Les Souvenirs de ma vie militair** (1792-1822), du commandant Vivien, sont les mémoires d'un bra homme d'une sensibilité à la Jean-Jacques. Voici comment lui vi la pensée de recueillir ses souvenirs :

Par une belle matinée d'automne, je montais à ma petite campagne Charance... Je m'arrêtais souvent pour contempler l'œuvre du Créateur pour l'adorer. Une douce mélancolie charmait mes sens et portait dans m âme attendrie un sentiment d'exaltation qui élève l'homme au-dessus de lu même.

Cette sensibilité n'est-elle pas exquise chez ce vieux soldat, q a vu les horreurs de la campagne d'Espagne ? Vivien est un enfa du peuple : engagé volontaire de la Révolution, il est sous-lieut nant en 1796, après Hondschoote, Wattignies et Fleurus. Son bata lon, fondu dans la 55e demi-brigade, devient plus tard le 55e ligne. Presque toute sa carrière s'accomplit dans ce corps, qu'il quitte qu'avec le grade de chef de bataillon, pour passer au 82e ligne. Vivien n'a pas la fougue de ce délicieux mauvais sujet de Ch villet, dont nous parlions ici-même il y a peu de temps. Ses souv nirs, écrits dans la retraite, n'ont pas la chaleur, l'accent juvénile la vivacité d'impression de celui-ci. Ils ne sont cependant nulleme négligeables. Nous n'en détacherons que cette page tragique sur discipline aux armées de la Révolution.

A cette époque (1794), douze grenadiers furent arrêtés comme mara deurs chez un curé de village... Ces militaires pouvaient en être quit pour quelques jours de garde du camp, comme ils pouvaient être tradu en jugement; semblables cas se présentaient tous les jours... Les chefs corps ne laissaient jamais peser toute la rigueur du Code pénal milita sur de braves soldats, qui avaient faim et qui prenaient. Par malheur, c grenadiers avaient été arrêtés par la gendarmerie attachée au quartier gén ral. Les sollicitations, les prières du commandant du bataillon demeurère sans succès; ils furent traduits devant un conseil de guerre.

Il y avait alors, — n'oublions pas ce détail, — une commissi mixte attachée au quartier général. Le bon curé eut beau déclar n'avoir pas eu à se plaindre des grenadiers, qu'il leur avait donn sans que violence lui fût faite, les poules qui servaient de piè à conviction, « ils furent tous condamnés, sans appel, à la pei de mort... Le soir même, la division Bernadotte, dont le batail faisait partie, fut extraordinairement rassemblée et formée en batail Les douze grenadiers furent amenés. — Un peloton de 60 sous-of ciers et caporaux les attendaient, et une large fosse s'ouvrait à d pas de là. Spectacle de pitié et de misère humaine! C'étaient dou

beaux jeunes gens de haute taille, dont le plus âgé n'atteignait pas la trentième année... D'abord résignés et silencieux, ils remplirent l'air de leurs gémissements à la vue de leurs camarades rangés en bataille... On les vit se précipiter aux pieds du général Bernadotte embrassant ses genoux et le suppliant de leur pardonner... Le vénérable curé était à genoux, les mains élevées vers le ciel, implorant la miséricorde du Tout-Puissant... mais la loi avait parlé! un roulement se fit entendre... Aucun des condamnés ne voulut se laisser bander les yeux ni fléchir les genoux; c'est debout et en face, pressés les uns contre les autres... » Qu'on lise la fin du récit dans Vivien. Telle était la discipline à l'armée en sabots de Sambre-et-Meuse, en l'an III de la République. Beaucoup ne s'en doutent pas.

§

Avec sa thèse un peu rapide **De la Déclaration de Guerre**, M. Maurel vient d'écrire un ouvrage qui mériterait d'être un des livres de chevet à la conférence de la Haye, pendant cette solennelle parlotte. L'histoire de la Déclaration de guerre à travers les âges, qui ouvre le volume, manque peut-être, surtout pour la période comprise entre le milieu du XVII[e] siècle et nos jours, de la précision indispensable pour permettre d'élucider, chaque fois, la question de l'ouverture des hostilités. On se trouve presque toujours en présence d'une déclaration, de forme solennelle; mais celle-ci a-t-elle précédé, accompagné ou suivi le début des entreprises hostiles? C'est ce qu'on ne saurait toujours conclure d'une manière précise. C'est là le défaut de ce résumé trop rapide que M. Maurel a tenu cependant à donner avant d'aborder la question au point de vue du Droit. Aussi ne doit-on pas s'étonner du désaccord qui subsiste entre l'ouvrage célèbre du colonel Maurice, écrite il y a quelques années pour justifier la manière agressive soudaine si longtemps pratiquée par l'Angleterre, et la thèse de M. Maurel. Ce dernier conteste les chiffres fournis par le colonel Maurice; il nous dit qu'ils sont exagérés pour les besoins de la cause. C'est très probable. C'était une raison de plus de rétorquer l'erreur là où elle se trouvait et de nous apporter enfin une version plus fidèle de faits. M. Maurel a consacré plus de soins à la partie juridique de sa thèse. Il examine successivement les trois points de vue qu'ont adoptés les hommes de l'art: nécessité de la déclaration de guerre ou son inutilité; adoption de l'usage d'un avis préalable, dépourvu de solennité, mais d'une signification suffisamment nette. M. Maurel se déclare partisan de ce dernier mode pour marquer la cessation de l'état de paix. Notre crainte est que toute cette discussion ne soit trop exclusivement juridique; elle ne tient pas compte des réalités concrètes. Ainsi, les peuples emploient aujourd'hui, pour faire la guerre, des instruments dont l'efficacité est

en rapport direct avec la soudaineté de leur action. Les argumen de droit resteront bien faibles, on doit le craindre, devant des rai sons de technique.

Il faut louer sans réserve M. J. Poirier d'avoir écrit, avec le dés de faciliter des comparaisons utiles, un livre aussi renseigné et aus complet que l'étude qu'il intitule : **L'Officier, le Haut Com mandement et ses aides en Allemagne.** La forme ari qui a été donnée à cet ouvrage est voulue. Son auteur a fort bien fa d'en élaguer tout développement oratoire. Ce livre est ainsi un simp manuel ; mais l'intérêt qu'il présente pour nous est si exception qu'on ne saurait dire assez toute l'attention qu'il mérite. On y tro vera, avec ses détails les plus minutieux, le développement de carrière de l'Officier allemand, à travers ses étapes successives, ain que l'étude de l'organisation du Commandement chez nos voisin avec une abondance et une sûreté de références qui ne laissent pla à aucune observation.

M. Pierre Baudin est un infatigable semeur d'idées. Dans u brochure intitulée : **La Préparation au service militair** il s'efforce de mettre en évidence le rôle nouveau qu'il entrevoit po les instituteurs. A vrai dire, ce rôle a toujours été imparti aux éd cateurs. L'idée originale de M. P. Baudin consiste à réclam qu'une préparation spéciale soit donnée dans les écoles norma d'instituteurs. C'est une idée pratique qu'il reste à réaliser.

Memento. — Je ne fais que citer aujourd'hui le dernier ouvrage du lieu col. Desbrières sur *Trafalgar* (Chapelot), qui vient à peine de paraît C'est un travail considérable, qui est bien près d'être la version définit de tout ce que cette fameuse journée a marqué pour les marines angla et française.—Du général Hardy de Périni un petit volume sur *Turenne Condé* (Flammarion), destiné aux bibliothèques des troupes, très heureu ment illustré, d'ailleurs. — *Revue d'Histoire* (mai et juin). *La Cam gne de 1794 à l'armée du Nord. La campagne de 1805 en Allemagne guerre de 1870-71* (suite). — *Journal des Sciences militaires* (mai) : Hennet. *Etudes sur l'histoire militaire du XVIIIe siècle. L'Etat-Maj* Lieut. Diez. *Les Soldats de la Révolution*, étude de sociologie m taire. (Juin) : Cap. Sorb. *La Flotte dans la Méditerranée et l'Ar d'Afrique : Questions de tactique d'artillerie*, exemples tirés de guerre russo-japonaise. — *Revue militaire des Armées étrangères* (m *L'artillerie lourde de campagne en Allemagne. Les grandes man vres de l'armée Chinoise.* (Juin) : *Nouvelles défenses d'Anvers. forces militaires anglaises en 1907.—Le Correspondant* (10 juin) cont une étude fort intéressante de M. Ch. Dupuis sur *le Droit de la Gue* d'après la doctrine du Grand Etat-Major allemand. Je recommande spécialement la prescription du massacre « conservatoire » des prisonni

JEAN NOREL.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Adolphe Retté : *Du Diable à Dieu ;* Léon Vanier.

Ce fut une période, à beaucoup d'égards héroïque, et à coup sûr originale, que celle où naquit et se développa le mouvement symboliste.

Appelés à la fois par un même instinct de tous les points de la France, quelques-uns venus d'Athènes, de la Flandre ou de l'Amérique, des jeunes gens diversement doués, mais tous également enthousiastes, se trouvèrent un jour réunis, non loin de Notre-Dame, dans un quartier auquel donne son nom la statue de l'Archange qui brandit le glaive et terrasse le dragon. La Chapelle flamboyante, que fit bâtir saint Louis comme un immense reliquaire au retour de la Croisade, pour y conserver la couronne du Seigneur, est près de là. Vers le milieu des rues bruyantes, des écoles fameuses continuent la gloire de l'ancienne Sorbonne. Tout le jour et toute la nuit, c'est une rumeur qui ne s'alanguit pas un instant. Les étudiants passent, rient, discutent, les filles folles chatoient, promenant le mensonge de leurs yeux, de leur sourire et de leurs toilettes. Changeant kaléidoscope, tout cela, si gai le jour, prend, aux lueurs des globes électriques, une vie presque effrayante.

Que voulaient au juste ces symbolistes, dont quelques-uns sont célèbres aujourd'hui et qui, au moment dont je parle, étaient surtout l'objet de la raillerie des grands et des petits journaux ? Ils voulaient, si on daignait bien écouter ce qu'ils disaient ensemble aux terrasses des cafés, où ils s'attardaient volontiers, une grande rénovation esthétique. Jusque-là il leur semblait qu'on n'avait guère exprimé dans la littérature et la poésie que le dehors des choses. La musique surtout les attirait et ils tâchaient d'éveiller, avec les mots de notre lucide langue française un peu du frisson ineffable que nous donnent les belles symphonies. S'ils admettaient la peinture, c'était à la condition qu'elle évoquât plus des idées que des corps. Ils allaient voir au Louvre les Vinci, les Botticelli les Memling et ils rêvaient longuement. Leurs poètes dans le passé, c'étaient Dante, le Gœthe du second Faust, le Henri Heine de certaines pièces poignantes ; dans le présent ils se reconnaissaient des frères dans les grands songeurs et les chanteurs mystérieux d'outre-Manche. Ils citaient Carlyle, ils citaient Rossetti, ils aimaient le mouvement préraphaélite. Enfin, pàr-dessus tout, ils saluaient deux maîtres, dont ils avaient fait la réputation eux-mêmes : Stéphane Mallarmé, joaillier d'obscurs et étincelants bijoux, et Paul Verlaine, converti fameux aux rechutes douloureuses.

J'ai dû rappeler ces choses bien connues et plus souvent encore dites, au commencement d'un article, où je vais parler exclusivement

de M. Adolphe Retté. Tous les éléments qui ont constitué le symbo lisme ont bouillonné en lui plus orageusement qu'en nul autre. Na ture débordante, généreuse, pleine d'énergies indisciplinées, il a sent vibrer, hurler, chanter, pleurer dans son âme toute la folie du Quar tier latin. Il y promenait une gaieté féroce, une verve torrentueuse Sa poésie était bien le reflet exact de la plus trouble peut-être de heures littéraires. Une *Belle Dame* y passait, tour à tour magicienne redoutable, couronnée de pavots ou de roses mortelles, et sainte d vitrail aux yeux baissés ; des cloches y sonnaient, mais *Dans la Nuit*. Le poète, ardent wagnérien, s'égarait au Vénusberg : toutefois au milieu des sombres forêts, dans le palais splendide et terrible, où la grande Démone, que l'antiquité adora sous le nom de Cythérée endort les chevaliers dans ses bras, il entendait l'appel lointain d Montsalvat, il aurait voulu être le Pur qui tient la sainte Lance, e il pleurait.

Dans ces instants terribles il sentait se combattre en lui toutes les puissances contradictoires de l'homme, de l'homme qui, selon un gran mystique allemand, porte en soi l'Enfer et le Ciel ! Il voyait se leve là-bas, lointaine, une aube ; il aurait voulu marcher vers elle, mais ne connaissait pas le chemin. Quelquefois, à Notre-Dame, par de après-midis somptueux de Pâques ou de Pentecôte, tandis que le splendeurs pontificales se déroulaient au chant des grandes orgues, l'ai vu tressaillir. Il avait senti la beauté de la mère Eglise et il n'e convenait pas. Son agitation le reprenait ; il ne pouvait rester dan le vaisseau sacré avec les fidèles, et sous le porche il se vengeait con tre lui-même d'avoir été un instant ému, par quelque parole cyni que. Que lui importait tout cela : vieux décors, vieille illusion ! Et semblait que l'on vît se contracter son visage dans une de ces ironie amères et ténébreuses, que les sculpteurs du Moyen-Age ont fixées au figures des marmousets, que leur fantaisie accroupissait au portai des églises. Il se précipitait de nouveau dans la vie, ou du moin dans ce qu'il appelait alors de ce nom. Mille fois déçu il voulait êtr déçu encore. Il se reprenait à aimer la complication des rythmes l'extravagance des paradoxes, le vertige.

A cette heure cependant, quelques bons esprits et quelques âme saines commençaient à trouver bien du factice dans tout cela. Un retou s'accentuait vers la logique, la clarté et l'ordre. On voulait bien que l poète continuât à exprimer le mystère, mais un mystère intelligible on retrouvait peu à peu la pure musique du vrai vers français ; i semblait qu'on désirât sortir enfin des cauchemars, pour aller ve la lumière ; on se remettait à fréquenter la nature, à chérir le champs et les bois. Quelques-uns parlaient déjà d'une renaissanc classique.

M. Adolphe Retté se prit alors lui-même d'une belle horreur pour c

u'il avait aimé la veille. Les délices du Paris diurne et nocturne ne ui disaient plus rien : il avait besoin de prendre contact avec la terre ıspiratrice. Il se mit à vivre à Fontainebleau, en compagnie des hênes et des sources. Ses vers de cette époque ont un tout autre ccent que les premiers. C'est l'air salubre de la forêt, aspiré avec llégresse, après la lourde atmosphère d'une chambre de débauche.

Vers ce temps, il lui plut de résumer ses *Souvenirs sur le Symbolisme*. Il y égratigne ses amis, il en trace des caricatures ; il obéit isiblement à ses haines, à ses répulsions, à ses dégoûts. Il paraît ontent de lui-même tout en étant mécontent des autres, mais ce 'est qu'une attitude. Chemin faisant, il blasphème et recueille au asard des anecdotes plus ou moins fantastiques qui pourront faire n peu de scandale. Il est anticlérical et anarchiste, et quand il arle du Christ il l'appelle « le Galiléen ». Impiété médiocre et anale, indigne vraiment d'un esprit si affiné, qui vécut dans le commerce des beaux génies et qui devient furieux comme un taureau evant la pourpre sanglante de la robe divine. Ces paroles dures, ce 'est pas moi qui les prononce, c'est, en substance, M. Retté, qui se s inflige dans son livre **Du Diable à Dieu**. Il y fait sa confession d'une façon émouvante ; il y raconte comment il s'est converti t s'il en est que ce récit n'intéresse pas, il en est d'autres qu'il touhe. J'en connais même, auprès de moi, en Italie.

Les émotions littéraires les plus aiguës n'avaient pas suffi à contenter le poète. Jusqu'à quelle profondeur était-il allé dans l'assouvissement des passions, son œuvre antérieure et le présent livre nous le aissent deviner. On voit bien qu'il avait essayé de tout. Mais, comme ette impératrice fameuse, dont nous parle le poète latin, il était lassé ans être rassasié. Pour éprouver encore quelque chose, pour goûter e nouveaux frissons, il alla vers la politique. Il connut les sonores arceurs qui promettent toujours le paradis terrestre au peuple pour e lendemain. Comme il était sincère et cherchait la vérité, il ne arda pas à sentir le vide absolu de ces déclamations. Cela même 'avait trompé et il ne trouvait pas une sûreté plus grande dans les ypothèses ou dans les spéculations de la philosophie contemporaine.)ue devenir, où se prendre, à quoi s'attacher ? La maladie était venue ussi, cruellement, l'abattre et agiter devant lui le fantôme de la nort. Dieu frappait de toutes les manières au seuil de cette âme lévastée. Avec son indicible patience il en faisait le siège. M. Adolphe Retté n'avait pas eu d'éducation chrétienne, mais il observait les hoses de son temps et les mouvements de son cœur avec un esprit ucide et sagace. Ce qui lui manquait, comme ce qui manquait en énéral autour de lui à tous les hommes, c'étaient des principes ixes, une doctrine plus haute que les sollicitations de la chair et de 'orgueil ; je ne sais quoi d'éternel enfin pour s'y appuyer, mieux

encore pour s'en pénétrer et s'en nourrir. C'était la religion qu'il l
fallait, et parmi tant de systèmes changeants il n'y en avait qu'un
toujours combattue, toujours victorieuse,armée de la plus admiral
dogmatique et prêchant la morale la plus haute, à condition qu'
comprenne bien ses enseignements. C'était la religion qu'on appe
catholique non seulement parce qu'elle remplit tous les temps et to
les lieux, mais aussi parce qu'elle répond universellement à tous l
besoins de l'âme et du cœur de l'homme.

Allait-il donc devenir un bon, un pratiquant catholique? La logiq
le lui demandait; mais elle n'a jamais suffi à transformer du jo
au lendemain la vie d'une âme. Il faut quelque chose de plus, u
force venue d'en haut, ce que la langue chrétienne appelle la grâ
C'est elle en effet qui donne à la volonté de faire dans la conversi
le pas décisif. Elle éclaire, il est vrai, l'esprit : cependant elle
s'arrête pas là. Elle touche l'être jusque dans ses profondeurs my
térieuses; elle y éveille un frémissement d'humilité et d'amour.

Ce travail de la grâce, il s'est accompli dans M. Retté. Nous po
vons l'en croire lui-même, car il nous le dit d'un accent qui ne me
pas. Point de déclamation dans ses aveux : c'est quelque chose d'a
dent et de candide, de frais et de brûlant à la fois. Le ton est bi
authentiquement celui d'un homme, que la visite divine a comblé
joie et renouvelé.

En somme, on le voit, c'est une nouvelle naissance. Le conve
sort comme d'un mauvais rêve avec un désir immense de tout rép
rer; il éclate de reconnaissance envers la Bonté invisible et réelle, q
l'a conduit, à travers les ombres et les anxiétés du chemin, vers
calme éblouissement de la certitude.

Ces traits conviennent à toutes les conversions. Ce qui donne à ce
de M. Retté quelque chose de plus tendrement, de plus naïveme
catholique, c'est le rôle qu'il y attribue à la Vierge Marie.

Oui, Celle qui fut « la première pensée de Dieu au commencem
de ses voies », la virginale Prédestinée, qu'attendaient les siècles,
lumineuse Dame à qui le moyen-âge a consacré tant de basiliques,
Mère de miséricorde, couronnée d'étoiles et les mains pleines
rayons, c'est Elle-même qui, un jour, au fond de la forêt, dans u
petite chapelle, a parlé au cœur du pauvre poète. Elle a su lui d
les mots maternels qui relèvent; et maintenant, quand il lui par
c'est d'un accent filial et naïf qui sent la vieille France et ses légend

§

J'entendais quelqu'un dernièrement dire d'un ton rageur : Enc
un converti! Est-ce que cela va bientôt finir! Il semble que
devienne une mode. Ces gens-là nous ennuient, ils manquent
pudeur et de tact; qu'ils gardent pour eux leurs confidences. Cel

montrait trop d'irritation pour n'être pas un peu sur le chemin du retour. C'est ainsi que Retté parlait autrefois des convertis de son époque. Apparemment la liste n'est pas près de se clore. On en a vraiment assez du lourd empirisme, du positivisme étroit, de toutes les doctrines qui ferment ou abaissent l'horizon de l'âme. L'occultisme fait partout des conquêtes; la science commence à s'occuper de ce qu'elle appelle les forces psychiques ; tous les mysticismes sont étudiés avec pénétration et amour. J'en connais qui lisent Plotin et Jamblique, d'autres qui s'éprennent de Swedenborg, de Saint-Martin le théosophe, de Jacob Boehme et de Mme Guyon. On entrevoit de plus en plus que notre vie est un grand et sérieux mystère. Serions-nous à la veille d'une renaissance religieuse ? Je suis de ceux qui le croient. Déjà, semble-t-il, la Providence se prépare partout pour cette restauration d'ardents ouvriers.

Hier mourait saintement, après une agonie des plus cruelles, J.-K. Huysmans. Cet homme avait retrouvé tout seul la tradition du vrai mysticisme ; il avait réappris à ses contemporains, et d'abord à beaucoup de prêtres, qui semblaient ne les avoir jamais connus, les noms de Denys l'Aréopagite, de Ruysbrœck l'Admirable, de sainte Hildegarde et de saint Jean de la Croix. Il était entré dans l'esprit de la liturgie plus avant que les plus érudits des moines, car il y était entré moins avec l'érudition qu'avec l'amour. Il vivait dans la retraite depuis son retour à Dieu ; il lui fallait l'ombre des cloîtres et le voisinage du plain-chant.

Est-ce dans cette voie que s'engagera à son retour M. Retté ? A coup sûr il doit avoir maintenant un profond désir de recueillement et de silence. Il a tant souffert, tant lutté et, après être venu de si loin, il a été porté si haut ! Au fond de sa mémoire, à présent, le quartier latin, où j'ai évoqué son image au début de cet article, doit lui apparaître comme très lointain et très étranger. Le boulevard s'est évanoui ; il ne se rappelle plus qu'avec dégoût, sans doute, indifférence ou mépris, ce qu'Edouard Schuré nommait récemment : « les nuits de Walpurgis de la jeunesse parisienne ». Seuls quelques points lumineux demeurent dans ses souvenirs : la statue de saint Michel, le glaive en main, et le pied sur l'Adversaire, la Sainte-Chapelle glorieuse et, là-bas, au delà du triste fleuve, Notre-Dame, solennelle, dans le crépuscule du soir.

Il étudiera les grands théologiens, il entrera de plus en plus dans la possession intellectuelle de cette vérité, dont il est le vaincu et dont il va devenir le défenseur ; il ne perdra rien de ses dons d'écrivain, de poète, et d'artiste, ce serait grand dommage. Il a le devoir de prouver que la religion est toujours vivante, puisqu'elle est encore inspiratrice. Il écrira donc, il fera d'autres livres et d'autres poèmes ; il aura gardé toutes ses forces, mais disciplinées, mais

harmonisées, mais orientées. Etre un vrai chrétien et un puissan écrivain catholique, cela peut suffire : pourtant cela lui suffira-t-il Peut-être que non. Quoi qu'il en soit, je ne le vois guère enfermé dan un cloître de purs contemplatifs. Il me semble que la robe blanch du Dominicain irait bien à sa carrure, à moins qu'il ne préfère froc brun de saint François. Son sens exquis de la nature pourr l'entraîner d'un côté, son besoin de discussion et de controverse, d l'autre. Frères prêcheurs et frères mineurs sont également des ch valiers, et il comprennent l'art et la poésie. L'avenir nous apprendr bientôt sous quelle forme M. Adolphe Retté voudra servir cette Eglis qu'il n'a longtemps méconnue ou détestée que pour en avoir enfin l vision plus haute, l'amour plus fidèle et la belliqueuse passion.

Memento. — A signaler comme fort intéressants les livres qui suivent C. Wagner : *Pour les petits et les grands*, librairie Hachette, Paris. — A. Tanguy : *L'Ordre naturel et Dieu*, Bloud. — Publiés par la Librair Bloud et Compagnie les suivants opuscules : M. F. Mallet : *Qu'est-ce q la Foi ?* — Bernard Allo : *La Peur de la Vérité.* — Amédée Gastoué *L'Eau bénite.* — Jean Rivière : *La Propagation du Christianisme da les trois premiers siècles.* — Paul Renaudin : *L'Assomption de la Sain Vierge.* — P. De Labriolle, traduction (introduction et notes) de *La Vie Paul de Thèbes et de la vie d'Hilarion par Saint-Jérôme.* — *Evangil canoniques et évangiles apocryphes*, par M. Lepin.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

La Revue. Enquête sur les rapports entre ouvriers et intellectuels ; intelligen et culture ; un ouvrier amateur : opinions de MM les ouvriers Clerc, Merz Adam Keuffer, Quillent, Morel, Milhaud, Perceau, Jocaviel, Niel, Castagnié, Cou tois et L. Caze. — Conclusion. — Memento.

D'après M. R. de Marmande (**La Revue**, 1er juillet), « la forn nouvelle » de la lutte de classe en France, résulte de la fondation la Confédération Générale du Travail. Notre confrère remarque aus que la direction des forces ouvrières, centralisée par cette formidab organisation, « échappe aux professionnels de l'intelligence ». Non mer ainsi ceux qu'on désigna sous le nom impropre d'« intellectuels n'est pas d'un choix meilleur. Cela suppose un dédain des travailleu manuels, qui est étranger à la pensée de M. de Marmande ; car, po lui, pour tout homme cultivé, l'intelligence doit être affaire indiv duelle, quelles que soient l'instruction acquise ou la besogne hal tuelle. L'intelligence est un don et elle est à distinguer de la cultu Un avocat, que M. de Marmande placerait dans la catégorie d « professionnels de l'intelligence », peut n'être qu'un sot diplôm Au contraire, un charpentier, un ébéniste, un mineur, même le pl ignorant, peuvent donner des preuves d'une intelligence évidente, da leur profession et en dehors.

Aux « militants syndicalistes », M. de Marmande a adressé le ques-
nnaire suivant :

I. — Croyez-vous que les intellectuels (savants, professeurs, hommes de
tres, journalistes, artistes, etc.) aient un intérêt immédiat à sympathiser
ec l'action ouvrière, préparant, sur le terrain économique, la transforma-
n totale de la société capitaliste ?
II. — Estimez-vous possible, désirable, et sous quelle forme, la participa-
n des intellectuels à l'action ouvrière ?
III. — Dans la société transformée (collectivisme, communisme), quelle
rait, selon vous, la situation des intellectuels ?
IV. — Certaines catégories d'intellectuels disparaîtraient-elles alors ? Les-
elles ?

La Revue publie quinze réponses à cette enquête, dont 4 émanent
typographes, 2 d'ouvriers de la mine, 2 d'ouvriers agricoles, les
tres : d'un métallurgiste, d'un ouvrier en cannes et parapluies, d'un
illeur, d'un coiffeur, d'un trépointeur et, enfin, d'un employé de
mmerce. Tous occupent ou ont rempli des fonctions électives dans
dministration syndicale, plusieurs se sont illustrés dans les mou-
ments grévistes, certains ont payé leur action altruiste de leur
erté. Il s'agit donc, non point d'ouvriers quelconques, mais de ci-
yens investis d'un mandat par leurs camarades de corporation.

Le quinzième correspondant de M. de Marmande est défini : « secré-
ire de la fédération des syndicats ouvriers de Rouen et de la région,
cien secrétaire adjoint de la Bourse du Travail de Rouen », sans
ndication précise d'un métier. C'est peut-être parce qu'il n'en exerce
us aucun, qu'il a fourni la plus abondante réponse aux quatre
estions ?

Exception faite de celui-ci et de l'employé de commerce, — lequel
est point, à vrai dire, un « ouvrier », puisque son rôle est celui
un sous-intermédiaire, — on remarquera que, sur 13 ouvriers dont
s déclarations sont rapportées, il y a 4 typographes. Ces derniers
t toujours joui d'un certain prestige sur leurs frères de travail,
rce que leur profession leur vaut une culture superficielle et les
it orateurs, à cause de quelques idées qui reviennent fréquemment
r le marbre des imprimeries et ne sont pas irréprochables pour
oir beaucoup servi.

Les déclarations de M. Clerc, typographe, suffiraient à le prouver.
lles sont candides et passionnées. S'il n'aime guère les « intellectuels »,
n'est pas loin d'en découvrir parmi ses camarades et il leur fait
râce, étant du nombre :

Un fait qui, pour beaucoup, a pu passer inaperçu, c'est que, dans les
ndicats et les Bourses du Travail, il se forme une catégorie d'intellectuels
mplètement différente de celle qui nous occupe. Ce sont des travailleurs,
i s'intéressent à l'action syndicale et, y prenant part, arrivent, par suite

de la propagande continuelle qu'ils font, à envisager toute la questi sociale.

Les Bourses du Travail sont les centres de l'activité intellectuelle de classe ouvrière, et ce n'est pas seulement la suppression des privilèg économiques de la bourgeoisie qu'elle y prépare, mais peut-être bien aus la chute de ses intellectuels.

Il n'est pas possible que les intellectuels participent à l'action ouvrièr les travailleurs sont seuls juges pour défendre leurs intérêts moraux et m tériels.

Il ne peut rien y avoir de commun entre des gens qui vivent d'une faç si différente. Les préoccupations d'un professeur ou d'un lettré quelconq peuvent-elles être les mêmes que celles d'un ouvrier qui gagne à peine vie, quand il travaille ?

Qu'on le demande à l'ouvrier, ou mieux encore à l'ouvrière, qui gag o fr. 75 ou 1 franc par jour. La réponse n'est pas douteuse. Arrachés d leur plus tendre enfance des bancs de l'école, leur cerveau est obsédé p le problème de la lutte pour la vie. Ils ne connaissent rien en dehors d conditions de travail draconien qu'ils sont obligés de subir. Et si quelqu lueurs éclairent leur intelligence, elles sont produites par la préparation la lutte contre le patronat et l'espoir d'un mieux-être prochain.

Pour M. E. Merzet, ouvrier mineur, les « intellectuels » sero « les pilotes de la science et les collaborateurs des ouvriers ». Il connu « le brave J.-B. Clément qui était quelqu'un comme intelle tuel et qui n'a pas tous les jours mangé ».

M. Adam, métallurgiste, écrit dans une intention d'ironie : « Me sieurs les intellectuels » et son papier est d'un bilieux plutôt q d'un roseau pensant selon Pascal.

M. A. Keuffer, typographe, parle avec une sorte de superstition d « philosophes et des savants d'une compétence indiscutée » . C'e qu'il ignore que les plus grands d'entre ceux-ci virent presque to jours leurs travaux très discutés à l'origine, parce qu'ils bouleversaie justement les idées des personnes dites compétentes.

M. E. Quillent, ouvrier en cannes et parapluies, aime la nette Il apporte une excellente contribution à l'enquête, ayant nommé d *matériels* tous ceux qui ne sont pas des *intellectuels*. Au terme v cieux, maintenant admis, il oppose un terme qui fait image et n point le sens étymologique correspondant à l'idée qu'il représente po M. Quillent :

> Les *intellectuels* sont, à mon avis, victimes du capitalisme, autant q les *matériels ;* tous les travailleurs sont à sa merci, et doivent s'unir cont lui. Les sciences et les arts doivent aspirer à la liberté économique auta que le travail manuel.

« La juste intellectualité » ! M. A. Morel, ouvrier agricole, a trou cette expression sybilline. Son confrère, M. D. Milhaud, disting le « manuel » et l'« intellectuel ». Il imagine l'avenir sous des couleu

florianesques. Il est mi-partie Bouvard, mi-partie Pécuchet, aussi touchant que les deux bonshommes de Flaubert. Ah! de grâce, lisez! L'avenir réserve aux humains : le « travail-distraction » !!

Aucune catégorie d'intellectuels ne disparaîtra. Le travail-distraction aura cet avantage d'exercer le libre jeu des muscles, sans aucun surmenage. Les beautés de la nature, dès lors n'échappent plus à l'homme, plein de santé, rayonnant de joie.

Les goûts artistiques se développent dans les milieux citadins et ruraux ; la poésie, la peinture, la musique, le théâtre, les beaux-arts, débarrassés de toute entrave mercantile, s'épanouissent librement.

Cependant, il est possible que les « intellectuels » s'adonnent aux travaux manuels dans la communauté pour charmer leurs loisirs, et que les « manuels » soient des « intellectuels » intermittents.

M. Perceau, tailleur, propose un subtil *distinguo* entre les intellectuels mêmes : « ceux qui sont arrivés et ceux qui ne le sont pas ». Il admet une troisième catégorie qu'il baptise celle des « néo-intellectuels » :

J'entends par là tous les déclassés, plus ou moins anarchistes, qui affichent un si profond mépris pour les ouvriers et une haine profonde pour le travail manuel. Ces aristocrates de l'anarchie, qui ont toutes les tares et tous les préjugés des intellectuels, sans en avoir le talent, sont aussi dangereux pour l'action prolétarienne que les intellectuels proprement dits.

Ce qui suit a été pensé, exprimé, par M. G. Joucaviel, ouvrier mineur :

Tout le monde sera intellectuel et travailleur à la fois, chacun devant recevoir une instruction intégrale ; c'est-à-dire que celui qui ne sera que mineur devra suivre les mêmes études que celui qui sera ingénieur des mines. Ils iront aux mêmes écoles, jusqu'au même âge ; ils iront ensuite faire le même travail, on leur donnera le même pouvoir de perfectionner leur instruction, et *c'est seulement après qu'on pourra juger de leurs aptitudes et déterminer celui qui continuera à être mineur et celui qui pourra devenir ingénieur*. Il en sera de même pour chaque catégorie de travail.

Qui sera cet ON, souverain juge et ordonnateur (ô grand Zeus !) dont la voix écoutée accomplirait un tel miracle?

Ah! que ce M. Joucaviel a de fantaisie et de charmante naïveté ! Il écrit, en effet :

Les artistes de toute sorte, les savants, les journalistes mêmes verraient leur situation changer. Mais tous, tous, dans la société collectiviste-communiste seraient plus ou moins artistes ; que ferions-nous donc, sans cela, les loisirs que nous donnerait la grande diminution des heures de travail ? Et les savants, il y en aurait pas mal qui aspireraient à le devenir. Quant aux journalistes, cela ne pourrait être compté comme une profession. D'ailleurs, chacun de nous ne l'est-il pas un peu? Je le suis bien, moi et demain

j'irai à la mine pour gagner la pièce de cent sous qui me fait vivre assez chichement dans la société actuelle.

Et puis, dans une société collectiviste-communiste, le journalisme se ferait par plaisir!

M. Niel, typographe, dont la déposition est étendue, dit des choses excellentes :

Du reste, il est à remarquer que beaucoup de travailleurs qui méprisent le concours personnel des intellectuels sont des amoureux passionnés des bibliothèques dans lesquelles ils vont puiser les éléments de la science de ces mêmes intellectuels. Pourquoi l'homme leur fait-il peur, alors que le livre ne les effraie pas?

Enfin, j'affirme que la société future, basée sur l'idéal d'égalité sociale poursuivi par les travailleurs, ne se réalisera pas avec des ignorants.

M. Castagnié, typographe, est un farouche. Il cite avec une respectueuse gratitude le nom de Zola et celui de M. Anatole France. Pour le reste, le voici peint par lui-même :

Selon moi, dans une société transformée, je voudrais, autant que faire se peut, que les intellectuels se reposent... en travaillant manuellement, s'entend.

Je ne sais pas trop si les curés, les galonnés, les juges, les avocats, les commerçants, les patrons et les propriétaires sont des intellectuels, mais je souhaite qu'ils disparaissent tout de même.

M. E. Courtois, employé de commerce, candidat malheureux aux dernières élections législatives, aurait parlé, à la Chambre, tout comme cinq cents autres :

Nous aussi, nous connaîtrons les plus belles époques de la Grèce antique; nous aussi, nous aurons nos esclaves, mais non pas des esclaves de chair et d'os, comme nous, mais des esclaves aux puissants muscles d'acier : les machines, dont la production gigantesque suffira amplement à tous nos besoins, et nous déchargera du souci angoissant des nécessités de la vie quotidienne qui paralyse l'effort et éloigne l'inspiration. L'artiste enfin libéré, tout entier à son art, pourra nous doter des créations les plus sublimes du génie humain.

Ah! le bruyant grelot!

M. L. Caze, trépointeur, fait entendre un autre son :

Dans la société transformée, la situation des intellectuels sera on ne peut plus heureuse. Ils seront les plus belles fleurs du jardin communiste. Leur situation matérielle ne sera pas différente de celle de leurs camarades ouvriers. Comme pour ces derniers, la perspective de ne pas avoir de quoi manger le lendemain sera écartée. Et alors, leurs facultés morales pourront se développer dans toute leur intensité. Ils pourront, en toute liberté, en toute sincérité, en *véritables artistes*, créer des chefs-d'œuvre, donner libre cours à leur pensée intime, à leurs talents, sans craindre qu'un public

de commande ou des journalistes à tant l'article jettent de la boue sur leur ouvrage. Ils trouveront alors un peuple qui les comprendra.

Nous avons multiplié les citations, par sympathie douloureuse pour la foule des pauvres gens qui, peinant à l'atelier, à l'usine, à la mine, aux champs, sur les bateaux, — se feront peut-être tuer quelque jour, parce qu'ils auront cru à l'avènement d'une société parfaite, édénique, pure, où tous les hommes seront heureux et bons. La santé, l'intelligence, voilà deux sources d'éternelle inégalité. Il en est autant, d'ailleurs, qu'il existe de différences entre les individus.

Le travail de M. de Marmande est instructif. Il aurait prouvé davantage, si l'enquêteur s'était adressé à des ouvriers moins habitués à discourir, — à des *ouvriers du rang*, pour parler en égalitaire convaincu.

§

Memento. — *La Rénovation esthétique* (juillet) : *Réponse à la critique contemporaine*, par M. Armand Point.

Le Feu (juillet) : *La Poétique de Mme de Noailles*, par M. E. Sicard.

La Revue des Idées (13 juin) : *Herbert Spencer d'après son autobiographie*, par M. Ch. Duguet.

Le Correspondant (29 juin) : *La Crise morale*, par M. Félix Klein. — *La Critique d'art en 1739 et de nos jours*, par M. P. Hazard.

La Revue de Paris (1er juillet) : *Hortense Allart de Méritens*, par M. L. Séché. — Le début d'un roman : *La Dentelle de Thermidor*, de M. G. Rivollet.

La Grande Revue (25 juin) : *Les Inscrits maritimes*, par M. Gerville-Réache. — *Un ami de la France : A. G. Van Hamel*, par M. Wilmotte.

Revue bleue : M. G. Lanson : *Questions universitaires : Discipline et Liberté.*

La Nouvelle Revue (1er juillet) : *Le Cerf mourant*, par M. Ch. Géniaux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une Mystification (*La Roulotte*, *La Verveine*. *Le Cri de Paris*, *Antée*, *Le Censeur*, *Le Gil Blas*, *La Dépêche*, *L'Art moderne* et MM. Henry Gauthier-Villars et Ernest-Charles).— La Censure en Turquie (*Pro Armenia*, 20 juin).

Je me souviens d'avoir lu, dans la petite collection Bachelier-Deflorenne, l'amusante histoire de quelques mystifications célèbres. Celle qui nous amusa, ces temps derniers, y pourrait prendre place. Pour qu'une mystification soit bonne, il faut que le mystifié y participe de tout son cœur, et c'est bien ce qui arriva, le mois passé. M. Ernest-Charles entra dans la plaisanterie avec un sérieux admirable. Il analysa, avec son talent ordinaire et un soin tout particulier, le poème même où il était raillé. La farce est bonne. Voici, d'après **l'Art Moderne**, les éléments du procès :

Celle-ci est vraiment drôle. Oyez-la :

Le 5 mai dernier, *la Verveine* publiait, sous la signature HENRY GAUTHIER-VILLARS le poème que voici :

APRÈS L'ORAGE

L'orage a brusquement fui. La brise joyeuse,
Essaimant les parfums qui soufflent du midi,
Chasse gaiement vers l'est un nuage alourdi
Et qui s'effeuille, rose immense et ténébreuse.

Nul bruit dans le vallon, nul bruit dans la forêt,
Sinon le frisselis d'un tremble qui s'égoutte
Et, parmi les sorbiers dont s'empourpre la route,
Un trille de mésange ou de chardonneret.

Rôdeur, le doux parfum s'évade, qu'à cette heure
Exhalent les taillis mouillés et les sillons ;
Sous l'oblique baiser caressant des rayons
Tout commence à sourire et cependant tout pleure.

Un immense arc-en-ciel, subit comme un éclair,
Nouant du Sud au Nord les bouts de son écharpe
Sème les sept couleurs sur l'Alpe qui s'escarpe,
Au-delà de la lande et là-bas sur la mer.

Le Soleil, à présent, darde droites ses flèches,
Et d'exquises senteurs grisent la Terre et l'Eau :
Chaudes vapeurs des champs, frais effluves du flot,
Arômes de résine et de fleurs déjà sèches...

Ne regardez donc plus vers le passé, mes yeux !
A quoi sert de pleurer sur une image morte ?
Rasséréné, l'espace au bonheur nous exhorte.
De l'orage qui fut sachons être oublieux.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Sous leur apparence sereine, ces alexandrins paraissaient inoffensifs et débonnaires. Un malin s'avisa de leur trouver une affinité avec une pièce de vers parue le 15 juin 1903 dans *la Roulotte*, — pièce intitulée *Fin d'Orage* et signée MARIUS HÉGIN. Il confronta les textes. Eh ! mais... C'est qu'il y avait entre eux, plus qu'un air de famille ! Les deux poèmes étaient presque identiques ? Qu'on en juge :

FIN D'ORAGE

L'orage a brusquement cessé. La brise heureuse
Rend leurs couleurs aux fleurs et leurs chansons aux nids.
On voit s'effilocher, dans les cieux rajeunis,
Des lambeaux de nuée informe et ténébreuse.

Un murmure indécis bruit dans la forêt ;
C'est le pleur cristallin d'un arbre qui s'égoutte ;
C'est, sur la ronce en fleur dont s'empourpre la route,
La chanson du verdier et du chardonneret.

Sur les champs consolés flottent des vapeurs rousses.

Alourdi de pollen, un bourdon maladroit
Se heurte aux troncs... Comment pourrait-on voler droit,
Grisé par ces senteurs si fortes et si douces ?

Un joyeux arc-en-ciel, soudain comme un éclair
Enjambe le vallon. Sa courbe qui s'irise,
Chatoyante, s'en va se perdre dans la mer.
On entend chuchoter le rire de la brise.

Le ciel pur se revêt de ces tons diaprés
Où l'air sait s'adoucir de teintes violettes,
Et d'exquises senteurs s'évadent des grands prés
Qui fument à présent comme des cassolettes.

Détournez vos regards des portes du tombeau,
Ami, ne pleurez plus votre espérance morte !
Rasséréné, l'espace au Bonheur vous exhorte :
Quand l'orage a pris fin, le soleil luit plus beau !

MARIUS HÉGIN.

Quelle belle occasion pour « tomber » Willy ! Willy plagiaire de Marius Hégin ! (Qui ça, Marius Hégin ? Quelque méridional inconnu, sans doute ? Un pauvre rimeur hors d'état de protester, d'autant plus que *la Roulotte* a cessé de rouler...) Et l'on marche. *Le Cri de Paris* signale le pastiche, *Antée* dresse procès-verbal, *le Courrier d'Anvers* condamne le contrefacteur à des peines sévères.

Ce que Willy a dû s'amuser ! Le billet suivant, qu'il nous adressa hier, vous expliquera le motif de sa gaîté :

Cher ami

Veux-tu, je te prie, expliquer aux lecteurs de mon cher ART MODERNE *que je ne suis point le plagiaire stigmatisé par le* CRI DE PARIS, *par* ANTÉE, *par le* COURRIER D'ANVERS, *etc., attendu que* MARIUS HÉGIN *est l'anagramme d'*HENRI MAUGIS, *mon pseudonyme.*

J'ajoute qu'*Après l'orage* m'a tout l'air d'un acrostiche ; demande plutôt à J. Ernest-Charles, ton voisin.

Mille amitiés,

WILLY.

Qu'on lise donc *Après l'orage* comme on lit un acrotische. C'est ensuite qu'il conviendra de prendre connaissance du réquisitoire de M. Ernest-Charles, dans **le Gil Blas** :

Pour diverses raisons, — et aussi par pitié, — *le Censeur* ne s'occupait plus de M. Gauthier-Villars, dit Willy, depuis l'incident du Moulin-Rouge, si curieux au point de vue de l'histoire des mœurs de ce temps et qui lui a assuré une place à part et peu enviée dans la vie littéraire d'aujourd'hui. Au reste, l'auteur de *la Maîtresse du prince Jean* n'intéresse plus la littérature depuis que les juges correctionnels de Paris se chargent d'écrire la critique de ses livres.

Mais M. Gauthier-Villars, dit Willy, à qui le Moulin-Rouge a fait des loisirs, les consacre un peu imprudemment à s'occuper du *Censeur*. *Le Censeur* est contraint de lui rendre sa politesse.

La dernière œuvre de M. Gauthier-Villars, dit Willy, est un cou
poème intitulé *Après l'orage*. On trouve dans ce poème des vers comn
ceux-ci :

L'orage a brusquement fai. La brise amoureuse...
Nul bruit dans le vallon, nul bruit dans la forêt,
Sinon le frisselis d'un tremble qui s'égoutte
Et, parmi les sorbiers dont s'empourpre la route,
Un trille de mésange et de chardonneret.
Un joyeux arc-en-ciel, subit comme un éclair...
Ne regardez donc plus vers le passé, mes yeux !
A quoi sert de pleurer sur une image morte ?
Rasséréné, l'espace au bonheur vous exhorte,
De l'orage éloigné sachez être oublieux.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Ces vers sont plagiés avec impudence de ceux-ci de M. Marius Hég
auteur d'un poème intitulé *Fin d'orage*.

L'orage a brusquement cessé. La brise heureuse...
Un murmure indécis bruit dans la forêt :
C'est le pleur cristallin d'un arbre qui s'égoutte :
C'est sur la ronce en fleur dont s'empourpre la route,
La chanson du verdier et du chardonneret.
Un joyeux arc-en-ciel, soudain comme un éclair...
Détournez vos regards des portes du tombeau,
Aussi ne pleurez plus notre espérance morte !
Rasséréné, l'espace au Bonheur vous exhorte :
Quand l'orage a pris fin, le soleil luit plus beau !

MARIUS HÉGIN.

Le plagiat est évident.

On relève le plagiat et M. Henry Gauthier-Villars dit Willy, de répond
« Remarquez que Marius Hégin a pour anagramme Henry Maugis, qui
un de mes pseudonymes. Les deux pièces sont donc de moi. »

La moralité de certains polichinelles des journaux bien parisiens
excite à trouver la plaisanterie élégante. Mais précisons.

Quand un magistrat enquête sur un vol, il ne s'attarde pas aux ap
rences... Je me hâte d'attester qu'un plagiat n'est pas un vol. — Qu'
ce donc ? — C'est un plagiat. Enquêtons néanmoins à la manière d'un j
d'instruction.

Marius Hégin est l'anagramme de Henry Maugis. Heureuse rencon
en vérité ! Non, la rencontre n'est pas suffisamment heureuse. Il y a ici
y que nous ne voyons point là. Or, M. Gauthier-Villars, quand il s'est s
du pseudonyme d'Henry Maugis, a toujours écrit Henry avec un *y*.
surcroît l'anagramme pouvait s'établir aisément : *Marius Hégyn*..
M. Gauthier-Villars a le souci de l'exactitude en ses calembredaines. C
cluez que *Marius Hégin* n'est pas l'anagramme de *Henry Maugis*.

Persistez-vous à admettre que Marius Hégin soit l'anagramme d'He
Maugis ? Alors voilà un anagramme (faux) dont M. Gauthier-Villars,
Willy, dit Maugis, ne s'est pas vanté, lui qui s'est toujours vanté publiq
ment de tout ce qui le touche. Et puis le nom qui serait l'anagram

d'Henry Maugis a complètement disparu de la circulation depuis le 15 juin 1903, date à laquelle Marius Hégin signait un poème : *Fin d'orage*, dans *la Roulotte artistique et littéraire* (1re année, n° 7), paraissant à Braine-le-Comte (Belgique), sous la direction d'Emile Lecomte et Louis Moreau.

Or, personne n'a jamais su que M. Henry Gauthier-Villars, dit Willy, dit Maugis, eût signé une œuvre quelconque du pseudonyme Marius Hégin. En revanche, un certain nombre de personnes ont connu un poète qui portait réellement le nom de Marius Hégin, et qui eût aimé signer beaucoup de poèmes tels que celui-ci : *Fin d'orage*, dont il était l'auteur.

Marius Hégin mourut au mois de juin 1903 et, en insérant les vers de Marius Hégin, qui ne sont pas de M. Henry Gauthier-Villars, dit Willy, dit Maugis, *la Roulotte artistique et littéraire* publiait les lignes suivantes :

« DES FLEURS SUR UNE JEUNE TOMBE

« *Marius Hégin*

« Pourquoi faut-il, hélas ! que ces pages juvéniles et printanières soient endeuillées ?

« Marius Hégin vient de mourir, à dix-huit ans !

« En dépit de son prénom, dont la truculence phocéenne nous amusait et le faisait, tout le premier, sourire, notre jeune ami était un Wallon de bonne souche, Wallon adorant son pays, et qui avait même composé d'agrestes chansons en patois de la Thudinie, fleurant bon le terroir, et dignes parfois de figurer dans tels joyeux contes de son célèbre compatriote Maurice des Ombiaux.

« Les poésies qu'il laisse, éparses, ne sauraient prétendre au titre de chefs-d'œuvre. On ne crée pas des chefs-d'œuvre à dix-huit ans ! Mais dans *Fin d'orage*, que nous reproduisons ci-après avec une pieuse émotion, dans les sonnets si frais et si riants de *Tonnelles en fleur*, que ses amis tiendront à honneur de réunir et qui l'apparentent sensiblement avec Adolphe Hardy, le délicieux auteur des *Voix de l'aube et du Crépuscule*, les poètes reconnaîtront un des leurs, et que le pauvre Hégin, enfant fauché par la mort aveugle, avait déjà donné plus que des promesses. »

Donc, Marius Hégin a existé, puisqu'il est mort ; et il est l'auteur du poème *Fin d'orage*, dont M. Henry Gauthier-Villars, dit Willy, dit Maugis, n'est pas l'auteur.

M. Gauthier-Villars a pris un poème à Marius Hégin, et quand il dit qu'il ne le lui a pas pris, il ment.

Est-ce assez péremptoire ?

M. Remy de Gourmont conclut, avec beaucoup de modération, dans **la Dépêche** :

La farce montée par Willy, pour se venger des tracasseries d'un censeur dont la pruderie égale facilement l'inclairvoyance, est énorme et un peu grossière. Mais on peut aussi la considérer comme une leçon à l'adresse de ces critiques malveillants, pour qui la littérature contemporaine, à laquelle ils ne contribuent pas, n'est qu'un prétexte à exhaler leur mauvaise humeur, leur envie et leurs rancunes.

J'espère, quant à moi, que l'autorité de M. Ernest-Charles ne sera

pas diminuée par cet incident et que sa carrière d'Aristarque n'e[n] sera point entravée.

Seulement, qu'il prenne garde à Willy. *Cave cânem*, comme d[it] son éminent collaborateur, M. Paupe.

§

M. A. de Persignac nous donne, dans *Pro Armenia*, quelqu[es] amusants détails sur le fonctionnement de la censure en Turquie :

Défense de reproduire les traits sacrés du sultan, défense de désign[er] par ces mots : *agents de police secrets* les innombrables mouchards q[ui] veillent à *la sûreté de l'Etat* : défense d'appeler par son nom une femm[e] turque. Il n'est pas permis d'imprimer : Madame Aïché, ou Mademoisell[e] Nazié ; il faut dire : la femme de Mehmet-Effendi, ou la fille de Riza-Be[y]. Enfin, défense d'imprimer dans les journaux les noms *Macédoine*, *Armé-nie*, car il est entendu une fois pour toutes que ni l'Arménie, ni la Macé-doine n'existent pour l'empire. La Macédoine, c'est la *Roumélie*, et quan[t] à l'Arménie, c'est le *vilayet de Van ou de Trébizonde*. C'est pour des rai-sons analogues que le journal *le Phare de Macédoine* a troqué son no[m] contre celui de *Phare de Salonique*.

Il est cependant des cas où le nom d'*Arménie* s'impose, témoin cet[te] phrase soumise à la censure par *le Stamboul*, journal français de Péra :

« Hier mardi, le vapeur *Arménie*, de la Compagnie Fraissinet, a heurt[é] *le Niger*, des Messageries maritimes. *L'Arménie* a sombré. »

Le censeur biffa le mot *Arménie* et le remplaça par celui d'*Harmoni[e]*. Ce n'est pas plus malin que ça. Ils sont pleins de ressources, les censeu[rs] en Turquie.

On chercherait vainement dans les journaux de Turquie la *chronique d[es] tribunaux*. Silence sur les péripéties des procès, fussent-ils ou non politi-ques ! Et silence encore sur les sentences des juges ! A moins que le bu-reau de la presse ne passe un communiqué officiel sur des causes sen-sationnelles. Cela arrive une fois tous les trois ans.

Mais alors, demanderez-vous, que met-on dans un journal en Turquie ? Puisqu'on n'y peut traiter ni de politique, ni de religion, ni des autorités, ni de la justice, ni du mouvement social ou économique, ni de littérature, puisqu'il doit se taire sur tout ce qui, d'ordinaire, alimente les feuilles pé-riodiques, de quoi donc parlent les journaux en Turquie ?

De quoi ? De tout, répond l'ineffable Rifat-Bey, de la pluie, du bea[u] temps, pourvu que ce ne soit pas d'une pluie au mois d'août, ni du cla[ir] de lune ; des chiens des rues, pourvu que ce ne soit pas pour en demand[er] l'extermination; des autorités, de Sa Majesté impériale le sultan, pourvu q[ue] ce soit pour chanter ses louanges !

Et maintenant, on me demandera peut-être pourquoi il n'est pas perm[is] à la presse turque de parler de la pluie d'août, du clair de lune... Voici.

Un poète de province traduisit un jour les fables de La Fontaine e[n] langue turque. La censure lui retourna le manuscrit avec *défense d[e] publier*. Publier *la Cigale et la fourmi* ? Y songez-vous ? La cigale e[st] appelée en turc *la bête du mois d'août*. Or, le sultan Abd-ul-Hamid est n[é]

mois d'août... Vous saisissez l'allusion. Qui donc désignait-on par : *la* *e d'août ?* Le sultan ? Quel scandale ! *La bête d'août !!* Quel crime de -majesté !

Et La Fontaine fut sacrifié. Il ne fut plus permis d'en parler. Il lui fut endu de franchir la frontière.

Et l'on interdit à tout jamais de parler du mois d'août, d'y faire la moin- allusion. Pas plus de la *pluie en août* que du *soleil d'août !* Août xiste pas en Turquie !

Voulez-vous savoir pourquoi la presse turque ne parle jamais de *clair* *lune ?* Simplement parce que la lune n'est pas toujours pleine, et que fois elle prend la forme d'un *croissant*. Or, il est défendu de parler du *issant.*

On n'a pas encore défendu à la lune de se montrer parfois sous la forme n croissant, mais on a défendu aux boulangers de vendre des petits ns offrant cette forme ; si bien que les croissants, en Turquie, sont tou- rs rectilignes.

Un journal scientifique, décrivant un jour l'expérience de la production de ydrogène, finissait son article par ces mots : « l'oxygène de la vapeur d'eau combine avec le fer, et l'hydrogène reste *libre.* »

D'un coup de crayon, la censure biffa l'adjectif *libre.*

L'auteur argua de la difficulté de remplacer ce qualificatif. Il est en effet laisé, pour ne pas dire impossible, de trouver un terme équivalent.

— Faites comme vous voudrez, riposta le censeur, mais l'hydrogène ne it *rester* libre dans un pays où il n'y a pas de *liberté.*

Il paraît que, dans les dictionnaires, on biffe les mots *élire*, *écra-*, *se révolter*, *pleurer*, *couper*, *gâter*, *voler*, *geindre*, *mécon-t*, *matins*, *pauvre*, *jeune*, *malade*, *mauvais*, *injuste*, *rouge*, ..,ainsi que : *flotte*, *ambassade*, *franc*, *révolution*, *constitution*, *puté*, *sénateur* et *brasserie !* Tout cela m'a bien l'air un peu opéra-uffe, mais c'est peut-être vrai après tout.

R. DE BURY.

CHRONIQUE DU MIDI

ean Amade : *Etudes de littérature méridionale* (Toulouse, Edouard Privat, et is, Alphonse Picard et fils). — Ernest Poulle : *L'Œuvre de Mistral*, brochure Vieux, Tournon). — La mort de Clovis Hugues.

« Il faut aujourd'hui une certaine audace pour consacrer une œuvre ière aux littératures méridionales. » Ainsi s'exprime M. Jean nade, au début de son livre : **Etudes de Littérature Méri-onale**, qui vient de paraître et qui est le premier d'une série nsacrée à la louange du génie latin. Car telle est l'ambition de Jean Amade, et la première de ses études, celle dans laquelle il a umé ses idées, a pour titre : *L'Influence du Nord et le Génie* *in.* Sans nier la grandeur, ni même la nécessité de certaines in-ences venues du Nord, M. Amade nous met en garde contre un

amour trop exclusif des littératures septentrionales et, par des ex ples bien choisis, nous montre que nous négligeons à tort n propre génie et que nous ignorons certaines de ses manifestations plus intéressantes. Incontestablement, nous sommes renseignés le roman russe et le théâtre scandinave, nous connaissons beauc moins la poésie provençale, le roman italien ou espagnol et le thé catalan, « dont certaines pièces, les plus modernes, méritent d' mises au premier rang parmi les productions les plus fortes et plus vraies du théâtre européen. »

Sur ces différents points, Jean Amade nous apporte d'abonda lumières et c'est plaisir de parcourir à sa suite les littératures es gnole et catalane contemporaines ou de visiter le poète Mistral. L sant de côté les chapitres de son livre qui se rapportent à des q tions placées hors des limites de cette chronique : *l'Evolution d romancier valencien*, *Idéalisme et réalisme en Espagne*, *A vers la littérature catalane contemporaine*, *Notes sur J Valera*, nous retiendrons son étude sur : *le Poète de Prove Frédéric Mistral*.

Avec un sens poétique très fin, M. Jean Amade mêle agréablem dans cette étude, le récit d'une visite à Maillane avec des consid tions sur l'œuvre mistralienne et sa portée :

Le poète nous reçoit sur le seuil de la porte, et tout de suite nous a rons ce superbe vieillard qui résume à nos yeux toute la race proven les traits mâles mais délicats de son visage, ses gestes larges, sa taille i sante, et la grave douceur de son regard..... Dans les poèmes de Mis les objets s'animent et prennent un sens. Les forces naturelles n'y appa sent pas inintelligentes ou insensibles, mais sont plutôt pareilles à des gé ou à des dieux. Il y a là une sorte de paganisme qui nous rapproche d nature ou la fait mieux vivre devant nous. Et cet art ne déforme point l pression immédiate qui nous vient d'elle : nous sommes, pour ainsi di la source même. Les mots qui la traduisent la traduisent directement; à peine si l'on y sent en effet l'intermédiaire verbal ; et comme dans pareille conception la nature est quelque chose de simple, les mots sont ples aussi. Les images frappent par leur exactitude ; elles sont emprun à la vie quotidienne et particulièrement à la vie rustique. On dirait co un art primitif dont la candeur garantit la fidélité. Ce réalisme ingén spontané ne se retrouve que dans la poésie populaire ou dans l'enfanc littératures. C'est presque l'art d'Homère, s'il est permis d'employer i mot d'art. C'est au moins le naturel et la simplicité de l'art grec, et rappelle parfois la franchise un peu rude des pâtres du Latium.

M. Jean Amade voit, avec raison, dans Mistral, une magnifi manifestation de ce génie latin qui lui est cher :

Oui, Mistral est bien un latin par ce culte de la nature où s'exaltent esprit et son cœur, par cette sorte de paganisme qui magnifie les réal par son amour de la lumière répandue sur toute son œuvre, par les lig

nonieuses de ses figures et la grâce de ses profils, par cette passion a beauté physique, enfin, qui anime toutes ses conceptions.

'uis M. Jean Amade note comment Mistral sait concilier en lui le e de la nature et l'idéalisme et il fait ressortir avec beaucoup de e comment Mistral est encore un homme de son temps et comt il continue le romantisme français :

n un sens, dit-il, son œuvre littéraire, qui part de 1859, date de la lication de *Mireille*, est comme un prolongement, dans la deuxième ie du siècle, de tout ce qui se développa dans la première... La sensié ou l'imagination conduisirent tour à tour le poète comme elles conirent ses aînés, et l'ensemble de son œuvre réalise un de ces mélanges yrisme et d'épopée dont les romantiques nous donnèrent parfois de si ıx exemples. Mais le romantisme de Mistral semble plus vivant et plus ère, moins trouble, moins extravagant et moins creux que n'était, à aines heures, celui de ses prédécesseurs ; il est, si l'on peut dire, plus de la réalité, plus équilibré aussi et plus raisonnable. C'est peut-être ne à l'heureuse manière dont Mistral a su dominer toute cette matière antique, un peu fille parfois de l'indiscipline et de l'anarchie, que s'est ieux révélé son harmonieux esprit de latin. Ainsi, dans son romane même, il demeure toujours ce qu'il est au fond, un latin moderne.

'étude de M. Jean Amade se clôt sur le départ de Maillane, au soir bant :

a campagne provençale s'étendait au loin devant nous et commençait à ecueillir pour le grand rêve de la nuit.

t c'est le rappel des vers divins de *Mireille* :

es chiens étaient couchés, tranquilles ; — les beaux et grands chiens, ıcs comme des lis, — gisaient le long de l'enclos, le museau allongé — s les thyms. Calme — tout alentour, et sommeil et repos — dans la le embaumée ; — le temps était serein, et calme, et resplendissant oiles...

§

près la citation de ces vers, calmes et purs comme l'instant qu'ils rivent, et l'analyse, trop rapide, de la belle étude de M. Jean ade, j'ai quelque honte à parler d'un pamphlet stupide publié tre Mistral par M. Ernest Poulle, *commissaire de surveillance ninistrative des chemins de fer à Tournon-sur-Rhône*, sous le e : **l'Œuvre de Mistral**. Il le faut, cependant, pour donner, lecteurs du *Mercure*, une idée des misérables objections qu'on t faire au génie et, aussi, un exemple, qui réjouira les mânes de ubert, de l'insondable bêtise humaine.

M. Poulle nous avoue, tout d'abord, dans une courte préface, mais est à elle seule un monument, qu'il ne lui était jamais venu à prit jusqu'à présent de critiquer les œuvres de Mistral, notre poète

provençal : « pour une bonne raison, je ne les connaissais pas. » Il a donc lues et, dit-il aussitôt, il a « été complètement désappointé Pauvre M. Poulle ! Mais voici les raisons qui l'ont déterminé à fai part au public de son désappointement : « Si j'avais été tout seul mon avis, peut-être aurais-je hésité à publier cette brochure ; m j'ai trouvé si nombreux les compatriotes qui pensaient comme m que je me suis décidé à faire part au public de mon jugement. » C n'est pas allé tout seul, du reste, et M. Poulle nous en instrui « Mon intention ayant été tout d'abord de trouver un grand journ de Paris qui voulût bien m'accorder l'hospitalité de ses colonnes, me suis adressé à une dizaine d'entre eux, qui tous me l'ont refus Les uns me donnaient pour raison qu'ils étaient complètement de m avis, mais qu'ils n'avaient aucun intérêt à remonter un courant violent ; les autres que Mistral était un patriarche, une idole à laque il ne fallait pas toucher, etc., etc. Repoussé de tous côtés, je me s offert l'hospitalité à moi-même dans la présente brochure ; j'estime que la critique honnête et de bonne foi est un devoir au bien qu'un droit. Le lecteur appréciera. »

Et le lecteur apprécie. Mais, pauvre M. Poulle, le résultat n'est p celui que vous attendiez.

Comment garder son sérieux quand vous écrivez, dès les pr mières lignes de votre brochure :

> La langue des écrits de Mistral est *une langue morte qui ne se pa plus depuis des siècles* (!). C'est un provençal qui est à celui d'aujourd'h ce que le français de Montaigne et de Rabelais est *au français q M. Harduin écrit si bien* (!).

Vous êtes jugé, M. Poulle, et, à moins que vous ne soyez un hum riste qui se révèle, il n'y a plus qu'à vous appliquer le mot d'un mes amis qui avait entr'ouvert votre brochure : « Ce M. Poulle une oie. »

§

Clovis Hugues vient de mourir. Homme politique et écrivain, était un parfait exemplaire du méridional de Provence, bon enfa sympathique, versatile et sonore. Que restera-t-il de lui ? Il semb que sa réputation ait dépassé son œuvre et que des vers semés a quatre vents des journaux il ne doive demeurer que le souvenir ép mère d'improvisations brillantes. Cependant son *Ode à Marsei* est fort belle et il y a, çà et là, un souffle lyrique d'une rare pu sance qui passe dans *les Roses du laurier*.

Dans sa langue maternelle, Clovis Hugues a écrit des poèmes o ginaux et savoureux, pleins de bonne humeur et d'enthousiasme, c'est là, sans doute, qu'il faut chercher sa vraie nature. Les vers qu adressa, en provençal, aux électeurs qui, dernièrement, ne le no

èrent pas sénateur, sont délicieux et ni Roumanille ni Paul Arène
manièrent mieux le lyrisme familier. Si l'on réunissait en volume
s poésies provençales de Clovis Hugues, on aurait son meilleur
ıvrage.

Quant à l'homme, tous ceux qui l'ont approché vantent son esprit,
ns cesse pétillant, et son bon cœur. Dans le dernier numéro du
eu, M. Emile Sicard en a donné un portrait réussi :

Il était surtout méridional. Sa poésie n'était qu'un prétexte à son besoin
expansion. Il chantait simplement, mais s'accompagnait d'un orchestre de
leil. Au temps des sobriquets, il se nomma lui-même « le Victor Hugo
s concierges » et sa Muse était populaire et courait les banlieues. Son
cialisme lui ressemblait ; il était bon et sans parti-pris. Il avait ses héros :
sus et Jeanne d'Arc. Il ne les regardait point comme des emblêmes de
igion, mais comme des pasteurs d'humanité. Un jour, dans une réunion
blique, une voix l'interpella, railleusement : « Et Jeanne d'Arc? » Il
pondit, bonhomme : « Elle va bien, merci, elle m'a dit de donner le bon-
ır à ta sœur. »... Court et large, avec une figure plate et ardente, enca-
ée d'une chevelure romantique, il ressemblait à un fauve familier. Ana-
e France regardant un jour une image de la Tarasque dans un musée du
di s'écria : « Clovis Hugues! » Le poète faisait penser à des histoires
thologiques, mais il avait, dans l'âme, un grand évangile de pitié, tou-
ırs ouvert.

Il repose, maintenant, dans ce petit cimetière d'Embrun, qu'il ambi-
onnait pour son dernier sommeil, parce qu'il est tout fleuri de
ses, comme un jardin. Son buste est à Sceaux, dans un autre jar-
ı, où, chaque année, les félibres lui rendront visite.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

riedrich Nietzsche : *Werke, Taschen-Ausgabe*, vol. 3 et 4 ; Leipzig. C. G.
ımann, à M. 3.75. — Friedrich Th. Vischer : *Briefe aus Italien* ; Munich,
lddeutsche Monatshefte, M. 2.50. — Karl von Levetzow : *Louise Michel* (*Die
ıu*, vol. XIV) ; Leipzig, Friedrich Rothbarth, M. 1.50.— *Deutscher Almanach
das Jahr*, 1907 ; Leipzig, Julius Zeitler. — Maurice Barrès : *Vom Blute, von
Wollust und vom Tode*, Leipzig, ib. id. M. 4.50. — Goethe : *Satyros*, trad.
orges Polti et Paul Morisse ; Paris, E. Sansot et Cie, fr. 1. — Wanda de Sacher-
soch ; *Confession de ma Vie*, Paris, Société du Mercure de France, 3 fr. 50. —
nouvelle édition de Hoffmann. — Memento.

Dans l'édition de poche des œuvres complètes de Frédéric Nietz-
ıe, deux nouveaux volumes viennent de paraître. Le premier con-
nt *Humain, trop humain*, le second les *Réflexions et sentences
lées* et *le Voyageur et son ombre*, mais à chacun les éditeurs
ajouté des extraits des ouvrages posthumes du philosophe qui,
ıs la grande édition, forment une série à part et qui, cette fois-ci,
seront pas donnés dans leur intégrité. A *Humain, trop humain*,
n'a ajouté que dix pages d'aphorismes datant de 1877 et rentrant

dans le caractère de cet ouvrage. Pour l'autre volume, l'emprunt fa
aux posthumes est plus considérable. Nous trouvons là groupées e
80 pages les *Idées sur Richard Wagner, la Musique et Bayreuth*
c'est-à-dire les notes prises par Frédéric Nietzsche pendant les quat
années (1874 à 1878) où il lutta pour se détacher de l'influence w
gnérienne. Pour préciser le sens de cette publication, Mme Fœrste
Nietzsche a mis en tête de chaque volume une courte préface où el
résume quelques-uns des chapitres de l'ouvrage biographique qu'el
a consacré à son frère. En tête du 3e volume nous trouvons un expo
des relations de Nietzsche avec Wagner ; le 4e volume s'ouv
par quelques pages sur la maladie du philosophe au moment où
composa *le Voyageur et son ombre*. Les notes publiées à la fin
chaque tome sont à peu près conformes à celles de la grande éd
tion.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette édition dont la public
tion se poursuit rapidement.

Briefe aus Italien. — A l'occasion du centième anniversa
de la naissance de l'esthéticien Fr. Th. Vischer, ses admirateurs
ses amis projettent la publication de plusieurs ouvrages. Nous avo
déjà indiqué que la livraison de juin des *Süddeutsche Monatshe*
était presque entièrement consacrée à l'auteur d'*Auch Einer*. Voici
charmant petit volume de lettres d'Italie, éditées par les soins de s
fils M. Robert Vischer. Elles sont adressées à de très proches paren
à des amis d'enfance, à David Strauss, déjà célèbre par la publi
tion de sa *Vie de Jésus*, au poète Mœrike, à tous ces braves gens
formaient l'élite de la société wurtembergeoise dans la première m
tié du siècle dernier. Vischer partit pour l'Italie en 1839, alors q
était âgé de trente-deux ans. Ce voyage devait avoir une influe
considérable sur son développement. « Je ne saurais dire ce qui r
terait de moi, écrivait-il près de cinquante ans plus tard, si je pouv
en soustraire ce que je dois à mon séjour en Italie. » Voyageant l
tement, Vischer observe avec humour et avec sagacité et plus d'
trait qu'il note à l'usage de ses intimes rappelle telle boutade
Promenades dans Rome de Stendhal. Mais l'honnête Allema
avait peut-être une supériorité sur le grand Français. Il savait reg
der sans préjugés d'école, et, guidé par son seul instinct, il découvre
primitifs : Fra Angelico, Ghirlandajo, le Pérugin, Francia, et,
mieux est, il sait en parler avec intelligence. Cet Allemand d'au
fois mérite tout notre respect.

Louise Michel. — Dans une collection exclusivement consa
à glorifier des femmes illustres, nous sommes un peu surpris de tr
ver le nom de la « Vierge rouge ». Après la Pompadour et Marie-A
toinette, après Catherine II et Mme Récamier, avouez que le pass
est un peu brusque. Cette monographie, que signe Karl von Le

zow, est du reste pleine de détails intéressants et l'auteur a assez bien dégagé le rôle de Louise Michel pendant la Commuue. Ce petit volume est accompagné de portraits et de caricatures du temps.

Deutscher Almanach auf das Jahr 1907. — Cet ouvrage, qui se présente comme un simple almanach, est une véritable anthologie, où l'on discerne à la fois le respect des belles choses et le goût des littératures rares. De Gœthe à Maurice Barrès et à Remy de Gourmont, toute la littérature moderne nous est présentée par de courts morceaux choisis. Les Français et les Anglais tiennent naturellement une place importante et nous retrouvons avec plaisir dans ce recueil l'étude de M. Franz Blei sur *Nietzsche en France*.

Vom Blute, von der Wollust und vom Tode.— Voilà encore un livre qui, comme le précédent, fait honneur au goût parfait de M. J. Zeitler. Pour la première fois, M. Maurice Barrès est présenté au public allemand, par une traduction somptueusement éditée de *Du sang, de la volupté et de la mort*, pour la première fois, car une édition allemande d'*Au Service de l'Allemagne*, publiée à Budapest, est d'une si invraisemblable médiocrité qu'il vaut mieux n'en pas parler. Nous ne saurions faire un meilleur éloge de la version allemande de Mme A. de K..., revue par M. Franz Blei, qu'en déclarant qu'elle est parfaitement adéquate au texte français. La préface de M. Blei place l'auteur assez haut pour que nulle confusion ne soit possible.

§

L'Allemagne ne possédait pas encore jusqu'à ce jour d'édition critique des Œuvres complètes d'E.-T.-A. Hoffmann. Quelle que soit la popularité de l'auteur des *Contes fantastiques*, on s'était contenté jusqu'à présent de reproductions partielles ou d'éditions populaires et compactes, indignes du grand écrivain. L'éditeur Georges Müller, de Munich, se propose de combler cette lacune. Il a l'intention de réunir, en 14 volumes in-8, tout ce qu'a laissé l'illustre auteur de de l'*Homme au sable*, tant les écrits littéraires que les compositions musicales et les dessins. On trouvera notamment dans cette édition 80 portraits, fac-similés et dessins presque tous inédits. De plus, certaines œuvres mutilées dans les textes que nous avons sous la main seront rétablies dans leur forme primitive et la correspondance de Hoffmann sera utilisée dans la mesure du possible.

Hoffmann est le seul écrivain allemand qui ait excercé une influence réelle et profonde sur l'évolution de la littérature française, si l'on fait abstraction de Gœthe, qu'il faut toujours mettre à part. Les *Contes fantastiques* sont chez nous un recueil classique, et l'on a presque le droit de les considérer comme une œuvre française originale. L'entreprise monumentale de l'éditeur munichois a donc pour nous une importance capitale. Il nous faudra la suivre volume

par volume avec le même soin que nous mettrions à étudier un édition critique d'un de nos grands romantiques. Espérons que l'o ne nous fera pas attendre trop longtemps la mise en vente du premie volume.

On ne saurait jamais assez s'occuper de Goethe. Chaque nouvea travail consacré au grand solitaire de Weimar doit retenir notr attention passionnée. Saluons donc avec joie la traduction du **Saty ros** que publient MM. Georges Polti et Paul Morisse. S'il est vr que Tourguenieff traduisit un jour, chez Flaubert, à livre ouvert, c petit drame satyrique, sa version improvisée n'avait certainemen pas la solidité de langage que nous pouvons louer chez nos deu goethiens de récente date. Au moment où l'on s'aperçoit enfin qu terrible poison fut pour la conscience européenne la doctrine huma nitaire de Rousseau, cette satire du « retour à la nature » ne peu être que bien accueillie. « Il faut mépriser Rousseau » ; Goethe Nietzsche furent peut-être les seuls Allemands à comprendre cet vérité, et c'est pourquoi nous les sentons si près de nous.

Le *Satyros* ne se trouve dans aucune édition française de Goeth Nous y chercherions vainement aussi certaines *Elégies romain* ainsi que le fameux *Journal*, récit en vers que les philologues d Weimar ont étouffé dans la grande édition critique. MM. Polti Morisse les donnent également dans leur petit volume. On lira av émotion les quatre élégies que Goethe composa à Weimar à s retour d'Italie, entre 1788 et 1790, et qui sont parmi les plus bell choses de la poésie allemande.

Nous avons consacré l'année dernière tout un article à l'éditio allemande des **Confessions de ma vie**. Nos lecteurs ont p lire depuis l'excellente traduction française publiée par notre *Me cure*. Mme Wanda de Sacher-Masoch en avait entrepris elle-même révision. Le volume paraît aujourd'hui en librairie, agrémenté d deux portraits qui se trouvent dans l'original allemand. On lira livre, non pas seulement dans un intérêt de vaine curiosité. Il y a autre chose que de la pathologie sexuelle, il y a une femme q souffre et qui nous conte, simplement, toutes les étapes de sa désill sion. On rencontrera aussi des silhouettes d'hommes qui ont jo un rôle sous notre troisième République et l'on verra que la politiq étrangère n'était pas plus clairvoyante il y a vingt ans qu'elle ne l'e maintenant.

§

Memento. — La livraison de juillet de *Süddeutsche Monatshefte* est d plus intéressantes. A côté d'une étude de Hans Thoma sur le caractère l'Allemagne du Sud, nous y trouvons des œuvres inédites de trois indiv dualités qui nous intéressent de près. M. Erich Ebstein publie des doc ments sur Lichtenberg et sur une liaison qu'eut le fameux moraliste,

Goettingue en 1777, avec une petite fille de treize ans. C'est une aventure mystérieuse et charmante qui semble s'être prolongée à travers plusieurs années, si l'on en croit les lettres de Lichtenberg adressées au professeur Meister et que M. Ebstein offre pour la première fois au public. Plus loin nous trouvons la première partie des Mémoires inédits de Robert von Hornstein dont nous aurons à reparler. Enfin M. E. Holzer nous fait connaître des fragments de cours professés par Nietzsche à l'Université de Bâle, en 1874 et 1875. Ces aperçus consacrés à la littérature grecque sont aussi actuels aujourd'hui qu'ils semblaient imprévus et presque incompréhensibles à l'époque où le philosophe écrivait les *Considérations inactuelles*.

Dans *Deutsche Rundschau* (juillet) M. Louis Barbé raconte les relations d'Andersen avec le grand-duc Charles de Saxe-Weimar en même temps qu'il publie des lettres inédites du conteur danois. M. Henri Schneegans étudie la « querelle des femmes » dans la littérature française de la Renaissance.

M. Thomas Seltz consacre, dans *Hochland* (juillet), un fort bel article à l'œuvre de Joris-Karl Huysmans. L'évolution religieuse de l'auteur de *la Cathédrale* y est analysée avec beaucoup de sagacité. Nous trouvons avec plaisir dans cette étude le nom du peintre mystique Charles Dulac, dont M. André Girodie nous a révélé la personnalité.

Nord und Süd (juillet) contient en frontispice un portrait à l'eau-forte de Frédéric Mistral. M. Kurt Walter Goldschmidt, de Berlin, donne une étude sur le poète.

Oesterreichische Rundschau (15 juin), à côté de nombreuses études de politique et de sociologie, publie un poème en prose de Peter Altenberg sur l'inauguration du monument de l'impératrice Elisabeth à Vienne. « Elle qui fut toujours si lointaine et solitaire, elle est maintenant près de tous. »

Relevons dans *Das literarische Echo* (1er juillet), dont les analyses critiques sont toujours remarquables, un article de M. F. von Oppeln-Bronikowski sur l'art de la traduction. Mme Anna Brunnemann étudie un jeune écrivain suédois, Hjalmar Sœderberg, dont le drame psychologique *Gertrude* a été joué à Stockholm avec le plus vif succès. Un portrait accompagne cette étude (15 juillet).

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet), nous initie aux charmes d'un grand magasin de Berlin récemment inauguré. Le *Kaufhaus des Westens* a eu pour architecte M. Emile Schaudt et nous y relevons l'emploi de la ligne droite comme motif de décoration. Cela repose des arabesques de l'Art Nouveau. Le peintre munichois Léo Putz, qui nous est présenté par M. Robert Breuer, se révèle comme un aussi bon élève de Rochegrosse et de Beardsley.

Le cahier de juillet du *Monatsbericht des Wissenschaftlich-humanitaeren Komitees* s'ouvre par un article intitulé *Die Hofaffaere*. Nous n'y trouvons aucun renseignement inédit sur le fameux scandale Eulenburg, mais seulement un exposé objectif de tout ce qui a été révélé par la presse, ainsi qu'un résumé des articles de la *Zukunft*, qui ont provoqué l'intervention de Guillaume II. La rédaction dit expressément qu'elle s'abstient de toute révélation pouvant avoir un caractère personnel, ce qui laisse suppo-

ser qu'elle en sait plus long qu'elle veut bien en dire. Nous ne pouvons qu
louer une pareille discrétion.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Frederic Harrison : *The Creed of a Layman*, 7 s. 6 d., Macmillan, — Israel Zangwill : *Ghetto Comedies*, 6 s., Heinemann. — Arnold Bennett : *The Grim Smile of the Five Towns*, 6 s., Chapman and Hall.— Frank Danby : *A Coquette in Crape*, 1 s., Chatto and Windus.— Oscar Browning : *The Fall of Napoleon*, 12 s. 6 d., John Lane.

La lecture d'un livre comme **The Creed of a Layman**, pa Mr Frederic Harrison, incite à la réflexion. Ces pages inspirent l respect par leur évidente sincérité et la ferveur des conviction qu'elles expriment ; elles vont même jusqu'à inspirer de l'admiration pour la doctrine positiviste capable de procurer à ceux qui se l'assimi lent une pareille élévation de caractère et une telle ampleur de pensée La première partie du livre, que l'auteur appelle *Apologia pro fid mea*, est une véritable profession de foi : « Il y a maintenant plus d trente ans que j'ai trouvé le repos en des convictions parfaitement assises concernant la vie spirituelle. Pendant presque tout ce temps je me suis efforcé d'enseigner les principes de la Foi Humaine et l monde m'a considéré comme un des chefs du mouvement positiviste. L'esquisse que fait Mr Harrison de sa vie spirituelle nous le montr comme un homme profondément sensible aux émotions qui s'expri ment ordinairement par des manifestations religieuses ; il est inébran lablement convaincu de la vérité inattaquable de sa doctrine qui lu donne, en même temps qu'une paix religieuse parfaite, le désir d faire partager aux autres cette foi et cette paix. « Pendant tout cette période, ajoute-t-il, jamais l'ombre d'un doute sur les principe généraux ne m'a traversé l'esprit, encore que bien des points d'ap plication pratique restent pour moi des questions idéales que l'avenir aura à résoudre. Je n'ai pas non plus, pendant cette même période connu le moindre ébranlement du sol où reposent ces fondations. Je sens que je possède une *religion* réelle, vitale, qui soutient sans jamais manquer, une religion inséparable de ma vie quotidienne inspirant heure par heure chacun de mes actes et chacune de me pensées, rendant clair tout problème moral et spirituel. » N'est-c pas là une dissertation théologique plutôt qu'un exposé philosophiqu ou scientifique ? Surtout que l'auteur nous prévient que le contenu de son volume ne représente pas seulement « les croyances person nelles d'un seul écrivain », mais « les convictions assurées et le expériences habituelles d'un groupe d'hommes et de femmes associé depuis quelque trente ans, convictions et expériences d'après lesquelle ils ont voulu vivre et travailler ». Ne peut-on pas rapprocher cett

attitude mentale de Mr Harrison de celle que Newman professe, au chapitre V de son *Apologia pro vita sua*, après sa conversion au catholicisme romain : « Depuis que je suis devenu catholique, je n'ai plus naturellement à narrer d'histoire de mes opinions. Je ne veux pas dire par là que mon esprit a été oisif ou que j'ai renoncé à réfléchir sur des sujets théologiques, mais que je n'ai plus la moindre anxiété de cœur. J'ai été dans la paix et le contentement parfaits : je n'ai pas eu un doute. En me convertissant, je n'ai pas eu conscience qu'aucun changement moral ou intellectuel se soit opéré dans mon esprit. Je n'eus pas conscience d'une foi plus ferme dans les vérités fondamentales de la Révélation, ni de plus d'autorité sur moi-même ; je n'eus pas plus de ferveur, mais ce fut comme l'entrée au port après une mer mauvaise, et mon bonheur sur ce point est resté jusqu'à ce jour sans interruption. » L'identité d'attitude est frappante ; l'on peut conclure à une analogie de tempérament religieux entre le grand-prêtre positiviste et le cardinal romain. C'est un sentiment religieux semblable, avec les mêmes manifestations, mais des contenus différents, rappelant, pour Mr Harrison, la fameuse boutade d'Huxley sur la philosophie d'Auguste Comte : « Catholicism *minus* Christianity. »

Il faut des autels à Mr Harrison, des temples et des hymnes, un culte métaphysique qui part de l'Humanité et aboutit à elle. « A aucun moment de ma vie, déclare-t-il, je n'ai perdu la foi en une suprême Providence, en l'âme immortelle, en la vie spirituelle. » Il croit que Dieu existe, bien que nous ne puissions le connaître, que la Mort n'a pas de terreur, qu'il est peu curieux de savoir si l'être conscient survit, que la vie est trop réelle pour d'interminables spéculations, trop sérieuse pour y mêler le mysticisme. Sa foi, c'est la foi en l'Homme, débarrassée de complications théistes, la foi en l'Humanité en tant qu'entité réelle, avec un avenir sans limites, avec, pour espoir secourable, la pensée que l'effort individuel s'incorpore finalement dans le Grand Etre qui ne connaît pas la Mort. Mr Harrison sait ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas. Son examen est impitoyable et sans compromis. En ces matières, comme il le dit lui-même, « ce ne sont pas les demi-mesures qui réussissent. Ni la complaisance nonchalante, ni les principes sonores ne donnent la paix. Il est d'aussi peu de profit de céder devant les contradictions les plus criantes de la science que d'évaporer, en quelques vagues préceptes, une doctrine discréditée. Pour reconquérir le monde, la religion doit non seulement ne pas être hostile à la science, mais elle doit être en harmonie entière et étroite avec la science. Non pas avec une science seulement, mais avec toutes. Non seulement doit-elle avoir une place à côté de la philosophie, de la morale, de la politique, mais elle doit encore les élever et les guider. Pour avoir de la force,

la religion doit avoir une doctrine, et, à l'heure actuelle, pour durer, une doctrine doit embrasser tout le résultat de la pensée humaine. »

La doctrine que Mr Harrison a érigée en Foi et dont il s'est fait une religion, bien que complète pour lui, aura des lacunes pour d'autres, à qui elle devient inadmissible de ce fait; le bel enthousiasme, l'admirable éloquence avec lesquels Mr Harrison expose ses croyances ne nous les rendent pas plus attrayantes que ne deviennent séduisants les dogmes romains si magistralement exposés par le cardinal Newman. Bien qu'écrite d'hier, l'*Apologia pro fide mea* date à nos yeux autant que l'*Apologia pro vita sua*. Ces dissertations philosophico-religieuses nous ramènent d'un demi-siècle en arrière, où les moindres controverses concernant des propositions théologiques prenaient une importance universelle, et où le divorce de la Raison et de la Foi menaçait de devenir une catastrophe. Après ces tempêtes, nous sommes singulièrement plus apathiques. Les maîtres de la science n'ont plus à se préoccuper, comme Tyndall et Huxley, de retaper, avec des débris de dogmes et des rognures de science, une religion acceptable par le troupeau humain. Gladstone fut le dernier grand homme d'Etat qui charmât ses loisirs à des études théologiques. Le sentiment religieux n'a plus besoin de sacrements, de rituels, de plain-chant, d'architecture gothique. Les antiques conceptions du Ciel, de l'Enfer, de la Terre, les rôles respectifs d'une divinité anthropomorphe et de ses créatures impuissantes, le péché originel et la rédemption sont autant de questions qui ont cessé de préoccuper les grands esprits et d'inquiéter les masses. L'esprit humain, dirait Verhaeren, « darde sa violence plus loin que l'apparence et que la mort », et les fables bibliques, lamentablement mesquines, n'ont plus rien qui le satisfasse. C'est la science, avec ses essors audacieux, ses envolées vertigineusement poétiques, qui offre à présent un aliment au sentiment religieux et lui offre un domaine illimité. Dans le conflit, la religion prétend demeurer intransigeante; elle se déclare immuable et intangible, l'appareil fallacieux de son autorité présumée lui faisant croire à sa puissance illusoire; et bien qu'on ait l'exemple que quelques esprits se laissent attirer par ce qu'il y a de grand et de noble dans le rêve catholique romain, l'homme se détache de plus en plus des religions dans lesquelles il ne voit plus qu'un vain formalisme, et c'est chaque fois qu'il a été déçu dans ses espoirs et mécontent des limitations qu'on lui impose que l'homme s'est créé une religion. La science fournira-t-elle les matériaux d'une doctrine religieuse nouvelle? Ce ne sont plus les dieux qui régissent le cours des étoiles, image des vicissitudes humaines, et une astronomie rationnelle a révélé les lois « qui font rouler les mondes ». Il faut à une religion un élément de mystère, et la somme d'inconnu diminue chaque jour un peu, devant les efforts des systèmes scientifiques

ilemme, si nous admettons que l'esprit religieux, que le sentiment ligieux est impérissable, comme l'ont affirmé la plupart de ceux i ont répondu à la récente enquête du *Mercure*. Que doit être tre religion ? Dans *An Agnostic's Apology*, Sir Leslie Stephen sserte sur « the religion of all sensible men », et voici un passage i, s'il ne nous satisfait pas entièrement, nous aide à nous former e opinion : « Une religion, dit-il, est la synthèse d'une philosophie une poésie. Elle est le produit d'une théorie de l'univers se développant dans l'imagination d'un peuple jusqu'à ce qu'elle se projette un symbolisme concret et brillant. Elle doit avoir un double aspect, rrespondant d'un côté aux conceptions que les hommes se sont çonnées, de la constitution du monde dans lequel ils vivent, et de utre coordonnant ces conceptions sous une forme capable d'être isie par l'imagination et de servir de cadre aux émotions profondes ais indistinctes qu'elle suggère. L'ordinaire antithèse théologique tre la foi et la raison correspond à cette distinction. Une croyance oit faire appel aux perceptions directes et intuitives de l'homme ssi bien qu'à ses facultés logiques. Il faut qu'on puisse la présenr dogmatiquement aussi bien que la prouver par des chaînes de llogismes. La plupart des hommes, certes, ne raisonnent pas du ut, et ils acceptent leur religion comme ils acceptent leur science, - de seconde main. L'homme de science croit aux vérités de l'asonomie, parce qu'elles lui sont prouvées; le reste les admet parce i'il croit qu'elles sont « prouvables » et qu'on les lui a présentées rectement par des images intelligibles et précises. La religion idéale evrait donc s'adapter, de la même façon, à la fois à l'esprit philosoique et à l'esprit populaire. » Mr Harrison étudia à Oxford après déroute du « Tractarian Movement », alors que, du haut des chais universitaires, de nobles esprits, quelque peu désorientés, enseiaient des doctrines contradictoires. Th. Parker, F.-D. Maurice, rancis Newman « démolirent ce qui lui restait d'orthodoxie », lui pprirent le règne de la loi, et la signification de la science. Il eut ppression de l'immensité et vit l'homme comme l'insignifiant occuant d'un coin de l'univers ; il eut la compréhension des lois inélucbles, de la nature relative de l'homme et de sa planète, des limites ie la connaissance humaine ne peut franchir, et il lui fallut, en poussant l'athéisme absurde, s'écarter de tous les grands systèmes ligieux du passé. Et après soixante-seize ans, après une vie merilleusement active, l'illustre professeur peut, avec un juvénile thousiasme et une éloquence entraînante, témoigner de sa foi, en ce de nos doutes et de nos indifférences. Puisse son exemple secouer os paresses égoïstes !

§

Parmi les romanciers anglais actuels, Mr Israel Zangwill s'est

acquis une célébrité par ses études sur la vie juive. Servi par un talent remarquable, par une intelligence très vive, par un tact rarement en défaut, il peint de main de maître les caractères des israélites anglais et les mœurs de ses frères de race et de religion. Tout le monde prétend avoir une opinion sur les Juifs, chacun affirme sa sympathie, son indifférence, son aversion ou sa haine même, et personne ne les connaît, sinon très superficiellement. Ces prétendues opinions sont simplement des préjugés d'autant plus féroces que rien ne les justifie. Il est facile d'apprécier notre ignorance en lisant *Dreamers of the Ghetto*, *Children of the Ghetto*, *Ghetto Tragedies* et ce recueil de nouvelles que Mr Israël Zangwill a publié récemment sous le titre de **Ghetto Comedies**. Comme dans ses autres livres, Mr Zangwill révèle ici sa connaissance intime de la race dont il relate, avec une sympathie émue, les joies, et les souffrances. Dans tous ces récits de la vie juive, on retrouve, exprimé avec un sens artistique impeccable, tout le drame de la vie, chez des êtres aux idiosyncrasies spéciales et un peu étranges. L'auteur nous fait pénétrer chez le juif, riche, anglicisé, qui s'est adapté à la civilisation chrétienne, sans rompre entièrement avec ses traditions et sa religion, — chez le juif de condition moyenne, chez le juif boutiquier, chez le juif misérable, vivant d'aumônes et d'expédients. Nous entrons dans les foyers, dans les intérieurs ; nous voyons ces gens dans leur intimité, où tout est occasion de surprise. Peut-être les *Ghetto tragedies* sont-elles plus poignantes, plus dramatiques, mais dans ces comédies, à l'ironie et au rire se mêlent une amertume délicate, des larmes contagieuses. C'est un rire un peu triste sans doute, comme lorsqu'on rit pour ne pas pleurer, d'un rire sans railleries, sans mépris, avec une infinie pitié. Mr Zangwill connaît les vertus, les mérites, les qualités de ces êtres qu'il dépeint ; il connaît aussi leurs défauts, leurs tares, leurs vices sordides, et il nous révèle les uns et les autres avec une sincérité inflexible, avec une charité admirable aussi, qui excuse parce qu'elle comprend. C'est un livre ému qu'il faut lire et pour l'intérêt de son sujet et pour la valeur de son style.

§

Chaque livre que publie Mr Arnold Bennett — et je parle ici de ses romans de mœurs, non de ses histoires feuilletonesques, — témoigne de son sûr et beau talent d'écrivain. Par les notices parues ici même, on sait que les péripéties de ses romans se déroulent dans un coin spécial de l'Angleterre, dans les « Cinq Villes », les « Five Towns » du Midland, où sont réunies les plus importantes fabriques de faïence du Royaume-Uni. C'est dans ces villes manufacturières, populeuses, enfumées, que Mr Bennett nous a emmenés avec *Anna*, avec *Leonora*, avec *A Great Man*, avec *Whom God hath Joined*

ec ses *Tales*, et c'est là que nous le suivons encore avec **The rim Smile of the Five Towns**. Cette fois, c'est un recueil nouvelles, de valeur très diverse, dont quelques-unes évidemment raîtront n'être que le délassement passager d'un bel esprit. Nous précions la finesse de *The Nineteenth Hat*, la drôlerie un peu viale de *In a New Bottle*, l'imprévu de la situation dans *News of Engagement*, mais nous préférons de beaucoup *The Silent others*, les deux aventures de Vera, *The Burglary*, le meurtre du ndarin, et, malgré ses digressions et ses longueurs, *The Death of mon Fuge*. Ce sont d'expertes et ingénieuses esquisses en attendant s toiles plus achevées et de proportions plus vastes.

§

Nous avons eu déjà l'occasion de parler, ici, de Frank Danby nom de plume de Mrs Frankau, — à propos de ses deux derniers mans. Elle a publié récemment **A Coquette in Crape**, qui une très intéressante étude de femme, d'une veuve de quarante ans i, après avoir passé vingt ans auprès d'un époux podagre, dans e vaste propriété provinciale, fait de sa liberté un usage inconsiré, et dont les conséquences deviennent tragiques. Tout se dénoue ureusement, à la fin, ce qui, après les angoisses du récit, fera isir au lecteur d'humeur paisible et sentimentale. La conclusion à er, comme dans *Baccarat*, est qu'il est dangereux de laisser une nme qui, passant de la tutelle de ses parents à celle d'un mari autoaire, se conduit, une fois indépendante, « comme une corneille qui at des noix ».

§

Mr Oscar Browning a déjà, dans un précédent ouvrage, esquissé istoire des débuts de Napoléon. Il prend le futur empereur à sa issance et le suit jusqu'au siège de Toulon. Nous avons, il y a deux s, rendu compte de ce volume. Voici maintenant que l'auteur nous pose **The Fall of Napoleon**, telle qu'on peut envisager cette ute d'après les plus récents travaux historiques. Il commence brusement son livre au moment où Napoléon, en décembre 1812, ren- aux Tuileries, après la campagne de Russie, et il le termine and « le Bellérophon » jette l'ancre à Torbay. Il était inutile d'aller delà, après le magistral chapitre de la Cambridge Modern History ligé par Mr H. A. L. Fischer, et l'admirable volume de Lord Rosery, qu'a traduit en français M. Augustin Filon. Mr Browning a racé de façon très intéressante cette période de l'histoire de poléon, de 1813 à 1815 ; il traite son sujet avec beaucoup de symthie et de justice, ce qui fait regretter davantage les inexactitudes les menues erreurs que l'on relève avec surprise dans ces pages, où

l'auteur a su habilement coordonner les découvertes et les opinio historiques admises à l'heure actuelle.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

La jeune poésie italienne. — Giovanni Cena : *Homo*. Nuova Antologia. Rome. Francesco Chiesa : *Calliope*, poema. Egisto Cagnoni et Cᵒ Lugano. — Guido G zano : *La Via del Rifugio*. R. Streglio, Turin. — Enrico Cavacchioli : *L'Incu Velato*. Editions de « Poesia » Milan. — Fausto Maria Martini : *Panem nostru* Cromo-Tip. Commerciale, Rome. — Domenico Trombetti : *Eclogarium*.« La Vi Letteraria » Rome. — Luigi Siciliani : *Corona*. W. Modes. Rome. — Ama Guglielminetti : *Virgini Folli*. Soc. Tip. Ed. Nazionale. Turin. — Memento.

M. Remy de Gourmont a vu avec une parfaite lucidité q l'esprit italien, se mouvant aujourd'hui dans les cercles magiques charme des écoles occultistes en est où l'esprit français était il y quinze ou vingt ans. La même loi régit le même esprit dans ses m nifestations poétiques. Les diverses écoles poétiques, qui se succède s'accouplent, se chevauchent ces derniers temps en Italie, sembl vraiment suivre les mouvements et les désordres que connut la po sie française il y a quinze ou vingt ans... Plus que de véritab « écoles », la jeune poésie italienne présente, en réalité, des grou ments d'esprits sympathiques, réunis dans une même tendan selon les talents et selon les différents pays. Mais à chacun de c groupements encore anonymes, on peut reconnaître certaines quali particulières, certains caractères dominants, qui ne sont pas enc parfaitement individualisés, faute d'un seul talent capable de résumer puissamment et de les orienter selon un mode précis, quelque sorte définitif, nettement reconnaissable.

Un Essai sur les tendances de la poésie italienne contempora serait encore prématuré. Car on peut dire de cette poésie qu'elle t verse une crise de recherche, une période évidente de transition, elle révèle une assez forte « volonté d'être ». Mais parmi ses talen les plus jeunes et les plus hardis, aucun n'a encore donné avec s art *la grande norme*, qui, une fois formulée en œuvre, répand auto d'elle à la fois cet apaisement et cet engouement qui caractérisent l œuvres géniales ou qui semblent telles, les « œuvres messianique de chaque heure et de chaque quart d'heure de toute histoire littérai

Cependant, de l'abondance poétique printanière qui sur le marc littéraire, où se fait l'échange des illusions et des colères, vient verser un nombre considérable de livres aux mille formats et a mille couleurs, se dégage quelque vérité, temporaire, fugitive, m qui représente assez bien l'état d'âme de la poésie italienne. Main nant les aînés sont clairement et violemment délaissés par les je nes poètes, tandis que s'évanouissent les dernières voix des rhéteu qui péroraient sur la mort de Carducci. Après l'exaltation presq

usivement politique de l'œuvre de Carducci, où la conscience ionale, dans la platitude générale, retrouvait quelques rythmes de té et une langue renouvelée ; après les affirmations tour à tour nassiennes et symbolistes de l'art de d'Annunzio, où la langue enait précieuse et incomparable œuvre de virtuose ; après les dours lunaires et potagères de la poésie de Pascoli, souvent toutefois belles, les jeunes demandent à l'art d'autres émotions, d'autres lisations, d'autres fécondations. Les quelques tentatives épiques, ibaldiennes, de Carducci à Marradi, ne les satisfont pas. D'Annun- demeure isolé, enfermé dans ses grands rêves tragiques ; l'esprit éraire italien, fatigué de l'antique domination du poète froid des ances, ne comprend pas encore que celui-ci a atteint le plus pur mmet de sa force avec ses tragédies. L'Italie jeune ne veut plus le vre, et, dans le sens nouveau de la renaissance tragique, si étroite- nt liée à la renaissance méditerranéenne de demain, elle ne saurait ore le comprendre. Le double mouvement français : symboliste vers-libriste, semble hanter des phalanges de poètes, qui semblent ercer pour atteindre une très grande souplesse. Il y en a qui cher- nt une affirmation « symphonique » de l'artiste, dans les rapports rythmes extrêmement souples et des mouvements de l'âme extrê- ment subtils et variés. Il y en a qui font de l'impressionnisme plein motion et d'ironie souriante. Quelques-uns, à Florence, se tour- nt vers la nature, et la cherchent dans les anciens mètres, avec une otion nouvelle, compliquée, et assez intéressante. D'autres, enfin, rchent dans la science et dans la connaissance moderne de l'être, lque mouvement lyrique nouveau, quelque affirmation rythmée la pensée contemporaine.

En dehors même du double mouvement français dont il est parlé s haut, les autres recherches caractéristiques de la littérature nçaise se répètent en Italie. Ici comme là, il manque le génie présentatif, dont le nom seul évoquerait l'état d'âme de plu- urs générations aboutissant à une grande réalisation historique. is dans une sorte d'identité de volonté littéraire, à travers l'iné- table et nécessaire diversité des esprits, il y a une signification hétique, dont la portée intéressera sans doute l'histoire littéraire deux pays.

§

Le dernier volume de M. Giovanni Cena, **Homo**, constitue un ge poème, conçu en une série de petits tableaux, réalisé en son- ts. Ici, ce sont les préoccupations abstraites de l'humanité loyante entre sa puissance de douleur et sa volonté de triomphe. double sentiment, le pessimisme présent et l'optimisme imma- nt, forme le rythme du Poème, qui met l'Homme dans ses âges,

dans ses contingences, dans ses symboles. La vision anthropomor[illegible] s'élève peu à peu, de l'individu à l'humanité et à l'univers. Souv[illegible] ces sonnets sont des hymnes d'une belle fierté humaine, souvent [illegible] arrêtent l'âme du poète devant l'insupportable fatalité de la mort; [illegible] demeurent purs et immobiles comme les tables de marbre d'un [illegible] pulcre clos depuis un temps immémorial. Dans un sonnet : *Debo*[illegible] le Poète résume sa mélancolie et sa nostalgie. Il dit :

Lorsque l'homme se délivra de son effroi
et orna le monde de déités fraternelles,
ô combien beau il se mouvait avec les genoux
alternés, la tête tournée vers le firmament !
Mais entre celles-là, voici qu'il en voit une horrible :
Javeh, le dernier Dieu. Il tomba, le menton
dans la poussière, et dans cette attitude
l'éphémère se donna des peines éternelles.
O, qu'aujourd'hui sur ses membres beaux
l'homme se relève, et qu'il exalte sa terrestre
forme de vie que le soleil gouverne,
et que plus haute il la rende à ses fils,
avant qu'il se noye dans l'air serein
où surgissent et s'éteignent les étoiles !

L'athéisme de ce poète n'est que la révolte moderne contre l'é[illegible] gnement de l'homme de sa mâle puissance que les siècles chréti[illegible] ont assujettie aux désordres terrifiés de la vie intérieure. Co[illegible] l'image perpétuelle, tyrannique de la mort, contre le sens scepti[illegible] de la vie qui passe, il voudrait que les hommes se lèvent dans [illegible] confiance renouvelée de leur valeur, de leur force et de leur bea[illegible] Le poète dit aussi : « La mort est partout. Une force insidie[illegible] couve en nous. La violence brutale est sur nous. Tout instant [illegible] suprême. O Vie, brûle ! »

Plus que dans ce sentiment exaspéré de la vie qui passe, d[illegible] mort qui dure, l'art du poète est tout entier, et souvent tout vibr[illegible] de belle énergie, dans la vision de l'homme dans l'univers, d[illegible] femme dans l'humanité, de la terre dans l'immensité. Ce sens [illegible] relativités humaines, et de l'immensité du concevable, est si étra[illegible] ment rythmé dans le courant double d'une grande mélancolie et d[illegible] grand espoir, que tout le poème semble s'étendre dans une n[illegible] claire, dans un voile de sérénité.

Un autre poète, M. Francesco Chiesa, publie un poème, **C**[illegible] **liope**, aussi en sonnets, mais dans une vision architecturale [illegible] rée et parfaite, qui en fait le premier poème de la plus récente po[illegible] italienne, conçu avec l'unité d'idée et de réalisation particulière [illegible] grands récits qui demeurent.

La vision de M. Francesco Chiesa est en tout remarquable. Elle

ne d'un grand poète. Se développant dans un tryptique : *la Ca-drale, la Demeure des Rois, la Ville,* elle synthétise la vie sécu- de l'Occident, depuis l'avènement chrétien jusqu'à celui, encore ur, encore crépusculaire, de notre vie moderne : depuis le signe nel d'angoisse et de joie laissé par l'homme dans ses cathédrales, u'au brouillard animique de la Ville moderne, à travers les eures des Rois de l'époque de fer, la Renaissance.

 vie moderne — dit le poète dans sa lumineuse préface — multiforme, ultueuse, admirable surtout par son ampleur plutôt que par sa concen-on, puissante pas autant par la divination de ses énergies singulières par le concours de toutes les énergies dans un effort immense, trouve image parfaite dans la Ville...

t il écrit :

L'ombre d'un grand siècle aux chants
épiques, éclairée d'un étincellement d'or,
se soulève à nouveau avec son trésor
royal, devant moi, avec ses enseignes et ses armes.

Dans les voies sombres de l'histoire il me semble
qu'un vent plie contre moi, sonore,
les feuilles antiques qu'il agite et qu'élance un chœur
d'hommes, et de l'encens et de la poussière des marbres.

Des jeux, des batailles, des processions, des fêtes,
passent, en levant les symboles et les instruments,
les épées et les cierges; et la Peste lève sa face...

Puis tout demeure comme en des entraves
de fer. Les armes, les croix, les hommes, les tempêtes
demeurent, ô Temple, et ils sont tes énormes pierres.

 poème se déroule dans une triple et admirable chaîne de sonnets, forme antique est toute renouvelée par un sentiment rythmique nême temps solide et simple, par une science harmonique très . La vérité historique est saisie dans son essence éternelle, dans uissance centrale et rayonnante. Et le poème, d'une si haute rgure est d'un symbolisme plein de clarté, traversé par des rs théistes, épiques et géorgiques, qui résument et révèlent dans grande noblesse lyrique les trois cycles de notre âme occidentale ique et romantique, évoqués par le poète : le Moyen-Age, la aissance et l'Age d'aujourd'hui et de demain.

§

 Guido Gozzano, dans son recueil **La Via del Refugio,** la vie avec un esprit d'une charmante indépendance, et d'une mante ironie. Nous ne trouverons pas dans son œuvre les préoc-tions de la pensée de M. Cena ou de M. Chiesa, ni le classicisme,

lyrique de M. F. Pastonchi, de M. Francesco Gaeta ou de M. Alf[...] Catapano, ni le classicisme épique de M. Ceccardo Roccatagli[...] Ceccardi, le poète de l'*Ode a una nave di battaglia*. M. Guido [...]zano chante sa vie extérieure, il évoque les choses simples d'un [...] non lointain, la vie de ses aïeux, la mélancolie des choses simple[...] la nature et des hommes. La critique italienne a salué avec des [...] de joie ce jeune poète des choses simples. Les critiques d'e[...] médiocre ont retrouvé dans ces rythmes quelque chose de [...] navrante simplicité. Mais l'art de M. Guido Gozzano a une [...] portée. Quoiqu'il rappelle trop Jules Laforgue et surtout Fra[...] Jammes, il est très italien, et il représente toute une sensib[...] sinon toute une mentalité, qui, pour regarder la vie avec des [...] sceptiques, avec un égal sourire de tous les instants, ne se r[...] pas moins assez souvent intéressante quoique trop pathétique. A[...] le sonnet *Heure de grâce*, où le poète voit la vie avec des yeu[...] étonnés qu'il croit la découvrir, la regarder pour la première [...] est le meilleur témoignage de l'état d'âme qui a inspiré ce livre [...] remarqué, et qui est celui d'une grande partie de la jeunesse fati[...] d'*entendre* et enfin anxieuse de *voir*.

La poésie à clichés est morte vraiment, malgré la complète d[...]sité des esprits. Le sentiment central de l'œuvre de M. Guido Goz[...] est identique à celui des poètes dont j'ai parlé plus haut. Un irr[...]tible besoin de renouveler nos visions et nos sensations pour aim[...] pour reprendre la vie d'un amour nouveau, sincère, *nôtre*, do[...] tous ces jeunes talents.

De même, M. Enrico Cavacchioli, dont l'étrange et forte fan[...] a trouvé des rythmes parfaits pour s'extérioriser en beauté, m[...] la nouveauté de sa vision de la vie. Son œuvre, **l'Incubo Vel**[...] a été couronnée par la revue *Poesia*, qui l'a saluée triomphalem[...] Un amour sauvage de la nature, une compréhension farouch[...] rapports entre les hommes et les choses, une signification singu[...]ment ironique découverte dans chaque attitude de l'être, forme [...] charme et l'envergure de ces poèmes.

§

M. Fausto M. Martini, dans son recueil **Panem Nostru**[...] M. Domenico Trombetta, dans **Eclogarium**, dévoilent de d[...] tristesses dans des rythmes tendres, dans une langue très pure [...] encore, c'est une volonté de rythmes adéquats à des visions nouv[...] c'est une recherche qui aboutit souvent à une réalisation satisfais[...] De son côté, M. Luigi Siciliani publie **Corona**, où, au nom [...] Grands classiques méditerranéens, de la Grèce ou de Rome l[...]que, il veut opposer à toutes les imitations, les adaptations, les [...]milations de la poésie de ses compatriotes, et dans des hexamètr[...]

: pentamètres bien tournés, il prend devant eux une attitude de tique impitoyable et d'épigrammiste farouche. Tandis qu'une nme, Mme Amalia Guglielminetti, dans ses **Vergini Folli**, chante rement l'amour de la vie, faisant à la jeune littérature italienne apport féminin d'insouciance et de volonté joyeuse.

Memento. — La jeunesse littéraire de Rome a perdu deux des siens, rts en pleine éclosion de leur talent. L'un est le poète Sergio Corai, dont la sensibilité maladive et exquise, très moderne, cherchait ses hmes adéquats, et confondait ses recherches avec celles, de plus en s intéressantes, des jeunes poètes groupés par *La Vita Letteraria* de ne. L'autre est M. Enrico Sacerdote, rédacteur à la *Nuova Antologia*, rt subitement à vingt-cinq ans, qui laisse des études sur la littérature nçaise contemporaine, et particulièrement sur Charles Baudelaire. Ce jeune nme, plein de talent et d'activité féconde, était le fils de M. Salvatore erdote, l'auteur d'un volume récent, très remarquable, sur *la Vie de bert Spencer et les « Premiers Principes »* (S. Lattes, Turin). — Antonino Anile publie une nouvelle édition de son intéressant recueil *Sonetti dell'Anima* (R. Ricciardi, Naples). — Orazio Bacci : *Prosa e satori*, R. Sandron, Palerme. — Dott. E. Canestrini : *Horror Vacui* Torricelli et B. Pascal). Stab. Tip. Prosperini. Padoue. — Aldo atti : *Giovanni Buonconsigli Pittore Vicentino*. Fr. Drucker. Vérone Av. Prof. G. Ruffoni : *Beccaria, Parini-Manzoni*. G. Bresciani. Fer. — P. Orano : *Herbart*. « I Diritti della Scuola ». Rome. — Giupe Baracconi : *Venere* (orné de 43 reproductions). Soc. Tip. Ed. Nazio. Turin. — Enrico Albanese : *La ferita di Garibaldi a Aspromonte*. dron. Palerme. — G. C. Alba : *Cose Garibaldine*. Soc. Tip. Ed. Nazio. Turin. — Gaetano Fazzari : *Breve Storia della Matematica*. Sandron. rme. — Settimio Aurelio Nappi. *Scioperi e Leghe*. Soc. Tip. Ed. Naale. Turin. — C. Romano d'Azzi : *Un vasto inganno* (*la Résurrection morts. Etude critique*). E. Voghera. Rome. — G. P. Lucini : *Ai mani riosi di G. Carducci*. G. Botta, Varazze. — Antonio Fusco : *La Filo dell' Arte in G. Flaubert*. P. Trinchera. Messine. — G. Papini : *Il ta cieco*. Ricciardi. Naples. — Comm. Dr. Diomede Carito : *La Neuras a nella vita e nel pensiero moderno* (Etude clinique et sociale). Detken Rocholl. Naples. — Antonino Anile : *Sonetti dell'Anima*. R. Ricdi. Naples. — G. Gentile : *Giordano Bruno nella storia della cultura*. dron. Milan. — Erminio Troilo : *La Filosofia di Giordano Bruno*. Bocca. Turin. — Camillo Trivero : *Il Problema del Bene*. C. Clausen. in.

anzoni : *Le Tragedie, gl'Inni Sacri, le Odi etc.* Hoepli. Milan. — lucci : Opere. Nouvelle édition (deux volumes). N. Zanichelli, Bologne. *a Divina Comedia* de Dante. Petite édition. Hœpli. Milan.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES POLONAISES

a Kasprowicz : *Krzak dzikiej rozy* (*Le Rosier sauvage*), Société d'édition à berg. — Le même : *Uczta Herodyady* (*Le Repas d'Herodias*), H. Altenberg.

— Le même : *Moja piesn wieczorna* (*Mon chant de soir*), B. Poloniecki. — même : *Salve Regina*, ibid. — Memento.

J'ai dit, dans une précédente chronique, que la publication des éd tions nouvelles des poésies de Kasprowicz était un fait symptom tique. Elle prouve d'abord que l'âme polonaise d'aujourd'hui, la pour le moment de la tourmente révolutionnaire, se tourne de no veau vers la source vive de la poésie. Elle prouve ensuite que ce âme, avide du Beau, a le bon goût de chercher ce qu'il lui faut da les œuvres d'un maître noble et pur, et que la littérature polona de l'école avancée ne produit plus (pour un court moment, espérons d'œuvres poétiques d'un lyrisme haut et puissant. Car il faut l'avou le mouvement poétique, commencé vers 1890 par Kasprowicz Tetmajer, mouvement auquel nous devons les noms désormais g rieux de Micinski et Staff, agonisa lentement pendant les journ orageuses de 1905 et 1906.

Nous voulons donc nous reposer de la politique et de la révo tion. Le bon public, peu difficile, comme partout, trouve l'oubli da les salles des petits théâtres, où éclate la gaieté folle des différen « *Lustige Witwe* » allemande et « Florette et Patapon » franç Les intellectuels, les artistes, les lettrés cherchent à panser les b sures de leurs âmes par la main de la Poésie, et, douloureux et me tris, se tournent vers le poète de la souffrance qu'est Jan Kasp wicz.

Car la souffrance est le *leitmotiv* de l'œuvre tout entière de K prowicz. Les phases diverses du développement et de l'évolution son génie sont toutes marquées du sceau noir de la Douleur. Elle r toujours « source de ses chants, mère de son inspiration » (*Ani lachrymans*, 1894). Et si l'âme du poète s'élargit, ce n'est que p devenir peu à peu le calice où tombent les larmes, d'un peuple bord, de l'humanité ensuite.

Le Rosier sauvage, dont vient de paraître une édition n velle, et *le Choix de poésies*, paru il y a quelques ans, nous mettent de suivre étape par étape l'évolution du talent poétiqu Kasprowicz.

Fils de paysans, le poète est né et passe son enfance dans un lage de la Grande Pologne (Pologne allemande). Il vit tout près nature, au milieu des « fils de la glèbe », comme lui, qui, le voûté et à la sueur de leur front, labourent la terre, nourricièr marâtre. Ces deux éléments, la Nature, dont il aime et adore la be et la puissance créatrice, et le souci des hommes qui peinent et souffrent, voici les deux sources premières de son inspiration. S ces très réelles, très terre à terre (au noble sens du mot assuréme assez éloignées de tout au delà, de tout mysticisme. Le poète réaliste, le symbolisme de son langage poétique est réel, comm

ture qui l'entoure, comme les souffrances des hommes, ses frères. Son amour de la nature est tout empreint de philosophie évolu-nniste. Il adore le printemps qui est un renouveau des forces créa-ces, il ne se désespère pas devant l'automne, car il sait très bien que e monde marchera toujours vers la vie à travers la mort ». Et ce est que plus tard, devant les cimes blanches de la Jungfrau, qu'il a frappé de l'impassibilité implacable de la Nature envers les souf-ances du genre humain (*Jungfrau*).

Lorsque le feu sacré de la poésie enflamme pour la première fois cœur du poète, les yeux de son âme se tournent vers le hameau laissé où « les cabanes se serrent en rangs sur des collines sablon-uses, » entourées des « haies qui tombent et des petites cours où usse l'absinthe », et il s'écrie :

> O huttes grises ! misérables huttes paysannes !
> Que ma vie est unie à vous,
> Ma vie, simple comme vous, et comme vous sans délices...
> Vous êtes pour moi aujourd'hui le riche trésor des souvenirs,
> Mais des souvenirs d'où coulent beaucoup de larmes...
> Est-ce que le temps viendra qui séchera ces pleurs?...

Et comment voulez-vous qu'on ne soit pas triste, lorsque chaque épi or qui pousse sur le sol est arrosé de « la sueur de sang des paysans », s frères ?

Les premières poésies de Kasprowicz sont presque entièrement nsacrées à la vie des paysans et des ouvriers; des cycles entiers mme *Z chalupy* (*De la hutte*), des contes comme *Hanka Olpinska* nt pour sujet la vie et les misères des humbles et des petits.

Mais, au fur et à mesure que l'âme du poète s'élargit, qu'il acquiert ne plus noble conscience de sa destinée, une révolte naît en lui et il ise d'un coup, franchement, avec une sincérité noble, sans équi-oque et sans supercherie, les fers qui l'unissent à la foule misé-able et anonyme. D'un geste plein d'orgue, il il lui jette son chant adieu, qui est la protestation d'un révolté. Ce chant est superbe envolée et de colère qui, longuement contenue, éclate enfin en aroles violentes et enflammées :

> Tu fus jadis une déesse pour moi, ô foule !
> Ton estomac ennemi digérait ma foi !
> Mais aujourd'hui mon amour ne sait plus se courber
> Sur les marches de tes autels impies.
>
> Avec le reste de mes forces je passe aujourd'hui aux blasphémateurs,
> Ma main défaillante brise ton idole,
> O Moloch sanglant qui dévoras mon cœur,
> Et suças comme vampire la moelle sacrée de mon âme !
>
> O roi en guenilles, assis sur le trône,
> Dont on a arraché la soie et les dorures !

Ton œil brûle du feu de la jalousie,
Et l'avidité change ta bouche en gueule dégoûtante.

Et, puis :

Toi, ennemi de l'esprit ! avec tes pieds en plomb
Tu fouillas les fleurs qu'avait semées la main
Du semeur divin ; et, au désert fané
Tu places la masse de chair terrible pour les âmes.

La rupture fut définitive. Ayant brisé son idéal d'antan, le poè s'en va à la recherche de l'idéal nouveau. Les éléments en sont to prêts dans l'âme du poète : l'adoration de la nature et la douleu (L'amour, amour charnel, ne l'arrêtera qu'un moment en route A ces deux éléments viendra bientôt s'ajouter une sorte de métaphys que, plutôt mystique que religieuse, et la sensualité forte, sentant l parfums rares et enivrants. Et de l'âme du poète s'envolent l'un apr l'autre les hymnes, dédiés au « monde qui périt », les hymnes q comptent parmi les chants les plus hauts et les plus puissants de poésie lyrique contemporaine.

Ces hymnes, ces psalmodies plutôt, ont paru dans une édition no velle, réunis en deux volumes intitulés **Mon chant du soir** **Salve Regina**.

En chantant ces hymnes, l'âme du poète monte sur les hauteu d'où il découvre la vallée des larmes humaines. Et alors la Doule se présente à ses yeux comme une force cosmique, invincible et ind tournable, puissance destructive et créatrice, commencement et fi des choses.

Montera-t-il sur *la Colline de la Mort* pour assister à la cru fixion, descendra-t-il dans les fonds de son âme, d'où jaillit s incomparable *Chant du Soir*, chantera-t-il avec la foule des paysa dans une pauvre église de campagne la psalmodie *Dieu Sacré*, *Sac et Puissant*, méditera-t-il au moment de détresse sur l'approche terrible *Dies Irae*, jour du jugement, jour de justice, jour dernie écoutera-t-il en confesseur fidèle les aveux terribles de la *Salomé*, de *Judas*, recueillera-t-il le sublime *Hymne de saint François d'A sise* ou la douce prière de la sainte *Marie Egyptienne*, partout toujours il trouvera les accents tragiques de la douleur et de souffrance humaines.

Lutter ? à quoi bon, puisque la lutte est impossible, et sur la c line de la mort un moment après la crucifixion « l'âme chassée Paradis » tombera de nouveau en détresse dans les bras de Lucif car elle sait « que les fils de Dieu n'apporteront pas le repos et changeront pas les mares boueuses en fleuves purs, libres du sa du péché ».

Mon chant du Soir est la confession de l'âme moderne, la pl

forte et la plus profonde qui existe dans la poésie polonaise contemporaine. Le poète a pris sur son cœur le fardeau lourd de tous les péchés, de toutes les souffrances de l'homme et les confesse en une longue prière qui est en même temps un acte de pénitence et un blasphème.

Dans son admirable essai sur Kasprowicz : *Syn Ziemi* (*Fils de la Glèbe*), Przybyszewski nous expliqua le premier la source de ce fatalisme de la douleur chez le poète. Cette source — c'est la terre et le peuple au milieu desquels naquit Kasprowicz. L'âme du pays triste et douloureuse pleure sur les cordes de sa lyre, et Kasprowicz est pour sa terre natale de Kujawy ce que Verhaeren est pour la Flandre.

La douleur n'est pas seulement pour Kasprowicz la force qui domine, c'est aussi la puissance créatrice, et par la bouche douce de saint François il s'écrie : « Bénie sois-tu, ô souffrance, car de toi naît l'Amour! » Elle n'est pas le mal : « Pour l'homme le mal le plus grand, c'est le doute » (*Sur la Colline de la Mort*).

A la profondeur du sentiment, à la hauteur de la pensée correspond chez Kasprowicz la beauté de la forme poétique. Dans ses psalmodies le poète emploie presque toujours le vers libre dont il a su faire un instrument infiniment délicat et varié. Sa force d'imagination est d'une puissance farouche; ses tableaux sont peints de coups de pinceau larges et sûrs, ils ont les lignes monumentales et pourtant si simples des paysages, devant lesquels rêvait si longtemps ce fils de la glèbe.

Le genre dramatique réussit moins au poète. Déjà au commencement de sa carrière poétique, au moment où il était encore un « populiste », Kasprowicz écrivit un drame intitulé *Bunt Napierskiego* (*La Révolte de Napierski*), dans lequel il raconta les exploits héroïques de Kostka Napierski, fils naturel du roi Ladislas IV, libérateur manqué du peuple. L'œuvre ne produisit pas l'effet que le poète attendait peut-être. Kasprowicz est trop poète lyrique, il souffre trop du drame intérieur de son âme, pour pouvoir se séparer de lui-même et noyer son « moi » dans la tragédie des autres. (N'est-ce pas aussi le cas de nos autres poètes lyriques, tels que Tetmajer et Staff ?) Le poème dramatique **le Repas d'Herodias** souffre du même mal. Ici, malgré nous, une comparaison s'impose. La *Salomé* d'Oscar Wilde est une belle peinture décorative où le souffle d'un mysticisme pervers passe; le drame de Kasprowicz n'est qu'un tableau de mœurs. Et la scène finale, où Salomé apparaît avec la tête du Précurseur, se meurt lentement dans l'indifférence...

§

MEMENTO. — Si, il y a un an, les rayons des librairies étaient pleins de

volumes sur la politique et la sociologie, au contraire aujourd'hui le vent a changé. Dans les vitrines des libraires, les livres d'art et de littérature s'empilent. Toute une série de publications nouvelles nous apporte des monographies sur les questions artistiques et littéraires. La société des instituteurs des écoles supérieures de Galicie a entrepris l'édition d'une série de monographies de ce genre, dues à la plume des spécialistes les plus sérieux; une publication du même genre fut entreprise par la librairie Staudacher à Stanislawow ; une « bibliothèque » nouvelle (Ksiaznica) à bon marché sous la direction du poète excellent Antoni Lange, publie les œuvres inédites de Tetmajer, Lange, Nowaczynski, Lemanski, etc. La place me manque pour en parler aujourd'hui. Je noterai seulement en passant les volumes du critique très sérieux et publiciste mordant Stanislas Brzozowski, tels que *la Critique actuelle en Pologne, le Roman moderne polonais, la Lutte pour la conception du monde*, auxquels je reviendrai bientôt pour en parler comme ils le méritent.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES NÉERLANDAISES

Adriaan Van Oordt : *Warhold*, 2 vol., Bussum, C.A. J. van Dishoeck. — Ni van Suchtelen : *Quia absurdum*, Amsterdam, Maas et Van Suchtelen. — Aug. Ve meylen : *De Wandelende Jood*, Bussum, C. A. J. Van Disloeck. — Memento.

La beauté du moyen âge a fasciné Adriaan Van Oordt au mên degré que cet autre grand styliste hollandais, Ary Prins. S **Warhold** est un roman moyen-âgeux, évocation magnifique puissante de la vie du XIe siècle. Il a étudié cette vie, écouté s pulsations, épié ses secrets avec une patience et une compréhensi rares. Ce que l'histoire ne pouvait lui dire, ce qu'il n'avait pu déco vrir parmi la poussière des archives et les peintures des musées, profondes et mystérieuses cathédrales le lui ont révélé et, davanta sa merveilleuse intuition d'artiste le lui a fait pénétrer. Mais si mœurs et les costumes, si les couleurs et l'atmosphère et tout ravissant décor sont bien du moyen-âge, c'est indubitablement u âme moderne que celle du héros, de ce jeune homme qui, écœuré le grossier matérialisme qu'il voit partout, et cherchant à donner sens, un contenu à sa propre vie, croit l'avoir trouvé dans l'am de l'humanité ou plutôt, comme il dit lui-même, dans « l'amour tout, des bêtes et des arbres, de tout ce qui est sanctifié par la cr tion » ; mais qui, jeté en plein dans la vie et mis devant l'obligat de convertir son amour en actes, est trop faible pour accomplir lourde tâche imposée et tombe un peu plus bas, chaque fois l'appui, dont il a si grand besoin, lui échappe, jusqu'à être e précipité dans le courant qui l'entraîne vers l'abîme, sans que r pas même la religion catholique à laquelle désespérément il se cra ponne, puisse le sauver, — tant son âme, en dépit de ses hautes a rations, est veule au fond.

Warhold Van Horsting est le dernier rejeton d'une maison, autrefois puissante, de Hettaland. Orphelin à dix-sept ans, — ses parents, ruinés par les invasions des seigneurs de Hamaland, sont morts de chagrin, — il se réfugie à Utrecht pour échapper à ses ennemis et là, après sept ans d'études à l'école de Saint-Martin, il devient bailli de l'abbaye Saint-Paul. C'est alors que, sur sa prière instante, l'évêque d'Utrecht l'adjoint à une mission chargée d'aller faire rentrer dans le devoir les seigneurs séditieux de la Véluve, qui commencent à secouer le joug de l'Eglise. Il accepte avec enthousiasme, sûr de mener les choses à bonne fin, et le voilà parti.

Nous ne suivrons pas Warhold dans l'accomplissement de sa haute mission, dont il s'acquitte fort mal d'ailleurs. Il ne tarde pas à se montrer tel qu'il est, c'est-à-dire un être charnel, en proie à ses sens, incapable de lutter contre eux, s'avilissant de plus en plus, violant les femmes et les filles qui ne se donnent pas, et traînant son corps déjà malade dans les mauvais lieux, jusqu'à ce que la mort vienne anéantir cette horrible et lamentable existence : si bien que l'histoire d'un idéaliste, ardent apôtre du bien et du beau, que nous avions espérée d'abord, devient tout simplement le récit d'un cas pathologique.

Ce qui fait la haute valeur de *Warhold*, ce n'est pas l'élément narratif, — le récit se perdant trop dans la peinture des détails (1) manque de mouvement et de clarté, — ni le dialogue, auquel il y aurait beaucoup à redire, ni même le talent psychologique déployé ; ce qui fait la valeur de cette œuvre très supérieure, c'est le style, un des plus merveilleusement plastiques que je sache, c'est le rythme souple et vibrant des périodes, les heureuses trouvailles de mots expressifs, l'étonnante richesse d'images, la suprême distinction de cette langue forte et harmonieuse qui jamais ne devient vulgaire, même dans la peinture de choses vulgaires. Tout au plus pourrait-on reprocher à l'auteur de s'être laissé pousser par sa haine du cliché plus loin qu'il ne fallait et de n'avoir pas su éviter les défauts de ses qualités. Ce style n'est pas toujours exempt de recherche et sent le travail. Dans les plus beaux passages (les beaux passages abondent dans ce roman) et les plus émouvants on n'arrive pas à oublier complètement que c'est M. Van Oordt qui parle.

§

Nico van Suchtelen a eu le tort de mettre le mot « roman » sous le titre de son livre. **Quia absurdum** est une œuvre sympathique et fort remarquable, témoignant d'un talent bien au-dessus du

(1) Je ne saurais mieux comparer *Warhold* qu'à une cathédrale gothique dont on verrait successivement les admirables détails, mais dont on n'arriverait pas à embrasser d'un regard l'ensemble.

médiocre, mais il lui manque certaines qualités essentielles qui appar-tiennent au roman. D'abord la forme. Outre qu'elle est passablement usée et banale, elle ne pèche point par excès de logique et de vérité.

Après la mort d'Odo, le héros de l'histoire, son ami Arthur raconte sa vie à leur amie commune Minka, complétant le récit par des lettres du mort et des fragments de son journal. Vous sentez le truc ! Le mal cependant ne serait pas grand, n'était que nous avons infiniment de peine à croire à la nécessité d'un récit fait, *un an et demi après la mort d'Odo*, par un troisième à cette femme qui a connu Odo aussi bien que lui et qui, pendant ces dix-huit mois, aurait eu mille fois l'occasion d'apprendre les détails qu'elle ignorait encore. Un lapsus, soit ! Mais ce qui n'en est pas un, ce qui est même un défaut très grave dans une œuvre esthétique se présentant comme « roman », c'est que le style d'Arthur, parlant d'Odo ou de lui-même, est parfaitement identique au style d'Odo, lorsque ce dernier se raconte dans ses lettres ou son journal, si bien qu'on a mille peines à distinguer quel est celui des deux qu'on entend. Il y a plus. Si les personnages secondaires sont peints avec un relief saisissant, il n'en est pas toujours de même de certains personnages importants, qui souvent font l'effet de pures abstractions et qui, en tout cas, ne vivent pas d'une vie entièrement individuelle, tenant tous trop de l'auteur, de façon qu'il faut parfois relire pour savoir au juste où l'un commence et où finit l'autre.

Ces réserves faites, il ne reste qu'à admirer le talent avec lequel M. Van Suchtelen a su peindre et faire vivre l'âme de son héros.

Odo, c'est le jeune homme moderne supérieurement doué, héritier des René et des Werther, tour à tour courageux et lâche, agissant et hésitant, ardent et sombre, humble et orgueilleux, doux et débordant d'amertume, soumis et révolté, cherchant toujours, sans jamais réussir, une conception qui le satisfasse et lui donne la paix intérieure : qui, non content de s'analyser lui-même avec une franchise qui ne cache rien, veut analyser le monde entier, pénétrer le mystère de la vie, savoir de tout le comment et le pourquoi et, convaincu de la vanité de ses recherches et de l'impuissance de l'esprit individuel, finit par perdre complètement l'équilibre, conclut à l'absurdité de la vie et se tue.

Aussi n'est-ce point en premier lieu le drame d'amour non satisfait qui nous émeut dans ce livre et nous emplit de frisson, mais les tourments de la pensée, les effrois de l'âme devant l'insondable de la vie. Et maintenant je sais bien que d'une donnée pareille il y aurait à faire une tragédie qui frapperait d'épouvante les plus forts, mais n'exigeons pas des jeunes auteurs qu'ils soient tous, du premier coup, des Shakespeare, et sachons gré à M. Van Suchtelen de nous avoir fait assister à cette lutte douloureuse et d'avoir su la rendre si intéressante, la renouvelant pour ainsi dire à chaque page, que cel

reste captivant d'un bout à l'autre sans jamais devenir monotone. L'auteur, qui semble avoir énormément de lecture (je le plains, s'il digéré tout cela !), devrait nous épargner un peu les citations!

§

Nous avions espéré pouvoir vous donner dans la présente chronique une analyse un peu détaillée de ce superbe et profond **De Wandelende Jood** (le Juif errant) d'Aug. Vermeylen, qui est sans contredit un des plus beaux livres et des plus émouvants des dernières années, supérieur même à certains égards aux deux dont nous venons de parler. Le manque de place nous oblige malheureusement à remettre cette analyse à la prochaine fois. Nous aurons l'occasion en même temps d'appeler votre attention sur quelques autres ouvrages, plus ou moins remarquables, d'expression flamande ou hollandaise.

MEMENTO.— Parmi les ouvrages reçus, notons les *Verzamelde Gedichten* de M. Edward B. Koster, qui est un de nos plus savants philologues et excellent traducteur de Shakespeare. Ce gros volume de vers mêlés de petites proses poétiques date de 1903 (W. L. Brusse, Rotterdam), mais ne nous est parvenu que ces jours-ci : une gracieuse attention de l'auteur dont nous nous empressons de le remercier.

Om het Derde Rijk est le titre d'une très intéressante étude de deux cents pages sur Henrik Ibsen, par J. B. Meerkerk (Meindert Boogaerdt Jun., Rotterdam).

L'éditeur Van Dishœck a fait paraître la « Conférence faite à l'exposition universelle de Liège en 1905 » par Aug. Vermeylen sous le titre : *Les lettres néerlandaises en Belgique depuis 1830*. Nous en conseillons fort la lecture à nos amis du *Mercure*.

Is. Querido prépare sur J.-J. Rousseau et son milieu un volume qui, à en juger par l'admirable *Introduction* publiée naguère dans *Nederland*, sera une des études les plus larges et les plus originales qui aient été écrites sur l'auteur des Confessions. Nous y reviendrons.

Signalons dans *Vlaanderen* (juillet), parmi d'autres proses, la vigoureuse esquisse *Kuddegeest* de G. Vermeersch.

De Gids (juin) s'ouvre sur une étude du prof. J. J. Salverda de Grave consacrée à son regretté prédécesseur Van Hamel. Il y fait ressortir les grands mérites du romaniste.

Dans *De Beweging* (juin) le Dr J. Prinsen continue une savante étude sur « le poète de la Renaissance néerlandaise, Jan van Hout ».

A noter dans *De XXe Eeuw* un fragment d'une traduction en vers d'*Hamlet*, de Shakespeare, par Jac. van Looy, et des proses de L. van Deyssel.

Onze Eeuw a d'intéressantes pages, signées G. Carelsen, sur Clara Vie-...

Plusieurs de nos périodiques insèrent de temps à autre quelque article d'étude philosophique, mais il nous manquait jusqu'à présent une Revue de Philosophie. Cette lacune vient d'être comblée. Sous la rédaction de : MM. J.-D. Bierens de Haan, Julius de Boer, L. H. Grondijs, Dr Ph. Kohns-

tamm, Dr W. Meyer, K. J. Pen, a été fondé en mars dernier le *Tijdschr voor Wijsbegeerte* (W. Versluys, Amsterdam), dont les deux premi fascicules ont déjà paru. Nous ne saurions prédire l'avenir réservé à c revue, mais que le besoin s'en soit fait sentir, voilà en tout cas un fa noter.

H. MESSET.

VARIÉTÉS

Les Papiers d'Auguste de Châtillon. — Auguste Châtillon, né en 1810, était peintre et poète. Il fut célèbre, sur boulevard, vers 1860, d'abord comme l'auteur de *la Levrette pal'tot*, ensuite comme la victime d'une ladrerie de Victor Hu qui lui refusa un prêt de cinquante francs et lui envoya, à la pla des consolations qui se terminaient par cette phrase: « Chacun g vit son Golgotha. » Alexandre Pothey en fit une chanson don refrain était : « Et tout doucement je golgothe. » Elle fit le tour cafés et le *Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle* l'a recu lie. Maintenant, Victor Hugo avait peut-être une très bonne exc secrète ; il soupçonnait peut-être Châtillon d'avoir précédé Sain Beuve. Rien, dans ces papiers du moins, n'en donne la preuve; cependant, plus loin, les insinuations de la maîtresse de Châtill

Les papiers d'Auguste de Châtillon sont à la Bibliothèque Na nale, *Nouvelles acquisitions françaises* 20455-57. Voici, divisé quatre petits chapitres, ce que j'y ai trouvé de plus curieux.

I. — Victor Hugo. — Châtillon dessinait les costumes du *s'amuse*. C'est à cette occasion qu'il connut Victor Hugo. Il fut in à dîner. On daubait sur Alexandre Dumas. Châtillon, ami int de Dumas, se lève, très ennuyé, et dit: « Je ne puis en écouter da tage, je m'en vais. » Et il s'en alla.

Le lendemain, lettre de Victor Hugo, pleine de complime « Vous êtes une bonne nature, vous avez bien fait. » C'est d moment que date leur liaison. Châtillon disait : « J'ai peut-être quante lettres de Hugo et quatre cents de Mme Hugo. » Les lettre Hugo ont disparu de ses papiers.

Dans une note rédigée d'après ses conversations, Châtillon rac que: « Victor Hugo autrefois sortait après déjeuner et ne ren quelquefois qu'à une heure ou deux heures du matin. Il avai clef. Châtillon ne demande qu'à insinuer que Mme Victor Hugo le droit de se plaindre. Tous les ans il faisait un petit voyage Juliette. »

Châtillon fit un assez long séjour en Amérique. A son re Victor Hugo l'envoya chercher ; c'était en 1848. Deux jours ava coup d'Etat, en 1850, Hugo disait (on lui avait fourré cela da tête, contait Châtillon): « Je vais être président. »

II. — ADÈLE HUGO. — Il y a, dans les papiers, une quantité de lettres de Mme Victor Hugo adressées à Châtillon. Elles sont toutes uniment sur le ton de la bonne amitié. En voici quelques-unes et les analyses.

1. — « Vous seriez bien aimable, Monsieur, de venir un petit moment causer avec moi, quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Mille excuses et amitiés.

« ADÈLE HUGO.

« Ce Vendredi. »

2. — Invitation à dîner : « J'ai à vous demander quelque chose, A demain, bien cher ami. »

3. — (1839). « Mardi. Je suis revenue hier à Paris, je n'ai reçu aucune nouvelle de vous depuis que je vous ai écrit. Je ne puis expliquer ce silence qu'en supposant que vous avez été malade. Dans ce cas, veuillez me rassurer. Vous savez que ce qui touche mes amis ne peut m'être indifférent. Votre vieille amie.

« ADÈLE HUGO. »

4. — 21 juillet. 4 pages. Protestation d'amitié. Dissertation sur l'amitié.

5. — « Cher Monsieur, si vous avez un moment ce soir, venez tenir compagnie à deux délaissées. — D'autant que j'ai toutes sortes d'inquiétudes à propos de ce duel. A vous d'inaltérable amitié.

« ADÈLE VICTOR HUGO. »

5. — (1839) « 17 août. Adieu, bien cher ami. Comptez sur le dévouement de votre vieille amie.

« ADÈLE HUGO. »

6. — (1840) Longue lettre de 4 pages. Dissertation sur la charité, puis : « Le miracle est de tout supporter avec résignation, de vivre avec des caractères ne s'accordant pas avec le vôtre, en bonne intelligence ; et j'avoue que je n'en suis pas là.

« Au moins aurai-je toujours un entier dévouement pour les personnes que j'ai aimées, et vous savez, cher Monsieur, que vous êtes de ce petit nombre... »

7. « Mai 1840... Je suis attelée à un travail que mon mari achève... »

Mme Lescot écrit à Châtillon (1868), à propos de la mort de Mme Hugo : « N'est-ce pas qu'il fait bon mourir pour que l'on célèbre vos vertus : cela est tout à fait engageant. »

D'une lettre intime à Châtillon (1868), lettre de sa maîtresse : « ... Garde-moi le *Petit Journal* donnant la nécrologie de Mme V. Hugo : j'y tiens. Sa mort aura été pour toi un chagrin à plus d'un titre et je le regrette, par cela même. Etait-ce une bonne et tendre nature? Peut-être maintenant m'en diras-tu plus long? »

III. — Baudelaire et d'Aurevilly. — Carte de visite de

CHARLES BAUDELAIRE

20 fr. — pardon de vous remettre si
peu aujourd'hui. — Souvenez-vous
que pour les gens du petit café,
je suis absent de Paris.

[Note de Châtillon :]
A valoir pour le
cachet en bronze. A. de Ch.

Lettre de d'Aurevilly :

« Monsieur,

« Vous êtes venu quatre fois à mon café et je vous en remercie di

« Je vous aurais écrit plus tôt, mais je n'étais pas sûr de mes soir Mardi, s'il vous était loisible, je vous offre le café comme un Turc tous mes sentiments comme un chrétien. A VIII heures du soir.

« Ce diable de Café de Bruxelles est loin pour vous comme le Mon motapa, mais vous y trouverez ce qu'on trouve au Monomotapa.

« Un ami,

« JULES BARBEY D'AUREVILLY.

« (En hâte.)

« M. Aug. de Châtillon, à Montmartre. »

IV. — Voici, enfin, une singulière bouffonnerie écrite de la mai de Châtillon :

D'où viens-tu ? dit-il.
Hé ! du four, dit-elle.
Que faire ? dit-il.
Un gâteau, dit-elle.
Est-il gros ? dit-il.
Vous verrez, dit-elle.
Est-il bon ? dit-il.
Goûtez-le, dit-elle.
Est-il chaud ? dit-il.
Soufflez-y, dit-elle.
Où cela ? dit-il.
A mon cul, dit-elle.
Ha ! putain ! dit-il.
Ha ! cocu ! dit-elle.
Ha ! ha ! ha ! dit-il.
Ha ! ha ! ha ! dit-elle.

UN BIBLIOMANE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Folklore

A. Madelaine : *Au bon vieux temps, récits, contes et légendes de l'ancie Bocage normand. T. I.* ; Champion. 4

Histoire

…uis du Sommerard : *Deux Princesses d'Orient au XIIe siècle. Anne Comnène; Agnès de France.* Perrin. 3 50

Etienne Lamy : *Témoins des jours passés;* Calmann-Lévy. 3 50

Littérature

…rel : *Comment les femmes deviennent écrivains;* « Le Censeur » 1 »

…mond Biré : *Ecrivains et Soldats;* …Falque, 2 vol. à 3 »

Baron de Maricourt : *Mme de Souza et sa famille;* Emile-Paul 5 »

Georges Normandy : *Jean Lorrain;* Bibl. génér. d'édition. 3 50

Musique

…illiam Ritter : *Smetana;* Alcan. 3 50

Philosophie

…Paul Hartenberg : *Sensations païennes;* Alcan. 3 »

…Latreille : *Francisque Bouillier, le dernier des Cartésiens,* av. lettres inéd. de V. Cousin ; Hachette. 3 50

Arthur Schopenhauer : *Parerga et Paralipomena; Philosophie et Philosophes,* trad. de l'allemand par A. Dietrich; Alcan 2 50

Poésie

…arles-Brun : *Le Sang des vignes;* Messein. 3 »

…briel Guémard : *Soirées d'Orient;* Le Caire, Roditi et Chari. 3 »

…ouard Leclerc : *Au bord de la route;* Paulin 3 »

…n Martineau : *La Route au soleil;* Roubaix, « Le Beffroi » 3 50

Alfred de Musset : *Œuvres complètes. T. II. Poésies nouvelles, 1835-1852;* Garnier. 3 50

Gabriel Nigond : *Noaveaux contes de la Limousine;* Ollendorff. 3 50

François Tressère : *Les lilas refleurissent;* Lemerre. 3 50

Psychologie

A. Forel : *La Morale sexuelle;* Maloine. 2 »

Publications d'art

…adan : *De la sensation d'art;* Sanlot. 1 »

…n Ruskin : *La Nature du Gothique,* trad. de l'anglais par Mme M. Crémieux ; Allaud. 2 »

Questions morales et religieuses

…Bos : *Pessimisme, féminisme, moralisme;* Alcan. 2 50

…nte de Colleville : *Eugénie de Guérin intime;* Lib. des Saints-Pères. 3 50

…riette Dacier : *Saint Jean Chrysostome et la femme chrétienne au Ve siècle de l'Eglise grecque;* Falque. 3 50

… Dufourcq : *Etude sur les gesta martyrum romains. T. III. Le mouvement légendaire grégorien;* Fontemoing. 15 »

L.-C. Fillion : *Saint Jean l'Evangéliste, sa vie et ses écrits;* Beauchesne. 3 »

L.-G. Lévy : *L'esprit nouveau dans le catholicisme;* Fischbacher 0 60

Roman

…n Barracand : *Le Cheval blanc;* Plon. 3 50

… Blasco Ibanez : *Dans l'ombre de la cathédrale,* trad. de l'espagnol par …. Hérelle ; Calmann-Lévy. 3 50

…ile Bruni : *Les deux nuits de don Juan;* Stock 3 50

… Chabault : *Le Triomphe d'Aphrodite;* Méricant. 3 50

… Cherblanc : *L'Universelle;* Libr. Universelle. 3 50

… Duplay : *Le Délire;* Tassel. 3 50

…hel Corday : *Monsieur, Madame et l'Auto;* Fasquelle. 3 50

Max et Alex Fischer : *Pour s'amuser en ménage!...;* Flammarion. 3 50

Marquis de Franciade : *La Cabine 27;* Ed. gauloises. 3 50

Gaston Gaillard : *La Beauté d'une femme;* Stock. 3 50

Gabriel Hautemer : *Petite mousmé;* Plon. 3 50

Jules Hoche : *Le Triomphe d'Israël;* Bibl. des Auteurs modernes. 3 50

Eugène Joliclerc : *Les Enchaînés;* Lemerre. 3 50

Dr Henry Labonne : *Gisèle de Sainte-Sévère;* Issoudun, Lévy. » »

Yvette Proth : *Salutaire orgueil ;* « Les Annales » 3 50

Luca Rizzardi : *Le Journal d'un Suicidé ;* Bruxelles, Dechenne.

M. Roland : *Le Presqu'homme ;* [illegible] gén. d'édition.

Sciences

Gaston Bonnier : *Le Monde végétal ;* Flammarion. 3 50

Dr H. Collière : *Le Végétarisme et physiologie alimentaire ;* Doin.

Sociologie

Noel Blache : *Le Socialisme. Méthode et Chimère ;* Cornély. 3 50

Emile Durkheim : *L'Année sociologique ;* Alcan. 12 50

Paul Lafargue : *Le Déterminisme économique. La Méthode historique de Karl Marx ;* Lib. du Parti socialiste

Un Pessimiste : *Guillaume II et peuple ;* Perrin.

Théâtre

Mario Meunier : *Antigone ;* « Le Feu »

Voyages

A. Kleinclaz : *Dijon et Beaune ;* Laurens.

MERCVRE.

ÉCHOS

Histoire d'une religion. — Une amoureuse de Nietzsche. — Les représentations de Béziers. — Le sottisier universel.

Histoire d'une religion.

Mon cher Vallette,

M. Fabre des Essarts demande que j'obtienne du *Mercure* l'insertion pour la lettre ci-dessous, dont l'exorde est d'ailleurs excellent ; voulez-vous nous accorder à l'un et à l'autre cette faveur ?

Monsieur Georges Polti, au *Mercure de France*.

Monsieur et distingué Confrère.

Ce qui peut arriver de pire aux œuvres de l'esprit, affirme Boileau, ce n'est qu'on en dise du mal, c'est qu'on n'en dise rien.

Je vous dois donc des remerciements pour les âcres (1) lignes que vous consacrez à mon « Christ sauveur » dans le *Mercure de France*.

Permettez-moi toutefois de vous dire que vous n'avez pas lu mon poème (2) dehors des versiculets que vous citez et qui, destinés à la musique, ne sont sensiblement inférieurs à ceux de Scribe, il y a des passages qui auraient certainement obtenu une critique plus amène, si vous les connaissiez (3).

Mais ce ne sont là, après tout, que pure contingences d'ordre littéraire. Je insiste pas.

Plus grave (4) est ce que vous dites de la fondation de l'Eglise Gnostique. vous-même, déclarez-vous, qui l'auriez fondée, « une après-midi de solitude ».

A moins que vous ne soyez la réincarnation de Jules Doinel (5), je ne vois bien comment vous pourriez justifier vos dires. Je ne vous indiquerai pas ceux mes ouvrages où se trouve relatée l'histoire de la néo-gnose. Mais je crois de vous renvoyer aux *Petites Religions* de Jules Bois. Que vous soyez le père Gnose quelconque (6), c'est bien possible. Chacun a le droit de générer la sienne. Mais la nôtre, en tant que doctrine, remonte à un passé autrement lointain que adolescence et que toutes les églises actuelles (8), petites ou grandes.

(1) (4) (5). — Vous exagérez, Monsieur et cher Patriarche.
(2) Mais si, mais si.
(3) (Si vous les aviez connus.)
(4) Oh ! « quelconque », mon cher Patriarche ?
(7) Merci.
(8) Voyons : est-ce à feu Doinel ? est-ce à ce passé... reculé ?

: vous envoie nos enseignements secrets (1) qui viennent de paraître (2) et qui
s édifieront à ce sujet.

: compte sur votre courtoisie pour l'insertion des présentes dans l'un des plus
:hains numéros du *Mercure*. Vous aurez ainsi un double titre à ma gratitude.
grééz, etc.

FABRE DES ESSARTS.

Votre distingué Patriarche ne s'aperçoit donc pas qu'il fait de son ouvrage
plus cruelle des critiques?

Comment ! je ne l'aurais pas lu et les « versiculets » que j'aurais, par
séquent, pris au hasard se trouvent être si plats que leur auteur lui-
me les abandonne : il suffit, ainsi, d'ouvrir *au hasard* son « poème »
ır en rencontrer de tels !

Allons, il faut que j'en prenne la défense contre son maladroit géniteur.
n, je n'ai pas cité au hasard et j'ai, comme toujours, lu minutieusemen
en prenant des notes le pauvre volume ; j'en ai extrait, fidèle à mon désir
ntéresser ou d'amuser le lecteur, ce que je parvenais à découvrir *de plus*
llant.

Toutefois, comme Scribe a peut-être encore d'autres disciples poétiques
e M. Fabre des Essarts et que ceux-ci, à leur tour, s'indigneraient de
entendre, avec lui, déclarer que ces vers ne sont « pas sensiblement infé-
urs » à ceux de son maître, je dois observer que l'air « décati » des rimes
Scribe tient, au moins en partie, à ce qu'un demi-siècle a passé sur elles :
quoi auront l'air celles de notre versifiant patriarche vers 1957 ? je frémis
penser.

M. Fabre des Essarts exige que je lui révèle les origines de son Eglise.
nen !

En ce temps-là (1889 P.C.), j'étais secrétaire d'une très belle et chaste
me, d'origine anglaise (elle descendait de Cromwell) : la comtesse d'A...
e était férue d'occultisme, et je fabriquais pour elle une publication
nsuelle, *la Revue Théosophique*. Mais cela ne suffisait pas, je le sentais,
assouvir son nostalgique besoin (sans doute héréditaire) de religiosité.
lui fallait un culte nouveau, et bien à elle.

Or, un après-midi, qu'après nombre de lectures concernant les Mani-
éens, les Gnostiques, etc., j'y rêvais, accoudé sur un vieux in-quarto de
ausobre, tout en feuilletant, dans le petit cabinet rouge et or, la fasti-
use correspondance des échappés d'asiles qu'attire de loin, tels des pha-
es, toute publication hermétiste, je tombai sur une lettre plus saugrenue
e les autres. Elle émanait d'un archiviste de la ville d'Orléans : il nous
ntait comment des malheurs intimes lui avaient longtemps troublé les
ées et le réconfort qu'il puisait aux billevesées dont, par mes soins nar-
ois, étaient chaque mois garnies les pages de la Revue.

Une allusion qu'il faisait aux hérésies gnostiques des premiers siècles
ır elles furent pluriel et infiniment contradictoires) et le roulement fami-
r du coupé qui s'arrêtait sous la fenêtre établirent une association d'idées
i fit, dans ma juvénile imagination, un joyeux éclair. La comtesse ren-
ait, parmi les adoratifs abois de ses petits chiens. Et bientôt après, tout

(1) Merci. L'effet est merveilleux : plus d'insomnie, des digestions régulières.
uillez m'en envoyer encore une boîte.

(2) Dirai-je l'éditeur ? Je crains de les rendre moins secrets.

en l'admirant (carnation éclatante, velours bleu, grands yeux noirs, dentelle je lui exposais le projet d'une religion nouvelle, l'Eglise Gnostique : j improvisais à mesure les dogmes, au moyen de mes récentes lectures ; lui citais toutes sortes de volumes reliés en veau, je lui rappelais qu'u femme très belle était indispensable (telle l'antique Hélène ou Sélèné) po incarner la troisième personne divine, l'Esprit Saint ou Paraclet, je l'en vrais de ce rôle audacieux, encore qu'elle protestât faiblement (Songe monsieur Polti, que j'ai un mari, des enfants, des obligations mondaine l'encensais avec tout l'enthousiasme de mon âge et finalement je lui arr chais, victorieux, l'autorisation d'écrire en son nom au naïf bibliothécai dont nous ferions l'Omar du culte inédit.

Ainsi fut-il fait. Et cette admirable femme, qui ne tolérait même pas q l'on prononçât devant elle une expression comme « l'amour de Dieu », m exigeait, dans sa pudeur bien anglaise, que l'on dît seulement « l'affecti de Dieu », « l'affection pour Dieu », je la voyais, parmi ces folles créations, p pitante comme une amoureuse et resplendir — ce glaçon — comme un icebe sous une aurore boréale. Peu à peu, elle se lassa de dicter ses réponse M. Doinel. Et j'obtins la permission de continuer, tout seul, la correspo dance, sous son nom.

Sournoisement, j'introduisis alors des expressions moins austères da les lettres. Car j'avais bien deviné (et vous aussi ?) l'état d'âme de no Français, à qui, par surcroît, j'avais fait tenir un portrait de ma be Directrice. En peu de jours, il en devint amoureux fou.

C'est alors que je lui suggérai une idée infernale. Ne voulait-il pas être pape du nouveau culte, l'expression du Paraclet ? Il fallait donc (entre no qu'il en reçût la communication, de notre Déité, au moyen du baiser de p des anciennes cérémonies, si chaudement peintes par Lombard. Toutefo je le prévenais charitablement qu'il ferait bien d'en expliquer, au préalab la nécessité à la comtesse.

Cette idée électrisa notre homme. Il écrivit aussitôt à ma « divine » I tronne l'épître la plus enflammée, la plus délirante. Il annonçait son arri immédiate. Il chantait son ivresse à la pensée de recevoir le saint plérô dans ce baiser ineffable. Et, fidèle à ma recommandation, il haletait en ex cations persuasives. Déjà son train sortait des Aubrais.

L'air candide et embarrassé, j'allai trouver Mme d'A... : — Madame, vo une lettre de M. Doinel, à laquelle je ne sais trop comment répondre. vous supplie de la lire.

Elle l'eut à peine parcourue qu'elle jeta un cri d'horreur :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Je ne veux pas voir cet homme ! Dites- qu'il s'en aille, c'est affreux. M. Polti, M. Polti, débarrassez-moi de ce fo

J'étais aux anges ! Des lettres ajournèrent, ajournèrent indéfiniment l' trevue, mais dans lesquelles toutefois j'entretenais malicieusement, sous p texte de pitié, d'égards, j'attisais les désirs du pauvre archiviste. Quelq mois plus tard, j'abandonnai l'occultisme pour des fonctions moins fa tieuses ; je n'ai donc pas été témoin direct du dénouement.

Mais ce que je puis affirmer hautement, c'est qu'à coup sûr la belle pure comtesse n'a jamais, au grand jamais, accordé à notre « assis » faveur si désirée. La communication, que lui-même jugeait indispensab du Paraclet ne s'est donc pas faite. Et voilà comment, faute de ce bais

Église gnostique pèche par la base, et la tiare de M. Fabre des Essarts, disiple de Doinel, n'est pas d'aplomb sur sa tête.

A moins de nous jeter, selon l'échappatoire ordinaire des sociétés secrètes chapelles plus ou moins clandestines, dans la si commode « nuit des mps » : cas où je suis tout prêt à admettre que la tiare de notre Patriare lui vient, en droite ligne et pour légitime usage, de feu Saïtaphernès.

Recevez, mon cher Vallette, l'expression de ma sincère amitié.

GEORGES POLTI.

Une amoureuse de Nietzsche. — Un journal italien donne des renignements assez inattendus sur l'homme affectueux qui se cachait sous le rouche apôtre de l'individualisme que fut Nietzsche. On annonce la proaine publication d'un livre d'une femme qui a été jusqu'ici et qui demeure connue, sur la vie de Nietzsche à Sorrente, où, comme Musset, Wagner, sen et tant d'autres, le grand philosophe allait puiser des forces nouvelles ur sa santé chancelante.

L'inconnue, morte il y a quelques mois, signataire du livre qui va paraî-, a une éloquence, paraît-il, plus grande et plus sûre que celle de Mme Elibeth-Fœrster Nietzsche, la sœur dévouée. Elle évoque dans son volume is ses souvenirs de Sorrente, ses entretiens avec Nietzsche, les attitudes philosophe devant la nature merveilleuse des pays du soleil, de ces « pays diterranéens », qu'il voulut chérir avant tous les autres. Ces pages auront e saveur toute particulière. Car l'inconnue, dont on ne connaît jusqu'ici e le chiffre *Ph.*, avoue avoir été de bonne heure amoureuse du philosophe, 'avoir ainsi suivi à Sorrente, après avoir assisté à ses cours de philologie Allemagne.

C'est la fille de cette dame qui informe M. Angelo Flavio Guidi de l'apition du prochain volume, et en donne quelques extraits, en révélant le ret de sa mère.

Wagner était à Sorrente en même temps que Nietzsche; mais les deux iens amis ne se voyaient plus. Nietzsche vivait volontiers dans sa solie, où la femme amoureuse allait parfois le trouver pour l'entretenir des nements d'Allemagne et pour le voir pendant de longues heures regar-, ému, la mer infinie et étincelante.

Frédéric Nietzsche — dit un fragment du livre inédit — croyait, les premiers jours, je ne connaissais pas son identité. Je le rencontrais souvent, mais il était sque toujours avec quelqu'un. Un jour je le trouvai seul, dans cette partie regarde la Marine Grande, sur la mer, assis sur un rocher à pic. C'était vers oucher du soleil. Il me rencontrait si souvent qu'il me reconnut tout de suite, nous causâmes un peu. Il avait son regard toujours fixé sur la mer, et caressa moustache de la main gauche. Je lui demandai s'il pensait rester à Sorrente me répondit qu'il trouvait ce pays le plus beau qu'il eût jamais vu, et que donnait à son physique, un peu déprimé, comme une force nouvelle. Il éprou- cette légèreté que nous autres Allemands ressentons si bien en Italie. Quelques ques de pêcheurs se montraient à la pointe Santa Fortunata, toute rouge dans oucher de soleil. Il dit : « Par là venaient les Sarrasins pour piller Sorrente; t un « Sorrentinois » qui connait l'histoire de son pays, qui me l'a conté. » s il se leva, me salua et me laissa seule.

Un autre fragment nous apprend qu'un jour l'aimable interlocutrice rentra Nietzsche à la Villa Communale; Wagner venait de remporter un veau triomphe en Allemagne. Elle en parla avec Nietzsche.

Au début, dit-elle, il sembla ne pas comprendre s'il s'agissait d'un triomphe o d'un insuccès. Il fronça les sourcils, et me regarda d'une manière curieuse, presqu investigatrice, comme s'il voulait découvrir le pourquoi de mes paroles. Je rougi et je terminai mon récit en donnant un peu d'enthousiasme à ma voix. Ah ! triomphe de son « ennemi » ne lui déplut pas et il sourit en murmurant quelque mots.

§

Les représentations de Béziers n'auront pas lieu cette anné M. Castelbon de Beauxhostes en informe ses concitoyens par une circulai où il est dit :

C'est à regret que je me vois obligé de renvoyer à l'année prochaine les repr sentations du *Premier Glaive*, qui devaient avoir lieu les 25 et 27 août procha au théâtre des Arènes de Béziers. J'ajoute que, contrairement aux bruits qui o été répandus et dont j'ai recueilli les échos, mon intention n'a jamais été d'accept les offres avantageuses qui, de divers côtés, m'ont été faites de donner, ce année même, *le Premier Glaive* sur la scène d'une autre ville. L'œuvre que j entreprise au profit des malheureux de ma ville me tient trop au cœur pour q j'aie pu songer un seul instant à l'expatrier.

§

Le Sottisier universel :

Le débat a été précédé d'une discussion générale très courte ; seul, M. Geor Berry y prend part. — *Le Journal*, 7 juillet.

Joli fonds à céder pour chevaux. — Annonces du *Journal*, 29 juin.

M. Jules Guesde : Nous ne voulons pas des larmes pour nos morts ; nous v lons qu'on ne les tue pas. — *Le Journal*, 29 juin.

A Pignan, deux maisons subissent un commencement d'incendie volontaire. *Le Journal*, 26 juin.

Un acte de vandalisme au Musée du Louvre. — C'est en tout cas une œu complètement perdue et dont la valeur considérable se trouve aujourd'hui de fait sensiblement diminuée. — *L'Echo de Paris*, 8 juillet.

La rencontre a eu lieu à 3 kilomètres de Béziers. Le 81e a mis la baïonnette canon. Le 17e a répondu par un feu de salve en l'air. Il n'y a pas eu de blessés. *Messidor*, 21 juin.

Vous vous étendrez dans votre lit avec une sensation parfaite de bien-être calme complet, un corps léger comme du cristal. — DOCTEUR PASCAL. *Le Jour* 9 juillet.

La fameuse exposition de la Toison d'Or — non moins que le travail gigan que d'un port établi en pleine mer (à Bruges) et qui provoque l'admiration hommes de science. — *Gil Blas*, 7 juillet.

E morto il giovane romanziere J.-K. Huysmans. [Le jeune romancier J. Huysmans est mort.] — *La Vita Letteraria*, 21-28 juin.

On fit une ovation à Massenet, qui se dissimulait le plus possible autour d loge. — *Le Matin*, 10 juillet.

Un poème signé Marius Hégin, dont l'acrostiche de Willy est une évident marcation. — *Le Thyrse*, juillet 1907.

Erratum. — Liste parue le 17 juillet : au lieu de MM. Montaudon-Ulmo, MM. Montaudon-Ulmo. — *L'Echo de Paris*, 19 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-H

UN DESTRUCTEUR DE LÉGENDES

—

EDMOND BIRÉ

—

Edmond Biré est mort à Nantes, où il avait vécu, le 15 mars ernier, âgé de soixante-dix-huit ans (1). Nul lettré n'a ignoré mportance de la perte éprouvée par les lettres. Le public en est peu douté. Biré l'avait voulu et arrangé de la sorte. offenserais une mémoire que je vénère en soulignant trop vement les facilités qu'il négligea d'attacher à son nom les nsécrations officielles. Des sympathies académiques manifes-es à plusieurs reprises par les récompenses les plus élevées aient un appel que sa robuste modestie a feint de ne pas tendre. « Il est sûr, écrivait-il à un ami, que l'Académie n'a

1) Voici une courte biographie d'Edmond Biré. Né en 1831 à Luçon (Vendée), son père était notaire, il fit ses études au collège royal de Poitiers, où il eut ır condisciples Ernoul, ministre de la Justice en 1873, Amable Ricard, président Conseil en 1877, Arthur Ranc. Avocat à Nantes, de 1854 à 1858, secrétaire de Chambre de commerce de cette ville de 1859 à 1869, il s'improvisa, en 1870, ricant d'huiles et de savon et exerça ce commerce jusqu'en 1886. Un journaliste ıl nous assure que « ses produits étaient, comme ses livres, d'excellente qua- ». Biré a principalement écrit au *Correspondant* et à la *Gazette de France*. Il obtenu de l'Académie française un second prix Gobert, un prix Montyon, un x Marcelin Guérin, un prix Née et un prix Guizot.
a bibliographie de ses œuvres est très difficile à établir exactement, parce l les a sans cesse remaniées, non seulement pour le texte, mais pour la distri- on des matières et parce qu'il a eu, parfois, pour le même livre, plusieurs édi- s. En voici une nomenclature incomplète : *Les Poètes lauréats de l'Académie nçaise* (2 vol.). — *Victor Hugo avant 1830, après 1830, après 1852* (4 vol.). — *Légende des Girondins*. — *Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Terreur* ol.). — *Causeries et Portraits historiques et littéraires* (près de 10 vol.). — *nnée 1817. Mémoires et Souvenirs* (3 vol.). — *Les Défenseurs de Louis XVI*. *e Clergé de France pendant la Révolution*. — *Honoré de Balzac*. — *Alfred Net- ent* (La presse royaliste sous la Restauration et la Monarchie de Juillet). — *nand de Pontmartin*. — Nouvelle édition des *Mémoires d'Outre-Tombe*. — *noires du général d'Andigné* (annotés). — *Œuvres complètes de Musset* (anno-), etc., etc.

aucun besoin de moi. Et j'ai cette chance de ne pas avoir be-soin de l'Académie. Elle me fait l'honneur d'accueillir gracieu-sement ma visite et mes livres. Tout est bien ainsi. Je n'aur[ais] pas l'indiscrétion de lui demander de m'héberger à demeure. Je suis le parent de province. » Je n'ai pas besoin de l'Académie, voilà ce qu'il pouvait dire à plusieurs titres. Les voluptés qu[e] l'histoire et les lettres procurent à leurs vrais amants s'échau[f]faient chez Biré de la juste conviction que tous ses travaux, toutes ses recherches étaient autant de services silencieusemen[t] rendus au passé et à l'avenir des plus grandes causes. E[n] outre, on devine chez lui un de ces hommes fortement enraci-nés et limités à qui les horizons de leur province, les rues [et] les places de leur ville parlent un langage si profond et si con-tinu qu'ils ne s'en sépareraient pas de bon gré. Une âme ain[si] occupée et fixée, un caractère de cette simplicité vigoureu[se] auraient eu besoin d'être traînés aux honneurs. Mais Biré [a] trouvé le prix de ses longs labeurs dans la nécessité qui depu[is] plus d'un quart de siècle impose à des travailleurs innombra-bles l'usage et l'admiration de son œuvre.

Cette œuvre est vaste. Elle comprend bien près de cinquan[te] volumes, sans porter au compte de Biré les ouvrages dont il [a] été le savant et habile éditeur. Elle se rapporte à l'histoire po-litique de la France, à l'histoire de la littérature et de la socié[té] françaises de 1789 à 1860 environ. Il est impossible d'entre-prendre sur les hommes et les choses de cette période un[e] étude, d'objet si restreint soit-elle, sans devenir le débiteur [de] Biré, je ne dis pas de documents assemblés par Biré, mais [de] Biré lui-même, de la raison et du génie de Biré arrachant [à] l'histoire des erreurs et des légendes puissamment accréditée[s,] y incorporant des vérités neuves et souvent capitales par [la] puissance de la dialectique appuyée sur l'étendue et la sagac[ité] de l'information.

Ce titre d'historien, Biré l'eût décliné. Je ne suis, eût[-il] observé, qu'un érudit; je me confine dans les à-côté, dans [les] sentiers de l'histoire; j'en ai frayé ou débroussaillé un certa[in] nombre. Mais la route royale n'est pas la mienne. A moi [les] petits faits, à d'autres les généralisations et les grandes conc[lu]sions. — Je n'invente pas tout à fait ce propos. Il y revient so[u]vent avec malice. Il sait bien qu'en histoire les plus grand[es] et les plus fameuses conclusions succombent souvent à que[l-]

ues petits faits bien assénés. A vrai dire, ce bibliophile de rovince a été un démolisseur aussi redoutable que discret. Ceci n'est point un livre, une œuvre didactique, aime-t-il ire... c'est une causerie un peu longue, je l'avoue ; une sorte e promenade à travers champs, dans le passé (1). » Dans ette promenade il cueille mille fleurs agréables, mais surtout tire la grosse bête. « La légende des Girondins », la légende évolutionnaire telle qu'elle est sortie de l'imagination de Mihelet, de Louis Blanc, de Lamartine, la légende politique littraire et personnelle de Victor Hugo en sont restées fracasées pour toujours.

« Ce sont les faits qui louent, » a dit La Bruyère. Biré s'est is tout entier dans ses travaux. Une revue de ces immenses avaux, cursive et superficielle, ne prouverait rien. Mieux vaut arrêter aux plus significatifs, et tout particulièrement au us frappant de ses ouvrages historiques : *la Légende des irondins*, au plus important et au plus célèbre de ses ouvages littéraires : les quatre volumes sur *Victor Hugo*. Ce sera meilleur moyen de faire apprécier son esprit, son humeur, sa science.

§

La Légende des Girondins est un chef-d'œuvre. Ici, par ception, Biré ne concède presque rien aux plaisirs de la flârie. Il a le but le plus déterminé et ne s'en détourne pas instant. Il plaide un procès. Il en traite un à un tous les ints avec une méthode aussi serrée que vive et il le gagne ın train à ôter à l'adversaire toute velléité de révision. Suins-le dans cette investigation.

Il y a ou plutôt il y avait une « légende des Girondins », et rmi tant de fables qui ont défiguré jusqu'à la fin du XIXe siè- l'histoire de la Révolution française, celle-ci avait l'étonnt privilège de n'être pas l'œuvre des imaginations « de uche » ou des imaginations « de droite », exclusivement, ıis de les rallier toutes en sa faveur. Le principal de cette léınde, c'était d'établir entre les « Girondins » et les « Jacobins » e opposition profonde de doctrine et de méthode politiques, principes religieux et moraux, d'idéals, de tendances, de sennents, de mœurs. On aimait se représenter les hommes de la

(1) *L'année 1817* (Champion, éditeur).

Gironde comme les modérés, les désintéressés et les purs de l
Révolution, comme ses philosophes, ses nobles enthousiaste
ses athéniens, tandis que, sous la sinistre figure jacobine
montagnarde, on se plaisait à placer la brutalité et l'orgueil d
démagogue, la brièveté d'esprit du fanatique, la cruauté gl
cée du sectaire. On se dédommageait d'avoir fait hideux Mara
Robespierre, Couthon et Saint-Just en admirant la beau
d'âme de Mme Roland, de Vergniaud, de Buzot et de Barb
roux. L'évidence des faits rendait difficile de décharger fo
mellement ceux-ci et leurs amis de leur part de responsabili
dans les œuvres violentes de la Révolution, depuis la journ
du 10 août jusqu'à la mort du roi et de la reine, depuis l
massacres de septembre jusqu'à l'institution du tribunal rév
lutionnaire et de la Terreur. C'est cependant ce à quoi on te
dait; c'est ce qu'on eût voulu, c'est ce qu'on se persuadait ais
ment d'avoir fait, chaque écrivain à partir du point où avaie
commencé selon lui les violences condamnables. Tout
moins peignait-on les Girondins secrètement navrés d'excès
de désordres qu'ils ne se donnèrent l'apparence de consen
que pour amasser la force de les terminer. Ne fallait-il p
qu'ils laissassent écraser, fût-ce par les plus terribles moyen
jusqu'au dernier germe de réaction royaliste, pour ne pas pr
ter eux-mêmes au soupçon de contre-Révolution en arracha
les destinées de la Révolution aux créatures de la démago
parisienne? Seuls enfin ils avaient été, dans le person
révolutionnaire, les hommes aux vastes pensées politiques
aux ambitions généreuses. L'invention fameuse du banq
suprême et des socratiques entretiens sur l'immortal
de l'âme dans la nuit qui précéda la guillotine achevait
poétiser ce groupe. Le clairvoyant Sainte-Beuve abusé l
même donnait à cette idéalisation la forme la plus persuas
quand, dans une notice sur les Lettres inédites de Mme Rolan
il écrivait :

> Dans cette fournaise ardente de notre première révolution... l'i
> mortelle Gironde est la limite à laquelle notre pensée se plaît
> s'obstine à s'arrêter. Je me replie de plus en plus vers ces figu
> nobles, humaines, d'une belle proportion morale, qui s'arrêter
> toutes ensemble dans un instinct sublime et avec un cri miséric
> dieux, au bord du fleuve de sang, et qui, par leurs erreurs, par le
> illusions sincères, par ces tendresses même de la jeunesse que le

farouches ennemis leur imputèrent *à corruption* et qui ne sont que faiblesses d'honnêtes gens, enfin aussi par le petit nombre de vérités immortelles qu'ils confessèrent, intéressent tout ce qui porte un cœur et attachent naturellement la pensée qui s'élève sans sophisme à la recherche du bonheur des hommes.

Tels sont les grands traits de la « légende ». Il faut voir Biré substituer point par point à ce tissu d'illusions des réalités autrement éloquentes et savoureuses dans leur dureté. Il n'y a pas eu une doctrine girondine, un idéal girondin opposés à la mentalité montagnarde. A la Législative, où les hommes appelés plus tard les Girondins forment la majorité, ce nom s'applique tout simplement aux représentants du département de la Gironde. Quant au groupe lui-même il est caractérisé par des appellations telles que *jacobins*, *patriotes jacobins*, *jacobins brissotins*, *le parti Brissot*, *le parti Guadet*, *républicains*, *factieux*, *sans-culottes*. Et ces dernières qualités sont également données à ceux qui vont former ce qu'on nommera bientôt « la Montagne ». Il n'y a pas dans l'Assemblée un modérantisme, un constitutionnalisme girondin et un radicalisme ou démocratisme montagnard. Les hommes du parti Brissot se montrent en tout les plus « avancés », et tout ce qui s'est accompli ou proposé de plus « révolutionnaire » depuis l'ouverture de la Législative jusqu'à leur chute, ils se sont montrés fort jaloux d'en prendre ou d'en partager l'initiative. Si la journée du 10 août est surtout l'œuvre de ceux d'entre eux qui n'appartiennent pas à l'Assemblée, c'est la majorité de l'Assemblée, c'est-à-dire les futurs « Girondins » de l'histoire, qui quelques jours plus tard institue le tribunal révolutionnaire, supprime les garanties les plus précieuses de l'accusé, multiplie les applications de la peine de mort, organise des visites domiciliaires destinées à remplir les prisons, crée le régime de la « Terreur », la chose, sinon le mot. Quant aux Massacres de septembre, parmi les auteurs actifs desquels il semble bien n'y avoir eu qu'un seul homme politique en vue, Marat, pourquoi a-t-on si fort reproché à Danton, ministre de la Justice, de les avoir laissé faire et ne l'a-t-on pas reproché au « vertueux » Roland, ministre de l'Intérieur? Roland, Pétion, maire de Paris, Brissot, Condorcet, Dulaure, les journalistes les plus importants du groupe, ont, sinon approuvé, au moins formellement couvert ces tueries. En avril 1792, ce

sont les Girondins qui précipitent la Révolution dans l
guerre, dans l'espérance, avouait plus tard Brissot, de trahi
sons et de revers qui eussent provoqué chez les Français un
suprême et décisive explosion de haine contre le pouvoir royal
ce sont les Robespierristes qui ne veulent pas de la guerr
dans la crainte de victoires qui consolideraient le roi. L'inven
tion de la guerre « révolutionnaire », de la guerre de propa
gande que Danton (et ceci suffirait à sa gloire) réussit ensuit
à faire désavouer par la Convention, mais dont la longu
survivance sous des formes plus ou moins précises n'a pas ét
une des moindres calamités de la France au XIXe siècle, cett
folle invention est girondine. Enfin, si l'on compare les « Gi
rondins » et leurs adversaires sous le rapport des conceptio
d'organisation politique et des plans de constitution nati
nale, on voit que les premiers, loin de le céder aux second
en fait d'irréalisme et de funeste candeur idéologique, l
dépassent d'assez loin. Le projet de Constitution élaboré e
octobre 1792, avec le concours de Gensonné, par celui q
M. Aulard appelle le « sage » Condorcet et qui fut un sa
géomètre, mais en philosophie et en politique l'esprit le pl
mince et le plus faux de la terre, ce projet est un comble d'i
sanité démocratique. C'est le pouvoir, non pas métaphysiqu
ment, mais pratiquement et dans son intégralité mis a
mains de la multitude, l'institution d'un plébiscite qui conna
absolument de tout et ne cesse de fonctionner, la totalité d
citoyens en permanence sur la place publique, un corps lég
latif élu pour un an et dont il suffit pour annuler jusqu'à d
libération nouvelle tous les actes de constitution, de législati
et d'administration générale, que la majorité des « assen
blées primaires » *d'un seul* département convoquées à la r
quête d'*un seul électeur* ayant su réunir 50 signatures le
oppose son veto ; enfin un « conseil exécutif » composé
sept ministres et d'un secrétaire renouvelables par moitié to
les ans, changeant de président tous les quinze jours, sa
garantie aucune contre les fantaisies de mise en accusati
du corps législatif. Rêva-t-on jamais plus béate codification
l'instabilité et de l'anarchie? Toute cette politique girondin
Brissot en révélait peut-être le moteur le plus profond, quan
à Etienne Dumont, qui lui faisait ressortir la fragilité de s
acte d'accusation contre le ministre de Lessart, il confiait cec

« C'est un coup de partie.... nous avons besoin de gagner de vitesse sur les Jacobins. »

Puisqu'ils ne se laissèrent pas « gagner de vitesse », puisqu'il n'y eut pas, puisqu'il ne put y avoir contre eux jusqu'à leur procès où, comme dans tous les procès politiques, il fallut bien leur asséner quelque chose de foudroyant, accusation de modérantisme, d'aristocratisme, de réaction (pendant tout le cours de la Révolution cette accusation servit absolument contre tout le monde), d'où naquit le duel sans merci qui aboutit à l'assassinat du parti Brissot par le parti Robespierre?

Biré ne nous laisse aucune possibilité d'illusion sur sa cause vraie, tout comme il en démasque admirablement le prétexte. Ce prétexte, ce fut le « fédéralisme » des Girondins. On leur reprocha de vouloir organiser en France un système de petites républiques fédératives, sur le modèle des Etats-Unis d'Amérique, rompre l'unité de la patrie. Ce n'était point sérieux. Tout au plus certains témoignages indiquent-ils que ce fut une opinion spéculative, une rêverie d'avenir développée à table par deux ou trois des chefs du parti. Ce ne fut nullement un mot d'ordre, un programme. Mais ce qui constitua au contraire une vue et une volonté très arrêtées chez les Girondins, ce fut de détruire la prépondérance de Paris, d'abattre les institutions, organisations et pratiques révolutionnaires qui, depuis le 14 juillet 1789, remettaient à la population émeutière de Paris la réalité du gouvernement national. Réduire Paris au rang d'un simple département et ne lui laisser que son quatre-vingt-troisième d'influence, tel se trouva être à un moment donné leur but. Pourquoi? Fut-ce là une résolution désintéressée, imposée à l'intelligence politique du parti par les exigences de l'ordre public et de la conservation du pays ? Mais ces insurrections parisiennes, les Girondins, Mme Roland en tête, les avaient aimées, célébrées, adorées autant que quiconque, tant que l'effet en avait été de les pousser au pouvoir, c'est-à-dire jusque vers le début de la Législative. Lorsqu'ils furent devenus maîtres de la France, il dut arriver ou que l'insurrection chronique de la capitale cessât, ou qu'elle ne s'exerçât plus qu'à leurs dépens. Incapables de subjuguer les forces qui les avaient créés, ils se virent réduits à les craindre, à les haïr, à chercher leur salut dans un soulèvement de forces contraires, dans une insurrection contre l'In-

surrection. Tandis que Marat, Robespierre, Danton, hors d
l'Assemblée et par suite hors du pouvoir, travaillent à l
Société des Jacobins, dans les clubs, dans le « peuple »,
détruire l'influence des hommes de la Gironde, à les rendr
suspects de toutes sortes de mauvais desseins contre la Révo
lution, eux préparent l'action armée des départements contr
Paris. Là fut le véritable terrain de la lutte. On sait qu'ell
aboutit à l'écrasement des mouvements départementaux e
que, les 31 mai et 2 juin 1793, l'émeute parisienne, cette foi
au service d'un lendemain robespierriste, précipitait le par
Girondin dans l'abîme. Lutte toute brutale où les idées n
sont pour rien, pure et simple rivalité d'ambitions et de fac
tions. Les Girondins menacés firent tout ce qu'ils purent pou
ôter à leurs ennemis l'argument de la surenchère révolution
naire et démagogique, en prenant en toute occasion la positio
la plus jacobine. Il est vrai que, lorsqu'ils eurent duremen
constaté la vanité de cette tactique, ils recoururent à la tac
tique contraire, à la seule qui leur restât : rejeter sur leur
ennemis toute la responsabilité des pires œuvres commune
donner à ces ennemis figures de tyrans, de forcenés et d'assa
sins, leur crier comme une malédiction : *septembre ! septembre*
en appeler à la constitution dix fois violée par eux-mêmes, à
Liberté et à la Vertu. Ce fut là leur position de défense e
même temps que leur suprême et débile essai de contre-offen
sive. La « Légende » les a saisis dans l'attitude qu'ils prirer
en se voyant perdus et en a fait leur figure morale.

Tels sont en raccourci les résultats historiques du travail d
Biré. Je crois qu'on les peut aussi appeler philosophiques, d
ce qu'ils font apparaître le jeu d'une loi éternelle des Révo
lutions.

§

Si la *Légende des Girondins* est le plus méthodique
(philosophiquement parlant) le plus instructif des ouvrages
Biré sur la période révolutionnaire, le *Journal d'un bourgeo*
de Paris pendant la Terreur en est le plus attrayant. So
une forme agréable, l'auteur nous communique des trésors
savoir. C'est une lecture exquise, dirais-je, si le mot pouva
convenir à un récit qui fait passer sous nos yeux, parmi ta
de tableaux amusants de la vie de Paris à cette époque, ta
de scènes hideuses dont l'horreur ne vient pas tant du sa

i-même que de la lâcheté et de la peur qui en commandèrent esque toujours l'effusion. Biré a réalisé cet ingénieux tour force de n'incorporer à ses narrations, pourtant vives et ès bien menées, que des traits, des détails empruntés aux urnaux, aux mémoires du temps ou aux ouvrages de témoins ulaires. Je voudrais que cet admirable travail, dont la maère s'étend du 21 septembre 1792 au 28 juillet 1794, et qui mporte cinq volumes, fût plus connu qu'il ne l'est en dépit la très haute récompense académique qui le signale et qu'il meurât très longtemps dans la mémoire des Français. Très odeste, mais très subtil antidote aux philtres pernicieux Michelet et de Lamartine, il mérite la popularité la plus ande.

Ce qui fait la vie et l'accent des travaux de Biré, c'est que là ême où il semble n'être qu'un érudit qui flâne et s'amuse, il ène au fond une guerre tenace contre quelque erreur majeseuse. Son volume sur *l'Année 1817* est des plus piquants. avait trouvé dans la succession d'un vieil oncle toute une llection de journaux du temps de la Restauration. Il y avait *le Journal des Débats* et *la Quotidienne*, *le Constitutionnel* *la Gazette de France*, *le Conservateur* et *la Minerve*, *le éfenseur* et *le Drapeau blanc*. « Mes cohéritiers, conte-t-il, abandonnèrent volontiers ce lot que le notaire, homme esprit, avait inventorié sous ce titre : meubles meublants. s journaux de ce temps-là, du reste, étaient tout petits et je ussis à les caser. J'y jetai d'abord les yeux assez distraiteent ; un peu plus tard, j'en vins à les feuilleter avec quelque ite, puis enfin à les lire sans presque rien en passer. » Or, se trouve qu'au chapitre Ier du livre III de la première partie s *Misérables*, Victor Hugo a donné un tableau historique raccourci de cette même année 1817. Le poète multiplie faits, les anecdotes, les détails et fait sentir partout sa étention à l'exactitude. Malheureusement, presque tout ce 'il allègue est inexact, presque chaque phrase est une erreur. n nous donnant d'après des documents de première main fleur des annales de 1817, Biré ne fait pas seulement œuvre historien, il nous fournit la matière d'une féconde leçon esthétique et de littérature. Je suppose qu'un homme absoluent ignorant de l'histoire de la Restauration lise, pour son aisir de lettré, le chapitre de Hugo en question. Pour peu qu'il

ait de sens et de goût, il pressentira au panache de l'expressio à la tension continuelle de la tirade, au scintillement av glant de l'épithète, au brio et à l'ajustage trop parfait des a tithèses, que tout est falsifié en vue de l'effet et que cette fal fication n'a pas été délibérée, mais instinctive, de la part poète. Un pressentiment n'est pas une certitude, du moins u certitude communicable à tous les esprits. Le résultat d'u analyse érudite comme celle de Biré est de mettre hors de co testation cette impossibilité de faire éloquent ou saisissant faisant vrai, qui est la tare profonde de la littérature et de l' prit romantiques. Car il nous montre expérimentalement n seulement que Victor Hugo a déformé, mais en quel sens pittoresque truculent et facile il a déformé, pour ainsi di malgré lui.

§

Nous voici naturellement conduits au plus connu comme plus important des écrits de Biré sur des matières littérair son *Victor Hugo*. Qui ne l'a pas lu a lu du moins quelqu unes des honorables injures qu'il a attirées sur son auteur.

Ce travail est une investigation infiniment sagace et patie et que l'on peut dire définitive, de la vie, de la personne et caractère de Hugo. C'est aussi un historique minutieux chacune de ses compositions.

Est-il vrai qu'il soit animé d'une intention de dénigrem systématique à l'endroit du poète et que le critique s'ingé à diminuer l'œuvre de tout le prestige qu'il ôte à l'homm C'est là, en termes plus mesurés que ceux dont se servent p l'ordinaire les fervents irrités du dieu, l'accusation qu'on je à son biographe. Mais accuser est facile, et invectiver p encore. Avant de maudire les sentences de Biré, il en faud dissoudre par l'analyse les considérants. Procédé un peu lo Je ne vois pas que les esprits (très inégaux d'ailleurs) qui cri contre lui au blasphème soient fort enclins à en user. Ce s brillants lyriques, petits chroniqueurs et politiciens radica qui ont plus volontiers l'intuition pour manière. Et, sauf vrai lettré, M. Ernest Dupuy, qui n'a point discuté Biré, m écrit en l'honneur de Victor Hugo, de « l'homme » et « poète » une apologie dont il faut admirer la brillante déli tesse et la piété ingénieuse, je ne vois point ou je ne vois gu que ceux qui savent analyser et examiner, ceux dont la p

e de Hugo ne remplit pas la cervelle au point de n'y laisser ace à aucun terme de comparaison, ceux qui portent en eux s sensibilités d'une culture supérieure et connaissent une hiérchie des plaisirs esthétiques, je ne vois guère, dis-je, que ux-là jugent aujourd'hui ni au fond aient jamais jugé le ète des *Contemplations* beaucoup plus favorablement que ré. Ce serait plutôt le contraire. A vrai dire, si celui-ci n'est s hugolâtre, il est hugophile, et, tout compte fait, le bilan s choses vraiment belles qu'il trouve chez Hugo monte bien us haut que celui qu'établissent de leur côté, dans des étus connues, MM. Faguet et Lanson, par exemple, pour n'alguer que des critiques contemporains.

Mais non ! le vrai crime, le propre crime de Biré, ce n'est oint, soyons-en sûrs, de n'admirer qu'avec infiniment de serves et de signaler dans l'abondante production du poète, romancier, du dramaturge, de vastes parties d'absurde, de de, de puéril, de vain et de laid. Ce qu'on ne lui pardonne oint, c'est d'avoir constaté ou découvert, « pièces en mains », aucoup de petitesses dans l'homme, petitesses dont certaines uvent être qualifiées d'énormes, ce qui est une atténuation. ous ne pouvons pas douter, après avoir pris connaissance de s preuves, que Hugo, prophète de la démocratie, n'ait renié n menuisier de grand-père, pour se composer une généalo- e fausse; que Hugo ait fait chasser des *Débats* Nisard paue et à la veille de se marier, parce que Nisard avait tempéré sérieuses réserves un très vif éloge des *Feuilles d'automne*. ous savons de science certaine que, si Hugo a beaucoup varié politique, il n'a jamais eu le courage de ses variations; que, venu démocrate, il s'appliquait à faire oublier vingt années sourires à la monarchie et d'amitié pour les princes, en tidatant outrageusement des pièces d'inspiration révoluonnaire; qu'à la veille de la représentation de *Marie Tudor*, aignant à tort ou à raison qu'on ne l'accusât d'avoir plagié *Christine* de son ami Dumas, il inspirait à un jeune journaste un article à scandale où Dumas est peint comme le pillard Hugo en tout et pour tout. Nous recueillons enfin les us nombreux et les plus imposants témoignages d'un appét de louanges si formidable qu'il ne se contentait, à vrai dire, ue de la déification. Voilà, entre bien d'autres de même signication, quelques-uns des traits que Biré nous fait connaître.

Est-ce sa faute s'ils manifestent certaines insuffisances moral
dans une idole de la « démocratie »?

Je sais moi-même ce qu'on peut objecter à la légitimité et
la justice de ces enquêtes intimes sur la personne et les sen
ments. — Les grands artistes, disait-on, sont des homm
Le génie s'ajoute en eux à la commune nature des mortels,
ne l'abolit pas. Les défauts de Hugo sont ceux de l'human
moyenne. Mais ces défauts, quand on les signale chez
homme de génie et aussi célèbre, semblent prendre la taille
sa réputation elle-même et de celles de ses facultés par où
fut exceptionnel. Voilà comment, en ne disant que le vrai,
manque pourtant à l'équité et, en un certain sens, à la véri

Faudrait-il donc dire le faux? Ou qui obtiendra des homm
qu'ils s'interdisent une curiosité passionnée de l'homme à qui
ont donné de la gloire? Que celui qui, aimant l'art et les lett
et rencontrant un livre où il sait devoir trouver l'histoire
plus précise et la plus creusée des actions, des sentiments
des passions d'un artiste ou d'un poète fameux, ne le sais
pas d'une main avide, que celui-là dénie à Biré ses droit
notre reconnaissance intellectuelle. — Mais Biré charge
noircit à plaisir! — Nullement. Il explore avec minutie tou
les parties d'une existence publique, il raconte, il expose e
dit son mot. Mot de ferme moraliste et de critique nourri
vrais maîtres, mais bien plus amoureux que je ne le s
pour ma part, de l'éclat de la rhétorique de Hugo, des proues
du rythme et de l'image. Bien souvent, j'en conviens, mot
et franc d'homme d'une foi et d'un parti. Mais quoi! Vic
Hugo aurait pu pendant trente ans jeter les pires outrages
les grandes causes plus chères que tout à ce Vendéen, sur
catholicisme et la monarchie; et celui-ci n'aurait pas eu
droit, n'aurait pas eu le devoir, en ayant les moyens,
regarder de très près à la qualité des sentiments, aux ressc
intimes de l'amour et de la haine chez un poète qui a
une si puissante verve, non pas à discuter ses croyances, m
à en populariser brutalement, parfois en rival heureux d'I
gène Sue, l'horreur et le mépris.

Mais ce serait trop peu de plaider la légitimité d'un ouvr
de cette sorte. Tel qu'il est, il offre un modèle du procédé
critique le plus efficace, le seul décisif peut-être, à l'endr
des grands hommes de lettres du XIXe siècle. Je voudrais

tte investigation complète et non gênée de toute la suite ıne carrière trouvât, en ce qui concerne Lamartine, Lamen-is, George Sand, Michelet, des imitateurs, animés ou non s mêmes sentiments que Biré, mais possédant sa science, n exactitude, sa finesse. Les artistes littéraires du XVIIe siè-, vivant sous le régime d'un ordre religieux, et d'un ordre litique suffisamment définis et stables, n'avaient dans la ciété que leur place d'artistes et d'honnêtes gens. Leur bio-aphie nous intéresse. Elle n'est pas nécessaire pour l'intelli-nce de leur œuvre, qui peut s'étudier en soi et ne ressortit sentiellement qu'à l'art, pour lequel ils vivaient. Il n'en est us ainsi depuis Voltaire, surtout depuis Rousseau. Tout ce l'ont perdu d'empire sur l'esprit et le cœur des hommes les torités religieuses et politiques traditionnelles, le grand écri-in l'a gagné. Il était inévitable qu'en l'absence soit de ces torités séculaires, soit de celle, destinée selon certains à les ppléer, de la science, le génie littéraire, le génie du verbe vînt pour une grande part l'arbitre des croyances et des inions régulatrices de l'activité humaine. Arbitre capricieux, y a lieu de le craindre. Des imaginatifs, des sensitifs, des riques s'entendent-ils supérieurement à ce qui ne relève que la raison, de l'expérience, d'une prudente et forte indus-e? Ne sont-ils pas les moins qualifiés des esprits pour mettre d'aplomb la cité ébranlée? Des âmes d'un limon plus ı que le commun, nées pour la gestation de fruits exquis et orieusement inutiles, n'ont-elles pas, au contraire, grand soin d'être soutenues, encadrées, mises à l'abri? Une société ui leur demande tout à la fois de la charmer par leurs inven-ons et de reconstituer ses bases, ne risque-t-elle pas de les uer à la frénésie de la pensée et ne s'expose-t-elle pas elle-ême aux pires aventures? Le XIXe siècle français a pourtant cordé un crédit immense en religion, en morale, en politique ın Michelet, un Quinet, une George Sand, un Lamartine, Hugo. Leurs paroles passionnées pèsent d'une influence core puissante sur notre destinée nationale. Elles ont été vrières ou collaboratrices de révolutions. N'y a-t-il donc pas cessité aujourd'hui à en scruter l'inspiration, à rechercher ce i les leur fit dire? Furent-elles le fruit d'une méditation in-rmée et attentive, ou le jet furieux d'un caprice, ou une sollicita-on de la popularité? Ces apparents conducteurs des courants

n'en furent-ils pas en réalité les jouets? Quelle fut, dans leu
attitudes publiques, la part de la versatilité, du désarroi, d
petits sentiments peut-être et des petites raisons de l'égoïsm
C'est ce qu'une recherche de biographie documentaire par u
homme très au courant de l'époque, de tout ce qui s'y agita
et y intriguait, peut en définitive seule établir irréfutablemen
On voit que, sous son apparence rude et patiente, le travail
Biré a une portée qui en dépasse encore le mérite. Il porte u
coup terrible à la moderne idolâtrie de l'homme de lettre
Voilà le secret des colères. Mais par là même il prépare m
destement la restauration du culte et du goût des pures lettre
des pures « humanités ». Et voilà pourquoi nous l'aimons.

Ceux qui persisteraient à s'imaginer Biré (n'était-il pas jus
qu'il eût aussi sa légende?) comme un triste esprit qui met s
plaisir à détruire les gloires devraient lire son livre sur *Hono
de Balzac*. Celui-ci fut son dieu. Et, bien que ce livre ne s
qu'une réunion d'articles sur des points particuliers, on n'
a peut-être pas écrit qui nous fasse mieux entrevoir cette gran
figure à demi cachée à la postérité derrière un monceau
feuilles d'impression. Ironique revanche des choses! Les illu
tres romantiques qui, Chateaubriand en tête, ont parlé de le
personne comme d'une énigme sacrée nous sont fastidieus
ment connus. Et un poétique mystère enveloppe pour nous
personne de ce Balzac qui, de son vivant, se prodigu
dans tous les endroits littéraires de Paris. Biré avait songé
composer sur lui un ouvrage aussi étendu et aussi comp
que son Victor Hugo. Il est regrettable qu'il n'ait pas réali
ce projet.

§

J'ai pensé qu'un examen un peu prolongé de quelques écr
typiques de Biré le louerait mieux qu'une course forcéme
hâtive à travers les monuments aussi solides que modestes
son immense labeur. Si j'ai su faire sentir l'intérêt puissa
et la portée étendue d'ouvrages comme *les Girondins*, *le Jou
nal d'un Bourgeois de Paris*, *le Victor Hugo*, on en conclu
aisément le prix qui s'attache, tant pour l'ampleur et la sûre
de l'érudition que pour l'importance des questions historique
littéraires, morales et politiques élucidées, à ses travaux s
le Clergé de France pendant la Révolution, sur *les Défe*

rs de Louis XVI, sur *la Presse royaliste de 1830 à 1852*
ropos d'Alfred Nettement, ainsi qu'à une dizaine de volu-
s d'« Etudes » ou de « Causeries » historiques et littéraires.
is il convient de mettre hors de pair cette célèbre édition
Mémoires d'Outre-Tombe, une des plus remarquables
onstitutions de texte qui existent et dont les notes relatives
utes les personnes mentionnées par Chateaubriand forment
véritable dictionnaire biographique de l'époque embrassée.

PIERRE LASSERRE.

M. LECAMUS A LOURDES

CONTE CRITIQUE

—

> La Vierge a fait d'une pierre de
> coups.
>
> J.-K. HUYSMANS, *les Foules*
> *Lourdes*, p. 93.

M. Lecamus était un homme d'une piété éclairée. Il sav concilier les exigences de la foi avec celles de la science et dédaignait ni les nobles manifestations de l'art, ni les produ de la littérature honnête et bien écrite.

Sa foi était la foi ; il croyait tout ce que l'Eglise enseign et qu'elle ne peut enseigner que la vérité. Mais il savait au qu'au delà des dogmes il y a toutes sortes de notions pieus que l'autorité ecclésiastique livre au libre examen des fidè jusqu'au jour où, prenant une décision, elle les incorpore ses usages ou les rejette de ses pratiques. Généralement, e les incorpore, parce que l'on n'est jamais trop riche, et au parce que telles âmes, tièdes aux dévotions traditionnell se laissent prendre souvent aux charmes d'une heureuse no veauté.

Les miracles, hors ceux de l'évangile, ne sont pas artic de foi, mais quel fils de l'Eglise oserait cependant rejeter ce qui font l'orgueil de Lourdes et que tant d'éminents espr attestèrent? M. Lecamus croyait aux miracles de Lourdes. manifestait la liberté de son esprit en considérant ceux de Salette avec un certain scepticisme. Il avait étudié les de histoires et tandis que l'une le laissait froid et inquiet, l'au enchantait son cœur en même temps qu'elle satisfaisait raison. M. Lecamus était un homme d'une piété éclairée.

Ancien professeur de physique, il avait conservé le g de la science et l'usage de ces instruments élémentaires moyen desquels on dévoile aux enfants les arcanes de nature et le dogme de la providence. Il voyait dans les l qui régissent la matière les arrêts d'un Dieu très bon et t

uissant. « Pourquoi, disait-il, n'en suspendrait-il pas les ffets, si tel est son bon plaisir ? » M. Lecamus distinguait soi-neusement le naturel du surnaturel, tout en avouant qu'il y ıut une grande prudence, car la volonté de Dieu est partout : sa puissance éclate aussi bien dans les faits les plus communs ue dans les plus rares.

Il connaissait les objections d'une certaine science et s'en ouciait peu. La science chrétienne était là pour répondre à la ience sans Dieu. Ne pouvait-elle pas se vanter d'un New-n et d'un Pasteur? La foi de Pasteur était une garantie de science, en même temps que sa science était une garantie sa foi. Un grand savant est toujours un grand croyant et asteur le prouva bien, lorsqu'il entreprit ces mémorables xpériences qui devaient anéantir la néfaste croyance à la énération spontanée.

Le raisonnement qu'il faisait pour la science, M. Lecamus faisait pour les lettres et il était persuadé que le véritable lent est toujours uni à la foi. Si tel écrivain, par hasard, nait sa théorie : « Attendez, disait-il, Dieu sait choisir son ure », et les événements souvent lui donnaient raison. Avec uelle joie M. Lecamus avait-il salué les conversions célèbres notre temps ! « Tous les grands esprits nous reviennent t ou tard. » Il ouvrait déjà les bras à M. Edouard Rod. Un ur, il dit à un libre penseur, qui le pressait : « Vous avez arcel Prévost et Lucien Descaves, soit ; nous avons J.-K. uysmans et René Bazin. » L'autre ne trouva rien à répondre.

La conversion de M. Huysmans lui avait causé une vérita-e allégresse, car il estimait en secret cet écrivain naturaliste ıquel les plaisirs du monde inspiraient tant de dégoût. Il ait toujours cru que M. Folantin entrerait quelque jour dans ıe église et qu'il y trouverait la paix. « Il est fait pour cela, ngeait-il. C'est un chrétien sans le savoir. Il possède même jà la résignation. A quand le pas décisif? Quand franchira-l notre seuil ? » Et voilà que M. Folantin venait se joindre pieux troupeau ! Les actions de grâce de M. Lecamus fu-nt vives et sincères. Il éprouva même un peu d'orgueil, car théorie s'affirmait de plus en plus : les hommes de talent ennent tous, un jour ou l'autre, s'agenouiller au pied de la oix.

M. Lecamus possédait, enfermés sous clef dans une armoire,

la plupart des écrits de M. Huysmans et, avec l'assentimen
de son confesseur, il en lisait parfois quelques pages. C'éta
son péché, mais pardonné avant d'être commis, puisqu'il éta
avoué d'avance. Cependant, quand il avait pris à cette lectur
une trop vive délectation, il ne manquait pas de s'en accus
au tribunal de la pénitence. A dater des *Foules de Lourde*
il prit un parti dont l'auteur lui-même lui donnait l'exempl
De même que M. Huysmans reniait, chassées de la couvertu
de ses livres catholiques, ses premières œuvres, M. Lecamu
les expulsa de son cabinet. Sa conscience, de ce jour, fut pl
tranquille. *Les Foules de Lourdes* lui causèrent une satisfa
tion presque sans mélange. Il y avait bien encore, çà et l
quelques pages un peu montées de ton, quelques autres p
assez révérencieuses, mais l'ensemble était pieux à souhait. O
aurait pu encore, au point de vue de l'orthodoxie, relev
dans ce livre excellent une pointe de manichéisme : le diab
y montrait un peu trop ses cornes. Mais quelle est la dévotio
qui ne tombe pas dans quelque petit travers ?

Ayant lu pour son plaisir, M. Lecamus relut pour son éd
fication. Le premier chapitre lui agréait ; il admirait la subtili
de l'auteur à débrouiller la psychologie, jusqu'ici fort confus
de la Vierge. M. Huysmans, éclairé sans doute d'une part
culière grâce, en parlait comme d'une personne de sa famill
comme d'une pieuse tante, comme d'une vénérable gran
mère. Il la suivait dans ses voyages, de Paris aux Pyrénée
en passant par les Alpes, dans ses moindres déplacement
On la voyait évoluer à Paris, s'installer à Saint-Séverin, puis r
du Bac, de là « franchir les ponts » et « fixer son domici
dans l'endroit le plus contaminé de la ville, près de la Bourse
M. Lecamus envia un instant cette familiarité avec les pui
sances surnaturelles, puis il continua sa lecture.

A ce moment, Céleste Lecamus, qui lisait *la Croix*, rele
la tête, considéra le crâne de son mari et dit :

— Lecamus, j'espère que cette lecture te décidera ?

M. Lecamus crut comprendre l'allusion, et rougit. Puis
porta la main à sa tête et haussa les épaules.

— Mais ce n'est pas à cela que je pense, se hâta de repre
dre Mme Lecamus, en mentant pieusement. Tu sais combi
j'ai envie de voir Lourdes, dis ?

— Et moi donc !

— Eh bien?

M. Lecamus chercha en vain des objections. Depuis qu'il vait lu *les Foules de Lourdes*, il n'en trouvait plus. Ils vaient le temps, n'ayant rien à faire, et l'argent ne leur manuait plus, Mme Lecamus venant de trouver, dans un héritage nattendu, une petite somme d'argent.

Il dit enfin :

— Nous irons.

Mme Lecamus se leva pour embrasser son mari et, en lui nettant sur la joue un tendre baiser, elle se disait :

« Qui sait? La Sainte Vierge doit l'aimer, il est si bon!... »

M. Lecamus, qui était entièrement chauve, avait, au somnet du crâne, une petite loupe de la grosseur d'une noisette, 'une noix, disait Mme Lecamus, mais elle exagérait. Grain de lé d'abord, c'était devenu un pois; d'année en année, lentenent, la chose s'était arrondie. Nul topique n'y avait mordu. es médecins conseillaient une opération, bénigne, disaients, mais le mot suffisait à frapper d'une égale terreur les deux poux timorés.

Habitué à cette excroissance qui ne le faisait point souffrir, . Lecamus avait été longtemps sans y prendre garde. Depuis uelques mois, seulement, il éprouvait un peu d'inquiétude. usieurs fois, alors que la chaleur lui faisait ôter un instant n chapeau dans la rue ou en omnibus, il avait surpris sur s faces voisines un sourire ou un air d'étonnement, tellement tte bille rouge était drôlement située au milieu de la pâleur isante de cône arrondi.

Mme Lecamus avait fait à ce sujet de ferventes prières, avec douleur de les voir inexaucées. Elle continuait, néanmoins, même, en cachette de son mari, visitait à cette intention les lises et les chapelles. Sans doute elle ne demandait pas un racle, Mme Lecamus était trop timide pour se juger digne ine telle grâce, mais elle s'en remettait à la Providence, pérant un peu, implorant beaucoup.

Son confesseur, cependant, homme, si c'est possible, d'une té encore plus éclairée que M. Lecamus lui-même, ne la ournait pas de tenter le suprême remède. Il se passait à urdes des choses si extraordinaires! Les bienfaits y étaient tribués d'une manière si inattendue! « Est-ce le mérite que Vierge récompense, est-ce la foi? On n'en sait rien. On y

voit d'insignifiants maux guéris soudain aussi bien que les plus affreux supplices. On y voit des incrédules s'en retourner soulagés et de pieuses personnes pleurer en vain. Nous sommes dans le mystère. Allez à Lourdes et espérez. »

Ayant retrouvé ces saines idées dans le livre de M. Huysmans, elle n'hésita plus, persuadée d'ailleurs que son mari autant qu'elle, et pour les mêmes motifs, souhaitait d'accomplir le pèlerinage.

Elle se trompait. M. Lecamus désirait beaucoup d'aller à Lourdes, mais s'il avait hésité jusqu'alors, c'était précisémen dans la crainte que Mme Lecamus ne voulût l'associer à u vœu dont il sentait toute l'absurdité. « Déranger la Vierge se disait-il, pour une bêtise pareille, pour m'éviter un coup d bistouri ! » Et, devenu tout à coup très brave, il s'était enqui d'un chirurgien. Cependant, comme l'opération, si longtemp différée, n'était pas urgente, il avait cédé à sa femme. Il s promettait, au surplus, de ne faire qu'un pèlerinage de dévo tion. Ayant lu *les Foules de Lourdes* avec un tout autr esprit que sa femme, il n'avait trouvé dans le récit des mi racles et dans la description de tant d'effroyables plaies qu'u motif à remercier Dieu de sa clémence. Loin de demander u miracle, M. Lecamus se réjouissait de ne pouvoir devenir u miraculé !

Ils partirent. Mme Lecamus n'avait qu'une pensée : « Com ment obtenir qu'il consente à se laver le crâne dans l'eau me veilleuse ? » Elle consulta le livre de M. Huysmans, qu'i avaient emporté ainsi qu'un guide. On entrait sans cérémoni semblait-il, dans cette salle où « la Vierge, devenue servan de bains, travaille ». Une fois là, elle userait de subterfug elle tremperait son mouchoir dans le jus béni, et, vite, coifferait M. Lecamus. On verrait bien. Elle se représent d'après M. Huysmans, la sainte beauté de cette eau pareille de « l'eau de vaisselle grise », à un « étain liquide » où nage « des ampoules rouges et des cloques blanchâtres ». Que triomphe pour la foi, car on lave dans ce bouillon des pla vives, qui « ne s'en portent pas plus mal » ! Cette saum pieuse exaltait sa faible imagination ; elle se représentait a componction le divin cloaque ; elle aurait voulu avoir, po mériter de s'y plonger, quelque mal secret !

A son tour, M. Lecamus réclama le livre du dévotieux éc

vain et il parcourut encore une fois, non sans terreur, les chapitres où, avec une précision médicale et pourtant pittoresque, d'inexprimables maux sont décrits. Quel enfer! Et, de nouveau, il songeait, pour en sourire, à sa petite difformité ridicule ; pas même ridicule, plaisante!

Sans se communiquer leurs pensées, les deux époux s'enfoncèrent dans leurs prières, puis s'endormirent.

Tout se passa à peu près comme Mme Lecamus l'avait souhaité. Les premiers jours, cependant, l'accès de la piscine leur fut impossible. Pour passer le temps, ils firent brûler des cierges, ils récitèrent des chapelets, se mêlèrent aux processions, risquèrent leur partie dans les cantiques. Un prêtre, enfin, moyennant une aumône, leur facilita l'entrée dans la salle des bains.

Alors, en murmurant une prière et pendant que M. Lecamus, agenouillé, baissait la tête, elle trempa son mouchoir dans l'eau sale et, vivement, en coiffa son mari.

Le saisissement fit que M. Lecamus se renversa évanoui, et peu s'en fallut qu'il n'allât tomber sur une pauvre femme qu'on retirait putride de la sainte baignoire.

On emporta M. Lecamus dans une pièce voisine. Mais une fois qu'on l'eut calé sur un banc, et comme le bruit se répandait que ce n'était pas un malade, mais un curieux, on le laissa là sans y faire attention. Ils restèrent seuls.

Le mouchoir mouillé coiffait toujours M. Lecamus; des gouttes d'eau sale coulaient dans son cou et le long de ses joues; sa femme, le soutenant dans ses bras, lui tapotait le dos. Elle n'osait retirer le mouchoir, ni même lever les yeux.

— Que s'est-il passé? demanda tout à coup M. Lecamus, en revenant à lui.

Et d'une main machinale, il dégageait son crâne :

— Je suis tout mouillé. Que cela sent mauvais!

Ce fut au tour de Mme Lecamus de tomber en faiblesse : la loupe de M. Lecamus avait disparu!

Mais elle se redressa bientôt et, à genoux, elle criait :

— Remercions-la! Remercions notre bonne mère!

— Je veux bien, dit doucement M. Lecamus.

Devant cette tiédeur, elle s'indigna :

— Comment, tu n'as pas plus de reconnaissance?

Il la regardait, l'air étonné. Alors Mme Lecamus compri qu'il ne savait pas. Elle murmura, en pleurant :

— Eugène, Eugène, tu es guéri!

M. Lecamus passa la main sur son crâne et devint tou pâle. Au lieu de la boule spongieuse qu'il avait l'habitude d sentir sous sa main, il n'avait touché qu'une peau flasque, u ballon crevé.

C'était le saisissement, sans doute, qui avait fait tombe M. Lecamus devant la piscine; c'était aussi la vue de cett femme décharnée et pourtant saignante qu'on avait retirée d l'eau devant lui, de ce corps criblé de trous sanieux, de cett maigre pourriture, qui portait sur des épaules écorchées un douloureuse tête d'amour!

« Eh quoi! se disait-il, agenouillé devant la grotte, aux côté de Mme Lecamus qui se répandait en actions de grâces, c'es de moi que la Vierge a eu pitié! Mais je ne demandais rien! A quoi pense-t-elle? »

M. Lecamus, peu à peu, cessa de prier. Il essayait de réfléchir, mais la vision de la jeune femme au beau visage et a corps putréfié persistait devant ses yeux : « Moi! C'est mo qu'elle a choisi! Au lieu du miracle splendide qui émeut le hommes, même incrédules, elle a voulu guérir M. Lecamu d'un bobo puéril? Non, je ne croirai jamais cela! »

Et il passait la main sur son crâne, où il ne restait plus qu les débris desséchés du champignon.

« Quel miracle! reprenait-il. Je n'oserai jamais l'avouer...

A ce moment, il eut honte de son ingratitude.

« J'ai l'esprit mal fait, j'ai le cœur mauvais. Voyez m femme comme elle est contente! Excellente créature, tu n cherches pas à comprendre, toi, tu aimes, tu crois et tu pries!

Ne trouvant pas d'oraisons, incapable encore plus de ra sembler ses idées, M. Lecamus se feignit souffrant, regagn son hôtel et compulsa encore une fois *les Foules de Lourde* Il lut au hasard :

« La Vierge ressusciterait, demain, un mort que le camp d libres penseurs crierait aussitôt, sur tous les toits, que c homme était en léthargie, qu'il n'était pas trépassé... »

« Et ils auraient raison, se surprit à dire tout haut M. Leca mus, car il faut que les mots aient un sens. On est mort o on n'est pas mort... »

M. Lecamus, épouvanté, laissa tomber le livre pieux. Il enait d'avoir pour la première fois de sa vie, peut-être, en ehors des menues questions de son état, l'intuition d'une ɔgique générale.

M. Lecamus relut la phrase qui avait motivé sa contradiction.

« La supposition de M. Huysmans est fâcheuse, se dit-il, ar enfin, si le cas se présentait, quelle preuve pourrait-on onner que la mort était réelle et pas seulement apparente ? I. Huysmans suppose évidemment une mort récente, puis-u'il suppose en même temps que les libres-penseurs pour-aient en contester, avec succès, la validité? »

Il continua sa lecture. De nombreux miracles étaient racon-s avec soin et même avec une certaine impartialité. Mais pas n seul ne se présentait qui n'eût soulevé des objections. I. Lecamus se prit à dire: « Faire repousser un bourrelet de hair qui soude les lèvres d'une plaie, faire croître un os risé afin que les deux bouts se rejoignent, c'est bien; faire enaître un membre, un œil, un doigt... »

Il se tut.

« Objection de commis-voyageur, reprit-il, avec honte. Est-e que j'en suis là? Mais elle n'est pas si sotte, après tout. es crustacés récupèrent des pattes entières, un peu plus inces et plus faibles, il est vrai. Eh bien! rien qu'un doigt 'enfant à la main mutilée d'un géant! Non, cela ne sera mais. Les miracles de Lourdes sont de l'extraordinaire; ils e sont pas du merveilleux. Il n'y a pas de miracles. »

Il passa la main sur sa tête.

« Ah! cependant, en voilà un!... Quelle sottise! Déranger ordre universel pour aplanir le crâne de M. Lecamus! Voilà onc à quoi ils passent leur temps! Ah! M. Huysmans a en raison d'affirmer que « la Vierge ne joue pas la difficulté omme on dit au jeu du billard »! C'est proprement fait... »

Le soir, Mme Lecamus, d'une reconnaissance insatiable, vou-t encore le traîner à la grotte. Il refusa et se mit au lit.

Une si émouvante journée l'inclina au sommeil. Il dormit ngtemps, après quoi son premier geste fut d'explorer le rrain du miracle: il était net.

Alors M. Lecamus éclata de rire. Il se réveillait incrédule.

La Vierge, comme le dit Huysmans, avait fait « d'une pierre eux coups ».

REMY DE GOURMONT.

DENYS LAMBIN ET LES FEMMES

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

(*Suite* [1]).

—

III

Enfin, le 5 avril, on partit de Madon. Le 13, Lambin, arrivé à Nemours, écrivit à Simone. Il lui envoya des nouvelles de sa santé.

Le neuvième jour d'avril, nous arrivâmes à Ferrières après dîner. Mais le lendemain de notre arrivée en ce lieu je fus pris de si violents maux d'estomac que je fus forcé pendant toute cette journée de m'abstenir de nourriture. Grâce à cette méthode, je fus un peu soulagé de ma douleur, mais comme le lendemain je revenais à ma vieille habitude de manger, la même souffrance me saisit de nouveau. Un médecin, consulté, me répondit que le seul remède à ce mal était d'avoir recours à une drogue, d'ailleurs inoffensive. Je suivis l'ordonnance deux jours, puis je me sentis délivré de toute douleur. C'est pourquoi aussitôt après, ou je limitai extrêmement mes repas ou je les supprimai tout à fait. Le médecin n'a pas longuement cherché ni pu découvrir la cause de cette indisposition. Mais je sais que le chagrin causé par les regrets que vous m'inspirez a diminué et fortement compromis chez moi le pouvoir de digérer. Ainsi arriva-t-il que l'estomac devint plus froid, et, privé de sa première chaleur, ne put, à son ordinaire, consommer les aliments et souffrit de crudités.

Il n'a qu'une consolation, c'est de lire et de relire les lettres de Simone. Il se réfugie aussi « auprès de Notre Seigneur Jésus-Christ ».

Je me le mets devant les yeux comme la source de toute tranquillité et de toute guérison, je me rappelle les paroles qu'il adresse aux hommes pieux lorsqu'ils sont dans la peine et l'affliction : « Venez à moi, vous qui souffrez, et je vous soulagerai. » Alors, soudainement de mon âme s'envolent toutes les inquiétudes et tous les déplaisirs.

Il espère un prompt retour. Il songe aussi au projet dont ils se sont entretenus et qui doit faire leur bonheur. Qu...

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 243.

mone seulement lui reste fidèle! « Je crains votre sexe : il laisse facilement entraîner de ci de là. » Lambin, de souche carde, avait sans doute, à l'endroit des femmes, les mêmes pinions que les vieux auteurs des fabliaux et des farces. Il ne mprend pas Simone avec le troupeau, mais il se méfie cepenant.

Il y a des femmes constantes, fermes et fortes en leurs desseins. ai toujours pensé qu'on devait vous compter parmi elles. Faites ie cette opinion ne soit pas trompeuse. C'est à vous d'y veiller.

Quant à lui, il est sûr de sa propre vertu, naturellement. Il nseille, dans son affliction, le même refuge où il trouve à imone la paix, et, à ce sujet, il lui envoie une belle capuciade. Il ne lui est pas inutile de s'être préparé à la carrière clésiastique. Il en fait mieux sa cour à une maîtresse dévote. La fin s'éclaircit et s'égaie :

Je suis assuré que votre petit doigt ne vous dénoncera, s'il ne veut entir, rien de honteux ou de coupable dans ma conduite. Prenez rde de votre côté que le mien ne me rapporte rien de la vôtre. Mais ut beau! votre chasteté, votre pudeur, votre frugalité me sont ioses notoires. Et je sais que je ne suis pas dupe. Si je l'étais, ce est pas moi, mais vous-même que vous tromperiez. J'ai une demande vous adresser : dans le repas qui suivra la lecture de cette lettre, dez la première coupe à la santé de celui qui vous est le plus cher entre tous les hommes, la seconde à la mienne.

Lorsque Lambin fut à Paris, il fit l'emplette d'un bassin d'or l'envoya à Simone. Dès lors, quand il lui écrit, il parle à la euve d'un sien fils. Ce fils n'est autre que lui-même. Il use de subterfuge pour dérouter ceux aux mains de qui pourraient mber des lettres égarées, car le service des postes était alors ien mal fait.

Votre fils, lui dit-il, a pour vous toute l'affection et la piété qu'il it ; il se rappelle et observe avec soin tous les préceptes et avertisments par lesquels vous l'avez exhorté à une bonne et honnête nduite. Quant au projet de vie dont vous vous êtes souvent entrenus, il m'a dit de vous écrire qu'il persistait dans ses intentions et ie jamais il n'en changerait : la manière de vivre qu'il suit mainnant lui est si odieuse que, s'il pouvait s'en dégager honnêtement et ns compromettre l'estime où on le tient, il ne ferait rien plus vontiers, afin de passer le reste de ses jours avec cette femme exquise ue vous connaissez bien et qui lui est si chère... Nul plus que votre

fils n'est pur, austère, ennemi de toutes voluptés, plein de goût et d zèle pour la dévotion et la sainteté... Même, ému par cette excessi austérité, j'ai osé l'exhorter à rabattre un peu de cette contentio d'esprit et de cette trop grande ardeur pour la vertu. « L'arc tro tendu, lui disais-je, souvent se brise. Tous s'accordent à concéd quelque divertissement à l'âge où il se trouve. Il ne faut pas toujou rejeter ou dédaigner le plaisir, lorsqu'il n'attache point à la personn une marque d'infamie. » A quoi il me fit cette réponse : « Il ne l manque pas d'agréments où se complaire, soit de l'âme, soit d corps. Son âme jouit des plaisirs que donnent soit la lecture d Saintes Lettres, soit l'étude des humanités ; il n'est non plus pri de plaisirs corporels : par l'ouïe il sent et perçoit l'harmonie d sons ; par la vue, la variété des couleurs ; par l'odorat, la suavité d parfums : les autres sensations qui regardent le goût et le touch ne sont point le propre de l'homme, mais nous sont communes av les brutes. »

Il se contente donc des voluptés pures. Lambin fait asse peu de cas de la société dissolue où il se trouve.

Il a moins d'aisance et de facilité pour remplir ses devoirs d dévotion auprès de ceux avec qui il est contraint de vivre qu'aupr de ceux qui professent la foi chrétienne non seulement des lèvre mais encore par leur conduite et leurs actes, tels que vous êtes, n'en doute point. Songez quelle douleur l'atteint quand il voit l infamies et les adultères entre parents non seulement se commettr mais encore être vantés publiquement et recevoir des éloges. Je vo en écrirais davantage sur ce sujet, si je ne craignais que ma lett tombât entre des mains étrangères... De plus cette vie tumultueu et pareille à une mer agitée par les vents déplaît fort à votre fils ; el est pleine de pompe, d'ostentation, de dissimulation, de perfidie, d tromperies, d'embuches : il réclame cette vie paisible, tranquille calme, dont, auprès de vous et en d'autres lieux, il a goûté la dou ceur.

Le dernier jour d'avril, il reçut une lettre de Simone. El accuse réception du bassin d'or.

J'aime cette courte phrase que vous y avez fait graver, et je vou promets et vous garantis que nul homme ni femme ne s'y laver avant vous.

Elle aussi ne peut se consoler de la séparation.

Mais écoutez, je vous prie, quel regret j'éprouve de votre absenc A votre départ, mon âme demeurait si stupide, elle était tellemen écrasée par l'immensité de la douleur que je ne pouvais pleure

is aussitôt que vous disparûtes de nos yeux, je remplis abondamnt cette tâche et je la remplis continuellement. Vous m'annoncez que is souffrez de l'estomac. J'en ai été aussi fâchée que si je l'avais ouvé moi-même, mais maintenant, grâce à Dieu, vous allez mieux.

Elle ajoute qu'elle lui a déjà adressé trois lettres sans qu'il reçût. Mais elle garde pour la fin un assez bon trait à ocher :

e brûle de vous faire savoir quelque chose de nouveau. Mes parents veulent unir à un mari qui est riche et tailleur de la reine. Je sais que répondre. Je suis bien embarrassée en cette conjoncture. voudrais qu'on ne me parlât jamais d'aucun homme. Vous me aissez déjà mien : il ne vous paraîtra donc pas étrange que je ille vous mettre au courant. Je voudrais que vous m'écriviez votre s là-dessus. Je suis, m'objecterez-vous, ce que vous m'avez dit. is si celui que vous savez vit dix ou vingt ans, resterons-nous ır cela dans le célibat ?... Mes parents me disent que jamais je ne s de réponse. Ils me demandent si j'ai fait promesse à quelun. Je réponds que je n'ai fait promesse à personne.

Elle se trouve donc dans une situation fausse. Elle ne peut sser d'aimer Lambin.

Mais, cependant, à qui est dans l'attente, tout retard est odieux et nible. Mettez cela en considération, s'il vous plaît.

Elle l'assure de sa bonne conduite, l'entretient d'affaires atiques, d'un coffre qu'il a chez elle, de chemises qu'elle lui t coudre. Au sujet de ce coffre, elle lui adresse un reproche.

A coup sûr, on n'a pas deviné qu'il est chez moi. Pourtant ils sont douzaine et plus à le savoir.

Elle écrit deux fois sa lettre, pour l'envoyer par deux voies férentes afin qu'au moins une des deux copies parvienne à mbin.

La conclusion est plus tendre. Elle a mis en avant son tailr : ce qui a le triple avantage de montrer à Lambin qu'elle très recherchée, de l'exciter à conclure mariage, et de le uiner fortement. Elle veut maintenant adoucir les choses.

l me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis que vous êtes parti de nous. Pour un peu, je dirais que j'aimerais mieux ne vous oir jamais connu. Je ne puis, à cause de mon amour, prendre soin moi-même et veiller à ma santé. Je refuse toute nourriture. Je ne s que pleurer. Ma mère me demande continuellement ce qui m'est

arrivé, quel chagrin s'est emparé de mon âme. Il faut qu'aussitôt
me dérobe à sa vue, et que j'aille soulager mon cœur dans les larm

Ce tailleur, ainsi mis en avant, irrita grandement Lamb et valut à Simone un déluge d'épîtres pleines de reproches de récriminations.

Vous avez annoncé (à votre fils) je ne sais quelle nouvelle don a éprouvé une suprême douleur et un incroyable déplaisir : il s'a de la femme que vous savez : elle est d'un naturel si léger et inconstant que, trente jours à peine passés depuis qu'il est parti, médite et parle de conclure amitié et mariage avec un tailleur pa qu'on le prétend riche et bien garni. Rien n'arrive à votre fils con son attente. Voilà comment l'argent mène et gouverne les affai humaines !

Qu'elle presse une si belle union !

Certes, il est juste qu'elle se soit ennuyée de votre fils. Car il longtemps lanternée. Et puis, si celui que vous savez vivait enc dix années, elle ferait une grande perte de temps.

Il fait des vœux pour les deux époux. Elle doit maintena transporter tout son amour au tailleur, sous peine de désob à la raison et aux lois divines et humaines.

Quant au bassin, votre fils est maintenant peiné d'y avoir f inscrire les deux premières lettres de son nom et de son surnom, pu qu'elle a de telles intentions. Mais il ne se repent pas de l'av donné, bien qu'il soit en or... Faites-lui effacer ces deux lettres, dites-lui qu'elle laisse n'importe qui s'y laver les mains, qu'il s tailleur, ou médecin ou artisan, ou tout ce qu'elle voudra. Car il injuste qu'unie à un époux une femme ne fasse point part de tout qu'elle possède à cet époux. Le bassin n'appartient plus à votre fi mais à elle. Aussi peut-elle en user à sa guise.

L'amertume et l'ironie continuent encore longtemps : tailleur de la Reine ! oh ! oh ! peste ! voilà un époux avantage et qu'il faut se hâter de prendre.

Je vous prie de me faire savoir quel jour auront lieu ces noc pour que nous demandions au Ciel qu'elles soient éclairées d'un be et propice soleil, et que cette journée soit le commencement de béatitude et de la félicité pour cette charmante personne qui, aut et même plus que toute autre femme, est digne d'être traitée et ché de son époux.

Toutefois il ne perd pas assez la tête pour ne point parler

chemises et de son coffre ; il prie Simone de l'ouvrir pour r « si rien ne s'y gâte ou si rien n'y est rongé des mites ». Il éprouve, tout de suite après, le besoin d'écrire une seconde tre sur le même sujet.

Je crains que la première ne se perde et soit interceptée, et j'étais s de moi quand je l'écrivis.

Celle-ci est plus modérée, et part d'une tête refroidie : Lam- commence, prétend-il, à digérer le tailleur. Il abandonne bassin ; il est facile d'en gratter les lettres. Il consent que le uvel époux s'en serve.

Je voudrais bien m'y laver, et vous voir, et avec vous habiter et re. Mais vous savez bien que je suis enchaîné.

Voilà qui renferme encore quelques traits un peu cinglants :

En ce qui concerne la nouvelle que vous m'envoyez, charmante none, pensez que votre bonheur et votre prospérité me réjouissent tant que si vous étiez ma sœur. En cette affaire, vous ne devez pas consulter. Car je ne suis pas en posture d'examiner toute la situa- n, et cet homme ne m'est pas connu. Vous êtes une femme sage et tendue, vous avez des parents et des proches en bon accord, qui us aiment, qui sont pleins d'excellents avis : ce que vous déciderez ec eux, faites-le... Vous m'écrivez qu'il est riche. C'est un point nsidérable. Vous savez qu'au temps où nous sommes, en matière de ariage comme en autre chose, c'est presque toujours l'argent qui nt la première place. Aussi, à mon avis, ne devez-vous pas repous- r une pareille situation, si votre âme y est résolue.

Et il lui souhaite que son époux la traite avec douceur et nté.

Le 16 mai, il reçut une lettre de Simone, datée du 7. Elle i parle de trois lettres précédentes qu'il n'a pas dû recevoir. le insiste encore sur les chagrins qu'elle endure.

Nul aliment, nul breuvage ne me soutient et ne me rend de force. ous les jours, je ne fais que pleurer.

Mais elle lui met assez délibérément le marché en main.

Je voudrais que vous désiriez aussi vivement que moi ce que vous vez. A bon entendeur un mot suffit. Vous savez ce que je veux dire, vous voulez avouer la vérité. Si vous souffriez autant que moi, vous donneriez vos soins, car cela vous est aisé et facile. Vous obéissez ux ordres d'un autre, direz-vous : je vous répondrai qu'il n'est

aucune difficulté dont un cœur bien épris ne vienne à bout. Je vo[us] ai déjà touché quelques mots de ce sujet dans mes deux dernières l[et]tres. Vous y réfléchirez, si vous le jugez bon.

Elle date ainsi sa lettre :

Le septième de mai, pleurant dans ma chambre. Mais mon â[me] accablée d'affliction demeure stupide.

Lambin lui répond au sujet des lettres qu'il n'a pas reçue[s].

Ne les envoyez plus désormais au vicaire de Saint-Germain, pu[is]qu'elles se sont égarées.

L'intermédiaire est amusant.

Je soupçonne Binet de les avoir interceptées. Il s'est en effet arrê[té] à Paris pour prendre soin de sa santé et se guérir d'une maladie qu['il] a gagnée à coucher dans un lit malsain ou plutôt immonde. Vo[us] m'entendez bien.

La suite du Cardinal, décidément, était de mœurs ass[ez] libres. Lambin, pour l'envoi de la correspondance, multiplie l[es] indications méticuleuses.

Simone croit qu'il mène une vie tranquille.

Dieu vous garde d'un pareil repos ! Non, il est impossible d'ima[gi]ner les infortunes et les tristesses qu'il faut subir et supporter da[ns] cette vie de courtisan, surtout pour ceux qui, semblables à votre fil[s,] voudraient passer leur temps à de bons et glorieux travaux. Mais [la] meilleure partie en est occupée par des promenades et des devoi[rs] vulgaires : on conduit le Cardinal à la demeure royale, puis on [le] ramène. Ainsi à peine trois heures restent-elles à votre fils pour viv[re] à sa guise. Et si vous saviez comme il est parfois mal logé, m[al] hébergé ! Vous auriez pitié de son sort. Mais lorsque la suite du R[oi] se met en marche et que le Roi descend dans quelque bourgad[e] étroite et obscure, alors il faut s'en aller à cinq ou six mille pas d[e] cette bourgade pour chercher un logis. En effet, le Cardinal ne s'éloi[gne] jamais du Roi, et il ne retient auprès de lui, pour le servi[ce] journalier, qu'un petit nombre de compagnons et de domestiques : [il] congédie les autres.

Le lot de Simone vaut mieux.

Vous avez le bonheur d'être chez vous. Vous allez vous couch[er] quand il vous plaît, vous vous levez quand il vous convient, vou[s] dormez quand vous voulez. Vous vous récréez et plaisantez en t[el] temps et lieu qui vous agréent. Enfin, ce qui est l'essentiel, vous ête[s] votre maîtresse.

Quant aux appels de Simone, il en tient d'abord peu de mpte. Si on le place entre son amour et sa situation, il est ile de prévoir quel parti lui plaira le mieux. Un ambitieux, simplement un homme qui a conscience d'une destinée périeure, n'est guère romanesque. L'amour pourra le retar-r un moment, mais non point lui barrer la route. Lambin, turellement, se réfugie derrière un devoir imprescriptible.

Vous écrivez que si son désir d'être auprès de vous égalait celui e vous avez de le voir, dès maintenant il partirait et volerait vers us : vous ne devez pas douter qu'il le ferait s'il le pouvait honnête-nt. Mais vous comprenez bien qu'il n'est personne pour approuver e pareille conduite. Il est certain, lui aussi, que ce genre de vie lui ait profitable et assurerait le salut de son âme. Mais que voulez-us? Nous devons nous reposer de l'avenir sur la volonté de Dieu, ne point, dans nos conseils, anticiper le temps qui n'est pas encore ir pour l'action.

Il se montre pourtant, vers la fin, un peu plus conciliant.

Soyez sûr que votre fils est en proie à des chagrins plus grands que les res et qu'il serait bien triste de vous savoir exposée à toutes les tribu-ions et souffrances qu'il endure tous les jours, sans pouvoir se déga- de cette fâcheuse condition. Et il n'y voit nulle issue, bien que vous iviez dans un autre sens. Je vous demande, si vous en savez quel-une, de la lui indiquer. Et sans doute, il suivra la voie que vous prescrirez et conseillerez, si l'estime dont il jouit n'a rien à y perdre.

Après tout, il était las de sa vie ambulante et de son éter-le sujétion; et il pouvait rêver le repos, même en un médio- état. Faiblesse momentanée sans doute, la fatigue et l'a-ur étant de concert.

En post-scriptum, il ajoute, à propos de la douleur que none lui dit éprouver :

Votre fils n'entend pas quelle maladie ou quelle souffrance l'é-uve. Et il ne peut croire que cette maladie provienne de l'amour. il s'en souvient fort bien, lorsqu'il était était à Blois, dans la mai- de cette femme, lorsqu'il se mourait d'amour, lui avouait sa ma-ie par ses discours et la lui déclarait assez par son visage, elle se ait libre et exempte de ce mal; elle serait restée, ajoutait-elle, dix dans le veuvage, le cas échéant, sans douleur et sans souci. Main-ant elle fait entendre, en sa lettre, un langage bien éloigné de ui-là, écrivant que l'absence de son fils la plonge dans un si grand agrin, produit par la violence d'un désir, qu'elle ne ressentait pas s sa présence.

Lambin est charmé de relever cette contradiction, et d
montrer qu'il n'est pas dupe d'une petite comédie : Simon
n'était pas pressée de prendre un amant, mais elle brûle d
posséder un mari. Et il objecte encore que si cette grand
passion était réelle, elle ne l'eût point consulté sur son fameu
tailleur. Couple admirable ! Tous deux essayent de s'en conte
et tous deux lisent réciproquement dans leur jeu.

A la fin de juin, il se plaignit amèrement de ne plus rec
cevoir de lettres. Il pousse, à l'ordinaire, des imprécatio
contre le sort et des gémissements lamentables. Il donnera
quatre mille livres pour parler seulement une heure à Simon
Il la laisse libre de convoler en secondes noces.

Mais vous qui savez les propos que tinrent entre eux votre fils
cette femme, vous pouvez vous figurer quel serait son chagrin si
chose se faisait. Il s'en irait, je le sais, avec certitude, en des parties
éloignées de la terre que jamais il ne serait revu de ses parents.

Depuis qu'il a reçu cette nouvelle, conformément à la co
tume, il a perdu le boire et le manger, il est « plus maigre
moitié, une grave fièvre le consume ». Le consentement
Lambin au mariage n'était pas sérieux. Contradiction éternell
— Il souhaite, parce que peut-être il le soupçonne, que Simo
a parlé ainsi pour le mettre à l'épreuve. Enfin qu'elle
décide ! S'il est repoussé définitivement, il « s'ingéniera à ch
cher quelque moyen d'en finir avec cette aventure, soit qu
vive, soit qu'il ait recours à la mort, plutôt que de languir
la sorte, traîner une misérable vie dans l'incertitude et l'a
goisse où le réduisent les plus pénibles soucis, soupirer pe
dant la nuit, gémir et pleurer, ne prendre plaisir à rien, acc
ser Dieu comme l'auteur de ses infortunes, et par là gravem
l'offenser, se déplaire à soi-même, déplorer l'iniquité de s
destin, être en proie au dégoût de l'existence ». Quel naufrag
En vérité, nous serions émus de ce morceau, si nous ne savi
quelle part il y faut faire à la rhétorique. Si l'amante n'appo
un prompte remède, l'amant « dépérira et se desséchera
même que l'herbe qu'on fauche en cette saison de l'année

Il recommande les plus vives précautions pour l'envoi de
réponse. Il indique comme intermédiaires Prévot et le vica
de Saint-Germain.

Au dos de la lettre vous écrirez le surnom de votre fils uniqueme

mme il suit : « A lui, en sa demeure, où qu'il soit »... Il y a dans tre maison bien des gens désireux de lire les lettres qui viennent à re fils, parce qu'ils espèrent y trouver quelque mystère de femme : st donc plus sûr de couvrir d'une seconde enveloppe telles que us envoyez au vicaire de Saint-Germain et d'y ajouter : A Georges éodore, valet de chambre du cardinal de Tournon.

Ainsi les bons raillards qui environnaient Lambin se délectent à surprendre ses secrets de galanterie.

Au commencement de juillet, Lambin reçut une lettre datée 15 juin. Elle est plutôt sèche. Simone a reçu trois épîtres lamentations.

e ne pense pas, dit-elle, que vous soyez si affligé que vous le ntrez et que vous affectez de l'être. Je pense que vous avez trouvé lque plaisir à rencontrer un prétexte pour m'écrire de telles res.

Cette Simone, parfois, ne manquait pas de bon sens. Il est tain que Lambin avait voulu se rendre intéressant, en se ntrant prêt à chercher un licol pour se pendre.

Lambin est assez vexé. Dépensez de l'encre et de l'éloquence ur recevoir ce coup sec sur les doigts :

e vous ai paru content, me dites-vous, d'avoir rencontré l'occasion vous écrire une lettre de la sorte. J'ignore de quel contentement s voulez parler. Mais je vous affirme que j'aimerais mieux répan- six pintes de mon sang que de vous envoyer une nouvelle pareille lle dont vous m'avez gratifié.

l lui fait de mauvais compliments. Lui, Lambin, est « homme, par suite beaucoup plus constant qu'une femme ». Mais il néfie de Simone : « Je crains l'âge où vous êtes, je crains e sexe. » Enfin elle l'a rassuré sur le compte du tailleur.

ai goûté cet endroit de votre lettre où vous avez mis que, au t de celui qui nous a coûté tant de peine, tout est fini.

Lambin, cette fois, le piétine.

le joli garçon ! le gracieux galant qui tâchait de s'approprier et urper le bien d'autrui !

uit un détail pratique : nous apprenons que Lambin avait z Simone un parasol, ce qui sent l'homme qui a vécu dans Péninsule. Il lui demande enfin de lui confier un dépôt rgent.

Je regrette que vous n'ayez pas chez vous cent écus d'or qui r sont à charge, car outre l'argent comptant que j'avais lorsque je vo ai quittée, on m'en a envoyé cinquante de Lyon : je vous adresser un homme sûr qui prendra soin de vous les remettre, ou je vous porterai moi-même.

Parmi toutes ces lettres adressées à Simone, il s'en glis une autre, écrite au même mois de juillet, et qui ne laisse p de nous inquiéter quelque peu sur la fidélité de Lambin. Cel là est tout entière rédigée en grec. Elle est destinée à Hélè Ménincourt. Elle renferme de grandes galanteries, assez ban les, et des protestations d'amour.

Ni en la ville de Soisson ni au dehors il n'est personne qui vo aime avec plus de force et d'honnêteté que moi.

Il l'adore parce qu'elle est « une femme éminente par finesse et l'esprit ». Il a regretté de ne point la trouver Soissons. Il lui promet pour bientôt de plus amples nouvell Et il signe :

Ecrit par celui qui vous servit un jour de lecteur et de secrétai quand vous reçûtes cette lettre de la servante de la noble Da d'Haricourt [?].

Cette personne éminente par la finesse et l'esprit é donc illettrée. Correspondante d'une domestique, c'était pe être une chambrière avec qui Lambin avait pris quelque pas temps. Mais quand? cette année-là ou la précédente? Lam a beau déclarer à Simone, suivant son usage, qu'elle ne p rien ouïr de son petit doigt ; s'il en était ainsi, c'est que petit doigt ne remplissait pas son office.

Dans la lettre à Simone qui vient immédiatement ap celle-ci, Lambin assure la belle Blèsoise « qu'il garde ses p mières intentions à son égard ». « Un tel désir de vous me tourmente que les heures me paraissent plus long que des jours, les jours que des mois, les mois que des année Il lui déclare encore solennellement qu'il la laisse libre d'ag son gré. « Où que l'Eternel vous appelle, suivez-le, et obéi aux conseils et aux maximes de vos parents. »

Dans un autre billet, Lambin réclame aigrement une répo

Vous n'avez pas le temps, dites-vous, vous êtes occupée à v besogne, vous répondez à l'un et à l'autre, vous recevez de l'ar de ci et de là. Puissiez-vous en tirer profit !

Mais il la conjure de songer à ses amis.

A l'épître où il parlait de ses craintes touchant la fidélité de mone, elle fit, le 15 juillet, une riposte furieuse. Il la reçut elques jours après, et y répondit le 1er août. Lambin se dispe assez mal, par des faux-fuyants un peu misérables.

Que vous ai-je écrit ? Je l'ignore ; peut-être a-t-il été parlé incimment de légèreté. Mais je ne me le rappelle plus. [Ce qui est mirable, c'est qu'il avait par devers lui sa minute rédigée en latin.] je ne pense pas vous avoir traitée de femme légère. J'ai pu écrire e les hommes en général sont plus constants que les femmes, et je déteste l'inconstance et la légèreté... Ce n'est pas à vous qu'a-it trait ce discours, c'était bien plutôt à moi, comme si j'avais lu dire que je n'étais nullement enclin à la légèreté, que je mettoute mon étude à éviter cette tache.

Et le poulet à Hélène ?

Simone, dit Lambin, cherchait un sujet de querelle : elle a si le premier venu. De même elle l'accuse de vouloir s'éloier d'elle : c'est elle bien plutôt qui, par ses manières, tâche s'éloigner de lui. Elle affirme qu'elle n'est ni légère ni sans tu.

Il n'est pas besoin que vous vous décerniez à vous-même de telles anges. Personne ne vous accuse. Il y a partout des femmes hones et vertueuses. Quelques-unes aussi sont dissolues et impudiques.

Il la range parmi celles qui sont honnêtes. Quant à la légè- du sexe, il n'en a parlé qu'en général, et il répéterait propos devant toutes les vierges et les saintes du Paradis. il se sert d'une longue dissertation sur la chasteté avant et ès la Révélation. Et il promet de s'étendre davantage làsus lorsqu'il la reverra. Il est assez usuel, dans les dispu- de noyer sous un flot de paroles les imputations d'un ersaire : Lambin pratique le procédé à distance.

uis, à son tour, il prend l'offensive. Le contraire eût été prenant. D'abord il reproche à Simone de l'avoir consulté l'affaire de son mariage projeté.

ous me paraissiez m'écrire ainsi ou pour m'irriter, ou pour vous r de moi, ou pour plaisanter et en manière de passe-temps.

craint qu'elle soit de complexion jalouse.

ar beaucoup de côtés vous êtes plus soupçonneuse que moi... Si étiez mariée et que votre époux excellât par la beauté de son

visage, sa grâce et sa politesse, aussitôt vous vous défieriez de l[...] et vous souffririez de cette maladie qui est le lot commun des fe[...] mes. O malheureux l'époux dont l'épouse est atteinte de jalousi[...] J'ignore ce qu'est le mariage. Jamais je n'en ai fait l'essai. Q[...] sera-t-il ? Je ne le sais. Mais j'aimerais mieux soupçonner ma fem[...] que d'avoir une femme soupçonneuse. Car si j'étais jaloux, je re[...] dierais facilement à ce mal, je pense. Mais toutes les fois qu'une fem[...] est affectée de cette maladie, son mari ne peut la guérir, quoi q[...] fasse. Il a beau vivre dans une réserve et une vertu extrêmes, t[...] jours son épouse est malade, toujours elle le tourmente et ne [...] donne plus ni volupté ni joie.

Ceci est le préambule d'une nouvelle imputation : à l'ég[...] d'une jalouse on peut se montrer jaloux. « Je craignais [...] vous n'eussiez formé une nouvelle amitié avec un autre pa[...] que vous rejetiez sur vos occupations la cause de votre ret[...] et du silence de vos lettres. » Lambin, lui, est autrement ac[...] blé de besogne, et il écrit longuement ! Il est vrai que ce ne s[...] point confitures et sucreries.

Cette fois il est interminable. Cette correspondance cont[...] de longues épîtres, mais aucune égale à celle-ci. Il y décha[...] toute sa mauvaise humeur.

Vous m'écrivez que j'use d'expressions sauvages, et qui acca[...] raient même des chiens. Tel est votre langage. Vous avez les ore[...] bien tendres et délicates. A votre appétit, nulle parole ne doit s[...] d'une bouche sans être pour vos oreilles douce et agréable comm[...] miel.

Simone lui a parlé d'une charge que l'on est près de [...] dre à Blois ; Lambin pourrait l'acheter et s'y établir. Ma[...] n'est pas en posture d'en profiter pour le moment présent. [...] s'appartenait, la délibération ne serait pas longue. Simone [...] cuse de ne lui rien avoir garanti. Mais n'a-t-elle pas elle-m[...] reconnu cette situation en déclarant naguères à ses par[...] qu'elle n'était liée d'engagement avec personne ? Loyalem[...] Lambin ne pouvait faire de promesse officielle, mais [...] intentions sont solides. Tout ceci s'étale en jérémiades infi[...]

Les dernières pages sont les plus furieuses.

Reste-t-il quelque autre chose ? Oui, et la plus plaisante de[...] tes. Je vous avais écrit que j'avais cent écus d'or qui m'étaient [...] charge et un embarras, et que pour cette raison je voulais les dé[...] chez vous. Vous m'avez fait une réponse singulièrement hon[...]

pos : Vous aviez à ma disposition, et toute préparée, jusqu'à la me de quatre cents écus! Comme si vous vouliez me signifier que s n'aviez pas besoin de mon argent, que vous en aviez abondamnt, et qu'il ne fallait pas vous envoyer le mien ! O dieux ! vous une cruelle femme. Je ne voulais pas dire que vous en aviez in. Mais comme en voyage et changeant tous les jours d'auberge n'était difficile et périlleux de le garder, je désirais qu'il fût sé en quelque endroit et gardé jusqu'à mon retour. Maintenant s comprenez la chose tout autrement que je ne l'entendais, et vous crivez que vous n'avez pas besoin d'argent. J'aurais redemandé bien ! Je sais que je suis pauvre et vous riche. Je ne suis pas si et d'un entendement si obtus, ni si arrogant que de me vanter de er de l'argent à plus opulent que moi.

ambin dut être assez mortifié de cette malencontreuse sor- On sent ici comme des germes et des ferments de rup- ; les querelles d'argent sont vilaines, et sonnent souvent las de l'amour. Il faut vraiment que Simone ait eu bien e de malmener son galant pour montrer cette absurde susibilité. On y voit d'abord un étrange contre-sens, puis si le désir de faire sonner ses doublons.

es objurgations croissent en violence.

mon service vous est déplaisant, congédiez-moi avec courtoisie nignité, et ne me chassez point avec un bâton comme un domes- perfide et ingrat... On dit vulgairement : « qui veut noyer son l'accuse calomnieusement de la rage.» Je pense que vous songez traiter de même.

t il évoque des griefs rétrospectifs, des griefs qu'il a tus efois.

hose fâcheuse en amour! C'est un mauvais signe pour les nts lorsqu'ils reviennent sur leur passé pour le déprécier. jours même de Blois et de Madon, l'aube du sentiment les unissait ne trouve point grâce devant lui :

cause de ma défiance, dites-vous, est venue de ce que vous vous montrée trop facile et indulgente à mon endroit. De quelle facivez-vous fait preuve, je ne le sais, sinon qu'avec votre permis- j'ai bu et mangé avec vous et que vous m'avez reçu en votre bre. Simone, si vous m'avez accordé ce bienfait, vous ne devez me le reprocher. D'un bienfait rappelé la reconnaissance s'évat et meurt. Si je suis entré une fois ou deux dans votre chambre, y suis pas entré seul, mais avec votre mère et votre sœur. Pour mi dévoué qui avait parcouru quatre milles à pied afin de vous

voir, vous ne pouviez pas moins faire que de le recevoir et l'accueil chez vous. Vous auriez pu vous montrer plus généreuse et plus bie veillante si vous l'aviez voulu et si vous aviez eu les sentiments q doit avoir une maîtresse pour celui à qui elle commande. Si vous ét venue à Madon je vous aurais volontiers cédé la moitié [il va bien ou la totalité de mon lit, et je me serais accommodé du sol même de quelque escabeau, mené par l'amour que je vous porte. Et puisc nous sommes sur le chapitre de la défiance, jamais vous ne vous ê assez fiée à moi pour me vouloir admettre dans votre chambre ou p venir m'y voir sans que votre mère fût là. Bien plus, un certain manche, comme j'étais venu de Madon à Blois vers l'heure du dîn trempé de pluie et de boue, je m'étais rendu à votre chambre p dant que vous assistiez à l'office divin, dans le dessein de dî avec vous. Jamais vous ne m'avez voulu accorder la faveur d'y ve mais vous m'avez contraint de subir la souffrance, unie à la ho de passer humide et crotté, au regard des gens, dans la chambre votre mère. Je me suis alors montré d'une patience extrême. Ca j'avais tenu compte de ma dignité, si j'avais fait ce que je devais serais allé dîner dans quelque auberge et je serais ensuite rep pour l'endroit d'où je venais. Et voilà ce dont je voulais me plain Excusez-moi si je me soulage et me décharge de ma bile comme v avez expulsé la vôtre.

Et il déclare s'être « défendu le plus doucement possibl Il y a donc là quelque vingt pages de sottises. Comm Simone accueillit-elle cette mercuriale? Nous l'ignorons. N savons que Lambin lui écrivit encore deux fois en septem mais il ne nous a pas conservé ses lettres, sans doute t bousculé par sa vie errante pour faire des brouillons en la Le 19 octobre, il dînait à Madon. Là les loisirs recommenc et les longues épîtres d'aller leur train.

IV

C'est d'abord Simone qui prend la parole, et d'un ton rassurant. Ces deux pigeons ne décolèrent pas.

Je m'étonne de ce que vous me dites au sujet de Nicolas. Il venu qu'une fois chez nous pour acheter du savon. Vous pense mal de moi pour m'écrire ainsi. Je voudrais que vous me connai mieux. Je ne sais qui vous a rapporté ces choses, mais si je le sa lui dirais en plein visage qu'il a menti... Vous rappelez-vous que ma mère vous disiez que beaucoup de gens vous détournaient mer et d'épouser une veuve, parce que toujours elles ont leur mier époux à la bouche, toujours le vantent et l'opposent au sec

isque vous avez peur que cela ne vous arrive, je ne vous conseille s de vous y exposer. Il se pourrait, en effet, que cela me vînt à la uche. En outre, il ne serait pas honnête d'abandonner si vite celui e vous savez.

Et le post-scriptum est significatif :

Vos menaces ne sont ni légères ni méprisables. Mais vous ne pouz me nuire en rien.

Lambin, en sa réponse, prétend qu'il n'est pas jaloux de colas, son fameux valet, qui peut-être semblait plus appésant que lui-même. Les veuves, au sein de la seconde jeusse, ont du goût pour Chérubin. Si Lambin a présenté s observations, c'est pour que Simone se tienne sur ses gars et ne fournisse point à ses voisins l'occasion de jaser. lui qui a brocardé Nicolas et la lingère appartient à la suite Cardinal.

Mais puisque vous m'écrivez qu'il en a menti, je vous crois. Je us sais plus sincère que lui.

On soupçonne ici une petite comédie. La maison du prélat it assez incline à la galanterie. Le compagnon de Lambin ra soupçonné le mystère, et n'aura pas été fâché de le taquir au moyen de son page.

Pour ce qu'il a dit des veuves, il n'a fait que rapporter un nu propos tenu devant lui.

Faut-il que vous le preniez comme si je parlais sérieusement et près ma pensée? Vous êtes devenue tout à fait irritable et difficile ivre.

Il s'engage à lui faire oublier son prédécesseur. Nous ne nmes pas si assurés que lui : l'humeur que tous deux ntrent avant le sacrement nous est une faible garantie de r future harmonie. Elle lui a conseillé ironiquement de ne s se rendre immobile : elle a eu tort. Il est las de sa situan.

Si je n'avais d'autre but que de manger, de boire, de me donner bon temps, et de faire uniquement ce que font céans les autres, e vie et ce séjour me plairaient.

Mais il veut se ranger, se comporter plus sainement, et us saintement. Son propre éloge recommence :

Je vous affirme que vous aimiez... un homme qui vous sera fidè persévérant en amitié, capable de supporter aisément les erreurs son épouse (lesquelles ?), paisible et juste appréciateur des choses, surtout très désireux d'une vie conforme aux préceptes divins.

Lambin s'est apaisé. Il fait un petit sermon à Simon qu'il sent d'humeur assez peu maniable. Et il fait lui-mê une petite confession sur ce point.

Votre naturel est ouvert, simple, candide et généreux... Je vo avertirai seulement de ceci, puisque vous connaissez pleinement m caractère : lorsque je vous aurai tenu un propos par divertissem ou plaisanterie, ou mû par de bonnes intentions à votre éga vous ferez mieux de l'interpréter doucement. Il ne faut pas ê irascible au point de ne pas réfléchir si la cause de la colère est jus Jamais le résultat de la colère n'est heureux. Moi-même j'y s aussi porté par nature. Mais j'apprends tous les jours à la refrén Et cela me réussit.

Lambin était sujet à caution. Il ajoute que Dieu les a f se heurter l'un contre l'autre pour leur bien, pour leur fa sentir le prix de la concorde et les y exhorter. Quant a menaces qui, auprès de Simone, n'étaient pas « poires molles Lambin se les adressait à lui-même. N'use-t-il pas ici subtilité, à son ordinaire ? Nous ne pouvons le décider, possédant point la tirade dont il s'agit. Il termine par mots : « Hier je n'ai pu souper à cause du chagrin qu'a f naître en moi votre lettre. » Lambin écrivait ainsi le 4 novemb

Dans un autre billet, ou post-scriptum peut-être ajouté lendemain, il pousse des gémissements plus pitoyables enco Il demande grâce. Il revient sur les défauts de son hume qu'il met sur le compte de la franchise :

Je m'émeus vite, et je ne puis dissimuler ni cacher mon sentim à ceux qui me sont chers. Mais aussi je suis prompt à l'apaisem Et quand un ami me paraît s'être trompé, je le reprends avec am et douceur, et je ne garde pas le silence. Si cela vous paraît fautif, pour vous faire plaisir et me plier à votre volonté, je me c rigerai. En outre, quand j'ai lié intimité avec un homme ou femme, je lui parle familièrement et lui donne mon avis sans fei ni dissimulation. J'avoue que je n'y mets pas assez de pruden mais je n'en use ainsi qu'avec des amis éprouvés.

Suivent de grandes lamentations :

Je vous jure que de toute la nuit passée j'ai à peine dormi d

eures ; je n'ai rien fait que pleurer et gémir pour l'amère douleur ue me causait votre lettre. Si une autre pareille s'y joint, elle aura ssez de force pour me contraindre à garder le lit. Je vous en prie a nom du Très-Haut, ayez pitié de moi. Autrement l'énergie me anquerait. Si je vous ai dit ou écrit une chose qui vous déplaise, je ous le demande par la Croix du Christ et sa mort très cruelle, pardonnez-moi et ensevelissez ma faute dans un éternel oubli... Jamais e ma vie je n'ai été plongé dans un tel abîme de misère. Si vous vez résolu de garder contre moi votre sévérité, votre cruauté, votre olère, ah! je vous en conjure, percez-moi le sein d'un poignard, ez-moi de votre main.

Lambin possède tous les secrets de la rhétorique amoureuse.

Simone, s'écrie-t-il pour finir, je vous demande pardon. Simone, ardonnez-moi et, dans la suite, je ne vous offenserai plus.

Il y eut un replâtrage, non point parfait et complet, mais nfin les soupirants se traitèrent d'un ton plus doux. Lambin évit Simone. « Depuis un an, dit-il, je n'ai pas été transporté d'une joie pareille. » Toutefois, une difficulté s'éleva ncore entre eux, et elle nous donne à réfléchir. Simone, oyant toujours Lambin dans les papiers et les livres, lui xprima la crainte qu'il ne fût, pour tout potage, propre à en faire. Cette excellente boutiquière voulait trouver son poux un véritable objet de ménage, utile et nourrissant. Heureusement Lambin ne sortait pas de lignée intellectuelle ; il omprit et, dans une certaine mesure, admit l'objection : utrement il eût suffi d'une telle impertinence pour rompre ute affaire.

Vous me permettez... de vous répondre et de vous délivrer du oupçon qui s'est élevé en vous contre moi. Comme vous me paraisez croire que j'étais un homme adonné à l'oisiveté, voire même un aresseux et un fainéant, je n'ai pas hésité à vous faire savoir par une ttre [que nous n'avons pas] que si je ne connaissais aucun art mécaque, j'avais reçu telle culture qui pouvait être comparée ou même éférée à n'importe quel art lucratif. Il me semblait bien que j'écriis ces choses sans colère, car on n'entre pas en courroux en disant vérité à ceux que l'on chérit. [Ceci montre bien que, malgré tout, a été blessé.] Je vous répète donc, ma chère Simone, que mon père a pas pris soin de me fournir d'un métier manuel, mais j'espère u'avec l'aide de Dieu ce que j'ai appris ne sera pas moindre que la

profession d'un artisan. Quant à ce que je ferai lorsque je me sera
rangé au genre de vie que j'ai l'intention d'embrasser, j'y songe tou
les jours, mais sans chagrin aucun et mûrement. J'espère et j'ai con
fiance que Dieu me donnera une situation prospère.

A quoi songe-t-il exactement ? A l'emploi dont Simone lu
a parlé ? A une autre profession ? Dans le même temps,
amorçait sa candidature au Collège Royal.

J'ai dit, m'écrivez-vous ensuite, que je ne voulais pas exercer d
métier. [Simone lui en avait sans doute indiqué quelqu'un.] Simon
vous n'avez pas pu lire suffisamment cet endroit de ma lettre. Je n
sais ce qui s'y trouve écrit : tout ce que je sais, c'est que ceci ne s
trouve point. J'ai dit que je n'avais appris nul autre métier que l
belles-lettres, et que les belles-lettres l'emportent sur tout art méca
nique. Mais je n'ai pas écrit ce que vous dites. Car qui ne sait qu
je ne puis être artisan, n'ayant appris aucun métier manuel ? Ma
je ne m'en estime pas moins. Je ne m'estime inférieur en rien à u
tailleur, à un orfèvre, à un aubergiste ou à un boutiquier.

Il dépense ensuite son encre à démontrer à Simone qu'ell
s'est choquée à tort d'une expression par lui employé
« J'aimerais mieux crever que de ne pas vous avoir écrit c
choses. »

C'est une façon de s'exprimer familière et accoutumée. Quand on
lâché une bonne plaisanterie, on ajoute souvent : « J'aurais cre
si je ne l'avais dit »... Si je gardais, enfoui dans mon sein, quelq
propos joyeux ou plaisant, je pourrais vous parler de la sort
Simone : « Je crèverais si je ne vous contais pas une histoire ou si
ne vous disais pas un mot risible. »

Simone paraît bien avoir été un peu bornée. Les femme
en général, goûtent peu l'ironie, surtout lorsqu'elles en sont
cible ; mais Simone la voyait où elle n'était pas. Une aut
fois, Lambin l'ayant nommée sa petite amie, elle l'appel
vexée, son grand ami. Lambin s'évertue à lui expliquer qu
c'est là une caresse et gentillesse de langage. Mais il doit pe
ser à part lui, si j'ose m'exprimer ainsi, que Simone est u
dinde, et que, malgré les roses de son teint, elle est pour u
fin lettré un maigre régal.

Aussi bien, Lambin devient de moins en moins désagré
ble : c'est sans doute parce qu'il est de moins en moins amo
reux. Simone le remet à un terme assez éloigné, peut-êt
pour voir à quoi il sera bon et de quel métier il se pourvoir

Lambin applaudit. Il fait même une concession plus grave :

> Si le sort le voulait et que celle qui m'est chère me préférât un autre, je l'ai dit et le répète, bien que cet accident fût pour moi une grande infortune, je m'en réjouirais cependant pourvu qu'elle y trouvât son avantage.

Il sollicite d'elle une entrevue. Une première réunion leur réussit mal. Ils se querellèrent. Une seconde, meilleure, eut lieu le 18 décembre. Ils dînèrent ensemble. Ils étaient restés longtemps sans s'écrire, sur l'ordre de Simone. Lambin eût trouvé « plus souhaitable d'être condamné à ne manger pendant dix jours que du pain bis et à ne boire que de l'eau pure ». Pour un habitué de cuisine cardinalice, le régime eût été dur. Mais il sait gré à Simone de s'être montrée si accueillante la dernière fois. Jamais il n'a mieux dîné. Aussi espère-t-il pouvoir, dans l'avenir, épouser la lingère. Elle jouira d'un bonheur parfait.

> Par surcroît, vous serez plus estimée du peuple que vous ne le êtes auparavant.

Et Lambin reprend son propre éloge, sur quoi il est intarissable.

> S'il n'est pas riche, il n'est cependant pas tout à fait pauvre... Songez qu'il n'est ni sans cœur, ni paresseux, ni adonné aux plaisirs, aux jeux de hasard et aux autres divertissements de ce genre, mais qu'il est soigneux, vigilant, attentif et laborieux.

Lambin, très prudent, parle toujours de lui comme d'un autre.

Puis Lambin, pour se faire valoir, annonce que « beaucoup de gens, qui se disent ses amis, cherchent à le détourner de suivre sa volonté. Mais qu'ils parlent et dissertent tant qu'ils veulent » ! Lambin tiendra sa promesse. Qu'elle ne s'inquiète pas de ce que diront les gens ! Si on sème le bruit qu'elle trouve épouseur, ce ne peut lui être qu'honorable.

> Sur mon compte personnel, parce que je vis dans la maison d'autrui, à cause aussi du poste que j'occupe auprès du Cardinal, de mes études et de mon genre de vie, les langues marchent davantage. Mais je ne m'en retourne point. Et les rumeurs ne sont pas très claires. Car ceux qui parlent de ce sujet n'osent le faire qu'en mettant la main devant la bouche. Ce n'est pas étonnant. Car ils ne savent rien de sûr ni de certain si vous ne le leur avez révélé. Je sais qu'il en est

autrement. Seulement ceux qui veulent paraître mes amis parlent plus librement de cette affaire avec moi pour m'arracher la vérité. Mais, comme je vous l'ai dit de vive voix, je nie qu'il en soit ainsi pour qu'ils le répètent aux autres.

La situation est singulière, mais un éclat eût compromi Lambin auprès du Cardinal, et il se serait trouvé en mauvaise posture. Dans une seconde lettre, il insiste encore sur la nécessité de garder toutes choses secrètes.

Simone, en sa réponse, tâche à le rassurer.

Vous n'avez pas sujet de craindre. Je suis plus discrète que vous ne pensez. Je ne voudrais pas révéler la chose en temps et lieu où je puisse nuire à vos intérêts et à vos projets. C'est par vous et de votre côté que la chose pourra s'ébruiter plutôt que du mien.

Quant aux conseils qu'on donne à Lambin, il en fera le cas qu'il voudra.

Je vois par votre lettre que beaucoup de gens s'efforcent de vous détourner de votre projet. C'est la malveillance et la jalousie qui les poussent. Cependant vous ferez comme bon vous semblera. Je ne veux pas vous faire violence. Et ils ne peuvent, dans leurs discours et leurs pensées, que trouver de l'honnêteté en cette affaire. Mais je m'en rapporte à Dieu. Il connaît mes besoins mieux que moi-même.

Telle est cette correspondance amoureuse. Nous avons mis toute notre étude à la dépouiller de la rhétorique où elle se dilue. Tout compte fait, la lingère Simone nous apparaît cauteleuse, vaniteuse, susceptible et niaise. Et Lambin lui-même manque de sincérité, joue la comédie, et, ce qui est plus fâcheux encore, nous la donne assez souvent. La fin de l'intrigue, nous la connaissons. Lambin n'épousa point, et bientôt après s'en fut à Rome. Mais nous ne savons point comment la chaîne se délia. Peut-être pouvons-nous le deviner, puisque nous avons vu quels germes de rupture contenaient les caractères des deux amants.

Nous sommes heureux que la séparation ait eu lieu, après tout. Supposons un spectateur idéal qui assiste à cette aventure, qui sache tout ce que contient l'esprit de Lambin, mais point la suite de sa destinée. Il tremblera de voir le roman se bien dénouer, et le grand philologue s'enliser dans un sort de l'ordre commun. Les deux amants ont souffert, il est possible. Mais Simone était médiocre, et Lambin n'a pâti que par le

endroits médiocres de lui-même. Nous ne le plaindrons pas : ce qui nous importe dans les hommes supérieurs, ce ne sont pas les douleurs qu'ils créent autour d'eux, ni les leurs propres, ce sont les sommets de leur vie. Ce ne sont pas les côtés par où ils nous ressemblent, mais ceux par où ils nous dépassent. Ce qui vraiment pourrait nous émouvoir, c'est l'avortement misérable d'une belle vocation : mais de tels drames sont cachés, et à jamais plongés dans l'oubli.

Ainsi la destinée de Lambin n'échoua point contre l'écueil de Blois. Nous aimons à croire que Simone trouva un époux plus riche et vraiment de sa sorte, plus rassurant et de complexion plus douce. En tout cas, elle rendit Denys Lambin aux aventures, aux voyages, à la philologie, aux dangers, aux persécutions et à la gloire. Plus tard, il rencontra une épouse digne, nous ne dirons pas de lui-même, mais de sa haute intelligence. Elle appartenait, selon Scévole de Sainte-Marthe, à la famille des Ursins. C'est à elle que Lambin confia, à son lit de mort, ses suprêmes commentaires sur Plaute. Les éditeurs posthumes de Lambin, les héritiers de Wechel, à Francfort, parlent d'elle comme d'une « femme d'élite ». Nous aimons à enregistrer ces témoignages. Lambin eut une vie laborieuse et dure. Il est juste que la mémoire de celle qui l'accompagna dans sa voie souvent douloureuse ne périsse pas tout à fait. Pour que l'on voue un souvenir ému à l'épouse d'un grand homme, il suffit qu'il ait pu remplir auprès d'elle tout son mérite.

HENRI POTEZ.

POÉSIES

—

ELLE S'EST APPROCHÉE UN SOIR...

I

O mon père,
Tu te dressais entre moi et la Mort.
J'allais, les pieds hardis, la tête claire,
Vers d'inlassables buts sur des routes sans fin.
Elle s'est approchée un soir de ton beau front.
Et toi, mon défenseur,
Tu as mal combattu, et tu t'es laissé vaincre...
Et je me suis trouvé face à face avec Elle.

II

Des hommes ont posé leur pouce sur tes yeux;
Ont bandé ton menton, ont étendu tes membres.

Puis, la maison s'emplit de coups de téléphone.
Les parents, les amis composèrent leurs traits.
Les tailleurs et les couturières arrivèrent.
Et l'on n'écrivit plus que sur du papier noir.
On eut faim, on eut soif. On se mit à table.
On causa, on fuma. On prit son petit verre.
Et des gens ont souri comme les autres jours.

Arrivez, arrivez!
Battez notre escalier de vos semelles sourdes,
Gros brodequins à clous.
Apportez le réchaud, les soufflets et les fers.
Coulez votre soudure, et tournez vos vis grasses

Sur cette chose.
Et partez, pas à pas, emportant avec vous
Ces intrus, ces bavardages et ces gestes,
Et son pauvre corps étendu,
Qui m'empêchent de penser à sa vie.



DU CHANVRE...

Que faire, dans un monde pareil?
Je vais, tout est bas et inquiet.
Je crie, et les oreilles qui m'écoutent
Sont plus viles, plus basses, plus lâches,
Que les mains mendiantes que je fuis.

O Musée, monstre paisible,
Ouvre ton silence et tes ombres
A mes pas désolés.
Et vous, toiles, statues, intailles,
Donnez votre calme à mon âme,
O bienheureuse Compagnie
Qui ne fîtes jamais le Mal.

Enfant, enfant, me dirent-elles,
Regarde bien, approche, vois.
Regarde bien notre justice :
Du chanvre ; des planches ; des vis ;
Des essences et des poussières ;
De l'huile, des ferrailles, des pierres
Immobiles, inertes, mortes.



MIGRAINES

Dorénavant..., je ne postpose plus.
WHITMAN.

J'ai voulu vivre
De tout mon corps, de mes bras, de mes muscles,

Tant que tu étais jeune, joyeux,
O mon corps.

A l'Idée je disais :
Demain, demain, amie.
Un temps viendra
Où je pourrai rester assis.
Mais, comme les belles filles
N'aiment que les corps jeunes,
Tu n'aimes que les têtes jeunes,
O Idée.
Et tu fuis mes tremblantes paumes,
Qui se tendent, te cherchent, t'attirent
Vers mon cerveau cassé.



L'ENNEMIE

Te voilà, avec tes montagnes toutes droites,
Avec tes arbres immobiles, avec ton torrent gris,
Avec ton ciel hautain, tes nuages de glace,
Ah! te voilà qui me regardes, et qui me di

Tu bâtiras toujours d'imparfaites machines,
Tu peindras des tableaux trop vagues ou trop précis,
Tu chanteras la mort avec des rimes,
Les choses infinies avec des mots finis.

Vole-moi! Singe-moi! Façonne en fleurs mes pierres!
En stalles, en panneaux découpe tous mes bois!
Dans une église, crois me mettre tout entière!
Tes mains ne construiront jamais que des schémas!

Va! débauche mon feu, capte mes fleuves,
Engrange mes moissons, mesure-moi, partage-moi,
Enivre-toi de tes découvertes d'une heure,
Jamais tu ne me tiendras rendue entre tes doigts!

Dans des couloirs sans fin mes recettes se cachent.
Le désert peut se ruer sur moi sans m'ensabler;
Ma croupe est insensible; rien n'effrite ma face;
Et toi! tes bras de chair pensent me posséder!

C'est moi qui te possède. Mes mille mains te tiennent.
Et c'est moi, qui demain, rudement, coucherai,
Contre le sein splendide et glacial de ma terre,
Ton âme insatisfaite et ton corps inlassé.

Et c'est moi, qui boirai, par mes mille semences,
La fierté de tes pauvres muscles détendus,
Et, délicieusement, mêlerai ta substance
A mon être, ô mon fier adversaire vaincu.



MATIN

I

Coule torrent!

Il a plu ce matin.
Des buées le long des pentes montent.
Il fait soleil. Les feuilles et les ardoises luisent.
Et, dans cette moiteur,
A quoi penser; pourquoi penser, âme qui t'évapores?

Torrent tu coules!
De leurs pelles grinçantes, des hommes demi-nus,
Au milieu de ton lit draguent tes bancs de sable.
Dans le bois qui s'égoutte un pivert a toqué.
Une enclume a sonné deux notes courageuses.
Sur tes roches roulantes j'entends ta voix errante
Qui chante sans effort, qui chante sans mourir...

Pourquoi penser? Pourquoi souffrir?
Pourquoi, âme jalouse, en vouloir à ces choses?

II

Et j'entendis :
Aies-en pitié plutôt.
Je chante, je suis brave.
Et toute la face de la terre ose rire,
De l'aube frissonnante au triste crépuscule.
Mais, quand la nuit nous jette les lumières aiguës
Des astres arrogants d'être presqu'éternels,
Vois suer, vois monter de nos faces instables
L'antique, la jalouse tristesse de mourir.

III

Alors les étoiles ricanèrent :
Pourquoi nous envier toujours ?
Connaissez-vous nos innombrables disparues ?
Votre sort est mauvais, dites-vous. Vous naissez,
Vous peinez, vous mourez et puis vous renaissez.
Les uns courent sur des routes polies.
Les autres, sur des sentiers pierreux butent,
Et tombent à genoux.
Mais nous, connaissez-vous toutes nos jalousies ?
Voyez ce coin du ciel où nous nous entassons.
Là-bas quelques puissants possèdent tout l'espace !
Ils brillent, nous luisons à peine ;
Nous traînons, eux s'élancent,
Et nous blessent toutes en passant.
Entendez-vous nos voix ? Entendez-vous nos cris ?
Vous nous croyez réglées, régulières, sereines,
Connaissant pour l'éternité notre chemin.
Plus que vous nous errons, sans cesse ballottées ;
Par un maître attirées, par un autre appelées ;
Nous aimant, nous rejetant, nous détestant.
Et, nous vous envions vos courtes vies,
Hommes presqu'éphémères, et Terre presque morte,
Vous qui souffrez vos petites peines d'un instant

Loin d'un ciel surpeuplé, et toujours en révolte,
Où, sans savoir pourquoi, nous tournons dans le vide.



PARIS

O reprends-moi, recueille-moi, apaise-moi,
Ville indulgente !
Sauve-moi, défends-moi de ces hautes montagnes
Où le ciel, les torrents et les cimes blessées
Ne parlent que de mort.

J'avais cru, en fuyant tes lumières fiévreuses,
Trouver dans l'air allègre
La santé, la justice et la simplicité.
Je n'ai vu que des ruines
Où des volontés dures
Criaient : Obéis-nous.

O Ville claire,
Que des hommes bâtirent à la taille des hommes,
Lance tes avenues au-devant de mes pas.
A l'entour de mon corps jette comme un réseau
Tes rues affectueuses et pleines de sourires.
Au-dessus de mon front étends la courbe sobre
De ton ciel modéré. Et je me croirai libre.

ANDRÉ SPIRE.

L'ART CHEZ LES FOUS

I

L'étude des productions artistiques des aliénés n'est pas simple étalage de documents pittoresques. Diverses, d leurs aspects, selon les catégories de malades dont elles é nent, ces productions se rattachent à des sujets d'intérêt général. Par certains côtés elles éclairent d'un jour tout s cial la question des rapports entre le génie (disons plus destement l'activité artistique) et la folie. Par d'autres cô elles jettent un aperçu au moins curieux sur certaines des c ditions intérieures susceptibles de mettre en œuvre l'acti artistique, en même temps qu'elles surprennent cette mê activité en plein balbutiement.

Il paraîtra sans doute excessif d'employer le mot « œu d'art » à propos de telles productions; mais pour appré un genre aussi particulier, il est indispensable que nous l sions de côté l'idée propre que nous pouvons avoir d beauté. Nous ne tiendrons compte que de l'intention. C une manifestation tendancieuse.

Cette impulsion, qui asservit le sujet à l'exécution d' entreprise dénuée de toute portée pratique, est peut-être ce dans la notion courante, passe pour la caractéristique la saillante de la folie. L'opinion publique est toujours prê considérer comme « un peu fou » l'artiste pauvre qui mépris de ses intérêts matériels, s'acharne à des poursu chimériques. Si des résultats pécuniaires viennent *justifie* efforts de l'artiste, le point de vue diffère, la solution est pas moins la même. Lorsqu'en effet quelque homme s rieur s'impose à notre admiration, c'est une sensation d' rement et d'écrasement qui domine les individualités envi nantes. L'homme de génie, tout comme le fou, fait à la c cience publique l'impression d'un personnage anormal. deux catégories d'individus anormaux se confondent en seule, c'est une simplification incontestable.

ette confusion reste, avec quelque variante, dans la ligne la tradition historique. Aussi loin qu'on veuille remonter s l'histoire, on constate cette curieuse tendance à mettre même niveau révélation du génie et divagation du fou. Les iens qui ne soupçonnaient même pas l'existence de mala- mentales rapportaient l'origine des troubles psychiques à ervention divine, tout comme ils lui rapportaient la mani- ation du génie. Tous les accidents psychiques s'écartant siblement de la norme immédiate (rêves, accès de délire, nination du génie) re èvent de l'inspiration divine ; aussi élirant accapare-t-il sa bonne part de l'admiration dévolue n congénère. Les sibylles rendaient leurs oracles sous l'in- nce d'ivresses spéciales déterminées par des substances ques, ou comme nos modernes somnambules, après avoir en elles une sorte d'état second par des manœuvres notiques. Si l'intelligence se révoltait contre l'absurdité 'incohérence des oracles, c'est l'intelligence qui avait tort. e même vice d'esprit se retrouve dans toutes les civilisa- s.

es prophètes juifs vaticinaient au milieu d'accès de délire ement caractérisés.

u Moyen Age, le délire n'est plus l'effet de la faveur, mais châtiment de Dieu. Du moins continue-t-il à émaner de (par l'intermédiaire du diable).

ujourd'hui, il est vrai, nous avons changé tout cela. L'in- ion populaire d'un rapport analogique entre génie et folie ris d'autres aspects. Mais elle n'en subsiste pas moins. r nous les troubles de l'esprit n'ont plus rien à voir avec interventions surnaturelles, ils viennent simplement pren- place en des chapitres de pathologie. La plupart des anor- ıx se trouvent expliqués pour nous d'une façon suffisante nd nous leur avons accolé l'étiquette « fous ». L'homme énie sera donc amené à partager la défaveur du fou, comme s le fou avait partagé la faveur de l'homme de génie. On oit ainsi pourquoi l'imputation de folie lancée contre un ıme extraordinaire trouve toujours dans le public une lle favorable.

énial ou simplement candidat à l'épithète (on n'y regarde de si près), l'artiste prête le flanc au mépris et à la con- nation, pour cette double raison qu'il est un anormal et

qu'il manque de sens pratique. Le verdict du sens commu est inexorable sur l'homme qui manque de sens pratiqu C'est un rêveur, un chercheur de chimères, un chasseur billevesées, c'est un fou. Le sens commun ne constitue év



DESSIN MÉTAPHYSIQUE
REPRÉSENTATION D'UN ANIMAL
SYNTHÉTIQUE.

demment pas un critère définitif. Toutefois, son opinion mér d'être examinée. Il est de toute évidence que, lorsqu'on pa d'une œuvre dénuée de toute portée pratique, on sous-enten autre que la satisfaction même qui préside à son accompl sement. Ce commentaire n'est pas oiseux : il implique clai ment que le sens commun émet en la circonstance un contr

…s physiologique. Avant toutes choses, le seul devoir — je …ux dire la seule joie! — d'un être vivant, c'est d'exercer la …ction pour laquelle il a été créé, c'est-à-dire pour laquelle il a …s aptitudes caractérisées. La vocation d'un cheval de course …st de courir; tant mieux ou tant pis s'il en tire des avanta-…s matériels.

…On admet vulgairement, sous le nom de distractions, les exer-…es à vide et complètement dénués de portée pratique. La …ture des sports en témoigne: il est licite de demander à …e occupation, par ailleurs stérile, la mise en jeu des facul-… physiques. On comprend aussi que le joueur de whist ou … dominos cherche dans son passe-temps favori un exercice …ur certaines facultés intellectuelles. Dès lors, comment ne …s admettre que les sujets doués d'une activité intellectuelle …éciale puissent trouver leur satisfaction dans le simple exer-…e de cette activité? Là seulement est le plein épanouissement … leur existence.

…Aussi, cette activité se manifeste-t-elle pour eux avec les ca-…tères d'une spontanéité et d'une irrésistibilité particulières. …st une passion, sinon une manie, et il ne dépend pas des …ets de s'y livrer ou de s'y soustraire. On connaît la réponse …Ovide jurant à son père de ne plus faire de vers; on connaît …Métromane de Piron; bien que le mot de génie ne puisse …e prononcé, la spontanéité et l'irrésistibilité de la tendance …n sont pas moins incontestables: c'est une activité spécifique. …Le seul motif d'étonnement que puissent nous procurer les …istes réside en la qualité plus ou moins merveilleuse de …rs productions.

…Moins superficiels sont les arguments apportés par la science …ur établir la parenté psychique de l'artiste et du fou. Ici la …thode intuitive ne s'étale plus dans son ingénuité. L'homme … science ne se prononce que sous les démonstrations de do-…ments authentiques. Pourtant, l'interprétation est hérissée …mbûches. En réalité, l'ensemble des travaux dus à ce cou-…t d'idées constitue, à l'heure actuelle, une littérature plus …ffue que riche. On n'y peut guère citer qu'un chef-d'œuvre, … Démon de Socrate », de Lélut, étude consciencieuse, très …illée, démontrant sans conteste possible que le maître …ristote et de Platon fut un aliéné présentant les signes …mes qui caractérisent nos modernes persécutés à idées de

grandeur. C'est un aliéné qui a fait son chemin par le mond
Il en est d'autres, non des moindres.

Pourtant, deux vices principaux me semblent devoir être d noncés dans cet ensemble de travaux dont ils faussent la po tée : l'abus du mot demi-fous et l'abus de la théorie de la pr disposition. Ces deux défauts doivent être rapportés au mên principe, à savoir : le refus de reconnaître l'existence des réa tions de fatigue chez un organisme surmené.

L'abus de la catégorie des demi-fous est d'autant plus regre table que la catégorie a son existence légitime. Mais le fait relever ces accidents d'obsessions, ces insomnies, ces manie ces phobies, tous ces signes en un mot de neurasthénie tran toire qui sont susceptibles d'apparaître chez n'importe qui la suite d'un travail intensif, autorise-t-il à prononcer le m de folie? autant dire qu'un cheval fourbu par une long étape est une simple rosse.

D'autre part, la théorie de la prédisposition devient en ce taines mains une arme fort dangereuse. Parce qu'un écriva est mort paralytique général, sentez-vous dès le commenc ment de sa carrière la marque du mal qui devait l'emporte

Je sais bien qu'il est telles circonstances où un diagnos récurrent est parfaitement légitime. Certaines maladies me tales débutent par une période d'excitation où les forces int lectuelles semblent décuplées. La folie alors agit en gra comme le font en petit certains toxiques. L'alcool, par exemp qui ne nous prête un brio momentané que pour nous laiss tomber ensuite dans un accablement vaseux. Ce fait, conn incontestable dans des limites déterminées, devient une hyp thèse gratuite lorsqu'on se livre à des généralisations impr dentes, et il y a lieu le plus souvent de tenir en suspicion tel mode de raisonnement.

Que les sujets présentant une activité intellectuelle intens soient plus que d'autres exposés à présenter des troub mentaux, cela n'est pas douteux. C'est par un tout autre c que notre étude aborde cette question : nous ne chercher pas jusqu'à quel point un artiste est susceptible d'être f mais dans quelle mesure la folie avérée peut s'accompagner manifestations artistiques.

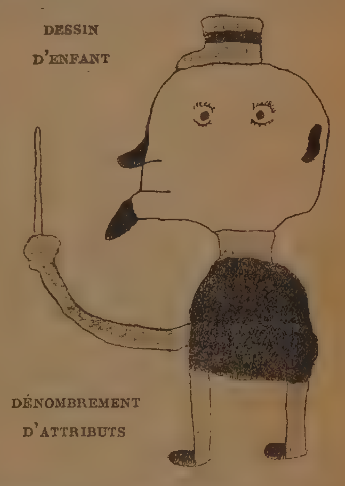
Or, il n'est pas très rare de constater l'apparition quasi co temporaine de l'activité artistique et de la folie (surtout da

formes agitées). Tel individu qui rabotait du bois, ou aliait tout le jour de laborieuses additions, ressent, sitôt ma-e, le besoin de réaliser une œuvre d'art (quelque chose mme le coup de foudre du génie!), puis, la maladie passée, il songe plus, et reprend son rabot ou la série fastidieuse de additions.

Ce sont là des faits. Fustigé par la maladie, le sujet s'élève ur un moment au-dessus de lui-même, puis, guéri, retombe a banale médiocrité.

Toutes restrictions faites, il est évident que la folie favorise ns certains cas l'éclosion de l'activité créatrice. Les conditions ychiques qui président à l'une et à l'autre ne sont d'ailleurs s sans quelque parenté, le fou présentant d'une façon exa-rément amplifiée ce qui n'est chez l'artiste qu'une indication crète.

Sans nous embarrasser d'épineuses questions métaphysiques, peut considérer, d'une fa-n sans doute un peu schéma-ue, que le fou se distingue non-fou en ce qu'il subit le uvement de ses idées au lieu le diriger. Il a perdu tout ntrôle rationnel. Certains rsécutés au début accusent s nettement ce mécanisme. ur moi raisonnable lutte d'a-rd contre l'intrusion de ce i insensé qui leur suggère s idées délirantes. Bientôt la istance s'affaiblit, s'évanouit. soumission devient com-te. C'est, si l'on veut, une te de dédoublement mental, vaguement comparable à celui rêveur éveillé ou de la somnambule en état second.



Cet accident peut présenter des degrés d'intensité tout à fait iables ; l'hallucination qui se produit pendant le rêve est la me la plus anodine qu'il revête.

Or, il ne semble pas douteux que les conditions psychiques travail créateur présentent assez fréquemment un méca-sme analogue. L'expression usuelle *d'inspiration* est assez

significative à cet égard. Sans doute, ici, et c'est une diffé-rence essentielle, le moi raisonnable ne se sauve jamais bien loin, mais il s'efface et se fait tout petit « dans le feu de la composition ».

Le moi qui écrivit de prestigieux ouvrages peut différer du moi quotidien tel qu'il se manifeste en une conversation quelconque, et il en diffère assez souvent pour que cette remarque soit banale. Il m'a été donné d'observer une artiste très remarquable qui ne se livrait jamais à l'improvisation qu'à la condition de se trouver en état second. A défaut d'hypnotiseur, elle arrivait à créer elle-même cet état par des manœuvres d'ailleurs très simples ; c'est là une forme hyperbolique, et sans doute assez rare; cependant beaucoup d'artistes ont prélude ainsi au travail de la composition par des manœuvres quelconques, toujours les mêmes, qu'ils qualifiaient de manies et que l'on rapporte comme de simples curiosités, mais qui en réalité doivent être considérées comme tendant à créer une sorte d'état second, l'état d'inspiration.

Il y a donc là très certainement une analogie de mécanisme psychique qui méritait d'être signalée en passant.

Pour en revenir aux œuvres des fous, leur étude systématique touche à un autre point essentiel : elle éclaire d'un jour tout particulier les conditions de la genèse de l'activité artistique.

Qu'est-ce que l'œuvre d'art, d'où vient-elle et quelles sont, au point de vue psychologique, c'est-à-dire humain, les conditions qui suscitent en l'artiste ce merveilleux privilège de création ?

Appeler besoin d'idéal cette activité qui se manifeste tyranniquement chez les grands artistes est une solution qui simplifie la question sans la résoudre.

Une science d'observation, la critique d'art, s'efforce de nous renseigner sur cette grosse question, par l'étude directe des productions artistiques. Elle va droit à l'œuvre parfaite et complète, exalte les glorieux, couronne les triomphateurs et ne s'inquiète que des chefs-d'œuvre. — Son étude gravite autour du grand homme, s'intéresse aux conditions matérielles de sa vie, au climat de son pays, aux mœurs de son époque.

Malheureusement, l'étude du grand homme, outre qu'elle

mite singulièrement le champ des documents, nous met en résence de personnalités puissantes qui ne se plient que fficilement aux lois communes. On pourrait presque tirer itant de conclusions générales que l'on étudie de cas particuers.

De plus, avec le chef-d'œuvre, nous attaquons l'étude de la atière d'art à son plus haut degré de perfection, c'est-à-dire



DESSIN D'UN PARALYTIQUE GÉNÉRAL. INVERSION DES RAPPORTS DE PERSPECTIVE

ns sa plus grande complexité, à un moment où se com ient et s'enchevêtrent inextricablement les éléments de ontanéité artistique, de volonté réfléchie et d'assimilation is ou moins parfaite.

Doit-on s'étonner dès lors que la part la plus grande reste a controverse ?

Quel esprit si puissant pourrait entreprendre de démêler lois de la sociologie sur la simple étude de notre société uelle ? Il n'est aucune science humaine qui n'ait tiré les aircissements indispensables et l'affirmation des solides

principe, de l'étude des phénomènes élémentaires. L'étude préalable de ce qui est simple facilite la compréhension de ce qui est compliqué.

Que notre émotion — à nous spectateur — ne s'intéresse qu'aux œuvres des maîtres, il n'y a rien de plus naturel; la médiocrité en art est un spectacle affligeant et fastidieux, mais si la critique d'art a la prétention de nous apprendre quelque chose sur les commentaires de la beauté, il faut qu'elle fasse appel à l'étude de formes plus simples.

L'art ne naît pas chef-d'œuvre. A côté du chef-d'œuvre qui représente par définition une formule parfaite, il y a nombre de productions plus ou moins élémentaires ; elles sont dues aux enfants, aux sauvages, aux prisonniers, aux fous. Chacune d'elles présente un intérêt spécial; mais pour l'étude de la production littéraire et graphique, les fous présentent ceci de particulier que, doués d'une mentalité d'adultes et de contemporains, et poussés par une nécessité d'émotion ou d'activité intellectuelle en rapport avec leur état morbide, ils écrivent ou dessinent la plupart du temps sans aucun entraînement technique. La forme de leur production est donc relativement élémentaire. La qualité maladive de leurs œuvres ne doit pas les faire considérer comme des choses hors cadre, sans rapports avec la norme. Il n'y a pas de monstre dans la nature qui ne soit une exagération, une caricature du type normal dont il sert souvent à mieux faire comprendre la constitution. Les hommes de génie — bien plus exceptionnels, plus extraordinaires que les fous — nous soulignent en beauté les tendances et manières d'être de l'esprit humain; les fous nous les dévoilent dans la nudité de leur mécanisme avec la maladresse de leur ingénuité : nous serons, certes, moins éblouis, mais nous avons plus de chances d'y voir clair.

MARCEL RÉJA.

L'ÉPISODE DE LA CHARPILLON
DANS LES MÉMOIRES DE CASANOVA

Il serait sans doute curieux de rechercher combien, parmi nos conteurs et nos romanciers du siècle dernier, ont lu avec profit les *Mémoires* de Casanova : ces confidences longues et précises d'une vie toute de fantaisie et d'intrigue semblent faites pour solliciter la verve, et, au besoin, éveiller l'inspiration des écrivains en quête de documents humains. Dans un de ses derniers romans (1), H. de Régnier nous présentait un type de fervent casanovien et signalait la mine prodigieusement riche en « sujets » que constituent les *Mémoires* : « Quel livre il y aurait à écrire sur ce drôle ! » Ce livre n'a pas encore été écrit; on attend toujours, entre maints amusants chapitres, celui qui s'appellerait : « les mariages manqués de Casanova » et dont on trouve dans *le Passé vivant* une séduisante esquisse. On attendra plus longtemps encore cette pièce savoureuse à costumes et à décors, qui, sous le titre de « la Jeunesse de Casanova », ferait revivre toute la folie tumultueuse et tragique de Venise au XVIIIe siècle; sans doute restera-t-elle endormie dans les cartons de l'érudit Lauvereau... En tout cas, le beau roman de H. de Régnier a dû valoir à Casanova toute une phalange de lecteurs nouveaux. Ceux qui ne se sont pas contentés de feuilleter les cinq mille pages des *Mémoires* ont certainement été récompensés d'une lecture attentive et patiente par de plus positives jouissances que la truculence du détail ou le charme réel du style. L'historien et le lettré peuvent escompter quelques-unes de ces trouvailles qui dédommagent amplement de sa peine un esprit curieux; j'ai fait, pour ma part, au cours de cette existence mouvementée, plus d'une rencontre inattendue et qui reste neuve, même après les savantes études critiques auxquelles ont déjà donné lieu les *Mémoi-*

(1) *Le Passé vivant*. Mercure de France, 1905.

res de Casanova. Je voudrais indiquer ici l'une de ces rencontres.

§

Le tome VI des *Mémoires* (1) contient, entre autres épisodes, le récit du séjour que Casanova fit à Londres en 1763. Cette période de sa vie marqua, comme il le constate lui-même avec une amertume qui n'est point feinte, le commencement du déclin dans sa carrière amoureuse jusque-là exceptionnellement brillante. Une femme, la plus étrange et la plus terrible peut-être, de toutes celles qui traversèrent son existence instable, devait se charger de lui donner la leçon définitive, à laquelle il n'est pas de vanité masculine qui puisse résister. La sienne pourtant tenta une honorable résistance. Accoutumé à trouver peu de farouches et point de rebelles, Casanova s'obstina et s'exaspéra longuement contre une rouée habile et imprudente, qui lui fit payer cher, dans tous les sens du mot, une demi-victoire dont il resta plus meurtri et désabusé que satisfait et glorieux. En vérité, cette fille hardie et adroite qui, la première, fit douter de sa force séductrice, jusque-là irrésistible, le célèbre aventurier vénitien, mérite une place à part dans la galerie de ses bonnes ou de ses mauvaises fortunes.

§

Elle était connue, à ce moment de sa vie, sous le nom de la Charpillon, qu'elle avait rendu illustre à Paris, à Londres et dans toute l'Europe galante par l'éclat de sa beauté et de ses aventures. Mais Casanova l'avait rencontrée autrefois lorsqu'elle s'appelait, suivant le jour ou l'occasion, Mlle de Boulainvillier ou Mlle Anspergher.

Elle avait treize ans lorsqu'elle vit pour la première fois Casanova, qui ne pouvait deviner alors quel rôle cette fillette, déjà jolie et provocante, devait jouer un jour dans son existence. C'était à Paris; Casanova se trouvait dans une boutique d'orfèvre en compagnie de sa maîtresse en exercice, la belle Baret, à qui il achetait mille colifichets. Auprès d'eux, une jeune personne, accompagnée d'une duègne, contemplait avec tristesse une paire de boucles d'oreilles en strass dont le prix semblait trop élevé pour sa bourse. Pour trois louis, que lui coûtèrent les boucles, Casanova vit s'éclairer d'un charmant sou-

(1) Dans l'édition Garnier, in-16, en huit volumes.

re des lèvres et des yeux qui l'intéressaient; il aimait à faire aisir, même sans arrière-pensée, et la générosité faisait rtie de ses moyens ordinaires de séduction; celle-ci devait i coûter bien plus de trois louis (1).

Ce fut la jeune fille aux boucles qui la première reconnut sanova, lorsqu'ils se retrouvèrent en présence, quatre ans us tard, à Londres, chez un officier flamand. Sans doute ait-il moins changé qu'elle. Celle qui portait glorieusement nom de la Charpillon était alors dans toute la fraîcheur de dix-septième année :

Ses cheveux étaient d'un beau châtain clair, et d'une longueur et in volume étonnants; ses yeux bleus avaient à la fois la langueur turelle à cette couleur et tout le brillant des yeux d'une Andalouse; peau, légèrement rosée, était d'une blancheur éblouissante... Sa rge était peut-être un peu petite, mais d'une forme parfaite; elle ait les mains blanches et potelées, minces et un peu plus longues e ne le sont les mains ordinaires; avec cela, le pied le plus mignon cette démarche noble et gracieuse qui donne tant de charme une femme ordinaire. La physionomie douce et ouverte avait l'ex-ession de la candeur et semblait annoncer cette délicatesse de senti-ent et cette sensibilité exquise qui sont toujours des armes irrésis-les dans le beau sexe (2).

Il n'en fallait pas tant pour enflammer le bouillant Casa-va qui décida, sans plus tarder, d'ajouter à sa collection une nquête qu'il croyait facile : cette belle fille n'était rien moins e farouche et des aventures peu secrètes avaient sérieuse-ent entamé une réputation qu'elle ne songeait plus à ména-r; on la savait capricieuse, sensuelle et vénale. La chronique Londres mettait cependant sur son compte quelques anec-tes assez singulières qui auraient fait hésiter un séducteur oins déterminé que Casanova; il eut le tort de mépriser vis qui lui vint à temps d'un de ses amis, lord Pembroke :

La friponne, — contait le lord, — m'avait inspiré une violente vie de la posséder quelques instants, quand un soir, l'ayant trouvée Vaux-Hall avec sa tante, je lui proposai vingt guinées, si elle ulait venir se promener seule avec moi dans l'allée obscure. Elle cepta, mais à la condition que je lui donnerais la somme d'avance, que j'eus la faiblesse de faire. Elle m'accompagna dans l'allée;

1) *Mémoires*, VI, 485.
2) Pour cette scène, voir *Mémoires*, tome IV, chap. 5

mais dès que nous fûmes un peu avancés, elle quitta mon bras, et
ne pus la rejoindre de toute la nuit (1).

A ce récit, Casanova, qui ignorait jusque-là de semblabl
défaites, dut bien se divertir intérieurement et se gauss
d'une mésaventure aussi humiliante. Il est probable qu'il
conçut quelque mépris pour Pembroke. Combien il eût a
plus sagement en renonçant, sur cet avis, à pousser sa co
quête et à laisser s'exaspérer en passion frénétique ce q
n'était que curiosité passagère des sens !

Quand il se rendit pour la première fois chez la Charpillo
il eut la surprise de retrouver auprès d'elle trois vieilles femm
sa mère et ses tantes, qui n'étaient pas pour lui des inconnu
puisqu'elles lui avaient déjà escroqué six mille francs
Genève, quatre ans auparavant. La première impression ét
fâcheuse; le reste de l'entourage n'était pas fait pour la d
siper : trois fripons, qui s'annonçaient comme amis de
maison, jouaient dans cette aimable société un rôle peu éq
voque. Casanova eut le courage et le tort de ne point recul
il resta, dîna mal, se fit voler au jeu, et partit après que
fille se fût invitée à souper chez lui pour le surlendemain.

Elle vint au jour fixé, mais non à l'heure dite ; dès n
heures du matin, elle était chez Casanova. Elle venait
« proposer une affaire », c'est-à-dire lui demander cent guin
qui devaient faire la fortune de toute la famille. Lui, toujo
aussi passionné et aussi imprudent, promet de donner
réponse positive après souper, et, en attendant, se met à l
ner la fille :

Prenant alors cet air caressant et entreprenant d'un homme am
reux qui veut atteindre à l'apogée de la jouissance, je fais de va
efforts et n'aboutis à rien, quoique je fusse parvenu à l'étendre
mon large sofa. Souple comme un boa et pliée au manège, la Ch
pillon m'échappe et court en riant retrouver sa tante. Je la suis
forcé de rire comme elle, elle me tend la main en me disa
« Adieu ! à ce soir (2). »

Le soir, même scène. En vain Casanova promet les c
guinées, en vain il met la Charpillon en état de les mér
sans délai. Toutes ses tentatives restent vaines, et la b
déclare nettement :

(1) *Mémoires*, VI, 486.
(2) *Mémoires*, VI, 490.

Vous n'obtiendrez jamais rien de moi ni par argent ni par vio-
nce ; mais vous pourrez tout espérer de mon amitié quand je vous
urai trouvé tête à tête aussi doux qu'un agneau (1).

Tel est le premier acte de la comédie, dont l'action s'engage
se précipite parmi les multiples péripéties : nous n'en rap-
rterons que les plus intéressantes.

Trois semaines plus tard, la tante favorite de la Charpillon,
pêchée en ambassade, vient trouver Casanova et le supplie
se rendre auprès de sa nièce malade, dont elle excuse en
s termes les fantaisies et les pudeurs excessives : « Cette
ère enfant est folâtre, un peu étourdie, et ne se donne que
rsqu'elle est sûre d'être aimée... Elle vous aime, mais elle
aint que votre amour ne soit un caprice. » Naturellement,
asanova n'avait pas mené jusque-là une entreprise aussi folle
ur s'arrêter en chemin. Il suit la tante, et, grâce à sa compli-
té, pénètre dans une chambre où la Charpillon était précisé-
ent occupée à prendre un bain ; mise en scène admirablement
éparée et dont l'effet ne pouvait être douteux. Nous ren-
oyons ici le lecteur au texte des *Mémoires* (2). Il y verra
mment Casanova, dupé une fois de plus, humilié et vaincu
ans des circonstances où sa victoire ne pouvait paraître dou-
use, en fut pour ses frais, et dut battre en retraite, après
ne satisfaction tout illusoire.

Cinq ou six jours après la scène du bain, alors qu'il réus-
ssait à éviter la belle capricieuse et commençait peut-être à
oublier, il la rencontre par hasard au Vaux-Hall. Il la fait
seoir à sa table, et, après quelques propos où il croit démêler
n peu de tendresse et de regret, lui propose un tour dans les
lées sombres :

Elle me répondit avec douceur et une apparence de sincérité qu'elle
ulait être à moi entièrement, mais à la lumière ; à condition,
pendant, qu'elle aurait la satisfaction de me voir chez elle tous les
urs, comme un véritable ami de la maison.

—Je vous le promets, mais venez d'abord me donner un petit échan-
lon de votre tendresse.

— Non, et absolument non (3) !

Sur ce nouveau refus, Casanova, furieux, se retire chez lui,

(1) *Mémoires*, VI, 491.
(2) *Mémoires*, VI, 493-496.
(3) *Mémoires*, VI, 497.

bien résolu à abandonner pour toujours son entreprise. Ma
il n'était pas guéri. Sur les conseils et par l'intermédiaire
Gondar, l'un des trois amis de la maison, un singulier ty
de fripon, qui joue dans toute cette aventure un rôle bi
curieux, il fait offrir à la mère de la Charpillon cent guiné
si la fille consent à passer avec lui une seule nuit. Dès le le
demain, la fille était chez lui. Avec un air de dignité outragé
elle lui adresse d'habiles reproches sur la brutalité de s
procédés :

Il n'est pas question de marchander; il s'agit seulement de sav
si vous vous croyez le droit de m'insulter et si vous vous figurez q
je suis insensible à l'outrage... Je vous rappellerai que je vous ai
que vous ne m'aurez jamais ni par violence, ni pour de l'arge
mais seulement quand vous m'aurez rendue amoureuse de vous p
vos procédés. Prouvez-moi que je vous ai manqué de parole. C'
vous qui m'avez manqué, d'abord en venant me surprendre au ba
et hier en me faisant demander à ma mère pour servir à votre br
talité (1).

Un pacte est conclu entre eux : Casanova retournera chez
Charpillon; patiemment, lentement, il fera sa cour et appriv
sera un cœur qui se dit sensible et délicat; quinze jours l
sont accordés pour se rendre aimable et se faire agréer; s
réussit, au terme du délai, la belle ne se refusera plus; et e
part, laissant plus amoureux que jamais Casanova, qui n'av
rien obtenu, pas même un baiser.

Nous passons sur les détails du stage, pendant lequel
clauses du pacte furent ponctuellement observées de part
d'autre. Vint le jour de l'échéance. Le lit du sacrifice e
dressé : l'amant empressé se couche, la fille se déshabille av
une lenteur calculée, éteint les lumières; l'heure du berger v
t-elle enfin sonner?

Dès que je la sens couchée, je m'approche d'elle pour la serrer da
mes bras; mais je la trouve accroupie et enveloppée dans sa long
chemise, les bras croisés et la tête enfoncée dans la poitrine. Da
cette position, j'eus beau prier, pester, gronder; elle me laissa d
sans proférer une parole (2).

Ce n'était pas un jeu; mais c'est la scène du bain qui se r

(1) *Mémoires*, VI, 503.
(2) *Mémoires*, VI, 507.

e avec quelques variantes. Pendant trois heures, malgré les
lences et les assauts multiples de Casanova dont le désir
ıble les forces et déchaîne la brutalité, sans changer de
sture, sans prononcer un mot, la Charpillon résista victo-
usement.

Casanova quitta la place... Malade, il rentra chez lui, se mit
lit et y resta plusieurs jours, sans vouloir recevoir personne
prendre connaissance des lettres qui lui parvenaient. Deux
naines s'écoulèrent (1). Un jour la Charpillon vint le trou-
, et, modestement, avouant ses torts, entreprit d'expliquer
conduite; comme suprême argument, elle se dévêtit et mon-
sur son corps les traces visibles des justes brutalités dont
avait souffert. Mais Casanova resta insensible à ce specta-
, comme aux larmes et aux prières de la fille : elle dut s'en
ourner comme elle était venue, surprise et mortifiée de cet
ueil dédaigneux. Casanova avait pourtant consenti à traiter
core une fois avec la mère : il louerait une petite maison où
e dont il voulait faire sa maîtresse se retirerait seule, loin
sa famille, et où il l'irait visiter; une somme d'argent et une
ısion mensuelle dédommageraient la mère du sacrifice
elle prétendait faire. L'accord est conclu; toutes les dispo-
ons sont prises; et voici enfin Casanova maître de la fille.

On le croirait tout au moins. Mais la première nuit qu'il
sa auprès d'elle ressemble singulièrement à celle qu'elle
it déjà feint de lui accorder. Elle ne lui permet que de
nes caresses et des faveurs préliminaires. Quand il veut aller
fait, il rencontre un obstacle imprévu; on lui objecte des
sons naturelles. Il cède une fois de plus. Mais, au matin, la
le étant encore endormie, Casanova constate la ruse et
npare d'elle par surprise. Après une explication un peu
e, la Charpillon reçoit quelques horions mérités et Casanova
ndonne le champ de bataille (2), mais non point sans espoir
retour.

In effet, le jeu se prolongea encore quelques jours, toujours
c les mêmes promesses, les mêmes tentatives et le même
ıccès final; il semble bien qu'il y ait quelque longueur dans
passage des *Mémoires*.

(1) Nous laissons de côté l'épisode du fauteuil à ressorts, qui n'intéresse pas
tement notre histoire. Si on est curieux de la connaître, on la trouvera dans
Mémoires, VI, 511.

(2) *Mémoires*, VI, 517-519.

Mais voici le dénouement : après avoir vingt fois failli t[...] celle qui n'était qu'à demi sa maîtresse et qui mettait aut[...] d'impudeur à s'offrir que d'adresse à se refuser, après av[...] éprouvé dans le cours d'une même journée tous les tourme[...] de la haine et toutes les fureurs de l'amour, une nuit, Ca[...]nova surprit la Charpillon en tête-à-tête avec un jeune c[...]feur qui ne se contentait pas de lui mettre des papillotes. U[...] scène effroyable s'ensuivit : bris de meubles et de vaisse[...] mêlée générale, râclée méthodique ; la fille presque nue s'[...]fuit en hurlant à travers les rues de Londres (1).

Le lendemain, Casanova apaisé, sinon content, apprend [...] la Charpillon est rentrée chez elle, folle de peur et gravem[...] malade. Une comédie trop bien jouée lui fait croire que[...] fille est à l'agonie. Désespéré, torturé par le remords, il pr[...] la résolution de se tuer. Il allait se jeter dans la Tamise, qua[...] il rencontra en route un ami qui parvint à l'emmener a[...] lui, le fait souper en joyeuse compagnie, et achever sa nuit [...] Ranelagh, où il aperçoit, dansant le menuet, la Charpil[...] qu'il croyait morte et pour qui il était sur le point de se tuer [...] Cette fois, il était guéri. Il ne lui restait plus qu'un mau[...] souvenir et le plaisir de la vengeance dont le récit occupe [...] fin du tome VI des *Mémoires* (3).

§

Nous ne croyons pas que le lecteur ait attendu la fin [...] cette analyse pour éprouver l'impression du « déjà vu » [...] du « déjà lu » et pour voir surgir, à côté de cette figure fé[...]nine que nous avons essayé de faire revivre d'après Casan[...] la brune silhouette de Conchita Perez de Garcia, l'héroïne [...] roman de Pierre Louys, *la Femme et le Pantin*.

Lorsque Casanova, lorsque Don Mateo Diaz commencen[...] récit de leur singulière infortune et content leur première [...]contre avec la femme qui devait ravager leur vie, tous les d[...] font, en termes différents, une réflexion identique :

> Le jour où je connus cette femme fut un jour néfaste pour [...] mes lecteurs pourront en juger. C'est vers la fin de septembre [...] que je fis la connaissance de la Charpillon, et c'est de ce jour que [...] commencé à mourir. Si la ligne perpendiculaire d'ascension est é[...]

(1) *Mémoires*, VI, 531-533.
(2) *Ibid.*, VI, 536-545.
(3) Pp. 555-558.

a ligne de descente, comme cela doit être aujourd'hui premier r de novembre 1797, il me semble pouvoir conter sur environ tre années de vie, lesquelles se passeront bien vite, selon l'axio- : *Motus in fine velocior* (1).

Monsieur, il y a dans la jeunesse des gens heureux un instant cis où la chance tourne, où la pente qui montait redescend, où la uvaise saison commence. Ce fut là le mien... Je date de là ma vie uelle, ma ruine morale, ma déchéance et tout ce que vous voyez ltéré sur mon front (2).

L'action se prépare, s'engage et se développe de la même on dans *la Femme et le Pantin*, et dans les *Mémoires* de sanova ; les divers épisodes du roman de Pierre Louys nt d'excellentes répliques des diverses péripéties que nous nons d'analyser; de mêmes tempéraments, de semblables ssions mènent par une voie identique ceux qui les subissent un dénouement analogue. Certes, s'il y a imitation, cette itation n'a absolument rien de servile; mais il y a souvenir utôt qu'imitation volontaire et consciente. Dans un milieu ut différent, et qui se trouve beaucoup plus adapté aux faits e celui où Casanova nous conduit, avec les ressources pro- es de sa sensibilité et de son imagination, Pierre Louys a nsporté et revécu une aventure qu'un autre avait réellement cue. Chose étrange : des deux récits, celui de Casanova sans ute est le seul qui soit véridique, au sens étroit du mot, et st pourtant le moins vivant, le moins vraisemblable, le oins prenant des deux. La Charpillon, plus rouée et plus nale, nous intéresse moins que Conchita, dont la sensualité du moins quelque apparence de sincérité. Toutes les deux nent au même jeu cruel, avec un égal talent pour ensorceler faire souffrir leur victime : mais il y a chez l'Espagnole xcuse et le charme d'une passion réelle. La supériorité et riginalité de Pierre Louys s'affirment incontestables pour ntelligence psychologique du sujet, si l'on peut parler de ychologie dans l'étude d'un *cas* qui n'a presque rien à faire ec l'âme. Sa maîtrise personnelle demeure également indis- table dans la mise en scène, l'intérêt continu du récit, l'a- ptation des personnages au décor, toute la partie proprement scriptive du décor.

1) *Mémoires*, VI, 484.
2) P. Louys, *la Femme et le Pantin*, p. 64.

Aux *Mémoires* de Casanova, Pierre Louys a emprunté l'id première du sujet, toute la série des subterfuges, des prét tes, des ruses imaginés par la fille pour refuser, après l'av promise sans cesse, l'étreinte définitive dont l'attente éner tient en haleine le lecteur pendant plus de cent pages. scène de la séduction, la première visite de l'amant chez fille, les premières tentatives et les premières promesses, défaites successives, la scène du lit, celle de la grille, où Morenito joue le rôle du galant coiffeur, tout un ensemble détails dont un lecteur attentif se rendra compte aisément qu'il serait hors de propos de rappeler ici, — justifient su samment le rapprochement que nous avons voulu faire. Ce qui seraient curieux d'une précision plus grande compléter sans difficulté notre observation par la lecture comparée d *Mémoires* et du roman.

L'analogie est évidente. Que prouve-t-elle? Tout d'abord, nous tenons à insister sur ce point, elle ne met nullement question l'originalité d'un artiste aussi probe et aussi perso nel que Pierre Louys. On a signalé récemment (1) la pare qui lie *Aphrodite* et les *Chansons de Bilitis* à certaines œuv légères et aimables du XVIIIe siècle, notamment au *Temple Gnide* de Montesquieu. Il ne serait pas difficile de suivre travers les livres de Pierre Louys la trace de l'influence que siècle païen, sensuel et libertin a exercée sur le plus parf de nos conteurs. Par delà notre littérature réaliste et rom tique, l'auteur de *la Femme et le Pantin* se rattache à la lign des Crébillon, des Laclos, des Lesage, des Moncriff, plus rectement qu'aux néo-classiques, dont on lui impose quelq fois la société. La vie prodigieuse des sens, les jeux variés corps, la savante ou brutale harmonie des caresses, la pré cupation constante, exclusive, de la femme et de l'amour, t sont les motifs essentiels qui dominent son œuvre : ils so de ceux que l'observation personnelle ne suffit pas à entreten il y faut une documentation plus riche, plus humaine au Un conteur de cette trempe se double nécessairement d'un é dit : celui-ci nourrit et fortifie son inspiration par une c naissance sûre et détaillée des littératures classiques; les m moires du XVIIIe siècle lui sont aussi familiers que l'antholo

(1) R. Frène : *Bilitis, Aphrodite et le Temple de Gnide*, dans le *Mercure France* du 15 mars 1907.

recque ; sa curiosité et sa sympathie vont manifestement, on au labeur patient, appliqué, artificiel, des écrivains de ure imagination, mais à toute œuvre qui reflète avec préci-on la vie multiforme d'une époque ou d'un homme. A ce ti-e, tout ce qui a le caractère d'une confession, d'une autobio-raphie, d'un journal intime, que ce soit les *Dialogues* de Lu-en ou les *Mémoires* de Casanova, l'intéresse particulièrement. out récemment encore ne trouvait-il pas le secret du manus-rit mystérieux de Legrand de Beauvais ? Quelles découvertes attendues, quelles révélations piquantes ne laisse pas espérer ette collection énorme de documents personnels, de lettres, e confidences, cette *Histoire des femmes que j'ai connues*, ont l'auteur, en la dissimulant sous le voile épais d'une ingé-ieuse cryptographie, semblait réserver la primeur à un esprit igne de la comprendre et de l'apprécier ! Si de cet énorme ecueil d'indiscrets bavardages doivent sortir quelque jour, ous la plume alerte de Pierre Louys, quelques nouvelles dé-cates, les Mémoires énigmatiques de Legrand de Beauvais 'auront pas été écrits en vain. Ceux de Casanova empruntent e même un intérêt nouveau et une valeur particulière au ro-an qu'ils ont inspiré et que nous avons essayé de ramener à a source.

ÉDOUARD MAYNIAL.

DANS UN MONDE SONORE

Je ne sais comment l'idée me vint de renouer connaissance. Lui, je l'avais perdu de vue depuis notre commun départ d Bordeaux; et mon voyage en Malaisie s'était chargé d'éteindr une intimité déjà très mourante. Les avis pleins de réticenc que prodiguaient autour de sa personne tous ses confrères d laboratoire de physique, et les deux appariteurs à la Facult me laissaient indécis à son endroit. Voici : il habitait, av de maigres rentes, une villa sans voisinage, rissolant, parm quelques pieds de vigne, en pleine Benauge ; — et n'en sortai pas. Quant à sa femme, on la disait infiniment dévouée. On l plaignait un peu de partager cet isolement sans but. On chu chotait; on se taisait. Tout cela, dès mon retour, me paru piquant : en un clin d'œil je sentis ressusciter ma sympathi pour ce vieux camarade. Aussi bien, j'imaginai ce qu'un réclusion chaude avait pu faire de Mathilde, dont je savais l aptitudes passionnelles. Cependant, elle n'avait jamais été m maîtresse.

A vrai dire, la chose en pouvait sembler évidente à tous, parachevée. Car son mari me témoignait une démonstrativ affection.Mais l'occasion, l'instant,le prétexte nous avaient tou jours manqué. Ainsi, je me présentai chez eux libre de peti remords, au passé, mais résolu à m'en pourvoir abondamme par la suite.

Je la revis sans émoi aucun. Elle ne poussa pas cette excl mation sourde, en usage dans les tragiques retrouvées ; il n eut pas de silence profond. A mon salut elle répondit par u « je suis heureuse de vous voir » qui me parut trop franc po ne pas cacher quelque jeu, et m'embarrassa. Je dis un peu l'aventure :

— Comment va André?

— Mal. Très mal.

Elle se tut. Son visage était sérieux et vrai. Je frémis. J'

ur du sérieux et je redoute le vrai, surtout quand, par pru-nce, j'ai destiné un instant de ma vie à n'être que reflets, res posées, frôlements et lueurs brèves. Je la considérai. Elle répéta : — Mal, et attendit.

Je compris qu'elle espérait un encouragement à la confiden-, et j'entrai, presque de moi-même, dans un petit salon trop s, trop clair et trop ensoleillé au gré des épanchements à nir. Je risquai : — Souffrant ? Ereinté par son travail et ses urs, aux « Sciences »? Je l'ai pourtant quitté si fort, si en ain...

— Fort ? Il est toujours solide... il mange admirablement. ais je le crois très, très atteint.

— Il tousse ? Il se plaint du cœur ?

J'interrogeais sans autre but que de parler moi-même, à on tour, comme il est d'usage pendant les aveux embarras-s ; en même temps, je constatais plus à loisir que la Mathilde lie d'autrefois n'avait pas démérité dans le charme de son ure, et que deux années de vie saine ne l'avaient nullement laidie. La joie qui m'en survint me fit, un instant, oublier ut le reste. — Le reste ? je ne savais rien encore...

— Avant tout, reprenait Mathilde, promettez-moi de n'en en dire...

Je promis. On promet toujours. Il n'est pas d'exemple u'un ami, sollicité de mystère, et taxé par là même de scrétion solide, se soit, du premier mouvement, récusé. est un préambule aimable, intime, si confiant, et qui mas-ue si gentiment les trahisons certaines... Je promis.

— Vous êtes le seul à qui je puisse me résigner à parler ainsi. es gens, autour de nous, ne soupçonnent rien. D'abord nous voyons personne. Les amis d'autrefois nous ont oubliés. es indifférents qui se souviennent le croient absorbé dans s recherches. Je ne les détrompe pas.

Je réitérai ma promesse de silence afin de hâter l'aveu. ême j'ajoutai :

— Comptez, ma pauvre amie, que je suis tout prêt à vous ndre service...

— Aucun service. Il est fou.

Cela fut dit très posément. Je m'en sentis plus ému que ue d'une réponse à grand fracas avec sanglots et larmes. En ême temps, j'imaginai, derrière Mathilde, le visage disloqué

d'un homme furieux accroché à des barreaux de fer qu[i] mâchait en tordant le cou. Un fou! je n'ai jamais pu me figurer autrement.

Comme si Mathilde devinait :

— Mais pas dangereux... D'ailleurs, vous allez voir. [N]e vous étonnez de rien.

Elle me précéda.



Nous montions un escalier entièrement revêtu d'un ta[pis] spongieux où le pied s'encotonnait: précaution contre « ses chutes, évidemment. Mais je me composais une attitude. Co[m]ment aborde-t-on un fou? En restant impénétrable et dig[ne] afin de lui en imposer? ou mieux, d'une façon joviale, av[ec] un débraillé bon garçon? Je me décidais à peine quan[d] Mathilde ouvrit une porte: un son continu, doux et tran[s]parent me coula dans les oreilles. Mon débraillé s'en envol[a] et ce fut évidemment sous des apparences ébahies que je pr[is] la main qu'il me tendait, lui, le plus simplement du mond[e].

— Tu vois! monsieur Leurais n'oublie pas ses vie[ux] camarades, plaisantait Mathilde pour atténuer, sans dout[e] l'imprévu de mon entrée. J'ajoutai : — J'ai à me faire pa[r]donner je ne sais combien d'années d'écart, entre nous... et j'allais me réfugier dans une excuse compliquée à dessei[n] quand je fus arrêté par le son même de ma voix.

Etait-ce la résonnance particulière à cette chambre-là, tr[ès] grande, très vide à la fois et fort encombrée d'objets disp[a]rates, ou bien l'effet de mon trouble... Je m'entendais parl[er] comme au travers d'un orchestre harmonisant chacune de m[es] syllabes; et ma surprise tenait de l'éblouissement. Peu [de] lumière, malgré cela. André m'enveloppait la main d'[un] geste heureux : — Ce brave Leurais n'a pas changé, p[as] changé du tout ! Il le disait en détournant la tête, et [je] m'étonnai qu'il y eût tant de sympathie dans sa voix alors q[ue] son regard demeurait perdu et indifférent.

— Et qu'est-ce que tu es devenu pendant tout ce temps-là ?

Machinalement, nous nous étions tous les trois assis. [Je] sautai sur ce détour de raconter à loisir mon voyage et cet[te] mission d'ethnographie que j'avais, par goût personnel, accom[pagnée] jusque dans l'île Murray, en plein détroit de Torrès

durant huit mois, nous nous étions employés à mesurer les données sensorielles des Papous.

J'avais tant de fois répété mon récit avec toutes les diversions amusées possibles, et, de temps à autre, les incidentes émues, — à l'adresse des jolies écouteuses diverses — que l'histoire se dévidait elle-même, et me laissait libre de tout examiner autour de moi. La résonnance de mes paroles me surprenait moins. Même j'y trouvais quelque plaisir : ce plaisir qu'on peut avoir — je l'ai eu — à chanter dans un train en pleine marche, afin de sentir la voix se renforcer et se gonfler d'un grondement d'orgue continu... Mon ami me laissait parler sans impatience, sans indice d'aucune agitation. Il avait peut-être vieilli. Je me l'affirmai sur la foi d'anciens souvenirs ; mais je n'aurais pu rien préciser. Puis, je le voyais mal, de profil toujours, — assis à sa table — et caché, en partie, par un fouillis d'instruments.

J'en arrivais, de mon exposé, à ces conclusions nouvelles, je crois : que les sens des peuples non civilisés ne diffèrent pas, en acuité réelle, des sens des races affinées ; que le sauvage ne doit sa vue perçante qu'à une interprétation plus habile des objets familiers qui l'entourent, et surtout à sa connaissance pratique des aspects lointains : récifs, taillis sur la montagne... quand mon ami parut s'impatienter.

J'interrogeai vite sa femme, d'un coup d'œil : manifestement, mes dires l'inquiétaient aussi — pour André sans doute. Je m'étais mésaventuré. Et comment poursuivre? Car j'ignorais encore sous quel genre de manie — sous quelle étiquette — se pouvait classer mon ami. On n'a pas le droit d'être fou selon sa guise, et, jusque dans ces ébats de l'esprit supposé déharnaché des appareils orthopédiques de la raison, des bretelles et des sous-ventrières du bon sens, on doit observer la règle et s'en tenir aux types reconnus. Sinon, de fou, l'on est déclaré simulateur. Or, André ne simulait pas : j'en étais certain : on mystifie un aliéniste : on ne peut tromper une femme. Et Mathilde, évidemment, savait à quoi s'en tenir là-dessus. Tout cela, passant en tourbillon parmi leur double gêne, me convainquit d'une grave bévue. Il me dépêtra :

— Nous te gardons à dîner, hein ?

Sitôt, sa femme, accentuant l'interruption, se répandit sur toutes les facilités que m'offrait, pour revenir de nuit, à Bor-

deaux, le nouvel horaire des trains de banlieue. J'acceptai. Elle nous laissa.

Mon ami sourit tristement, et me montra, d'un geste résigné, la porte qu'elle refermait sans bruit aucun :

— Tu n'as rien remarqué ?

Je suivis du regard sa main, puis revins à son visage qu'il ne m'avait pas une seule fois présenté franchement.

— Non, je n'ai rien remarqué.

— Tu sais les ennuis de toutes sortes que m'ont valus mes derniers cours à la Faculté ? Et comment je me suis décidé à rompre brusquement... Tu sais évidemment où j'en suis de mon installation ? je crois te l'avoir écrit. A toi seul, d'ailleurs...

— Parfaitement.

J'ignorais tout, mais je ne tenais pas à l'exciter.— Tu es allé très loin dans... Je toussai.

— Oh ! rien encore de complet, ni de définitif. Sauf l'aménagement de cette pièce où je vis presque toujours, tout est encore à faire dans la maison... à refaire... car... enfin je vais te raconter ça. — Mais, on ne s'entend pas ici !

Il eut un mouvement dépité, et s'en fut, par la chambre, tourner minutieusement des manettes échelonnées sur un tuyau de cuivre. Durant une haleine il se fit un silence cassant et désagréable qui vint couper la sonorité continue — oubliée, me sembla-t-il, depuis mon arrivée, comme on oublie une clarté quotidienne. Puis, après une sorte de gazouillement d'essai, le chant reprit, renforcé, épanoui, avec des jeux d'harmoniques et des chatoiements... André revint s'asseoir. Au passage, il avait tiré une draperie et démasqué tout un panneau sombre :

— Là ! fit-il avec satisfaction.

— *Là !* reprit en sourdine une voie indistincte qui me fit tourner la tête : personne que nous deux. Et puis, cela ne sortait pas d'une bouche très humaine. Non, pas d'*une* bouche... le bruit de la foule à travers un téléphone doit bourdonner exactement ainsi. Je regardai mon ami avec stupéfaction. Il ne perçut pas mon trouble.

— Je te disais donc, reprit-il...

— *disais donc*... murmurèrent les petites voix,

— que sitôt mon installation terminée tout à mon gré, dans ette maison...

La résonnance indéfinie prolongeait chacune de ses syllabes, m'interloquait si bien que je perdis à peu près tout de ses xplications. Il me souvient de quelques mots particulièrement escriptifs : « ces loufoques arriérés...ces ruminants de laboatoire » qui remâchent toute une vie les formules dont on les , une fois pour toutes, gavés. Puis, peu à peu, mes oreilles faisant d'elles-mêmes à ces bruissements touffus, j'en vins pouvoir le suivre. Mais il concluait :

— Tu comprends, après tout ça, je n'avais qu'une chose faire, m'en aller. Mais je ne leur ai pas caché ma façon de enser. Tu en aurais fait autant à ma place?

— Oh! ça oui!

— *Oui-i-i*, prolongea le chœur invisible.

Je toussai de nouveau, comme si j'avais compté éclaircir ma oix ou chasser de mes oreilles ces petits échos bourdonnants. es échos toussèrent. Interdit, je regardai mon ami dans l'atente vague qu'il percevrait, enfin, ma stupeur et, d'un mot, ferait cesser. Mais il s'obstinait à promener des yeux dans vide. Et comment interroger un maniaque sans craindre à out instant de le voir, sur un mot maladroit, se ruer contre ous?

— Alors, poursuivit André, j'espérai quelque répit. J'étais bre : finies, les leçons qu'on ressasse indéfiniment, d'une anée à l'autre, devant des gens gonflés d'ennui! Je m'empresai de venir me réfugier ici...

Pour affirmer mon attention, j'interrompis :

— Je ne te savais pas propriétaire en Benauge?

Mais, me défiant de l'inconcevable résonnance, j'avais parlé op bas.

— Quoi donc? interrogea André.

— Je ne te savais pas... oh! oh!...

J'achevai au hasard, en m'écarquillant de surprise. André e regardait enfin — non, pas avec ses yeux... — mais tout on visage, tendu vers moi, semblait, dans un geste d'aveugle, ttendre mes paroles, bien qu'assez innocentes. Ses oreilles 'épanouissaient plus qu'il n'est d'usage, vraiment, dans nos ttitudes de primates éduqués. Puis il détourna la tête : je ne is plus que son profil gauche, immobile.

— Mais si! cette maison me vient d'un oncle de ma femme. D'ailleurs, je vais être bien malgré moi réduit à m'en défaire ; ma pauvre Mathilde, je ne sais vraiment pourquoi, l'a en horreur, et... n'y guérira jamais.

— Comment!

Je ne pus retenir mon exclamation; si brutale, que les quatr murs se la renvoyèrent ainsi qu'une balle sonore, et qu'u cylindre de cuivre trop proche d'un verre de cristal, sur l table, se mit à grincer.

— Ménage donc mon mobilier, fit, semi-plaisant, mon ami.

— Ta femme est malade... aussi?

— Je vais te l'avouer, absolument entre nous. Ma femm est... mais je peux compter sur ton silence, hein? c'est un chose dont personne ne se doute!

Ces sortes de promesses me devenaient familières :

— Crois bien, mon cher ami, à toute ma discrétion ; et auss que je suis disposé à tout faire pour te rendre quelque ser-vice...

— Rien à faire : ma femme est folle...

Je souris avec condescendance : il divaguait; cependant, l'es-poir d'une Mathilde échevelée ne me déplaisait nullement, e je trouvais une saveur aimable à imaginer sous un aspec hagard et abandonné cette vraisemblable amante à venir. I poursuivait :

— Je m'étonne que cela ne t'ait point frappé. Il est vra que... Voilà pourquoi je t'ai interrompu tout à l'heure : mala droit! tu vas nous raconter des histoires de visions comparées mais c'est justement la manie de ma femme! Figure-toi depuis notre départ de Bordeaux, — c'est d'ailleurs à tous le ennuis qui ont précédé ce départ que j'attribue son état d'au-jourd'hui... figure-toi : elle est persuadée ne plus vivre qu par les yeux, ne plus se conduire qu'en regardant à droite, gauche, en palpant, même, quand par hasard elle march dans l'obscurité!

— Mais, c'est un peu mon habitude aussi, risquai-je. J t'avoue que, bien que myope, je m'efforce d'y voir le mieu possible...

— Farceur! Il ajouta d'une voix moins âpre : — Non tu veux me convaincre que l'état de ma femme n'a pas la gra-vité que je lui prête. Evidemment, c'est ton rôle d'ami. Mai

ɒi, qui l'observe depuis longtemps, qui ne perds rien du
oindre de ses mots, qui recueille tout ce qu'elle dit, et devine
qu'elle n'ose pas me dire... Tu ne sais pas la peine que
n ai pu sentir. Songe, nous être compris, durant deux
nées, au point d'échanger nos sentiments selon des modes
ntiques, de confondre nos timbres de voix... Il sourit avec
atrainte : — voilà qui ravirait un *Po-ète?*... enfin, con-
s une vie harmonieuse entre deux êtres frémissant d'ac-
rd... Et puis suppose que l'un de ces êtres, par je ne sais
elle dysphonie spirituelle, se discorde de l'autre, et, peu à
ı, lui devienne indifférent, apathique, étranger, très sourd,
lointain... lointain... Oh! comme s'ils vivaient tous deux
ns un monde séparé... Il confia :

— Ma femme ne vit plus pour moi, dans ce monde-ci.

l se tut. J'entendis faiblement sonner l'écho de ses derniers
ots, et cet écho me sembla plus triste encore que sa vérita-
voix. Je dis avec une légère oppression des paroles volon-
rs banales :

— On s'exagère toujours la maladie de ceux qu'on aime. Et
llais m'abandonner, et sympathiser, quand je me sou-
s que, chez un fou, la douleur n'est point à prendre en con-
ération, puisqu'elle est hors de notre expérience, de nos
bitudes à nous, gens normaux. Surtout quand il s'agit du
nentable et délicieux objet féminin, les raisons de peiner
nt à ce point nombreuses que l'on peut traiter d'insensé
ui-là qui en forge de nouvelles! Décidément sa folie se
nfirmait; sa folie devenait folle : qui donc s'est jamais in-
iété qu'une femme ou qu'un homme hésitât à marcher dans
nuit...? Quant à se vanter pour la vie commune d'une
ente pérennelle et sans ombres, et sans rides? Certes, il
ait beau que cela fût ainsi. Mais on s'en passe : c'est une
bitude à prendre, n'est-ce pas? Pourquoi plaindre mon
i, en révolte contre nos « habitudes », ou, simplement,
marge? Et je me remis d'avance à la bonne odeur des
eveux de Mathilde, à ses yeux, à quelques baisers, du soin
me faire oublier toutes ces doléances équivoques.

— Cela s'est fait, continuait-il, d'une sorte si insidieuse,
e j'ai mis quelque temps à me rendre compte des premiers
angements. Ainsi, elle me stupéfia en m'apprenant d'elle-
me que la clarté du jour influe sur son entrain, sur la joie

de sa vie... Je m'en suis d'abord moqué doucement. Puis
l'ai épiée. Réellement elle redoute l'obscurité. Mais maintena
je sais pourquoi.

Il prit un air mystérieux :

— C'est qu'elle *n'entend pas* dans le noir...

— Ah?

— Elle n'entend pas... ça n'est peut-être pas très exa
Enfin, je ne peux pas dire mieux...

— Ah!

— Tu vas me répondre étourdiment que c'est là une in
mité avec laquelle on peut vivre, et, sinon s'aimer d'enth
siasme, au moins se tolérer sans trop de contrainte...
bien! non. Cette perversion dans son être sensoriel a tout b
leversé de ses manifestations affectives. D'abord nos go
ont divergé, même les plus insignifiants. Et ces petits disco
ne sont pas, je te l'assure, négligeables ; elle s'est mise à ch
cher partout la lumière, à se réjouir grossièrement quand
fait soleil, à s'égayer de couleurs vives, comme un enfant, ou
un sauvage.

Je laissais délirer. Mais j'explorais, par coups d'œil bre
tous les recoins de la chambre vibrante. Je m'efforçai
deviner, dans ce murmure enveloppant, le rôle de certai
bizarreries luisantes, mates, rondes ou étirées, qui tap
saient les murs, envahissaient les cimaises et pendaient
plafond. Et je me mis bientôt à sourire, pour moi-mêm
dans la pénombre du jour grisaillant, j'avais discerné, t
contre le mur, à ma gauche, une énorme harpe ; p
une autre derrière moi, celle-ci étouffée à demi sous
rideau feutré. Cela bruissait évidemment, comme bru
saient les nombreux cylindres épars sur les meubles ; — je
reconnus tardivement pour de quelconques résonnateur
Quant à ces deux lueurs bleuâtres qui papillotaient là-
dans leurs tubes de verre... Oh! oh! je tenais la source
mes « petites voix » : deux flammes chantantes, légèrem
discordées sans doute, afin de moirer de « battements »
d'ondoyances, leur son résultant! Et rien de plus que cet a
rail d'acoustique élémentaire. Au fait! n'était-ce pas sur
divagations d'acoustique, précisément, que mon ami avait s
pendu ses cours à la Faculté... et puis rompu avec ses co
gues, sur le même propos? Quoi d'étonnant à tout ce que

yais? Ce matériel lui appartenait en propre : des lampes à
drogène... des tables d'harmonie. On n'avait pu l'en sépa-
r; et maintenant, l'esprit perdu, il en faisait sa marotte et
s jeux favoris. C'était banal, je fus déçu.
Lui parlait toujours.

— En somme, ma femme est retournée en peu de temps à
tat d'esprit d'un enfant de dix ans, ou d'une sauvagesse
quelque Australie, ou... de bien pis encore. — Mais ceci est
e idée absolument personnelle et péniblement personnelle.
agine une âme de la préhistoire, — je dis « âme » par
nplification, et ne m'en veux pas de parler en paraboles...
une âme qui jadis aurait habité un corps de femme semi-
nelle, aux temps où les yeux pistaient la proie que les mains
anglaient et dépeçaient; imagine encore que cette âme re-
nne s'imposer et se mêler à la vie d'une de nos sœurs con-
nporaines, et étouffer, en celle-ci, toutes les possibilités de
ntir acquises, au prix de milliers d'époques... Alors, cet
e erratique, — non pas errant, hein? — erratique, c'est
n ça, et lourd, et confus, ne saurait pas entendre comme
us, écouter comme nous autres, retentir à nos mêmes joies,
ne pourrait mener qu'une existence pitoyable auprès d'un
re être...
l se tut. Puis il répéta plus lentement :
— Auprès d'un autre être qui malheureusement a conservé
pouvoir actuel de jouir du son, de pénétrer toute l'har-
nie du monde, du nôtre, du seul qui nous soit intelligible
beau. Je te l'affirme, l'étrange état mental de ma femme et
chagrin qui en pèse sur notre double vie sont en dehors des
pressions quotidiennes. J'avais dit d'abord : hystérie, et je
n attristais ; je me suis plus tard avoué : folie, et j'en pleu-
s; mais, — tu le sens bien toi-même, — il y a, dans notre
cord, autre chose que tout cela, et qui m'épouvante.
La logique de ces derniers mots m'étonna. Evidemment
vais affaire à un fou. Ce n'était pas discutable. Pour en être
s certain, je me le répétais avec obstination. Malgré tout,
spectacle d'un mari maniaque épiant une imaginaire folie
z sa femme, ce spectacle était plein d'ironie triste. J'eus
féré de franches divagations toutes chargées d'absurde ;
exemple : « Je suis le grand Lama du Thibet ». Voilà com-

ment *doit* parler un fou. Ainsi, on le jauge, on le juge immé-diatement, on sait à quoi s'en tenir. Les paroles de mon am me déplurent par leur apparence de raison. Et je me défia avec rancune, de ce déséquilibré dont les histoires interlo-quaient de la sorte « l'homme normal » que chacun de nou est fier de s'affirmer. Dès lors, je l'écoutai mieux. Il disait :

— Après l'exaspération de son toucher et de sa vue, il s'es suivi une obtusion du sens auditif... Non, même pas cela. Ell n'est pas sourde. — Je voudrais tant qu'elle le fût ! — Mai il se manifeste en elle une perversion de l'ouïe qui lui fa négliger les plus élémentaires données de cette vie couran et se réfugier dans le milieu et dans les habitudes d'un êt primitif et bas... Tu ne peux t'imaginer l'étonnante maniè dont elle a meublé tout le salon, presque toute la maison...

J'avouai que le salon m'avait paru trop éblouissant de clar crue.

— N'est-ce pas? N'est-ce pas! Il s'empara de ma répons — Eh bien ! j'ai dû tolérer ces fantaisies qui la confirme dans sa manie. Je me réfugie dans cette pièce où je me su installé d'une façon moins extravagante...

— Ah ?

— Seulement, pour ne pas trop la contredire, j'ai perm qu'on reperçât le mur que j'avais fait boucher. Ma pauv femme « ne vit pas », m'a-t-elle déclaré, dans un apparteme sans lumière.

— En effet, hasardai-je sur un ton ambigu. Il se méprit.

— Oui, c'est très étrange. Mais toutes ces fantaisies de sol ne sont rien auprès de ses aberrations dans l'ordre du touch dans la série des mouvements utiles, des gestes les plus v gaires... C'est là où la rétrocession se montre à nu. Et c' épouvantable : présente-lui un objet un peu inaccoutumé, e le saisira dans ses mains, le palpera, le soupèsera... presq elle le flairerait aussi ! Comme l'on sent alors, très immine son passé d'avant tous les déluges, — quand les homm sourds, encore, parmi le monde harmonieux, — s'en tena pour se conduire, pour vivre, aux plus viles des sensation quand ils croyaient tout connaître, tout fixer et tout co prendre avec leurs yeux d'anthropoïdes et dans leurs pat maladroites...

Certes je n'y entendais rien moi-même ; mais de t

la sortait un indiscutable émoi. Pour lui complaire et le usser à tous les aveux, je rappelai combien la femme, si oche en apparence de celui qu'elle aime, reste en réalité ssemblable et à jamais étrangère : si bien qu'on a voulu la nsidérer comme la femelle d'une espèce plus affinée, plus elte que notre espèce « homme », et dont le mâle aurait sparu devant nous autres qui délaissions en même temps et us perdions nos épaisses compagnes. Il s'exaspéra :

— Tu me parles comme un professeur. Tu n'as rien comis à tout ce que je m'échine à te faire comprendre. Je t'en ai t beaucoup trop pour m'arrêter là. Je vais être obligé de te écisser des aventures assez peu dicibles...

Je l'espérais bien ! Et sur l'instant j'oubliai de plein gré a conviction de folie évidente, et je pris le visage bénévole celui qui s'efforce à deviner.

André se leva encore, dans un nouveau mouvement d'impance :

— Rien ne marche, aujourd'hui ! et il disparut dans un recoin us sombre : deux autres petites flammes se mirent à trembler, teignirent, reparurent. Cependant un crépuscule envahissait ut dans la chambre, précédant celui du jour qui tombait luième. Je ne sais pourquoi je murmurai : — Non ! pas encore... allume pas encore... André se détourna : — Ah ! ça, tu me ois fou aussi ? Puis il activa les flammes qui dardèrent leurs ngues rosâtres et bleues, mais sans éclairer davantage. Un tre gloussement de cristal jaillit, hésita, changea et se résot en un chant imperturbable, qui, renforçant le premier, vint abousser les parois, filtra au travers des cordes et les gonfla son. André fit glisser toutes les draperies : un ruissellement uivoque s'exhala des quatre murailles. Il m'apparut que tout clairait et que tout s'illuminait — mais je repoussai très gement ces lueurs déraisonnantes ; car il faisait nuit, prese nuit. J'en étais sûr : on ne voyait plus rien à travers la nêtre. Mais en étais-je bien sûr ? Et puis, qui parlait de ir ? En avais-je seulement besoin ? Je cessai brusquement m'étonner à vide ; et, reposant ma nuque étourdie sur le ssier mou, je me laissai baigner par ces sortes d'effluves où essaillaient des tonalités matinales et des timbres de jeune leil à l'aurore des jours. Je n'écoutais même plus mon ami. voix se dissolvait aux rumeurs de l'espace ; et son parler,

devenu rythmique et ralenti comme une houle, s'imposait ma rêverie, me berçait et me submergeait... — vraiment, q avait parlé de « voir » ?

— Elle est lointaine disait-il, elle est lointaine, et s'enfu tous les jours un peu. Elle est perdue, et s'en va tous l jours plus vite. L'harmonieuse a disparu. Comment rapp ler la pauvre fuyarde ? J'imagine volontiers Orphée, le cha teur des chantres, abandonnant le monde aux milliers de lyre et descendant aux antres infernaux — par quoi l'on peut sym boliser exactement le grossier monde matériel, muet et sourd, plus ignoble et le plus vrai des mythes que les hommes aie figuré. Armé et paré de ses harmonies magiques, Orph dompte la matière, les rochers, les sables et les fanges ; souffle, il anime, il féconde, il domine et passe en précurse au milieu de troupeaux humains attardés : ceux qui voien ceux qui touchent ; ceux qui flairent ; ceux qui *n'entende* pas. Et voici qu'ayant rejoint, à travers tant d'obstacles lourd Eurydice, il s'abandonne à proclamer le plus tonnant d hymnes de joie voluptiale...

— *Voluptiale*, répétèrent, dans un grand tressaillement, quatre murs et la voûte. Les échos se pénétrèrent. La cha bre resplendit. J'hésite à risquer cette comparaison : on dit un jeu de glaces, multipliant, répétant et décomposa des centaines de visions changeantes. Et puis tout décrut s'apaisa. Les flammes qui chantaient dégagèrent à nouve leur imperturbable tierce... Oui, une tierce majeure ; co ment ne l'avais-je pas discerné plus tôt. N'était-ce que cel

— Orphée avait cru reconquérir et tout recouvrer. Il o bliait la souillure inévanouie de ce monde brutal, de ce mon où l'on dévisage, où l'on flaire, où l'on palpe, où l'on fo gonne dans les chairs, où l'on meurtrit, où l'on culbute, l'on attise... Son amour vers Eurydice et son désir de l'ain encore étaient demeurés purs, libres, harmonieux. Même ava que de quitter le séjour infernal, ne doutant pas du pouv de sa lyre sur la divine retrouvée, il voulut la réjouir d'amo Il chanta...

— *Chanta*... résonna l'espace. Mais la tierce épanouie d lampes se chargea d'un accord inquiétant : une troisiè note, très poignante et dure, imposait sa quinte augment

cette dissonnance-là ! je n'ai jamais pu la ressentir autre-ent : une volonté chargée d'angoisse...

— « Il chanta ! La femme étonnée roula vers lui des yeux terrogeants ; puis les baissa, puis les releva tout pleins de eurs qu'Orphée reconnut impudiques. Elle fléchit les genoux s'assit parmi des croupes de terre noire qui enlisaient ses teils, ses chevilles, et montaient au long des jambes. Son bras ndu pesait sur la fange, et son poignet, à la chair bleuâtre, u à peu s'enfonçait. Le chantre inécouté, debout auprès elle, répandait ses hymnes de caresses, et s'efforçait et s'é-isait, par le rythme de son Verbe, par les sursauts des cor-s éveillées, par tout le frémissement de sa lyre nuptiale, à ener son amante jusqu'à l'émoi conjugué de leur double tendement. — Elle, attendait. Orphée prodigua d'autres isers plus inouïs. Elle, attendait ; et s'impatienta. Sa main i pétrissait la boue fouilla les plis du voile, et, parmi bscénité du ventre, atteignit la boucle d'airain où se nouait ceinture, afin de la délacer. Impuissant, Orphée se tut. Ce t dans les Enfers un silence inexprimable.

« Il contemplait avec un dégoût désappointé cette femme reille jadis à la cithare Apollinienne dont les cinq passions pondaient aux cinq modes sonores d'aimer. Elle lui apparut étamorphosée par maléfice : rien d'autre que la femelle soiffée d'étreintes primitives, — où l'on se choque, où l'on se ord, où l'on se pénètre... Il recula pour échapper à la souil-re, et méprisa le rite immonde. D'un coup de voix, il déchira trame de sa lyre : la corne ployée le frappa dans la poi-ine, et les fils, en cassant, mordirent ses poignets et ses gles. Eurydice, souriant, ouvrait sa tunique. Orphée s'en-it ; et il ne se retourna point. »

Les flammes chantaient toujours. Je ne sais pas quel temps t s'écouler. Mais qui se fût inquiété du temps ! et pourquoi s exiger de moi la date ?... Seulement, il me souvient d'avoir t, à un moment indéterminé, et presque d'instinct :

— Orphée, c'est... toi ?

Je fus étonné :

— Non, répondit André, Orphée, ce n'est pas moi. Orphée fut pas un homme, ni un être vivant ou mort. Je conçois mbien la paraphrase que je viens de t'offrir détone parmi

tes souvenirs classiques. Je la crois cependant véritable l'exclusion de ceux-là. Orphée? mais c'est, dans notre humani changeante, le désir d'entendre et d'être entendu; la pui sance de vivre et de créer dans la sonorité; c'est le symbo superbe de notre fuite hors les données gluantes et grossièr de nos sensations archéennes faites de vue et pétries de to cher... Il n'y eut jamais évidemment d'individu-Orphé mais seulement des pouvoirs orphiques, dont l'apogée, da notre humanité actuelle, nous permet de concevoir ainsi monde : une substance sonore d'où procède toute une sér d'attributs qui prépondéraient autrefois : l'étendue! le mouv ment! ce que l'on *voyait*, ce que l'on *touchait!* Ah! ah! c puérilités! Cependant, je te concéderai que, dans cette évol tion, il a pu se trouver des êtres, — ébauches de nous-même — qui, de loin, ont distancé leurs compagnons et frayé l chemins. Ces êtres-là, tu peux les proclamer des « orphées comme on a dit, voici plus longtemps encore, « prométhées ceux qui firent, avec des mains originales, éclater le feu Alors on déifiait les précurseurs, les hors-la-route, les inve teurs de sensibilités plus larges. Maintenant on les enferm Parfois on les décore. J'aurais choisi, pour ma part, l'apothéo antique. Et tout cela, piédestal de nuées ou diplôme d'honneu tout cela ne me rendrait pas, à moi, celle qui disparaît s'englue...

— Ton Eurydice?

— *Eurydice*, sifflèrent, toutes ensemble les cordes aigu des harpes. — Alors, ta femme?

Je m'arrêtai prudemment devant une question grosse d'ign minie conjugale. Il avait prévu ma demande :

— Je ne pouvais te dire plus exactement *notre* histoi

— Ah!

*

Des heures indécises passèrent; ou ne passèrent point. L vibrations des harpes, traversées toujours par le triple cha des flammes, scintillaient suffisamment pour occuper toute n pensée. Cependant, il me vint une idée que je découvris st pide à force d'être naturelle et simple :

— Tu dois aimer étonnamment la musique?

J'entendis André ricaner doucement :

— Je ne sais pas ce que tu appelles « musique ».

Je repris ma question sur un ton embarrassé, et mêlai utes sortes d'histoires incohérentes, dont le lien était qu'un ul article du dictionnaire les eût parquées sous la même étiuette; mais il est reposant parfois de parler ainsi, au hasard es associations toutes bâties par des cerveaux patentés. De sorte, je défilai: les études d'Helmholtz sur les résonnateurs, gamme de Ptolémée, les sons inférieurs systématisés par . Riemann. André ricanait toujours.

— Tu me sembles singulièrement déprimé par ton voyage ıx Torres Straits.

Il s'efforça de mettre dans sa voix, qui méprisait, un peu e bonne humeur :

— Au lieu de t'employer à poser des verres de lunettes sur es nez de sauvages, tu aurais mieux fait de prendre garde à on propre recul. Enfin, tu plaisantes évidemment. Mais tu ais bien que tous les gens dont tu me parles, tous tes « musiens », comme on les appelait autrefois, n'ont été que d'assez gréables jongleurs: ils ont gambadé sur les octaves ainsi que ır des échasses, du haut desquelles ils culbutaient leurs acords... Mais ils n'ont jamais soupçonné cette essence qui nous énètre, nous anime, nous fait exister, « ce chant énorme des lanètes » que Pythagore a préconnu, et sur lequel on s'est si ien mépris! Ils n'ont jamais... si! quelqu'un s'est trouvé... uelqu'un. Mais on ne sait pas encore.

Mon ami se tut, en poussant un long soupir. La chambre oupira.

— Ho!

Je fermai brusquement les yeux : un insupportable éclat aune frappa les murailles ; je grimaçai de surprise : André ut sans doute éteindre vivement ses trois flammes, car toute ésonnance tomba. La porte s'entr'ouvrait :

— Mes amis, nous allons dîner, disait Mathilde, qui portait ne lampe à lueur baveuse. Son visage me déplut sous les eflets de cette lumière sotte; et sa voix me parut cassante, èche et âcre.

— Surtout, ne t'étonne de rien! me glissait André, dont la gure se consternait. J'ai dû lui céder tant de choses!

De nouveau je fus surpris par le feutrage de l'escalier ;

puis, machinalement je plissai les yeux et me frottai les pau
pières, dans un besoin d'étirer, après l'étonnante confidenc
et de détendre je ne savais quoi de moi-même... mes oreill
peut-être? Mais sitôt à table, il me fallut répondre à Mathild
qui, tout en surveillant André, parlait vite et assez naïvemen
et à André, qui, manifestement, déplorait ce verbiage. C'étai
entre ces deux êtres, une tension de tout l'un à se garer d
l'autre, en même temps qu'à l'observer.

Mon ami me sembla fort maladroit. A diverses reprises, se
mains menacèrent mon verre ou frappèrent son assiette, ou l
table. Sa femme s'impatientait. Après un geste plus brusqu
je m'écriai : — Mais tu t'es coupé!

Il lui fallut quelque temps pour s'en apercevoir :

— Il ne sent rien, me signifia Mathilde.

Il ne sentait rien!

Le dîner s'acheva de lui-même, sans que j'y prisse gard
L'idée vague du départ, du retour, de ce « train à prendre »
me ramena au sentiment du temps qui passe ; du temps mesur
avec des horloges... et je cherchai l'heure.

— J'allais vous la rappeler, dit Mathilde, bien que nou
soyons fâchés de vous laisser partir. Mais vous reviendrez, sit
que votre congrès sera clos?

Pourquoi insistait-elle? André se faisait inquiet et nerveu
dans le vestibule il me tendit précipitamment la main.

— Je t'avoue, mon cher, que toutes ces lumières m'étou
dissent... Et il nous laissa presque brutalement.

— Eh bien? — Mathilde, souriait tristement, avec une figu
consolable. La petite lampe à flamme jaune, la même q
avait coupé si déplorablement les confidences d'André, l
enluminait les joues. Ses lèvres, à les voir de tout près, s
fendillaient sous l'éclairage ; un coin de gorge me parut gren
et sans invite même aux caresses des yeux. Je fis un geste in
précis, où elle pouvait mettre de la sympathie encourageant
de l'espoir... Mais en vérité c'était, malgré moi, le dépit de s
chair qui montait. Elle, ma maîtresse ! J'avais imaginé... J
m'esclaffai en moi-même, et mon rire me parut sonner dan
l'étonnant repaire de mon ami. Elle me tendait la main. L
contact me déplut en étouffant décidément le fantôme de dés
qui m'avait surgi pour elle. J'eus un bref adieu banal. Puis j
me retournai. Elle souriait encore. Quoi donc! je savais : c'

t l'Eurydice, l'amante aux poignets pleins de fange... Je e sauvai.



La nuit et le parfum des vignes m'apaisèrent. Le chemin ait fort long. Je me sentais encore étourdi de résonnances à mi réelles, et marchais, penché sur moi-même. A un détour, face d'une barrière blanche assez pareille aux autres et que reconnaîtrais cependant entre toutes, une idée vint brusque-ent se ficher, comme un pieu, dans ma cervelle : il me sem-a butter contre l'obstacle intérieur, et, d'instinct, je portai le ont en arrière :

— Evidemment, m'affirmai-je : elle et lui ne relèvent pas des êmes sortes de sentir... évidemment ils habitent un monde fférent... ils engrènent, ils alternent l'un pour l'autre, peut-re, ils ne se pénètrent pas ; ils ne s'entendent pas.

Je donnai un furieux coup de canne sur un fil de fer qui ordait la route, à droite. Il résonna en frissonnant dans toute longueur, et cela me fit plaisir aux oreilles.

— Un monde différent... Deux mondes ! Une angoisse descriptible me prit : lequel est le mien, celui où je vis, où vais et viens... Et aussi lequel est le vrai ? Mais ceci n'avait us de sens. Je corrigeai : lequel est le plus vrai... ou le moins ux, le meilleur ? — Ainsi j'accumulais de petites épithètes utiles, et me dévidais un questionnaire oiseux. — Nouveau oup de canne, et nouveau sifflement métallique.

Rien ne répondit, ni moi-même à moi. Certes, j'aurais *dû* onclure péremptoirement à l'irréalité de l'un de ces mondes : neuf, l'insolite, l' « inouï ». Et je tenais, toute prête, la solu-on logique et paresseuse : André était fou : sa femme me avait dit... Pourtant, cela s'imposait avec une médiocre nsistance. Bien plus, je savais que c'était là la dernière hypo-hèse à reconnaître : je me serais accusé moi-même, désormais. – N'avais-je pas un instant partagé cette « folie » ?

Et puis, cent mètres plus loin, — comme un sentier fonçait ur ma gauche, dans le noir d'une saulaie, tout changea. Des otions sèches et impératives surgissaient, et des formules me enaient aux lèvres : « Construction du monde extérieur... La erception extérieure est une hallucination vraie... » Je sentis, l'allure professorale de ces réminiscences, combien l'esprit

dogmatique reprenait en moi le dessus. Taine a dit... mais voi que Taine n'avait pas dit, au moins sous cette forme : « La co ception *mécanique* de l'univers n'est que du réalisme naïf. » D'où sortait cela ? — Et ceci : « L'idée d'objet, l'idée de corp l'idée de matière, dérive des sensations visuelles et tactiles q ont été illégitimement érigées en entité... » D'autres donné du même genre se mirent à danser dans mon souvenir, foule, mais moins précisées : « Enfants que nous sommes rapporter aux impressions de l'œil et de la peau et des mu cles — élevées à la dignité de causes extérieures et permane tes, — toutes les autres sensations... Oui ! pourquoi choisir hiérarchiser de la sorte ? Nous avons très indûment pétri matière de vision et de toucher, mais nous pouvons imagin d'autres matières, aux qualités totalement différentes et ra portées à nos oreilles... On affirmerait alors : la matière, c'e du *Bruit*, le néant, c'est le *Silence*... mais qui donc, mais q avait bien pu lancer ce dernier aphorisme ?...

Brusquement, tout ce déballage se brocha sous une couve ture rouge, et je vis s'aligner sur une planche imaginaire d ou douze volumes de même couleur, en même temps que m mémoire, dressée à localiser toujours, me récitait : « Alfr Binet, *l'Ame et le Corps*, Flammarion, éditeur..., Bibliothèq de Philosophie scientifique... » Je n'en demandais pas tan Je fus ébahi !

Cela, c'était l'hypothèse, l'essai, un jeu, un « défi », disa l'auteur « pour le plaisir de métaphysiquer... ». Et il adven que j'étais mis en contact — non ! encore un faux emploi ces mots tactiles... — en résonnance, avec ce nouveau mode concevoir le monde autour de nous ! J'avais entendu un viva vivre dans ce monde ! Et la théorie, jetée comme une gageu par le psychologue du fond de son laboratoire ou de son e crier, voici qu'elle se réalisait à vif, en prenant même, — ma ce n'était là qu'un épiphénomène, — la forme d'un dra douloureux entre deux sensibilités discordées : voici qu'el se compliquait de sexe et d'amour ! La belle matière cette fo non plus à discuter, mais à contempler, vivre, et peiner, et réjouir aussi, peut-être, plus tard ? Cela valait bien une étu profonde : une vraie mise en œuvre. — Je ne dirai mon ave ture à personne. Je façonnerai moi-même, tant bien que mal. une histoire... trois personnages, et le tout sans adultère,

…e, sans adultère! En avait-il été question? J'en étais maintenant si détaché! comme d'un geste inutile et bas. Non, je n'y avais jamais pensé?

Non plus que jamais je ne l'avais cru fou, lui — n'est-ce pas? je me félicitais avec quelque impudeur de mon flair et de ma bonne fortune, toute intellectuelle. Mais une inquiétude me survint : comment faire admettre aux amis lecteurs, — même en une préface onctueuse et servile, — que mon héros se renferme dans une chambre tendue de ficelles, meublée de boules de cuivre, et qu'il s'éclaire avec des flammes incolores qui chantent... Cependant que sa femme le soigne, l'entoure et le circonvient? D'emblée toutes les sympathies iront à la femme, à la pauvre petite femme. Et mon rôle, là-dedans! Je serai le traître qui ne trahit point; l'ami qui ne trompe pas, l'indécis, le monsieur qui déçoit le public à défaut de décevoir le mari... Triste situation! Et quelle ignorance avouerai-je par là, de la saine littérature!

Non! je n'écrirai rien, je ne dirai rien. Mais, sitôt dépêtré de ce congrès fâcheux, je reviendrai auprès de mon ami. Je sympathiserai à son isolement splendide; je le confirmerai dans sa subtilité sonore... Un roulement de train secouant avec fracas les plaques tournantes et bloquant tous ses freins me fit sortir de mon lyrisme ambulant. C'était la gare. Les quinquets me répugnèrent. Mais je m'endormis lourdement en wagon.



Le congrès s'éternisa. Il fut suivi d'une commission déléguée pour approfondir la réforme de l'enseignement des sciences. La commission désigna une sous-commission dont le secrétaire — c'était moi, — fut chargé de tout le travail. Cela me valut deux voyages et me fit perdre une année. J'étais sans nouvelles d'André. Je n'osais pas lui écrire. Une lettre ne serait-elle pas acceptée comme une dysharmonie, ou une bévue, ou une insulte de ma part? Et je désirais tant le retrouver semblable à lui-même, et fortifié dans son château de l'âme écoutante!

Sitôt libre, je revins à Bordeaux, puis me précipitai chez eux. Mathilde parut. Elle m'accueillit d'un air de triomphe. Cela me rendit perplexe.

— Et André brusquai-je?

— André ? Vous allez voir vous-même : guéri, mon ch ami, guéri ! Je suis si heureuse !

André survenait, vif, haut en voix et en couleur.

— Tu me trouves en meilleur état qu'à ta dernière visit hein, mon vieux ?

— Alors, quoi donc...

— Ma chambre là-haut ? balivernes... Ne m'en parle plu sinon comme d'une amusette de malade... Et toi-même ?

Il se reniait ! Sa femme le considérait avec une joie béate satisfaite,en bonne épouse rassurée... Volontiers je les aura étranglés tous les deux.

MAX-ANÉLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Le Nouveau Syllabus. — Le pape vient de promulguer un uveau Syllabus. C'est une excellente idée. Ce document sera fort précié des libres esprits qui ne voient pas bien pourquoi, Jésus de zareth étant ressuscité d'entre les morts et monté au ciel, miracle mis par les théologiens les plus disputeurs, il serait absurde de endre à la lettre le miracle de Josué arrêtant le soleil. C'est ce que pape fait observer avec beaucoup de raison aux protestants égarés ns son Eglise. Il faut croire tout ou ne rien croire. La position de ther est la plus absurde du monde, et celle de M. l'abbé Loisy n'est ère plus recommandable. Pourquoi, dans l'amas de folies qui nstitue le dogme chrétien, faire un choix? Quoi! Vous admettez carnation et vous disputez sur les sept jours de la création du onde? Vous croyez à un Dieu qui a un fils et vous niez les sept ies d'Egypte? Vous vous inclinez quand on vous dit que noir est anc, et vous vous révoltez, quand on vous dit que bleu est rouge? Le pape répond à ces contradictions par une parfaite leçon de gique ; en même temps, il détruit à jamais la profession agréable araît-il) de catholique libéral, celle d'exégète orthodoxe et celle core de conciliateur patenté entre la religion et la science : . Lamy, M. l'abbé Loisy et M. de Lapparent s'effondrent du même up, tombent en poussière. C'est aux deux dernières professions que est attaqué particulièrement le pape d'aujourd'hui ; les catholiques péraux avaient été exténués par le pape d'avant-hier. Voici donc . de Lapparent forcé de croire et d'enseigner que les chauves-uris sont des oiseaux, les baleines, des poissons, et le lièvre, un minant. C'est Dieu lui-même qui nous enseigne cela, affirme le pe, et qui mieux que le pape est au courant des intentions divines? e X nous affirme en propres termes que Dieu est vraiment l'au-ur de la Bible, car il condamne la proposition suivante : « Ceux i croient que Dieu est vraiment l'auteur de l'Ecriture sainte mon-ent une trop grande simplicité ou ignorance. » C'est donc un fait sormais incontestable ; Dieu est un de nos meilleurs poètes et son uvre va de pair avec les Védas, l'Iliade.

J'ai précisément relu, l'autre semaine, la Genèse dans la version M. Ledrain et j'en ai gardé une impression assez forte. Les pre-

miers livres sont bien, en effet (que ce pape a d'esprit!), quelq
chose comme les mémoires de Dieu. Ainsi que César, Dieu parle
lui à la troisième personne, mais nul homme de bonne foi ne s'y e
jamais trompé. Il n'y a que Dieu qui pouvait se permettre, dans s
commentaires, d'aussi divines contradictions. Un auteur humai
aurait mis un peu d'ordre dans ces récits confus (comme la vie) q
recommencent sans cesse et ne finissent jamais. Il aurait unifié
nom de son héros, tandis que Dieu, avec la désinvolture de qui
sent au-dessus de toutes les lois, se donne des noms différents
chapitre en chapitre : ici, c'est Jéhovah, et là, c'est Elohim. Aut
curiosité : tantôt il se donne comme le Dieu unique, tantôt, il avo
qu'il y a plusieurs Dieux et qu'il les représente. Ah! Seigneur, c'e
un livre bien curieux que votre Bible, mais vous vous y moquez
nous un peu cruellement! Et puis, vraiment, ce code de la mora
divine blesse la pudeur humaine. Il n'est pas d'usage chez les peupl
civilisés qu'un homme parle en termes précis des organes sexuels
sa bien-aimée. On dit généralement : « Ton cœur! Donne-moi to
cœur! » Et elle répond : « Mon âme, mon cœur, tout est à toi! » Ce
suffit, on se comprend fort bien, encore que, dans l'opération q
s'ensuit, il ne s'agisse plus ni de cœur, ni d'âme, ni d'aucune mét
phore. Seigneur, je ne puis transcrire ici le mot dont vous vous se
vez dans votre voluptueux Cantique des cantiques pour exalter l
beautés secrètes de votre épouse favorite. Saint Jérôme avait recu
devant l'image que vous évoquez avec une hardiesse toute divine. L
brave homme, au lieu de... mit pudiquement *nombril*, ce qui cou
court à toutes les curiosités, le mot étant sans issue. Vos théologie
ont décidé que vous avez entendu chanter, en ce poème énervant, n
pas les beautés périssables de quelque jolie bédouine, mais l
immortelles beautés de votre sainte Eglise et les noces perpétuell
qu'elle célèbre mystiquement avec vous. Alors, pourquoi parler
sa...? Est-ce que l'Eglise catholique, apostolique et romaine a une
« pareille à une tasse ronde qui ne manque pas d'un vin mélangé
Je ne m'en serais jamais douté et il faut vraiment, pour que je
croie, votre autorité et celle de M. Ledrain. Elles sont grandes, surto
la vôtre, depuis qu'elle a été certifiée à nouveau par le pape régnan

Mais puisque c'est vous, Seigneur, qui avez dicté le Cantique d
cantiques, comment se fait-il que vos prêtres viennent nous défend
d'en mettre en pratique la voluptueuse morale? Il y a, là encore, u
contradiction qui nous déroute un peu. Serait-ce que vos prêtres n
vous ont pas compris? Ils sont si intelligents, pourtant! Permette
moi, puisqu'il y a désaccord, de m'en tenir, moi qui ne suis qu'u
profane, au sens littéral de votre agréable poème. J'aime mieux q
la gloire charnelle que vous chantez soit une vérité humaine qu'u
métaphore théologique. Mais, frère de Zeus, comme on reconna

a là votre divinité! Comme vous êtes bien de la famille de celui aima tant les filles des hommes et leur fit tant d'enfants! Cygne Léda, colombe de Marie! Seriez-vous aussi l'auteur des méta-rphoses d'Ovide?

Mais la Bible suffit à la réputation de Dieu. Cela fut une encyclo-ie et c'est encore un accueil de mélanges des plus amusants à illeter. Nulle part on ne voit plus largement étalée l'orgueilleuse veté des hommes. Les Juifs furent vraiment représentatifs de cet d'esprit qui fait que l'humanité se considère comme un monde naturel, le qualificatif méprisant de naturel étant réservé au reste la création. Il a fallu des siècles pour que quelques hommes, un moins fous que les autres, en arrivassent à supposer qu'entre le nde animal et le monde humain il y a peut-être quelques analo- de structure, de sensibilité et même de raisonnement. Epicure it cette notion, assurément, mais elle sombra dans le discrédit c les épicuriens eux-mêmes, et l'on vit bientôt l'idée juive d'un u juif, père et conservateur des Juifs, conquérir le monde. Ces louins entêtés ont fini par faire adorer leur Jéhovah par la plus nde partie du monde civilisé, et par lui imposer leur plus singu-re croyance, la Providence. Les idées judéo-chrétiennes ont fait ucoup moins de mal sous leur forme religieuse que sous leur forme ilosophique; aussi, pour en revenir au nouveau Syllabus, doit-on nercier vivement le pape d'avoir creusé encore le fossé qui sépare philosophie de la religion. Les deux mondes sont séparés par de les lacunes qu'ils ne se rejoindront pas d'ici bien des années. On verra pas, comme on en était menacé par le succès des Loisy et Mignot, les nations catholiques se protestantiser peu à peu, c'est-lire accorder à la théologie une importance ridicule et fâcheuse. us échapperons à cette athmosphère de religiosité biblique qui nd irrespirable l'air anglais et l'air américain. Il y aura encore des uples pour lesquels la religion, purement sociale, est un ensemble cérémonies que l'on accomplit à jours fixes dans des temples dont elques-uns sont fort beaux. La religion, ainsi sentie, ne fait de al à personne. S'il est vrai que le sentiment religieux ne doive nais disparaître, conservons-lui, par amour pour la civilisation, formes les plus catholiques, c'est-à-dire les plus païennes, les us gonflées de superstition, d'absurdités, de folies. Le danger, pour ntelligence humaine, c'est la religion raisonnée et qui tend à se faire isonnable. Elle n'est pas dangereuse, l'eau de cet étang, verdie, aissie par toutes sortes d'herbes et de feuilles; elle ne l'est pas, rce que nul n'est tenté d'y boire. Le danger, c'est l'eau d'aspect ır: si elle contient la mort, on est contre son attrait sans défense.

Remercions donc notre excellent pape d'avoir déclaré que l'évan-le de S. Jean, qui contredit les trois autres, est cependant tout aussi

vrai. Est-ce avec cela, en effet, qu'un esprit sain s'empoisonnera? ne le pense pas.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Péladan : *Le Nimbe noir*, « Mercure de France », 3.50. — Camille Lemonnie *Quand j'étais homme*, Michaud, 3.50. — Paul Bourget : *L'Emigré*, Plon, 3.50. Henry Rabusson : *Le Grief secret*, Calmann-Lévy, 3.50. — Guitet-Vauquelin : *I Immobiles*, édition moderne, 3.50. — H. Liebrecht : *Le Masque tombe*, H Lamm, 3.50. — Jean Tarbel : *A la merci de l'heure*, Calmann-Lévy, 3.50. Madol : *Les Dames du régiment*, Stock, 3.50. — Roger Lalli : *L'Eclosion*, Herbe Bruges, 3.50.— Richard O'Monroy : *L'Automne du cœur*, Calmann-Lévy, 3.50. Magali Boisnard : *Là Vandale*, Sansot, 3.50. — Marie Diemer : *Maître Josi* Perrin, 3.50.— André Avèze : *Nos belles-mères*, Librairie Mondiale, 3.50.

Le Nimbe noir, par Péladan. L'auteur a bien fait de chois une femme russe pour accomplir cet exploit inutile, tout auta qu'héroïque, car il n'y a que les Russes, hommes ou femmes, po savoir persévérer dans la folie du geste avec toutes les apparences la raison. Les grands seigneurs de la Russie ont tous un passé abom nable. Leurs descendants sont tous malades ou tarés comme il co vient; tarés quand ils se bornent à demeurer de mauvais conseille de mots, névrosés quand, par hasard, ils essayent du nihilisme po effacer les crimes de leurs aïeux; mais ils n'ont rien de *sain* (sans je de mots) ni dans le bien ni dans le mal, ce sont toujours des fou des illuminés. Personnellement, j'ai horreur des Russes et nos fameu alliés me font l'effet, quand je les rencontre, d'animaux d'autant pl dangereux qu'ils ont été battus. C'est vous dire le plaisir grand q j'ai pris à la lecture du beau roman de Péladan. C'est de l'héroïsn quelquefois utile de la part d'un écrivain, de mettre son génie a service d'une mauvaise cause. Il est certain qu'à Paris les femm sont en chiffon, les hommes en carton et qu'ils emploient leur ci à sept à causer d'adultère. Ils n'ont pas l'idée de l'héroïsme, mêm utile, et il est souvent nécessaire de leur montrer le grand exemp des vertus lointaines, très inaccessibles à l·ur entendement, vert funestes s'il en fut justement parce qu'ell·s sont inaccessibles. L princesse Nariskine vend sa virginité un m.. ıon au profit de ses pa vres, les condamnés politiques, nihilistes comme elle. Voilà qui lais se morfondre, à la porte de nos boudoirs parisiens, nos petites ve deuses de bazar de la Charité offrant timidement la rose de leur co sage ou le coin armorié de leur mouchoir en échange d'un louis Sophia Mentchikoff Nariskine est née princesse, elle voit plus hau Après avoir fui l'amour sous toutes les formes, gracieuses ou br tales, qu'il emprunte pour s'approcher de sa merveilleuse personn elle se livre à un homme de cinquante ans, point séduisant, dont el a horreur et se tue afin de purifier son sacrifice. Doit-on se vend pour les autres et n'est-ce pas, en résumé, le même crime que de s

ndre pour soi? « La sainteté est-elle autre chose que le rayonne-ent du pur sur l'impur, de la beauté sur la laideur, de la santé sur maladie et du génie sur l'ignoré? Elle ne tient donc pas dans le dre étroit des vertus prévues et cataloguées et se révèle par la vivi-inte chaleur de cette Charité qui définit Dieu même. » Oui, je le ux bien, parce que M. Péladan le dit, mais je crois, humainement rlant, qu'il n'est pas de crime plus énorme et plus contre la sainteté, santé féminine, que la prostitution. Il faut être une vierge russe our envisager, sans en mourir *avant*, la possibilité de se livrer contre remboursement quelconque. Comme je ne comprends rien à la arité universelle, je ne saisis pas, pour une femme, la nécessité qu'il ut y avoir de sauver des tas de Schaebolof encore plus illuminés ie la princesse, alors que l'on sait par expérience que les Schaebolof valent pas mieux que les princes de son propre sang. Quand un ays est pourri, ce n'est pas un peu plus de pourriture qui le sauvera surtout il ne faut pas essayer de le sauver parce que cela retarde destin... c'est-à-dire la guerre du Japon. « Eh bien, que pensez-ous de nos fous furieux? » demande la princesse au français Ber-ière. « Leur fureur est légitime et belle, comme leur folie est détes-ble. La première bombe devrait être pour Tolstoï, Bakounine et ropotkine... Comment tant de beauté morale peuvent-elles aboutir à expression de tant d'inepties? » Et plus loin Bernière déclare, à adresse du Petit Père : « Le tsar est seulement monstrueux, il n'en-nd rien, il ne voit rien, on tue ses séides et il fait tuer ses sujets : est un grand enfant qui a reçu un héritage d'injustice et qui met on honneur à le défendre. » Tout le chapitre est à méditer pour le hilosophe russe ou français qui creuse la question du dévouement a peuple. Je comprends qu'on aime à panser des plaies quand on est ierge, mais il est superflu d'y ajouter la plus irréparable de toute. e Nimbe Noir, c'est, hélas! la tache héréditaire, le blason obscurci éjà chez les ancêtres par la passion des voluptés mortelles. Les usses ont tous le sadisme dans le sang et le sceptre est un knout chez ux depuis trop longtemps. « Tuer et mourir, tel est le destin des bérateurs. » Voilà sans doute le vrai secret de la belle Sophia ariskine et elle obéit aux lois qui régissent les bourreaux, ces autres bérateurs. Mais qu'importe le sujet du drame, s'il est intéressant, oignant à l'extrême. C'est peut-être la plume du conteur qui purifie conte et le sanctifie aux yeux des lecteurs.

Quand j'étais homme, par Camille Lemonnier. Dernière-ent, on pouvait lire, dans les faits divers du *Petit Parisien*, le récit ntastique de la vie d'un charretier. Cela tenait en quelques lignes. lessé par les brancards de son tombereau, il avait été porté à l'hô-ital et en le déshabillant pour le soigner les internes avaient décou-ert que ce charretier était... une femme! Qu'on s'imagine ce métier,

le plus brutal de tous et celui qui demande souvent le plus de force physique, dans les mains d'une femme... et l'on ne sera pas très étonné de suivre les étranges aventures de l'héroïne de Camille Lemonnier. Cette petite ouvrière à la fois intelligente et bien élevée devine qu'une femme n'est pas armée pour la lutte parisienne, lorsqu'elle est absolument décidée à demeurer honnête. Un beau matin l'enfant désexuée par la répulsion de tout ce qu'il lui faut quotidiennement subir pour tâcher de rester seulement polie, se transforme en garçonnet, devient coureur chez une modiste, puis finit par conquérir sa place au soleil... des mâles. Ce roman a un certain parfum de vérité qui le ferait prendre pour une simple biographie. En tous les cas, il est rempli des détails les plus intéressants sur les petits métiers parisiens.

L'Emigré, par Paul Bourget. Je ne résiste pas au plaisir de citer un paragraphe de ce grand roman sur le poids du nom écrasant le pauvre résultat du mondain adultère que vous devinez : « Qu'était-ce qu'un grand Seigneur? Un syndicat vivant, tout simplement, s'écrie le marquis de Claviers Grandchamps. Songe combien de personnes subsistaient de lui, combien subsistent de nous. Dépenser largement une belle fortune, de père en fils, dans la même terre, c'est nourrir tout un pays, plusieurs générations. » En effet, le syndicat d'aujourd'hui diffère même de celui d'autrefois en ce sens qu'il dépense l'argent des syndiqués, ce qui est encore la meilleure façon de le mieux imiter.

Le Grief secret, par Henry Rabusson. La fille du mari est celle de l'amant, mais le mari pardonne à la femme coupable en mourant à propos d'une crise cardiaque. Assez vilain type de secrétaire du cher Maître, qui rêve de s'approprier successivement ou la mère ou la fille.

Les Immobiles, par Guitet-Vauquelin. M. Prosper Forichon est un savant de l'espèce la plus dangereuse, parce que, malgré la quiétude de sa vie, son amour pour les petites pierres d'humeur non vagabonde, il applique ses théories aux hommes comme aux pierres. Il abandonne son pays natal pour aller à Paris exposer ses doctrines et il met tout sens dessus dessous. Il finit par redevenir immobile dans une mort glorieuse, si tant est que mourir victime de ses opinions soit glorieux.

Le Masque tombe, par Henri Liebrecht. L'éternelle duperie du créateur de chimère lorsqu'il ose incarner une de ces chimères dans une femme. La comédienne n'est jamais qu'une poupée brillante et eût-elle un cœur on n'y croirait pas, car à force de se frapper la poitrine dans les moments pathétiques elle doit l'avoir depuis longtemps détruit.

A la merci de l'heure, par Jean Tarbel. Sujet délicat entre

us et qu'il est difficile de vous expliquer. Une femme doit-elle gar-r sa fidélité physique à l'homme qui ne lui donne pas pleine et tière satisfaction en amour? Hum ! Mais je ne vois pas bien pour-oi on s'arrêterait en si beau chemin. Un peu avec celui-là, beau-up avec celui-ci, passionnément avec les autres. Si l'amour est une ite d'expériences je ne saisis pas pourquoi on ne tenterait pas toutes expériences... même en dehors de l'humanité. En ces matières le gre est supérieur au blanc et le singe au nègre, j'imagine.

Les Dames du régiment, par Madol. Jeune couple de Pari-ens en pénitence dans une garnison de province. Ils s'en donnent à ur joie de berner le supérieur, ces enfants! Et jusqu'au brave néral qu'on surprend en mauvaise posture vis-à-vis de la femme in de ses subordonnés, tout y passe. Enfin le couple protégé par oncle ministre revient au bercail des Champs-Elysées, et la petite ovince retombe à son calme adultérin.

L'Eclosion, par Roger Lalli. Mais, mon Dieu, qu'est-ce que st donc que cette bonne femme de la couverture sous la couver-re? Représente-t-elle le symbole de l'éclosion humaine? Elle est en et intensément douloureuse à faire peur... d'une nouvelle huma-té. Petites études curieuses et scabreuses sur ce qui fait rêver me les enfants innocents. Il y a une lettre, vers la fin, de la ette au gamin qui est trop d'une femme. Une telle ignorante ne urait pas tourner de telles subtilités,

L'Automne du cœur, par Richard O'Monroy. Vieux beau i se laisse prendre aux promesses d'une petite fille n'ayant point core mordu à la pomme et le vieux beau meurt de ce qu'il est vieux, bord, et de ce qu'il a voulu faire le beau ensuite.

La Vandale, par Magali Boisnard. Roman historique d'une ienne luttant pour ses dieux contre son cœur. Le chrétien Asté-is ne peut pas oublier Vanda qui fait assiéger la ville, berceau de rs amours. Vanda cherche parmi les vivants et les morts son époux isonnier du Christ et quand ils se rencontrent ils se détruisent pour meurer fidèles à leurs tyrans, tout en gardant leur foi amoureuse. beaux récits de batailles chaudement colorés de rouge.

Maître Josias, par Marie Diemer. La légende de l'horloge de rasbourg, où l'on voit la femme trahir avant que le coq ait chanté is fois, ce coq de métal battant des ailes et jetant son cri guttural nme un défi.

Nos Belles-mères, par André Avèze. L'amour de la mère ur le fils est souvent la transposition de son amour pour son mari pour son amant. Il ne faut pas lui chercher d'autre excuse... si n est une. Seulement on se demande pourquoi un fils n'a pas l'é-rgie de rompre le lien maternel dès qu'il le sent peser sur lui mme une chaîne. Une mère jalouse ne doit pas plus inspirer de

respect qu'une maîtresse crampon, et M. Sauvignan a bien de l
patience.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Pierre de Querlon : *La Boule de Vermeil*, « Mercure de France ». — Com
d'Haussonville : *A l'Académie et autour de l'Académie;* Hachette. — Paul De
chanel : *A l'Institut;* Calmann-Lévy. — Emile Gassier : *Les Cinq cents Immo
tels. Histoire de l'Académie Française; 1634-1906 :* Henri Jouve.— Henry Roujo
Au Milieu des Hommes, J. Rueff. — Léo Claretie : *Histoire de la Littératu
Française. Tome III. Le dix-huitième siècle.*

Voici le dernier volume de Pierre de Querlon : **La Boule d Vermeil**, recueil de quelques essais de critique, de quelques no velles et fragments de roman inédits. On retrouvera dans ces pag les qualités de style et de douce ironie que *les Joues d'Hélène*, s dernier roman, nous avait déjà révélées. On est même presque su pris de découvrir de pareils dons d'écrivain, sûr de son métier et sa pensée, chez ce jeune romancier de vingt-quatre ans.

La Voleuse et *le Trottoir roulant* sont deux petites nouvell parfaites de ton, où l'auteur a su mettre, sans trop le montrer, tou sa sensibilité. C'est fin, délicat et un peu ironique, comme un so rire de jeune femme. Cette ironie cache peut-être un fond de tr tesse résignée. Pierre de Querlon fut surtout un conteur, il sav regarder et dire nettement ce qu'il avait vu. Mais surtout il avait don plus rare de savoir ordonner, composer une nouvelle ou roman. Et, déjà, à propos de sa première œuvre, *la Liaison F cheuse*, Marcel Boulenger pouvait lui écrire, sans exagération :

> Je peux bien dire que j'ai suivi des yeux le dessin, le tracé de vo livre comme une des œuvres les mieux réussies que je sache. Il n'y a p une erreur à mon avis, pas une page de trop ni de moins qu'il ne falla

Parmi les fragments que M. Jacques des Gachons a recueillis, trouvera quelques pages du roman que Querlon préparait, lorsque mort le surprit : *Promenades avec Antoinette*, où, me disait-il soir, il voulait faire entrer quelques descriptions des sites qui l'avai le plus charmé. Il était très sensible à la couleur et à la beauté d paysages, mais ces tableaux n'eussent pas été des hors-d'œuvre da son roman, puisqu'il eût promené Antoinette dans ce paysage.

Voici des *Notes sur les Spectacles*, qui sont de curieux pe comptes-rendus des pièces du jour. C'est élégant et spirituel ; m sans doute Querlon n'avait jamais songé à réunir ces improvi tions d'un soir en volume. Voici d'autres *Notes sur l'Art*, par dans *l'Hémicycle*, une petite revue, qu'il dirigeait et rédige presque seul. Ce sont des pages sans importance, ainsi que *A*

etites amies de la Rue du Chat, petit roman épistolaire, qui n'est ue le premier essai d'un jeune écrivain.

On trouvera encore, dans ce volume, la biographie critique de *emy de Gourmont*, qui est faite avec beaucoup de tact, d'habileté de talent. Pourquoi M. Jacques des Gachons n'a-t-il pas joint à ette étude ce charmant petit article paru dans la *Chronique des ivres* du 10 août 1903, intitulé : *Remy de Gourmont, homme sage*, ui est très sage, aussi, sous son apparence de légèreté ?

Dans cette même revue, je trouve encore un autre article : *la eune fille de roman*, qui méritait d'entrer dans ce volume. J'y ueille une phrase :

> La jeune fille, c'est-à-dire, l'être qui ne connaît pas l'amour, ne laisse as d'avoir un but : elle *désire*. Elle n'est plus une petite fille ; elle n'est as une femme froide ; le rose des joues n'est pas le symbole de la pudeur de la naïveté ; mais c'est le sang qui s'annonce, qui se montre, qui est rêt.

Je connais encore de Querlon, un très bel article qu'il avait écrit ur *Paul Hervieu*, où il démontait, pièce à pièce, le prétendu talent e ce grand auteur dramatique. Cet article n'a jamais été imprimé.

Enfin, un conte qui est peut-être égaré, et qui était intitulé : *le ienheureux sot*. Conte très spirituel et très amusant.

§

Dans l'avant-propos de ce volume **A l'Académie et autour e l'Académie**, où il a réuni divers articles et divers discours, I. le Comte d'Haussonville avoue, avec beaucoup de modestie, qu'il e se dissimule pas le peu d'intérêt que présente « une compilation e ce genre ». Pourtant, il n'a pu résister à la tentation de ménager ces articles épars « que personne n'éprouvait le besoin de relire » uelque chance de survie. Voici la réponse aux discours de F. Bruetière, M. Albert Vandal, M. le comte Albert de Mun, M. le cardinal lathieu. Le discours est un genre littéraire qui ne fleurit plus guère u'à l'Académie : ceux-ci sont dans le ton traditionnel de spirituelle légance. M. d'Haussonville critique les audaces de M. Brunetière, ui reproche d'avoir introduit la science dans le domaine de la littéature et de s'être ainsi rendu coupable « d'une véritable trahison ». n est heureux aussi d'apprendre qu'à chaque nouvelle étape de sa arrière historique le talent de M. Albert Vandal « progresse et s'afermit ». Et nous voulons être certains, avec l'orateur, que le beau alent de M. Vandal, « dont nous avons le droit d'attendre de nouvelles œuvres, obéira toujours à une double inspiration : le souci de la érité et l'amour de la patrie ».

§

Discours encore, et discours académiques, de M. Paul Deschanel :

A l'Institut. Dans l'un de ces discours, prononcé à la distribution des prix de vertu, le 23 novembre 1905, je trouve cette belle définition de la vertu :

La vertu dépasse l'esprit, comme l'esprit dépasse la matière ; la matière ne connaît pas l'esprit ; et la raison à elle seule ne saurait produire les grandes vérités morales : il ne suffit pas de tout comprendre pour se donner.

M. Deschanel, comme on le voit, est un profond penseur, qui s'exprime en une langue originale, aux images neuves :

Notre œuvre serait incomplète, si nous n'allions, à certains jours, par les âpres sentiers, chercher sur les sommets, parmi la souffrance, la maladie et la mort, les pâles fleurs du sacrifice, pour en faire la couronne de la patrie.

Comme on comprend l'admiration que le talent de M. Deschanel a suscitée. Il continue :

Ah ! si vous m'en croyez, contentons-nous de recueillir les ondes pures qui viennent des cimes, sans chercher à découvrir les sources d'où elles jaillissent.

Que l'on lise ceci avec recueillement :

La vue du beau qui ne vieillit pas répand l'optimisme, et l'optimisme engendre de nouvelles beautés ; elle développe la bienveillance, et la bienveillance est partie de la justice.

Nous apprenons encore que l'Alsace, comme la justice, fait partie de notre substance morale. Et, pour conclure, l'orateur constate avec joie que la somme de bien qui est dans le monde « va toujours croissant et de plus en plus l'emporte sur le mal » et que, « en concevant et en réalisant la justice, l'être dont la dépouille vient du néant et va y rentrer participe à l'éternel et à l'infini ». Ainsi soit-il ! Les lecteurs que ce genre d'éloquence intéresserait trouveront, dans ce volume, un autre discours, qui doit être d'une aussi grande beauté.

§

Les Cinq Cents Immortels. Histoire de l'Académie Française, 1634-1906, par M. Emile Gassier. Cet ouvrage de près de cinq cents pages est une histoire complète de l'Académie, depuis sa fondation jusqu'à nos jours ; il contient, outre des anecdotes curieuses, un dictionnaire biographique de tous les Académiciens. Ce livre, œuvre d'admirable patience, écrit M. Jules Lemaître, dans la préface, complète très heureusement celui de Paul Mesnard, qui s'arrêtait à 1850. Que d'inconnus parmi ces cinq cents immortels ; la lecture de ce volume pourra faire réfléchir beaucoup d'académiciens actuels sur l'éphémère de la gloire.

En appendice, de curieux petits tableaux : *Ages extrêmes de réception*, depuis le Marquis de Coislin, 16 ans 1/2, jusqu'à Biot, 82 ans. *Limites extrêmes de la durée des fonctions :* Colardeau, 16 jours, maréchal de Richelieu, 68 ans, etc.

§

M. Henry Roujon publie un recueil d'articles qu'il intitule : **Au milieu des Hommes**. Ce sont des articles d'actualité sur le livre ou les faits divers du jour. Ces comptes-rendus sont d'ailleurs faits très consciencieusement et renseignent bien le lecteur sur le contenu du livre, ou le fait historique raconté. Voici même quelques pages sur Wagner, Mathilde Wesendorck et l'opéra de Tristan et Iseult, qui sont un résumé parfait de cette aventure amoureuse, et de l'influence qu'elle eut sur le génie du musicien. Mais, en général, il serait peut-être sage de laisser dormir ces petits articles dans les journaux pour lesquels ils furent écrits. Les auteurs attachent vraiment trop d'importance aux petites choses qu'ils improvisent.

§

M. Léo Claretie nous donne le troisième tome de son **Histoire de la Littérature Française**, XVIIIe siècle. Plutôt que l'histoire, ce serait plutôt, ici, l'histoire anecdotique de la littérature au XVIIIe siècle, contée d'ailleurs de façon amusante et intéressante, avec beaucoup de citations. Voltaire et Rousseau particulièrement reviennent dans ces pages. Mais lorsque l'auteur ne se contente plus de raconter, d'analyser les œuvres et qu'il veut hausser le ton de sa critique, il lui arrive, par exemple, de reprocher bien inutilement à Voltaire de n'avoir su que démolir : « Il lui a manqué le don d'édifier, dit-il..., il lui faudrait un système logique, une philosophie décidée, » c'est-à-dire, une certitude. C'est ce qui fait la beauté de la philosophie de Voltaire, qu'elle ne fut jamais sûre de rien, excepté des réalités de la vie. Pour lui, ce qui est bon, c'est ce qui est utile à la vie ; mauvais, inutile. Il avait l'esprit trop limpide pour s'intéresser à la métaphysique et raisonner sur l'inconnaissable. Il disait, au bout d'une causerie sur l'infini, dont il avouait ne s'être jamais fait qu'une idée très confuse : « Que résulte-t-il de tout cela ? que nous avons *prononcé des mots*. » Il ne s'intéresse qu'au réel, « ce qui est vague, vaste, dit M. Léo Claretie, le dépasse et l'interdit », oui, mais sans trop le troubler cependant, puisqu'il conclut qu'il vaut mieux sans doute penser à sa santé qu'à l'espace infini.

M. Claretie cite encore de Voltaire ce mot admirable, qui est la critique de toutes les religions, et en même temps un acte de soumission aux coutumes de son pays. Malade, il se résigne, sans conviction, à recevoir l'Extrême-Onction, ayant peur aussi « de la vengeance des catholiques, qui feraient jeter son corps à la voirie ».

— Quand on meurt à Surate, dit-il, il faut tenir la queue d'un vache dans sa main.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Dr Cabanès : *Les Indiscrétions de l'Histoire*, 4e série ; Albin Michel. — Eugè Welvert : *Lendemains Révolutionnaires : Les Régicides ;* Calmann-Lévy. — Henry Houssaye : *La Garde meurt et ne se rend pas ;* Perrin.

Les Indiscrétions de l'Histoire, par le Dr Cabanès. — M. le Dr Cabanès donne une nouvelle série des recherches médico historiques qu'il a réunies aussi sous le titre de *Cabinet secret d l'Histoire*, et dont nous avons eu mainte occasion de parler ici. Nou ne reviendrons pas sur la question de méthode, suffisamment co nue et discutée. M. Cabanès en dit encore quelques mots dans c volume-ci, pages 20 et suiv. Nous y renvoyons le lecteur. Noton seulement les faits. M. Cabanès s'est surtout efforcé, dans ce derni ouvrage, de faire la vérité sur la mort de divers personnages cél bres : Madame (Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans) ; Colber Louvois, Racine, Vauban ; Hoche et Beaumarchais. Nulle questio n'a été plus controversée que celle de la mort de la duchesse d'Or léans. On sait que l'hypothèse d'un empoisonnement prévalut long temps. Saint-Simon accuse de ce prétendu crime le chevalier d Lorraine, tombé en disgrâce, et voulant se débarrasser, dans la pe sonne de la duchesse d'Orléans, d'une ennemie dont l'influence l avait coûté la faveur de Monsieur. Saint-Simon se trompe plu d'une fois : on sait qu'il avait en abomination le chevalier de Lor raine, triste sire au surplus. Dans sa longue étude sur ce cas, laquell groupe toutes les pièces de la controverse, M. Cabanès revient l'ancienne conclusion : une perforation de l'estomac, conclusion q semble avoir toutes chances d'être désormais définitive.

Cette méthode d'investigation a de même l'avantage d'expliquer par une démonstration médicale très claire, d'autres morts dont légende s'était emparée : ni Colbert, ni Louvois, ni Racine, ni mêm à tout prendre, Vauban ne moururent d'une disgrâce, aucun d'eu n'ayant été, à proprement parler, disgracié, sauf Vauban (1). Il fameux mémoire de Racine n'a pas été tellement pris au tragique Colbert mourut d'une néphrite calculeuse ; Louvois, d'une apoplexi pulmonaire ou d'une embolie pulmonaire ; Racine, d'un abcès d

(1) Pour Racine, cependant, je persiste à croire que le récit de Saint-Sim mérite encore d'être discuté. Voici pourquoi : Saint-Simon dit qu'en quittant le R et Mme de Maintenon, chez qui, à propos de théâtre, il aurait commis la « gaffe épouvantable de prononcer le nom de Scarron, Racine gagna la chambre Cavoye, son ami, grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, à qui il racon sa sottise. Il y a là une indication ; est-elle vérifiable ? Au surplus, une autre ve sion, rapportée par Sainte-Beuve, attribue cette « distraction » à Boileau.

ie; Vauban, d'une fluxion de poitrine. Comme cela est bien plus ès de la réalité, de la vie, que les drames arbitrairement accrédités! ui nierait le prix inestimable attaché à la faveur, au bon plaisir de uis XIV? Mais encore, n'était-il point le Moloch qu'on a souvent tort de se représenter. Bonaparte, de même, est tout à fait innont de la fin de Hoche, mort phtisique. On ajoutera à cette collecon de mythes le prétendu suicide de Beaumarchais, mort criblé de ttes, il est vrai, mais d'ailleurs d'une simple apoplexie.

Le volume de M. Cabanès s'ouvre par une étude sur sainte Thése, où, pour une fois, l'on n'expédie point en la traitant rondement « hystérique » la vierge d'Avila; et c'est reposant : l'étiquette ait impudente, à force d'être sommaire, pour un tel cas physioychologique. L'ouvrage est complété par un curieux morceau sur le régime de Napoléon à Sainte-Hélène », recherches faites à l'aide un document nouveau, les comptes d'office de Longwood, que chan pourra consulter aux pièces justificatives, à côté des procès-veraux de la mort de « Madame ». N'oublions point, enfin, le récit de célèbre affaire criminelle qui marqua la fin du règne de Louishilippe, l'assassinat de la duchesse de Praslin, née Sébastiani, par n mari, le duc de Praslin, pair de France. Le duc de Praslin, suiant une légende, aurait survécu à sa tentative de suicide, et, le gournement fermant les yeux, serait mort longtemps après. Fable déontrée. La curiosité savante et infatigable du Dr Cabanès nous struit et nous intéresse.

Lendemains révolutionnaires, par Eugène Welvert. — y a quelque temps, à propos d'un livre de M. G. Lenotre, où l'on eut lire de curieuses pages sur l'exil de Billaud-Varennes, nous marquions combien il était intéressant de connaître les destinées ui attendirent les hommes de la Révolution au lendemain du grand ame. C'est justement ce « lendemain », celui des régicides, que nous conte M. Eugène Welvert. Au 18 Brumaire, sur les 462 convenonnels qui participèrent à la condamnation de Louis XVI, il n'en stait plus que 369. Sur ce nombre (diminué, évidemment, des disaritions nouvelles qui durent se produire), 173 régicides, qui avaient é mêlés aux événements des Cent-Jours, furent, comme tels, atteints r la loi de proscription du 12 janvier 1816. Quand le Gouverneent de Juillet leur rouvrit les portes de la France, 44 survivants ulement purent repasser la frontière. Le dernier, Thibaudeau, ourut en 1854, sénateur du Second Empire, à l'âge de 89 ans.

Pour l'intérêt du spectacle qu'offre le développement des caractères umains, autant que pour le bien des régicides eux-mêmes, l'on grette que ceux-ci aient été, par les lois de 1816, tous jetés et fixés our ainsi dire dans le même moule : le type du proscrit qui leur est lors imposé est désormais le seul qu'ait à retenir l'Histoire, obligée

de renoncer au prodigieux tableau de 1814, alors que tant de carri
res révolutionnaires, maintes fois tronçonnées par les vicissitudes po
tiques, cherchent éperdûment, dans la dernière et la plus terrible d
solutions de continuité, celle de la Restauration, à rassembler leu
débris, à se ressaisir, à retrouver forme sous le successeur et le ve
geur même de la victime! Le vengeur un peu malgré lui. Politiq
et sceptique, avec un talent pour donner à ceci un air de sages
paternelle, Louis XVIII, en 1814, se prête au jeu des vieux part
laisse même un moment la porte entr'ouverte en 1815, où Fouc
résume toute une époque. Mais bientôt il a la main forcée; la terre
blanche prend sa revanche sur la terreur rouge; les régicides so
traqués, ruinés, proscrits.

Je trouve M. Eugène Welvert en général trop sévère pour c
fameux débris politiques, et que les traits qu'il a retenus du table
sont presque tous les pires. Mais il faut reconnaître que, pour bea
coup de régicides, pour trop, la tristesse de leur fin fut aggrav
par la déchéance de leur caractère. Il en est, certes, dont l'honne
ou le talent se soutiennent. Mais pour un Carnot, toujours de bon
foi et stoïcien, pour un Fouché, âme douteuse, mais génie politiq
dont la mesure se révéla dans l'épouvantable situation de 1815, u
David, qui achève vaillamment ses jours, en un renouveau de talen
à Bruxelles, dans cette ville d'art flamand, « où il a planté son de
nier chevalet », pourquoi faut-il avoir un Barère, président de l
Convention durant le procès de Louis XVI, qui, policier et libelliste
gages sous l'Empire, cherche à faire agréer de nouveaux services
plume à la première Restauration ; un Panis, le septembriseur, pr
tégé par quelques bas employés de la Préfecture de Police, et do
les relations peu banales avec Decazes sont tout ce qu'il y a de typ
que dans le lamentable; un Isnard, l'homme de la foudroyan
réponse aux délégués de la Commune, à présent tout confit en dév
tion et dévoué à Louis XVIII ; un Grégoire, qui chicane sur sa qu
lité de régicide; un Chasles (le père de Philarète), autre défroqué,
son affreuse misère morale; un Courtois, l'auteur du fameux ra
port sur les papiers de Robespierre, et qui cherche maintenant à tr
fiquer de ces papiers; un Tallien, enfin, le célèbre Tallien, le sa
veur, le dieu thermidorien, qui, gisant sur un grabat, dans u
maison de l'Allée des Veuves, signe des suppliques : « Tallie
ex-consul à Alicante », etc.

Quant à la leçon générale qui se dégage des événements de 18
et 1816, on peut rappeler ce jugement de Rémusat : « Je pen
que, s'il y avait quelqu'un au monde qui n'eût pas le droit de pun
les régicides, c'était la nation française. Après vingt-deux ans, pou
suivre un crime qu'on a souffert, dont on a profité, après avoir lais
le pouvoir public entre les mains de plus d'un régicide, que signifi

tte réclamation tardive ? C'est avouer qu'on a menti vingt-deux s ou qu'on ment aujourd'hui. » C'est le mensonge, toujours subtant, des « volontés populaires ». Elle était, en 93, avec les régiles, cette volonté ; elle est, en 1815, avec la légitimité ; elle est, en 30, avec Louis-Philippe ; en 1848, avec la révolution ; en 1849, ec la réaction religieuse ; en 1852, avec la dictature militaire ; en 81, avec la République de Gambetta ; en 1889, avec le boulangis-e ; en 1891, contre le boulangisme. Au fait, où est-elle ? Nulle rt. C'est ce qui fait qu'elle est tour à tour avec tout le monde et atre tout le monde. Voilà pourtant le droit politique moderne ! ouvrage de M. Eugène Welvert est une affligeante, mais éloquente ture.

La Garde meurt et ne se rend pas, par Henry Houssaye. M. Henry Houssaye met en doute l'authenticité de cette phrase èbre. Il a dit tout ce qu'il savait là-dessus, et il sait tout ce qu'on it dire. La phrase, il est vrai, fut mentionnée, la semaine même la bataille de Waterloo, le 24 juin 1815, par le *Journal général France*. Mais de qui le tenait ce journal ? C'est ce qu'on n'a jamais et pour cause. Telle est la plus ancienne origine connue. M. House discute les affirmations multiples qui se sont produites par la te, et il établit qu'aucune ne constitue un témoignage décisif, cun des auteurs de ces affirmations n'ayant l'autorité d'un irrécule témoin auriculaire. Cambronne, enfin, Cambronne lui-même, constamment et obstinément » nié avoir prononcé la phrase. l aurait dit seulement quelque chose de plus soldatesque : « des . comme nous ne se rendent jamais. » Cette phrase elle-même, ene semi-parlementaire, pourrait bien n'être que la traduction de elque chose d'approchant, quoique plus du tout parlementaire. Henry Houssaye est d'avis, bien que la preuve décisive fasse core ici défaut, que les cinq lettres, reproduites par Hugo de son re la plus flamboyante, furent bel et bien prononcées. La première ation (sous-entendue) du mot ne remonte, à la vérité, qu'à 1834. is dès juillet 1815, Cambronne parlait d'une autre chose qu'il avait e au lieu de la phrase dont on lui rebattait déjà les oreilles. « Cette re chose ne pourrait-elle pas s'écrire en cinq lettres ? » Jamais t ne fut plus en situation parmi des gens de guerre, habitués à ne nt le mâcher. Et ce n'était même pas la première fois, sans doute, Cambronne le prononçait durant cette absurde journée de Water-, aussi stupide que tragique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

ndré Cresson : *Les Basos de la philosophie naturaliste*, in-16, Alcan. — est Haeckel : *Rèligion et évolution*, trad. par C. Bos, in-16, Schleicher frères.

— Olivier Lodge : *La Vie et la matière*, trad. par J. Maxwell, in-16, Alcan. Léon Jouvin : *La Morale sans Bien*, in-16, Perrin et Cie.

Exposer **les Bases de la philosophie naturaliste**, c' opposer, aux conceptions anciennes d'une philosophie du merveilleu où l'univers et l'homme sont expliqués par l'intervention d'une int ligence qui aurait façonné l'un et l'autre selon un plan prémédi les images qu'une vue scientifique nous permet de nous former d mêmes objets, d'après les seules données de l'empirisme, sur thèmes alternés du hasard et du nécessaire. Tel est le renversem de point de vue dont M. Cresson nous montre la réalisation au cou de son petit traité, dans lequel les conclusions philosophiques qu'a torise l'état actuel des sciences sont exposées avec une extrê modération, une grande circonspection et beaucoup de clarté.

Ayant évoqué en un premier chapitre la conception anthropoce trique et finaliste qu'un esprit cultivé du Moyen Age était en droit se former touchant l'univers et l'homme, il expose, en quatre aut chapitres, comment, l'astronomie ayant retiré la terre de la posit qui lui avait été attribuée par l'imagination humaine au centre l'univers, la physique et la chimie ont fait voir le monde inorganic soumis à des lois inflexibles, comment le phénomène biologiq auquel on prêta longtemps une nature distincte s'est montré l même dépendant des conditions physico-chimiques et du chan ment cosmique, comment enfin le phénomène intellectuel et le phé mène social semblent devoir être expliqués sous la dépendance même ensemble. Il a insisté comme il convenait sur l'importan considérable de la théorie évolutioniste au point de vue de l'optiq nouvelle de la pensée spéculative. Les finalistes admiraient dans monde organique l'adaptation de l'organe à la fonction et aux beso de l'espèce. Ils y voyaient la preuve d'une intelligence ordonnatri Lamarck, en divulguant l'influence modificatrice du milieu sur organismes et en constatant la transmission héréditaire des habi des acquises, Darwin, avec la loi de la sélection naturelle, ont ren manifeste que, si les organes sont actuellement appropriés à l fonction et aux conditions de leur milieu chez les espèces vivant c'est précisément que ces espèces doivent à cette adaptation, réali au cours de l'évolution, le fait d'être vivantes, c'est qu'à défaut cette adaptation elles auraient été éliminées par les circonstances dé vorables et que d'autres espèces, ayant su réaliser cette adaptation, oc peraient leur place. On cesse désormais de s'étonner que ce qui remplisse les conditions qui permettent la vie. Sous cet angle nouv M. Cresson montre comment l'instinct étant un moyen pour l'anin de vivre et de se perpétuer, en tant qu'espèce, l'intelligence s'ex que comme un mécanisme différent, mais de même ordre pour même but. Il invoque les résultats prodigieux obtenus par l'appli

n de l'esprit aux difficultés que l'homme doit résoudre pour vivre regard de l'impuissance de l'esprit, appliqué aux questions métaysiques, dont la solution n'intéresse point sa vie. Du même point vue, la raison pratique lui apparaît comme une servante de la ème nécessité vitale, et il remarque que les règles morales considées par les hommes comme des impératifs sont aussi celles dont observation compromettrait la vie individuelle ou rendrait imposle la vie en société qui constitue, elle aussi, pour l'homme, un soin vital, étant un coefficient du mécanisme intellectuel.

La part d'exposition scientifique contenue dans ce petit ouvrage traitée et mise au point de la vulgarisation philosophique de façon s heureuse et on aurait mauvaise grâce à reprocher à l'auteur, en son de la récence de la notion, de n'avoir pas fait état, dans son alyse de la philosophie de l'évolution, des lois de constance et de nouvelle théorie biologique de M. Quinton. Ses points de vue, qui ument ceux de l'esprit scientifique contemporain, en eussent acquis tefois, avec un léger déplacement qui n'en eût pas changé les ections, une précision encore plus grande. L'ouvrage de M. Cresson se recommande pas seulement par la valeur des notions qu'il ornne et qu'il expose, mais aussi par l'attitude intellectuelle qu'il anifeste en des conclusions où toute philosophie, y compris la phiophie naturaliste, est donnée, non pour un dogme scientifique, mais ur une représentation vraisemblable et cohérente du phénomène l'existence faite pour intéresser le sens spectaculaire plutôt que ur fonder croyance.

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer la même sobriété de ton dans nouvel ouvrage de Hæckel : **Religion et Evolution**. Cet vrage est formé de la réunion de trois conférences qui eurent lieu Berlin et où la compétence du savant s'est mise au service d'une ssion de polémiste pour dénoncer l'attitude équivoque de l'Eglise à gard de la science et, plus spécialement, des doctrines de l'évolution. ertes, les accusations de Hæckel sont fondées, les idées qu'il défend nt justes pour la plupart et sans doute est-il opportun qu'elles soient lgarisées. Il ne semble pas toutefois que l'intervention d'un Hæckel t nécessaire pour les faire valoir et il en est d'ailleurs qui anticient les conclusions permises par l'état actuel de la connaissance.

Le livre de sir Olivier Lodge, **la Vie et la Matière** relève écisément chez Hæckel ce travers qui consiste à compromettre la ience sur un terrain qui n'est pas le sien et à en tirer aussi des génélisations philosophiques trop hâtives. Il reproche notamment à æckel d'avoir incliné le monisme à s'appliquer seulement à une kplication de l'existence sur le thème de la matière, alors que ce rme accepte d'autres interprétations. Les vues développées par sir livier Lodge empruntent à sa haute valeur de physicien un intérêt

philosophique certain. On ne saurait toutefois manquer de signal chez lui aussi, une tendance à attribuer une extension trop gran ou une application trop spéciale à de certains concepts, à interpréte par exemple, dans le sens du libre arbitre et de la responsabilité, d phénomènes où la contingence se ferait plus aisément accepter so d'autres noms.

Le livre de M. Jouvin, **la Morale sans bien**, me contraint me mettre en scène au cours de ces analyses, où je ne devrais trait que des livres des autres. Il me faut pourtant relever que l'antithè exposée par M. Jouvin dans son ouvrage avec une belle précisi logique est exactement la thèse impliquée dans la conception Bovarysme.

Selon la conception du Bovarysme, l'existence, de ce qu'elle liée indissolublement à la connaissance d'elle-même, est donnée et définit dans un fait de contradiction de soi dont l'opposition éléme taire de l'objet et du sujet, condition de toute connaissance, décèle caractère essentiel. Cette opposition impliquée dans le rapp existence à connaissance détermine la relativité universelle. L'absol l'absence d'opposition, n'est plus qu'un mot pour désigner *ce q ne peut être*, ce qui est incompatible avec l'existence. L'existen étant, l'absolu n'est pas. L'absolu étant, l'existence ne serait pa Il suit de là que quelque forme du réel que l'on considère, « ce forme quelconque doit son existence à un état d'antagonisme ent deux tendances d'une même force», que, «dans tous les cas, chacu de ces tendances aspire à supprimer l'autre afin de régner seule mais, « qu'à supposer réalisé le vœu de l'une ou de l'autre de tendances, ce triomphe causerait, avec la ruine de cette tendance ell même », l'abolition de la réalité que l'antagonisme de l'une et de l'aut composait. Il suit de là notamment que les idées morales, Vérité, Ju tice, Egalité, ont un caractère fictif, que, n'étant réalisables que da l'identification universelle, dans la cessation de toute opposition, da l'absolu, c'est-à-dire, dans le non-être, elles sont des notions entiè ment négatives.

Telle est la conception du Bovarysme, telle est aussi, précisémen la suite d'idées que M. Jouvin développe dans *la Morale sans Bie* Abstraction faite du point de vue tendancieux qui ne laisse pas q de percer au cours de cette exposition, ces développements, par forme originale et la force nouvelle que l'auteur a su leur prêt font du livre de M. Jouvin une œuvre d'un extrême intérêt. Avec remarquable ouvrage de M. Valois, *l'Homme qui vient*, il témoig d'une façon typique de la force de la pensée catholique en tant q s'assurant uniquement sur le dogme, et méprisant la raison, elle redoute pas de tirer de celle-ci les conclusions rigoureuses qu'el implique, lui fussent-elles adverses. Il témoigne également de s

·mité et du péril social qu'elle constitue en tant qu'elle s'obstine ·r des points de vue essentiels et vitaux à des formes épuisées, à des ons qui ne savent plus remplir le seul office où les fictions marquent · utilité : faire croire.

I. Jouvin a exposé, entre autres, avec une grande puissance logi-, avec un tour imprévu parfois, qui est l'art ajouté à la logique, en i les idées morales sont irréalisables, en quoi elles sont contraires ordre du monde, en quoi l'idée d'ordre elle-même, poussée à l'ab-ı, est contraire à cet ordre du monde qui se fonde sur le principe pposition, sur le défaut d'équilibre, sur l'irréductibilité des choses unité. Contre les moralistes qui prétendent soit démontrer Dieu la réalité des idées morales, soit conserver aux idées morales, ès avoir supprimé l'hypothèse divine, le caractère absolu qu'elles ient de cette hypothèse, son argumentation est irréfutable. Mais est en même temps, et pour cause, entièrement en faveur de qui e l'existence injustifiable sous le jour absolu de l'éthique et lui bue une fin esthétique et spectaculaire, à tout moment atteinte, avec ique comme moyen, avec l'instabilité de l'éthique comme con-on.

'elle n'est pas, on le devine, la conclusion de M. Jouvin. M. Jou-entend se maintenir sur les positions occupées par le point de vue 'éthique qu'il vient de rendre intenables. Il lui faut donc établir le Bien, l'Absolu, incompatible avec le monde tel qu'il se donne s la relation, existe hors du monde. Ce n'est rien de moins que oexistence du fini et de l'infini qu'il postule. Or, une telle affir-ion procède d'un principe étranger à celui sur lequel se fonde tivité logique de l'esprit avec laquelle il est inconciliable. Il aurait donc qu'à tenir pour non avenue dans le domaine de la ectique et comme incompatible avec le principe de contradiction, énonciation de cette nature (on ne discute pas plus qu'avec un exe avec un parti pris du vouloir), si l'auteur se contentait d'in-uer la foi comme principe de cette affirmation. Mais il n'en va pas si et après nous avoir fait toucher comment tout effort pour réa-r l'absolu dans le monde de la relation y réaliserait, s'il pouvait utir, le néant, c'est sous le jour de la raison, qu'il entreprend ırtant de démontrer que l'Absolu, que le Bien, existe hors du nde. « Sans l'absolu, formule l'auteur, la morale n'est pas possible. » ıns l'absolu, il faut nier le bien » mais « le manque de bien dans ıature prouve le bien au-dessus de la nature ». Telle est la volte-e. De quelle apparence dialectique va-t-elle se couvrir ? Remar-ns-le, l'existence de l'ordre qui règne dans l'univers a été jusqu'ici des preuves les plus en honneur pour démontrer l'existence de u et fonder la morale. Récemment encore, à propos de *la Morale l'Ordre* de M. Rocafort, j'avais l'occasion de montrer en quoi cette

allégation de l'ordre qui règne dans l'univers se heurte à un état fait qui le contredit aussi bien qu'aux formes de la connaissance q la montrent incompatible avec l'existence. M. Jouvin argumente da le même sens : non seulement l'ordre ne règne pas dans l'unive mais il est de toute impossibilité qu'il y règne jamais ; le monde m ral est condamné d'une façon irrémédiable à ne se point réalis L'existence du souverain bien ne peut donc être prouvée par la co sidération de l'ordre qui règne dans l'univers. Qu'à cela ne tienne défaut de l'ordre, c'est le désordre qui témoignera. Si le monde est proie au désordre, s'il est mauvais, comment en effet connaîtrio nous qu'il est tel si nous ne pouvions faire la comparaison avec u autre catégorie d'existences où l'ordre et le bien existent? Dès q nous constatons qu'il y a du désordre dans le monde, c'est donc q nous concevons un monde où l'ordre existe, c'est donc que nous co cevons l'absolu et le bien, c'est donc que l'absolu et le bien existe A cette argumentation, s'il est besoin d'y répondre, il suffit d'op ser, comme aux partisans de la thèse ancienne, l'état de fait. A ce ci on objectait : il existe du désordre dans l'univers. A l'auteur *la Morale sans bien* on répliquera : il existe de l'ordre dans le mon Toute réalité y est un compromis entre une part d'ordre et de dés dre, entre une part de système et une part d'aléa. Dès qu'il existe l'ordre, du bien sous forme d'états agréables dans l'univers, il n' pas à s'étonner que l'esprit humain établisse des distinctions en ces états et les autres, qu'il nomme mal et désordre ce dont il pâ bien et ordre ce dont il bénéficie. Il n'est nul besoin, pour expliq la présence de ces idées dans l'esprit, de bouleverser la raison, de mettre en contradiction avec elle-même. Pour décréter que l'incon vable soit, la coexistence du fini et de l'infini, peut-être faudrait-il nécessité logique plus pressante? L'absence de cette nécessité pour expliquer que l'ouvrage de M. Jouvin risque d'aller à l'encontre but qui y est poursuivi et des intentions qui s'y manifestent à cha page. C'est ce dont ne saurait s'étonner un auteur à qui la loi d' nie est familière, selon qui, non sans raison, la conséquence d' activité ordonnée est de réaliser souvent le contraire de l'objet qu veut atteindre. Toutefois, que M. Jouvin n'ait pas été pris lui-mê dans l'engrenage de cette loi d'ironie, qu'il demeure, après av écrit son concluant ouvrage, le croyant convaincu dont il tient le p sonnage, voici le fait surnaturel dont il lui sera loisible d'oppo la force à celle de la raison.

JULES DE GAULTIER.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

Religion, Ancient and Modern, série de vol. in-16 (14 parus) à 1 shilling. Constable éditeur. — *The Native Races of the British Empire*, série de vol. i

5 shillings (4 parus : N.-W. Thomas : *Australia ;* A. Werner : *British Central Africa ;* C.Hill-Tout : *British North America ;* W.Crooke : *Northern India,* Constable éditeur. — *Der Volksmund,* série de volumes in-18 à 1 Mk., Deutsche Verlagsactiengesellschaft. Leipzig. — W.-F. O' Connor : *Folk-Tales from Tibet,* Hurst et Blackett, 7 sh. 6. — Hélène Vacaresco : *Nuits d'Orient, Folklore Roumain,* Sansot, 1. — Memento.

Les deux séries que publie A. Constable marquent un réel progrès dans les procédés de mise à la disposition d'un public étendu des derniers résultats acquis dans l'étude des divers peuples et de leurs religions. Et je ne fais pas allusion ici seulement à la mise en pratique de cette idée, qui gagne du terrain en tous pays, de publier les éléments d'une encyclopédie, non pas à la suite, sous forme d'articles classés par ordre alphabétique, mais de préférer la publication en volumes de chaque article important traité monographiquement.

En effet, la série **les Religions Anciennes et Modernes** formera en définitive une véritable encyclopédie des sciences religieuses. Le plan est comme de juste uniforme : exposition de chaque système religieux dans ses principes et son évolution et bibliographie. On regrettera que, dans certains volumes, la partie bibliographique soit bien incomplète comme indication de date, édition, etc.; et que dans d'autres les ouvrages non anglais aient été trop passés sous silence.

En général, les auteurs sont bien au courant et non influencés par leur propre religion ; tel n'est cependant pas le cas du livre sur le *Judaïsme,* dû au professeur Israel Abrahams, de Cambridge, auquel on ne reprochera pas tant d'éprouver une sympathie profonde pour le judaïsme que de n'en avoir exposé que les points « caractéristiques » ; le public chrétien est si peu au courant de la littérature talmoudique et rabbinique et sait si peu par quoi se différencient les sectes juives du moyen-âge et modernes qu'un exposé des faits, sans apologétique qui surcharge, eût été bienvenu.

Dire du volume sur les religions égyptiennes qu'il est dû à Flinders Petrie, de celui sur les religions grecques, à Jane Ellen Harrison, de celui sur les religions celtiques préchrétiennes à E. Anvyl, c'est dire qu'il ne s'agit pas de compilations ni de résumés d'après les travaux d'autrui, mais d'œuvres originales et solides. Miss Harrison précise ici un certain nombre d'idées qu'elle avait soutenues en 1903 dans ses *Prolegomena to the study of greek Religion.* Elle se défend d'avoir écrit soit un manuel, soit un précis ; elle a tenté de déterminer la nature de la religion chez les Grecs, de fixer ce qui, dans cette religion, est typiquement grec. Mais répondre à cette question n'est possible qu'à condition de connaître en même temps d'autres religions ; c'est-à-dire que la méthode qu'on appliquera à l'étude des religions grecques sera la méthode comparative étendue ou *ethnographique.* Déjà, sans doute, quelques tentatives avaient été faites

dans ce sens (par J.-G. Frazers, Farnell, etc.), mais d'une manièr générale les spécialistes se sont fait un orgueil de n'utiliser de préfé rence que les documents littéraires. Il s'ensuit, comme le consta Miss Harrison à la fin de son petit livre, « que l'histoire des religio grecques est encore à écrire » ; jusqu'ici on n'a guère étudié ces re gions qu'au travers des documents d'origine romaine ou alexandrin on a attribué plus d'importance à la mythologie qu'au rituel ; quant aux auteurs grecs, sous prétexte qu'ils devaient mieux savo que nous à quoi s'en tenir, on a accepté leurs théologies, sans rendre compte assez que ce n'étaient là que des conceptions littéra res. Les découvertes archéologiques de ces dix dernières années, permettant d'étudier le rituel de nombre de cultes locaux, forcen reconnaître que le tableau que nous avions tracé des religions gre ques, sur la foi des écrivains anciens, est artificiel, ne correspo nullement à cette réalité qui revit peu à peu devant nous.

Deux autres volumes sont à signaler pour leur importance gé rale, celui de L. Clodd sur **l'Animisme** et celui de A.-C. Hadd sur **la Magie et le Fétichisme**. M. Clodd s'est toujours mon un adepte enthousiaste de l'école de Tylor. Il veut cette fois, s sous-titre le dit, voir dans l'animisme « le germe de la religion ». montre l'universalité de la notion « d'esprits » qui animent tou choses en ce monde, qu'il faut propitier ou détruire ; et c'est dans rites, d'ordinaire sympathiques, de défense et de propitiation q veut voir les débuts de la religion ; ainsi les esprits seraient pe peu devenus des divinités, près des dieux spécialisés. Mais un point de vue préjuge la solution de bien des problèmes comple par exemple de la différence entre la magie et la religion, entre sorcier et le prêtre ; ou encore, que le totémisme est un système r gieux à base animiste, etc. On remarquera que M. Clodd lui-même connaît un stade antérieur à l'animisme, stade qu'il nomme *natu lisme :* croyance qu'il existe un pouvoir en toutes choses. C'es que Marett nommait *animatisme* et que j'ai nommé *dynamis* M. Clodd admet une évolution de son naturalisme à l'animism mais il n'en donne aucune preuve, et c'est dommage.

En réalité, nombre de recherches récentes des sociologues fran et des anthropologistes anglais ont enfin établi qu'à la base m de tous les systèmes magico-religieux se trouve l'idée d'une *p sance* spéciale, impondérable, transmissible, utilisable et dangere Qui voudrait rapidement se mettre au courant de ces questions tr vera dans le volume de A.-C. Haddon un guide substantiel en do ments et très net pour les théories. Dans la deuxième partie, co crée au fétichisme, M. Haddon fait enfin justice de toutes les err accumulées autour de ce malencontreux mot de fétichisme ; je reprocherai même de l'avoir conservé ; car, à la base du fétichis

est de nouveau la conception dynamiste des choses et des êtres, et les rites soi-disant « fétichistes » sont des rites magico-religieux que rien ne différencie spécifiquement. Il ne s'agit pas ici de querelles d'école, portant sur des mots, mais du rejet d'un terme vague, très dangereux grâce aux systématisations prématurées de De Brosses et d'Aug. Comte. Toute science qui se développe doit ainsi rejeter des restes terminologiques datant de ses débuts.

§

La deuxième collection décrit monographiquement les nombreuses **Populations indigènes de l'Empire Britannique** et se publie sous la direction de N. W. Thomas. L'éditeur n'a pas accepté de notes bibliographiques au bas des pages. Il s'ensuit que l'utilité de ces livres, très grande pour le public instruit, est relative pour l'ethnographe; les listes choisies en fin de volume ont seulement pour but de permettre au lecteur de commencer des recherches personnelles. Ici encore il ne s'agit pas de compilations, mais de travaux originaux. L'un des principes de la série est précisément de ne confier la rédaction des volumes qu'à des personnes ayant vécu assez longtemps en contact avec les populations dont il est question. On trouvera donc dans ces volumes des renseignements et des photos inédits; quant à la répartition des matières, elle est établie, non pas d'après un schéma fixe, mais suivant les nécessités spéciales à chaque population. Les volumes parus sont tous quatre de premier ordre; et tous sont écrits avec cette clarté et cette vivacité qui caractérisent souvent les Anglais instruits ayant globe-trotté.

§

Der Volksmund est une série de volumes où sont traités des sujets d'ordre folk-lorique : le t. IV est un recueil de contes populaires autrichiens, le t. VI un recueil, par A. Wiedemann, de légendes et de contes de l'Egypte ancienne ; les tomes VII et VIII contiennent, traduits par le folk-loriste bien connu Fr. S. Krauss de langues slaves et balkaniques, 250 facéties et contes tsiganes ; le t. IX est un arrangement par ordre des matières, dû à Aug. Nolder, des contes qui forment le Vieux Livre de Faust. On souhaitera bon succès à cette collection, très utile parce qu'on y trouve réunis, pour un prix modéré, des documents intéressants jusque-là éparpillés ou difficiles d'accès.

Les **Contes populaires du Tibet**, recueillis par le capitaine O'Connor, renferment en général des éléments thématiques connus ; quelques-uns décèlent des influences indoues et même musulmanes. L'intérêt du livre tient non seulement à ce que c'est là le premier recueil de récits contés notés directement (les autres, comme celui de Schiefner, étant littéraires), mais aussi aux très curieuses illustrations en couleurs dues à un artiste tibétain.

Quant aux légendes adaptées du roumain par Mme Vacaresco, elles présentent surtout, ainsi isolées de leur milieu, un intérêt littéraire. Cette poésie barbare, ces images heurtées plairont aux très affinés d'Occident ; il est banal de rappeler la puissance d'évocation des poètes populaires slaves et balkaniques. Le plaisir qu'on éprouve à les lire dans le texte vaut à lui seul la peine que donne l'étude de leurs langues ; à défaut, on désirerait toujours des adaptateurs du talent de Mme Vacaresco.

Memento. — M. Jacques Rougé a réuni dans *Traditions Populaires* (Lechevalier, éd.), de bien intéressantes croyances et coutumes de la région de Loches. *Life and Labour in India* est un tableau d'ensemble de la vie indigène dans l'Inde ; en passant, l'auteur, Yousouf-Ali, donne des détails que n'ont que rarement notés les Européens (J. Murray éd. 12 sh. illustré). Dans *The Desert and the Sown* (Heinemann, ill. 16 sh.), Miss G. L. Bell, connue pour ses recherches archéologiques en Syrie et en Asie Mineure, donne quelques renseignements sur la vie des Druses ; l'intérêt du volume tient surtout aux photos et aux discussions sur les écoles d'architecture en Palestine.

A signaler la publication de l'excellente *Zeitschriftenschau* pour 1904, publiée par les *Hessische Blätter für Volkskunde*, où l'on trouvera analysés tous les articles de revue d'ordre folk-lorique et ethnologique.

Le Monde Oriental, 1906, fasc. 3 (Upsal), contient un article original et bien documenté de R. Mitjana sur l'orientalisme musical et la musique arabe, surtout marocaine. M. René Basset a étudié dans la *Revue Africaine* (nº 263) les contes renfermant le thème l'Union fait la force. Dans la Revue héraldique de mai, fin du mémoire de F. Cadet de Gassicourt et du Roure de Paulin sur l'*Hermétisme dans l'art héraldique*. La Société Suisse des traditions Populaires entreprend la publication d'un volumineux Corpus des chansons populaires de la Suisse allemande, sur le modèle établi dans le fasc. 1 de 1907 des *Archives*, pp. 1-69.

L'*Anthropos*, que dirige le P. W. Schmidt (Mœlding, près Vienne), commence sa deuxième année ; le format a été agrandi. Les trois premières livraisons de 1907 sont une mine très riche de documents ethnographiques et linguistiques ; à citer aussi le grand article du directeur sur la phonétique, qui se terminera par un projet de standard-alphabet international.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Ernest Lemarchand : *Le château royal de Vincennes*, H. Daragon, 7.50. — Pierre Bedin : *St-Bertrand de Comminges*, Toulouse, A. Privat. — Ch. Diehl : *Palerme et Syracuse*. — Louis Léger : *Prague* ; Collection des villes d'art célèbres, 2 vol. 9 fr. — Memento.

Il est décidément question de transformer le château de Vincennes et M. Deloncle, député de la Seine, vient d'attirer l'attention du ministre de la Guerre sur l'intérêt que présenterait au point de vue local et au point de vue national cet arrangement, le donjon étant uniquement

occupé à l'heure actuelle par les services de l'artillerie. Egalement il serait question de désaffecter la chapelle et d'y mettre un musée. — Construit durant le règne des premiers Valois pour leur servir de résidence, le donjon de Vincennes a, pendant de longs siècles, abrité une suite de monarques qui ne l'abandonnèrent que lorsque Fontainebleau d'abord, Versailles ensuite eurent été mis à la mode. Mazarin en avait fait sa résidence d'été et c'est là qu'il mourut. Le donjon, utilisé comme prison d'Etat, renferma une série d'illustres captifs, dont le duc de Beaufort, les princes de Conti et de Condé, le duc de Longueville, le cardinal de Retz, Fouquet, Crébillon le fils, Latude, Diderot et Mirabeau. Transformé en place forte, le château joua également à différentes époques un rôle important dans la défense de Paris, particulièrement en 1813 et en 1815, sous le commandement du célèbre général Daumesnil. Le donjon était prison d'Etat depuis Louis XI, et un compte de réparations faites en 1472 indique que dès cette époque, il était utilisé pour une telle destination. Ce fut le barbier du Roi, le célèbre Olivier le Daim, qui en fut nommé capitaine-concierge et qui se logea dans la Tour du Village. Il fit planter pour embellir son domaine plus de 3.000 chênes dans le parc qui avait été coupé en partie sous Charles VI et dévasté plus récemment par les Anglais. Outre le donjon, le château comportait alors 8 tours dans lesquelles logeaient les princes de la maison royale et les gens de la cour; c'étaient, au nord, la tour principale ou porte du Village, — celle qui a été réparée en 1859; à l'ouest, la tour de Paris; à l'est, du côté du Bois, la tour du Diable, dite aussi la tour de Calvin, à cause de plusieurs de ses disciples qui y furent enfermés au xvie siècle, la tour du Gouvernement, ayant porte et pont-levis et la tour des Salves, petite tour ou tour de la Surintendance; enfin sur la face sud, la tour de la Reine, à l'angle sud-est, et la tour du Roi, à l'angle sud-ouest. Entre les deux était une tour qui fut abattue en 1660 et remplacée par une porte en arc de triomphe exécutée par Le Vau. Lorsqu'elles étaient entières, ces tours mesuraient 42 m., dont 12 de bas-étage plongeant dans les fossés et 30 m. du sol de la place au sommet. Elles sont aujourd'hui rasées à hauteur de la courtine. Elles contenaient des appartements voûtés en ogive et ornés de sculptures. Le donjon a 4 étages, chacun formé d'une grande salle gothique voûtée avec un seul pilier placé au milieu pour soutenir la voûte. La salle du rez-de-chaussée était occupée par les cuisines, les services domestiques et un puits. Le premier étage contenait la chambre du roi, un oratoire placé dans la tourelle nord-est. Le second étage, où sont de belles cheminées gothiques, était habité par la reine. Un deuxième escalier part du rez-de-chaussée et dans l'intérieur même de la muraille s'élève jusqu'au sommet. Quatre gros remparts avec tourelles saillantes environnent le donjon et autrefois étaient utilisés comme promenoirs

par la famille royale. — La chapelle date de saint Louis, qui avait fai élever en même temps celles de Paris, de Saint-Germain, et de Riom en Auvergne. Une chapelle comprise dans le vœu du roi ne fut commencée à Champigny en Touraine qu'en 1501 par Louis Ier, prince d la Roche-sur-Yon, et achevée de 1520 à 1538 par son fils. La chapell de Vincennes fut construite contre le vieux château, qui datai de Louis VII et de Philippe-Auguste, et servit de modèle à la seconde chapelle commencée par Charles V et terminée par Henri I (1552); les travaux furent continués par Charles VI et sous Louis XI ils duraient encore. Le chapitre royal célébra pour la première foi l'office du 15 août 1552. Les vitraux du sanctuaire sont dus à Jea Cousin et sont consacrés aux visions de l'Apocalypse. La chapell était desservie par un trésorier, chef de chapitre, un chantre, sep chanoines, quatre vicaires et deux clercs. En 1555, Henri II y avai transféré les chapitres de l'ordre de Saint-Michel. — Les boiseries, le stalles de l'autel furent détruites à la Révolution. Mais on peut mentionner encore dans la chapelle de Vincennes (petite sacristie du côt nord, au-dessous du Trésor), le tombeau du duc d'Enghien, monument allégorique élevé par Louis XVIII, en 1817, et transféré à so emplacement actuel par Napoléon III, en 1852.

On peut signaler encore comme curiosité, au rez-de-chaussée d donjon, les deux portes qui fermaient, dit-on, au Temple, les cachot de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Il reste à déplorer, dans c livre, l'insuffisance de l'illustration, se bornant à reproduire quatr vieilles estampes dont trois donnent le même point de vue du château Les faits d'ailleurs n'y sont pas toujours disposés selon l'ordre logique et tenant compte de leur succession. Mais quand même le travai de M. G. Lemarchand sur le château de Vincennes forme un excellent résumé, qui éclaircit beaucoup de détails, et ne dépare nullement la Bibliothèque du Vieux Paris entreprise par la librairie Daragon.

§

Il m'est agréable d'avoir à signaler le petit livre de M. l'abbé Bedi sur *St-Bertrand de Comminges*, qui est un résumé excellent donne des notions essentielles sur la vieille cité de *Lugdunum d Convènes*, qui comporta jadis jusqu'à 80.000 âmes et n'est plus qu'u modeste village, un bourg plutôt, tassé au pied de sa cathédral Dans la plaine, en contre-bas, subsistent l'église de Valcabrère une des portes de la troisième enceinte. St-Bertrand, relevée au XIe siècle par l'évêque de ce nom, avait été le théâtre d'un drame terrible d l'époque mérovingienne, la ville assiégée, prise par trahison, dévastée par les Burgondes du roi Gontran. Proclamé roi par les Gallo Romains du Midi, Gondebaud y fut massacré par les vainqueurs, Lugdunum des Convènes, déjà réduite à sa seconde enceinte lors d

nvasion des Vandales, des Goths et des Visigoths, fut rasée, dévas-é, laissée en ruines durant cinq siècles. Bertrand de l'Ile Jourdain releva, bâtit la cathédrale, répara les fortifications et commença ne série de prélats dont on peut suivre les gestes jusqu'à la Révolu-on. Pierre de Foix donna le mausolée actuel du saint, édicule qui se esse encore derrière le maître-autel, et Jean II de Mauléon le chœur le buffet d'orgue. Il faut ajouter dans l'église de précieux tombeaux mme celui d'Hugues de Châtillon. Nous passons intentionnelle-ent sur la description de la ville, pleine d'humour et d'érudition ; série des stalles qui sont une merveille et nous nous arrêtons seu-ment sur quelques détails caractéristiques : — Le clocher, avec ses achicoulis, ses hourds était une véritable défense dans la troisième ceinte de la citadelle. — Lors du pillage de l'église par les Hugue-ots, disparurent des vases sacrés, des châsses, des lampes, des croix, s chandeliers représentant une valeur de 14 quintaux d'argent. eux des portes de la ville, sur trois qu'elle comportait primitive-ent, sont restées debout. C'est la porte Cabirole, — qu'encadrent ux vieilles maisons des XVe et XVIe siècles, autrefois mises en com-unication par un passage suspendu adossé à la porte — et la porte ajou, qui garde encore son ancienne chambre de guette et qui ser-t de prison — entre autres au célèbre Benoît Labre. — La cathé-ale enfin était isolée par un fossé, un pont-levis et d'épaisses mu-illes. — L'église de Valcabrère, dédiée aux saints Juste et Pasteur, ar suite de l'exhaussement du sol, se trouve en contre-bas du cime-ère qui l'entoure. Isolée dans la plaine, c'est à peu près tout ce qui ste de la ville basse. — L'excellent abbé Bedin qui nous fit jadis siter St-Bertrand, a tenu à rendre le même service aux curieux de assage. Je dois dire que sa monographie est excellente et qu'il nous araît avoir amplement réussi.

§

Nous retrouvons avec plaisir la Collection des villes d'art célèbres vec *Prague*, de M. Léger, et surtout *Palerme et Syracuse*, de I. Ch. Diehl. — De Syracuse, il reste peu de chose, — les Latomies, théâtre grec, l'amphithéâtre romain, des fragments recueillis par s musées — à côté de quoi l'illustration en est réduite à reproduire : temple de la Concorde à Agrigente, le théâtre et le temple de egeste, le théâtre de Taormine. « La moderne Syracuse, revenue à on île étroite d'Ortygie, n'est plus qu'une petite ville proprette et co-uette, dit lui-même l'auteur, où des maisons aux balcons élégants ui rappellent la Renaissance bordent les rues parées de larges dal-es, où chaque tournant découvre une échappée sur la mer ou bien ur la vieille citadelle qui domine l'entrée du port de sa masse pit-oresque et fière. » Or, ce qu'on vient chercher à Syracuse c'est sur-

tout les souvenirs de la civilisation grecque et il faut véritablemen avoir une âme d'archéologue pour essayer de tirer parti de tous le fragments, de tous les pans de murs qui se découvrent et des ruine nombreuses que recèle le sol de la vieille ville afin de l'évoquer au temps de Hiéron II, de Denys l'ancien et de l'Expédition de Sicile Le musée cependant offre une admirable collection de monnaies e dans la ville, les portails de S. Giovanni et de Santa Lucia, les faça des du palais Montalto et du palais Lanzo évoquent le souveni du Moyen-âge, tandis que les vieilles et pittoresques fortification bâties par Charles-Quint et la citadelle à laquelle reste attaché l nom de Georges Maniakès nous remémorent les guerres du XVIe siècl Palerme, au contraire, vit par le souvenir de la domination nor mande. C'est la chapelle Palatine, Saint-Jean des Ermites, San Ca taldo, la Martorena, la Ziza et la Cuba, le dôme de Cefaliu, San Spi rito et la cathédrale qu'il faut compléter avec le dôme et le cloître d Monréale, œuvre d'un art précieux, dans lequel on reconnaît, un aux influences normandes, la décoration pour ainsi dire géométriqu et en broderie des monuments arabes. Mais né d'une volonté royal et d'une intention politique, cet art ne devint jamais un art nationa et, malgré un éclat incomparable, il dura peu et se transforma vite C'est au même ciseau que nous devons le candélabre pascal de l chapelle Palatine, les délicats chapiteaux du vestibule de la Ziza e ceux du cloître de Monréale. C'est le même principe de décoration oiseaux affrontés, qu'ils soient paons ou faisans, qui dicte le thèm de ces chapiteaux et celui des médaillons de mosaïques de la Ziza e de la chambre dite du roi Roger, au Palais Royal. Colonnes antiques tableaux et parements byzantins, boiseries et plafonds, éclatante mosaïques d'étoiles semées sur les lambris ou s'enroulant au fût de colonnes, tout cela ne forme qu'un tout, une harmonie et l'art d'un école. Les monuments peuvent être nés de pensées différentes. Il ont été exécutés par les mêmes mains. Mais le jour où les Hohens taufen succédèrent sur le trône de Sicile à la dynastie normande fut pour Palerme le commencement de la décadence. La domination espagnole introduisit ensuite en Sicile un art ronflant, tourmenté chargé de sculptures, et les architectes qui, au XVIIe siècle, donnèren à Palerme sa physionomie actuelle, les peintres et les sculpteurs qu décorèrent ses églises et ses palais vécurent d'emprunts qu'ils firen à l'art de l'Italie continentale.

Complet et bien présenté, d'une illustration heureuse et abondante, *Palerme et Syracuse* de M. Ch. Diehl est certainement un des meilleurs volumes de la collection.

§

A la même librairie, **Prague**, de M. Louis Léger, pêle-mêle pitto-

sque de vieilles architectures et d'œuvres d'art, où l'on remarque la thédrale Saint-Vit, le vieux Pont, l'Hôtel-de-Ville, décoré d'une apelle et d'une horloge monumentale, l'église Sainte-Marie du n, la vieille synagogue, la tour Poudrière, les moulins de la vieille le, etc. Prague du reste et les rois de Bohême nous intéressent par épisode des guerres du XIVe siècle, où le vieux roi Jean l'aveugle it se faire tuer à Crécy. Mais il serait difficile, d'après le travail de . Léger, de se faire une idée exacte de la ville. Tout y semble confus pêle-mêle et si le livre a l'avantage d'être abondant en illustrations éressantes et pittoresques, nous n'osons rien dire du texte sans ute consciencieux, mais où l'auteur ne perd jamais une occasion de us parler de lui-même.

MEMENTO. — Aux derniers numéros de la *Correspondance historique et chéologique*, on trouvera une intéressante *Iconographie de la Place yale* par M. Lucien Lambeau et des documents publiés par M. Edouard de ntalba sur la *Capitulation de Washington au fort Nécessité en 1754*. Dans *le Moyen-Age*, une Notice sur le *Trésor du Sancta Sanctorum Latran*, par Ph. Laner; *Aléran, comte de Troyes*, par Ferd. Lot; R. upardin : *Etudes sur l'Histoire des principautés lombardes de l'Italie ridionale et leurs rapports avec l'Empire Franç.*; A. d'Herbomez : *ilippe de Valois et la Maltôte à Tournai*; J. Depoin : *La Mort du Gislebert de Lorraine*. — Dans les *Notes d'art et d'archéologie* : chevalier Pidoux : *La Ste-Chapelle de Dôle*; José Berthelé : *Essai de alogue des cloches françaises du* XIIIe *s. encore existantes*. — Dans rt sacré : *Le Jubé de Villemaur*.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

oi relative à la prestation et à la tutelle des enfants naturels (*Journal officiel* 2 juillet 1907). — Loi relative au libre salaire de la femme mariée, et à la conbution des époux aux charges du ménage. Loi modifiant le point de départ du ai de dix mois imposé à la femme divorcée avant de se remarier (*Journal ofel* du 15 juillet 1907.) — Loi modifiant plusieurs dispositions légales relatives au riage. (*Journal Officiel* du 25 juin 1907.)

L'année parlementaire s'est terminée par la promulgation de pluurs lois intéressant deux questions qui préoccupent actuellement inion publique : La situation juridique des enfants naturels et la orme du mariage.

Le 2 juillet 1907 fut promulguée une **Loi relative à la prestion et à la tutelle des enfants naturels**.

Les dispositions essentielles de cette loi sont les suivantes :

a puissance paternelle sur les enfants naturels légalement reconnus est rcée par celui de leur père et mère qui les aura reconnus le premier ; en de reconnaissance simultanée par le père et la mère, le père seul exerce torité attachée à la puissance paternelle...

Le Tribunal peut toutefois, si l'intérêt de l'enfant l'exige, confier la puis sance paternelle à celui des parents qui n'en est pas investi par la loi...
Celui des père et mère qui exerce la puissance paternelle aura la jouis sance légale des biens de son enfant légalement reconnu, dans les même conditions que les père et mère légitimes...

Chaque jour s'atténue la différence révoltante que la loi avait éta blie entre les enfants légitimes et les enfants naturels, frappant ce derniers d'une véritable tare, et les plaçant dans une situation d'infé riorité sociale profondément injuste.

Cependant il ne faut pas se méprendre sur la portée de cette der nière loi. Elle est bien plus en faveur des parents naturels que de enfants naturels, puisqu'elle institue au profit des parents le droit d jouissance légale, c'est-à-dire la jouissance des biens des enfants jus qu'à ce qu'ils aient atteint 18 ans, droit qui précédemment n'appar tenait qu'aux père et mère légitimes.

Dès lors qu'on place les parents naturels dans la même situatio (ou à peu près) que les parents légitimes, qu'on leur accorde tous le avantages pécuniaires dont ceux-ci jouissent sur les biens de leur enfants, pourquoi ne pas donner, par réciprocité, le même traitemen aux enfants naturels qui, semble-t-il, sont aussi intéressants que le parents naturels ?

Au point de vue des droits dans la succession de leurs parents, le enfants naturels sont toujours dans une situation désavantageus même lorsqu'ils ne se trouvent pas en concours avec des enfants légi times. Ils ont droit à une réserve moindre que celle des enfants légi times. Leurs parents ne peuvent pas leur léguer toute leur fortun si, lorsqu'ils meurent, ils laissent des ascendants. Ils n'ont aucun dro sur les biens des parents de leur père ou de leur mère. Enfin les parents d'un enfant naturel meurent sans testament, et laisser des frères ou sœurs ou descendants d'eux, l'enfant naturel ne recueill que les trois quarts de la succession. L'autre quart passe à ces frèr et sœurs qui ne recevraient rien si l'enfant était légitime.

Il est donc à souhaiter que le législateur complète prochaineme son œuvre et efface ces inégalités profondément injustes.

C'est le grand défaut du Parlement, lorsqu'il s'occupe de questio de cette nature, de n'y pas porter un examen d'ensemble, et de n donner que des solutions de détail inspirées par des situations qui o attiré par hasard l'attention des auteurs des propositions de loi.

Si l'on veut achever vis-à-vis des enfants naturels l'œuvre de jus tice qui a trop tardé, il faut soumettre leur condition légale à un exa men et une discussion d'ensemble, et non point procéder par un série de modifications partielles et timides.

§

Le 13 juillet 1907, a été promulguée une **Loi relative au libr**

laire de la femme mariée et à la contribution des poux aux charges du ménage.

Cette loi donne à la femme sur les produits de son travail person- et les économies en provenant les mêmes droits que si elle était parée de biens.

A la même date était promulguée une **Loi modifiant le point départ du délai de dix mois imposé à la femme vorcée avant de se remarier.** Autrefois la femme divor- ne pouvait se remarier que dix mois après la transcription du gement prononçant le divorce ; quand même cette transcription ait lieu après une procédure ayant duré plusieurs années. Mainte- nt elle peut se remarier aussitôt après cette transcription, si, tou- ois, il s'est écoulé trois cents jours après le premier jugement ren- dans la cause.

Enfin, le 21 juin 1907 fut promulguée la **Loi modifiant plu- eurs dispositions légales relatives au mariage.** Cette loi simplifie les formalités préalables au mariage. Notam- nt elle permet aux majeurs de se marier sans le consentement des rents.

A défaut de ce consentement, l'intéressé doit faire notifier à ses re et mère l'union projetée, et, trente jours après, le mariage peut e célébré.

Ces lois ont été copieusement commentées ; beaucoup y voient un nmencement de cette « Réforme du mariage » réclamée par les prits les moins révolutionnaires.

Malheureusement l'observation que nous faisions plus haut doit ppliquer également à ces lois qui ont le défaut de ne remédier qu'à elques inconvénients signalés aux législateurs ; elles ne s'inspirent ucune idée directrice s'appliquant à l'ensemble de l'institution 'il faut réformer.

Si l'on veut faire vraiment la réforme du mariage, il faut prendre ns le Code civil tout le titre relatif au mariage et le refondre com- tement.

Sans vouloir, comme certains, prédire la faillite prochaine du riage, on doit reconnaître qu'il y a un malaise incontestable, prove nt de ce que cette institution ne se trouve plus comprise et orga- ée conformément aux conditions nouvelles de la vie sociale, de ce 'elle ne répond plus suffisamment aux besoins moraux et matériels générations actuelles. Cependant, ceux qui s'inquiètent le plus de malaise qu'ils ne cessent de signaler sont généralement les adver- ires les plus résolus de la réforme du mariage.

A les entendre, ces modifications que le législateur pratique timi- ment, de temps en temps, ruinent l'institution, et conduisent direc- ment à l'union libre.

Et quand cela serait ! La liberté n'a jamais porté atteinte à grandeur ni à la vitalité des institutions. Bien au contraire : elle vivifie en y apportant des qualités nouvelles, en leur donnant u souplesse qui leur permet de s'adapter aux conditions toujours cha geantes de la vie sociale.

Nous comprenons que s'élèvent contre le principe de la plus gran liberté ceux qui, dans le mariage, voient avant tout un sacreme ainsi l'institution leur apparaît comme une chose à laquelle la loi d hommes ne peut toucher. Mais chez ceux pour qui le mariage n' qu'un acte de la vie civile,cette résistance est incompréhensible.

En quoi la société serait-elle menacée parce que cet acte perdr de sa solennité, serait simplifié, sa transcription sur les registres l'état civil n'étant plus que l'enregistrement d'un accord entre de individus ?

Mais vous entendez les protestations : « Assimiler le mariage à contrat ordinaire ; en faire un acte aussi simple, aussi libre qu' engagement quelconque ! C'est un blasphème contre la Famil car il ne faut pas l'oublier : *le mariage n'intéresse pas seu ment ceux qui le contractent ; il intéresse aussi leurs familles.* »

Voilà le grand mot lâché, et qui précisément révèle le défaut mariage moderne.

Autrefois, l'organisation sociale était familiale ; la Famille était base de la Société ; pour le développement, la conservation de la mille placée sous l'autorité du chef, l'individu était sacrifié.

Maintenant, l'organisation sociale prétend être individualiste, cependant l'institution la plus importante de cette organisation demeurée familiale. C'est à cause de la famille qu'il faut, pour mariage, l'autorisation des parents ; c'est à cause de la famille q le divorce par consentement mutuel est interdit ; c'est à cause de famille que le mariage crée l'obligation alimentaire non seulem entre les époux, mais aussi vis-à-vis des beaux-parents ; c'est à cau de la famille que se produit l'affinité légale avec toutes ses cons quences.

Le mariage, pour être vraiment individualiste, doit être libre, da sa formation comme dans sa rupture, et ne produire d'effets qu'en ceux qui le contractent — et, bien entendu, les enfants qui en na sent.

C'est là un point de vue nouveau, d'où nous ne croyons pas que question ait été examinée jusqu'ici.

Nous sommes convaincu que la réforme du mariage faite en s vant ce principe directeur serait féconde. Nous ne pouvons da l'espace restreint de cette rubrique développer la théorie du *Maria individualiste opposé au mariage familial*, et en montrer tout

conséquences ; nous ne voulons, pour l'instant, que signaler l'idée eux qu'intéresse cette question de la Réforme du Mariage.

JOSÉ THÉRY.

QUESTIONS COLONIALES

arcel Détieux, *La Question monétaire en Indo-Chine,* Emile Larose.

Stuart Mill a mainte fois proclamé le caractère complexe et diffi-cueux des questions de change « les plus délicates de l'économie itique ». M. Marcel Détieux, avec une profonde compétence et une le virtuosité, vient d'exposer, dans un livre d'une haute tenue ntifique, la *question monétaire en Indo-Chine*. Qu'il soit loué, le problème abordé, en dehors de l'intérêt théorique pur qui s'y che, revêt de plus, en Extrême-Orient, un caractère pratique con-érable.

a monnaie principale de l'Indo-Chine est actuellement la *piastre ;* t une monnaie dont l'usage a été introduit en Extrême-Orient par Européens. Elle apparut en Annam vers le milieu du XVIIIe siècle. rre Poivre (un des meilleurs portraits d'Edmond Pilon) nous a sé, dans la relation de son voyage en Annam, en 1749, le récit de la mière tentative qui ait été vraisemblablement faite pour donner it de cité à Hué à cette monnaie européenne. Antérieurement les namites ne se servaient guère que de sapèques de cuivre et de c. Les premières sapèques furent de fabrication chinoise, puis les pereurs d'Annam firent couler des sapèques à leur chiffre dans des iers édifiés sur le territoire de l'Empire. De zinc ou de cuivre, la èque coulée dans des moules en sable était de fabrication grossière. un lien de jonc passé dans le trou du milieu, les Annamites réu-saient 600 sapèques de zinc ou 100 sapèques de cuivre pour for-r un *quan* ou ligature, dont le poids atteignait 1 kilogr. 500 et dont aleur, vers 1885, ne dépassait pas un franc. Cette monnaie lourde ncombrante suffisait pour les échanges courants. Pour les tran-tions importantes ou pour la thésaurisation, les Annamites se ser-ent de pains d'argent ou d'or de tous titres, marchandise précieuse tôt que monnaie. Ce fut au début du XIXe siècle, sous Gialong, que piastre commença de se répandre en Annam. Les Chinois, qui ient essaimé dans tous les ports d'Extrême-Orient se servaient de tique piastre à colonnes des Espagnols que la piastre mexicaine t remplacer après la sécession des colonies espagnoles. Le corps éditionnaire français fut le principal propagateur de la piastre, tes les traites sur Paris liquidées par l'amiral commandant en chef nt été vendues contre des piastres. Dès l'origine donc la piastre dit à devenir la monnaie de notre possession. Tandis que les indi-es continuaient à compter par ligatures et à se servir de sapè-

ques, les Européens et les Chinois, au contraire, comptaient par pia tres. Vainement, l'administration française chercha-t-elle à introdu l'usage de la monnaie française.

La piastre, monnaie en usage sur les places commerciales voisin demeura toujours la monnaie préférée parce qu'elle remplissait u des principales qualités que doit avoir une monnaie, celle d'être portable dans les pays voisins, la Chine, Hongkong, Singapore. Ta que les cours du métal argent se maintinrent autour du prix que l assignait le pair du 15 ½ français, c'est-à-dire de 220 francs le kil gramme, la situation présenta peu d'inconvénients, car les relatio avec la métropole étaient rares et la valeur de la piastre se mesur par sa puissance acquisitive bien plus que par le nombre de fran que les opérations de change en France pouvaient lui attribuer. Ma à partir de 1873, lorsque l'Allemagne adopta l'étalon unique d'or démonétisa ses thalers, commença de se manifester le phénom connu sous le nom de dépréciation de l'argent. La piastre frapp librement à Mexico suivit la valeur du métal dont elle était form Son change en francs, c'est-à-dire en or, était solidaire des cours métal blanc, puisque ces cours étaient exprimés en monnaie d' *pence*, *cents* ou *francs*. Alors que la piastre avait vu son change s'é ver jusqu'à 6 fr. 25 en 1864, et que sa valeur intrinsèque, au rapp de 15 1/2, était de 5 fr. 43, on vit le cours tomber progressivemen 3 francs et même atteindre en novembre 1902 1 fr. 925. Cette dép ciation de l'instrument monétaire entraîna les conséquences d'usag chaque baisse du change aboutissait, jusqu'à ce que la puissa acquisitive de la piastre se fût modelée sur son nouveau cours, à renchérissement réel des marchandises en provenance des pay monnaie droite, puisqu'il fallait un nombre croissant de piastres p s'en rendre acquéreur. La vente des produits français en Indo-Ch était donc entravée par chaque baisse de change. A l'inverse, le co merce d'exportation vers les pays à étalon d'or était favorisé. résultat final fut une augmentation générale des prix correspond plus ou moins exactement aux reculs divers du change.

Au début, l'administration locale ne se préoccupa nullement donner une monnaie saine à la colonie. Elle se soucia seulement garantir le budget de la Cochinchine contre les pertes qu'occasion le paiement de dépenses en francs alors que les recettes étaient p çues en piastres. Puis elle sauvegarda les intérêts des fonctionna payés en piastres en augmentant leur solde.

Mais, jusqu'à 1897, l'administration ne chercha pas à apporte remède général à l'instabilité du change. Vers cette époque, M. D mer, pour préserver le budget contre toutes pertes au change au ment que par des expédients, voulut donner à l'Indo-Chine la m naie d'or française. La piastre aurait conservé sa valeur libérato

ns limitation, mais seule la piastre d'origine française eût conservé urs légal et la frappe en eût été interdite à la requête des particu- rs. Ce projet n'aboutit pas. Il fut repris en 1902, lors de la crise du étal-argent. Le kilogramme d'argent était tombé à 85 francs et la astre à 2 francs. Le commerce d'importation en Indo-Chine était mplètement arrêté. Les chambres de commerce françaises réclamè- nt alors la stabilisation du change de la piastre par des moyens propriés.

Une commission interministérielle réunie conclut qu'il ne pouvait re question de stabilisation tant que la piastre mexicaine aurait urs légal en Indo-Chine, c'est-à-dire tant que ne serait pas coupé lien qui unissait la valeur du métal à la valeur de la piastre. Il fallait nc démonétiser la piastre mexicaine en lui retirant le cours légal i serait attribué à la seule piastre française. Des délais devaient utefois être ménagés pour permettre de donner à la colonie une cir- lation suffisante de piastres françaises. Depuis le 1er janvier 1906, tte démonétisation de la piastre mexicaine est faite; la piastre ançaise a seul cours légal en Indo-Chine. Par quels procédés, dès rs, apurer la stabilisation du change indo-chinois? C'est la question ue s'est posée M. Marcel Détieux.

Pour cette stabilisation, il faut que deux conditions se trouvent alisées.

Dans ses rapports avec l'étranger, l'Indo-Chine est tantôt crédi- ice, tantôt débitrice. Quand elle est créditrice, ses débiteurs peuvent libérer en remettant des piastres qu'ils se procurent à des cours rrespondant à la valeur intrinsèque de la piastre et variables, par nséquent. Quand elle est débitrice, elle ne peut s'acquitter envers s créanciers qu'en leur offrant des piastres comptées par leur valeur ngot. La stabilisation du change ne pourra donc être assurée que si, 'une part, les débiteurs de l'Indo-Chine ne peuvent se procurer la onnaie libératoire, la piastre, que moyennant versement d'or à rai- on de tant de grammes par piastre, et, d'autre part, si l'Indo-Chine, our régler ses créanciers, aux époques où la balance de ses comptes era débitrice, disposera de monnaie d'or pour se libérer. La première ondition sera réalisée si la frappe des piastres réservée au gouver- ement n'est entreprise que contre remise de la quantité d'or conve- ue, la seconde peut l'être de la façon qu'eût recommandée M. de la alisse, en étant toujours créancier. C'est le cas de l'Inde anglaise. Iais cette situation enviable n'est pas celle de l'Indo-Chine qui, dans s années de mauvaise récolte, est fortement endettée vis-à-vis de l'é- ranger. L'or qu'elle devra alors remettre à ses créanciers, elle le rouvera dans une réserve constituée soit à l'aide de versements faits es bonnes années par les débiteurs de la colonie pour se procurer des iastres, soit à l'aide de l'emprunt.

Mais, du jour où cette réserve serait épuisée, le change de la piast retomberait à la parité de l'argent et deviendrait à nouveau instabl La question se ramène donc à savoir si l'Indo-Chine est vis-à-vis d l'étranger plus souvent créditrice que débitrice. Le bon sens indiq qu'elle ne peut être constamment débitrice. Non seulement ses com ptes doivent s'équilibrer, mais il doit même rester en sa faveur u solde créditeur. Cependant à consulter les statistiques commerciale on voit que les importations, depuis 1900, l'emportèrent de beaucou sur les exportations : mais, ce résultat n'est qu'apparent. En effe les importations n'ont augmenté depuis 1900 qu'en raison des travau exécutés sur fonds d'emprunts et, en réalité, la balance des capitau est favorable à l'Indo-Chine. Conclusion : la stabilisation est possibl Pour la réaliser, M. Détieux propose, à l'exemple des Américains au Philippines, de créer une caisse indo-chinoise contenant à la fo piastres et or. Suivant que la balance des comptes de l'Indo-Chi serait favorable ou défavorable, les créanciers de la colonie puiseraie dans cette caisse les piastres contre versement d'or ou les banquie indo-chinois y puiseraient l'or nécessaire pour amortir leurs tirag contre versement de piastres. Quand les piastres contenues dans caisse menaceraient épuisement, de nouvelles seraient frappées.

Ainsi, en principe, la frappe serait interdite aux particuliers et a gouvernement lui-même, sauf, pour ce dernier, le cas d'épuiseme de la caisse.

Cette limitation de la frappe aurait pour corollaire qu'aucune pia tre ne sortirait de la caisse autrement que contre versement d'o Quant au taux de stabilisation, il faudrait le fixer le plus haut po sible sans cependant dépasser de plus de quelques centimes les cou pratiqués au moment de la stabilisation ; le moment le plus propi pour stabiliser serait donc à la veille d'une baisse suivant un mouv ment ascensionnel du métal argent. On consoliderait ainsi la haus antérieure. L'époque actuelle serait un moment bien choisi, puisq l'argent, après avoir atteint 120 francs, oscille entre 110 et 115 fran le kilogr. Mais une commission interministérielle, après rapport d M. Arnauné, vient d'enterrer la stabilisation.

Réaliser une stabilisation demanderait quelque étude, un peu d travail. C'est trop demander à certaines gens. L'Indo-Chine attendr

N'empêche : M. Détieux a fait un fort bon livre.

CARL SIGER.

LES BIBLIOTHÈQUES

Bibliothèques américaines. — La Bibliothèqne Nationale. — Bibliothèques jap naises. — Nouvelles acquisitions du département des manuscrits à la Bibliothèq Nationale. — Les Archives de la Guerre. — Expositions.

M. Doumer, à qui la politique active laisse pour le moment d

isirs, en a profité pour visiter les Etats-Unis. Entre autres mer-
illes de ce monde nouveau, les bibliothèques l'ont ravi, et il semble
en qu'il y ait là matière à admiration. A Pitsbourg, la bibliothèque
l'Université, due à la libéralité de M. Carnegie, jouit, paraît-il,
une organisation qui tient de la féerie. La combinaison de catalo-
ies très pratiques et d'un outillage électrique bien compris permet
ie extraordinaire célérité dans la communication des ouvrages
mandés par les lecteurs. L'éloge de la bibliothèque de Washington,
ute de marbre et d'acier, n'est plus à faire. Le service y est égale-
ent très rapide, grâce aux mêmes perfectionnements mécaniques de
ansmission et à la disposition des magasins. On se croirait chez
obert-Houdin.

§

J'imagine toutefois que, telles les demoiselles des milliardaires
néricains, heureuses de se mettre à la remorque des vieilles aristo-
aties européennes, les bibliothèques d'outre-Atlantique ne seraient
is fâchées d'avoir une histoire. Celle de notre Bibliothèque Natio-
ale », que MM. Henry Marcel, Ernest Babelon, Henri Bouchot, Paul
archal et Camille Couderc, administrateur général et conservateurs
ses quatre départements, viennent de raconter en deux beaux
lumes de la collection des *Grandes Institutions de la France*
I. Laurens, éditeur), ne manque pas de grandeur. Elle n'est pas une
ces créations subites et spontanées que l'or fait surgir en quelques
ois du sol; mais lentement, longeant l'histoire du pays et se
çonnant à ses besoins, elle s'est constituée, d'abord collection par-
ulière des rois curieux de science et de beauté, puis s'ouvrant aux
vants, enfin se mettant généreusement à la disposition de tous —
de quels travailleurs parfois, ô démocratie! Et si elle n'a point
nnu de Vanderbilt et de Carnegie aux milliards faciles, n'a-t-elle
is lieu d'être aussi fière de ces merveilleuses collections si passion-
ément constituées par de modestes savants, et qu'ils lui léguèrent
ns conditions?

M. Henry Marcel a su réunir en quelques pages précises et d'une
cture facile l'histoire topographique, monumentale et administra-
ve de la maison. Sans doute M. Piton, dans un savant et curieux
ticle du « Nord », l'a pu convaincre d'erreur, et avec lui, Le-
ince, Mortreuil, et autres historiens de la Bibliothèque au sujet
es emplacements respectifs des hôtels de Chivry et Tubeuf. Mais quoi!
fallait trouver le petit papier d'archives qu'un heureux hasard
urnit souvent, alors qu'il échapperait aux plus laborieuses recher
ies, et je m'étonne peu de voir ce plaisir échoir à M. Piton. L'agré-
ent du travail de M. Marcel réside surtout dans la clarté, dans le
oût libre et sûr dont il juge les différentes parties architecturales
e son domaine. C'est aussi la clarté qu'il faut admirer dans l'his-

toire des collections et l'exposé de l'organisation des services du dé-partement des Imprimés, œuvre de M. Marchal, et dans le travail de M. Couderc relatif aux manuscrits. Le regretté H. Bouchot a écrit pour ses chères *Estampes* quelques-unes de ces pages verveuses dont il était coutumier, mais dont l'allure peu didactique surprend par le contraste qu'elles présentent avec les travaux de ses confrères. M. Babelon a su faire pour le département des *Médailles* un guide parfait où il a mis en lumière et en valeur les belles pièces de ses collections qu'il n'est pas permis d'ignorer. Ajoutons que les illustrations phototypiques, dont le choix a été confié aux écrivains, constituent un raccourci du musée des arts du livre, de l'estampe et de la gravure en médaille.

Il faut conclure de ce nouveau parallèle entre l'Amérique et le vieux-monde que les institutions, comme les hommes, sont les prisonnières de leur passé. Rien au monde, en dépit de la campagne menée par M. Pitollet, dans « le Siècle », et justifiée sur bien des points, ne pourra transformer l'établissement de la rue de Richelieu en une bibliothèque moderne, tout simplement, dirait M. de La Palice, parce qu'il est vieux, non plus que transmuer Heidelberg en une ville yankee à avenues numérotées. A moins de faire table rase et de tout reconstruire sur des données modernes, comme Londres a fait pour son British Museum, comme Berlin s'apprête à faire, qui envoie ses architectes aux Etats-Unis chercher des idées pour l'immense bibliothèque qu'elle projette. Rappelons aussi que M. Bouchot rêvait tout haut, avant sa mort, de réédifier sur l'emplacement des Tuileries, un vaste palais destiné à remplacer l'hétéroclite assemblage de pièces et de morceaux qui compose le monument de la rue de Richelieu.

§

Puisque nous sommes en train de regarder chez le voisin, nous signalerons le court et substantiel article que M. André Artonne vient de publier dans « la Revue des Bibliothèques » (nos 1-3, janvier-mars 1907) sur *les Bibliothèques au Japon*. Dans la période qui va de la guerre sino-japonaise à la guerre avec la Russie, — moins de dix ans — « le Japon a vu à la fois doubler le nombre des lecteurs dans ses plus importantes bibliothèques, et le nombre même des bibliothèques dans tout l'Empire ». Tokio a sa Bibliothèque Impériale en cours de reconstruction sur un plan conforme aux conceptions les plus modernes, avec 430.000 volumes, dont 60.000 européens, et un service de prêt parfaitement organisé. A côté, la Bibliothèque de l'Université de Tokio se présente avec plus de 360.000 volumes, dont 130.000 en langues européennes. En province, les bibliothèques se multiplient avec rapidité, et, comme en Amérique, l'initiative privée vient en aide aux efforts du gouvernement. C'est

si qu'à Osaka M. Sumitomo Kichizaemon a fait construire une liothèque modèle qu'il a offerte au département et qui a été ouverte 1904.

§

Nous pouvons rendre pleine justice à l'activité américaine et aux rts que font les Nippons pour se mettre à la hauteur des nations identales, sans en être d'ailleurs humiliés. Nos trésors artistiques ittéraires ne cessent pas de s'accroître.

La « Bibliothèque de l'Ecole des Chartes » publie, dans son n° de vier-avril 1907, la liste des nouvelles acquisitions faites par le artement des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, du 1er janr 1905 au 31 décembre 1906. On y remarque des recueils de lettres Descartes, Racine, Fénelon, Chateaubriand; les papiers et la corpondance d'Edgar Quinet, donnés par sa veuve en 1890, mais t l'inscription sur les catalogues et la communication avaient été ervées jusqu'alors; et vingt-trois nouveaux manuscrits de Hugo is par les héritiers de Paul Meurice, dont dix-sept albums de es de voyages, croquis, charges, etc., d'une étonnante saveur.

La science contribue à ces enrichissements par l'acquisition d'une ection des œuvres mathématiques de Gerbert et de Hériger de bes, de lettres et d'opuscules de Fermat, qui découvrit avant Newton Leibnitz le calcul différentiel, et de la correspondance du célèbre enteur Philippe de Girard. Signalons enfin un beau missel, orné peintures, à l'usage des Prémontrés, et une Vie de Sainte Elisa-h de Hongrie, ornée de miniatures données par M. Jules Maciet. is parler d'un diplôme original de Charles le Chauve daté de 876, la correspondance du cardinal Toussaint de Forbin-Janson au rs de ses ambassades en Pologne et à Rome, des papiers de l'o-taliste Burnouf, des manuscrits du maréchal de Castellane et notes et dessins archéologiques de Rohault de Fleury.

§

D'autre part, les administrations, si jalouses d'ailleurs de leurs erasses, commencent à entrebâiller leurs portes aux légitimes osités des érudits, et se mettent en mesure de faire profiter l'hise des minutes de leurs dossiers.

Le comité technique des Archives de la guerre, présidé par M. le éral Zimmer, vient de faire approuver par le ministre de la rre certaines mesures destinées à permettre la communication aux rcheurs et aux historiens des documents antérieurs à 1848 conis dans les divers dépôts de Paris et des provinces. Un grand nom-de pièces intéressantes dispersées dans les services du ministère t être versées à la section historique de l'état-major de l'armée. autorisation du général sous-chef d'état-major de l'armée, accor-

dée sur demande individuelle, permettra aux travailleurs de pren
connaissance de l'inventaire des archives des sections techniques
l'artillerie et du gènie et de consulter les pièces intéressantes p
eux. Il en sera de même des inventaires des archives des corps d'
mée et gouvernements militaires, dont des copies seront dépos
dans les archives de chaque département. Enfin, les archives des j
tices militaires se laisseront interroger pour les affaires termin
avant 1814. *Et nunc erudimini.*

§

N'est-ce pas aussi une marque de vitalité que ces expositions p
ticulières dont nos bibliothèques semblent prendre l'habitude ?
n'est point à moi de parler de la belle Exposition de portraits or
nisée par M. Marcel, rue Vivienne, et qui a d'ailleurs fermé ses p
tes le 30 juin, non plus que de celle que M. Marcel Poète a con
crée, dans les locaux de la Bibliothèque de la ville, à la Vie po
laire à Paris. Mais je dois reconnaître en ces manifestations
louable essai de captation des curiosités populaires en faveur
nos établissements scientifiques et de nos incomparables riches
nationales.

GABRIEL RENAUDÉ.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : MM. J. H. Rosny, à propos du Prix Goncour
La Revue catholique et Royaliste : une préface du duc d'Orléans : « direc
royales ». — *La Revue de Paris :* Souvenirs de Maxime Gorki sur les ma
cres de Saint-Pétersbourg en janvier 1905. — Memento.

L'attribution du prix Goncourt suscite chaque année des polé
ques. On ne discute plus les récompenses que décernent l'Acadé
Française et les sections de l'Institut. Les décisions des dames d
Vie Heureuse sont acceptées avec sérénité.

S'il y a un contre-examen public des titres qu'avaient les di
candidats au prix Goncourt, c'est qu'en vérité les juges à qui rev
la charge de le décerner sont des hommes de lettres plus mêlés
siècle, des combatifs, des écrivains libérés de l'esprit « académiq
pour tout dire. Ils sont dix et donnent un seul prix. On devrait
les laisser opérer en paix !

Par voie d'interviews, on connaît quelques réponses des intére
aux critiques et à la malveillance qu'ils encoururent. Voici un ar
de MM. J. H. Rosny sur *le Prix Goncourt* (**la Revue h
domadaire,** 6 juillet). Les grands romanciers du *Fardeau so*
sont de ceux que la jeunesse admire le plus. Si nous reproduis
ici quelques-unes de leurs explications, c'est dans le dessein d'écla
sur les intentions de M. de Goncourt :

…es statuts de la Société portent, à l'article II, que le prix dit « des Gon-…t » doit être attribué *au meilleur ouvrage d'imagination en prose …u dans l'année.* Ce texte ne laisse pas d'être vague. Pour l'éclaircir, il … se reporter au testament d'Edmond de Goncourt. Et là nous voyons … *ce prix sera donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux ten-…es nouvelles et hardies de la pensée et de la forme.*

… Malheureusement, — ajoutent MM. J.-H. Rosny, — cette rédac-… n'est pas très claire non plus ». Et ils nous apprennent que le … peut revenir « à tous ceux qui n'auraient pas atteint la notoriété », … qu'en soit l'âge. Mais il s'agit donc de délimiter celle-ci, — et …s'y aventurerait ?

…ais alors même que les académiciens parviendraient à déterminer la no-…té avec une approximation suffisante, il resterait encore une difficulté … ceux d'entre nous qui ont personnellement fréquenté chez M. de Gon-…t — et il n'y en a qu'un seul qui ne l'ait pas connu ou du moins qui … pas reçu ses confidences littéraires. Dans l'esprit de notre Maître, les … mille francs du prix étaient destinés à donner au lauréat « le temps et …isir d'écrire un nouveau volume ». Cette intention ne saurait être con-…e. M. de Goncourt l'a confirmée, à un grand nombre de reprises et sans …iguïté. Le prix serait donc particulièrement institué pour les écrivains … traités par la fortune. C'est, on l'avouera, un sujet de trouble et de …pule. Plusieurs d'entre nous ne croient pas remplir tout à fait leur …ir en votant pour un homme pourvu de rentes, ni même pour un fonc-…naire ou un officier — à moins qu'ils ne sachent de source certaine que … derniers ont l'intention d'abandonner leur emploi pour se consacrer à …ttérature. D'autre part, nos statuts ne mentionnant pas le but du tes-…ır, il est difficile de ne pas voter pour le livre préféré, ce livre fût-il … par un millionnaire.

…est ici un de ces cas où il faudrait hardiment faire appel à la générosité …auréat riche. En toute justice, celui-ci devrait abandonner la valeur …le du prix, et proposer, soit à l'académie Goncourt elle-même, soit et …érablement à un nouveau jury, de faire un second choix. Le geste …ait assurément au public et vaudrait peut-être, en fin de compte, autant …ne série de ces articles tarifés dont le coût épouvante les éditeurs. …s ! ce n'est pas même l'ombre d'un rêve.

…ue les femmes se le disent, elles peuvent concourir pour le prix …court ! Mmes Myriam Harry et Jeanne Landre furent proposées …1905 et 1906. MM. J.-H. Rosny le rappellent dans une note et ils …priment en ces termes au sujet des candidatures féminines :

…ans doute, Edmond de Goncourt était plutôt misogyne ; il est probable … aurait difficilement donné sa préférence à une œuvre féminine. Il ne …ait pas notre compagne capable d'originalité, de tentatives nouvelles et …ies par la pensée et par la forme. Au rebours, il lui attribuait, non … amertume, une remarquable faculté d'assimilation, une activité mono-…, l'absence de goût et de dégoût, et lui déniait l'esprit créateur. Ceux …tendent parmi nous à rejeter les travaux de la femme peuvent donc

s'appuyer sur l'autorité du fondateur. En définitive, Goncourt ne nou: pas interdit de voter pour les femmes; son exemple nous engagerait seu ment à quelque méfiance. Pour être juste, disons qu'en fin de compte n'est qu'un esprit de méfiance qui règne parmi nous à l'égard des « aut resses ». On admet, en principe, qu'elles peuvent prétendre au prix. Et n croyons qu'on l'admettrait en fait, si l'œuvre d'une d'entre elles susci une admiration profonde : seulement, l'admiration leur sera plus diffic ment accordée qu'à un homme. Elles sont donc, provisoirement, en d'infériorité; on peut espérer que l'Académie arrivera à les regarder d œil plus favorable — pas trop favorable, pourtant, car il n'est pas mauv que la carrière leur soit un peu dure : destinées, comme en Angleterr en Amérique, à supplanter finalement, pour la besogne courante, les lit rateurs mâles, il est juste qu'elles se soumettent à des épreuves élimi toires, et nécessaire qu'elles se trempent pour la lutte.

MM. J.-H. Rosny, parlant des quatre ouvrages déjà couronnés l'Académie Goncourt, disent que « deux au moins sont de très ha valeur ». Et, très loyalement, ils regrettent que la majorité des s frages n'ait point désigné MM. Camille Mauclair, Charles Génia ou les frères Leblond.

§

C'est daté : « En mer, juin 1907 » et signé : « Philippe ». C une « magnifique préface » dit une N. D. L. R. Nous lisons c dans la **Revue Catholique et Royaliste** du 20 juillet y a un titre éblouissant: *Directions royales*.

« J'écris ces lignes à bord de ma fidèle *Belgica*, qui me ram vers la grande solitude polaire. » Ainsi débute M. le duc d'Orléa Il ne continue pas aussi bien, parce que ses idées sont moins net Il est homme de sport et les affaires d'Etat exigent des facultés férentes, même pour en établir la théorie. « La Monarchie ass d'abord aux nations la durée », constate le prince. Et de la mê encre, il compare la France républicaine à « un corps décapité ». figure ne manque pas de saveur, venant d'un héritier de Philip Egalité.

Si « le style, c'est l'homme même », — que penser du passage *la Belgica ?* après en avoir lu ces lignes :

Le comte de Paris, ce vaillant et calme soldat de la guerre d'Améri s'était vu refuser le droit de lutter à côté de Robert Le Fort sur les cha de bataille de 1870. Du moins avait-il eu plus tard la fierté de porter l' forme dans notre armée de seconde ligne. Il est mort à la veille de l'épr décisive : les chefs suspectés et décimés, les secrets de la défense v sur la place publique, l'infamie de la délation installée dans nos régime la propagande antimilitariste s'autorisant de ministres et de générau drapeau traité de loque et la Patrie blasphémée; heureux de n'avoir connu tant de douleurs et tant de hontes ! Mais l'indignation que ce Pri aurait ressentie, je l'ai clamée de toutes mes forces ! Mais l'horreur de

ttentats ne cessera de m'animer à les combattre ! Monarchiste ou non, ut patriote m'entendra ! C'est le cri des Rois qui, morceau par morceau, nt rassemblé la France ! C'est celui de quarante Bourbons tombés face à nnemi !

Le duc d'Orléans termine sur ces mots généreux :

Et si, dans les âmes de quelques-uns de mes compatriotes, je ne sais uel préjugé subsistait et quelle méfiance, qu'ils se rassurent ! Ce n'est pas hier que le Roi de France ignore les injures du Duc d'Orléans ! A la hauur où le place son devoir, il ne connaît ni la haine ni la rancune, un seul ntiment le possède et l'anime : cette « violente amour » que le Béarnais rtait à son Peuple, cette flamme de patriotisme qu'il a léguée à tous les ens.

Quand on vient justement de revoir, au musée de Versailles, la te en cire de Louis XIV, — le plus fameux de ces Bourbons dont quarante (sont) tombés face à l'ennemi », sarpejeu ! — on a de grandeur monarchique une idée singulièrement défavorable. Il udrait de meilleure prose, une logique moins incertaine, que celles Philippe d'Orléans et des exemples plus probants que celui d'un omte de Chambord ou d'un comte de Paris, pour agir sur un esprit in ou raffiné. Les conseillers du prétendant actuel sont bien coubles envers la cause royale, de laisser le prince écrire ces phrases oufflées qui ne sont pas dans la tradition d'un Pascal ni d'un Buffon.

§

La Revue de Paris (15 juillet) publie sous ce titre : *Esclas, souvenirs du 9/23 janvier 1905*, un tableau saisissant de ce ie furent la ville et le peuple de Saint-Pétersbourg pendant les tuees. Le spectacle d'épouvante a inspiré à Maxime Gorki des pages agiques. La fatalité les alourdit et les couleurs y sont obscures.

La foule, étonnée de son nombre, hésite. Une foule parisienne renrse la Bastille, braille, agit. La multitude russe attend elle ne sait uoi, parle bas, s'obstine à demeurer devant les fusils de la troupe, , quand les balles partent, c'est une stupeur !... Ceux qui ont tiré, 1 nom du tzar, étaient-ce des soldats ? « Dans leur silhouette, il n'y vait rien de menaçant, constate Maxime Gorki : ils sautaient, tantôt ır un pied, tantôt sur l'autre, pour réchauffer leurs jambes engouries. »

Et voici comme le contact a eu lieu :

Une voix compatissante dit :
— Les soldats ont froid !
— Oui !
— Et pourtant, ils doivent rester là !
— Les soldats sont là pour veiller à l'ordre !
— Doucement, camarades ! Tranquillement !...

— Va! va!

— Bravo, soldats! — cria quelqu'un.

Un officier, au capuchon jaune rejeté sur l'épaule, sortit son épée du fourreau, et, tout en élevant la lame d'acier recourbée, cria quelque chose à la foule. Les soldats restèrent immobiles, côte à côte.

— Que vont-ils faire? — demanda une grosse femme.

On ne lui répondit pas. Et, soudain, tous éprouvèrent de la difficulté à avancer.

— En arrière! — cria l'officier.

Quelques personnes se retournèrent : derrière elles, il y avait une masse compacte de corps ; de la rue, s'écoulait sans arrêt un fleuve sombre d'hommes; la foule cédait à ce torrent, s'épanouissait et remplissait la place devant le pont. Quelques hommes se détachèrent pour aller au devant de l'officier en agitant des mouchoirs blancs. Ils criaient en marchant :

— Nous allons chez notre souverain...

— Tout à fait pacifiquement!

— En arrière! Je vais donner l'ordre de tirer!

Lorsque la voix de l'officier arriva jusqu'à la foule, elle lui répondit par une sonore exclamation d'étonnement. On avait bien dit que peut-être il ne serait pas possible d'arriver jusqu'à « lui »; mais qu'on pût tirer sur le peuple qui allait à « lui », confiant en sa force et en sa bonté, cela anéantissait l'image créée. « Il » était une force au-dessus de toutes les autres forces; de qui aurait-il peur, pourquoi repousserait-il son peuple avec des baïonnettes et des balles?... La menace de la fusillade était incompréhensible, injurieuse... Un homme maigre, famélique, aux yeux noirs, s'écria soudain :

— Tirer? Tu n'oserais pas...

Et il continua, s'adressant à la foule d'une voix haute qui s'irritait :

— Quoi?... J'ai dit qu'on ne lui permettrait pas de tirer!

— Qui? Les soldats?

— Non, pas les soldats, mais là-bas...

Il tendit le bras vers le lointain.

— Les supérieurs... voilà! Hein? je te l'ai bien dit!

— Ce n'est pas sûr!

— Quand on saura pourquoi nous venons, on nous laissera passer!

Le bruit augmentait. On entendait des cris furieux, entremêlés de remarques ironiques. Le bon sens se heurtait à la stupidité des barrières et se taisait. Les mouvements de la foule devinrent plus nerveux, plus fébriles; un froid perçant montait de la rivière. Les baïonnettes pointues étincelaient, immobiles. La masse avançait toujours, poussée par derrière; on échangeait des exclamations. Ceux qui avaient parlé avec l'officier revinrent et se mêlèrent à la foule. Mais tous ceux qui étaient au premier rang, hommes, femmes, adolescents, agitaient aussi des mouchoirs blancs.

— Pourquoi tireraient-ils? A quoi bon? — disait gravement un homme d'âge mûr, à la barbe grisonnante. — C'est tout simplement parce qu'ils ne veulent pas que nous passions par le pont... Nous devons traverser sur la glace.

Et soudain quelque chose de sec et d'inégal se répandit dans l'air, trembla et frappa la foule comme avec des fouets invisibles. Pendant un

ant, toutes les voix se turent. La multitude continuait à avancer lente-
nt.

— Ils ont tiré à blanc, — fit une voix décolorée (on ne savait si elle
estionnait ou affirmait).

Mais çà et là des gémissements retentirent ; quelques personnes étaient
nbées. En pleurant, une femme porta la main à sa poitrine, et marcha
avant à pas rapides, sur les baïonnettes pointées en avant. D'autres fem-
s se précipitèrent et la devancèrent.

De nouveau le crépitement de la fusillade, encore plus sonore, encore
s inégal.

Le détail de cette boucherie est terrifiant. On ne saurait oublier
npression reçue de ces vingt-huit pages : *on suffoque en les
ant.* Le plus curieux est qu'il est impossible, même après, à l'ana-
e, d'y découvrir l'art du conteur. Tout est si exactement en place
il faut qu'il ait édifié cette architecture, et un tel parfum de vérité
nte de ce texte qu'il faut que l'auteur ait seulement fait usage de
notes dans l'ordre où il les a prises. Ces journées ont appris à
itocratie quels *esclaves* sont les Russes. Il y a eu, en haut, une
ute de crainte peut-être. Aujourd'hui on a confiance : les *escla-*
sont matés. Quitte à tirer un peu dans la masse, à l'occasion, le
it Père et ses oncles tiennent la Russie pour longtemps ; et,
gtemps encore, les héros de l'émancipation se sacrifieront pour le
upeau indifférent et triste.

Memento. — *La Nouvelle Revue* (15 juillet). — M.-L. de Larmandie, sur *le
racle moderne*, le curieux livre de M. Jules Bois.

Le Censeur (20 juillet). — Mme C. du Gast : *Au Maroc ;* de M. G.-Jean
bry, un article sur le musicien Ravel. — *Le Palais enchanté par les
res*, poème de Mme H. Vacaresco.

La Revue du Mois (10 juillet). — M. Mittas-Leffler, sur le mathématicien
els Henrik Abel. — De M. J. Bédier, une étude sur *la Légende de la
quête de la Bretagne par le roi Charlemagne.*

La Grande Revue (10 juillet). — M. L. Hubert, député, expose les raisons
désirer *le Rapprochement franco-allemand.* — Une nouvelle de
Ch. Géniaux : *Brienoc va se pendre.* — Un article de M. H. Monin :
us l'empire, d'après les relations de Jules Ferry avec Ed. Quinet. — De
Jules Chevallier, une étude très curieuse sur *la Décadence du chant.*

Le Correspondant (10 juillet). — *L'Etat indépendant du Congo*, par
A. Le Roy. — *Autour du Congrès d'Aix-la-Chapelle*, par M. G. Dau-
. — *L'Art de Versailles*, par M. P. Gaultier.

La Revue (15 juillet). — *La Race des Pauvres*, par M. A. Nicefore. —
e *de Noailles*, par M. N. Ségur. — *Une révolution chimique : l'A-
e*, par M. F. Marre.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

M. Spoelberch de Lovenjoul (*La Dépêche*, 21 juillet). — Genève s'émancipe (*Le Matin*, 31 juillet).

La presse a été fort louangeuse pour M. de Lovenjoul. M. Bourget toujours bien inspiré, le compara à Sainte-Beuve, dont, dit-il, seul il détenait la méthode, — sans doute, comme ses manuscrits, dans une armoire de fer. Pour moi, j'avoue que les publications de ce respectable collectionneur ne m'ont jamais paru d'un intérêt immense et quant à sa méthode, c'était, tout bonnement, celle de l'accaparement. Collectionneur, tel est bien le mot qui convient, collectionneur utile, comme presque tous les collectionneurs, plus utile même que la plupart de ses confrères.

M. Octave Uzanne, qui l'a connu et observé, parla de lui dans la **Dépêche** et le jugea en ces termes équitables :

Le vicomte de Lovenjoul, qui cultiva en Belgique le grapillonnage des lettres françaises, sut acquérir chez nous une renommée de grand seigneur belge entièrement dévoué à la mémoire d'Honoré de Balzac, de Théophile Gautier, de George Sand, d'Alfred de Musset, de Sainte-Beuve et de la plupart des maîtres romantiques.

Très renseigné sur la vie et les œuvres des grands écrivains romanciers et poètes de 1830 à 1860, à la tête d'une jolie fortune qui aurait pu en faire un vrai sportman ou un opulent financier, Charles de Spoelberch de Lovenjoul rechercha, sans compter, toutes les correspondances autographes, les pièces inédites, les manuscrits fragmentaires, les essais et témoignages de vie privée et publique de ses dieux.

Les marchands collectionneurs et agioteurs de papiers provenant des héritages des maréchaux des lettres savaient que chez lui on payait largement, à guichets ouverts, les pièces rares, les épîtres amoureuses, les correspondances curieuses, les scénarios inconnus, les actes notariés, les factures, les documents divers émanant des parents, amis, confrères des hommes de lettres dont s'honore notre pays. Aussi, était-il accablé de dossiers étranges qui lui parvenaient de toutes parts, et sans même avoir le loisir de tout parcourir à fond, il achetait, achetait, achetait. Jamais lassé, toujours boulimique de nouveau, intrigué sans fin, facile à séduire par les petits et grands côtés de la vie de ses héros, il entassait comme si son existence pouvait suffire à tout compulser, classer, annoter et publier.

Il rappelait, dans la galerie des collectionneurs de documents autographes, cette figure si falote du bibliomane légendaire, dont dix immeubles s'encombraient de livres de la cave au grenier et dont les catalogues après décès sont restés comme des phénomènes dans l'histoire des grandes bibliothèques inassimilables. Chez le vicomte de Lovenjoul à Bruxelles, boulevard du Régent, l'œil n'était attiré ni séduit par aucun décor artistique. Les pièces de l'hôtel où il remisait ses prodigieuses découvertes de Nabab pourvoyeur d'historiens et de critiques étaient toutes lambrissées de vastes placards qui se succédaient avec une monotonie désespérante et glaciale. Il était rare qu'il les ouvrît, même devant les plus érudits et les plus notoires

visiteurs. Le vicomte n'était pas volontiers l'amateur exhibitioniste, mais c'était un causeur forcené, un intarissable interlocuteur qui détenait le records de vitesse du débit d'anecdotes et de propos intéressants sur tout le monde des lettres du dix-neuvième siècle. Quand il était parti, on ne l'arrêtait plus ; on demeurait surpris qu'il lui restât encore de la salive sur les muqueuses buccales. Il s'exaltait à parler de Balzac, de Beuve, de Baudelaire, de Musset, ou de Mme Sand et à révéler sur les uns et les autres des faits insoupçonnés, des traits surprenants, des lignes ou des vers inattendus.

La première fois que je le vis à Paris, après avoir échangé nombre de lettres depuis des années déjà, je m'excusais de ne pouvoir lui accorder que peu de minutes, devant prendre le train pour Chartres. Cela ne l'arrêta aucunement. Il m'accompagna à la gare Montparnasse, puis à Versailles et enfin dans la jolie vallée d'Eure-et-Loir. Je n'eus pas à le questionner, à l'interroger, à amorcer ses discours ; il fit du cent mots à la seconde sur la piste bibliographique de Théophile Gautier et de l'auteur de la Comédie humaine. Jamais je n'avais oui un si formidable Niagara de paroles.

M. Uzanne ne méconnaît nullement les mérites de cet illustre amateur, et après avoir cité, non sans une arrière-pensée d'ironie, je pense, un passage où M. Bourget, cette fois, le compare au savant Biot confessant à Pasteur son fiévreux amour de la science (Que M. Bourget a donc l'esprit juste !), il conclut :

> Incontestablement, le vicomte fut un passionné d'architecture littéraire entièrement faite de matériaux neufs et originaux, mais un Américain dirait aussi avec raison que, dans sa volonté de bâtir toute une cité historique hospitalière aux fervents des lettres, M. de Lovenjoul procéda comme les « trusters ». Il accapara le marché des documents, ne laissant rien ou fort peu hors de ses chantiers. Les érudits impécunieux furent jusqu'ici dépossédés. Il est juste que Chantilly hérite, mais cet héritage ne prendra toute sa valeur que du jour où on en connaîtra exactement l'étendue par le détail des matériaux abandonnés par lui et qui seront si intéressants à déblayer.
>
> M. Charles de Spoelberch de Lovenjoul apporta un zèle prodigieux à rafler les documents littéraires de toute nature ; il faut rendre hommage à la bonne volonté de cet accapareur qu'on aurait nommé outre-océan le *roi des manuscrits*. Il en tira vanité et grande notoriété, mais il ne faut pas exagérer son mérite. Le trust des blés a cela de bon qu'il attire de tous côtés les meuniers. Espérons qu'à Chantilly il leur sera permis de se pourvoir aisément de bon grain à cette fin de le moudre et de nous donner un pain intellectuel dont le brave vicomte fut peut-être un peu trop avare.

§

Il paraît, si l'on en croit **le Matin**, que l'Eglise de Genève, récemment arrachée aux bienfaits de l'Etat, était subventionnée au moyen de taxes prélevées sur les maisons de prostitution. « Peuple de Genève, écrivait un pasteur, ami de l'émargement, repousse l'assaut qu'on livre à ton Eglise et répète : Je t'aime, ô ma vieille maison ! »

— « Ta vieille maison, répliquait un libéral facétieux, a une annexe, et cette annexe n'est vêtue que d'un gros numéro. L'Etat de Genève parfait son équilibre et solde son budget des cultes, en imposant une taxe proportionnelle aux maisons publiques. » Ces révélations me font regretter l'ancien état de choses, vraiment. Ainsi, ô cité secrète, plus bateau de fleurs qu'on ne pense, chez toi, hier encore, c'était faire œuvre pie que d'aller au b —! Un fidèle, en veine de générosité, pouvait, en toute sûreté de conscience, hésiter; et quand on hésite en ces sortes d'alternatives, le choix n'est guère douteux. Ayant, les yeux baissés, versé à la matrone le prix convenu, le digne momier disait en lui-même : « Cela te reviendra, Christ! » Et, le cœur léger, il marchait au combat qui n'exige pas que, comme dans la Bible, on se ceigne les reins.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Conservatoire. — Tout est dit, et l'on vient trop tard pour parler en détail de cette Cour d'assises conservatoriale où défilent tant de prévenus musicaux que l'on condamne à purger dans la geôle du Faubourg Poissonnière, une, deux, voire quatre années d'emprisonnement, à moins qu'on ne les acquitte, gratifiés d'un prix à titre de dommages et intérêts. Cette année, comme de coutume, toute la presse a commenté les verdicts dont elle a publié la liste détaillée, avec photographie et biographie des accusés. Au lieu d'apporter une superfétatoire contribution à cette statistique, développons quelques impressions d'audience.

Les débuts de la session furent incontestablement ternes et l'indisposition qui retint Fauré éloigné de la loge du jury accrut le malaise général.

Le suppléant Maréchal, truffé de bonnes intentions, n'était pas de taille à soutenir équitablement les candidats de valeur pendant la délibération, ni à rectifier les erreurs d'appréciation forcément commises par une douzaine de musiciens appelés à juger sur échantillon un bataillon serré d'élèves inégaux. On sait de reste que l'épreuve d'un concours n'est nullement péremptoire, telle médiocrité pouvant, veinarde, briller ce jour-là d'un éclat sans lendemain, cependant qu'un pauvre diable d'excellent artiste, paralysé par le trac, bafouillera. Pour équilibrer les jugements mal motivés de ces magistrats d'un jour, l'influence du livret scolaire s'impose, et c'est à Fauré, directeur du Conservatoire, seul renseigné sur la véritable nature des « espoirs », que revenait ce rôle délicat de stabilisateur.

Faute de cette présence indispensable, le palmarès des classes de chant — surtout des classes féminines — et de piano n'a pas semblé

apporter un appui bien solide au dogme de l'infaillibilité des jurys! N'insistons pas trop : l'apaisement des vacances a, Dieu merci, calmé les tempêtes soulevées — au cours de la Journée des Dupes — par le révoltant second prix d'une cantatrice au vinaigre. Quant à l'ostracisme dont fut victime le meilleur pianiste de la maison, M. Gayraud, le député de ce nom (supposons-le père du candidat scandaleusement évincé) ne peut manquer d'en saisir la Chambre.

C'est par les exhibitions de chanteurs que s'ouvrit la série et leur médiocrité coutumière apparut, en 1907, avec une plus lamentable netteté. Quelques jours après, les beaux concours d'instruments nous réconciliaient avec le Faubourg Poissonnière, mais que le premier contact fut pénible!

Les louables réformes entreprises pour le plus grand bien des chanteurs n'ont pas suffi à améliorer ces terribles classes. Certes le répertoire s'est épuré, malgré les pleurs et les grincements de râteliers des pougins encroûtés; la musique de chambre, sous l'impulsion de Fauré, y fait maintenant quelques apparitions. A côté des « airs » purement dramatiques, mieux à leur place aux concours d'opéra-comique et d'opéra, on peut entendre l'alerte et délicieux *Phébus et Pan* du père Bach, *la Marine* passionnément romantique de Lalo, etc. Mais il reste beaucoup à faire.

Pourquoi le choix du fameux morceau de concours s'entoure-t-il encore de tant d'amères formalités? Pourquoi le règlement qui prétend respecter la liberté de l'élève reste-t-il sans valeur, la moitié des concurrents gémissant sur la page qui leur fut fâcheusement imposée? En pratique, le droit de présenter deux morceaux demeure un bénéfice illusoire, le choix définitif n'appartenant pas au candidat. D'ailleurs pourquoi ces demi-mesures, ces vaines apparences de semi-liberté? Il serait plus logique de laisser à l'élève la responsabilité complète de la page élue ou de l'en décharger entièrement en imposant le morceau de concours. Nous n'entendrions plus ces récriminations de concurrents malheureux affirmant que tel camarade a été favorisé par telle musique, permise à lui, interdite à d'autres, on ne sait pourquoi. « Ah! si l'on m'avait laissé chanter ce que j'avais choisi! » Pour supprimer ces regrets tendancieux, il suffirait, soit d'appliquer sans restriction le règlement libéral laissant s'épanouir les tendances secrètes de chaque élève, artiste ou cabotin, soit de supprimer le privilège conservé par les classes de chant d'avoir autant de morceaux que de candidats.

Car, au fond, après un classement préalable des voix, qui empêcherait les ténors de se mesurer à l'étalon unique d'un même air et les soprani dramatiques de passer sous la toise d'une seule œuvre? Tous ces futurs pensionnaires de nos théâtres, ils seront plus tard aux prises avec des difficultés égales; ils chanteront les mêmes rôles,

ils porteront l'un après l'autre, en province ou à l'étranger, la fausse barbe du Docteur Faust ou les bottes parpaillotes de Marcel. Pourquoi, dès lors, ne pas adopter cette commune mesure que leur carrière leur imposera bientôt ?

J'entends l'objection : « Les multiples aspects d'une voix nécessitent des manifestations différentes pour chaque artiste .» L'argument ne s'appliquerait-il pas aux classes d'instruments qui ne bénéficient pas de ce privilège ? Qui vous dit que tel pianiste, terre à terre dans son interprétation de Chopin, n'eût pas culminé dans du Liszt et qu'une acrobatie de Sarasate n'eût pas valu un premier prix à tel violoniste dont Bach ruina l'espoir ? On tient compte à Mlle X... de sa facilité de vocalise et on lui permet de se présenter dans les « variations » de Proch qu'elle chante en italien (ce qui interdit au jury l'appréciation non seulement de sa musicalité, mais de son articulation et de sa prononciation française que j'aurais cru, pourtant, des éléments non négligeables dans un concours), mais jamais personne ne s'avisera de mettre en lumière le prodigieux staccato d'un futur Ysaye ou les impeccables gammes en octaves d'un Dièmer de demain. Croyez-vous que la *Mephisto-Walzer* imposée au dernier concours de piano n'a pas desservi telle nature d'artiste plus spécialement contemplative, tout en permettant à un piaffeur de « chic », dépourvu de qualités foncières, d'enlever une récompense inespérée ?

Le grand mal n'est pas là. Le chant nous décevra longtemps encore après l'élaboration de règlements inattaquables. Cet art troublant repose, en effet, sur le plus affligeant empirisme, oscillant avec un perpétuel tâtonnement entre des méthodes ennemies. Pas un professeur qui ne tienne son collègue pour un dangereux hérétique et je me garderais d'interviewer Melchissédec sur la valeur d'Isnardon. Aucun enseignement n'a connu les violences de controverses qui sont en celui-ci monnaie courante : chanter sur *A* et chanter sur *O* sont deux méthodes également soutenables et aussi opposées l'une à l'autre qu'un traité de petite flûte peut l'être à un manuel du parfait contrebassiste. La pose de la voix n'a rien de scientifique ; on ergote sans fin sur la place à choisir « dans le masque » ou vers les dents et jamais on n'a pu s'accorder sur ces points mystérieux. Il faut avoir suivi le calvaire d'un élève de bonne volonté, passant entre les mains de professeurs entichés de méthodes rivales, pour goûter toute l'amertume de cet apprentissage hasardeux : ce qui était ordonné hier comme exercice quotidien est aujourd'hui proscrit comme un danger terrible ; bien plus, vous vous croyiez baryton et vous êtes un ténor qui s'ignore, et le professeur X... a tôt fait de découvrir d'authentiques soprani dans les contralti cultivés par le professeur Y... Les données les plus simples et les plus claires, tout malaxeur de larynx les enveloppe de mystère et d'inconnu. Aussi, quelle que soit la valeur

rsonnelle des maîtres qui l'enseignent, l'art du chant, dénué de leur pédagogique sérieuse, écartelé entre les méthodes italienne, nçaise et allemande, demeurera longtemps encore un recueil de ettes contradictoires et de trucs rivaux.

Mais oublions ces journées éclatantes et médiocres, où le public touffa dans la salle trop étroite, pour nous remémorer les séances scurément glorieuses qui terminèrent, dans l'indifférence générale, série des concours. Tout le monde est aujourd'hui d'accord pour poser à l'infériorité de nos classes de chant l'incontestable supério- é de notre enseignement instrumental. Cette année encore, ces sses furent à la hauteur de leur réputation européenne.

Sans vouloir s'engager dans la lutte qui arme les partisans de l'an- nne harpe contre les tenants de la nouvelle, tous les auditeurs im- rtiaux ont reconnu que la harpe sans pédales, d'un maniement tique et simple, avait réalisé d'immenses progrès quant à la sono- , maigrelette jadis, aujourd'hui excellente. A cet égard, le con- urs de 1907 a été particulièrement probant et, dans l'interprétation ne *Ballade-Scherzo* de M. Périlhou, aimable mais qui ne casse n (je parle du morceau, non du compositeur), les élèves de le Tassu-Spencer ont montré des qualités d'éclat et de charme qui t le plus grand honneur à l'enseignement du Conservatoire ainsi 'à l'ingéniosité de M. Gustave Lyon, inventeur de la harpe chro- tique.

Dans cette classe de harpe sans pédale, 75 pour 100 des élèves inrent des récompenses. Dans la classe de piano, on laura treize èbes sur quinze. Pourquoi ne pas prendre exemple sur les orga- ateurs du Concours musical d'Albertville (Haute-Savoie), élabora- rs d'un règlement, dont l'article 20 assure, impartial, un prix « à t adhérent »)?

l faut tout particulièrement insister sur la tenue incomparable éléments qui constitueront l' « harmonie » de nos orchestres. « vents » de France sont irrésistibles ! Les chefs d'orchestre angers nous envient nos hautboïstes et nos cornistes au son pur, ousent la netteté de nos bassons et le moëlleux de nos clarinettes, tout depuis la mort de l'inégalable allemand Muhlfeld. La qua- de son, la virtuosité de nos « cuivres » et de nos « bois », qui l'émerveillement des peuples, laisse froids nos compatriotes : is étonneriez bien des gens en leur révélant que l'éclat du fulgu- t trombone constitue une manière de gloire nationale et qu'il faut, pur orgueil patriotique, aider à la diffusion de la flûte !

Tout à l'heure, je blaguais un peu la pluie de récompenses arro- t ces fertiles pépinières ; j'avais tort, car les compositeurs en con- vent de roses espérances. Certes, l'instrument est fait pour la sique et non la musique pour l'instrument, quoi qu'en pensent les

amateurs de concertos, mais fou qui ne reconnaît pas le lien étro unissant la composition à la facture instrumentale ! Quelque jour notre Marnold établira le parallélisme existant entre les progrès d celle-ci et le développement de celle-là.

Notre école moderne, si avide d'effets sonores inédits et d'impressionnisme orchestral, doit profiter des moindres ressources acquises par les instruments, son orientation polyphonique l'obligeant à rechercher ailleurs que dans le quatuor les teintes nouvelles de la palette sonore. Les cordes ont livré tous leurs secrets : leur mélange parfaitement homogène n'offre plus de surprises à l'oreille. C'est du côté des bois et des cuivres que notre curiosité s'exaspère, car le mystérieux basson et le cor énigmatique n'ont pas dit leur dernier mot leurs notes en équilibre instable se refusent encore à l'appel des lèvres; de riches sonorités entrevues, de soudaines rutilances nous attachent à ces instruments encore mal domptés par la virtuosité de ces pavillons obscurs peut sortir de l'inconnu. C'est là que décidera l'avenir de notre musique; pour s'en convaincre, il n'y qu'à lire les orchestrations des Jeunes, des post-debussystes rageusement niés par le pédantisme autoritaire d'une critique Pontifiante.

Et quelle abnégation chez ces méritants ! Il y a plus de recherche d'art parmi les élèves d'un Taffanel ou d'un Gillet que parmi tous l lauréats du chant et de l'opéra. Un hautboïste, un clarinettiste, u bassoniste s'imposent un apprentissage technique considérable sa l'arrière-pensée de virtuosité et de solisme qui soutient le zèle d'u chanteur. Assurés que jamais un succès de public ne récompense leurs efforts, ils se plient à de longues et minutieuses études po devenir, sans plus, d'anonymes voix dans le chœur orchestral.

Pendant que leur camarade des classes de chant arpentera victorieusement le plateau d'une scène illustre, de l'autre côté de rampe s'aligneront ces humbles serviteurs de l'orchestre, inconnu dont le moins remarquable pourrait donner à l'avantageux marcha de points d'orgue d'utiles leçons de solfège. Et tous ces résign mettront une année à gagner ce que touche chaque soir la triomphante « Vedette ». Car la musique n'est pas aux musiciens...

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ART MODERNE

Le salon des Humoristes (Palais de Glace). — Georges Lanoe : *Histoire de l'École française de Paysage* (Société nantaise d'Editions). — Henry Marcel : *Dau...* (Henri Laurens, éditeur). — Marcel Braunschvig : *L'Art et l'Enfant* (Henri Didi... éditeur). — Abel Letalle : *La Peinture à l'Exposition internationale de Liège* (... Messein, éditeur). — Memento.

Il faut applaudir au grand succès du premier **Salon des h**

moristes et nous féliciter de pouvoir avec certitude écrire ce mot, « premier »,qui promet une suite. Non certes que tout fût admirable ans les œuvres exposées. Mais l'ensemble est d'une qualité, d'une que, d'un intérêt incontestables, et si ce n'est pas toujours à la plastique uniquement que nos Caricaturistes demandent leurs moyens et urs effets, si par bien des points beaucoup d'entre eux voisinent ec l'historien, le moraliste, voire avec le journaliste, reconnaissons ns cette mêlée composite les éléments, les conditions et les lois un art à part, si même il est vraiment un art, mais qui *est*, pour-nt, quoi qu'il soit. Sur le Comme on aime à cette heure chez les autres chez nous, et sur le Comme on pense, il y a plus de renseignements, ns cet unique Salon du *Rire* (1) que dans tous les autres Salons unis ; il y a, grâce à l'importante contribution des étrangers, des cuments très précieux sur la diversité des expressions d'un même ntiment dans les divers pays, et peut-être le psychologue, à mesu- les écarts, trouverait-il d'autant mieux son compte que le senti-ent est moins rare : ainsi ses manifestations nous édifient sur un us grand nombre de facteurs humains. Mais ce point de vue, j'en nviens, dépasse — ou n'atteint pas le domaine de l'art. Aussi nviendrait-il, si je pouvais donner à ce compte-rendu ses justes oportions, de commencer par tirer de pair les vrais artistes, ceux i, tout en souriant, s'expriment aussi fortement, aussi purement e font les plus graves. On nommerait Willette le premier, vrai-ent ici seigneur ; Willette, ce songeur et ce penseur, Willette, ce ète, surtout ce peintre. Il n'est plus question de caricature avec lui, n plus, du reste, qu'avec Dethomas, ce dessinateur puissant et ndre, ou Naudin, âpre et doux à la fois, douloureux visionnaire aré dans ce carrefour où les muses de la gaîté font la ronde. Et la e serait, dieu merci, assez longue des rieurs qui gardent le culte stique du beau. Je me promets de leur payer, l'an prochain, la te que j'ai contractée, cette année, envers eux. Si je nomme Benja-n Rabier, Caran d'Ache, Devambez, Dillon, Dorville, Forain, mard, Huard, Léandre, Lehmann, Métivet, Mirande, Morin, umont, Radiguet, Sem, Vallet, Villon, Vogel, — en France ; ombach, Reinicke, Röseled, Zopf, Heine, Diez, Wilke, — en Alle-gne ; Baked, Gibson, — en Amérique ; Brock, Browne, Olga rgan, Will Owen, Partridge, Shepard, Rackham, Raven-Hill, il Aldin, Walter Crane, Humphery, Sommerville, — en Angle-re ; Jozsa, Michel, — en Autriche-Hongrie ; Jo, — en Belgique ; cha, Pichot, — en Espagne ; Sluiter, — en Hollande ; Cappiello, rpelli, — en Italie ; d'Ostoya, Zak, — en Russie, je sais combien e énumération est incomplète...

(1) On sait que cette exposition a été organisée par le journal *le Rire*, qu'il faut er pour cette heureuse initiative.

§

L'Histoire de l'Ecole française de Paysage, d[illegible] M. Georges Lanoë, commence avec Chintreuil, vers 1850, et se ter[illegible] mine en 1900. Si l'on veut se faire une juste idée de la valeur critiqu[illegible] de cet ouvrage, dont l'auteur se vante d'être « un homme du métier [illegible] — M. Lanoë fait de la peinture — qu'on lise les pages consacrées [illegible] Paul Cézanne. Après avoir essayé de définir un groupe de peintre[illegible] *néo-romantiques*, qui prendrait place entre les impressionnistes e[illegible] les symbolistes et qui comprendrait des artistes « tels que Le Marcis[illegible] Van Gogh, de Groux, E. Bernard », — bizarre assemblage ! — M. Lanoë écrit : « Ces peintres ont ceci de commun avec les roman[illegible] tiques qu'ils exécutent sur nature beaucoup d'études, mais qu'il[illegible] composent souvent leurs tableaux à l'atelier, d'après ces études. [illegible] C'est parmi ces artistes qu'il convient de classer M. Cézanne. » — Cézanne classé parmi les peintres qui composent leurs tableaux [illegible] l'atelier ! Mais ce n'est là qu'une erreur de fait ; voici des lignes qu[illegible] personne ne saurait avoir écrites impunément : « Son dessin est celu[illegible] d'un enfant maladroit... Il n'y a personne qui, après trois mois d'ate[illegible] lier, ne soit capable de faire un tableau dans le genre de ceux qu[illegible] peint M. Cézanne ; il n'est pas un écolier qui ne dessine mieux qu[illegible] lui... N'importe qui pourrait en barbouiller autant... Si les impres[illegible] sionnistes l'admettaient sans conteste, c'est surtout parce qu'il ne le[illegible] gênait pas et parce que son métier enfantin lui interdisait la vente. [illegible] On ne peut sourire de la maladresse de M. Cézanne, elle est tro[illegible] réelle... » Pourtant : « M. Cézanne a fait autrefois des nature[illegible] mortes dans la manière noire, qui sont réellement belles ; plusieur[illegible] sont très bien peintes et resteront. » — Je n'essaierai pas de mettr[illegible] d'accord le critique avec lui-même. Au moment où Cézanne pren[illegible] dans l'histoire de l'art la place qui lui était due, il m'a paru oppor[illegible] tun de donner ce témoignage, typique, de l'injustice et de l'incom[illegible] préhension auxquelles il fut en butte, toute sa vie durant. Du mêm[illegible] coup voyez ce que vaut l'ouvrage dont je parle. Si cet exemple n[illegible] vous suffit pas, lisez les chapitres intitulés Courbet, Gauguin, qui so[illegible] de la plus déplorable inconvenance. A propos de Gauguin, M. Lan[illegible] ne craint pas de ramasser les odieuses injures, dont j'ai fait justi[illegible] ici même, de M. Thiébault-Sisson à la mémoire du grand artist[illegible] Passons.

M. Henry Marcel nous donne une « biographie critique » d'**Ho[illegible]noré Daumier**. Monographie très précise, très renseignée. [illegible] ton est un peu froid, d'une dignité académique et officielle. Il s'él[illegible] pourtant, en certaines pages comme celle-ci, la dernière, que je ci[illegible] volontiers : « L'homme qui arrachait à Daubigny, devant les Rapha[illegible] du Vatican, ce cri : « On dirait des Daumier ! » par quoi le pays[illegible]

iste entendait marquer, non certes une ressemblance d'idéal ou de yle, mais un même sentiment du grand, une même manière ample aisée d'agencer les sujets et de manier les formes, cet homme a ris place, à l'heure qu'il est, parmi les têtes de l'Ecole française. out le monde en convient à l'envi; il n'en a pas moins fallu que ollectionneurs d'outre-Manche et critiques d'outre-Rhin nous donassent l'exemple. Et cependant, si l'on songe que cet émule de ogarth dans la critique des mœurs, ce rival de Goya dans la satire olitique, portait en lui un peintre d'humanité égal peut-être à Millet our la puissance du caractère, son supérieur incontestable pour la aîtrise de la couleur, n'était-ce pas obtusion pure de marchander Daumier la réparation suprême, le laurier, ami des tombeaux ? » ans le cours du livre, l'auteur évoque « les noms géants de Rubens de Michel-Ange » à propos de Daumier : « Il a non seulement ur conception et leur maniement rapide et décisif de la forme, mais uelque chose de leur rhétorique, cette sorte d'enflure lyrique qui it qu'une figure semble déborder de ses lignes, ou tout au moins s secoue comme des ailes, pour on ne sait quel essor surhumain. » e n'est pas d'être excessive qu'on pourrait, loin de là, reprocher cette forme de la louange; mais, et encore qu'ici l'opinion de I. Henry Marcel se rencontre avec d'autres opinions précédemment xprimées et également autorisées, elle ne nous semble pas tout à it juste. Ce n'est pas aux maîtres de la Renaissance que nous comparerions Daumier, — pas plus, du reste, à Raphaël qu'à Rubens, — mais bien plutôt aux Primitifs, — aux *Primitifs de tous les emps*, s'il est permis d'ainsi désigner les quelques Ingénus sublimes ui, à n'importe quelle heure de l'histoire, ont directement confronté ur âme et la nature, par là ramené l'art à sa source, retrouvé les rincipes que l'adresse, et la science, et l'exclusif souci des techniques vaient altérés dans l'esprit des artistes, — aux Primitifs proprement its, aussi et, par conséquent, puisqu'ils représentent, symboliquement en quelque manière, cette catégorie, la plus auguste, du génie.

§

L'Art et l'Enfant : ce titre et la nature des préoccupations qu'il évèle recommande l'œuvre de M. Braunschvig à toute notre sympaie. Le poète Jean Lahor, dans une éloquente préface, dit justement l'auteur : « Ce livre était à faire : vous l'avez fait; et désormais nul e ceux qu'inquiètent et intéressent ces deux questions, l'éducation sthétique de l'enfance et l'éducation esthétique de la démocratie, ne pourra passer de lui. » Ce livre, il faut le lire, et je n'ai pas la rétention de l'analyser en quelques lignes. C'est une longue étude u'il appellerait. Peut-être ne serions-nous pas toujours d'accord avec auteur, notamment à propos de son choix de poésies à faire

apprendre aux enfants et de ses réponses à cette question : Comment composer une bibliothèque enfantine? Mais ce sont points de détail. Dans ses directions générales, on ne peut hésiter à suivre M. Braunschvig. Comment, par exemple, refuser de souscrire à cette affirmation de ses conclusions : « Le culte de la beauté est un auxiliaire précieux de la moralité individuelle, par cela seul qu'il nous éloigne des préoccupations vulgaires et nous transporte dans une atmosphère plus sereine et plus pure. S'il avait appris à l'école de beaux morceaux de chant, le peuple se plairait moins à entendre des romances niaisement sentimentales, ou des chansons stupidement grossières; si, dès l'enfance, il avait eu sous les yeux d'artistiques images, il se détournerait avec plus de dégoût des gravures obscènes qui s'étalent impudemment au grand jour de la rue. Sans penser que l'amour du beau puisse être le seul appui de la morale, il est permis d'affirmer du moins que celle-ci peut trouver dans le sentiment esthétique un soutien qui n'est pas sans valeur? »

Un peu plus haut, l'auteur note, indiquant la plus essentielle des réformes qu'il serait urgent d'introduire dans notre enseignement public : « La culture scientifique, qu'on a substituée à l'instruction purement littéraire et formelle d'autrefois, ne serait pas elle-même dépourvue de dangers, si elle devenait exclusive. Elle nous donnerait une connaissance mutilée de la réalité, en nous laissant croire que cela seul existe ou mérite d'attirer notre attention, qui est susceptible d'une certitude rigoureuse. Et, d'autre part, en nous défendant même à l'heure de l'action, de nous contenter de simples probabilités, et surtout en tarissant en nous les sources sentimentales, où la volonté puise son élan, elle nous abandonnerait, en face de la complexité de la vie, à l'hésitation d'un esprit perplexe et à l'inertie d'un cœur indifférent. » Vérités certaines, vérités oubliées. On ne peut trop louer celui qui les a si nettement formulées.

§

M. Abel Letalle a écrit, à propos de l'**Exposition internationale de Liège** (1905), un catalogue commenté des tableaux qu'on vit à cette exposition. — « On doit vivement regretter l'absence d'Henner et de Bouguereau... Cette toile (de M. Gabriel Ferrier) est l'aboutissement glorieux, la manifestation souveraine d'un effort d'art qui marque dans les annales de notre peinture... *Le Cerc*... (de M. Jean Béraud) est d'un bon dessin, d'une couleur exacte et bien fondue... M. Detaille est une de nos forces nationales, il nous est indispensable... Je m'efforce par tous les moyens de me rallier aux admirateurs de M. Carrière et je ne puis parvenir à me courber bien bas devant cette peinture terreuse et brumeuse... M. Bonnat est l'opposé de M. Carrière... M. Humbert a conquis une personnalité du plus haut mérite... » — Cela suffit, sans doute.

§

MEMENTO. — Le numéro de juin de *l'Art et les Artistes* était consacré à hardin et Fragonard à propos de la splendide exposition des œuvres de es deux grands Maîtres, organisée par le directeur de cette revue, M. Arnand Dayot. A noter dans le numéro de juillet les intéressants articles de M. Léandre Vuillot sur Chassériau, et Louis Vauxcelles : « Chez Berard Naudin. »

Dans *l'Art décoratif* (juin), M. Camille Groukowski définit en bons teres le génie et la carrière de Chardin.

Belles pages de M. Alphonse Germain, dans *l'Occident*, sur le peintre rançois Guiguet :« Son art, où force et grâce s'allient en beauté,conquiert t rassérène. »

Revue Lorraine illustrée : étude très complète de M. Ch. de Meixmoin de Dombasle sur le peintre lithographe nancéen Eugène Guérard.

Expositions : Rodolphe Berény (galerie Pierre Laffitte), H. E. Cross, Céanne — aquarelles — (galerie Bernheim), Albert Lechat, W. Blair Bruce, liseo Meifren (galeries Georges Petit), des Artistes normands, Jarraud alerie des Artistes modernes), Rembrandt Bugatti (galerie Hébrard), poraits de femmes (à Bagatelle), Delaherche (Pavillon de Marsan), Witold Vojtkiewicz (galerie Druet), Gustave Fraipont (galeries Arthur Tooth et ous), Achille Laugé (galerie Astre).

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

L'Exposition Chardin et Fragonard. — La fortune du erveilleux peintre que fut Chardin est singulière. Aucune lutte ne est engagée autour de son nom. Il n'eut ni le succès immédiat ni succès des révolutionnaires. Au temps où il travaillait on le tint our un maître ordinaire sans plus. A peine trouvait-on une facture n peu heurtée, où nous ne voyons plus qu'une plénitude parfaite matière. Mais nul ne songeait à placer le bonhomme Chardin ès au-dessus de ses contemporains, ainsi que nous le faisons mainnant, et à reconnaître en lui l'un des trois ou quatre plus grands es peintres français.

C'est qu'il n'y a dans son art nulle ostentation. Ni par le choix du ijet, ni pas le brio superficiel de la facture, Chardin ne cherche à etenir l'attention. Ses sujets, il les emprunte à la vie bourgeoise du VIIIe siècle, alors que ses confrères, à la suite de Watteau, évoquent es fêtes galantes, sinon, avec Boucher et Fragonard, des fêtes libernes. Mieux,il s'amuse à représenter une raie, un lièvre, des ustenles de cuisine, des fruits. S'il n'est pas le premier à comprendre intérêt de ces choses, du moins il est le premier à y trouver autant e beauté; il est le premier à démontrer que la peinture porte en lle-même un pouvoir de séduction infini, et qu'une matière savou-

reuse, un ton choisi suffisent déjà à donner un plaisir incomparabl à des yeux sensibles.

Différentes pièces à l'exposition récente possédaient cette qualité entre autres *le Panier de raisin*, un *Melon avec des pêches*, un *Pêche avec un gobelet*. La puissance du coloris admirablemen nourri, la justesse du ton, l'étude des reflets réciproques des objets étude qui donne à l'ensemble une harmonie naturelle, rendent ce toiles précieuses entre toutes. Or, en même temps qu'il se montr aussi excellemment peintre, Chardin sait invoquer une présence hu maine par la simple disposition des objets et nous toucher ainsi plu profondément encore. Qu'il s'agisse du *Lièvre*, de la collection Hen de Rothschild, ou de celui de la collection Léon Michel-Lévy, partou l'émotion de l'artiste transparaît et se communique au spectateur.

Ce don de la composition intime sera dans la suite appliqué au compositions à personnages, à *la Pourvoyeuse*, dont l'original es au Louvre et dont l'empereur d'Allemagne possède une bonne répé tition, à *la Ménagère*, à la *Mère avec son fils* de la galerie Liech tenstein. Là, l'incomparable finesse d'œil du peintre, sa scienc absolue des valeurs, telle sans doute que nul autre ne l'a possédé trouvent encore plus à s'employer et rien n'est surprenant comme second plan de *la Pourvoyeuse*, où l'on aperçoit une jeune femm par la porte ouverte : tout y est baigné de lumière et d'une parfai justesse, sans la moindre défaillance.

De dimensions si restreintes que soient les toiles, le faire de Char din demeure toujours large, la touche ferme, la peinture abondant. Les petites pièces de la collection Rothschild sont particulièreme significatives ; il y a là un ensemble du plus haut prix formé de *Fillette aux cerises*, de *l'Enfant au tambour de basque*, de *Ravaudeuse* et du *Dessinateur* dont la même galerie possède deu répliques : il faut souhaiter que l'une d'elles aille au Louvre repr senter cette face spéciale de l'art de Chardin, et rejoindre *l'Enfan au toton* et *le Jeune homme au violon*, acquis tous deux par l'Et de Mme Trépard.

Toutes ces œuvres n'avaient valu à Chardin qu'une notoriété hon rable et ce n'est qu'en 1768 que le roi lui accorde une pension sur demande de Cochin. Voici le billet par lequel Mme Chardin e informe un de leurs amis d'Orléans, l'amateur Desfriches. La lettr du 3 avril 1768, a été récemment publiée dans un livre qui a é consacré à ce dernier par M. Ratouis de Limay et sur lequel reviendrai. Comme l'éditeur, je respecte l'orthographe très libre d temps :

Monsieur et ami, nous avons reçüe hier Samedy, un patée sans lett d'avis, ce qui ne m'a pas empêché de le reconnoître pour estre de vot part et dont vous fesons nos très humbles remerciments. Comment vo

os santé après un hiver aussy rude? M. Chardin l'a assez bien soutenüe ; our moy, j'ai eu à peut de choses près une fluction de poitrine ; j'espère ue le beau tems me remettra tout à fait. Il y a eu bien des malades, vous avez sans doute que M. Restout est mort le premier jour de l'an, vous avez peut être aussy qu'il avoit 1.200 livres de pension, le roy vien d'en ccordée 600 livres à la veuve et le logement au fils. Comme je scait l'enrrés que vous prenez à ce qui nous regarde, je vous fait part, Monsieur, ue des autres 600 livres de cette pension, le roy en a accordé 300 livres à . Chardin et même somme à M. Dumont, qui avoit sollicité, mès . Chardin n'en avoit rien fait; nous avons reconnüe à cette occasion le eur et l'amitiés de notre bon ami M. Cochin, qui saisie les moments de ndre service. Lorsque M. Chardin a été remercier M. le marquis de arigny, il en a été reçüe on ne peut pas mieux avec toutes les marques les assurences d'une parfaite estime. C'est un des bonheur de la vie que 'avoir celle de ces supérieurs et l'amitiés des honnêtes gens ; conservezous la vôtre, Monsieur, et me croyez avec la plus parfaite considération, Votre très humble servante

femme Chardin.

C'est le fils du joaillier Godefroid qui posa, comme on sait, pour *Enfant au toton* et *le Jeune homme au violon*. Si cette dernière oile, pourtant si charmante, trahit un peu de tension et d'effort, c'est ue Chardin n'avait guère l'habitude de représenter des figures de randeur naturelle, comme il le fera plus tard dans ses pastels. Ainsi e portrait de son ami Aved en *Souffleur*, qui appartient à M. Bureau, 'a pas tout à fait la qualité des visages demi-nature ou trois quarts, els que ceux du *Jeune dessinateur*, de *François Panard* ou de *'Enfant au toton*. Ici, le bonheur de la présentation, de l'expresion, de la facture, placent cette œuvre au premier rang. *Le Jeune essinateur*, prêté par l'empereur d'Allemagne, est d'une liberté de nétier, d'une qualité argentée de tons au moins aussi remarquables : i cette collection, trop critiquée, contient quelques pièces de qualité noindre comme la copie de *la Ratisseuse de navets*, copie d'atelier ans doute où il est difficile de reconnaître la main même du maître, ar contre des toiles comme *le Jeune dessinateur* joignent à la eauté naturelle de la peinture une qualité de conservation d'autant lus précieuse qu'elle est rare de l'autre côté du Rhin. On connaît en ffet le goût dangereux de nos voisins pour les lavages, vernissages t dorures ; tout chez eux doit être astiqué et flambant neuf et l'on nettoie un tableau peut-être un peu trop comme un casque : qu'on e souvienne du cas de *l'Etienne Chevalier* envoyé jadis à l'Exposition les Primitifs français.

Chardin mourut en 1779. Voici quelques détails sur sa fin, qui nous sont donnés par le peintre Doyen dans une lettre du 16 novemore à ce même Desvignes, dont je parlais plus haut.

Monsieur,

Je suis chargé de la part de Mme Chardin de vous faire bien des excuses de ce qu'elle n'a pas eu l'honneur de vous remercier et de vous faire part de sa situation, qui est bien douloureuse. M. Chardin a reçu le bon Dieu; il est dans un état d'affaissement qui donne les plus grandes inquiétudes; il a toute sa tête, l'amflure des jambes a passé dans différantes parties de son corp; on ne sait ce que cela deviendra. Vous devés juger de sa situation et de celle de ces amis. Elle vous fait des complimens. Je vous renouvelle mes remerciments très humbles. J'ay l'honneur d'être parfaitement, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DOYEN.

Fragonard représentait à l'exposition l'antithèse ou le complément de Chardin. Sa facture est d'une verve inconnue assurément à celui-ci, et il l'emporte comme virtuose. De plus son coloris a lui aussi des délicatesses charmantes : Frago sait comme personne traiter un beau corps nu. *La Chemise enlevée* et *la Bacchante* du Louvre suffiraient à le prouver. Il n'y avait guère de morceau comparable à la galerie Petit, sauf peut-être *les Amants heureux*, de la collection Pierpont Morgan. Et pourtant Fragonard soutient mal la comparaison avec Chardin. Sans vouloir le diminuer, on peut reconnaître qu'il n'en a ni la science, ni la sûreté d'observation, ni la variété des nuances. Chez Fragonard les parties d'ombre se réduisent fréquemment à une teinte chaude de terre de Sienne, sans souci des tons locaux. C'est le cas même des pièces très célèbres comme *le Billet doux*. On y voit une robe bleue tourner subitement dans l'ombre à cette nuance bistrée sans que rien vienne rappeler sa couleur véritable. Si l'on ajoute à cela les nombreuses négligences, je ne dis pas seulement des parties secondaires, comme le chien frisé, mais encore du visage même de la jolie personne qui n'a que le tort d'avoir les yeux un peu de travers, on est forcé de trouver de telles œuvres fort surfaites, et cela est loin de valoir la merveilleuse *Leçon de musique* du Louvre. Faut-il supposer qu'un nettoyage récent aurait enlevé la fleur de la peinture et fait disparaître des nuances obtenues par des frottis ou des glacis ?

Toujours est-il que le procédé d'éclairage un peu simpliste apparaît assez nettement dans des toiles comme *le Pacha* ou *la Visite chez la nourrice*, inférieures encore au *Billet doux*. Et puis, Fragonard ne se dégage pas toujours des influences et il subit tour à tour Boucher, Rubens, voire Rembrandt. Sa verve même lui nuit dans le portrait : le brio de la facture ne fait pas oublier le manque de caractère, et le portrait de Diderot ne vaut guère plus qu'une figure de fantaisie. Une petite toile comme l'étude de *Fanchon la vielleuse* résiste mieux à l'examen, sans pouvoir pourtant être com-

rée à un Chardin ; et lorsque Frago en vient à de grandes compo-ions telles que *la Fête de Saint-Cloud*, de la Banque de France, semble tout à coup refroidi. L'œuvre est loin d'être sans valeur tes ; le mouvement des personnages est très bien saisi ; il y a dans paysage et dans les fonds des parties exquises de délicatesse, mais a ne vaut cependant pas l'esquisse de la même composition, *les arionnettes* de la collection du comte André Pastré. Là Fragonard découvre tout entier, un Fragonard aussi grand que celui de *la hemise enlevée*, aussi grand que celui de la *Leçon de musique*, ais autre encore, un Fragonard qui annonce en quelque sorte Mon-elli, tant la verve de la facture est imprévue, la pâte abondante, dessin merveilleux, jeté librement dans la couleur, et se laissant viner au milieu d'un gâchis de touches posées là pour évoquer des oupes d'enfants. Avec *les Amants heureux*, avec un portrait de une femme qui appartient à M. Hébert et est d'une richesse de atière, d'une plénitude de formes, d'une beauté de couleur rare, ago, malgré nombre de pièces médiocres, pouvait pourtant résister core à la comparaison avec son illustre devancier Chardin.

Mais d'ailleurs il aurait pris sa revanche, si besoin était, avec ses illets dessinés et rehaussés de bistre. Là sa verve primesautière uvait mieux se donner carrière et certains croquis, *un Parc* à Georges Pannier, *l'Amour et Psyché*, à M. Edmond de Roths-ild, un *Satyre avec des Bacchantes* à M. Hodgkins, et les *Casca-lles*, qui sont passées de la collection Goncourt dans celle de Gaston Menier, suffisaient à affirmer sa maîtrise en ce genre.

Memento. — *L'Art décoratif* (juin) publie d'excellents articles de M. P. onkowski sur *Chardin* et de M. R. Hénard sur l'*Exposition des por-aits anciens à la Bibliothèqne nationale; l'Art flamand et hollandais* ntient des *Remarques sur quelques tableaux de Rembrandt* par M. R. . Valentiner ; et la *Revue de l'art ancien et moderne* donne des études M. Emile Michel sur *le Pays de Giorgione et de Titien*, ainsi qu'une tice de M. G. Lafenestre sur les *Portraits des Madruzzi par Titien et B. Moroni*, qui sont passés de la collection du baron Valentino Salva-ri, à Trente, dans celle de M. James Stillman. Le Louvre avait essayé, ais en vain, d'acquérir ces toiles, et si la perte d'un Titien est fort regret-ble, celle des Moroni peut nous être plus sensible encore puisque nous mmes réduits à ne posséder jusqu'ici qu'une figure de ce très grand tiste, alors que la National Gallery en montre toute une série.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ANGLAISES

Augustine Birrell : *William Hazlitt*, 2 s., Macmillan. — Jules Douady : *La Vie William, l'Essayiste*, 3.50, Hachette. — Jules Douady : *Liste Chronologique s Œuvres de William Hazlitt*, 3.50, Hachette. — Austin Dobson : *Henry Fiel-*

ding, 2 s., Macmillan. — Walter Raleigh : *William Shakespeare*, 2 s., Macmillan. — Memento.

Parmi les écrivains anglais du début du XIXe siècle, William Hazlitt est à coup sûr l'un des plus intéressants. Ses œuvres attirent par les mérites littéraires qu'elles possèdent indubitablement, par ce qu'elles contiennent d'idées originales, de jugements clairvoyants, d'attaques passionnées; mais l'homme lui aussi, avec sa personnalité violente, combative, avec son indépendance partiale, avec son existence incohérente, offre à l'érudit un sujet captivant d'étude. Déjà, dans la précieuse série des *English Men of Letters* que publie la maison Macmillan, Mr Augustine Birrell, qui fait partie du présent ministère libéral, a consacré à William Hazlitt une magistrale monographie. Maintenant, c'est M. Jules Douady, professeur à l'École Navale, qui vient de publier chez Hachette une **Vie de William Hazlitt l'essayiste** pour laquelle on ne saurait avoir que des louanges. Par ses recherches personnelles, M. Douady complète les travaux patients du petit-fils d'Hazlitt, Mr W. Carew Hazlitt, et de Mr A. R. Waller. Il retrace d'attrayante manière et dans un style fort agréable l'existence agitée de l'essayiste; il traite assez longuement et avec un tact parfait de la mésaventure amoureuse d'Hazlitt avec Sarah Walker, et des circonstances qui amenèrent la publication du *Liber amoris*. Ce sont là quelques pages de pénétrante psychologie; du reste, M. Douady n'ignore rien de l'intimité de son personnage, dont il analyse le caractère avec une perspicacité admirable et qu'il replace avec exactitude dans son milieu et dans son époque. En outre, le biographe ajoute à son étude une **Liste chronologique des Œuvres de William Hazlitt**; il existait déjà deux listes chronologiques partielles des écrits de William Hazlitt, l'une publiée par Mr W. Carew Hazlitt dans ses *Memoirs of William Hazlitt* (1867), l'autre, qui date de 1868, est due à Mr A. Ireland et parut sous le titre de *List of the Writings of William Hazlitt and Leigh Hunt, chronologically arranged and with notes*. Depuis lors, beaucoup d'essais et d'articles divers ont été mis au jour et identifiés. M. Douady lui-même a été assez heureux pour en découvrir un bon nombre au cours de ses recherches et pour indiquer des sources où d'autres découvertes sont possibles, à condition de retrouver des exemplaires des journaux où parurent ces articles et dont les collections du British Museum sont incomplètes. M. Douady coordonne les trouvailles de ces derniers quarante ans et indique les dates exactes ou approximatives, selon les cas, où ces écrits furent publiés, ou même composés. Les deux ouvrages du biographe français sont une contribution des plus précieuses à l'histoire littéraire des trente premières années du dernier siècle.

§

Le 22 avril dernier, il y eut deux cents ans d'écoulés depuis que na-
it Henry Fielding, dont on peut dire qu'il fut le premier véritable
mancier de l'Angleterre. Et même, il n'y a rien d'aventuré à pré-
dre qu'il fut en réalité le créateur et le fondateur du roman tel que
us le connaissons à l'heure présente, à travers des avatars divers.
r, pour ce qui est seulement des romanciers britanniques, on ne
urait pas plus qualifier de romans les « Voyages de Gulliver », de
vift, et le « Robinson Crusoé », de Daniel Defoe, que les « Pamela »
les « Clarissa » de Richardson. C'est Fielding qui a vraiment inau-
ré, avec *Tom Jones*, le roman de mœurs. Qu'il ait obtenu des suc-
s au théâtre, qu'il ait adapté le « Médecin malgré lui » et « l'Ava-
», qu'il ait narré « l'Histoire des Aventures de Joseph Andrews, et
son ami Mr. Abraham Adams, à la manière de Cervantès », qu'il
t écrit « Amelia » et des « Miscellanées » en grand nombre, il restera
uteur de *Tom Jones*, même et surtout pour les Français qui, pen-
ant la seconde moitié du XVIIIe siècle, et encore au début du XIXe,
rent plusieurs adaptions et imitations de *Tom Jones ou l'Enfant
rouvé*, en quatre ou cinq volumes, qu'il n'est pas rare maintenant de
ncontrer dans les boîtes des bouquinistes, sur les quais.

A l'occasion de ce bi-centenaire, MM. Macmillan ont réédité, dans
série de monographies publiée sous la direction de Mr John Mor-
y, l'étude que Mr Austin Dobson écrivit en 1883 sur **Henry
ielding**. Cette édition nouvelle a été entièrement remise au jour
r le savant historien et critique; certains détails, restés obscurs
squ'ici, comme, par exemple, les dates exactes du séjour de Fiel-
ng à l'université de Leyde, sont à présent définitivement fixés, grâce
x recherches de Mr Austin Dobson. De même, nous avons des
nseignements précis sur les origines familiales, le premier mariage
Fielding, son testament, sa descendance et sur divers autres points.
'érudition de Mr Austin Dobson sur tout ce qui touche au XVIIIe siè-
e anglais est incomparable, car l'auteur s'est confiné dans cette
ériode spéciale, où cependant, il eut pour rival Sir Leslie Stephen
où Mr Edmond Gosse, malgré ses études de littérature européenne,
t parfois son émule. Aussi cette monographie sur l'auteur de *Tom
ones* est-elle une des meilleures de la série, certainement, en ce
ns qu'elle n'est pas seulement une sèche mise en ordre de docu-
ents biographiques entremêlés de jugements critiques, mais la
constitution d'une existence à une époque déjà lointaine, tout un
bleau de la vie anglaise à cette curieuse période de la reine Anne
des premiers Georges.

§

Etait-il nécessaire de faire entrer, dans cette série de monogra-

phies Macmillan dont nous nous occupons, une étude sur Shakes-
peare? Peut-on, en moins de deux cent cinquante pages, traiter, n
fût-ce que de la façon la plus abrégée, d'un sujet aussi colossal? O
bien encore, est-il possible de rassembler, en aussi peu de pages, le
généralités essentielles, de donner un effet d'ensemble qui serait, pou
ainsi dire, la quintessence des innombrables biographies, panégyri-
ques, études critiques, écrits en tous les genres sur Shakespeare e
sur son œuvre, et dont la totalité dépasse l'imagination? Et en outre
que faire après la magistrale *Life of Shakespeare* que Mr Sidne
Lee publia il y a quelques années? A propos de Shakespeare, il sem-
ble qu'il y ait à recommencer perpétuellement les mêmes controver-
ses, à reprendre sans cesse l'examen des mêmes questions, de disser-
ter, avec une utilité discutable, sur des points de détail, biographi-
ques ou critiques. Chacun apporte son opinion, différente évidem-
ment de celle du voisin; chacun échafaude son hypothèse, plus o
moins extravagante, jusqu'à la cryptographie baconienne! Ce n'es
plus de la simple et saine critique, c'est de l'exégèse comme jamai
les évangiles n'en ont eue, c'est une théologie. Pourquoi ne se con-
tente-t-on pas de voir en Shakespeare, un homme, doué de faculté
supérieures sans doute, ou plutôt d'une sensibilité extraordinaire
d'une capacité réceptive et compréhensive, d'une intensité de répons
aux chocs venus de l'extérieur, bref, un homme, avec une dose su-
prême de tout ce que l'homme renferme de possibilités, si l'on veut
mais un homme, et non une sorte de monstrueuse divinité? L
majeure partie des millions de pages qui ont été écrites sur Shakes-
peare, peuvent être considérées comme un monument disgracieux e
grotesque de l'impuissance humaine à comprendre le génie. Sur ce
amas croulant, on a juché William Shakespeare, sorte de surhomm
presque Dieu, et certains se sont sacrés les grands prêtres d'une reli-
gion non moins absurde que les autres. Dans le chaos shakespearien
quelle place peut bien avoir le nouveau volume?

Ce n'est assurément pas une contribution destinée à éclaircir, d
façon éblouissante, tel ou tel point jusqu'ici controversé. Le témé-
raire auteur qui accepta la tâche de rédiger cette monographie n
paraît guère s'être embarrassé de tout le fatras dont s'encombrent l
plupart des commentateurs. Quand Mr Walter Raleigh, professeu
de littérature anglaise à l'Université d'Oxford, entreprit son **Sha-
kespeare**, il ne dut pas avoir un seul instant l'ambition d'éclipse
personne. Au point de vue biographique, son livre ne compte pas; i
y a d'autres autorités avec qui les limites de son travail lui interdi-
saient de rivaliser; mais nous avons l'opinion de Mr Walter Raleig
sur Shakespeare, et c'est une opinion qui n'est déjà pas si négligea-
ble. Apparemment insoucieux de plaire ou de se conformer à l'or-
thodoxie régnante, l'érudit professeur relate, avec juste ce qu'il fau

preuves à l'appui, ce qu'il pense de Shakespeare, ce que peut en iser et en admettre un esprit cultivé, intimement versé dans la érature et dans l'histoire de son pays, en particulier dans la littéure qui précéda celle de l'époque d'Elizabeth. L'ouvrage de Raleigh n'est pas un livre sec et pédantesque; l'auteur, sûr de sa ence, n'en fait jamais étalage; elle lui sert seulement à étayer ses irmations, des affirmations qui n'ont rien du prêche *ex cathedra*. n'est pas tant une œuvre critique qu'a produit là l'éminent profesir, mais un commentaire impressionniste, et, en ce sens, c'est une ıvre personnelle et originale.

Memento. — Dans sa série de romans anglais à deux francs, Mr. Fisher win publie *The Shulamite*, par Alice et Claude Askew. Ce récit draıtique de la vie boer parut d'abord en 1904, et le très grand succès d'une ce qu'on en tira a redonné une vogue nouvelle au roman.

Les deux derniers fascicules du *Bibelot* contiennent *A little Book for hn O'Mahony and his Friends*, par Katharine Tynan, et *Three Letters Dead Authors*, par Andrew Lang.

L'éditeur Tallandier vient de publier deux romans qui sont une excellente ture de vacance : d'abord *le Crime de Gramercy Park*, de A. K. Green nt les Rosny ont donné une admirable version, bien supérieure à l'oriıal au point de vue du style et de la rapidité de l'action, — et le *Capitaine l'Etoile de Polaire*, de Sir Arthur Conan Doyle, traduit par M. Frans de Gail.

M. Albert Savine vient de traduire les *Simples Contes des Collines*, les emiers essais de Rudyard Kipling dans cet art où il passa bientôt maître ec les *Livres de la Jungle*, *la Plus Belle Histoire du monde*, *les Batisurs de Ponts*, *l'Homme qui voulut être Roi*, *Sur le Mur de la ville*, i restent des chefs-d'œuvre.

En attendant de lui consacrer une plus importante notice, nous voulons commander aux lecteurs une des œuvres les plus remarquables qui aient publiées cette année en France : *Margaret Ogilvy*, de J.-M. Barrie, nt M. Robert d'Humières a donné une très belle traduction.

Parmi les douze excellents essais que contient le nº 421 de l'*Edinburgh view*, nous tenons à signaler, en regrettant de le faire si brièvement, s articles sur Walter Pater, sur Madame Necker et son salon, sur le man Anglais en tant qu'institution, sur des sujets politiques, économies, religieux et artistiques. En hâte aussi, à mentionner, dans le nº 412 la *Quarterly Review*, entre autres articles intéressants, ceux consacrés x romans de Disraeli, à l' « English Manor », à l'Inferno du Dante, à la agie et à la religion, aux variétés du vocabulaire et du langage en anglais.

The Albany Review (nº d'août) contient un article sur Verlaine par esmond Mac Carthy.

Dans la *Fortnigthly Review* : Mars est-il un monde habitable ? par E. incent Hervard; — Robert Burns et Charles Dickens, par J. M. Sloan ; — Société selon Maria Edgeworth, par Rowland Gray, etc.

En juillet dernier, la Collection Tauchnitz s'est enrichie des plus récents ccès du roman anglais et publie, en deux volumes, *The House of*

Defence, par E. F. Benson; en un volume, *Short Cruises*, par W. W. Jacobs, le spirituel humoriste; un recueil de nouvelles par Jerome K. Jerome : *The Passing of the Third Floor Back ;* une œuvre ravissante de Mrs W. K. Clifford : *The Getting Well of Dorothy*, et enfin *Frœulein Schmidt and Mr Anstruther.*

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le Roman moderne. — Une opinion d'Eça de Queiroz. — Les Romanciers naturalistes. — L'œuvre de M. Teixeira de Queiroz.— Abel Botelho : *Fatal Dilemma*, Livraria Chardron, Porto. — Memento.

A titre d'actualité estivale, les journaux et les revues de France se sont mis à consacrer au Portugal de copieux articles plus ou moins exactement documentés.

Pensez donc. Une révolution serait à la veille d'éclater là-bas : la dictature est proclamée, le peuple s'irrite; l'atmosphère sent la poudre. Au demeurant, tout cela doit être infiniment moins grave qu'on ne le raconte; car, outre que le tempérament portugais est pétri d'incroyable patience, il ne faut pas oublier que les paroles, en terre de soleil, dépassent toujours de très haut les résolutions éventuelles et la préparation méthodique des événements. Pour nous qui, depuis dix ans, nous efforçons par ces chroniques d'attirer la curiosité des lecteurs français vers la pensée lusitanienne, nous n'envisageons que le résultat littéraire, et c'est bien la première fois, depuis 1890, que le Portugal s'éveille assez pour procurer à la France et à l'Europe le désir de regarder comment il est fait.

Nous ne doutons pas que la révolution, si elle se produisait, ne permette enfin aux deux ou trois chefs-d'œuvre dont s'honore la littérature portugaise contemporaine d'être présentés chez nous avec succès.

Ne fût-ce qu'à titre documentaire, les romanciers sont indispensables à consulter pour quiconque prétend se faire une idée d'un pays et de ses mœurs; car le **Roman moderne**, qui empiète à la fois sur l'histoire, sur la science et sur le drame, est peut-être le seul genre littéraire qui reste vivant, dans toute l'acception du terme. Création française, s'il en fut, il s'implante d'autant plus expressément en un milieu donné que ce milieu est mieux pénétré d'idées et de goût français. Il y a souffrance parfois dans l'adaptation; mais il faut suivre la mode, et les belles sont incommodées aussi fort souvent de leur corset. C'est ce qu'exprimait justement **Eça de Queiroz**, qui fut l'initiateur en Portugal du Roman d'analyse naturaliste :

Après que la direction des idées en fait d'art eût semblé devoir rester aux mains de la science expérimentale, écrivait-il un jour, on s'est imposé bra

nent — car nous faisons semblant d'imiter en tout la France, — le de-r de ne plus regarder le ciel, mais la rue. Les temps de flane idéale à vers les bois de la fantaisie étaient passés, hélas! L'Art n'était plus un ile épanchement de l'âme trop chargée de rêve, mais une âpre et sévère herche de la vérité. On se mit à l'étude sérieuse de l'homme et de sa sère éternelle. Content? Non, Monsieur, résigné.

Cette résignation nous valut, comme on sait, une moisson rare, iniment plus savoureuse et transcendante que les jonchées de roses ra-romantiques, chères aux processions académiques ou sentimen-es.

Les penseurs de l'Ecole de Coïmbre et les **Romanciers natu-listes** ont mis à nu la crise morale du peuple portugais, en fonc-n de la crise économique où il se débat.

Cela ne comporte que des solutions progressives en conformité tudes assidues.

Ou nous restons les yeux levés vers les étoiles, dit encore Eça de Quei-, laissant monter vaguement le murmure de nos cœurs, ou, si nous ssons tomber un regard sur le monde environnant, c'est pour en rire c amertume. Nous sommes des hommes d'émotion, pas de raisonne-nt.

Eça de Queiroz voyait juste, et nul n'a tracé des hautes classes rtugaises tableau plus virulent.

La galerie des *Maias* renferme à ce point de vue des types inou-iables; mais peut-être est-ce dans l'analyse d'une âme de prêtre : *Crime du Père Amaro*, cet abbé sensuel qui finit par tuer son fant, que le romancier a réalisé la plus frappante expression d'un npérament lusitanien, mystique, passionné, voluptueux, et de son opre talent.

En regard du beau livre espagnol de Blasco Ibanez: *Dans l'ombre la cathédrale*, et où nous assistons au réveil lent d'un atavisme ligieux dans une âme d'anarchiste, la traduction du chef-d'œuvre Eça offrirait sans doute quelque intérêt d'actualité.

Amour divin, où M. **Teixeira de Queiroz,** en positiviste et mocrate fervent qu'il demeure, étudie les formes maladives de nstinct religieux exploitées par le prêtre, nous présente l'autre face thologique de la même diathèse.

M. Teixeira de Queiroz est l'auteur d'une double série de romans oupés sous le titre de : *Comédie de la campagne* et de *Comé-e bourgeoise*, où il fait tour à tour la critique des milieux rusti-nes (*Amours-Amours*), aristocratiques et bourgeois (*Dom Agos-nho, les Jeunes Epoux*), politiques (*Salluste Nogueira*), et l'on nt très vivement chez lui le désir de réaliser une œuvre à la Balzac. ittérairement nous préférons à toute autre chose ses *Contes du inho*, qui sont des tableaux parfaits et d'une grande fraîcheur.

Le cas de M. Abel Botelho est assez analogue, et nous avons ma
tes fois insisté sur la haute valeur à la fois artistique et documenta
de son œuvre. Il est, répétons-le, l'initiateur du Roman social, qu
bordèrent simultanément et différemment Carlos Malheiro-Dias
Filho das Hervas) et João Grave (*Os Famintos*). Il reste inimita
dans le dessin des figures, dont il détaille les moindres lignes, les p
imperceptibles stigmates.

Tempérament presque exclusivement visuel, il apparaît mo
préoccupé que tout autre d'une thèse à faire prévaloir et, à ce tit
les quatre copieux romans actuellement parus de la *Pathologie*
ciale (*le Livre d'Alda*, *le Baron de Lavos*, *Amanhan*, *Fa*
dilemme) constituent un mouvement d'art de premier ordre, à
ne fait point défaut l'éminente qualité d'être exact et vrai. Au co
traire, cette passion de vérité semble prépondérante chez l'auteur
Baron de Lavos, et nul n'est meilleur adepte de la récente formu
qui impose à l'écrivain de se confronter strictement avec la réal
pour en extraire la matière précise de l'observation.

Le Baron de Lavos semble la monographie d'un savant à prop
d'un vice spécial, dont il s'agirait pour lui de décrire et classer
diverses manifestations. Nonobstant, nous ne partageons pas l'a
de certains critiques qui prétendent qu'Abel Botelho n'a pas
souci du style. C'est de ce côté justement, dans le choix d'un mot pl
ou moins neuf, d'une épithète plus ou moins bizarre (car le romanc
affectionne assez le néologisme scientifique), que se manifeste
vision spéciale d'un artiste, qui ne possède point généralement
don de la grâce, mais qui en revanche n'est dépourvu d'aucune d
qualités foncières d'un grand peintre.

Il ne consent guère à exagérer les péripéties de l'action, en v
d'un dénouement où saignent avec plus de cruauté les fibres secrè
du cœur humain ; mais il ne veut rien que de logique et conforme
l'essentiel des âmes ; il est plus que personne attentif aux gestes,
il excelle à créer des types dont le trait distinctif s'accuse de faç
inoubliable, en pleine lumière. Par endroits, il a des empâtemen
de couleur à fatiguer l'œil, et l'on se demande si le dessin n'est p
absent. Erreur. Un peu de recul, et l'on s'éblouit d'une admirab
mise en scène.

Après cela l'on s'étonne que cet écrivain hors de pair n'ait p
mieux réussi au théâtre : il en faut peut-être moins accuser la natu
des sujets qu'il traite que sa trop grande horreur de la ficelle roma
tique.

Mieux que la plupart de ses émules et compatriotes, il sait fai
mouvoir des masses. Qu'on lise à ce propos toute la fin d'*Amanha*
où se détachent lumineusement les magistrales figures de Matheus
d'Adriana et où s'agite le grouillement tragique d'une émeute.

Non moins vigoureusement éclate la splendeur de sa manière poly-rome dans la peinture de la dévotion à *Senhor dos Passos da raça*, qui est une des choses les plus caractéristiques de Lisbonne, dont la description occupe de belles pages en la dernière partie de *ital Dilemma*. Partout, en ce livre récemment paru, le peintre mi-itieux d'attitudes et de visages qu'est Abel Bothelho semble tre surpassé lui-même. Condensée en d'inoubliables types, toute la ciété aristocratique de Portugal défile sous nos yeux avec ses tares iysiques ou morales, son laisser-aller sensuel, son hérédité reli-euse inconsciente. Disons-le tout de suite, elle n'offre pas une dé-éance plus radicale que notre propre bourgeoisie française : les gri-aces sont presque les mêmes; les atavismes sont différents, voilà ut.

Destinée d'abord au théâtre, cette histoire à la Syveton est une pure agédie, digne de *Rosmersholm* ou de *Phèdre*. Entre les deux figu-s violemment contrastées de la mère veuve et de la fille orpheline,— lle-ci pure, idéalement moyen-ageuse et qui plane au-dessus des isères terrestres, celle-là luxurieuse et haute en chair, évolue Hec-r, l'aventurier sans scrupules, dont le don-juanisme sanguin s'op-ose à la faiblesse d'Albaninho.

Ce dernier, loyal et bon, mais maladif et contrefait, demeure généreux sque dans son ridicule érotisme trempé d'esthétomanie; même gro-sque il reste sympathique. Chacun de ces quatre types offre une lmirable synthèse, et il n'est pas jusqu'à la petite prostituée Concei-o qui n'incarne en raccourci les travers de toutes ses pareilles. Al-ninho, c'est un peu la caricature du Portugal actuel; mais Suzanne t un lys d'immarcescible splendeur, que l'atmosphère empestée de monde ne peut laisser vivre. Aussi éprouve-t-on une sorte de sou-gement, quand elle expire au choc brutal de la réalité. Elle était de op dans sa maison! Aux êtres nés pour l'idéal, la mort seule est demptrice, et l'immédiate conclusion que l'on découvre à ce livre, est une pensée de fatalité. La volonté seule peut triompher.

Quoi qu'il en soit, *Fatal Dilemma* est loin d'être une œuvre ba-ale et seul, peut-être, d'entre nos écrivains actuels, Huysmans l'au-it pu signer. C'est assez dire.

Memento. — Nous regrettons que la place aujourd'hui nous manque pour ontrer comment, chez Abel Botelho, les vigoureuses qualités constructives prosateur étaient en germe chez le poète de *la Lyre Insoumise*, dont la rnière partie, *Avant l'Histoire*, évoque à la fois Vigny et Sully-Prudhom-e. Les *Novos Poemas* de Manoel da Silva Gayo nous seront prétexte à y venir tout prochainement. Reçu *Bôcas do Mundo*, proses, par Severo ortela, *l'Oriente Portuguez*, l'*Instituto*, toujours très documentés.

On annonce la fondation prochaine d'une revue littéraire par Eugenio de astro et Manoel Gayo.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Les assertions du *Messager d'Athènes.* — Le Malliarisme. — Kostis Palamas : *Asalefti-Zoï,* poèmes ; « La Hestia », Athènes. — Kostis Palamas : *O Dodecalogi tou Gyptou,* poème ; « La Hestia ». — Paulos Nirvânas : *Paga laléousa,* vers ; « Panathinæa », Athènes. — E. Voutiéridis : *O Proskynitis,* poème ; Athènes. — Klimi Porphyrogennitos : *Parallagés,* vers ; Athènes.— Memento.

Il en circule parfois de bien bonnes dans la presse française. Sur la foi d'une polémique assez vive engagée par **Le Messager d'Athènes** contre M. Jean Psichari et ses théories grammaticales, on s'avisa tout à coup, dans les grands journaux, que le grec moderne enseigné officiellement à Paris n'était qu'un patois vaguement en usage dans les faubourgs de Stamboul, à Galata. Là-dessus furent épinglées incontinent de plus ou moins spirituelles boutades ; mais où les rieurs ne virent pas qu'ils prêtaient eux-mêmes à rire, c'est quand ils énoncèrent plaisamment que le patois en question se dénommait, en Grèce, le « patois des Chevelus ».

Or, ce n'est pas à Galata que lesdits Chevelus ont régné ou règnent encore, mais à Athènes même. Les « Chevelus » n'ont rien à voir avec la valetaille de Constantinople ; ce sont les adeptes littéraires de l'Ecole symboliste, que groupa naguère la *Tekhni,* et qui ne voulurent utiliser d'autre instrument verbal que la langue du peuple.

Cette langue est celle de toute la Grèce, libre ou soumise, et nous avons, pour notre part, suffisamment donné les raisons de nos préférences pour que nous soyons dispensé d'y insister aujourd'hui de nouveau. Nous nous bornerons à regretter qu'à l'heure où la Grèce devient un lieu de pèlerinage de plus en plus fréquenté par les artistes et les savants du monde entier, on puisse encore accréditer en France de pareilles sottises, qui vont contre le prestige même de l'enseignement français.

Donc les « Chevelus » associèrent à l'idéal symboliste, aux environs de 1897, les revendications grammaticales chères à M. Jean Psichari et inaugurèrent ainsi le mouvement intellectuel, que leurs adversaires parnassiens ou puristes crurent plaisant de nommer **Malliarisme** (de *malliaros,* velu). Il y avait bien parmi eux des gens de quelque talent ; car la plupart ont depuis lors conquis une place enviable dans la littérature de leur pays et, parmi ceux qui ne se sont point repentis, il en est au moins un qui pourrait faire honneur à n'importe quelle grande nation d'Europe et qui est, dans toute l'acception du mot, un penseur : nous avons nommé Kostis Palamas.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à nier qu'il y ait parfois, dans cette guerre implacable des mots qui continue d'agiter jusqu'au tréfonds la Grèce actuelle, quelque exagération de doctrine de la part des Vulgaristes intransigeants. Un excellent article de M. Spyridon Pa-

s le faisait remarquer récemment, et il devient discutable de vouloir donner à tout prix la préférence à tel ou tel vocable dialectal plus moins en usage au fond de quelque bourgade ignorée, pour la ule et unique raison que ce vocable est une plante sauvage poussée l'abri des déformations de la scolastique.

Ce goût du mot rare, nous le connaissons, et il a ses mobiles d'ore esthétique. A tout prendre, il est moins périlleux pour la langue son intégrité que la manie du mot savant ou étranger. Il s'insurge bon droit contre les castes du vocabulaire et s'arme des arguments goureux que le lyrisme d'Hugo résuma dans la pièce célèbre des *ntemplations*. Or, le préjugé du mot noble est resté cher à la rèce puriste et universitaire, comme à beaucoup d'Universités en néral. Il suffirait cependant que l'on se mît d'accord une fois pour ites sur la grammaire de la langue parlée, et le reste viendrait tout ul : le triage des mots, c'est l'usage du peuple qui l'opérerait; ce sont besoins de l'expression générale qui établiraient les naturalisans.

Et chaque fois qu'un terme de la langue ancienne aurait lieu d'être suscité, il devrait préalablement se vêtir à la moderne pour ne int paraître incongru.

Qu'à ces vocables souvent barbares de la Scolastique actuelle le ète et le conteur préfèrent le mot de terroir, imagé, vivant, nsuellement expressif : il faudrait moins s'en étonner que les en liciter. Cela prouve la finesse de leur goût, la sûreté de leur inscct; car la gamme phonétique du grec moderne est très difféite de celle de l'ancienne langue, et la beauté d'un mot se mesure x correspondances mystérieuses de cette gamme initiale.

Sa grande admiration pour Valaoritis et sa vierge sensibilité omme des champs inspirèrent à Kostis Krystallis le culte du mot, par son exemple, s'en imprégna toute l'école des « Chevelus ».

l eût été invraisemblable que le « gœthisme », transcendant et larment compréhensif, de Kostis Palamas ne s'en accommodât point, qui regarde « la Poésie comme la suprême fleur du Logos ». Mais nme l'Idée chez lui reste partout souveraine, comme le lyrisme à vers son inspiration se marie naturellement à l'éloquence, il ourne aisément le reproche qui, d'une outrance trop visible, conrait à la gageure.

Par curiosité native, par goût inné d'explorations intellectuelles et is laisser pour cela d'être Grec jusqu'aux moelles, encore que le lieu s'étonne de certaines audaces, il s'élance aisément d'un horizon l'autre, et volontiers considère-t-il que rien de ce qui est humain doit demeurer étranger à la Nation grecque.

Celui-là est bien le fils des marins aventureux et nostalgiques, qui nposa les poèmes innombrablement modulés et vraiment dionysia-

ques de **la Vie Immobile**. Sur ce clavier d'orgue immense, u Walt Whitman seul aurait pu jouer. A côté de sonnets presque hér diesques comme ceux de *Patries*, de contemplations idylliqu comme les pièces doucement émues qui composent *le Retour*, s'exa tent les libres coups d'aile de *Cent Voix*, appel d'angoisse et cri d'o gueil du penseur, dont l'âme s'élance en pleines ténèbres et que chimère fascine.

A travers les ténèbres, il n'est pas de ténèbre plus épaisse que l'âm L'homme est l'énigme de la femme, et toi, femme, tu es le sphinx l'homme. O cœur plein de soupirs, va ! La nuit autour de toi a étendu so voile noir. Gémis ! nul ne t'entend ; personne ne te regarde !

Cela est beau comme la véhémence des Prophètes. Et, dans souffrance, le Poète a rencontré sa consolation. O Mon Idée, s'écrie il en terminant, je t'ai aimée !

Sous le titre de *Grandes Visions*, l'épisode d'*Ascraeos* et celui *Chaînes* allégorisent un thème analogue selon d'autres symboles, ce sont les chefs-d'œuvre du recueil, qui par là noue son inspirati aux douze paraboles lyriques, épiques, idéologiques du **Dodécal gue du Bohémien**, récemment paru.

Ce poème vraiment gigantesque, et dont l'exécution en vers libr d'une puissante harmonie fait songer aux chœurs d'Eschyle, évoq à la fois *le Faust* de Gœthe et *la Multiple splendeur* de Verhaere

C'est toute l'histoire de l'Ame et de l'Humanité synthétisée en dou tableaux et sans recourir au procédé fragmentaire de *la Légen des Siècles*. Eperdûment, le Poète s'accouple à son Idée identifiée la Grèce elle-même. Il est le Bohémien que nulles maisons ou cab nes ne retiennent et qui va son chemin infatigablement, forgeant épées ou maniant l'archet des fières musiques. Et voici comment invoque la symbolique Gypsie ou Tzigane :

O magicienne qui parles la langue du commandement aux astres de n nuit, apprends-moi à connaître les destins des mortels et des peuples, mystère des cycles et des cieux, apprends-moi à ressusciter en des miro magiques les beautés du Monde...

Un souffle prométhéen passe là, et comme elle s'applique bien notre poète la parole prononcée par M. A. Berl dans une récente con rence : « L'esprit grec se synthétise par l'amour du Logos. Le G n'est nulle part un déraciné ; son pays ne tient pas en d'étroites fro tières ; il l'emporte avec lui au loin. Il aime sa terre natale et morts ; mais il ne s'y confine pas. Il voit surtout dans la Grèce Grande Idée : un ensemble de souvenirs et d'espérances. »

Quand j'eus terminé de lire le *Dodécalogue du Bohémien*, u pensée soudaine me vint à l'esprit : Kostis Palamas voyait dans *Rêve de Yanniri*, de Psichari, le roman de l'âme grecque ; il vi

en composer le grand poème. Et voilà que mon excellent ami Pau-s Nirvânas me devance publiquement dans cette réflexion, que com-ente savamment la préface même du livre. Là, en effet, Kostis Pala-as complète à notre intention l'exposé de sa poétique, ébauché na-uère dans le prologue aux *Yeux de mon Ame* et dans l'étude sur rystallis.

Il est plaisant, dit-il, de croire que la création poétique soit quelque chose froidement calculé et voulu. La création poétique est le sentiment même ans toute sa profondeur et dans toute sa force. Librement doit œuvrer le ete en dehors de tous les programmes et sans écouter d'autre voix que lle de son cœur; mais cette vérité ne m'empêche pas d'établir que notre ésie nationale ne saurait épanouir ses fleurs les plus précieuses qu'en se nformant aux préceptes de Valaoritis, c'est-à-dire en se penchant sur tre histoire nationale. Le prince de nos futurs poètes joindra le souffle goureux de *Diakos* à la force synthétique des *Hommes libres assiégés* de olomos.

Les grands idéaux d'une nation, quand ils fleurissent et vivent dans la aison de chacun, le poète leur bâtit des palais.

Rien de plus juste, et c'est de confondre un peu tous les genres, e s'aventurer un peu trop au delà des horizons helléniques que ses ontemporains font reproche à Kostis Palamas.

Mais ne serait-ce pas lui reprocher en même temps d'avoir trop aute stature.

Il est certain que cet art est infiniment moins pur, moins mesuré, oins sûr de soi-même peut-être que la maîtrise parfaite d'un Mo-éas, dont le raccourci expressif ne fait place qu'à l'essentiel. Sous ce apport le délicat recueil de quatrains **Paga laléousa**, où Paulos irvânas vient de se révéler poète accompli, est un rare bijou, qui ieux que toute autre œuvre récente en Grèce s'apparie aux *Stances* e l'auteur d'*Iphigénie*. L'émotion toutefois est plus spontanée, oins réfléchie; c'est une vibration de soleil sur les vagues, avec out ce que la pratique de la mer comme de la douleur humaine omporte de sereine résignation.

Les poèmes de Palamas sont une ville d'Orient byzantin pleine de oupoles dorées; le livre de Nirvânas est un golfe semé d'îles où pas-ent des barques, et il y a des bois à l'horizon, avec une montagne où on gravit.

Voici la dernière de ces cinquante mélodies, dont le poète ne voulut ixer que l'essentiel du thème :

Fatigué par la montée aride en plein soleil, — pèlerin du temple antique, e tombe lourdement par terre — je m'endors et je songe : je suis étranger ans Corinthe, — entre mes bras est Laïs — qui me baise la bouche.

On songe à *l'Anthologie*, aux *Epigrammes* de Léonidas de Ta-

rente, que nous traduisit l'an dernier Jules Mouquet. Simplement e sans vaine rhétorique se proclame ici l'amour ingénu de la vie, o le rêve à sa part.

Pas d'encombrantes abstractions, pas d'emphase. De tels défaut par bonheur sont rachetés, chez Voutiéridis, par l'envolée lyrique par l'harmonie du rythme, par la chaleur de la pensée, et **l'Adorateur** est un poème à la Sully-Prudhomme, dont l'auteur de *la Justice* n'aurait pas à rougir. Sortons de nous-mêmes, évadons-nou vers la vie; tel est le leit-motiv de cet hymne ardent avec lequel con trastent violemment, en suavité charmeresse, les fines musiques élé giaques égrénées, comme une litanie de parfums, par M. Klimis Por phyrogénète, de Constantinople, en ses **Gammes** de songe.

Ce poète comptera demain parmi les meilleurs de ceux qui chan tent hors d'Hellas, et dont l'Almanach de Skokos nous révèle chaqu année quelques-uns. Nous en rappellerons les noms.

MEMENTO. — Une vaillante revue poétique de jeunes : *Higisô*, qui compte parmi ses collaborateurs Léandros Palamas, Romos Philyras, A. Kar banis, Mitsis Kalamas, Varnalis, etc., et où Kostis Palamas lui-même n dédaigne pas de figurer, vient de naître. *Le Syllogue des livres utili* inaugure également une publication mensuelle très littérairement documen tée : *l'Etude*.

A Panathinea, outre une belle traduction de la *Salomé* de Wilde pa Poriotis, de beaux contes de Christovasilis et de Moraïtidis, etc., au *Nou mas* des proses de Nirvânas; à *Pinacothiki* des vers émus de Marinos Sigou ros : *Sur une Morte*.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Une Jeanne d'Arc annamite. — Journaux féminins.

Une Jeanne d'Arc annamite.

> Les actions extraordinaires sont, général ment, l'apanage de l'homme; aussi, quan dans le cours des siècles, une femme, s'él vant au-dessus de la condition de son sex accomplit des actions héroïques, il faut em ployer tous les moyens pour en perpétuer souvenir.
>
> [Inscription dans le Chua-Hai-Ba, la P gode des Deux-Dames.]

Les fêtes données, ce printemps, en l'honneur de Jeanne d'Arc, le controverses qu'elles ont encore une fois soulevées, ont ravivé dan notre mémoire le souvenir de la Bonne Lorraine. Peut-être le momen est-il bien choisi pour obéir à la délicate pensée exprimée par le Le tré, auteur de l'inscription de la pagode des Deux Dames, en rappe lant l'histoire d'une héroïne, sœur de la nôtre, dont le nom, apr

ngt siècles, demeure toujours vivant et vénéré au pays d'Annam.
Vers le commencement de notre ère, vivaient deux sœurs nommées
rung-trac et Trung-nhi. De noble lignée, descendantes de rois, let-
ées, artistes et poètes, renommées pour leur haute vertu, elles se
stinguaient encore par une fermeté de caractère et une bravoure
u commune.

A cette époque, l'Annam, soumis à la domination chinoise, subis
it la tyrannie d'un gouverneur appelé To-dinh. Le mari de l'aînée
s deux sœurs, un mandarin distingué, du nom de Chi-sac, s'étant
tiré l'inimitié de ce cruel personnage, celui-ci le fit saisir et mettre
mort.

Cette exécution inique déchaîna la colère, longtemps contenue, des
nnamites. Trung-trac, jalouse de venger son époux, revêtit l'ar-
ure des guerriers et se mit à la tête des révoltés. Sa sœur Thrung-
hi et l'élite des mandarins du pays se joignirent à elle.

Leur vaillance triompha. Les villes capitulèrent devant Trung-trac,
l'armée chinoise, complètement battue, regagna, en déroute, les
ontières de l'Empire. Trung-trac fut acclamée reine et pendant
ois ans, nous disent les chroniques, gouverna avec justice et sagesse
pays qu'elle avait libéré.

Cependant, l'empereur Quan-vu (1) n'avait pu oublier sa défaite.
ne nouvelle armée fut envoyée par lui contre l'Annam.

Trung-trac et sa sœur Trung-nhi reprirent leurs habits de soldat
, pour la seconde fois, marchèrent au-devant de l'ennemi. Le pre-
ier combat eut lieu dans les montagnes de Lang-son; le succès res-
nt indécis, la guerre se poursuivit acharnée des deux côtés. Pen-
ant plus d'un an, les sœurs Trung tinrent la campagne et harcelè-
ent les envahisseurs. Toutefois, malgré leur courage, les Annamites
'étaient pas en état de prolonger leur résistance contre une armée
ès supérieure en nombre et dont les effectifs se renouvelaient par
s renforts envoyés de Chine. Se sentant vaincue, Trung-trac vou-
t tenter un dernier effort. Rassemblant autour d'elle les débris de
s troupes elle engagea un combat inégal et sans merci sur les bords
u Cam-Khé. Après une défense héroïque, les Annamites furent vain-
us et les deux sœurs périrent à leur poste d'honneur...

La page d'histoire est belle; il semblait superflu d'y rien ajouter.
Iais quel peuple a jamais pu se défendre de broder sur la simplicité
es faits réels, de parer l'aridité, souvent décevante, de l'histoire?...
t nous sommes en Orient, au pays où le rêve prime la vie, où l'a-
our du merveilleux, cette enfantine expression du besoin de justice
t de beauté que toutes les foules portent obscurément en elles, s'exas-
ère et déborde dans les légendes aux trames folles, dans l'art s'é-

(1) Nom annamite de l'empereur chinois Kouang-wou-ti, de la dynastie des Han.

puisant en formes étranges et jusque dans les songeries confuses de
plus humbles âmes paysannes... Ce n'est point sur une place publi
que, altières, le front haut, le geste énergique, auréolées du triom
phant soleil des tropiques que j'ai vu se dresser les images des deu
sœurs guerrières. L'idéal populaire les a placées ailleurs : dans u
Temple.

Proche d'Hanoï, au milieu des rizières, dissimulé par de multiple rideaux de bambous, se cache, très clos et silencieux, un couvent d nonnes brunes, lointaines descendantes des saintes bhikkhunis. Se murs blancs où se détachent, en fresques violentes, les tigres emblé matiques et ses toits hérissés de dragons s'abritent sous de gigantes ques banians, asile d'une tribu d'oiseaux verts. C'est là qu'en u étroit sanctuaire, toujours plongé dans les ténèbres, les deux vai lantes, drapées de soie éclatante et de broderies précieuses, viven leur vie d'idole parmi les vapeurs des encens et l'amoncellement de offrandes pieuses.

Les dévots connaissent leurs hauts faits et l'inscription, gravé dans la pagode, parle de batailles ; mais ce qui domine en ce lieu, c sont les traits miraculeux de la légende : c'est la pluie que les Dame invoquées donnèrent un jour, subitement, à l'Annam menacé d famine. C'est leur apparition au roi An-thong, vêtues de robes bleue coiffées d'hibiscus d'or, chevauchant un coursier de fer et, surtou c'est la consolante promesse qu'elles lui laissèrent pour les enfant de son peuple, à jamais : « Nous sommes Trung-trac et Trung-nhi
« c'est nous qui avons donné au pays la pluie que tu nous a fa
« demander. Ainsi exaucerons-nous toutes les requêtes que l'on nou
« adressera dévotement. »

Des patriotes, des indomptables révoltées, il reste deux saint compatissantes vers qui montent, depuis des siècles, la plainte de misères humaines. Tout le fracas guerrier de ces existences agitée s'est mué en paix sereine. Le cloître blanc, riant au soleil, où s'al gnent les statues des Bouddhas, maîtres de la charité infinie, dit l folie des carnages. Si les foules donnèrent leur admiration et leu estime à celles qui surent, à l'heure sombre du péril, faire le gest terrible du guerrier, pour les vénérer elles eurent besoin de leu prêter des vertus supérieures : la bonté, l'amour qui s'incline vers l souffrance et sèche les pleurs des affligés... Peut-être la lutte est-elle hélas ! inévitable, mais la Paix seule est d'essence divine et devan ses messagers seuls, aussi, se ploient dévotement, pour des siècles les genoux des multitudes.

ALEXANDRA DAVID.

§

Journaux féminins. — Les femmes d'aujourd'hui sont, dit

, des intellectuelles, et volontiers, elles le laissent dire. « La mentité de la femme moderne, a dit un écrivain féministe, est bien périeure à celle de l'homme. » Pour vous en assurer, lisez donc journal féminin, j'entends un journal exclusivement à l'usage des mmes, comme il en a surgi à foison « depuis que la femme n'ennd plus se cantonner au foyer, mais jouer un rôle dans la Société ». n signale une, de ces feuilles, qui tient la corde. On se l'arrache à us les étages. Son succès est prodigieux. Et mieux qu'avec toute itre, vous y serez renseigné, car la matière en est fournie par les ctrices elles-mêmes, échangeant sous la rubrique *la Glane* confinces, demandes et renseignements sur toutes les questions qui éoccupent « la femme moderne ».

Sans préjudice de l'inévitable « Causerie du Docteur », Corresponance du même — ou d'un autre, Conseils sur l'art et la Science de beauté, Soins de la beauté (quatre rubriques différentes), vous rrez la foule des glaneuses s'interroger éperdument, anxieuseent, indéfiniment, et pendant des pages, et chaque semaine avec ne ardeur qui ne s'éteint jamais, sans répit et sans fatigue, sur les ieveux, la peau, les dents, l'obésité et la maigreur, « s'implorant » une à l'autre secrets et recettes inédites, en des offres d'échange arfois inattendues :

Mimi, âgée de vingt-sept ans, implore un remède contre la constipation ii attriste sa jeunesse, et propose en échange la photographie de Marietti, auteur des valses sensationnelles *Fascination* et *Suprême Ivresse*.

Tulipe blanche supplie une glaneuse charitable d'indiquer le moyen de ire *fondre* des jambes trop grosses, ce qui lui donne *l'air lourd*, proiettant en revanche de dévoiler le secret d'une poudre de charbon inomparable.

La question des *cheveux*, qui sont « secs, cassants, durs, fraiiles », ceux qui « bifurquent, particulièrement en septembre », ce ont s'étonne fort la Reine de Saba (qui devrait pourtant être ccoutumée aux énigmes), les cheveux « qui ne frisent pas du tout » t les cheveux « crêpus », ce qui est non moins lamentable, eux qui se séparent en mèches... « Je compatis à votre peine, écrit hère adorée, car je sais ce que c'est que d'avoir des *cheveux qui e séparent !* » ; — sans parler du système pileux qui n'est « ni gras, i maigre, mais *qui se nourrit mal*, question palpitante, féconde n communications, avec demandes de renseignements supplémenaires : en de telles matières, il s'agit d'être consciencieux... « Avant le donner une recette à Lucia de Venise, Edelweiss désire savoir si es cheveux *tolèrent* ou non les bigoudis... »

Que dire de la peau ? — grasse, farineuse, dartreuse, de la peau « qui picote », de celle « qui se tend » et de celle « qui se fripe ». Et que faire « quand elle fendille aux genoux »? Et contre *les points*

noirs! — A ces mots : « points noirs », toutes les lectrices se lèvent en masse. On sent qu'on est en présence de l'ennemi ; nulle ne saurait rester indifférente. Les recettes de pâtes et crèmes pleuvent, inondent, submergent. Comment faire un choix parmi ce déluge? Et si l'on songe que, pour choisir, les Glaneuses les essaient toutes, comme on comprendra la solennelle objurgation de FEMME DE MINISTRE : « Je demande comme un véritable acte de charité d'indiquer la meilleure parmi toutes ces recettes. » Ognons de lis, cataplasmes de millet, œufs battus, lait caillé, eaux, farines et graisses de toutes espèces, que de choses une femme peut se mettre sur la peau ! — « Faut-il préparer la recette de PARIGOTE avec de la graisse de *veau* ou de *bœuf ?* demande LECTRICE ANXIEUSE. Elle envoie un timbre pour une réponse directe : « C'est trop important pour attendre ! » — Je crois bien. — « Nous ne pourrons jamais être heureuses tant qu'il y aura des *points noirs à l'horizon!* » conclut MUGUET DES BOIS spirituellement mélancolique.

Les *points noirs*, ce n'est pas tout. Il y a les rides ! La véritable solidarité féminine, ne la cherchez pas autre part, c'est là que vous la trouverez, dans la lutte contre les rides. Avoir ou n'avoir pas de rides, combien plus dramatique que le banal *To be or not...* shakespearien !... Les « rides entre les sourcils », rides au coin de la bouche : « Je n'ai que trente-quatre ans, et j'ai deux creux de chaque côté du nez *qui peuvent s'appeler des rides!* gémit BOBETTE accablée... Que dire des *rides d'expression* (?) signalées par TESORO MIO ? — Le gonflement sous les yeux, de toutes les calamités la pire : « Un moyen pour faire disparaître le gonflement sous les yeux ! » implore JOJO. — Elle ajoute : « J'aimerais mieux un creux ! » Mais choisit-on son destin ? — Une COLONIALE fait judicieusement remarquer : « Surtout ne confondez pas le gonflement *sous* les yeux avec le gonflement des paupières. » — Celui-ci rentre dans la rubrique des *yeux* : les yeux trop ronds ou trop petits ceux qui sont « luisants sans être brillants », alors que c'est le contraire que voudrait ADORANT SON RAOUL. « L'œil chassieux est une désolation », — sentence de la même. — Collyres, pommades, lotions, et les paupières qui rougissent et « les cils *qui ont une mauvaise tenue* » !

Pour ces cils qui ont une mauvaise tenue (dont rougissent les paupières), je pense qu'ils doivent être catalogués dans les cas plus particuliers, où toutes les femmes ne sont pas aussi directement intéressées, tel celui de JEUNE MARIÉE, haletante pour un remède « contre les plis charnus au milieu des doigts (?) » — LISERON ROSE cherche une recette pour « les lèvres qui *noircissent le soir*, de même que le cou ! » — et réclame, par la même occasion, « le moyen d'avoir beaucoup de voix après le dîner », ce qui donne à supposer qu'elle n'en désire pas avant.

Cous trop longs, cous trop courts, plis aux bouches, mollets trop s et bras trop maigres, sans parler des bajoues, du double men- n, des duvets intempestifs. Chapitre du « nez » : le nez qui « se ngestionne », qui se relève, le nez « qui se creuse du haut » (JEUNE RIÉE), celui qui « s'élargit des ailes, ce qui est une menace pour venir » (CHRISTIANE), que l'on enferme dans *des appareils à vis*, le nez « qui se présente sous un aspect fantaisiste » (MIMI PINSON), ut cela n'est encore rien, absolument rien, à côté des « seins qui mbent » !

Ici je ne me sens plus de taille. Il faudrait le ton épique. Com- ent rendre cette plainte gémissante, monotone et pourtant toujours ouvelle, cette lamentation que se renvoient en écho les lectrices, utes les lectrices ? C'est cette unanimité qui est impressionnante et on a essayé de tous les remèdes, y compris l'appareil dénommé hémisphère » et la « flagellation » — préconisée par PLANTE DE RRE CHAUDE. « Qu'entend-on par flagellation des seins ? » deman- -t-on à PLANTE DE SERRE CHAUDE. — A quoi elle répond, en formule catéchisme : « Par flagellation des seins, j'entends qu'il faut uetter les seins trois fois par jour. Le soir avant de se coucher, et le atin, avant et après le premier déjeuner. » Est-ce pour les punir de mber, comme les enfants ? Dans des communications interminables, n s'allonge, s'étend et se répand, à l'instar de son sujet. Et c'est le is de remarquer une fois de plus l'extraordinaire absence de pudeur s femmes entre elles. Elles ne s'épargnent pas un détail, se com- laisent dans les particularités physiologiques les moins ragoûtan- s... « J'ai dit ce qui m'était arrivé pour mes seins à mon docteur : a trouvé cela *très intéressant...* » Le pauvre homme.

Le sujet n'est pas épuisé, et la question reste toujours pendante — est le cas de le dire, — car dans le numéro d'aujourd'hui, je constate ois pages sur ce leit-motiv, dont une communication de quatre- ingt-dix-sept lignes.

Lecture instructive que celle-ci. Vous y pourrez toucher du doigt, cela vous tente, le sujet des préoccupations féminines. Vous y urprendrez sur le vif la mentalité de la femme, la *vraie* — celle ui apparaît quand il n'y a pas d'hommes pour voir ni entendre, et ue les prétentions s'évanouissent ; la femme reste, le masque tombe — et la poitrine aussi, hélas !

Intellectuelles, chères femmes, on vous avait crues, sur la foi de adame de Noailles, tourmentées du besoin de « tenir l'univers dans tre main, » fût-ce sous la forme inattendue d'un « oiseau gonflé de lumes ». Vos désirs sont autres — je n'ose dire moindres. Vous sou- esez vos seins, et ce n'est pas à presser contre eux « tout l'amour t tout l'infini » que vous songez, mais à les maintenir droits, ce ui n'est guère plus facile...

Soyons justes, pourtant. La littérature tient une place dans les journaux féminins. D'abord, entre deux recettes contre la couperose, on y insère un roman de M. Bourget. Et parfois une lectrice demande qu'on lui indique « un choix des meilleurs auteurs ». — Alors on lui soumet ce programme :

Si vous désirez pouvoir *parler littérature*, je vous indique la collection d'Henri Gautier, éditeur, à 0, 10 le volume.

J'*avoue* que j'ai beaucoup lu, mais je n'avais pas encore vu pareil pour dix centimes.

Maintenant il y a d'abord Madame Gosse, Léone, et l'Embâcle, de Marguérite Rolland.

Puis Aphrodite, de Pierre Louys, style très joli. Sapho, de Daudet, roman très passionnant et très connu. Le Lys rouge, d'Anatole France, style parfait. La femme de Trente ans, de Balzac. Bouvard et Pécuchet, par Flaubert, beau style, roman très intéressant et très gai.

Les œuvres d'Alphonse Allais font toujours rire.

Les Nouvelles de Maupassant sont très belles à lire.

Maintenant, dans la collection à 0, 10, il y a des auteurs qui ont écrit *en style moyenageux*. Ainsi Histoire de saint Louis, par Joinville. C'est très curieux.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Folklore

A. Madelaine : *Récits, contes et légendes de l'Ancien Bocage normand ;* Champion. 3 5[illegible]

Littérature

Pierre Champion : *Le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans ;* Champion. » »

Maurice Gauchez : *Charles Guérin* ; « Le Thyrse ». »

Publications d'art

Jean Ajalbert et Ernest Dumonthier : *Histoire et Guide illustré du château de la Malmaison ;* Truchy. 1 25

Arsène Alexandre : *Réflexions sur les Arts et les Industries d'Art en Algérie ;* Alger, « L'Akhbar ». «

Questions militaires

Général Lacretelle : *Souvenirs*, publiés par J. de la Faye. Préface du général Derrécagaix ; Emile-Paul. 7 5[illegible]

Roman

Jacques d'Adelswart Fersen : *Une jeunesse. Les Baisers de Narcisse ;* Messein. 3 50

Edmond Deschaumes : *Les jeux de l'Amour et du Milliard ;* Fasquelle. 3 50

Pascal Forthuny : *Les Vierges solitaires ;* Douville. 3 50

Victor Margueritte : *Prostituée ;* Fasquelle. 3 5[illegible]

Louis-Frédéric Sauvage : *La Marche au supplice ;* Librairie Universelle. 3 5[illegible]

Léon Tolstoï : *Œuvres complètes, Anna Karenine ;* III, trad. de J. W. Bienstock ; Stock. 2 5[illegible]

Oscar Wilde : *Le Prêtre et l'Acolyte*, trad. de Albert Savine ; Stock. 3 5[illegible]

Sociologie

…ul-Armand Hirsch : *La Situation économique et la transformation sociale*; Cornély. » »
…udhommeaux : *Icarie et son fondateur Etienne Cabet*; Cornély. 7 »
Ernest Van Bruyssel : *La Vie sociale et ses évolutions*; Flammarion. 3 50

Théâtre

…oger Dumas : *Hélène*, tragédie en 3 actes et un prologue ; « Les Editions nouvelles ».

MERCVRE.

ÉCHOS

Zomerspelen (Jeux d'été) de Willem Royaards et Eduard Verkade. — Générosités royales. — Simplesse du bon vieux temps... — Domus Augustana. — Le Sottier universel.

Zomerspelen (jeux d'été) de Willem Royaards et Edouard …erkade. — Depuis quelques années, notre théâtre profane du moyen âge …prend une espèce d'actualité. Nos philologues s'y intéressent plus que …mais et, aidés d'artistes dramatiques, tant dilettanti qu'acteurs de profes…on, ils s'occupent très activement de le reconstruire et d'y intéresser le …ublic. On a compris, non plus seulement l'importance linguistique et litté…aire de ce théâtre, mais aussi sa valeur esthétique et, par suite, l'heureuse …fluence qu'il pourrait exercer sur notre scène moderne et le goût …es spectateurs. Les études ont porté plus spécialement jusqu'ici sur les …uatre *Abele spelen* (jeux ingénieux, artistiques), seuls drames profanes …ui nous soient parvenus : *Esmoreit* (dont C. P. Serrure a publié en 1855, …ans *le Messager des sciences et des arts*, une traduction française sous … titre : *Le Jeu d'Esmorée, fils du roi de Sicile, drame flamand du …ııe siècle*), *Gloriant*, *Lanseloet van Denemerken* (Lancelot de Danemark) …t *Van den Winter en van den Zomer* (De l'Hiver et de l'Eté). A en juger …ar la langue et le style, ces quatre jeux datent de la fin du XIVe ou des pre…ières années du XVe siècle. (Il est certain que *Lanseloet* fut joué à Aix-la-…hapelle le 14 août 1412.) Ecrits en Flandre, ils ont été empruntés très …robablement à des « romans » ou des « miracles » français, sauf peut-…tre le dernier, que l'on considère comme original, bien que là encore l'in…fluence française soit sensible.

La première tentative de reconstruction de ces drames date de 1897, lors…ue, à l'occasion d'un Congrès littéraire tenu à Dordrecht, une troupe de …ilettanti joua avec succès *Esmoreit*. Bientôt ce furent d'autres dilettanti, …'intitulant « Société dramatique d'Instituteurs Rotterdamois », qui montè…ent à plusieurs reprises et sur différentes scènes *Esmoreit* d'abord, puis *…anseloet*. Le succès, cette fois, fut très grand, malgré, ou peut-être à …ause de l'extrême et presque naïve simplicité de la mise en scène. Enfin, …l y a quelques mois à peine, lors du 5e Congrès philologique tenu à Ams…erdam, on tenta une reconstruction tout ce qu'il y a de plus authentique …l'*Esmoreit*, d'après les savantes indications du Dr P. Leendertz Jr.; mais, …chose curieuse, nos érudits ne purent nous satisfaire au même degré qu'avaient fait nos dilettanti, guidés par leur seul bon goût.

A son tour, M. Willem Royaards, de beaucoup le plus intelligent et le

plus purement artiste de nos acteurs, se sentit inspiré par ce théâtre du moyen âge. Assisté de M. Edouard Verkade (un de nos plus distingués diseurs) et d'une troupe spécialement recrutée à cet effet, il organisa ces admirables « jeux d'été », qui laisseront une impression si durable chez quiconque a eu la joie d'y assister. Les deux pièces qu'il monta, en juin et juillet derniers, sur plusieurs de nos scènes, furent *Lanseloet* et la moralité, si intéressante déjà au point de vue dramatique, *Elckerlyc* (c'est-à-dire Chacun, l'Homme en général, et spécialement l'homme du xve siècle en face de la Mort), écrite à la fin du xve siècle et attribuée au théologien brabançon Peter van Diest, ou Peter Dorland, auteur de plusieurs ouvrages mystiques. (De la même époque il existe une pièce anglaise, *Everyman*, qui correspond à peu près textuellement à la pièce néerlandaise, si bien qu'on ignore quel est l'original. Quant au succès d'*Elckerlyc*, il est suffisamment prouvé par les nombreuses éditions, parues à la fin du xve et au commencement du xvie siècle, et par les traductions et imitations qu'on en fit coup sur coup, sous le titre *Homulus*, en latin et en allemand.)

J'avoue ignorer si la mise en scène créée par M. Royaards répondait fidèlement à celle du moyen âge ou à l'idée que s'en faisaient les auteurs des drames (qui n'ont d'ailleurs laissé aucune indication à ce sujet), mais je sais bien qu'il a réalisé une création singulièrement artistique, telle qu'ont dû la rêver nos ancêtres. Jamais représentation théâtrale ne m'a si pleinement satisfait, esthétiquement, que celle d'*Elckerlyc* (je regrette vivement de n'avoir pu assister à *Lanseloet*.) Jamais je n'ai vu d'ensemble à la fois si hautement simple et si distingué. Depuis le lever jusqu'au tomber du rideau, rien ou presque rien ne vint troubler l'harmonie entre décor et costumes, gestes et parole, et — chose rare — sous tous les changements de lumière les couleurs restèrent parfaitement belles. Ce fut d'un bout à l'autre une fête pour les yeux et pour l'oreille une musique.

Des divers acteurs (et actrices) je ne puis nommer que MM. Verkade et Royaards, les autres ayant voulu demeurer anonymes. M. Verkade a fait de la Mort une création saisissante. Quand à Elckerlyc (M. Royaards), pendant près de deux heures qu'il est resté en scène il n'a cessé un instant d'être admirable et d'une surprenante distinction. Son costume était tout simplement un chef-d'œuvre. Et puis cette voix, ces attitudes, cette tête surtout ! Jamais je n'oublierai la façon expressive dont ce masque a dessiné les sentiments les plus variés et les plus nuancés, d'abord la joyeuse insouciance du viveur, puis la peur et les frissons de l'homme devant la mort, sa contrition, sa douleur et son désespoir, ses souffrances morales et physiques, etc. Rien que pour mourir sur la scène comme l'a fait Royaards, il faut être un acteur extraordinaire. Le seul reproche qu'on puisse peut-être faire à toute cette superbe création, c'est que c'était presque trop beau, trop parfait. Pour moi, j'eusse souhaité la voix, si sonore et si musicale, plus émue encore, voulu complètement oublier l'acteur, pour ne voir que l'homme, l'homme luttant et souffrant, et je n'y ai pas toujours réussi. Mais j'ose affirmer pourtant qu'aucun autre acteur en Hollande ne serait capable de faire ce qu'il a fait, pas même le plus grand, le plus génial de tous, Louis Bouwmeester.

En attendant que nous puissions juger de l'influence exercée sur notre théâtre de demain par les « jeux d'été » de Willem Royaards et Edouard

›rkade, demeurons-leur reconnaissants de la haute jouissance esthétique 'il nous ont procurée. — H. MESSET.

§

Générosités royales. — Il est d'usage en Angleterre que le roi ac- rde chaque année un nombre variable de pensions à des savants, des rivains, des artistes, à leurs veuves ou à leurs descendants, soit en reconnaissance de leurs mérites », « en considération de leurs rvices », soit à cause de leurs « ressources insuffisantes » — *ina- quate means of support* ou *straitened circonstances.* Parmi les nsions ainsi accordées, on peut relever sur la liste publiée récem- ent (mars 1906-mars 1907) une rente de 200 livres sterling à Sir ancis Burnund, qui fut jusqu'à l'an dernier directeur de *Punch* dont les nombreuses pièces de théâtre eurent d'appréciables succès, — o livres à Mlle Louise de la Ramée, quasi universellement connue sous n pseudonyme de *Ouida,* — 100 livres à M. John Davidson, poète de érite, qui a écrit plusieurs drames en vers et a traduit le *Pour la Cou- nne,* de François Coppée, — 50 livres de plus sont octroyées à Miss tham-Edwards, qui a écrit sur la France et la vie française un bon nom- e d'excellents ouvrages. Puis des savants qui ont consacré leurs efforts 'érudition, à l'archéologie, à la philologie, à l'histoire, au droit, aux re- erches biologiques et médicales, un peintre et graveur malade, reçoivent verses allocations ; la veuve du Dr Momerie, prédicateur et théologien, tient 50 livres ; et deux petites filles de Robert Burns, à cause de leur and âge et de leur pauvreté, sont pourvues d'une pension annuelle 100 livres, « conjointement, et reversable à la survivante ».

§

Simplesse du bon vieux temps... — Johann Schiltberg, le Marco lo allemand, qui fut au XIVe siècle prisonnier du Sultan Bajazet, puis de merlan et qui parcourut l'Asie en tout sens, rapporte avoir rencontré un ant qui mangeait 1200 miches de pain à la fois, mais qui aussi était ca- ble de porter d'une seule brassée autant de bois au Caire qu'il y en fallait ur chauffer tous les fourneaux (!) de la ville. Il parle encore d'hommes i avaient 350 ans d'âge et il ajoute gravement : « Et si ce n'était pas vrai si je ne l'avais pas vu, je ne voudrais pas le dire, encore moins l'écrire. »

Les contes populaires roumains aussi affirment : « Il y avait une fois, du mps que l'on ferrait les puces avec nonante-neuf livres de fer à chaque tte et qu'elles sautaient néanmoins jusqu'aux cieux pour nous en rappor- des légendes, il y avait... et si ce n'était pas vrai on ne le raconterait s. » Mais c'est leur préambule stéréotype.

§

Domus Augustana. — Les découvertes des archéologues italiens se ltiplient sur le sol romain. La nécropole du Palatin intéresse tous les vants. Le squelette romain, surpris dans sa fosse millénaire insoupçonnée, mble devoir changer plus d'une orientation historique. La maison d'Au- ste, maintenant que la villa Mills, jusqu'ici demeure de religieuses, a été verte au public, attire vivement l'attention des artistes et des savants.

On sait que la villa Mills était construite sur l'emplacement même de la

Domus Augustana. On a pu découvrir des fresques très anciennes, qui on permis de reconnaître sur les lieux où s'élève la villa, l'église et le monastère de San-Cesario, dont on avait entièrement perdu les traces. Cette découverte a une très grande importance non seulement par la valeur et par l'antiquité des fresques, mais plus particulièrement pour la topographie et l'histoire du Palatin au Moyen-Age. Cette église servit de chapelle privée aux premiers empereurs chrétiens, et eut la gloire de voir consacrer dans ses murs deux pontifes : saint Serge (687) et Eugène III (1145).

Une très curieuse remarque nous apprend que probablement le nom du saint était dérivé de celui de César, la chapelle étant destinée à un privilège impérial. En effet la fête du saint coïncide avec la fête païenne *Paliliæ* qui est célébrée le 21 avril en souvenir de la fondation de Rome.

Il paraît en effet, selon M. G. Tommassetti, que, dans la transformation rapide de l'Empire à ce moment de l'histoire du *Christus imperat*, les chrétiens zélés, afin de chasser le souvenir des vieux cultes, décidèrent de les remplacer par l'exercice des cultes qui, dans la nouvelle religion, présentaient une plus grande affinité dans les noms autant que dans l'idéal religieux. On peut remarquer que la propriété de San-Cesario, sur la route Labicana, a été reconnue comme celle de la villa de Jules César, dont par Suétone, où le grand conquérant fit son testament quelques jours avant sa mort tragique. D'autres églises consacrées au même saint rappellent des souvenirs césariens. De même *Sainte Marie Antiqua* remplaça la mémoire de Vesta, et la *Résurrection du Rédempteur* celle d'Hercule, précurseur divin dans la fondation de Rome.

La même église de la maison d'Auguste fut le sanctuaire où furent exposées les images authentiques des nouveaux Césars de Byzance.

§

Le Sottisier universel :

Le pacte est clair. Les plus aveugles comprendront. — *Le Socialiste de l'Ouest*, 27 juin.

Au revoir, monsieur Sagebien, et au plaisir de ne pas vous revoir. — *Le Socialiste de l'Ouest*, 14 juillet.

— Je vous obéirai aveuglément.
— C'est bien, ouvre l'œil. — DELPHI FABRICE. *Supplément*, 23 juillet.

On se sent quelque peu humilié en lisant les récits des belles parades historiques qui viennent d'être reconstituées à Bruges. Les lamentables vachalcades et cortèges quelconques, qui attristent de temps en temps nos boulevards, devraient bien se mettre à l'école de nos voisins du Brabant. — *Le Temps*, 29 juillet.

... il fut accosté par un manchot, lequel, le prenant à la gorge, lui donna un coup de poing sur la figure et le renversa. — *Revue de l'Ouest*, 20 juillet.

Les veaux, qui payaient 12 francs le droit de se faire abattre par un chevillard français, doivent débourser aujourd'hui vingt francs et trente francs. — HUGUES LE ROUX. — *Le Matin*, 8 juillet.

Voici une quantité de pavés avec lesquels — et avant et pendant l'incendie — on a lapidé, au risque de les tuer, les fenêtres du préfet. — *Le Petit Méridional* de Montpellier, 19 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Hérold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

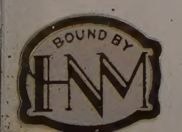
France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.


BOUND BY
HNM